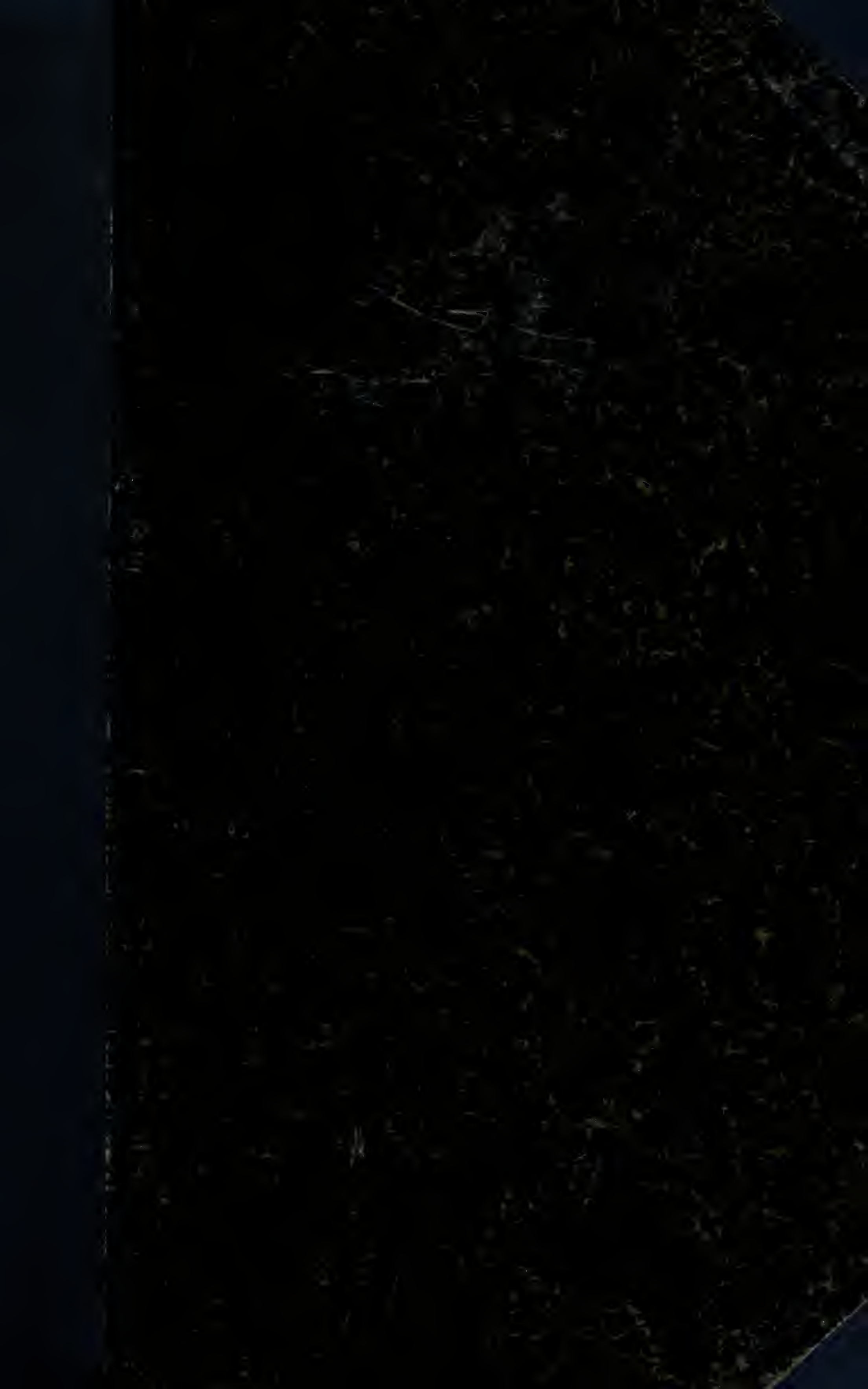




Stephan Glöckner
23. März 1914



BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT

BEGRÜNDET VON KARL KRUMBACHER

UNTER MITWIRKUNG ZAHLREICHER FACHGENOSSEN

MIT UNTERSTÜTZUNG DES THEREIANOSFONDS
DER KÖNIGL. BAYERISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

HERAUSGEGEBEN VON

AUG. HEISENBERG UND **PAUL MARC**

ZWEIUNDZWANZIGSTER BAND · JAHRGANG 1913

MIT 1 TAFEL UND 7 ABBILDUNGEN IM TEXT

BG

LEIPZIG
DRUCK UND VERLAG VON B. G. TEUBNER
1913



Inhalt des zweiundzwanzigsten Bandes.

I. Abteilung.

II. Abteilung.

III. Abteilung.

Autorenverzeichnis.[1])

[1]) Die Namen der Mitarbeiter der I., II. und III. Abteilung und die Seitenzahlen ihrer Beiträge sind durch Fettdruck hervorgehoben.

I. Abteilung.

Les Canons d'Eusèbe, d'Annianos et d'Andronicos d'après Élie de Nisibe.

Le sort de la chronique d'Élie Bar Šinaya, métropolite de Nisibe, fut celui de beaucoup de textes déflorés par des publications partielles. On s'imagina à tort que les extraits publiés par Baethgen, Lamy, Lipsius, Duchesne, Lightfoot etc., étaient les parties les plus précieuses de l'ouvrage et, le manuscrit étant d'ailleurs d'une lecture difficile, la publication intégrale ne tenta plus guère les syriacisants.

Cet abandon d'un texte important à beaucoup d'égards et, en particulier, pour l'histoire de la chronographie byzantine était une erreur des plus préjudiciables. L'heureuse concurrence de la *Patrologia Orientalis* et du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* nous a valu dernièrement, à quelques mois d'intervalle, deux publications — d'inégale valeur il est vrai, — par lesquelles la chronique d'Élie de Nisibe nous devient accessible.

C'est en effet en vue d'une édition du texte dans la *Patrologia Orientalis* que Mgr. Graffin s'était procuré la photographie du manuscrit unique de l'auteur (British Museum, Add. n° 7197), d'après laquelle M. L.-J. Delaporte a établi la traduction française publiée dans la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.[1])

Mais c'est le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (3e série, tomes VII et VIII) qui nous apporte la première édition du texte syriaque constituée d'après le manuscrit lui-même et accompagnée d'une traduction latine. L'ouvrage d'Élie de Nisibe se composant de deux parties distinctes, dont la première est consacrée à l'histoire univer-

1) *Chronographie de* Mar Élie Bar Šinaya, *métropolitain de Nisibe*, par. L.-J. Delaporte (= 181e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études), Paris 1910.

selle et la seconde au comput pascal, M. E. W. Brooks s'est chargé de la première et M. J. B. Chabot de la seconde.[1])

N'étant pas syriacisant, je n'ai point qualité pour apprécier le travail respectif de ces deux orientalistes éminents. Il est à remarquer que l'un et l'autre ont déjà édité des textes historiques importants, en sorte que pour eux la langue technique des chronographes n'a plus guère de secrets.[2])

D'autre part la difficulté principale de ce genre de textes, qui consiste, — comme le remarquait naguère A. von Gutschmid[3]), — dans la transcription des noms propres, se trouvait parfois amoindrie du fait que le manuscrit présente, en regard du texte syriaque, une version arabe souvent meilleure que l'original; cette version a été constamment utilisée pour la restitution du texte et, en plusieurs endroits, elle a même été reproduite in extenso. Toutes les garanties d'érudition et de critique semblent donc avoir été réunies pour nous fournir un texte sûr.

Je ne puis cependant m'empêcher de signaler un détail. Dans la traduction française de M. Delaporte (p. 24 = Brooks, texte p. 30, trad. p. 17 = ms. fol. 8 r°) je lis au début du paragraphe consacré à la dynastie argienne: «Depuis le commencement de la royauté de ces Grecs, qui habitaient au pays d'Argis (*sic*), jusqu'au commencement de l'ère d'Alexandre, il y a, selon la computation d'Eusèbe, *1543 ans; selon la computation d'Andronicus,* 1584 ans.» Or les mots en italique manquent tant dans le texte que dans la traduction de M. Brooks. Ils existent pourtant dans le manuscrit, comme en témoigne la photographie que M. Delaporte a eu l'obligeance de me communiquer. Il faut donc conclure que, dans certains cas, la copie de M. Brooks a été insuffisamment collationnée sur le manuscrit et que sa traduction a été effectuée sur cette copie parfois insuffisamment collationnée.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que ce passage est le seul où la confrontation du travail de M. Delaporte avec celui de M. Brooks nous

1) Eliae Metropolitae Nisibeni Opus chronologicum, *pars prior*, ed. et interpr. est E. W. Brooks; *pars posterior*, ed. et interpr. est I. B. Chabot (= *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, *Scriptores Syri*, Series Tertia tomi VII et VIII) Rome-Paris-Leipzig 1910.

2) Cf. le compte-rendu de M.-A. Kugener, B. Z. XXI (1912), pp. 522—524.

3) Compte rendu de *Eusebii Canonum Epitome ex Dionysii Telmaharensis Chronico petita*, trad. C. Siegfried et H. Gelzer (= *Kleine Schriften* 1, p. 485 et suiv.). Le genre d'erreurs signalé par von Gutschmid est particulièrement grave lorsque c'est l'indication des sources qui en est le siège: Ex. Michel le syrien, trad. Chabot, p. 44, où la leçon du ms. APVLVMVS est interprétée par la transcription Apollonios, alorsqu'il s'agit, de toute évidence, d'un fragment d'Eupolème emprunté à Eusèbe, Praep. Evang. IX, 26.

ait permis de reconnaître chez ce dernier une erreur de cette gravité. Partout ailleurs l'infériorité de la traduction française apparaît manifeste; une foule de passages, que M. Delaporte n'avait pu déchiffrer d'après des photographies souvent imparfaites, ont été lus sans hésitation par M. Brooks, d'autres ont été restitués d'après la version arabe et il n'est pas excessif de dire que, même pour le public français, la traduction de M. Delaporte est désormais périmée.[1] L'objet de cette étude n'est d'ailleurs point la critique de l'édition et des traductions qui permettent enfin d'atteindre une source précieuse entre toutes pour l'histoire de la chronographie byzantine; ce que nous nous proposons au contraire, c'est de montrer, par quelques exemples, quel est le caractère et quel est le prix de la source à laquelle nous pourrons puiser désormais.

Les auteurs grecs cités par Élie de Nisibe sont nombreux; les «canons des rois» de Ptolémée et de Théon, les chroniques d'Eusèbe, de Diodore de Tarse, d'Annianos, d'Andronicos, les traités de comput d'Hippolyte de Rome, de Denys d'Alexandrie, d'Anatole de Laodicée, l'histoire ecclésiastique de Socrate, le traité contre les Juifs d'Eusèbe d'Emèse etc. etc., en un mot tout l'arsenal de la chronographie et de la chronologie orthodoxes semble avoir été mis à contribution par le docte métropolite de Nisibe.

Mais deux distinctions s'imposent dès l'abord:

1°) Il convient sans doute de faire un départ entre les sources de la partie historique et celles du traité sur le comput; si les premières ont pu, en certains cas, compléter ou justifier les secondes, l'inverse est moins probable. Notre examen se bornera donc aux chronographes utilisés par l'auteur dans la première partie de son ouvrage.

2°) Il convient d'autre part de distinguer l'apport personnel d'Élie de Nisibe et ce qui appartient à ses sources; or, en matière de chronographes grecs, il est peu vraisemblable qu'Élie ait connu et utilisé par lui même aucun d'entre eux; en sorte que la première question qui se pose à nous est de savoir à quel intermédiaire Élie doit les précieux fragments byzantins qu'il nous conserve.

---

1) Du moins au point de vue de la traduction; quelques notes et les tables, dont l'édition Brooks-Chabot est dépourvue, demeurent précieuses. La traduction de M. Delaporte, achevée depuis plusieurs années, constituait, en l'absence d'une édition critique de l'auteur, un outil provisoire dont les spécialistes de la chronographie eussent pu faire un excellent usage; malheureusement la publication en fut retardée et précéda à peine de quelques mois l'édition et la traduction de MM. Brooks et Chabot. C'est à l'obligeance de M. Delaporte, qui a bien voulu nous communiquer le manuscrit de sa traduction, que nous devons de connaître, depuis plusieurs années, la chronique d'Élie de Nisibe.

Pour essentielle qu'elle soit, cette question n'en est pas moins embarrassante et nous ne pouvons guère y répondre que par voie d'élimination.

La première partie de la chronique d'Élie de Nisibe fut composée, au témoignage de l'auteur, en l'an 1019 ap. J. C.; elle est donc nécessairement indépendante de la Chronique de Michel le Syrien[1]) et des Dynasties de Grégoire Aboul-faradj.[2])

Cependant une parenté est évidente. Les sources principales de Michel le Syrien: Eusèbe, Annianos, Andronicos sont précisément celles d'Élie; or, ni Élie ni Michel n'ont connu par eux mêmes aucun de ces auteurs et il faut bien admettre, à une étape quelconque de la tradition, une souche commune d'où émanent ces deux rameaux indépendants.

Le nom de Jacques d'Édesse vient nécessairement à l'esprit. Il est en effet la source principale de Michel le Syrien; celui-ci le laisse entendre de la façon la plus explicite dans sa préface; après avoir énuméré avec ostentation toutes les sources grecques qu'il connaît, il ajoute «Saint Jacques fit d'eux tous un abrégé»; de la sorte le lecteur sait à quoi s'en tenir. La chronique de Michel, corps et notes, est pleine de citations textuelles de Jacques d'Édesse. Enfin il suffit de comparer le texte de Jacques d'Édesse édité par Brooks[3]) avec la partie correspondante de Michel pour reconnaître l'importance des emprunts.

De son côté Élie de Nisibe cite fréquemment Jacques d'Édesse. Il est vrai qu'il le cite sous des titres qui varient d'une manière un peu inquiétante: Canon chronologique, Chronique, Histoire ecclésiastique.[4])

---

1) Nous citerons Michel le Syrien d'après la traduction française de J. B. Chabot, le premier éditeur du texte syriaque. Il faut attendre l'introduction annoncée par J. B. Chabot pour connaître l'autorité des deux versions arabes et des deux recensions arméniennes de l'ouvrage; au sujet de ces dernières cf. H. Gelzer, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie,* 2e partie, Leipzig 1898, pp. 431—458.

2) Gregorii Abulpharagii sive Bar-Hebraei *Chronicon syriacum,* trad. Bruns-Kirsch, Leipzig 1788; au sujet de la version arménienne du même auteur cf. Dulaurier dans Journal Asiatique IVe série, XII, pp. 281 et suiv.; H. Gelzer, dans son Sextus Julius Africanus, 2e partie, pp. 401—409, a étudié la composition de cette chronique, mais l'édition du texte syriaque de Michel le Syrien impose une révision de cette étude; Bar Hebraeus ne fait souvent que reproduire Michel, mais en maint endroit il connaissait un texte meilleur ou plus complet que celui du manuscrit unique, d'après lequel le texte de Michel a été édité.

3) *Chronicon Jacobi Edesseni,* ed. et interpr. est E. W. Brooks, dans *Corpus Scriptorum Christ. Orientalium,* Script. Syri, Ser. III, t. IV, *Chronica Minora.*

4) E. W. Brooks, dans sa préface à la traduction de Jacques d'Édesse, loc. cit. p. 197, estime que, chez Élie de Nisibe, la désignation de Chronicon indique

Ces désignations se rapportent sans doute également à une même œuvre, qui n'est autre que celle que nous connaissons; mais la vérification est impossible étant donné l'état très lacuneux de l'exemplaire de cette œuvre qui nous est parvenu.[1]) Constatons d'ailleurs que les quelques éléments que nous puissions repérer concordent parfaitement avec le Canon de Jacques[2]); il en va de même pour la série des rois macédoniens que Jacques oppose à la liste d'Eusèbe[3]) et si la chronologie des empereurs romains qu'Élie déclare conforme «à la computation de Ptolémée, de Théon, de Jacques d'Édesse et des écrivains dignes de foi»[4]) ne coïncide pas avec celle que nous trouvons dans le Canon de Jacques, c'est que cette liste est une liste composite, contre laquelle l'accumulation même des témoignages invoqués par Élie doit nous mettre en garde. En tous cas, il est hors de doute qu'Élie a connu et utilisé le Canon de Jacques d'Édesse et la question se pose donc inévitablement de savoir si c'est à l'intermédiaire de Jacques qu'il doit ce qu'il nous rapporte d'Eusèbe, d'Annianos, d'Andronicos, que Jacques cite à maintes reprises.

Il suffit de comparer l'œuvre d'Élie de Nisibe avec ce qui nous reste et avec ce que nous savons de l'œuvre de Jacques pour se convaincre du contraire.

L'œuvre de Jacques n'était en somme qu'une refonte du Canon d'Eusèbe, refonte violente assurément qui altérait la chronologie, interpolait le texte, mais qui tout de même laissait subsister le cadre primitif.

Assurément il est malaisé de se représenter le Canon eusébien dont s'est servi Jacques d'Édesse; mais, d'autre part, avant de pouvoir

---

la préface ou dissertation chronologique initiale de l'œuvre de Jacques, tandisque les tableaux chronologiques sont désignés sous le nom technique de Canon. Cette distinction est juste, du moins si l'on admet que le terme de chronique ne s'appliquait pas seulement à la préface mais à toute une section de l'ouvrage de Jacques qui était réservée à la discussion chronologique et à la comparaison du système d'Eusèbe avec les témoignages soit des chronographes, soit des Écritures. C'est à cette section rectificative et polémique qu'il faut faire remonter des extraits tels que Michel le Syrien, trad. Chabot, pp. 71—73.

1) C'est pour combler ces lacunes que Brooks a joint en appendice au texte du ms. Brit. Mus. Add. 14, 685 des compléments empruntés à Élie de Nisibe et à Michel le Syrien, mais ni l'un ni l'autre de ces appendices n'est complet.

2) Sauf pour quelques variantes de forme qui prouvent que l'exemplaire d'Élie était meilleur que le manuscrit du British Museum.

3) Cf. Jacques d'Édesse, trad. Brooks p. 206 et suiv. = Élie de Nisibe, trad. Brooks p. 20 et suiv.

4) trad. Brooks, p. 23 et suiv.

apprécier ses retouches, il faudrait parvenir à reconstituer l'exemplaire d'Eusèbe sur lequel il opérait; or cet exemplaire n'était — il nous l'apprend lui même, — ni conforme à l'arménien, ni conforme à Jérôme, ni conforme aux originaux des deux épitomés syriaques qui sont parvenues jusqu'à nous, ni conforme enfin au Canon de Michel le Syrien qui est censé s'en rapprocher le plus.[1]) Malgré ces incertitudes, il semble bien que Jacques d'Édesse se soit contenté de reproduire son exemplaire du Canon d'Eusèbe retouché de ci, de là, et de continuer l'histoire sous forme de Canon jusqu'à son époque, réservant à une section indépendante de son œuvre, peut-être appelée Chronique, la critique de la chronologie eusébienne, critique motivée le plus souvent par la comparaison du système eusébien avec l'Écriture ou avec d'autres chronographes grecs.[2]) En tous les cas, il n'y a place, ni dans l'une ni dans l'autre partie de son œuvre, pour l'exposé synoptique du système d'Eusèbe avec celui d'autres chronographes grecs.

Or c'est là précisément ce qui constitue la marque distinctive — et ce qui garantit l'indépendance — du témoignage d'Élie de Nisibe. Celui-ci présente en séries synoptiques les *fila* d'Eusèbe, d'Andronicos et parfois d'Annianos et, dès lors, ce n'est certes pas à Jacques qu'il a pu emprunter soit la disposition soit le contenu de son texte.

Bien qu'il utilise parfois Jacques d'Édesse, ce n'est donc pas à lui qu'Élie de Nisibe a emprunté l'armature de sa chronique; celle-ci reproduit une œuvre plus ancienne, qui confrontait Eusèbe avec les chronographes postérieurs et c'est en somme cette source ancienne que nous restituerons en étudiant les chronographes grecs chez Élie de Nisibe.

On peut se demander si c'est à cette source synoptique qu'Élie de Nisibe doit sa connaissance de certains auteurs qui ne sont point à proprement parler des chronographes, tels que Ptolémée et Théon.

Le doute est d'autant plus légitime que les ouvrages astronomiques de Ptolémée et peut-être ceux de Théon ont été mis à contribution pour la seconde partie de l'œuvre d'Élie[3]), dont les sources,

---

1) Le système que Jacques prête à Eusèbe d'après son exemplaire du Canon est le suivant: 1692 ans depuis Abraham jusqu'à la mort d'Alexandre; durée des Lagides jusqu'à la fin de Cléopâtre = 13e année d'Auguste: 296 ans; depuis la fin des Lagides jusqu'aux Vicennales de Constantin 357 ans; soit 1692 + 296 + 357 = 2345 ans depuis Abraham jusqu'aux Vicennales de Constantin. Ce total de 357 ans pour la période romaine ne se retrouve nulle part ailleurs.

2) C'est sans doute aussi dans cette section indépendante qu'il faut placer certaines séries chronologiques ajoutées au cadre primitif du Canon eusébien, telle la liste des Grands-Prêtres citée par Michel le Syrien.

3) Cf. trad. Chabot. p. 44, 90 etc.

malgré certain articulet consacré aux chronographes[1]), ne sauraient être confondues avec celles de la première. On pourrait donc imaginer qu'Élie avait emprunté aux ouvrages astronomiques de Ptolémée et de Théon ou d'un de leurs successeurs les «temps des rois» mentionnés dans le Canon qui termine la première partie[2]), comme il a inséré dans ce même Canon les mentions des éclipses empruntées à l'Almageste.[3])

Je crois découvrir une trace de cette origine dans le tableau du «nombre des années des rois de Babylone et d'Égypte selon la computation du Sage Ptolémée» et dans le tableau, qui lui fait suite, du «nombre des années des rois des Romains depuis Jules César jusqu'à ce temps-ci, selon la computation de Ptolémée, de Théon, de Jacques d'Édesse et d'écrivains dignes de foi».[4]) Nous avons déjà remarqué que ces tableaux, et particulièrement le second, présentent avec les tableaux correspondants de Jacques d'Édesse des divergences notables. Certes les totaux sont les mêmes si l'on compte chez les deux auteurs les années écoulées depuis la 13e année d'Auguste (conquête de l'Égypte) jusqu'aux Vicennales de Constantin. Mais le détail des durées assignées aux différents règnes suppose des systèmes indépendants.[5]) Or il suffit de rapprocher, de Jacques et d'Élie, d'autres «laterculi» empruntés à des auteurs astronomiques, pour y retrouver les traits par lesquels l'un ou l'autre de ces deux auteurs se distinguent. En particulier le «laterculus acephalus», qui commence également avec Nabonassar et présente pour les successeurs d'Alexandre le même mode d'exposition qu'Élie, concorde, en ce qui concerne la chronologie romaine, tantôt avec les particularités de Jacques et tantôt avec celles d'Élie.[6]) J'en conclus qu'Élie avait corrigé, au moyen d'un «laterculus» astronomique quelconque qui se réclamait de Ptolémée et de Théon, le système de Jacques emprunté sans doute lui-même à une source de même nature.

Si les deux tableaux dont nous venons de parler représentent Jacques d'Édesse révisé d'après un laterculus astronomique, ils n'entrent pas en ligne de compte pour la restitution de la chronique à laquelle Élie doit ses extraits des chronographes grecs.

---

1) Ibid. p. 111.

2) années des Grecs: 348, 366, 380 etc.; (Théon) années 472, 491, 504 etc.

3) Ibid. années des Grecs: 436, 443, 444, 446 etc. etc.

4) trad. Brooks, pp. 22—25.

5) Comparer les règnes de Philippe, de Gallus, de Valérien etc.

6) *Laterculus acephalus ad Leonem VI deductus,* ed. H. Usener, dans *Chronica Minora,* ed. Th. Mommsen, t. III (= *Monumenta Germaniae, Auctores Antiquissimi,* t. XIII) pp. 454—455. Comme Jacques, le laterculus associe Marc-Aurèle et Commode, Sévère et Caracalla, Macrin et Élagabale, etc.; il concorde au contraire avec Élie pour les règnes de Philippe, de Gallus etc.

Une autre élimination encore s'impose, avant que nous abordions l'étude des chronographes grecs cités par Élie de Nisibe. C'est celle de Diodore de Tarse[1]) et de la liste macédonienne de Macédon à Alexandre.[2]) La mention de Diodore et la liste macédonienne, qui apparaissent isolément chez Élie, se trouvent réunies dans la préface de Jacques d'Édesse[3]), qui se sert de la liste macédonienne de Diodore pour réfuter le Canon d'Eusèbe. Il suffit de confronter les deux textes pour se convaincre que tout ce qui chez Élie concerne Diodore ou la liste macédonienne est du Jacques d'Édesse presque textuel.

En sorte que si nous isolons les chronographes des computistes et si nous éliminons les auteurs qu'Élie tient de Jacques, nous ne conservons comme sources de la chronique synoptique reproduite par Élie de Nisibe qu'Eusèbe, Annianos et Andronicos.

§ 1. Eusèbe.

L'auteur de la chronique synoptique connaissait à la fois la Chronique et le Canon d'Eusèbe. Sans doute, en tête de son ouvrage, présentait-il, comme Élie de Nisibe lui-même, les diverses chronologies juives de ses trois sources. Or celle qu'il attribue à Eusèbe[4]) dérive de la Chronique et non du Canon, comme le prouve une objection d'Élie de Nisibe, d'après laquelle, dans la partie aujourd'hui perdue de cette liste, Eusèbe comptait les années de Lévi et de Caath. Or il n'est question de la descendance de Lévi ni dans Jérôme ni dans l'Arménien, mais bien dans la Chronique.[5])

D'autre part les listes profanes confrontées avec celles d'Annianos et d'Andronicos proviennent certainement du Canon, j'entends par là d'un Canon *κατ' Εὐσέβιον* quelconque[6]), car, outre l'Arménien, Jérôme et les deux Épitomés syriaques, il faut admettre l'existence d'un certain nombre d'éditions et de remaniements du Canon eusébien, auxquels

1) T. I, trad. Brooks, p. 6 et t. II (trad. Chabot) p. 111.

2) T. I, pp. 20—21. 3) Ibid., p. 201 et 206—207.

4) Le manuscrit ne conserve que les lignes finales de cette liste (texte p. 14 = tr ad. p. 6), mais, malgré l'absence du titre, l'attribution est garantie par le commentaire d'Élie.

5) Je cite la traduction de J. Karst: *Die Chronik des Eusebius aus dem Armenischen übersetzt*, Leipzig 1911, que je désigne par la lettre K.; j'ajoute, s'il y a lieu, les fragments grecs correspondants. Cf. K. p. 46 = Nicéphore, ed. de Boor, p. 85, l. 7—14.

6) Je reprends à dessein l'expression de E. Schwartz (*Die Königslisten des Eratosthenes und Kastor,* dans *Abhandlungen der K. Gesellsch. der Wiss. in Göttingen,* t. XL, 1894), qui me semble évaluer comme il convient le degré d'authenticité des Canons eusébiens qui nous sont parvenus.

correspondent les traditions diverses et hétérogènes des *Graeca Eusebii*. C'est donc la forme propre au Canon dont se servait la source synoptique que les observations suivantes tendront à préciser.

Commençons notre examen par la série à la fois la plus importante et la plus solide, la succession des listes assyrienne, mède et perse, qui présente avec la série juive de nombreux points de contact et s'étaye sur une date certaine: l'avènement de Cyrus = Ol. LV, 1 = 560—559 avant J. C.

Or notre Canon comporte, pour la série mède qui aboutit à ce point d'attache traditionnel, une particularité digne de remarque. Le total en est de 260 ans[1]), en sorte que le début se place 44 ans avant l'Ol. I, 1, alorsque la Chronique compte 40 ans[2]) seulement et Jérôme 43.[3]) La différence avec Jérôme porte sur le règne de Cardycas, auquel notre Canon attribue 14 années de règne.

Le but de cette retouche n'est pas apparemment de prolonger la liste mède, mais plutôt de ramener la liste précédente des rois assyriens au total exact de 1300 ans que lui attribue la Chronique.[4]) La liste assyrienne de l'Arménien n'a pu être déterminée jusqu'ici avec quelque certitude à cause des nombreuses lacunes du texte[5]); mais Jérôme lui assigne 1301 ans: 62 ans de Bélos, 42 ans de Ninos et 1197 ans à partir de la première année d'Abraham. La réduction d'un an que nous constatons dans notre Canon porte sur le règne de Teutamos, qui ne compte que 31 ans; l'équilibre est rétabli par l'année supplémentaire accordée à Cartycas dans la série mède.

Ce système est sans doute celui que présentait aussi l'original du Canon arménien avant la suppression de la série mède.[6]) En effet l'Arménien n'assigne également que 31 ans à Teutamos et se rencontre pourtant avec Jérôme pour placer le début de la dynastie perse en l'an d'Abraham 1457, ce qui suppose le calcul: Bélos 62 + Ninos 42 + Assyriens depuis Abraham 1196 = 1300 ans; 1196 + 260 Mèdes = 1456, fin de la dynastie mède.

La répartition des listes semble donc bien avoir été la même dans l'original de l'Arménien et dans notre Canon.

---

1) texte p. 29 = trad. p. 16—17. 2) K. p. 32.

3) Début des Mèdes en l'an. Abr. 1198, 43 ans avant l'OL. I, 1 = n. Abr. 1241.

4) K. p. 32.

5) Manquent les années d'Abraham: 1—343, début des Assyriens; 1031—1099, 1167—1220, fin des Assyriens et début des Mèdes.

6) Il est inadmissible que la série mède, trait d'union nécessaire entre la liste assyrienne et la liste perse, ait manqué dans la source de l'Arménien; l'exposé de la Chronique nous en est un garant.

On peut toutefois se demander si les points d'attache de ces listes se correspondaient également; en effet Élie ne reproduit pas le synchronisme avec les années d'Abraham. Mais par contre il situe le début des listes en fonction de l'ère des Grecs. Dans la série juive selon Eusèbe il compte 4888 ans jusqu'au début de l'ère des Grecs[1]); il est vrai que cette série, comme nous l'avons remarqué plus haut, est empruntée à la Chronique et non au Canon; mais, jusqu'à preuve du contraire, nous sommes obligés d'admettre qu'il n'y avait point désaccord entre la chronologie juive et celle des listes profanes. Dès lors, c'est un total de 4888 ans qui doit nous servir à la réduction des synchronismes d'Élie. Or Élie place le début de la série assyrienne 1808 ans avant l'ère d'Alexandre et, comme il compte 1300 ans pour les Assyriens et 260 ans pour les Mèdes, il reste une différence de 248 ans, dont il faut défalquer les 12 ans qui séparent l'ère des Grecs de la mort d'Alexandre et les 6 ans de règne d'Alexandre après sa victoire sur Darius. De la sorte nous obtenons la durée de la dynastie perse, qui compte 230 ans jusqu'à l'avènement d'Alexandre et 236 jusqu'à sa mort. L'avènement de Cyrus correspondant à l'Ol. LV, 1, la mort d'Alexandre correspond donc à l'Ol. CXIII, 4 et, pour la dynastie perse comme pour les précédentes, notre Canon semble en accord parfait avec l'Arménien.

Mais cet accord cesse si l'on observe les autres séries et en particulier la série égyptienne.

Certes le synchronisme établi par Élie pour le début de la XXIe dynastie = 691 ans avant l'ère des Grecs[2]) concorde encore avec l'Arménien (Jérôme 692) et notre Canon présente de même, dans la XXVIe dynastie, les 17 ans de Psammutes et les 25 ans de Vaphres par lesquels l'Arménien d'accord avec la Chronique s'oppose à Jérôme. Mais le total de 114 ans que notre Canon accorde à la dynastie perse l'oppose à la fois à l'Arménien et à Jérôme pour le rapprocher de la *Series Regum*.[3])

Cette divergence est significative. Jérôme annonce et compte 111 ans; l'Arménien en annonce 124, — ce qui pourrait à la rigueur être considéré comme une altération de 114, mais ce qui s'explique mieux encore comme une altération des 120 ans et 4 mois que compte la Chronique[4]), — il n'en compte d'ailleurs que 112 et le fait qu'il les compte, ainsi que Jérôme, à partir de l'année 1492 d'Abraham prouve suffisamment que son système n'était pas celui de la *Series* et de notre Canon. Il n'y a pas à douter d'autre part que la particularité commune à la *Series*

1) texte p. 14 = trad. p. 6. 2) texte p. 23 = trad. p. 13.

3) Il ne s'agit évidemment que de la *Series* arménienne, la *Series* latine n'étant qu'un résumé de Jérôme. K. p. 147. 4) K. p. 69, l. 18.

et à notre Canon constitue vraiment une retouche systématique; les mobiles en sont manifestes; il s'agissait de faire commencer la dynastie perse en conformité du moins apparente avec le synchronisme reçu par l'Africain[1]) et par Eusèbe dans la Chronique[2]), synchronisme qui reposait sans doute sur quelque tradition et qui faisait coïncider la domination de Cambyse sur l'Égypte avec la 5e année de son règne. Voilà pourquoi la XVIIe dynastie ou dynastie perse commence, aussi bien dans la *Series* que dans notre Canon, après la cinquième année de Cambyse, c'est à dire avec une anticipation de 1 an sur Jérôme et sur l'Arménien. L'addition des deux autres années, qui complètent la différence avec le total de Jérôme, est motivée par le désir de donner une réalité aux trois règnes des Mages, de Xerxès II et de Sogdien, qui, aussi bien chez l'Arménien que chez Jérôme, obtiennent ensemble 16 mois de règne, *sans que cette durée soit comptée au Canon.* Il est même probable que ces 16 mois doivent être portés à 23, car les 7 mois d'Artaban sont mentionnés de même, sans être totalisés, chez l'Arménien et si, chez Jérôme, ils semblent totalisés, c'est au détriment du règne de Xerxès fils de Darius, qui ne compte chez Jérôme que 20 ans.

La divergence par laquelle notre Canon et la *Series* s'opposent ici à l'Arménien et à Jérôme n'est donc pas imputable à une coïncidence et cette constatation a son importance, non seulement pour notre recherche immédiate, laquelle consiste à déterminer la forme propre au Canon dont s'est servi la source synoptique d'Élie, mais, d'une façon plus générale, pour l'histoire du Canon eusébien.

A. Schoene, dans une étude par ailleurs remarquable, a classé comme suit les représentants principaux du Canon.[3])

1°) l'Arménien remonte à la première édition d'Eusèbe.

2°) Jérôme au contraire a remanié la seconde édition qu'Eusèbe lui même avait publiée de son ouvrage.

3°) la *Series*, qui concorde plutôt avec Jérôme qu'avec l'Arménien, est un résumé de la chronologie de la deuxième édition, annexé à un exemplaire de la première.

Cette position de la question à été à peine modifiée par le travail si difficultueux et si méritoire que vient d'accomplir J. Karst[4]), ou du

1) Sync. p. 141, l. 17. 2) K. p. 69, l. 13 = Sync. p. 143, l. 16.

3) A. Schoene, *Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus,* Berlin 1900, p. 271 et passim.

4) Karst admet que le Canon arménien, traduit sur la première édition du Canon grec, a été contaminé avec la version syriaque de Syméon de Garmaka (à laquelle remonte l'Épitomé de Roediger), effectuée elle aussi sur un exemplaire de la

moins elle n'est modifiée qu'en ce qui concerne l'Arménien et l'Épitomé syriaque. Karst admet, comme Schoene, que la *Series* et Jérôme dérivent également de la seconde édition. Or qui ne voit que des différences systématiques comme celle que nous venons de commenter sont la preuve qu'entre Jérôme et la *Series* une étape nouvelle a été franchie.

Est-ce du moins cette étape que marque le canon de la source synoptique puisqu'il concorde avec la *Series* contre l'Arménien et Jérôme? Nullement, car la fin de la série égyptienne nous réserve une autre surprise. Pour les XXIX—XXX dynasties ce n'est pas le texte de la *Series*, lequel avec l'introduction de l'énigmatique Mouthis atteste un emprunt à la Chronique[1]), que présente notre Canon, c'est le texte même de Jérôme, avec les 4 mois de Nepherites comptés pour une année entière. Il va de soi toutefois que, devant compenser deux années d'avance qu'il a données à la XXVII[e] dynastie, notre Canon adapte Jérôme à son système, en retranchant une année à Nectanebo et une autre à la XXXI[e] dynastie.

Ainsi, au cours de la seule série égyptienne, nous voyons le Canon eusébien de la source synoptique s'accorder successivement avec l'Arménien, Jérôme et la *Series*, en sorte qu'il apparaît clairement comme un type composite, qui adapte et mélange diverses traditions.

Un nouvel exemple de cette contamination nous est fourni par la série italique. Le total de la liste latine est de 428 ans depuis l'avènement d'Énée et par conséquent de 431 ans depuis la prise de Troie. Ceci est la théorie fondamentale de la Chronique qui place la fondation de Rome en l'Ol. VII, 1 c'est à dire qui compte 407 ans depuis la prise de Troie jusqu'à l'Ol. I, 1.[2]) Cette théorie est au contraire méconnue par tous les autres exemplaires du Canon. L'Arménien compte, depuis la prise de Troie à la fondation de Rome, 429 ans, Jérôme de même, mais avec une autre répartition des règnes; la *Series* comptait sans doute également 429 ans et les répartissait comme l'Arménien, car les 39 ans d'Énée Silvius ne sont évidemment qu'une erreur de copie. Seul notre Canon concorde donc avec la Chronique, pour fournir un total de 431 ans. Mais, si l'on y regarde de près, il ne doit à la chronique *que le total.* En fait il a suivi l'Arménien jusqu'à Procas Silvius, auquel il a attribué 23 ans comme Jérôme; ce qui suffit à établir ce procédé, c'est la différence avec la Chronique pour les règnes de Silvius et

---

première édition. Dans la suite le Canon arménien aurait été retouché d'après une autre version syriaque, source de Denys de Tellmahré, qui, de même que Jérôme, dérivait de la seconde édition du Canon grec. Cf. K. pp. XXXVIII—LIV.

1) K. p. 69, l. 21—22 = Sync. p. 144, l. 15.

2) K. p. 140, l. 6 et 131, l. 25; cf. *Anonym. Matrit.* ed. A. Bauer, p. 25, l. 2.

d'Amulius.[1]) En sorte que notre Canon présente donc, en même temps que la contamination de divers Canons, des emprunts à la Chronique.

Il présentait aussi quelques innovations, telle sa liste romaine dont le total de 245 ans est supérieur de 1 an à celui de la Chronique[2]), de 4 à celui de la *Series*, de 5 à ceux de l'Arménien et de Jérôme, et dont le détail porte de nouveau, dans les 44 ans de règne attribués à Servius, la preuve incontestable de l'emploi de la Chronique.[3]) Les séries grecques présentent également quelques particularités. La liste de Sycione commençait, d'après les synchronismes d'Élie, 1776 ans avant l'ère des Grecs, soit un an plus tard que chez Jérôme, en sorte que l'an 1 d'Abraham est égal à l'an 21 d'Europs, et comptait un an de moins. Les Argiens commençaient 1543 ans avant l'ère des Grecs, soit un an plus tard que chez Jérôme, mais comptaient 545 ans, soit un an de plus.

En l'absence de synchronismes établis d'après les années d'Abraham et surtout en l'absence de la série juive et de la chronologie chrétienne il est très malaisé de discerner le but de ces divergences.

Mais ces divergences, non moins que la contamination des traditions diverses de l'auteur et que les retouches systématiques de la chronologie, prouvent surabondamment que le Canon d'Eusèbe dont se servait la source synoptique remontait à une édition savante, qui combinait des états divers de la tradition et corrigeait parfois le Canon d'après la Chronique.

C'est un fait que l'on pourra utilement mettre en parallèle avec ce que nous apprennent les *Graeca Eusebii*. Les remaniements et les adaptations, dont Eusèbe avait peut-être lui-même donné l'exemple, se sont répétés dans la suite avec une incroyable fréquence et une audace croissante. Le Canon que connaît Cyrille n'est pas le même que celui de Panodore; le Canon du Chronicon Paschale n'est pas celui de l'*Ἐκλογὴ ἱστοριῶν*. Quand on prétend réunir toutes ces formes diverses pour les opposer en bloc à l'Arménien ou à Jérôme, on commet non seulement une grossière erreur au point de vue critique mais encore un contre-sens au point de vue historique. En effet les remaniements et les adaptations du Canon n'étaient pas de simples révisions de librairie; c'étaient des produits de l'activité historique, telle qu'on l'entendait à cette époque. Ils étaient motivés par la variation des partis pris relatifs à l'exégèse biblique, à la tradition des chronographes, au comput pascal.

1) La chronique leur attribue à chacun 1 an de moins que le Canon d'Élie. Cf. K. p. 140.

2) Ibid. p. 140, l. 17. 3) Ibid. p. 140, l. 14.

C'est donc en fonction de ces partis pris qu'il faut classer les types différents de la tradition eusébienne.

Schwartz a jadis montré la voie dans un exposé lumineux[1]) et sa méthode, appliquée à l'étude de l'Arménien et de Jérôme, le conduisait à une théorie[2]), que les travaux plus récents de Schoene et de Karst contredisent sans l'avoir renversée, sans même l'avoir rencontrée. C'est que Schwartz, renouvelant les procédés d'A. von Gutschmid, croyait que c'est par la chronologie que s'explique la succession des ouvrages chronologiques.

Chaque témoignage nouveau, chaque expérience nouvelle permet de vérifier cette théorie. De même que Jérôme a remanié la chronologie de son original, de même que les adaptations, — plus audacieuses encore, — de l'Arménien visent une refonte du système, de même c'est un système perfectionné que se propose de réaliser l'auteur de l'édition composite et tardive que nous retrouvons dans la source synoptique d'Élie de Nisibe.

Au contraire chaque épreuve nouvelle vient infirmer le classement trop sommaire établi par les derniers éditeurs. Si, après avoir reconnu, dans le Canon eusébien d'Élie, la contamination de plusieurs traditions, nous voulions observer chacune de ces traditions isolément, nous ne tarderions pas à nous apercevoir qu'aucune d'elles ne réalise exactement l'une quelconque des étapes de la tradition, telle qu'ils l'ont départie. C'est la même conviction qu'impose l'étude des fragments grecs et en particulier les extraits eusébiens du Syncelle. Eux aussi ne sont réductibles ni à la première édition ni à la seconde, ni à un mélange des deux.

L'étude séparée de la tradition latine ou de la tradition arménienne, telle qu'elle a été effectuée par Schoene et Karst, constitue certes un travail d'approche indispensable. Mais une nouvelle étape ne pourra être franchie que lorsque l'on confrontera tous les éléments de la tradition eusébienne — et en particulier les fragments grecs — pour établir la succession des remaniements et la filiation des systèmes.

•

Si nous n'avions du Canon eusébien d'Élie que les «notices» qu'Élie a incorporées au sien à partir de l'an 337 des Grecs = 25 après J. C. = 2040 d'Abraham[3]), nous serions sans doute dans l'impossibilité d'en déterminer le caractère et la tradition. En effet la place que ces notices occupaient dans le Canon est toujours incertaine, à cause de l'adapta-

---

1) Schwartz, op. cit. pp. 33—34; 43—54. Id. art. Eusebios dans Pauly-Wissowa, Realenzyklopädie. t. VI, col. 1376—1384.

2) Ibid. pp. 43—54; de même p. 33: «Der Armenier, hier wie immer der lateinischen Rezension weit voraus im Entstellen des Originals etc.»

3) texte, pp. 73—97 = trad. pp. 37—47.

tion qu'Élie leur a fait subir en les combinant avec des notices du Canon d'Andronicos et des éléments empruntés à d'autres sources. D'autre part, la rédaction en est presque toujours altérée, Élie ne retenant que la substance et abrégeant considérablement l'expression.

Deux circonstances nous invitent cependant à tenter un examen de ces «notices». La première, c'est que le caractère du Canon eusébien d'Élie étant suffisamment défini par l'étude des séries chronologiques, nous ne demandons en somme à ces notices qu'une contre-épreuve. La seconde, c'est que les notices de la période observée équivalent pour la plupart à des séries chronologiques, puisqu'Eusèbe avait relégué dans les *spatia* les listes des évêques de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.[1]

Un fait des plus significatifs doit être noté dès l'abord. Les notices du Canon eusébien d'Élie s'interrompent au cours du règne de Dioclétien.[2] A partir de l'an 19 de Dioclétien, l'Histoire ecclésiastique se substitue au Canon. Or l'Arménien, lui aussi, se termine vers cette même époque, en l'an 16 de Dioclétien, et c'était là, comme l'a démontré Karst[3]), le terme de la première édition du Canon d'Eusèbe, celle à laquelle remonte — directement ou indirectement, différons ce problème, — la version de l'Arménien. Cette concordance serait donc une présomption en faveur d'une origine commune à l'Arménien et à notre Canon.

Mais, d'autre part, A. von Gutschmid et Schoene après lui[4]) considèrent que la marque distinctive de la seconde édition est la substitution, pour la chronologie des évêques de Rome, de la liste de l'Histoire ecclésiastique à la liste du Canon telle que l'a conservée l'Arménien. Si donc la coïncidence des limites du Canon d'Élie avec celles du Canon arménien impliquait une communauté d'origine, il faudrait s'attendre à retrouver dans notre Canon les listes épiscopales de la première édition. Or c'est le contraire qui se vérifie. Les notices relatives aux évêques de Rome, qu'Élie ne présente malheureusement que d'une façon intermittente, concordent, presque toujours, à une ou deux unités près, avec la liste de Jérôme et s'opposent à l'Arménien jusqu'au pon-

1) Voici les éléments qui subsistent: Rome, cf. années des Grecs 353, 410, 423, 431, 455, 482, 490, 537, 547, 551, 578, 589; Alexandrie, 375, 397, 410, 420, 432, 456, 477, 541, 578; Antioche, 353, 355, 421, 442, 456, 482, 540; Jérusalem, 426, 449, 579.

2) Dernière citation du Canon en l'an 593 des Grecs = 282 ap. J.-C.

3) K. pp. XXXI—XXXIII.

4) A. von Gutschmid, *Untersuchungen über die syrische Epitome der Eusebischen Canones* = *Kl. Schriften* I, pp. 483—529 et Recension de Harnack, *Die Zeit des Ignatius* = *Kl. Schriften*, II, pp. 538—558. A. Schoene, op. cit. p. 258.

tificat de Pontien inclus, limite dès longtemps reconnue de la divergence des deux traditions.

Voici les faits:

	Élie: ère des Grecs	= années d'Abraham	Jérôme:	Arménien:
Petrus	353	2056	2058	2055
Evaristus	410	2113	2115	2110
Xystus	431	2134	2135	2128
Pius	455	2158	2158	2154
Soter	482	2185	2185	2180
Eleutherus	490	2193	2193	2189
Urbanus	537	2240	2241	2237
Pontianus	547	2250	2250	2247
Antherus	551	2254	2255	2256

Ainsi apparaît une fois de plus le caractère composite de notre Canon. Dans le cadre spécifique du Canon arménien, des éléments ont été introduits qui caractérisent au contraire la seconde édition d'Eusèbe, en même temps sans doute que des éléments également étrangers à l'une et à l'autre édition.

De la rédaction des notices, il y a peu de choses à tirer, puisqu'elle a été complètement modifiée par Élie. Cependant, de-ci de-là, des détails peuvent être notés. Par exemple, ce n'est sans doute pas simple coïncidence si notre Canon présente, pour le total du recensement de Rome en l'an des Grecs 358 = Abr. 2051, le chiffre exact de Jérôme.[1])

D'autre part le fait que notre Canon attribue également à Eusèbe des notices qui manquent chez l'Arménien[2]), d'autres qui manquent chez Jérôme[3]) et d'autres enfin qui manquent chez l'un et chez l'autre[4]) pourra être considéré comme l'indice d'une tradition composite, si du moins les arguments présentés plus haut ont déjà imposé cette conviction.

Mais l'étude de cette tradition mixte d'Eusèbe ne pourra être poursuivie dans le détail que si l'on peut reconnaître, en même temps que la combinaison et le dosage des traditions diverses, les mobiles qui ont motivé la refonte générale. A ce point de vue les Canons d'Annianos et d'Andronicos présentent d'incontestables avantages.

§ 2. Annianos.

Annianos est une des figures les plus imprécises de l'historiographie byzantine. Si, de bonne heure, son œuvre de computiste, son cycle

1) Cf. an des Grecs 358. 2) Cf. années des Grecs 512, 485, 570, 593.
3) Cf. an des Grecs 509. 4) Cf. an des Grecs 454.

pascal de 532 ans, son ère mondiale et son ère chrétienne ont été étudiés et reconnus[1]), son œuvre de chronographe n'en demeure pas moins des plus vagues. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'esprit de système a remédié au défaut de textes. Sur la foi de deux ou trois passages du Syncelle, Unger a fixé le caractère de l'auteur et de l'œuvre[2]): l'homme n'est qu'un manœuvre du comput pascal, l'œuvre, une réplique orthodoxe et traditionnaliste de la construction trop audacieuse de Panodore. Gelzer n'a pas contesté la ressemblance de ce portrait; il s'est efforcé au contraire de le justifier et de le compléter.[3]) Il s'est peut-être un peu trop aventuré dans cette voie; il est tenté de reconnaître Annianos dans toute étape intermédiaire entre Panodore et le Syncelle comme d'ailleurs dans toute source commune au Syncelle et à Malalas, au Syncelle et au Chronicon Paschale etc. Heureusement il ne s'est pas contenté de ces conjectures; partant de quelques citations formelles de Bar Hebraeus, il a reconstruit toute l'histoire juive d'Annianos[4]) et lui a donné comme contre-partie la liste chaldéo-perse que Syncelle appelle *ἐκκλησιαστικὸς κανών* ou *ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις.*[5]) La reconstruction était méthodique mais les fondations étaient trop caduques.

La source principale, Bar Hebraeus, était insuffisante. Gelzer s'en était douté, car arrivant à l'époque de la Captivité des dix tribus, il déclare que les totaux auxquels il a abouti doivent être en retard d'environ 20 ans.[6]) Depuis lors Michel le Syrien, qui représente la même tradition que Bar Hebraeus, n'a fourni, lui aussi, pour la reconstruction d'Annianos, que des données contestables ou même manifestement erronées. Par exemple, lorsque Michel attribue à Annianos le total de 1092 ans pour l'époque qui s'étend de la Promesse à la construction du Temple[7]), le chiffre est certainement altéré, puisqu'il est incompatible avec tout ce que nous savons par ailleurs du système d'Annianos. Des altérations et des erreurs de ce genre proviennent du fait que la source byzantine de Michel et de Bar Hebraeus n'avait utilisé Annianos que d'une manière très fragmentaire ou, plus probablement, n'en avait connu que des bribes.

1) Cf. E. Schwartz, *Christliche und jüdische Ostertafeln*, dans *Abhandl. der K. Gesellsch. der Wiss. zu Göttingen*, N. F. t. VIII, 6 (1905); F. Rühl, *Chronologie des Mittelalters und der Neuzeit*, Berlin 1897, pp. 117; D. Serruys, *Les transformations de l'Aera alexandrina minor*, dans *Revue de Philologie*, t. XXXI (1907), pp. 251—264.

2) F. Unger, *Chronologie des Manetho*, Berlin 1867, p. 40.

3) H. Gelzer, op. cit. II, pp. 403—409; 247—249 et passim.

4) Ibid. p. 403—409. 5) Ibid. pp. 405—409 et 227—229.

6) H. Gelzer, op. cit., II, p. 457. 7) M. S. trad. Chabot p. 61.

Toutefois, pour précaire qu'elle fût, la reconstruction de Gelzer était mieux motivée que l'identification proposée par A. Bauer, qui prétend retrouver la tradition d'Annianos dans le groupe Papyrus Goleniščev = Barbarus Scaligeri.[1] Le faisceau des indices concordants groupés par A. Bauer à l'appui de sa thèse suffirait tout au plus à établir une parenté médiate ou une influence lointaine.[2] Mais une objection de principe suffit à renverser cette théorie. A. Bauer a confondu dans son raisonnement les traits caractéristiques qu'un témoignage formel attribue à Annianos et ceux qui ne représentent au contraire que des déductions, souvent controversées, des critiques modernes. Un départ rigoureux de ces données disparates eut permis à Bauer de reconnaître que certains des éléments dûment attestés comme faisant partie du système d'Annianos sont en contradiction flagrante avec le système de la chronique alexandrine que nous conservent les fragments du papyrus Goleniščev et l'antique version désignée sous le nom de Barbarus.

Élie de Nisibe nous apporte à cet égard des preuves que A. Bauer pouvait ignorer, mais le témoignage de Bar Hebraeus devait suffire à lui montrer qu'entre le groupe Papyrus Goleniščev = Barbarus Scaligeri et la chronique d'Annianos il existait plus de divergences fondamentales que d'apparentes similitudes.

Des points de contact existent nécessairement entre des ouvrages de chronologie issus d'un même milieu et d'époques voisines; ils proviennent de l'emploi des mêmes sources, de la formation par un même enseignement, de la prédominance des mêmes préoccupations; ils n'impliquent nullement une parenté directe. Par exemple, le patriarcat de Théophile, sous lequel se produisit la destruction du Serapeion, était — Syncelle

---

1) A. Bauer et Strzygowski, *Eine alexandrinische Weltchronik* = *Denkschriften d. kais. Akad. der Wiss. in Wien*, t. LI (1906) et accessoirement A. Bauer, *Beiträge zu Eusebios und den byzantinischen Chronographen*, dans *Sitzungsber. d. kais. Akad. d. Wiss. in Wien*, t. CLXIII, 3 (1909), ainsi que *Anonymi Chronographia syntomos e cod. Matritensi n° 121*, Leipzig 1909.

2) Ces indices se trouvent groupés, *Alexandrinische Weltchronik* pp. 82—92. Nous avons montré ailleurs (*Mélanges Chatelain*) que le papyrus avait été antidaté d'environ un siècle et demi. La date du papyrus Goleniščev correspond assez exactement à celle que Wachsmuth a assignée au Barbarus (*Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, Leipzig 1895, pp. 180 et suiv.). Nous ne nous attarderons point à discuter les arguments fournis en faveur de cette assimilation, considérant que l'incompatibilité des systèmes est suffisamment établie par notre restitution du système d'Annianos. D'ailleurs un nom, qui, comme celui d'Annianos, est attesté comme source d'ouvrages disparates, est exposé aux identifications les plus vagues et les plus diverses. Cf. A. von Gutschmid, *Kl. Schriften* I, p. 526; Cf. A. Bauer, *Anonymus Matrit.* p. XI, où l'on pourra se rendre compte de la faiblesse des indices qui provoquent de semblables attributions.

nous l'affirme[1]) — l'étape terminale de la chronique d'Annianos; mais il est naturel que ce patriarcat ait marqué encore pour bien des chroniqueurs du siècle suivant, qu'ils eussent ou non un rapport quelconque avec Annianos, une étape importante et parfois le point d'aboutissement de leur récit. De même Annianos passe à bon droit pour être l'inventeur du cycle pascal de 532 ans; mais ce système ayant fait fortune, la mention qui en est faite chez tel ou tel auteur ne saurait être considérée comme l'indice d'une parenté avec la chronique d'Annianos.

Ce qui constitue au contraire un critère certain de parenté entre chronographes, c'est la correspondance dans l'armature chronologique et, plus encore que le détail des diverses séries chronologiques, l'identité de leurs points d'attache. Or, à cet égard l'assimilation entre le groupe papyrus Goleniščev = Barbarus et la chronique d'Annianos est impossible.

Élie de Nisibe nous en fournit aujourd'hui la preuve certaine. Son apport est considérable. D'une part il présente le détail des années jusqu'à Abraham et les totaux qui constituent l'armature de l'histoire juive; comme contre-partie, il nous apporte la liste assyrienne et la liste mède d'Annianos qu'il confronte avec celles d'Eusèbe et d'Andronicos. C'est plus qu'il n'en faut pour que nous puissions restituer les points principaux du système d'Annianos.

Élie compte:

		(Total)
jusqu'au Déluge	2242	
jusqu'à la Promesse	1147	3389
jusqu'à l'Exode	430	3819
jusqu'à la construction du Temple .	640	4459
jusqu'à la Captivité	440	4899
jusqu'au début de l'ère des Grecs .	282	5181

Jusqu'à l'Exode le détail des chiffres est celui de la Septante avec addition du second Cainan. La même liste se retrouve chez le Syncelle[2]), mais deux erreurs ont modifié le système. La première consiste dans la suppression des deux années qu'Annianos place entre le déluge et la naissance d'Arphaxad; ces deux années sont mentionnées mais non point comptées au total; c'est à cause de cette différence de deux ans que le Syncelle place la Promesse en l'an 3387. Cette différence est augmentée d'une unité, du fait que la 80e année de Moise est confondue avec la 81e[3]), en sorte que 3387 + 430 font 3816 ans et la première année de Josué est l'an du monde 3857.

1) Sync. p. 59, l. 5—9. 2) Sync. pp. 152 et 160.
3) Sync. p. 238, l. 16—17.

Le Syncelle, après avoir mal reproduit Annianos pour la période qui précède l'Exode, l'a délibérément abandonné pour la période suivante. C'est que la période des Juges jusqu'à la construction du Temple, cette «crux» de la chronologie hébraique qui avait tant inquiété Eusèbe, avait été traitée par Annianos d'une manière nettement anti-traditionnelle. Au lieu du total de 600 ans qu'Eusèbe tirait du livre des Juges[1]), au lieu du total de 534 ans qui semble résulter du témoignage des Actes[2]), au lieu du total de 440 ans attesté par le livre des Rois[3]), Annianos aboutissait à un total de 640 ans au sujet duquel Élie, qui le rapporte, observe «qu'il ne possède ni le témoignage de la Bible ni celui de la nature». Ce n'est peut-être pas ce total, pour antitraditionnel qu'il soit, qui a choqué le plus les chronographes postérieurs à Annianos[4]); la contradiction entre le livre des Juges, le livre des Rois et les Actes, les incertitudes de la chronologie biblique par rapport à Josué, à Samuel et à Saül autorisaient des combinaisons variées dont les exemples abondent. Mais d'après un passage de Bar Hebraeus[5]) il semble qu'Annianos avait poussé la liberté jusqu'à substituer, à des chiffres attestés par un témoignage unique de la Bible et reçus par tous les chronographes, des chiffres dénués de toute autorité traditionnelle. C'est ainsi qu'il attribuait 3 ans à Abdon, alors que la Septante lui en attribue formellement 8 (Juges XII, 14). Il est profondément regrettable que nous ne connaissions pas le détail de la chronologie d'Annianos pour l'époque qui s'étend de l'Exode à la construction du Temple; il est probable, d'après les indices que nous venons de recueillir qu'il serait de nature à altérer le portrait tracé jusqu'ici de notre chronographe, qu'on représente comme servilement attaché à la tradition biblique et orthodoxe.

Il y a peu de choses à dire sur le total de 440 ans qu'Annianos comptait de la construction du Temple à la Captivité. Malgré le témoignage contraire de Michel le Syrien[6]), il n'y a pas lieu de douter de ce chiffre; le même passage de Michel contient par rapport

1) K. p. 48, 9—49, 29 = Ἐκλογὴ ἱστοριῶν, ed. J. A. Cramer, Anecdota Parisiensia, t. II p. 178, 20—184, 4. Il est possible que le comptage d'Eusèbe représente une tradition antérieure.

2) Act. Ap. XIII, 20—21: 450 (Juges) + 40 (Saül) + 40 (David) + 4 (Salomon) = 534. C'est d'une manière arbitraire qu'Eusèbe identifie cette tradition avec celle du livre des Juges. 3) III Rois, VI. 1.

4) Il se retrouve avec une différence de 5 ans dans l'Ἐκλογὴ ἱστοριῶν p. 184, l. 2; avec 4 ans et 1 mois de différence dans la chronique inédite de Pierre d'Alexandrie = cod. Dresd. Da, 52, fol. 17 v°.

5) Gregorii Abulpharagii sive Bar Hebraei *Chronicon Syriacum*, trad. Bruns et Kirsch, Leipzig 1788, p. 17. 6) trad. Chabot, p. 61.

à Annianos une autre erreur encore.[1]) Le total ne diffère de celui d'Eusèbe dans le Canon que d'une unité; mais le détail ne correspondait pas à celui du Canon, puisque le règne d'Amos ne comportait dans la chronique d'Annianos que deux ans, au lieu de 12. Il serait de même tout a fait arbitraire de vouloir se servir des incertitudes que présente la chronologie du Syncelle pour l'époque des Rois[2]) dans le but de restituer la chronologie d'Annianos. Contentons-nous de noter les points d'attache que fournit le témoignage d'Élie de Nisibe et constatons une fois de plus qu'Annianos apparaît ici très différent des textes auxquels on a cru pouvoir l'assimiler.

Il en va de même lorsqu'on observe, chez Annianos, la succession des séries assyrienne, mède et chaldéo-perse ainsi que leur point de rencontre avec la série juive au moment de la Captivité.

De ces trois séries, Élie de Nisibe nous fournit in-extenso les deux premières qu'il confronte avec les listes correspondantes d'Eusèbe et d'Andronicos.

La liste assyrienne d'Annianos commence, dit-il, 1966 ans avant l'ère des Grecs, soit en l'an 3216 (5181—1966 = 3215); elle comporte un total de 1460 ans et se termine parconséquent en l'an 4675 (3215 + 1460 = 4675).

On aura reconnu au premier coup d'œil la liste et les dates du Syncelle dont Gelzer n'avait osé déterminer l'origine.[3]) Dès lors il est évident que c'est d'Annianos que le Syncelle tient son système (Sync. pp. 168, 6—7; 169, 3—170, 6; 172). Annianos faisait commencer, avec la *διασπορά*, en l'an 3 de Phalec, en l'an du monde 2776, la première dynastie chaldéenne de Nemrod-Euechoios qui durait 225 ans jusqu'en l'an du monde 3000[4]); à la première dynastie chaldéenne succédait la dynastie arabe qui durait 215 ans[5]) jusqu'en l'an 3215; à cette époque commençait la dynastie assyrienne qui durait 1460 ans jusqu'en l'an 4675.[6])

Ce système est, on le voit, très différent de celui que Gelzer attribue à Panodore et qu'il reconstitue comme suit[7]):

Dynastie de Nemrod-Euechoios: . . .	2405—2499
Dynastie de Zoroastre:	2500—2689
Première dynastie chaldéenne: . . .	2690—3023
Arabes:	3024—3238
Assyriens (début):	3239

1) Le total de 1092 ans depuis la Promesse à la construction du Temple.

2) Cf. H. Gelzer, op. cit., t. II, pp. 241 et suiv.

3) op. cit. pp. 204—206. 4) Sync. 169, 3—170, 3. 5) Sync. 170, 1—3.

6) Sync. 172, 181, 193, 203—204, 232, 277—278, 285—286, 292—293, 301—302, 312 où la date terminale est confirmée, malgré l'incompatibilité de cette date avec les lignes précédentes. 7) op. cit. pp. 198—204.

C'est donc à tort que Gelzer, cédant à la tendance commune, avait assimilé le système d'Annianos à celui de Panodore. Peut-être Annianos conserve-t-il une trace du système de Panodore dans les durées de 6 ans $^{2}/_{3}$ et 7 ans $^{1}/_{2}$ qu'il attribue aux règnes de Nemrod-Euechoios et de Chomasbelos, lesquels représentent les 2400 et 2700 ans d'Alexandre Polyhistor réduits d'après une formule analogue à celle de Panodore. Mais il est néanmoins incontestable que la chronologie chaldéo-assyrienne d'Annianos constitue une œuvre originale caractérisée à la fois par la répartition nouvelle des dynasties et par un remaniement de la durée des règnes.

Les mobiles qui ont guidé Annianos dans cette construction nouvelle ne peuvent être recherchés dans cette étude sommaire, qui se propose plutôt de départir les systèmes que d'en préciser le détail. Examinons toutefois dans le détail la liste assyrienne d'Annianos, parce que la confrontation d'Élie de Nisibe avec le Syncelle nous permettra d'évaluer l'autorité de leurs témoignages.

Chez Annianos le total annoncé de 1460 ans est réalisé par le détail des règnes.

La liste du Syncelle a subi quelque dommage. Comme l'a démontré Gelzer[1]), la source du Syncelle était disposée comme le canon d'Eusèbe et il est arrivé au Syncelle de sauter de la colonne des Assyriens à celle des Égyptiens. C'est ainsi que s'explique l'intrusion de Sethos et de Nephecherès dans la liste assyrienne et c'est de la même manière qu'il faut expliquer sans doute l'étrange altération qui a affecté l'an du monde marquant le début du règne d'Armamithres. Les erreurs du Syncelle nous apprennent donc incidemment que *l'ouvrage d'Annianos comportait*, comme celui d'Eusèbe, *un texte et des fila regnorum.*

Si, négligeant les bévues du Syncelle, nous ne nous préoccupons que de son total, nous remarquons, qu'au lieu du total annoncé de 1460 ans et de la date terminale de l'an 4675, l'addition des règnes donne un total de 1464 ans et parconséquent l'an du monde 4679. L'erreur doit-elle être imputée au Syncelle ou bien à ses copistes? Il est difficile d'en décider; quoiqu'il en soit d'ailleurs, le siège de l'erreur se reconnaît aisément, car, les divergences de 2 ans qui affectent les règnes de Lamprides et d'Ophratanes se neutralisant, ce sont sans doute les 44 ans de Teutaios qui fournissent la différence. Il ne peut d'ailleurs y avoir aucune hésitation en ce qui concerne le total du Syncelle, puisque la liste mède commence avec l'an du monde 4676 (p. 372) soit exactement 1460 ans après le début de la liste assyrienne.

1) Op. cit. p. 295.

ANNIANOS (Élie de Nisibe) Total exprimé: 1460 ans Début: an 3216		SYNCELLE Total exprimé: 1460 ans Début: an 3216		
(Règnes)	(Durée)	(Règnes)	(Durée)	(Début)
Βῆλος	55	Βῆλος	νε'	,γσις'
Νῖνος	52	—	νβ'	,γσοα'
Σεμίραμις	42	—	μβ'	,γτκγ'
Νινύας	38	—	λη'	,γτξε'
Ἄρειος	30	—	λ'	,γυγ'
Ἀράλιος	40	—	μ'	,γυλγ'
Ξέρξης	30	—	λ'	,γυογ'
Ἀρμαμίθρης	38	—	λη'	[,γυοζ'] (corr. ,γφγ')
Βήλωχος	35	—	λε'	,γφμα'
Βαλαιὸς	52	—	νβ'	,γφος'
Ἀλτάδας	32	[Σέθως	ν'	,γχλζ'] (corr. Ἀλτάδας, ἔτη λβ' ... ,γχκη')
Μαμυθὸς	30	—	λ'	,γχξ'
Μαγχάλαιος	28	Ἀσχάλιος	κη'	,γχϙ'
Σφαῖρος	22	—	κβ'	,γψιη'
Μάμυλος	30	—	λ'	,γψμ
Σπαρθέος	42	—	μβ'	,γψο'
Ἀσκατάδης	38	—	λη'	,γωιβ'
Ἀμυντὴς	45	—	με'	,γων'
Βήλοχος	25	—	κε'	,γωϙε'
Βαλατόρης	30	—	λ'	,γϡκ'
Λαμπρίδης	32	—	λ'	,γϡν'
Σωσάρης	20	—	κ'	,γϡπ'
Λαμπραῆς	30	—	λ'	,δ'
Παννάς	45	—	με'	,δλ'
Σώσαρμος	22	—	κβ'	,δοε'
Μιθραῖος	27	—	κζ'	,δϙζ'
Τεύταμος	32	—	λβ'	,δρκ' (corr. ,δρκδ')
Τευταῖος	40	—	μδ'	,δρνς'
Ἀραβῆλος	42	—	μβ'	,δσ'
Χάλαος	45	—	με'	,δσμβ'
Ἄνεβος	38	—	λη'	,δσπζ'
Βάβιος	37	—	λζ'	,δτκε'
Θιναῖος	30	—	λ'	,δτξβ'
Δέρκυλος	40	—	μ'	δτϙβ'
Εὐπάκμης	38	—	λη'	,δυλβ'
Λαοσθένης	45	—	με'	,δυο'
Περτιάδης	30	—	λ'	,δφιε'
Ὀφραταῖος	21	—	κα'	,δφμε'
Ὀφρατάνης	50	[Ἐφεχερῆς	ς']	,δφξς' (corr. Ὀφρατάνης ἔτη νβ')
Ἀκραγάνης	42	—	μβ'	,δχιη'
Θῶνος Κονκόλερος	20	—	κ'	,δχξ'
(total réel)	1460	(total réel)	1464	fin 4679

La liste assyrienne du Syncelle n'était donc autre chose que la liste d'Annianos. Cette constatation permettra de préciser la chronologie

d'Annianos sur bien des points; pour le moment contentons-nous d'examiner la suite de l'histoire assyrienne, c'est-à-dire la liste mède.

Confrontons encore Annianos, tel que nous le révèle Élie de Nisibe, avec son prétendu imitateur le Syncelle[1]):

ANNIANOS		SYNCELLE		
Début: an du monde 4676		Début: an du monde 4676		
Total: 256 ans				
(Règnes)	(Durées)	(Règnes)	(Durées)	(Début)
Arbaces	28	—	κη′	͵δχοϛ′
Mandauces	20	—	κ′	͵δψδ′
Sosarmos	30	—	λ′	͵δψκδ′
Artycas	30	—	λ′	͵δψνδ′
Deioces	54	—	νδ′	͵δψπδ′
Aphraartes	24	—	να′	͵δωλη′
Cyaxare	32	—	λβ′	͵δωπθ′
Astyage	38	—	λη′	͵δϡκα′ (fin 4958)
Cyrus (début) . .	4932			͵δϡνβ′

La parenté des deux listes est garantie par la durée du règne d'Artycas (30 ans; Africanus 23; Eusèbe 14, etc.).

La différence réside dans les 51 ans que le Syncelle attribue à Aphraartes. Ce chiffre est d'autant plus troublant que, s'il ne s'accorde pas avec celui d'Annianos, il ne correspond pas non plus au système adopté dans la suite par le Syncelle lui-même. Après Aphraartes dont le règne se termine en l'an 4888, Cyaxare règne 32 ans jusqu'en l'an 4920; la durée de son règne est conforme à la tradition des chronographes et il n'y a pas lieu de la suspecter. D'autre part la durée du règne d'Astyage, 38 ans, est également assurée, puisque le Syncelle ajoute que, d'après les auteurs, elle est tantôt divisée en 21 + 17, tantôt en 27 + 11.[2]) Le règne d'Astyage finit donc en l'an du monde 4958. Or dans la suite, le règne de Cyrus commence en l'an 4952[3]) et cette date est garantie par le système du Syncelle en ce qui touche la Captivité d'Israel.[4])

Cette difficulté, que von Gutschmid et Gelzer ont jugée insoluble[5]), me semble due à une simple erreur paléographique, l'altération du chiffre original *MΔ′* en *NA′* ayant modifié la durée du règne d'Aphraartes et vicié tout le système du Syncelle. Si Aphraartes règne 44 ans, le début de Cyaxare correspond à l'an 4882, le début d'Astyage à l'an

1) Sync. pp. 372, 401, 438.

2) Ibid. pp. 438, l. 15—439, 4. 3) Ibid. p. 442, l. 1.

4) Comparer p. 410, l. 6 et suiv. avec p. 443, l. 1 et suiv.

5) L'exemplaire du Syncelle ayant appartenu à von Gutschmid, qui contient toute sa diorthose du Syncelle, ne porte à cet endroit aucun essai de restitution; Gelzer, op. cit., II, p. 229 attribue la liste à Panodore mais ajoute «sie paßt nicht in Synkellos' System.»

4914 et le début de Cyrus à l'an 4952, c'est à dire à l'époque même qu'exige le système chronologique du Syncelle.

Mais la difficulté une fois aplanie chez le Syncelle, au moyen de la correction que nous venons de proposer, il n'en subsiste pas moins, à propos d'Aphraartes, une divergence entre la liste mède du Syncelle et celle d'Annianos.

On reconnaîtra aisément que cette divergence est inévitable. La date de Cyrus est imposée au Syncelle par sa chronologie de l'histoire juive; or, nous l'avons vu, en ce qui concerne l'histoire juive, le Syncelle et Annianos diffèrent à partir de l'époque des Juges. C'est la coïncidence forcée de l'avènement de Cyrus avec la fin de la Captivité d'Israel qui a obligé le Syncelle à modifier la liste mède d'Annianos. Il a respecté la durée traditionnelle des règnes de Cyaxare et d'Astyage, mais il a comblé l'intervalle en prolongeant dans la mesure nécessaire le règne d'Aphraartes. A partir de ce moment le Syncelle fausse compagnie à Annianos.

Mais il n'est point impossible toutefois de poursuivre l'étude du système d'Annianos, qui nous réserve une autre surprise.

Cyrus est le point de rencontre de la liste mède avec la liste chaldéo-perse. Cette dernière avait été établie par Ptolémée, qui comptait 424 ans depuis Nabonassar jusqu'à la mort d'Alexandre. Ce total fut presque toujours respecté par les chronographes, qui se bornèrent à en modifier le détail suivant les besoins de leurs systèmes. Le seul Syncelle ne présente pas moins de 3 de ces remaniements[1]):

l'*ἀστρονομικὸς κανών*,
l'*ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις*,
les *Χαλδαίων βασιλεῖς*.

Unger a établi que l'*ἀστρονομικὸς κανών* représente l'édition de Panodore[2]); Gelzer veut que l'*ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις* soit celle d'Annianos. Les *Χαλδαίων βασιλεῖς* constituent la liste de Syncelle lui-même.[3])

Par tout ce qui précède, il est désormais certain que le système d'Annianos différera aussi bien de celui de Panodore que de celui du Syncelle. Voyons si du moins ce système concorde avec cette *ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις* que Gelzer considérait comme l'un des éléments primordiaux pour la reconstitution de la chronologie d'Annianos.

En fait l'*ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις* est une chose et Annianos en

---

1) *ἀστρονομικὸς κανών* = Sync. pp. 390—392; *ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις* = Sync. pp. 392—394; *Χαλδαίων βασιλεῖς* = Sync. pp. 383, 394—395, 416, 436.

2) Manetho, p. 42. 3) op. cit. pp. 227—229.

est une autre. L'ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις compte de Cyrus à la mort d'Alexandre 218 ans; Annianos en compte 5169—4931 = 238.

Cette différence est confirmée par la chronologie de l'histoire juive. Élie de Nisibe nous apprend qu'Annianos plaçait la Captivité après l'an 4899 en sorte qu'elle se terminait en l'an 4969. Il est donc manifeste qu'Annianos, différent en cela du Syncelle, ne faisait pas coïncider la fin de la Captivité avec l'avènement de Cyrus, qu'il plaçait en l'an du monde 4932. Il est probable au contraire que, se fondant sur le texte de Zacharie (I, 1), il faisait coïncider la fin de la Captivité avec la 2[e] année du règne de Darius. Dans ce cas Annianos n'a pu compter de l'avènement de Cyrus à la 2[e] année de Darius que 38 ans (4969—4931) et sa liste perse devait se composer comme suit:

Cyrus	30 ans	
Cambyse	6	(cf. Sync. p. 457, l. 12—13)
Darius	2	
	38	

Ceci encore est en contradiction formelle avec l'ἐκκλησιαστικὴ στοιχείωσις.

Pour la liste perse comme pour les précédentes, l'œuvre d'Annianos apparaît donc comme parfaitement originale et elle complète heureusement une série de constatations que nous avons pu faire au cours de cet examen et qu'il n'est certes pas superflu de résumer:

1°) Annianos, tout en connaissant et en utilisant Panodore, n'en a pas moins fait une construction chronologique absolument différente de celle de son prédécesseur.

2°) Pas plus qu'Annianos n'est une réplique de Panodore, l'original du papyrus Goleniščev = Barbarus Scaligeri n'est une réplique, ni même un dérivé lointain d'Annianos; c'en est fait de cette étonnante identification.

3°) Le Syncelle a certes fait des emprunts considérables à Annianos mais il ne lui doit ni l'armature de sa chronologie sacrée ni partant les listes profanes qui étaient incompatibles avec son propre système. Si le Syncelle n'est qu'un imitateur d'Annianos, du moins peut-on prétendre qu'il a imité jusqu'à la liberté de son modèle.

Ces résultats permettent de juger quel est, en ce qui concerne l'histoire de la chronographie alexandrine, l'apport d'Élie de Nisibe.

Ne quittons point cependant Annianos sans avoir élucidé un passage du tome second d'Élie de Nisibe[1]), où il traite de la réduction

1) texte II, p. 128—129 = trad. II, pp. 142—143.

des dates d'Annianos et de son système pascal. Le passage, quoique fidèlement traduit, a été interprété par J. B. Chabot d'une manière conjecturale mais erronée.[1]) Voici comment il faut l'entendre.

En ce qui concerne la réduction des dates, Élie nous apprend:

1°) comment il faut réduire les années d'Annianos en années d'Alexandre; il faut soustraire 5180 ans.

2°) comment il faut établir la concordance des mois alexandrins avec les mois syriens.

3°) comment on peut déterminer les jours de la semaine correspondant aux dates d'Annianos.

Le système est simple et nous le vérifierons en l'appliquant à des dates et à des synchronismes qui remontent sans conteste à Annianos. Il consiste:

a) à chercher quel est le nombre d'épactes solaires à la date du 29 Ab = 1er Toth.

b) à établir, par un calcul annexe, quel est le jour de la semaine correspondant au 1er du mois syrien que l'on a reconnu comme comprenant la date d'Annianos.

Exemple. Annianos place la Résurrection le dimanche 25 mars, premier jour de l'an du monde 5534.[2])

a) $5534 - 5180 = 354$ de l'ère d'Alexandre; $354 + 1 = 355$; $355 + \frac{355}{4} = 443$; $443 - 2 = 441$; $441 : 7$, reste 7 épactes solaires.

b) 6 mois $\times 2 = 12 + 7 = 19$; $19 : 7$, reste 5; le 1er mars de l'an 5534 est donc un jeudi et le 25 un dimanche.

Autre exemple. Selon Annianos, en l'an du monde 5816, la même date du 25 mars tombe un mercredi.[3])

a) $5816 - 5180 = 636$; $636 + 1 = 637$; $637 + \frac{637}{4} = 796$; $796 - 2 = 794$; $794 : 7$, reste 3 épactes solaires.

b) $6 \times 2 = 12 + 3 = 15$; $15 : 7$, reste 1. Le 1er mars de l'an 5816 est donc un dimanche et le 25 un mercredi.

À cette méthode de réduction des dates, Élie ajoute un procédé pour déterminer les dates pascales de l'auteur. Après réduction à l'ère des Grecs, il suffit d'ajouter 13 ans[4]) et de diviser par 19 pour trouver l'année du cycle lunaire; il suffit ensuite de confronter cette année

1) L'erreur provient de ce que, d'après une confusion courante entre le cycle de Théophile et celui d'Annianos, on fait commencer celui-ci avec l'ère des Martyrs, alorsqu'en fait Annianos comptait ses cycles de 532 ans depuis la Création; par exemple, (Sync. p. 64) l'année 5816 est assimilée avec la 496e du 11e cycle.

2) Sync. pp. 63, 606—607, 616. 3) Ibid. p. 65.

4) Cette opération est motivée par le fait que l'an 5181 d'Annianos = ère des Grecs 1, divisé par 19 donne pour reste 13.

avec un tableau du cycle d'Annianos que le manuscrit lacuneux d'Élie de Nisibe ne présente plus. J. B. Chabot n'a pas eu de peine à le restituer conjecturalement; il convient cependant de remarquer qu'Annianos, conformément aux exigences de son système, plaçait la Pâque légale en une 1ère année de cycle, non le 6, mais bien le 5 avril.

Pour terminer, encore un détail caractéristique. Annianos, inventeur de l'année ecclésiastique, s'était heurté à une difficulté insurmontable, quand il s'était agi d'appliquer son invention au comput pascal. Le début de son année chevauchait en effet sur la période pascale en sorte que la 5e, la 13e et la 16e année du cycle se trouvaient contenir deux pâques légales, l'une au début, l'autre à la fin. Or, à ce que nous apprend Élie de Nisibe, Annianos, pour éviter toute confusion, s'était trouvé forcé de recourir, en matière de comput, à l'année civile qu'il réprouvait en matière de chronologie.

De la sorte, si les préoccupations pascales avaient d'une part provoqué la substitution de l'année ecclésiastique à l'année civile, les besoins mêmes du calcul pascal exigeaient au contraire le maintien de l'année civile. L'invention d'Annianos a donc tout l'air d'une défaite; il est vrai que la chronographie alexandrine se contente désormais de ce genre d'innovations; nous n'en saurions fournir de meilleure preuve que le système d'Andronicos.

§ 3. Andronicos.

Parmi les contributions qu'Élie de Nisibe apporte à l'histoire de la chronographie byzantine, les extraits de la chronique d'Andronicos constituent, sinon l'élément le plus important, du moins l'élément le plus nouveau.

Andronicos n'était connu jusqu'ici que par quelques citations de Michel le Syrien et de Bar Hebræus; l'apport d'Élie de Nisibe nous permet de reconstituer l'ensemble de son œuvre et de préciser sa personnalité.

Élie nous dit que l'auteur vivait à l'époque de Justinien et il caractérise l'œuvre en disant qu'elle concordait avec celle d'Annianos pour la computation des fêtes, mais que, pour ce qui concerne la chronologie des patriarches, elle se séparait aussi bien de celle d'Annianos que de celle d'Eusèbe.[1]

En tant qu'extraits, Élie reproduit la chronologie juive depuis Adam jusqu'à l'ère des Grecs; l'histoire profane est représentée par les dynasties d'Égypte depuis la XVIIIe jusqu'à Cléopâtre, par les listes orientales des Assyriens et des Mèdes, par les listes grecques de Sycione,

1) texte II, p. 99 = trad. II, p. 111.

d'Argos et d'Athènes, par les listes italiques des Latins et des Romains; enfin les notices du Canon d'Andronicos ont été amalgamées avec celles du Canon d'Eusèbe dans celui d'Élie de Nisibe.[1])

De la sorte nous obtenons à la fois ce qui constituait sans doute l'œuvre personnelle de l'auteur, c'est à dire sa chronologie sacrée, et ce qui constituait l'adaptation à cette œuvre du travail de ses prédécesseurs, c'est à dire le remaniement des listes profanes et la répartition des notices du Canon.

La reconstruction de l'ouvrage d'Andronicos à l'aide de tous ces matériaux ne peut être entreprise ici. Du moins pouvons-nous étudier la chronologie sacrée de l'auteur et nous efforcer d'en dégager les caractères, puis examiner la série égyptienne qui se trouve avoir avec la série juive quelques points de contact et qui nous permettra de montrer incidemment comment le témoignage d'Élie de Nisibe peut être parfois complété par celui d'autres chroniqueurs.

L'histoire juive, dont Élie nous conserve de détail, comporte les étapes suivantes:

		(Total)
jusqu'au Déluge	2256	
jusqu'à la naissance d'Abraham	1081	3337
jusqu'à l'Exode	505	3842
jusqu'à la construction du Temple	610	4452
jusqu'à la Captivité	441	4893
Captivité	70	4963
de la 2ᵉ année de Darius à la mort d'Alexandre	197	5160
jusqu'à l'ère des Grecs	12	5172

Comme le remarque Élie, ce système diffère à la fois de celui d'Annianos et de celui d'Eusèbe; mais on reconnaîtra à première vue qu'il offre avec celui d'Eusèbe de frappantes analogies.

Procédons régressivement:

De la fin de la Captivité (2ᵉ année de Darius) à la mort d'Alexandre, Eusèbe compte 196 ans, Andronicos 197. C'est à dire qu'Andronicos a corrigé une des innovations d'Eusèbe qui lui avaient été le plus amèrement reprochées. A la date traditionnelle de la mort d'Alexandre = Ol. 114, 1, Eusèbe pour les besoins de sa chronologie avait substitué la date de l'Ol. 113, 4 en sorte que le début du règne d'Alexandre précédait d'un an celui de Darius. Du coup l'ère de Philippe Aridée, l'ère des Lagides, l'ère des Séleucides et les canons traditionnels de ces dynasties se trouvaient altérés. L'audace était grande et à ce qu'il

1) Cet ensemble déjà très important peut encore être complété par la liste des grands prêtres que fournit Michel le Syrien.

semble l'émoi des chronographes postérieurs ne le fut pas moins. Au témoignage de Jacques d'Édesse, Diodore de Tarse avait déjà repris Eusèbe en ce qui concerne la chronologie des Macédoniens et la date de la mort d'Alexandre.[1]) Andronicos en corrigeant l'innovation malencontreuse d'Eusèbe ne faisait donc que suivre l'exemple de ses prédécesseurs. Malheureusement il y mit trop de zèle, car, non content d'ajouter un an au règne d'Artaxerxès Longuemain, il en ajouta un autre au règne d'Artaxerxès Mnémon, n'ayant pas compris dans son total les mois d'Artaxerxès II, d'Artaban et de Sogdien.

Pour la Captivité et l'époque antérieure qui commence avec la construction du Temple Andronicos concorde de tous points avec le Canon arménien d'Eusèbe.

Pour l'époque des Juges l'ingénieux système d'Eusèbe n'avait recueilli que très peu d'adhésions. Les 480 ans qu'il comptait depuis l'Exode jusqu'à la construction du Temple, d'après l'exemplaire hébreu du livre des Rois, avaient non seulement le tort de contredire le témoignage du livre des Juges et celui des Actes, mais surtout il heurtait le public orthodoxe en ce qu'il supprimait les années de la domination étrangère sur Israel. Andronicos se retourne vers l'un des autres systèmes mentionnés par Eusèbe lui même dans la Chronique. Conformément à l'interprétation eusébienne du livre des Juges, il compte 600 ans de l'Exode à la construction du Temple, mais il ajoute à ce total 10 années qui sont censées représenter la durée de l'anarchie antérieure au gouvernement d'Héli. Cette modification est à retenir parce qu'elle est motivée sans doute par le système de comput de notre auteur. Au contraire d'autres retouches de détail telles que les 23 ans de Thola, ramenés à 22 pour obtenir le total exact des 600 ans, ou les 40 ans des Philistins subdivisés en 20 + 20 attribués à Samuel sont négligeables, parce qu'elles laissent subsister l'armature du système.

La période antérieure d'Abraham à l'Exode est stéréotypée grâce aux témoignages du livre de l'Exode et de St Paul. Andronicos s'est contenté de substituer la généalogie de Lévi aux années de la Servitude selon Eusèbe.

Pour la période du Déluge à Abraham, Andronicos s'est contenté d'insérer le second Caïnan supprimé par Eusèbe. Il est à remarquer qu'il lui attribue 139 ans comme font certains exemplaires grecs de la Septante[2]), la version sahidique, la Peschito et, parmi les chroniqueurs,

---

1) Jacques d'Édesse, trad. Brooks (= Chronica minora). pp. 201—202.

2) En particulier les manuscrits $adgprtxc_2$ de Brooke et Mac Lean.

l'*Ἐκλογὴ ἱστοριῶν*[1]), la chronique inédite de Pierre d'Alexandrie[2]), c'est à dire des textes d'origine alexandrine.

Enfin la période antédiluvienne est fixée à 2256 ans. Ce total est dû lui aussi à l'exemplaire de la Bible qu'Andronicos a cru devoir substituer à celui d'Eusèbe. Au lieu de 167 ans, Mathusala en obtient 187 et Lamech 182 au lieu de 188. La première de ces variantes se retrouve dans bon nombre d'exemplaires grecs de la Septante[3]) ainsi que dans la version éthiopienne; la seconde est attestée par la version arabe, et en même temps par plusieurs chroniques dont l'origine alexandrine est certaine: Eutychius patriarche d'Alexandrie, l'auteur du Chronicon Orientale, etc.[4])

Ces retouches de l'histoire patriarcale d'après un exemplaire local de la Septante sont instructives au point de vue de la personne de l'auteur aussi bien qu'à celui de son travail. Elles nous apprennent qu'Andronicos, qui vivait sous Justinien, appartenait au milieu copte.

Quant au travail de ce chronographe copte, il a consisté à retoucher Eusèbe en l'adaptant à son exemplaire de la Genèse, en introduisant le second Cainan comme le réclamait déjà son devancier et son compatriote Panodore, en rectifiant la date d'Alexandre le Grand comme le voulait Diodore de Tarse et surtout pour la période de l'Exode à la Construction du Temple, en substituant l'interprétation eusébienne du livre des Juges au système d'Eusèbe fondé sur l'exemplaire hébreu du livre des Rois.

Toutes ces retouches additionnées aboutissent à une différence de 284 ans qu'Andronicos ajoute au total d'Eusèbe pour l'époque qui précède la mort d'Alexandre. On conçoit aisément quelle est la répercussion que ce remaniement devait exercer sur la constitution de la chronologie profane de notre auteur.

Certes la répercussion n'est pas la même pour toutes les séries ni pour toutes les étapes d'une même série. Pour les listes grecques par exemple, qui n'ont que peu de rapports avec l'histoire juive les modifications sont minimes. La liste de Sycione comporte 1 année de plus, celle d'Athènes 5, celle d'Argos 29. La liste des Mèdes, qui correspond à l'époque des Rois, pour laquelle Andronicos maintient le système d'Eusèbe, ne subit qu'une augmentation de 4 ans; au contraire celle des Assyriens, qui correspond à l'époque des Juges, croît dans des

1) p. 171, l. 11. 2) cod. Dresd. Da, 52 fol. 2.

3) *The Old Testament in greek*, ed. Brooke et Mac Lean; Gen. V, 25.

4) *Eutychius*, ed. Pococke, t. I p. 28; Petrus Ibn Rahib, *Chronicon orientale*, ed. Cheikho, p. 3.

proportions plus considérables. Il en va de même pour la série égyptienne: les dynasties XXI—XXX, qui correspondent à l'époque des Rois, comportent jusqu'à l'avènement des Séleucides, le même total de 691 ans chez Andronicos et dans le Canon arménien; les retouches de détail sont insignifiantes et tendent toutes à ramener au total traditionnel de 294 ans le canon des Lagides, en augmentant de 2 ans la durée de la dynastie perse (= XXVIIe dynastie). Mais pour l'époque antérieure les remaniements sont nécessairement plus importants; Andronicos comptait 610 ans, au lieu de 480, entre l'Exode et la construction du Temple, c'est à dire entre le pharaon de l'Exode et celui dont Salomon, d'après la Bible (III Rois, V, 31—33) avait épousé la fille. Aussi Andronicos comptait-il 184 ans au lieu de 178 pour la XXe dynastie, 244 au lieu de 194 pour la XIXe, 409 au lieu de 348 pour la XVIIIe et de la sorte l'écart se trouvait sensiblement comblé.

Il est bien regrettable qu'Élie de Nisibe ne nous ait pas conservé le détail de ces dynasties et il est plus regrettable encore qu'une mutilation accidentelle du manuscrit nous ait privé de toutes les dynasties antérieures.

Heureusement il n'est pas impossible de combler la lacune au moyen des fragments que nous conservent Michel le Syrien et Bar Hebraeus.[1]) Si nous sommes autorisés à attribuer à Andronicos des notices que Michel et Bar Hebraeus présentent le plus souvent sans indication d'origine, c'est que les synchronismes établis avec l'histoire juive ne s'appliquent qu'au système d'Andronicos et qu'ainsi la provenance de ces fragments n'est guère douteuse.

Voici systématisées les notices tant de Michel que de Bar Hebraeus:

Dynasties.	Rois.	Durée.	Début.	Synchronismes.
I	—	—	—	—
II	1 Panouphis	68	(3027)	= 101 de Ragau
III	2 Eupipaphios	46	(3095)	
IV	3 Sânos-Ethiopos . . .	60	(3141)	
V	4 Pharaon	35	(3201)	
VI	5 Karimon	4	(3236)	= Nachor 48
VII	6 Aphintos	32	(3240)	= Nachor 52
VIII	7 Arsakos	33	(3272)	= Tharé 5
IX	8 Samonos	20	(3305)	
X	9 Armios	27	(3325)	{ Armios 1 = Tharé 28 (corr. 58) Armios 14 = Abraham 1
XI	10 Pharnados	43	(3352)	
XII	11 Phanos	(40)	(3395)	

1) Cf. M. S. trad. Chabot, pp. 20—21, 25—28, 33—34, 37—39, 40—42; Bar Hebraeus, trad. Bruns et Kirsch, pp. 8—15.

Dynasties.		Rois	Durée.		Début.	Synchronismes.
XIII	12	Hyxos	21		(3435)	= Abraham 98
XIV	13	Sysynos	44		(3456)	
XV	14	Taracos	44		(3500)	
	15	Satis	19		(3544)	
	— — —	— — — — —				
		Apophos	14			
	— — —	— — — — —				
		Maphros	12	(corr. 14)	(3704)	= Amram 12
		Mipharmunis . . .	24		(3718)	
		Tymochamou . . .	18		(3742)	= Amram 50
		Amenophis	43		(3760)	
		Phosinos	(43)		(3803)	= Moise 41
	24	Orus	38		(3846)	= Moise 84 = Exode 4.

La liste ci-dessus est incomplète à cause d'une lacune dans le manuscrit de Michel le Syrien.[1]) Satis et Apophos sont cités par Bar Hebraeus, le premier comme le 15e roi de la série et le premier des rois pasteurs, le second comme étant le quatrième des rois de la même dynastie. Mais je doute que Bar Hebraeus reproduise exactement Andronicos. Il semble plus probable qu'Andronicos ne plaçait entre Saites et Aphophis que le seul Beon auquel il attribuait 41 ans (Eusèbe: 40), en sorte que la fin de Aphophis tombât en l'an du monde 3617. C'est en effet l'année suivante 3618 que se place, dans le système d'Andronicos, la 121e année de Jacob, qui, chez tous les chronographes, correspond au début du règne de Joseph et d'autre part une tradition non moins constante faisait de Joseph le contemporain d'Aphophis. Dans la chronologie d'Andronicos, Joseph était sans doute censé succéder à ce roi et l'on remarquera que l'an 3618 + les 80 ans de Joseph et les 144 ans de la servitude fournit l'an 3842 qui est exactement l'année de l'Exode.

Pour la dynastie suivante, dont le début manque, les seuls noms qui subsistent se retrouvent chez Eusèbe avec des durées différentes, sauf toutefois le mystérieux Pharaon de l'Exode, que la légende avait revêtu des aspects les plus divers et qui apparaît ici avec le nom de Phosinos, lequel n'a sans doute pas plus de chance de représenter un nom historique que l'inquiétant Pétissonius qui apparaît à la fois chez Malalas et chez le Barbarus Scaligeri.[2])

Considérée dans son ensemble la liste égyptienne d'Andronicos n'est d'ailleurs qu'un ramassis de noms imaginaires et de personnages déguisés. La fantaisie augmente au fur et à mesure qu'on approche des origines. Pour les dynasties XXI—XXX, Andronicos se contentait de reproduire Eusèbe; pour les dynasties XVIII—XX, qui correspon-

1) M. S. trad. p. 36; J. B. Chabot a comblé la lacune en reproduisant le texte correspondant de Bar Hebraeus, lequel est malheureusement très appauvri.

2) Malalas ed. L. Dindorf, p. 67, l. 1; Barbarus, ed. C. Frick, p. 224, l. 13.

daient à l'Exode et à l'époque des Juges, il s'est livré aux remaniements les plus arbitraires; avec le Pharaon de l'Exode nous entrons dans la légende ou dans le faux; toute l'époque antérieure est pure folie.

Avons-nous affaire à une invention puérile d'Andronicos? c'est peu probable. Le mal qui devait engendrer de semblables monstruosités date de plus loin. Il remonte à l'ancienne polémique juive et judéochrétienne relative à l'antériorité de la civilisation juive sur les antiques civilisations de l'Égypte et de la Chaldée. Comme l'a très bien reconnu E. Schwartz[1]), Eusèbe a été le dernier des chronographes qui ait eu le respect des traditions historiques de l'école d'Alexandrie. Après lui les réductions ingénieuses d'un Panodore, les libertés pieuses d'Annianos avaient représenté l'histoire profane comme un exercice de prestidigitation, ou comme un thème à édifiantes supercheries et à brillantes improvisations; l'histoire sainte seule appartenait au domaine de la réalité, sinon de la critique. Dans cette voie on ne devait guère s'arrêter; les faussaires et les romanciers durent souvent s'associer aux adaptateurs et aux remanieurs pour écrire l'histoire profane; les malheureux chronographes s'y perdirent; entendez par là qu'ils perdirent jusqu'à la notion d'un choix et d'une critique des sources. Certes Andronicos n'a pas imaginé lui même son enfantine construction égyptienne; il a dû plutôt l'emprunter à quelque faussaire et son ingénuité était telle qu'il a cru pouvoir l'amalgamer avec l'œuvre savante et probe d'Eusèbe, comme il a d'ailleurs combiné avec l'histoire assyrienne du même Eusèbe les fantaisies du Mage Ménandre.[2])

Son excuse à ses yeux était celle-là même qu'avait invoquée quelques années auparavant Annianos, lorsque, supprimant du coup tout le labeur de Manéthon, de l'Africain, d'Eusèbe, il avait fait coïncider le début de l'histoire d'Égypte avec la diaspora en la 5e année de Phalec. Andronicos ne faisait en somme que renchérir sur la même conception lorsqu'il donnait sa préférence à une histoire d'Égypte qui commençait en l'an 101 de Ragau: il se donnait tout simplement la joie naive de gagner cent ans sur son prédécesseur. Michel le Syrien nous apprend en effet qu'Andronicos plaçait la construction de la Tour en l'an 1 de Ragau et sa destruction 40 ans après.[3]) L'histoire d'Égypte

1) op. cit. p. 53.

2) Il s'agit probablement d'une œuvre apocryphe attribuée à Ménandre d'Éphèse, dont Josèphe dit (C. Apion. I, 18): *Γέγραφε δὲ οὗτος τὰς ἐφ' ἑκάστου τῶν βασιλέων πράξεις παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ βαρβάροις γενομένας*. Cf. Müller, *Frag. Hist. Graec.* t. IV, p. 445 et suiv.

3) M. S. trad. Langlois, pp. 30 et 36; où il faut lire: depuis le partage 411 ans (au lieu de 421); en effet 3337—411 = 2926 = 1ère année de Ragau.

ne commençait guère que 100 ans après; cette humiliation des Gentils devait être douce au cœur du chronographe copte.

Mais de semblables niaiseries en disent long sur la déchéance de la chronographie au siècle de Justinien!

La mentalité et la manière d'Andronicos se trouvent suffisamment définies par l'examen de la série juive et de la série égyptienne, pour que nous n'ayons pas besoin d'entreprendre ici une reconstruction d'ensemble que nons comptons présenter ailleurs. Mais il convient pourtant de signaler une innovation de l'auteur, qui a dû influer profondément sur la constitution de son système.

L'ère mondiale d'Andronicos est l'ère de 5483/5482; ceci résulte de la confrontation d'un grand nombre de dates et en particulier de la date marquant le début de l'ère des Grecs: 5484/5483 — 5172 = 312/311.

Cette ère est inexplicable comme simple variante à l'ère alexandrine.

Pour en découvrir l'origine, il faut se retourner vers la chronologie adoptée par l'auteur pour la vie du Christ et en particulier pour la Passion. J'ai déjà montré pour d'autres auteurs l'étroite parenté qui existe entre le choix de la chronologie chrétienne et la constitution de l'ère mondiale.[1]) En réalité le phénomène est général.

Les premiers chronographes: l'Africain, Hippolyte et sans doute aussi quelques Alexandrins admettaient à la fois pour la Nativité de J. C. la date symbolique de 5500 et pour la Passion l'an 31 de notre ère. Le motif de ce dernier choix était que cette année fournissait la Pâque légale du samedi 24 mars conformément au texte de St Jean, XVIII 28. Mais la Passion étant fixée en l'an 31, la naissance du Christ mort à 33 ans se plaçait nécessairement en l'an 2 avant notre ère et la coïncidence de cette année avec l'an 5500 exigeait l'emploi d'une ère mondiale de 5502 ans à laquelle on a donné le nom malheureux d'*aera alexandrina major.*

En effet les Alexandrins, en particulier Annianos et sa suite, tout en maintenant la tradition chiliastique qui plaçait la venue du Christ au milieu du sixième millénaire, préféraient pour la Passion l'année 42 de notre ère, laquelle, fournissant la Pâque légale du jeudi 22 mars, s'accordait mieux avec le texte des synoptiques: Mc. XIV 2 = Matth. XXVI 17 = Lc. XXII 1. Ils se voyaient donc forcés de placer la Nativité en l'an 9 de notre ère, qui ne pouvait correspondre à l'an 5501 du monde qu'en employant une ère mondiale de 5493/5492. Cette ère imaginée au temps des querelles pascales offrait d'ailleurs un avantage

1) D. Serruys, *De quelques ères usitées chez les Chroniqueurs byzantins,* dans *Revue de Philologie,* t. XXXI (1907) pp. 151—189.

très apprécié, car la simple division par 19 de l'an du monde fournissait directement l'année du cycle pascal.

Andronicos n'a abandonné ce système que parce qu'il était, lui aussi, à la merci des dates qu'il avait adoptées pour la vie du Christ. En effet il revenait à l'ancienne tradition qui faisait coïncider la Cène avec la Pâque légale du samedi 24 mars en l'an 31. Il plaçait en effet la Passion en l'an des Grecs 342 = an du monde 5514 = 31 de notre ère.[1]) De là une différence de 11 ans entre son ère mondiale et celle d'Annianos, qui plaçait la Passion en l'an 42.

Le système d'Andronicos lui demandait un sacrifice qui lui fut sans doute pénible, l'abandon de l'ère chrétienne de 5500. A cet égard l'ère mondiale de 5502, combinant l'ère chrétienne de 5500 avec la Passion de l'an 31 présentait un avantage qu'Andronicos eut sans doute apprécié s'il l'avait pu connaître. Mais, au VIe siècle, l'ère de 5502 était tombée en désuétude ou du moins ne subsistait plus qu'en Syrie.[2]) Andronicos se contenta de perfectionner à sa manière ses devanciers alexandrins.

Après l'examen, auquel nous venons de procéder, des trois auteurs confrontés par la source synoptique, celle-ci se définit elle même. Dans un pays où s'étaient édifiées les constructions historiques les plus solides et les plus probes, des retouches irrespectueuses, puis des falsifications éhontées, avaient créé un tel détachement à l'endroit de l'histoire profane que l'auteur de notre chronique, renonçant à contrôler ou à coordonner ce qui lui semblait précaire par définition, s'est contenté de juxtaposer trois canons qui n'avaient pas grand chose de commun: l'œuvre scientifique d'Eusèbe, l'œuvre polémique d'Annianos et l'œuvre scolastique d'Andronicos. Des intermédiaires aussi impersonnels sont pour nous inestimables; Élie de Nisibe l'a reconnu, qui pourtant avait un système de son crû, et c'est certes un de ses principaux mérites.

Ce qu'il nous conserve de la sorte ce n'est point seulement une contribution importante à l'histoire littéraire, c'est surtout un guide précieux pour le départ de certaines sources. Or, sans un départ rigoureux des sources, il faut renoncer à comprendre le sens et à restituer le texte d'œuvres aussi importantes que le Chronicon Paschale ou que la Chronographie du Syncelle.

Paris. **D. Serruys.**

---

1) M. S. trad. Chabot, p. 142.

2) L'un des derniers emplois de cette ère apparaît dans le Vie de St. Nicétas; cf. H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXXI (1912), p. 218, ainsi que la note explicative que j'ai ajoutée, ibid. pp. 292—294.

Abraham d'Éphèse et ses écrits.

Jean Moschos, dans son *Pré Spirituel*, parle d'un certain abbé Abraham, *Ἀβράμιος*, qui fonda deux monastères, l'un à Constantinople, l'autre à Jérusalem, et qui devint ensuite archevêque d'Ephèse.[1]) Le couvent constantinopolitain fut appelé «couvent des Abrahamites», *τῶν Ἀβραμιτῶν*. Plus tard, c'est-à-dire à partir du IX[e] siècle, il reçut le nom de monastère de l'*Ἀχειροποίητος* à cause d'une image de la Vierge «non faite de main d'homme», qui y était vénérée.[2]) Le couvent hiérosolymitain était connu du temps de Moschos sous le titre de monastère des Byzantins; il était situé sur le Mont des Oliviers.[3])

A quelle époque vivait cet Abraham, l'auteur du *Pré Spirituel* ne le dit pas d'une manière précise. Le Bollandiste Henri Matagne, qui a consacré toute une dissertation à Abraham d'Ephèse, s'est prononcé pour l'époque de Justinien.[4]) Il a cru retrouver des vestiges du culte qui lui aurait été rendu au 28 Octobre[5]), et l'a identifié avec un certain juif converté, dont parle une légende anonyme postérieure au début du VII[e] siècle, que Combefis a éditée dans la seconde partie de son *Auctarium.*[6]) En même temps, il s'est refusé à confondre le monastère des Abrahamites fondé par notre Abraham avec un autre monastère byzantin, dit de saint Abraham dont les archimandrites Antonin et Alexandre signèrent aux conciles de Constantinople de 518 et de 536.[7]) A cette dernière date[8]), et probablement aussi en 518, l'Abraham, patron du

1) *Pratum spirituale, XCVII. Migne P. G.* 87 III, col. 2956 CD. Moschos dit d'Abraham qu'il était «*ὁ καλὸς καὶ πρᾶος ποιμήν*».

2) Voir l'article du R. S. Vailhé: *Abrahamites (Couvent des)*, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. I col. 188—190.

3) *Pratum spirituale, CLXXXVII. Migne P. G., ibid.* col. 3064 D.

4) *Acta Sanctorum*, Octobre, t. XII, p. 760.

5) Il n'est pas sûr que l'Abraham fêté au 28 Octobre désigne l'archevêque d'Éphèse. Le *codex Ostromiranus*, que cite le P. Matagne, parle d'Abraham et de ses soixante-treize compagnons *confesseurs*, c'est-à-dire martyrs. Abraham paraît être présenté lui aussi comme martyr. On peut dès lors douter qu'il s'agisse d'Abraham d'Éphèse.

6) *Acta sanctorum, loc. cit.*, p. 759—769.

7) *Mansi, Conciliorum amplissima collectio*, t. VIII, col. 1054, 907, 986, 1007.

8) En 536, l'archimandrite Alexandre se présente comme supérieur du monastère *τοῦ ἐν ἁγίοις Ἀβραμίου*, Mansi, *loc. cit.*, col. 1054, expression qui signifie qu'Abraham n'était plus de ce monde.

monastère en question, était déjà mort. Or le juif converti en qui le savant jésuite voit l'archevêque d'Éphèse, aida de ses deniers à la construction de l'Église Sainte Sophie; ce qui rend impossible l'identification des deux fondateurs.[1])

Le R. P. Pargoire n'a pas trouvé convaincantes les raisons apportées par le R. P. Matagne en faveur de la distinction des deux Abrahams et de leurs monastères. Il a été ainsi amené à fixer vers l'an 529 la date de la mort d'Abraham d'Éphèse, après lui avoir accordé un très court épiscopat.[2]) Mais le R. P. Vailhé a fort justement critiqué ces conclusions basées sur de pures hypothèses.[3]) Tout en refusant d'ajouter foi à la légende du juif converti, il a repris la thèse de la distinction des deux Abrahams. L'archevêque d'Éphèse n'était pas mort en 536. Il succéda soit à Hypatios, qui vivait encore en 542[4]), soit à André, qui assista au concile des trois Chapitres en 553.

Le seul écrit d'Abraham d'Éphèse qui ait été mentionné jusqu'à ce jour par les historiens[5]) est une homélie pour la fête de l'*Hypapante* ou Présentation de Jésus-Christ au temple. Cette homélie, encore inédite, est contenue dans les cod. 1174 et 1190 du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris.[6]) Grâce à la généreuse amabilité de Mgr Graffin, nous avons pu nous procurer des photographies de ces deux manuscrits. Le cod. 1174 (Colb. 2838, Reg. 2653⁵), écrit sur parchemin en lignes pleines, mesure 0^m^,300 sur 0^m^,200, et date du XIIe siècle. L'homélie d'Abraham d'Éphèse occupe les fol. 102—106^r^ Le texte en est très lisible et suffisamment correct, sauf en deux ou trois endroits. Le fol. 103^v^ referme un griffonnage illisible. Le co-

1) *Acta sanct., loc. cit.*, p. 758.

2) *Les débuts du monachisme à Constantinople,* p. 30—32. Extrait de la *Revue des Questions historiques,* Janvier 1899, p. 67—143.

3) Dans les articles, *Abraham d'Ephèse* et *Couvent des Abrahamites, Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. I, col. 172—173, 188—190.

4) Le R. P. Vailhé écrit: après 536; mais on sait qu'Hypatios était encore en vie au moment du synode de Gaza, en 542. *Cf. Hefele-Leclercq, Histoire des conciles,* t. *II*, 2e partie, p. 1181.

5) Voir par ex. *Matagne, op. cit.*, p. 762; *Ehrhard* chez *Krumbacher*, GBL², Munich, 1897, p. 164; Vailhé, *art. cit.,* col. 173.

6) Le *Cod. Taurin. graecus* 148 (XVe s.) fol. 33^v^— 41 renfermait aussi notre homélie. Il a péri dans l'incendie de la bibliothèque de Turin. A en juger par l'incipit, le texte devait en être très défectueux: *Ἀβραμίου ἐπισκόπου Ἐφέσου λόγος εἰς τὴν ὑπαπαντὴν τοῦ Σωτῆρος καὶ εἰς τὴν θεοτόκον καὶ εἰς Συμεῶνα. Ἐπειδὴ ἔλεγξις (= αἱ λέξεις) τῆς συμπληρώσεως τοῦ τρίτου ψαλμοῦ αἱ λέγουσαι.* Cf. *Acta Sanct. loc. cit.*, p. 762. A en juger par le titre, le *cod. Ambros. graec.* 190, transcrit en 1626, reproduit le texte du *Taurin.* 148. *Martini et Bassi*, *Catalogus codic. graecorum bibliothecae Ambrosianae*, t. I, p. 168.

piste n'a pas utilisé cette page pour transcrire l'homélie d'Abraham, comme on le constate par la comparaison avec le cod. 1190, et surtout par le contexte, qui n'indique aucune lacune.

Le cod. 1190, copié sur papier en 1568 par le moine Paphnuce (Colb. 5108, Reg. 2356[33], $0^m,245 \times 0^m,165$) ne contient, aux fol. 108^v —110, qu'une petite partie de l'homélie, et encore cette partie présente-t-elle la lacune d'une page entière. L'accentuation en est détestable et porte à croire que le moine Paphnuce n'était pas fort en grec. Aussi, pour établir le texte que nous donnons ci-dessous, nous nous en sommes tenu au cod. 1174, tout en signalant les fautes grossières de Paphnuce.[1])

Il existe une autre homélie d'Abraham d'Éphèse qui est restée jusqu'ici inaperçue. Nous l'avons découverte dans le ms. 625 (ancien n° 542) de la Bibliothèque de la ville de Lyon du XIIe siècle, fol. 246 —250^r.[2]) Elle est consacrée au mystère de l'Annonciation, que les Grecs désignent par le mot *εὐαγγελισμός*. Le texte en est excellent. On le trouvera ci-après.

* * *

Les deux homélies portent avec elles les preuves de leur authenticité et vont nous permettre de fixer approximativement l'époque où leur auteur a vécu. Ce n'est pas leur seul intérêt. On y trouve aussi de précieux renseignements d'ordre littéraire, liturgique, théologique et exégétique, que nous allons brièvement signaler.

Il est clair tout d'abord que l'auteur a vécu après le concile de Chalcédoine, puisqu'il anathématise Eutychès et ses partisans (cod. 625, fol. 249^r; cod. 1174, fol. 104^v) et qu'il emprunte visiblement à plusieurs reprises les termes de la définition conciliaire.[3]) L'acribie qu'il apporte dans la formulation du dogme de l'Incarnation fait songer qu'il vit à une époque où la controverse christologique bat son plein. De plus, un passage de l'homélie sur l'Annonciation (cod. 625, fol. 249; voir plus bas § V) fait une allusion directe à la controverse origéniste du temps de Justinien. L'orateur s'adresse à ceux qui cherchent à introduire dans l'Église les dogmes de l'impie Origène, *οἱ τὰ δυσσεβοῦς Ὠριγένους ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ εἰσαγαγεῖν σπουδάζοντες*. Il les compare à

1) Nous désignons par A le cod. 1174 et par B le cod. 1190.

2) Le manuscrit a appartenu autrefois aux Jésuites de Lyon. Cf. *Omont, Inventaire des manuscrits grecs de la bibliothèque nationale de Paris,* t. III, p. 372.

3) Voir par exemple dans l'homélie sur l'Annonciation § IV: *ἑκατέρας τὰς φύσεις τελείας γνωρίζων, προσκύνει τὸν ἕνα Υἱὸν τοῦ Θεοῦ ἐν ἑνὶ προσώπῳ, ἐν μιᾷ ὑποστάσει*; et dans l'homélie sur la Purification, § I: *εἰς ἓν πρόσωπον καὶ μίαν ὑπόστασιν, εἰς ἕνα Υἱόν, εἰς ἕνα Χριστὸν ἀληθῆ δεικνύμενος, εἰ καὶ δύο τὰ νοούμενα.*

des loups déguisés sous des peaux de brebis qui trompent par leurs belles paroles les âmes des simples, et il les dévoue au feu éternel, parce qu'ils méprisent l'Église, qui les a engendrés. Théodore Askidas, Domitien et leurs partisans sont sans doute visés ici. C'est donc vraisemblablement entre les années 530—553 que fut prononcée l'homélie sur l'Annonciation. Abraham était-il déjà archevêque d'Éphèse? Séjournait-il encore à Constantinople ou dans son monastère du mont des Oliviers? Il est difficile de le dire avec certitude. Le discours paraît plutôt s'adresser à des moines qu'à de simples fidèles. L'orateur déclare que ses auditeurs sont versés dans la science des choses divines, *οἱ καλῶς τὰ θεῖα ἠσκηκότες*, et il les exhorte à purifier leurs pensées, *καθαρίσωμεν ἑαυτοὺς ἀπὸ πάσης ματαιότητος λογισμῶν* (§ II et VI).[1])

Le contenu de l'homélie sur l'*Hypapante* ne permet pas non plus de déterminer si elle a été débitée par un archimandrite ou par un archevêque. Elle est de caractère purement exégétique. On n'y trouve pas d'exhortation morale. L'éloge de la Vierge qui la termine (§ IX) nous paraît être une interpolation. Cet éloge n'a pas de lien apparent avec ce qui précède. Certaines expressions, comme *νύμφη ἀνύμφευτος*, *τῶν Χερουβὶμ τιμιωτέρα*, *τῶν Σεραφὶμ ἐνδοξοτέρα*, semblent être des réminiscences de cantiques postérieurs au VIe siècle.[2]) Ces lieux communs de la rhétorique mariale byzantine ont sans doute été ajoutés à une époque où la fête de l'*Hypapante* était dominée par la pensée de la Vierge. Comme l'homélie de l'évêque d'Éphèse n'avait pas un caractère marial assez prononcé pour servir à la lecture publique, on l'a augmentée d'une courte litanie de titres honorifiques à l'adresse de la Vierge-Mère. Ajoutons que la phrase qui précède immédiatement cet appendice a tout l'air d'une finale: *ἥτις καὶ νῦν συμβασιλεύει αὐτῷ ἀχωρίστως, μεθ' ἧς καὶ προσδοκῶμεν τὴν παρουσίαν αὐτοῦ, τὴν μέλλουσαν κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς.*

Les deux homélies ont entre elles un air de famille très apparent et sont bien l'œuvre de la même plume. C'est, ici et là, le même goût de l'éxegèse littérale, la même sobriété dans le style, le même souci de l'exactitude dans les formules dogmatiques.

Il semble, à première vue, que la thèse du P. Matagne identifiant

---

1) Le début de l'homélie donne pourtant à croire qu'Abraham n'est pas en Palestine. Il reste à choisir entre Constantinople et Éphèse.

2) On sait que l'expression «*νύμφη ἀνύμφευτος*» est un refrain de l'hymne acathiste et que «*τιμιωτέρα τῶν Χερουβίμ, ἐνδοξοτέρα τῶν Σεραφίμ*» se trouve dans le fameux tropaire *Ἄξιόν ἐστιν*, et est emprunté au poème du saint Cosmas pour le Vendredi Saint. *Cf.* E. *Lamerand, La légende de* l'*ἄξιόν ἐστιν*, dans les *Echos d'Orient* 2 (1899), p. 227.

notre Abraham avec un juif converti de même nom pourrait trouver quelque appui dans le fait que l'auteur parle des juifs à plusieurs reprises et se montre au courant de leurs usages.[1]) On pourrait aussi apercevoir une allusion à sa conversion dans le passage de l'homélie sur l'*Hypapante* (§ III) où l'orateur insiste sur la nécessité et l'efficacité du repentir pour le salut: *εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων . . . . καὶ μὴ μετανοησάντων.* Ces derniers mots sont répétés jusqu'à six fois de suite, comme une sorte de refrain. Mais ces indices sont trop faibles pour emporter la conviction. Somme toute, nos deux pièces ne confirment positivement que la conjecture du P. Vailhé faisant d'Abraham le successeur d'Hypatios ou celui d'André sur le siège d'Éphèse, et plutôt du premier que du second.

* * *

Au début de l'homélie sur l'Annonciation nous trouvons plusieurs affirmations intéressantes tant au point de vue littéraire qu'au point de vue liturgique.

L'orateur déclare d'abord que les saints Pères qui se nomment Athanase, Basile, Grégoire, Jean (Chrysostome), Cyrille, Proclus et les autres Pères orthodoxes ont écrit sur l'Incarnation du Verbe, à l'occasion de la fête qui se célèbre en l'honneur du Divin Enfantement; mais, ajoute-t-il, il est clair qu'aucun d'eux n'a prononcé de discours, au grand jour de l'Annonciation, *καὶ ἐν τῇ μεγάλῃ ἡμέρᾳ τοῦ εὐαγγελισμοῦ οὐδεὶς φαίνεται ἐξ αὐτῶν λόγον συντεταχώς.*[2]) Cette affirmation catégorique mérite d'attirer l'attention. Elle nous apprend tout d'abord — ce que d'ailleurs l'on savait déjà — qu'une fête existait en Orient aux IVe et Ve siècles en l'honneur de la Nativité du Christ. Du temps d'Abraham, cette fête se célébrait le 25 Décembre et son intention paraît bien être d'affirmer que les Pères qu'il nomme l'ont solemnisée à la même date. Cela est vrai pour Basile, Grégoire (qu'il s'agisse de Grégoire de Nazianze ou de Grégoire de Nysse), Jean Chrysostome, Cyrille, Proclus, mais non pour Athanase, car Jean Cassien, qui visita l'Égypte au début du Ve siècle, déclare dans ses *Conférences* que les Égyptiens fêtaient la naissance du Christ le 6 Janvier d'après une ancienne tradition. Ce fut sous le pontificat de saint Cyrille, vraisem-

1) *Cf. Homélie sur l'Annonciation,* § I et VI; *Homélie sur l'Hypapante*, § I, III, IV.

2) On sait que le verbe *φαίνεσθαι* avec le participe a le sens de *δῆλός ἐστιν*, tandis qu'il est synonyme de *δοκεῖν*, paraître, sembler, lorsqu'il est construit avec l'infinitif. Il ne faudrait donc pas traduire ici: «aucune de ces Pères ne paraît avoir composé», etc., mais bien: «il est clair, il est reconnu qu'aucun de ces Pères n'a composé de discours pour le jour de l'*εὐαγγελισμός*».

blablement vers 430, que la fête du 25 Décembre fut introduite à Alexandrie.[1])

On possède sous les noms de saint Athanase, de saint Grégoire de Nysse (et aussi de saint Grégoire le Thaumaturge), de saint Jean Chrysostome, des homélies sur *l'évanghélismos* dont le caractère apocryphe est unanimement reconnu. Le témoignage d'Abraham d'Éphèse vient corroborer ce point d'histoire littéraire.

Plus importante est l'assertion que Proclus n'a pas prononcé de discours, le jour de *l'évanghélismos*. Dernièrement, le P. Vailhé avait tenté de prouver par le célèbre discours sur l'Incarnation que prononça Proclus pour répondre aux attaques de Nestorius contre la maternité divine de Marie, l'existence à Constantinople de la fête de l'Annonciation du 25 Mars, dans la première trentaine du V[e] siècle.[2]) Son ingénieuse argumentation croule devant l'affirmation si expresse d'un auteur qui a vécu à Constantinople et qui fait une allusion transparente au discours de Proclus dans cette phrase: *εἰ δὲ καί τις ἐξ αὐτῶν ἀνωτέρω ἅψασθαι ἠβουλήθη τοῦ λόγου, λέγω δὴ ἐκ τῆς τοῦ Γαβριὴλ πρὸς τὴν παρθένον εἰσόδου, συνῆψεν ἐν ταύτῃ* (c'est-à-dire à la fête de la naissance du Christ) *καὶ ἐν τῇ μεγάλῃ ἡμέρᾳ τοῦ εὐαγγελισμοῦ οὐδεὶς φαίνεται ἐξ αὐτῶν λόγον συντεταχώς*. L'homélie du défenseur de la maternité divine insiste en effet sur le message de l'archange Gabriel.[3])

D'après ce témoignage, ce serait donc le jour de Noël, 25 Décembre, que Proclus aurait débité son discours. Il y a cependant à cela une difficulté. Le chroniqueur saint Théophane déclare qu'il parla un dimanche.[4]) Or, comme le fait remarquer le P. Vailhé, durant tout l'épiscopat de Nestorius, c'est-à-dire du 10 Avril 428 au 22 Juin 431, Noël n'est jamais tombé un dimanche, mais un mardi en 428, un mercredi en 429, un jeudi en 430.[5]) On pourrait tout concilier en admettant qu'à cette époque la fête de l'Annonciation était considérée comme une préparation à la Noël et qu'on la célébrait le dimanche qui précédait celle-ci, et non le 25 Mars. A y regarder de près, le texte d'Abraham d'Éphèse ne s'oppose pas absolument à cette hypothèse. Il dit en effet que les Pères ont été amenés à célébrer le mystère de l'In-

1) *S. Vailhé, Introduction de la fête de Noël à Jérusalem*, dans les *Échos d'Orient* 8 (1905) p. 213. Cf. *E. Vacandard, Études de critique et d'histoire religieuse*, 3[e] série. Paris 1912, p. 22—26.

2) *Origines de la fête de l'Annonciation*, dans les *Échos d'Orient* 9 (1906), p. 141—142.

3) Voir cette homélie dans *Migne P. G.* 65, col. 680 sq.

4) *Théophane, Chronographia* ed. de *Boor* 88, 22.

5) *Origines de la fête de l'Annonciation*, *loc. cit.*, p. 141.

carnation, à *l'occasion* de la solemnité du 25 Décembre, *ἐκ τῆς ἐν τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ πανηγύρεως προτραπέντες.* La coutume de faire mémoire du mystère de l'Annonciation le dimanche avant Noël existait dans le rite ambrosien, qui a subi dans une large mesure l'influence de l'Orient. On a remarqué aussi que dans le rite d'Aquilée l'évangile du cinquième dimanche de l'Avent était celui de l'Annonciation. «Coïncidence plus curieuse, ajoute D. Cabrol, dans la liturgie des Nestoriens, séparés depuis le Ve siècle de l'Église catholique, il y a pour l'Avent quatre dimanches qui s'appelent de l'Annonciation.»[1]) Tous ces indices, et d'autres encore, nous portent à croire qu'à l'époque de Nestorius il existait à Constantinople une sorte de fête de l'Annonciation, préparation à la fête de Noël, qui se célébrait le dimanche avant Noël.

Il en était de même, à notre avis, à Jérusalem, pendant tout le cinquième siècle. L. P. Vailhé a signalé deux homélies hierosolymitaines sur le mystère de l'Annonciation datant de cette époque. La première, celle du prêtre Hésychius de Jérusalem, commente l'Évangile de l'Annonciation, un jour qui est considéré comme une fête de la Vierge: *ἡ δὲ παροῦσα νῦν ἡμέρα τῆς ἑορτῆς ὑπερένδοξος· παρθένου γὰρ περιέχει πανήγυριν.*[2]) L'autre appartient au prêtre Chrysippe ordonné en 453, mort en 479.[3]) Elle est également consacrée à l'exégèse de l'*Ave Maria* et à l'éloge de la Vierge. L'orateur parle dans l'exorde de la *praeclara solemnitas* en laquelle il convient de chanter les louanges de la Mère de Dieu.[4]) Il n'est pas téméraire de supposer qu'Abraham d'Éphèse, qui fonda un monastère dans la Ville sainte, avait connaissance des homélies mariales d'Hésychius, de Chrysippe et d'autres encore, que nous ignorons, et cependant il affirme qu'aucun des Pères ses prédécesseurs n'a prononcé de discours, *le jour de l'évanghélismos*, c'est-à-dire le 25 Mars.

C'est que pour lui «*jour de l'évanghélismos*» et «*fête de l'Annonciation*» ne sont pas synonymes. Le jour de *l'évanghélismos* est un jour bien précis. C'est le 25 Mars, et pas un autre jour. Et il le prouve à ses auditeurs, en résumant brièvement la démonstration qu'avait développée saint Jean Chrysostome devant les fidèles d'Antioche, pour établir la légitimité de la fête de Noël, d'importation occidentale.[5])

1) *D. Cabrol*, art. *Annonciation*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. *I*, col. 2249—2250.

2) *Migne P. G.* 93, col. 1453.

3) *S. Vailhé, Origines de la fête de l'Annonciation, loc. cit.*, p. 143.

4) *Magna bibliotheca veterum Patrum*, Cologne 1618, t. VI, pars II, p. 711 sq.

5) Voir l'homélie de saint Jean Chrysostome pour la fête de Noël, *Migne P. G.* 49, col. 351 sq.

L'apparition de l'archange Gabriel à Zacharie lui annonçant la naissance de Jean-Baptiste eut lieu à la fête de la *scénopégie*, c'est-à-dire au mois d'Octobre.[1]) Or ce fut six mois après, donc au mois de Mars, que, d'après le récit de saint Luc, le même Gabriel vint saluer la Vierge de Nazareth. Si les Pères, ajoute notre auteur, n'ont pas honoré de leurs discours le jour de *l'évanghélismos*, ce n'est point par oubli ni ignorance, *οὐχ ὡς λήθῃ κρατηθέντες ἢ ἀγνοίᾳ*, mais par mesure de prudence, pour ne pas heurter les esprits étroits, rebelles à toute innovation, même légitime. Et il rappelle à ce propos les luttes que saint Jean Chrysostome dut soutenir pour obtenir que la fête du 25 Décembre fût acceptée à Antioche.[2])

De la manière dont il s'exprime et du soin qu'il prend de légitimer la date du 25 Mars il ressort clairement qu'Abraham d'Éphèse se considérait comme un des premieurs orateurs ayant parlé du mystère de l'Annonciation, le jour même où la Vierge reçut le message du ciel.[3]) Si son témoignage mérite créance — et il paraît difficile de le récuser — il faut conclure que c'est dans la première moitié du VI[e] siècle que la fête du 25 Mars commença à être solemnisée en Orient. Jusque là, on faisait sans doute mémoire du mystère de l'Annonciation, mais à une autre date, très probablement aux alentours de la fête de Noël, là où cette fête était acceptée, et quelques jours avant le 6 Janvier, là où la fête occidentale du 25 Décembre n'avait pas encore conquis droit de cité. On est dès lors amené à admettre comme tout à fait recevable la thèse du P. Vailhé soutenant que la fête de l'Annonciation se célébrait le 25 Mars, à l'époque de saint Romanos[4]), c'est-à-dire vers l'an 550, puisqu'Abraham d'Éphèse vivait à cette même époque.[5]) Pour

---

1) On arrive à cette conclusion en supposant que Zacharie eut sa vision dans le Saint des Saints, où le Grand-Prêtre ne pouvait pénétrer qu'une fois l'an à la fête des Tabernacles. Saint Jean Chrysostome, et à sa suite notre Abraham, se basent sur le texte même de saint Luc pour appuyer leur opinion.

2) Saint Jean Chrysostome fit en effet tous ses efforts pour faire accepter à Antioche la belle fête de Noël, qui ravissait son cœur. *Cf.* Homilia de Philogonio. *Migne P. G.* 48, col. 752—753.

3) *ὅπως τῇ πληροφορίᾳ πόθον τινὰ ὑμῖν ἐμποιήσαντες προτρέψωμεν καὶ ὑμᾶς τὴν τοῦ εὐαγγελισμοῦ ἡμέραν ἑορτάζειν, καὶ τάχα εἰπεῖν, τῶν ἄλλων πάντων σπουδαιότερον, ἐξ ἐκείνου τοῦ λόγου ἄρξομαι τῆς τοιαύτης ὑποθέσεως, ἀφ' οὗ μηδὲ ὑμεῖς ἀντερεῖτε* (§ II).

4) Il existe une poésie encore inédite de Romanos sur l'Annonciation, signalée par K. Krumbacher: *Die Akrostichis in der griechischen Kirchenpoesie, Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Klasse der Kgl. Bayer. Akad. der Wiss.*, Munich 1903, p. 576, n° 50. Le manuscrit signalé par Krumbacher indique le 25 Mars comme date de la fête. Cf. *Vailhé, art. cit.*, p. 140.

5) Des auteurs récents, comme M. l'Abbé E. Vacandard, *op. cit.*, p. 31, 114,

ce qui touche la période antérieure, les conclusions de mon savant confrère paraissent insoutenables.

Mais c'est assez parler de la fête de l'Annonciation. Pour donner un exemple de l'hostilité peu intelligente de certaines gens à l'égard de tout ce qui est nouveau, Abraham rappelle l'obstination des Palestiniens et des Arabes, qui, malgré les prescriptions des Pères, refusent d'accepter la fête du 25 Décembre, célébrée partout ailleurs: *μόνον δὲ μέχρι τήμερον Παλαιστιναῖοι καὶ οἱ προσκείμενοι τούτοις Ἄραβες οὐ συμφωνοῦσι τῇ κοινῇ τῶν πάντων γνώμῃ, καὶ τὴν ἡμετέραν ἑορτὴν τῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ γεννήσεως οὐχ ἑορτάζουσιν.* Et l'orateur ajoute: *οὕσπερ ἐχρῆν, εἰ καί τινα λόγον ἔχειν δοκοῦσιν, μὴ ἐνίστασθαι περὶ τούτου, ἀλλὰ τοῖς τῶν ἁγίων πατέρων ἀνυπερθέτως ἀκολουθεῖν ἐπιτάγμασιν, διὰ τὸ ἐκείνοις πάντα εὐσεβῶς δεδόχθαι* (§ I).

Ce témoignage vient confirmer celui de Cosmas Indicopleustès, qui écrivait au Sinaï sa *Topographie chrétienne,* entre les années 547 et 549. Lui aussi déclare que les Jérosolymitains sont les seuls à ne pas célébrer la fête du 25 Décembre et à commémorer la naissance du Sauveur au 6 Janvier.[1]) Et il nous fait connaître la raison qu'ils mettent en avant pour légitimer leur coutume: se basant sur ce que dit saint Luc, que Jésus avait trente ans, lorsqu'il fut baptisé par saint Jean Baptiste, et ce baptême ayant eu lieu le 6 Janvier, jour de l'Épiphanie, ils en concluent que le 6 Janvier fut aussi le jour de sa naissance. Mais, dit Cosmas, l'Église a depuis longtemps séparé par douze jours d'intervalle, en l'honneur des douze Apôtres(?), les deux fêtes de la naissance et du baptême. A Jérusalem seulement, le jour de Noël (25 Décembre) est consacré à la mémoire de David et de Jacques l'Apôtre.[2])

219, considèrent encore comme un oracle la conclusion de Mgr Duchesne: «La fête de l'Annonciation au 25 Mars n'a pas d'attestation bien sûre avant le concile in *Trullo* (692)» *Origines du culte chrétien*, 2e édit., p. 261. Le P. Vailhé a cependant signalé le temoignage tout à fait clair du *Chronicon paschale* portant qu'en l'année 624 la fête de l'Annonciation se fêtait à Constantinople, le 25 Mars. *Art. cit.*, p. 140. On pourra désormais reculer cette date d'un bon demi-siècle.

1) *Μόνοι δὲ οἱ Ἱεροσολυμῖται ἐκ στοχασμοῦ πιθανοῦ, οὐκ ἀκριβῶς δέ, ποιοῦσι τοῖς Ἐπιφανείοις· τῇ δὲ γέννᾳ μνήμην ἐπιτελοῦσι τοῦ Δαυΐδ καὶ Ἰακώβου τοῦ ἀποστόλου. Topographia christiana,* lib. *V*, *Migne P. G.* 88, col. 197.

2) Que l'Eglise de Jérusalem n'eût pas encore adopté la fête du 25 Décembre vers le milieu du *VI*e siècle, cela ressort aussi du silence de Cyrille de Scythopolis, qui parle plusieurs fois de la fête du 6 Janvier, mais jamais de celle du 25 Décembre. Le Cardinal Rampolla, dans sa *Sancta Melania giuniore*, Rome 1903, note *XLIV*, p. 268 sq. a donc raison de dire que les Jérosolymitains ont maintenu leur usage jusqu'au *VI*e siècle. Saint Epiphane, au témoignage du moine cypriote Alexandre, qui vivait au *VI*e siècle, avait énergiquement pris parti pour

Dans le panégyrique de saint Étienne, premier martyr, attribué a Basile de Séleucie, se lit le passage suivant, que le P. Vailhé[1]) a signalé à l'attention des liturgistes: après avoir parlé de la basilique que l'évêque Juvénal, entre les années 455 et 458, faisait élever en l'honneur du premier martyr, l'orateur ajoute: *ὅστις* (Juvénal) *καὶ τὴν ἐπίδοξον καὶ σωτηριώδη τοῦ Κυρίου προσκυνουμένην ἀρξάμενος ἐπετέλεσεν γένναν*[2]), c'est-à-dire: *lequel Juvénal a commencé à célébrer la naissance illustre, salutaire et adorable du Seigneur.* Il s'agit bien de la fête de Noël au 25 Décembre. Se fondant sur ce texte, le P. Vailhé a récusé la valeur du témoignage de Cosmas Indicopleustès. Il a cru pouvoir affirmer que la fête de Noël avait été introduite à Jérusalem par Juvénal et qu'elle s'y était maintenue depuis cette époque. Il est clair que la seconde partie de cette assertion au moins n'est plus soutenable devant la déclaration si catégorique de notre Abraham, qui, encore une fois, est un témoin autorisé des usages de la ville Sainte, où il a vécu plusieurs années et où il a peut-être prononcé son homélie sur l'Annonciation. Juvénal a-t-il tenté de mettre son Église d'accord avec le reste de la chrétienté touchant la fête de la Nativité du Christ? Il faut répondre oui, si le panégyrique attribué à Basile de Séleucie est bien de cet auteur, ce dont on peut douter[3]), ou du moins s'il est dû à un contemporain de Juvénal, ce qui n'est peut-être pas absolument certain.[4]) Il faut répondre non, si nous sommes en présence d'une fraude littéraire commise de propos délibéré. Ce qui est sûr, c'est que l'innovation de Juvénal, si elle s'est produite, a eu un succès éphémère. Les Jérosolymitains revinrent bien vite à leur antique coutume. Il fallut un décret de l'empereur Justin II (565—578) pour forcer leur obstination.[5])

eux: *ἀγωνιστικῶς ἐνίσταται διαβεβαιούμενος ὅτι πρὸ ὀκτὼ εἰδῶν Ἰανουαρίου γέγονεν ἡ ἀληθινὴ γένεσις τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐκ τῆς ἁγίας θεοτόκου. De Inventione sanctae Crucis, Migne P. G.* 87 III, col. 4029.

1) Dans son article: *Introduction de la fête de Noël à Jérusalem, Échos d'Orient*, VIII, 212—218. 2) *Migne P. G.* 85, col. 469.

3) Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XV, p. 345, se prononce contre l'authenticité de cette homélie.

4) C'est cependant très probable, à cause de l'allusion directe que fait l'orateur à la construction de l'Église Saint-Étienne.

5) L. P. Vailhé, *art. cit.*, p. 215—216, a prouvé qu'à l'époque de Saint Sophrone (633—638?) la fête du 25 Décembre existait à Jérusalem. C'est donc dans la seconde moitié du *VI*e siècle ou au début du *VII*e qu'elle y fut adoptée. Or Nicéphore Calliste, *Hist. eccles.*, lib. *XVII*, cap. *XXVIII*, *Migne P. G.* 147, col. 292, nous apprend que l'empereur Justin ordonna de célébrer partout *τὴν τοῦ Χριστοῦ ἁγίαν γέννησιν.* L. P. Pargoire, *L'Église byzantine de 527 à 847*, Paris 1905, p. 114, croit qu'il s'agit de Justin 1er (518—527), mais le P. Vailhé, *loc. cit.*,

Sans nous fournir des données liturgiques aussi importantes que l'homélie sur l'*évanghélismos*, l'homélie sur l'*Hypapante* témoigne du moins que la fête de ce nom existait au VIe siècle et qu'elle rappelait avant tout la présentation de Jésus au temple. Ce n'était point à proprement parler une fête mariale. C'est du vivant d'Abraham d'Éphèse q'un décret de l'empereur Justinien, daté de 542, introduisit l'*Hypapante* dans l'Église de Constantinople.[1])

* * *

Le théologien trouve à glaner dans nos deux homélies quelques affirmations doctrinales, qui, pour n'être pas nouvelles, méritent pourtant d'être recueillies. Nous avons déjà dit qu'Abraham apporte un soin particulier à formuler avec une impeccable orthodoxie le dogme de l'Incarnation. Le sujet même de ses discours comme aussi les controverses de son temps l'amenaient tout naturellement à porter son attention sur ce point. Le mystère divin, les anges ne le connurent pas avant la création du monde visible.[2]) Il s'accomplit dans le sein de la Vierge aussitôt que l'archange Gabriel eut prononcé le mot *Ave*[3]), si bien que le messager céleste fut tout surpris d'avoir été dévancé pour ainsi dire par Celui qui l'avait envoyé.[4]) En un instant, le Verbe fut

p. 218 en note, a justement observé qu'il s'agit de Justin II, car Nicéphore le nomme après Justinien et avant Maurice. Tout porte à croire que les Jérosolymitains se soumirent bon gré mal gré au décret impérial. Nous avons là un nouveau point de repère pour déterminer approximativement l'époque à laquelle a vécu Abraham d'Éphèse.

1) *Théophane, Chronographia*, an. 6034, ed. *de Boor* 222, 23. Le fait qu'Abraham ne fait aucune allusion dans son homélie au décret du Justinien peut donner à croire qu'il ne l'a pas prononcée à Constantinople.

2) *οὐδὲ γὰρ αὗται πρὸ τῆς ὁρατῆς κτίσεως ἔγνωσαν τὸ τοιοῦτον μυστήριον. Homélie sur l'Annonciation*, § *IV*.

3) *Ἤκουσεν ἡ παρθένος τὸ χαῖρε, καὶ εὐθέως δοχὸς ἀνεδείχθη. Ibid.* L'opinion étrange qui fixe la conception virginale au moment précis où la parole de l'ange frappa l'oreille de la Vierge, et non après le consentement de celle-ci, a eu d'illustres partisans dans la tradition grecque. Saint Jean Chrysostome semble l'avoir enseignée, *In Psalm. XLIX*, 1. *Migne P. G.* 55, 242. Saint Sophrone dit expressément: *Συλλήψῃ οὖν ἐν γαστρί, καθὼς εἴρηκα· μᾶλλον δὲ ἤδη ὡς ὁρῶ καὶ συνείληφας, ἀφ' οὗ σοι τὸ Χαίρειν ἠγόρευσα καὶ φθογγήν σοι χαροποιὸν διαλέλεγμαι. In Deiparae Annuntiationem* 26, *Migne P. G.* 87 III, col. 3264 D. Dans le dialogue entre l'ange et la Vierge, qui constitue presque tout son discours sur l'Annonciation, saint Germain de Constantinople fait dire à Gabriel: *Ἰδοὺ ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης, ὡς λογίζομαι, ἔτι λαλοῦντός μου ἐν σοὶ τῇ βασιλίδι ἐνῴκησεν. In Deiparae Annunt.*, *Migne P. G.* 98, col. 328 B. Ces auteurs du reste n'enseignent pas que Marie a conçu par l'oreille, au sens réaliste de l'expression (*conceptio per aurem*).

4) *κατεπλήττετο ὁρῶν ἐν αὐτῇ τὸν ἀποστείλαντα αὐτὸν ἐξ οὐρανοῦ προφθάσαντα αὐτὸν ἐπὶ γῆς* (§ 4).

uni à une nature humaine parfaite prise de la Vierge. L'homme ne fut pas formé d'abord pour recevoir ensuite l'hôte divin; la divinité ne précéda point l'humanité dans le sein virginal, mais ce fut au moment même où la chair (c'est-à-dire l'homme parfait) était formée que le Verbe en prit possession et qu'eut lieu l'union, *ἕνωσις.*[1]) Cette union se produisit sans changement ni confusion; elle n'introduisit point une quatrième personne dans la Trinité. Il n'y a qu'un seul Fils, qu'un seul Christ en une seule hypostase et personne, Dieu parfait et homme parfait.[2])

Parmi les hérésies christologiques, Abraham signale le nestorianisme, le monophysisme et l'apollinarisme.[3]) Il apostrophe les Origénistes et fait une allusion à l'arianisme.[4])

Il admet dans l'humanité du Christ des progrès réels, sans du reste expliquer la nature et le comment de ces progrès.[5])

A plusieurs reprises, il parle du péché originel, qu'il appelle l'antique malédiction, *ἡ ἀρχαία κατάρα*[6]), la dette de la nature humaine, *χρέος*[7]), une corruption de la nature.[8])

Sur la Sainte Vierge notre orateur est très discret. Il affirme sans doute très clairement la réalité de sa maternité divine, sa perpétuelle virginité, mais on ne trouve pas chez lui les lyriques envolées de la rhétorique byzantine célébrant les louanges de la Mère de Dieu.[9]) L'idée qu'il se fait de celle-ci est d'ailleurs très élevée. Commentant le passage de saint Luc, chap. II, verset 33: *Et erat Joseph et mater ejus mirantes super his quae dicebantur de illo*, il n'attribue qu'à Joseph l'ignorance du mystère.[10]) Certains Pères des IV[e] et V[e] siècles, subissant l'influence

---

1) *ἅμα Λόγου εἴσδυσιν, ἅμα σαρκὸς διάπλασιν, ἤτοι ἕνωσιν ἐννόει.* Cette insistance sur l'instantanéité de l'union vise sans doute l'origénisme. Dans l'édit de Justinien contre Origène (543), on lit les deux anathèmes suivants: *εἴ τις λέγει ἢ ἔχει τὴν τοῦ Κυρίου ψυχὴν προϋπάρχειν, καὶ ἡνωμένην γεγενῆσθαι τῷ Θεῷ Λόγῳ πρὸ τῆς ἐκ παρθένου σαρκώσεώς τε καὶ γεννήσεως, ἀνάθεμα ἔστω. — Εἴ τις λέγει ἢ ἔχει πρῶτον πεπλάσθαι τὸ σῶμα τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ μήτρᾳ τῆς ἁγίας παρθένου, καὶ μετὰ ταῦτα ἑνωθῆναι αὐτῷ τὸν Θεὸν Λόγον, καὶ τὴν ψυχὴν ὡς προϋπάρξασαν, ἀνάθεμα ἔστω.*

2) *Homélie sur l'Annonciation* § *IV.* Une des conséquences du nestorianisme était d'introduire une quatrième personne dans la Trinité.

3) *Ibid.* § *IV* et *V. Homélie sur l'Hypapante* § *V.*

4) *Homélie sur l'Hypapante* § *V. Hom. sur l'An.* § *V.*

5) *ἡ δὲ ἀνθρωπότης πάντα τὰ ἡμέτερα, ἐξ ἡμῶν οὖσα, καθ' ἡμᾶς ὑπέμεινεν.* (à propos de Luc II, 40). *Hom. sur l'Hyp.* § *VIII.*

6) *Homélie sur l'Annonciation* § *III.* 7) *Ibid.* 8) *Ibid.* § *VI.*

9) Nous avons dit plus haut pourquoi nous doutions de l'authenticité de la finale de l'*Homélie sur l'Hypapante*, qui est tout à fait dans la note byzantine.

10) *Homélie sur l'Hypapante* § *III.*

d'Origène, avaient interprété la prophétie du vieillard Siméon à Marie: *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*, d'un doute positif que la Vierge aurait éprouvé au pied de la Croix touchant la divinité ou tout au moins la résurrection de Jésus. Abraham se garde de faire sienne cette exégèse. Le glaive qui transperce l'âme de Marie c'est la douleur qu'elle éprouve à la Passion du Sauveur en comparant les gloires et les prodiges du passé avec les souffrances et les opprobres du présent. «Ces contrastes étaient suffisants pour mettre l'âme de l'Immaculée sur le tranchant du glaive».[1])

Abraham a un vif sentiment de l'efficacité de la pénitence pour le salut. Seuls ceux qui ne se repentent pas seront condamnés.[2]) C'est par la pénitence que Pierre, le *plus élevé des disciples*, *ὁ κορυφαιότατος ὢν τῶν ἄλλων*, a obtenu le pardon de son reniement.[3]) Pour le salut, d'ailleurs, la foi seule est insuffisante; il y faut en plus cette humilité profonde qui a sa source dans l'amour de Dieu et l'observation de ses commandements.[4])

I.

Tiré du Msc. 625 (ancien n° 542) de la Bibliothèque de la ville de Lyon (XIIe siècle).

Ἀβραμίου ἐπισκόπου Ἐφέσου λόγος εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς θεοτόκου. Εὐλόγησον, πάτερ.

I. *Πολλὴ ἐν τοῖς θεοπνεύστοις καὶ ἁγίοις πατράσι γέγονεν σπουδή, Ἀθανασίῳ τε καὶ Βασιλείῳ, Γρηγορίῳ τε καὶ Ἰωάννῃ, Κυρίλλῳ τε καὶ Πρόκλῳ καὶ τοῖς τὰ ὅμοια αὐτῶν φρονήσασι, γραφῇ παραδοῦναι τὴν εἰς ἡμᾶς γενομένην ἀνεκδιήγητον φιλανθρωπίαν καὶ τὴν ὑπερβάλλουσαν συγκατάβασιν τοῦ Θεοῦ Λόγου, ἣν ἐπεδείξατο τὴν ἡμετέραν*[5]) *σάρκα ἀμφιασάμενος. Καὶ πάντες σχεδὸν ἐκεῖθεν ἐνήρξαντο, ἀφ' οὗ ὁ σωτήριος τῆς οἰκουμένης τόκος γεγέννηται, ἐκ τῆς ἐν τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ πανηγύρεως προτραπέντες· εἰ δὲ καί τις ἐξ αὐτῶν ἀνωτέρω ἅψασθαι ἠβουλήθη τοῦ λόγου, λέγω δὴ ἐκ τῆς τοῦ Γαβριὴλ πρὸς τὴν παρθένον εἰσόδου, συνῆψεν ⟨ἐν⟩ ταύτῃ*[6]), *καὶ ἐν τῇ μεγάλῃ ἡμέρᾳ τοῦ εὐαγγελισμοῦ οὐδεὶς φαίνεται ἐξ αὐτῶν λόγον συντεταχώς*[7]), *καθ' ἣν ὀφείλει ἀνυπερθέτως τοῦτο γίνεσθαι· περὶ ἧς μέλλομεν σὺν Θεῷ λέγειν. Τοῦτο δὲ οὐχ ὡς λήθῃ κρατηθέντες ἢ ἀγνοίᾳ πεποιήκασιν, ἀλλὰ τὴν ἡμετέραν*

1) *ἱκανὰ οὖν ἑκατέρα ἦν τὴν ψυχὴν ὡς ἐπὶ μαχαίρας διατεμεῖν τῆς ἁγνῆς.* *Ibid.*, § *VI.* 2) *Ibid.*, § *III.* 3) *Ibid.* § *VII.*

4) *ἀνισταμένων διὰ τῆς εἰς αὐτὸν πίστεως καὶ τῆς ὑψηλῆς ταπεινώσεως, ἥντινα προσλαμβάνουσιν εὐσεβῶς διὰ τὴν ἀγάπην, ἣν ἐκτήσαντο περὶ αὐτόν, καὶ τὴν τῶν ἐντολῶν αὐτοῦ τήρησιν.* Homélie sur l'Hypapante, § *IV.*

5) *ἡμετέρα* cod.

6) *ἐν ταύτῃ*, c'est-à-dire le jour de la nativité de Jésus-Christ.

7) Nous avons dit ci-dessus l'importance de cette déclaration.

οἰκονομοῦντες ἠλιθιότητα, ἥτις ἀεὶ περὶ τὰ καίρια ῥαθύμως ἔχουσα ‖ μόλις καὶ τὰ πᾶσι κατάδηλα, οὐ λέγω χριστιανοῖς τοῖς ἁπλῶς τῇ πίστει καὶ εἰκῇ προσιοῦσιν, ἀλλὰ καὶ Ἰουδαίοις καὶ Ἕλλησιν προσήκοντα.[1]) *Καὶ ὅτι ἀληθὲς*[2]) *τὰ παρ' ἡμῶν εἰρημένα, ἔξεστιν τοῖς βουλομένοις γνῶναι ἐκ τῆς προρρηθείσης παγκοσμίου ἑορτῆς, τῆς ἐν τῇ γεννήσει τοῦ Χριστοῦ· περὶ ἧς καὶ ἀγῶνας ὁ προρρηθεὶς τρισμάκαρ Ἰωάννης οὐ μετρίως ἐπεδείξατο, λόγους συντάξας καὶ προτρεψάμενος πάντας τὴν τοιαύτην ὁμοφώνως ἑορτάζειν πανήγυριν. Καὶ οἱ μὲν πολλοί, ἀνασχόμενοι τῆς τοῦ ἀνδρὸς ἀξιαγάστου διδασκαλίας καὶ πάντων τῶν σὺν αὐτῷ προρρηθέντων ἁγίων πατέρων, ταύτην πληροῦσιν· μόνον δὲ μέχρι τήμερον Παλαιστιναῖοι*[3]) *καὶ οἱ προσκείμενοι τούτοις Ἄραβες οὐ συμφωνοῦσι τῇ κοινῇ τῶν πάντων γνώμῃ καὶ τὴν ἡμετέραν ἑορτὴν τῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ γεννήσεως οὐχ ἑορτάζουσιν· οὕσπερ ἐχρῆν, εἰ καί τινα λόγον ἔχειν δοκοῦσιν, μὴ ἐνίστασθαι περὶ τούτου, ἀλλὰ τοῖς τῶν ἁγίων πατέρων ἀνυπερθέτως ἀκολουθεῖν ἐπιτάγμασιν, διὰ τὸ ἐκείνοις πάντα εὐσεβῶς δεδόχθαι.*

II. *Καὶ περὶ τούτου μέχρι τῶν ἐνταῦθα ἐχέτω πέρας ὁ λόγος ἡμῶν. Ἐπειδὴ δὲ ὁ καιρὸς καλεῖ ἡμᾶς περὶ τῶν ἐπαγγελθέντων ἀποδοῦναι τὸν λόγον, ὅπως τῇ πληροφορίᾳ πόθον τινὰ ‖ ὑμῖν ἐμποιήσαντες προτρέψωμεν καὶ ὑμᾶς τὴν τοῦ εὐαγγελισμοῦ ἡμέραν ἑορτάζειν, καὶ τάχα εἰπεῖν, τῶν ἄλλων πάντων σπουδαιότερον, ἐξ ἐκείνου τοῦ λόγου ἄρξομαι τῆς τοιαύτης ὑποθέσεως, ἀφ' οὗ μηδὲ ὑμεῖς ἀντερεῖτε. Οἴδατε πάντως, οἱ καλῶς τὰ θεῖα ἠσκηκότες, τὰ γραφέντα ὑπὸ τοῦ μακαρίου Λουκᾶ τοῦ εὐαγγελιστοῦ· ἐκεῖνος γὰρ τὸν τῆς οἰκονομίας λόγον δοκεῖ πως λεπτομερέστερον ὑφηγεῖσθαι τῶν ἄλλων εὐαγγελιστῶν. Οὗτος οὖν, τὰ κατὰ τὸν Ζαχαρίαν συμβάντα πρότερον ἐκθέμενος, λοιπὸν ἀποδίδωσιν τὰ ἐν τῇ δεσποτικῇ οἰκονομίᾳ· γράφει οὖν οὕτως περὶ τοῦ Ζαχαρίου· "Ἐγένετο ἐν ταῖς ἡμέραις Ἡρώδου τοῦ βασιλέως τῆς Ἰουδαίας ἱερεύς τις ὀνόματι Ζαχαρίας, ἐξ ἐφημερίας Ἀβιᾶ".*[4]) *Τὸ δὲ ἐξ ἐφημερίας Ἀβιᾶ σημαίνει τὸ μετὰ τὴν ἐκπλήρωσιν τοῦ Ἀβιᾶ ἀναδέξασθαι τὸν Ζαχαρίαν τὴν τῆς λειτουργίας ἱερουργίαν· ὅθεν δῆλον ὅτι κατὰ τὸν καιρὸν τοῦτον, ἐνήλλαττον οἱ ἱερεῖς τὰς ἑαυτῶν ἐφημερίας, καθ' ὃ καὶ ὁ νόμος παραγγέλλει ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ εἰσιέναι τὸν ἀρχιερέα εἰς τὰ ἅγια.*[5]) *Οὗτος δέ ἐστιν ὁ τῆς σκηνοπηγίας· τελεῖται δὲ ὑπὸ Ἰουδαίων ἡ σκηνοπηγία κατὰ τὸν Ὀκτώμβριον*[6]) *μῆνα, μαρτυρεῖ δὲ τῷ λόγῳ καὶ ὁ Γαβριὴλ ἐκ τῶν πρὸς τὴν παρθένον ῥημάτων. Ὅτε γὰρ εἶδεν αὐτὴν πρὸς τὰ παρ' αὐτοῦ ‖ ῥηθέντα ἐκπλαγεῖσαν*[7]), *θέλων αὐτὴν πιστώσασθαι τὸ δυ-*

1) Le sens reste en suspens. Le copiste a dû oublier le verbe de la phrase principale, qui était peut-être «*παραδέχεται*».

2) Peut-être faudrait-il *ἀληθῆ*. 3) *παλιστιναῖοι* cod.

4) Luc. I, 5. 5) Exod. XXX, 10. 6) sic. 7) *ἐκπλαγήσαν* cod.

νατὸν τοῦ ἀποστείλαντος αὐτόν, ἔφη· 'Καὶ οὗτος μὴν ἕκτος ἐστὶν αὐτῇ τῇ καλουμένῃ στείρᾳ'.[1]) *Ἀρίθμησον οὖν, φιλομαθέστατε, ἐκ τοῦ Ὀκτωμβρίου μηνὸς ἄχρι τοῦ Μαρτίου καὶ αὐτοῦ, καὶ εὑρήσεις τῶν ἓξ μηνῶν τὸν χρόνον συμπεραιούμενον.*

III. *Ταῦτα δέ μοι εἴρηται πρὸς τὸ ὑμᾶς ἐνωτίσασθαι τὰ δέοντα καὶ εἰς μνήμην ἀγαγεῖν τῆς ἀνεκδιηγήτου τοῦ Θεοῦ ἀγαθοεργίας· ἵνα δὲ λοιπὸν τοῦ προκειμένου ἐφάψωμαι, μεγάλη καὶ ἐπιφανὴς ἡ παροῦσα ἡμέρα, καὶ λόγος οὐδεὶς παραστῆσαι δύναται τὴν ἐν αὐτῇ γενομένην φιλανθρωπίαν. Σήμερον ἡ πρὸ αἰώνων προορισθεῖσα βουλὴ ἐπὶ σωτηρίᾳ τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων πεπλήρωται. Σήμερον ὁ συνάναρχος τοῦ Πατρὸς Λόγος βρέφος ἐν μήτρᾳ παρθενικῇ κυοφορούμενος ἀναδείκνυται. Σήμερον ὁ ἐν τοῖς πατρῴοις κόλποις ἀχώριστος ἐν τῇ νηδύι τῆς παρθένου περιέχεται.*[2]) *Σήμερον ὁ οὐράνιος καὶ ἐπίγειος γίνεται, οὐ τὴν θεότητα μεταβαλών, ἀλλὰ μένων ὃ ἦν, καὶ ὃ οὐκ ἦν γενόμενος. Σήμερον ὁ ἐκ γῆς πάλαι τὸν Ἀδὰμ πλαστουργήσας τὸ οἰκεῖον δημιούργημα ἀμφιέννυται. Σήμερον ἡ ἀρχαία κατάρα λύεται· ἀφ' οὗ γὰρ τὸ χαῖρε ἐπὶ γῆς ἐχρημάτισεν, πέπαυται τό· ἐν λύπαις τέξει τέκνα.*[3]) *Διὰ γυναικὸς τοῖς ἀνθρώποις ὁ θάνατος προσεγένετο·* ‖ *διὰ γυναικὸς τοῖς αὐτοῖς ἡ ζωὴ παρεγένετο. Σήμερον ἡ ταῖς ἀκάνθαις χερσωθεῖσα γῆ, διὰ τῆς τοῦ Λόγου ἐν αὐτῇ ἐπιδημίας ἐξευγενίζεται. Σήμερον ὁ διὰ βρῶσιν ἐξόριστος τοῦ παραδείσου γενόμενος τῇ τοῦ δεσπότου παρουσίᾳ ἀνακαλεῖται καὶ πάλιν εἰς αὐτὸν εἰσάγεται. Σήμερον ὁ τοῦ προπάτορος τὸν μονογενῆ υἱὸν πρὸς σφαγὴν αἰτήσας*[4]) *ἧκεν ἀποδώσων τὸ χρέος· ἀφ' οὗ γὰρ τῇ καθόδῳ*[5]) *ἡ εὐσπλαγχνία τὴν ἀρχὴν ἔλαβεν, πάντα κατὰ τάξιν τὰ προορισθέντα γίνεται. Σήμερον ἡ ὀπτασία τοῦ Ἰακὼβ ἡ ἐπὶ τῆς κλίμακος θεωρηθεῖσα πεπλήρωται· οἱ γὰρ ἄγγελοι κατελθόντες καὶ ἐρχόμενοι ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς αὐτῷ λειτουργοῦσιν. Σήμερον ὁ ἐν τῷ Σιναίῳ ὄρει τὸν Μωσῆν τῇ ὀπῇ περιέχων καὶ τὰ ὀπίσθια δεικνύμενος αὐτῷ τῇ σαρκὶ περιέχεται, ἵνα μετ' ὀλίγον ὅλος Θεὸς ἐν ὅλῳ ἀνθρώπῳ τοῖς πιστοῖς γνωρισθῇ. Σήμερον ὁ τῆς μεγάλης βουλῆς ἄγγελος ἐπὶ γῆς παρεγένετο· ἄγγελος γὰρ διὰ τοῦτο ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος ὑπὸ τοῦ προφήτου*[6]) *ὠνόμασται, καθ' ὃ τῇ ἑαυτοῦ παρουσίᾳ ἀνήγγειλεν ἡμῖν τὴν τελειωθεῖσαν βουλήν. Εἰ γὰρ καὶ ὁ Γαβριὴλ διηκόνησε τὸ μυστήριον, ἀλλ' αὐτὸς δι' ἑαυτοῦ παραγενόμενος ἐπλήρωσε, καὶ καλῶς ὁ αὐτὸς προφητεύων ἀνεκήρυξε λέγων· 'οὐ πρέσβυς, οὐκ ἄγγελος, ἀλλ' αὐτὸς ὁ κύριος ἔσωσεν ἡμᾶς.'*[7])

IV. *Καὶ ὅταν εἰς νοῦν λάβω τὴν τοσαύτην συγκατάβασιν, ἰλι‖γγιᾷ μου ὁ νοῦς καὶ ὁ λογισμὸς καὶ ἡ γλῶσσά μου δεσμεῖται καὶ πρὸς ἀξίαν*

1) Luc. I, 36. 2) *περιέρχεται* cod. 3) Gen. III, 16.
4) Allusion au sacrifice d'Isaac. 5) *κατόδῳ* cod. 6) Is. IX, 5.
7) Is. LXIII, 9.

τι τῆς τοσαύτης εὐεργεσίας οὐχ εὑρίσκω. Τί γὰρ δύναται λογισμὸς ἀνθρώπινος καὶ τάχα εἰπεῖν ἀληθῶς καὶ τούτου ἐλάττον φράσαι ἐπὶ τῇ τοιαύτῃ τοῦ γένους ἡμῶν σωτηρίᾳ; Πᾶσαι αἱ ἐν οὐρανῷ δυνάμεις ἐξέστησαν ἐπὶ τῇ τοιαύτῃ συγκαταβάσει· οὐδὲ γὰρ αὗται πρὸ τῆς ὁρατῆς κτίσεως ἔγνωσαν τὸ τοιοῦτον μυστήριον. Μόνος ὁ Γαβριὴλ θαρρεῖται. Καὶ οὗτος πάλιν, ὅτε ἐπέστη τῇ παρθένῳ καὶ τὸ χαῖρε ἐφθέγξατο, κατεπλήττετο ὁρῶν ἐν αὐτῇ τὸν ἀποστείλαντα αὐτὸν ἐξ οὐρανοῦ προφθάσαντα αὐτὸν ἐπὶ γῆς· ὅθεν κεχαριτωμένῃ ἐπήγαγεν καὶ δεδιὼς τῇ παρθένῳ προσεφθέγξατο, καὶ ὡς τῷ θρόνῳ τῷ χερουβικῷ παρεστὼς οὕτως ἀτενίσαι εἰς αὐτὴν διὰ τὸν ἐν αὐτῇ παραγενόμενον οὐκ ἐτόλμα.

Οὐκ ἐδεήθη γὰρ χρόνου εἰς τὴν εἴσδυσιν ὁ τῶν χρόνων καὶ πάσης τῆς γενητῆς κτίσεως ποιητής. Ἤκουσεν ἡ παρθένος τὸ χαῖρε, καὶ εὐθέως δοχὸς ἀνεδείχθη· εἰσέδυ ὁ Λόγος ἐν αὐτῇ, καὶ εὐθέως ἡ ἀνθρωπίνη φύσις παρέσχεν τὰ ἐξ αὐτῆς, μᾶλλον δὲ τὰ ὑπὲρ αὐτήν, μὴ συγχωρήσασα καιρὸν ἀκαριαῖον ἐν τῇ τοῦ Λόγου εἰσδύσει καὶ τῇ τοῦ τελείου ἀνθρώπου διαπλάσει τοῦ ἐκ τῆς παρθένου ληφθέντος. Ὁ τῆς σωτηρίας ἀξιωθεὶς καὶ εὐσεβῶς τὸ μυστήριον προσιέμενος[1]), μὴ ἐννοήσῃς τὸν ἄνθρωπον πρότερον διαπε||πλάσθαι καὶ οὕτως τὸν Λόγον ὑποδεδέχθαι· μηδ' αὖ πάλιν ἐνθυμηθῇς τὴν θεότητα προενοικῆσαι ἐν τῇ γαστρὶ καὶ οὕτως τὸν ἄνθρωπον διαπεπλάσθαι, ἀλλ' ἅμα Λόγου εἴσδυσιν, ἅμα σαρκὸς διάπλασιν ἤτοι ἕνωσιν ἐννόει· σαρκὸς δὲ ὅταν εἴπω, τὸν τέλειον ἄνθρωπον λέγω· τέλειον δὲ λέγω, καθ' ὃ τὰ ἡμέτερα πάντα ἡ καινουργηθεῖσα σὰρξ ἐκ τῆς παρθένου καὶ ἑνωθεῖσα τῷ Θεῷ Λόγῳ εἶχεν χωρὶς ἁμαρτίας.

Ἀλλὰ μηδὲ τῇ ἀφράστῳ ἑνώσει σύγχυσιν ἀγάγῃς μηδ' ὁποτέρας φύσεως ἀλλοίωσιν προσδέξῃ, ἀλλ' ἑκατέρας τὰς φύσεις τελείας γνωρίζων προσκύνει τὸν ἕνα Υἱὸν τοῦ Θεοῦ, ἐν ἑνὶ προσώπῳ, ἐν μιᾷ ὑποστάσει. Οὕτως γὰρ καὶ γνωρίσεις αὐτὸν ἕνα τῆς ἁγίας Τριάδος ὑπάρχοντα, καὶ τὴν παρθένον κυρίως καὶ κατὰ ἀλήθειαν ⟨θεοτόκον⟩ ὁμολογήσεις. Εἰ γὰρ καὶ τὴν ἡμετέραν σάρκα ἀληθῶς ἠμφιάσατο, ἀλλὰ καὶ προαιώνιον ἐξουσίαν οὐκ ἠλλοίωσεν, οὐδὲ τετάρτου προσκύνησιν προσώπου εἰσήγαγεν· ἀπαράδεκτος γὰρ τούτου ἡ ἁγία Τριάς. Μή τις οὖν χωριζέτω τὸν ἀχώριστον, ἵνα μὴ καὶ αὐτὸς χωρισθῇ τῆς προσδοκωμένης ἐλπίδος, μηδ' ὡς προέφαμεν σύγχυσιν ἢ ἀλλοίωσιν προσαγάγῃ[2]) ἐν τῇ τοῦ Λόγου ἑνώσει τῇ γενομένῃ προσλήψει[3]) τῆς σαρκός.

V. Πρὸς ταῦτα ῥηγνύσθωσαν οἱ τὰ Νεστορίου φρονοῦντες, σπαραττέσθωσαν τὰ Εὐτυχέως κρατῦναι πειρώμενοι, ματαιούσθωσαν οἱ τὰ δυσσεβοῦς Ὠριγένους ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ εἰσαγαγεῖν σπουδάζοντες. Πρὸς τούτους γάρ μοι τέως ὁ λόγος, τοὺς τῷ αὐτῷ βαπτίσματι τελειωθέντας

1) προϊέμενον cod. ne donne pas de sens acceptable. C'est 'reconnaissant le mystère comme tel' qu'il faut ici. 2) προσαγάγοι cod. 3) πρόσληψις cod.

τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, καὶ ὑπ' ἀνθρώπων διεφθαρμένων ὑπακούσαντας, ἐντετυχηκότας ὑπὸ κακοδόξων ὁμοίως ἀνθρώπων συνταχθείσαις ⟨*βίβλοις*⟩[1], *οἵτινες τῇ ἀληθείᾳ καὶ τῇ ἀκαταλήπτῳ δυνάμει τοῦ Θεοῦ οὐ προσέσχον, ἀλλὰ τῇ ἀκολουθίᾳ τῶν λογισμῶν, τοῖς κακόφροσιν ἐπιδεδώκασιν ἑαυτοὺς καὶ ἀθετοῦσιν τὴν γεννήσασαν αὐτοὺς ἐκκλησίαν, οἵτινες* ‖ *πάντως ἐν ἐνδύμασι προβάτων λύκοι ἅρπαγες, κατὰ τὴν φωνὴν τοῦ Κυρίου, ἔνδοθέν εἰσιν*[2], *καὶ τῷ κῳδίῳ σκέποντες τὴν θηριώδη αὐτῶν καὶ ἀνίατον γνώμην διὰ χρηστολογίας καὶ εὐλογίας ἐξαπατῶσι τὰς καρδίας τῶν ἀκάκων*[3]· *ὧν τὸ κρῖμα ἔνδικόν ἐστιν*[4], *οἷς ὁ ζόφος τοῦ σκότους τετήρηται.*[5] *Λεγέτω δὲ περὶ αὐτῶν καὶ Ἡσαΐας ὁ μεγαλοφωνότατος κῆρυξ, ἁρμοδίως ἐπισκώπτων αὐτούς· Ἐπὶ τίνα ἠνοίξατε τὸ στόμα ὑμῶν, καὶ ἐπὶ τίνα ἐχαλάσατε τὴν γλῶτταν ὑμῶν· πότερον οὐχ ὑμεῖς ἐστε τέκνα ἀπωλείας, σπέρμα ἄτιμον*[6];

VI. *Καὶ τούτους μὲν ἐάσαντες σὺν τοῖς λοιποῖς πᾶσι κακοδόξοις καὶ τοῖς ἀπίστοις Ἰουδαίοις τῷ πυρὶ αὐτῶν πυρεύεσθαι καὶ τῇ φλογί, ᾗ ἐξέκαυσεν, ἡμεῖς τῆς ἡμέρας ἀναλαβόντες ἄξιον τρόπον ἔξαλλοί τινες καὶ λαμπροὶ ὀφθῶμεν, οὐκ ἐσθῆτα τοιαύτην περιβεβλημένοι, αὕτη γὰρ σητῶν παρανάλωμα, ἀλλὰ λογισμῶν καθαρότητα καὶ βίου λαμπρότητα. Πρέπει γάρ, πρέπει τοῖς ἐν τῷ γάμῳ τῷ δεσποτικῷ κεκλημένοις λευχειμονεῖν· ἴστε γὰρ πάντες οἱ τοῖς θείοις σχολάζοντες, ὅπως ὁ τὴν ῥυπωθεῖσαν ἐσθῆτα περιβεβλημένος, δεθεὶς χεῖρας καὶ πόδας, ἐν τῇ γεέννῃ ἐκπέμπεται. Οὐδὲ γάρ, ἂν βασιλεύς τις γνησίου υἱοῦ ἐτέλει γάμον, καὶ μήτε κληθεὶς ἐν αὐτῷ ἠδύνω*[7] *ὀφθῆναι παρὰ τὸ προσῆκον, αὐτὸς ἑαυτοῦ προκαταγινώσκων καὶ τῶν οὐκ ἐνδεχομένων γινώσκων εἶναι τὸ μετὰ ῥυπώσης στολῆς εἰσδεχθῆναι ἐκεῖ. Καὶ ταῦτα ἐπὶ ἀνθρώπου· ὅπου δὲ Θεὸς τὸν ἑαυτοῦ Υἱὸν ἐξαπέστειλεν ἐπὶ σωτηρίᾳ τοῦ γένους ἡμῶν γενέσθαι ἐκ γυναικὸς σάρκα, ἵνα τὴν διαφθαρεῖσαν φύσιν καὶ πᾶσαν τὴν κτίσιν ἀνακαινίσῃ, πόσης οἴεσθε δεῖσθαι σπουδῆς τοῦ πᾶσαν καθαρότητα κεκτῆσθαι; πόσης φροντίδος ἄξιον τὸ μὴ ἔξω γενέσθαι τῆς τοιαύτης χαρᾶς;*

Δεδιότες[8] *οὖν, ἀδελφοί, τὸν παραγενόμενον λόγον καὶ χωροῦντα ἄχρι μερισμοῦ ψυχῆς καὶ σώματος, ἁρμῶν τε καὶ μυελῶν καὶ κριτικῶν ἐνθυμήσεων καὶ ἐννοιῶν καρδίας, καὶ ὅτι οὐκ ἔστι κτίσις ἀφανὴς ἐνώπιον αὐτοῦ, πάντα δὲ γυμνὰ καὶ τετραχηλισμένα τοῖς ὀφθαλμοῖς αὐτοῦ, παρ' ὃν ὑμῖν ὁ λόγος*[9], *καθαρίσωμεν ἑαυτοὺς ἀπὸ πάσης ματαιότητος*

---

1) Le mot *βίβλοις* ne se trouve pas dans le texte, mais il est exigé par le sens. Un complément a dû également être omis après *ὑπακούσαντας*.

2) Math. VII, 15. 3) Rom. XVI, 18. 4) Rom. III, 8.

5) II Petr. II, 17. Cf. Jud. 13. 6) Is. LVII, 4.

7) *ἠδύνοι* cod. 8) *Δεδιώτες* cod.

9) Heb. IV, 12—13.

λογισμῶν καὶ τῶν ἐξ αὐτῶν τελουμέ‖νων ἔργων· καὶ τὴν τοιαύτην ἐργασίαν μὴ εἰς τὸ παρὸν μόνον εὐτρεπίσωμεν, ἀλλὰ μέχρι τέλους πρὸς τὸ συμφέρον ἡμῖν αὐτοῖς κτησώμεθα. Οὕτως γὰρ εὖ ἕξει τὰ ἡμέτερα, καὶ ἐνταῦθα καὶ ἐν τῷ μέλλοντι· οὕτως καὶ τὴν πρέπουσαν χριστιανοῖς πολιτείαν ἐπιδειξόμεθα· οὕτως καὶ τὰ τῶν αἱρετικῶν ἐμφράξομεν στόματα, καὶ μᾶλλον αὐτοὺς εἰς εὐσέβειαν προτρέψομεν· οὕτως καὶ αὐτοὶ τὸν διάβολον καταισχῦναι δυνησόμεθα, καὶ τοῦ λέγειν τι καθ' ἡμῶν οὐ συγχωρήσομεν ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῆς ἐξόδου ἡμῶν· οὕτως ἰσχύσομεν καὶ ἐν τῇ δευτέρᾳ καὶ φοβερᾷ παρουσίᾳ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μετὰ παρρησίας αὐτῷ ὑπαντῆσαι, καὶ τῆς ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ στάσεως καταξιωθῆναι, δόξαν αὐτῷ ἀναπέμποντες ἅμα τῷ Πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

II.

Tiré du Ms. 1174 du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris, XIIe siècle.

Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἀβραμίου ἐπισκόπου Ἐφέσου λόγος εἰς τὴν αὐτὴν ἑορτὴν τῆς ὑπαπαντῆς. Εὐλόγησον, πάτερ.

I. *Ἐπειδὴ αἱ λέξεις τῆς συμπληρώσεως τοῦ τρίτου ψαλμοῦ, αἱ λέγουσαι· 'τοῦ Κυρίου ἡ σωτηρία, καὶ ἐπὶ τὸν λαόν σου ἡ εὐλογία σου'*[1]*, καὶ ἡ παροῦσα ἑορτὴ εἰς μνήμην ἡμᾶς εἰσήγαγε τῶν ἐν αὐτῇ τελεσθέντων ὑπὸ Ἰωσὴφ καὶ Μαρίας τῆς παρθένου καὶ θεοτόκου*[2] *τῇ βουλῇ τοῦ Κυρίου, τοῦ οὕτως εὐδοκήσαντος κατὰ τὸν νόμον πάντα τελέσαι —ποῖα δὴ ταῦτα; πάντα*[3] *ἡ τοῦ Μωσέως προεφέρετο φωνὴ ἡ διατάττουσα τὸ· 'ἐὰν τεχθῇ ἄρσεν διανοῖγον μήτραν, ἅγιον τῷ Κυρίῳ κληθήσεται*[4]*, καὶ τὴν τίκτουσαν τοῦτο μετὰ τεσσαρακοστὴν ἡμέραν ἀνιέναι σὺν τούτῳ*[5] *ἐν τῷ ἱερῷ, καὶ προσαγαγεῖν ὑπὲρ τοῦ καθαρισμοῦ αὐτῆς ζεῦγος τρυγόνων ἢ δύο νεοσσοὺς περιστερῶν'*[6] *— προετράπημεν διαλεχθῆναι, ὅσα ὁ Κύριος ἐχορήγησεν. Ἄφατος γὰρ ἡ ἐν αὐτῇ*[7] *τελεσθεῖσα φιλανθρωπία, μεγάλη ἡ ἀγαθότης. Διὰ τοῦ ὅλου προστάττων τὰ προρρηθέντα, λέγω δή, τὰ διὰ τοῦ Μωϋσέως, αὐτὸς καταξιοῖ ἀνάγεσθαι ἐν τῷ ἱερῷ, καὶ ἅπερ προσέταξε πληροῖ πρὸς ἔλεγχον τοῦ Ἰουδαίων ἔθνους. Ἐπειδὴ γὰρ ἐκεῖνοι οὐδὲν τῶν κελευσθέντων εἰς ἔργον παραδοῦναι ἠβούλοντο, ἀλλ' εἰ καί τινες ἐξ αὐτῶν ἐποίουν τι τῶν τοῦ νόμου, ὡς φορτιζόμενοι οὕτως διετέλουν μονοσκοποῦντες ‖ πάντα ἐν αὐτῷ τὴν πρὸς τὰ εἴδωλα σχέσιν, διὰ τοῦτο αὐτὸς παραγενόμενος οἰκονομεῖ τὴν ἐκ παρθένου γέννησιν, οὐ δοκήσει, ἀλλ' ἀληθείᾳ, ἐξ αὐτῆς σάρκα ἐνδυσάμενος*[8] *καὶ τικτόμενος. Καὶ γίνεται βρέφος ὁ τῶν αἰώνων πατήρ,*

A = cod. Paris. 1174 B = Cod. Paris. 1190.

1) Psalm. III, 9. 2) *τῆς Μαρίας* B. 3) *τὰ* A; *τὰ ὅτε* B.
4) Exod. XIII, 2, 15. 5) *σὺν αὐτῷ* B. 6) Levit. XII, 8; Luc. II, 24
7) *αὐτῷ* A, *αὐτῇ* B. 8) *σαρκούμενος* B.

καὶ μητέρα ἐξ ἡμῶν τὴν ἀπειρόγαμον καταδέχεται.[1]) *Καὶ καλῶς Παῦλος ὁ ἀπόστολος, ἐννοῶν τὴν τοιαύτην οἰκονομίαν καὶ τὴν πρὸ αἰώνων ὕπαρξιν τοῦ ἑνὸς καὶ μόνου Χριστοῦ, ἐβόα λέγων· ἀπάτωρ, ἀμήτωρ, ἀγενεαλόγητος, μήτε ἀρχὴν ἡμερῶν ἔχων μήτε ζωῆς τέλος.*[2]) *Ἀπάτωρ γὰρ ἐπὶ γῆς ἐκ μητρός· ἀμήτωρ δὲ ἐν οὐρανῷ ἐκ τοῦ Πατρός· διότι οὔτε ἀρχὴν ἡμερῶν ἔσχεν ὁ ἐκ τοῦ Πατρὸς γεννηθεὶς Θεὸς Λόγος, ἴσος ὢν κατὰ πάντα τῷ γεννήσαντι, ἄφθαρτος, ἄχρονος, ἀμίαντος· οὔτε ζωῆς τέλος ἔχει ἡ ὑπ' αὐτοῦ προσληφθεῖσα σάρξ· ἔχει, εἴπαμεν, ὅ τι ἔσχε δι' ἡμᾶς, καὶ ἀνέστη, ὡς τῇ θεότητι αὐτοῦ ἑνωθεῖσα· καὶ εἰς ἓν πρόσωπον καὶ μίαν ὑπόστασιν, εἰς ἕνα Υἱόν, εἰς ἕνα Χριστὸν ἀληθῆ δεικνύμενος, εἰ καὶ δύο τὰ νοούμενα· ὁ γὰρ αὐτὸς τέλειος Θεὸς καὶ τέλειος ἄνθρωπος.*

II. *Δέχεται οὖν τοῦτον ὁ Συμεὼν ἐν ἀγκάλαις ὡς βρέφος τεσσαρακονθήμερον, καὶ γνωρίζει ὡς δεσπότην τὸν ὑπὸ τοῦ ἁγίου Πνεύματος κεχρηματισμένον αὐτῷ Χριστὸν καὶ Κύριον καὶ Θεὸν ἀληθῆ. Φησὶ γὰρ ὁ εὐαγγελιστής· ʽΚαὶ ἦν αὐτῷ κεχρηματισμένον ὑπὸ τοῦ Πνεύματος τοῦ ἁγίου μὴ ἰδεῖν θάνατον πρὶν ἢ ἴδῃ τὸν Χριστὸν Κυρίου'*[3]), *τὸν ἐξουσιαστὴν ζωῆς καὶ θανάτου, ὃν περιπτυξάμενος ἐν ταῖς ἀγκάλαις ἐβόα λέγων· ʽΝῦν ἀπολύεις τὸν δοῦλόν σου, δέσποτα, κατὰ τὸ ῥῆμά σου ἐν εἰρήνῃ'*[4]). *Ἀληθῶς δίκαιος καὶ εὐλαβὴς ὁ ἀνὴρ κατὰ τὴν τοῦ εὐαγγελίου φωνήν·*[5]) *εἰ μὴ γὰρ τοιοῦτος ἦν, οὐκ ἂν τὸν ζωῆς καὶ θανάτου κύριον ἐπέγνω, ὡς ἀνωτέρω εἴρηται· ʽὍτι εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου τὸ σωτήριόν σου, ὃ ἡτοίμασας κατὰ πρόσωπον πάντων τῶν λαῶν'.*[6]) *Ὅμοια τῶν ‖ πρὸς τὰ τέλη τοῦ τρίτου ψαλμοῦ ῥηθέντων καὶ οὗτος ἀναφωνεῖ. Τί γὰρ ἐκεῖ ἔφαμεν ἁρμόζειν ἐν τῇ παρούσῃ ἡμέρᾳ; ʽΤοῦ Κυρίου ἡ σωτηρία καὶ ἐπὶ τὸν λαόν σου ἡ εὐλογία σου'.*[7]) *Ὁμοίως καὶ ὁ Συμεών· ʽὍτι εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου τὸ σωτήριόν σου, ὃ ἡτοίμασας κατὰ πρόσωπον πάντων τῶν λαῶν'. Ἴδετε πῶς συμβαίνει τὰ ἐν τῇ Παλαιᾷ μυστικῶς εἰρημένα τοῖς ἐν τῇ οἰκονομίᾳ τοῦ Κυρίου θεοπρεπῶς εἰρημένοις.*

Ἀλλὰ τί ὁ θεοφόρος γέρων ἐπαφίησιν ἀκόλουθον; ʽΦῶς εἰς ἀποκάλυψιν ἐθνῶν καὶ δόξαν λαοῦ σου Ἰσραήλ.'[8]) *Περὶ τούτου τοῦ φωτὸς καὶ Ἡσαΐας κράζει τῶν ἐθνῶν· ʽὉ λαὸς ὁ καθήμενος ἐν σκότει, φῶς λάμψει ἐφ' ὑμᾶς.'*[9]) *Ἰδοὺ καὶ πάλιν ἡ συμφωνία πολλὴ ἑκατέρων· δόξαν δὲ καλῶν τοῦ Ἰσραὴλ οὐδὲν ἕτερον σημαίνει, ἢ ὅτι ἐκ τοῦ Ἰουδαίων λαοῦ τὸ κατὰ σάρκα ὁ Χριστὸς ὑπῆρχε.*[10])

---

1) *καὶ μητέρα ἐφ' ὑμῖν* B. Après ces mots, qui laissent le sens en suspens, B saute une page entière et ne reprend qu'à *Ἰδοὺ καὶ πάλιν ἡ συμφωνία*. Voir plus bas.

2) Hebr. VII, 3. 3) Luc. II, 26. 4) *Ibid.*, II, 29.

5) *Ibid.*, II, 25. 6) *Ibid.*, II, 30—31. 7) Psal. III, 9.

8) Luc. II, 32. 9) Is. IX, 2. 10) *ὑπῆρχεν* B.

III. *Καὶ ἦν Ἰωσὴφ καὶ ἡ μήτηρ αὐτοῦ θαυμάζοντες ἐπὶ τοῖς λαλουμένοις περὶ αὐτοῦ.*[1]) *Μετὰ ταῦτα καὶ τηλικαῦτα θαύματα οὔπω συνῆκεν ὁ Ἰωσήφ, ὡς ἔοικε· διὸ καὶ ἐθαύμαζε.*[2]) *Καὶ εὐλόγησεν αὐτοὺς Συμεὼν καὶ εἶπε πρὸς Μαριὰμ τὴν μητέρα αὐτοῦ· 'Ἰδοὺ οὗτος κεῖται εἰς πτῶσιν καὶ ἀνάστασιν πολλῶν ἐν τῷ Ἰσραὴλ καὶ εἰς σημεῖον ἀντιλεγόμενον, καὶ σοῦ δὲ αὐτῆς τὴν ψυχὴν διελεύσεται ῥομφαία, ὅπως ἂν ἀποκαλυφθῶσιν ἐκ πολλῶν καρδιῶν διαλογισμοί.'*[3]) *Ταῦτα δὲ τὰ ῥήματα τοῖς λιχνοῖς τὴν ἀκοὴν οὐ δοκοῦσιν εἶναι εὐλογίας· ἡμεῖς δὲ καὶ εἰς εὐλογίας καὶ εἰς προφητείας αὐτὰ ἐκλαμβάνομεν, ἐπειδὴ καὶ γεγόνασι·*

Διὸ κατὰ τὴν χάριν τὴν δοθεῖσαν ἡμῖν οὐ διὰ τὴν ἐξ ἔργων σπουδήν, ἀλλὰ διὰ τὴν τοῦ δεδωκότος Θεοῦ παροχήν, ὡς οἷοί τε ἐσμέν, ἐφερμηνεύσωμεν ὑμῖν τοῖς ἀκροαταῖς κατὰ λέξιν τὰ προκείμενα ῥήματα· 'Ἰδοὺ οὗτος κεῖται εἰς πτῶσιν καὶ ἀνάστασιν πολλῶν ἐν τῷ Ἰσραήλ', εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων ὅτι, ἄνθρωπος ὤν, ποιεῖ ἑαυτὸν Θεόν[4]), ‖ *καὶ μὴ μετανοησάντων· εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων ὅτι οὐκ ἔστιν οὗτος παρὰ Θεοῦ, ὃς οὐ τιμᾷ τὰ σάββατα*[5]), *καὶ ἐπὶ τῇ τοιαύτῃ γνώμῃ μὴ μετανοησάντων. Καὶ ποίαν εἶχεν ἑτέραν τιμὴν προσαγαγεῖν*[6]) *τοῖς σάββασιν*[7]), *ὦ Ἰουδαῖοι, ἢ τὸ ἐν αὐτοῖς ἐξιᾶσθαι τοὺς κακῶς ἔχοντας*[8]) *καὶ τοὺς χρείαν ἔχοντας θεραπείας; Εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων· 'οὐ καλῶς λέγομεν, ὅτι Σαμαρείτης εἶ σὺ καὶ δαιμόνιον ἔχεις καὶ ἐκ πορνείας γεγέννησαι';*[9]) *καὶ μὴ μετανοησάντων. Εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων· 'Ἆρον, ἆρον, σταύρωσον αὐτόν'*[10]), *καὶ μὴ μετανοησάντων. Εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων ἐν τῷ καιρῷ τοῦ σταυροῦ· 'Εἰ υἱὸς εἶ*[11]) *τοῦ Θεοῦ, κατάβηθι ἀπὸ τοῦ σταυροῦ'*[12]), *καὶ μὴ μετανοησάντων. Εἰς πτῶσιν τῶν λεγόντων τοῖς στρατιώταις· 'εἴπατε ὅτι ἡμῶν κοιμωμένων νυκτὸς ἐλθόντες οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἔκλεψαν αὐτόν'*[13]), *καὶ ἐπὶ τούτοις μὴ μετανοησάντων,*

---

1) Luc. II, 33.

2) Il est remarquable que l'orateur n'attribue l'ignorance du mystère qu'à Joseph et non à Marie. 3) Luc. II, 34—35.

4) Joan. X, 33. Le fol. 103ᵛ de A renferme un griffonnage illisible. Voir ci-dessus, p. 38 sq.

5) Joan. IX, 16. 6) *προσαγάγαι* A; *προσαγάγε* B.

7) Ici la fin de B.

8) *τοῦ ἐν αὐτοῖς ἐξιᾶσθαι τοῖς κακῶς ἔχονουσι* A.

9) Joan. VIII, 48. Les mots: *καὶ ἐκ πορνείας γεγέννησαι* ne se rencontrent dans aucun manuscrit connu de l'Évangile, mais on les lit dans les *Actes de Pilate*, II, 4. Les anciens de la nation juive portent contre Jésus devant le gouverneur romain l'accusation suivante: *ὅτι ἐκ πορνείας γεγέννηται.* Cette accusation est d'ailleurs contenue implicitement au verset 41 de ce chapitre de S. Jean. Les Juifs disent à Jésus, évidemment dans une intention maligne: *ἡμεῖς ἐκ πορνείας οὐ γεγεννήμεθα. T. Calmes, L'Évangile de S. Jean*, Paris 1904, p. 297—299.

10) *αὐτῶν* A; Joan. XIX, 15. 11) *ἢ* A. 12) Math. XXVII, 40.

13) Math. XXVIII, 13.

ἀλλὰ καὶ μέχρι τῆς σήμερον ἐμβαινόντων τῇ ἑαυτῶν ἀνοίᾳ καὶ πόρρω τῶν Ἰουδαίων.

IV. Ἐπειδὴ ἐφράσαμεν ὑμῖν ἐφ' ὧν κεῖται εἰς πτῶσιν ὁ Κύριος, λέξωμεν ὑμῖν καὶ ἐφ' οἷς ἦλθεν εἰς ἀνάστασιν ἐν τῷ Ἰσραήλ. Εὐθέως ταῦτα προφητεύων, ἐφ' ἑαυτῷ ἐγνωκὼς τελεῖσθαι τὴν ἀνάστασιν, συνέδραμεν ἐν τῷ ἱερῷ, ἵνα τὴν κεχρεωστημένην παρ' αὐτοῦ ἐκπληρώσῃ[1]) λειτουργίαν καὶ καρπώσηται τὴν ἐπὶ τοῖς ἔργοις τοῖς ἀγαθοῖς τοῖς ἑαυτοῦ τὴν σωτηρίαν· οὐ μόνον δὲ αὐτός, ἀλλὰ καὶ πάντες ὅσοι ἐπίστευον εἰς αὐτόν, οἱ ἀπόστολοι καὶ οἱ λοιποὶ μαθηταὶ τοῦ Κυρίου καὶ ὅσοι τῇ βουλῇ τῶν Ἰουδαίων οὐκ ἐπηκολούθουν[2])· ὁ Ἰωσὴφ ὁ ἀπὸ Ἀριμαθίας, ὁ Γαμαλιήλ, οἱ ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἀποστόλων τρισχίλιοι καὶ πάλιν πεντακισχίλιοι.[3]) Οὐ μόνον δὲ οἱ ἐξ Ἰσραήλ, ἀλλὰ καὶ ὅσοι μέχρι τῆς σήμερον πιστεύουσιν εἰς αὐτόν, τῆς σωτηριώδους αὐτοῦ ἀναστάσεως ἀξιωθήσονται.

Ἔστι δὲ καὶ ἑτέρως ἐκλαβεῖν τὴν τοιαύτην λέξιν· κεῖται γὰρ εἰς πτῶσιν καὶ ἀνάστασιν τῶν τὴν ἀπιστίαν[4]) ‖ ἀποτιθεμένων καὶ ἐκ τῆς ὑπερηφάνου[5]) γνώμης καταπιπτόντων καὶ ἀνισταμένων διὰ τῆς εἰς αὐτὸν πίστεως καὶ τῆς ὑψηλῆς ταπεινώσεως, ἥντινα προσλαμβάνουσιν εὐσεβῶς διὰ τὴν ἀγάπην, ἣν ἐκτήσαντο περὶ αὐτόν, καὶ τὴν τῶν ἐντολῶν αὐτοῦ τήρησιν.

V. Τὸ δὲ εἰς σημεῖον ἀντιλεγόμενον ἐμοὶ δοκεῖ πρὸς τοὺς αἱρετικοὺς λελέχθαι, οἵτινες ἀντιλέγοντες οὐ παύσονται μέχρις ὅτου ἴδωσιν αὐτοῦ τὴν δευτέραν παρουσίαν. Οἱ μὲν γὰρ ἐξ αὐτῶν ἀρνοῦνται τὴν θεότητα αὐτοῦ καὶ ψιλὸν ἄνθρωπον αὐτὸν δογματίζουσιν· ἕτεροι δὲ μετὰ τὸ σαρκωθῆναι τὸν Θεὸν Λόγον ἐκ τῆς παρθένου κρᾶσιν καὶ σύγχυσιν εἶναι λέγοντες, οὐκ ἀνέχονται γνωρίσαι τὰ ἐξ ὧν ὁ Χριστὸς καὶ ἐν οἷς αὐτὸς διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν, ἀλλὰ τὰ πάθη καὶ τὴν ἀνάστασιν ψιλῇ τῇ θεότητι προσάπτουσιν, ἅπερ αὐτὴ[6]) εἰς τὴν ὑπ' αὐτῆς ληφθεῖσαν σάρκα ἀχωρίστως κατεδέξατο. Ἕτεροι δὲ τὰ μὲν συναμφότερα ὁμολογοῦσι, τουτέστι σεσαρκῶσθαι τὸν Θεὸν Λόγον, ἄνουν τε καὶ ἄψυχον τὴν αὐτοῦ σάρκα ὑποτιθέντες. Καὶ ἄλλοι εἰς κτίσμα καὶ ποίημα τὸν Θεὸν Λόγον τὸν δι' ἡμᾶς σαρκωθέντα δογματίζουσι, καὶ ἄλλοι ἄλλως. Καλῶς οὖν ὁ Συμεών φησιν ὅτι κεῖται τοῖς τοιούτοις εἰς σημεῖον ἀντιλεγόμενον.

VI. Τὸ δὲ 'καὶ σοῦ αὐτῆς τὴν ψυχὴν διελεύσεται ῥομφαία' τὰ πρὸς αὐτὸν τὸν σταυρὸν συμβάντα αὐτῇ προαναφωνεῖ τηλαυγῶς.[7]) Καὶ γὰρ ὡς ὑπὸ ῥομφαίας μερίζεται εἰς δύο κατὰ τὸν καιρὸν τοῦτον ἡ ταύτης ψυχή, ὅτε εἰς νοῦν ἐλάμβανε τὰ τοῦ ἀγγέλου ῥήματα τὰ ἐν τῷ εὐαγγε-

---

1) ἐκπληρώσει A. 2) ἐπικολούθουν A. 3) Act. apost. II, 41; IV, 4.
4) ἀπιστείαν A. 5) ὑπεριφάνου A. 6) αὐτῇ A. 7) τιλαυγῶς A.

λισμῷ λεχθέντα αὐτῇ καὶ ὅπως ἀσπόρως τὴν σύλληψιν ἔσχε, ὅτε τὸν τόκον ἐκεῖνον ὑπέμεινε καὶ τὴν παρθενίαν οὐκ ἔτριψε, ὅτε[1]*) τὰ μύρια ἑώρα θαύματα ὑπ' αὐτοῦ τελούμενα καὶ ὡς τεκοῦσα ἐνεκαυχᾶτο. Καὶ ταῦτα πάντα ἐν τῷ ἑνὶ λογισμῷ ἡ παρθένος ἐν ἑαυτῇ ἀνέπλαττεν· ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ, ὡς ἄνθρωπον ‖ ἑώρα ὑβριζόμενον, ῥαπιζόμενον, φραγελλούμενον, καλάμῳ τὴν κεφαλὴν τυπτόμενον, ἀκάνθαις στεφανούμενον, ἐν τῷ σταυρῷ ἑλκόμενον, προσηλούμενον καὶ ἀναρτούμενον, καὶ μετὰ κακούργων ταῦτα ὑπομένοντα, λόγχῃ τὴν πλευρὰν κεντούμενον, ὄξος καὶ χολὴν ποτιζόμενον, ἐν τάφῳ ἀποτιθέμενον. Ἱκανὰ οὖν ἑκάτερα ἦν τὴν ψυχὴν ὡς ἐπὶ μαχαίρας διατεμεῖν τῆς ἁγνῆς. Καλῶς οὖν ὁ Συμεὼν πρὸς αὐτὴν τὸ· 'Καὶ σοῦ δὲ αὐτῆς τὴν ψυχὴν διελεύσεται ῥομφαία.'*

VII. *Τὸ δὲ 'ὅπως ἀνακαλυφθῶσιν ἐκ πολλῶν καρδιῶν διαλογισμοί', ὅπως οἱ πιστεύσαντες εἰς αὐτὸν δειχθῶσιν ὁποῖοι περὶ αὐτὸν ἦσαν, εἰ βέβαιοι διαμένουσιν, εἰ σαλεύονται καὶ ἀπιστοῦσι. Καὶ ἔστι τοῦτο σαφῶς γνῶναι πῶς ἐν τῇ συλλήψει αὐτοὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, οἱ πρότερον καλοῦντες αὐτὸν ὁ Κύριος καὶ ὁ διδάσκαλος, καταλιπόντες μονώτατον ἔφυγον, καὶ ὁ μέγας*[2]*) δὲ κορυφαιότατος ὢν τῶν ἄλλων, ἠρνήσατο μὴ εἶναι αὐτοῦ μαθητής, εἰ καὶ τῇ μετανοίᾳ εἰς ὕστερον τῷ φιλανθρώπῳ δακρύων προσῆλθε καὶ τῆς ἀφέσεως ἠξίωται. Οὐ γὰρ ἐφ' ὧν προΐετο τοὺς ἀναθεματισμούς, τοῦτο πάλιν πεποίηκε, δειλιῶν μὴ τῶν αὐτῶν πειραθῇ, ᾧ καὶ διαβεβαιουμένῳ πάντα ὑπομένειν διὰ τὴν πρὸς αὐτὸν ἀγάπην, ὁ Κύριος προεῖπε τὰ συμβησόμενα. Καὶ οὐδ' οὕτως ἀσφαλέστερος ἐγένετο, περὶ ὧν καὶ ὁ εὐαγγελιστὴς ἔγραψε λέγων· 'οὐδὲ γὰρ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἐπίστευον, ἄχρις οὗ ἀνέστη.'*[3]*) Καὶ ὁ Κλεώπας δέ, εἷς τῶν ἑβδομήκοντα, τὴν ἀνάστασιν αὐτοῦ ἀγνοῶν, ᾧτινι διαλέγεται· ἡμεῖς δὲ ἠλπίζομεν*[4]*) ὅτι αὐτός ἐστιν ὁ μέλλων λυτροῦσθαι τὸν Ἰσραήλ.*[5]*) Ὡς ἄνθος ἡ ἐλπὶς ἐσβέσθη· οὐκέτι ὑπάρχει ἐν ἡμῖν. Καὶ Θωμᾶς δέ· 'ἐὰν μὴ ἴδω καὶ βάλω μου τὴν χεῖρα εἰς τὸν τύπον τῶν ἥλων καὶ ψηλαφήσω τὴν πλευρὰν αὐτοῦ, οὐ μὴ πιστεύσω.'*[6]*) ‖ Εἰ δὲ ταῦτα οἱ συνόντες αὐτῷ καὶ πάντα θεασάμενοι τὰ ὑπ' αὐτοῦ τελούμενα θαύματα οὐχ ὑπομεμενήκασιν, οἱ ἔξωθεν ὄντες καὶ πιστεύσαντες πῶς οὐκ ἠπίστησαν; Λίαν οὖν μεγάλως προεφήτευσεν ὁ Συμεὼν τὸ 'ὅπως ἂν ἀποκαλυφθῶσιν ἐκ πολλῶν καρδιῶν διαλογισμοί'.*

VIII. *Καὶ Ἄννα δὲ προφῆτις οὖσα, ἡ θυγάτηρ Φανουήλ, καὶ προβεβηκυῖα*[7]*) ἐν ἡμέραις αὐτῆς, ἥτις τοῦ ἱεροῦ οὐκ ἀφίστατο, νηστείαις καὶ δεήσεσι λατρεύουσα νύκτα καὶ ἡμέραν, ἐπιστᾶσα καὶ αὐτὴ ἀνθωμολογεῖτο τῷ Κυρίῳ καὶ ἐλάλει περὶ αὐτοῦ πᾶσι τοῖς προσδεχομένοις λύτρωσιν ἐν Ἱερουσαλήμ.*[8]*) Τί δὲ ἐλάλει καὶ αὐτὴ πάρεστιν· ὑπεδείκ-*

1) ὅτι A. 2) μείγας A. 3) Citation libre. Cf. Joan. VII, 5. XX, 9.
4) ἐλπίζομεν A. 5) Luc. XXIV, 21. 6) Joan. XX, 25.
7) προβεβηκυεῖα A. 8) Luc. II, 36—38.

νυεν ὅτι ὁ προσδεχόμενος ὑφ' ἡμῶν λυτρωτὴς τοῦ κόσμου Χριστός, οὗτός ἐστιν ὁ ὡς βρέφος βασταζόμενος καὶ τῇ θεότητι τὰ πάντα περιέπων.

Καί φησιν ὁ εὐαγγελιστής· 'τὸ δὲ παιδίον ηὔξανε καὶ ἐκραταιοῦτο[1]) *πνεύματι, πληρούμενον σοφίας, καὶ χάρις Θεοῦ ἦν ἐπ' αὐτῷ.'*[2]) *Ταῦτα δὲ εἴρηται περὶ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας καὶ παρουσίας. Ἡ γὰρ θεότης αὐτοῦ οὐκ αὔξησιν παρεδέξατο, ἀεὶ ὡσαύτως ἔχουσα καὶ μὴ ἀλλοιουμένη· ἡ δὲ ἀνθρωπότης πάντα τὰ ἡμέτερα, ἐξ ἡμῶν οὖσα, καθ' ἡμᾶς ὑπέμεινεν, ἥτις καὶ νῦν συμβασιλεύει αὐτῷ ἀχωρίστως, μεθ' ἧς καὶ προσδοκῶμεν τὴν παρουσίαν αὐτοῦ, τὴν μέλλουσαν κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς.*

IX. *Ἄξιον δέ, ἀδελφοί, ὑμνῆσαι τὴν θεοτόκον καὶ παρθένον. Καὶ τίς δύναται ταύτην εὐφημῆσαι; Θεοῦ γὰρ μήτηρ ἀνεδείχθη, μήτηρ καὶ ἄνανδρος αὕτη ὑπάρχει, ὁ νυμφὼν τοῦ μεγάλου βασιλέως, τὸ κειμήλιον τῆς εὐλογίας, ἡ χαρὰ τῆς οἰκουμένης, ἡ ἄμπελος τὸν βότρυν βλαστήσασα τῆς ζωῆς, ἡ νύμφη καὶ ἀνύμφευτος, πλουτοποιὸς ἄρουρα, ἡ τὸν στάχυν τὸν ἀγεώργητον καρποφορήσασα καὶ ἄρτῳ ζωοποιῷ*[3]) *ἐκ τοῦ καρποῦ αὐτῆς τὴν οἰκουμένην διαθρέψασα, ἡ πηγὴ ἡ τὸ ἀέναον βλύσασα νᾶμα, ἡ ῥάβδος ἡ ἐκ τῆς ῥίζης Ἰεσσαί, ἐξ ἧς τὸ ἄνθος τὸ εὐωδιάζον πᾶσαν κτίσιν ἐξήνθησεν, ἡ κιβωτὸς ἡ ὅλον ἐν ἑαυτῇ τὸν νομοθέτην ἔχουσα, ἡ τῶν Χερουβὶμ τιμιωτέρα, ἡ τῶν Σεραφὶμ ἐνδοξοτέρα, ἡ πασῶν τῶν ἄνω δυνάμεων ὑψηλοτέρα, ἐπειδὴ τὸν ἥλιον τῆς δικαιοσύνης ἐν τῇ κοιλίᾳ ἔφερεν, οὐκ ἀκτῖνας παυομένας μαρμαρύγοντα, ἀλλ' ἄληκτον θεότητα ἐξαστράπτοντα. Σὲ δὲ δικαίως ἡ κτίσις δοξάζει, σὲ πάντες ἄνθρωποι προσκυνοῦσιν. Ἀλλὰ μὴ παύσῃ πρεσβεύουσα ὑπὲρ πάντων ἡμῶν τὸν εὐδοκήσαντα ἐν σοὶ γενέσθαι καὶ ἐκ σοῦ σαρκωθῆναι Χριστὸν τὸν ἀληθινὸν Θεὸν ἡμῶν, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμή, κράτος, μεγαλοσύνη τε καὶ μεγαλοπρέπεια, ἅμα τῷ Πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας αἰώνων. Ἀμήν.*

Constantinople. M. Jugie
des Augustins de l'Assomption.

Anm. der Redaktion: In dem Augenblick, wo das Imprimatur erteilt werden soll, wird uns eine andere selbständige Ausgabe der beiden Reden Abrahams zugesendet: Sancti Abramii archiepiscopi Ephesi sermones duo.....nunc primum edidit Michael Krascheninnikov. Das Buch trägt das Datum: Iurievi Livonorum 1911, ist aber, wie uns der Herausgeber freundlichst mitteilt, als Dorpater Universitätsprogramm erst Ende 1912 ausgedruckt und erst kürzlich erschienen. Selbstverständlich hätte die B. Z. Jugies Ausgabe nicht gebracht, wenn die Absicht einer selbständigen, auf breiterer Grundlage aufgebauten Edition uns bekannt gewesen wäre; unter den jetzigen Umständen läßt sich die Doppelausgabe nicht mehr vermeiden. Das nächste Heft der B. Z. wird eine ausführliche Würdigung der beiden Ausgaben bringen.

1) *ἐκραταιούτῳ* A. 2) Luc. II, 40. 3) *ἄρτον ζωοποιὸν* A.

Arethas von Kaisareia kein Sospitator der Aristotelesbriefe.

In seinem im XX. Bande dieser Zeitschrift, S. 140—146, erschienenen interessanten Aufsatz „Zur byzantinischen Schnellschreibekunst“ hat J. Dräseke die Vermutung geäußert, daß der gelehrte Erzbischof Arethas von Kaisareia, ein Schüler des Photios, „auch den Briefen des Aristoteles seine ordnende und erhaltende Fürsorge gewidmet“ habe. Die Sache wäre von nicht geringer Bedeutung schon wegen der überraschend langen Fortexistenz der Briefe des Stagiriten, die sich damit ergeben würde. Allein jene Vermutung ist leider nachweislich unzutreffend, wovon sich Dräseke aus meinem ihm anscheinend unbekannt gebliebenen Buche über syrisch-arabische Aristotelesbiographien und syrische *εἰσαγωγή*-Kommentare[1]) leicht hätte überzeugen können.

Er geht aus von der nach Buhle in Ersch und Gruber, Enzyklopädie V S. 286 durch Stahr, Aristotelia (Halle 1830) S. 284 gemachten Angabe, daß laut eines arabischen Verzeichnisses der Aristotelesschriften „nach“ Andronikos von Rhodos „ein gewisser Aretas eine geordnete Sammlung der in den hinterlassenen Handschriften des Stagiriten in großer Anzahl vorgefundenen Briefe“ veranstaltet habe. Entgegen der von Stahr a. a. O. alsbald geäußerten Annahme, daß es sich hier um „eine Verschreibung“ aus dem Namen des schon in der Schrift des Ps.-Demetrios von Phaleron *Περὶ ἑρμηνείας* als Sammler von Aristotelesbriefen bezeugten Artemon handeln dürfte, möchte er hier den byzantinischen Kirchenfürsten des 10. Jahrhunderts genannt glauben. Das fragliche Verzeichnis der Schriften des Aristoteles, für das Buhle und Stahr sich nur auf Casiris Bibliotheca Arab. Hispan. vom Jahre 1760 berufen konnten, liegt nun aber heute in zwei nicht von einander abhängigen Textgestalten, wie sie in den Werken des Ibn al-Qifṭî[2])

1) Aristoteles bei den Syrern vom V.—VIII. Jahrhundert. Erster Band. Syrisch-arabische Biographien des Aristoteles. Syrische Kommentare zur *ΕΙΣΑΓΩΓΗ* des Porphyrios. Leipzig 1900.

2) Herausgeg. von Jul. Lippert. Leipzig 1903. Das Verzeichnis der Aristotelesschriften steht hier S. 42—48 und war schon früher separat ediert und behandelt von Aug. Müller in Morgenländische Forschungen. Festschrift . . . Fleischer . . . gewidmet. Leipzig 1875. S. 1—32.

und Ibn Abî Uṣaibiʿa[1]) überliefert sind, im Drucke vor und wurde von mir in dem genannten Buche S. 53—104 nach beiden Rezensionen übersetzt und eingehend untersucht.

Festzustellen ist zunächst, daß tatsächlich in keiner der zwei Gestalten des arabischen *πίναξ*-Textes etwas darauf hindeutet, als sei die Briefsammlung des vermeintlichen Arethas derjenigen des Andronikos gegenüber die jüngere. Vielmehr wird die letztere an zweiter Stelle genannt. Hat diese Reihenfolge chronologische Bedeutung, so wird die Lebenszeit des Andronikos[2]) zu einem festen terminus ante quem für diejenige — ich will einmal vorläufig sagen — des Unbekannten, der dann in keinem Falle ein Byzantiner sein kann. Mindestens aber bezeichnet sie keinen terminus post quem für dieselbe. Das Schriftenverzeichnis entstammt aber weiter, wie seine beiden arabischen Tradenten angeben, der Schrift eines Ptolemaios, die Ibn al-Qifṭî als eine an einen Gallus gerichtete bezeichnet, und dieser Ptolemaios ist, wie ich nach dem Vorgange von Christ[3]), Littig[4]) und Lippert[5]) a. a. O. S. 13f. gezeigt habe, urkundlich als identisch bezeugt mit dem nach Suidas s. v. *Ἐπαφρόδιτος* der Zeit Neros und der Flavier angehörenden Ptolemaios Chennos, dem Verfasser der von Photios biblioth. cod. 220 exzerpierten *Καινὴ ἱστορία.*[6]) Jedenfalls dessen Lebenszeit also bildet den äußersten terminus ante quem für die Entstehung der von Dräseke dem Arethas von Kaisareia vindizierten *ἔκδοσις* von Aristotelesbriefen. Endlich — und dies macht alle sonstigen Erörterungen überflüssig — liegt zwar die von Stahr vermutete Verschreibung nicht vor, aber nur deshalb, weil als Name des Urhebers der präsumptiv älteren Briefsammlung überhaupt nicht „Arethas“, sondern geradezu „Artemon“ überliefert ist. Während nämlich bei Ibn Abî Uṣaibiʿa in der betreffenden Angabe der Eigenname ausgefallen ist, bieten bei Ibn al-Qifṭî die

1) Herausgeg. von Aug. Müller. Kairo-Königsberg 1884. Unser Schriftenverzeichnis I S. 67ff.

2) D. h. nicht das „Ende des 1. Jahrhunderts n. Chr.“, wie Stahr a. a. O. schreibt, ohne daß Dräseke dagegen einen Widerspruch geltend machte, sondern schon die Zeit vor ca. 45 v. Chr. Vgl. Susemihl, Gesch. d. griech. Literatur in d. Alexandrinerzeit II S. 305f.

3) Gesch. d. griech. Literatur² S. 400 bzw. 634 (⁴ S. 792).

4) Andronicos von Rhodos. I. München 1890 (Programm des Kgl. Maximiliansgymnasiums) S. 19.

5) Studien auf dem Gebiete der griechisch-arabischen Übersetzungsliteratur. Heft 1. Berlin 1894. S. 23f.

6) Der Mann führt in der arabischen Überlieferung den Beinamen des „Fremden“, was auf einer durch das Mittelglied des Syrischen ermöglichten Verwechselung von *Χέννος* und *ξένος* beruht.

sämtlichen 13 von Lippert für seine Ausgabe herangezogenen Hss übereinstimmend ohne jede Variante أرطامن d. h. *Ἀρτέμων.*[1])

Die älteste Ausgabe von Briefen des Stagiriten wurde demnach eben durch Artemon[2]), wie nach Ptolemaios Chennos die beiden Araber bezeugen, in acht, eine spätere wurde durch Andronikos von Rhodos in zwanzig Volumina veranstaltet. Von einem — wäre es auch nur teilweisen — Fortleben der einen oder der anderen Ausgabe bis in die byzantinische Zeit fehlt jede Spur.

Achern (Grhgt. Baden). **A. Baumstark.**

1) Vgl. Ausgabe S. 47.

2) Susemihl a. a. O. S. 512 will an A. von Kassandreia denken. Ich sehe aber nicht ein, warum schließlich nicht ebenso gut an den Pergamener oder an einen dritten Träger des Namens gedacht werden könnte. Daß die Ausgabe Artemons derjenigen des Andronikos gegenüber, wie es schon die Reihenfolge des Ptolemaios-*πίναξ* nahe legt, die ältere war, scheint ihre Anführung in der rhetorischen Schrift *Περὶ ἑρμηνείας* zu sichern, deren wirklicher Verfasser ein Zeitgenosse Ciceros gewesen sein dürfte.

Die grusinische Malalasübersetzung.

In der zweiten Auflage seiner Geschichte der byzantinischen Literatur (S. 329) gibt Krumbacher eine Mitteilung des Professors des Grusinischen am Moskauer Lazarev-Institut für orientalische Sprachen A. Chachanov wieder, daß sich im Tifliser Kirchenmuseum eine grusinische Übersetzung der Chronik des Malalas befände, und diese Mitteilung ist schon in verschiedene Bücher, z. B. in Helmolts Weltgeschichte (5, 45), übergegangen. Ich habe natürlich für diese Übersetzung stets das lebhafteste Interesse gehabt und mich schon Ende der neunziger Jahre an meinen damals in der alten Kolchierstadt Kutais als Oberlehrer tätigen Bruder Mag. A. Gleye, einen Kenner des Grusinischen, mit der Bitte gewandt, mir Näheres über die Tifliser Hs mitzuteilen, was ihm leider nicht möglich war. Die Verhältnisse fügten es, daß einige Jahre darauf Herr Chachanov mein Kollege an der Schule des Konservatoriums der Moskauer philharmonischen Gesellschaft war. Ich bat ihn damals, sich bei einem Aufenthalte in seiner grusinischen Heimat für die Hs zu interessieren. Als ich dann im Herbste 1910 erfuhr, daß mit Unterstützung der Berliner Akademie der Wissenschaften Dr. Kluge in Tiflis photographische Aufnahmen von grusinischen Handschriften machen würde, wandte ich mich an ihn nach Tiflis mit der Bitte um eine Nachricht über den grusinischen Malalas. Wie Herr Dr. Kluge mir am 20. X. 1910 aus Berlin mitteilte, hätte ihn meine Bitte dank vermutlicher Nachlässigkeit des Dragomans des Deutschen Konsulats in Tiflis erst drei Tage vor seiner Abreise erreicht, wo er alles eingepackt und auch keine Platten mehr übrig hatte. Abgesehen davon könne er im Katalog des Kirchenmuseums eine derartige Hs nicht finden. Ich bat darauf Prof. Chachanov um eine nähere Mitteilung. Am 30. XI. 1910 schrieb er mir, daß er die Hs in Tiflis noch vor Herstellung des Kataloges des Kirchenmuseums selbst gesehen hätte. Später wäre es seine Absicht gewesen, sich eingehend mit ihr zu beschäftigen, aber bei seinem nächsten Aufenthalte in Tiflis habe er sie nicht mehr im Museum vorgefunden. „Wohin sie geraten ist, ist unbekannt. Schade, daß sie verschwunden ist.“

Es scheint, daß das Anathema, welches den Monophysiten Johannes Diakrinomenos und sein Werk getroffen hat, bis in unsere Tage sogar auf das Schicksal der Übersetzungen seines Werkes nachwirkt. Ich sage Übersetzungen, weil von der als Grundlage für die Ausgabe des griechischen Textes unentbehrlichen slavischen Übersetzung, von deren Edition ich vor 20 Jahren aus Loyalitätsgründen Abstand nahm, von W. Istrin, der schon damals über eine Abschrift des slavischen Textes verfügte, bislang bloß Buch 1—9 vorgelegt worden ist.

Ich werde wohl den Abschluß der slavischen Ausgabe nicht mehr erleben. Über den Charakter der Istrinschen Ausgabe werde ich mich notgedrungener Weise nächstens im 'Archiv für slavische Philologie' äußern müssen.

Dresden. C. E. Gleye.

De commentarii cuiusdam magici vestigiis

„De catalogis heurematum“ disputans, Martinus Kremmer (Lipsiae 1890) sagacissime coniecit (p. 44 adn. 2) „*Nonnum*“ in scholiis (M. P. G. 36. col. 1017 sq. $\overline{\xi\beta}$ *κ. τ. λ.*), ad Gregorii Nazianzeni catalogum (or. IV 107—109, M. P. G. 35, col. 641 C—645 B) confectis, „libro aliquo usum esse de divinatione composito“ et q. s.

At eiusmodi operis cuiusdam vestigia etiam apud *Cosmam Hierosolymitanum* (s. VIII), *Georgium Cedrenum* (s. XI—XII), *Pseudo-Eudociam* (s. XVI) exstant, deinde etiam apud *Eliam Cretensem* (s. IX—X), *Georgium Monachum* (s. IX) inveniuntur et denique apud *Suidam* recurrunt.

Ipsos igitur perspiciamus locos, quorum ea est indoles, ut alteri auctorum nomina exhibeant, alteri omittant. — *Prioris recensionis* (A) exemplum antiquissimum, ni fallor, apud *Nonnum* (s. VI) exstat: *Τὴν δὲ μαγείαν, φασίν, εὗρον Μῆδοι, εἶτα Πέρσαι. Διαφέρει δὲ μαγεία γοητείας καὶ γοητεία φαρμακείας τούτοις· ὅτι ἡ μὲν μαγεία ἐπίκλησίς ἐστι δαιμόνων ἀγαθοποιῶν, πρὸς ἀγαθοῦ τινος σύστασιν· ὥσπερ τὰ τοῦ Ἀπολλωνίου Τυανέως θεσπίσματα δι ἀγαθὸν γεγόνασιν. Γοητεία δέ ἐστιν ἐπίκλησις δαιμόνων κακοποιῶν, περὶ τοὺς τάφους εἱλουμένων, ἐπὶ κακοῦ τινος σύστασιν· γοητεία δὲ ἤκουσεν ἀπὸ τῶν γόων καὶ τῶν θρήνων τῶν περὶ τοὺς τάφους γινομένων. Φαρμακεία δέ, ὅταν διά τινος σκευασίας θανατηφόρου ἢ πρὸς φίλτρον δοθῇ*[1]*) ἢ καὶ ἄλλως πως προσαχθῇ τινι διὰ στόματος. . . Τελμισσός, πόλις ἐστὶ Λυκίας·*[2]*) αὕτη δὲ παλαιοτάτη πόλις· ἦν δὲ καὶ ἐπὶ τῶν χρόνων τοῦ Κροίσου. Οὗτοι λέγονται πρῶτοι τοὺς ὀνείρους εὑρεῖν καὶ διακρίνειν τὰ τέρατα. Ἔλεγον γάρ, εἰ γέγονέ τι παράδοξον, ὅτι τόδε σημαίνει καὶ πάντως ὡς ἂν εἶπον συνέβαινεν ἐξέρχεσθαι. . . Λέγονται τοίνυν Φρύγες εὑρεῖν πᾶσαν τὴν οἰωνιστικήν·*[3]*) Τῆς δὲ οἰωνιστικῆς τὸ μέν ἐστιν ὀρνεοσκοπητικόν, τὸ δὲ οἰκοσκοπητικόν, τὸ δὲ ἐνόδιον, τὸ δὲ χειροσκοπητικόν, τὸ δὲ*

1) Sic fortasse scribendum pro *δοίη*; cf. Cosm. Hieros. M. P. G. 38 col. 491.

2) Ita legi in cod. Cantabr. Coll. Trin. 209 (s. XI) fol. 345ᵃ. — Cf. *Patzig*, De Nonnianis in IV orationes Gregorii Naz. commentariis, Leipzig 1890, p. 22.

3) *Λέγονται . . οἰωνιστικήν* addunt praeter i e Br corr. (Patzig p. 6) etiam codd.: Cantabr. Coll. Trin. 209 fol. 345^b; Brit. Mus. Add. 36634 (s. X) f. 236^a. Cf. Cod. Vat. 1446 (s. XIII) f. 416^a: . . *ὀρνεοσκοπητικόν· ὃ ἐξεῦρον Φρύγες κ. τ. λ.*

παλματικόν.[1]) *Ὀρνεοσκοπητικὸν δέ ἐστιν, ὅταν πετομένου τοῦδε ἢ τοῦδε ὄρνιθος ἢ ἔμπροσθεν ἢ ὀπίσω ἢ δεξιὰ ἢ ἀριστερὰ εἴπωμεν, ὅτι τόδε σημαίνει· λέγεται δὲ ἐξευρηκέναι πρῶτος Τηλέγονος. Οἰκοσκοπητικὸν δέ ἐστιν, ὅταν τὰ ἐν οἴκῳ συμβαίνοντα ἐξηγήσηται καὶ εἴπῃ, ὅτι τόδε σημαίνει. Ἐπειδὴ ἐν τῇ στέγῃ ἐφάνη γαλῆ ἢ ὄφις ἢ μῦς, ἢ ἐκενώθη ἔλαιον ἢ μέλι ἢ οἶνος ἢ ὕδωρ ἢ τέφρα ἢ ἄλλο τι, ὅτι τόδε σημαίνει· ταῦτα δὲ συνεγράψατο Ξενοκράτης. Ἐνόδιον δέ ἐστιν, ὅταν ἐξηγήσηται τὰ ἐν τῇ ὁδῷ ὑπαντῶντα· [ὅταν] ὅτι ἐάν σοι ὑπαντήσῃ τις τόδε βαστάζων, τόδε σοι συμβήσεται· ἐὰν ὁ δεῖνα, τόδε· ὅπερ συνεγράψατο Πόλλης. Χειροσκοπητικὸν δέ ἐστιν, ὅταν διὰ ἐκτάσεως τῶν χειρῶν καὶ διὰ τῶν ῥυτίδων εἴπωμεν, ὅτι τόδε ἢ τόδε αὐτὸν μένει, ἢ ὅτι γαμεῖ ἢ παιδοποιεῖ ἤ τι τοιοῦτον· ὅπερ συνεγράψατο Ἕλενος. Παλματικὸν δέ ἐστιν τὸ διὰ τῆς πάλσεως τοῦ σώματος γνωριζόμενον· οἷον, ἐπάλθη ὁ δεξιὸς ὀφθαλμός· τόδε σημαίνει, ἢ ὁ ὦμος ἢ ὁ μηρός· τόδε· ὃ συνεγράψατο Ποσειδώνιος καὶ ἄλλοι πολλοί* (M. P. G. 36 col. 1021 sq., ο̄ v. 10—οβ̄).

Ad Nonnum redeunt ea, quae *Cosmas Hierosolymitanus* habet in schol. ad Greg. Naz. carm. (M. P. G. 38 col. 491): *Τὴν δὲ μαγείαν, φησίν, εὗρον Μῆδοι . . . δοθῇ τινι διὰ στόματος* et quae in appendice (l. l. col. 626, κ̄, κᾱ) adiecit: *Τελμισσὸς πόλις ἐστὶν Λυκίας . . . ἐξέρχεσθαι . . . Λέγονται πᾶσαν τὴν οἰωνιστικὴν οἱ Φρύγες εὑρεῖν . . . ὃ συνεγράψατο Ποσειδώνιος καὶ ἄλλοι πολλοί.*[2])

Item hic referendus est *Georgius Cedrenus* (cuius catalogum Kremmer omisit): . . *Ὅτι γεωμετρίαν μὲν Αἰγύπτιοι πρῶτοι ἐξεῦρον . . μαγείαν δὲ καὶ γοητείαν καὶ φαρμακείαν Μῆδοι καὶ Πέρσαι. Ἔστι δὲ μαγεία* et q. s. (nisi quod paululum sunt concisiora) usque ad: *πρὸς φίλτρον δοθεῖσά τινι διὰ τοῦ στόματος* (Hist. Comp. I 73, 4 ed. Bonn.).

Nonnum denique ad verbum fere exscripsit *Pseudo-Eudocia* (Palaeocappa): *Οἱ ἐκ Τελμισσοῦ* . . hic pauca quaedam adiecit . . *Τῆς οἰωνικῆς . . . ὃ συνεγράψατο Ποσειδώνιος* (DCCXXXIII—DCCXXXIV, p. 520—522 Flach).

Altera recensio (B), quae auctorum nominibus caret, primum in *Eliae Cretensis* commentario ad Gregorii Nazianzeni orationes conscripto (ad or. IV 109) apparet. Quem locum, adhuc e Latina tantum Leunclavii translatione notum (a. 1571; v. ex. gr. Ed. Bill. Col. 1690 II 374 D — 375 A — C), e *Vaticano* Eliae profero *codice 1219 s. XIII*[3]),

1) Sic cum codicibus Br L T B O P S (Patzig p. 6) et Vat. 1446 scribendum.

2) Cf. *Patzig* l. l. p. 14 sq.

3) Vol. I. Fol. 2ᵃ: *Ἐξήγησις τοῦ ἱερωτάτου μητροπολίτου Κρήτης κυροῦ Ἠλίου, εἰς τοὺς μὴ ἀναγινωσκομένους λόγους τοῦ ἐν ἁγ. π. ἡμ. Γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντίνου πόλεως τοῦ Θεολόγου.*

in quem, cum Gregorianarum epistularum quaererem libros, forte fortuna incidi. In huius igitur codicis vol. I. fol. 158ª—158ᵇ haec leguntur (post sollemnem illum heurematum catalogum): *τὴν δὲ μαγείαν καὶ γοητείαν Μῆδοι μὲν ἐφεῦρον καὶ Πέρσαι· διαφέρειν δὲ ταύτας φασὶν ὥσπερ τοῖς ὀνόμασιν, οὕτως δὴ καὶ τοῖς πράγμασι· καὶ τὴν μὲν εἶναι ἐπίκλησιν δαιμόνων* ⟨*ἀγαθοποιῶν*⟩ *πρὸς ἀγαθοῦ τινος δῆθεν σύστασιν* (*θαυμάζω δὲ πῶς ἐκ πονηρῶν ἀγαθόν*)· *τὴν δὲ γοητείαν, ἐπίκλησιν δαιμόνων κακοποιῶν περὶ τοὺς τάφους εἰλουμένων· εἰληφέναι δὲ ταύτην τὴν κλῆσιν ἐκ τῶν ἐν τοῖς τάφοις γόων καὶ θρήνων τελουμένων. Τῆς τῶν ὀνειράτων δὲ καὶ τεράτων διακρίσεως πρώτους Τελμισεῖς φασι γενέσθαι εὑρετάς, ὧν τῇ διακρίσει πάντως ἕπεσθαι τὰ συμβαίνοντα· ἡ δὲ Τελμισὸς πόλις παλαιτάτη Λυκίας. Περὶ δὲ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς εἴρηται καὶ Ἀριστοτέλει. Τὴν δὲ οἰωνιστικὴν Φρύγες μὲν ἐξεῦρον· ἔστι δὲ αὐτῆς τὸ μὲν ὀρνεοσκοπικόν, τὸ δὲ παλματικόν, τὸ δὲ οἰκοσκοπικόν, τὸ δὲ ἐνόδιον, τὸ δὲ χειροσκοπικόν. Καὶ ὀρνεοσκοπικὸν μὲν ἐκάλουν τὸ τὴν ὀρνίθων πτῆσιν καὶ τὰ τούτων κινήματα περιεργαζόμενον, ὑφ' οὗ τοῦδε τυχὸν ἢ τοῦδε τοῦ ὄρνιθος ἔμπροσθεν ἢ ὄπισθεν ἢ δεξιὰ ἢ ἀριστερὰ πετομένου τεκμαιρόμενοι, τόδε ἢ τόδε ἀπαντήσεσθαι ἀπεφαίνοντο. Παλματικὸν δὲ τὸ διὰ τῶν παλλουμένων χωροῦν καὶ διὰ τῆς πάλσεως τῶν τοῦ σώματος μορίων, ὀφθαλμοῦ τυχὸν δεξιοῦ ἢ ἀριστεροῦ ἢ ὤμου ἢ μηροῦ, ἢ κνησμοῦ τυχὸν τοῦ ἐν τῷ ποδὶ καὶ τοῦ πρὸς τὸ οὖς ἤχου τόδε τι συμβήσεσθαι ἀποφαινόμενον. Οἰκοσκοπικὸν δὲ τὸ τῶν ἐν οἴκῳ γινομένων ἐξηγητικόν· οἱ γοῦν τούτῳ χρώμενοι φανείσης τυχὸν γαλῆς ἐν τῇ στέγῃ ἢ ὄφεως ἢ μυός, ἢ κενωθέντος ἐλαίου ἢ μέλιτος ἢ οἴνου, ἢ τέφρας χεθείσης, ἢ τρυσμοῦ ξύλου γενομένου ἢ ἑτέρου τινὸς τοιούτου τόδε τι προμηνύεσθαι διὰ τούτων ἔλεγον. Ἐνόδιον δὲ τὸ τῶν ἐν τῇ ὁδῷ ἐξηγητικόν, ᾧ δὲ καὶ ὁρῶν τινας προςανέχοντας οἰκτείρω τούτους τῆς ἀσυνεσίας· λέγουσι γάρ, ὅτι ἐάν τινι πορευομένων κατά τινα χρείαν ὑπαντήσῃ τις ἄνθρωπος, τοιῶσδε ἢ τοιῶσδε ἐσχηματισμένος, ἢ τόδε βαστάζων, τόδε τι συμβήσεται αὐτῷ χαροποιὸν ἢ σκυθρωπόν. Χειροσκοπικὸν δὲ τὸ διὰ τῆς ἐκτάσεως τῶν χειρῶν καὶ τῶν ἐν αὐταῖς ῥυτίδων τὰ καταληψόμενα τὸν τὴν χεῖρα τείνοντα ἐξηγούμενον. — Τούτων δὲ ἐμνημονεύσαμεν, οὐχ ἵνα τούτοις πιστεύωμεν, ἀλλ' ἵνα τοὺς προστετηκότας τούτοις τῆς ματαιότητος ταλανίζωμεν κ. τ. λ.*

Quae e *Basilio Minimo* (M. P. G. 36. 1121 C) sumpta esse[1]) non possunt, propterea quod ille (a me etiam in codice *Laur. S. Marco 688 s. X* [fol. 159] inspectus) nihil eiusmodi habet, neque ad Nonni commentarium sunt referenda[2]), cum alium omnino prae se ferant colorem

1) Cf. Patzig l. l. p. 21. 2) Cf. Patzig l. l. p. 23.

et ordinem atque res quasdam exhibeant Nonno ignotas (quas scriptura dilatata indicavi). Praeter unum Aristotelis nomen, eas ab Elia ipso inventas esse et adiectas vix crediderim, cum ille se huic doctrinae omnino inimicissimum esse minime dissimulet.

Georgius Monachus nunc in iudicium veniat, cuius locus (*Χρον.* p. 74 de Boor: *Τὴν δὲ μαγείαν καὶ γοητείαν καὶ φαρμακείαν Μῆδοι μὲν ἐφεῦρον καὶ Πέρσαι* . . usque ad p. 75: *τόδε αὐτῷ γενήσεται*) item ad hanc alteram pertinet recensionem, nominibus carens et illas Elianae expositionis proprias notas (*κνισμός, τρισμός*) exhibens. Qui locus tamen Eliae fons putari non potest, nam multo brevior est; ipse ex Elia fluxisse non videtur, nam ex. gr. *φαρμακείαν* continet apud Nonnum exstantem et ab Elia omissam: *φαρμακεία δὲ, ὅταν διά τινος σκευασίας θανατηφόρου πρὸς φίλτρον δοθῇ τινι διὰ στόματος* (p. 74. 18 sq.). Nihil denique probat a Georgio hic Nonnum et Eliam tam sollerter esse conglutinatos.

Utriusque autem *recensionis* signa peculiaria ea prae se ferunt, quae apud *Suidam* exstant, praecipue s. vv. *Γοητεία*[b] et *Οἰώνισμα*:

Γοητεία μαγεία καὶ φαρμακεία διαφέρει· ἅπερ ἐφεῦρον Μῆδοι καὶ Πέρσαι . . . δοθῇ τινι διὰ στόματος. [*μαγεία δὲ καὶ ἀστρολογία ἀπὸ Μαγουσαίων ἤρξατο· οἱ γάρ τοι Πέρσαι Μαγὼγ ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων ὀνομάζονται, καὶ Μαγουσαῖοι, οἱ αὐτοί. καὶ γοητεύω αἰτιατικῇ*] — *Οἰώνισμα καὶ οἰωνισμοί· αἱ διὰ τῶν πτηνῶν περιεργίαι. διαίρεσις οἰωνιστικῆς. ταύτην εὗρον πρῶτοι Φρύγες, ταύτης δὲ τὸ μέν ἐστιν ὀρνεοσκοπικόν . . . πρῶτος δὲ ἔγραψε περὶ τούτου Τηλέγονος.*[1]) *τὸ δὲ οἰκοσκοπικόν . . . ἢ τρισμὸς ἐγένετο ξύλων ἢ ἄλλο τι, τόδε προμηνύει· ὃ συνέγραψε Ξενοκράτης. τὸ δὲ ἐνόδιον . . . ὃ συνέγραψε Πόλλης. τὸ δὲ χειροσκοπικόν . . . ὃ συνέγραψεν Ἕλενος. παλμικὸν δὲ . . . ἢ κνησμὸς ἐν τῷ ποδὶ ἢ πρὸς τὸ οὖς ἦχος ἐγένετο, τόδε συμβαίνει· ὃ συνέγραψε Ποσειδώνιος* (pp. 246—247 et 766 Bekker).

Itaque vides hic et auctorum nomina recensionis A propria et eas res, quas recensio B demum ostendit. Primo quidem aspectu proclivis subit suspicio Suidam ex utroque fonte, e Nonno fortasse et ex Elia, hausisse, sed haec coniectura, quaestione accuratius computata, probari posse non videtur. Minime me fugit a Suida saepius plures fontes esse conflatos — veluti supra verba aliunde inculcata seclusi — sed ea ratio, qua Suidas varios locos conglutinat, raro eius est sollertiae, ut commissuras ipsas acri oculo subtrahat, hic locus autem continuam texturam palam exhibet. Quae cum ita sint, necessitudines illas inter singulos auctores intercedentes et discrepantias, quae soli Nonnianorum

1) Ex inventore fabuloso scriptorem fecit Suidas per imprudentiam.

codicum diversitati attribui[1]) non possunt, hac probabili ratione explicari posse censeo, ut Nonnum et Eliam — nescio an etiam Georgium Monachum et Suidam — *commentario* quodam usos esse putemus *de arte magica* conscripto, qui singularum disciplinarum inventores auctores expositiones contineret, et ex hoc *communi fonte* alium plura, alium pauciora, de divinationis[2]) disciplina praecipue, ad usum suum excerpsisse coniciamus. Videndum tamen ne iam eis epitoma tantum quaedam huius libri praesto fuerit, alii operi inculcata.

Nunc de auctoribus quaeramus in hoc commentario laudatis:

Telmessenses omni divinationis genere floruisse vetus opinio est (Herodoti I 78. 84; Cic. Divin. I 41 sq.; Plin. N. H. XXX 6; Arriani Anab. II 3) et nihil mirum, quod ex. gr. *Artemidorus* Daldianus celebres laudat Onirocriticon scriptores: *Aristandrum* (p. 31, 216, 217 Hercher)[3]) et *Apollodorum* (p. 77) Telmessenses.

De *Pollete* Suidam necesse est consulamus, qui duas sub hoc nomine glossas habet, perperam divisas, nam ad eundem pertinent auctorem. Cum posterior glossa illius loci de divinatione sola repetat verba[4]) ideoque nihil probet, priorem legas velim:

Πόλλης Αἰγιεὺς ἀπὸ Αἰγῶν τῆς Ἀσίας (κεῖται δὲ πλησίον Μαγνησίας καὶ Σμύρνης), φιλόσοφος, ἔγραψε κατὰ στοιχεῖον συμβολικὰ ἐν βιβλίοις β', οἰωνοσκοπικὰ ἐν βιβλίοις η', ἀριθμητικὰ ἐν βιβλίοις β', ἰήματα ἐν βιβλίοις β', περὶ τῆς καθ' Ὅμηρον οἰωνοπολίης, περὶ τῆς παρὰ Τυρρηνοῖς μαντικῆς, ἰατροσυμβολικά, περὶ δρυοκολάπτου ἱερὸν λόγον, κατοικιδίων α', θηρευτικόν, συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν γ', περὶ κεραυνῶν καὶ τῆς αὐτῶν παρατηρήσεως, καὶ ἄλλα (p. 869 Bekker).

Quae de *Xenocrate* sunt dicta, sine dubio ad Xenocratem illum pertinent *Aphrodisiensem*, primi p. Ch. n. saeculi[5]) *medicum*, saepius a Galeno laudatum (ex. gr. XII p. 627; XIV p. 260), cuius solum opusculum: *περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ἐνύδρων τροφῆς* (Ideler I 121—133) est ser-

---

1) Cf. *Patzig* p. 2.

2) De ratione quae inter divinationem et artem magicam omnino intercedit cf.: *H. Hubert*, Magia, in: Daremberg-Saglio, Dictionnaire des antiquités Grecques et Romaines III, 2, praecipue p. 1496; *Bouché-Leclercq*, Divinatio, ibd. II, 1.

3) Qui fuit *Alexandri Magni vates* (*Ἀρίστανδρος, ἀνὴρ Τελμισσεύς, μάντις*) toties ab *Arriano* laudatus (Anab. I 11. 2, 25. 8; cf. II 18. 1, 26. 4, 27. 2; III 7. 6, 2. 2, 15. 7; IV 4. 3, 9. 4, 15. 8. Cf. denique Artemid. p. 217 Hercher). Vid. etiam Ps.-Luc. Philopatr. 21. — Aristandrum quendam, qui *de portentis* scripserit, etiam *Plinius* commemorat: N. H. Elench. l. XVIII; l. XVII. 25 (38)

4) Ex eodem fonte hausta sunt, quae s. vocibus: *Τηλέγονος, Ἕλενος, Ξενοκράτης, Ποσειδώνιος* cett. leguntur.

5) V. *Galen.* vol. XII p. 248 (Kühn): . . *περὶ ὧν οὐκ οἶδα πῶς ἔγραψεν ὁ Ξενοκράτης, ἄνθρωπος οὐ πάλαι γεγονώς, ἀλλὰ κατὰ τοὺς πάππους ἡμῶν.*

vatum. Haec sufficiat e Galeno proferre: . . *καθάπερ καὶ Ξενοκράτης ὁ Ἀφροδισιεὺς ἐποίησεν, ἄνθρωπος τἆλλα περίεργος ἱκανῶς καὶ γοητείας οὐκ ἀπηλλαγμένος* (vol. XII p. 793).

Artem medicam enim et magicam apud antiquos artissimo fuisse coniunctas vinculo et inter omnes constat et a Plinio ex. gr. (N. H. XXX 2) expressis verbis probatur: „artem *magicam natam primum e medicina* nemo dubitabit ac specie salutari inrepsisse velut altiorem sanctioremque medicinam“ et q. s.

De *Posidonii* deinde Stoici opere *Περὶ μαντικῆς* et *Aristotelis* libro *Περὶ ἐνυπνίων καὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς* hic agi manifestum est.

Difficilior est quaestio de *Heleno* illo chiroscopeticon auctore: In nomine ipso non est, ut iusto plus offendamus, nam similia sunt nomina celebrium medicorum vel mulomedicorum: Chironis et Absyrti (s. IV), qui in Claudii Hermeri (ed. Oder, v. p. XIV, adn. 1) et Vegeti Renati (ed. Lommatzsch, v. Prol. 3) libris laudantur; in Hippiatricorum autem sylloge, a Symone Grynaeo (a. 1537) edita[1]), sex *Ἑλένου Ἱππιάτρου* proferuntur *μαλάγματα πρὸς μελικηρίδας* vel *παραπρίσματα* (p. 207—208 *κεφ.* $\overline{OZ}$). Itaque non multum a vero aberravisse videbitur, si qui Heleno illi mulomedico etiam libellum quendam magicum Chiroscopeticon ascripserit. Nam, ut cum Vegetio dicam (Prol. 6), „mulomedicinae doctrina ab arte medicinae non adeo in multis discrepat, sed in plerisque consentit“, illius autem aetatis medicinam cum magia omnino arte fuisse conexam iam supra vidimus. Ceterum v. ex. gr. Suid. s. v. *Ἀστράμψυχος*: *Ἀ.*, ὃς *βιβλίον ἰατρικὸν εἰς ὄνων θεραπείαν πεποίηκε, καὶ ὀνειροκριτικόν* (p. 186 Bekker). — Doctrinae denique, in malagmatis illis conspicuae, indoles et ipsius Graecitatis color (*φασκία, σχαστήριον, κολλύριον*) suspicionem movent Helenum illum fortasse non multum ab Absyrti aetate (v. Oder l. l. p. VIII, XVI) afuisse et item priore IV. saeculi dimidio vixisse.

Si nunc de *tempore* quaeritur, quo totus ille commentarius, de quo agitur, exstiterit, id ante omnia certum apparet eum *post Xenocratem medicum atque Apollonium Tyanaeum* (s. I. p. Ch. n.), qui in recensione A laudantur — et *ante „Nonni“ aetatem* (s. VI.)[2]) esse compositum; si autem ea, quae de Heleno conieci, vera sunt, commentarium illum item *ante s. VI., sed post prius saeculi IV. dimidium* apparuisse est putandum.

Nescio denique, an ad eiusmodi librum quendam ea sint referenda, quae *Ioannes Chrysostomus* in Hom. XXXVIII 5 (M. P. G. 60, col. 274—

1) Veterinariae medicinae libri duo, a Ioanne Ruellio Suessionensi olim quidem latinitate donati, nunc vero iidem sua, hoc est graeca lingua primum in lucem editi, Basileae ap. Ioan. Valderum 1537. 2) V. Patzig l. l. p. 30.

275) commemorat: . . ἃ δὲ αὐτὸς ἐπίσταμαι, ἐρῶ πρὸς ὑμᾶς· Ἐκινήθη ποτὲ τυράννων ὑποψία ἐν τῇ πόλει τῇ ἡμετέρᾳ (τότε δὲ ἔτι μειράκιον ἤμην)· καὶ πάντων ἔξωθεν τὴν πόλιν παρακαθημένων τῶν στρατιωτῶν, τυχὸν ἀπλάστως βιβλία ἐζήτουν γοητικὰ καὶ μαγικά. Καὶ ὁ γράψας τὸ βιβλίον, ῥίψας ἀκατασκεύαστον εἰς ποταμόν, ἑάλω, καὶ ἀπαιτούμενος οὐκ εἶχε δοῦναι, ἀλλὰ περιήγετο τὴν πόλιν ἅπασαν· δέσμιος· ὡς δὲ τῶν ἐλέγχων ἐπιτεινομένων δέδωκε δίκην, τότε ἐγὼ εἰς μαρτύριον ἀπιέναι βουλόμενος, ἐπανήειν διὰ τῶν κήπων παρὰ ποταμὸν μετὰ καὶ ἑτέρου τινός. Ἰδὼν δὲ ἐκεῖνος τὸ βιβλίον ἄνω ἐπιπλέον, τὸ μὲν πρῶτον ἐνόμιζεν ὀθόνην εἶναι, γενόμενος δὲ ἐγγὺς ἔγνω, ὅτι βιβλίον ἦν, καὶ καταβὰς ἀνείλετο. . . Ἀνακλᾷ μέρος τῆς σελίδος καὶ εὑρίσκει ἐγγεγραμμένα μαγικά κ. τ. λ.[1])

Lutetiae Parisiorum. **Gustavus Przychocki.**

1) Negari tamen non potest hic fortasse non de solo eiusmodi commentario, sed etiam de ipsius magiae agi legibus ac praeceptis, de quibus cf. ex. gr. A. Abt, Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei, Gießen 1908 (Dieterich-Wünsch, Religionsgesch. Versuche und Vorarbeiten IV, 2), praecipue pp. 106—231.

— **Addenda:** De Gregorii Nazianzeni scholiastis brevi proditura est peculiaris dissertatio Ioannis Sajdak: Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. V. Indicem Academiae Litterarum Cracoviensis: Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie. Classe de Philologie. N. 7—8. Juillet—Octobre 1912. Cf. I. Sajdak, Eos 17 (1911) p. 193—198; B. Z. 21 (1912) p. 604—605.

Unbekannte griechische Handschriften der Patriarchatsbibliothek zu Jerusalem.

Bei einem Besuche in der mir von früher wohlbekannten Patriarchatsbibliothek zu Jerusalem erfuhr ich, daß noch einige griechische Hss nicht katalogisiert seien. Sie gehören zu der Sammlung, die in der Bibliothek als '*Συλλογὴ Σ. μητροπολίτου Ναζαρὲτ κ. Φωτίου καὶ Παρθενίου ἀρχιμανδρίτου καὶ καμεράση τ. ἱεροῦ κοινοῦ*' aufbewahrt wird und alles enthält, was sich im Nachlasse verstorbener Mönche oder sonstiger Mitglieder der Brüderschaft vom hl. Grabe findet. Im ganzen waren es 42 Nummern[1]), aber mit wenig Ausnahmen junge und ziemlich wertlose Hss. Ich habe trotzdem ein genaues Verzeichnis angefertigt und bin gern bereit, auf Wunsch nähere Auskunft zu geben. Hier biete ich nur das Wichtigste.

Triodia: Nr. 55, 56[b], 58 (Fragm., 13. Jahrh.), 59[c], 60 (Fragm., 12. Jahrh.), 63 (desgl.), 76, 77, 79, 85.

Homilien: Nr. 57 (Chrysostomos, 13. Jahrh.), 71 (Fragm., 14. Jahrh.), 72, 73, 74, 78.

Paterika: Nr. 59[b] (Fragm., 12. Jahrh.), 70 (Fragm., 16. Jahrh.), 92.

Nomokanones: Nr. 69 (Fragm.), 75[b] (desgl.), 91 (*Ἰωάννης ὁ Νηστευτής*, 15. Jahrh., 127 Blätter; vgl. Migne, P. G. 88 col. 1887 ff.).

Lehrbücher der Kirchenmusik: Nr. 89 (*τόμος τρίτος τῆς παπαδικῆς τοῦ νέου συστήματος κτλ.*, 17. Jahrh.), 94 (inc.: *ἀρχὴ τῶν σημαδίων τῆς μουσικῆς τέχνης*, 16. Jahrh., sehr schön geschrieben).

Martyrologien: 56[a] (Fragmente, 14. Jahrh., z. B. *μαρτύριον μαρκιανοῦ, νικάνδρου, ἀπολλωνίου κτλ., ἄθλησις τοῦ ἁγίου μάρτυρος Παύλου*), 61 (Martyrium des Polykarp, gekürzt, 17. Jahrh., vgl. *Χρυσ. Ἀ. Παπαδόπουλος, Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Πολυκάρπου*, Alexandrie 1908), 84.

Εὐαγγέλια: Nr. 59[a] (Fragm., 11. Jahrh., Matth. 27, 3—46 + Joh. 15, 12—16, 7), 59[d] (Fragm., 14. Jahrh., Matth. 27, 45—28, 20), 67[a] (Fragm., 9.? Jahrh., Unzialschrift, Luc. 2, 16—20; 21—52. Matth. 2, 1—8. Luc. 22, 3—19. Joh. 12, 50. Matth. 26, 6. Luc. 22, 1—3. Matth. 26, 9—20. Joh. 13, 3—6. Matth. 26, 21—24. 58—72. Joh. 13, 33—14, 2), 68, 86.

1) Nämlich Nr. 55—96. Nr. 1—54 hat *Κλεόπας Μ. Κοικυλίδης* in *Κατάλοιπα χειρογράφων Ἱεροσολυμιτικῆς βιβλιοθήκης* 1899 beschrieben.

Von Einzelheiten nenne ich:

Nr. 65[b]: Fragmente der Lieder *Ῥωμανοῦ τοῦ μελῳδοῦ* (13. Jahrh.); 75[a]: Testament des Arsenios, Patriarch von Kpel (15. Jahrh., vgl. Migne, P. Gr. 140 col. 948 ff.); 80[a u. b]: Abhandlungen des Georgios Koressios aus Chios (18. Jahrh.); 87 u. 95: Gregor von Nazianz mit den Scholien des Daniel Kerameus (18. Jahrh.); 96: Sammelhandschrift (17. Jahrh., darin: Gregor von Nazianz; Hymnen; *Σόλωνος Ἀθηναίου γνωμικά*; *Βασιλείου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως κεφάλαια παραινετικά* ξϛʹ [vgl. Migne P. Gr. 107 col. XXI ff.]; *Θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας παιδεία βασιλικὴ πρὸς τὸν Πορφυρογέννητον Κωνσταντῖνον* [vgl. Migne P. Gr. 126 col. 253 ff.]; *Ἔκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν . . . Ἀγαπήτου διακόνου* [vgl. Migne P. Gr. 86 col. 1164 ff.]; Hesiods *ἔργα καὶ ἡμέραι*; Phokylides; Basileios der Große; Synesios; *περὶ τοῦ λειψάνου τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου* [vgl. Migne P. Gr. 160 col. 768 ff.]).

Immerhin wird es sich empfehlen, die Sammlung im Auge zu behalten, da sie recht wohl auch alte wertvolle Hss erwerben kann.

Dresden. **P. Thomsen.**

Rettifica ai *ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΕΙΑ* di Lampros.

Il trattatello *Περὶ ψυχῆς*, del quale è una copia nel codice Escurialense *Φ*—III—15 ai ff. 286—293 ed un saggio come di un' opera di Gennadio Scolario fra le *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά* di Sp. P. Lampros *Β'* (1912) 171, era già edito fra le opere di S. Massimo Confessore (Patr. gr. 91, 353 sgg.), nè può, di certo, togliersi a lui par attribuirlo allo Scolario.

Anche il dialogo dommatico di Gennadio, di cui il L., ib. 169 sg., riferisce solo un tratto, fu stampato per intero a Novgorod dal vescovo Arsenij nel 1896; cf. B. Z. 6, 625.

Roma. **Giovanni Mercati.**

L'Ἔπαρχος Αἰγύπτου
nei papiri di Theadelphia.[1])

Un funzionario col titolo di ἔπαρχος Αἰγύπτου è di frequente menzionato nei papiri di Theadelphia che il loro dotto editore ed illustratore Pietro Jouguet considera come il preside dell' *Aegyptus Iovia*, una delle nuove provincie istituita in Egitto da Diocleziano e la cui giurisdizione si sarebbe estesa anche sui territori amministrati dagli altri presidi dell' *Herculia*, cioè, e della Tebaide.[2])

È questa in sostanza l' ipotesi adombrata da Edoardo Schwartz nella sue geniale ricostruzione dal siriaco della lista atanasiana degli ἡγεμόνες ἔπαρχοι Αἰγύπτου[3]), svolta con maggiore ampiezza, non però senza oscurità da Mattia Gelzer nei suoi studi sull' amministrazione bizantina dell' Egitto[4]), e ben chiarita da Paolo M. Meyer nella *Berl. Phil. Woch.* 1912, p. 530. Ma questa ipotesi, per quanto propugnata da papirologi così autorevoli, non mi pare sostenibile. Difatti non può essere considerato buono argomento in sua difesa, ed è il solo che si adduce, il silenzio delle fonti sulla esistenza di un *praeses Ioviae*; il titolo poi di ἔπαρχος dato al preside di una provincia contraddice ai nostri documenti nei quali esso è chiamato sempre ἡγεμών; e coloro i quali asseriscono che il *praeses Ioviae* eredita dall' antico prefetto il titolo di ἔπαρχος e lo conserva accanto a quello di ἡγεμών, non si avvedono di cadere in una petizione di principio, poichè suppongono dimostrato ciò che invece dovrebbero dimostrare, e finalmente che un semplice preside avesse preminenza giurisdizionale sui colleghi delle altre provincie, è cosa assolutamente inconcepibile.

Se l' ἔπαρχος Αἰγύπτου dei papiri di Theadelphia non è adunque identico al *praeses Ioviae*, la logica vuole che sia l'antico prefetto, ma come possiamo allora spiegare la riforma di Diocleziano, il quale, mentre

---

1) Comunicazione letta al III. Congresso Archeologico Internazionale in Roma il 10 Ottobre 1912.

2) P. Jouguet, *Papyrus de Théadelphie*, 8, 2; p. 77 not. (a. D. 306); 24, 15—16; 25, 17—18 (a. D. 334); 17, 1 (a. D. 332); 18, 7 (III o IV secolo).

3) *Goetting. Gelehrte Nachrichten*, 1904 p. 334 e seg.

4) *Byz. Verwaltung Ägyptens*, p. 4.

aggregava le nuove provincie egiziane: *Aegyptus Iovia*; *Aegyptus Herculia* e *Thebais* con le due Libie alla diocesi di Oriente, sopprimeva il vicereame, sopprimeva l'antica prefettura, non essendo possibile per l'antico vicerè di Egitto di sottostare gerarchicamente al *vicarius* e più tardi *comes Orientis*? Non è difficile rispondere alla domanda, purchè si tenga ben presente che la funzione del prefetto non era unica, ma duplice. Infatti un papiro di Ossirinco (I, 39, 6) chiama il prefetto *ἡγεμὼν ἀμφοτέρων* e ciò significa, secondo la geniale interpretazione del Wilcken[1]), che il prefetto reggeva non solo l'Egitto, la *χώρα*, ma altresì Alessandria, la *πόλις*, come viene attestato anche dalla iscrizione famosa di Cornelio Gallo, che, all'inizio della prefettura, s'intitola appunto *praefectus Alexandreae et Aegypti.*[2]) Orbene, poichè nelle fonti postdioclezianee troviamo menzionato il titolo amministrativo *ἡγεμὼν τῆς Ἀλεξανδρείας*, ovvero, *τῆς πόλεως* e l'altro titolo *ἔπαρχος Αἰγύπτου*, dobbiamo legittimamente concludere che Diocleziano, sopprimendo la *τῆς Αἰγύπτου ἡγεμονία*, non intese affatto sopprimere anche quella di Alessandria commessa appunto al prefetto e che questi, dopo Diocleziano, continuò a reggere, come prima, Alessandria e a portare, secondo lo spirito eminentemente conservatore dei Romani, l'antico titolo di *ἔπαρχος Αἰγύπτου*, privo peraltro di contenuto e meramente onorifico. Per la qual cosa, l'*ἔπαρχος Αἰγύπτου* dei papiri di Theadelphia non è il *praeses Ioviae*, ma il governatore di Alessandria da cui dipende altresì l'*Aegyptus Iovia* nella quale provincia era situata la *πόλις*.

Ho detto che il titolo di *ἔπαρχος Αἰγύπτου* conservato al governatore di Alessandria era onorifico e privo di contenuto, nè la parola può sembrare eccessiva a chi consideri la condizione del prefetto prima di Diocleziano. Esso allora era il capo della prefettura non solo, ma aveva altresì un carattere regio, certificato, come ben nota Giacomo Lumbroso[3]), dagli obelischi innalzatigli talvolta come ad un re, da quei *yachts* reali, o *panfili* (così italianamente voleva chiamarli il p. Guglielmotti)[4]), sui quali navigava, da quei fondi regi che erano in suo possesso, dai riti propri degli antichi re che il prefetto osservava durante la piena del Nilo e da quella ceremonia religiosa di Arsinoe nella quale figura come un Faraone. Dopo Diocleziano, invece, la prefettura più non esiste, il carattere regio vien meno nel prefetto e tanto è vero che una profonda differenza esiste fra i due periodi, prima e dopo il

1) *Ostraka* I, 426.

2) C. III, 14147[5]. V. la mia nota sulla formula *ἡγεμὼν ἀμφοτέρων* negli *Studi Storici per l'antichità classica* I (1908) p. 284—288.

3) *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei* 1886, II, p. 57 e seg.

4) *Vocabolario marino militare,* s. v. panfilio.

297, che quando, nel 380 circa, l'Egitto si costituisce in diocesi indipendente, il prefetto cambia di titolo e viene promosso ad *Augustalis*.

Nè la giurisdizione che l'ἔπαρχος Αἰγύπτου esercitava, secondo alcuni testi papiracei[1]), in altre provincie, in concorrenza coi rispettivi presidi contraddice al carattere puramente formale del suo titolo, poichè cotesta giurisdizione non sorgeva in lui dalla riforma diocleziana, ma gli restava in forza dell'uso. In altri termini, sebbene dopo il 297, l'autorità del prefetto fosse in diritto limitata alla città di Alessandria e alla provincia che la conteneva, pure di fatto esso continuava ad esercitarla negli altri territori, quasi non esistessero i presidi delle nuove provincie istituite in Egitto. Il prefetto, insomma, sebbene privato del vicereame in forza della legge riformatrice, seguitava ad esercitare le sue antiche funzioni in forza della tradizione, quale vicario del *comes Orientis* come lo chiama il Mommsen.

Questa mia congettura resa pubblica nelle sue linee generali fino dal 1909[2]), passò quasi inosservata e prevalse invece quella dello Schwartz e di Mattia Gelzer. Non fa certo meraviglia, poichè *habent sua fata libelli* e *a fortiori* le congetture! Strano mi parve invece che mi abbiano fatto passare quasi come fautore della ipotesi da me combattuta![3]) Sorgeva quindi in me il diritto ad un fatto personale e il dovere di non rinunciarvi in omaggio al *suum cuique tribuere*; l'ho svolto rapidamente in questa breve comunicazione, ne chiedo venia ai gentili componenti le sezioni e se li ho annoiati, credano, lo dirò col Manzoni, non l'ho fatto apposta.

Roma. **Luigi Cantarelli.**

1) Vedine la citazione in M. Gelzer, op. cit. p. 5; in Mitteis, *Zur Lehre von den Libellen* (Berichte der Sächs. Ges. der Wiss. 62 [1910] p. 106); in Wilcken, *Grundzüge* I, 73; in Jouguet op. cit. (v. sopra pag. 74[2]).

2) L. Cantarelli, *Il prefetto di Egitto nei documenti Atanasiani* in Bull. Soc. arch. d'Alexandrie n. s. II 1909 pag. 289 e seg.; cf. *Serie dei Prefetti di Egitto* II (Roma 1911), p. 10.

3) P. M. Meyer in *Berlin. Phil. Wochenschr.* 1912, p. 530.

Étude sur la propriété ecclésiastique à Carthage d'après les novelles 36 et 37 de Justinien.

I. État de la propriété ecclésiastique au moment de la conquête.

Si on ne les scrute pas, les textes nous imposent l'impression suivante: durant la période d'occupation vandale, tous les biens des catholiques, immeubles et meubles, ont été confisqués en vertu d'une loi de persécution permanente, et au profit du clergé arien. Au moment de la victoire byzantine, le clergé hérétique célébrait le culte dans des édifices usurpés depuis la conquête de Genséric, et utilisait les objets sacrés, devenus ainsi les instruments de rites sacrilèges à la suite d'une dépossession violente et vieille de plus d'un siècle. De ce fait, le bénéfice de la prescription ne pouvait valoir en faveur des profanateurs, et toute loi de restitution, loin d'offrir le caractère d'une mesure de représaille injustifiée, empruntait à la dignité même de son objet une valeur de justice religieuse, absolue. Les esprits indépendants ne se sont pas libérés de cette impression traditionnellement reçue.

Vérifions sa légitimité. —

Deux observations générales: d'abord, il est réel que le gouvernement vandale a agi rigoureusement à l'égard du clergé et même des fidèles catholiques. Mais n'oublions pas que ceux-ci sont des vaincus; de ce chef, toute persécution est l'exercice d'un droit concédé par la fortune des armes; elle est exigée par les nécessités de l'établissement d'un État nouveau. De plus, les hérétiques pensent des orthodoxes, exactement ce que le catholique Salvien écrit des hérétiques: «Haeretici sunt sed non scientes; denique apud nos sunt haeretici, apud se non sunt: nam in tantum catholicos se esse judicabant, ut nos ipsos titulo haereticae appellationis infament. Quod ergo illi nobis sunt, hoc nos illis.»[1]) — En second lieu, la persécution vandale n'a pas été permanente: aucune loi initiale n'a fixé le statut des catholiques dans l'État. On peut dire que la règle d'État fut la tolérance, et que les sursauts de rigueurs ne sont, au fond, que des mesures de police.

---

1) Salv., De gubernatione Dei V, 2 [in Monum. Germ. hist., Auct. antiq., t. III, pars prior (Berlin 1873)].

Voici, rapidement, les faits:

Genséric confisque une partie des basiliques: il détruit les autres.[1]) Attribue-t-il terrains et édifices à son clergé? C'est peu probable, puisqu'en 454 il reconstitue l'évêché de Carthage et d'autres en Zeugitanie et en Proconsulaire.[2]) Mais cette reconnaissance officielle du catholicisme réchauffe le zèle de l'évêque orthodoxe Deogratias. Une opposition byzantine[3]) se déclare, si violente que Genséric enlève leurs privilèges épiscopaux aux provinces favorisées et exécute les meneurs: Thomas, le comte Arbogas, l'acteur Mascula.[4]) La réaction byzantino-catholique crée une situation d'exception qui ne sera modifiée qu'en 481 (18 juin), lorsque sur intervention diplomatique de Constantinople (patrice Sévère, délégué par Zénon) Hunéric proclame l'égalité entre les cultes orthodoxe et arien.[5]) Donc le clergé catholique retournait en possession garantie des biens confisqués par Genséric et la religion officielle abdiquait sa primauté.

Des causes ignorées survinrent, qui aigrirent le caractère d'Hunéric; il tua des membres de sa famille, des prêtres de sa confession et n'épargna même pas le patriarche Jucundus.[6]) De leur côté les catholiques avaient pour évêque Eugène qui, avec peine, tenait tête au zèle du nouveau patriarche Cyrille. Celui-ci reprochait à Eugène d'être indigne de son rang et d'exclure des basiliques tout homme vêtu à la vandale.[7]) Hunéric, las d'une tolérance qui autorisait le mépris de la religion des vainqueurs, prit quelques mesures comminatoires et prémonitoires contre les sectes, aussi bien l'homousienne que la donatiste et la manichéenne[8]); il accorde ensuite neuf mois aux catholiques pour se soumettre à la doctrine nationale[9]), explique aux délégués de Zénon, venus pour prévenir un désastre, qu'il s'agit de mettre au pas des turbulents — et, le 24 février 484[10]), signe un édit dans lequel, par un à propos spirituel et féroce, il insère et utilise contre les orthodoxes

1) Victor Vitensis I, 8—9; 12, 15—16; Theodoret, Epist. XXIX, XXXI—XXXVI in Migne P. G. 83, 1208—1213.

2) Vict. Vit. I, 24: Prosp. Tiro in Chron. min. I, p. 490: Vict. Tonn., anni 463, in Chron. min., p. 187.

3) Procop., Bell. Vand. I, 5; De aedif. VI, 5; influence des tentatives de Léon contre Carthage Bell. Vand. I, 4; cf. Audollent, Carth. Rom., p. 102, et ibi références; adde Jornandes, De temporum successione, 166—167.

4) Vict. Vit. I, 28, 43—44, 46, 47. Cf. Martroye, Genséric, Paris, 1907.

5) Vict. Vit. II, 3—5.

6) Vict. Vit. II, 1. 2. 7) Id. II, 6—8. 8) Id. II, 1—2.

9) Sur tous ces mouvements, cf. Audollent, Carth. Rom., p. 545.

10) Le texte du décret, dans Vict. Vit. III, § 3 (14). Cf. Priscus et Malchus, in Fragm. hist. graec. (Didot) IV.

précisément les lois qu'eux-mêmes avaient formulées contre les hérétiques. Notons bien encore une fois que jusqu'alors les églises étaient ouvertes et protégeaient en sécurité les offices épiscopaux. L'édit du 24 février 484 porte spécialement sur les biens. Voici les motifs et la prescription: Il est conçu dans le but de «mala in auctores concilia retorquere» — «Itaque his provocantibus qui prœceptionem inclitae recordationis patris nostri (acte du 25 oct. 454) vel mansuetudinis nostrae (édit de 18 juin 481) crediderunt esse temerandam, censuram severitatis adsumimus.» Il les dépeint «universa ad seditionem per se concitati populi revocantes, omnia perturbantes seditione ac clamoribus. Quibus hoc provocantibus, statuimus ut eorum ecclesiae clauderentur, hac illis condicione praescripta ut tamdiu essent clausae quamdiu mallent ad conflictum propositum pervenire.» Il est donc à retenir que cette loi porte que les Églises seront désaffectées et non consacrées au culte arien. Les prêtres ariens bénéficient des autres biens, probablement meubles, ornements, objets du culte.[1])

Hunéric mort (494) Gunthamund n'ouvre qu'une église à l'évêque Eugène. Bientôt (497) les autres églises sont ouvertes à leurs évêques. Il y avait restitution d'immeuble et rien n'empêche de croire qu'elle fut totale. Était-elle accompagnée de celle des autres biens? Il importe peu, car, voici que Thrasamund ferme les églises catholiques et exile 120 évêques: et ces basiliques demeurent désaffectées, comme le prouve ce fait que Thrasamund en édifia une à ses frais, destinée au culte arien. Ces immeubles ne furent donc pas attribués, mais clos et mis hors de service, comme dans l'expectative de jours différents.

Il n'y a ainsi qu'une religion officielle, jusqu'à ce qu'Hildéric, rex catholicus[2]), signe l'édit de tolérance du 28 mai 523 et ouvre à nou-

1) Le texte de Vict. de Vita, I, III § 9, est en contradiction avec celui de l'édit qu'il rapporte. «Ut de necessariis loquar, Basilicam Maiorem, ubi corpora sanctarum martyrum Perpetuae atque Felicitatis sepulta sunt, Celerinae vel Scillitanorum et *alias quas non destruxerunt,* suae religionis licentia tyrannica *mancipaverunt.*» Il n'en devait pas rester beaucoup, Genséric en ayant détruit déjà un grand nombre en 440 (Vict. Vit. I, 8—9; 12; 15—16). D'ailleurs Vict. de Vita a lui-même le sens de son exagération, qu'il modère lorsqu'il cite le texte du 24 Fév. 484. Il dit simplement: «Una die universae Africae ecclesias *clausit universamque substantiam* episcoporum et ecclesiarum suis episcopis munere condonavit» (III, 14 § 2). Marcus (*Hist. des Vandales*, 1836, p. 234—243; 317, 339) a offert de justes raisons de se défier de Vict. de Vita. Sur la question de la confiance en cet auteur cf. Farrère, *De Victoris Vitensis libro qui inscribitur historia persecutionis africanae provinciae historica et philologica commentatio,* in 8°. Paris 1899, p. 31—67 et Papencordt, Geschichte der vandalischen Herrschaft (Berlin 1837), p. 269—287.

2) Vita Fulgentii in Migne P. L. 65, 56. Chron. min. (Consularia Italica) I p. 269, n° 9. Prosper. Tiro in Migne P. L. 51, col. 607—608.

veau toutes les basiliques aux fidèles et au clergé persécuté. Des conciles sont tenus[1]); on élit un nouvel évêque, Boniface. Fulgence évêque de Ruspe est accueilli et fêté par une foule en delire. Le prince, qui prenait de telles mesures, devait, par ce fait, garantir la jouissance des privilèges et des biens dont il restaurait l'existence légale. — Aussi est-il probable que, dès ce moment, les biens ecclésiastiques revinrent au clergé, qui n'avait jamais cessé d'être le propriétaire juridique, dépossédé provisoirement par le fait de sanctions. Tout au plus, et à cause de la difficulté de la preuve, des objets sacrés manquèrent aux inventaires, et la logique nous laisse supposer que des moyens de revendication furent offerts comme corollaire indispensable, pour rendre l'édit efficace.

Donc, ces basiliques, enfin «restitutae»[2]), si nous remontons le cours de leurs vicissitudes, nous trouvons que pas un instant elles n'ont été affectées au culte arien. Ce sont celles-là même, les plus importantes, que Genséric fit fermer. Il faut donc penser que le culte arien avait des basiliques particulières. A la vérité n'était-il pas précédé, sur cette terre africaine, par un long passé? Il nous est montré dès 350, prenant contact avec les donatistes, et l'effort d'Augustin ne l'a pas ménagé. D'autre part, nous avons vu Thrasamund s'imposer la dépense d'une construction pieuse, au moment même où il pouvait utiliser les basiliques fermées par un récent édit. Enfin, on conçoit mal que le clergé arien se soit maintenu à la merci des incertitudes où flottait la politique religieuse des Vandales. Si on admet un instant qu'il ait occupé les églises catholiques, il faut supposer qu'il avait bâti et possédait

1) Conseils de Junca et de Sufès (523—524); cf. Vita Fulgentii, Migne P. L. 65, 26; Labbe, Concil. IV, 1627—1628; cf. 1640. Dans le dernier passage, on compte 48 évêques, 13 ans plus tard on en comptera 230. Cf. L. de Mas-Latrie, Anciens évêchés de l'Afriq. sept., in Bull. Corresp. africaine 1886 p. 85, 89. — Ces 48 étaient divisés par des mesquineries de préséance et de juridiction (Labbe, Conc. IV, 1630, 1642, 1644). Pour les listes de 425 cf. Toulotte, Géogr. afric. chrét., p. 380. Sur le mouvement de reconstitution après la persécution cf. Diehl, p. 420 et ibi, citation de Rossi, Capsell. Argent. La Vita Fulgentii, col. 145 § 54: «Mors enim Trasamundi regis et *mirabilis bonitas Hildericii* regnare incipientis Ecclesiae catholicae per Africam *constitutae libertatem restituens.*»

2) On ne peut s'arrêter à l'opinion de M. Gsell (Rev. Afric. 1892, nº 204, p. 61, n. 1) qui proposait de voir dans le mot *restituta* (appliqué à la Basilica Maior) le sens de reconstitution et d'orientation de l'édifice dans une autre direction, depuis que la Basilica Maior a été découverte par le R. P. Delattre (Mçidfa, 1906, 1907). On en reviendra à l'opinion de Tillemont, in Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles (Paris 1701, 1702, in 4º) vol. VI, p. 129, où *restitutus* a été considéré comme marquant le commencement de l'ère d'Hildéric.

en toute légitimité au moins un nombre égal de basiliques, afin de n'être pas exposé à se trouver, au lendemain d'un édit de clémence, sans abri pour la célébration des rites. Et si on lui attribue ce nombre égal de basiliques, point n'est besoin de forcer les textes à trop dire, car ce nombre suffirait largement aux nécessités d'une population hérétique qui ne pût être en aucun cas aussi florissante que la population orthodoxe en ses jours de liberté; et puisque les Vandales purent s'en contenter durant la période écoulée entre l'édit de 423 et la prise de Carthage.

Donc, et ceci est de toute importance, à la prise de Carthage, le clergé arien était propriétaire en bonne forme d'une quantité d'églises dont on ne pouvait légalement le déposséder.

II. Législation de Justinien en 534.

Les nov. 36 et 37 ne marquent pas la première étape de la législation justinienne. Elles modifient des dispositions antérieures prises sans doute au moment où, par la Pragmatique d'avril 534, la chancellerie impériale organisait la conquête. Le texte de ces dispositions annulées par les nov. 36 et 37 a disparu; mais les lois qui les ont remplacées contiennent quelques allusions grâce auxquelles on peut reconstituer l'attitude primitive de Justinien. Les sentiments de l'empereur procèdent d'une prudence politique dont les effets auraient pu être excellents: clémence, séduction, demi-tolérance, en quelque sorte, de transition.[1]

Dès l'entrée des Grecs dans Carthage[2] (14 sept. 533), la population catholique et son clergé, de leur premier mouvement, durent songer à s'emparer des églises qui n'étaient point affectées au culte orthodoxe. Naturellement les hérétiques résistèrent. Ils ne furent pas persuadés par les protestations des catholiques: ceux-ci ne purent occuper les basiliques ariennes et prendre possession des biens dont ils assuraient avoir été dépouillés en la personne de leurs ancêtres, victimes du persécuteur Hunéric. La lutte, en effet, se livrait dans le domaine du droit civil et permettait les atermoiments de la procédure.[3] Il fallait en finir, au moyen de procédés extraordinaires. D'avril 534, probable-

1) Justinien conservait peut-être quelque indulgence à l'égard de l'arianisme, contre qui il ne sévit guère avant 533. Cf. Pargoire, Égl. byz., p. 25.

2) Papencordt, opus cit., p. 152. Procop., Bell. Vandal. (éd. Haury) p. 396.

3) La preuve de cette résistance est dans ce fait que deux ans plus tard, les catholiques déclaraient ne pas jouir en paix des biens recouvrés, et n'avoir pas recouvré tout ce qui leur revenait par droit de revendication. Ce qui laisse supposer, de la part des ariens, une opposition judiciaire légale.

ment, fut datée, de la même plume que la Pragmatique, une loi relative aux affaires religieuses.

Cette loi édictait:

1° La restitution immédiate des vases sacrés. En effet la novelle 37 fait allusion à cette clause, en déclarant que, en ce qui concerne les vases sacrés, la disposition de la loi qu'elle modifie, est maintenue. Elle renvoie purement et simplement à la teneur de la loi de 534 et à l'argumentation qu'elle contenait.

2° Pour la restitution des autres biens meubles et des immeubles, Justinien lui-même déclare avoir suspendu les effets d'une loi générale *Pro Ecclesiasticis rebus.* Cette loi, il ne lui donnera sa vigueur en Afrique que plus tard, dans sa novelle d'août 535.[1]) Donc d'après la loi de 534, les orthodoxes ne pouvaient se prévaloir de cette législation, dont le texte exigeait la dépossession immédiate du clergé arien. C'est dire que la loi de 534 admettait un délai, durant lequel les biens ariens, autres que les vases sacrés, étaient garantis contre toute poursuite.

3° De combien était ce délai? on ne peut le préciser mais il correspondait sans doute à celui que fixait la loi à propos du statut personnel du clergé arien. S'inspirant peut-être des Canons du Concile d'Orléans (512)[2]), tenu une vingtaine d'années auparavant, Justinien permet aux desservants des églises ariennes de se maintenir en fonction durant un laps de temps, à l'expiration duquel, s'ils se convertissaient *ad fidem*, aucune déchéance ne les frappait. Immeubles, meubles et personnel, tout, d'un bloc, passait dans le patrimoine orthodoxe.

C'était suspendre bon nombre, sinon la totalité, des procès intentés dès septembre 533, et vouloir résoudre par la douceur, la conciliation, le procédé juridique, un conflit où, en réalité, s'entrechoquaient les passions barbares et la fougue africaine.

La sévérité avait résidé dans la restitution immédiate des objets sacrés, dont la disparition appauvrissait et rendait médiocre, sinon inexistant, le culte arien. Justinien espérait que par ce moyen les évêques et prêtres hérétiques, pressés de renoncer à leur foi, rentreraient dans la hiérarchie catholique, et incorporeraient, du coup et légalement, leurs biens et eux-mêmes à l'église officielle.

III. Attitude du Clergé orthodoxe.

Cette loi fut connue à Carthage, en même temps que la pragmatique, c'est-à-dire en juin 534.

1) Alterius etiam nostrae constitutionis praerogativa quam pro ecclesiasticis fecimus rebus et possessionibus Africae quoque venerabiles ecclesias perpotiri censemus. (Nov. 37). 2) Hefele, Hist. Conc. III, p. 268, § 10.

Le clergé orthodoxe ne pouvait en admettre la teneur. Les hérétiques en effet respiraient pour un temps, celui que l'on accordait à leur réflexion. Il est vrai que de toute façon, il leur faudrait un jour se soumettre. Mais alors comment, du jour au lendemain, traiter en frères des hommes ennemis depuis des générations, comment résoudre en amitié ou seulement en tolérance ces nombreux conflits personnels, ces animosités traditionnelles, qui durant un siècle avaient entretenu la proscription et la politique aggressive? Justinien paraissait oublier que le clergé catholique se considérait comme délivré d'une persécution et que l'ère qui s'ouvrait pour lui, n'exigeait que la représaille et la vengeance. La constitution de 534 n'apporta point la paix: les dissensions allèrent s'exacerbant, si bien que dans les premiers mois de 535, pressés par la situation devenue intolérable, les catholiques se réunirent en un concile, dans le but d'obtenir des lois nouvelles.

229 évêques de toutes les provinces africaines s'assemblèrent dans la Basilica Fausti, dite «Basilica Congregationis Carthaginiensis, insignata multis martyrum corporibus» jadis enlevée aux catholiques par le tyrannus Hunericus. Le nouvel évêque Reparatus présidait. On résolut quelques problèmes disciplinaires: mais l'important fut d'envisager la situation des biens ecclésiastiques, telle que l'avait rendue la loi de 534. On formula des pétitions dont on chargea deux missions de porter la teneur au pape et à l'empereur. Les évêques Caïus et Petrus[1]) et le diacre Liberatus allèrent à Rome. Théodore «homme très pieux» conduisit la mission carthaginoise à Constantinople.[2])

A notre avis, si on n'a pas restitué dans leur ordre de succession et leurs rapports exacts les événements africains de ces quelques années, c'est faute d'avoir situé le concile de Carthage à sa place véritable. Sur la foi de Labbe, on l'attribue à l'année 534; pour les raisons qui suivent, nous le reporterons au debut de 535 — le faisant précéder ainsi d'une demi-année de dissentiments religieux dont il fut la conséquence et marqua le terme.

La lettre synodale[3]) des évêques réunis à Carthage est adressée à

---

1) Labbe, Concilia, vol. III, col. 1754 et 1792.

2) Labbe, Concilia, vol. IV, col. 1755: Epistola africanorum episcoporum ad Ioannem data — Vict. Vit. II, 8; 10—11; 23 — Mansi, Sacrorum concil. nova et amplissima collectio VIII, col. 639 — Le fragment du canon que nous possédons porte ratification des dispositions conciliaires de 523 et 524. Il se résume en ces deux propositions: 1⁰ Esse debent monachi in abbatum suorum potestate; 2⁰ ad Primates uniuscuiusque provinciae universae causae monasteriorum perducantur. cf. Hefele, Hist. Conc. III, p. 363, 364.

3) Pour les questions de date consulter, outre Labbe, loc. cit., et Mansi, Concilia VIII, col. 839—842, le Corpus Scriptorum eccles. latin. de Vienne, au

Jean II — c'est dire que le pape Jean vivait encore, ce qui nous place avant le 8 mai 535, ou bien que la nouvelle de sa mort n'était point parvenue à Carthage, ce qui recule la date extrême aux environs du 25 mai. Cette dernière hypothèse ne doit pas être rejetée, car la lettre ne parvint à Rome qu'après le 13 mai, date de l'élection du pape Agapet I, et assez tardivement pour n'obtenir de réponse qu'en date du 9 septembre 535.[1]) L'épître ne faisait donc pas partie d'un courrier auquel Jean n'avait pu répondre. Elle était en voyage durant l'intervalle de temps qui sépara la mort de Jean du moment où fût connue à Carthage la nouvelle du pontificat d'Agapet I. Dans sa réponse aux évêques d'Afrique, le nouveau pape laisse entendre que le jour dont il date sa lettre n'est pas très éloigné de celui où se présentèrent les délégués Caïus, Petrus et Liberatus. «Jamdudum quidem, fratres amantissimi, de prosperitatibus vestris repletum est gaudio os nostrum et lingua nostra exultatione (Psaume CXXV). Sed et nunc cum literas caritatis vestrae ad predecessorem nostrum datas accepimus, pridem gaudia concepta renovamus, benedicentes dominum etc.» Combien de jours fallut-il pour épuiser ce premier mouvement de bénédiction? — La lettre particulière du même pontife à Reparatus, président du synode et évêque de Carthage, est plus précieuse, car elle rapporte que la lettre reçue avait cheminé «inter navigii moras, quas hiemis continuatae generabat asperitas». Mais elle dit davantage: «Fraternitatis tuae literis indicasti post epistolam decessori meo dirigendam inter navigii moras, quas hiemis continuatae generabat asperitas, ordinationem nostram tibi omnipotentis Dei beneficio nuntiatam, gratulatum te fraternitatis affectu, quia pontificatus mihi divinitas indulsit officium, quod de sinceritate tua non sumus admirati.»[2]) De la sorte, Caïus, Petrus et Liberatus sont encore à Rome, lorsque Reparatus envoie une lettre à Agapet pour le complimenter à propos de son élévation. Le pontife, de la même plume dont il usa pour le remercier de son attention, et le même jour, répond aux évêques d'Afrique, au sujet des questions qu'ils avaient posées. Est-ce à dire que Reparatus avait discrètement fait sentir qu'on oubliait les délégués carthaginois, dont les doléances, survenues au milieu des cérémonies funéraires du 20 mai[3]) et des affaires urgentes à expédier, n'avaient pas été prises en considération? Le *Sed et nunc . . . acce-*

Tome XXXV (texte de l'Avellana Collectio) n° 85, 86, 87, p. 328—333 où est une édition critique de ces documents.

1) Cette lettre se trouve dans Mansi VIII, col. 848; dans Migne Patr. Lat. 66, p. 43; cf. Jaffé, Regesta I, 1, p. 113—114.

2) Labbe IV, 1791; Hefele, Hist. des Conciles, p. 365.

3) Jaffé, Regesta I, p. 114.

pimus, cité plus haut, laisserait croire qu'on n'en avait pas pris connaissance auparavant. En admettant que, partis de Carthage entre le 8 et le 25 mai, ils fussent arrivés à Rome après une traversée exceptionellement longue à cause d'un mauvais temps tenace, vers le 25 juin, les délégués y demeurèrent jusqu'au 9 septembre, durant au moins deux grands mois.

De son côté, l'empereur employait une plus vive diligence à s'informer des vœux africains; les deux missions quittèrent sans doute, en même temps, au lendemain du synode, le port du Mandrakion. Tandis que l'opinion du pape n'était formulée que le 9 septembre, Justinien signait sa novelle 37 aux Ides d'août, entre le XVII et le XXX du mois de juillet.[1]) En tenant compte des distances plus longues à parcourir et du mauvais temps dont souffrirent les délégués vers Rome, ceux de Constantinople n'eurent guère plus d'une quinzaine de jours à attendre pour rapporter la terrible loi qui toucha l'Afrique, comme un désastre nouveau ajouté aux épreuves militaires de décembre 535.[2])

Pour de telles raisons, et puisque ni le canon du Concile, ni la lettre synodale ne portent la souscription *Justiniano aug. III et Paulino juniore coss.*, qui les daterait de 534, il est logique d'attribuer le concile à l'année 535.

Le concile fut tenu, selon toute vraisemblance, au mois de mars ou, au plus tôt, de février.

IV. La deuxième législation justinienne.

Le 15 oct. 535 Agapet, qui décidément prenait son temps, écrivait à Justinien une lettre «sacerdotes arianos ad fidem conversos honoribus antea gestis uti vetat.»[3]) Elle répondait à la notification de la novelle *De Africana ecclesia*, édictée en juillet 535 à Cple selon les voeux de la mission carthaginoise. Le pape retournait à l'empereur ses compliments, pour avoir «contribué à accroître le peuple catholique».[4]) La

1) Mansi VIII, col. 849, dit bien: „Concilia Carthaginiensia sub Reparato episcopo anno Christi 534 acta nonnulla.“ La note citée est à la page 843, n. 1. Mansi, d'ailleurs, contrairement au reproche que lui en fait Audollent, argumente ainsi: „Hoc concilium ante mensem Augustum anno 535 celebratum. — Non est autem celebratum ante annum 535, cum Reparatum non tantum anno post Bonifacium Carthaginiensis eccclesiae episcopatum suscepisse testetur Victor Tunonensis, ad consulatum Belisarii an. 535“ (cf. Chron. minor., in Monum. German. Hist., auctor. antiquiss. II, p. 192).

2) Cf. Diehl, Afr. Byz., p. 73, 19, sur ces mauvaises opérations stratégiques.

3) Mansi VIII, col. 850 (Migne, P. L. 66, p. 38); Jaffé² no. 894.

4) Labbe IV, 1792 (Lettre à Justinien); Diehl, op cit. p. 40.

nouvelle législation modifiant celle de 534 comblait les désirs du clergé orthodoxe.[1]) Cependant il convient de noter que Justinien n'a pas prévu le cas des prêtres ariens qui, selon que le leur permettait la loi de 534, étaient passés, avec leurs biens, au catholicisme. Est-ce que Reparatus n'a pas osé demander au prince, même pour le bien de l'Église, une mesure comportant une aussi sévère rétroactivité? Le clergé carthaginois a-t-il considéré qu'une pareille exigence ne pouvait être sérieusement formulée que par le siège apostolique? — Le fait est que les prêtres convertis entre juin 534 et la date où la nov. 37 fut connue à Carthage ne semblent pas avoir été inquiétés.[2])

Pour le reste du clergé, la novelle est banalement rigoureuse.[3])

Il faut observer d'abord la fin de la situation exceptionnelle accordée jusque là aux hérétiques. En second lieu, Justinien procédant avec une délicatesse de juriste, pour éviter que la nouvelle loi ne paraisse un édit de persécution au service de passions exclusivement anti-ariennes et trop locales, affecte d'agir du même coup contre les juifs, les donatistes, les paiens etc. Les ariens ne sont cités, parfois, qu'en second lieu. La novelle 37 prend l'apparence de donner vigueur, par l'exercice du bras séculier, à une condamnation dogmatique d'ordre général. Elle veut que les sectateurs de tout genre «excludantur omni modo a sacris et templis nefandis», leur interdisant «speluncas habere» et leur octroyant, par pitié, le droit à la lumière du ciel. Cette dépossession, c'est au fond la clause importante affectant une portée générale, mais résolvant fort à propos, sans jamais ne paraître que l'effleurer, la question de la propriété des basiliques ariennes.

En réalité cette seule question est au premier plan.

1° Pour les biens déjà en possession des catholiques, cessation des poursuites engagées par les ariens. Ces poursuites sont considérées comme troublant une jouissance légitime. «Que les Églises vénérables de Carthago Justiniana, ainsi que toutes les cités du diocèse africain,

1) Diehl, op. cit. p. 39, n. 3; p. 41, n. 1. Cf. Dom Leclerq, Afrique chrét. (1904) II, p. 276: „L'intolérence religieuse et l'empressement peut-être trop marqué que mit le clergé catholique à affirmer son accord avec le pouvoir, étaient plus qu'une maladresse, à une époque où l'arianisme était loin d'avoir abdiqué." Cf. p. 224—225 pour une justification subtile de Justinien.

2) L'opinion d'Agapet, dans sa lettre au synode de Carthage, est que les prêtres convertis de l'arianisme ne peuvent pas conserver leurs fonctions. L'idée „qu'ils pourront être secourus au moyen des biens de l'Église", n'est qu'une concession charitable (Mansi VIII, 843).

3) Action des lois réunies au Cod. Theod. XVI, 5; Cod. Just. I, 5; Nov. Valent. III, XVII, 1.

possèdent fermement, sans tromperie ni retenue possible en faveur de de personne» les biens objets de litiges.

2° Pour les biens encore aux mains des hérétiques la loi *De ecclesiasticis rebus et possessionibus* est remise en vigueur. Dès lors, «toute personne convaincue de détenir d'autres biens ecclésiastiques» verra ces biens «assignés aux sacro-saintes églises de la loi orthodoxe par tous les moyens et sans délai». «Aucune prolongation du droit d'usage ne sera concédée aux détenteurs injustes des dits-biens, et, après rejet de toute excuse, ils en feront de force restitution.»[1])

3° Quant aux personnes, elles sont frappées des incapacités prévues par les lois.

Ainsi le clergé carthaginois avait dû attendre plus d'un an et demi pour tirer tous les profits légitimes de la victoire d'*ad Decimum.* Il avait mal conçu que les ariens pussent jouir d'une situation d'exception. L'édit de persécution de 535 prenait un caractère de haute légalité — car loin d'être une mesure originale, adoptée pour la circonstance du présent, elle se retranchait derrière d'autres textes, âgés de plus de deux siècles et destinés eux aussi à servir l'orthodoxie des Églises d'Afrique. Du point de vue juridique, il ne faut pas négliger qu'en 317 une loi terrible[2]) marqua la persécution donatiste et fit couler le sang des martyrs parmi les schismatiques. Cette loi portait la confiscation des basiliques donatistes et autres lieux de réunion et punissait d'exil les sectateurs. Les dépossessions furent violentes: il suffit de lire le Sermo de Passione SS[ti] Donati et Advocati, pour s'autoriser à attribuer au clergé d'Afrique une grande propension à la brutalité. La teneur de cet édit de persécution de 317 fait tellement songer à celui d'Hunéric, qu'il est bien possible que le Vandale ait renvoyé la balle aux orthodoxes — lesquels la reçurent — mais patientèrent jusqu'au jour où ils purent la retourner, sous les auspices de la novelle 37, en une ère plus sûre.

Paris. **Ch. Saumagne.**

---

1) Les contestations durèrent encore longtemps en Byzance, où l'empereur intervint par la nov. 140 de 542 (Zachariae von Lingenthal, Jus Graeco-Rom. II p. 209) à la suite du concile de 541.

2) Cf. Goyau, Chron., p. 396, n. 10. Texte perdu mentionné in Cod. Theod. XVI, 6, 2. Cf. Augustin, Epist. LXXXVIII, 3; CV, 1 etc. Documents réunis dans Migne, P. L. 8, 752—758, et ibi la Passio. Cf. Gsell, Chron. archéol. afric. 1899, XX, p. 28, n. 5.

Catherine ou Théodora?

Il est souvent question, dans l'histoire byzantine du 15e siècle, d'une princesse de Trébizonde, fille de l'empereur Jean IV Comnène, que les jeux de la politique donnèrent comme femme au sultan turcoman Ouzoun-Hassan, et qui joua un rôle assez considérable dans les événements de son temps. Ce n'est point ici le lieu de raconter son histoire qui fut douloureuse[1]): mais il n'est point sans intérêt de rechercher quel fut son nom.

Depuis Ducange, tous les historiens qui se sont occupés de la dynastie impériale et de l'histoire de Trébizonde, Fallmerayer comme Finlay, Hertzberg aussi bien que Gelzer[2]), ont d'un commun accord attribué à cette princesse le nom, assez surprenant et rare dans l'onomastique byzantine, de Catherine. Pourtant, si l'on parcourt les chroniqueurs grecs du 15e siècle qui ont parlé d'elle, Doukas ou Laonikos Chalkondyles, on remarque que jamais ils ne l'ont désignée autrement que comme la fille de l'empereur de Trébizonde.[3]) Une indication, en apparence plus précise, se rencontre chez les voyageurs vénitiens du 15e siècle ou des premières années du 16e: ils appellent la femme d'Ouzoun-Hassan «la reine Despina» ou aussi «Despina Katoun».[4])

Quel est le sens de cette appellation? Fallmerayer déjà a fort bien vu que c'est là non point un prénom, mais un titre honorifique.[5]) Tout le monde sait la valeur du terme *δέσποινα* qui signifie chez les Byzantins princesse. Katoun (Chatoun) n'est qu'un équivalent turc de ce mot byzantin. Despina Katoun veut donc dire «madame la princesse» tout simplement, et ce titre turco-byzantin est si loin de s'appliquer à la seule femme d'Ouzoun-Hassan qu'on le trouve pareillement employé pour désigner d'autres princesses grecques encore mariées comme elle à des musulmans. Ainsi, dans la chronique de Panaretos, la fille de l'empereur Alexis II mariée à Koutlou-beg, émir d'Amida, est à deux reprises appelée *ἡ Δέσποινα χάτ(ουν)*.[6])

---

1) J'ai raconté cette histoire dans un article: *La princesse de Trébizonde*, publié dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1912.

2) Ducange, *Familiae Byzantinae*, p. 195; Fallmerayer, *Gesch. d. Kaisertums von Trapezunt*, p. 259; Finlay, *Hist. of Greece* IV, 411; Hertzberg, *Gesch. d. Byzantiner*, p. 617; Gelzer, *Abriß der byzant. Geschichte*, 1050.

3) Laonikos, ed. Bonn. p. 490. 497.

4) Caterino Zeno (*Italian travels in Persia*, éd. de la Hakluyt Society, p. 9. 13. 14. 18. 41. 42), Angiolello (*ibid.* 73), Voyages d'un marchand en Perse (*ibid.* 146. 178. 179). 5) Fallmerayer, éd. de Panaretos, p. 89.

6) Panaretos (*loc. cit.*) nos 26 et 38.

Comment donc, en l'absence de toute indication documentaire, la femme d'Ouzoun-Hassan s'est-elle vue attribuer le prénom de Catherine? Il est vraisemblable que la chose provient précisément d'une interprétation inexacte de ce titre de Despina Katoun, Katoun ayant paru offrir quelque parenté avec Catherine. Cette interprétation assez ancienne (elle semble dater du 16ᵉ siècle) a été depuis lors répétée sans plus ample examen. On vient de voir qu'elle est inadmissible et qu'il n'y a là qu'un titre, et qui ne fut pas même personnel à la fille de l'empereur Jean IV.

Il est donc certain que la princesse ne se nommait point Catherine, mais il est possible en outre de dire comment elle se nommait véritablement. Dans une délibération du sénat vénitien en date du 27 février 1466[1]), on trouve un projet de lettre à envoyer au nom de la République «à l'illustre seigneur Hassan-beg», c'est à dire au prince Ouzoun-Hassan. A la suite de cette lettre on lit ceci: «Scribantur similes, mutatis mutandis, ill. Theodorae, domini imperatoris Trapezundae filiae, magni conjugi praefati Hassanbei in responsionem litterarum suarum».[2]) Aucun doute n'est possible sur la personne mentionnée dans ce texte, aucun doute non plus sur l'exactitude des informations contenues dans ce document officiel: aussi bien le fait que le sénat avait en main des lettres de la princesse garantit la certitude du prénom qu'il lui attribuait dans sa réponse.

Il faut donc se résoudre à rayer de l'histoire la princesse Catherine, qui y a pris place depuis quatre siècles environ et restituer à la Despina Katoun le prénom beaucoup plus byzantin de Théodora.

C'est d'ailleurs — et c'est là, s'il en était besoin, une preuve complémentaire — sous ce nom qu'elle figure dans une curieuse note renfermée dans la chronique vénitienne de Marino Sanudo.[3]) C'est le récit d'un certain Georges de Flandre, employé au service de Venise et qui a recueilli au Caire, semble-t-il, en l'année 1470, c'est à dire du vivant de la princesse, l'écho embelli par la légende des exploits d'Ouzoun Hassan et de son mariage romanesque avec une princesse chrétienne. Dans ce texte celle-ci porte également le nom de Théodora. Et sans doute ce récit s'accorde sur certains points trop mal avec l'histoire pour qu'il puisse à lui seul fournir un témoignage indiscutable. Mais l'accord qu'il offre, sur le point que nous occupe, avec le document officiel émanant du sénat de Venise est digne d'attention et lève les derniers doutes sur l'état civil de cette princesse lointaine, baptisée Catherine par erreur et qui se nommait Théodora Comnène.

Paris. **Charles Diehl.**

1) Berchet, *La repubblica di Venezia e la Persia* p. 106.
2) *ibid.* 108. 3) *ibid.* 99. 100.

Das römisch-byzantinische Marschlager vom 4.—10. Jahrhundert.[1])

Bei einer Betrachtung des spätrömischen und byzantinischen Marschlagers sind wir in der glücklichen Lage, einen festen Ausgangspunkt zu haben in der Lagerbeschreibung des sog. Hygin. Ob sie aus dem 3. oder 2. Jahrh. stammt, diese Frage ist für uns hier belanglos; die Hauptsache ist, daß wir seit Domaszewskis Forschungen[2]) in ihr mit Klarheit das Lager der Kaiserzeit vor Augen haben. Es sei mir gestattet, seine Grundzüge hier zu skizzieren:

Das Lager nach Hygin bildet in der Regel ein Rechteck mit abgerundeten Ecken, und zwar sind die Langseiten ungefähr um die Hälfte länger als die Vorder- und Rückseite. In der Mitte der Vorderseite befindet sich die porta praetoria, in der Mitte der Rückseite die porta decimana. Das vordere Drittel der Langseiten wird von dem längeren Teil getrennt durch die porta dexterior und sinisterior. Auf die Befestigungsart werden wir, wie überhaupt auf viele Einzelheiten, später zurückkommen. Innerhalb des Walles läuft zunächst eine breite Straße, das intervallum. Das übrige Truppenlager gliedert sich in 4 Hauptteile. Am Walle liegen als die zuverlässigste Truppe die Legionen, um das übrige Heer gleichsam „in einer körperlichen Mauer zu halten“ (S. 2). Sie sind von den übrigen Truppenteilen geschieden durch die via sagularis, die hinter ihren Lagerplätzen parallel mit dem Walle läuft. Der von ihr eingeschlossene Raum wird durch 2 Querstraßen gedrittelt. In der Mitte des Lagers liegt das praetorium, vor ihm das forum, zu seinen beiden Seiten der Stab und die Garde. Vor dem praetorium, bzw. dem forum, läuft in der ganzen Breite des Lagers von der porta dexterior bis zur porta sinisterior die vordere der beiden Querstraßen, die via principalis. An ihrer ganzen vorderen Seite, gegen-

---

1) Herr Geheimrat Otto Hirschfeld hat mich zu vorliegender Arbeit angeregt und während der Ausführung mit seinem Rat unterstützt. Ihm sei mein Dank ausgesprochen.

2) v. Domaszewski, Hygini Gromatici liber de munitionibus castrorum, mit deutscher Übersetzung u. Kommentar, Leipzig 1887. Vgl. zum Folgenden vor allem S. 55 ff.

über dem praetorium, lagern die Oberoffiziere. Hinter dem praetorium läuft entsprechend der via principalis die hintere der beiden Querstraßen, die via quintana. Das vordere Drittel des Lagers, wo vor allem die Reiterei liegt, heißt praetentura, sie wird durch die via praetoria, die vom praetorium zur porta praetoria läuft, in 2 gleiche Hälften geteilt. Das hintere Drittel heißt retentura. In ihr lagern die Truppen, welche die Nachhut bilden. Außerdem befindet sich in ihrer Mitte, entsprechend dem praetorium, das quaestorium. Alle Truppenkörper sind durch schmale Wege voneinander getrennt, unter denen sich die viae vicinariae als Bewegungslinien zum Walle hin durch ihre Breite auszeichnen. Lazarett, tierärztliche Anstalt, Schmiede sind wohl für jede Legion vorhanden (S. 47).

Ammian.

Welche fundamentale Bedeutung das Lagerschlagen für das römische Heer gehabt hat, darüber brauchen wir kein Wort zu verlieren. Kein Anhaltspunkt findet sich dafür, daß sich seit Cäsar darin etwas geändert hat. Im Gegenteil, wenn wir die Lagerbeschreibung des Hygin ins 3. Jahrh. setzen, so ist sie ein Beweis dafür, daß auch in dieser Zeit der Verwirrung und Verwilderung die uralte Kunst nicht vergessen worden ist. Denn alt ist sie und wenig Neues haben die Jahrhunderte gebracht. Gewiß ist aus der Zweiteilung des inneren polybianischen Lagers bei Hygin eine Dreiteilung geworden und hat sich somit das Quadrat in ein Rechteck verwandelt. Gewiß lagern bei Polybios die Legionen im Innern, bei Hygin am Walle. Aber die Grundzüge des polybianischen Lagers findet man bei dem flüchtigsten Blick im Hygin wieder, nur alles feiner durchgebildet, neuen, verwickelteren Verhältnissen angepaßt. Es ist die Armee und Taktik der Kaiserzeit, die sich hier in der Anlage des Lagers widerspiegelt; ein Heer, aus sehr ungleichartigen Elementen zusammengesetzt, eine Taktik der verbundenen Waffen, die jedem dieser verschiedenen Bestandteile seine besondere, wohl überwachte Rolle zuweist.

Ob sich das Prinzip des Lagerschlagens nun auch im 4. Jahrh. erhalten hat? A priori könnte man daran zweifeln. Es ist längst bekannt, wie stark das römische Heer schon seit Septimius Severus barbarisiert war. Barbarische Truppen und mühseliger Arbeitsdienst verhalten sich aber wie Feuer und Wasser. Und welcher Arbeitsdienst bildete wohl eine härtere Belastungsprobe für die Disziplin als das tägliche Aufschlagen eines befestigten Lagers, zumal nach anstrengenden Märschen! Aber das zügellose Heer des 3. Jahrhs. stand seit Aurelian unter dem Kommando einer unvergleichlichen Reihe großer Sol-

daten, die aus diesem spröden Rohmaterial wohl eine brauchbare Waffe zu schmieden verstanden. Alle Quellenzeugnisse stimmen darin überein, daß damals eine Reform des Heerwesens, eine Wiedererneuerung altrömischer Heeresinstitutionen stattgefunden hat.

Was sagt uns nun der Hauptzeuge für das Heerwesen des 4. Jahrhs., Ammianus Marcellinus[1]), über das Lagerschlagen? 15, 4, 9 schwärmen die Alamannen prope munimenta Romana umher. 16, 11, 6 ist vallum Barbationis nicht das Lager, sondern die Verteidigungslinie des Barbatio[2]), wie aus dem Folgenden hervorgeht. Aber 16, 11, 14 (Barbationem cum exercitu . . . Gallico vallo discretum) steht vallum geradezu für castra[3]), und an derselben Stelle ist von eifriger Förderung der opera castrorum die Rede. Zu vergleichen ist hier auch 16, 12, 8, wo vallum barbaricum vielleicht geradezu für Heer steht. 16, 12, 1—3 läßt Julian an seinen schon 16, 11, 14 erwähnten munimenta arbeiten, und 16, 12, 12 weist er seine Soldaten darauf hin, daß sie vallo fossaque circumdati sind. 17, 13, 22 ist das römische Lager, das die Limiganten bittflehend aufsuchen, sicherlich befestigt. 18, 2, 11 ruhen die Römer vallo fossaque circumdati. Als Constantius nach Bezabde kommt, läßt er (20, 11, 6) die Zelte mit einem Wall und tiefen Gräben umgeben. 24, 4, 2 schlägt Julian ein befestigtes[4]) Lager auf, 24, 4, 6 umgibt er das Lager des folgenden Tages sogar mit einem doppelten Walle, da er in dem offenen Gelände die Angriffe der persischen Reiterei befürchtet, 24, 5, 3 dagegen läßt er das Lager eilig, und sicher somit flüchtiger befestigen[5]); 24, 5, 12 wiederum ist ausdrücklich bemerkt, daß ein vallum tamen sudibus densis et fossarum altitudine errichtet wird, obgleich die Armee durch übergroße Strapazen hart mitgenommen ist. 25, 3, 1 ist es den Soldaten wegen der beständigen Angriffe der Perser unmöglich, sich durch Wall und Palisadenzaun zu sichern. 25, 6, 1 wird Jovian abgeraten, intra vallum zu bleiben, 27, 2, 5 läßt der magister equitum Jovinus, 31, 9, 1 Frigerid einen Wall abstecken. In diesen Fällen ist Wall wieder pars pro toto. Heranzuziehen wäre hier auch

1) Buch 14—25 zitiere ich nach der Ausgabe von Clark, Berlin 1910, die folgenden (da der 2. Bd. der Clark'schen Ausgabe noch nicht erschienen ist) nach Gardthausen, Leipzig 1875. Zum Folgenden vgl. A. Müller, Militaria aus Ammianus Marcellinus, Philologus 64 (1905) 614 ff.

2) So schon Troß in seiner Übersetzung (Stuttgart 1827).

3) Wenn A. Müller meint: „für Heer", so ist das wohl ein Versehen. Vallum barbaricum 16, 12, 3 ist ein Druckfehler für 16, 12, 8. Vielleicht hat auch 19, 11, 8 vallum die Bedeutung von castra, doch kann man es auch mit agger = Erdaufwurf identifizieren.

4) Daß es umwallt war, ergibt sich durch Vergleichung mit 24, 4, 6.

5) Vallatis opere tumultuario castris.

22, 4, 8, wo vallum regis Persarum das befestigte Lager des Perserkönigs bedeutet. 25, 6, 5 läßt Jovian ein Lager mit nur einem, aber weiten Tore[1]) schlagen, mit einer förmlichen Mauer von Pfählen umgeben, scharf wie Schwertspitzen.[2]) Ammian deutet bestimmt an, daß das eine Tor etwas Ungewöhnliches ist, nur gerechtfertigt durch die besondere Beschaffenheit des Geländes. Endlich wäre noch 31, 8, 9 zu erwähnen, wo es sich wenigstens höchstwahrscheinlich um ein befestigtes Lager handelt, und 31, 12, 4, wo Valens sich vor Hadrianopel vallo sudibus fossaque firmato verschanzt.[3])

Hygin sagt 48, ein Marschlager könne befestigt werden fossa, vallo, cervolis[4]), armis, aggere. Was er unter armis versteht, erklärt er 52: „Wenn die cervoli fehlen[5]) und die Örtlichkeit gefährdeter ist, so besteht die Befestigung des Lagers aus 4 Reihen von Bewaffneten, und die Posten werden dichter in den einzelnen Reihen gelegt. Und die Reiter müssen abwechselnd das Lager umreiten. Wenn man sich in Freundes Land befindet, so genügt bloß zur Aufrechterhaltung der Disziplin eine Reihe von Bewaffneten, und die Posten werden weniger dicht angesetzt.“[6]) Diese Art, lagernde Truppen zu schützen, wenn eine Sicherung durch Wall und Graben unmöglich oder unnötig erscheint, findet sich auch bei Ammian. 16, 12, 62 ruht das Heer nach der Schlacht bei Straßburg prope supercilia Rheni .... scutorum ordine multiplicato vallatus. Der militärische Grund hierfür ist klar. Das Heer war an den Feind gekommen nach einem anstrengenden Marsch von 21000 passus (16, 12, 8) — wie groß muß die Ermüdung nach der wechselvollen, hitzig durchfochtenen Schlacht gewesen sein! Der Feind war vernichtet, ein Überfall nicht zu befürchten, außerdem die eine Flanke durch den Rhein gesichert, da sah sogar Julian, der doch sich und den Seinen keine Anstrengung zu schenken pflegte, von einer Umwallung ab. — Größere Schwierigkeit bietet 24, 8, 7. Ammian schildert uns mit dramatischer Anschaulichkeit, wie das römische Heer in ungewisser Spannung, eines feindlichen Angriffs jeden Augenblick gewärtig, die mond- und sternlose Nacht verbringt: multiplicato scutorum ordine in orbiculatam figuram metatis tutius quievimus castris. Wie reimt sich dies mit der

1) Dieses heißt nach § 7 porta praetoria und führt zum Zelte des Kaisers.

2) Undique in modum mucronum praeacutis sudibus fixis.

3) Ein agrimensor erscheint nur 19, 11, 8, und zwar als Leiter einer militärischen Unternehmung. Er wird aber wohl zur Lagervermessung beim Heere gewesen sein.

4) Astreiche Baumstämme.

5) Vorausgesetzt ist, daß die Bodenbeschaffenheit für Wall und Graben Schwierigkeiten bietet.

6) Ich zitiere die Übersetzung Domaszewskis.

höchst bedrohten Lage? Die Lösung bringt uns vielleicht 25, 1, 2: als in der Frühe des nächsten Tages nun tatsächlich die Perser angreifen, kommt es zum Kampfe non procul a vallo ipso inter excursatores. Es hat also vielleicht[1]) doch ein Wallbau stattgefunden, und Julian hat in dieser dringendsten Gefahr sein Heer während der Schanzarbeit und nachher noch durch mehrere Ketten vorgeschobener Posten gesichert.

Höchstwahrscheinlich[2]) hat keine Umwallung, sondern nur eine Sicherung durch Posten stattgefunden 29, 4, 5, wo Valentinian ad tempus brevissimum ein Lager aufschlägt. Zu vergleichen wäre hier auch 24, 4, 10, wo Julian die Stadt Maozamalcha ordine trino scutorum umgibt, während er selbst in starkbefestigtem Lager liegt (6). A. Müller meint a. a. O. S. 615, ein Wall habe 18, 2, 10 gefehlt, weil die Alamannen von der anderen Rheinseite her sehen, wie die Römer Zelte aufschlagen. Ich halte dies nicht für beweisend. Die Alamannen brauchen nur ein wenig höher gestanden zu haben.[3])

Nun käme hier noch eine Anzahl von Stellen in Betracht, die nicht vom Lagerbau reden, die uns aber erzählen, welch schweren Arbeitsdienst die Truppen der damaligen Zeit geleistet haben. 16, 11, 11 baut Julian mit größter Schnelligkeit Trestabernae wieder auf, 17, 9, 1 läßt er drei längst zerstörte Kastelle von Soldaten[4]) wieder herstellen, 18, 2, 3—6 die Mauern sieben rheinischer Ortschaften. 28, 2, 1—8 läßt Valentinian am ganzen Rhein Kastelle anlegen, wobei der Soldat Bewunderungswürdiges leistet, im tiefen Wasser arbeitet, halbnackt die Erde schleppt. 29, 5, 18 kommandiert Theodosios zwei Legionen zur Wiederherstellung der Stadt Caesarea, 31, 8, 1 machen die Römer den Versuch, den Goten die Pässe des Hämus durch gewaltige Schanzarbeiten zu sperren.

Es ist klar, daß man einer Armee, die solches geleistet hat, auch die regelmäßige Befestigung des Marschlagers zutrauen kann. Ammian bietet eine Menge von überzeugenden Stellen, daß die Befestigung in der Tat das Gewöhnliche war. Nicht die leiseste Andeutung findet sich, daß seit Hygin darin etwas anders geworden wäre. Genau wie bei diesem findet sich neben der Verschanzung als Ausnahme[5]), unter besonderen

---

1) Möglich ist auch, daß vallum hier wieder für castra steht, ohne daß ein Wallbau stattgefunden hat.

2) So meint auch A. Müller a. a. O.

3) Auffallend ist allerdings, daß Ammian im folgenden so ausdrücklich erwähnt, die Römer ruhten nun vallo fossaque circumdati. Aber Sicherheit ist darüber nicht zu gewinnen.

4) Procinctu paulisper omisso, d. h. indem er während des Baues andere Kriegsübungen einstellte.

5) Nur eine gesicherte Stelle.

Umständen, eine Sicherung durch Postenketten. Hierin vermag ich keinen Rückschritt gegenüber der strengsten Observanz zu erkennen. Welche Kraftvergeudung bedeutet eine Schanzarbeit, wo kein Gedanke an Gefahr ist. Im Kriege muß der Feldherr aber bestrebt sein, mit möglichst geringer Anstrengung möglichst viel zu erreichen.

Vegetius.[1])

Aber es sollten andere Zeiten kommen, und zwei Spuren, die auf eine spätere verhängnisvolle Entwicklung hindeuten, finden sich schon bei Ammian. 18, 2, 6 erfahren wir[2]), daß die Auxiliarsoldaten durchweg keinen Arbeitsdienst tun[3]) und die ganze bezaubernde Persönlichkeit eines Julian dazu gehört, um dies von ihnen zu erreichen — eine bedeutsame Tatsache; bilden doch die Auxilia seit Diocletian den Kern der römischen Heere.[4]) Ferner erzählt uns Ammian 19, 5 u. 6 bei der Belagerung von Amida von den beiden gallischen legiones Magnentiacae. Sie erscheinen uns als der rechte Typus des barbarischen Soldaten jener Zeit: für jegliche Arbeit, wie sie die Verteidigung einer Stadt mit sich bringt, unbrauchbar, ja sogar störend.[5]) Es ist klar, daß solche Elemente sich nicht zu einer Schanzarbeit heranziehen ließen; wenn sie vorwiegend wurden, dann hatte die Todesstunde römischer Kriegskunst geschlagen.

Und dieser Augenblick war eingetreten, als Vegetius sagen konnte (I 21 S. 25): Sed huius rei (sc. munitionis castrorum) scientia prorsus intercidit; nemo enim iam diu ductis fossis praefixisque sudibus castra constituit. Im folgenden klagt er über die schweren Verluste, die römische Heere oft infolge dieses Mangels durch die Überfälle feindlicher Reiter erlitten haben. Beides wiederholt er III 10 S. 92[6]) und fügt hinzu, die

1) ed. Lang, Leipzig 1885.

2) Auxiliarii milites semper munia spernentes huius modi, ad obsequendi sedulitatem Iuliani blanditiis (im Text blandiitis) deflexi, quinquagenarias longioresque materias vexere cervicibus ingravate, et fabricandi ministeriis opem maximam contulerunt.

3) Vgl. hier auch, was Vegetius II 3 über den leichteren Dienst (minor sudor et maturiora sunt praemia) in den Auxilia im Gegensatz zu den Legionen sagt (magnus in illis labor est militandi, graviora arma, plura munera, severior disciplina).

4) Mommsen, Das röm. Militärwesen seit Diocletian, Ges. Schriften Bd. VI S. 241 (= Hermes 24 [1889] 233).

5) Ad eas vero belli artes quibus stringebamur non modo inhabiles, sed contra nimii turbatores, qui cum neque in machinis neque in operum constructione iuvarent .... (19, 5, 2).

6) Multi anni sunt, quibus nulla fossa aggere valloque mansurum circumdat exercitum. Dann folgt wieder die Klage über Verluste durch feindlichen Überfall.

Perser hätten die Lagerbefestigung von den Römern gelernt, die Römer selbst aber hätten in langer Friedenszeit ihr altes Können eingebüßt. Sicherlich war Vegetius ein weltfremder Stubentaktiker, dem man an Unkenntnis der Heereseinrichtungen seiner Zeit alles Mögliche zutrauen kann. Aber solch eine ungeheuerliche Behauptung konnte er in einer dem Kaiser gewidmeten Schrift nicht aufstellen, wenn sie aller Grundlagen entbehrte.[1]) Hier müssen wir ihm Glauben schenken. Die römische Armee, wie sie uns Ammian schildert, enthielt eben noch soviel zivilisierte Elemente, daß sich die Lagerdisziplin aufrecht erhalten ließ. Dann aber kam eine Zeit, wo die Barbaren überwogen, wo der neue Inhalt die alte Form sprengte.

Dies kann aber nicht schon unter Theodosios I der Fall gewesen sein. Es ist kaum denkbar, daß die altrömische Lagertaktik unter Julian in voller Geltung, unter Theodosios vergessen war, daß ein so reißender Verfall uralter Institutionen unter Soldaten wie Valentinian, Valens, Gratian eingetreten sein sollte. Was Ammian besonders von ersterem erzählt, spricht unbedingt dagegen. Mich hat Seeck[2]) überzeugt, daß Valentinian III der Kaiser ist, an den sich unser Buch wendet. Hier glaube ich eine weitere Stütze dieser Ansicht gefunden zu haben. Unter Theodosios hat ein massenhaftes Einströmen von Barbaren in die römische Armee stattgefunden[3]), und unter dem schlaffen Regiment eines Honorius und Arkadios kam dann die lange vorbereitete Entwicklung zum Abschluß.

Nun gibt uns Vegetius aber trotzdem eine Reihe Vorschriften über die Anlage eines Lagers, und so müssen wir uns fragen, welche Zeit und welche Form er dabei im Auge hat. I 21—25 und III 8 bringt er zunächst eine Anzahl allgemeiner Regeln für das Aufsuchen eines Lagerplatzes. Er soll gegen feindlichen Angriff wie auch gegen Unwetter und Überschwemmung geschützt sein. Die Truppen sollen weder zu dicht gedrängt noch zu weit auseinander lagern. Großer Wert ist zu legen auf Gesundheit der Gegend, besonders bei längerem Aufent-

1) Er hat zuerst das 1. Buch, erst später auf ausdrücklichen Auftrag hin die drei übrigen Bücher abgefaßt (Schanz, Röm. Literaturgeschichte IV 1 [München 1904] S. 175). Wäre seine im 1. Buch aufgestellte Behauptung falsch gewesen, so wäre sicherlich einem Manne in seiner Lebensstellung (vir illustris und comes) Widerspruch zu Ohren gekommen, und er hätte sie im 3. Buch nicht mit solcher Selbstverständlichkeit wiederholen können.

2) Die Zeit des Vegetius, Hermes 11 (1876) 61—83. Ihm schließt sich an der Herausgeber Lang praef. S. IX. Dagegen Schanz, Röm. Literaturgeschichte IV 1 S. 176.

3) Zosimos IV 30 u. 31. Theodosios liebte bei allen seinen großen Eigenschaften doch das laisser faire, laisser passer.

halt, ferner auf frisches Trinkwasser; Holz und Futter muß bequem zu holen sein. Ein Berg oder ein höherer Hügel, der von den Feinden besetzt werden könnte, darf nicht in der Nähe sein. Es sind dies die zu allen Zeiten gültigen Regeln, die wir z. T. auffallend übereinstimmend bei Hygin 57 finden, die aber auch jedes moderne militärische Handbuch bringt.

Wenn dagegen Vegetius III 8 S. 82 als beste Lagerform ein Rechteck bezeichnet, dessen Länge um $^1/_3$ größer ist als seine Breite, so sehen wir, daß er das Lager des Hygin, nicht etwa das alte polybianische im Auge hat. Als andere Formen erklärt er aber, je nach dem Gelände, für zulässig (I 23 u. III 8) Quadrat, Dreieck, Kreis und Halbkreis. Die ausdrückliche Erwähnung dieser Formen ist neu, doch setzt auch Hygin 21 seinem Verlangen, das Lager solle rechteckig sein, hinzu: in quantum fieri potest. Hygin gibt als Mindestmaß für den Graben an 5 Fuß Breite, 3 Fuß Tiefe, für den Wall 8 Fuß Breite, 6 Fuß Höhe außer der Brustwehr (49 u. 50). Vegetius hat je nach der militärischen Lage verschiedene Maße (I 24): 1. Mauer aus Rasenstücken von 3 Fuß Höhe (statt ihrer bei loser Erde ein Graben von 5 Fuß Breite und 3 Fuß Tiefe III 8 S. 83), 2. Graben von 9 Fuß Breite und 7 Fuß Tiefe, 3. Graben von 12 Fuß Breite und 9 Fuß Tiefe, Wall von 13 Fuß Höhe und 12 Fuß Breite. III 8 S. 83/4 sagt er dagegen, es sei militärische Sitte, ungerade Zahlen zu beobachten, und gibt daher für den Graben Nr. 3 11 oder 13 Fuß Breite an, als Ausnahme 17 Fuß. Die 1. Form ist nur für den vorübergehenden Aufenthalt einer Nacht, die 2. und 3. für längere Zeit und dringendere Gefahr berechnet. Ein Rasenstück soll $^1/_2$ Fuß hoch, 1 breit und $1^1/_2$ lang sein. Der Wall wird durch Pfähle und Baumäste zusammengehalten, durch Schanzpfähle und tribuli, dreispitzige Fußangeln, verstärkt. Die Arbeit wird beaufsichtigt von den Centurionen mit dem Maßstab (decempeda), jede Centurie erhält ihre pedatura zu bearbeiten die Soldaten dürfen dabei das Schwert nicht ablegen. Beim Ausbau des Lagerinnern bekommen zuerst die signa ihren Platz, dann werden das praetorium und die Offizierszelte aufgeschlagen, dann bekommen je nach ihrem Rang die einzelnen Truppenteile ihren Platz angewiesen. In einem Zelte (papilio) lagert (II 13 S. 47) ein contubernium oder manipulus.[1]) Es ist dies der kleinste Truppenkörper mit einer Normalstärke von 10 Mann. Es sollen dieselben Leute unter einem Zelte zusammenwohnen, die auch im Kampfe zusammenstehen.[2]) Zweifellos ist

1) Hygin hat noch die manipuli im alten Sinne (Domaszewski a. a. O. S. 45), Ammian anscheinend nicht mehr.

2) Contubernium autem manipulus vocabatur ab eo, quod coniunctis manibus pariter dimicabant.

dies bereits das Prinzip Hygins[1]), und dieser Grundsatz hat sich bis in das byzantinische Mittelalter erhalten.

Die porta praetoria muß nach Hygin 56 immer gegen den Feind gerichtet sein, nach Vegetius I 23 entweder nach Osten oder gegen den Feind oder in Richtung des Marsches. Dort sollen die Truppenteile lagern, welche die Spitze bilden.[2]) Aus der porta decumana werden die Verbrecher zur Abstrafung geführt. Die Nacht ist nach der Wasseruhr in 4 vigiliae geteilt, die tuba bläst zu Beginn und das cornu zum Schluß der Nachtwache.[3]) In der Besetzung der Wachen unterscheidet sich Vegetius von Hygin. Letzterer läßt jede Nacht von jeder Centurie 16 Mann auf Posten ziehen (1), also für jede vigilia 4. Nach Vegetius besteht aber die Wache nur aus 4 Mann, einer steht Posten und 3 schlafen. Wir haben hier wohl einen Beweis für die schlaffere Handhabung des Wachtdienstes in dieser späten Zeit.[4]) Auch die Reiter haben außerhalb des Lagers nächtliche Wachen zu verrichten. Damals wog eben schon die Reiterei so vor (I 20 Anfang), daß auch sie zum Wachtdienst hinzugezogen werden mußte, was in früherer Zeit nicht der Fall war. Auch bei Tage muß sie Feldwachen (agrariae) stellen.

Wir sehen also, daß Vegetius uns kein klares Bild eines römischen Lagers gibt. Immerhin scheint er die Lagerform Hygins[5]) im Auge gehabt zu haben, und manche Bemerkungen deuten auf eine noch spätere Zeit hin.

Der Anonymus *Περὶ στρατηγικῆς*.

Aus der Zeit des Kaisers Justinian haben wir die Schrift eines Unbekannten, *Πολιτικῆς πρακτικὸν μέρος ἤτοι περὶ στρατηγικῆς*, Praktischer Teil der Staatswissenschaft oder Kriegswissenschaft.[6]) In Kap. 26—29 gibt der Verfasser mannigfache Angaben über das Marschlager seiner Zeit.

Kap. 26 ist betitelt *Περὶ μηνσόρων*. In ihnen finden wir natürlich

1) Er bringt in einem Zelte nur 8 Mann unter (1).

2) So ist wohl zu verstehen: intra quam primae centuriae, hoc est cohortes, papiliones tendunt et dracones et signa constituunt.

3) Das doppelte Signal ist auffällig und erscheint unnötig.

4) Hier spricht Vegetius wohl von seiner Zeit; gleich darauf sagt er, daß jetzt ein besonderer militärischer Grad, der circitor, für die Revision der Wachen geschaffen ist (III 8 S. 85).

5) Lange, Hygini Gromatici Liber de munitionibus castrorum (Göttingen 1848) S. 62/3, nimmt Hygin unter den Quellen des Vegetius an.

6) Ausgabe mit Übersetzung (die ich zitiere) und Kommentar von Köchly-Rüstow Bd. II Abteil. 2, Leipzig 1855.

die mensores und metatores der früheren Zeit wieder.[1]) Kap. 27 handelt von der Zeltordnung, 28 von der Lagerordnung des Fußvolks und der Reiterei. Das Prinzip der Lagerordnung ist schon 26, 4 ausgesprochen[2]): sie soll der Kampfordnung entsprechen. Man sieht hier wieder einmal so recht, wie sich die antiken Traditionen bis in die byzantinische Zeit vererbt haben[3]), noch bei Vegetius war Zelt- und Kampfgenossenschaft dasselbe. Das contubernium heißt bei unserem Schriftsteller *ἴλη*; eine solche soll in einem oder höchstens in 2 Zelten untergebracht sein. Es soll angestrebt werden, daß die Leute durch das Zusammenleben in das engste Verhältnis zu einander kommen.

Hygin gibt (1) genaue Maße an für die Lagerstätte einer Zeltgenossenschaft (10 Fuß im Quadrat), für den Raum, den die Waffen und die Zugtiere einnehmen (2 Linien von 5 und 9 Fuß Breite). Der Wortlaut[4]) klingt, als ob Waffen und Zugtiere außerhalb des Mannschaftszeltes untergebracht worden wären. Dies ist für erstere undenkbar; für die Waffen der Zeltgenossenschaft war wohl ein besonderer Raum, getrennt von ihrer Lagerstätte, aber im Zelte, bestimmt.[5]) Dieses Verfahren erscheint zweckmäßig vom Gesichtspunkte der Raumersparnis aus, der mit äußerster Strenge die ganze Lagerordnung Hygins beherrscht[6]); weniger praktisch, um dem Manne ein möglichst schnelles Waffnen zu ermöglichen. Wenn man sich vorstellt, daß in einem Raum von 10 Fuß Länge und 15 Fuß Breite, in dem sich außerdem die Lagerstätten und die sarcinae[7]) befinden, sich 8 Mann zugleich waffnen sollen, so wundert man sich sehr, wie wenig Ellenbogenfreiheit der einzelne gebrauchte. Bequemer macht es unser Byzantiner seinen Leuten (27, 3—5). Die Nahrungsmittel sollen in der Mitte des Zeltes untergebracht sein, die Waffen soll jeder Soldat unmittelbar bei sich haben, in einer

1) Humoristisch und für die damalige Zeit bezeichnend ist die Forderung, daß der Mensor vor allem das Pferdefutter kennen und für die Pferde und das Heer Vorsorge treffen soll. Ausgeschlossen ist, daß die Abmessung nur durch Pfeilschüsse, nicht durch die Schnur bewerkstelligt worden ist. Es kann sich dabei nur um die erste, grobe Feststellung des Lagerplatzes gehandelt haben. Ausgeschlossen ist ferner, daß die Mensoren sich in Feindesland nicht vom Heere entfernt haben sollen — bestimmt doch der Lagerplatz oft den Marsch eines Heeres. Dann wird man ihnen aber auch nicht die Fahnen der einzelnen Truppenteile anvertraut haben (26, 4), sondern es wird sich nur um Signalflaggen gehandelt haben.

2) Die Leute der Mensoren sollen die Flaggen aufstecken *καθ' οὓς ἂν τόπους συντάξωσιν αὐτοὺς οἱ μήνσορες ὁμοίως τῇ τάξει τῆς φάλαγγος.*

3) S. hierzu die Bemerkungen Köchly-Rüstows S. 322.

4) Papilioni dantur pedes X, armis pedes V, iumentis pedes IX.

5) Marquardt, Römische Staatsverwaltung II² S. 601.

6) S. Domaszewski a. a. O. S. 43 unten. 7) Ibidem.

Weise, die denkbar schnellstes Ergreifen gestattet. Die Lanze steckt ihm zu Füßen im Boden, daran ist der Schild gelehnt, dessen hohle Seite (also der Schildhalter) ihm zugekehrt ist.[1]) Die übrigen Waffen liegen ihm zur Linken, so geschichtet, daß er sich von unten an bekleiden kann. Auch dieses Verfahren hat seine Vorzüge; allerdings kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, daß die Änderung nur getroffen ist, weil die alten strengen Anforderungen sich bei den Truppen damaliger Zeit einfach nicht mehr durchführen ließen.[2])

Das Folgende beweist, daß die Lagerform des 6. Jahrhs. im wesentlichen noch die Hygins war. Das ganze Lager bildet ein Rechteck (29, 2), der Umwallung zunächst liegt das Fußvolk (28, 1), da es keinen Stalldienst hat und sich deshalb zur Verteidigung besser eignet, in die Mitte des Lagers legt man dagegen die Reiterei (28, 2), damit ihre Pferde vor dem feindlichen Bogenschießen gesichert sind. Ein Weg läuft innerhalb des Walles rings um die Truppen, zwei Hauptwege schneiden sich in der Mitte und enden in vier Toren, mehr Tore sind wegen der Sicherheit der Umwallung und wegen der feindlichen Späher[3]) ausdrücklich verboten (28, 3—4, 7). Die Zelte sollen recht nahe aneinandergerückt werden, aber die durch beide Hauptstraßen gebildeten Abschnitte durch Nebenwege durchzogen sein, die bis zum Intervallum führen. Der Schutz der Umwallung soll immer denselben Truppenteilen anvertraut sein (28, 6), damit sie den Wachtdienst durch ständige Übung beherrschen — auch ein Grundsatz Hygins.[4])

Kap. 29 handelt über die Verschanzung und den Sicherheitsdienst im Lager. Es beginnt mit einer Bestimmung, die für die schlaffere Kriegszucht damaliger Zeit bezeichnend ist: erst sollen die Soldaten die Zelte aufschlagen, dann essen und danach erst zur Befestigungsarbeit antreten.[5]) Als Maße für Wall und Graben gibt der Anonymus

---

1) Ebenso Strateg. des Nikephoros 19, 7.

2) Ein schlechtes Licht auf das Mannschaftsmaterial wirft 27, 6, wonach jedes Zelt wegen der Diebstähle nachts seinen Wächter haben soll.

3) Auf dieses Moment legen sämtliche byzantinischen Taktiker großen Wert. Sie haben eben durchweg einen Kleinkrieg im Auge, der mit allen Mitteln der List geführt wird.

4) Die merkwürdige Vorschrift 28, 5, wonach das Lager mit einem Wall von aufgepflanzten Schilden und Lanzen umgeben werden soll, ist wohl ein Mißverständnis von Hygin 48 und 52, der hier von einer Befestigung armis spricht. Wir wissen, daß er eine Reihe Bewaffneter meint (o. S. 93). Allerdings erzählt Leo Diakonos hist. IX 1 (ed. Hase S. 142/3), daß zur Zeit des Tzimiskes (969—976) die Römer auf dem Walle ihre Schilde und Lanzen aufzupflanzen pflegten.

5) Noch Vegetius III 8 (S. 83/84) hält an dem alten Grundsatz fest: erst Ausbau der Außenbefestigung, dann des Lagerinneren.

3 Fuß Höhe, 5 Fuß Breite und Tiefe an. Sie entsprechen also ungefähr dem Mindestmaß des Vegetius, bleiben aber hinter dem des Hygin zurück, abgesehen davon, daß diese beiden sich mit einem Graben von 3 Fuß Tiefe begnügen.[1]) 29, 2 kommen dann die schon erwähnten Bestimmungen, daß die Zelte nach der Aufstellung in der Phalanx geordnet sein sollen und daß für das Lager die rechteckige Form vorzuziehen ist. Die Kreisform wird verworfen, da bei ihr nur eine geringe Truppenzahl mit dem von einer Seite angreifenden Feinde zugleich ins Gefecht kommt. Es ist dies insofern richtig, als tatsächlich bei ihr keine so große Menge von Geschossen auf einen Punkt vereinigt werden kann. Wir sehen, daß in bezug auf die Lagerform des Anonymus gegenüber Vegetius zur Regel Hygins zurückgekehrt ist.

Sehr zweckmäßig erscheint, daß an jeder Seite der Umwallung ein Truppenteil als Reserve bestimmt sein soll, der Hilfe bringt, wo ein bedrohlicher Angriff erfolgt (29, 3). Die Tore sollen nachts auch durch einen Graben geschlossen werden (4), was aber doch wohl nur bei sehr gefährdeter Lage in Kraft tritt. Hinter jedem von ihnen sollen 20 Soldaten zur Abwehr eindringender Feinde aufgestellt sein (5). Als Annäherungshindernis werden vor dem Graben Fußangeln gestreut (6). Sie gehören zu dem ständigen Gepäck jeder *ἴλη*, der *ἰλάρχης* ist für das Einsammeln verantwortlich (7). Die *τρίβολοι* haben von Vegetius an im byzantinischen Kriegswesen eine große Rolle gespielt, sie begegnen uns immer wieder.[2]) Folgende Vorrichtung kommt m. W. bei dem Anonymus zuerst vor, kehrt aber später wieder: in einer Entfernung von 20 Ellen vor der Linie der Fußangeln sollen an Pflöcken Leinen mit anhängenden Klingeln gespannt werden, um bei Nacht die Annäherung des Feindes anzuzeigen (6). Köchly-Rüstow tun (S. 323) diese und andere Einrichtungen zur Sicherung des Lagers mit dem Ausdruck „lächerliche Künsteleien" ab, und der erste Eindruck entspricht sicherlich diesem harten Urteil. Aber man denke sich ein mit hohem Gras und Buschwerk bestandenes Gelände; könnten da nicht in der Tat Klingelschnüre, geschickt an geeigneten Stellen angebracht, bei Nacht ein Anschleichen sehr erschweren? Nicht gerechtfertigt ist aber sicherlich der Spott gegenüber dem Folgenden (8): zur Verstärkung der Befestigung sollen einige kleinere Detachements sich außerhalb des Walles verschanzen, also als Vorwerke dienen, damit ein gegen den Wall vor-

1) Vgl. o. S. 97.

2) Sie haben vier Spitzen, auf dreien ruhen sie und die 4. steht als Stachel in die Höhe. Veget. III 8 (S. 83), III 24 (S. 116); Prokop B. G. III 24, 15—18; Maurikios XII 8, 6 S. 305; 18 S. 335; 22 S. 349, 358; 24 S. 363; Leon V 5, VI 27. XI 26; De re militari (Vári) S. 9, 19, 21.

dringender Feind unter dreiseitig umfassendes Feuer genommen werden kann. Dies ist eine sehr zweckmäßige Maßregel, die auch sonst nachzuweisen ist.[1])

Nun das Fazit: Vegetius hat uns gelehrt, daß das weströmische Heer des 5. Jahrhs. nur noch aus Barbaren bestand, die sich nicht mehr dazu herabließen, Spaten und Hacke zur Hand zu nehmen; unser Anonymus liefert den Beweis, daß sich dagegen in der byzantinischen Armee die Traditionen römischer Lagerbefestigung erhalten haben. Das Marschlager des 6. Jahrhs. ist mindestens in seinen Grundzügen dasjenige Hygins, nur der auf äußerster Selbstbeschränkung beruhende Geist alter Lagerdisziplin ist von den Soldtruppen der Zeit Justinians gewichen.

Prokop.

Jetzt erhebt sich sofort eine andere Frage. War das Aufschlagen eines befestigten Marschlagers damals noch die Regel, sodaß ein Unterlassen dieser Vorsicht durch besondere militärische Gründe gerechtfertigt sein mußte? Auch ohne Quellenbeweis könnten wir dies verneinen. Nur ein Heer, dessen Kern aus Infanterie besteht, kann das Lager zur Grundlage seiner Kriegsführung machen. Ihm verdankt es die Unabhängigkeit seiner Operationen; ob es sich in der Verteidigung halten, ob es zum Angriff vorgehen wird, steht in seinem Belieben, so lange es diese Festung als Rückhalt hat. Ganz anders steht es mit einem Heere, dessen Hauptwaffe die Kavallerie ist. Der Reiter hat mit der Wartung seines Pferdes soviel zu tun, daß er gar nicht zur Schanzarbeit hinzugezogen werden kann. Andererseits kommt für ein Reiterheer die Defensive gar nicht in Betracht. Seine Kraft beruht auf der Schnelligkeit seiner Bewegungen, auf überraschendem Angriff, auf schnellem Rückzug, bevor der Feind zu einem Schlage ausholen kann. Dabei kann ein befestigtes Lager nichts nützen, höchstens hindern. Seine Anlage muß durch besondere Gründe gerechtfertigt sein: es kann gegenüber einem Gegner, der auch an Kavallerie stark ist, zum Schutz des Gepäckes notwendig werden; es kann den Stützpunkt bilden für Einfälle in feindliches Gebiet — wobei es natürlich nicht mehr den Charakter des Marsch-, sondern des Standlagers trägt. Nun bestand das byzantinische Heer seit dem 5. Jahrh. vorwiegend aus Reiterei. Man hat vielfach allein in dieser Tatsache eine Entartung römischen Kriegswesens sehen wollen — gewiß mit Unrecht. Neue Zeiten und neue Feinde bedingen ganz neue Formen der Kriegskunst. Ebenso ist es kein Zeichen von Entartung, sondern selbstver-

1) Marquardt, Röm. Staatsverw. II² S. 410 Anm.

ständlich, daß die byzantinischen Reiterheere nicht mehr auf dem Boden altrömischer Lagertaktik stehen. Anerkennenswert ist, daß Byzanz trotzdem bis in die späte Zeit die Kunst des Lagerschlagens als wertvolles Erbe bewahrt, gepflegt und im Bedarfsfalle angewandt hat.

Für das 6. Jahrh. gibt uns die Kriegsgeschichte Prokops[1]) eine zuverlässige Kontrolle, wie dies praktisch in die Erscheinung getreten ist. In der ganzen Geschichte des Perserkrieges finde ich zunächst keine Stelle, in der ein befestigtes Lager ausdrücklich erwähnt würde. Es ist allerdings anzunehmen, daß das Lager Belisars vor Nisibis (II 18, 2) und vor Sisauranon (II 19, 4) befestigt war; ferner dasjenige Valerians bei Theodosiupolis und das des Martinos bei Kitharizon (II 24, 12—13)[2]), endlich das des Dagisthaios vor Petra (II 29, 11). Das Wort *χαράκωμα* finde ich an keiner dieser Stellen, nirgends auch eine Spur, daß ein befestigtes Lager eine strategische Rolle gespielt hätte. Es handelt sich hier eben nicht um die systematisch fortschreitende Eroberung feindlichen Gebietes, sondern meist um einen Guerillakrieg. In ihm fand die Reiterei hinreichende Stützpunkte an den vorhandenen Städten und Kastellen; neue zu schaffen war kein Bedürfnis.[3])

Mehrfach wird dagegen das befestigte Lager im Vandalenkriege erwähnt. Gleich bei der Landung (I 15, 32—33) wird ein mit Graben, Wall und Palisadenzaun befestigtes Lager aufgeschlagen. Prokop erwähnt es als eine anerkennenswerte Leistung, bei der die Furcht vor feindlichem Angriff und die Ermahnungen des Feldherrn das Ihrige taten, daß es an demselben Tage vollendet wurde. Wir kennen leider die Tageszeit des Arbeitsbeginnes nicht, immerhin mag aber die Leistung den Vergleich mit früheren Zeiten aushalten können. Denn das Fußvolk war 10000 Mann stark (I 11, 2), und selbst wenn unter den dort angegebenen 5000 Reitern auch die Garde Belisars mit inbegriffen sein sollte, so hätte sich doch das Verhältnis beider Truppengattungen gegen frühere Zeiten[4]) sehr zu Ungunsten der Infanterie verschoben. Da nun

1) ed. J. Haury, Leipzig 1905.

2) Der Ausdruck *πηξάμενος τὸ στρατόπεδον* ist nicht beweisend.

3) II 21, 3 schlägt Belisar ein Zelt auf, *ἣν δὴ παπυλεῶνα καλεῖν νενομίκασιν.* Der Soldatenwitz hatte einst das Lagerzelt papilio genannt wegen seiner Ähnlichkeit mit einem Schmetterling, der die Flügel hängen läßt; es war ein viereckiges Häuschen mit Giebeldach. Das spätere byzantinische Zelt war dagegen nach türkischem Vorbild rund (Aussaresses, L'armée byzantine à la fin du VIe siècle S. 58 Anm.). Lateinisch wurde in der Armee des 6. Jahrhs. noch verstanden (noch bei Maurikios sind die Kommandos lateinisch, erst bei Leon griechisch), so können wir aus dem Ausdruck papilio wohl auf die ältere Form schließen.

4) Das Lager Hygins ist für etwa 32340 Mann Fußvolk und 9450 Reiter bestimmt (Marquardt, Röm. Staatsverw. II^2 S. 604/5).

bei der afrikanischen Expedition der Troß sicher gewaltig war, so hatte das Fußvolk also einen unverhältnismäßig großen Raum zu befestigen. Endlich ist in Betracht zu ziehen, daß die saure Arbeit des Ausladens zugleich zu bewältigen war und daß der trockene Boden (I 15, 34) für die Bearbeitung kaum günstig gewesen sein kann. — Solch ein befestigtes Lager wurde auf dem Marsche nach Karthago an jedem Abend aufgeschlagen (I 17, 7), falls sich nicht eine sichere Unterkunft in einer Stadt bot.[1]) Denn wäre dem an Reiterei auch starken, mit dem Gelände vertrauten Feinde ein Anschlag auf den Train geglückt, dann wäre so weit von der Heimat der ganze Erfolg der Expedition in Frage gestellt gewesen. Ganz deutlich ergibt sich dieser Zweck des verschanzten Lagers aus Kap. 19. Da läßt Belisar wieder ein Lager mit Palisadenzaun[2]) aufschlagen, legt aber nur das Fußvolk (und natürlich den Troß) hinein und bricht mit der Reiterei zu Aufklärung und Kampf auf (§ 1, 11, 12). In seiner Rede hebt er ausdrücklich hervor (§ 8, 9), welchen Vorteil ihnen das verschanzte Lager als Stützpunkt[3]) ihrer Operationen biete; die Reiterei könne ruhig abrücken, da sie sich nicht mit überflüssigem Gepäck zu beschweren brauche und bei der Rückkehr allen Kriegsbedarf sicher und bereit vorfinde. Wenn der Feldherr dies erwähnenswert findet, so wird es sich doch wohl um etwas Außergewöhnliches gehandelt haben. — Im Bellum Vandalicum ist außerdem noch zu erwähnen II 11, 15, wo Salomon ein *χαράκωμα* errichtet. Germanos muß II 17, 25 ff. das befestigte Lager des Empörers Stotzas stürmen; 19, 8 zieht sich Gontharis geschlagen in sein *χαράκωμα* zurück, wo er von den Mauren bedrängt wird, und als Salomon ihm (9) zu Hilfe eilt, schlägt er ebenfalls ein solches auf. Der Grund liegt jedesmal in dem Gelände; das rauhe aurasische Bergland ist Überfällen günstig.

Noch geringer ist die Ausbeute an Stellen im Gotenkriege. II 4, 11 schlagen die Hunnen ein *χαράκωμα* auf, doch handelt es sich dabei vielleicht nicht um ein befestigtes Lager in unserm Sinne, sondern sie wandeln den Tempel des Apostel Paulus in eine Festung um. II 13, 2 befiehlt Belisar den Belagerungstruppen von Tuder und Clusium be-

1) Interessant ist I 21, 10, wo die Einquartierung in Karthago in gänzlich moderner Weise vor sich geht. Die Stadtschreiber (*γραμματεῖς*) schreiben die Quartierzettel (*βιβλίδια*) und weisen jedem Soldaten seine Unterkunft an.

2) *χαράκωμα*. Dieses Wort bedeutet sowohl Palisadenzaun als auch befestigtes Lager (letzteres z. B. B. V. II 11, 15). Eigenartig ist II 2, 8, wo die Vandalen liegen in einem *χαρακώματι, καίπερ ὀχύρωμα οὐδὲν ἔχοντι.* Man muß also bei der Deutung des Wortes Vorsicht walten lassen.

3) *ὅθεν ἡμᾶς τὸν πόλεμον διαφέρειν δεήσει.*

festigte Lager aufzuschlagen, ebenso II 16, 18 ff. dem Aratios, um die Besatzung von Auximum in Atem zu halten.[1]) Auch als Belisar später diese Stadt belagert, scheint nach II 24, 5 sein Lager befestigt gewesen zu sein. Dagegen lagert III 28, 11 ff. eine Abteilung Reiter gegen seinen Befehl nicht einmal in geschlossener Ordnung, sondern liegt zerstreut in ihren Zelten, eine Disziplinlosigkeit, die ihr eine derbe Schlappe zuzieht.

Dies sind die spärlichen Belegstellen für befestigte Lager, die ich im Gotenkriege gefunden habe. Es mag sein, daß ich die eine oder andere übersehen habe — an dem allgemeinen Ergebnis würde das gar nichts ändern.[2])

Allerdings finden sich auch bei Prokop Fälle, wo die Soldaten tüchtig gegraben haben. B. P. I 13, 13 vor der Schlacht bei Daras hat Belisar einen mächtigen Graben anlegen lassen; B. G. II 7, 2 u. II 12, 6—7 hat das isaurische[3]) Fußvolk gegraben und geschanzt; III 24, 6 bessert Belisar in 25 Tagen die zerstörten Teile der römischen Stadtmauer (nach III 22, 7 etwa $^1/_3$) wieder aus, indem das ganze Heer mit Bereitwilligkeit daran arbeitet. In diesem letzten Falle hat aus innerem Antriebe also sogar die Reiterei mitgeholfen; da aber sonst derartige Arbeiten nur auf den Schultern des Fußsoldaten liegen und die Infanterie im byzantinischen Heere sehr zurücktritt, so können sie nur selten erwähnt sein, und daraus ergibt sich von selbst eine Schlußfolgerung auf die Anlage von Lagerbefestigungen.

Eine uralte barbarische Sitte hat Byzanz von seinen Gegnern übernommen: die Wagenburg. Sie bildet in der Schlacht und auf dem Marsche einen Ersatz für das verschanzte Lager, und in dieser Anwendung findet sie sich bei den verschiedensten Völkern in der ganzen Kriegsgeschichte von den ältesten Zeiten bis zum 30jährigen Kriege.[4]) Rom hatte sie

1) Hier ist das Wort *χαράκωμα* nicht genannt, doch kann es sich dem Sinne nach nur um ein solches handeln.

2) Bei der Durchsicht des Fortsetzers Prokops, des Agathias (ed. Dindorf, Historici Graeci minores, Vol. II), habe ich nur eine hierhin gehörige Stelle gefunden: V 1 S. 348 lagert Theodoros *χαράκωμα τῷ στρατῷ περιβαλόμενος*. Ein *χαράκωμα* ist auch erwähnt I 11 S. 158, aber es handelt sich um einen Belagerungsdamm, mit dem Cumae eingeschlossen wird. Solch eine regelrechte Belagerung ist bei Prokop eine große Seltenheit, die damaligen Reiterheere kannten meist nur Handstreich oder Aushungerung.

3) Daß die Isaurer auch B. G. II 27, 5 als besonders geschickt zu Handwerkerarbeiten erscheinen, ist jedem auffällig, der diese wilden Gesellen aus der Literatur früherer Jahrhunderte kennt. Allerdings waren es nach B. P. I 18, 38—40 meist gar keine Isaurer, sondern frisch vom Pfluge weggeholte lykaonische Bauern. So erklärt sich also ihre Verwendung.

4) Wo z. B. Markgraf Georg Friedrich v. Baden-Durlach in der Schlacht bei Wimpfen (6. Mai 1622) sein Fußvolk mit einer Wagenburg umgab.

einst nicht mehr nötig gehabt; als aber Byzanz die alte Lagertaktik verließ, mußte die Wagenburg hier und da praktisch erscheinen. B. V. II 17, 4 läßt Germanos die Wagen als Rückendeckung des Fußvolks in einer Reihe auffahren. B. G. II 5, 3 will Joannes im Falle eines feindlichen Angriffs seine Wagen zu einem Kreise zusammenfahren lassen und sich so wie in einem befestigten Lager[1]) verteidigen. II 7, 2 wird dann ausdrücklich erzählt, daß seine Leute ruhten *ταῖς ἁμάξαις φραξάμενοι τὸ στρατόπεδον.*

Ich glaube im vorigen bewiesen zu haben, daß es mit dem Aufschlagen befestigter Lager im 6. Jahrh. umgekehrt stand wie im 4.: damals war es die Regel, die Ausnahme mußte taktisch gerechtfertigt sein — jetzt ist es eine Ausnahme, zu der besondere Gründe vorliegen müssen.[2])

Das sog. Strategikon des Maurikios[3])

sollte nach früherer Ansicht aus dem letzten Jahrzehnt des 6. Jahrhs. stammen, noch Aussaresses glaubte es geradezu als einzige Grundlage für eine Darstellung des damaligen Kriegswesens verwenden zu können. Dem gegenüber hat R. Vári[4]) überzeugend dargetan, daß die Florentiner Fassung des Buches, auf der die Scheffersche Ausgabe beruht, ein beträchtliches Stück später anzusetzen ist, und daß wir nur von der Taktik des Urbikios reden dürfen.[5]) Wenn wir daher im folgenden zusammenstellen, was uns Urbikios über das Lager sagt, so müssen wir auf eine genaue Zeitbestimmung dieser Abschnitte verzichten.[6]) Immerhin haben wir in ihnen ein Dokument, das im Rahmen unserer Darstellung ein Mittelglied zwischen dem Anonymus und Leon bildet. Ferner dürfen wir hoffen, daß sie uns nicht nur theoretische Forderungen, sondern ein wirkliches Bild vorliegender Verhältnisse darbieten; gibt

---

1) *κύκλον τέ τινα καὶ χαρακώματος σχῆμα τὰς ἁμάξας ποιησάμενοι ἐνθένδε τοὺς ἐπιόντας ἀμύνασθαι.*

2) Die verschiedene Anzahl der Belegstellen bei Ammian und Prokop redet allein eine deutliche Sprache; man muß bedenken, daß die Kriegsgeschichten des ersteren kaum halb so umfangreich sind wie die Prokops.

3) Einzige Ausgabe von Scheffer, Arriani tactica et Mauricii ars militaris, Upsala 1664 (mit latein. Übersetzung und Kommentar). Als Kommentar dazu kann gelten Aussaresses, L'armée byzantine à la fin du VIe siècle d'après le Strategicon de l'empereur Maurice, Bordeaux et Paris 1909.

4) Zur Überlieferung mittelgriechischer Taktiker, B. Z. 15 (1906) S. 47 ff. Außerdem seine Besprechung von Aussaresses B. Z. 19 (1910) S. 551 ff.

5) Der Name Maurikios kommt nur der noch viel späteren ambrosianischen Rezension zu.

6) Besonders, da das ganze Buch eine Kompilation ist, deren einzelne Teile noch auf Alter und Herkunft untersucht werden müssen

doch auch Vári zu, daß der Verfasser ein praktischer Soldat und sein Werk ein praktisches Handbuch ist.[1])

Zweimal (V 4 S. 125, VIII 1 S. 179) stellt Urbikios die Regel auf, das Lager solle in jedem Falle, auch bei vorübergehendem Aufenthalt, auch in Freundesland, befestigt werden. Aber XII 22 S. 349 sagt er, worin die Befestigung meist besteht: die Wagen sollen um das Lager herum aufgestellt werden. Also wieder die Wagenburg! Nur bei gefährdeter Lage und wenn die Örtlichkeit es erlaubt, soll ein Wall angelegt werden.[2]) Auch die Verwendung des Lagers erscheint ganz wie bei Prokop. Es ist vor allem für Train und Fußvolk da; die Reiterei soll nur, wenn ein feindlicher Angriff droht, in ihm lagern, sonst bleibt sie außerhalb (XII 22 S. 355). Gegebenenfalls soll in dem Lager Raum für sie freigelassen werden; dann hat sie sich in der Nähe zu halten, um jeden Augenblick ihren Zufluchtsort aufsuchen zu können. Die Sicherheit des Lagers liegt dem Verfasser sehr am Herzen. Er schildert (V 1 S. 121), welchen niederschlagenden Eindruck es auf die Truppen macht, wenn sie ihre Diener und Angehörigen nicht in Sicherheit wissen. Der Soldat führt also seine Familie mit sich; die byzantinischen Heerlager damaliger Zeit müssen einen sehr großen Raum eingenommen und ein ähnliches Bild geboten haben wie die wandernden Germanenstämme früherer Jahrhunderte. Später ist man zu strengeren Grundsätzen zurückgekehrt.[3])

Wenn das Heer zum Kampfe ausrückt, so übernimmt das Lagerkommando ὁ ἐπάνω τοῦ τούλδου, der Trainkommandeur (V 3 S. 124). Eine wichtige Aufgabe für ihn ist es, die Verbindung mit der Gefechtsarmee aufrecht zu erhalten. Dazu dient eine Kette von Zwischenposten.[4]) Die Verteidigung des Lagers ist in der Regel Aufgabe des Fußvolks; sollte dies ausnahmsweise ausgerückt sein, so fällt sie den leichtbewaffneten Knechten zu, die dabei möglichst von einem *βάνδον* regulärer Soldaten zu unterstützen sind (VII 9 S. 154). In den allgemeinen Bestimmungen des Urbikios über Ort und Anlage[5]) des Lagers

1) Vgl. zum Folgenden Aussaresses a. a. O. S. 26 (devanciers, mesureurs), S. 58 (campement), S. 96, 97 (camp). Seine Ausführungen leiden überall unter dem Mangel, daß er nur den Inhalt unserer Schrift wiedergibt, ohne einen Blick in die Vergangenheit oder Zukunft zu werfen.

2) S. 357/8 wird dann noch einmal gesagt, daß allerdings eine Befestigung mit Wall oder Palisadenzaun, mit Graben und Fußangeln das Ideal darstellt, daß aber bei kürzerem Aufenthalt eine Wagenburg (*καραγός*) dieselbe Sicherheit bietet.

3) S. u. S. 114.

4) Diese Maßregel ist ein Bestandteil der militärischen Praxis geblieben und wird erst in allerneuster Zeit durch das Feldtelephon ersetzt.

5) Das Aufsuchen des Lagerplatzes (und der besten Straßen) ist bei Urbikios

erkennen wir z. T. altes Gut wieder. Nach IX 3 (S. 218/9) soll möglichst ein freies und ebenes, aber hochgelegenes und somit von Natur befestigtes Gelände ausgesucht werden. Bei der Arbeit soll peinliche Ordnung beobachtet werden; wenn ein feindlicher Angriff droht und Fußvolk vorhanden ist, sollen erst die Wagen aufgefahren werden, damit eine vorläufige Befestigung hergestellt ist. Dann wird Wall und Graben hergestellt, während ein Teil der Truppen — natürlich die Reiterei — kampfbereit Wache hält. Nach Vollendung dieser Arbeit rückt der übrige Teil des Trains[1]) ein. Das erscheint uns auf den ersten Blick auffällig. Warum beziehen diese Menschen und Tiere nicht zugleich mit dem schweren Gepäck, den Wagen, das Lager? Die Mehrzahl der Troßknechte muß sich wohl sofort an der Schanzarbeit beteiligen, während bei den Tieren nur die notwendigsten Pferdehalter zurückbleiben. Zu allerletzt dürfen die Posten stehenden Truppenteile einrücken und ihre Zelte aufschlagen. Weniger peinlich wird verfahren, wenn kein Feind in der Nähe ist. Dann stellt ein Truppenteil die Befestigung[2]) her, während die Mehrzahl sofort ihre Zelte aufschlägt. Wenn möglich, sollen geräumige Lager bezogen werden (XII 20 S. 343/4) — also keine ängstliche Raumersparnis. Es ist zu vermeiden, daß es von einer nahen Anhöhe überragt wird.[3])

Nur vom Lagerschlagen handelt das ganze Kapitel XII 22 S. 349 ff. Der Graben soll 5 oder 6 Fuß breit, 7 oder 8 tief sein — also dieselbe Breite, aber eine noch größere Tiefe als bei dem Anonymus.[4]) Außerhalb soll das Gelände gesichert sein durch Fußangeln und Wolfsgruben.[5]) Das Lager soll vier regelrechte Tore haben, die durch zwei sich kreuzweise schneidende Wege miteinander verbunden sind, außerdem aber mehrere kleine Wallpforten (*παραπόρτια*). Eine wichtige Neuerung! Antiker Grundsatz war: die Tore bilden den schwächsten Punkt der Befestigung, daher möglichst wenige. Noch der Anonymus des 6. Jahrhs.

Sache der *ἀντικένσωρες* (antecessores) oder *προπάτωρες* (im Text steht *πρεπάτωρες* II 11 S. 67), die Feldmesserarbeit Sache der *μίνσωρες* (I 3 S. 29, I 9 S. 41, II 11 S. 66/7, VII 17 S. 170/1, IX 3 S. 218). Bei jedem *τάγμα* oder *βάνδον* befinden sich je zwei Antecessoren und Mensoren. Nach Leon IV 22—23 war zur Zeit des Verf. diese Trennung der militärischen und technischen Funktionen beseitigt, und die späteren Taktiker erwähnen sie gar nicht mehr. Man fand sie wohl unpraktisch, da sie Anlaß zu Reibungen bot.

1) *ἡ ἀποσκευή* — sarcinaria iumenta.

2) *τὸ σχῆμα* — forma castrorum. Der Verfasser läßt es eben zweifelhaft, ob das Äußere des Lagers durch Wall oder Wagen hergestellt wird.

3) = Hygin 57 = Vegetius I 22. Dasselbe steht XII 22 S. 354. Dubletten finden sich in einem so zusammengeflickten Werke naturgemäß häufig.

4) o. S. 101. 5) *φόσσας μικρὰς ἐχούσας σκόλοπας*.

hatte daher ausdrücklich verboten, mehr Tore anzulegen.[1]) Hier ist dieser Grundsatz verlassen, um auf Kosten der Sicherheit den Ausfall zu erleichtern. Es liegt im Charakter der Reiterheere, daß bei ihnen die Defensive zurücktritt. Wir werden später sehen, daß in dieser Neuerung der Keim zu einem völlig neuen Lagerschema ruht. — Neu ist auch, daß bei jedem Tor ein *ἄρχων* sein Zelt haben und die Überwachung beaufsichtigen soll. Was nun aber folgt, ist nicht ganz klar (S. 350) *ἐσωτέρω δὲ παρ' αὐτὰς τὰς ἁμάξας τὰς τῶν ὑψιλῶν* (sic!) *τέντας ἁπλὰς*[2]) *παρακειμένας, καὶ μετὰ ταύτας εὔκαιρον διάστημα ὡς ποδῶν τριακοσίων ἢ τετρακοσίων, καὶ τότε τὰς λοιπὰς ταγῆναι τέντας.*[3]) Daß unmittelbar hinter dem Wall die Wagen und die Zelte der Leichtbewaffneten standen, ist ausgeschlossen, der Verfasser hat sicher das Intervallum zu erwähnen vergessen, da der Wall meist wegfiel. Der dann angegebene Zwischenraum von 300—400 Fuß ist natürlich viel zu groß, Scheffer übersetzt auch 30—40. Diese Breite mag das Richtige treffen.

Ich denke mir die Sache so: das Lager war entweder mit einer Wagenburg umgeben. An diese schlossen sich innerhalb dann sofort die Zelte der Leichtbewaffneten, sodaß diese bei jedem Alarm sofort aufspringen und zwischen, auf oder unter den Wagen stehend oder liegend Bogen und Schleuder gebrauchen konnten. Hinter dieser Verteidigungslinie kam ein Intervallum von 30—40 Fuß, und dann die Zelte der schweren Infanterie.[4]) Die Kavallerie lagerte meist außerhalb, sonst in der Mitte. — Oder das Lager war mit einem Wall umgeben. Es folgte das Intervallum, dann bildeten die Wagen mit den dahinter lagernden Leichtbewaffneten eine zweite Verteidigungslinie, endlich in geringeren Abständen die übrigen Truppenteile.

Die beiden Hauptstraßen sollen 40—50 Fuß breit sein.[5]) Die Zelte sind in Rechtecken[6]) gruppiert, die einzelnen Streifen durch Straßen

---

1) o. S. 100. Hygin (17) gestattet nur bei größeren Heeren von 5 Legionen und darüber zwei Tore mehr, die portae quintanae, als Ausgangspunkte der gleichnamigen Straße. 2) Scheffer übersetzt sine munitione.

3) Worauf Aussaresses S. 96 unten seine Angaben stützt, verstehe ich nicht recht: un talus, un chemin de 200 pieds de largeur où campent les valets armés de l'arc et de la fronde, les voitures, les tentes de l'infanterie légère, un espace libre, les tentes de l'infanterie de ligne etc. Er scheint *ταύτας* auf *ἁμάξας* zu beziehen. Vgl. u. S. 111.

4) Welcher Unterschied gegenüber der Zeit Hygins: anstatt der Linieninfanterie gelten jetzt gerade die leichten Truppen wegen ihrer Handhabung der Fernwaffe für besonders geeignet zur Verteidigung.

5) Nicht gerade viel; der mit dem Raum so sparsame Hygin gibt den beiden Hauptstraßen und dem Intervallum 60 Fuß (14).

6) So ist wohl aufzufassen *ἑκατέρωθεν παρακεῖσθαι αὐτῇ* (der Straße) *τὰς*

von einander geschieden — also dieselbe Anordnung wie bei Hygin. Anders ist aber die Lage der Offizierszelte. Jeder Merarch (3 bei einer normalen Armee) hat sein Zelt mitten in seiner Division, der *στρατηγός* aber bei irgend einem *μέρος*, nicht in der Mitte, damit es nicht den Verkehr behindert und damit der General nicht durch das Geräusch der Vorbeigehenden gestört wird. Der Nutzen dieser Neuerung leuchtet wenig ein. Die zentrale Lage des Feldherrnzeltes war das Sinnbild seiner Machtstellung; in seiner Hand liefen alle Fäden zusammen, von allen Punkten des Lagers mußten die Nachrichten ihn mit möglichst gleicher Schnelligkeit erreichen können. Und sicherlich wird die Lage innerhalb eines Truppenteils nicht ruhiger gewesen sein als in der Mitte des Lagers, umgeben von einem freien Platze, wo die Posten dafür sorgten, daß der Verkehr sich nicht in zu großer Nähe vorbeibewegte. Wir werden sehen, daß man später zur alten Regel zurückkehrte.

Als Lagerform empfiehlt der Verfasser ein Rechteck; eine bestimmte Praxis scheint zu seiner Zeit nicht existiert zu haben (S. 353).[1]) Einen großen Wert legt auch er auf den Gebrauch der Fußangeln, besonders wo ein Wallbau nicht angängig ist (S. 352/3). Eine Sache ist hier noch zu erwähnen, an der die Empfindlichkeit gern vorübergeht, die aber bei großen Menschenanhäufungen nun einmal eine gewaltige hygienische Rolle spielt: ein Latrinenbau scheint nicht stattgefunden zu haben (S. 353 unten). Der Soldat soll in Rücksicht auf die Gesundheit der Luft zu diesem Zwecke das Lager verlassen[2]), zumal bei längerem Aufenthalt. Dies muß bei größeren Heeren zu so schweren Unzuträglichkeiten geführt haben, daß ich es mir bei einem zivilisierten Volke kaum denken kann. — Urbikios fordert strengste Lagerdisziplin: in der Nacht darf niemand ohne besondere Erlaubnis des Strategen das Lager verlassen.[3]) Auch die Reiter müssen Nachtwachen (*νυκτερινὰς βίγλας* S. 352) verrichten. Auf ein Signal hin hört die Arbeit auf, und nach Abendbrot und Gebet herrscht unbedingte Ruhe. Tanz und Musik ist nachts verboten, um Lärm und unnötige Ermüdung zu vermeiden.

Schon Hygin (57) hält es für wünschenswert, daß das Lager neben einem Fluß liege. Urbikios meint, man solle es an einen größeren Fluß anlehnen, der dann an dieser Seite Sicherheit biete, einen kleineren

---

τέντας ῥυμοειδῶς κατ' ὄρδινον — eique utrinque adiecta esse tentoria, ut sint veluti plateae. *ῥύμη* = Straße, *ῥυμοειδῶς* fehlt bei Sophocles.

1) Einen andern Eindruck erweckt die betreffende Vorschrift bei dem Anonymus XXIX 2.

2) Dieselbe Vorschrift wohl schon bei dem Anonym. des 6. Jahrhs. 28, 3.

3) Ebenso im Strateg. d. Nikephoros S. 20, 1.

Wasserlauf aber das Lager durchfließen lassen (S. 354). Bei einem verschanzten Lager ist dies fast unmöglich, und in unsern klimatischen Verhältnissen ist ein solcher Biwakplatz wegen Feuchtigkeit und Nebel grundsätzlich verboten.[1]) Auf gesunde Lage weist Urbikios sonst energisch hin, Neues bringt er aber auf hygienischem Gebiete nicht (S. 353). Das Zelt faßt ein *κοντουβέϱνιον*, also in der Regel 10 Mann. Seine Form ist avarisch oder türkisch, also rund (I 2 S. 24). Außerdem wird (V 3 S. 124) ein kleineres Zelt erwähnt, das sich auf Lastpferden leicht befördern läßt.

Wir finden also auch bei Urbikios noch immer einige Grundzüge des Hyginschen Lagers wieder; aber doch in mancher Beziehung verändert, den Bedürfnissen einer neuen Kriegskunst angepaßt. Auch erkennen wir deutlich eine Entwicklung über den Anonymus des 6. Jahrhs. hinaus.

Die Taktik des Kaisers Leon[2])

bietet umfangreiche Vorschriften über das Lagerschlagen, und man könnte hoffen, hier eine neue Stufe der Entwicklung vorzufinden. Leider aber bringt der königliche Kompilator fast nur das Gut des Urbikios, oft in wörtlicher Wiedergabe.

Dies gilt fast für das ganze Kap. XI *πεϱὶ ἀπλίκτου*. Hier wird Abs. 9 ein Verhau gefällter Baumstämme als besondere Befestigungsart genannt, — eine recht primitive Art der älteren Fortifikation gegenüber, Abs. 16 findet sich wieder das Intervallum von 300—400 Fuß zwischen den Zelten der Leichtbewaffneten und den übrigen Truppenteilen (vgl. o. S. 109). Hier steht allerdings statt *μετὰ ταύτας*: *ἀπ' ἐκείνων*, während sonst die Stelle von einem Einschub abgesehen wörtlich wiederkehrt; so ist es denkbar, daß von den Wagen ab gerechnet wird[3]), daß also das Lager der

1) Ist der Wasserlauf tief eingeschnitten und daher die Umgegend trocken, so bietet er ein zu großes Verkehrshindernis. Mehrere ältere Offiziere meiner Bekanntschaft haben in ihren Manövern nie einen solchen Platz zum Biwak brauchbar gefunden. Ob dies im Orient anders ist, vermag ich nicht zu beurteilen.

2) Ed. Migne, Patrologiae Graecae Tom. CVII, Paris 1863. Verglichen habe ich die sog. Taktik Kaiser Konstantins VIII (J. Meursii opera ex rec. J. Lami, vol. 6, Florentiae 1745, S. 1211 ff.), von der Vári a. a. O. nachweist, daß sie nur eine sprachlich modernisierende Redaktion ohne inhaltliche Selbständigkeit bedeutet. Ich habe sein Urteil in den hier in Frage kommenden Abschnitten völlig bestätigt gefunden, nicht eine Spur von sachlichen Änderungen habe ich entdeckt.

3) Allerdings kann das *ἐκείνων* auch dadurch gerechtfertigt sein, daß es durch den Einschub (*ἤγουν τῶν τε ἀκοντιστῶν καὶ τῶν τοξοτῶν*) von seinem Beziehungswort (in diesem Falle *τέντας*) getrennt ist.

Leichtbewaffneten einen beträchtlichen Teil dieses Raumes einnimmt.[1]) Sonst bringt uns Leon nichts Neues.[2])

Das Strategikon des Kaisers Nikephoros[3])

enthält in dem Abschnitt περὶ ἀπλήκτου (18—20) nur wenige Angaben über das Feldlager. Da sie durchweg mit denen des Liber de re militari übereinstimmen, erwähne ich sie im folgenden anmerkungsweise.

Incerti scriptoris Byzantini saeculi X. liber de re militari.

Die beiden Ausgaben dieses Buches[4]) enthalten nur den Text, während sich in den Handschriften 6 Zeichnungen finden. Auf meine Bitte hin übersandte mir Herr Professor Kulakovskij-Kiev Kopien von ihnen; für seine große Liebenswürdigkeit sei ihm hier nochmals bestens gedankt. Leider muß ich ihm völlig beistimmen: ihre Darstellung ist teils so schematisch, teils enthält sie direkt Falsches, so daß sich herzlich wenig aus ihnen entnehmen läßt.[5]) Die Angaben, auf denen umstehende Skizze beruht, finden sich durchweg in Kap. I περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου κτλ.

---

1) So faßt auch der lateinische Übersetzer diese Stelle auf.

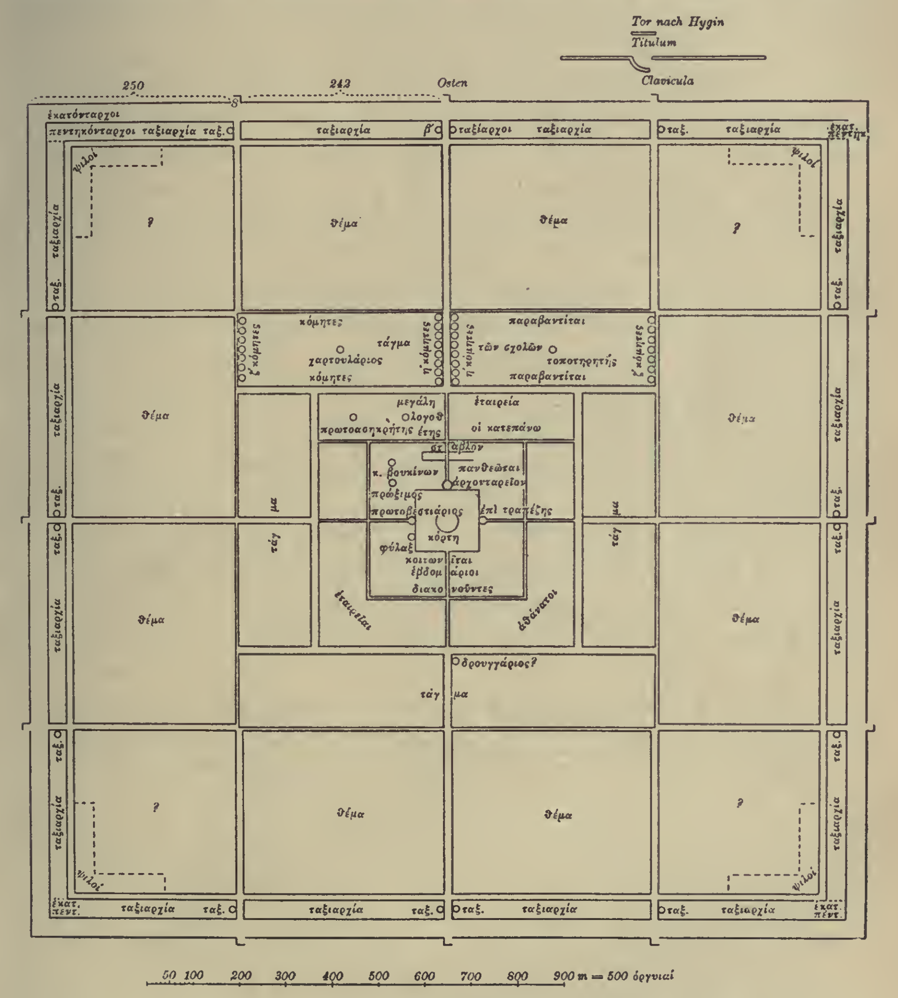
2) Ein Irrtum ist es sicher (39), daß die Fußsoldaten sich außerhalb des Lagers aufhalten und erst im kritischen Augenblick den für sie freigelassenen Raum beziehen sollen — das Umgekehrte ist der Fall (vgl. o. S. 109). Im Folgenden (40) steht auch: Ἐὰν δὲ οἱ ἐχθροὶ ἐγγίζωσιν, ἵνα συνάπτωνται οἱ καβαλλάριοι τοῖς πεζοῖς.

3) Ed. J. Kulakovskij, Petersburg 1908. Ich zitiere nach Seiten und Zeilen der Ausgabe.

4) Erste Ausgabe von Graux-Martin, Traité de castramétation, Notices et extraits des mss de la Bibliothèque Nat., Tome 36, 1. partie S. 71 ff., Paris 1899. Hier ist benutzt die Ausgabe von R. Vári, Leipzig 1901. Der Herausgeber hält es (praef. S. XXI) für wahrscheinlich, daß dieses Werk unter Nikephoros II Phokas (963—969) entstanden ist, während Kulakovskij in seiner Besprechung (B. Z. 11 [1902] 547 ff.) gewichtige Gründe dafür anführt, daß seine Abfassung erst unter Basileios II Bulgaroktonos um 996 anzusetzen ist.

5) Außerdem machte Herr Kulakovskij mich auf seine Abhandlung „Das byzantinische Lager vom Ende des 10. Jahrhs." aufmerksam (Vizantijskij Vremennik Bd. X [1903]; für freundliche Interpretation des russischen Textes gebührt mein Dank Herrn Hauptmann Hoffmann-Lichterfelde). Hier bringt der Verfasser eine Lagerskizze, außerdem die Reproduktion einer der handschriftlichen Zeichnungen. Damals hatte ich schon allein nach den Angaben des Buches eine Lagerskizze entworfen; ich hatte die Genugtuung, in den Hauptsachen mit Kulakovskij übereinzustimmen. In den Äußerlichkeiten der Darstellung habe ich mich ihm vielfach angeschlossen; auf die sachlichen Punkte, in denen ich ihm nachträglich gefolgt bin oder in denen ich glaubte, abweichen zu müssen, werde ich hinweisen. Im Anschluß an die Vári'sche Ausgabe bezeichnen die arabischen Zahlen bei Zitaten Seite und Zeile, die lateinischen die Kapitel.

Die allgemeinen Grundsätze für das Aufsuchen eines Lagerplatzes sind kurz behandelt (2, 30—3, 9) und bringen nur Altbekanntes.[1]) Als beste Lagerform bezeichnet der Verfasser das Quadrat (1, 18), doch gibt er wie einst Vegetius zu, daß in häufigen Fällen das Gelände andere Formen notwendig machen kann, Rechteck, Dreieck, Kreis (14,



23 ff.). Also nachdem ein Jahrtausend das Rechteck geherrscht hat, ist man wieder zur alten Art des Polybios zurückgekehrt. Das Normal-

1) Hier wird wieder als vorteilhaft bezeichnet, wenn der Platz von einem kleinen Wasserlauf durchflossen wird. Anscheinend bei jedem Truppenteil befindet sich ein *μινσουράτωρ* (nur diese Form, vgl. Leon IV 22, wo *μίνσωρ* als veraltet bezeichnet wird).

lager ist nach Osten hin[1]) orientiert (3, 14), es beträgt 1000 Orgyien[2]) im Quadrat. Auf diesem Raum lagern 16000 Mann Fußvolk, nämlich 16 Taxiarchien zu 1000, die Taxiarchie bestehend aus 500 Hopliten, 200 Speerträgern (ἀκοντισταί) und 300 Bogenschützen. Hinzu kommen noch 8200 Reiter + 1000 Mann kaiserlicher Garde (Kap. VIII), außerdem gegebenenfalls 4 Taxiarchien Leichtbewaffneter (ψιλοί), die nicht mit Hopliten kombiniert sind[3]) (8, 14 ff. 10, 13). Danach wäre die Belegung des byzantinischen Lagers für unsere Begriffe eng gewesen. Zwei Hauptleute der Kadettenanstalt Lichterfelde haben für mich berechnet, daß auf diesem Raum außer der genannten Zahl Infanterie und dem notwendigen Train 50 Schwadronen = 7500 Mann Kavallerie lagern können, mit sämtlichen Stäben, aber ohne Artillerie und Maschinengewehrabteilungen. Nun haben wir den Grundsatz, auch unsere Infanterie möglichst bequem lagern zu lassen, sodaß wohl eine engere Belegung möglich wäre, aber der Platz für 1700 Pferde und Reiter mit Ersatzpferden und Gepäck ist doch nicht so schnell hergestellt. Daß der byzantinische Soldat, wie wir es bei Urbikios kennen gelernt haben, mit Familie ins Feld zog, ist hiernach ausgeschlossen, es mögen in dieser Zeit höchster militärischer Machtentfaltung strengere Grundsätze maßgebend gewesen sein.[4])

Das Lager ist umgeben mit Wall und Graben. Dieser soll eine Tiefe von 7—8, eine Breite von 5—6 Fuß haben und unten spitz zulaufen (4, 15) — also genau die Maße des Urbikios (S. 108). Von einer Wagenburg, die doch bei den älteren byzantinischen Taktikern eine

1) Selbstverständlich war dies nur Theorie, vgl. o. S. 98. Ebenso Strat. d. Nik. 18, 22; 19, 3.

2) Die byzantinische ὀργυιά betrug nach Kulakovskij a. a. O. S. 64 1,774 m.

3) Unter ψιλοί sind anscheinend Schützen zu verstehen, da sie 1, 17 und 36, 15 neben den ἀκοντισταί genannt werden. Ebenso sind im Strat. d. Nik. ψιλοί = τοξόται (z. B. 2, 8). Dagegen im Anonym. 15, 8 sind sie neben den Hopliten in einer Weise genannt, daß man hier eine gemeinsame Bezeichnung für Speerträger und Schützen vermuten kann. Ebenso Leon XI 16 ψιλῶν . . . . . ἤγουν τῶν τε ἀκοντιστῶν καὶ τῶν τοξοτῶν.

4) Immerhin lagerte der byzantinische Soldat weit und bequem gegenüber dem römischen zur Zeit Hygins. Bei unserem Anonymus kommen auf den Infanteristen mit Gepäck etwa 180, bei Hygin (S. Domaszewski a. a. O. S. 43) 45 Quadratfuß. Ich wage kein Urteil, ob es praktisch möglich ist, Soldaten so eng zusammenzulegen; jedenfalls wird jeden deutschen Soldaten, der einmal biwakiert hat, ein Schauder vor solch drangvoller Enge überkommen. Wo in dem Lager Platz zum Abkochen gewesen sein soll — die Straßen dienten doch dem Verkehr — ist mir rätselhaft. Mögen Berufenere darüber entscheiden, ob die Zahlen Hygins nicht doch vielleicht eine Theorie darstellen, die sich in der Praxis nicht völlig durchführen ließ.

so große Rolle spielt, hören wir nichts.[1]) Die uns von früher her bekannten Sicherheitsmaßregeln sind noch in ständigem Gebrauch (II 9, 18 ff.): jeder Fußsoldat hat 8 Fußangeln, die mit einem Strick zusammengebunden sind, jede Dekarchie einen kleinen eisernen Pfahl, an den 10 solcher Stricke angeknüpft werden. 10 Klafter (ὀργυιαί) von dem Graben werden die Pfähle eingeschlagen. Noch weiter ab werden Wolfsgruben[2]) angelegt, die durch kleine Gräben oder Haufen von Erde oder Steinen dem eigenen Heere kenntlich gemacht werden. Außerdem werden Klingelschnüre[3]) an Stäben angebracht, um die Annäherung feindlicher Späher zu verraten.

Sehen wir uns nun die Lagerskizze an, und beginnen wir mit der Umwallung. Auf den ersten Blick fällt uns die eigentümliche Sicherung der Tore auf. Zum Vergleich habe ich ein Tor des Hygin danebengesetzt. Das byzantinische Tor ist 8 Klafter breit und hat einen rechtwinkligen Vorbau, dessen beide Schenkel ebenfalls 8 Klafter lang sind, und der gewissermaßen eine Verbindung des titulum und der clavicula Hygins bedeutet (3, 25 ff.). Auf den handschriftlichen Zeichnungen ist dieser Vorbau wie auch die Ecken des Lagers rechtwinklig; da auch die Stelle 4, 8[4]) darauf hinzuweisen scheint, so habe ich mich nach dem Vorgang Kulakovskijs auch entschlossen, rechte Winkel ohne Abrundung zu zeichnen. Trotzdem kann ich schwere Bedenken nicht unterdrücken. Bekanntlich sind scharfe Ecken unpraktisch wegen des toten Winkels, in dem Geschosse nicht wirken.[5]) Diese Erkenntnis ist uralt, schon vorrömisch.[6]) Da nun das byzantinische Lager ein unmittelbares Erbe des Altertums, außerdem aus ständiger militärischer Praxis hervorgegangen ist, so kann ich mir nicht denken, daß die damalige Armee in einem so wichtigen Punkte alte Erfahrungen vergessen und etwas sichtlich Unpraktisches angenommen habe. Vielleicht bringt die archäologische Forschung auf diesem Gebiete Gewißheit.

1) Ebenso nicht im Strat. d. Nik., das nur bei gefährdeter Lage eine Befestigung verlangt (19, 28 ff.). Daß die Pferde des Fußvolks einen Pfeilschuß weiter nach innen untergebracht werden sollen (ebend. 19, 23 ff.), erklärt sich daraus, daß Wall und Intervallum fehlen.

2) λάκκοι οἱ λεγόμενοι ποδοκλάσται. 3) Vgl. o. S. 101.

4) Der Taxiarch soll zur Verteidigung dieses Vorbaus Leute in Form eines Gammas aufstellen (ἀπογαμματιζέτω).

5) Bei den Vorbauten würde außerdem die Kreisform eine Ersparnis an Material und Arbeit bedeuten.

6) Herr Prof. Raimund Öhler macht mich aufmerksam auf die Urmitzer Rheinfestung, die spätestens aus der jüngeren Bronzezeit stammt und bereits deutlich das Prinzip der abgerundeten Ecken zeigt. Vgl. Nissen und Koenen, Cäsars Rheinfestung, Bonn 1899, Tafel I. Dazu Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschr. Jahrg. XIX (1900) 4 S. 76.

Schon Urbikios war von der alten Regel, daß ein Lager nur vier Tore haben soll, abgewichen und hatte neben den Haupttoren mehrere Ausfallpforten gefordert.[1]) Hier ist man nun einen wesentlichen Schritt weiter gegangen: die Pforten sind zu Toren geworden, die man sämtlich, drei an jeder Seite[2]), durch Wege verbunden hat, sodaß das ganze Lager ein schachbrettförmiges Aussehen gewinnt. Diese Entwicklung ist gefordert durch die gewaltige Größe des Lagers — ein Tor auf eine Befestigungslinie von fast 2 km erscheint in der Tat etwas wenig, wenn man nicht auf die Vorteile schnellen Abmarsches und Ausfalles verzichten will. Es gibt drei Arten von Wegen: 1. *δημοσίαι* von 6 Klafter Breite (6, 13), 2. *μερικαί* von 2 Klaftern[3]) (7, 6), 3. *μονοπάτια*, kleine Fußsteige innerhalb der Truppenteile (7, 9; 8, 9, 11, 21). Die neun Hauptwege sind von vorneherein *δημοσίαι*.[4]) Die vier mittleren Wege verengern sich aber an der Grenze des *βασιλικόν* auf 3 Klafter (6, 12); es ist das hier nur von dem östlichen gesagt, doch möchte ich es auch für die anderen drei annehmen.[5]) Über die anderen Hauptwege wird später gehandelt werden. Hinter dem Wall kommt zunächst ein Intervallum von 22 Klaftern, dann lagert in derselben Breite das Fußvolk, vier Taxiarchien an jeder Seite.[6]) Bei der Anordnung der Truppen gilt noch immer der alte Grundsatz, die Aufstellung im Gefecht und auf dem Marsche maßgebend sein zu lassen[7]) (2, 16 ff., 9, 15 ff.). Auf den Klafter werden zwei Hopliten gerechnet (2, 15), sollte die Kavallerie weniger zahlreich sein, drei; sollte das Fußvolk in der Minderzahl sein, so wird zwischen je fünf Hopliten ein Speerträger eingeordnet[8]) (Kap. V). Zu beiden Seiten des östlichen Mittelweges lagern zwei Taxiarchen, die *ἑκατόνταρχοι* und *πεντηκόνταρχοι* dagegen in den vier Ecken (8, 1 ff.). Man darf wohl als bestimmt annehmen, daß die übrigen Taxiarchen ebenso bei den Toren lagern[9]), was ja Urbikios bereits verlangt (o. S. 109). Das Fußvolk ist von

1) Vgl. o. S. 108 f.

2) Im Strat. d. Nik. (19, 17) sind es zwei. Da ungefähr mit derselben Truppenzahl gerechnet wird, so haben wir hier vielleicht eine Zwischenstufe der Entwicklung. 3) Erstere nenne ich kurz Haupt-, letztere Nebenwege.

4) Nach Strat. d. Nik. 19, 18 (dazu die Bemerkung des Herausgebers 40, 2) sollen diese Wege so breit sein, daß fünf Reiter nebeneinander reiten können; das wäre noch weniger (vgl. o. S. 109 Anm. 5).

5) Kulakovskij zeichnet sie nicht durch, sondern läßt sie an der Grenze des *βασιλικόν* endigen. Doch hält er die andere Auffassung auch für wahrscheinlich.

6) Ebenso Strat. d. Nik. 19, 2—4.

7) Ebenso Strat. d. Nik. 1, 13; 12, 14; 12, 26; 19, 5.

8) Ähnlich Strat. d. Nik. 19, 9 ff.

9) Kulakovskij hat sie nicht verzeichnet. Da das byzantinische Zelt, wie erwähnt, rund war, bezeichne auch ich es durch einen Kreis, nur eine unbestimmte Anzahl von Zelten durch ein Rechteck.

dem Lagerinneren getrennt durch einen Hauptweg (4, 24). Sind vier Taxiarchien Leichtbewaffneter vorhanden, die nicht mit den Hopliten kombiniert sind, so werden sie gammaförmig (*γαμματοειδῶς* 8, 16, vgl. o. S. 115 Anm. 4) in die vier Ecken dieses Weges gelegt.[1])

Nun zum Lagerinneren. Den Mittelpunkt des Ganzen bildet das Kaiserzelt (*κόρτη*). Der Verfasser rechnet im Gegensatz zu Urbikios damit, daß bei allen größeren Expeditionen der Kaiser mit ins Feld zieht (Kap. VIII), und ist von der törichten Vorschrift zurückgekommen, daß der Feldherr nicht im Zentrum lagern soll.[2]) Um sein Zelt befindet sich ein freier Platz[3]), dann folgt der Bezirk, in dem die Würdenträger lagern. Beide sind von unbestimmbarer Größe[4]), quadratische Form kann man, der Anlage des Ganzen entsprechend, mit Sicherheit annehmen. Links befindet sich das Zelt des *πρωτοβεστιάριος*[5]), rechts das des *ἐπὶ τῆς τραπέζης*; hinter ersterem lagert der *φύλαξ* und dann die *κοιτωνῖται, ἑβδομάριοι* und die Unterbeamten (*διακονοῦντες*). Nach Osten liegt das *ἀρχονταρεῖον*, unter dem Kulakovskij — sicher zutreffend — die Kanzlei des Stabes vermutet, vor diesem der Marstall, die *ἄρχοντες τοῦ στάβλου* und die *σταβλοκόμητες*. Die *μαγκλαβῖται*, eine Art Offiziere, habe ich wegen des beschränkten Raumes, und da ich ihre Anzahl nicht kenne, nicht eingezeichnet, sie lagern östlich vom *πρωτοβεστιάριος*, zusammen mit dem *πρώξιμος* und dem *κόμης τῶν βουκλίνων*. Bei ersterem befinden sich gewöhnlich die nicht verzeichneten *δουκάτωρες*. Außerhalb dieses für den Hof bestimmten Bezirkes lagert die persönliche Bedeckung des Kaisers, *αἱ ἑταιρεῖαι*, ein Teil der Garde. Wie ihr Lager von dem des Hofes getrennt ist, wird nicht gesagt, doch kann man einen Nebenweg annehmen[6]), da ein Hauptweg wohl erwähnt wäre. Nach Osten hin lagert *ἡ μεγάλη ἑταιρεία* (6, 5) zu beiden Seiten des Mittelweges, der, wie erwähnt, hier auf 3 Klafter verengert ist. In der linken Hälfte befinden sich die Zelte des *λογοθέτης* und des *πρωτοασηκρήτης*, in der rechten die der *κατεπάνω τῶν βασιλικῶν ἀνθρώπων*. An den drei anderen Seiten lagern die übrigen Hetärien und die auch zur Garde gehörigen *ἀθάνατοι*, über die wir nichts Näheres erfahren (7, 14). Das Kaiserzelt und der Bezirk des Hofes heißt *τὸ βασιλικὸν ἀπλῆκτον*. Seine Größe ist, wie erwähnt, unbestimmt; zusammen mit den Hetärien und den Unsterblichen beträgt sie $^1/_9$ des Lagerinneren.

1) Von Kul. nicht verzeichnet.

2) Vgl. o. S. 110. Ebenso Strat. d. Nik. 18, 20.

3) Das Folgende nach 5, 11 ff.

4) In ihrer willkürlichen Ansetzung habe ich die Größenverhältnisse meiner Zeichnung derjenigen Kulakovskijs angeglichen.

5) *βεστιάριος* = vestiarius.

6) Kul. zeichnet einen solchen nach Osten zu, sonst eine punktierte Linie.

Das Lager ist 1000 Klafter lang und breit; davon gehen ab für Intervallum, Lager für Infanterie und inneren Weg $2 \times (22 + 22 + 6) = 100$ Klafter. Das Lagerinnere beträgt also 900^2, das Kaiserlager mit Hetärien und Unsterblichen 300^2 Quadratklafter (4, 18 ff.). Nach Osten zu ist es durch einen Hauptweg begrenzt; man kann dies daher für die übrigen Seiten auch annehmen (5, 3).

Außerhalb des Kaiserlagers — im weiteren Sinne — lagern die *τάγματα* oder Garderegimenter.[1]) Genannt ist nur eins, *τὸ τάγμα τῶν σχολῶν*, nur von ihm ist die Lage angegeben, es liegt östlich der großen Hetärie (6, 15 ff.). Zu beiden Seiten des Mittelweges lagern je 15 *βάνδα*; unmittelbar an diesem 16 *κόμητες*, die übrigen 14 rechts und links an den beiden andern Hauptwegen, der *τοποτηρητής* rechts, der *χαρτουλάριος* links in der Mitte der beiden Hälften, die rätselhaften *κόμητες παραβαντῖται* an der Ost- und Westgrenze.[2]) Außerdem erfahren wir nur noch, daß an den drei anderen Seiten die übrigen Garderegimenter mit dem *δρουγγάριος τῆς βίγλας*, dem Kommandeur des gesamten Wachtdienstes, lagern. Daß es sich um die drei *τάγματα* der Exkubitoren (oder Exkubiten), der Hikanaten und der *ἀριθμοί* handelt, ist anzunehmen. Ihre Anordnung ist nur Hypothese; nichts zu erfahren ist auch über ihre Stärke, die nach vorliegender Zeichnung verschieden gewesen sein müßte. Völlig Vermutung ist ferner die Lage des Zeltes des *δρουγγάριος τῆς βίγλας*; es liegt in einem der 3 *τάγματα* (7, 19), und da bei ihm ständig die Ordonnanzen der anderen Befehlshaber aus- und eingehen (7, 24), wird es eine zentrale Lage an einem der Mittelwege gehabt haben. Als sehr wahrscheinlich möchte ich aber annehmen, daß die Grenzen der Garderegimenter durch die durchgehenden Hauptwege gebildet werden. Nun ist nach 7, 5 der Weg, der das *τάγμα τῶν σχολῶν* nach Osten zu begrenzt, *μερική*. Wir müssen also eine Verengerung des Hauptweges annehmen, was ja nach 6, 9 ff. nichts Auffallendes ist. Dann möchte ich aber diese Verengerung auch für die übrigen äußeren Grenzwege der Garderegimenter annehmen.[3]) Drei Haupt-

1) S. hierzu Gelzer, Die Genesis der byzant. Themenverfassung, Leipzig 1899, S. 15 ff.

2) Die Anordnung der *τάγματα* verdanke ich Kulakovskij. Ich wollte sie gleich stark machen und in einer Weise um das Kaiserlager herumlegen, die der von ihm reproduzierten Zeichnung entspricht; damit verträgt sich aber die Lage der Offizierszelte nicht (6, 26). Ich unterscheide mich von ihm darin, daß er einen Nebenweg nur im Osten und Westen als Grenze annimmt, diesen aber nicht als Mittelstück der durchgehenden Hauptwege betrachtet, sondern mehr nach Osten bzw. Westen verlegt, doch hält er meine Lösung auch für möglich (S. 76).

3) Dem scheint 6, 26 zu widersprechen, wonach die 2×7 *κόμητες* an den beiden durchgehenden Hauptwegen lagern sollen. Doch wäre diese kleine Unge-

wege waren noch nach jeder Seite hin vorhanden, infolgedessen waren hier breite Straßen für den Auf- und Abmarsch der Truppen unnötig. Zwischen Garde und Infanterie lagerten die Regimenter der Linienkavallerie, die *ϑέματα*, u. zw. in Form eines Kreuzes.[1]) Infolgedessen müssen wir die 4 Eckfelder freilassen. Da diese durch die Taxiarchien der Leichtbewaffneten, falls solche vorhanden sind, nicht ausgefüllt werden, so können wir vermuten, daß hier Heeresanstalten, Lazarette, Krankenställe, Feldschmieden lagen. Für die *ϑέματα* bleiben nun 8 Felder[2]) von je 242 >< 200 (oder >< 192) Quadratklaftern übrig. Da nun für die Garde immerhin rund 500^2 Quadratklafter abzüglich des *βασιλικὸν ἀπλῆκτον* im engeren Sinne vorhanden sind, so können mit der VIII 17, 18 erwähnten *παράταξις τοῦ βασιλέως* von 1000 Mann nur die Hetärien und die Unsterblichen gemeint sein, die übrigen 8200 müssen sich auf *ϑέματα* und *τάγματα* verteilen.[3]) Näheres erfahren wir nicht.

Das Vorhergehende ist fast ausschließlich dem 1. Kap. unseres Buches entnommen. Im folgenden stelle ich zusammen, was die übrigen Abschnitte bringen.

Nach II soll jeder Truppenteil unter allen Umständen getrennt für sich lagern, es sollen ferner täglich Appells[4]) abgehalten werden. III handelt von den Nachtwachen (*τὰ κέρκιτα* 10, 20), IV von dem ständigen Wachtdienst (*αἱ βίγλαι*). Jeder Taxiarch hat bei Nacht für seinen Abschnitt Posten zu stellen, außerdem haben 100 Mann Leichtbewaffneter, die nach Mitternacht durch andere 100 abgelöst werden, ständig das Intervallum abzupatrouillieren.[5]) Bestimmte Truppenteile sollen jeden Augenblick bereit sein, an einem bedrohten Punkte Hilfe zu bringen[6]) (11, 4 ff.). Außerhalb des Lagers unterscheidet man bei Nacht *τὰ ἐσώβιγλα* und *ἐξώβιγλα*. Beide werden von den Speerträgern und Bogenschützen gestellt. Erstere sind 8 Mann stark und stehen mindestens einen Pfeilschuß vom Walle, letztere 4 Mann stark und stehen einen Steinwurf weiter entfernt, sie heißen auch *τετράδια* (11, 23). Jede Taxiarchie muß je fünf *ἐσώβιγλα* und *ἐξώβιγλα* stellen, die also 50 Klafter von einander entfernt stehen. Außerdem werden an geeigneten Stellen noch zwei Ketten von Reiterposten aufgestellt; die innere Kette zu je 6,

---

nauigkeit nicht auffällig, da der Mittelweg doch auch stets kurzweg zu den *δημοσίαι* gerechnet wird.

1) *εἴς τε σταυροειδὲς σχῆμα* (7, 20). Ebenso Strat. d. Nik. 19, 15—17.

2) Ebenso Strat. d. Nik. 19, 15—17.

3) Das stimmt ungefähr zu den Größenverhältnissen der Zeichnung.

4) *ἡμερήσια ἀδνούμια* 9, 9.

5) Das Strat. d. Nik. verlangt, daß zwei Offiziere jede Nacht die Runde um das Lager machen (20, 6—9).

6) Vgl. die Vorschrift des Anonym. d. 6. Jahrhs. (o. S. 101).

die äußere zu je 4 Mann. Je ebener und übersichtlicher das Gelände ist, um so weiter werden sie hinausgeschoben. Da die Hopliten beim Wachtdienst gar nicht ausdrücklich genannt werden, aber doch sicherlich davon nicht befreit waren, so werden sie die festen Posten innerhalb des Lagers gestellt haben. Alle diese Vorschriften gelten nur bei Nacht, bei Tage stellt ausschließlich die Reiterei die Wachen (12, 23). Dies alles macht einen guten Eindruck; an nichts kann man die Disziplin einer Truppe besser erkennen als an der Handhabung des Wachtdienstes. Das damalige Lager ist so ausgezeichnet gesichert, wie es nur notwendig ist gegenüber einem Feinde, der so blitzartig erscheint und so überraschend jede feindliche Blöße ausnützt wie die arabischen Reiterscharen.

Sind nur 12 Taxiarchien vorhanden[1]), so wird das Lager auf 750^2 Quadratklafter verkleinert; Intervallum, Infanterielager und Innenweg behalten die Breite von 50 Klaftern, sodaß für das *βασιλικόν* 216 Klafter übrig bleiben. Jetzt genügen an jeder Seite 2 Tore; die mittleren scheinen weggefallen zu sein und die Mittelwege sind auf 2 Klafter verengert. Anscheinend werden nun nicht die an jeder Seite sich entsprechenden, sondern die schräg gegenüberliegenden Tore durch Hauptwege verbunden, die sich sämtlich im Mittelpunkte rechtwinklig schneiden.[2]) Falls also e silentio der Schluß gezogen werden könnte, daß alle Truppenteile ihre bekannte Lage beibehalten, so hätten wir nun ein sternförmiges Straßenschema, das in keiner Beziehung zu den Grenzen der einzelnen Truppenteile stände. Das wäre ein ganz neues und so unpraktisches Prinzip, daß ich mir von diesem Lager kein Bild machen kann und daher den Versuch einer Zeichnung nicht unternehme.

Wir sind am Ende unserer Betrachtung angelangt.[3]) Wir haben gesehen, daß im 4. Jahrh. die Errichtung eines befestigten Marschlagers noch die Regel war, von der nur unter besonderen Umständen abgewichen wurde (Ammian), daß dagegen im 5. Jahrh., zur Zeit des Vegetius, die weströmische Armee die Traditionen alter Lagertaktik völlig vergessen hatte. Die byzantinische Armee hat die überlieferte Kunst treu bewahrt und nicht mehr ständig, aber im Bedarfsfalle angewandt (Prokop), das Schema des Lagers ist wenigstens in seinen Grundzügen bis zum 6. Jahrh. noch dasselbe wie im 3. (Hygin-Vegetius-Anonymus).

1) Cap. VI *περὶ τῶν δώδεκα ταξιαρχιῶν*.

2) 14, 7 ff. Ähnlich auf der mit 238 bezeichneten handschriftlichen Zeichnung des Codex Vaticanus.

3) Das Strategikon des Kekaumenos (ed. Vasiljevskij und Jernstedt, Petersburg 1896) enthält Cap. 29 nur wenige allgemeine Bemerkungen über das Aufsuchen eines Lagerplatzes, die nichts Neues bringen.

Im 7.—9. Jahrh. treten dann mancherlei Änderungen ein; die taktische Bedeutung des Lagers bleibt dieselbe, aber die Wagenburg spielt als Befestigung eine große Rolle, und in der Anordnung des Lagerinneren machen sich neue Grundsätze geltend (Urbikios, Leon). Im 10. Jahrh. ist dann die Entwicklung so weit fortgeschritten, daß uns das Schema, welches wir dem Liber de re militari und bereits dem Strategikon des Nikephoros entnommen haben, ein ganz neues und originelles Bild darbietet. So hoffe ich, wenn auch verschwommen, so doch erkennbar die Verbindungslinien gezeigt zu haben, die von dem Lager Hygins zu dem des byzantinischen Mittelalters hinüberführen.

Berlin-Lichterfelde. **Robert Grosse.**

Περὶ Σατύρου.

Περὶ τῆς θέσεως τοῦ παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς ἱστορικοῖς Σατύρου ἅπαντες σχεδὸν οἱ περὶ τὴν βυζαντινολογίαν ἀσχολούμενοι μεταγενέστεροι ἔγραψαν, διὸ καὶ δὲν ἤθελον κἀγὼ ν' ἀπασχοληθῶ περὶ αὐτοῦ, πιστεύουσα ὅτι μετὰ τὸν αὐτάδελφόν μου κ. Ἰ. Μηλιόπουλον τὸν ὁρίσαντα τὴν θέσιν τοῦ Σατύρου, ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ἱστορικῶν, εἰς τὸ νῦν Βοσστανδζήκ, ἄλλως Βοσστανδζή-μπασῆ-κιοπρουσσού, οὐδεὶς θὰ ὑπῆρχεν ὁ ἀντιλέξων. Τελευταίως ὅμως περιῆλθεν εἰς χεῖράς μου τὸ ὑπὸ τοῦ κ. G. Albert *συγγραφὲν καὶ ὑπὸ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Γερμανικοῦ Ἐκδρομικοῦ Συνδέσμου* (Mitteilungen des Deutschen Ausflugs-Vereins) *πέρυσι ὑπὸ τὸν τίτλον* Bosporus (*Βόσπορος*) *ἐκδοθὲν ἐγχειρίδιον, διατρέξασα δὲ τοῦτο εἶδον ὅτι ἐξακολουθεῖ ἡ ἀοριστία περὶ τῆς θέσεως τοῦ Σατύρου. Καλὸν ὅθεν θεωρῶ ὅπως, ἵνα γίνω καταληπτή, ἀναφέρω ἐν παρόδῳ τά τε ὑπὸ τῶν βυζαντινῶν ἱστορικῶν λεχθέντα καὶ τὰ ὑπὸ τῶν μεταγενεστέρων τῶν μὴ παραδεχθέντων τὸ Βοσστανδζήκ, ὡς Σάτυρον, ἐπιπροσθέτουσα εἰς τὰ ὑπὸ τοῦ αὐταδέλφου μου γραφέντα καί τινα ἄλλα τεκμήρια ἅτινα μέχρι τοῦδε παρεωράθησαν. Οὕτω πιστεύω πλέον νὰ δοθῇ ὁριστικὸν πέρας εἰς τὸν ὁρισμὸν τῆς θέσεως τοῦ παρὰ Βυζαντινοῖς Σατύρου.*

Α'. Παρὰ μὲν Γεωργίῳ τῷ Κεδρηνῷ[1]) *βλέπομεν: „. . . τῷ δὲ ἐαρινῷ καιρῷ κατέλαβε Σουφιὰμ μετὰ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ κτισθέντος στόλου, καὶ προσώρμισεν εἰς τὸν τοῦ Καλοῦ Ἀγροῦ λιμένα· μετ' οὐ πολὺ καὶ Ἰζὶθ μεθ' ἑτέρου στόλου κτισθέντος ἐν Ἀφρικῇ καὶ αὐτὸς προσώρμισεν εἰς τὸν Σάτυρον καὶ τὸν Βρύαντα καὶ ἕως Κάρτα λιμένος. . .", παρὰ δὲ Γεωργίῳ τῷ Μοναχῷ*[2]): *„. . . Ἰγνάτιος δὲ ὁ πατριάρχης ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίαν εἰς τὸ ἐμπόριον Σατύρου περικαλλῆ, ἐπ' ὀνόματι τοῦ Ἀρχιστρατήγου τοῦ Ἀνατέλλοντος καὶ μονὴν πεποίηκεν ἀνδρείαν. . ." καὶ παρὰ Λέοντι τῷ Γραμματικῷ*[3]): *„. . . Ἰγνάτιος δὲ ὁ πατριάρχης οἰκοδομήσας ἐκκλησίαν εἰς τὸ ἐμπόριον Σάτωρος περικαλλῆ, ἐπ' ὀνόματι Ἀρχιστρατήγου τοῦ Ἀνατέλλοντος, καὶ μονὴν πεποίηκεν ἀνδρεῖον, ἔνθα καὶ τὸ σῶμα αὐτοῦ ἐναπόκειται. . .", ὁ δὲ Κωνσταντῖνος ὁ Πορφυ-*

1) *Ἔκδοσις Βόννης, τόμ. Α' σελ.* 789, *τὰ αὐτὰ σχεδὸν καὶ ὁ Θεοφάνης, σελ.* 610.
2) *Ἔκδοσις* de Muralt *σελ.* 757. 3) *Ἔκδοσις Βόννης σελ.* 255.

ρογέννητος περὶ μεσαλλάγων λόγον ποιούμενος γράφει[1]): „. . . ἐὰν δὲ ἀπὸ Ἀσίας ἢ Βιθυνίας ἢ περσικοῦ πολέμου ἐπανέρχεται ὁ βασιλεὺς μεσάλλαγον ποιῆσαι, εἴτε ἐν τῷ Σατύρῳ, εἴτε ἐν τῷ Πολεατικῷ ἢ ἐν Ῥουφινιαναῖς ἢ ἐν Ἱερείᾳ . . .". Ἐκ τῶν ἀνωτέρω βυζαντινῶν συγγραφέων δύο τινὰ κάλλιστα δείκνυνται, α΄ ὅτι ὁ Σάτυρος ἔκειτο ἐν τῇ ἀσιατικῇ παραλίᾳ καὶ πρὸ τοῦ Βρύαντος (νῦν Μάλτεπε), καὶ β΄ ὅτι ἦτο ἐμπορεῖον ἤτοι τόπος παράλιος ὑπὸ ἐμπόρων θαμιζόμενος, δηλαδὴ ἐμπορικὸς λιμήν.

Β΄. Ἐκ τῶν μεταγενεστέρων ὁ μὲν Σκαρλάτος ὁ Βυζάντιος γράφει[2]): „Τοῖς Σατύρου, χωρίῳ τοποθετουμένῳ πρὸ τοῦ Βρύαντος. . ." καὶ ἀλλαχοῦ, σελ. 282, „. . . τὰ ἐρείπια τῆς μονῆς τοῦ Ἀνατέλλοντος εἶναι ἴσως τὰ φαινόμενα σήμερον πρὸς δεξιὰν τῆς λιθίνης γεφύρας τῆς ἀπὸ Μάλτεπε πρὸς τὸ Σκούταρι ὁδοῦ . . ." καὶ ὁ κ. Felix Mühlmann[3]) φρονεῖ τὰ αὐτὰ ὡς καὶ ὁ ῥηθεὶς Σκ. Βυζάντιος. Ὁ Ἀλ. Πασπάτης ἀναφέρει[4]): „. . . . τὰ κατὰ τὸ 1875 μέσον τοῦ ἀκρωτηρίου τοῦ καλουμένου τὴν σήμερον Φενὲρ-μπαχτσεσὶ (Ἱέρεια) καὶ τοῦ στρατιωτικοῦ σταθμοῦ Βοστανδζὴ-κιοπρουσοὺ ἐν τῷ χώρῳ τῷ καλουμένῳ νῦν Τζαδὲ-μποστάν, ἀνακαλυφθέντα ἐρείπια πείθεται ὅτι εἰσὶ τὰ τῆς μονῆς τοῦ Σατύρου . . .", ἐν Βοστανδζὴ-κιοπρουσοὺ δὲ θέτει τὰς Ρουφινιανάς.[5]) Ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης παραδεχόμενος τὴν ῥηθεῖσαν γνώμην τοῦ Ἀλ. Πασπάτη καὶ ἐπὶ τῇ βάσει ἐκεῖ που ἀνακαλυφθείσης ἐπιγραφῆς, ἣν συμπληροῖ, παρατηρεῖ[6]): „. . . ἡ παροῦσα ἐπιγραφὴ ἐπιβεβαιοῖ τὴν γνώμην τοῦ διαπρεποῦς βυζαντινολόγου . . .", ὥστε καὶ ὁ κ. Ξ. Σιδερίδης παραδέχεται ὅτι ὁ Σάτυρος ἔκειτο ἔνθα τὰ ἀνακαλυφθέντα ἐρείπια ἤτοι ἐν Τζαδὲ-μποστάν. Ὁ père Edmond Bouvy προσθέτει[7]): „. . sur le port de la mer. *Maltépé* nous rapelle St Ignace. La *colline de la fortune* portait anciennement le monastère de Saint-Satyre, autrement nommé Saint-Michel d'Orient . . .", ἤτοι καὶ αὐτὸς θέτει τὸν Σάτυρον ἐν Μάλτεπε καθὼς καὶ ὁ G. Albert[8]), καθ' ὃν „. . . . wo der Kaiser seinen Reiseanzug mit dem kaiserlichen Festornat wechselt (an einem Ort, wo sich ein kaiserliches Schloß befindet), entweder am Satyros (Maltepé) oder beim Poleatikon(?)" καὶ παρακατιὼν ἐν τῇ αὐτῇ σελίδι „. . . . wenn auch zuzugeben ist, daß der Satyros (Maltepé), der Poleatikon (vielleicht Djade-bostan oder

1) Ἔκδοσις Βόννης, Βασιλικαὶ ἐκθέσεις, σελ. 497.
2) Κωνσταντινούπολις, τόμ. Β΄, σελ. 281.
3) Archiv für Kirchliche Kunst, année VIII, 1884, Janvier.
4) Ἑλλ. Φιλ. Σύλλογος, τόμ. ΙΒ΄, σελ. 43—48.
5) Αὐτόθι, σελ. 50.
6) Ἑλλ. Φιλ. Σύλλογος, παράρτημα τοῦ ΙΘ΄ τόμου, σελ. 27.
7) Souvenirs chrétiens de Constantinople et des environs, p. 112.
8) *Bosporus*, Mitteilungen des Deutschen Ausflugs-Vereins p. 85.

Bostandji-köpri . . .". Ὁ père Pargoire[1]) περὶ μὲν Βοστανδξὴ-κιοπρουσοὺ λέγει ὅτι κατέχει τὴν θέσιν τοῦ Πολεατικοῦ, τὸν δὲ Σάτυρον ὁρίζει ἐκεῖ ἔνθα ἀρέσκονται νὰ θέτωσιν αὐτὸν Σκαρλάτος ὁ Βυζάντιος καὶ οἱ λοιποί. Τὰ ὑπὸ τοῦ κ. Μ. Γεδεὼν δὲ πάλιν γραφόμενα προσομοιάζουσι τῷ χρησμῷ ἥξεις, ἀφίξεις οὐ θνήξεις, καθότι, φέρ' εἰπεῖν, προκειμένου μὲν περὶ τῆς μονῆς τοῦ Ἀρχιστρατήγου τοῦ Ἀνατέλλοντος τῆς ἐν τῷ ἐμπορίῳ τοῦ Σατύρου λέγει ὁτὲ μὲν „πλησίον τοῦ σημερινοῦ Μάλτεπε"[2]) ὁτὲ δὲ „οὐ μακρὰν κειμένη τοῦ σημερινοῦ Μάλτεπε"[3]) ὁτὲ δὲ πάλιν „ἐν Μάλτεπε"[4]), περὶ δὲ Ῥουφινιανῶν καὶ τῆς μονῆς αὐτῶν ἄλλοτε μὲν „ἐν Βοστανδξὴ-κιοπρού"[5]), ἄλλοτε δὲ „παρὰ τὸ Βοστανδξὴ-κιοπρού"[6]), ἄλλοτε δὲ πάλιν „κατὰ τὸ Βοστανδξὴ-κιοπρού"[7]), ὥστε ὁ κ. Μ. Γεδεὼν οὐ μόνον οὐδὲν ὁριστικὸν περὶ Σατύρου λέγει, ἀλλὰ καὶ αὐτὸ τὸ Βοστανδξὴ-κιοπροὺ ὁρίζει ὡς Ῥουφινιανάς, μόνος δ' ὁ αὐτάδελφός μου προκειμένου περὶ Σατύρου ἐν τῇ πραγματείᾳ αὐτοῦ Ποῦ ἔκειντο τὰ Ὁνωράτου γράφει[8]): „. . . τίθεται ὑπὸ πάντων τῶν καλῶς μελετησάντων τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν τὸ ἐμπόριον τοῦ Σατύρου κάτωθι τοῦ Ἐρέγ-κιοϊ ἤτοι ἐν Βοστανδξή-μπαση-κιοπρουσού . . .".

Ἔλθωμεν ἤδη εἰς τὰ ἁπτὰ τεκμήρια τὰ μαρτυροῦντα κάλλιστα ὅτι τὸ Βοστανδξὴκ κατέχει τὴν θέσιν τοῦ πάλαι Σατύρου. α΄. Ἡ τουρκικὴ ὀνομασία τῆς θέσεως ἦτο πρότερον Βοστανδξή-μπαση-κιοπρουσοὺ (γέφυρα τοῦ Βοστανδξή-μπαση), εἶτα Βοστανδξὴ-κιοπροὺ καὶ κατόπιν μετεβλήθη εἰς Βοστανδξήκ. Βοστανδξή-μπασης ἦτο βαθμοῦχος τῶν Γενιτσάρων κατέχων διάφορα ὑπουργήματα, μεταξὺ δ' ἄλλων καὶ τὸ τοῦ Préfet παρὰ τοῖς Γάλλοις, διευθύνων τήν τε ἀστυνομίαν καὶ τὴν νομαρχίαν ὥστε ἐκ τῆς εἰς τὴν ἐκεῖ γέφυραν διδομένης ἐπωνυμίας ταύτης κάλλιστα δυνάμεθα νὰ εἰκάσωμεν ὅτι ἡ περιφέρεια ἐκείνη ἐκλήθη οὕτως ἐκ τῆς διαμονῆς Βοστανδξή, ἀρχιεπιθεωρητοῦ τῶν τεσκερέδων (διαβατηρίων) τῶν εἰς Ἀνατολὴν μεταβαινόντων καὶ τῶν ἐκτελούντων τὰς τελωνειακὰς διατυπώσεις τῶν διὰ τὴν Ἀνατολὴν προωρισμένων ἐμπορευμάτων. (Αἱ ἐπιθεωρήσεις αὗται διήρκεσαν ἀπὸ κατακτήσεως μέχρι πρὸ πεντηκονταετίας ὡς ἔγγιστα). β΄. Ὁ λιμὴν αὐτὸς τοῦ Βοστανδξήκ, οὗτινος οἱ ὡς κυματοθραῦσται χρησιμεύσαντες ὀγκόλιθοι πρὸς προστασίαν ἀπὸ τῶν νοτίων ἀνέμων, τῶν μόνων προσβαλ-

1) Servet, ἐφημερὶς Κ/πόλεως 28 Ἰουλίου καὶ 9 Σεπτεμβρίου 1899, καὶ Bulletin de l'Institut archéologique russe VII p. 73—74.

2) Πατριαρχικοὶ πίνακες, σελ. 279. 3) Αὐτόθι, σελ. 289.

4) Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου προσκυνητοῦ, σελ. 120.

5) Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια, σελ. 21.

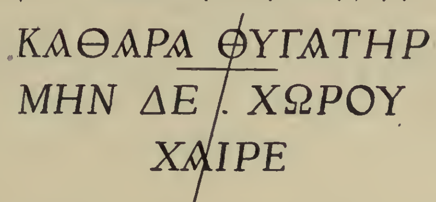
6) Ἑορτολόγιον Κωνσταντινουπολίτου προσκυνητοῦ, σελ. 82 καὶ 90.

7) Αὐτόθι, σελ. 93.

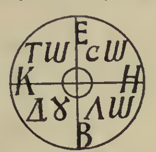
8) Ἑλλ. Φιλ. Σύλλογος, τόμ. Λ΄, σελ. 217. — Ἴδε καὶ Σιδηροδρομικαὶ ἀναμνήσεις ἀπὸ Χαϊδὰρ-πασᾶ εἰς Ἐσκὶ-σεχίρ, τοῦ αὐτοῦ, σελ. 34—35.

λόντων τὸν λιμένα, ὑφίστανται ἐς δεῦρο ἐν τῇ θαλάσσῃ, καὶ μέχρι σήμερον χρησιμεύοντες ὑπὸ τὸν αὐτὸν ὅρον. Ἐπειδὴ δὲ οἱ περὶ τῆς παραλίας ταύτης πραγματευόμενοι βυζαντινοὶ ἱστορικοὶ μόνον περὶ Σατύρου λέγουν ὅτι ἦτο ἐμπορεῖον, οὐδαμοῦ δ' ἀλλαχοῦ τῆς περιφερείας ταύτης σῴζονται ἐρείπια λιμένος τινός, καὶ ἐπειδὴ οἱ κατακτηταὶ κατὰ τὴν συνήθειάν των ἐχρησιμοποίησαν καὶ τὸν ἐμπορικὸν λιμένα τοῦ Σατύρου πρὸς τὸν αὐτὸν σκοπόν, ταῦτα λοιπὸν τὰ μέχρι σήμερον σῳζόμενα καὶ ὁρατὰ παντὶ εἶναι ἁπτὰ τεκμήρια, ἄνευ ἐπιστημονικῆς καὶ ἱστορικῆς ἀντιρρήσεως, πρὸς ἐπικύρωσιν τῆς θέσεως τοῦ Σατύρου.

Παρά τινι χωρικῷ ἐν Βοστανδζὴκ εἶδον ἀρχαῖον μαρμάρινον ἐνεπίγραφον ἀνάγλυφον εὑρεθὲν ἐν τῷ νεκροταφείῳ τοῦ παλαιοῦ Ἐρέγκιοϊ (τὰ Ὀνωράτου), ἔχον δὲ μῆκος μὲν 0,75 καὶ πλάτος 0,35 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου, ὅπερ ἐπὶ τῆς χριστιανικῆς ἐποχῆς ἐχρησιμοποιήθη ὡς ἐπιτύμβιος πλάξ, χαραχθέντος διὰ ξύστου ἁπλοῦ σταυροῦ. Τοῦ ἐν λόγῳ ἀναγλύφου τὸ μέσον εἶναι τετραγωνικῶς λελαξευμένον ὡς ἔγγιστα 0,12, παριστᾷ δ' ἔκγλυφον νεάνιδα, δεξιὰ δὲ κύνα ὁρμῶντα πρὸς ἁρπαγὴν τοῦ κρασπέδου της, φέρει δ' ἄνωθι τὴν ἑξῆς ἐπιγραφήν:



Παρὰ τῷ χωρικῷ τούτῳ εἶδον καὶ τὸ ἑξῆς μολυβδόβουλλον

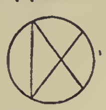




(Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Θεοδοσίῳ σπαθαρίῳ.)

Ἐν τῇ περιφερείᾳ τοῦ ἀκρωτηρίου ἁγίου Γεωργίου[1]) τοῦ πρὸς ἀνατολὰς τοῦ σιδηροδρομικοῦ σταθμοῦ Βοστανδζήκ, εὗρον τρία κωνοειδῆ τεμάχια πηλίνων ἀγγείων φέροντα τὰ μονογράμματα:





Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τοῦ ὑπὸ τῶν βυζαντινῶν ἱστορικῶν μνημονευομένου Σατύρου καὶ τῆς περιφερείας αὐτοῦ· τῆς εὐκαιρίας δὲ δρατ-

---

1) Σιδηροδρομικαὶ ἀναμνήσεις ἀπὸ Χαϊδὰρ πασᾶ εἰς Ἐσκὶ-σεχίρ, σελ. 35.

τομένη λέγω ὅτι ἐν τῷ πρὸς Β. τοῦ νῦν σιδηροδρομικοῦ σταθμοῦ Βοστανδζῆκ καὶ πρὸς Δ. τοῦ παλαιοῦ Ἐρέγ-κιοΐ (τῶν Ὀνωράτου) χωρίῳ Κὺζ-Γιαταγή, ἀνασκαπτομένου πρό τινων ἐτῶν τοῦ ἐδάφους, ἀνεκαλύφθησαν βυζαντινῆς ἐποχῆς ἐρείπια, κάτωθι δὲ τούτων, ἐν τῇ πρὸς Ἀ. πλευρᾷ, οἰκοδομή, ἧς τὸ μὲν μῆκος 4, πλάτος 2,15, τὸ δὲ βάθος 2,25 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου, ἐν δὲ τῷ μέσῳ μαρμαρίνη κολυμβήθρα, ἧς ἡ μὲν περὶ τὸ στόμιον ἐσωτερικὴ διάμετρος 0,45, τὸ δὲ ἐσωτερικὸν βάθος 0,44 καὶ ὁ δὲ στηλοβάτης ἐφ' οὗ ἐστηρίζετο ὕψους 0,52 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου· κατήρχετο δέ τις ἐκεῖ διὰ τεσσάρων μικρῶν τε καὶ στενῶν βαθμίδων, μήκους 0,30 καὶ πλάτους 0,20 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου· πλησίον τῆς ἐν λόγῳ κολυμβήθρας εὑρέθη μικρὰ χαλκίνη λυχνία, ἧς τὴν λαβίδα ἐσχημάτιζε σταυρός.

Ὁ χῶρος οὗτος θὰ ἐχρησίμευε κατ' ἐμὴν ταπεινὴν ἰδέαν ὡς βαπτιστήριον, εἰς ὃ κατήρχοντο καὶ ἐβάπτιζον τὰ τέκνα των οἱ κατὰ τοὺς χρόνους τοῦ διωγμοῦ Χριστιανοί. Μεταξὺ δὲ τῶν παρὰ τὸ στόμιον τῆς οἰκοδομῆς ταύτης τεθραυσμένων ἐνεπιγράφων πλίνθων μία ἔφερε τὰ γράμματα:

TYOΦ ☩

Ἔγραφον ἐν Βρύαντι.

Ἀβροκόμη Τσακάλωφ
(Τραπεζουντία).

A propos de la question „Orient ou Byzance?“

I.

Le résultat des découvertes archéologiques de ce dernier quart de siècle a été de poser de nouveau la question de l'originalité et du développement de l'art byzantin. Les archéologues de la première moitié du XIXe siècle, tels que Didron avaient cru pouvoir affirmer l'immobilité complète de cet art à travers les siècles. «Ni le temps ni le lieu ne font rien ou peu à l'art grec, écrivait Didron; au 18e siècle le peintre Moréote continue et calque le peintre vénitien du Xe, le peintre athonite du Ve ou du VIe. Le costume des personnages est partout et en tout temps le même, non seulement pour la forme, mais pour la couleur, mais pour le dessin, mais jusque pour le nombre et l'épaisseur des plis .... L'artiste grec est asservi aux traditions comme l'animal à son instinct; il fait une figure comme l'hirondelle son nid ou l'abeille sa ruche.»[1]) Nul n'oserait plus aujourd'hui soutenir une pareille thèse et l'on est bien obligé de reconnaître que l'art byzantin présente des aspects différents suivant les époques; mais ce qu'il s'agit de découvrir, c'est la cause de ces transformations. L'école byzantine a-t-elle eu un développement organique? S'est-elle renouvelée par ses propres forces comme l'école romane et l'école gothique, ou faut-il chercher dans des importations orientales successives la raison de ces divers aspects? La grâce et la fraicheur des mosaïques de Kahrié-Djami, par exemple, sont-elles dues à un prototype syrien ou à une conception originale du peintre qui les a exécutées au XIVe siècle? Presque tout le monde aujourd'hui admet la part essentielle et décisive de l'Orient dans la genèse de l'art byzantin; on reconnaît volontiers que cet art n'est pas né à Constantinople, mais est sorti d'un compromis entre l'art hellénistique et les traditions indigènes de l'Orient, conservées dans les pays de l'hinterland, en Mésopotamie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte. La question «Orient ou Rome?» semble maintenant résolue.

Où les divergences apparaissent, c'est lorsqu'il s'agit d'expliquer l'action exercée par Constantinople sur le développement et le rayonnement de l'art byzantin. Deux théories qui semblent irréductibles sont

---

1) Annales Archéologiques II, 1845, p. 24.

en présence. D'une part Strzygowski[1]), Aïnalov[2]), Schmit[3]) dénient toute l'activité à Constantinople pour l'attribuer à l'Orient, où elle se serait conservée sous la domination musulmane, dans les monastères, à Jérusalem, au Sinaï et, à partir du X[e] siècle, dans les couvents de l'Athos en rapports si fréquents avec la Syrie. Pour eux, du V[e] au XV[e] siècle l'art byzantin s'est renouvelé par des apports successifs de l'Orient. Telle est par exemple l'origine du cycle iconographique de la vie de la Vierge qui s'introduit à Constantinople au X[e] siècle. Pour Strzygowski l'art byzantin ne connaît même l'hellénisme qu'à travers l'Orient et il a écrit dans un compte-rendu trop bienveillant de mes «Études sur la sculpture»[4]) cette formule significative: «Ce que la nature est pour le développement de l'art, l'Orient l'est pour Byzance.» A plus forte raison ce fut, d'après lui, sans l'intermédiaire de Constantinople que cet art chrétien-oriental fut importé en Grèce, en Italie, en Sicile, chez les peuples slaves et en Occident.

Tout au contraire Diehl[5]) et Millet[6]) ont cherché à défendre l'originalité de l'art byzantin et la fécondité de l'école de Constantinople. Dans ses études sur les mosaïques des S[t] Apôtres A. Heisenberg semble aboutir aux mêmes conclusions.[7]) Diehl admet que les influences orientales furent d'abord prépondérantes à Constantinople, mais il soutient qu'à partir de Justinien, par suite de la grandeur même des conceptions impériales l'art byzantin a su affirmer sa personnalité et a fait sentir son rayonnement dans tous les pays méditerranéens. Plus tard deux renaissances antiques successives ont renouvelé complètement cet art, la première fois à l'époque macédonienne, la seconde fois sous les Paléologues. A la suite de ses explorations de Daphni et de Mistra, Millet a été frappé du développement de l'art byzantin dans le sens de plus en plus marqué de la vie et du mouvement. Il est persuadé qu'à la veille de la catastrophe de 1453 cet art était en voie de renouvellement et il conclut que «si l'empire byzantin eût vécu, l'art grec eût encore étonné le monde.»

---

1) Voy. surtout *Mschatta* (Jahrb. der Königl. Preuß. Kunstsamml. 1904, Heft IV). — Eine Alexandrinische Weltchronik. Vienne 1905. — Die Miniaturen des Serbischen Psalters. Vienne 1905. — Amida. Heidelberg 1910.

2) Origines hellénistiques de l'art byzantin. (russe). S[t] Pétersbourg 1900.

3) Mosaïques et fresques de Kahrié-Djami.. (Bull. de l'Institut archéol. russe de Constantinople VIII, 1902).

4) Byzantinische Zeitschrift XXI, 1912, p. 357.

5) Voy. surtout Manuel d'Art byzantin. Paris 1910.

6) L'art byzantin. (Michel, Histoire de l'Art I, Paris 1905 et III, Paris 1908). — Byzance et non l'Orient (Revue Archéolog. 1908 I, p. 171).

7) Die Apostelkirche. Leipzig 1908.

Une solution intermédiaire a été proposée par Bertaux[1]) et tout récemment par Dalton.[2]) Bertaux distingue dans l'école byzantine deux courants, l'un purement monastique, qui représente l'ancien art chrétien oriental, l'autre à tendances profanes et helléniques, qui est l'art de Constantinople. De même Dalton tout en admettant l'influence syrienne, fait une grande part dans l'art byzantin à l'action vivifiante de l'hellénisme.

Sans vouloir chercher à concilier de force des conclusions diamétralement opposées, il n'est peut-être pas impossible de se placer, pour prendre parti, à un point de vue un peu différent et de distinguer, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, dans l'art byzantin, la technique et le style.

II.

L'histoire des procédés matériels et celle de la forme, par laquelle s'affirme surtout la personnalité artistique, ne doivent pas être confondues. Le malentendu qui sépare les défenseurs des deux thèses vient en partie de ce que les uns raisonnent sur les procédés techniques tandis que les autres envisagent surtout le style. Or l'histoire de l'art byzantin aboutit à des vues très différentes, suivant qu'on fait intervenir l'un ou l'autre de ces éléments.

Il est incontestable, par exemple, que toutes les techniques employées à Constantinople, sont venues d'Orient. C'est à la Perse et à la Syrie qu'appartiennent les monuments de briques recouverts de placages somptueux; l'abandon de la construction antique en plate-bande avec moulures profilées dans l'espace marque bien au Ve siècle la victoire de l'Orient. A l'Orient aussi il faut attribuer peut-être le procédé de la coupole sur pendentifs[3]), et certainement celui des trompes d'angle.[4]) De la même source proviennent les divers procédés employés pour la sculpture, les mosaïques murales, les émaux cloisonnés, l'orfèvrerie ornée de pierres précieuses, la technique des étoffes décoratives. Il n'est aucune des techniques employées dans l'art musulman qui ne se rencontre aussi dans l'art byzantin.

Si d'autre part on se place au point de vue historique, si l'on

1) La part de Constantinople dans l'art byzantin (Journal des Savants, Avril-Mai 1911).

2) Byzantine art and archaeology, Oxford 1911.

3) Un exemple gallo-romain a été signalé par de Truchis, Les influences orientales en Bourgogne. Paris 1909, p. 19 et de Lasteyrie, L'architecture religieuse à l'époque romane. Paris 1912, p. 274.

4) Strzygowski, Die persische Trompenkuppel (Zeitschrift für Gesch. der Architektur III).

étudie les variations de ces techniques à travers les siècles, on s'aperçoit que lorsqu'elles se sont modifiées, c'est toujours à la suite d'importations orientales. C'est au VIe siècle par exemple qu'est venu le procédé de l'orfèvrerie cloisonnée; c'est aux IXe—Xe siècles que la coupole sur trompes a remplacé les pendentifs. Ce sont donc bien des apports successifs de l'Orient qui ont transformé les procédés de l'art byzantin.

Enfin, une fois transportées à Constantinople, ces techniques orientales ne se sont pas modifiées. Elles sont restées jusqu'à la fin comme des secrets que se transmettaient les générations. On ne trouve pas dans l'histoire de l'art byzantin une évolution organique analogue à celle des écoles occidentales. Comme l'a bien montré Dalton[1]), il a manqué à l'art byzantin pour avoir un développement normal, de traverser une période d'archaïsme. Il a connu de suite la perfection et il a débuté en architecture, par des chefs d'œuvre comme St Sophie et les St Apôtres, qui ont été quelquefois copiés, mais qui n'ont jamais été dépassés. Si l'on se place au XIVe siècle, à une époque où les Grecs entraient chaque jour en contact plus intime avec l'Occident, on ne voit pas que les procédés techniques de Constantinople se modifient en rien. Les Grecs n'ignoraient pas cependant l'art occidental: des édifices romans et gothiques s'élevèrent en Orient; des médailleurs italiens comme Pisanello furent au service des Paléologues; Manuel Paléologue lui-même composa une description d'une tapisserie flamande qu'il avait vue à Paris.[2]) L'art byzantin n'en resta pas moins fidèle aux procédés techniques qui lui étaient propres. Considérées à ce point de vue, les conclusions de Strzygowski semblent inattaquables.

Mais si l'on envisage le style, on est amené à des vues toutes différentes. Il est inutile d'insister sur le contraste que présentent des œuvres comme les mosaïques de Ravenne ou celles de Kahrié-Djami. Il y a dans l'œuvre du XIVe siècle, et on peut en dire autant des peintures de Mistra, une recherche de la vérité des attitudes et du cadre pittoresque qui font complètement défaut aux conceptions pompeuses et théologiques des contemporains de Justinien. Il semble donc bien que, même en admettant l'hypothèse du prototype syrien, il faille faire honneur à l'école de Constantinople de l'accent tout personnel qui caractérise cette œuvre. Il est même arrivé que des interprétations tout à fait différentes ont été données d'un même modèle. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les diverses représentations du Bap-

1) Dalton, p. 28—29.

2) Bertaux, Journal des Savants, 1911, p. 313.

tême du Christ rassemblées par Strzygowski.[1]) Les éléments de la scène sont toujours à peu près les mêmes, mais la manière dont ils sont traités révèle, suivant les époques, un esprit très différent. On peut comparer au même point de vue les miniatures du Rouleau de Josué à celles de l'Octateuque du Sérail étudié par Ouspenski. L'artiste du XII[e] siècle s'est inspiré certainement du même modèle que celui du VI[e], mais un certain nombre de variantes indiquent chez lui une véritable liberté d'allure. C'est ainsi que dans la scène de la réception des envoyés de Gabaon le peintre du Rouleau de Josué a représenté le mont Galgal sous les traits d'une dryade antique avec une corne d'abondance; sur l'Octateuque du Sérail cette figure est remplacée par une énorme montagne qui forme l'arrière-plan.[2])

Ce serait se faire de l'art byzantin une idée entièrement fausse que de considérer ses productions comme un plagiat perpétuel. Non seulement les artistes n'étaient pas de simples copistes, non seulement ils savaient interpréter des modèles helléniques, mais ils n'étaient même pas incapables de faire des observations d'après nature. Millet a réuni un certain nombre de textes et d'anecdotes qui prouvent suffisamment toute la faveur dont l'art du portrait jouissait à Constantinople.[3]) Or ces portraits, on les voulait ressemblants et il suffit d'en considérer quelques-uns comme celui de Jean Cantacuzène[4]) ou de Thomas Paléologue, despote de Mistra[5]) pour être frappé de leur caractère individuel. Bien plus, des portraits peints d'après nature se mêlaient aux scènes de l'iconographie religieuse. On a reconnu bien souvent dans les séries de patriarches, de saints, d'apôtres de mosaïques du XI[e] siècle les caractères ethniques des hauts dignitaires byzantins d'origine slave ou arménienne qui avaient servi de modèle. Un détail fort curieux donné par Mesarites nous montre dès le VI[e] siècle le peintre Eulalios se représentant lui-méme sous les traits d'un des gardes du S[t] Sépulcre dans une des compositions en mosaïque des S[t] Apôtres.[6]) Sans avoir le souci de l'exactitude qu'on exige aujourd'hui des peintres, les maîtres

1) Ikonographie der Taufe Christi. München 1885.

2) Bulletin de l'Instit. Archéol. Russe de Constantinople, XII, Sofia 1907, pl. XXXVII, 247.

3) Portraits byzantins. (Revue de l'Art chrétien, novembre 1911).

4) Paris. Bibl. Nat. Gr. 1242 (Diehl, Art byzantin p. 791).

5) Revue de l'Art chrétien, 1911, p. 448. Cf. les deux portraits de Justinien, représenté à deux âges différents à S Vital et à S[t] Apollinaire Nuovo de Ravenne.

6) Heisenberg, Apostelkirche p. 170 et Die alten Mosaiken der Apostelkirche und der Hagia Sophia (Xenia. Hommage à l'Université Nationale de Grèce). Athènes 1912.

byzantins n'étaient donc pas incapables de saisir les traits caractéristiques d'un modèle vivant.

Qu'ils se soient même abandonnés aux fantaisies de leur imagination, c'est ce que montrent les miniatures des psautiers à illustrations marginales. Certaines pages, telles que celle justement célèbre, qui représente les épisodes de la persécution iconoclaste sous Léon l'Arménien[1]), révèlent une composition tout à fait personnelle. De même les charges, si amusantes parfois, qui couvrent le manuscrit de Skylitzès de Madrid sont bien aussi le produit de la fantaisie individuelle et il en est de même des petites scènes de genre, véritables pochades, que le peintre d'un Évangéliaire, exécuté en 1128 pour Jean Comnène, à mêlées au Baptême du Christ.[2]) C'est là tout un côté de l'art byzantin qui n'a peut-être pas été mis suffisamment en lumière.

C'est par là et c'est aussi par l'inspiration demandée aux modèles antiques, que l'art byzantin a réussi à s'affranchir de la servitude de l'Orient. Les maîtres byzantins n'ont cessé d'employer des techniques orientales, mais ils ont su se créer un style personnel et, à ce point de vue, il est légitime de parler d'un développement organique de l'art byzantin. Deux renaissances antiques, l'une au XIe, l'autre au XIVe siècle, ont renouvelé cet art et lui ont donné comme une nouvelle vigueur. C'est à ce goût de l'antique que l'on doit les harmonieuses draperies des personnages de Daphni ainsi que la série des cassettes d'ivoire à sujets mythologiques et les admirables Madones qui ont inspiré l'art italien à sa naissance. On sait avec quelle verve les peintres de Mistra ont orné leurs compositions d'un fouillis d'architectures aériennes dont on ne connaît d'équivalents qu'à Pompéi. Au moment où la culture byzantine a été frappée de mort, l'art byzantin se rapprochait donc chaque jour davantage de la beauté antique et de la nature.

III.

L'étude de l'histoire de la sculpture byzantine me paraît devoir apporter une lumière nouvelle sur cette question du développement de l'art byzantin. On peut dire en effet que le caractère d'une école dépend de la situation prépondérante ou subordonnée qu'elle fait à la sculpture. Dans le premier cas on a, comme chez les Grecs anciens, une conception plastique de l'art; dans le cas contraire, dans les arts musulmans par exemple, l'art est avant tout décoratif. J'ai cherché ailleurs à ana-

1) Psautier de 1066. Brit. Mus. Add. Mss. 19352 (Dalton p. 487).

2) Strzygowski, Taufe Christi, Taf. IV, 1.

lyser les divers procédés techniques usités dans la sculpture byzantine[1]): ce qui importe ici c'est l'ordre de succession chronologique dans lequel ces procédés se sont introduits dans l'art byzantin. L'histoire de la sculpture byzantine peut être considérée comme l'histoire de la décadence progressive de la statuaire et du modelage antique que remplacent des procédés empruntés à l'art oriental et destinés à donner, sans modelage, l'illusion du relief. Il y a des rapports intimes d'ailleurs entre cette technique impressionniste et celle qui domine au même moment dans la mosaïque et la miniature. Cet aspect caractéristique des œuvres byzantines est bien d'origine orientale.

L'évolution commence dès le Ve siècle par la diffusion de la sculpture au trépan, dont les sarcophages dits d'Asie Mineure représentent les prototypes: à l'aide du trépan on détermine les points d'ombre qui font valoir les motifs, sur les chapiteaux théodosiens ou la corniche de Mirachor-Djami par exemple. Le procédé plus savant de la sculpture à jour, avec des ornements découpés comme un grillage sur un fond obscur, triomphe dans la sculpture byzantine à l'époque de Justinien: l'entablement de la petite St Sophie et surtout les admirables tympans de St Sophie, que l'on peut comparer aux ornements de la façade de Mschatta, constituent les chefs d'œuvre de cette technique. Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que le procédé antique du modelage ait été brusquement abandonné. On continue à élever des statues sur les places de Constantinople jusqu'au IXe siècle; bien plus les techniques nouvelles se combinent avec le modelage sur les chapiteaux dont les volutes d'angle sont remplacées par des bustes d'anges, d'hommes ou d'animaux. Il suffit d'ailleurs de considérer quelques-uns de ces œuvres (voy. par exemple le chapiteau aux chérubins provenant d'Atik-Mustapha-pacha au Musée Impérial Ottoman)[2]) pour s'apercevoir que la sculpture en ronde bosse n'est plus qu'une survivance destinée à bientôt disparaître.

L'évolution paraît avoir été accomplie à l'époque de la querelle des Images. Les dernières statues impériales mentionnées à Constantinople sont celles d'Irène et de Constantin VI.[3]) En outre c'est à cette époque que des procédés nouveaux empruntés franchement à l'art arabe viennent renouveler la technique de la sculpture byzantine. Telle est la sculpture-broderie qui cherche à reproduire sur le marbre ou sur l'ivoire non seulement les sujets, mais les procédés mêmes du tissage et

1) L. Bréhier, Études sur l'histoire de la sculpture byzantine (Nouv. Arch. des Missions Scientif. fasc. 3. Paris 1911).

2) Bréhier, p. 19, pl. II, 3.

3) Patria Constantinop. (Banduri, Imper. Orient. I, 20, 42).

de la passementerie. Les panneaux sculptés des églises d'Athènes, dont l'un est encadré d'une inscription en caractères coufiques[1]) sont les témoignages les plus curieux de cette importation orientale en Grèce. Telle est la sculpture champlevée, dans laquelle des motifs dépourvus de modelé sont réservés sur un fond creusé préalablement et garni ensuite d'un mastic rougeâtre. Ce procédé est le triomphe du trompe-l'œil. On le trouve en grande faveur au X[e] et au XI[e] siècles à Hosios Loukas, à Daphni et à S[t] Marc de Venise.

La technique byzantine achève ainsi de s'engager dans les voies de l'Orient. Nous n'avons pas ici à examiner la question de l'influence que la querelle iconoclaste a pu avoir sur cette évolution. Il semble cependant que ce soit beaucoup moins la crainte de l'idolatrie que le goût de plus en plus marqué pour les modes orientales qui ait hâté cette évolution de la sculpture. Il faut tenir compte de ce fait que les empereurs du IX[e] siècle sont presque tous de race orientale. Les empereurs isauriens sont peut-être d'origine arménienne. Nicéphore I descend de la dynastie arabe des Ghassanides.[2]) La dynastie amorienne se rattache aussi à l'Orient. Théophile a une admiration si vive pour l'art arabe qu'il fait chercher des modèles de décoration dans le palais de Bagdad.[3]) Basile est d'origine arménienne.[4]) Un grand nombre d'Orientaux arrivent aux plus hautes fonctions civiles et ecclésiastiques; il ne faut pas s'étonner qu'ils aient imposé leurs goûts à Constantinople et soient devenus les propagateurs de la nouvelle mode.

Ces techniques orientales une fois introduites dans l'art byzantin y sont restées d'un usage presque exclusif jusqu'au XV[e] siècle. On retrouve à Mistra le bas-relief en méplat, la sculpture au trépan, la sculpture à jour, la sculpture champlevée, la sculpture-broderie et même la simple gravure au trait. Seul le modelage fait défaut à cette sculpture et c'est tout au plus si on en distingue des traces dans certaines œuvres du musée d'Athènes qui trahissent une influence occidentale.[5]) Nous avons donc dans la sculpture byzantine l'exemple caractéristique d'une technique qui s'est renouvelée par des apports successifs venus d'Orient et qui est restée fidèle à elle-même du IX[e] au XV[e] siècle.

Et pourtant dans ce long espace de temps le style des monuments sculptés n'est pas demeuré invariable. A côté des motifs empruntés

1) Bréhier, Ét. sur la sculpture, pl. VII, 1. — Strzygowski, Amida, p. 371.

2) Bury, A history of the Eastern roman empire. London 1912, p. 8.

3) Bury p. 129.

4) Vasiliev, Origine de l'empereur Basile le Macédonien. Viz. Vrem. XII, S[t] Pétersbourg 1905.

5) Bréhier, Ét. sur la sculpt. Pl. XXII.

aux étoffes ou aux ivoires arabes, les sculpteurs sur pierre ou sur ivoire de l'époque macédonienne connaissent l'imitation directe de l'art grec: les bas-reliefs mythologiques de Venise et de Torcello, les cassettes d'ivoire à sujets profanes en sont des exemples bien connus. Les sculpteurs n'ont pas reculé davantage devant l'iconographie religieuse: les archanges guerriers de la façade de St Marc de Venise, les madones de Ravenne et de Venise sont là pour l'attester. Ils ont même abordé le portrait profane comme le montre le portrait impérial du Campo Angaran[1]) et un grand nombre d'ivoires. Le style de la sculpture en un mot n'est pas demeuré plus immobile que celui de la mosaïque et de la peinture: s'il est plus difficile d'en faire l'histoire c'est que les monuments sculptés ont été poursuivis d'une haine particulièrement farouche, tantôt par les conquérants musulmans, tantôt par le clergé grec lui-même.[2])

Que serait devenue la sculpture si la conquête turque n'avait arrêté brusquement l'évolution de l'art byzantin? Rien ne faisait prévoir au XVe siècle une révolution analogue à celle qui fit naître en Occident la statuaire romane au XIIe siècle; on ne trouve ni à Constantinople, ni en Grèce les signes précurseurs d'une imitation de la sculpture antique, telle qu'elle se produisit au XIIIe siècle dans l'Italie méridionale sous l'influence de Frédéric II. La renaissance antique, contemporaine des Paléologues, renouvela profondément le style, mais laissa intacte la technique traditionnelle de l'art byzantin. Peut-être allait-on assister à ce spectacle unique du développement d'un art décoratif, resté oriental par ses procédés, mais demandant de plus en plus à l'art antique et à l'observation de la nature les éléments de son décor. Immuable dans sa technique, varié et souple dans son style, tel peut être défini l'art byzantin.

Clermont-Ferrand. **Louis Bréhier.**

1) Schlumberger. Byz. Zeit. II, 192—194.

2) Bayet, Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient. Paris 1879, p. 107, 1.

Τεμάχιον μαρμαρίνου ἄμβωνος, ἐκ τοῦ Βορείου Μεσαιωνικοῦ Ἁλμυροῦ.

(*Πίναξ Α'.*)

Εἰς τὸ ἐν Ἁλμυρῷ μουσεῖον ἐκομίσαμεν πρὸ διετίας ἐκ τῶν ἐρειπίων τοῦ Βορείου Μεσαιωνικοῦ Ἁλμυροῦ, ὅπου νῦν ἵδρυται ἡ Νέα Ἀγχίαλος, λίθον ἀρχιτεκτονικὸν μετὰ κοσμημάτων καὶ ἰδίως συμπλέγματος ἀκάνθης διαθεούσης τὸν γῦρον τοῦ λίθου.

Ὁ λίθος ἐξήχθη ἐκ βάθους 1μ,50 *ἔκ τινος κήπου, ὅπου ὁ πρῴην ἰδιοκτήτης τοῦ χωρίου κ. Παναγιώτης Τοπάλης εἶχε περιπεφραγμένον κῆπον καὶ μελισσῶνα, ἤδη δέ, ἀφαιρεθέντος τοῦ περιβόλου εἰς τὴν οἰκοδομὴν τῶν οἰκιῶν τῆς νέας πόλεως, ὁ χῶρος εὐκόλως ἀνευρίσκεται ὄπισθεν τῶν ξυλίνων παραπηγμάτων. Μετὰ δὲ τοῦ λίθου τούτου ἐξήχθησαν καὶ ἄλλοι λίθοι ἀρχιτεκτονικοὶ βυζαντιακοὶ καὶ σπόνδυλοι κιόνων ἐκ πορώδους λίθου ῥαβδωτοί, ἀνήκοντες προφανῶς εἰς ἀρχαιότατον Ἑλληνικὸν ναὸν τῆς ἀρχαίας Πυράσου, ἴσως εἰς τὸν ναὸν τῆς Δήμητρος μνημονευόμενον ὑπό τε τοῦ Ὁμήρου*[1]) *καὶ τοῦ Στράβωνος.*[2])

Μετὰ τοῦ λίθου τούτου ἐκομίσαμεν καὶ ἕτερον λίθον ἐκ λευκοῦ μαρμάρου, φέροντα κατὰ τὸ πάχος κόσμημά τι βυζαντινόν, καὶ ἑπομένως ἀνήκοντα εἰς διάζωμά τι βυζαντιακοῦ ναοῦ.

Καὶ ἐπειδὴ ἐκεῖ που ἐξήχθησαν καὶ ἄλλα μάρμαρα βυζαντιακῆς ἀρχιτεκτονικῆς καὶ ὑπὸ τοῦ ἐφόρου τῶν ἐν Θεσσαλίᾳ ἀρχαιοτήτων κ. Ἀπ. Ἀρβανιτοπούλου, ἀνεκαλύφθη ἐν ἀνασκαφῇ δοκιμαστικῇ δαπάνῃ τοῦ κ. Π. Τοπάλη, γενομένῃ τῷ 1906, *καὶ γωνία ἀρχαίου οἰκοδομήματος ἑλληνικοῦ ἢ ῥωμαϊκοῦ ἐκ λευκοτάτου μαρμάρου, ἕπεται ὅτι ὁλόκληρος ὁ χῶρος ἐκεῖνος ἐκτεινόμενος μέχρι τῶν προπόδων τῶν λόφων καὶ τῆς παραλίας κατελαμβάνετο κατά τε τοὺς ῥωμαϊκοὺς καὶ βυζαντιακοὺς χρόνους ὑπὸ τῶν ὡραιοτέρων καὶ ἐξοχωτέρων οἰκοδομημάτων καὶ ναῶν ἑλληνικῶν ἢ χριστιανικῶν.*[3]) *Διότι αὐτοῦ που ἀνευρέθησαν ἐν λαθραίαις ἀνασκαφαῖς ἐνεργηθείσαις ὑπὸ ἰδιωτῶν καὶ πλίνθοι εὐμεγέθεις ὀπταὶ φέρουσαι σφραγῖδα μεγάλοις γράμμασιν,* ЄΚΚΛ[ε] ΘΗΒ[s] *ἤτοι Ἐκκλησίας Θηβῶν τοῦ Ε' μ. Χ. αἰῶνος.*[4])

---

1) *Ὁμ. Ἰλιάδ.* Β, 692. 2) *Στράβ. Θ'*, 435.

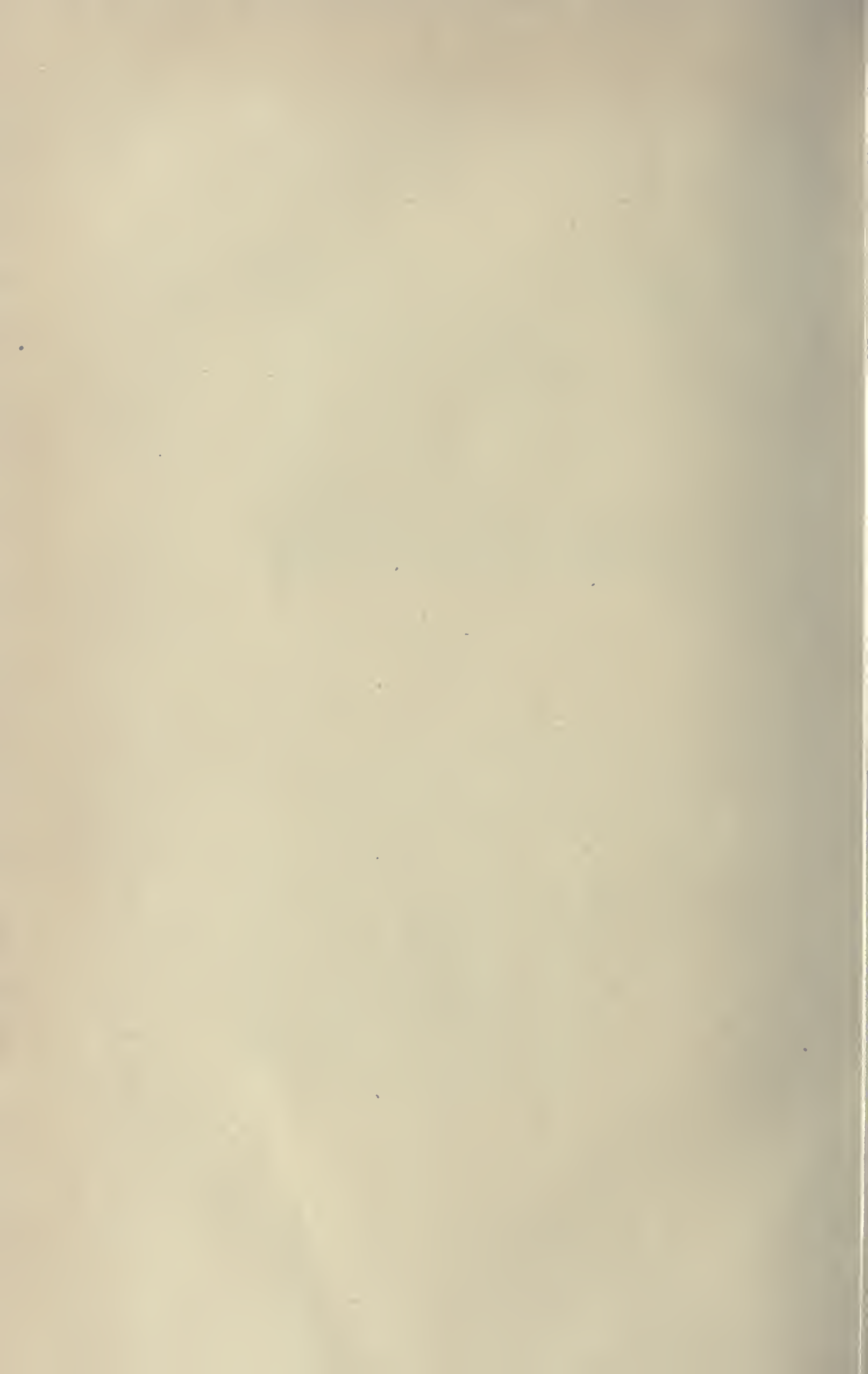
3) *Α. Ἀρβανιτόπουλος, Πρακτικὰ Ἀρχαιολ. Ἑταιρείας τοῦ* 1907. *σελ.* 170.

4) *Δελτίον Φιλαρχ. Ἑταιρ. „Ὄθρυς" τεῦχος ς'. σελ.* 30. *Παράβαλ.* Byz. Zeitschrift XXI 165—167.





Τεμάχιον μαρμαρίνου ἄμβωνος, ἐκ τοῦ Βορείου Μεσαιωνικοῦ Ἁλμυροῦ.



Καὶ ἐπειδὴ εἰς ἀπόστασιν 40 λεπτῶν τῆς ὥρας κεῖνται ἐπί τινος λόφου τὰ ἐρείπια τῆς ἀρχαίας Φθιωτικῆς πόλεως Θηβῶν, ἕπεται ὅτι κατὰ τοὺς ῥωμαϊκοὺς χρόνους, ὅτε ἡ Πύρασος, κατὰ Στράβονα, ἦν κατεσκαμμένη[1]), αἱ Φθιώτιδες Θῆβαι εἶχον συνοικισθῇ κατὰ τὸ πλεῖστον ἐν τῇ παραλίᾳ ἐπὶ τῆς Πυράσου, καὶ διετέλεσαν κατέχουσαι τὰ σκῆπτρα τοῦ ἐμπορίου μέχρι τοῦ Η′ μ. Χ. αἰῶνος, ὅτε παραδόξως ἀναφαίνονται οἱ δύο Μεσαιωνικοὶ Ἁλμυροὶ καὶ αἱ Φθιώτιδες Θῆβαι. Πρέπει λοιπὸν νὰ ὑποθέσωμεν ἀναγκαίως ὅτι αἱ Φθιώτιδες Θῆβαι μέχρι τοῦ Η′ αἰῶνος, ἤτοι μετὰ τὴν καταστροφὴν τῆς Πυράσου, ἦσαν συνῳκισμέναι εἰς δύο συνοικίας, ἄνω καὶ κάτω, ἢ εἰς δύο μᾶλλον πόλεις, τὴν ἄνω ἐπὶ τῆς ἀρχαίας θέσεως τῶν Φθιωτίδων Θηβῶν καὶ κάτω ἐπὶ τῆς θέσεως τῆς Πύρασου καὶ ὅτι δι᾽ ἄγνωστον ἡμῖν λόγον κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα, ἤτοι κατὰ τὸν Η′ αἰῶνα καὶ ἐφεξῆς ἡ μὲν κάτω πόλις μετωνομάσθη Βόρειος Ἁλμυρός, ἡ δὲ ἄνω, ἔμεινε μετὰ τοῦ ἀρχαίου ὀνόματος. Τοὺς λόγους δὲ τῆς ὑπάρξεως τοῦ Βορείου Ἁλμυροῦ ἐν τῇ θέσει ταύτῃ τῆς ἀρχαίας Πυράσου ἐξεθέσαμεν ἄλλοτε ἐν τῇ μονογραφίᾳ ἡμῶν „Οἱ δύο Μεσαιωνικοὶ Ἁλμυροὶ καὶ ὁ νῦν.“[2]) Ἔκτοτε δὲ ἐνοήσαμεν ἐκ τῶν ἐλαχίστων συντριμμάτων βυζαντιακῆς ἀρχιτεκτονικῆς ὁποῖον ὑπέρλαμπρον κόσμον βυζαντιακῆς καλλιτεχνίας ὑπέκρυπτον τὰ ἐρείπια τῆς περιδόξου ταύτης ἐμπορικῆς μεγάλης πόλεως.[3])

Οὕτω λοιπὸν ἡ πόλις πλουσία εἰς μελέτας βυζαντιακῆς ἀρχιτεκτονικῆς καὶ καλλιτεχνίας προκαλεῖ τὰς μελέτας καὶ τὸν θαυμασμὸν τῶν μυστῶν τῆς τέχνης ταύτης, εἰς οὓς ἀφίενται οἱ πολυπληθεῖς ἀρχιτεκτονικοὶ λίθοι καὶ τὰ δύο ἀνακαλυφθέντα θαυμασίας τέχνης χριστιανικὰ ψηφιδωτά.

Ἡμεῖς δέ, ὡς καὶ ἐν ἀρχῇ τοῦ ἄρθρου ἡμῶν εἴπομεν, θὰ περιγράψωμεν ᾧδε τὸν λίθον, οὗ δύο εἰκόνας παρατιθέμεθα (πίν. Α′).[4])

Ὁ λίθος εἶναι στρογγύλος καὶ διαιρεῖται εἰς δύο ἡμικύκλια, ὧν τὸ μὲν ἓν δὲν εὑρέθη, τὸ δὲ εὑρεθὲν εἶναι ἀποκεκρουσμένον πλαγίως δεξιᾷ κατά τι καὶ κατὰ μεῖζον μέρος πλαγίως ἀριστερᾷ μέχρι 57 ἑκατοστῶν τοῦ μέτρου μήκους. Πλὴν δὲ τούτου ὁ λίθος φέρει καὶ ἀπόξεσμα μήκους 47 ἑκατοστῶν, προελθὸν, φαίνεται, ἐκ πυρκαϊᾶς, ἐξ ἧς ἀπετεφρώθη ὁ ναός. Ἴχνη δὲ τρανώτατα πυρκαϊᾶς φέρουσι πολλὰ μάρμαρα, ἐξ ὧν τεκμαιρόμεθα ὅτι ἡ πόλις αὕτη ἁλοῦσα ἐν πολέμῳ κατεστράφη, ἀφοῦ

1) Στράβ. Θ′. 435.

2) Ν. Ι. Γιαννοπούλου, Οἱ δύο Μεσαιωνικοὶ Ἁλμυροὶ καὶ ὁ νῦν, ἐν Ἐπετηρίδι τοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου „Παρνασσοῦ“, τόμ. Η′, καὶ ἀπόσπ. σελ. 29.

3) cf. Ἀρβανιτοπούλου ἔκθεσις ἐν Πρακτικοῖς Ἀρχαιολ. Ἑταιρείας τοῦ ἔτους 1907. σελ. 170.

4) cf. Π. Ν. Παπαγεωργίου, Byzantinische Zeitschrift X 37 ὅπου περιγράφεται μνημεῖον παρόμοιον μὲ τὸ ἡμέτερον.

προηγουμένως διηρπάγη, καὶ παρεδόθη ὑπὸ τῶν ἐπιδρομέων εἰς τὰς φλόγας. Πότε; εἶναι ἄγνωστον. Πειρασμός δέ τις ὠθεῖ ἡμᾶς νὰ ὑπονοήσωμεν ὅτι κατὰ τὴν ἀποφράδα ἐκείνην ἡμέραν τῆς 15ης Μαρτίου τοῦ 1311, καθ' ἣν ἐν μάχῃ ἐκ τοῦ συστάδην παρὰ τὰς ὄχθας τοῦ Κουαρίου (;) ἐν τῇ πεδιάδι τοῦ Ἁλμυροῦ ἐφονεύετο ὁ δοὺξ τῶν Ἀθηνῶν Γουαλθῆρος ὁ ἐκ Βριέννης μετὰ τοῦ ἀρίστου καὶ καταφράκτου ἱππικοῦ τῶν Φράγκων καὶ πεζῶν, συγκειμένων ὅλων ὁμοῦ ἐκ 30000 ἀνδρῶν, καὶ παρεδίδετο εἰς τοὺς Καταλανούς, νικητὰς ἤδη, καὶ μισθοφόρους Τούρκους, οὐ μόνον ὁλόκληρος ἡ χώρα τοῦ Ἁλμυροῦ, οἱ δύο Ἁλμυροί, ἀλλὰ καὶ ὁλόκληρος ἡ Φθιῶτις, ἡ Βοιωτία μετὰ τῆς Λεβαδείας καὶ τῶν Θηβῶν καὶ ἡ Ἀττικὴ μετὰ τῶν Ἀθηνῶν, ὅπου ἐγκατέστησαν τὸ νέον κράτος αὐτῶν οἱ Καταλανοί, συνέβη τοῦτο.[1])

Αἱ λεηλασίαι καὶ διαρπαγαὶ καὶ αἰχμαλωσίαι τῶν Καταλανῶν ὑπῆρξαν μεγάλαι καὶ φρικαλέαι. Οὐδόλως δ' ἀπίθανον ὅτι θὰ προέβησαν καὶ εἰς ἐμπρησμούς. Τοὐλάχιστον τὰς δύο πόλεις τῶν Ἁλμυρῶν ἐνέπρησαν, ἀφοῦ προηγουμένους τὰς ἐδῄωσαν καὶ ᾐχμαλώτισαν τοὺς κατοίκους αὐτῶν.[2])

Κάτωθι φέρει ἀκτῖνας ἐκπεμπομένας ἔκ τινος στρογγύλου σημείου τοῦ κέντρου καὶ διευθυνομένας λοξῶς καὶ καμπυλοειδῶς ἐν εἴδει πυροστροβίλου. Τὸ πάχος τοῦ κύκλου τοῦ λίθου περιθέει κόσμημα ἀκανθωτὸν λεπτοτάτης τέχνης, τὸ ὁποῖον διαιρεῖται εἰς τρεῖς ζώνας κύκλῳ βαινούσας, ὧν ἡ ἀνωτέρα ἀποτελεῖται ἐκ ῥομβοειδῶν ἐξογκωμάτων, δίκην ᾠῶν, πλαγίως τεθειμένων καὶ διακοπτομένων ὑπὸ δύο καθέτων ὁμοίων συνηνωμένων, πλὴν μικροτέρων, ἐξελισσομένων κατὰ μῆκος τῆς περιμέτρου τοῦ λίθου. Ἡ πρώτη αὕτη ζώνη χωρίζεται δι' ἑτέρας πλατυτέρας ἐν ᾗ ἡ ἄκανθος ἐξελίσσεται κατὰ μῆκος τῆς περιμέτρου παραλλήλως τῇ πρώτῃ ζώνῃ. Ἀποτελεῖται δὲ αὕτη ἐκ ῥαβδωτῆς στήλης ἀποληγούσης εἰς ἕλικας μετ' ἀνθεμίου, δίκην κροσσοῦ, καὶ ἐξ ἧς ἔνθεν καὶ ἔνθεν ἐκπέμπονται κλάδοι καὶ φυλλώματα ἀκάνθου συνενούμενα κατὰ τὸ μέσον καὶ σχηματίζοντα ἁψίδωμα, ὑφ' ὃ ἕτερα φύλλα ἀκάνθου ἐκφυόμενα ἐκ τῆς κάτω ζώνης διευθύνονται πρὸς τὰ ἄνω καὶ συναντῶσι διὰ τῶν κορυφῶν αὐτῶν τὰ φυλλώματα τοῦ ἁψιδώματος, ὅπου ἀποκλείουσι τὸ σχηματιζόμενον ἐκ τῶν πλαγίων φυλλωμάτων ἁψίδωμα. Τὰ φυλλώματα συνάπτουσι πρὸς ἄλληλα τὰς ὀξείας αὐτῶν κορυφὰς καὶ

---

1) *Ν. Ι. Γιαννοπούλου, Φθιωτικά, Ἀθήν. 1891. σελ. 17. — Τάσου Νερούτσου, Αἱ Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι, ἐν Δελτίῳ Ἱστορ. καὶ Ἐθνολ. Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, τόμ. Δ'. σελ. 120—133. — Ι. Κωνσταντινίδου, Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν, ἔκδ. β'. 1894. σ. 326. — Ἰω. Γ. Βουρτσέλα, Φθιῶτις, σ. 313—316. — Ν. Ι. Γιαννοπούλου, Οἱ δύο Μεσαιωνικοὶ Ἁλμυροί. σελ. 13—18.*

2) *Χρονικὸν σημείωμα τῆς Μονῆς Ξενιᾶς ἐν Δελτίῳ Ἱστ. καὶ Ἐθνολ. Ἑταιρ. Ἑλλάδος, τ. Δ' σελ. 690—2 ὑπὸ Ν. Ι. Γιαννοπούλου δημοσιευόμενον.*

ἔχουσι κατὰ τὸ μέσον γωνιώδη γραμμήν. Κάτωθι δὲ τῶν φυλλωμάτων ὁ χῶρος εἶναι κοῖλος, οὕτως ὥστε διέρχεται κάτωθι ἔλασμα μικρὸν σιδηροῦν ἀκωλύτως, καὶ κατὰ τὰς ὀπάς, ὅπου συνάπτονται διὰ τῶν κορυφῶν αὐτῶν τὰ φυλλώματα τὸ κούφωμα εἶναι οὕτως ἐπιμελῶς ἐξειργασμένον, ὥστε φαίνεται ὅτι μᾶλλον ἀποκρυστάλλωσις τῆς ἀκάνθου συμβαίνει, ἢ ὅτι εἶναι αὕτη γεγλυμμένη ἐπὶ λίθου. Τὸ κόσμημα τοῦτο ἐξελισσόμενον διαθέει κατὰ μῆκος τὴν περίμετρον τοῦ λίθου.

Τρίτη ζώνη παράλληλος τῶν δύο πρώτων, χωριζομένη τῆς δευτέρας, ὥσπερ καὶ ἡ δευτέρα τῆς πρώτης, διὰ ταινίας, εἶναι ὁ ἐχῖνος, ὅστις σύγκειται ἐξ ἀκάνθου ἑλισσομένης περὶ ἑαυτὴν ἑλικοειδῶς, ἧς ἀνὰ εἷς κλάδος ἐκφυόμενος ἐκ τῆς ταινίας βαίνει πρὸς τὰ κάτω, ἐξ αὐτοῦ δὲ ἕτερος κλάδος ἐκφυόμενος ἑλίσσεται πλαγίως καὶ περιβάλλει πλατὺ φύλλον ἀκάνθου ἐκφυόμενον ἐκ τῆς ταινίας καὶ βαῖνον λοξῶς ἀριστερᾷ, συναπτόμενον δὲ μετὰ τοῦ καθέτου καὶ τοῦ πλαγίου κλάδου διὰ τῶν ὀξειῶν κορυφῶν τῆς ἀκάνθου. Το κάτωθι βάθος ἢ ἔδαφος (fond) εἶναι κοῦφον καὶ διάτρητον, οὕτως ὥστε νὰ διέρχηται λεπτὸν ἔλασμα σιδηροῦν ἀκωλύτως καθ' ὅλον τὸ μῆκος τῆς περιμέτρου τοῦ λίθου, ἐξελισσομένου τοῦ ἐχίνου κατὰ μῆκος καὶ παραλλήλως τῶν δύο ἄλλων ζωνῶν. Κάτωθι δὲ τοῦ ἐχίνου ἑτέρα ταινία χωρίζει αὐτὸν σχηματίζουσα τὴν γωνίαν τοῦ γείσου τοῦ λίθου.

Τεχνοτροπία. Χρονολογία.

Τὸ δημοσιευόμενον ᾧδε κόσμημα ἡμῶν ἀντιβαλλόμενον καὶ συγκρινόμενον πρὸς ἕτερα ὅμοια κοσμήματα, ὡς πρὸς τὴν διάταξιν τῶν φυλλωμάτων τῆς ἀκάνθου, παρέχει πλείστας ἀναλογίας πρὸς τὰ ἀκανθωτὰ φυλλώματα τῶν διαζωμάτων τοῦ Παναγίου Τάφου καὶ πρὸς τὰ ἀκανθωτὰ φυλλώματα τοῦ θεοδοσιακοῦ κιονοκράνου τῆς Ῥαβέννης (πλατείας Βίκτωρος Ἐμμανουήλ), δημοσιευθέντος ὑπὸ τοῦ κ. Laurent.[1]) Ἡ ἄκανθος ἐν τοῖς διαζώμασι τοῦ Παναγίου Τάφου παρίσταται ἐκπεμπομένη ἐκ στήλης, ἐξ ἧς ἐξέρχονται πρὸς τὰ ἄνω δύο φυλλώματα καὶ κάτωθι ἐκ τῶν πλαγίων πλευρῶν τῆς στήλης ἐκπέμπονται ἕτερα δύο, συνάπτοντα τὰς ὀξείας αὐτῶν κορυφὰς πρὸς ἄλληλα· ἀλλ' ἐν τῷ θεοδοσιακῷ κιονοκράνῳ τῆς Ῥαβέννης τὸ καταπίπτον φύλλον μαλακῆς ἀκάνθου (acanthus mollis) ἐκ στήλης περιβάλλεται ὑπ' ἀκάνθου ἄλλης κόψεως, ἤτοι ἀκανθωτῆς (spinosus). Ἡ πριονωτὴ δὲ κόψις ἐν τοῖς φύλλοις τῆς ἀκάνθου τοῦ θεοδοσιακοῦ κιονοκράνου εἶναι ὁμοία τῇ ὀξείᾳ πριονωτῇ κόψει τῶν φύλλων τῆς ἀκάνθου τοῦ ἡμετέρου λίθου μετὰ μόνης τῆς διαφορᾶς ὅτι τὰ φύλλα τῆς ἀκάνθου ἐν τῷ θεοδοσιακῷ κιονο-

---

1) Laurent, *Delphes Chrétiens*, ἐν *Bulletin de Correspondance Hellénique*, τόμ. XXIII, 208 καὶ ἑξῆς.

κράνῳ δὲν συνάπτονται διὰ τῶν ὀξειῶν αὐτῶν κορυφῶν πρὸς ἄλληλα, ἐνῷ ἐν τῷ ἡμετέρῳ λίθῳ συνάπτονται. Καὶ ἕτερον δὲ γνώρισμα διάφορον ἐκείνου παρατηρεῖται ἐν τῷ ἡμετέρῳ λίθῳ, ἄνωθεν ἑκάστης στήλης σχηματίζονται ἕλικες, ἀφ' ὧν καταπίπτουσιν οἱ λοβοὶ τῆς ἀκάνθου ὀξεῖς, ἐνῷ ἐν τῷ θεοδοσιακῷ κιονοκράνῳ τὸ φύλλον, ὅταν εἶναι ὄρθιον, ἔχει πέντε πριονωτὰ φύλλα ὀξείας κόψεως, ἐν δὲ τῷ ἡμετέρῳ λίθῳ τὰ φύλλα ταῦτα ποικίλλουσι μεταξὺ τεσσάρων καὶ πέντε, τὰ δὲ μείζονα τἀποτελοῦντα τὰς ἀψῖδας καταλήγουσιν εἰς λοβοὺς ὀξεῖς καταπίπτοντας.

Ἐπίσης καὶ ὁ ἐχῖνος ἐν τῷ ἡμετέρῳ λίθῳ ἀποτελεῖται ἐξ ἀκάνθου ἀκανθωτῆς (spinosus), μεγίστης μὲν ἐχούσης ἀναλογίαν πρὸς τὸν ἐχῖνον τοῦ θεοδοσιακοῦ κιονοκράνου, πλὴν ἐν ταῖς λεπτομερείαις κατὰ πολὺ διαφερούσης ἐκείνης· διότι ἐν μὲν τῷ ἐχίνῳ τοῦ κιονοκράνου τοῦ ἁγίου Βιταλίου τῆς Ῥαβέννης τὰ φυλλώματα τῆς ἀκάνθου καταπίπτουσιν ἀποτελούμενα ἐξ ἐπιμήκων φύλλων ἄνευ λοβῶν, καθ' ἃ ἐδημοσίευσεν αὐτὸν ὁ Strzygowski, ἐν δὲ τῷ ἐχίνῳ τοῦ ἡμετέρου λίθου ὁ τεχνίτης παρέστησε μὲν τὰ φυλλώματα τῆς ἀκανθωτῆς ἀκάνθου πρὸς τὰ κάτω πίπτοντα, ἀλλ' οὐχὶ καθέτως, ὡς ἐν τῷ θεοδοσιακῷ κιονοκράνῳ, ἀλλὰ πλαγίως ἀριστερᾷ ἔχοντα ἑπτὰ ὀξεῖς πρίονας ἕκαστον καὶ σχηματίζοντα κόψιν ὀξεῖαν πριονωτήν, συμπλεκόμενα δὲ ἐπιχαρίτως διὰ τῶν ἐκπεμπομένων ἑτέρων ἀκανθωτῶν φύλλων δεξιόθεν τῶν πλατέων φύλλων, ἑλισσομένων κάτωθι, οἱονεὶ ἀποτελούντων ἀκανθωτὸν στέφανον· στεροῦνται δὲ λοβῶν.

Καὶ ἕτερον δὲ γνώρισμα τοῦ ἡμετέρου λίθου μαρτυρεῖ τὴν συγγένειαν αὐτοῦ πρὸς τὸ θεοδοσιακὸν κιονόκρανον. Εἶναι δὲ τοῦτο τὰ ᾠά, ἢ τὰ ᾠοειδῆ ἐξογκώματα, τὰ ὁποῖα περιθέουσι τὸν ἡμέτερον λίθον πρὸς τὰ ἄνω ἐξελισσόμενα ἀνὰ δύο μὲν κάθετα, ἓν δὲ πλάγιον, ἐνῷ ἐν τῷ θεοδοσιακῷ κιονοκράνῳ τὰ ᾠὰ ἢ ᾠοειδῆ ἐξογκώματα ἐκφύονται ἐκ τοῦ ἐχίνου πρὸς τὰ ἄνω.

Κατὰ ταῦτα δὲ τὰ γνωρίσματα, μαρτυροῦντα στενὴν ἀναλογίαν τοῦ ἡμετέρου λίθου πρὸς τὸ θεοδοσιακὸν κιονόκρανον, δυνάμεθα νὰ χρονολογήσωμεν αὐτὸν εἰς τοὺς χρόνους Θεοδοσίου τοῦ Β', ἤτοι κατὰ τὴν Ε' μ. Χ. ἑκατονταετηρίδα.

Σύγκρισις πρὸς ἕτερον μνημεῖον.

Πρὸς τὸ ἀνωτέρω μνημεῖον ἠδυνάμεθα νὰ συγκρίνωμεν ἓν δίδυμον κιονόκρανον διπλοκιονίου, ἀποκείμενον ἐν τῷ μουσείῳ Ἁλμυροῦ. Τοῦτο εὑρέθη ἐν αὐτῇ τῇ πόλει Ἁλμυροῦ, ἐξ οὗ ἐξάγεται ὅτι ἐκομίσθη ἐντεῦθεν ἐκ τῆς θέσεως Τσεγγέλι, ἔνθα τὰ ἐρείπια τοῦ Νοτίου Μεσαιωνικοῦ Ἁλμυροῦ. Εἶναι δὲ σχήματος ὀρθογωνίου καὶ φέρει γλυφὰς ἐκ τῶν τριῶν μόνον πλευρῶν, ἐξ οὗ συμπεραίνομεν ὅτι ἐκ τῆς ἑτέρας πλευρᾶς τοῦ μήκους ἐστηρίζετο εἰς μέρος μὴ καταφανές, ἢ εἰς τὸν

τοῖχον. Τὸ κυρίως δὲ κόσμημα αὐτοῦ εἶναι ἡ ἄκανθος πριονωτὴ ἢ ἀκανθωτὴ (spinosus), ἥτις ἐν μὲν ταῖς γωνίαις τελευτᾷ εἰς λοβούς, ἐν δὲ ταῖς πλευραῖς οἱ λοβοὶ κάτωθι μὲν σχηματίζουσιν ἕλικας, ἄνωθεν δὲ οἱ λοβοὶ οὗτοι εἶναι ᾠοειδεῖς ἢ ἐπιμήκεις, ἔνθεν δὲ καὶ ἔνθεν ἐκπέμπουσιν ἀνὰ ἓν φύλλον, σχηματίζον μετὰ τοῦ ἀντιστίχου ἀψίδωμα, ὑφ' ὃ ἀνὰ δύο φύλλα ἀκάνθου ἀκανθωτῆς μετὰ ἓξ πριόνων ἕκαστον ἐκφύονται πρὸς τὰ ἄνω καὶ συνάπτουσι τὰς κορυφὰς αὐτῶν πρός τε τὸ ἀψίδωμα καὶ πρὸς ἄλληλα. Ἐπὶ δὲ τῶν πλευρῶν τοῦ πλάτους ὁ μεσαῖος λοβὸς μετὰ τῶν γωνιαίων ἀποτελεῖ ἡμιαψίδωμα, ὑφ' ὃ καὶ πάλιν φύλλα ἀκανθωτῆς (spinosus) ἀκάνθου ἐκφυόμενα πρὸς τὰ ἄνω συνάπτονται μετὰ τῶν φύλλων τοῦ ἡμιαψιδώματος.

Καὶ τὰ φύλλα λοιπὸν ταῦτα τῆς ἀκανθωτῆς ἀκάνθου ἔχουσι βαθεῖαν κόψιν καὶ σχηματίζουσι πρίονας μετὰ βαθειῶν γραμμῶν, ἑπομένως μαρτυροῦσιν ἂν μὴ τὸ σύγχρονον πρὸς τὸ ἀνωτέρω μνημεῖον, μικρὸν ὅμως μεταγενέστερον αὐτοῦ.

Χρῆσις τοῦ λίθου.

Ἀλλὰ ποῖον μέρος ἀρχιτεκτονικὸν ἀπετέλει ὁ ὑπὸ κρίσιν λίθος; Καθ' ἡμᾶς ἀνήκει εἰς Χριστιανικὸν ναὸν τῆς Ε' ἑκατονταετηρίδος καὶ ἰδίως εἶναι μέρος τοῦ οὐρανοῦ τοῦ ἄμβωνος αὐτοῦ. Εἶναι δὲ γνωστὸν ἐκ τοῦ Παύλου Σιλεντιαρίου ὅτι ἐν τῷ μέσῳ τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγίας Σοφίας ἐν Κωνσταντινουπόλει ὑπῆρχεν ἄμβων μαρμάρινος πολυτελέστατος περιγραφόμενος ὑπ' αὐτοῦ. Κατὰ τὸ ἔθος λοιπὸν τῶν τότε χρόνων οἱ ἄμβωνες ἐν τοῖς ναοῖς ἐτίθεντο ἐν τῷ μέσῳ· δύο δὲ κλίμακες, ἡ μὲν ἐκ δυσμῶν, ἡ δὲ ἐξ ἀνατολῶν ἦγον εἰς αὐτόν· καὶ διὰ μὲν τῆς ἐκ δυσμῶν κλίμακος ἀνήρχοντο ὁ ἱερεὺς ἢ ὁ ἐπίσκοπος ἢ ὁ ἀναγνώστης καὶ ἑρμηνευτὴς τῶν Γραφῶν, διὰ δὲ τῆς ἐξ ἀνατολῶν κατήρχοντο. Τοιοῦτοι ἄμβωνες θὰ ἦσαν ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον ξύλινοι ὁλόγλυφοι· ἀλλὰ πολὺ συνήθως κατεσκευάζοντο καὶ μαρμάρινοι χάριν μείζονος πολυτελείας καὶ λαμπρότητος ἐν τοῖς ἐπισημοτέροις ναοῖς. Καίτοι δὲ τὸ ἔθος τοῦτο βαθμηδὸν ἐξέλιπεν ἐν τοῖς ὀρθοδόξοις ναοῖς, παραδόξως ὅμως ἐσώθη εἷς ἄμβων μαρμάρινος ἐν τῷ καθεδρικῷ ναῷ τῆς ἐν Θεσσαλίᾳ πολίχνης Καλαμπάκας, παρὰ τὰ Μετέωρα, ὅστις εἶναι μοναδικός, περιγραφεὶς ὑπό τε τοῦ Δανοῦ ἀρχαιολόγου Ussing[1]) καὶ βραδύτερον ὑπὸ τοῦ κ. Νικολάου Γεωργιάδου[2]) καὶ τοῦ Ζωσιμᾶ Ἐσφιγμενίτου[3]) καὶ τελευταῖον ὑπὸ τοῦ ἀκαμάτου ἐξερευνητοῦ τῶν Χριστιανικῶν ἀρχαιοτήτων κ. Γεωργίου Λαμπάκη, ὑφ' οὗ καὶ ἐδημοσιεύθη διὰ φωτογραφίας.[4]) Ὁ

1) Ussing, Griechische Reisen und Studien, Thessal. 51.

2) Ν. Γεωργιάδου, Θεσσαλία, Ἀθήν. 1880, ἔκδ. α', σελ. 293.

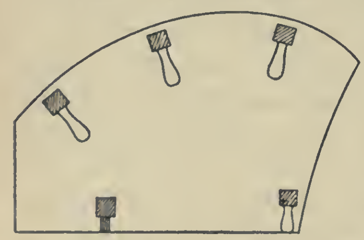
3) Ζωσιμᾶ Ἐσφιγμενίτου, Προμηθεύς, 1890, σελ. 108.

4) Γεωργίου Λαμπάκη, Περιηγήσεις ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα, ἐν Δελτίῳ τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, τ. Γ', σελ. 12, ἀρ. 1.

ἄμβων λοιπὸν οὗτος, κατὰ τὸν Ν. Γεωργιάδην, μεταφράζοντα τὸν Ussing *περιγράφεται ὧδε· „Δύο ἀλλήλας ἀντικρύζουσαι κλίμακες φέρουσιν ἐπ' αὐτοῦ καὶ τέσσαρες (γραπτέον: ἕξ) κίονες ὑποβαστάζουσι τὸν οὐρανόν, οὗ τινος τὸ ὡραῖον λευκὸν μάρμαρον ἦτο ἄξιον βελτίονος ἐργασίας".*[1])

Κατὰ τὴν περιγραφὴν λοιπὸν ταύτην τοῦ ἐν τῷ καθεδρικῷ ναῷ τῆς Καλαμπάκας ἄμβωνος δυνάμεθα, νομίζομεν, νὰ φαντασθῶμεν τὴν πολυτέλειαν καὶ τὴν λαμπρότητα τοῦ περικαλλοῦς ποτε ναοῦ τῶν Φθιωτίδων Θηβῶν τῆς Ε΄ μ. Χ. ἑκατονταετηρίδος καὶ ἐκ τοῦ ὑπὸ κρίσιν τεμαχίου, ὡς ἐξ ὄνυχος τὸν λέοντα, νὰ κρίνωμεν περὶ τῆς πολυτελείας καὶ τῆς λαμπρότητος τοῦ ἄμβωνος τούτου καὶ νὰ ἀναπαραστήσωμεν αὐτὸν τῇ βοηθείᾳ τοῦ ἐν Καλαμπάκᾳ τοιούτου καίπερ πολὺ μεταγενεστέρου τοῦ ἡμετέρου.

Βεβαίως τὸ τεμάχιον ἡμῶν ἀποτελεῖ πλέον τοῦ ἡμίσεως τοῦ α΄ ἡμίσεως τοῦ οὐρανοῦ τοῦ ἄμβωνος· διότι, φαίνεται, ἐλλείψει μεγάλου μαρμάρου ὁ τεχνίτης κατεσκεύασε τὸν οὐρανὸν τοῦ ἄμβωνος ἐκ δύο ἡμικυκλικῶν μαρμάρων γομφουμένων σιδήρῳ καὶ μολύβδῳ κατὰ τὰς πλευράς, ὅπου ἐφαρμόζουσιν ἀλλήλοις. Οὕτω λοιπὸν ἐξηγεῖται τὸ πλάτος τοῦ περιθωρίου πέριξ τῶν ἀκτίνων τοῦ οὐρανοῦ καὶ οἱ ἔκ τινος στρογγύλου κεντρικοῦ σημείου, εἰκονίζοντος τὸν ἥλιον, ἐκπεμπόμεναι ἀκτῖνες, δίκην πυροστροβίλου, αἱ κοσμοῦσαι ἔσωθεν τὸν οὐρανόν. Ὅτι δὲ ὁ οὐρανὸς ἀπετελεῖτο ἐκ δύο ἡμικυκλικῶν μαρμάρων, τοῦτο δῆλον γίγνεται ἐξ αὐτῶν τῶν ἀκτίνων καὶ τοῦ ἡλίου, οὗ ἔλαττον τοῦ ἡμίσεως κύκλου λείπει, συνεχιζομένων ἐν τῷ ἑτέρῳ ἡμικυκλικῷ τεμαχίῳ, ὅπερ δὲν ἔχομεν πρὸ ὀφθαλμῶν. Οἱ δὲ κίονες τοῦ ἄμβωνος, αἵτινες ἄδηλον εἶναι ἐὰν τέσσαρες ἢ ἕξ, ὡς ἐν τῷ ἐν τῷ καθεδρικῷ ναῷ Καλαμπάκας ἄμβωνι, ἐστηρίζοντο ἐπὶ τοῦ περιθωρίου· δυστυχῶς ὅμως ἡ πυρκαϊὰ ἀπέξεσε κάτωθι μέρος τοῦ περιθωρίου τούτου, οὕτως ὥστε δὲν ἐναπελείφθη οὐδὲν ἴχνος ὀπῆς πρὸς γόμφωσιν τῶν κιόνων.



Εἰκ. 1. Τὸ ἄνω μέρος τοῦ λίθου φέρον ὀπὰς γομφώσεως, ἐφ' οὗ ὁ κῶνος.

Ἄνωθεν ὁ λίθος ἡμῶν φέρει ὀπάς τινας πρὸς γόμφωσιν ἑτέρου μαρμάρου (εἰκὼν 1). Θὰ ἦτο δὲ τοῦτο ἡ κορυφὴ τοῦ ἄμβωνος, ἥτις θὰ ἔληγεν εἰς κῶνον, διότι ὁ ἄμβων ἡμῶν, ὡς δηλοῦται ἐκ τοῦ ὑπὸ κρίσιν τεμαχίου, ἦτο στρογγύλος, ἐνῷ ὁ ἄμβων τῆς Καλαμπάκας εἶναι ἑξάεδρος καὶ ἡ κορυφὴ αὐτοῦ ἀπολήγει εἰς ἑξάεδρον κῶνον.

Ἐν Ἁλμυρῷ. **Ν. Ι. Γιαννόπουλος.**

---

1) *Ν. Γεωργιάδου, Θεσσαλία* ἐκδ. α΄, σ. 293.

An early bronze Statuette.

The bronze statuette of which a reproduction is given in the Plate, has been in the British Museum since 1891, when it was acquired with the information that it had been obtained in Asia Minor. Until 1912 it remained in the Department of Greek and Roman Antiquities, and was published, though not illustrated, in the Catalogue of Bronzes issued in 1898[1]; but in view of its late date, and of its evident relationship to Early Christian art, it has recently been placed among the Christian and Byzantine collections. The only illustration with which I am acquainted is the outline drawing in M. Salomon Reinach's *Répertoire*[2]; and as bronze figure sculpture of the fifth and sixth centuries is very rare, it seems desirable to introduce the statuette to the notice of those who are primarily concerned with post-classical art. The interest of the small and mediocre work is much enhanced when it is thus removed from the neighbourhood of fine Greek and Graeco-Roman bronzes. In such company, it could have little claim to merit; placed among the rude bronze sculpture of the earlier Christian centuries, it at once acquires a relatively great importance. The figure represents a *literatus* seated on a folding stool, with the left knee raised as if the foot had been supported by a footstool. He wears a *chiton* and *himation*, with sandals on the feet, and holds in his left hand an open book, on one page of which are three lines of pseudo-script. The right forearm, which must have been extended, is broken. The hair is thick and curled, and the beard full. The nose is damaged, and the lid of the left eye is now less prominent than that of the right, these defects accentuating the shortcomings of a face which must always have been somewhat lacking in distinction.

---

1) H. B. Walters, Catalogue of the Bronzes, Greek Roman and Etruscan in the Department of Greek and Roman Antiquities, No. 849 (British Museum 1899). Dr. A. S. Murray wrote a brief note upon the statuette in the Classical Review V, 1891, p. 241. He there noticed its resemblance to types familiar to Christian art of the 6th century, especially alluding to the seated Dioscorides of the Vienna MS. The general analogy with the large bronze statue in S. Peter's at Rome was also present to his mind.

2) S. Reinach, Répertoire de la statuaire grecque et romaine II, 1897, p. 630.

In bringing this small figure before the readers of the *Byzantinische Zeitschrift*, I need not dwell at length upon a type with which they are familiar, a type which served as a model for the artistic conception of the apostle. Nor is it necessary to adduce comparative material in order to establish the evident affinity with Christian work of the fifth and sixth centuries; exemples upon carved ivories and elsewhere will recur at once to the memory. The real point for us is not whether the figure is of Christian date — of that there can be no doubt — but whether it is actually intended to represent an apostle.[1] I am inclined to think that such an attribution cannot be proved, and that we have before us a member of one of the learned professions represented as composing a treatise, or reading from it. The hand of the broken right arm may have held a pen, or have been simply extended, to enforce some point in exposition. At the period in which the statuette was produced, perhaps the fifth rather than the sixth century, we might well expect to find a famous physician commemorated in this attitude, and Dr Murray's comparison with representations of Dioscorides[2]) has much to comment it. The treatment of the head suggests that a portrait is intended.



A definitely Christian origin for this bronze statuette does not thus appear to be justified; but we have already noted its close relation to the type from which Christian art developed its apostles and patriarchs.[3]) It would not have been surprising, had the figure at some

1) Though the type of the Evangelist seated and writing his Gospel is found as early as the sixth century, the statuette does not suggest an Evangelist.

2) Cf. also E. Q. Visconti, Iconographie grecque I. plate XXXV. fig. 2, and XXXVI; A. von Premerstein and C. Wessely, Codex Aniciae Iulianae etc., 1906, fol. IV b.

3) The type is used e. g. for Moses on a Lateran Sarcophagus. The analogy with the seated Evangelist of the MSS may also be noticed, for such figures are also derived from literati.

time or other actually done duty as an apostle, like the ivory diptych-leaf at Bologna[1]), on which a standing *literatus*, somewhat recalling the present example, is represented. Upon the base on which this *literatus* stands is carved in characters of Carolingian date: † PETRVS, showing, firstly, that in the ninth century the resemblance to the ordinary apostle-type was recognized, and secondly that the bearded head with abundant hair over the temples was thought to correspond with the accepted notion of St Peter. It is possible to imagine a similar adaptation in the case of the bronze statuette, though there is no evidence to prove that such was the case.



There is so little sculpture in the round dating from the Early Christian centuries, that, as already indicated, material for comparison must chiefly be sought among reliefs. But we may at least notice the general similarity of attitude to that of the large porphyry statue from Alexandria, now at Cairo, described and illustrated by Strzygowski.[2]) There the figure is seated upon a throne, and not upon a folding-stool[3]), as in the present case, and the arrangement of the garments is different; but there remains a certain parallelism, and in both figures the folds

1) H. Graeven, Göttingische gelehrte Anzeigen, 1897, p. 51 and Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke in photographischer Nachbildung: aus Sammlungen in Italien, 1900, No 1. Dr. Graeven assigned the carving to the fourth or fifth century, believing the inscription to be a later addition. Others consider the whole work to date from the Early Middle Ages (e. g. Westwood, Fictile Ivories, p. 363, no 2; Stuhlfauth, Altchristliche Elfenbeinplastik, p. 96 note 1, and plate III no 1; Ainaloff, Vizantijskij Vremennik, VII, p. 723).

2) Römische Quartalschrift XII, 1898, p. 4; Catalogue général des antiquités Égyptiennes du Musée du Caire (Koptische Kunst) plate 1.

3) Analogous seats occur on ivory carvings of the same period; readers of Stuhlfauth's Altchristliche Elfenbeinplastik will remember the stress there laid upon their variety of form.

of the drapery are shallow and treated in a somewhat cursory manner.

This bronze statuette was never an independent work of art. Below the rectangular plate upon which the figure rests is a kind of spike projecting downwards: from the back of the plate rises a kind of rectangular hook, thick, and of square transverse section. The figure must have been intended as an ornament, but of what it is difficult to say. The evidence as to provenance is very vague, but, so far as it goes, quite probable. Asia Minor may well have produced this work, the nearest affinities to which are to be found among objects associated with the Christian East.

London. **O. M. Dalton.**

II. Abteilung.

Rudolf Asmus, Das Leben des Philosophen Isidoros von Damaskios aus Damaskos, wiederhergestellt, übersetzt und erklärt [Philosophische Bibliothek Bd. 125]. Leipzig, F. Meiner 1911. XVI, 224 S. klein 8⁰. 7,50 *M.*

Mit der Herausgabe von Damaskios' Vita Isidori in der Philosophischen Bibliothek hatte sich Asmus eine Aufgabe gestellt, die über eine Übersetzung weit hinausging. Denn das Werk liegt uns nur in Bruchstücken vor, die erst einer Wiederherstellung bedurften. Diese Wiederherstellung ist oft als dringende Aufgabe bezeichnet worden, da man mit Recht von diesem Buch eine tiefere Bekanntschaft mit dem geistigen Leben des ausgehenden Platonismus erwartete. Denn Damaskios gibt nicht nur das Leben Isidors; eine große Anzahl anderer geistig mehr oder minder bedeutender Persönlichkeiten ziehen an uns vorüber; das Hin und Her der Lehrmeinungen, das Eingreifen der politischen Macht in die Philosophenkreise, der Kampf zwischen Christentum und dem sterbenden Heidentum: von dem allen hat das Buch einst ein anschauliches Bild gegeben.

Die Grundlage für eine Wiederherstellung ist der Codex 242 der Bibliothek des Photios. Es sind zwei große Reihen fortlaufender Auszüge: 1—230 und 231—307 nach Westermanns Zählung [hinter Cobets Diogenes Laertios, Paris 1850]. Sie galt es ineinander zu arbeiten, die wenigen noch folgenden, 308—312, hineinzuschieben und so eine feste Unterlage zu gewinnen für den Inhalt und die Anordnung des Werkes. Von dieser Grundlage ist Asmus nur einmal abgewichen, dadurch daß er P 110 teilweise erst nach P 171 verwendet. Selbst diese eine Ausnahme möchte ich vermieden sehen. Gewiß paßt das in P 110 Gesagte auch hierher, da auch hier von Pamprepios die Rede ist. Aber wenn wir erst die Möglichkeit zulassen, daß Photios die Auszüge nicht in der Reihenfolge dem Buch entnommen hat, wie sie dastehen, dann verlieren wir jeden Boden für die Wiederherstellung. Ein zwingender Grund aber, diese Möglichkeit anzunehmen, liegt nicht vor. Die in P 110 kurz erwähnten Ereignisse sind erst im späteren Verlauf der Darstellung ausführlich erzählt worden. — Daß wir dem Wortlaut der Photianischen Auszüge nicht zu viel trauen dürfen, zeigt eine Vergleichung von P 250 mit Suidas v. *Σαλούστιος* [vgl. Asmus S. 51]: Zwischen den bei Photios scheinbar lückenlos aufeinanderfolgenden Sätzen stand in der Vorlage noch mehr.

Der Stoff, den uns Photios bietet, wird vermehrt durch zahlreiche Artikel im Lexikon des Suidas. Viele tragen den Namen des Damaskios, andere erzählen von Isidoros und verraten dadurch ihre Zugehörigkeit zu dem Werke. Sie kehren teilweise unter anderem Stichwort ohne Angabe des Buches wieder,

z. B. v. Ὦτα unter v. Κατεαγότων und v. Τὰ ὦτα; v. Ἰδιώτης unter v. Ἐχέμυθος, Κρυψίνους, Μεῖον, Ὅλην. Dazu kommen viele Artikel, die durch ihre Übereinstimmung mit den Auszügen des Photios als hierher gehörig erkannt werden; so v. Δίεσιν (S. 76, 1 ff.), v. Ὁρμώμενος (S. 115, 8 a) und manche andere, darunter viele Lebensabrisse, die Suidas gerade von Männern der damaligen Zeit gibt: Sarapion, Asklepiodotos, Heraïskos, Salustios, Severianos, Pamprepios, Marinos usw. Es kann daher kein Zweifel sein, daß Suidas gerade das Buch des Damaskios außerordentlich stark benutzt hat; und die Wahrscheinlichkeit ist groß, daß unter den Namenlosen noch manches Eigentum des Damaskios steckt, ohne daß wir wie bei den Obengenannten in der Lage sind, durch benannte oder beglaubigte Parallelglossen die Zugehörigkeit nachzuweisen. Man wird daher nicht anstehen, dem Damaskios Artikel zuzuweisen, die in seltenen Ausdrücken [vgl. Suid. v. Κατὰ πῆχυν: P 166 (S. 102, 12)] oder dem Inhalt [vgl. s. 85, 28 b; 106, 8 a; 84, 11 b; 25, 34 b] mit Photios übereinstimmen, wenn auch ein ganz sicheres Urteil bei der Kürze der Artikel und ihrem sicherlich auf viele Menschen passenden Inhalt nicht zu erreichen ist. Und schließlich kommt dazu noch die große Zahl der kleinen Artikel, die nur allgemein in einen Zusammenhang bei Damaskios hineinpassen; es sind die unter dem Text mit einem Kreuz bezeichneten Stellen. Einzelne haben eine große Wahrscheinlichkeit für sich wie S. 33, 28 oder S. 15, 19 oder 26, 19, das sehr gut zu den folgenden Worten aus Photios stimmt. Aber im ganzen können diese kurzen Sätzchen auch in jedem anderen Buch gestanden haben.[1]) Wegen ihrer Kürze sind sie aber auch nicht so bedeutend, daß durch ihre Einfügung etwas Wesentliches zum Inhalt hinzugebracht würde. Immerhin wird man bei einem Stück wie S. 13, 8 oder 17, 21 gut tun, der Unsicherheit der Zugehörigkeit eingedenk zu bleiben. Durch verschiedene Zeichen hat Asmus unter dem Text die Verbürgtheit der einzelnen Stücke genau angegeben.

Die Lebensabrisse bei Suidas sind meist einheitlich und daher ganz herüberzunehmen. Doch hat Asmus sicher Recht, wenn er betont, daß sie nicht als Ganzes im Text des Damaskios gestanden haben, sondern aus Einzelzügen zusammengestellt sind, die an verschiedenen Stellen vorkamen. Daraus nimmt er die Berechtigung, sie wieder aufzulösen, ihre Teile umzustellen, Stellen aus Photios oder andere Suidasartikel einzufügen [vgl. den Artikel Severianos S. 98—108]. Ist die Arbeitsweise des Suidas eine solche gewesen, so ist auch möglich, daß er einem Artikel einen zweiten später zufügte unter demselben Stichwort. Man darf daher, wo zwei Abschnitte stehen [bei Heraïskos, Jakobos], beide hierher ziehen. Und umgekehrt werden manche unter einem Wort stehende nur teilweise dem Damaskios gehören wie Syrianos, Soranos, Horapollon, da wir auch an anderen wie z. B. Athenodoros, Pamprepios, Severos feststellen können, daß Auszüge aus verschiedenen Schriftstellern zu einem Artikel vereinigt sind, und da die nach dem bekannten Schema geschriebenen ersten Teile der Artikel Syrianos, Soranos, Horapollon auf Suidas' literargeschichtliches Handbuch als Quelle weisen.

Nicht weniger Scharfsinn als die Feststellung des dem Damaskios sicher oder möglicherweise gehörigen Gutes beanspruchte die Wiederherstellung des

1) Die Unsicherheit der Zuweisung unbenannter Suidasglossen betont nachdrücklich de Boor, Rhein. Mus. N. F. 45, 478.

Ganzen aus den Trümmern. Das Gerippe gab die Reihenfolge der Auszüge bei Photios, bei denen die Schwierigkeit sich darauf beschränkte, die beiden großen Reihen zu vereinigen und die nicht in sie gehörigen Stücke einzuschieben. Aber in diese Reihe die über 300 Artikel des Suidas einzuordnen, war eine sehr schwierige und gefährliche Aufgabe. Soweit sie zu lösen ist, ist sie von Asmus gelöst worden. Der schwierigste Teil war der erste, die Charakteristik des Isidoros, da wir nicht wissen, welcher Einteilung Damaskios folgte bei der Beschreibung der geistigen Persönlichkeit des Isidoros; denn mit dem Schema der antiken Biographie kommt man nicht weit; Damaskios scheint bewußt davon abgewichen zu sein (s. Leo, Ant. Biogr. S. 266 f.). Hier bleibt nichts übrig als die Einzelzüge zusammenzutragen und zu einem möglichst anschaulichen Bild zu vereinigen. Ob S. 17, 9 hierher gehört oder bei einem Ereignis aus dem Leben des Isidor gesagt wurde; ob S. 23, 13 zur Charakteristik oder in den späteren Bericht über Isidoros' Leben gehört, bleibt fraglich. Da die Stellen aber dazu beitragen, uns ein Bild von Isidoros zu geben, stehen sie hier so gut wie an einer anderen Stelle. Die Abneigung des Isidoros gegen die Welt des Werdens wird S. 10 Anf. in den beiden Stücken P 15 und P 312 scharf betont. Der gleiche Zug wird S. 23 Suidas v. *Γένεσις* erwähnt. Dies Stück könnte man mit gleichem Recht nach S. 10 versetzen; der zweite Teil von v. *Γένεσις* klingt ferner stark an das S. 16 Anf. Gesagte an. Der Zusammenhang ist sicher so eng wie der zwischen v. *Γένεσις* und dem S. 22 Vorausgehenden: v. *Ὅροι: Τεκμήριον**. Möglich ist auch, daß auch diese beiden Stücke mit an die andere Stelle [S. 10] gehören, da sie mit dem Vorhergehenden [P 32] nicht besonders eng zusammenhängen.[1]) Doch ist diese Frage nur unwichtig. Wir lesen beides S. 10 und 16 wie S. 22—23 in der Charakterschilderung des Isidoros. Damaskios kann an einer Stelle ausführlicher über die Welt des Werdens gesprochen haben, er kann sie an mehreren Stellen erwähnt haben. Die Hauptsache ist, daß wir erfahren, wie Isidoros darüber dachte.

Eine einfachere Aufgabe war die Wiederherstellung des Lebens des Isidoros. Hier gab Damaskios die erwähnten vielen Lebensschilderungen damaliger Philosophen. Meistens wird der Name in den Photianischen Auszügen erwähnt und der betreffende Suidasartikel vervollständigt dann das Gesagte. Auch der Zusammenhang ist nicht so unklar, wenngleich einzelne Stellen dunkel bleiben werden. Wem die Behauptung S. 35, 37 gehört, ist unsicher (vgl. die Anmerk. S. 155). Der Name des Olympios (S. 29) wird bei Photios nicht genannt, aber die wörtliche Übereinstimmung zwischen v. *Ὄλυμπος* und P 49 zeigt, daß von ihm die Rede war. Ebenso wird in der Charakteristik des Isidoros Sarapion nicht genannt bei Photios. Nur durch P 241 wird bewiesen, daß vorher von einem anderen als Isidoros gesprochen war. Der Zusammenhang der S. 15, 21 und 15, 34 verglichenen Stellen ist nur lose. Im allgemeinen wird man daher den ganzen Lebensabriß lieber nach S. 102 versetzen, wo der zweite Teil durch P 167 fest bestimmt ist. Möglich ist es allerdings, daß Sarapion im ersten Teil als Beispiel zu dem S. 13, 28 ff. erwähnten göttlichen Leben ausführlicher erwähnt wurde (vgl. S. 14, 26 ff.). An einem festen Platze fehlt es auch den Lebensabrissen des Epiphanios und

1) Daß sich Asmus dessen voll bewußt gewesen ist, zeigt seine vorsichtige Ausdrucksweise B. Z. 18, 450.

Euprepios (S. 31, 6), des Doros (S. 117) und des Odainathos (S. 55; über seine Zugehörigkeit in diesen Kreis s. Asmus in Neue Jahrb. 1910, S. 506). Asmus hatte den beiden letzteren erst einen anderen Platz angewiesen (s. B. Z. 18, 452 : 19, 272 [vgl. S. 281]; 18, 473 : 19, 278). Der Zusammenhang des Werkes ist für uns zu sehr verloren, als daß eine Stelle mit Sicherheit für sie in Anspruch genommen werden könnte. Die beiden Zenonbiographien sind um des inhaltlichen Zusammenhangs willen wohl mit Recht in das Buch aufgenommen. Ebenso gehört in jene Zeit der S. 70 genannte Antonios, über den sich sonst keine Nachricht findet. Welche Gründe Asmus bestimmt haben, ihn vermutungsweise zum Vater des Asklepiodot zu machen, läßt sich nicht erkennen, da dieser Artikel erst in der Ausgabe dazugekommen ist, in den begründenden Aufsätzen B. Z. 18 und 19 noch fehlte.

Im einzelnen ist Asmus bei der Herstellung des Textes so verfahren, daß er, wenn mehrere Stellen dasselbe überlieferten, bei deutlicher Abhängigkeit der einen von der anderen die bessere in den Text nimmt, bei Gleichwertigkeit sie nebeneinander abdruckt. Eine Reihe Stellen sind durch Zusammenarbeiten von Photios und einem oder mehrerer zusammengehöriger Artikel des Suidas gewonnen.

Die Übersetzung ist mit großer Sorgfalt gemacht. Sie liest sich gut und bleibt dabei dem Text stets möglichst nahe. Die oft nicht leicht wiederzugebenden Ausdrücke in den Charakterschilderungen oder den philosophischen Abschnitten zeigen, wie Asmus die griechische und deutsche Sprache beherrscht. Die schwierigsten Teile waren die von Brinkmann [Rhein. Museum N. F. 65] entdeckte Protheorie und das Urteil des Photios über die Schrift des Damaskios [Biblioth. cod. 181]; und hier weiche ich in mehreren Punkten von Asmus ab.

Die Vorrede beginnt mit dem Worte *σεμνότης*, sie setzt sich Damaskios als Ziel seiner Darstellung. Denn so wird die Darstellung dem Inhalt, der Lebensbeschreibung eines *ἀνθρώπου σεμνοῦ*, entsprechen (der gleiche Gedanke wird S. 2, 20 ff. ausgesprochen). Diese Begründung muß in dem Satz stehen: *οἰκεῖον γὰρ τὸ σεμνὸν, τὸ σῶφρον . . . . . τῷ θείῳ φιλοσόφῳ, περὶ οὗ ὁ λόγος, τῷ εἴδει καὶ τύπῳ τῆς διηγήσεως*: 'Denn die Würde . . . . ist dem göttlichen Philosophen, von dem die Darstellung handelt, eigen'. Soweit stimmt der Text mit dem geforderten Sinn. Was aber heißt *τῷ εἴδει κτἑ*? Asmus übersetzt: 'in der Art und dem Gepräge seines Ausdrucks'; *διήγησις* ist aber nicht der Ausdruck, es ist die Erzählung d. h. hier die Lebensbeschreibung, die sich dem Wesen des Philosophen anpassen soll. Wie die Worte hier stehen, geben sie keinen Sinn; Brinkmann änderte daher *τῷ θείῳ φιλοσόφῳ* in *τοῦ θείου φιλοσόφου*, überzeugend m. E.: 'Denn die Würde . . . des göttlichen Philosophen ziemt sich auch für die Art und das Gepräge der Erzählung'. Das ist genau das, was dem Sinne nach erwartet wird. — S. 2, 22 *μέθοδοι* sind nicht Sinnfiguren, sondern die Fassung des Gedanklichen, die *σχήματα τῆς ἐννοίας*, wie Hermogenes [S. 272, 12 Sp.] sie bezeichnet [vgl. Brinkm. a. a. O. S. 619], oder wie er S. 269, 22 ausführlicher sagt, *μέθοδοι (εἰσὶν) τὸ προηγουμένως καὶ σὺν ἀφηγήσει αὐτὰς (τὰς ἐννοίας* sc.) *διεξιέναι*. — S. 2, 28: 'die Rede nicht ablenken', *μὴ ἀποστρέφειν τὸν λόγον*, bezieht sich, wie Brinkmann gezeigt hat [S. 620], auf das Verbot, im *λόγος σεμνός* den Leser anzureden. — S. 2, 37 fehlen die Worte: *τοῦτο δὲ ἤδη τῶν πάνυ χαλεπῶν ἐν τοῖς λόγοις τῷ ὄντι ἐγγίνεσθαι*. — S. 2, 37 *συνθέσεις* sind nicht Kompositionsgebilde, sondern die

Fügung der Worte im Satzganzen. — S. 3, 19 γινώσκων muß durch das Imperfektum wiedergegeben werden, da Isidoros nicht mehr lebt.

Die Übersetzung des cod. 181 des Photios war außerordentlich schwierig. Photios gibt hauptsächlich eine Beurteilung der Schreibweise des Damaskios und wendet dabei die ihm geläufigen Fachausdrücke des rhetorischen Unterrichts an, deren Bedeutung wir uns teilweise nur schwer vergegenwärtigen können. S. 133, 21 ist κρείττους ἢ κατ' ἀνθρώπων φύσιν θειάζει γεγονέναι [126 a 19] mit: 'er vergöttert sie' zu schwach übersetzt. — S. 134, 39 und 135, 41 wird περιβολή mit 'Ausführlichkeit' wiedergegeben, was den Sinn trifft; doch muß man sich bewußt bleiben, daß es sich nicht um die Ausführlichkeit der Darstellung handelt, also um die vielen Abschweifungen des Damaskios [das sind παρεκβάσεις oder παρεκδρομαί; vgl. Photios cod. 181, 126 a 13 und Damaskios selbst S. 132, 21 = P 306], sondern nur um die Ausführlichkeit der Redeweise, die Hermogenes περὶ ἰδεῶν I, 11 eingehend behandelt. περιβολή ist die ausführlichere Wiedergabe eines Gedankens oder die Erweiterung eines Gedankens durch andere eng dazu gehörige. Diese Erweiterungen des Ausdrucks und des Gedankenkreises werden angewandt, um die Darstellung zu beleben, um Gegensätze geistreich nebeneinander zu stellen oder um anderer ähnlicher Ausdrucksmittel willen; und soweit sie diesen Zweck erreichen, ist die περιβολή berechtigt. Photios rügt [S. 135, 5 ff. = cod. 181, 126 b 16 ff.], daß bei Damaskios die περιβολαί ganz überflüssig sind, da ihnen diese Eigenschaften fehlen. Hier ist περιβολαί von Asmus durch 'Ausführungen' wiedergegeben, was nach dem eben Gesagten nicht den Sinn des Wortes trifft. περιβολαί sind die einzelnen Fälle, in denen die περιβολή zur Anwendung kommt. Wir gebrauchen im Deutschen ebenso die Mehrzahl abgezogener Begriffe zur Bezeichnung der Einzelfälle, in denen der Begriff in die Erscheinung tritt. περιβολαί sind 'die Ausführlichkeiten', wenn wir diese sonst ungebräuchliche Form bilden dürfen. — S. 135, 24 'Mischung und Vermischung': μίξις καὶ κρᾶσις. κρᾶσις ist eine innigere Verbindung, bei der die Bestandteile in einem Neuen aufgehen: 'Verschmelzung'. — S. 135, 35 ἀλλὰ τοῦτο μὲν κρίσις ὡς εἰπεῖν ἁπλῶς γε λόγου [126 b 33 f.]: λόγος ist nicht die 'Darstellung', sondern die 'Sprache'. Im folgenden tadelt Photios den Stil des Ganzen als einer Lebensbeschreibung unangemessen, im vorhergehenden wurde die Ausdrucksweise im einzelnen besprochen.

Asmus hat der Übersetzung ausführliche Anmerkungen beigegeben, die in dankenswerter Weise der Erläuterung des infolge des gestörten Zusammenhangs oft schwer verständlichen Sinnes dienen und zur Wiederherstellung des Zusammenhangs selbst durch Heranziehen unserer sonstigen Überlieferung über die von Damaskios genannten Personen beitragen. Ausführliche Namen- und Sachverzeichnisse sowie Verzeichnisse der Stellen bei Photios und Suidas beschließen das Buch.

Asmus hat das Ziel, das er sich bei seiner mühevollen Arbeit gesetzt hatte, erreicht: er hat uns ein Buch wiedergeschenkt, das für die allgemeine Geschichte jener Zeit, die Geschichte der Philosophie und der Literatur von hohem Wert ist. Bei der Umsicht und Sorgfalt, mit der die Arbeit durchgeführt ist, ist gleich dieser erste Versuch der Wiederherstellung zu einem sehr wertvollen Beitrag zur Literatur des ausgehenden Altertums geworden, der sicher bei allen, die sich mit dieser Zeit beschäftigen, reiche Anerkennung finden wird.

Bonn. Karl R. Moeller.

Paul Friedländer, Johannes von Gaza und Paulus Silentiarius. Kunstbeschreibungen Justinianischer Zeit. Mit 11 Textabbildungen und 2 Tafeln. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner 1912. VI, 310 S. 8°. 10 *M.*

Ceux qui ont à s'occuper des monuments de l'art byzantin savent combien sont épineuses sur ce terrain les questions chronologiques. Trop souvent elles ne sont résolues qu'à l'aide d'analyses de style, très fines, peut-être, mais toujours très personnelles; trop souvent un *αὐτὸς ἔφα* tient lieu d'arguments irréfutables; trop souvent des systèmes sont échafaudés sur de simples appréciations et croulent, le lendemain, dès qu'une heureuse découverte met à jour le moindre fait nouveau. Les historiens de l'art antique ou moderne considèrent comme chose grave un écart d'opinions d'un demi-siècle — les byzantinologues ne s'émeuvent pas pour si peu: un monument est, sans que personne soit étonné, délogé d'un siècle, replacé, à quelques deux ou trois cents ans de distance, dans un autre siècle, avec une aisance parfaite.

Or, la chronologie est le fondement même de toute science historique, et, tant que nous ne saurons pas nous débrouiller dans les questions de dates, nous n'aurons pas le droit de parler d'histoire de l'art byzantin. Cela est si vrai que pas un seul des auteurs qui ont, dans ces derniers temps, traité de l'art de Byzance, n'a osé intituler son livre: Histoire. Nous avons bien «L'art byzantin» de M. Millet, le «Manuel d'art byzantin» de M. Diehl, «Byzantine art and archaeology» de M. Dalton, mais le temps n'est pas venu d'avoir une «Histoire de l'art byzantin».

Pourtant, il faut qu'il vienne, enfin. Et pour qu'il vienne, il faut 1. que les monuments de l'art soient publiés convenablement et 2. que les sources littéraires, les «antiquités byzantines», l'iconographie etc. soient étudiées à fond. Nous sommes encore bien loin d'avoir pleine satisfaction sur le premier point — pour ne citer que quelques exemples, des plus frappants: les grands ensembles de la *Κοίμησις* de Nicée, de la *Νέα μονή* de Chio, de *Ὅσιος Λουκᾶς* de Phocide, de Saint Marc de Venise, tous ces documents de tout premier ordre pour l'histoire de la peinture byzantine sont inédits, ou presque! Quant à l'iconographie, malgré les beaux travaux des Pokrovski, des Strzygowski, des Millet, des Kehrer et de tant d'autres, — l'iconographie avance lentement et ne permet pas de trancher tant de questions chronologiques qui ne peuvent être tranchées que par elle. Les «antiquités byzantines» — qu'en savons nous? Nous n'avons ni une histoire du costume, ni une histoire du mobilier, ni une histoire des mœurs et usages.

Un des plus grands obstacles à une étude approfondie de l'art byzantin c'est que les sources littéraires ne sont pas étudiées avec le soin qu'elles comportent. L'exemple de l'archéologie classique est là, pour enseigner ce que peut une interprétation savante des textes; ces textes, pour l'art du moyen-âge, ne sont ni moins abondants, ni moins importants. Mais voilà: les historiens de l'art antique sont doublés de philologues et ils savent, eux mêmes, manier leurs textes; les historiens de l'art médiéval ne sont, généralement, pas des philologues et ils doivent attendre qu'un vrai philologue leur porte secours. Mais les vrais philologues ont assez à faire dans leur propre domaine et ne veulent pas le quitter pour aller s'embrouiller ailleurs.

Tout récemment M. Heisenberg a remporté un succès éclatant avec son ouvrage sur l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem et les Saints Apôtres de Constantinople. C'est l'étude du texte de Nicolas Mésarite qui lui a permis de

reconstituer l'un des plus imposants ensembles de peinture monumentale qu'un artiste byzantin eût jamais créé. C'est encore l'étude des vers de Corippe qui a amené le même savant à une brillante reconstitution de la décoration primitive de la grande Sainte Sophie. Les lauriers de M. Heisenberg donnent l'espoir que son exemple sera suivi et que le genre littéraire de l'*ἔκφρασις* trouvera enfin justice.

J'ai le grand plaisir d'annoncer aux lecteurs de la B. Z. qu'il s'est trouvé encore un philologue de valeur qui veut bien prêter son secours aux historiens de l'art: M. Friedländer vient de publier un livre consacré à deux *ἐκφράσεις* du VI siècle — *Ἰωάννου Γραμματικοῦ Γάζης Ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος τοῦ ὄντος ἐν τῷ χειμερίῳ λουτρῷ, Παύλου Σιλεντιαρίου Ἔκφρασις τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγίας Σοφίας*. L'économie de cet ouvrage est la suivante: 1. introduction littéraire, contenant l'histoire de l'*ἔκφρασις* jusqu'au VI siècle (p. 1—103), texte du poème de Jean de Gaza, avec introduction, notes et commentaire (p. 105—224), texte des vers de Paul le Silentiaire, de même avec notes et commentaire (p. 225—305), index rerum (p. 307—310), deux planches, dont l'une offre une reconstitution du tableau décrit par Jean, l'autre un plan et une coupe de Sainte Sophie de Constantinople.

Cette brève indication des grandes divisions du livre donne une idée de la façon, dont M. Friedländer aborde son sujet. La première partie est un chapitre d'histoire. L'auteur commence par l'analyse des parties descriptives des poèmes homériques et étudie l'*ἔκφρασις* dans l'épos, dans le drame, dans l'historiographie, le roman, l'épigramme, dans l'épistolographie, dans les œuvres des rhétoriciens. Après avoir préparé ainsi le terrain, M. F. rend compte des éditions précédentes des deux œuvres dont il a entrepris la reédition, et expose ensuite ce que l'on doit savoir sur la chronologie et la biographie de Jean de Gaza et de Paul le Silentiaire. Puis viennent les textes, avec d'abondants commentaires. Il va sans dire que tout ceci échappe complètement à la compétence d'un historien de l'art byzantin, sauf une partie des commentaires: celle qui a trait à la reconstitution de la peinture que décrit Jean (p. 165—224) et celles où sont élucidées quelques questions de détail que fait surgir le texte de Paul (p. e., p. 287—289 sur l'iconostase, p. 297—305 sur l'ambon, etc.). Mais si j'allais concentrer mes critiques sur ces quelques pages, ce serait une réelle injustice contre M. Friedländer; car il le dit clairement dans sa préface: „eine eigentlich kunsthistorische Arbeit habe ich weder leisten wollen noch können".

Sans doute, la reconstruction de la peinture de Gaza ne me paraît pas heureuse, ni dans l'ensemble, ni dans les détails. Il me semble inadmissible d'arranger les sujets de la façon qui a plû à M. F. et à son dessinateur. Cette petite croix tout en bas, l'arc en ciel à droite dans la partie inférieure, Hélios et Ouranos sur le même niveau que Gé, Thalatta et Okéanos, l'Aurore tout en haut et opposée à Anatolé — il ne faut pas être un fervent de la peinture du VI siècle pour douter d'une telle reconstruction. L'auteur aurait dû, avant tout, se demander où était placée la peinture dont Jean nous donne la description: dans la demi-coupole d'une apside? dans une coupole? sur un mur? par terre? Je m'explique mal pourquoi M. F. a insisté sur sa reconstruction, puisque le 13 juin 1911, c'est à dire six mois avant que M. F. ait signé la préface de son livre, M. Trendelenburg, en pleine séance de la Société Archéologique de Berlin et en présence de M. F. (v. Archäologischer Anzeiger,

1912, col. 47—52), a clairement exposé quelles questions préliminaires étaient à résoudre.

Enfin, peu importe. Ce n'est pas d'après ce dessin mal venu qu'on jugera le livre de M. F. Et ce seront surtout les historiens de l'art byzantin qui sauront gré à l'auteur, qui leur a grandement facilité l'étude de deux textes d'ἐκφράσεις importantes. Mais ce livre n'est pas seulement un cadeau aux historiens de l'art — c'est encore une promesse. Puisque, après M. Heisenberg, est venu M. Friedländer, nous pouvons espérer que, après M. Friedländer, il en viendra un autre ou d'autres qui aborderont l'étude d'autres ἐκφράσεις. M. F. a conduit l'histoire de ce genre littéraire jusqu'au siècle de Justinien — espérons que ce travail sera repris et conduit jusqu'à l'époque des Paléologues.

Kharkov. Théodore Schmit.

P. G. Preobraženskij, Лѣтописное повѣствованіе св. Θеофана Исповѣдника. Изслѣдованіе изъ области византійской историографій (Die Chronographie des Theophanes. Untersuchungen auf dem Gebiete der byzantinischen Geschichtschreibung) [russ.]. Wien, Buchdruckerei A. Holzhausen 1912 (Verlag des Autors, Wien III, Russische Kirche). XII, 266 S. gr. 8⁰. Preis 3 Rubel = 7 *M*.

This work is written to maintain a startling thesis, no less than that the chronicle of Theophanes, of which we believed ourselves to possess an accurate text in the edition of De Boor, is not in fact extant, that all our manuscripts contain a revised and interpolated text made in the time of Constantine VII or later, that the original work is best represented by the Latin translation of Anastasius, and that of the existing Greek MSS the oldest (d), contained in Cod. Par. 1710, which De Boor treated as an epitome of little value, is in reality the least untrustworthy. The author has spared no pains to prove his case (indeed one cannot but feel that the work is overdone and the force of the argument often lost in a mass of detail which has very little bearing on the point at issue), he has studied some of the MSS for himself, and he has made great use of unpublished sources, especially the chronicle contained in Cod. Par. 1712, which was unfortunately neglected by De Boor; and some of the instances which he adduces to show the originality of the text followed by Anastasius are striking, e. g. the insertion of the words 'apud Constantinopolim' (p. 144, 12), which are found in John Malala, whom Theophanes copies, but in no Greek MS, and are omitted without note in the Greek text of De Boor. The numerous instances in which the Greek MSS agree with the sources against Anastasius he explains by supposing that the interpolators amplified the text from the sources: but, though this may have happened in some cases, it is surely impossible to believe, as we must do if the theory is to be saved, that these men made a practice of finding out what sources Theophanes used and interpolating his text from them; and the difficulty is especially great when the sources are of Eastern origin (p. 172). It may be admitted that he has succeeded in proving that the text used by Anastasius was excellent, and that the Greek text of De Boor must not be used without constant reference to it, and that he has made it probable that the MSS contain several interpolations; but I cannot think it proved that

they do not represent Theophanes at all, and on one point at least on which the author pronounces them inferior to Anastasius I believe that their superiority may be demonstrated. He contends that the synchronisms at the head of each year are the work of an interpolator, and that Theophanes gave only the dates found in Anastasius; but he has failed to notice that some of these synchronisms are utilised in the text used by Anastasius itself. For instance, in the long interpolation under AM 6177, which, as it is in Anastasius, must be older than the supposed Constantinian redaction, the 6th Synod is assigned to the 3rd year of the patriarch George; but, as it was not in fact held in the 3rd year of George[1]), the statement is most naturally referred to the synchronism of AM 6172: and the statement in the same passage that Cyrus was deprived in his 6th year has probably a similar origin. Again, under AM 6207 (Anast. p. 246) the translation of Germanus is assigned to the 2rd year of Anastasius, though it was in fact in the 3rd, and this also agrees with the synchronism of the year. The author further maintains that the year of the world used by Theophanes began not on 1 Sept., but on 21 Mar., and that this explains the discrepancy between the indictions and the world-years in parts of the 7th and 8th centuries, while against my own article on this subject in B. Z. VIII 82ff. he quotes a passage relating to Leo IV (p. 139); but, as this is not in the period in which the discrepancy occurs, I cannot see that it is relevant. He has to admit that the dating of the accession of Irene does not agree with his theory; but after going through the text of Anastasius I have only been able to find two clear cases in which the dating agrees with the new system against the old (p. 183, 24; 189, 6), while I find at least 7 which agree with the old against the new (p. 149, 11; 153, 13; 179, 8; 206, 28; 301, 4; 309, 25; 320, 32). Two pages (192—194) are devoted to a rather irrelevant attempt to show that in the story of the vision of Anastasius (AM 6010) *ιδ* stands not for '14 years', but for some such title as *ἰσόθεος δεσπότης*, which is supposed to have been omitted in the imperial style at this time: but not only is such a title quite unknown and alien in character to the period, but an author writes to be understood, and no one could have understood this.

At p. 23 n. 33 it seems to be assumed that the Greek Acts of Silvester are unpublished, though they are in fact contained in a very rare work of Combefis '*Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*' (Paris. 1659, 1660).[2]) At p. 62 Anastasius is quoted as assigning Constantine's death to 'M. a. 5829 d. i. a. 329': but the printed text has 'Mundi anno MDCCCXXV, divinae incarnationis CCCXXV'; and, though this is clearly wrong, the fact is not a justification for quoting Anastasius for a date which is not in his text. At p. 78, 23. 24 there seems to be some confusion, for the difference between the Roman and Alexandrine dates is there given as 8 years only instead of 16. Finally, in discussing the dating of the 5th Synod in the chronicle published by Cramer (p. 184) the author omits to notice that there is a confusion between the synod of 536 against Severus and the oecumenical synod of 553.

London. E. W. Brooks.

1) See B. Z. VI 49.
2) See Land, *Anecd. Syriaca* III, p. XVII.

Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια, ἐκδιδόμενα ὑπὸ **Σωφρονίου Εὐστρατιάδου.** *Τόμος δεύτερος.* Alexandria, Patriarchaldruckerei 1912. XVI, 494 S. 8°.

Die von S. Eustratiades (jetzt Metropolit von Leontopolis) unternommene vollständige Ausgabe der theologischen Briefe des Chronisten Michael Glykas, deren erster Teil im J. 1906 in Athen als einer der letzten Bände der *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ* erschien und in dieser Zeitschrift (XVII 166—172) ausführlich besprochen worden ist, hat jetzt mit dem Erscheinen des zweiten Teiles ihren Abschluß gefunden. Da über die Person und das Leben des Verfassers dieser Briefe, über ihren Charakter und Wert und über die hsliche Grundlage der Ausgabe bereits die dem ersten Teile beigegebenen Prolegomena alles Nötige brachten und der zweite Teil nur den Schluß des Textes nebst kritischem Apparate (d. h. die Briefe 41—97) enthält, so brauchen wir unter Verweisung auf die erwähnte Besprechung uns hier nur mit der vom Herausgeber durchgeführten Rekognition des Textes zu befassen. Über den ersten Teil konnten wir in dieser Hinsicht folgendes Urteil abgeben: „Übrigens ist der Wortlaut der Briefe im ganzen recht gut überliefert, so daß irgend welche stärkere kritische Eingriffe zur Herstellung eines lesbaren Textes nicht erforderlich gewesen sind. Auch auf die Sauberkeit des Druckes ist der Herausgeber, von einigen kleinen Versehen abgesehen, mit aller Sorgfalt bedacht gewesen.“ Von diesem Urteil kann das über die Überlieferung Gesagte auch für den vorliegenden zweiten Teil gelten, das dem ersten Teil gespendete Lob der Sauberkeit dagegen können wir leider für den zweiten Teil nicht wiederholen, da dieser hierin auffällig hinter dem ersten zurücksteht.

Der Herausgeber selbst gibt auf den letzten zwei Seiten des Bandes ein Verzeichnis von Druckfehlern, das aber noch vielfacher Ergänzung bedarf. So finden sich z. B. außerdem Fehler wie *ἥκει, ἡγούμενοι, εὑρήσει, ἐν ἥβῃ, ἀπαλοφαγίᾳ, ὀρεκτικόν, τὴς θεότητος, ἕτερα ἄττα, ταχεῖαν, συγράμματα, πρρς* (= *πρὸς*), *πραφανῶς, ἐπ' αὐτῷ τέρμα τι, διεήρπασε, θνηνῶν* (= *θρηνῶν* 72, 7); *βίαν* (= *βίον* 185, 4); *τῶν θείων νόμον* (192, 4); *ἐπάγε* (= *ἐπάγει* 218, 16); *δέοντοι* (= *δέονται* 231, 25); *ποία πάντα* (= *ποῖα π.* 250, 26); *δυνηθείη* (= *-θείης* 391, 26); *ἐν τῷ ὑποτρέφειν* (= *ὑποστρέφειν* 32, 12); *φαμεν εἶνε τὴν αὐτὴν* (= *εἶναι* 423, 23); *εἰ τί* (= *εἰς τί* 242, 11); *τὰ κατὰ τὸν μέγα διδάξει σε Δωρόθεον* (233, 22); *τὸ τοιοῦτον* (= *τὸν τ.* 324, 18); *καὶ οὐ* (= *καὶ σὺ* 370, 4); *μοιχευμένην* (= *μοιχευομένην* oder *μεμοιχευμένην* 439, 22). Das 226, 8 stehende *ἀγάπης* muß in die vorhergehende Zeile hinter *Θεοῦ* gesetzt werden. Besonders häufig begegnet die Vernachlässigung des jota subscriptum: *ζῶα, ἀνέωξε, ἀνεωγμένους, ἡμαγμένην, εὕρη, καταγνῶ, κατατολμᾶς* (aber *ὁρᾷν*). Ob 227, 3 und 235, 2 *θεατριθήσονται* Druckfehler ist oder auf falscher Lesung beruht, mag unentschieden bleiben.

Noch viel zahlreicher sind die vom Herausgeber unkorrigiert gelassenen orthographischen Fehler der Hss, von denen sich folgende reichhaltige Musterkarte zusammenstellen läßt: *η* statt *ει* im Inf. Aor. *θῆναι* (116, 19; 86, 2; 315, 16); in den Imper. *στοιχήτωσαν* (341, 1) und *αἰτῆσθε* (329, 24); *εἴγε δὴ καὶ τούτου ἐπιμνησθῆναι* (= *δεῖ* 225, 7); umgekehrt *ει* statt *η* in den Konj. Aor. *ἐξέλθει* (46, 17), *ἐμπέσει* (167, 15), *φάγει* (372, 18); im Fut. Pass. *ἐρημωθείσῃ* (257, 6); *προειρηνται* (= *προήρηνται* 402, 4); *ὃ δεῖ καὶ Δαυὶδ ... ἔλεγεν* (= *δὴ* 204, 12); beide Fehler vereinigt in den Perfektformen von *λαμβάνω*: *διήλειφε* (198, 12), *ὑπηλείφασιν* (367, 17), *διήλειπται* (44, 20) und von

ἀλείφω: ἐξείληπται (237, 6 und eine Zeile früher ἀπηλημμένην). Ferner ι statt η: ἐνανθρώπισιν (13, 6); κερδίσῃς (234, 26); ἐπιθυμιτικῶ (54, 9); Φιλιππισίους (59, 5); umgekehrt η statt ι: τῇ προχειρήσει (98, 24). Ferner ι statt υ: μισαρᾶς (264, 17); υ statt οι: τί ἐμοὶ καὶ σύ (104, 9) und ει statt οι: παντειοτρόπως (5, 20); νοεῖτο (73, 21); ἐμπεδεῖ (124, 24); εἴδαμεν (95, 8 aus Joh. 6, 41); περιπέσειεν (369, 20); umgekehrt οι statt ει: ἀμοίβειν (351, 7). Ferner οι statt ι: δέδοιθι (375, 12) und οι statt η: τοῖς μὲν (scil. σαρκός 319, 25); umgekehrt η statt οι: τῆς αὐτῆς ἐκείνης ἐπιτεύξονται παρρησίας (= ἐκείνοις 344, 22). Ferner αι statt ε im Imper. ἀποστερεῖσθαι (178, 20) und ο statt ω in den Konj. Aor. κατάσχομεν (43, 10), διέλομεν (301, 11), ἐπιλαβόμεθα (437, 19); μὴ οὖν φρονῶμεν . . . μηδὲ διαπληκτιζόμεθα (184, 4); umgekehrt ω statt ο: ἀπώθωνται (= ἀπόθωνται 161, 13); ὤδωδεν (= ὄδωδεν 165, 12); ἵνα γὰρ τῷ τοῦ Παύλου παρῳδήσω μικρόν (45, 20). Endlich die falsche Behandlung der Doppelliquidae: ἀπαλάσσεται (126, 27); κατάγγελε (188, 16); κεκραμμένου (339, 26); κατησχυμένος (99. 20); ἐξεταννύθη (199, 8); ἐγεννήθη (= ἐγενήθη = ἐγένετο 74, 12); ἐννόησε (255, 19, vgl. 405, 13) und διαρρήσων διαρρήξω (73, 6).

Bei einer solchen Unbeholfenheit des Herausgebers gegenüber der verwahrlosten Orthographie byzantinischer Kopisten kann es nicht Wunder nehmen, wenn er auch an anderen offenbaren Versehen der Überlieferuug trotz des dadurch entstandenen Unsinns keinen Anstoß genommen hat, z. B. 325, 10 καρποῖς καὶ σπέρμασι καὶ τοῖς ἐκ τῶν ἀκροδακρύων εἰς διατροφὴν χρώμενοι (lies ἀκροδρύων); 351, 27 πέφυκε τὸ πνευματικὸν σῶμα διὰ στενῶν ἀκωλύτως τόπων διέρχεσθαι (l. στεγανῶν wie 352, 20); 371, 14 καὶ παραιτούμενον ἅψασθαι (l. καὶ μὴ παρ. wie Z. 10); 384, 12 ἐπὶ δέ γε τὸν Βαλαὰμ καὶ τοῦ ἀρχιερέως Καϊάφα; 399, 25 μήτε αὐτὸς ἑαυτοῦ τὸ σφάγμα κρυπτέτω (l. σφάλμα); 156, 6 πρόσσχες τῷ εὐαγγελίῳ περὶ τοῦ Κυρίου λέγοντος (l. λέγοντι); 188, 11 πῶς ὁ Παῦλος αὐτὴν ἀπέτρεπε λέγων (l. ἐπέτρεπε); 166, 6 ἔλεον κατακαυχᾶται κρίσεως (l. ἔλεος wie im Jakobosbrief 2, 13); 268, 11 ἀσθενῶς ἔχοντες διὰ τὸν ἡμέτερον ἀνατραπῆναι στόμαχον (l. διὰ τὸ τὸν); 160, 8 οἱ ἐπιμένοντες τῇ ἁμαρτίᾳ . . . εἰς ἐκκλησίαν Θεοῦ εἰσέρχεσθαι οὐδαμοῦ συγκεχώρηται (l. -ρηνται); 89, 21 ἥτις . . . ἀνεκήρυττον (l. -τεν).

An mehreren Stellen hat der Herausgeber die richtige Lesart einer oder mehrerer Hss mit Unrecht verschmäht. So bietet 156, 6 A mit ἀπολαύομεν, 274, 3 B mit χάριν, 71, 13 AB mit ἐφωμάρτησεν unzweifelhaft das Richtigere gegenüber den vom Herausgeber bevorzugten Varianten ἀπολάβωμεν, χώραν und ἐφω[ρ]μάτησεν.

Die in den theologischen Briefen des Glykas besonders zahlreichen, ausdrücklich zitierten oder ohne Nennung der Quelle benutzten Stellen aus der hl. Schrift, den Kirchenvätern und auch der profanen Literatur hat der Herausgeber unter dem Texte nachzuweisen und am Schluß des Bandes in mehreren Registern zusammenzustellen sich bemüht. Doch ist dabei manches von ihm übersehen oder auch in dem Originaltext nicht aufgefunden worden, z. B. 24, 17 = Matth. 19, 12; 188, 8 = 2 Timoth. 2, 2; 45, 21 = Gal. 5, 2; 98, 7 und 333, 16 = Gregor. Naz. 490 C; 318, 13 = Epicharm. fragm. 249 Kaibel; 416, 9 = Herakleitos p. 30 Bywater.

Als in den Briefen erwähnte „παροιμίαι δημώδεις“ hat der Herausgeber vier Nummern verzeichnet. Da Glykas zu den byzantinischen Autoren gehört, die eine besondere Vorliebe zeigen für die Ausschmückung ihrer Rede durch

sprichwörtliche Redensarten, und zwar gelehrte wie auch volkstümliche (vgl. K. Krumbacher, Mittelgriech. Sprichwörter 1893 S. 235 f. und Referent in d. Blättern f. d. bayer. Gymnasialschulwesen XXX 1894 S. 136), so tragen wir hier für den zweiten Band folgende Sprichwörter nach: 12, 8 *κατὰ τοὺς ἐν Σερίφῳ βατράχους ἀφωνίᾳ κατέχεσθαι*; 53, 20 *ἐν αὐτῷ τῷ λιμένι ὑπομενεῖ ναυάγιον*; 82, 9 *ἐκ τοῦ καρποῦ τὸ δένδρον γνοίης ἄν*; 93, 14 und 240, 3 *καθ' ἑαυτοῦ ἀκονᾶν τὴν μάχαιραν*; 94, 9 *ἡ τοῦ προβάτου δορὰ λύκον ἐντὸς ἔχει κρυπτόμενον*; 106, 3; 133, 10 und 372, 15 *παίζειν ἐν οὐ παικτοῖς*; 107, 15 *ἐξ ἀκανθῶν σταφυλὴν τρυγῆσαι οὐκ ἴσχυσας*; 107, 16 *οὐδὲ ὄναρ*; 133, 13 und 190, 4 *ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα πηδᾶν*; 71, 2 und 412, 5 *τῶν πλειόνων ἡ ψῆφος κρατεῖ*. Als Sprichwort ist wohl auch der sonst nicht nachzuweisende pessimistische Ausspruch *Κακώθητι καὶ ἀπόθανε* anzusehen, den Glykas in einem langen Schreiben (ep. 77) zurückweist.

Während wir also bei der Besprechung des ersten Teiles der Ausgabe von Sophronios Eustratiades hauptsächlich die nicht breit genug angelegte hsliche Grundlage der ganzen Ausgabe beklagen mußten, kommt jetzt für den zweiten Teil der Vorwurf hinzu, daß der Herausgeber sich nicht auch hier, wie es augenscheinlich beim ersten Teile geschehen ist, nach einem Helfer im Kampfe mit den Schlacken der Überlieferung umgesehen hat.

Riga. Ed. Kurtz

Mich. Andreopuli Liber Syntipae. Edidit **Victor Jernstedt.** Mémoires (Zapiski) de l'Académie Impériale des sciences de St. Pétersbourg. VIII[e] série, classe historico-philologique, vol. XI N° 1. Petersburg 1912. XVI, 200 S. gr. 8° (mit einer Lichtdrucktafel).

Wir haben es hier mit der griechischen Bearbeitung des berühmten Volksbuches zu tun, das unter verschiedenen Titeln (Geschichte des Philosophen Sindbad oder Syntipas, Geschichte der sieben weisen Meister, Dolopathos usw.), von Indien ausgehend, durch alle Literaturen des Morgen- und Abendlandes gewandert ist. Der griech. Text wurde zum erstenmal von Fr. Boissonade (Paris 1828) nach zwei Pariser Hss ediert. A. Eberhard (Fabulae Romanenses I, Leipzig 1872) wiederholte diesen Text mit Hinzuziehung des cod. Vindob. hist. gr. 120 und fügte außerdem eine zweite Redaktion auf Grund des cod. Monac. 525 hinzu, während er von einer neugriech. Übersetzung (cod. Dresd. D 33, a. 1626) bloß verschiedene Exzerpte als Proben mitteilte. Da aber im Monac. am Anfang ein großes Stück fehlt (d. h. fast die Hälfte des ganzen Textes) und der cod. Mosquensis 298/436 von Eberhard nicht hatte benutzt werden können, so war es ein sehr zeitgemäßer Gedanke des bekannten Petersburger Gräzisten Victor Jernstedt, eine neue Ausgabe dieses interessanten Werkes zu veranstalten. Aber eine langwierige Krankheit und sein frühzeitiger Tod (im J. 1902) hinderten ihn, die in Angriff genommene Arbeit abzuschließen. Da nahm sich der Vizepräsident der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften Petr Vasiljevič Nikitin des unvollendet gebliebenen Werkes seines einstigen Kollegen und Freundes an. Die übernommene Arbeit erforderte nicht wenig Mühe und selbstverleugnende Hingabe. Der griech. Text war zwar bereits von Jernstedt im ganzen fertiggestellt und bis S. 57 auch schon gedruckt, aber für die Einleitung, die über Plan und Anlage der Ausgabe, über den Wert der benutzten Hss u. a. orientieren sollte,

waren bloß mehr oder weniger ausführliche Entwürfe und Notizen von der Hand Jernstedts vorhanden, die es nun auszuarbeiten und im Sinne des Verstorbenen fortzuführen galt. Außerdem fand Nikitin nach Drucklegung des Textes zufällig Gelegenheit, den Mosquensis auch seinerseits zu kollationieren, wobei freilich infolge der bekannten Akribie Jernstedts sich nur einige kleine Nachträge ergaben. Auch das den gesamten Wortschatz beider Redaktionen vollständig verzeichnende Register, das 67 zweispaltige Seiten in engem Druck umfaßt, mußte von Nikitin zusammengestellt werden. Auf dem Titelblatte hätte also Nikitins Namen mit vollem Recht neben dem Jernstedts verzeichnet werden können.

Mit Übergehung der neugriech. Übersetzung bietet die neue Ausgabe beide Redaktionen des griech. Textes, aber nicht wie bei Eberhard hintereinander, sondern, um die Vergleichung zu erleichtern, Seite für Seite untereinander. Das Hauptgewicht ist (aus Gründen, die wir noch näher besprechen müssen) auf die bei Eberhard an zweiter Stelle stehende Redaktion des Monac. (C) gelegt. Dieser wurde von Jernstedt neu kollationiert und außerdem zum erstenmal nicht nur der Mosq. (A), sondern auch noch der cod. Vaticanus 335 (B) herangezogen. Ferner ist ein von Baethgen ins Deutsche übertragener syrischer Text benutzt, dessen Lesarten für die Rekognition des griech. Textes mehrfach von entscheidender Bedeutung sind. Leider hat der Mosq. ebenfalls infolge des Verlustes von zwei Quaternionen eine große Lücke, die mehr als ein Viertel des ganzen Textes umfaßt (S. 43, 12—71, 2). Als Verfasser dieser Redaktion nennt sich in einem jambischen Gedichte, das sich nur im Mosq. erhalten hat, Michael Andreopoulos, ein Geistlicher. Er sagt, er habe das Werk aus dem Syrischen ins Griechische übertragen auf Bitten des Herzogs Gabriel (d. h. Fürst Gabriel von Melitene in Armenien am Ende des 11. Jahrhs.). Eberhards seltsame Ansicht, Andreopoulos sei nicht als wirklicher Übersetzer des syrischen Textes, sondern nur als Herausgeber und Schreiber der bereits fertig vorliegenden Übersetzung zu betrachten, hat mit Recht keinen Beifall gefunden. Bei der anderen auf den Parisini (DE) und dem Vindob. (F) beruhenden Redaktion hat Jernstedt sich nicht um eine erneute Kollation der Hss bemüht, sondern sich mit den von den früheren Herausgebern Boissonade und Eberhard gegebenen Notizen begnügt. Ebenso hat er den von K. Krumbacher in seiner Literaturgeschichte (S. 893) als für diese Redaktion in Betracht kommend und noch nicht benutzt erwähnten cod. Marcianus 605 bei Seite gelassen. Auch für die Redaktion des Mosq. (ABC) erwähnt Krumbacher eine noch nicht benutzte Hs, den cod. Straßburg. gr. 5, und dieser hätte es wohl verdient, genauer untersucht und verwertet zu werden in Anbetracht dessen, daß bei der Lückenhaftigkeit von A und C der Text an einer Stelle (S. 43, 12—56, 2) sich nur auf eine einzige Hs (B) stützt.

Über das Verhältnis der beiden Redaktionen zueinander waren sich die Gelehrten nicht recht klar. Die Redaktion der Parisini (DEF), die in sprachlicher Hinsicht sehr interessant ist und in Wortschatz und Syntax bereits viele vulgärgriechische Elemente aufweist, zog dadurch die Aufmerksamkeit mehr auf sich, als die andere, deren Text außerdem nur nach dem lückenhaften Monac. bekannt geworden war. So war man geneigt, jener eine größere Bedeutung und ein höheres Alter zuzuschreiben. Noch Krumbacher z. B. meinte, daß diese Redaktion (DEF) „der ursprünglichen Übertragung vielleicht näher stehe“ als die andere. Dieser Unsicherheit des Urteils wird in der vorliegen-

den Ausgabe ein Ende gemacht und durch eingehende Besprechung einzelner Stellen in evidenter Weise nachgewiesen, daß die Redaktion des Mosq. (ABC) unzweifelhaft ursprünglicher ist und der Übertragung des Andreopoulos am nächsten steht, während die der Parisini sich als eine vielfach mit ebenso viel Keckheit wie Ungeschicklichkeit und Sorglosigkeit durchgeführte Metaphrase und eine mit manchen unpassenden Zusätzen und ödem Wortschwall aufgeputzte Retractatio erweist, deren Hauptzweck war, die Erzählung dem ungebildeten Leser aus dem Volke mundgerecht zu machen.

Wir kommen schließlich zu der Frage, welche Stellung die Herausgeber gegenüber der Überlieferung mit ihren in byzant. Hss als selbstverständlich vorauszusetzenden Verderbnissen einnehmen. Hinsichtlich der sog. Retractatio erklärt Jernstedt ausdrücklich, er wolle mit seinem Wiederabdruck durchaus nicht einen korrekteren Text als seine Vorgänger bieten; er sehe in diesem Texte nur ein Dokument, das für das Werk des Andreopoulos nicht ohne Bedeutung sei, und in Dokumenten Änderungen irgend welcher Art vorzunehmen, sei man nicht berechtigt. Zu der sog. Recensio prototypa des Andreopoulos hat er sich mit Recht wesentlich anders gestellt. Hier lehnt er nicht prinzipiell jede Abweichung von der hslichen Autorität ab und hat die ihm nötig erscheinenden Verbesserungen auch gegen die einstimmige Überlieferung in den Text aufgenommen. So sind z. B. die überlieferten Formen *σαφήνησον* (36, 2), *οἰκτρώτατα* (36, 7), *περικαλὴ* (36, 15), *ἀπώλήνται* (51, 14 = *ἀπόλλυνται*) ohne Bedenken korrigiert. Nach unserer Ansicht hätten aber Fehler dieser Art noch konsequenter aus dem Texte entfernt werden können. Bei auffallenden Erscheinungen in Wortflexion und Syntax ist natürlich eine gewisse Zurückhaltung ganz am Platze, in Fragen der Orthographie dagegen scheint uns ein zu großer Respekt vor der Überlieferung nicht gerechtfertigt, namentlich wenn es mit ihr im allgemeinen so schlecht bestellt ist, wie im vorliegenden Texte. Da also 60, 1 *ὥρμησεν* und 74, 9 *παρώρμα* steht, würden wir kein Bedenken getragen haben 29, 4 *ὅρμησεν* zu korrigieren. Dasselbe gilt von *διομίλησεν* (50, 20) im Hinblick auf *διωμίλησα* (72, 14); vgl. ferner *ὅμοσε* (34, 9) neben *ὤμνυε* (17, 2); *ἀπόλεσα* (31, 13) neben *ἀπώλεσε* (64, 14); *συνβούλου* (18, 12) neben *σύμβουλος* (in Dutzenden von Fällen); *συνπεριέρχωνται* (111, 7) neben *συμπορεύεσθαι* (28, 10; 97, 11); *ὑπηνεγκεῖν* (110, 9) neben *ἐπενεγκεῖν* (35, 11); *ὄπισθεν* (25, 15) neben *ὄπιθεν* (26, 8; 111, 7) u. a. dergl.

Riga. Ed. Kurtz.

Francesco Lo Parco, Scolario-Saba bibliofilo italiota, vissuto tra l' XI e il XII secolo e la biblioteca del monastero basiliano del SS. Salvatore di Bordonaro presso Messina. Atti della R. Accademia di archeologia, lettere e belle arti (Società Reale) di Napoli, N. S. vol. 1 (1910) parte II, S. 207—286. Auch separat Napoli, Tipogr. Achille Cimmaruta 1909, 80 S.

Die byzantinische Kultur in Süditalien und Sizilien, die in der Kunst, besonders der Architektur, jener Gegenden so kräftig und lebendig zutage tritt, hat auch literarisch größere Bedeutung gehabt, als man früher anzunehmen geneigt war. Sie hat einen fruchtbaren Boden gebildet für die gelehrten Studien, die unter den Normannen und Staufen zu einer wirklichen Renaissance,

auch des Griechentums, einen energischen Anlauf machten. Die Übersetzungen aus dem Griechischen, die dieser Bewegung verdankt werden, haben dem okzidentalen Mittelalter immerhin einige Funken des griechischen Geistes, namentlich griechischer Wissenschaft, übermittelt, und die sehr beachtenswerte englische Schule, die in Roger Bacon gipfelt, geht von den Stammesgenossen in Unteritalien aus. Der Verfasser der vorliegenden Abhandlung hat ihr mit Recht den Untertitel gegeben: Nuovo contributo alla storia civile e religiosa dell' epoca normanna e alla conoscenza dei primordi del Risorgimento dell' antichità ellenica.

Scholarios, der etwa 1050—1130 gelebt hat, war bisher wenig beachtet, obgleich er seiner Zeit eine nicht unbedeutende Rolle gespielt haben muß.

Was wir von Scholarios wissen, beruht auf drei Dokumenten, die in der lateinischen Übersetzung des Konstantinos Laskaris — die griechischen Originale sind verloren — bei Pirro, Sicilia sacra, gedruckt sind: 1. einem Schreiben von 1099, worin der Normannengraf Roger „wegen Treue und geleisteter Dienste“ den Scholarios mit bedeutenden Ländereien in der Nähe von Messina beschenkt als „kleine Gegengabe“; 2. dem Testament des Scholarios (von 1114), worin er seine zahlreichen Güter in Kalabrien und auf Sizilien unter seine sieben Söhne verteilt und das Kloster S. Salvatore di Bordonaro (bei Messina), wo er seine Tage als Basilianermönch beschließen will, mit reichen Gaben ausstattet; 3. einem Schreiben von 1130, worin König Roger II zwei dieser Söhne im Besitz der ihrem Vater vom Grafen Roger und seiner Gemahlin Adelaide geschenkten Güter bestätigt.

Es ist sehr zu bedauern, daß der Verf. diese Quellen nicht in extenso wieder abgedruckt hat, sondern nur einige Stellen im Wortlaut mitteilt; ist doch ein großer Teil der Abhandlung gewissermaßen ein Kommentar zu diesen Aktenstücken.

Verf. zeigt zunächst, daß die Annahme Pirros, Scholarios sei in Messina geboren, grundlos ist, und macht wahrscheinlich, daß er eher aus Reggio stamme. Sodann stellt er das bisher übersehene Faktum fest, daß er griechischer Priester gewesen, eine Zeit lang Hofkaplan Rogers in Reggio. Nach der weitläufig entwickelten Ansicht des Verf. beziehen sich die von Roger gelobten Dienstleistungen des Scholarios auf die Streitigkeiten zwischen der römischen und der griechischen Kirche in Kalabrien, wo Roger die Unzufriedenheit der griechischen Bevölkerung wegen der Versuche, ihr den römischen Ritus aufzudrängen, zu beschwichtigen gesucht haben soll. Die Vermutung ist an und für sich nicht unwahrscheinlich, aber feste Anhaltspunkte fehlen. Weniger von Interesse ist die Diskussion der Frage, weshalb Scholarios Mönch wurde; der Verf. findet seine Gesinnung etwas zu weltlich, weil er das Kloster, worin er künftighin leben soll, mit Gärten und allerlei ornamenta exteriora et interiora ausstattet, und weil er sich selbst die Stelle eines Abtes und seiner Familie gewisse Vorrechte im Kloster vorbehält. Sogar die Verfluchung, die Scholarios gegen die Übertreter seiner testamentarischen Anordnungen ausspricht, mißfällt dem Verf.; sie ist durchaus in den üblichen Formen gehalten (ganz entsprechende Fluchformeln gegen Bücherdiebe bei Gardthausen, Griech. Paläogr. S. 378. Beiläufig bemerke ich, daß Synodorum universalium nicht sinodi dell' universo sind, sondern ökumenische Synoden).

Das bei weitem interessanteste der Aktenstücke ist das Testament. Es geht daraus u. a. hervor, daß Scholarios aus Griechenland verschiedene Cime-

lien mitgebracht hat, und vor allen Dingen, daß er eine Bibliothek von über 300 Handschriften besaß und seinem Kloster vermacht hat. Mit dieser Bibliothek beschäftigt der Verf. sich eingehend und sucht zu beweisen, daß sie neben kirchlichen Büchern, die im Testament besonders aufgeführt werden, auch profane Werke enthielt, und daß sie den Grundstock gebildet hat der berühmten Büchersammlung von S. Salvatore zu Messina, später in der Universitätsbibliothek ebenda und glücklicherweise 1908 gerettet. Aber der Beweis beider eng zusammenhängenden Behauptungen ist mißlungen. Für 5 codices Messanenses hat der Verf. allerdings bewiesen, daß sie aus dem Kloster des Scholarios stammen (später S. Pantaleone genannt) und die Notiz in einem derselben „iste liber est sancti Pantaleonis salinis Basil.", die Mancini schwankend machte, hat er glücklich aufgehellt; aber diese 5 Hss sind alle kirchlichen Inhalts und lassen keinen Schluß auf identische Herkunft der übrigen zu. Und was sonst für die zweite These beigebracht wird, ergibt höchstens eine gewisse, nicht allzu verlockende Möglichkeit. Daß Scholarios auch Profanschriftsteller besessen habe, wird dadurch begründet, daß der Verf. die von Henricus Aristippus in der Vorrede zu seiner Übersetzung des Phaidon erwähnte *Argolica bibliotheca* mit der des Scholarios identifiziert (so übrigens andeutungsweise auch Hartwig, Centralbl. f. Bibl. III S. 177) und ohne weiteres die von Aristippus aufgezählten griechischen Profanwerke dieser Bibliothek vindiziert. Aber diese Argumentation ist hinfällig, seitdem es durch die von Haskins herausgegebene Vorrede zu der normannischen Ptolemaiosübersetzung (Harvard Studies in Class. Philol. XXI S. 75ff.) feststeht, daß es am Normannenhofe eine griechische Büchersammlung gab; dazu stimmt auch, daß der Phaidon im Lager vor Benevent übersetzt ist, und daß die Argolica bibliotheca in keiner bestimmten Stadt lokalisiert wird. Die Bibliothek des Scholarios war also keineswegs ein solches Unikum, daß sie den Besitz aller griechischen Vorlagen für die Übersetzungen der Normannenzeit beanspruchen kann. Und waren denn sämtliche 300 codices des Scholarios griechisch? Das wird nirgends gesagt, und daß im Testament ausdrücklich „codices duo graeci Epistolarum S. Pauli" aufgeführt werden, spricht dagegen.

Die Hauptthese der Abhandlung halte ich also für verfehlt; aber damit soll nicht geleugnet werden, daß der Verf. insofern seinen Zweck erreicht hat, als die Gestalt des Scholarios klarer hervortritt und nicht mehr vergessen werden wird, wenn die höchst anziehende Geschichte des unteritalisch-sizilischen „Hellenismus" geschrieben werden soll. — Störende Druckfehler sind: S. 11 Z. 10 v. u. 1902 statt 1092; S. 17 Z. 10 v. o. 1177 statt 1077. Hartwig wird hartnäckig Hartwigh buchstabiert.

Kopenhagen. J. L. Heiberg.

Louis Ronzevalle S.J., Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Roumélie et spécialement d'Andrinople. Extrait du Journal Asiatique (Juillet-Août, Septembre-Octobre, Novembre-Décembre 1911) communiqué en substance au XVI° Congrès International des Orientalistes. Athènes 1912 (vgl. B. Z. XXI 597). Paris, Imprimerie Nationale 1912. σ. 178.

Λίαν εὐπρόσδεκτον συμβολὴν εἰς τὸ λεξικὸν τῆς παρὰ τοῦ λαοῦ ὁμιλουμένης ἑλληνικῆς γλώσσης παρέχει ἡμῖν ὁ συγγραφεὺς τῆς παρούσης πραγματείας, ἰησουΐτης καθηγητὴς τῆς ἐν Βηρυτῷ Ἀνατολικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου τοῦ

Ἁγίου Ἰωσήφ (Faculté Orientale, Université Saint-Joseph), ἀνακοινωσάμενος περίληψιν τῆς μελέτης αὐτοῦ τῷ ἐν Ἀθήναις συνελθόντι κατὰ τὸ παρελθὸν ἔτος ις' διεθνεῖ συνεδρίῳ τῶν Ἀνατολιστῶν.[1])

Τὰς „ἐκφυλλοφορητέας ἑτερογλώσσους λέξεις" τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, ἃς ἡ δουλεία καὶ ἄλλαι ἱστορικαὶ περιπέτειαι εἰσήγαγον εἰς τὴν δημώδη ἑλληνικὴν γλῶσσαν, ἃς δὲ ἡ ἐξανισταμένη ἐθνικὴ συνείδησις δικαίως ζητεῖ ν' ἀποσκορακίσῃ, ἐλάχιστοι ἐφρόντισαν ἵνα καταγράψωσι συστηματικῶς. Προκειμένου ἰδίᾳ περὶ τῶν τουρκικῶν λέξεων, οὐδείς, καθ' ὅσον γινώσκω, προηγήθη τοῦ R. ἐν τῇ μετὰ τῆς τουρκικῆς γραφῆς ἀποδόσει αὐτῶν.

Ὁ συγγραφεύς, ἐπὶ δεκατριετίαν διαμείνας ἐν Θρᾴκῃ, συνέλεξεν ὅσας ἠδυνήθη τουρκικὰς λέξεις, ἐν χρήσει οὔσας παρὰ τοῖς Ἕλλησι τῆς Ἀδριανουπόλεως καὶ παρατίθησιν ἡμῖν αὐτὰς κατὰ τὴν σειρὰν τοῦ τουρκικοῦ ἀλφαβήτου. Τοῦ λεξιλογίου αὐτοῦ προτάσσει ὁ R. εἰσαγωγικάς τινας σελίδας, ἐκφράζων τὴν δικαίαν αὐτοῦ ἔκπληξιν ἐπὶ τῷ πλήθει τῶν, ἐν Ἀδριανουπόλει ἰδίᾳ, εὐχρήστων παρ' Ἕλλησι τουρκικῶν λέξεων, ἐπισυνάπτων δὲ παρατηρήσεις τινὰς ἐπὶ τῆς μεγάλης ἐν γένει διαφθορᾶς[2]), ἥτις ἐν τῇ περιφερείᾳ ἐκείνῃ κυριαρχεῖ ἐν τῇ δημώδει ἑλληνικῇ λαλιᾷ. Ἡ πληθὺς τῶν παρὰ τοῖς Ἀδριανουπολίταις ἐν χρήσει τουρκικῶν λέξεων διεγείρει τὰ σκώμματα τῶν Ἑλλήνων τῆς ἀνατολικῆς Θρᾴκης, ὧν ἡ διάλεκτος, ὡς ἤδη παρετήρησεν ὁ Ὀρφικὸς Τριπτόλεμος (Σταμάτιος Ψάλτης, Περὶ τῆς καταγωγῆς τῶν Ἑλλήνων τῆς ἀνατολικῆς Θρᾴκης. „Θρᾳκικὴ Ἐπετηρίς", Ἀθῆναι 1897, σ. 220—4)[3]), οὐσιωδῶς διαφέρει τῆς ἐν τῇ περιφερείᾳ Ἀδριανουπόλεως. Ὑπάρχει μάλιστα παροιμιώδης τις φράσις, ἀνάλογος πρὸς τὰς ἐν Κωνσταντινουπόλει[4]) διὰ τοὺς κατοίκους τῶν Ὑψωμαθείων χρησιμοποιουμένας, δι' ἧς ὁ φιλοσκώμμων ἑλληνικὸς λαὸς κατειρωνεύεται τὴν μιξοβάρβαρον ταύτην διάλεκτον. Ὑπὸ τὴν ἔποψιν ταύτην φαίνεταί πως ἀδίκως γενικεύων ὁ συγγραφεὺς τὰς παρατηρήσεις αὐτοῦ δι' ὅλην τὴν βόρειον εὐρωπαϊκὴν Ἑλλάδα (τοῦτο σημαίνει ἡ λέξις Ῥούμελη [Ῥοὺμ ἰλῆ]), ἔστω καὶ ἂν ἐννοῇ μόνον τὴν Θρᾴκην, καὶ ἰδιαιτέρως μνημονεύῃ τῆς Ἀδριανουπόλεως. Γενικῶς ἄλλως τε πρέπει νὰ λεχθῇ ὅτι πανταχοῦ σχεδὸν τῆς Ἑλλάδος συνυπάρχουσι διάφοροι διαλεκτικαὶ ἀποχρώσεις, ἀναλόγως τῶν κοινωνικῶν τάξεων καὶ τῆς μορφώσεως αὐτῶν. Οὕτως ἐν Κωνσταντινουπόλει[5]), χάριν παραδείγματος, οὐ μόνον ὑπάρχουσι συνοικίαι ὅλαι, σχεδὸν τουρκόφωνοι — τὰ Ὑψωμαθεῖα, καλούμενα ἕνεκα τούτου ἄλλοτε καὶ Καραμανία[6]),

1) Ἡ ἀνακοίνωσις αὕτη ἐδημοσιεύθη ὁλόκληρος ἐν τοῖς Mélanges de la Faculté Orientale Beyrouth, tome V² pp. 571—588. Ἔχομεν ὑπ' ὄψιν τὸ σχετικὸν ἀπόσπασμα.

2) Μεταξὺ τῶν σλαυϊκῶν λέξεων ἃς ἀναφέρει, ἐν παρόδῳ (ἐν τῇ ἀνακοινώσει του), ὡς εὐχρήστους ἐν Ἀδριανουπόλει, κατατάσσει ὁ R. καὶ τὴν λέξιν bábo. Αὕτη ὅμως οὐδεμία ἄλλη ἐστὶν εἰ μὴ ἡ ἀρχαιοτάτη ἑλληνικὴ λέξις Βαυβώ. Πρβλ. Γ. Μ. Βιζυηνοῦ Οἱ Καλόγεροι καὶ ἡ λατρεία τοῦ Διονύσου ἐν Θρᾴκῃ. „Θρᾳκικὴ Ἐπετηρίς" σ. 116.

3) Ἀπόσπ. τῶν εἶτα ἐν τῇ βιβλιοθ. Μαρασλῆ ἐκδοθέντων „Θρᾳκικῶν" αὐτοῦ. Πρβλ. καὶ ἐμὴν διατριβὴν ἐν τῷ ἡμερολογίῳ „Ἐλπίδι" τῶν μαθητῶν τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ζωγραφείου 1913 σ. 129—32· „Οἱ ἀπόγονοι τῶν ἀρχαίων Θρᾳκῶν".

4) Π. χ. νενὲ καλέ, γιαγκὶν γένεται βγῆκα 'ς τὸ ταχταπόσι τουλούμπασουγιοὺ 'ς τὰ μοῦτραμου ἔρχεται (ἢ καὶ γκελίορ!) — Ἐκμεκτσῆς ἦρτε, σουμούνια νὰ πάρω γιόκσαμ πήτταις.

5) Αἱ διάλεκτοι τῆς Κωνσταντινουπόλεως περιμένουσι τοὺς ἐρευνητὰς αὐτῶν. Ἐκπλήσσομαι καθ' ἑκάστην ἐπὶ τῷ πλήθει τῶν ἀγνώστων μοι λέξεων ἃς παρὰ γηγενῶν ἀκούω!

6) Γεδεὼν Ἐκκλησίαι Βυζαντιναὶ σ. 26. Τὸ ὄνομα προφανῶς δεικνύει τὴν εἰς τὴν συνοικίαν μετοικεσίαν τουρκοφώνων Ἑλλήνων (Καραμανλήδων). — Τουρκόφωνοι ἑλληνικοὶ συνοικισμοὶ σῴζονται μέχρι σήμερον οὐ μόνον ἐν Μικρᾷ Ἀσίᾳ ἀλλὰ καὶ ἐν Θρᾴκῃ (π. χ. Χάφσα) καὶ ἐν Μακεδονίᾳ. Περὶ τῶν ἐν Θρᾴκῃ πρβλ. Γ. Λαμπουσιάδου Θρᾳκικῶν Μελετῶν τόμ. α' (Ἀδριανούπολις 1911) σ. 31, 34—6, 45.

ὑπεχώρησαν ἤδη πρὸ τοῦ Κοντοσκαλίου — ἀλλὰ καὶ κοινωνικαὶ τάξεις ἐν αἷς ἀφθονοῦσιν, εἰς βαθμὸν ἀγανάκτησιν ἐμποιοῦντα, αἱ τουρκικαὶ λέξεις, καὶ ἄλλαι, εἰς οὐχὶ κατώτερον βαθμόν, χρησιμοποιοῦσαι ἰταλικὰς ἢ γαλλικὰς λέξεις, συγχρόνως ὅμως καὶ ἄλλα στρώματα, ἐν οἷς ἡ γλῶσσα ἀπηλλαγμένη σχεδὸν τυγχάνει τοιούτων στιγμάτων.

Ἀνάγκη νὰ παρατηρήσωμεν ὅτι ἐκ τοῦ λεξιλογίου τοῦ R., *περιλαμβάνοντος, κατὰ τὴν ἰδίαν αὐτοῦ ἀπαρίθμησιν,* 2420 *λέξεις ἢ φράσεις, πολλαὶ ἐλλείπουσι λέξεις τουρκικαί, ἐν ἀποκλειστικῇ ἢ ἐπικουρικῇ χρήσει παρὰ τοῖς Ἕλλησιν οὐ μόνον τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῆς περιοίκου θρᾳκικῆς χώρας, ἀλλὰ καὶ τῶν νοτιωτέρων ἑλληνικῶν χωρῶν. Ἀφ' ἑτέρου ὅμως μοὶ φαίνεται ὅτι παρεισέδυσαν λέξεις αἵ τινες ἀμφιβάλλω ἂν δύνανται νὰ θεωρηθῶσιν ὡς ἐγκλιματισθεῖσαι. Π. χ. αἱ λέξεις ἀbdέστ, ἀγᾶς, Χυdρελλέζ (τουρκ. ὀνομασία διὰ μουσουλμανικὴν ἑορτὴν συμπίπτουσαν τῇ μνήμῃ τοῦ ἁγ. Γεωργίου), χὼς γκελdίν (καλῶς ἦλθες), κιόι (χωρίον), οὐδαμῶς, πιστεύω, εἰσὶ πολιτογραφημέναι παρ' Ἕλλησι, ἥκιστα δὲ πασῶν τὸ μέρχαbα, χαιρετισμὸς μόνον παρὰ μουσουλμάνοις καὶ μεταξὺ αὐτῶν ἀποκλειστικῶς ἐπιτρεπόμενος, ἐνῷ ἡ λ. bιτσίμ (εἶδος· τὶ bιτσίμ ἄνθρωπος!), σοχπέτι (ὁμιλία), ἀχμάκης (βλάξ), γιαλαντξῆ dολμάδες, πολλαχοῦ τῆς Θρᾴκης οὖσαι ἐν χρήσει, ἀσφαλῶς ἀπαντῶσι καὶ ἐν Ἀδριανουπόλει. Ἀλλὰ καὶ λέξεις πολλαί, ὧν ἐνδιαφέρει βεβαίως νὰ μάθωμεν τὸ καὶ παρὰ Τούρκοις εὔχρηστον, ὧν ἐν τούτοις ἡ καταγωγὴ οὐδαμῶς ἐστι τουρκική, ἀλλὰ ξένη ἢ καὶ διεθνής (τὸ ὤπαλα! ἤκουσα, νομίζω, καὶ ἐν Γερμανίᾳ), δὲν εἶναι δίκαιον νὰ καταλέγωνται μεταξὺ τῶν ἐκ τῆς τουρκικῆς εἰς τὴν ἑλληνικὴν εἰλημμένων, ὡς πράττει ὁ* R., *ὅστις καὶ λέξεις καθαρῶς ἑλληνικὰς παραδόξως κατατάσσει μεταξὺ τῶν τουρκικῶν. Αναφέρει τοιαύτας, ἐπὶ παραδείγματι, τὰ βύσσινον, ἀχλάδι (ἀχράς), φασούλια (φασήολος), φουντούκια (ποντικὰ κάρυα), ἀγκινάρα (κινάρα), βρέ (μωρέ), σώνει (ἐκ τοῦ τουρκ. σόν, τέλος!), κερατᾶς, λάστιχον!*

Τολμηραὶ μοὶ φαίνονται παραγωγαί τινες. Οὕτως ἥκιστα πιθανὸν φαίνεταί μοι ὅτι τὸ πανελλήνιον τσιμπῶ προέρχεται ἐκ τοῦ τουρκ. τσιμdικλεμέκ, καίτοι ἴσως ἐν Κωνσταντινουπόλει ἡ λέξις προφέρεται (παρὰ τοῖς Τούρκοις) τσιμωικλεμέκ. Τῆς Τζωρτζίνας πάλιν ὑποθέτω μᾶλλον φραγκικὴν τὴν ἀρχήν (θηλυκὸν τοῦ Τζώρτζης-Γεώργιος). — Οὐχὶ ἀκριβεῖς εἰσιν ἑρμηνεῖαί τινες τοῦ συγγραφέως: τὴν λ. ἀφιόνι (ὄπιον) ἑρμηνεύει π. χ. διὰ τοῦ tabac à priser, *ἐνῷ διὰ τὸ εἶδος τοῦτο τοῦ καπνοῦ ἐν χρήσει εἶναι, καθ' ὅσον τοὐλάχιστον γινώσκω, ἀποκλειστικῶς ἡ λ. ταμπάκος. Τὸ τσώφλι (ἄλλως τσέφλι· ἐκ τοῦ ἐξώφλοιον ἢ ἐσώφλοιον κατὰ Σκαρλᾶτον Βυζάντιον· ἴσως καὶ ἐκ τοῦ κέλυφος κατὰ Μιχ. Κεφάλαν ἐξ ἐναντίας ἀραβικῆς καταγωγῆς) φέρεται ὡς συνώνυμον τοῦ τσουπλούκι* (چوبلك) (= *ἀκαθαρσίαι*)!

Καὶ εἰς πολλὰς ἄλλας παρατηρήσεις ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα θὰ ἠδυνάμεθα νὰ ἐκταθῶμεν· ἀλλὰ τοῦτο θὰ ἦγεν ἡμᾶς εἰς μῆκος. Ἐπιφυλασσόμεθα ν' ἀποστείλωμεν τὰς σχετικὰς ἡμῶν σημειώσεις πρὸς τὴν ἐν Ἀθήναις Ἐπιτροπὴν τοῦ Λεξικοῦ τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης, ἔχοντες ὑπ' ὄψιν καὶ τὸ Λεχτσέ (لهجۀ عثمانى), *τὸ γνωστὸν τουρκικὸν λεξικὸν τοῦ Ἀχμὲτ Βεφὴκ πασσᾶ, οὗτινος ἐκτενῆ βιβλιοκρισίαν, λίαν ἐνδιαφέρουσαν καὶ τὸ ἡμέτερον θέμα, ἐδημοσίευσε τῷ* 1883, *ἐν δώδεκα τεύχεσι τοῦ α' τόμου τοῦ „Κόσμου" τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ὁ ἀείμνηστος Ἀλέξανδρος Καραθεοδωρῆς. Ὁ* R. *φαίνεται οὐδέτερον τούτων χρησιμοποιήσας, ὡς οὔτε τὸ τελειότατον, νομίζω, τῶν ὑπαρχόντων λεξικῶν τῆς ὀθωμανικῆς γλώσ-*

σης, τὸ τοῦ Ἰωάννου Χλωροῦ· ἀλλ' οὔτε τοῦ Λεξικοῦ τῆς καθ' ἡμᾶς Ἑλληνικῆς Διαλέκτου τοῦ Βυζαντίου Σκαρλάτου μνημονεύει που.

Ἐν τούτοις ἡ συμβολὴ τοῦ R. εἶναι ἀξιόλογος καὶ ὀφείλομεν αὐτῷ πολλὰς εὐχαριστίας.

Ἐν Κωνσταντινουπόλει (Φαναρίῳ)

† Ἀρχιμανδρίτης Σωφρόνιος Σταμούλης
Πατριαρχικὸς Ἐπόπτης τῶν Σχολῶν.

J. E. Weis-Liebersdorf, *Διαδόχου ἐπισκόπου Φωτικῆς τῆς Ἠπείρου τοῦ Ἰλλυρικοῦ κεφάλαια γνωστικὰ ρ'* (S. Diadochi episcopi Photicensis de perfectione spirituali capita centum). Textus graeci ad fidem codd. mss. editio critica et quasi princeps. Leipzig, B. G. Teubner (Bibliotheca) 1912. VI, 165 pages, in 12⁰. Prix: 3,20 *M.*

Les cent chapitres de Diadoque, évêque de Photiké en Épire, sur la perfection chrétienne n'étaient connus jusqu'ici en Occident que par la traduction latine du Jésuite François Torrès, publiée à Florence en 1570, rééditée plusieurs fois depuis, et reproduite par Migne dans sa patrologie grecque, t. LXV, col. 1167—1212. En Orient, le texte original circule depuis la fin du XVIIIe siècle, grâce à la *Philocalie* de Jean Maurocordatos, qui parut à Venise en 1782 et qui a été réimprimée à Athènes en 1893. Migne s'apprêtait à faire rentrer le texte de la *Philocalie* dans le tome CLXII de la patrologie grecque, quand un incendie vint détruire ses ateliers. L'édition critique que M. J. E. Weis-Liebersdorf présente au public remplacera avantageusement, cela va sans dire, ce que Migne n'a pu nous donner. Cette édition, sans doute, n'épuise pas toutes les sources manuscrites, qui sont fort abondantes — trente-trois manuscrits environ s'échelonnant entre le IXe et le XVIe siècle contiennent le texte complet, sans parler des extraits dispersés dans les florilèges ascétiques et patristiques —; mais les huit manuscrits, dont cinq des Xe—XIe siècles, utilisés par M. Weis-L. fournissent un texte fort satisfaisant.

Les renseignements conservés par l'histoire sur Diadoque de Photiké se réduisent à fort peu de chose. Ce que l'on sait de plus précis sur son compte, c'est qu'il souscrivit la lettre que les évêques de la vieille Épire envoyèrent à l'empereur Léon en 457 (et non 451, comme l'écrit M. Weis-L. dans sa préface), à l'occasion de l'assassinat de Protérius d'Alexandrie. Dans ce document (Mansi VII, 619) il est appelé *Didacus Phocae episcopus.* On admet communément que c'est lui qui est désigné par Victor de Vita dans la préface à l'histoire de la persécution des Vandales. Saint Maxime le Confesseur et Photius ont connu sa centurie sur la vie spirituelle, qui est l'une des premières du genre et qui a de tout temps fait les délices des couvents orientaux.

Cet ouvrage, sur l'analyse duquel M. Weis-L. est vraiment un peu trop bref, est un petit chef-d'œuvre de théologie ascétique et mystique aussi riche de fond que concis dans la forme. Sa lecture nous a vivement intéressé, et nous sommes tout à fait de l'avis de M. Weis-L., que les chrétiens de nos jours, les clercs comme les laïques, gagneraient beaucoup à puiser l'aliment de leur vie intérieure dans la littérature ascétique de l'ancien monachisme oriental. Ils y trouveraient de lumineux enseignements sur la perfection chrétienne et les moyens d'y parvenir, donnés la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, par des personnages parlant d'après leur expérience intime.

C'est bien le cas de Diadoque de Photiké. On sent, en lisant ses chapitres, qu'il a éprouvé en son âme les mystérieuses opérations de la grâce, qu'il décrit en un style si pittoresque. On a beaucoup discuté en ces derniers temps entre théologiens catholiques sur la différence qui existe entre l'ascétique et la mystique proprement dite. Certains ont voulu établir comme une sorte de cloison étanche entre les deux. Ceux-là ne pourront guère se réclamer de Diadoque de Photiké, qui parle à la fois ascétique et mystique et nous montre la vie de la grâce se développant dans l'âme par un progrès harmonieux et continu jusqu'aux sommets de la perfection. Diadoque du reste ne se perd jamais dans les nuages et n'abandonne pas le terrain de la réalité, justement parce qu'il a vécu ce qu'il décrit. En un opuscule d'une soixantaine de pages, il trouve le moyen de toucher à presque toutes les questions que les auteurs spirituels de l'avenir traiteront dans de longues dissertations, souvent sans dire davantage que lui.

Il est difficile de découvrir un ordre tout à fait logique dans la disposition de sa centurie. M. Weis-L. n'a pas essayé d'établir une division quelconque. Le lecteur nous permettra de lui soumettre celle que nous avons cru apercevoir. Après avoir posé certains principes généraux qui sont à la base de la vie spirituelle (capp. I—VI), Diadoque examine les dons et les vertus infuses et traite du discernement des esprits (capp. VII—XL). Il passe ensuite en revue les vertus morales (capp. XLI—LXXIII), décrit longuement les opérations de la grâce dans l'âme et les tentations du démon (capp. LXXIV—XCI) et termine par quelques conseils sur les épreuves et les obstacles que l'homme spirituel doit surmonter pour se maintenir et avancer dans la perfection (capp. XCII—C).

On trouve ça et là quelques passages difficiles à comprendre, que n'éclairent ni la traduction latine de Torrès retouchée par M. Weis-L. ni l'*Index graecitatis* dressé par M. Thurmayr. Cet index est vraiment trop sobre d'explications, et d'ailleurs il n'est pas complet: le mot *θεολογία*, par exemple, ne s'y trouve pas. Or ce mot sous la plume de Diadoque désigne un charisme spécial dont la nature aurait bien besoin d'être précisée. Faisons remarquer aussi que les dix préceptes de la vie parfaite, *ὅροι δέκα*, n'ont pas été traduits en latin. Et cependant tout n'est pas la clarté même dans ce prologue, par exemple ce passage: *ἵνα ἕκαστος τῶν κατὰ τὸ σχῆμα τῆς ἐλευθερικῆς παραβολῆς τοῦ λόγου σπέρμα καρποφορήσωμεν.* Il est regrettable que l'éditeur ne se soit pas imposé le labeur de préciser la signification du vocabulaire ascétique de Diadoque. Plus que les variantes des manuscrits, quelques notes explicatives au bas des pages auraient facilité au lecteur l'intelligence du texte original.

Constantinople. M. Jugie
des Augustins de l'Assomption.

Gregorios Ch. Papamichael, *Ὁ ἅγιος Γρηγόριος Παλαμᾶς, ἀρχιεπίσκοπος Θεσσαλονίκης. Ἠθικο-πατρολογικὴ συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Ἡσυχαστικῶν ἐρίδων τοῦ ιδ' αἰῶνος. Πετρούπολις καὶ Ἀλεξάνδρεια ἐκ τοῦ Πατριαρχικοῦ τυπογραφείου* 1911 [*Βιβλιοθήκη «Ἐκκλ. Φάρου»* Nr. 10]. *νϛ'*, 238, XI S. gr. 8⁰. 5 Fr. Sonderausgabe einer im *Ἐκκλ. Φάρος* 1910 erschienenen Artikelserie.

Aus dem Vorwort erfahren wir, daß vorliegende dem Patriarchen Photios

von Alexandreia gewidmete Arbeit aus einer Dissertation herausgewachsen ist. Verf. studierte bis 1905 an der Petersburger Akademie unter der Leitung des bewährten Kirchenhistorikers J. Sokolov; daneben hatte er Gelegenheit, den bekannten Byzantinologen Papadopoulos-Kerameus kennen zu lernen, dem er auch manche für seine Studien nützliche Winke zu verdanken hat. Zur Erforschung der hesychastischen Bewegung angeregt, verfaßte Papamichael während seines Aufenthaltes in Petersburg eine kurze Monographie über den Hauptvertreter der hesychastischen Askese des 14. Jahrhunderts, den Mönch und späteren Metropoliten von Thessalonike, Gregor Palamas, und erweiterte, nach Alexandreia zurückgekehrt, diese Studie. Die Schrift besteht aus Einleitung und vier Kapiteln. In der Einleitung nimmt Verf. zunächst zu den Ansichten über die Entstehung und den Charakter der hesychastischen Bewegung Stellung. Troitzkij betrachtete diese Polemik nur als eine Fortsetzung der arsenianischen Wirren, deren innere Triebfeder der Antagonismus zwischen dem Weltklerus und den Zeloten gewesen sein soll; für Th. Uspenskij wiederum waren diese Streitigkeiten nichts anderes als eine Reibung zweier philosophischer Richtungen: des Aristotelismus und des Platonismus. Verf. gibt zu, daß im Hesychastenstreit die Zeloten mit dem Weltklerus, der Aristotelismus mit dem Platonismus gekämpft habe; aber das alles seien Faktoren, die erst im Laufe des voll entwickelten Kampfes mitzuwirken angefangen hätten. Die eigentliche Ursache, welche den Kampf heraufbeschworen habe, liege einerseits in der zum äußersten gesteigerten mystischen Strömung, welche damals nicht nur den Okzident, sondern auch den Orient, besonders den Athosberg, ergriffen habe; andererseits in den latinisierenden Bestrebungen des abendländischen Mönches Barlaam aus Kalabrien. Verf. glaubt behaupten zu dürfen, daß Barlaam im Auftrage Roms nach Griechenland gekommen sei, um eine Union vorzubereiten. Da nun der Mönch sah, einen wie großen Einfluß der Athos auf die offizielle byzantinische Kirche hatte, daß er sich als den berufenen Wächter der Orthodoxie betrachtete und der eigentliche Gegner einer Annäherung an Rom war, so habe er beschlossen, vor allem diesen Einfluß und die Autorität des hl. Berges herabzudrücken. Als Angriffspunkt diente ihm die von einigen Mönchen mißverstandene und deshalb übertriebene und verunstaltete Theorie und Praxis der hesychastischen Askese (im 3. Kap. der vorliegenden Arbeit legt Verf. seine Auffassung über die Entstehung und den Charakter der hesychastischen Kämpfe näher auseinander). Im weiteren Verlauf der Einleitung sucht Verf. die Begriffe *μυστικισμός* und *ἀσκητισμός* zu erläutern. Er unterscheidet zweierlei Askese: die *κοινωνικὴ ἄσκησις*, deren Wesen darin bestehe, daß der Mensch in der Welt lebend die Gebote Gottes gewissenhaft beobachte und sich in den Tugenden des weltlichen Lebens übe (vor allem in den Tugenden der Nächstenliebe); die *ἡσυχαστικὴ ἄσκησις* bestehe darin, daß der Mensch die Welt verlasse, sich von anderen Menschen fernhalte, allein lebe, sich in Abtötung, Buße, Schweigen, Gebet und im fortwährenden Denken an Gott übe; dadurch werde er mit der Zeit zur *θεωρία τοῦ θεοῦ*, zur *γνῶσις τοῦ θεοῦ* und schließlich zur *θέωσις*, als dem Endziel der Hesychia, gelangen. Im 14. Jahrhundert war Gregor Palamas der Hauptvertreter dieser Askese. Der zweite Teil der Einleitung handelt von den Quellen und der einschlägigen Literatur. Nikephoros Gregoras wird vom Verf. ganz ausgeschaltet, da er als Gegner des Palamas und seiner Lehre nicht parteilos, somit nicht glaubwürdig sei; als Hauptquellen gelten dem Verf. die

Schriften des Kantakouzenos und die Lobrede des Patriarchen Philotheos auf Gregor Palamas.

Die Abhandlung selbst umfaßt, in vier Kapitel eingeteilt, 238 Seiten. Kapitel 1 (S. 1—43) behandelt die Geburtsdaten, Jugendjahre und die Erziehung des Palamas. Er wurde geboren 1296 in Konstantinopel (das Jahr ist in den Quellen nicht angegeben, aber sicher festzustellen); seine Familie hatte eine einflußreiche Stellung am Hofe Andronikos' II, der Vater war Erzieher Andronikos' III. Gregor, das älteste von fünf Kindern, hatte im Elternhause eine sorgfältige religiöse und wissenschaftliche Erziehung erhalten; am Hofe war er sehr beliebt, die Hofkarriere stand ihm offen. Aber Gregor fühlte sich zum Mönchsleben stark hingezogen; um 1316 (also ungefähr im 20. Lebensjahr) verließ er mit seinen zwei jüngeren Brüdern Konstantinopel, begab sich auf den Athos, welcher damals *τὸ κέντρον τῶν ὀρθοδόξων μοναχῶν* war, durchwanderte alle Klöster der Mönchsrepublik und ließ sich schließlich in einer *σκήτη* in der Nähe von Batopedi nieder. Zum Lehrer in der Askese wählte er sich einen alten Mönch Nikodemos. Nach dreijährigem Aufenthalt in Batopedi begab er sich in die Laura des hl. Athanasios, wo er mit großer Freude und Begeisterung aufgenommen wurde. Aber das gemeinsame Leben behagte ihm nicht; im Jahre 1323 verließ er die Laura und suchte wieder die Einsamkeit auf; in der Nähe von Berroia ließ er sich nieder, gründete eine *σκήτη*, und 12 Schüler gesellten sich zu ihm. Als ihn die Nachricht vom Tode seiner Mutter nach Konstantinopel rief, bewog er auch seine beiden verwaisten Schwestern, die Welt zu verlassen und den Schleier zu nehmen. Im Jahre 1331 kam Gregor wieder auf den Athos und ließ sich in der *μονή* des Sabbas in der Nähe der Laura nieder; durch sein strenges, asketisches Leben lenkte er die Aufmerksamkeit der Mönche auf sich und wurde einstimmig zum Vorsteher der ganzen Mönchsrepublik auf dem Athos gewählt. Ungefähr in diese Zeit fällt das Auftreten Barlaams. Dieser lateinische Mönch aus Kalabrien, welcher bereits seit längerer Zeit in Griechenland weilte und vom Kaiser Andronikos als Vermittler mit Rom benutzt wurde, beobachtete das asketische Leben der Mönche auf dem Athos. In ihren mystischen Theorien sah er offene Häresie und glaubte energisch gegen dieselbe auftreten zu müssen. In Wort und Schrift begann er nun diese Lehren zu bekämpfen und lächerlich zu machen, sodaß die Mönche sich in ihren frommen Übungen gestört sahen und den Palamas beauftragten, für sie einzutreten. Die beiden Gegner disputierten zuerst persönlich miteinander, dann bekämpften sie sich in Schriften; die Aufregung wurde immer größer, und der Patriarch Johannes XIV Kalekas war gezwungen, eine Synode einzuberufen.

Mit Kapitel 2 (S. 44—81) unterbricht Verf. die weitere Schilderung der hesychastischen Streitigkeiten, um uns mit dem Wesen dieser Askese bekannt zu machen. Barlaam sah in dem asketischen Leben der Athosmönche eine Neuerung, die im Gegensatz zu der Lehre der Väter und älteren Hesychasten stehe. Demgegenüber sucht Verf. in diesem Kapitel nachzuweisen, daß die Theorie des Gregor Palamas nichts als eine Weiterentwicklung der altchristlichen Askese sei, daß sich bereits im dritten christlichen Jahrhundert Samenkörner zur Lehre des Palamas finden; als Beweise werden vom Verf. Mahnungen und Grundsätze einiger Einsiedler und Einsiedlerinnen aus den ersten Zeiten des Mönchtums angeführt. Der Athos sei mit der alt-hesychastischen Askese zuerst im 6. Jahrh. durch einen gewissen Petros Athonites bekannt

gemacht worden; aber mit der Zeit sei diese hohe Gebetsweise mehr und mehr aus dem Bewußtsein der Mönche geschwunden, und man habe sich mit äußeren Übungen begnügt. Erst im 14. Jahrh. sei es dem Gregor Sinaites gelungen, die Hesychia auf dem heiligen Berge aufzufrischen; Seite 51ff. skizziert Verf. kurz und klar die Lehre des Sinaiten, vergleicht sie mit Weisungen älterer Asketen und findet vollständige Übereinstimmung. Aber nicht alle Athosmönche haben die Askese des Sinaiten angenommen; und auch unter denen, welche sich zu ihr bekannt haben, seien viele gewesen, die den Kern dieser Askese nicht richtig erfaßt hätten. Infolgedessen habe Barlaam Anhaltspunkte zur Anklage und Verhöhnung der Hesychasten gefunden. Gregor Palamas sei nun von den Mönchen gebeten worden, den Barlaam aufzuklären und zu beruhigen. Seite 68ff. gibt Verf. eine Übersicht der Lehre des Palamas; dieselbe stimme mit der Lehre des Sinaiten, dessen Schüler Palamas war, überein. Die Schlußfolgerung ist, daß weder der Sinaite noch Palamas eine von den Vätern abweichende Askese und Gebetsweise gelehrt und verbreitet hätten; Palamas habe die Theorie älterer Asketen nur noch weiter entwickelt, vertieft und zu begründen gesucht.

Kapitel 3 (S. 82—153) behandelt die hesychastischen Streitigkeiten auf den Synoden. Palamas bemühte sich durch friedliche Auseinandersetzung mit Barlaam die Angelegenheit beizulegen; er wollte es vermeiden, über theologische Fragen vor der großen Öffentlichkeit zu verhandeln. Aber der Kalabrese konnte nicht beruhigt werden. Innerhalb von zehn Jahren (1341—51) wurden in dieser Sache fünf Kirchenversammlungen abgehalten. Die byzantinische Kirche (drei Bischöfe ausgenommen) und der Hof trat gegen den lateinischen Mönch auf; die Bischöfe der Synoden verurteilten Barlaam als Verleumder und Irrlehrer, den Palamas dagegen erklärten sie als Verteidiger des orthodoxen Glaubens, seine Schriften stellten sie mit den Väterschriften auf gleiche Linie. Nur auf einer Synode (im J. 1345) wurde Palamas verurteilt; aber schon auf der nächsten Versammlung im J. 1347 wurde er für frei und unschuldig erklärt und bald darauf zum Metropoliten von Thessalonike ernannt. Den endgültigen Sieg und Triumph hat jedoch Palamas auf der Synode vom J. 1351 davongetragen; dort wurde seine Lehre als offizielle Lehre der ganzen orthodoxen Kirche erklärt und angenommen. Gregor Palamas erlag im J. 1360 einem heftigen Magenleiden; im J. 1367 wurde er von seinem Freund und Anhänger, dem Patriarchen Philotheos von Konstantinopel, heilig gesprochen; sein Fest wird am zweiten Fastensonntag gefeiert. — Im Anschluß an diese Schilderung macht Verf. seine eigenen Reflexionen über die inneren treibenden Motive, über die Bedeutung und Tragweite dieses Kampfes, nachdem er bereits in der Einleitung diese Frage berührt hat: er hält es für sicher, daß Barlaam im Auftrage Roms und in dessen Namen gegen die Athosmönche aufgetreten sei, daß somit der ganze Streit als ein Kampf der lateinischen gegen die griechische Kirche und Theologie aufzufassen sei; deshalb betrachte auch die griechische Kirche den Sieg, welchen Palamas über Barlaam und seine Lehre errungen hat, als neuen Triumph der Orthodoxie über die abendländische Theologie.

Das 4. Kapitel (S. 154—238) behandelt die literarische Tätigkeit des Palamas. Verf. skizziert den Inhalt der bereits gedruckten Schriften; die noch in Hss ruhenden Texte zählt er nur auf, ohne näher auf ihren Inhalt einzugehen. Den Schluß des ganzen Werkes bilden als eine Art Appendix (S. I—XI)

προσθῆκαι καὶ διορθώσεις. Damit ist der Inhalt des Werkes Papamichaels angegeben. Was ist nun von dieser Schrift zu sagen?

Verf. schöpft ausschließlich aus den Werken zweier intimer Freunde und Anbeter des Palamas, aus Kantakouzenos und aus Philotheos von Konstantinopel; daneben zieht er auch noch moderne Publikationen russischer Gelehrten heran. Dem Nikephoros Gregoras, Kydones und anderen Zeitgenossen des Palamas spricht er jede Glaubwürdigkeit ab, weil sie Gegner des Palamas und seiner Mystik waren. Aber dieses Vorgehen des Verf. ist unhistorisch und unkritisch und kann nicht gebilligt werden. Kantakouzenos ist so gut Parteigänger als Nikephoros Gregoras, und es scheint mir schwer zu sagen, wer von beiden in dieser Frage weniger einseitig ist; Kantakouzenos verteidigt die hesychastische Askese und sucht bei jeder Gelegenheit sein philosophisches Wissen und seinen Eifer für die wahre Lehre hervorzuheben; der Kern wird wohl bei beiden Historikern wahr sein, aber auf die Detailschilderungen kann man sich kaum verlassen. Man muß die Aussagen beider genau abwägen, vergleichen und die subjektive Färbung ausscheiden; zu diesem Zweck muß man auch andere Quellen zu Rate ziehen und darf auch Schriften der Gegner nicht verschmähen. Eine solche kritische Untersuchung wird in der vorliegenden Arbeit vermißt. Verf. beruft sich fast ausschließlich auf die Werke des Themistokles Ch. Stauru und auf Forschungen russischer Gelehrten, wie Uspenskij, Glinskij, Sokolov; man bekommt den Eindruck, daß Verf. die primären Quellen zu wenig herangezogen habe. Das läßt sich verstehen und kann auch zum Teil entschuldigt werden, wenn man berücksichtigt, mit was für Schwierigkeiten das wissenschaftliche Arbeiten in Alexandreia verbunden sein muß.

Was nun die Sache selbst betrifft, so hat Verf. m. E. Recht, wenn er die hesychastischen Streitigkeiten weder als einen Kampf der Zeloten mit dem Pfarrklerus, noch als eine Reibung der platonischen mit der aristotelischen Richtung auffaßt. Aber er bringt auch keine Beweise für seine eigene Ansicht über die Entstehung und den Charakter des Hesychastenstreites. Die griechische Kirche hat allerdings den Kampf so aufgefaßt, wie der Verf.; durch die Bekämpfung und Verurteilung Barlaams glaubte sie einen Sieg über die lateinische Theologie davongetragen zu haben; dafür findet man in den Synodalakten genug Beweise. Daß aber der Kalabrese im Auftrage Roms sich nach Griechenland begeben habe, um, wie Verf. meint, die dortige Kirche zu latinisieren, daß er im Namen der lateinischen Kirche den Kampf gegen die Orthodoxie angefangen und geführt habe, dafür finde ich in den Quellen keine Beweise, und Verf. bringt auch keine. M. E. ist es auch nicht notwendig, die Entstehung und den Charakter des Hesychastenstreites mit Hilfe unbewiesener Hypothesen zu erklären. Bei der Schilderung der Heiligkeit des Palamas, besonders bei der Aufzählung seiner Tugenden und Wunder, hat Verf. der Lobrede des Patriarchen Philotheos zu blindes Vertrauen entgegengebracht; infolgedessen wiederholt er aus dem Leben des Palamas Geschichten, deren Glaubwürdigkeit man in Frage stellen kann. Um den Leser zu überzeugen, daß die hesychastische Askese des 14. Jahrh. von derjenigen der älteren Mönche nicht abweiche, scheint mir das Vergleichsmaterial, welches Verf. aus der Vergangenheit heranzieht, nicht genügend zu sein. Die Beschreibung der Synoden geht über die bei Kantakouzenos und Philotheos enthaltenen Mitteilungen nicht hinaus. Der Besprechung der literarischen Tätigkeit des Palamas sind über 80 Seiten gewidmet; Verf. hat sich aber diese Arbeit sehr leicht gemacht,

indem er von einer kritischen Würdigung der einzelnen Schriften absieht und sich nur auf eine ausgedehnte Inhaltsangabe der bereits im Druck erschienenen Werke beschränkt.

Das ganze Buch ist eine Apologie der hesychastischen Askese des 14. Jahrh. Aus dem apologetischen Charakter der Schrift ist es wohl zu erklären, daß Verf. sich von der nationalen und kirchlichen Abneigung gegen das Abendland leiten läßt und in seinen Reflexionen und Urteilen hie und da den historischen, sachlichen Boden verläßt. Trotz der Mängel, die Referent hervorheben zu müssen glaubte, hat das Werk doch seinen großen Wert. Vor allem ist es zu begrüßen, daß nun bereits ein zweiter griechischer Gelehrter sich mit dieser wichtigen Epoche der griechischen Kirche beschäftigt. Indem Verf. größere Werke und kleinere Abhandlungen griechischer und russischer Forscher exzerpiert, macht er uns mit dem Inhalt dieser in verschiedenen Zeitschriften und Publikationen zerstreuten Beiträge bekannt, die uns sonst vielleicht unzugänglich und unbekannt geblieben wären. Selbst ein Grieche und Theologe steht Verf. den Personen, die er behandelt, nicht fremd gegenüber; er kennt ihre Denkweise, kann somit ihre Lehren und Ideen leichter erfassen und klarer darstellen. Es ist auch sehr instruktiv zu lesen, wie die heutige griechische Kirche über diese Streitigkeiten denkt und urteilt. In Fragen vom Unterschied der *οὐσία* und *ἐνέργεια* in Gott, von der Heiligung des Menschen, von den Tugenden usw. steht sie ganz auf dem dogmatischen Standpunkt des Palamas; schon daraus ergibt sich, daß diese Streitigkeiten kein einfaches Mönchsgezänk gewesen sind. Wenn auch der Verf. nicht aus den ersten und zuverlässigsten Quellen geschöpft hat, so bietet sein Werk doch viele Anregung für diese Fragen und ist für den fernerstehenden Abendländer von großer Wichtigkeit; es darf bei Behandlung der Geschichte der griechischen Kirche des 14. Jahrh. nicht unberücksichtigt gelassen werden.[1])

Leider wird man beim Lesen durch die vielen Druckfehler gestört.

Krakau. Karl Ranoschek S. I.

E. A. Wallis Budge, Coptic Biblical texts in the dialect of Upper Egypt, edited. With ten plates. London, printed by order of the trustees (British Museum) 1912. LXXXV, 349 S. 8⁰.

Budge bietet in saïdischem Texte: 1. die Bücher Deuteronomium, Jona, Apostelgeschichte nach dem alten Papyrus or. 7594 in London; 2. die Offenbarung des Johannes nach der jungen Londoner Papierhandschrift or. 6803. Von den zwei ungleichartigen Stücken verdient das erste besondere Aufmerksamkeit: am Ende der Apostelgeschichte steht ein Vermerk in flüchtigen griechischen Buchstaben, der von Kennern in die Zeit um 350 oder früher gesetzt wird. Unsere Handschrift ist nun schwerlich die Urschrift des saïdischen Übersetzers. Der Herausgeber kommt so zu dem Schlusse, daß die saïdische Übersetzung der Bibel spätestens in das dritte Jahrhundert gehört. Mir ist der Schluß zweifelhaft. Man kann das Dasein des Papyrus auch dann gut er-

1) Es ist gewiß angezeigt, durch eingehende Monographien das notwendige Material für eine allgemeine Darstellung des Hesychastenstreites und der Hesychastenaskese vorzubereiten. Referent wird im Laufe dieses Jahres eine Monographie über den Patriarchen Philotheos von Konstantinopel, den intimen Freund des Palamas und eifrigen Vorkämpfer seiner Askese, veröffentlichen.

klären, wenn die Übersetzung erst unter Pachom entstand. Eine Bibelübersetzung wurde gewiß von Anfang an gern vervielfältigt. Überdies sind die paläographischen Gründe nicht zwingend: ein so erfahrener Kenner, wie H. Hyvernat, hält es für geboten, hier mit einem sicheren Urteile zurückzuhalten. Textkritisch sind Budges Handschriften nicht sonderlich wertvoll. Die Apostelgeschichte besaßen wir schon saïdisch. Und von der Offenbarung haben wir gar die schöne, alte Berliner Handschrift. Wertvoller sind die alttestamentlichen Texte. Kanonsgeschichtlich bemerkenswert ist der Inhalt des Papyrus: die eigentümliche Zusammenstellung von 5. Mose und Jona. Doch auch das hat seine Parallelen (die Straßburger Hs des 1. Klemens). Die Arbeit des Herausgebers ist nicht immer einwandfrei. Von der Einleitung könnte die Hälfte fehlen. Allgemeine Bemerkungen über die Kopten sucht man in einem solchen Buche nicht (S. LXXII). Und die Nilinsel Tabenna hätte Budge im eigenen Interesse besser verschwiegen (S. LXXX). Der Abdruck der Texte ist nicht ganz zuverlässig: das zeigt ein Vergleich mit den beigegebenen Faksimiles. Auch die Worttrennung läßt zu wünschen übrig.

Kiel. Leipoldt.

J. Dahlmann S. J., Die Thomas-Legende und die ältesten historischen Beziehungen des Christentums zum fernen Osten im Lichte der indischen Altertumskunde. Freiburg i. B., Herder 1912. IV, 174 S. 8⁰. 3 *M*. [Erschien auch als 107. Ergänzungsheft zu den Stimmen aus Maria-Laach.][1])

Auf Cunninghams numismatische Forschungen gestützt hatte Alfr. v. Gutschmid bereits 1864 (Kl. Schr. II 332—394) einzelne Namen der Thomas-Akten als dem indoparthischen Reich im 1. christlichen Jahrhundert angehörig erwiesen; S. Lévi hatte 1897 diese Nachweise erweitert. In der Erzählung sah v. Gutschmid eine buddhistische Missionslegende, die von den Christen übernommen und auf den Apostel übertragen worden sei. Ref. behandelte sie als „Roman“ (Deutsche Rundschau 1902, 87—105). J. Rendel Harris versuchte die Zuweisung Indiens als Missionsgebiet an Judas Thomas „den Zwilling“ aus der Zodiakal-Geographie der Gelehrten Edessas zu verstehen. Aber immer wieder erhoben sich Stimmen für die Geschichtlichkeit (u. a. Bischof Medlycott, 1905), die dabei meist an die südindische Kirche der Thomas-Christen als Stiftung des Apostels dachten. Im Gegensatz hierzu will der Verf. der vorliegenden, auf einem zu Tokyo in der englischen Botschaft vor der Asiatic Society of Japan gehaltenen Vortrag beruhenden Schrift als historischen Kern die Erinnerung an eine Missionswirksamkeit des Apostels in dem nordindischen, damals von einer skythischen Dynastie beherrschten Reiche von Gandhara, das durch seine eigenartige Kunst neuerdings berühmt geworden ist, nachweisen. Er geht vorsichtig zu Werke: er erkennt an, daß die Thomas-Akten erst im 3. Jahrhundert zu Edessa im Kreise des Bardesanes entstanden sind, daß sie viele legendäre Züge enthalten: in der Tat dürften alle Fortschritte der indischen Archäologie nicht dazu führen, daß der Kaufbrief, den sich Christus von Gundaphors Agenten Abbanes über seinen Sklaven Thomas ausstellen läßt, oder aber der Palast, den Thomas dann in Indien für Gunda-

1) Warum ist darüber nichts vermerkt? Einzig die Doppelpaginierung weist auf das Erscheinen in einem Sammelwerk hin.

phor baut, wiedergefunden werden — der Palast war ein himmlischer, aus Almosen errichtet! Aber auch alle die interessanten Mitteilungen, die D. aus römischen Seefahrerberichten über den Schiff- und Handelsverkehr zwischen Ägypten und den Häfen Nord- wie Südindiens macht, alles was er über den Einfluß der hellenistischen Kunst des römischen Reiches auf die indische Kunst am Hofe von Peschāwar (Gandhara) beibringt, beweist doch nicht, daß die „Künstlerfahrt“ des Apostels Thomas an den Hof des Königs Gundaphor auf einer geschichtlichen Reminiszenz an eine Mission dieses Jüngers Jesu im indoskythischen Reich beruht. Speziell der Haupttrumpf, daß der durch Münzen und eine Inschrift gerade für die apostolische Zeit sichergestellte Name des Königs Gundapharna nirgends in griechisch-römischer Literatur erhalten ist außer in unsern Akten, beweist nichts: er kann jeden Tag wieder auftauchen, wenn uns irgendwelche verlorenen Ἰνδικά römisch-griechischer Historiker oder Geographen wiedergeschenkt werden. Daß man um 200 in Edessa über diese Dinge mehr wußte, als wir heute feststellen können, ist gewiß nicht verwunderlich.

Für den 2. Teil der Thomas-Akten gibt auch D. einen starken Anachronismus zu: den König Misdeos, unter dem Thomas das Martyrium (übrigens in einem Nachbarreich von Gandhara) erlitten haben soll, identifiziert er mit dem König Vāsudeva, auf Münzen βαζοδεο, der einer parthischen Dynastie angehörig, um 200 in Gandhara regierte; in Siphor = Setapharna sieht er einen Satrapen dieses Königs, der an der Küste in Kalamine = Kalyāna am Fuß der Gats-Berge waltete: aus der Tatsache, daß der Leichnam des Apostels durch Vermittelung dieses parthischen Satrapen nach Edessa kam, sei die Martyriumslegende erwachsen.

Was aber die Hauptsache ist: durch alle Zeugnisse, vornehmlich die der Kunstarchäologie, auf die D. so großes Gewicht legt, steht fest, daß das Reich Gundapharnas ganz beherrscht war vom Buddhismus: christliche Einflüsse sind trotz der Ähnlichkeit mit Katakombenmalerei und altchristlicher Sarkophagplastik nicht zu erweisen. D. selbst gesteht S. 143: „mochte das bescheidene Saatkorn des christlichen Glaubens, das von ihm (Thomas) ausgestreut worden war, auf diesem Boden durch den längst daselbst üppig emporwuchernden buddhistischen Kultus auch bald erstickt werden“. Man fragt sich, was die nackte Tatsache einer ergebnislosen apostolischen Mission in Indoskythien — alles was die Thomas-Akten interessant macht, ist ja legendär — für eine Bedeutung haben kann? Da zeigt sich S. 164, daß es letztlich auf die apostolische Gründung des heutigen Bischofssitzes von Bombay abgesehen ist — zu dem von Peschāwar im Kabultal, über Kalamine-Kalyāna an der Indusmündung, über die dessen Stelle im Mittelalter einnehmende Handelsstadt Tana sehr geschickt übergeleitet wird. Auch die südindische „Tradition“, die zunächst eifrig bekämpft war, muß schließlich noch ihr Zeugnis für diese Kombination ablegen: die Ausbreitung des Christentums nach Malabar und Koromandel wird in Zusammenhang gebracht mit der Ausdehnung des parthischen Einflusses auf diese Teile Südindiens; auch die Kunst von Amarāvatī soll unter dem Einfluß der Gandhara-Kunst stehen, alles Kombinationen, die zwar interessant, aber keineswegs beweisend sind.

So vorsichtig sich diese mehrfach auf Bernheim, Lehrbuch der historischen Methode, verweisende Kritik gibt, so eindrücklich der Verf. seine Hauptthesen durch immer erneute Wiederholung dem Leser zu machen weiß, so lehrreich die großen kulturgeschichtlichen Beziehungen sind, die er vorführt,

so dankenswert besonders die Mitteilungen aus neuerer anglo-indischer Literatur: — davon, daß die Thomaslegende hier durch die indische Altertumskunde in das helle Licht der Geschichtlichkeit gerückt wäre, kann nicht die Rede sein.

Breslau. v. Dobschütz.

Otto Hoppmann, De catenis in Proverbia Salomonis codicibus Vaticano gr. 1802 et Berolinensi Phillippico gr. 1412 traditis. Dissertatio inauguralis. Jena (H. Pohle) 1911. 39 S.

Der Verfasser vergleicht in scharfsinniger Weise zwei von den fünf Klassen der Proverbienkatene, die Karo und Lietzmann in ihrem verdienstvollen Katenenkatalog aufgestellt haben, nämlich die erste nach der im Titel genannten Hs B saec. 16 (diese Klasse ist am zahlreichsten in den Hss vertreten) und die dritte, die nur in der Vatikanischen Hs (saec. 12) vorliegt. Er stellt zunächst fest, daß beide Katenen, von denen V viel mehr Scholien bietet als B, in einem nahen Verwandtschaftsverhältnis stehen. Dieses kommt allerdings nicht dadurch zum Vorschein, daß die Scholien von V in identischer Form, aber kleinerer Anzahl in B wiederkehrten (die Zahl der beiderseits aufs Wort übereinstimmenden Scholien ist gering), sondern dadurch, daß die Scholien von B in ihrer großen Mehrheit eine Scholiensammlung voraussetzen, deren ausführlichere Gestalt in V vorliegt. Nun besitzt jede der beiden Katenen ein Sondergut, das bei B aus etwa 94 Scholien besteht, die in V fehlen. B muß somit eine von der durch V repräsentierten verschiedene Quelle benutzt haben. Diese Quelle hat der Verfasser nur zum Teil ermitteln können durch die Beiziehung eines Exemplars der 2. Klasse der Proverbienkatene in dem Monac. gr. 131 saec. 16, in der ungefähr 30 von jenen 94 Scholien stehen. Er stellt daher die Hypothese auf, daß V und B zum größten Teil auf eine und dieselbe primäre Proverbienkatene zurückgehen und zwar so, daß V diese primäre Katene ziemlich genau ausschrieb und B einen Auszug dieser aus der primären Katene geflossenen „amplissima catena" darstellt, deren Verfasser die 2. Klasse der Proverbienkatene benutzte unter Hinzufügung von eigenen Erklärungen.

Diese Hypothese stimmt wesentlich mit der von M. Faulhaber (Hohelied-, Proverbien- und Prediger-Katenen, Wien 1902, S. 74 ff.) überein, mit dem Unterschiede, daß hier jene primäre Proverbienkatene mit V (= Typus A) gleichgestellt und mit den *'Εκλογαί* Prokops identifiziert wurde. B ist bei Faulhaber der Typus C der Proverbienkatenen, der teils auf V, teils auf ein Zwischenglied zurückgeht, das durch den Monac. gr. 131 u. a. Hss repräsentiert und mit der *'Επιτομὴ ἐκλογῶν* Prokops identifiziert wird. Zu dieser strengeren Filiation der den 3 Typen Faulhabers entsprechenden 3 Klassen der Proverbienkatenen äußert sich Hoppmann nicht näher. Es muß abgewartet werden, ob sie durch eingehende Analysen aller einzelnen Hss von Proverbienkatenen bestätigt wird. Gegen sie spricht die Tatsache, daß die Scholien von V in den beiden anderen Klassen, die jetzt näher untersucht sind, nur ausnahmsweise denselben Autoren zugeschrieben werden. Hoppman gibt S. 27 f. die Liste der Autoren, denen Scholien zu den ersten 3 Kapiteln der Proverbien zugeschrieben werden. Sie zeigt, daß auf 50 Scholien die beiderseitigen Lemmata nur für 7 übereinstimmen. Ein solches Auseinandergehen kann nicht auf den zufälligen Verwechslungen der Lemmata, wie sie in allen Katenen vorkommen, zurückgeführt werden, sondern muß absichtlich sein. Ist das aber

der Fall, wie kann an einem so nahen Verwandtschaftsverhältnis zwischen V und B (bzw. den Typen A, B und C) festgehalten werden? Auf diese Frage antworten weder Faulhaber noch Hoppmann.

Durch den Tatbestand (vorausgesetzt, daß B die 2. Klasse der Proverbienkatene richtig darstellt und mit seinen Lemmata nicht allein steht) wird nun aber das Vertrauen auf die Zuverlässigkeit der Lemmata von V stark erschüttert. Dazu kommt, daß nur die Basilios-Scholien in bezug auf die Zuverlässigkeit ihrer Zueignung an Basilios v. Käsarea an der direkten Überlieferung geprüft werden können. Der Vergleich der 57 Basiliosscholien in V führte aber Hoppmann zu dem recht ungünstigen Resultate, daß nur 11 in der Predigt des Basilios *Εἰς τὴν ἀρχὴν τῶν Παροιμιῶν* (1, 1—3, 33) stehen. B schneidet insofern besser ab, als von den 13 Basiliosscholien zu Prov. 1, 1—3, 33 mehr als die Hälfte, nämlich 7, in der Predigt des Basilios stehen, wobei zu bedenken ist, daß von sämtlichen Basiliosscholien von V nicht weniger als 53 innerhalb Prov. 1, 1—3, 33 stehen. Angesichts dieser Resultate wird man sehr bezweifeln müssen, daß die Fragmente von Hippolyt, Apollinaris, Didymos und Joh. Chrysostomos, die A. Mai, Pitra und H. Achelis aus V ediert haben, echt seien. Es kommt noch hinzu, daß V mit dem Lemma *συ'* nicht weniger als 357 Scholien ausstattet, von denen manche in B wiederkehren, hier aber entweder anonym stehen oder andere Lemmata (z. B. Origenes, Polychronios, Didymos, Basilios) haben. Jenes Lemma kommt aber in keiner anderen Katene vor, weder zu den Proverbien noch zu einem anderen Buche des A. oder N. T. Das Rätsel, das es infolgedessen bedeutet, konnte noch nicht mit Sicherheit gelöst werden. Der Vorschlag von Faulhaber *Συμμάχου* zu lesen ist nicht übel, wird aber erst dann eine Lösung darstellen, wenn die betreffenden Scholien gedruckt sein werden und sich aus inneren Gründen herausstellen wird, daß sie einem und demselben Autor gehören. Sodann müßten sämtliche byzantinische Theologen, die den Namen Symeon führen, ebenfalls gedruckt sein, bevor die Möglichkeit *Συμεῶνος* zu lesen vollständig ausgeschlossen werden kann. Der Asketiker Symeon Monachos (der übrigens ediert ist, aber von dem Herausgeber Paisios, Athen 1873, unrichtig mit Symeon dem Metaphr. identifiziert wurde) kommt nicht in Betracht; ebenso wenig Symeon der jüngere Stylite († 596), wie schon die Überschriften seiner unedierten 30 *λόγοι* (bei Lambros, Catalogue of the greek manuscr. on Mount Athos I, 138) zeigen. Es bleibt somit von den mir bekannten Trägern des Namens nur Symeon der jüngere Theologe übrig, der aber erst dem 11. Jahrh. angehört. Noch wichtiger als die Feststellung des Namens dieses Scholiasten ist die Bestimmung seiner Lebenszeit. Faulhaber (S. 94) verlegt ihn in das 5. Jahrh. Ich halte das nicht für wahrscheinlich, zumal wenn es richtig ist, daß er den Kommentar des Joh. Chrysostomos zu den Proverbien ausgeschrieben hat.

Ebenso ungünstig ist das Resultat der Untersuchung der beiden Katenen auf die Zuverlässigkeit des Textes ihrer Scholien. Auch hierfür ist der Vergleich mit der direkten Überlieferung ausschlaggebend. Dieser war aber Hoppmann nur möglich für 2 Fragmente des Isidoros Pelusiotes (in V), eine Stelle aus der 30. Rede Gregors v. Nazianz (in V und B) und die oben erwähnten Basiliosscholien. Für Isidoros ist der ursprüngliche Wortlaut in V vollständig preisgegeben; für Gregor ergibt sich das Resultat, daß V und B in dem vom Originaltext abweichenden Wortlaut ihrerseits übereinstimmen (S. 32). Was die Basiliosscholien betrifft, so sind nur zwei derselben beiden Katenen ge-

meinsam. Für diese ist B im Vorteil. Für diejenigen, die nur je einer Katene angehören, ist umgekehrt V besser als B.

Ziehen wir das Fazit der ganzen Untersuchung, so gelangen wir zu dem unerfreulichen Resultate, daß die Proverbienkatenen der patristischen Forschung einen weit geringeren Dienst zu leisten geeignet sind, als man es wünschen möchte, und zwar sowohl in bezug auf die Gewinnung von bisher unbekannten echten Fragmenten aus Väterschriften als für die patristische Textkritik. Es ist nicht wahrscheinlich, daß die weitere Erforschung der Proverbienkatenen dieses Fazit wesentlich günstiger gestalten wird. Trotzdem ist diese sehr erwünscht; denn die Verhältnisse der Proverbienkatenen lassen sich erst auf Grund der Untersuchung sämtlicher Hss definitiv aufhellen. Hierfür ist es vor allem nötig, das Symeon- oder Symmachos-Rätsel zu lösen. Als Voraussetzung dazu gehört aber nebst der Ausgabe der *Συ'*-Scholien die Konstatierung, wie weit ihre Überlieferung über das 12. Jahrh. zurückgeht. Mögen diese weiteren Forschungen mit derselben Akribie und Gewissenhaftigkeit geführt werden, die Hoppmanns Untersuchung auszeichnen.

Straßburg. A. Ehrhard.

Catenenstudien, herausgegeben von **Hans Lietzmann** 2: Die Catene des Vaticanus graecus 1802 zu den Proverbien analysiert von **Otto Hoppmann**, Leipzig, J. C. Hinrich'sche Buchhandlung 1912. VII, 73 S. Querfolio in Autographie. 10 *M*.

Diese erste Fortsetzung des wichtigen Unternehmens hat dieselbe Anlage wie das erste Heft, über das ich B. Z. XX 261—263 ausführlich berichtet habe. In der Vorbemerkung resümiert Hoppmann die Resultate seiner Inauguraldissertation (vgl. oben S. 174 ff.) und gibt überdies die Lektionentabelle für die Fastenzeit vom Montag der ersten Woche bis zum Freitag vor Palmsonntag, so wie sie in V und B steht. Er hat mit Faulhaber richtig erkannt, daß diese Lektionentabelle sich nicht auf die Katene, sondern auf den Text der Proverbien bezieht, und über Faulhaber hinaus gesehen, daß es sich nicht um Lektionen für beliebige 6 Wochen handelt, sondern für die 6 Wochen der Fastenzeit. Es ist aber nicht notwendig, die von Hoppmann mit Recht geforderte Untersuchung über die Perikopensysteme abzuwarten, um über diese Lektionentabelle ins klare zu kommen. Ein Blick in die liturgischen Typika der griechischen Kirche genügt, um zu sehen, daß eben diese Lektionen aus den Proverbien (nebst solchen aus der Genesis) für den Abendgottesdienst an den 5 ersten Tagen der 6 Fastenwochen (bis zur „großen Woche") vorgeschrieben waren. Das Typikon der Sophienkirche in Kpel (herausg. von A. Dmitrievski, Beschreibung der liturg. Hss des rechtgläubigen Ostens I, Typika, Kiev 1895, S. 113 ff.) gibt den Anfang einer jeden Lektion an und diese Anfänge stimmen mit der Lektionentabelle Hoppmanns überein bis auf einige Abweichungen: die Lektion für den Dienstag der 3. Woche beginnt Prov. 8, 32, die für den Dienstag der 6. Woche (*τῶν βαΐων*) Prov. 19, 16, die für den Freitag derselben Woche Prov. 24, 77. Das Typikon der Sophienkirche zeigt auch, daß bei den Lektionen 16—20 der Tabelle Hoppmanns nicht *τῇ β' τῆς με' ἑβδομάδος* etc. zu lesen ist, sondern *τῇ β' τῆς μέσης ἑβδομ.* etc. (die 4. Woche = Mittfasten!). Hoppmann hat richtig vermutet, daß das Wort *τέλος* in B das Ende der jeweiligen Lektion angeben soll. Für das bloß vier-

malige Vorkommen von τέλος in V, das niemals mit einem Lektionsschluß zusammentrifft, liegt die Erklärung wohl darin, daß damit für die langen Lektionen Prov. 16, 17ᵇ—17, 17ᵃ (am Donnerstag der 5. Woche); 17, 17ᵇ—19, 12 (am Freitag derselben Woche); 19, 13—21, 2 (am Montag der 6. Woche) und 21, 23—23, 14 (am Mittwoch derselben Woche) eine Ruhepause für den Lektor angegeben ist, die Prov. 16, 33; 18, 4; 19, 22 und 22, 4 einzutreten hatte. Es fehlt allerdings das τέλος innerhalb der zwei letzten und längsten Lektionen am Donnerstag und Freitag der 6. Woche. Bei einer so jungen Hs, die zudem eine Katenenhs ist, kann darauf kein Gewicht gelegt werden. Ich bemerke noch, daß das Typikon der Sophienkirche für die Samstage und Sonntage der Fastenzeit überhaupt keine Lektionen angibt. Das hängt mit der Ausnahmestellung dieser beiden Tage in der Fastenzeit zusammen, die auch durch das Typikon der Laura des hl. Sabas bei Jerusalem bezeugt wird.

Das Namenverzeichnis der in der Katene genannten Autoren weist (abgesehen von Aquilas und Theodotion) 13 Kirchenschriftsteller auf. In bezug auf die Zahl der Scholien steht der rätselhafte Συ' an erster Stelle mit 357 Scholien; als zweiter folgt Origenes mit 342, als dritter Johannes Chrysostomos mit 327 Scholien, als vierter Prokopios, dem 149 Scholien zugeschrieben werden, obgleich er erst mit Prov. 24, 74 einsetzt. In weitem Abstand folgen Didymos (77 mal), Basilios (57 mal), Apollinaris (39 mal), Hippolyt (29 mal). Nur sporadisch sind die übrigen 4 Autoren vertreten; Isidor v. Pelusion und Olympiodor je 2 mal, Gregor der Theologe und Julian je 1 mal.

Die Tabellen weisen gegenüber denen des 1. Heftes die glückliche Neuerung auf, daß eine Kolumne der Angabe der Kapitel- und Verszahl des Proverbientextes nach der Septuaginta-Ausgabe von Swete gewidmet ist. Die 7. Kolumne gibt die Parallelstellen im Kodex B (Berol. Phill. gr. 1412, vgl. oben S. 174), auch wenn sie nur wenig an V anklingen. Aus dieser Kolumne ist zugleich zu ersehen, daß die Gesamtzahl der Scholien in B sich auf 1104 beläuft, während der V. 1768 bietet (Faulhaber S. 79 hatte die Zahl 1795 angegeben). Mit dieser Analyse ist eine sichere Basis für die Untersuchung der übrigen Proverbienkatenen geschaffen. Es freut mich, daß Lietzmann in seinem Vorwort die Berechtigung meines Wunsches (vgl. B. Z. XX 263) nach Reproduktion wenigstens einer Seite der analysierten Hss anerkennt und die Erfüllung desselben in Aussicht stellt.

Straßburg. A. Ehrhard.

Hubert Starck, Theodoros Teron. Textkritische Ausgabe der vormetaphrastischen Legende. Münchener Dissertation. Freising 1912, Druck von F. P. Datterer. XI, 74 S. 8⁰.

Als Frucht einer der letzten Anregungen des Begründers der B. Z. erhalten wir von einem Schüler Krumbachers eine mit großer Sorgfalt hergestellte textkritische Ausgabe des alten Theodorosmartyriums, dessen Editio princeps erst vor einigen Jahren erschien. Während Delehaye, unter Verzicht auf eine eigentlich kritische Ausgabe, den Text derselben auf Grund der codd. Paris. gr. 1470 a. 890 und 520 saec. 10—11 in den Légendes grecques des Saints Militaires, Paris 1909, S. 127—135 mitgeteilt hatte, beruht die neue Ausgabe auf 11 Hss, von denen die älteste (Angelican. gr. 106) allerdings

nur aus 2 Unzialfolien saec. 9 besteht, von denen das eine einen Teil des Martyriums bietet (= S. 43, 7—48, 4), während das zweite zu dem Enkomion des Chrysippos von Jerusalem auf Theodoros Teron gehört (vgl. B. Z. XXI 616). Starck erwähnt noch weitere 16 Hss, konnte aber nur für einen Teil derselben feststellen, daß sie das alte Martyrium enthalten. Ich kann hinzufügen, daß dies auch für Cod. Bodleian. Miscell. gr. 229 (S. 9 f.) der Fall ist. Nach den Anfangs- und Schlußworten zu urteilen, ist der Text dieser jungen Hs nahe verwandt mit dem cod. Paris. gr. 520 (R); denn er beginnt mit den Worten *Πρὸ δέκα καλανδῶν μαρτίων*, die nur R bietet und schreibt mit diesem: *ἐξαπέστειλαν εἰς πᾶσαν τὴν ὑπ' οὐρανὸν* (+ *βασιλείαν* R) *ὥστε πάντα — θρησκείαν*. Das Desinit ist vollständig identisch mit dem von R, der hier ganz allein steht unter den von Starck kollationierten Hss. Was die Athoshss betrifft, die Starck nach dem Katalog von Lambros angibt (S. 10 f.), so kommt für das alte Martyrium nur Athous 1877 (Philotheu 113) in Betracht. Das Incipit fol. 55 ist allerdings ganz abweichend: *Μαξιμιανὸς καὶ Μαξιμῖνος βασιλεῖς ἐναγεῖς καὶ παμμίαροι τῇ τοῦ διαβόλου μέθῃ καὶ πλάνῃ* . . ., ist aber wohl nur eine Erweiterung der Anfangsworte S. 38, 1 f.: *Μ. κ. Μ. οἱ βασιλεῖς ὑπὸ τοῦ διαβόλου κρατούμενοι.* Das Ende lautet: *μνήμη αὐτοῦ κατ' ἔτος ἐπιτελεῖται εἰς δόξαν θεοῦ παντοκράτορος καὶ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος. ἐτελειώθη ὁ ἅγιος τοῦ Χριστοῦ μάρτυς Θεόδωρος μηνὶ φεβρουαρίῳ κ' ἐπὶ τῆς βασιλείας Μαξιμιανοῦ καὶ Μαξιμίνου· καθ' ἡμᾶς* . . . ., und ist in ganz identischer Form im Apparat der Starckschen Ausgabe nicht vertreten. In dem Cod. Athous 3677 (Dionys. 143) ist nicht Theodoros Teron, sondern Theodoros von Perge in Pamphylien (z. 21. April) vertreten. Der Theodorostext in den übrigen Athoshss, die Starck angibt, ist der metaphrastische. Über eine Athoshs, den Cod. Ath. 4778 (Iberon 658) kann ich keinen Aufschluß geben, da sie (infolge der neuen, von Lambros abweichenden Numerierung der Hss in dem neuen Bibliotheksraum) von dem Hypobibliothekarios nicht gefunden wurde. Es ist aber sehr wahrscheinlich, daß diese junge Hs (saec. 15) den metaphrastischen Text enthält. Von den 27 Hss Starcks sind somit sicher 6, wahrscheinlich 7 zu streichen. Diese Verminderung wird aber aufgewogen durch den Zuwachs von Hss des alten Theodorosmartyriums, den ich andern Ortes buchen werde.

Das Ideal der textkritischen Ausgabe eines hagiographischen Textes fordert ganz sicher die Untersuchung sämtlicher bekannter Hss, in denen dieser Text überliefert ist; denn die Erfahrung lehrt, daß jede Hs zu einer neuen Einsicht in die Geschichte des Textes und in seine ursprüngliche Gestalt führen kann. Ist nun dieses Ideal hier auch nicht erreicht, so wird der Herausgeber doch Recht haben, wenn er behauptet, durch die von ihm beigebrachten Textzeugen seien die Lesarten so gesichert, daß sich das Resultat auch bei der Erschließung der noch unbenützten Hss kaum mehr wesentlich ändern wird. Der Stammbaum, den er S. 34 für die von ihm untersuchten Hss aufstellt, beruht auf einer sorgfältigen Untersuchung ihres Verwandtschaftsverhältnisses (S. 11—37), die ihn eine Teilung der Überlieferung in zwei Zweige annehmen ließ, deren unterscheidendes Merkmal das Drachenwunder ist, das in dem zweiten fehlt. Der erste besteht nur aus 3 Hss: Paris. gr. 1470 (A), Paris. gr. 1173 A saec. 12 (Q) und Angelic. gr. 81 saec. 12 (An). Da nun die letztere das Drachenwunder in einer viel ausführlicheren Form bietet (S. 59 f.) als die zwei anderen, und da anderseits Starck das Drachenwunder mit Dele-

haye als nicht ursprünglich betrachtet, so wäre es m. E. richtiger gewesen An an das Ende des 1. Zweiges der Überlieferung zu stellen (S. 35). Erfreulich ist das Resultat dieser Untersuchung, daß der von Delehaye zugrunde gelegte Paris. gr. 1470 sich im wesentlichen als die beste Hs bestätigt hat. Delehayes Text hat indes viele Verbesserungen erfahren. Ich halte es für sehr richtig, daß Starck zu dem Texte einen positiven Apparat gegeben hat, d. h. alle Varianten angibt mit Ausnahme der rein paläographischen und der für den Text wertlosen Sondervarianten des Cod. Vindob. hist. gr. 61 saec. 13. Sehr willkommen sind auch seine kritischen Bemerkungen zum Texte (S. 61—73), in denen er für alle wichtigeren Fälle seine Textgestaltung rechtfertigt. Außer den Texteszeugen hat er dabei auch die von Delehaye und Franchi de' Cavalieri nachgewiesenen Quellen des Martyriums herangezogen. Der griechische Text des Theagenesmartyriums liegt nun auch vor (ediert von P. Franchi de' Cavalieri, Note agiografiche, Studi e Testi 24, Rom 1912, S. 180ff.) und es spricht für die Vorzüglichkeit der methodischen Schulung Starcks, daß in den meisten Fällen, in denen er sich auf den lateinischen Text der Passio Theagenis stützte, um eine Lesart zu bevorzugen, sein Text durch den griechischen Theagenestext bestätigt wird. Interessant ist der Fall S. 48, 7, wo er sich durch die lateinische Theagenespassio nicht dazu verleiten ließ zu schreiben: (*οὐγκίαν ἄρτου καὶ κράσιν ὕδατος*) *δοῦναι* (oder *δίδοσθαι*) *αὐτῷ* mit den Hss des zweiten Zweiges statt *λαμβάνειν τὸν μακάριον* mit den Hss des ersten Zweiges, obgleich es durch *dari ei* des lateinischen Theagenestextes gestützt schien, mit der Begründung, daß die Änderung in *δοῦναι αὐτῷ* viel leichter anzunehmen sei als umgekehrt, und daß außerdem *λαμβάνειν* ganz leicht mit *dari* übersetzt sein könne. In dem griechischen Theagenesmartyrium heißt es in der Tat: *οὐγκίαν ἄρτου καὶ κράσιν ὕδατος λαμβάνειν τὸν μακάριον* (ed. Franchi S. 183, 20f.). Dieselbe schöne Bestätigung der Textkonstituierung *καὶ ἀνέστη καὶ ἦλθε* S. 47, 7f. gegen *ἀναστὰς ὁ δικαστὴς ἦλθε* der meisten Hss und: *illc surgens mox cucurrit* des lateinischen Theagenestextes bringt das griechische Martyrium des Theagenes ed. Franchi S. 183, 10 (nach der besseren Hs). — Möge uns Starck mit noch anderen textkritischen Ausgaben griechischer Martyrien beschenken. Der erste Wurf ist vorzüglich gelungen.

Straßburg. A. Ehrhard.

Willy Hengstenberg, Der Drachenkampf des heiligen Theodor. Oriens Christianus N. S. 2 (1912) 78—106; 241—280.

Diese sorgfältige Studie verfolgt das Ziel, die verschiedenen Formen, unter denen das Motiv des Drachenkampfes in den gedruckten Legenden Theodors auftritt, zu sammeln und zu gruppieren, um auf Grund dessen Klarheit zu schaffen über das Alter und die innere Entwickelung des besagten Motives. In zweckmäßiger Weise gruppiert H. die Texte um die 3 Namen, unter denen sie gehen, Theodoros Teron, Theodoros Stratelates und Theodoros Anatolius. Für die beiden ersten (der dritte ist bisher nur in koptischen Texten vertreten) hat er neben den griechischen und lateinischen (diese für Theod. Stratel.) auch die orientalischen Texte herangezogen, was besonders zu begrüßen ist. Diese getrennte Untersuchung der einzelnen Textgruppen ist methodologisch richtig, wenn es sich auch bei den 3 Märtyrern namens Theodoros um eine und dieselbe Persönlichkeit handelt. Die Resultate, zu denen der Verfasser gelangt,

faßt er S. 277—280 selbst zusammen, m. E. etwas zu kurz; denn man möchte gern in dieser Zusammenfassung alle Texte (es sind deren nicht weniger als 21) in ein bestimmtes genealogisches Verhältnis zu einander gestellt sehen, soweit dies wenigstens beim jetzigen Stadium der Theodorosforschung möglich ist.

Das Hauptresultat ist, daß das Motiv des Drachenkampfes ursprünglich nichts mit der ältesten Legende des Theodoros Teron zu tun hat, sondern eines jener Motive ist, mit denen die Legende des Theodoros Teron zu derjenigen des Theodoros Stratelates erweitert wurde. Die älteste Form des Kampfes sei diejenige gewesen, in der Theodoros Stratelates die Stadt Euchaïta von einem göttlich verehrten Drachen, dem Menschenopfer dargebracht wurden, befreit und dadurch für das Christentum gewonnen habe. Diese Form ist am frühesten bezeugt durch die koptischen Akten des Theodoros Stratelates, die von einem Genossen desselben, namens Dionysius Draconarius, verfaßt sein wollen (ed. aus Cod. Vatic. copt. 66 saec. 10 = BHO 1166). Die Form des Kampfes in den griechischen Abgar-Akten sei später entstanden und habe, was wir durch die lateinische Übersetzung derselben durch den Subdiakon Bonitus von Neapel (9. Jahrh.) erfahren, früher eine reichere Fassung gehabt als diejenige, die in griechischen Hss des 10. und 11. Jahrh. vorliegt. Sie unterscheide sich wesentlich von der ältesten Form dadurch, daß sie von allem Anfang an einen folkloristischen Charakter an sich trug. Diesen Charakter besitzt nun aber auch der Drachenkampf in der Legende des Theodoros Teron, in der das Motiv seit dem 9. Jahrh. bezeugt sei. Wenn der Verfasser es als eine offene Frage bezeichnet, in welcher Legende sich die vorletzte Entwickelung vollzogen hat (das letzte Stadium bezeichnet Symeon der Metaphrast), so hängt dies damit zusammen, daß die Überlieferung der beiden Zweige der griechischen Legende noch nicht genügend aufgehellt ist.

H. hat den richtigen Weg dazu betreten durch seine Hypothese von einem Volksbuch über Theodoros, das er als Vorlage sowohl des Kontakions des (Pseudo?) Romanos auf Theodoros als des *Βίος πρὸ τοῦ μαρτυρίου* (ed. Delehaye, Saints Militaires, S. 183 ff.) postuliert (S. 99 f.). Er ist aber durch die Konzentrierung seiner Aufmerksamkeit auf den Drachenkampf auf diesem Wege stehen geblieben. Geht man ihn konsequent weiter, so eröffnet sich ein sehr lehrreicher Ausblick auf die Entwickelung der Theodoroslegende. Wie bei der Georgslegende, so verlangt das Volksbuch als Gegenstück einen Normaltext. Ist es zu gewagt, diesen in dem sog. alten Martyrium des Theodoros Teron (vgl. meine Rezension der Ausgabe desselben von H. Starck oben S. 177 ff.) zu erblicken bzw. in den Abgar-Akten Theodors des Stratelaten? Der Bejahung dieser Frage steht allerdings die Meinung Delehayes (Saints Militaires S. 23) entgegen, daß die kurze Stelle in dem alten Martyrium über den Drachenkampf eine Interpolation sei, da sie ganz lose eingefügt ist und den Zusammenhang in recht ungeschickter Weise stört. Die Beobachtung ist sicher richtig. Es gibt aber dafür noch eine andere Erklärung, nämlich die Auffassung dieser Stelle als des letzten Restes einer längeren Schilderung des Drachenkampfes, an der man Anstoß nahm und die man deshalb ausmerzte, ohne indes die Tatsache des Sieges über den Drachen, die ja doch dem Märtyrer zu hohem Ruhm gereichte, als solche preiszugeben.

Für diese Erklärung sprechen aber verschiedene Momente. Zunächst versteht man nicht recht, wie der Schreiber des Paris. gr. 1470 dazu kam, die kurze Stelle über den Drachenkampf in so ungeschickter Weise in das Mar-

tyrium hineinzustellen. H. glaubt es einem individuellen Einfall desselben zuschreiben zu müssen (S. 94). Daß es aber kein individueller Einfall war, das beweist die Konstatierung derselben Stelle in zwei anderen Hss durch H. Starck (Theodoros Teron S. 11), von denen er auch bewiesen hat (S. 29 ff.), daß sie weder voneinander noch von Paris. gr. 1470 unmittelbar abzuleiten sind. Daß die übrigen von Starck untersuchten Hss sie nicht haben, erklärt sich leichter als ihr sinnloses Eindringen in die drei genannten Codices.

Sodann ist beachtenswert, daß die dritte dieser Hs, der Codex Angelic. gr. 81, an dieser Stelle zuerst mit den beiden anderen Hss geht, dann aber, wie übrigens H. durch P. Franchi de' Cavallieri wußte (S. 83 Anm. 4), in der weiteren Erzählung des Drachenkampfes mit den Abgar-Akten des Theodoros Stratelates übereinstimmt. Nun macht aber diese Erzählung in den Abgar-Akten, wie H. sehr fein beobachtet hat, durchaus den Eindruck einer Epitome: „Namentlich die Vorgeschichte des Kampfes, die Beweggründe, die den Stratelates zu diesem bestimmten, dann auch das Verhältnis zu Eusebia und die Ereignisse, die unmittelbar dem Siege folgten, werden merkwürdig rasch erledigt" (S. 245). Man hatte allen Grund, diese Dinge rasch zu erledigen. Das zeigt die orientalische Überlieferung; denn diese hat Züge, die mit denen des Volksbuches über Georg sehr verwandt sind und in dem Normaltext über Georg gestrichen wurden. Und zwar gilt das sowohl von der Legende des Rekruten als von der des Generals. In dem armenischen Texte über den ersten beginnt nach dem Kampfe, wie der Mechitarist P. Vardanian an Hengstenberg schrieb, „eine Verwandtschaft und Liebe zwischen Eusebia und Theodoros, als ob dieser aus Eusebia geboren wäre" (S. 92). In dem grusinischen Texte wird die Drachenepisode genau wie im Armenischen erzählt und Theodor verkehrt nach vollbrachter Tat in ähnlicher Weise mit Eusebia (S. 92). In dem syrischen Text über Theodoros Stratelates ist die Erzählung noch viel volkstümlicher (S. 254—256). Das sittlich Anstößigste läßt sich gar nicht wiedergeben. Anstößig genug ist das Detail, daß, als der Drache sich auf die Lanze stürzte, die Theodoros vor der Höhle in die Erde gestoßen hatte, das Holz derselben sich entzündete und der Drache sich um die Lanze im Todeskampfe herumwand, bis Theodor im Verein mit den Leuten von Euchaïta durch Steinwürfe ihm vollends den Garaus machte. Dasselbe gilt von dem „regelrechten Zauberkunststück, bei dem sich Theodor nur in sehr geringem Maße als Kriegsheld betätigt" (S. 256). Diesem Zauberkunststück entspricht aber in der Übersetzung des Abgartextes von Bonitus eine regelrechte Beschwörung des Drachen: dreimal reitet Theodoros um die Höhle und dreimal ruft er den Drachen beim Namen (S. 251). Die koptischen Texte haben ebenso extravagante Züge. In den Akten, die den Namen des Dionysius draconarius tragen, werden, wie übrigens auch im Syrischen, dem Drachen göttliche Ehren erwiesen; jedes Jahr muß ihm ein Mensch geopfert werden und Priester verehren ihn in einem eigenen Tempel (S. 259). In dem koptischen Enkomion des Pseudo-Erzbischofes Theodor von Antiochien geht es noch bunter zu. Nach langem Kampf, als Theodor eben am Unterliegen ist, erscheint der Erzengel Michael und stößt die Lanze, die Theodor gegen den Drachen schleudert, diesem in den Kopf. Da öffnet der Drache sein Maul und ein gewaltiger Wasserstrom fließt über den Hügel; Michael aber läßt die Erde ihn schlucken. Dann gerät der Drache in Feuer, der ganze Hügel steht in Flammen usw. (S. 263 f.). Mit diesem Enkomion ist aber wiederum das griechische θαῦμα vom Raube der Mutter

Theodors durch den Drachen nahe verwandt; denn in beiden Texten braucht Theodor die Hilfe eines Engels, in beiden ergießt sich nach dem Sieg über den Drachen ein gewaltiger Wasserstrom (S. 265).

Das Gesagte berechtigt ohne Zweifel zur Fragestellung, ob wir nicht in der Theodoroslegende eine vollständige Parallele zur Georgslegende besitzen, in deren Entwickelung, wie Krumbacher nachgewiesen hat, die extravaganteste Form nicht am Ende, sondern am Anfang steht, und dem ursprünglichen Volksbuch ein purifizierter Normaltext entgegengestellt wurde. Ist das richtig, dann ergibt sich, daß der Drachenkampf im Gegensatze zur Anschauung von Delehaye und Hengstenberg ein ursprüngliches Motiv der Theodoroslegende ist und daß der Gang ihrer Entwickelung in der griechischen Überlieferung (die orientalische ist länger lebendig geblieben) nicht in einer wachsenden Ausschmückung des Drachenkampfmotives bestand, sondern umgekehrt in der fortschreitenden Eliminierung desselben, wie das auch für die anstößigen Partien der Georgslegende der Fall war. Merkwürdigerweise besitzen wir wie für die Georgs-, so auch für die Theodoroslegende ein äußeres Zeugnis für die Tatsache, daß kirchliche Kreise an ihr Anstoß nahmen. Denn gleichwie Niketas David über das Georgs-Volksbuch urteilte, es enthalte viele unsinnige Wundergeschichten und eitles Geschwätz und sei wohl vom Teufel, dem Vater der Lüge, erfunden worden, damit man glaube, Georg habe wohl niemals existiert oder sei wenigstens kein solcher Held gewesen, wie er es in Wirklichkeit war (vgl. Krumbacher, Der hl. Georg S. 181ff.), so spricht der Subdiakon Bonitus von Neapel in ähnlicher Weise über einen griechischen Theodorostext, den er durch eine ernstere Legende zu ersetzen den Auftrag bekam. Dieser gehörte zu den „quorundam passiones sanctorum martyrum rustico Achivorum stylo digestae", deren Lesung in der Kirche das hörende Volk eher zum Lachen als zur Nachahmung bewegten und die Gottes Werk zum Gespött der Leute machten (S. 248). Die Wiederfindung bzw. Rekonstruierung dieses Textes muß daher das nächste Ziel der Theodorosforschung bilden. H. hält ihn für identisch mit einer früheren Fassung der griechischen Abgar-Akten, die aber von den gedruckten Abgar-Akten sehr verschieden gewesen sein muß; denn diese sind in sehr guter Sprache geschrieben und können keinen Anstoß erregen (S. 252). Ist nun diese frühere Fassung verloren? Das läßt sich nicht von vornherein sagen, da ja die Abgar-Akten nur nach einer einzigen Hs ediert sind, während es mehr als 30 Hss gibt, die sie enthalten.

Bonitus verfaßte seine purifizierten Akten im 9. Jahrhundert. Um diese Zeit muß die ganze Entwickelung der Theodoroslegende in der byzantinischen Kirche schon längst abgeschlossen gewesen sein. Das geht aus dem (noch ungedruckten) Enkomion Niketas des Paphlagoniers, der wohl mit Niketas David identisch ist, auf Theodoros Stratelates hervor, von der Delehaye (Saints Militaires S. 35f.) spricht. Er erweckt aber eine unzutreffende Vorstellung von ihrem Inhalt, wenn er sagt, daß dieses Enkomion sich ziemlich treu an die sog. zweite Legende des Theodoros Stratelates hält. Delehaye hat diese ediert (a. a. O. S. 151ff.); die Drachengeschichte nimmt einen breiten Raum in ihr ein (S. 153—156). In dem Enkomion von Niketas fehlt aber jede Schilderung des Drachenkampfes. Er erwähnt ihn nur, um Theodoros Stratelates von seinem „Verwandten" Theodoros Teron zu unterscheiden. Jenen charakterisiert er zu Beginn seiner Rede als *ὁ καὶ τὸν δράκοντα πρότερον τὸν αἰσθητὸν τῇ αὐτοῦ πανοπλίᾳ διὰ τῆς δυνάμεως ἀπεκτονὼς τοῦ Χριστοῦ καὶ ζωῆς πάροδον*

τοῖς παροικοῦσιν Εὐχάϊτα διττῆς δεδωκώς (Paris. gr. 1180 fol. 184[v]). Im Verlaufe der Rede kommt er nur ganz kurz in einer rhetorischen Wendung darauf zurück: . . . *τίς οὕτω κατήσχυνε τὸν ἐχθρόν; ὢ τοῦ θαύματος, συντρῖψαι μὲν τὴν τοῦ δράκοντος κεφαλὴν καὶ ταύτην βρῶμα τοῖς αἰθίοψι δοῦναι πρὸς τὸν θεὸν ὑμνεῖται. οὕστινας δὲ τοὺς αἰθίοπας καὶ ὅντινα τὸν δράκοντα τοῦτον ὑποληπτέον· οἶμαι δὲ τὸν ἄρχοντα τοῦ κόσμου, τῆς τυραννικῆς ἐκτετιλμένον ἀρχῆς καὶ συντετριμμένον διὰ τοῦ Χριστοῦ, ἐπίχαρμα τοῖς δαίμοσι πᾶσι καὶ οἱονεί τινα τροφὴν νοητὴν τοῖς τῶν ἀνθρώπων ἀσεβεστάτοις ἐκδεδόσθαι* (fol. 187). Trotz ihrer Kürze enthält diese Stelle ein Detail der Drachengeschichte, das in keinem der von H. analysierten Texte vertreten ist. Was aber für meinen Zweck wichtiger ist: Niketas gibt dem Kampf einen symbolischen Charakter, den er in keinem der anderen Texte hat, und er gleitet über die Drachengeschichte so schnell als möglich weg. Es ist alles ausgeglichen und der Drachenkampf ist nur noch ein Symbol! Sprechen aber nicht die Enkomien von Gregor von Nyssa und von Chrysippos von Jerusalem auf Theodor Teron entscheidend gegen die Hypothese des ursprünglichen Drachenkampfmotives in dem Volksbuche über Theodor? Gerade diese beiden Texte eröffnen uns einen Einblick in die Entstehung und erste Entwickelung der Theodoroslegende, den wir ohne sie wohl nicht mehr erlangen könnten. Das Enkomion von Gregor v. Nyssa verbürgt die Existenz eines historischen Märtyrers Theodoros, der kein anderer ist als Theodoros Teron. Es stellt zugleich die kirchliche Überlieferung über diesen Märtyrer dar, die bald nachher auch in dem auf Gregors Enkomion beruhenden und nach „berühmten Mustern" hergestellten Martyrium Theodori Teronis fixiert wurde. Sehr früh, wohl schon um die Wende des 4. bis zum 5. Jahrh. bildete sich sodann die volkstümliche Legende über den Märtyrer Theodoros aus, der zum Stratelaten und Drachentöter avanzierte, und diese fand ihren Ausdruck in dem Volksbuch über Theodoros Stratelates, das sich besonders in der orientalischen Überlieferung erhalten hat. Die griechische Geistlichkeit nahm Anstoß an diesem Volksbuch gleichwie an dem über Georg und stellte ihm den Normaltext über Theodoros Stratelates entgegen, das zur Erhöhung seiner Autorität einen Augenzeugen, Abgaros, zugeschrieben wurde: wiederum eine Parallele zu dem von Pasikrates „verfaßten" Normaltext über Georg. Die volkstümliche Legende erwies sich aber so stark, daß sie die Kirche zur Aufnahme des Theodoros Stratelates in ihren Heiligenkalender veranlaßte in einem Zeitpunkte, der noch näher zu bestimmen ist, der aber mit der Abfassung des Abgartextes über den Stratelates zusammenfallen muß. Noch mehr! Die volkstümliche Legende wirkte auch auf die kirchliche über Theodoros Teron zurück und führte dazu, daß das Motiv des Drachenkampfes auch in diese aufgenommen wurde. Das zeigt das Enkomion des Chrysippos auf Theodoros Teron; denn es enthält eine Stelle (Hengstenberg bespricht sie S. 86 u. 94f.), die wohl als der erste Zeuge der späteren Episode des Drachenkampfs Theodors aufgefaßt werden kann (was ich selbst B. Z. XXI 617 getan habe), eher aber eine Andeutung desselben in einer Form enthält, die nahelegt, daß der Drachenkampf nicht erst von Niketas umgedeutet, sondern schon von Chrysippos als ein Motiv empfunden wurde, das wohl erwähnt werden mußte, aber so kurz als möglich abzuhandeln war. Das scheint auch aus der Überlieferung des alten Martyriums des Theodor Teron hervorzugehen (vgl. o. S. 180f.). Da aber das Enkomion Gregors v. Nyssa, das den Drachenkampf nicht kennt, ebenfalls in die hagiographischen Textsammlungen aufgenommen und öffentlich gelesen wurde, so

erklärt sich, warum das Drachenkampfmotiv keine feste Stellung in dem alten Martyrium des Theodor Teron gewinnen konnte.

Diese Hypothese über Entstehung und erste Entwickelung der Theodoroslegende hat auch den Vorzug, daß sie die Verdoppelung des Heiligen verständlich macht, für deren Erklärung Delehaye (Saints Militaires S. 15f.) nur allgemeine Erwägungen anzuführen hatte. Die griechische Kirche hat beide Theodori unter ihre Heiligen aufgenommen. Ein 'Geschenk Gottes' war aber nur Theodoros Teron; sein höhergestellter Kollega war ein Geschenk, daß der Kirche vom Volke aufgenötigt wurde und das sie entgegennahm, um den von dem Volke geschaffenen „sonderbaren Heiligen" zu verkirchlichen und dessen von dem Volke liebgewonnene Gestalt von den Extravaganzen der Volksphantasie zu reinigen.

Doch genug! So viel steht fest, daß das Theodorosproblem noch nicht gelöst ist. Gelöst kann es nur werden auf Grund der Untersuchung der gesamten Überlieferung über die beiden Träger des Namens. Hengstenberg würde sich ein weiteres Verdienst um die griechische Hagiographie erwerben, wenn er seine Studie über den Drachenkampf Theodors in dem angedeuteten Sinne erweitern und zu einem abschließenden Resultate führen würde.

Straßburg. A. Ehrhard.

E. O. Winstedt, Coptic texts on Saint Theodore the General, St. Theodore the Eastern, Chamoul and Iustus. Published for the Text and Translation Society by Williams and Norgate, London. Oxford 1910. XXX, 260 S. 8⁰. 21 sh.

Bücher wie dieses können vom Standpunkt der griechischen hagiographischen Forschung nicht freudig und nicht dankbar genug begrüßt werden. Denn je mehr wir erkennen, daß die in griechischer Sprache überlieferten hagiographischen Texte größtenteils durch das mehr oder weniger dichte Sieb einer kirchlichen Zensur hindurchgegangen sind, welches die oft ursprünglichen volkstümlichen Elemente zurückbehielt, um so größere Wichtigkeit gewinnen für uns die lateinischen und orientalischen Texte, welche von griechischen Heiligen handeln. Das gilt in ganz hervorragendem Maß vom hl. Theodor. Winstedt hat es sich nun zur Aufgabe gemacht, alle einzelnen noch nicht edierten koptischen Fragmente, welche von diesem Heiligen handeln, zusammenzutragen, herauszugeben und zu übersetzen, ein Vorgehen, das bei dem verzweifelt zersplitterten Charakter der koptischen und speziell der wichtigeren saïdischen Überlieferung das methodisch einzig richtige ist. Nur wäre zu wünschen gewesen, daß den einzelnen Fragmenten wenn nicht Faksimiles, so doch genaue paläographische Beschreibungen beigegeben worden wären. Die Angaben W.s können nicht genügen zur Feststellung, ob andere vom Verf. etwa übergangene oder neu hinzukommende Blätter von derselben Hand stammen, wie die im vorliegenden Buch publizierten.

Die sprachliche Seite der Publikation von W. hat O. v. Lemm, Koptische Miscellen CVII und CIX im Bulletin de l'Acad. Imp. des Sciences de St. Pétersbourg 1911 in eingehender Weise behandelt. Seine Erklärungen und Berichtigungen dienen durchaus nicht nur den linguistischen Interessen der Koptologen, sondern sie sind unentbehrlich für jeden, der sich mit diesen Texten auch nur vom literarhistorischen Standpunkt aus befassen will. Vor allem

wichtig sind die Ausführungen über die an das Eustathios-Hubertus-Wunder nah anklingende Erscheinung Christi in dem Geweih eines Hirsches, die in einem der Texte auch dem hl. Theodor zu teil wird (l. cit. S. 1146—8).

Was die inhaltliche Seite betrifft, so hat W. darauf verzichtet, die von ihm herausgegebenen auf den hl. Theodor bezüglichen Texte und Fragmente genauer zu bestimmen und sie zusammen mit den schon früher gedruckten oder bekannten Stücken zu klassifizieren. Im Folgenden sei dieser Versuch gewagt:

1) Weitaus am nächsten den griechisch erhaltenen Texten stehen die von Balestri-Hyvernat edierten koptischen Akten des Theodor Stratelates, als deren Verfasser sich ein Dionysios draconarius nennt (= Bibliotheca Hagiographica Orientalis 1166). Sie sind, wie ich gezeigt zu haben glaube[1]), eine vielleicht noch unbewußte Weiterentwicklung der Euchaïtenser Legende von Theodor Teron, nur daß an die Stelle von Amasia Antiochia getreten und statt Maximian Diokletian als Kaiser genannt sind. Die übrigen Abweichungen sind im wesentlichen bedingt durch die Erhebung des Märtyrers vom einfachen Rekruten zum hochmächtigen Stratelaten. Erhalten sind diese überaus wichtigen Akten nur in boheirischem Dialekt; von dem uns verlorenen griechischen Text unterscheiden sie sich jedoch nur sehr wenig. Die angehängten Wunderberichte tragen allerdings mehr ägyptisches Gepräge. — Weit stärker von nationalägyptischem Geist durchdrungen sind jedoch die ebenfalls boheirischen Akten, deren Fragmente W. aus cod. Leipzig Tischendorf XXVI fol. 28. 33. 34 saec. IX (nach W.s Datierung) herausgegeben hat.[2]) In ihnen erleidet der Stratelate nicht mehr wie Teron den Feuertod, sondern es wird ihm prophezeit, daß er nach Ägypten zu dem Hegemon Kulkianos gesandt und dort gemartert werde. Dadurch aber, daß W. fol. 28 den foll. 34. 33 (!) im Druck vorausgehen läßt, verwischt er die richtige Reihenfolge der 3 Blätter: es schließt nämlich in der Tat fol. 28 richtig an den Schluß von fol. 33 an. Die Situation ist folgende: fol. 34—33 bekennt sich Theodor zum ersten Mal vor Diokletian als Christen; der Kaiser läßt ihn darauf bis zum nächsten Morgen im Gefängnis einsperren. Hier erscheint dem Heiligen Christus und spricht zu ihm: „Theodor mein Auserwählter, sei stark und habe Vertrauen; ich bin mit dir. .... (fol. 28). Denn wie du auf Erden ein 'Polemarch' warst, werde ich dich berühmt machen in deinem Märtyrtum etc.“ Dann folgt die Prophezeiung, er werde in Ägypten endigen und das Geheiß, am anderen Morgen das Gefängnis zu verlassen, um in Euchetos den Drachen zu töten. Diokletian wird mit einer Art Blindheit geschlagen, und Theodor macht sich am andern Morgen auf die Reise. Bis hierher das Erhaltene. Nach vollbrachter Tat kehrt dann wohl Theodor freiwillig zum Kaiser zurück, und die ersten Martern können beginnen. — Zu derselben Fassung wie die 3 Blätter des Tischendorfianus gehören, wie ich vermute, auch die zwei aus einem Kodex in Turin von F. Rossi herausgegebenen Fragmente (= BHO 1167). Im ersten erficht Theodor unter den Augen des Diokletian einen großen Sieg über die Perser, ebenfalls eine Erweiterung gegenüber den Akten des Dionysios; im zweiten ist uns der Schluß dieser Fassung erhalten: nach endlosen Martern, in deren Verlauf er schon einmal zu Asche verbrannt war, wird der Heilige enthauptet im Norden der Stadt Pschati,

1) Der Drachenkampf des hl. Theodor, Oriens Christianus N. S. 2 (1912) 257 f.

2) Vgl. Oriens Christ. loc. cit. 261 Anm. 1. — Infolge eines Versehens steht hier fälschlicher Weise, daß die Fragmente des Tischendorfianus in sahidischem Dialekt geschrieben seien.

die (sonst = Prosopis in Unterägypten) hier wohl gleichzusetzen ist mit Schotp (= Hypselis), der berühmten Theodor-Stadt südlich von Siût in Oberägypten. Eine Eusebia bestattet, wie im griech. Martyrium des Teron und in BHO 1166, den Märtyrer. Die Hs ist leider verbrannt, sollte es sich auf sprachlichem Weg noch feststellen lassen, daß wirklich die 3 Leipziger Blätter zu den Turiner Fragmenten gehören können, so wäre damit eine reiche Fassung der nationalägyptischen Akten des Stratelaten in ihren wesentlichen Bestandteilen für die allgemeine Theodorforschung gewonnen. — Ein einzelnes saïdisches Blatt, Paris copt. 129^{15} fol. 32 saec. X, hat W. p. XXVIII nicht zu deuten gewagt. In ihm ist (S. 149—50) von dem letzten Verhör eines Märtyrers Theodor vor dem Kaiser die Rede, bei dem 3407 Menschen niedergemacht werden, weil sie sich laut zu Christus bekennen. Aus Furcht vor weiteren Meutereien erteilt der Kaiser nach Verlauf von 3 Monaten den Befehl den Märtyrer zu enthaupten. Da die Todesart des Theodor Anatoleos durchgehends eine andere ist, stehe ich nicht an, das Blatt für den Stratelaten in Anspruch zu nehmen. Die saïdischen Akten, zu denen das Blatt gehörte, waren allerdings wesentlich verschieden von den beiden boheirischen Fassungen; vor allem erleidet in ihnen Theodor das Martyrium in Antiochia und unter Diokletian selbst, und nicht unter einem seiner Statthalter.

2) Auch von Theodor Anatoleos, einer weiteren Abart des ursprünglichen Theodor, den Diokletian mit 153 Nägeln an den „Persea“-Baum heften läßt, sind nur in boheirischem Dialekt die vollständigen Akten erhalten (edd. Balestri-Hyvernat = BHO 1174). Seine beiden Gefährten Leontios der „Araber“ und Panegeros sind von Crum und Peeters[1]) als das griechische Märtyrerpaar Leon und Paregorios von Patara erkannt worden; zweifellos nur infolge der Nähe des Datums sind diese Heiligen des 18. Febr. (vgl. Syn. Eccl. Cpol. 472 f.) in den Bannkreis des Theodor geraten, wobei außerdem noch Leon mit dem syrischen Märtyrer Leontios von Tripolis identifiziert wurde. Auch diese höchst merkwürdigen Akten, in denen die Kaiser Diokletian und Maximian als Söhne des Satans auftreten, scheinen einem griechischen Text sehr nahe zu stehen. Die auf völlige Unkenntnis des Griechischen zurückgehenden Mißverständnisse, die Peeters l. c. in BHO. 1174 aufgewiesen hat, stammen wohl von dem boheirischen Redaktor, der seine saïdische Vorlage verschlimmbesserte. — Von diesem saïdischen Original ist uns aber vielleicht ein ganz kleines Bruchstück erhalten in dem einzelnen Blattfetzen Paris copt. 129^{15} fol. 36, den W. S. 153—4 ediert hat. Das Erhaltene — es ist die untere Hälfte eines Blattes — stimmt fast wörtlich überein mit Balestri-Hyvernat (textus) S. 56—7. Nur gibt W. auch hier nicht die richtige Aufeinanderfolge, d. h. er gibt als Recto das tatsächliche Verso an und umgekehrt. Es handelt sich um die Eifersuchtsszene, welche der von Theodors Speer am Kopf verwundete Teufelsdrachen den beiden Kaisern in ihrem Garten bereitet. Erst auf die Drohung des Teufels hin, er wende sich an den Perserkönig, schicken die Kaiser einen Kurier (*παλάτιος*) ab, der Theodor nach Antiochia zitieren soll. — Diesen saïdisch-boheirischen Akten steht gegenüber der saïdische Text, von dem die von W. S. 134—49 edierten Blätter Paris copt. 129^{15} foll. 26—31 saec. XI erhalten sind. In ihm tritt außer einer Schwester Charis (vgl. v. Lemm l. cit. S. 1154) und Theodor Stratelates noch die ganze Märtyrerschar des Basilideszyklus auf, von dem unten

1) Journal of Theological Studies 10 (1909) 460 f. und Anal. Boll. 29 (1910) 160 f.

die Rede sein wird. Leider hat aber W. zu diesem Text nicht auch das von Crum l. cit. S. 460 Anm. 5 signalisierte saïdische Fragment Leiden Nr. 55 beigezogen (Pleyte und Boeser, Mss. coptes à Leide pp. 287—9). Denn dieses einzelne Blatt scheint mir nicht nur inhaltlich zu demselben Text zu gehören, wie das große Pariser Fragment, sondern es stammt wahrscheinlich auch aus derselben Handschrift. Das erste der Pariser Blätter trägt nach W. (S. XXVII) die Pagination $\overline{KA}/\overline{KB}$, das Leidener Blatt die Zahlen $\overline{IZ}/\overline{IH}$. Beide sind in 2 Kolumnen zu 30 oder 31 Linien geschrieben. Das Leidener Blatt handelt von der Kreuzigung des Heiligen und von den Versprechungen, die Gott seinem Märtyrer macht, auf Seite $\overline{KA}$ der Pariser Blätter steht Charis vor dem Kreuz ihres Bruders und redet ihm Trost zu. Alles scheint also für die angedeutete Zusammengehörigkeit zu sprechen; nur Blatt $\overline{I\Theta}/\overline{K}$ wäre dann verloren gegangen. — Es ist sogar die Möglichkeit ins Auge zu fassen, daß auch die beiden von W. edierten Blattfetzen Kairo Nr. 8021 und British Museum (Crum, Coptic Mss.) Nr. 354 ebenfalls dieser Hs zuzuzählen sind. In ersterem ist von der Abstammung des Theodor Stratelates die Rede und von dem Schrecken, den Theodor Anatoleos den Barbaren einflößte; in letzterem wird die Gefangennahme des Perserprinzen Nikomedes erzählt, sowie der Briefwechsel wiedergegeben zwischen dessen königlichem Vater und Diokletian, ohne daß der Name Theodors überhaupt genannt würde. Da außerdem die Pagination der beiden Blätter verloren gegangen ist, kann nur mit Hilfe von Photographien völlige Sicherheit über den Sachverhalt erlangt werden.[1]) Jedenfalls sehe ich in der Fassung, zu der die Pariser Blätter und wahrscheinlich auch die anderen Fragmente gehören, eine von BHO 1174 weit abstehende Fortentwicklung der Akten des Theodor Anatoleos. Das Vorkommen der beiden Theodore, sowie einzelne nah anklingende Wendungen machen es wahrscheinlich, daß ihr Verfasser das im Folgenden gleich zu nennende Enkomion schon gekannt und verwertet hat.

3) Den größten Raum in der Publikation W.'s nimmt das mit Merkwürdigkeiten aller Art angefüllte Enkomion des Pseudo-Theodoros, Erzbischofs von Antiochia auf die beiden Märtyrer Theodor Stratelates und Anatoleos ein, von dem im cod. Vatic. 65 a. 979 fol. 30—98^v in boheirischem Dialekt wohl etwas mehr als die erste Häfte erhalten ist (= BHO 1175). Varianten zu diesem Text liefern die boheirischen Fragmente Tischendorf XXVI fol. 30. 31. 32 und die saïdischen Paris copt. 129^{15} fol. 33. 34. Infolge der merkwürdigen Zusammenhänge, welche dieses Enkomion mit außerkoptischen Theodortexten verbindet, ist es wohl eines der wichtigsten Stücke der ganzen Theodorliteratur und es wäre sehr zu wünschen, daß auch von der nicht erhaltenen zweiten Hälfte wenigstens Bruchstücke noch zutage gefördert würden.

Damit wäre die stattliche Reihe der mir bekannten koptischen Theodor-

---

1) Wie Herr W. E. Crum mir freundlichst mitteilt, hält er die Zusammengehörigkeit der Pariser Blätter sowie des Leidener und Kairiner Fragments auf Grund rein paläographischer Indizien für zweifellos. Nach Crum, Coptic Monuments (Catal. des antiq. égypt. du Musée du Caire) S. 10 stammt von derselben Hand Kairo 8021, Leiden 55 und „ein Fragment in British Museum". Mit Letzterem kann nur Nr. 354 gemeint sein. Die paläographischen Angaben in den verschiedenen Katalogen lassen die Annahme, daß alle diese Fragmente zusammengehören, mindestens zu.

texte zu Ende[1]): die Liste zeigt, daß großenteils erst durch die Publikation Winstedts diese Texte zugänglich gemacht wurden. — Als Zugabe bietet uns noch der Verf. die Edition eines größeren Fragments eines saïdischen Papyruskodex des British Museum (= Crum Nr. 325. 238): in ihm ist der Schluß der Akten eines rein koptischen Märtyrers Apa Čamul erhalten, die darum für uns kaum Interesse besitzen, sowie der Anfang des in den Basilideszyklus gehörigen Martyriums von Justos Stephanu Sophia und Eusebios, das unten noch zu nennen sein wird. — Alles in allem hat sich W. durch die ganze Anlage seines Buchs ein großes Verdienst auch um die griechische Hagiographie erworben. Wären wir in stand gesetzt, auch nur einigermaßen in gleicher Weise die syrische und armenisch-grusinische, aber auch die griechische und vor allem die lateinische Überlieferung zu überblicken, dann könnte die Theodorforschung mit vollen Segeln dem Hafen wissenschaftlicher Erkenntnis zusteuern.

Winstedt selbst erblickt freilich den Wert der von ihm edierten Texte auf einem anderen Gebiet. Wie er schon früher in The Classical Quarterly 3 (1909) 220—2 ausgeführt hatte, hält er es nämlich für möglich, daß den u. a. auch in dem Enkomion auf die beiden Theodore (= BHO 1175, Übersetzung v. W. p. 119—21) enthaltenen pseudo-historischen Angaben über die Vorgeschichte der letzten Christenverfolgung doch ein historisches Geschehnis zu Grunde liege, das in den übrigen Geschichtsquellen absichtlich zugedeckt worden sei. Es wird nämlich erzählt, daß der Erzbischof von Antiochia sich habe bestechen lassen und den ihm von Diokletian in Obhut gegebenen kriegsgefangenen Sohn des Perserkönigs heimlich wieder ausgeliefert habe. Diese Angaben bringt W. in Zusammenhang mit der tatsächlich erfolgten Gefangennahme der Familie des Königs Narses und mit dem Schicksal des im Kerker als Bekenner verstorbenen Erzbischofs Kyrillos, das wir aus der Passio der IV Coronati kennen. Aber abgesehen von der allgemeinen Unwahrscheinlichkeit, daß sich einem Bischof auch vor Ausbruch der Christenverfolgung Gelegenheit zu einer solchen Tat geboten habe, ist die Chronologie des Kyrillos zu mangelhaft bekannt, als daß wir mit W.'s Hypothese irgendwie auf festen Boden gelangen könnten. Harnack, Chronologie S. 217—8, nimmt an, daß Kyrillos nicht i. J. 300, sondern 303 eingekerkert worden sei; er wäre also einfach ein Opfer des ersten diokletianischen Ediktes gewesen. Auch sonst hält man m. W. gemeinhin die Angaben des Martyriums der IV Coronati für historisch glaubwürdig (vgl. Delehaye, Aa. SS. Nov. III 760). So scheint mir die Hypothese von Peeters (Anal. Boll. XXVII 72), daß nämlich die ganze Geschichte in dem Haß der monophysitischen Kopten ihren Ursprung habe, immer noch plausibler. — Immerhin sind die Geschichten von Diokletian, welche uns die koptischen hagiographischen Texte überliefern, einer näheren Untersuchung wert. U. a. wird erzählt, daß Diokletian von Haus ein ägyptischer Ziegenhirt gewesen sei, was Crum (l. cit. S. 463) aus der Verwechslung von *δρακωνάριος* (dragonarius) mit *τραγωνάριος* ableitet. Sicher aber ist die Diokletiansage in ihrer Gesammtheit nicht ein rein-

1) Absichtlich übergehe ich hier die völlig losgelöste Wundererzählung des Pseudo-Kyrillos (= BHO 1170). Ebenso sind das äthiopische Martyrium des Theodor Anatoleos (eine Übersetzung aus dem Arabischen = BHO 1163) und die von Amélineau mitgeteilten Notizen des arabisch-jakobitischen Synaxars (Actes des martyrs S. 181—2), für unsere Zwecke ziemlich wertlos geworden. Es zeigt sich jetzt, da wir die koptischen Originale besser kennen, daß in diesen späten Übersetzungen die für die beiden Märtyrer charakteristischen Züge völlig vermengt werden.

koptisches Produkt, sie geht vielmehr zurück auf griechische und lateinische Ansätze, die uns z. T. schon bei den christlichen Schriftstellern des 4. Jahrhunderts vorliegen. Man denke vor allem an Lactantius, De mortibus persecutorum!

In der koptischen hagiographischen Literatur ist aber diese Diokletiansage eng verknüpft mit einem ganzen Zyklus von Märtyrern, die alle einer kaiserlichen Familie angehören und aus Antiochia stammen. Anfangs ausnahmslos hochmächtige Stratelaten fallen sie nacheinander der Wut des Usurpators Diokletian zum Opfer und werden nach Ägypten geschickt, um dort durch ihr Martyrium den oder jenen bestimmt bezeichneten Ort für alle Zeiten zu heiligen. So haben diese Texte ein System gegenseitiger Rückversicherung ausgebildet und die fabulose Gründungsgeschichte der einen Kirche, die sich über dem Grab eines solchen Märtyrers erhebt, stützt gleichzeitig diejenige der anderen Kirchen. Verfasser dieser Texte sind wohl weniger die Mönche, die sich von jeher vorzugsweise mit ihren eigenen Heiligen abgegeben haben, als eben die Priester der betreffenden Stadt oder des Dorfs, dessen Kirche zu verherrlichen in ihrem Interesse lag.[1]) Es ist klar, daß diese Texte darum vor allem für die Archäologie von großem Wert sein können: bei der genauen Beschreibung einer Reise des Theodor Stratelates auf dem Nil bis zu dem sonst unbekannten Hafen von Schotp Paphor (W. Übers. S. 102—3) im oben genannten Enkomion (= BHO 1175) wird sogar versichert, daß überall da, wo das Schiff anlegte, sich später eine Theodorkirche erhob. Aber auch vom hagiographischen Standpunkt aus ist dieses wahrhaft imposante Gebilde eines riesigen Märtyrerzyklus, welcher der nimmer müden assoziierenden Tätigkeit der ägyptischen Hagiographen sein Dasein verdankt, ein interessantes, in diesem Umfang m. W. sonst nicht beobachtetes Beispiel für die auch anderswo zutage tretende Sucht, ursprünglich völlig getrennte Märtyrernamen um eine zentrale Gestalt herum zyklisch untereinander zu verbinden. Hier kristallisieren sich um den Märtyrer Basilides die Namen des Klaudios Justos Eusebios Makarios Apa Ter und seiner Schwester Heraïs, endlich auch des Viktor und des Theodor Anatoleos. Auch Theodor Stratelates ist schließlich einbezogen worden.

Der Entwicklungsgeschichte dieses Zyklus, den man doch wohl richtiger unter dem Namen des Basilides, als demjenigen des Diokletian gehen läßt, widmet W. eine ziemlich eingehende Untersuchung. Er legt dabei besonderen Wert auf eine Stelle in der von S e v e r o s von A s c h m u n a i n saec. X verfaßten Geschichte der Patriarchen von Alexandria (ed. Evetts, Patrologia Orientalis I S. 163). Dort stehen mitten in der Liste der Märtyrer unter Septimius Severus, die Severos aus Euseb, Hist. Eccl. VI, 4 wahrscheinlich durch Vermittlung eines kompilatorischen Werkes des Patriarchen Timotheos Ailuros zugeflossen war[2]), folgende Namen: „also Anatolius who was the father of the princes and Eusebius and Macarius and Theodore the Eastern, all these martyrs were kinsmen." Da aber vor und hinter diesem Einschiebsel von dem Soldaten Basilides die Rede ist, der nach Euseb. l. cit. das Martyrium dem Beispiel der Potamiaina

1) Die Angabe W.'s (S. XIV), die Texte des Diokletian- oder Basilideszyklus gingen fast durchwegs unter dem Namen des Julios von Chbehs, ist nicht ganz richtig. Nur das Martyrium des Makarios (= BHO 578, vgl. auch S. 286) will von diesem Julios stammen.

2) Vgl. Crum, Eusebius and Coptic church histories, in Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch. XXIV, 1902, S. 69—72.

folgend erlitt, so ist es ganz klar, daß es dieser Name war, der Severos oder irgend einen Schreiber veranlaßte, hier die Namen einiger Märtyrer aus dem berühmten Zyklus einzuschieben; dies um so mehr, als Severos bei Gelegenheit der diokletianischen Verfolgung nur von dem Martyrium des Patriarchen Petros spricht. Die Stelle beweist also höchstens, daß im 10. Jahrhundert der Basilideszyklus ausgebildet war; das zeigen uns aber ebensowohl die Hss unserer Texte. Von dieser Severosstelle nun ausgehend, hat W. sich mit dem Versuch abgemüht, die Stammbäume der Märtyrer, wie sie aus den verschiedenen Texten unseres Zyklus gewonnen werden können, auf ein einheitliches Schema zurückzuführen. Daß der Erfolg rein negativ ist, kann wenig wundernehmen. Denn so gewiß man die genealogischen Angaben der Hagiographen bei einer genauen Prüfung des Wachstums unseres Zyklus nicht außer Acht lassen darf, so kann man doch von den koptischen Hagiographen a priori nicht erwarten, daß ihnen bei der Ausarbeitung ihrer rein fiktiven Romane ein feststehender detaillierter Stammbaum der großen Märtyrerfamilie vorgelegen habe.

P. Peeters hat in Anal. Boll. 27 (1908) 71 dem Kult und der Legende des hl. Viktor besondere Bedeutung zugeschrieben und tatsächlich läßt uns auch eine genauere Untersuchung dieses Heiligen einen interessanten Blick tun in die Werkstätte der hagiographischen Romanschriftsteller des Basilideszyklus. Da leider noch keine koptische Passio ediert ist, müssen wir ausgehen von dem arabisch-jakobitischen Synaxar, das am 5. Choiak (= 1. Dez.) und 27. Pharmuthi (= 22. April) einen hl. Viktor nennt (s. Amélineau, Actes des martyrs S. 27—8 und 178). Von diesen ist der erste einfacher Soldat, der zweite dem Basilideszyklus angehörig und Sohn des götzendienerischen Stratelaten Romanos. Beide aber erleiden das Martyrium in der Nähe von Siût (Lykopolis) in Oberägypten. Diese Tradition von Siût ist uns ebenfalls erhalten in dem äthiopischen Martyrium des Viktor (= BHO 1244) und bei dem christlich-arabischen Schriftsteller Abû Sâliḥ.[1] — Ein Viktor aus Lykopolis ist aber bis weit über die Grenzen Ägyptens hinaus bekannt geworden zusammen mit einer Gefährtin, die den ominösen Namen Stephana oder Corona trug. Diese war ein Mädchen, welches hingerissen von der Standhaftigkeit des Viktor in einer Vision zwei Kränze vom Himmel herabschweben sah, sich laut als Christin bekannte und alsbald das Martyrium erlitt. Ist also einerseits der Held dieser Geschichte wohl ursprünglich identisch mit dem oberägyptischen Märtyrer Viktor aus Siût, den wir aus dem arabischen Synaxar kennen, so hat andererseits die der spielerischen Phantasie der Hagiographen des 4. oder 5. Jahrhunderts entsprungene Legende eine weit reichende literargeschichtliche Bedeutung erlangt. Sie scheint von Alexandria schnell nach dem Abendland gedrungen zu sein, wo sie alsbald große Verbreitung und die beiden Märtyrer allgemein anerkanntes Bürgerrecht genossen. So ist uns die Legende in ihrer altertümlichsten Form in lateinischer Sprache (= BHL 8559 ff.) erhalten und das Martyrologium Hieronymianum nennt das Märtyrerpaar mehreremals. So lesen wir in letzterem: *Victor Stephana* am 1. April und 8. Mai; *Victor Corona* am 25. April, 14. Mai und 21. Juli; die Rubriken, unter denen sie stehen, sind fast immer Alexandria oder Ägypten; nur einmal (14. Mai) steht *in Siria*. Von diesen Daten lassen sich unschwer der 8. und 14. Mai und der 21. Juli

1) Evetts, The Churches and Monasteries of Egypt attributed to Abû Sâliḥ, Oxford 1895, S. 251.

ausscheiden: Denn die beiden ersten sind gleichzeitig die Tage des berühmten Märtyrers Viktor von Mailand (vgl. F. Savio, S. Vittore di Pollenzo)[1]; der 21. Juli aber ist dem Viktor von Marseille von jeher geweiht gewesen. Hier hat sich also der von Savio l. cit. beobachtete Anziehungsprozeß vollzogen.[2]) Dagegen entspricht von den beiden übrig bleibenden Daten der 25. April (VIII Kal. Mai) wenigstens einigermaßen dem koptischen 27. Pharmuthi (= XI Kal. Mai).[3]) Doch wie dem auch sei, ob die Redaktoren des MH. die Namen Viktor und Stephana in ihrer orientalischen Vorlage an einem der überlieferten Daten fanden oder nicht, jedenfalls kannten sie nicht nur die Namen der beiden Märtyrer, sondern sicher auch ihre Geschichte; das zeigt z. B. die Angabe des Bernensis am 14. Mai: *In Siria Victoris militis et Coronae qui simul passi sunt.* — Nach Byzanz und seinem Machtgebiet scheint jedoch die im Abenland so früh bezeugte Legende nicht von Ägypten, sondern von Westen her importiert worden zu sein. Denn statt des ursprünglichen Lykopolis setzt der griechisch erhaltene Text ἐν Δαμασκῷ (!)[4]) τῆς Ἰταλίας (PG. CXV, 268); auch wird den beiden Heiligen nicht ein eigener Tag eingeräumt, sondern gleich dem ebenfalls abendländischen Vincentius von Valencia kommen sie am 11. Nov. in die Gefolgschaft des hl. Menas (s. z. B. Syn. Eccl. Cpol. S. 211 und Novembermenologien wie Wien hist. 5, Paris 1519 und Vatic. 1669).[5]) — Nachdem wir so die Wanderung der zweifellos ursprünglich ägyptisch-griechischen Viktorlegende nach dem Westen verfolgt haben, kehren wir zurück zur koptischen Hagiographie. Hier finden wir Viktor in den Texten des Basilideszyklus als allgemein bekannte und gefeierte Nebenfigur: er ist Sohn des Romanos und mütterlicherseits Neffe des Basilides. Von seiner Gefährtin Stephana ist keine Rede mehr, auch in der äthiopisch erhaltenen Passio des Viktor (= BHO 1244) ist kaum noch eine Spur von der alten Kranzlegende erhalten.[6]) Dagegen stoßen wir in dem von U. Bouriant (Éloges du martyr Victor = BHO 1242) edierten saïdischen Enkomion des Joannes zu Ehren des Viktor, Sohn des Romanos, mitten unter Erzählungen aus dem Kreis der uns bekannten koptischen Diokletiansage auf die in ziemlich reiner Form erhaltene alte griechisch-lateinische Legende. Wie dort wird die Vision des hier Stephanu genannten Mädchens erzählt und auch der Name des sonst den Romanen des Basilideszyklus unbekannten Hegemons Sebastianus[7]) ist erhalten geblieben. — Viel merkwürdiger aber ist noch, daß in dem von Winstedt aus einem Papyruskodex edierten

---

1) Compte-Rendu du IVe congrès scientif. internat. des catholiques, Freiburg 1898; 1ère section S. 290.

2) Der Epternacensis nennt sogar am 21. Juli: *in massilia victoris coronae.*

3) An diesem Tag nennt das MH.: ... *alibi victoris papiae felicis* etc.

4) Diese merkwürdige Angabe ist vielleicht zusammenzuhalten mit der im MH. am 14. Mai angetroffenen Verlegung der Legende nach Syrien.

5) Noch mehr zeigt abendländische Provenienz das ganz apokryphen Charakter tragende Martyrium der aus dem NT bekannten Samariterin Photeine, mit ihren Söhnen Joses, Viktor, dem dux Sebastianos, Anatolios und ihren Schwestern Photo Photis Paraskeue und Kyriake (s. Lambec.-Kollar IV, 128 ff. und Syn. Eccl. Cpol., 20. März S. 549). Viktor, der darin die Hauptrolle spielt, ist Stratelat in Gallien.

6) E. Pereira, versio S. 220 heißt es nach dem Tod des Märtyrers: *et mox angeli descenderunt in fulgoribus cum coronis ad S. Victorem et coronaverunt eum* etc.

7) In diesem Sebastianus darf man vielleicht den unter Constantius herrschenden manichäischen dux von Alexandria erkennen, den Athanasios, Hist. Arianorum ad monachos 59, 73 als unerbittlichen Verfolger der Katholiken brandmarkt; vgl. O. Seeck, Die Briefe des Libanius, Texte und Untersuchungen, NF XV 271—2.

Martyrium von Justos Stephanu, ihrer Tochter Sophia und Eusebios von Stephanu dieselbe Geschichte wiederholt wird (W. p. 219) wie von der Gefährtin des Viktor. Diese Akten des Justos gehören aber zweifellos einer frühen Phase des Basilideszyklus an. Nimmt man noch hinzu, daß E. Galtier in seiner musterhaften Studie „Les actes de Victor fils de Romanos"[1]) wörtliche Übereinstimmungen der lateinischen Akten von Victor und Corona mit der ebenfalls zu unserem Zyklus zählenden koptischen Passio des Makarios (= BHO 578) nachgewiesen hat, so wird man zugeben müssen, daß wirklich die Verfasser der Romane dieses Zyklus unter der Anziehungskraft der Viktor-Stephanalegende gestanden sind und aus ihr genommen haben, was ihnen gerade paßte. — Mehr aber darf — wie mir scheint — aus diesen Zusammenhängen nicht geschlossen werden. Es ist nicht einzusehen, warum — wie Peeters l. cit. meint — gerade die „recension altérée", d. h. die mit der Diokletiansage verbundene Redaktion der Passio von Viktor und Stephana den Anstoß zur Bildung des Basilideszyklus gegeben haben sollte. Vor allem bliebe es unerklärt, wie aus der uns bekannten ersten Legende des Viktor sich die für den Basilideszyklus fundamentale Fiktion entwickeln konnte, daß die Märtyrer sämtlich aus Antiochia stammten und die höchsten Stellungen am Hof des Diokletian einnahmen. Seit der Untersuchung von Galtier ist allerdings von seiten der hagiographischen Forschung dem Kult und der Entwicklung der Legende des hl. Viktor im Orient m. W. keine Aufmerksamkeit mehr geschenkt worden. Namentlich wurde bisher die Angabe des Antoninus (Geyer, Itinera Hierosolymitana S. 180), daß in Maiuma in Palästina ein hl. Märtyrer Viktor ruhe, nur registriert, aber nicht wissenschaftlich verwertet. Vielleicht steht sie im Zusammenhang mit der oben erwähnten syrischen Tradition von Viktor und Stephana im MH. So viel läßt sich aber doch schon jetzt als durchaus wahrscheinlich annehmen, daß ebenso wie etwa Theodor von Schotp auch Viktor von Siût erst einbezogen wurde, nachdem die ersten Ansätze zur Bildung eines Zyklus sich schon entwickelt hatten. Diese Einbeziehung erfolgte beim einen wie beim andern infolge der Berühmheit ihrer Legende und der Intensität ihres Kultes in Oberägypten. Aber ebenso wenig wie in dem Drachenkampfmotiv des hl. Theodor liegt auch in der Vision von den vom Himmel herabschwebenden Kränzen, die den Kern der ägyptischen Viktorlegende ausmachte, der Keim zur Bildung eines Märtyrerzyklus verschlossen.

Darum halte ich auch das merkwürdige Zusammentreffen, daß Euseb an der oben besprochenen Stelle (Hist. Eccl. VI, 4) von dem Soldaten Basilides erzählt, er habe die ihm im Martyrium vorangegangene Potamiaina im Traum erblickt, wie sie sein Haupt mit einem Kranz schmückte, bis auf weiteres für zufällig. Denn wie überhaupt der alexandrinische Märtyrer mit dem Helden unseres Zyklus keinerlei greifbare Ähnlichkeit besitzt, so wird insbesondere von dem Letzteren nichts erzählt, was an ein derartiges Kranzwunder erinnerte.

Dieser Stratelate Basilides aber ist es, der als die zentrale Figur in dem nach ihm benannten Zyklus anzusehen ist, und bei ihm muß daher m. E. einsetzen, wer an die Wurzel des Problems vordringen will. In seinen eigenen boheirischen Akten (= BHO 162) ist er durchaus als Oberhaupt der ganzen Märtyrerfamilie verherrlicht; hier kommt man deshalb wohl kaum weiter. Dagegen nennen ihn die Akten des Apa Ter und der Heraïs (= BHO 73; Hyver-

1) Bulletin de l'Instit. franç. d'archéol. orient. 4 (Kairo 1905) 131—40.

nat S. 78—9), als deren Vater er eingeführt wird, einen der vier großen Stratelaten des Kaisers, die auf ihre Ehren verzichtet und das Martyrium erlitten hätten. Als erstes Opfer der diokletianischen Verfolgung aber sei der Bischof Theopemptos gefallen, ein Mann römischer Abstammung, der durch sein Beispiel die Stratelaten zur Nachfolge angefeuert habe. Damit ist zusammenzuhalten die Angabe, die in der Passio Macarii (Hyvernat p. 72) über Viktor gemacht wird: er ist „einer der vier, welche er (Diokletian) marterte zusammen mit Apa Theopemptos im Anfang der Verfolgung." Basilides ist hier, wie schon gesagt, Bruder der Mutter Viktors. — Nun feiert am 20. Januar das Syn. Eccl. Cpol. S. 406 die vier Märtyrer Bassos, Eusebios, Eutychios und Basilides: *Οὗτοι ὑπῆρχον ἐπὶ Διοκλητιανοῦ τοῦ βασιλέως πλούτῳ βρίθοντες καὶ τῆς συγκλήτου μετέχοντες βουλῆς. προσῆλθον δὲ τῷ Χριστῷ καὶ τὸ εἰς αὐτὸν ἔλαβον βάπτισμα, τὸν ἐπίσκοπον Θεόπεμπτον ἰδόντες ταῖς βασάνοις ἐγκαρτεροῦντα κ. τ. λ.* Von diesen vier Märtyrern existiert eine gedruckte, aber noch unübersetzte armenische Passio (= BHO 173). Ferner figuriert am 4. Jan. im Syn. Eccl. Apol. S. 368 Bischof Theopemptos, der als erster unter Diokletian das Martyrium erlitten habe. Von ihm ist eine m. W. noch unedierte griechische Passio erhalten in der Hs Turin 116 saec. XVI; die lateinische Übersetzung aber hat infolge der Übertragung der Reliquien des Bischofs nach Treviso und Nonantola weite Verbreitung im Abendland erfahren; vgl. meine Dissertation, Das griechische Januarmenologium, Freising 1910, S. 21—2. Außerdem gibt es noch eine syrische und eine armenische Übersetzung dieser Passio (= BHO 1182. 1183), die aber beide nur den dieser Sprachen Kundigen zugänglich sind. Von der genauen Untersuchung dieser noch so gut wie unbekannten Texte mag man wohl mit Recht erhoffen, daß sie auch einiges Licht über die Entstehungsgeschichte des koptischen Basilideszyklus verbreiten werde. Denn die Übereinstimmung scheint mir unverkennbar; der vornehme „Senator" Basilides hat offenbar den einfachen Soldaten aus Alexandria, von dem Euseb l. cit. erzählt, auch in Ägypten vollständig verdrängt. — Der unter den vier Senatoren genannte Eusebios ist ebenfalls ein Märtyrer des koptischen Zyklus; wohin und warum Bassos und Eutychios verschwunden sind, kann ich nicht sagen. — Theopemptos sowohl wie die vier Senatoren erleiden das Martyrium in Nikomedien; sie erinnern sogar von weitem an die historischen Märtyrer von Nikomedien, den Bischof Anthimos und den Palastbeamten Dorotheos mit seinen 3 *βασιλικοὶ παῖδες*, von denen Euseb Hist. Eccl. VIII, 6 berichtet. Damit scheint mir aber auch die an und für sich ganz unbegreifliche Tatsache erklärt, daß die sonst so nationalstolzen Kopten alle ihre Lieblingsmärtyrer aus Antiochia stammen lassen, das in den zum Basilideszyklus gehörigen Texten in oft ganz überschwenglichen Tönen als Stadt der Märtyrer gepriesen wird. Denn die Schwierigkeit, daß an die Stelle Nikomediens Antiochia gesetzt wurde, ist wohl verhältnismäßig leicht zu beheben: mit Basilides und seinen Genossen war eben vor allem die Idee verbunden, daß sie der nächsten Umgebung des Kaisers angehörten. Antiochia aber war im 3. und 4. Jahrhundert oft kaiserliche Residenz und lag dem ägyptischen Gesichtskreis jedenfalls näher als Nikomedien.

Bei dem Dunkel, das immer noch über der Entstehungsgeschichte des Basilideszyklus herrscht, ist es kein Wunder, wenn man auch nicht entfernt bestimmen kann, welches die ältesten erhaltenen Texte sind und ob und in wieweit einer von ihnen auf ein griechisches Original zurückgeht. Jedenfalls

sind die hagiographischen Romane dieses koptischen Zyklus auch für die griechische Hagiographie wichtig durch das wertvolle Vergleichsmaterial, das sie ihr bieten. Wie nahe das oben genannte Martyrium des Makarios an das Volksbuch des Georg anklingt, ist zuletzt von K. Krumbacher, Der heilige Georg S. 287—8, anerkannt worden. Anatoleos, der im Basilideszyklus oft gegenüber Theodor Anatoleos als eine selbständige Persönlichkeit aufgefaßt wird[1]), erinnert an den Stratelaten Anatolios, der in den lateinischen, orientalischen und griechischen Vertretern des Volksbuchs des hl. Georg (getrennt von Protoleon) sich bekehrt und die Bluttaufe empfängt (Krumbacher l. cit. S. 147). Da mich mein hier beschrittener Weg auch zu der Passio des Theopemptos geführt hat, sei darauf aufmerksam gemacht, daß in ihr das Kunststück eines heidnischen Zauberers in genau derselben Weise erzählt wird, wie es die koptische Fassung des Georgmartyriums von Athanasios berichtet. In der Tat gibt auch in der mir allein zugänglichen lateinischen Passio des Theopemptos (AA. SS. Jan. I, 1088) der Zauberer Theonas eine Probe seines Könnens dadurch ab, daß er einen Stier durch sein bloßes Wort in zwei mathematisch gleiche Teile teilt, was er alsbald mit Hilfe einer Wage (trutinum!) dem befriedigten Kaiser vordemonstriert. Angesichts dieser Parallele wird man vielleicht doch die Möglichkeit einräumen müssen, daß in diesem Punkt die koptische Fassung der Passio des hl. Georg die ursprüngliche Darstellung des Vorgangs besitzt gegenüber den griechischen Vertretern des Volksbuchs (vgl. dagegen Ehrhard bei Krumbacher op. cit. S. 288 Anm. 2).

Wenn irgend eine, so ist die moderne hagiographische Forschung eine „vergleichende" Wissenschaft, welche den größtmöglichen Überblick über die gesamte Überlieferung und die Verbreitung der einzelnen Motive anzustreben hat. Nicht ihre geringste Aufgabe aber ist es, einer großen literargeschichtlichen Erscheinung auf die Spur zu kommen, dem Aufkommen der phantastischen hagiographischen Romane oder Volksbücher, die vor allem in Syrien und in Ägypten schon in sehr früher Zeit emporgeschossen zu sein scheinen. Der Weg aber zu diesen verschütteten Zeugen altchristlicher Fabulierungskunst führt nicht zum geringsten Teil durch koptische Texte, und derjenige stellt sich keine undankbare Aufgabe, der sich mit Winstedt entschließt „to toil in the Dead Sea of Coptic literature".

München. W. Hengstenberg.

Ferdinand Chalandon, Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180). [Les Comnène. Études sur l'empire byzantin au XIe et au XIIe siècles. II.] Paris, Alphonse Picard et fils 1912. LXIII, 709 S. 8°. 20 Fr.

It is not too much to say that a comprehensive history of the Eastern Roman Empire cannot be profitably undertaken till all its several periods have been submitted to a minute and intensive examination. There may be room for an aperçu like that of Gelzer, but the time has not yet come for a new history on the lines of Gibbon, Lebeau, or Finlay. We have only to consider the monographs which have appeared in the course of the last fifteen

1) Das Fragment einer boheirischen Passio des Anatolius Persa (= BHO p. 12) scheint allerdings noch nicht in den Zyklus zu gehören.

years, to realise that new foundations are being laid, for the benefit of the future historian of East Rome. The contributions of France to this work of preparation have been notable. I need only mention the names of Diehl, Schlumberger, Gay, Lombard and Vogt. Chalandon took the Comnenian Emperors under his protection a good many years ago. His monograph on Alexios I was followed by his admirable work on the Normans in Italy and Sicily, and he has now completed the greater part of his programme by this substantial volume on the reigns of John and Manuel.

For John's reign we are in the unfortunate position of possessing no contemporary Greek historians. The two writers for whom we rely for this period, Kinnamos and Niketas were born (K. certainly and N. probably) after the accession of Manuel. Neither of these writers, therefore, can be considered a contemporary witness till after 1160; so that for the first half of Manuel's reign too our sources are later than the events. Nor is this the worst. Neither writer utilised any older chronicler, and we may confidently conclude that there was none to utilise. There seems to have been a complete lacuna in historiography between Anna Komnena and Kinnamos. The only written narrative source that Niketas appears to have used was an account of the Turkish compaign of 1176. Both historians used a few but not important documents. The letters which K. inserts in his work are his own fabrications. Thus their sources were almost exclusively oral. It is a small compensation that they are quite independent, and thus to a certain extent control each other. To use the information of such guides demands a fine power of discrimination, and Chalandon shows himself not unequal to the task.

The bulk of the book is devoted to war and politics. Reading the whole story, set out in full detail for the first time, one realises that, if any one man is to be held responsible for the disaster of 1204, it is Manuel Komnenos. The cautious defensive policy of Alexios, who was a true statesman and saw the only safe way of steering the vessel through the perilous seas which encompassed it, was faithfully followed by John, and, if Manuel had walked in the steps of his father and grandfather, it is possible that the Latins might never have possessed Constantinople. But the very success of his predecessors rendered Manuel optimistic. The mistake of Justinian — in his case it was a mistake which deserves every indulgence and led to tangible results — was repeated. The resources which were not too great to defend the Empire against its eastern enemies were expended on an active western policy. Manuel dreamed the wild dream of restoring the Empire to something like its ancient extent, and he entered upon the path which in Justinian's case led to the Persian triumphs and in his own to the Latin conquest. In both cases we must, of course, remember that we are judging after the event. Ch. (p. 604) recognises the excuses that can be urged for Manuel. He was haunted by the fear of a crusade, and the sacrifices which he made in order to foster the divisions among the western powers and support the enemies of Barbarossa helped certainly for a long time to make a crusade impossible. So much he accomplished, but the result was inadequate to the outlay. Nor was the waste of treasure the only evil. His policy tended to promote and aggravate the dislike which the western nations and not least the Venetians felt towards the Greeks, a hatred which they were soon able to indulge to the full. On the other hand, the Emperor's own personal admiration for the ideals of western

civilisation, and the favours he showed to foreigners, created envy and dissatisfaction among his own subjects (p. 607).

As to the financial policy of Manuel we have just enough information to know that it was, as Ch. says, deplorable. Niketas is eloquent on the hardships connected with the system which he introduced of granting *inhabited* lands to soldiers. On the question of the *πρόνοιαι* Ch. refers to the study of Uspenskij; he might also have referred to Pančenko's article (Izv. russk. arch. Inst. v Kplie IX, 1904, 1—234). The chapter which he devotes to the organization and internal governement of Manuel is short, as he confines himself strictly to thé information directly bearing on this reign; but he promises to return to the subject in a volume on the last Komnenoi. Evidence for contemporary culture will be found scattered throughout the book, but especially in chapter I and X.

Of the material for incidental illustration, Ch., so far as I can find, has missed little. He does not notice the fine enamelled gold triptych, which the abbot Wibald brought from Constantinople to his abbey Stavelot and which after the French Revolution passed into the possession of the Walz family at Hanau, where it remained until it was sold in 1909, when it was exhibited in London. It is reproduced in vol. V p. 100 of my illustrated edition of Gibbon (1911). Ch. has not overlooked the curious description of hunting hares, by Constantine Pantechnes. But the remarkable poem of a Logothete of the Course, describing horse races in Manuel's reign (A. d. 1168), has escaped his attention. It is preserved in a Vienna Ms. (Suppl. 3935) and has been edited by S. Papadimitriu in Serta Borysthenica (in honour of Kulakovskij; Kiev, 1911), 89 sqq. Papadimitriu says that "it is impossible to say anything definite about the authorship"; but the authorship is quite evident. For the title states that the author was the Logothete of the Course (*στίχοι ἴαμβοι τοῦ λογ. τοῦ δρ.*) and adds that the spectacle was held under the presidency of Michael Hagiotheodorites. The poem itself gives the date, 1168, and we know otherwise that Michael Hag. was Logothete of the Course and Orphanotrophos in the years 1166—1170 (cp. Ch., pp. 649, 651). It follows that Michael was himself the author.

It is much to be regretted that this important book is not provided with a really serviceable index. I pass over the fact that the Index gives only names of persons and places, not of subjects. It is probably very full (34 pp.) and it registers the names in Ch.'s former volume on Alexios as well as those in the present work. But its usefulness is reduced to a minimum by *the want of subheadings.* Such a title as "Syrie" followed by 66 numbers is superfluous and can be of no use to any one, and there are many other geographical titles of this kind. The same may be said of "Comnène, Alexis Ier", "Comnène, Jean II", "Comnène, Manuel". Who is going to look through seven lines of numbers? "Constantinople" is the worst of all. The numbers fill 26 lines! All the labour which has been spent on collecting these references is simply thrown away. This Index is only serviceable in the case of names to which the references are not more numerous than five or six. It is highly desirable that it should be more generally recognised that subheadings are absolutely necessary, when the references exceed that number.

Cambridge. J. B. Bury.

Stojan Novaković, Zakonski spomenici srpskih država srednjega veka (Die Gesetzesdenkmäler der serbischen Staaten des Mittelalters). Belgrad, Kgl. serb. Akademie 1912. XLII, 912 S. 8⁰. 10 Dinars.

Der unermüdliche serbische Gelehrte und Staatsmann Novaković veröffentlichte im Juli 1912 eine seit 1885 vorbereitete Sammlung der altserbischen Gesetzesdenkmäler des 12.—15. Jahrhunderts, welche sich würdig an seine Ausgabe des Gesetzbuches des Stephan Dušan, „Kaisers der Serben und Griechen" (1898) und an seine Edition der altserbischen Übersetzung des Syntagma des Blastares (1907) anschließt. In dem großen Bande wird ein teilweise sehr wenig zugängliches oder bisher ganz unbekanntes Material zugänglich gemacht. Aus den einzelnen Stücken ist nur der für die Rechtsgeschichte wichtige Teil des serbischen, lateinischen oder griechischen Originaltextes abgedruckt, der Übersichtlichkeit wegen eingeteilt in Absätze und Artikel. Voran stehen die Gesetze der Städte: Cattaro, Budua, Antivari, Dulcigno, Drivasto, Kroja, Novo Brdo usw., sowie die Rechte der Župen (Gaue) und Stämme. Es folgen ungefähr 396 Urkunden. Darunter sind 60 bisher ungedruckte Dokumente, aus der Sammlung der serbischen Urkunden des Klosters Chilandar von Ljubomir Kovačević (wird im Spomenik der serb. Akademie Bd. 44 erscheinen) und aus den von Dr. D. N. Anastasijević gesammelten Athosurkunden. Voran stehen die Handelsverträge der Serben mit Ragusa (97 Stück) und Venedig (25). Dann folgen Urkunden über Privatgüter (33), sowie die Typika der Klöster, an die sich endlich die Klosterurkunden anschließen. Die des Athos sind sehr zahlreich, an erster Stelle die von Chilandar (62, davon 27 neu). Das serbische Erzengelkloster von Jerusalem betreffen 5 Nummern, das Kloster am Sinai 2. Griechisch sind in der ganzen Sammlung 34 Urkunden der Brüder Zar Stephan Dušan und Zar Symeon, entlehnt aus den Ausgaben bei Miklosich und Müller, Florinskij, aus den Acta des Klosters Roussikon, den Beilagen zum Viz. Vremennik und den Editionen von N. Bees in der *Βυζαντίς*. Neu sind zwei Stücke. Das eine ist eine Urkunde des Stephan Dušan (um 1346) an das Kloster Xeropotamou, nach einer Photographie von Dr. P. Marc, dem Herausgeber mitgeteilt von Dr. Anastasijević (S. 553—556). Das andere ist das von dem serbischen Mäzenaten Jovan Vujić aus Senta bei Hiersemann in Leipzig (vgl. B. Z. XX 627) gekaufte Chrysobull des Stephan Dušan an das Kloster Lykousada in Thessalien vom Nov. 1348, mit Weglassung der Aufzählung der Güter, in Erwartung der vollständigen Edition von Dr. Anastasijević. Charakteristisch ist darin der serbische Terminus *πρεσελίτζα*: *prisclica*, das Quartierrecht des Kaisers, seiner Feldherrn und Truppen, der fremden Gesandten (byz. *μιτάτον*). Der umfangreiche Band schließt mit einem sorgfältigen Namen- und Sachregister, welches auch alle serbischen, lateinischen und griechischen Termini enthält (S. 795—909).

Wien. C. Jireček.

Georges Bousquet (conseiller d'état honoraire), Histoire du peuple bulgare depuis les origines jusqu'à nos jours. Paris, Chaix (imprimerie et librairie centrales des chemins de fer) 1909. II, 435 S. 12⁰. 3,50 fr. — **A. L. Pogodin**, Istorija Bolgarii. Petersburg 1910. 224 S. 8⁰. — **Wilhelm Ruland** (kgl. sächs. Hofrat), Geschichte der Bulgaren. Berlin, Karl Siegismund 1911. 79 S. 8⁰. 2 *M.* — **N. V. Jastrebov**, Istorija Bolgarii.

Petersburg 1912, S.-A. aus der Enzyklopädie Brockhaus-Efron, Bd. 7, Sp. 230 —233. **Derselbe**, Bogomili, ebenda Sp. 73—80.

Die Geschichte der Bulgaren, die mit Byzanz in ununterbrochenen Berührungen steht, ist heute viel schwerer zu bearbeiten, als vor einem Menschenalter, am Vorabend der Gründung des neuen bulgarischen Staates. Die Literatur ist sehr angewachsen: die Zeitschrift (Periodičesko Spisanie) der bulgarischen literarischen Gesellschaft (1870—1910), die jüngst zu einer bulgarischen Akademie der Wissenschaften erhoben wurde, die voluminösen 26 Quartbände des vom bulgarischen Unterrichtsministerium begründeten „Sbornik", die „Izvêstija" des russischen archäologischen Institutes von Konstantinopel, die Publikationen des Nationalmuseums von Sofia, der historischen und der archäologischen Gesellschaft von Sofia usw. Dazu kommen die zahlreichen dickleibigen Korrespondenzen, Memoiren und Spezialwerke über die neueste Geschichte. Von den neuen Handbüchern schildert der in Bulgarien lebende Franzose Bousquet in den 24 Kapiteln seines Werkes meist die neueste Zeit. Für die ältere Periode bietet er eine Kompilation ohne wissenschaftliche Prätensionen, was man schon an den Namen erkennt (Vessi die Bessen, Citalk Sitalkes, Cerdika Serdica usw.). Auf veralteten Grundlagen beruht das Buch von Ruland, mit mancherlei Irrtümern und Verwechslungen: Kaiser Konstantin Kopronymos erscheint (S. 14) als — Justinian V, Symeon von Bulgarien erobert (S. 22 f.) sogar Konstantinopel und Salonik, der heidnische russische Großfürst Svjatoslav wird als Zar (S. 26) bezeichnet usw. Die Resultate der russischen Ausgrabungen in der bulgarischen Residenz des 8. und 9. Jahrh., im Kastell und der Wallburg Pliska bei Aboba (vgl. B. Z. XVII 211—213) sind dem Verfasser ganz unbekannt geblieben. Ungleich höher steht das russische Werk von Pogodin, welches in neun Kapiteln (Kap. 1—6 über das Mittelalter) die ganze bulgarische Geschichte bis 1909 darlegt. Das beste ist die ausführliche Übersicht der älteren bulgarischen Geschichte bis zum 18. Jahrh., mit besonderer Berücksichtigung der inneren Verhältnisse, von Jastrebov in der russischen Ausgabe von Brockhaus' Lexikon. Von demselben Verfasser stammt auch der gut informierende Artikel über die Bogomilen in demselben Sammelwerke. Die neuere bulgarische Geschichte (1800—1911) ist ebenda (Sp. 284—302) dargestellt von V. V. Vodovozov. Die Artikel über die bulgarische Kirche, die Sprache und die ältere Literatur sind verfaßt von P. Lavrov, über die neuere Literatur von A. I. Jacimirskij.

Wien. C. Jireček.

D. Cuchlev, История на българската църква (Geschichte der bulgarischen Kirche). Band 1 (864—1186). Sofia 1911. VIII, 1153, IV S. 8°. 13 Francs.

Ein Riesenwerk über die Geschichte der bulgarischen Kirche, verfaßt von D. Cuchlev in Vidin, auf Empfehlung der bulgarischen Akademie herausgegeben mit Unterstützung der bulgarischen Synode und des Exarchats. Der erste Band, mehr als eintausend Seiten kleiner Schrift, reicht bis 1186. Die Darstellung beginnt mit der Tätigkeit des Apostels Paulus in Makedonien und mit der Geschichte des Christentums in der römischen Zeit; dabei werden die Bistümer und Bischöfe der ersten Jahrhunderte ausführlich besprochen, ebenso die Kirchen von Thessalonich und von Justiniana Prima. Es folgt das Heiden-

tum und die Bekehrung der Slaven und Bulgaren, die Zeit des ersten christlichen Bulgarenfürsten Michael Boris und die Tätigkeit der Slavenapostel und ihrer Schüler. Ein großes Verdienst des Verfassers ist die eingehende Untersuchung der inneren Verhältnisse: über Bistümer und Bischöfe, über Klöster und Eremiten, über die lokalen Heiligen, besonders über die Literatur, z. B. über die Übersetzungen aus der Zeit des bulgarischen Zaren Symeon († 927), die erhaltenen kirchlichen Handschriften, die zahlreichen Apokryphen, die große Literatur der Bogomilen usw. Nach dem letzten Teil (S. 891—1108) über die byz. Herrschaft 1018—1186 folgen einige Beilagen. Der zweite Band soll mit der Eroberung Bulgariens durch die Türken (1393) schließen, der dritte die Türkenzeit und die neueste Periode umfassen.

Wien. C. Jireček.

Ernst Reinhardt (Pastor zu Bedra bei Neumark, Bez. Halle a. S.), Die Entstehung des bulgarischen Exarchats. Lucka S.-A., Reinh. Berger 1912. V, 107 S. 8⁰. (Theolog. Dissertation von Erlangen.)

Eine eingehende Geschichte des Kirchenkampfes zwischen den Bulgaren und dem Patriarchat von Konstantinopel im 19. Jahrh. bis zur Errichtung des bulgarischen Exarchates (1870), bearbeitet auf Grund der griechischen, französischen, deutschen Werke und des russischen Buches von Teplov. Nicht benutzt ist die große neuere bulgarische Literatur mit Aktenstücken, Korrespondenzen und Memoiren aus dieser Zeit.

Wien. C. Jireček.

Ilie Bărbulescu (Professeur de slavistique à l'Université de Jaşi), Relations des Roumains avec les Serbes, les Bulgares, les Grecs et la Croatie en liaison avec la question macédo-roumaine. Jaşi, N. V. Ştefăniu 1912. V, 371 S. 8⁰. 5 Francs.

Die mit großem literarischen Apparat ausgerüstete Studie über die Beziehungen der Rumänen zu den Bulgaren, Serben, Kroaten und Griechen, besonders mit Rücksicht auf die makedonische Frage, betrifft meist die Neuzeit. Von besonderem Interesse ist das Kapitel (S. 176—310) über die Verhältnisse des 14.—17. Jahrhunderts, über den serbischen Einfluß in den rumänischen Fürstentümern durch Emigration von Klerikern und Söldnern, über die Schenkungen der rumänischen Fürsten an serbische Klöster usw.

Wien. C. Jireček.

Warwick Wroth, Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum. With an introduction and 79 plates. London, printed by order of the trusties, British Museum 1908. 2 Bände. CXII S., S. 1—312 + S. 313—687. 8⁰. £ 2,15.

Warwick Wroth, Catalogue of the Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the Empires of Thessalonica, Nicaea and Trepizond in the British Museum. With an introduction and 43 plates. London, printed by order of the trusties, British Museum 1911. XCIV, 344 S. 8⁰. 22,6 sh.

Das was das Britische Museum an 'byzantinischen' Münzen im weiteren Sinne des Wortes besitzt, ist in den vorliegenden drei Bänden sorgsam und

mit Gründlichkeit ausgebreitet. Diese Bände sind das denkbar ehrenvollste Monument für den Verfasser, den ein tückisches Geschick bald nach ihrer Vollendung fast unversehens aus seinen Arbeiten und Entwürfen herausriß, da er noch im besten Mannesalter stand. Es war ihm nicht gegönnt, für die Unsumme von Mühe und Entsagung, zu der nicht leicht sonst irgend jemand den Mut aufgebracht und sich bis zum Ende bewahrt hätte, den schönsten Lohn durch die Möglichkeit der Teilnahme an den durch sein Werk angeregten Diskussionen zu ernten. Denn die Bedeutung des vorliegenden Werkes erschöpft sich nicht in der technisch entwickeltsten und ausführlichen Aufzählung des Besitzes des Britischen Museums; sondern es greift über alle Zufälligkeiten, denen die Gestaltung eines einzelnen Münzkabinets ausgesetzt ist, hinaus fast nach den weitesten Zielen, es will die ganze Summe unseres derzeitigen Wissens in diesem Abschnitte der Numismatik klarlegen und die Unebenheiten in der Vereinigung des Londoner Bestandes durch Zuweisung jedes Stückes an eine bestimmte Stelle des allgemeinen Überblickes wett machen; wo das Britische Museum — übrigens selten genug — einzelne Erscheinungen oder Typen aus seinen eigenen Beständen nachzuweisen nicht in der Lage ist, werden Stücke anderer Sammlungen durch Beschreibung und Abbildung angeschlossen, so vor allem das halbpfündige Goldmedaillon des Justinian I, das im J. 1831 durch Diebstahl aus dem Pariser Münzkabinet verschwunden ist (Imp. Byz. Coins p. 25 und eine Lichtdrucktafel) und das dreifache Goldstück des Theodorich, das 1894 aufgetaucht und in Francesco Gnecchis Sammlung gelangt ist (Coins of Vandals etc. 54 und eine Lichtdrucktafel). Durch diese Vervollständigung des ohnehin reichen, an einzelnen Stellen überreichen Bestandes des Britischen Museums sowie durch die Ausführlichkeit der fortlaufenden Erklärungen und Anmerkungen und endlich durch die relative Vollständigkeit der Einleitungen hat der vorliegende Katalog den Wert eines Handbuchs der byzantinischen Numismatik gewonnen, das vorläufig, d. h. so lange nicht mehr Spezialkataloge und Spezialarbeiten uns vorliegen, sonst zu schreiben kaum möglich ist. Auf diese Art stellt sich der neue Byzantiner-Katalog in allererste Linie neben Gruebers vor zwei Jahren erschienenen dreibändigen Katalog der republikanischen Münzen Roms und die jüngsten (von Wroth und vor allem von G. F. Hill verfaßten) Bände der griechischen Katalog-Serie, die in übersichtlicher Weise die Arbeitsfelder abgrenzen und über die auf ihnen aufgegangene Saat so vorzüglich unterrichten, daß, wer nur das Zeug in sich fühlt und wem das Glück dabei wohl will, die Arbeit dort sicher weiterführen kann, wo sie der Verfasser des Katalogs stehen gelassen hat.

Diese Werke geben aber zugleich ein ehrendes Zeugnis für den Geist, der im britischen Münzkabinet wohnt, und für die Vorstände des Britischen Museums, die einen Teil ihrer Beamten so wählen und so gewähren lassen, daß sie durch sie die größten Katalogs-Leistungen in mustergültiger Form, gleichwohl ob bei der Verwertung von Papyri, Anticaglien oder Münzen, durchführen lassen können.

In der Hauptsache waren wir bisher, wenn man von einigen Aufsätzen über einzelne Fragen oder Kapitel absieht, auf Sabatiers Description générale des monnaies byzantines angewiesen, die 1862 in starker Anpassung an die beiden Sammelwerke Cohens und als Fortsetzung seiner Description générale des monnaies des empereurs romains erschienen ist. Durch die Reichhaltigkeit

des verarbeiteten Materials, die sichere Kennerschaft und die leichte Auffindbarkeit der einzelnen Gepräge sind diese Werke unsere wichtigsten Nachschlagebehelfe geworden und sie werden diesen Wert auf absehbare Zeit weiter behalten, auch Sabatiers Byzantiner-Katalog. Das darf nicht über all den Klagen vergessen werden, zu denen das geistlose Zusammentragen des Materials allerdings genügenden Grund bietet; auch das nicht, daß ein tieferes Eindringen in das Verständnis der Münzenmasse und die Fähigkeit der Gliederung des Stoffes doch erst durch das Fortschreiten von Detailstudien seit Cohen und Sabatier möglich geworden ist, Studien die selbst heute noch nicht im ganzen Umfang betrieben werden, geschweige denn vollendet vorliegen. Den Mangel an Literaturnachweisen, den Mangel an augenscheinlicher Fühlungnahme mit den übrigen (byzantinischen) Quellen, die geringe und scheinbar nur gelegentliche Berücksichtigung von außerfranzösischen Münzsammlungen, das Fehlen von Gewichts- und Feinheits-Angaben, und überhaupt die vollständige Gleichgültigkeit gegen das Bedürfnis des Lesers, über die wissenschaftlichen Grundlagen der einzelnen Angaben sich zu unterrichten, hat Sabatier mit Cohens beiden Hauptwerken gemein. Man hat bei aller Achtung vor dem ungeheueren Tatsachen-Wissen beider Männer das peinliche Gefühl, daß sie ihrem Material wehr- und urteilslos gegenüber standen, und daß ihr Sammeltrieb durch keinen Strahl inneren Verständnisses durchleuchtet worden ist. Immerhin hat Sabatier, trotzdem er mit einem weitaus spröderen Stoffe als Cohen zu arbeiten hatte, ein feineres Verständnis für die Aufgaben der byzantinischen Numismatik gezeigt, und die Einleitungen zu den einzelnen Abschnitten, insbesondere aber die Prolegomena seines Werkes, einsichtsvoller und belehrender als dieser gestaltet; außerdem hat er dadurch, daß er die Energie aufgebracht hat so ziemlich die Hauptmasse der von ihm beschriebenen Prägungen in schlichten Konturzeichnungen abzubilden, die Benutzbarkeit seines Werkes in höchstem Maße gesteigert.

Demgegenüber stellt der Katalog des Britischen Museums unsere Kenntnisse auf eine breitere und sicherere Grundlage, weil er den außerordentlich reichen Bestand[1]) einer so bedeutenden Sammlung in jeder nur wünschenswerten Ausführlichkeit uns zugänglich macht und durch möglichst viele Ausblicke auf die Fortschritte der Disziplin, die Ergebnisse der byzantinischen Geschichtsforschung und auf die Bestände anderer Sammlungen instruktiver gestaltet. Die Ausführung des Kataloges hat, wo immer ich Gelegenheit fand sie zu prüfen, den Eindruck der hohen Gewissenhaftigkeit verstärkt, der sich gleich bei seinem ersten Benutzen einstellt. Die Technik der Arbeit verwertet alle Fortschritte, die bei dem großartigen Unternehmen des griechischen Münzkatalogs allmählich und in harter Arbeit errungen worden sind, und verdient

1) Es mögen Ziffern für den Bestand des gerade auch in den frühbyzantinischen Reihen vorzüglich assortierten Wiener kaiserlichen Münzkabinets zum Vergleich herangezogen werden; ich wähle Justinian I, für den allerdings — offenbar auch um den Katalog sachlich damit zu fördern — durch das Londoner Münzkabinet in den letzten Jahren stärker zugekauft worden ist:

		London	Wien
Gold Solidi	26 und (Könige) 9	= 35	22
Teilstücke	16 und (Könige) 17	= 33	16
Silber	39 und (K.) 44	= 83	19 und (K.) 23
Kupfer	405 und (K.) 48	= 453	208 und (K.) 9
		604	297

uneingeschränktes Lob. Das Eindringen in die geschichtliche Bedeutung oder sonst in das Verständnis der einzelnen Prägung und ihr Auffinden wird durch die auf Wesentliches in aller Knappheit gerichteten Prolegomena sowie durch die mehrfachen Sachregister (I Kaiser, II Münzstätten, III Allgemeine Übersicht samt Typen, Wertmarken, Monogrammen und Einzelbuchstaben, IV lateinische und griechische Münzlegenden) erheblich erleichtert.

In diesem äußeren Aufbau und in dem für die Anordnung des Katalogmaterials gewählten Prinzip berührt sich dieses Werk aufs engste mit dem Katalog der republikanischen Münzen Roms im Britischen Museum. Wroth hat nämlich als bestimmend angesehen: die Münzstätte, das Münznominal und die zeitliche Abfolge, u. zw. hat er die Münzstätte als das wichtigste Einteilungsprinzip bezeichnet. Freilich, wenn er (Imp. p. XII) die von Sabatier befolgte Einteilung nach Metallen für unwissenschaftlich ansieht, bin ich nicht so recht in der Lage ihm zuzustimmen. Im Gegenteil, ich halte für die jeweilen innerhalb des byzantinischen Reiches geschlagenen Münzen gerade die Einteilung nach Metallen für die wichtigste. Immer entschiedener drängt sich uns ja aus den anderen Quellen die Erkenntnis auf, daß Gold (sagen wir vorsichtshalber bis gegen das 12. Jahrh.) das primäre und absolut dominierende Wertmetall für Byzanz ist. Daher ist die Gestaltung der Goldmünze und ihre Unterteilung im gleichen Metall die wichtigste Frage der byzantinischen Numismatik und damit eine der wichtigsten Vorstudien für die byzantinische Wirtschaftsgeschichte. Desgleichen wird die Silberprägung ein Gegenstand besonderen Studiums werden müssen, freilich erst wie Wroth selbst (Imp. p. LXXV) andeutet, bis mehr Material dafür vereinigt vorliegen wird. Während im 2. und 3. Jahrh. der römischen Kaiserzeit das Silber in Legenden und Typen eng zusammengeht, tritt es mit dem 4. Jahrh. ganz zurück und ist in seiner äußeren Gestaltung vom Gold unabhängig. Das ändert sich in den ersten Jahrhunderten des sog. byzant. Reiches nicht. Mit Legenden wie *vot mult* (Anastasios I in Kpel, Justinian II in Karthago), *gloria Romanorum* (Anastasios I in Kpel, Justinos I in Kpel, sein Nachfolger ebendort), *salus [Aug.]* (Justinos II in Kpel) oder *salus mundi* (Maurikios Tiberios in Karthago), *felix respubl.* (Justinos II in Karthago), *deus adiuta Romanis* (Heraklios in Kpel und Ravenna, Konstans II in Kpel, Justinian II in Kpel) u. a. tritt das Silber aus der Eintönigkeit der Legenden in den übrigen Münzmetallen heraus und erinnert an Legenden der Goldmedaillons, so an das verlorene Pariser von Justinian I mit *salus et gloria Romanorum* oder an die von Tiberios II als Geschenk an den Frankenkönig Chilperich geschickten Pfundstücke mit *gloria Romanorum.* Ich hoffe noch an anderer Stelle ausführlicher diesen Gedanken zu entwickeln und fruchtbar zu machen, glaube aber mit dem hier Gesagten genügend angedeutet zu haben, daß das in langen Zeitläuften spärlich auftretende Silber bei der für den britischen Katalog gewählten Anordnung nahezu ganz zurückgedrängt wird. Aber ich muß damit rechnen, daß mein Vorschlag, die Metalle überhaupt durch eine Anzahl von Jahrhunderten des byzant. Reiches getrennt aufzuzählen, als zu radikal empfunden werde, und ich halte es außerdem für nutzlos, in einer Kritik viel Aufhebens von scheinbar äußerlichen Fragen dieser Art zu machen. Das Material muß nun einmal von verschiedenen Gesichtspunkten aus geordnet und studiert werden; sowohl nach den Metallen, als nach den Münzstätten und nach den Zeiten. Diese Arbeiten können durch Indices oder Tabellen und durch Einzeluntersuchungen geleistet werden; sie alle

durch einen Katalog zu ersetzen ist ebenso unmöglich wie etwa durch Einlegen der Prägungen innerhalb einer Münzensammlung. So wie in Münzensammlungen jene Methode den Vorzug verdient, die das rascheste Auffinden und die größte Sicherheit der Einlage gewährleistet, so sollte ein Katalog die rascheste Orientierung über den Bestand ermöglichen und das Zerreißen auffällig zu einander gehörender Stücke vermeiden; eine ebenso wichtige wie wohltätige Folge dieses Verfahrens, dieses entschiedenen Strebens nach Übersichtlichkeit würde (durch Vermeidung von Wiederholungen derselben Beschreibung) die Beschränkung seines Umfanges und eine Verringerung der typographischen Schwierigkeiten sein.

Von Berichtigungen oder Druckversehen[1]) sehe ich selbstverständlich hier ab; dem Bienenfleiß, der auf die Beschreibung der einzelnen Stücke aufgewendet worden ist, entspricht die Sorgfalt der Drucküberwachung, in die sich mit Wroth in treuer Erfüllung kollegialer Pflicht der Direktor des Londoner Münzkabinets Grueber und der rangnächste Direktorial-Assistent Hill geteilt haben. Auch von Einzelbemerkungen will ich ganz absehen; in meinen Ausführungen „Zum *βιβλίον ἐπαρχικόν*" (Numism. Zeitschrift XLIV, Wien 1911) habe ich wiederholt Gelegenheit gehabt, Einzelheiten zu erörtern und gleichzeitig im allgemeinen auch auf unsere vergleichsweise so geringen Kenntnisse des byzantinischen Münzwesens und ihre Ursachen hinzuweisen. Um so mehr ist zu begrüßen, daß jetzt durch einen so gewissenhaft und ausführlich gearbeiteten Katalog einer der allerreichsten Sammlungen byzantinischer Münzen eine umfassende Prüfung unserer Quellen und Kenntnisse erleichtert oder ermöglicht worden ist.

Sind wir durch die langjährige Benutzung von Sabatiers Description gewöhnt worden, der byz. Numismatik auch alle Prägungen im Osten des Reiches seit dessen Teilung zwischen Honorius und Arkadios und alle Prägungen des Westens seit der Entthronung des Romulus Augustulus zuzuschreiben, so hat Wroth dieses Gebiet anders abgesteckt, und er begründet diese Änderung damit, daß auch im 5. Jahrh. die Goldprägung des Westens und Ostens, wenigstens der Theorie nach, einheitlich und das Reich umfassend ausgestattet gewesen sei. Wroth beginnt sein Werk mit den Prägungen des Kaisers Anastasios I (reg. 491—518); unter ihnen fallen die sog. Folles, die hier beginnen, schon durch ihren Gesamthabitus so stark auf, daß vermutlich den meisten diese Abgrenzung vollauf gerechtfertigt erscheinen dürfte. Wroth scheidet dann scharf zwischen den Münzstätten, die im direkten Auftrage der Reichsregierung von Kpel tätig waren, und jenen der deutschen Barbaren im Westen und jenen der Teilreiche, die im 13. Jahrh. (nach dem Fall Kpels im J. 1204) im Osten abgezweigt worden sind, und verweist die beiden letzten Gruppen in den 1911 erschienenen Band. Die Barbaren des Westens sind nicht vollzählig aneinander gereiht; es erscheinen nur jene, die nach Italien und in die alte Provinz Afrika eingedrungen sind: Vandalen, Ostgoten, Longobarden und Benevent, aber nicht Westgoten, Franken, Gepiden usf., und wir merken, daß wir immer noch in den Anfängen einer wenn auch schwierigen, aber ergebnisreichen und zu gesicherten Resultaten führenden Forschungsarbeit stehen. Mit knappen Worten die Sicherheit solcher Ergebnisse darzustellen ist kaum

1) Nur eines möchte ich hier erwähnen: die *Flavia Vindobona* (Vandals etc. p. LIX), für die ich kein Zeugnis beizubringen wüßte.

möglich. Wer aber einmal eine zusammengehörige Reihe aus einer großen Sammlung ausgelesen oder z. B. aus einer Nekropole herausgefördert sieht, wird ohne weiteres freudig davon überzeugt sein, daß äußerliche und innerliche Merkmale, Farbe, Größe, Gewicht, Dicke, Buchstabenschnitt, Typenzeichnung und anderes, zur festen Abgrenzung von Gruppen unter Münzen dieser Herkunft führen, denen man früher hilflos gegenüber gestanden ist. Am besten erkennt man dies an den Goldstücken des 6.—8. Jahrh. Was früher in den Münzsammlungen und Münzkatalogen, z. B. unter Justinians I Namen vereinigt war, weil eben seine Legende[1]), sein Kopf und seine Münztypen ohne irgend ein Distinktiv darauf stehen, das zerlegen wir heute mit zunehmender Sicherheit unter die kaiserlichen Münzstätten und unter bestimmte deutsche Prägungen freier Fürsten. Ich erinnere mich, welchen starken Eindruck der Anblick der aus dem Gräberfeld von Krainburg (unweit Laibachs) gefundenen Gold-Teilstücke auf mich ausgeübt hat, nachdem ich kurz vorher die gleichartigen Fundstücke im Museo civico von Cividale gesehen hatte; es war überhaupt dann nicht mehr daran zu zweifeln, daß die Krainburger Trienten longobardischen Ursprungs waren und daß sie für die Klassifikation der Krainburger Gräber mitentscheidende Bedeutung besaßen. Und hoffnungsvoll sehen wir einer Zeit entgegen, in der wir nicht weiter Solidi Justinians von erheblich verschiedener Gestaltung und Größe des Schrötlings bunt neben einander liegen lassen müssen. Jeder tiefere Einblick in die Herkunft dieser Prägungen belohnt sich nicht bloß durch die reinlichere Scheidung des Materials, sondern auch durch Erkenntnisse von geschichtlichem Wert und durch bessere Ausrüstung jenen Funden der sog. Völkerwanderungszeit gegenüber, mit denen eben diese oder gleichartige Münzstücke aufgefunden worden sind.

Wroth's Germanenband schätze ich noch höher als seine kaiserlichen Münzen ein, weil ich ihm noch größere Belehrung und Anregung zu verdanken glaube; offensichtlich ist auch, man glaubt sich selbst kaum beim Niederschreiben dieser Worte, noch mehr Liebe und Fleiß auf dieses reiche Arbeitsfeld von Wroth aufgewendet worden, und — hinter ihm steht für die vandalischen und ostgotischen Münzen[2]) eine Erscheinung, die in der Entfernung ins Gigantische zu wachsen scheint. Ich meine den Grafen Salis, der seine eigenen Münzsammlungen dem Londoner Münzkabinet gestiftet und in zehnjähriger, überaus fleißiger Arbeit (1859—1869) die römischen und frühbyzantinischen Prägungen des Britischen Museums nach seinen Prinzipien geordnet hat. Alle Ehre den Männern, die frei von bureaukratischen Skrupeln dem unvergleichlich begabten und nicht im Verband des Museums stehenden Mann die Erlaubnis gegeben haben, in so eingreifender Weise seine Ideen zu veranschaulichen! Leider ist Salis kurz nach Beendigung oder Abbruch seiner Tätigkeit gestorben, ohne andere schriftliche Aufzeichnungen als die Ordnungsvermerke zu hinterlassen. Ebenso wenig hat er m. W. zu Lebzeiten irgend eine Zeile gedruckt.[3]) Aus Kearys Coinages of Western Europe (1879) erst lernte man in weiteren Kreisen die Achtung kennen, mit der die Überlebenden,

1) Samt dem irreleitenden CONOB (= Konstantinopel und *ob* für *obryzum*, s. v. a. reines Gold).

2) „Die longobardischen Prägungen scheint Graf Salis nicht eingehender studiert zu haben" (Wroth p. LV Anm. 3).

3) Von zwei kürzeren Briefen, die er an den Herausgeber der Revue numismatique geschrieben hat, muß man billiger Weise absehen.

denen sein Lebenswerk vorlag, die Bedeutung seiner Urteile würdigten. Vollends Gruebers Katalogwerk (1910) lüftete den Schleier vor dem Bilde eines Mannes, der in genialer Auffassung und das weite Gebiet der römischen und frühbyzantinischen Münzprägungen souverän beherrschendem Wissen, ich darf wohl sagen: fast in aller Heimlichkeit, und noch bevor an anderen Orten und insbesondere in Wien das Studium der Tätigkeit der einzelnen Münzstätten kräftiger einsetzte, vor nun nahezu einem halben Jahrhundert ein vollendetes und auf das sauberste ausgearbeitetes System nicht bloß der republikanischen, sondern auch der römisch-kaiserlichen und der nächstfolgenden Prägungen festgelegt hat, das nun bei der Veröffentlichung des großen britischen Katalogwerkes in hervorragendem Maße zugrunde gelegt wird, und von dem nicht ohne Angabe bestimmter Gründe abgewichen wird. Davon hier weiter im allgemeinen zu sprechen ist kein Anlaß; auch Wroth hat, wo Salis durch seine Ordnungsarbeiten vorgearbeitet hatte, sich auf die von ihm geschaffene Basis gestellt, in seiner ehrlichen Art des Vorgängers jedesmal selbstverständlich ausdrückliche Erwähnung machend, ernstlich bemüht dessen Beweggründe zu erkennen und nicht geneigt sie ohne ausdrückliche Motivierung zu verlassen.

Der große Umfang des Werkes sowie der durch ihn und durch die der Sache würdige illustrative Ausstattung mit 122 Tafeln bedingte Ladenpreis werden, das möchte ich hinzuzufügen mir erlauben, einer Verbreitung der mühevollen und ergebnisreichen Arbeit in weiteren Kreisen leider etwas im Wege stehen. Es wäre daher sehr verdienstlich, hauptsächlich auf dieser Grundlage einen kurzen Abriß der Entwicklung des byzantinischen Münzwesens mit einer kleinen Auswahl von Abbildungen zu veröffentlichen, der einstweilen, so lange nämlich eine ausführliche Darstellung nicht möglich ist, als Hilfsmittel für den Historiker und für den Durchschnitts-Numismatiker verwendet werden könnte; auch mit Ausnutzung der Exkurse, die Wroth über Sprache und Schriftzüge der Legenden sowie über die Ausgestaltung der Porträts und der Typen geschrieben hat. Schade, daß Wroth selbst dieses Verdienst sich zu erwerben nicht mehr Zeit gefunden hat!

Wien. Wilhelm Kubitschek.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Karl Dieterich in Leipzig (K. D.), Albert Ehrhard in Straßburg (A. E.), Aug. Heisenberg in München (A. H.), P. Jakovenko in Dorpat (P. J.), P. Maas in Berlin (P. Ms.), P. Marc in München (P. Mc.), J. Strzygowski in Wien (J. S.), R. Vári in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und Friedrich Zucker in München (F. Z.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitten wir dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für uns bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet uns stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerken wir, daß die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes angeordnet sind. Der Bericht ist bis zum 1. Januar 1913 geführt. Die Redaktion.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

H. Peter, Wahrheit und Kunst usw. (vgl. B. Z. XXI 554). Ausführlich besprochen von **O. Wackermann**, Zeitschrift für das Gymnasialwesen 66 (1912) 613—618. C. W.

Adolf Bauer, Ursprung und Fortwirken der christlichen Weltchronik. Rektoratsrede. Graz 1910. 23 S. Besprochen von **P<ierre> de L<abriolle>**, Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 2 (1912) 316—318. C. W.

O. Schissel von Fleschenberg, Novellenkränze Lukians. Halle, Niemeyer 1912. XVII, 108 S. 8⁰. Die Arbeit, die nicht auf byzantinischem Gebiete liegt, bildet den 1. Band einer Sammlung, die unter dem Titel 'Rhetorische Forschungen' von dem Verfasser und J. A. Glonar herausgegeben wird. Wie ich dem Vorwort entnehme, sollen im weiteren Verlauf der Sammlung auch die byzantinische Rhetorik und ihre Nachwirkungen in den älteren slavischen Literaturen Beachtung finden. A. H.

A. Brinkmann, Scriptio continua und Anderes. Rheinisches Museum 67 (1912) 609—630. Der Artikel bringt eine Fülle wertvoller Beobachtungen und Verbesserungen zu spätgriechischen Texten: 1. *κἄν* in der Be-

deutung 'auch nur', 'wenigstens'. — 2. Delehaye, Saints militaires S. 215, 25 l. *ἐπιπόθητον* (statt *ἐπὶ π.*) und 245, 8 *ἐξ αἰτίου τοῦ μηδενὸς* = 'aus nichtigem Grund' (statt *ἐξ αἰτιουτοῦ μηδενὸς*). — 3. Zahlreiche Mißverständnisse von scriptio continua in Reichardts Ausgabe von Philoponos De opificio mundi, 4. in den Homerischen Problemen des Herakleitos ed. Soc. philol. Bonn. (neu verwertet wird dabei cod. Monac. gr. 487), 5. bei Ptolemaios *Περὶ κριτηρίου καὶ ἡγεμονικοῦ* ed. Hanow (mit weitergehenden Beiträgen zur Überlieferungsgeschichte und Recensio) und 6. in der Schrift des Titos von Bostra gegen die Manichäer. P. Mc.

Nicola Terzaghi, Synesiana. Studi italiani di filologia classica 19 (1912) 1—7. In dieser Fortsetzung seiner Synesiosstudien (vgl. B. Z. XXI 557) zeigt T., daß von den Hss mit Hymnen des Synesios der Ambros. C 120 sup. nichts ist als eine späte Abschrift aus Ambros. A 92 sup. — Über die Studie Per la prossima edizione di Sinesio (vgl. B. Z. XXI 557) vgl. **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 153 f. A. H.

Nicola Terzaghi, Le clausole ritmiche negli opuscoli di Sinesio. 'Didaskaleion' 1 (1912) 205—225. 319—360. Das Resultat dieser Abhandlung deckt sich in der Hauptsache mit dem, was ich schon vor Jahren nach einer oberflächlichen Untersuchung der Klauseln des Synesios festgestellt habe (Berl. phil. Wochenschr. 1906, 777, vgl. B. Z. XVIII 342). Synesios hält sich in allen seinen Schriften mehr oder minder streng an das byzantinische Klauselgesetz (Intervall von 2 oder 4 unbetonten Silben zwischen den letzten Hochtönen). Aus der genaueren Statistik Terzaghis ergibt sich, daß die Strenge der Rhythmik in den spätesten Schriften um ein vielfaches größer ist als in den ersten (S. 352). Unmethodisch ist der Versuch, durch Ansetzung von 'Nebenakzenten' (*ἀρχὴν διεβεβίβαστο*) die Zahl der Ausnahmen zu reduzieren: es liegt nicht der geringste Grund vor, diese Fälle anders zu beurteilen als jene, bei denen T. den Verstoß gegen die Regel anerkennt; die letzteren hätte er übrigens ebenfalls aufzählen sollen, zu mindesten da, wo sie so selten sind, wie im Encomium calvitii. Zu untersuchen bleibt noch, ob 6silbige Intervalle erstrebt oder vermieden werden; am einfachsten geschieht das durch Vergleich mit den 5silbigen. T.'s Beobachtung, daß Zusammenstoß von Hochtönen am Beginn der Klausel sich nur in 2¼ % findet, hat erst dann Wert, wenn durch Beobachtung indifferenten Sprachmaterials festgestellt ist, welches die normale Ziffer wäre. Den Nutzen der Klauseltechnik für die Textkritik schlägt T. sehr hoch an, bei den Schriften, die viel Ausnahmen zeigen, sogar zu hoch. Jedenfalls war diese Untersuchung vor dem Druck der Ausgabe notwendig, die T. wie man sieht, mit Sorgfalt vorbereitet. P. Ms.

Musaios, Hero und Leandros, mit ausgewählten Varianten und Scholien herausgegeben von **Arthur Ludwich.** [Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen, herausgegeben von Hans Lietzmann, Nr. 98]. Bonn, Marcus und Weber 1912. 54 S. 1,50 *M.* Dies ist eine sehr willkommene Gabe. Das einzigartige Gedicht verdiente diese Edition, die ihre beiden Vorgängerinnen (ed. Dilthey 1874, ed. Schwabe 1876) weit hinter sich läßt, nicht nur durch die reichlichen Angaben über die Überlieferung, die hier zum ersten Mal unter dem Text erscheinen, sondern auch durch vernünftige Beschränkung hinsichtlich der mitgeteilten Parallelstellen aus Nonnos, Homer etc.; freilich hätten Varianten und Parallelen getrennt werden müssen. Auf Orthographica ist endlich einmal fast völlig Verzicht geleistet. Gern würde ich auch loben, daß die Va-

rianten nur in Auswahl mitgeteilt werden; aber es ist mir unmöglich, das Prinzip der Auswahl zu erkennen, und darauf kommt ja alles an. Es scheint, daß nicht aus vollständigen Kollationen das Wesentliche ausgesucht, sondern daß zu manchen (nirgends aufgezählten) Stellen alle, zu andern nur einige und nicht einmal immer dieselben Hss verglichen seien, z. B. zu 158: 'παρ-έπεισεν Pv; ἀνέ- BHf'. Gleich darauf: 'ἀναινομένης EKfv: -νην BPV'. Was hat an der ersten Stelle EKV, was an der zweiten H? Und welche Berechtigung hat bei solchen Schwankungen das oft verwendete Zeichen Ω (= 'alle oder die nicht genannten Hss')?

Der Text ist schlecht überliefert; er ist ähnlich wie der des Nonnos besonders reich an Verwechslungen metrisch gleichwertiger Wörter; das ist die unangenehmste Gruppe von Korruptelen. Ludwich hat grundsätzlich nirgends ein Kreuz in den Text gesetzt, dagegen jeden Anstoß durch irgend eine Konjektur aus dem Text entfernt (konsequent wäre gewesen, dann auch die an fünf Stellen angesetzten großen Lücken durch Nachdichtung auszufüllen). Daß unter diesen erzwungenen Konjekturen viel schlechte sind, versteht sich von selbst. So erklärt sich der schwälende Leander in v. 5 (σμυχόμενον), so die Überredungskunst, mit der Hero ihren Liebhaber, der (warum wohl?) den Hellespont durchschwommen hat, sich gefügig macht (272 παρέπεισεν). Dagegen ist 267 φιλήτορας eine feine Emendation, die gewiß Musaios selber in seinen Text setzen würde, wenn ihm φιλήνορας entschlüpft sein sollte.

Der literarische und mythologische Teil der Einleitung ist durch Sittig's Artikel 'Hero' in der Real-Encykl. überholt. Die Polemik gegen Friedländers Datierung des Nonnos bringt kein Argument von Bedeutung: solange vor Anastasios keine Spuren nonnianischer Verstechnik sicher nachgewiesen sind, bleibt diese Zeit der einzig wahrscheinliche Frühtermin für die ganze Schule. Die Unmöglichkeit eines früheren Ansatzes läßt sich freilich nicht beweisen.

P. Ms.

Karl Burkhard, Auszüge aus Philoponus als Randbemerkungen in einer Nemesiushandschrift. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 135—138. Die in der guten Nemesioshs Paris gr. 1268 saec. XII an den Rand geschriebenen, von Burkhard hier mitgeteilten Zitate aus Joannes Philoponos' Erklärungen zu Aristoteles Περὶ ψυχῆς (Comm. in Aristotelem XV) sind wertvoll, weil sie wörtliche Entlehnungen sind und weil sie aus einer anscheinend verschollenen Hs stammen. P. Mc.

C. E. Gleye, Ein Beitrag zur Charakteristik des Malalaswerkes. Pädagog. Anzeiger für Rußland 4 (1912) S. 360—362. Sucht an dem Beispiel der Erzählung der Malalas p. 226, 1 ff. von der Schätzung unter Augustus durch die Senatoren Eumenes und Attalos zu zeigen, daß hier eine Reminiszenz vorliege an die in der Vorlage des Malalas vorauszusetzende Erwähnung der Weltkarte des Agrippa und der Weltkugel des Mallos von Pergamon, und sieht darin einen Beweis, 'daß wir in dem Malalaswerke nur Reflexe eines weit höher stehenden Werkes sehen können, das ein verständnisloser, völlig ungebildeter Mann, der von selbständiger Quellenbenutzung keine Ahnung hatte, sinnlos kürzte.' Gl. will noch weitere derartige Fälle zur Sprache bringen, was hoffentlich zugleich ein Beweis dafür ist, daß er zu seinen lange unterbrochenen Malalasstudien zurückkehren will. K. D.

Edgar Martini, Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios (vgl. B. Z. XXI 560). Besprochen von **H. Lebègue**, Revue des étud.

grecques 25 (1912) 475 f.; von **La Rue van Hook**, Classical Philology 7 (1912) 502—503. A. H.

J. Compernaß, Aus dem literarischen Nachlaß des Erzbischofs Arethas von Kaisareia. I. 'Didaskaleion' 1 (1912) 295—318. Dies ist wieder ein Stück aus den Inedita des Arethas, die uns der Mosq. Syn. 302 (nicht 315) überliefert (vgl. B. Z. XXI 313. 595). Verf. bereitet eine Gesamtausgabe vor, wozu ihn der langjährige Besitz von Photographien des Mosq. berechtigt. Eine Abschrift des Mosq. aus dem Nachlaß von O. v. Gebhardt ist zur Zeit in den Händen von S. Kougeas, Athen, der sich bereits durch eindringende selbständige Studien um Arethas (*Λαογραφία* III 307, *Νέος Ἑλληνομνήμων* VIII 311) verdient gemacht hat. Es wäre bedauerlich, wenn diese sehr schwierigen Texte an verschiedenen Stellen gedruckt würden, statt daß die Wenigen, die sich mit ihnen abgeben, ihre Kräfte zu einer maßgebenden Edition vereinten. Daß diese Comp. nicht allein liefern kann, zeigt der vorliegende Text ebenso wie der B. Z. XXI 595 besprochene. Was würde Arethas von einem Herausgeber denken, der (S. 317) zu dem homerischen *χάλκεα χρυσείων* notiert: 'ein poetisches Zitat, welches ich nicht auf seine Quelle zurückzuverfolgen weiß', oder der (S. 307) aus *πάντα δὴ προσδοκᾶν ἄνθρωπον ὄντα* mit 'leichter Mühe folgenden (antiken) Trimeter rekonstruiert: *ἄνθρωπον ὄντα πάντα προσδοκᾶν* ⟨*ἡγοῦ*⟩', ohne sich an Xenoph. Anab. 7, 6, 11 *Ἀλλὰ πάντα μὲν ἄρα ἄνθρωπον ὄντα προσδοκᾶν δεῖ* oder einen der zahlreichen anderen Belege für diesen Spruch zu erinnern (Dion. Halic. ant. 4, 33, 11; Dinarch. 2, 1; Menander fr. 51; Liban. VII 195, 11 Förster).

Der Text gehört zu den interessantesten der Sammlung. Er ist ein Pamphlet gegen Leon Choirosphaktes, einen der hervorragendsten Männer jener Zeit. Von der Literatur über ihn kennt Verf. nur De Boor, Vita Euthymii, 189 ff. (vgl. B. Z. X 63[1]); Krumbachers GBL² 725 ist ihm ebenso unbekannt wie das dort behandelte Schmähgedicht des Konstantinos Rhodios gegen denselben Choirosphaktes. Arethas und der Rhodier finden sich auch im 15. Buch der Anthol. Palat. zusammen. Das wüste Geschimpf des Arethas ist natürlich nicht ernst zu nehmen (Verf. tut das), aber ein paar brauchbare Angaben über Leon bleiben doch übrig.

Wie viel für die Konstitution des Textes noch zu tun ist, mögen die Bemerkungen zeigen, die mir A. Heisenberg zu den beiden ersten Seiten des Textes mitteilt: „S. 298, 5 *τί γάρ, ὦ πλήρη πάσης αἰδοῦς ἀνάκτορα θεόν, τοῦτο*; ist nicht zu verstehen; man schreibe *θεοῦ* und vergleiche S. 299, 3 *τοῖς ἀνακτόροις θεοῦ οἰκονομούμενος τὸ αἰδέσιμον*. — Z. 20 *βουλῆς γὰρ αὐτῷ πρόσεστι ..... καὶ πρὸς τὸν ἑαυτῶν βόρβορον ἐπισπάσασθαι ἔτι καὶ τοῖς ἠτιμωκόσιν κτλ.*, lies *ἑαυτοῦ* und setze hinter *ἐπισπάσασθαι* einen Punkt, da *ἔτι ..... ἐξεργάσεται* ein neuer Satz ist. — Z. 27 notiert C. zu der Erwähnung des *Φινεές* Ps. 105, 30, die richtige Stelle ist aber Num. 25, 7, die zugleich ergibt, daß nicht *Μαδινῖτις* sondern *Μαδιανῖτις* zu schreiben ist. — Z. 28 zu *Μαδιανῖτις μαχλάς, ἀλλόφυλος γλῶσσα τοῖς νόθοις ἐντρέμμασι τὴν τοῦ κυρίου παρεμβολὴν ἐκπορνεύουσα* notiert C. '*ἐντρέμμασι* ita M', erklärt es aber nicht; es muß *ἐντρίμμασι* heißen, 'Schminken'. — S. 299, 8 *ὁ μὲν παλαιὸς νόμος Μωαβίταις καὶ Ἀμμανίταις ἀνέπαφα συνετήρει τὰ κατ' αὐτὸν ἅγια καὶ εἰς τετάρτην γενεὰν τὴν πάροδον ἀποτειχιζόμενος*, hinter *ἅγια* ist ein Komma zu setzen und nach der Bibelstelle Deuter. 23, 2—4, die C. anmerkt, wahrscheinlich *δεκάτην* zu schreiben; das in der Hs mit einem Fehlzeichen am Rande stehende

αὐτοῖς ist vor *ἀποτειχιζόμενος* einzusetzen. — Z. 10 *ὁ μὲν παλαιὸς νόμος* ..... *παραβλάπτοντος. ὁ δέ γε καινὸς κτλ.*, besser ist hinter *παραβλάπτοντος* ein Komma zu setzen. — Z. 20 st. *ἔτι τῶν δυσσεβεστάτων χειλέων τὰ κατὰ τοῦ κυρίου καὶ τοῦ Χριστοῦ αὐτοῦ ἀποβλύζων* wahrscheinlich *ἐκ*. — Z. 26 ff. ist die ganze Interpunktion falsch, man setze hinter *κατακεχραμμένος* ein Komma statt Fragezeichen, Z. 27 hinter *ἀθείᾳ* Fragezeichen st. Komma, den Satz *ἐῶ* — Z. 30 *ἀθόλωτον* in Parenthese, Z. 30 *συνιεὶς* st. *συνιεῖς*, Z. 31 hinter *κατακρατούμενος* ein Fragezeichen und Z. 32 hinter *ἁμαρτωλοῦ* einen Punkt st. Komma."

P. Ms.

J. Bidez, La tradition manuscrite du Lexique de Suidas. Sitz.-Ber. der Preuß. Akad. d. Wiss. phil.-hist. Kl. 1912 S. 850—863. B. warnt vor einer vertrauensseligen Benützung des kritischen Apparates von Bernhardy und hebt die Notwendigkeit hervor, in jedem Falle die Handschriften selbst zu befragen; gleichzeitig legt er in den Grundzügen eine neue Gruppierung der Handschriften vor. — Vgl. das eingehende Referat von **R. Wagner**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 230—232. A. H.

Aristide Calderini, Intorno ad un passo di Suida e di Arpocrazione riportato da Francesco Filelfo. Studi italiani di filologia class. 19 (1912) 11—18. Für den Brief des Abaris an Phalaris Nr. 57 (p. 422) ed. Hercher benützte Filelfo Souidas und Harpokration, ersteren im Cod. Paris. 2623, der damals (1443) in seinem Besitz war. A. H.

Paulus Levy, Michaelis Pselli de Gregorii Theologi charactere judicium. Accedit eiusdem de Ioannis Chrysostomi charactere judicium ineditum. Straßburger Dissertation. Leipzig-Borna, Noske 1912. 109 S. 8⁰. Die Arbeit deckt sich im Thema (Ausgabe und Kommentierung der Schrift des Psellos) genau mit der von August Mayer in B. Z. XX (1911) 27—100 veröffentlichten und war der Fakultät bereits eingereicht, als das Heft der B. Z. erschien. Herr Dr. Mayer stellt uns folgende Beurteilung zur Verfügung:

„Diese Neuausgabe der B. Z. XX 27 ff. edierten Rede des Psellos arbeitet mit dem schon dort herangezogenen hslichen Material, doch standen dem Autor genaue Kollationen der mir nur durch die Drucke von Papadopoulos-Kerameus und Coxe bekannten Hss H und M zur Verfügung. Was das Verhältnis der Hss anlangt, so kommt L. p. 20 zu einem etwas anderen Urteil als ich, indem er für N und Σ einen gemeinsamen Archetypus gegenüber H annimmt und bloß für N leugnet, daß seine richtigen Einzellesungen aus dem Archetyp geflossen seien (was ich für N und H behauptet hatte), ohne daß jedoch dieser Standpunkt von wesentlichem Einfluß auf die Textgestaltung wäre. Was diese betrifft, so verdanken wir dem Autor bezw. seinem Lehrer Br. Keil eine Reihe einleuchtender Verbesserungen wie Z. 29 (meiner Ausgabe) *αὐτῷ* 42 *παρασυνάψας* 65 *ἐνωθοῦντα* 70 *θορυβεῖν* 71 *ἀπεικάσαις* 328 die Tilgung von *ἀλλὰ*; ferner ist 389 mit der Überlieferung *δόγμα τι τῶν ἀστειοτέρων ἡμῖν παρεμφαίνων* zu lesen (wo ich grundlos eine Lücke angenommen hatte). — Bei dieser Gelegenheit möchte ich noch bemerken, daß ich Z. 84 versäumt habe, die Orthographie der Hs *τεθείκασιν* in *τεθήκασιν* zu korrigieren (ebenso L.), ferner ist Z. 107 für *ἰδιολογήσασιν* zu schreiben *εἰδολογήσασιν*.

Von dem sonstigen Inhalt der Arbeit ist die glückliche Verteidigung der Echtheit unserer Schrift gegen die Zweifel Br. Keils und die Erstausgabe der

kleinen Lobrede auf Joh. Chrysostomos (aus dem Par. 1182 und Bodl. Misc. 189) hervorzuheben. Der Kommentar bietet eine willkommene Ergänzung zu dem von mir beigebrachten Erklärungsmaterial." P. Mc.

Herm. Tode, De Timarione dialogo byzantino. Greifswalder Dissertation. Greifswald, Druckerei Emil Hartmann 1912. 100 S. 8⁰. Der Wert dieser Arbeit liegt in ihrem ersten Teil, der den hinter Lukianschriften im Vat. 87 s. XIV überlieferten Dialog Timarion (Krumbacher GBL² 467) auf seine Beziehungen zu den übrigen Exemplaren der gleichen Literaturgattung prüft. Es zeigt sich, daß der Verfasser des Dialogs nicht nur aus Lukian, sondern auch aus anderen Hadesfahrten zahlreiche Motive geschöpft hat. Einige Züge bleiben sein geistiges Eigentum, was bei einem so ungewöhnlich gewandten Schriftsteller nicht erstaunen wird; er hat sich ja auch das entlehnte Gut wirklich zu eigen gemacht, so daß dieser Dialog zu den erfreulichsten Werken der Byzantiner gehört. — Den Zweck der breiten Sprachstatistik des zweiten Teiles (42—95) kann ich nicht einsehen. Sie bringt weder Positives noch Negatives von Bedeutung; daß der Autor einen eklektischen Stil schreibt, bedurfte keines ausführlichen Beweises. — Anzuerkennen ist die saubere Latinität des Verfassers. P. Ms.

Guil. Knauss, De Stephani Byz. Ethnicorum exemplo Eustathiano (vgl. B. Z. XX 550) bespr. von **E. Stemplinger**, Berliner Phil. Woch. 1912, 1792. P. Mc.

Gius. Nic. Sola, Fragmentum mythologicum ineditum ex cod. Neap. graeco III AA 6. Sumbolae litterariae in honorem Iulii De Petra (Neapel 1911) 325—328. Ausgabe eines unedierten Abschnittes des Manouel Holobolos über die Delphine. P. Mc.

Aristide Calderini, Scoli greci all' antologia Planudea. Memorie del R. Istituto Lombardo di scienze e lettere. Classe di lettere e scienze morali e storiche. Vol. XXII (XIII della Serie II) fasc. VIII (Milano 1912) 227—280. — Alcuni testi per lo Studio degli Scoli greci all' Antologia Planudea. Estratto dal periodico 'Classici e Neolatini' N⁰ 2, anno 8⁰ Maggio-Agosto 1912. Ausführliche Vorarbeiten zu einer kritischen Ausgabe der (wertlosen) Renaissancescholien zur Anthologie des Planoudes. P. Ms.

Th. O. Achelis, Die Zahl der persischen Schiffe bei Salamis nach Thomas Magister. Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 58 f. Hinweis auf die bessere Überlieferung einer Neapler Hs gegenüber dem Dindorfschen Text der Scholien zu den Persern des Aischylos. P. Mc.

Johannes Sajdak, Zaridae epigrammata in cod. Vindob. phil. Gr. 341. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 139—142. Als Olivieri in den Stud. ital. di filol. class. 5 (1897) 515 ff. drei Epigramme aus der Wiener Hs unter dem Namen des Zaridas herausgab, bemerkte Krumbacher sogleich (B. Z. VII 214), daß das dritte Gedicht aus metrischen Gründen einem andern Verfasser gehören müsse. S. zeigt jetzt, daß in der Hs selbst das Gedicht nicht als Eigentum des Z. bezeichnet ist, und gibt einen neuen besseren Abdruck der zwei echten Epigrammme; II 4 ist übrigens *συννεύσεις* st. *συννεύεις* zu schreiben. In einem Nachtrag ebenda S. 371 emendiert **L. Radermacher** den letzten Vers *αἲ αἲ φύσεις οὐδ' ὀψέ, ναὶ μὰ τόν, φρένα⟨ς⟩* (statt *τὸν φρένα*). A. H.

Spyr. P. Lampros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, ἐξ ἑκατὸν καὶ ὑπερέκεινα βιβλιοθηκῶν καὶ ἀρχείων νῦν τὸ πρῶτον τὰ*

πλεῖστα ἐκδιδόμενα. Τόμος α', τεῦχ. α'—δ', S. 1—255; τόμ. β' τεῦχ. α'—ε', S. 1—320. Athen-Leipzig (Harrassowitz) 1912. Wir werden über diese wichtige Sammlung von Texten, denen eine Geschichte des Despotats des Peloponnes folgen soll, ausführlich berichten, sobald die noch fehlenden Hefte mit den Prolegomena vorliegen; vgl. oben S. 73. A. H.

K. Güterbock, Laonikos Chalkondyles. Zeitschrift für Völkerrecht und Bundesstaatsrecht 4 (1909) 72—102. Wenn dieser wichtige Aufsatz erst jetzt zur Kenntnis der B. Z. gekommen ist, so liegt das an dem etwas gar zu abgelegenen Orte seines Erscheinens, wo er zudem weniger am Platze ist als in einer historisch-philologischen Zeitschrift. Auf diese Weise ist er auch dem Ref. für die Einleitung zu seinen „Byzantin. Quellen zur Länder- und Völkerkunde" entgangen, wo seine Erwähnung besonders erwünscht gewesen wäre. Denn es ist der erste gut orientierende Aufsatz über unseren Historiker, sein Leben (S. 73—82), sein Werk und dessen Inhalt (S. 82—96) sowie über den Charakter und die Quellen desselben (S. 96—102). In letzterer Hinsicht nennt G. das Geschichtswerk des Chalkondyles in Übereinstimmung mit dem Ref. (Byz. Quellen etc. p. XXXIX) „eine wichtige und auch zuverlässige Quelle für die Geschichte seiner Zeit. Der Verf. bewährt sich meist als ein objektiv urteilender, besonnen abwägender, unparteiischer Berichterstatter, der nach Möglichkeit bemüht ist, sein Programm, die Wahrheit der dargestellten Tatsachen zu ermitteln, durchzuführen." (S. 101). In Ergänzung zu den vom Ref. a. a. O. gemachten Bemerkungen sei noch erwähnt, daß eine neue kritische Ausgabe des Chalkondyles von dem bekannten ungarischen Byzantinisten Eugen Darkó in Debreczen vorbereitet wird. K. D.

Darkó Jenö, Laonikos Chalkondyles nyelvéröl (**E. Darkó**, Über die Sprache des L. Ch.) Egyetemes Philologiai Közlöny 36 (1912) 785—792. 833—855. — Eingehendere Ausführung dessen, was D. in seinem (B. Z. XXI 562) angezeigten Vortrage in großen Linien gezeichnet hat. Es werden charakteristische Beispiele für Anakoluthie, Ellipse, Brachylogie, Pleonasmus, Gebrauch der Modi, Wortfolge, Kongruenz, Vulgarismen, Wortschatz und Phraseologie angeführt und nachgewiesen, daß Ch. sich mehr oder minder Thukydides zum Muster genommen hat (vgl. Rödel, Zur Sprache des L. Ch. etc. S. 12—34), Bekkers und Krumbachers Wertung in dieser Hinsicht also abzulehnen sei. R. V.

M. Galdi, La lingua e lo stile del Ducas (vgl. B. Z. XX 302) bespr. von **K. Dieterich**, Berliner Phil. Woch. 1912, 1533 f. P. Mc.

Charles H. Haskins, Further notes on Sicilian translations of the twelfth century. Harvard studies in classical philology 23 (1912) 155—166. Vgl. B. Z. XIX 568 f. Haskins hat die Spuren seiner glücklichen und aussichtsreichen Entdeckung unermüdlich weiterverfolgt; er weist neue Kopien der sizilischen Übersetzungen, im besonderen des Ptolemaios (vgl. auch B. Z. XX 559) nach und erweitert und vertieft durch verschiedene Beobachtungen das Bild des interessanten und für die griechische Überlieferungsgeschichte wichtigen Kreises von Gräzisten am sizilischen Normannenhof. P. Mc.

E. W. Brooks - J. B. Chabot, Eliae Metropolitae Nisibeni opus chronologicum (vgl. B. Z. XXI 522 ff.). Besprochen von **C. Brockelmann**, Zeitschrift d. deutschen morgenl. Gesellsch. 66 (1912) 333 f. C. W.

Adolf Hofmeister, Studien über Otto von Freising. I. Der Bil-

dungsgang Ottos von Freising. Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde 37 (1912) 633—768. Vgl. S. 654ff. über Ottos Aristoteleskenntnis (er hielt das ganze — lateinische — Organon, das er in Frankreich kennen gelernt, für ein Werk des Boetius), S. 681 ff. über seine Sprachkenntnisse (keine 'wirkliche, zusammenhängende Kenntnis des Griechischen', die ihn zur Benützung griechischer Werke in der Ursprache befähigt hätte), S. 701 ff. über seine Kenntnis der theologischen und philosophischen Literatur (zu dem Dictum über Origenes S. 714 Anm. 4 'ubi bene, nemo melius, ubi male, nemo deterius' vgl. O. Rottmanner, Geistesfrüchte aus der Klosterzelle, München 1908, S. 172 f.). C. W.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

J. Friedländer, Die Chadirlegende und der Alexanderroman. Eine sagengeschichtliche und literarhistorische Untersuchung. Leipzig, Teubner 1913. XXIII, 338 S. 8⁰. 12 ℳ. — Wird besprochen. P. Mc.

Henr. Kuhlmann, De Pseudo-Callisthenis carminibus choliambicis. Dissertation Münster i. W. 1912. 30 S. 8⁰. — Vgl. die Besprechung von **Paul Maas**, Berliner Phil. Woch. 1912, Sp. 1316f. P. Mc.

Fr. Pfister, Episoden des Alexanderromans in christlichen Texten. Theolog. Literaturzeitung 37 (1912) 572—573. Stellt Einsprengungen der Episode von Alexanders Zug nach dem Osten fest in zwei christlichen Legenden, nämlich der von der Reise dreier Mönche zu dem hl. Makarios (Vasiliev, Anecd. gr.-byz. I 135ff.) und der 'Ὁδοιπορία ἀπὸ Ἐδέμ etc. (vgl. B. Z. XX 340 f.). P. weist ferner Übereinstimmungen nach zwischen den betreffenden Abschnitten dieser beiden Texte und einer apokryphen Paulosapokalypse sowie den syrischen Kyriakosakten und möchte in allen eine gemeinsame Abhängigkeit von dem babylonischen Gilgamesch-Epos erblicken, wie er an anderer Stelle auszuführen gedenkt. Damit wäre wieder die Hypothese von Bruno Meißner in den Mittelpunkt gerückt, der ja schon in seiner Schrift 'Alexander und Gilgamesch' (1886) den Einfluß dieses Epos auf die Alexandertradition nachweisen wollte. K. D.

Fr. Pfister, Untersuchungen zum Alexanderroman des Archipresbyters Leo. Heidelberger Habilitationsschrift. Heidelberg, Winter 1912. 40 S. Vorliegende Schrift bildet die Einleitung zur demnächst erscheinenden Ausgabe des lateinischen Alexanderromans des Leo, die die bisherige von Landgraf ersetzen soll. Von den zehn Abschnitten dieser Einleitung verdienen der zweite, fünfte und sechste auch unsere Aufmerksamkeit, und zwar im zweiten die Stelle auf S. 7 f. über die Chronologie von Leos Reise nach Byzanz und die Abfassung seiner Übersetzung, im fünften die auf S. 18 mitgeteilten irrtümlichen Wiedergaben griechischer Eigennamen und im sechsten (Verhältnis Leos zu den älteren Rezensionen des Alexanderromans) als besonders interessant die von Leo mißverstandenen Stellen seiner griechischen Vorlage (S. 22—24). K. D.

P. A. Schollmeyer O. Fr. M., Die Herkunft der Achikarsprüche. Theologie und Glaube 4 (1912) 660 f. Die aramäischen Achikarsprüche können 'nur innerhalb des babylonischen Kulturkreises entstanden sein'. C. W.

Ericus Stechert, De Catonis quae dicuntur distichis. Greifswald, Druck von Hartmann 1912. 111 S. 8⁰. Inaug.-Diss. Für uns ist z. B. der Nachweis von Wichtigkeit, daß die von Aldus Manutius Venedig 1495 edierten

τῶν ἑπτὰ σοφῶν γνῶμαι uns zur Ermittelung der Quelle der kurzen lateinischen Sentenzen (vor den Disticha) keinen Behelf bieten. Die Sammlung ist nämlich c. 1300 entstanden, 'quippe cui partes Planudeae Catonis versionis insint'.

C. W.

Carl Erich Gleye, Die Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwörter. Philologus 71 (1912) 527—562. Wenn zu Krumbachers Moskauer Sprichwörtern (vgl. B. Z. X 318f.) keine erheblicheren Nachträge und Bemerkungen zu liefern wären, als was Gleye mit unerträglicher Breite hier vorbringt, so wäre jene Erstausgabe und -Erklärung wirklich ein Meisterwerk. Nichtssagend und spielerisch sind die meisten der „Parallelen", die Gleye in schöner Unvoreingenommenheit bis aus den „Lustigen Blättern" hergeholt hat, und die Beiträge zur Kritik und Erklärung sind so unerheblich und schwankend, daß das Brauchbare auf ein paar Zeilen notiert werden kann: die Deutung von Spruch 1 auf die 'Affenliebe'; no. 29 *Ἔρως εἰς κλιμάκιον οὐκ ἀναβαίνει* = 'Eros braucht zum Besteigen keine *scalae quibus in equum ascenditur*' (Ducange s. v. *κλίμακες*); die Nachweise zu no. 41 *καιρὸς ἀνάγει — κατάγει* und zu no. 49 *ἀκρότητες ἰσότητες*; die Zusammenstellungen von *κοσμικός* = 'weltlich' (S. 528[1]), *κοπίδερμος* = 'Sklave' (S. 545 ff.) und von *τύραννος* = 'Rebell' (S. 560). Die Emendationen *δόλους* in no. 3, *τύχην* in no. 4 und *μέμψις* in no. 108 sind bereits durch die ausgezeichnete Besprechung von Ed. Kurtz, Neue philol. Rundschau 1901, 145—152 und B. Z. X 662 vorweggenommen, an die Gleye anzuknüpfen auch sonst vielfach Anlaß gehabt hätte; so hätte ihm die Kenntnis der prächtigen Kurtzschen Emendation *πορδὴ* (st. *χορδὴ*) *ἅπαξ γελᾶται* (no. 28) wohl den ganzen Unsinn über diesen Spruch erspart. Befremdend sind die gehässigen Ausfälle gegen Krumbacher; daß Herr Gleye verärgert ist, wird keinen großen Eindruck machen. P. Mc.

D. C. Hesseling, Le Roman de Digénis Akritas d'après le ms. de Madrid. *Λαογραφία* 3 (1911/2) 537—604. Die von Krumbacher nur in einigen Proben bekanntgemachte Eskurialhs des Digenis Akritas veröffentlicht nun H. in ihrem vollen, 1867 Verse betragenden Umfange. Vorausgeht eine Einleitung, die in 7 Paragraphen behandelt: 1) die Lücken der Hs und ihre Erklärung durch vorgesehene, aber nicht ausgeführte Illustrationen; 2) die Schwierigkeiten und methodischen Gesichtspunkte der Edition; 3) die Lücken der Hs und die Irrtümer des Redaktors; 4) die Abweichungen der Madrider Version von den übrigen; 5) den volkstümlichen Charakter der Version; 6) die Ergänzungsbedürftigkeit der unlitterarischen Versionen (Andros, Eskur.) durch die litterarischen (Grottaferrata, Trapezunt) und die daraus sich ergebende Annahme der Priorität der letzteren; 7) die grammatischen und lexikalischen Eigentümlichkeiten der Madrider Version. K. D.

Steph. Xanthoudides, *Διγενὴς Ἀκρίτας κατὰ τὸ χειρόγραφον Ἐσκωριάλ. Χριστιανικὴ Κρήτη Α'* (ἐν Ἡρακλείῳ 1913) τεῦχ. γ', S. 523—572. Eingehende Untersuchung der von Hesseling (vgl. die vorstehende Notiz) herausgegebenen Redaktion des Digenis Akritas; hauptsächlich auf grund seiner besonderen Kenntnis des kretischen Dialekts gibt X. eine große Anzahl von Vorschlägen zur Verbesserung und Erklärung des arg verderbten Textes; er glaubt die Redaktion in der zweiten Hälfte des 15. Jahrh. in Kreta entstanden. Wir behalten uns vor, auf die eben bei Redaktionsschluß eingelaufene Abhandlung noch näher einzugehen. P. Mc.

N. Bănescu, Un poème grec vulgaire relatif à Pierre le Boiteux

de Valachie. Bucarest, Göbl 1912. 29 S. 8°. Aus Athous 4272 saec. XVI veröffentlicht B. hier zum ersten Mal ein Gedicht von 401 paarweise gereimten politischen Versen. Der Verfasser ist Georgios der Ätoler, einer der bekannteren griechischen Dichter des 16. Jahrh., den Inhalt bilden die Schicksale des Woiwoden Peter von der Walachei, der auf Betreiben des allmächtigen Michael Kantakouzenos seines Thrones beraubt wurde und mit seiner ganzen Familie in die Verbannung gehen mußte. Der poetische Wert der aus einzelnen Szenen zusammengesetzten Dichtung ist gering, erheblich dagegen der historische Gewinn, den B. in seinem ausgezeichneten Kommentar daraus zu schöpfen weiß. Auch in sprachlicher Beziehung verdient das Poem Interesse. Die Ausgabe B.s ist von musterhafter Korrektheit, nur ist v. 40 und 44 mit der Hs νὰ 'μπέσ' (= νὰ ἐμπέσῃ), nicht νὰν πέσ' zu lesen; die zahlreich eingestreuten Sprichwörter hat B. in den zutreffenden literarhistorischen Zusammenhang eingeordnet. A. H.

Herm. Schneider, Die Gedichte und die Sage von Wolfdietrich. München, Beck 1913. VIII, 420 S. gr. 8°. Bespricht auf S. 348 ff. den in der nordisch-italienischen Redaktion der Theoderichsage auftretenden merkwürdigen Zug, wonach Hugdietrich zum König von Kpel gemacht wird, und übt Kritik an den bisherigen Erklärungen dieses Zuges (Voretzsch, G. Paris, Müllenhoff), von denen keine recht befriedige. Sch. kommt zu dem Schluß, 'es muß ein Lied oder eine sonstige Überlieferung vom Chlodwigsohn gegeben haben, in dem dieser plötzlich zum Sohn des Fürsten von Kpel gemacht worden ist. Und von dieser Fassung müssen die Flovent- und Wolfdietrichgedichte abstammen'. (S. 350). Aus dieser Lokalisierung der Wolfdietriche im Osten schließt er dann weiter (S. 372), 'daß die Konfusion zwischen Chlodwig und Constantin auch diejenigen Fassungen ergriffen hat, in die dieser letztere Name keinen Eingang fand: dort bildete sich unter dem Einfluß der in anderen Gedichten gleichen Inhalts vorgenommenen Anknüpfung an die oströmische Dynastie wenigstens die Vorstellung, der Vater des Helden sei ein griechischer König gewesen'. Als Stütze seiner Hypothese kommt dem Verf. das altfranzösische Gedicht der Karlsreise zu Hilfe, in dem der seiner Herkunft nach noch dunkle Kaiser Hugo von Kpel auftritt. Die gemeinsame Kenntnis dieses Namens bei Deutschen und Franzosen scheint dem Verf. dafür zu sprechen, daß die Verpflanzung einer Zeit angehört, 'wo beide Völker noch von Hugo-Chlodwig sangen'. Aus diesem Sachverhalt erschließt Sch. drei Gruppen der Sage vom Chlodwigsohn, die er als Chlodwiggruppe, Constantingruppe und Hugogruppe bezeichnet. Wie er sich die Entstehung der zweiten denkt, sucht er auf S. 376 zu erklären. K. D.

L. Radermacher, Mythica. Wiener Studien 34 (1912, Gomperz-Heft) 28—36. Bespricht neben antikem Folklore S. 35 f. das in der Apokalypse der hl. Anastasia begegnende Motiv der leuchtenden und der erloschenen Lampen im Paradies. P. Mc.

Th. Zachariae, Abergläubische Meinungen und Gebräuche des Mittelalters in den Predigten Bernardinos von Siena. Ztschr. des Vereins für Volkskunde 22 (1912) 225—244. Bringt zwei byzantinische Parallelen zu der bei Bernardino beschriebenen Namenwahl mittels des Kerzenorakels, nämlich (S. 228) aus Johannes Chrysostomos, 12. Homilie über 1. Kor. 7, und (S. 229) aus Georgios Pachymeres II 277, 14 Bonn, wo erzählt wird, wie Kaiser Andronikos Palaiologos seiner Tochter den Namen

Simonis beilegt, weil von den Kerzen, die vor die Bilder der Apostel gestellt waren, die vor dem Apostel Simon stehende zuletzt erlosch. Der Unterschied zwischen den byzantinischen Fällen und dem italienischen ist nur der, daß es sich in jenen um die Namenswahl für ein neugeborenes Kind handelte, in diesem um eine Namensänderung bei einem Kranken. K. D.

Louis Arnaud, La Baskania ou le mauvais oeil chez les Grecs modernes. Échos d'Orient 15 (1912) 385—394. 510—524. 1) Theorie und Geschichte; 2) Heilende Exorzismen. 'Aucune superstition n'est plus ancienne, ni plus enracinée, ni plus vivace dans le mond grec, ni moins discutée'. Die griechischen Väter haben sie energisch bekämpft. C. W.

M. Arnaoudov, Rites et légendes bulgares, étude comparée I (Студии върху българскитѣ обреди и легенди). Sofia, Държавна печатница 1912 [S. A. aus Revue de l'Académie Bulgare des Sciences IV]. 122 S. 8⁰ (bulg.). Das dankenswerterweise beigedruckte französische Resumé gewährt auch dem des Bulgarischen Unkundigen einen Überblick über die sehr interessanten Untersuchungen des Verfassers, der die Beziehungen der bulgarischen Riten und Volksgebräuche, vor allem der Sommerzeit, zur Land- und Hauswirtschaft studiert: Der am 21. Mai, dem Fest der Hll. Konstantin und Helene, von der stark griechisch untermischten Bevölkerung von Sozopolis aufgeführte Tanz auf glühenden Kohlen ist der uralte Tanz ums Feuer zur Sommersonnenwende, um Fruchtbarkeit der Felder zu erlangen; das dabei bestehende Fastengebot läßt den bulgarischen Namen *Nestinars* mit νηστεία verbinden. — Für den Regenzauber durch Begrabung einer menschlichen Puppe werden orientalische und balkanische Parallelen beigebracht und der bulgarische Name *Gherman* auf den hl. Γέρμανος zurückgeführt, an dessen Fest am 12. Mai die Zeremonie mit Vorliebe stattfindet. — Das zur Sommersonnenwende, am Johannesfest, von den Mädchen in Südbulgarien geübte Ring-Orakel über den künftigen Bräutigam (bulgarisch *Enia*) wird auf den griechischen Κλήδονας desselben Tages zurückgeführt. — „Toutes les coutumes ainsi qu'une série de croyances s'y rattachant donnent des indications pour supposer un culte païen syncrétique des bulgaro-slaves, considérablement changé ensuite sous l'influence du calendrier chrétien.“ P. Mc.

C. Schönliterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Camilla Lucerna, Die letzte Kaiserin von Trapezunt in der südslawischen Dichtung. [Zur Kunde der Balkanhalbinsel, herausg. von Carl Patsch. II 4.] Sarajevo, Verlag des Bosn.-Herz. Instituts für Balkanforschung 1912. 36 S. 8⁰. Die Verfasserin versucht als Modell für die bekannte serbische Volksballade von der Mutter der Ingowić, die serbische Antigone, die „letzte Kaiserin von Trapezunt“, Helena Kantakouzena, zu erweisen. Sie behandelt zu diesem Zwecke zuerst das Ende der Großkomnenen (S. 3—8), hierauf die serbische Ballade und ihren Ursprung (S. 8—12) und schließlich die Frage nach der Übertragung der Katastrophe des griechischen Herrscherhauses auf die serbische Häuptlings- und Fürstenfamilie (S. 12—16). Alles was darauf folgt, also S. 16—36, ist dem serbischen Liede selbst und seiner ästhetischen und literarhistorischen Bedeutung gewidmet. Der Nachweis eines Zusammenhanges zwischen griechischer und serbischer Tradition scheint mir nicht erbracht zu sein, ja nicht einmal der des historischen Charakters der griechischen Überlieferung; denn die einzige, dazu höchst verdächtige Quelle

ist die Chronik des Graeco-Italieners Spandugino über den Ursprung der Türken, aus der der „gemütvolle“ Hammer den Stoff geschöpft hat (S. 5 ff.), der dann die Quelle für mehrere weniger gemütvolle als kritiklose Popularhistoriker bildete. Dazu kommt auf der anderen Seite, daß die Geschichte „von dem Herrengeschlechte der Ingowiće so gut wie nichts“ weiß (S. 9), daß also auch hier an etwas rein Hypothetisches angeknüpft wird, und was endlich die Verpflanzung des griechischen Motivs auf serbischen Boden angeht, so sind zwar die verwandtschaftlichen und örtlichen Verbindungsmomente als Verbreiter der Tradition durchaus gegeben (S. 13 f.), die gemeinsamen Motive der Tradition selbst dagegen sind auch ohne Übertragung zu erklären, wie die Neunzahl der Söhne (S. 10), der einköpfige Adler als Wappen in Trapezunt (S. 4) und in Illyrien (S. 11 f.), die verborgenen Schätze des Kaisers (S. 14 f.) und vor allem die Tatsache, daß die serbische Überlieferung von dem Ende der Komnenen nichts weiß, sondern nur von der Tötung eines „Iowen Kantakuzen“ mit seinen zwei Brüdern und acht Söhnen durch Sultan Mohammed (S. 16). Läge hier wirklich ein historisches Faktum zugrunde, so dürfte man doch erwarten, daß wenigstens der Name der Heldin, Helena, in der Volkstradition erhalten geblieben wäre, wie es z. B. mit ihrer Schwester Irene geschah, der zweiten Frau des serbischen Despoten Georg Branković (1427—1456), die in den serbischen Volksliedern als Jerina erscheint (S. 13). Hieß doch auch Stefan Dušans Gattin Helena (Jelena). Die Sache wird sich also doch wohl so verhalten, daß wir es mit einer freien Erfindung der Sage zu tun haben, und zwar wahrscheinlich mit einer slavischen, die vielleicht erst die Darstellung bei Spandugino hervorrief. K. D.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Papyruskunde.

L. Mitteis und **U. Wilcken**, Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde (vgl. B. Z. XXI 573). Ausführlich besprochen von **A. Schulten**, Theologische Literaturzeitg. 37 (1912), Nr. 20, Sp. 623—627; von **Hans Lietzmann**, Zeitschrift für wiss. Theologie 54 (1912) 239—244 unter dem Titel „Ein neues Hilfsmittel zum Papyrusstudium“. C. W.

Catalogue général des antiquités égypt. du Musée du Caire. Papyrus grecs d'époque byzantine par **Jean Maspero**. Tome second, deuxième fascicule (Nos 67151—67187). Le Caire, Institut Français 1912. S. 85—168. 2°. Eine Monstreurkunde a. d. J. 570, in ihrer Art wirklich ein Prachtstück, eröffnet das Heft: Das Testament des Fl. Phoibammon, *ἀρχίατρος* der *καλλίπολις Ἀντινοέων*, mit 4,135 m Länge (bei 31,5 cm Breite) und 307 Zeilen der längste Papyrus dieser Art. Die definitive Ausfertigung ist, von größeren und kleineren Beschädigungen abgesehen, bis zum Schluß erhalten, der Entwurf zu zwei Dritteln. Die erstere trägt an der Spitze ein Protokoll, nach M. das schönste aller bis jetzt bekannten Beispiele (ich mache darauf aufmerksam, daß am Schluß des Heftes ein, wie es scheint, vollständiges, nur sehr beschädigtes Protokoll und ein Fragment eines solchen steht); es wäre sehr wichtig, wenn M. wirklich eine auch nur teilweise Entzifferung der Schrift gelungen sein sollte: er glaubt Namen und Titel eines comes (natürlich des c. sacrarum largitionum) und mit Sicherheit eine Datierung zu erkennen. Nach seiner Beobachtung wäre übrigens das Protokoll von einer anderen Urkunde abge-

schnitten, zurechtgeschnitten und hier angeklebt — was ein bedenkliches Licht auf den Wert der Protokolle werfen würde. Ich verweise für die äußeren Fragen auf Berl. Klass. Texte, H. 6, S. 59 f., und auf P. Lond. IV, p. 418.

Die Abfassung des Testaments, das zugleich bestimmt wird *ἐπέχειν . . . καὶ κωδικίλλου τάξιν καὶ πάσης τελευταίας βουλήσεως καὶ φιδεϊκομισσαρίας ἐπιστολῆς*, erfolgt genau unter den vom damals geltenden Recht vorgeschriebenen Formalitäten, doch fehlt jede Signatur. Fl. Ph. setzt seine Söhne als Universalerben zu gleichen Teilen ein, nur ganz Weniges entzieht er ihnen; aus diesen Sonderverfügungen, die ganz ungeordnet durcheinander stehen, hebe ich nur folgende als bemerkenswert heraus: eine Arure Weinland wird einem Kloster als unveräußerliches Eigentum vermacht *ὑπὲρ ἱλασμοῦ ψυχῆς μου καὶ ἁγίας προσφορᾶς* („Seelgerät" vgl. Partsch, Gött. Gel. Anz. 1911, S. 311); die Steuern dafür werden zu Lasten des Nachlaßvermögens genommen. Der Erblasser wünscht im Kloster bestattet und in die Liste der dort Bestatteten aufgenommen zu werden. Der Abt soll Vormünder und Vermögensverwalter der Söhne sein. Besonders interessant ist die Verfügung über das Hospital (*ὁ εὐαγὴς ἡμῶν ξενεών* st. *ξενών*), das der Vater des Erblassers begründet und über dessen Fortführung er Bestimmungen getroffen zu haben scheint; dem Bruder wird die Fortsetzung des guten Werkes aufgetragen. Die Frau des Erblassers hat, außer auf das aus dem Eigentum ihrer Eltern in die Ehe gebrachte Vermögen, nur Anspruch auf die donatio antenuptialis, d. h. deren Nutznießung; ausdrücklich wird sie von allem andern ausgeschlossen. Das Gleiche geschieht mit den übrigen Verwandten, die mit wenig respektablen Bezeichnungen bedacht werden. Endlich ist noch hervorzuheben, daß der Abt des Klosters zur Begleichung einer Schuld des Erblassers auf den noch ausstehenden Gehalt eine Summe beim *ὑποδέκτης* erheben soll; M. folgert daraus offenbar richtig, daß der Lokal-*ὑποδέκτης* die Beamtengehälter direkt den eingelaufenen Steuerbeträgen entnahm.

Das Testament ist ein klassisches Beispiel für die Urkundensprache der Zeit: die Häufung der Synonyma in den endlos verklausulierten Sätzen, das Umschreiben, das Wiederholen, kurz, um mit dem Erblasser selbst zu reden, die *ἀκριβολογία* grenzt ans Aberwitzige. Höchst interessant sind die termini technici des römischen Rechts, die in verschiedener Gestalt auftreten: in griechischer Übersetzung oder mit Beibehaltung des lateinischen Wortkörpers, aber mit griechischer Flexionsendung, unter Umständen mit griechischem Suffix; gelegentlich wird ein solches Wort mit lateinischen Buchstaben geschrieben, z. B. l. 65 *comfirmateumenous* (ich erinnere gleich an eine analoge Bildung in P. Oxy. IX 1204 [299 n. Chr.], l. 7: *πρὸς ἐκσφούνγευσιν τῶν . . . . στρατιωτῶν*, l. 19 *ἐκσφουνγεύειν* [expungere]; vgl. das häufig begegnende *ἐξπελλευτής*); endlich findet sich der unveränderte lateinische t. t. lateinisch geschrieben: *inter vivos* (l. 130). Merkwürdige hybride Bildungen sind: l. 45 *πολιτικοπραιτώριος* (ius civile-praetorium; vgl. Maspero ad l. u. Lewald in der unten genannten Rezension, 626); l. 168 *ἐνεραδνουμίου*, von M. offenbar richtig aus *ἔνεροι* und *ἀδνούμιον*-ad nomen erklärt. Für die juristisch interessanten Einzelheiten verweise ich auf Lewalds Bemerkungen, der übrigens hervorhebt, daß das Ergebnis für das materielle Recht ziemlich gering ist.

Aus den übrigen Urkunden, die nach allen Seiten viel Interessantes bieten, muß ich mich hier beschränken folgende herauszuheben: Nr. 67156 (750 n. Chr.) mit Duplikat Nr. 67157; eine dritte, am besten erhaltene Ausfertigung bildet

die 1. Nr. der P. Beaugé (s. u. S. 220): Vereinbarung zwischen einer verwitweten ἀνθυλοπράττισα (Bedeutung unsicher) und ihrer Tochter und deren Gatten, dem ἐπιστάτης τῶν ἀνθυλοπρατῶν, in welcher sie ihre gegenseitigen Ansprüche festlegen. Nr. 67163 (569 n. Chr.), ein Darlehenskontrakt mit angehängter Quittung des Darlehensempfängers für eine vom Gläubiger entrichtete Kaufsumme, hat M. Anlaß gegeben, in der Einleitung eine Untersuchung über den Wert des „Silber"talents im 6. Jahrh. anzustellen. Der Verkaufskontrakt Nr. 67169 enthält Angaben über die für das Grundstück zu entrichtenden Geld- und Naturalsteuern. Dann sind drei Gruppen von Urkunden hervorzuheben: Ehescheidungskontrakte (67153—5); Kontrakte zwischen Handwerkern auf Arbeitsgemeinschaft und Gewinn zu gleichen Teilen (67158 und in doppelter Ausfertigung 67159/60) — der erste der beiden Kontrakte wird zwischen Schwiegersohn und Schwiegervater abgeschlossen und enthält zugleich einen Hinweis darauf, daß die Einsetzung des ersteren als Erbe zu erwarten ist (so kommt es, daß die Frau des letzteren am Abschluß des Kontrakts beteiligt ist); endlich Bescheinigungen über die Erfüllung von Verpflichtungen unter ausdrücklicher Nichtigkeitserklärung (ἀκυρωσία) der die Verpflichtungen begründenden Urkunden, die z. Z. unauffindbar oder nicht beschaffbar sind: Nr. 67166 Quittungen über Erstattung einer Darlehensschuld; Nr. 67177 Bescheinigung über den Empfang der für ein Darlehen verpfändeten Wertgegenstände (ich mache nebenbei auf den auch sonst vorkommenden Gebrauch von παραμυθία im Sinne von „Zinsen" aufmerksam). In beiden Fällen wird der z. Z. unauffindbare Schuldschein für nichtig erklärt. Nr. 67168, ein recht interessantes Stück, enthält die Empfangsbestätigung einer im voraus bezahlten Weinlieferung, ausgestellt einem μοναστήριον Ταβεννησιωτικόν, d. h. einem nach der Regel des Pachomios eingerichteten Kloster, von einem Bischof der Pentapolis, der sich, wie M. wahrscheinlich macht, in Alexandria befindet, wo die Urkunde ausgestellt sein muß; der Lieferungsvertrag, der nach der Thebais geschickt worden war und nicht zur Stelle ist, wird für nichtig erklärt. Interessant sind die Lokalangaben, die gewiß mit M. auf Alexandria zu beziehen sind.

Der literarische Teil des Heftes bringt außer Bruchstücken eines Iliaskodex Folgendes: Nr. 67175 ein Stück eines βίος des Isokrates, das überwiegend mit Ps. Plut. vit. dec. or., aber auch mit der dritten vita bei Westermann zusammengeht; links stehen Bruchstücke eines Schriftenverzeichnisses; nicht aus einer Isokrates-Ausgabe, da der Text sich auf der Versoseite in umgekehrtem Sinn fortsetzt. Nr. 67176 enthält Teile einer Konjugation von ποιεῖν und χρυσοῦν samt den Dualformen: man denke sich die Dualformen der Imperative des Perfekts im Aktiv und Passiv, des Optativs des Perfekts im Aktiv und Passiv, im 6. Jahrh. n. Chr. — auf dem Verso einer koptischen Urkunde! In den Nrn. 67177—87 gibt M. den Schluß des Bestandes der „Dichtungen" des Dioskoros (dazu kommen noch einige Zeilen auf dem Verso von P. Beaugé 2); zwei der hier gedruckten Stücke hat M. schon in dem Aufsatz in der Revue des Études gr. 24 (1911) 426—481 publiziert. Ich darf im allgemeinen auf meine Besprechung B. Z. XXI 558 f. verweisen und brauche auf die hier jetzt zum ersten Mal gedruckten Produkte nicht weiter einzugehen. Nur auf Nr. 67163 möchte ich aufmerksam machen; in den an den Kaiser (Justin II nach M.) gerichteten Versen scheint von der Ankunft des βασιλεύς, resp. der βασιλῆες in Antinoë die Rede zu sein und von Festen, die

der dux der Thebais bei dieser Gelegenheit gibt: da nie ein byzantinischer Kaiser nach Ägypten gekommen ist, so denkt M. daran, daß die betreffenden Worte sich auf Kaiserbilder beziehen, die in die Provinzen geschickt wurden.

Vgl. über dieses Heft und I 2 (vgl. B. Z. XXI 576 f.) die Besprechung von **H. Lewald**, Zeitschrift der Savignystiftung 33 (1912) Rom. Abt., S. 620—628 mit wertvollen Beiträgen zur Erklärung. F. Z.

Jean Maspero, Les Papyrus Beaugé. Bulletin de l'Institut Français d'archéologie orient. 10 (Caire 1912) 131—157. Das erste der vier im Besitz des Eisenbahningenieurs Beaugé in Assiût befindlichen Stücke ist die dritte, am besten erhaltene Ausfertigung der im 2. H. des 2. Bandes der Cairener byzantinischen Papyri veröffentlichten Urkunde Nr. 67156/7 (s. oben S. 218 f.); das Gedicht des Dioskoros auf der Versoseite ist von M. in dem Aufsatz über Dioskoros, Rev. des Ét. gr. 24 (1911) als Nr. 13 herausgegeben worden. P. Beaugé Nr. 2 und 3 stammen ebenfalls aus dem großen Fund von Aphrodito, bei Nr. 4 dagegen (Privatbrief aus Alexandria, eine Verhandlung wegen Befreiung von der Dekaprotie betreffend), das der Mitte des 3. Jahrhs. angehört und deshalb hier beiseite gelassen werden kann, ist die Herkunft ganz unsicher.

Zu Nr. 2 hat M. den links fehlenden Streifen nachträglich in einem Fragment in Cairo entdeckt, das er unter Nr. 67010 publiziert hatte. Die so vervollständigte Urkunde ist eine an den dux gerichtete Eingabe eines Pächters, dem man zweimal ungerechtfertigter Weise, wie er behauptet, Pachtzins abgefordert und zur Deckung von angeblichen Pachtzinsschulden Tiere, Vorräte und einen Geräteteil gewaltsam weggenommen hatte. Er bittet um Recht und stellt *εἰ[ς] λόγο[ν δωρ]εᾶς ὑ[π]ὲρ ἐξανύσεως* den dritten Teil dessen in Aussicht, was ihm zugesprochen werden wird — ein qualifizierter Bestechungsversuch. Eine sehr interessante Einzelheit ist eine Reminiszenz an die Titulierung der Pharaonen als „Herren des Diadems": l. 21 sq. *ἐξορκίζω ὑμᾶς κατὰ … καὶ τ[ῶν θ]ε[ο]σεβεστάτων βασιλέων καὶ οἰκο[υμ]ενικῶν ἡμῶν δεσπ[ο]τ[ῶν] τοῦ διαδήματος* — M. erinnert an *κύριος βασιλειῶν* in der Titulatur der Rosettana. Verwaltungsgeschichtlich von Wichtigkeit ist es, daß, wie M. sehr wahrscheinlich macht, gegebenen Falls die Steuern, die die autoprakten *μεγαλοκτήτορες* zu zahlen versäumt hatten, durch die Hypodekten von den Pächtern eingezogen wurden. Von ganz besonderem Werte aber sind die Ergebnisse, die M. in scharfsinniger eingehender Beweisführung aus einigen Angaben des Papyrus für die Feststellung der Namen und der Chronologie der duces der Thebais in der 2. Hälfte des 6. Jahrhs. gewonnen hat. Ich hebe hier nur hervor, daß in den damals üblichen endlosen Namenreihen der Hauptname (bzw. die Hauptnamen) am Schlusse steht. Für die Datierung hat M. in eben dieser Erörterung den Zeitraum zwischen 569 und 577 erschlossen.

Nr. 3 (568 n. Chr.) ist ein höchst merkwürdiger Kontrakt eines Mannes mit dem volljährigen Sohne seiner Frau aus deren erster Ehe: er verpflichtet sich, ihn für 10 Monate des Jahres bei sich aufzunehmen, zu verpflegen und ihn etwas lernen zu lassen, kurz ihn wie sein eigenes Kind zu behandeln Er übernimmt auch eine Schuld seines Stiefsohnes, der dagegen zur Bestreitung der Kosten und zur Abzahlung der Schuld monatlich 6 *κεράτια* zu zahlen hat. Dann folgen Bestimmungen für den Fall des Nichteinhaltens des Vertrages von der einen oder anderen Seite; der Stiefvater gibt sein Eigentum als Sicherheitspfand. F. Z.

A. S. Hunt, The Oxyrhynchus Papyri, Part IX. London, Egypt Exploration Fund 1912. XII, 304 Seiten u. 6 Tafeln. 4°. Die großen Überraschungen des Bandes sind die umfangreichen Bruchstücke aus Sophokles' *Ἰχνευταί* und Satyros' Leben des Euripides, erhalten in Papyri des 2. Jahrhs. n. Chr. Aus einer Anzahl biblischer Texte des 3. bis 5. Jahrhs. hebe ich als für die Geschichte der Schrift und des Buchwesens nicht unwichtig Nr. 1166 und 1171 heraus: ein Fragment aus einer Genesisrolle, dessen Schrift, dem 3. Jahrh. angehörend, ein frühes Beispiel des biblical type darstellt. Das andere Fragment, aus dem Jakobosbrief, stammt aus einem Papyrusbuch und ist wohl den von Hunt in der Einleitung zu Nr. 1074 im 8. Bd. aufgezählten ältesten Beispielen von Papyrusbüchern anzureihen; denn Hunt selbst bezeichnet die Schrift als wahrscheinlicher der 2. Hälfte des 3. als dem Anfang des 4. Jahrhs. angehörig; ich möchte mich auch durchaus der ersteren Datierung anschließen. Ein weiteres neues Beispiel eines Papyrusbuches des 3. Jahrhs.! Unter Nr. 1173 sind Stücke eines nach den Resten der Seitenzählung sehr umfangreich gewesenen Papyrusbuches veröffentlicht, das, von verschiedenen Händen geschrieben, eine Reihe von Werken Philos, darunter mindestens eine bis jetzt noch nicht erhaltene Schrift, enthielt. Der Fund ist nicht seinem ganzen Umfang nach publiziert, sondern einstweilen nur die identifizierten Stücke aus vier bekannten Schriften Philos. Das Buch ist ungefähr gleichzeitig mit dem Pariser Philo-Papyrus aus Koptos, der keinesfalls dem 6. Jahrh. angehört, wie sein Herausgeber annahm (s. u. S. 225 Iliaspapyrus Morgan).

Unter den Urkunden scheinen mir folgende hier erwähnenswert: ein Edikt des praeses der Thebais a. d. 4. Jahrh. (Nr. 1186), in dem, in Übereinstimmung mit der bekannten gesetzlichen Vorschrift und zugleich in humaner Weise über sie hinausgehend, die Anwendung von Peitschen bei Freien als ungesetzlich, bei Sklaven als erlaubt, aber auch bei den letzteren als *ἀνιαρόν* bezeichnet wird. Nr. 1206 (335 n. Chr.) ist das erste Beispiel einer adoptio (s. die die Angabe Hunts berichtigenden ausführlichen Bemerkungen von Wenger in der unten genannten Rezension, S. 564 f.); in völligem Gegensatz zu dem damals geltenden römischen Recht wird hier die adoptio durch ein lediglich privates Rechtsgeschäft in Form einer subjektiv stilisierten Homologie vollzogen. Formell interessant ist die Einladung zu einer Geburtstagsfeier, aus dem 5. Jahrh. (Nr. 1914); es gibt überhaupt nur sehr Weniges dieser Art aus byzantinischer, Einiges aus der Übergangszeit.

Zwei der Übergangszeit angehörige Urkunden möchte ich nicht unterlassen hier zu erwähnen: a. d. J. 254 (Nr. 1187) eine Aufforderung des Strategen zur Versammlung behufs Wahl des Phylarchen, die diejenigen *ἄμφοδα* vorzunehmen haben, denen für das Jahr die Liturgien zu leisten obliegt. Es ist interessant zu sehen, daß man die Konzession machte, den Phylarchen wählen zu lassen, der Vertrauensperson war, weil er die Vorschläge für die Liturgien zu machen hatte (Wilcken, Chrestomathie p. 67). Nr. 1205 (291 n. Chr.), eine *ἐλευθέρωσις μεταξὺ φίλων* (manumissio inter amicos), offenbar die Übersetzung des wahrscheinlich fehlenden lateinischen Grundtextes. Bisher war nur ein lateinisches Exemplar auf einer Wachstafel bekannt. Die Summe für die Freilassung der Frau und ihrer zwei Kinder wird von der jüdischen Synagoge erlegt; die Nationalität der Freilasser ist unsicher.

Ausführliche Besprechungen der Urkunden sind erschienen von. **L. Wenger,** Kritische Vierteljahrsschrift für Gesetzg. und Rechtswiss. III 14 (1912) 552

—568 und von **H. Lewald**, Zeitschrift der Savignystiftung 33 (1912) Rom. Abt., S. 628—635 (Einzelbemerkungen von **L. Mitteis**, ebda. S. 640—644). F. Z.

Pubblicazioni della Società Italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto. Papiri Greci e Latini. vol. I no 1—112 con 13 tavole fotocollografiche. Firenze 1912. Die i. J. 1908 gegründete Gesellschaft hat in Ešmunên (Hermoupolis) und Behnesa (Oxyrhynchos) Ausgrabungen veranstaltet und außerdem Ankäufe machen lassen. Ein Teil der Funde und Erwerbungen liegt in diesem Bande vor, in dessen Bearbeitung sich **Teresa Lodi, Medea Norsa, Lorenzo Cammelli** geteilt haben. **G. Vitelli**, der auch das Vorwort geschrieben hat, hat fast alle Abschriften nachverglichen und die Bearbeitungen durchgesehen; einige Stücke sind von **Pistelli, Ramorino** und **Vasselli** herausgegeben und erklärt. Der literarische wie der Urkundenbestand des Bandes enthält zwar keine Stücke ersten Ranges, bringt aber doch recht viel Wertvolles; ein großer Teil gehört der byzantinischen Zeit an.

In dem Fragment eines Pergamentkodex des 4. Jahrhs. (wahrscheinlich der 1. Hälfte), das Ev. Lukas 22, 45—47 und 50—53 enthält, begegnen wir einer textgeschichtlich höchst bedeutsamen Tatsache: Lc. ist der einzige Evangelist, der in der Geschichte vom Angriff des Petros auf den Knecht des Hohenpriesters die Heilung des Ohres erzählt (v. 51), und gerade dieser Vers fehlt in dem vorliegenden Fragment! Die Überlieferung war schon bisher bedenklich, da D einen gänzlich abweichenden Text hat. — Der teilweise schon publizierte Text aus dem Protevang. Jac. in einem Papyrusbuch des 4. Jahrhs. (Nr. 6) ist deswegen von Wichtigkeit, weil er zeigt, daß die Schrift, deren Einheitlichkeit bestritten wird, bereits in so früher Zeit im wesentlichen in der durch unsere Hss überlieferten Gestalt vorlag. — Nr. 7 (4. Jahrh.) bietet das einzige griechische Fragment der sonst nur koptisch erhaltenen Apokalypse des Elias. — Eine opisthographe, auf Rekto und Verso von der gleichen Hand beschriebene Rolle des 5. Jahrhs. bringt zwei beachtenswerte Texte aus Märtyrerakten: auf der Rektoseite ein Bruchstück aus den Akten des hl. Paphnoutios, dessen Textfassung sehr stark von der der Acta Vaticana abweicht, auf der Versoseite ein solches aus dem Martyrium der hl. Christina, das die Priorität der griechischen Akten den bisher allein bekannten lateinischen gegenüber bezeugt und die frühere Verehrung im Okzident durch sofortige Übertragung aus dem Orient zu erklären zwingt (vgl. auch u. S. 255 f., s. v. Norsa). — Hinzuweisen ist auf einige Horoskope des 5. Jahrhs., eine Zauberbleitafel von 62 Zeilen (Nr. 28) aus dem 3./4. Jahrh. und einen Zauberpapyrus etwa des 4. Jahrh. (Nr. 29).

Etwas ganz Einzigartiges bieten zwei aufeinanderfolgende Blätter eines aus Oxyrhynchos stammenden Papyrusbuches des 6. Jahrhs. von außergewöhnlich hohem Format (Nr. 55, alle 4 Seiten faksimiliert): ein Stück aus einem griechischen index der Digesten, d. h. einem fortlaufenden exegetischen, nicht einem monographischen dogmatischen Kommentar, und zwar zum tit. de pactis. Der Kommentar muß noch zu Justinians Zeit oder bald darnach entstanden sein, da er sich auf den lateinischen Originaltext bezieht, während schon 582 der latein. Text im Gebrauch durch den griechischen ersetzt war. Die zahlreichen lateinischen Ausdrücke sind fast immer lateinisch geschrieben, die Flexionsendungen aber, soweit es sich um einzelstehende Wörter handelt, mit griechischen Buchstaben; Ausdrücke, die mehrere Wörter umfassen, erscheinen in latein. Flexion und latein. Schrift. Auf frühe Entstehungszeit

weist auch die Anwendung der in den klassischen Beispielen geläufigen heidnischen Namen; in den Basiliken und auch schon früher finden sich dafür christliche. Der Kommentar berührt sich mit dem des Theophilos, aber eine sichere Entscheidung kann noch nicht getroffen werden; die anderen indices des 6. Jahrhs. scheiden für die Identifizierung des vorliegenden aus.

Unter den Urkunden der byzantinischen Zeit erwähne ich: Nr. 111 und 112, Bruchstücke kaiserlicher Reskripte aus den Jahren zwischen 287 und 304 und aus dem Jahr 316. Nr. 41 (4. Jahrh.), Klage einer Frau gegen ihren Ehegatten; der formale Charakter des Schriftstückes ist unklar. Nr. 58—62 stammen aus den Papieren des patricius Fl. Apion, der durch die P. Oxy. bereits bekannt ist (a. d. letzten Jahrzehnten des 6. und den ersten des 7. Jahrhs.); darunter mehrere Bürgschaften für *γεωργοὶ ἐναπόγραφοι*, coloni adscripticii, deren Verbleib am Ort und allenfallsige Gestellung garantiert wird. Nr. 76 (a. d. Jahren 574—8): *διαμαρτυρία* (in Duplikat) der Tochter eines patricius, gerichtet an einen *ἀργυροπράτης*, der seinen Verpflichtungen als Bürge nicht nachgekommen ist, in mehrfacher Beziehung interessant. F. Z.

Papyri Iandanae, cum discipulis edidit **Carolus Kalbfleisch.** Fasc. I: Voluminum codicumque fragmenta Graeca cum amuleto Christiano ed. **Ernestus Schaefer.** Leipzig, Teubner 1912. S. 1—34. gr. 8⁰ mit 4 Tafeln (Nr. 1—7). Fasc. II: Epistulae privatae Graecae ed. **Leonh. Eisner.** [Marburger Dissertation 1912]. Leipzig, Teubner 1912. S. 35—74. gr. 8⁰ mit 3 Tafeln (Nr. 8—25). Je 2,40 *M.* — Die aus den Ankäufen des deutschen Papyruskartells für Marburg erworbenen Papyri, 'quae nomen acceperunt a Car. Reinh. Janda et Joh. Ferd. Janda typographis olim Gelnhusanis', beabsichtigt Kalbfleisch in einer Publikation vorzulegen; die zwei ersten Hefte sind von zweien seiner Schüler bearbeitet. Unter den kleinen literarischen Bruchstücken des 1. Heftes ist am bemerkenswertesten Nr. 2 als eines der ältesten Stücke aus Iliasscholien (wohl noch aus dem 1. Jahrh. v. Chr.); dem 6. oder 7. Jahrh. scheint das grammatische Fragment Nr. 5 anzugehören, in dem in der Weise späterer Technographen die Perfektreduplikation behandelt wird. Dem Umfange nach vollständig erhalten ist ein christliches Amulet (Nr. 6, Taf. 4) des 5. oder 6. Jahrhs., aus zwei in ganz vulgärer Orthographie geschriebenen Texten bestehend, die als *εὐαγγέλιον κατὰ Μαθαῖον* (sic) und *ἐκξορκισμὸς ⟨Σ⟩αλομῶνος πρὸς πᾶν ἀκάθαρτον πν(εῦμ)α* bezeichnet werden: der erstere ist das Vaterunser in der Fassung des Matthäus, aber mit der Doxologie; vorausgeschickt ist eine kurze einleitende Erzählung, eine Kontamination aus den die Bergpredigt bei Matth. einleitenden und unmittelbar auf ihren Schluß folgenden erzählenden Worten und aus dem das Vaterunser bei Luc. 11, 1—2 einführenden Bericht — das Ganze ein richtiges *εὐαγγέλιον μικρόν*, wie es nach dem Zeugnis des Johannes Chrysostomos und Isidoros Pelousiotes die Frauen am Halse trugen; für die Verwendung das Vaterunsers zu Amuleten kennt man schon mehrere Beispiele. Die Bezeichnung *ἐξορκισμὸς Σαλομῶνος* war ebenfalls bereits bekannt; der sehr lückenhafte Text scheint sich nur an wenigen Stellen aus ähnlichen Zaubersprüchen ergänzen zu lassen. Das Interessanteste an dem Stück ist eigentlich, wie die auf den ersten Blick völlig sinnlose Zerstückelung der beiden Texte in einzelne Bestandteile, die im Satzinnern, ja mehrmals im Wortinnern einsetzen, und die Ineinanderschiebung dieser Bestandteile der beiden Texte zustande gekommen ist. Kalbfleisch's Scharfsinn hat entdeckt, daß das Amulet von einen andern abgeschrie-

ben sein muß, in dem die beiden Texte, der Exorzismus unmittelbar an das Vaterunser anschließend, in sechs breiten, nur je vier Zeilen hohen Kolumnen geschrieben waren; vielleicht absichtlich wurde die Abschrift unter Beiseitesetzung der Interkolumnien so vorgenommen, als ob die sechs Kolumnen einen fortlaufend von links nach rechts in einer Kolumne geschriebenen Text darstellten; die Lücken zeigen, daß die letzte Z. der 3. und die 1. Z. der 4. bis 6. Kol. der Vorlage verlöscht gewesen sein müssen. Der Herausgeber hat den Sachverhalt durch eine Rekonstruktion der Vorlage veranschaulicht. Z. 10 erscheint über *ΠΝΑ* statt des Horizontalstriches ein Dreieck als Kontraktionszeichen.

Von den Privatbriefen des zweiten Heftes gehören Nr. 13—25 dem 4.—7. Jahrh. an (Nr. 24 und 25 sind allerdings wohl Fragmente aus amtlicher Korrespondenz), davon Nr. 17—25 dem 6.—7. Jahrh. Inhaltlich hübsch ist Nr. 13. Am wichtigsten ist Nr. 22 wegen der Angabe in Z. 3: *ὅτι εἰς τὰς χεῖρα[ς τõ]ν Περσõν εἰμι*; denn, wie der Herausgeber richtig bemerkt, deutet das auf die Zeit der Beherrschung Ägyptens durch Chosroes II, 619—629, und es ist das erste Mal, daß in einem griechischen Papyrus auf Ereignisse dieser Zeit Bezug genommen wird. Außerdem mache ich noch aufmerksam auf Nr. 11, ein Bruchstück eines offenbar von einem Christen verfaßten Briefes aus dem 3. Jahrh. — es liegt also hier einer der ältesten christlichen Briefe vor. Beachte hier Z. 2 *ἐλπίδω*. Z. 12 *Ζημητρίῳ*. Das Bruchstück Nr. 12, aus dem 3./4. Jahrh., ist bis jetzt das einzige erhaltene Beispiel eines auf Pergament geschriebenen Briefes. Für die zahlreichen interessanten Einzelheiten, besonders auf sprachlichem Gebiete, verweise ich auf die fleißigen Erläuterungen der Herausgeber. F. Z.

W. Schubart, Ein lateinisch-griechisch-koptisches Gesprächsbuch. Klio 13 (1913) 27—38. Aus einem Papyruskodex, der Schrift nach wahrscheinlich des 6. Jahrh., der offenbar eine größere Zahl von Gesprächen enthielt, ist ein mit je zwei Kolumnen beschriebenes Blatt erhalten mit einem Teil eines Gespräches über Aufnahme und Bewirtung von Gästen und einem dem Umfang nach vielleicht vollständigen zweiten Gespräch, das als sermo cotidianus bezeichnet ist: eine Unterredung zwischen zwei Personen wird durch einen Diener unterbrochen, der einen Maximos ankündigt. Der Angemeldete bringt einen Brief, der mitgeteilt wird. Das Lateinische, das mit griechischen Buchstaben geschrieben ist, steht mit wenigen Ausnahmen voran, dann folgt das Griechische, an dritter Stelle das Koptische, das aber nicht selten fehlt — oft, weil es mit dem Griechischen identisch ist. Am korrektesten ist das Griechische, das Koptische ist vielfach mangelhaft, im Lateinischen finden sich zahlreiche Vulgarismen in Orthographie und Sprache. Schubart weist nach, „daß Latein und Koptisch nur durch Vermittelung des Griechischen in Beziehung traten“; aller Wahrscheinlichkeit nach wurde einem lateinisch-griechischen Gesprächsbuch unter Zugrundelegung des griechischen Textes eine koptische Übersetzung hinzugefügt; und die Beschaffenheit des griechischen Textes wiederum zeigt, daß dieser aus dem lateinischen übersetzt ist, das Lateinische also die Grundlage abgegeben hat. Am wichtigsten ist der lateinische Text — an sich seiner Art nach eine große Seltenheit in Ägypten — wegen seiner vielen Vulgärformen und der durch die griechische Transkription ermöglichten Aufschlüsse über die Aussprache. Schubart bemerkt, wenn im 5.—6. Jahrhundert das Bedürfnis vorhanden war Latein zu lernen, so muß

der seit Konstantin erkennbare Vorstoß des Lateinischen sehr kräftig gewesen sein. F. Z.

Sztehlo Zoltán, A Görög Papyrus-Végrendetek alaki sajátosságai. Eperjes 1912 (Sziklai Henrik Kiadása). 62 S. Behandelt S. 53 ff. das Testament des Bischofs Abraham von Hermonthis. F. Z.

U. von Wilamowitz-Moellendorff und **G. Plaumann,** Iliaspapyrus P. Morgan. Sitzungsber. d. K. Preuß. Akad. d. Wissensch. 1912, Nr. 53, S. 1198—1219. Auf dieses aus der Zeit um 300 n. Chr. stammende Papyrusbuch möchte ich hier aufmerksam machen, weil es nicht wenige interessante buchtechnische Einzelheiten bietet. Da die Schrift, die zwar buchmäßige Regelmäßigkeit, aber im wesentlichen durchaus kursive Formen aufweist, eine ziemlich sichere Datierung ermöglicht (2. Hälfte des 3. oder Anfang des 4. Jahrh.), so haben wir das Exemplar zu den ältesten Beispielen von Papyrusbüchern zu rechnen (vgl. oben S. 221 zu P. Oxy. IX). Es ist fast vollständig erhalten und vielleicht das umfangreichste auf uns gekommene antike Buch. Den Inhalt bilden B. XI—XVI der Ilias, es liegt also der zweite Band einer dreibändigen Ausgabe vor (oder auch der dritte einer vierbändigen). Das Buch ist in einer Lage von 31 Doppelblättern geheftet — ein Verfahren, wofür ja Beispiele gerade von Papyruskodizes bekannt waren (Heidelberger Paulusakten; P. Oxy. II 208); dadurch, daß die Blätter nach dem innersten zu an Breite abnehmen, ist ein glatter rechter Buchrand erzielt worden. Der obere Rand über der Schriftkolumne trägt von der Hand des Korrektors die Seitenziffer, am unteren hat der Schreiber die Zeilensumme der Seite verzeichnet, und „sich dabei in über 20 Fällen zugunsten seines Fleißes verzählt“, wie Plaumann in seiner sorgfältigen Beschreibung feststellt. Eine zweite Hand hat die Zählungen durch Stichproben kontrolliert. Daher rühren nach Plaumann's einleuchtender Erklärung die Schrägstriche, Paragraphen und Punkte, die am l. Rande neben dem 10., 20. oder 30., resp. 11., 21., 31. v., bald von oben, bald von unten gezählt, stehen. (Ich erinnere an die von 10 zu 10 Zeilen stehenden Punkte im Würzburger Sosylos-Papyrus, Wilcken Herm. 42, 509 ff., nach einer Beobachtung von S. de Ricci). Man sieht hier recht deutlich, daß der Schreiberlohn nach der Zeilenzahl berechnet wurde. Für das Zustandekommen der Verssummen am Schlusse von drei Gesängen muß ich auf Plaumann verweisen, der zeigt, daß sie für die Feststellung von Plus- und Minusversen nicht zu verwerten sind. Die beiden Tafeln geben Proben der Ausstattung der Buchschlüsse.

Ich erwähne nur noch, daß die Orthographie des Textes ganz heillos ist, Versehen und Auslassungen massenweise vorkommen. Lesezeichen und Varianten fehlen in einem solchen Exemplare natürlich, der Korrektor hat, von der vorhin bezeichneten Tätigkeit abgesehen, orthographische Fehler und andere Versehen korrigiert und ausgelassene Verse nachgetragen, aber nur in sehr beschränktem Maße und nur in B. XI.

Für alles Übrige verweise ich auf die Beschreibung und Kollation von Plaumann und auf Wilamowitz' Bemerkungen zur Textgeschichte. F. Z.

Endrei Gerzson, A papiruszok világából (**G. Endrei,** Aus der Kulturwelt der Papyrus-Urkunden). Gymn.-Progr. Losoncz 1912, 28 S. — Hebt die Wichtigkeit der Papyrus-Funde hervor und gibt eine Übersicht darüber, was diese verschiedenen Papyri Mannigfaltiges und Lehrreiches enthalten. R. V.

B. Handschriften- und Bücherkunde.

V. Gardthausen, Griechische Paläographie I (vgl. B. Z. XXI 582). Besprochen von **Th. Birt,** Historische Vierteljahrsschrift 15 (1902) 397—400. C. W.

M. Wallies, *Ὀξύρυγχος*-Schrift. Rheinisches Museum 67 (1912) 639 f. Nachtrag zu dem Aufsatz von Bees (vgl. B. Z. XXI 278. 584) aus den Kommentaren des Joannes Philoponos. P. Mc.

Wilh. Weinberger, *Τὰ Εὐνομίου γράμματα.* Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 74—76. Zweifelt an Parmentiers Erklärung (vgl. B. Z. XXI 603) und möchte die Lesart der ältesten Hs *ἐκ νόμου γράμματα*, wie den ähnlichen Ausdruck *ἐννόμου* (vielleicht *ἔννομα*) *σημεῖα* bei Markos Diakonos, Vita Porphyrii 71, 23, auf die Juristenschrift mit ihren vielen Kürzungen beziehen. P. Mc.

Franz Steffens, Proben aus griechischen Handschriften und Urkunden. 24 Tafeln in Lichtdruck zur ersten Einführung in die griechische Paläographie für Philologen und Historiker. Trier, Schaar & Dathe 1912. 8 S. und 24 Tafeln. 2°. 7,50 *M.* In vortrefflichen Reproduktionen sind hier 25 Stücke auf 24 Blättern zusammengestellt. An der Spitze steht der Papyrus des Timotheos, das letzte Blatt stammt aus einem Neapeler Aristoteles vom Jahre 1493. Es sind zum Teil bekannte Stücke, die bereits in vortrefflichen Faksimiles vorlagen und darnach wiedergegeben sind, so Nr. 1. 2. 3. 4ª. 4ᵇ. 6. 7. 8. 12, die anderen sind neu. Für das erste Studium sind die ausgewählten Blätter praktisch, aber sie führen nicht weit; so glatte schöne Texte sind nicht häufig. Selten tragen die Blätter Randnotizen u. dgl., Subskriptionen gar nicht bis auf zwei gleich zu erwähnende Ausnahmen, die mir das Wertvollste an dieser Sammlung zu sein scheinen. Denn aus dem Mittelalter gibt der Herausgeber fast nur Stücke aus Handschriften bekannter Autoren wie Aristoteles, Plutarch, Aristides, Xenophon, Thukydides, Herodot, die längst gedruckt und überall in den bequemsten Ausgaben zugänglich sind. Inedita fehlen ganz, die byzantinische Literatur ist nur durch ein Blatt aus einer Theophylaktoshandschrift vertreten. Etwas Neues bietet St. mit den zwei Privaturkunden aus Unteritalien vom Jahre 1052/3 (Nr. 12) und 1257 (Nr. 16), deren Wiedergabe wir dankbar begrüßen, da es an Faksimiles dieser Art durchaus fehlt und sie paläographisch von höchster Bedeutung sind. Das gilt nun nicht gerade für diese zwei Stücke, aber wenigstens die Verkaufsurkunde von 1257 füllt hier zur Not eine Lücke aus; denn die bekannte Schnörkelschrift des 13. Jahrhs. fehlt ganz, der Theophylakt (Nr. 15) kann kaum als Ersatz gelten. Für ein Lehrbuch war es richtig die Texte zu transkribieren; das hat St. in der Einleitung getan, während es meist einfacher gewesen wäre auf die Teubnertexte zu verweisen, die in aller Händen sind; er gibt übrigens auch die notwendigsten Angaben über Provenienz, Aufbewahrungsort und Zeit der Hs. Aber die Randnotizen, Scholien, interlinearen Verbesserungen, die wenigstens auf einigen Blättern stehen, hat St. in seiner Transkription ignoriert, obwohl gerade bei ihnen der Anfänger eher der Hilfe bedarf als bei der Lektüre der groß und deutlich geschriebenen Texte. Verhängnisvoll war es, daß St. für die Transkription der beiden wichtigsten Stücke, der unteritalischen Urkunden, die sehr schlechte Ausgabe von Trinchera benutzte, anstatt selbst den Text zu lesen. Denn außer einem Dutzend falscher Akzente und Spiritus enthält die Transkription auch noch andere Fehler, so Nr. 12 Z. 5 *ἀμεληθόντες* st.

ἀμεληθόντος, Z. 7 ἡ ἐκκλησία κεχαλασμικός ἔκειτο st. κεχαλασμένη, Z. 10 περιορησμὸς st. des freilich falschen περιορησμενὸς. Z. 14 ist vielleicht βάθραν zu lesen, sicher nicht βαθεῖαν, ebenda ἄρκτον st. ἄρκτρον, Z. 17 zweimal ρυάκην, nicht ρυάκειν, Z. 18 τύμπαν st. τύνπαν, Z. 23 τολμῆν st. τολμῶμεν, Z. 27 ἐγράφη st. ἐργάφη, Z. 29 νίλος (d. h. Νεῖλος) st. νικόλαος. Die andere Urkunde (Nr. 16) ist bei Trinchera besser ediert, aber es ist z. B. Z. 6 Λαγωδαρώνων zu lesen, nicht Λαγωδαρῶν. Die Kunst, griechische Handschriften zu lesen, bedarf bei unseren Studierenden so dringend der Pflege, daß wir für jedes Hilfsmittel dankbar sein müssen; allein da der Vergleich so nahe liegt, fragt man sich doch, ob diese Publikation notwendig war, nachdem einmal die vorzüglichen und reichhaltigeren Tafeln von Lietzmann und Franchi de' Cavalieri vorlagen. — Vgl. die Besprechung von **V. Gardthausen**, Berliner Philologische Wochenschrift 1912, 1477 f. A. H.

Cereteli-Sobolevskij, Exempla codicum graecorum I: Codices Mosquenses (vgl. B. Z. XXI 582 f.), bespr. von **V. Gardthausen**, Berliner Philol. Wochenschrift 1912, 1474—1477. P. Mc.

Nikos A. Bees, Mitteilungen aus Hss der Meteoren. Leider und sehr zu seinem eigenen Schaden, da er sich dadurch um jede größere Wirkung bringt, verzettelt Bees die bei der Durchforschung der Hss in den Meteoraklöstern gemachten Notizen und Beobachtungen in einer Unzahl kleiner Artikel und verstreut diese obendrein in alle nur denkbaren Zeitschriften. So wollen wir wenigstens in der Bibliographie durch Kollektivberichte die Zusammengehörigkeit dieser kleinen Publikationen betonen. Über die letzten Miszellen aus Meteorahss vgl. B. Z. XXI 587; heute liegen vor:

1. *Παλαιοὶ κατάλογοι βιβλιοθηκῶν ἐκ τῶν κωδίκων Μετεώρων.* Revue de l'Orient chrétien 17 (1912) 268—279. Die Mitteilung dieser kleinen Hss-Verzeichnisse, die in der Mehrzahl noch aus byzantinischer Zeit stammen, ist sehr willkommen, wenngleich ihr überlieferungsgeschichtlicher Wert gering ist, da es sich meist um die bekanntesten kirchlichen Bücher handelt; sie sind interessant als recht verwilderte Sprachdenkmäler und als Belege für die byzantinische bibliothekarische Terminologie, und es ist in diesem besonderen Falle wohl zu billigen, daß Bees die Texte „unfrisiert" so gibt, wie sie in den Hss stehen. Sachlich wäre die Hauptaufgabe gewesen, die verzeichneten Hss mit noch erhaltenen zu identifizieren, was der Verf. nur in einzelnen Fällen getan hat, bei seiner Kenntnis der Meteorahss aber wohl in viel größerem Umfang hätte durchführen können; dafür ergeht er sich leider in so haltlosen Erläuterungen, wie „ἐρωτΐματα" = ἐρ. γραμματικὰ des Manouel Moschopoulos und ganz überflüssigerweise „εὐφραιμ" = Ἀσκητικά des Ephräm! Recht kühn ist die Deutung von „μϊτιλοινέον" auf den Heiligenkalender des Christophoros von Mytilene; „βαρλαάμ" an der Spitze von Katalog III möchte ich nach der Analogie der andern Kataloge eher auf das Barlaamkloster als auf den Barlaam und Josaphat beziehen. — Sehr dankenswert ist die einleitungsweise gegebene Liste von 20, in den bisherigen Verzeichnissen noch nicht aufgeführten alten Hsskatalogen; diese Denkmäler sind erfreulicherweise doch nicht so ganz vereinzelt, wie man bisher annahm.

2. Glanures dans les manuscrits des Météores. Échos d'Orient 15 (1912) 342—344 (vgl. B. Z. XXI 587). Notizen über Kastoria a. 1374, über Methone und Mystras a. 1434, eine Liste antiker und moderner Ortsnamen.

3. Über zwei Codices des Alten Testaments aus den Biblio-

theken von Meteoron und Megaspelaion. Zeitschrift für die alttestam. Wissenschaft 32 (1912) 225—231. Cod. 216 von Meteoron saec. XVI (bereits von Porph. Uspenskij behandelt, der sein Alter und seine Bedeutung überschätzte) und cod. 68 von Megaspelaion saec. XIV.

4. Die Kollation der Apokalypse Johannis mit dem Kodex 573 des Meteoronklosters. Zeitschrift für die neutestam. Wiss. 13 (1912) 260—265. Kollation von fol. 210r—245r der Hs saec. X, die durch ihre neuen Origenes- und Hippolytos-Texte (vgl. B. Z. XXI 289 und 290) berühmt geworden ist.

5. Neue Version mittelgriechischer Vulgärtexte aus Handschriften der Meteorenklöster. Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen 15 (Berlin 1912), Abt. II (Westasiatische Studien) S. 68—76. — I. Eine neue Redaktion des Porikologos nach Cod. 195 des Barlaamklosters saec. XVII, die denen der alten Venezianer Ausgabe und des cod. Petropolitanus (B. Z. XX 137—139) am nächsten steht. Die Einzelheiten der Textgestaltung zu diskutieren, hat wenig Wert, da in den meisten Fällen eine methodische Lösung von einer Vergleichung des hslichen Materials zu erwarten stände, das wirklich leicht zusammenzubringen wäre; unkommentierte Ausgaben einzelner Rezensionen können nur als Rohmaterial dankbar registriert werden. — II. Gibt B. aus derselben Hs einen *Ἀλφάβητος κατανυκτικός*, der ebenfalls in vielen Hss überliefert ist. Dem Wagner'schen Text (Carmina S. 242—247) gegenüber scheint mir B. die Güte des seinigen zu unterschätzen: es ist ein merkwürdiger Lapsus, wenn er bei einigen Strophen die Akrostichis vermißt, die durchgängig in Ordnung ist. Wichtiger ist die Vierzeiligkeit der Strophen gegenüber der Fünfzeiligkeit bei Wagner; bei näherem Zusehen scheint es mir unverkennbar, daß bei Wagner je eine Strophe immer unpassend oder mindestens überflüssig ist, sodaß ich die auch sonst üblichere Vierzeiligkeit unbedingt für das Ursprüngliche halte. Einleitungsweise gibt B. Parallelen zu einzelnen Versen in andern vulgärgriechischen Gedichten; zum Vergleich des Lebens mit einem Rade und zum Typus *καιρὸς ἀνάγει-κατάγει* vgl. auch Krumbachers Moskauer Sammlung, Spruch 41. — III. Ein paar verstümmelte Zeilen der *Φιλοσοφία κρασοπατέρα* nach einer Eintragung saec. XV/XVI im cod. 131 des Metamorphosisklosters. — Die Redaktion der „Mitteilungen" hätte Bees' Deutsch wohl etwas polieren dürfen; schon im Titel müßte es heißen „Versionen".

6. Über einen Kodex der serbischen Königin Milica oder Helena, als Nonne Eugenia genannt, in den Meteoren. Archiv für slavische Philologie 34 (1912) 298—304. Der Kodex 151 des Barlaamklosters (Typikon des Euergetisklosters in Kpel) gehörte einer Eintragung zufolge einer *κράλαινα τῶν Τριβαλῶν* (Serben), die als Nonne Eugenia hieß; Bees hat in Urkunden des Athosklosters Roussikon die *κνέζαινα* Milica-Helene, Gemahlin Lazars I (1372—89), als Nonne Eugenia bezeichnet gefunden und hält diese demnach für die erwähnte Besitzerin der Hs, doch verwirrt er die Untersuchung selber dadurch, daß er noch einige andere serbische Helenen Revue passieren läßt, während doch von dem Klosternamen Eugenia als dem einzig Gegebenen und nicht von dem lediglich erschlossenen Weltnamen Helene auszugehen wäre. Bedenken erweckt auch der Widerspruch zwischen Bees' eigener Datierung der Hs ins Ende des 13. oder den Anfang des 14. Jahrhs. und der Annahme, daß die Hs auf dem Athos auf Bestellung der Milica († 1405) geschrie-

ben sei. Chronologisch würde viel besser die bekannte Simonis passen, auf die mich C. Jireček brieflich hinweist, die Tochter des Kaisers Andronikos II, die nach dem Tode ihres Gatten Stephan Uroš II Milutin 1321 als Nonne in Kpel lebte[1]); auch wird diese in griechischen Quellen als *κράλαινα τῶν Τριβαλῶν* bezeichnet, dagegen Milica an Bees' Stellen als *κνέζαινα*. Dieser letztere Punkt ist sogar ausschlaggebend, worauf mich wiederum Professor Jireček gütig aufmerksam macht: die Milica war nie *κράλαινα*, denn ihr Gatte Lazar hieß nur Knez (lat. Comes, it. Conte). Die letzten *κράλαιναι* der Serben waren die Frau des Königs Vukašin († 1371) und die Frau seines Sohnes Marko († 1394), der in Prilep residierte, und diese beiden hießen wirklich Helena; über die zwei Frauen ist freilich wenig überliefert, auch nicht, daß sie ins Kloster gegangen seien.

7. Sur les tables généalogiques des despotes et dynastes médiévaux d'Épire et de Thessalie. Zeitschrift für Osteuropäische Geschichte 3 (1912/3) 209—215. Bringt aus Hss und Dokumenten der Meteoren einzelne Verbesserungen zur Chronologie der Dynastengeschichte des 14. Jahrhs. und handelt ausführlicher über den *ἐπικέρνης* Syrgiannes Palaiologos (c. a. 1320), den er als Stammvater des Dynastengeschlechtes der *Ἐπικερναῖοι* zu erweisen sucht (vgl. Jireček, B. Z. XVIII 585 f. und Geschichte der Serben I 420).

Bees' *Ἔκθεσις* (vgl. B. Z. XXI 587) ist von **Johannes Dräseke** besprochen in der Wochenschrift für klass. Philologie 29 (1912) 1183—1185. 1412—1414; derselbe weist auf die philologische und theologische Bedeutung der Funde in zwei selbständigen Artikeln hin: Die neuen Handschriftenfunde in den Meteora-Klöstern, Neue Jahrbücher für das klass. Altertum 29 (1912) 542—553, und Meteora-Handschriften theologischen Inhalts, Neue kirchliche Zeitschrift 23 (1912) 922—929. Eine weitere Besprechung bringt **C. E. Gleye**, Die Auffindung von 1154 griechischen Handschriften. Literarische Umschau der Vossischen Zeitung vom 30. Aug. 1912, der auf frühere Literatur über die in ihrem ganzen Umfang erst von Bees aufgedeckten Hssschätze der Meteorenklöster hinweist. Über die o. unter nr. 4 und 5 notierten Publikationen referiert **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Phil. 1913, Sp. 436—439; über nr. 6 ib. 354 f.; über *Κῶδιξ Νείλου καὶ Μαξίμου* (vgl. B. Z. XXI 587) ib. 377—379. — Nachdem Bees' Entdeckung selbst in den Tageszeitungen so laute Anerkennung gefunden hat, wird man allgemein den lebhaften Wunsch hegen, er möchte seinen mühevollen Arbeiten in den weltentlegenen Klöstern durch die Herausgabe eines vollständigen Katalogs der Hss den rechten Wert für die Wissenschaft verleihen. P. Mc.

D. Kallimachos, *Πατμιακῆς βιβλιοθήκης συμπλήρωμα (Ἄγνωστοι κώδικες). Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος* 10 (1912) 246—267. 309—334. 388—404 mit 5 Facsimiles. Dieser Nachtrag zu dem Katalog von Sakkelion bringt allerlei bemerkenswerte Stücke; nach seinem Abschluß werde ich eingehender darauf zu sprechen kommen; die leider recht unvollkommenen Autotypien beruhen auf meinen Photographien. P. Mc.

---

1) Ihr Klostername ist leider nicht bekannt und *Σιμωνίς* führt auch nicht auf *Εὐγενία*; aber sie kann neben dem ungewöhnlichen *Σιμωνίς* (vgl. darüber o. S. 215 f.) recht wohl noch einen andern Taufnamen geführt haben.

Theodor Kluge, Mitteilung über mehrere neue Evangelienhandschriften aus den Klöstern der Kirchenprovinz Chaldin (Vilajet Tirabzon). Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 13 (1912) 266—268. Auf einer zur Erforschung des Lazischen in das Hinterland von Trapezunt unternommenen Reise hat Vf. die Klöster Bazelon, Sumelas und Peristeran besucht; er fand in den Bibliotheken überall nur einige Evangelienhss saec. XIII von einheitlichem Typus. Wertvoll ist der Hinweis, daß alle drei Klöster noch eine Menge von Urkunden auch aus byzantinischer Zeit besitzen und in der in griechischen Klöstern üblichen Weise in Truhen, allerdings in ziemlicher Verwahrlosung, aufbewahren. Kluge gibt auch willkommene Ratschläge für die Reise zu den Klöstern. P. Mc.

Josef Bick, Wanderungen griechischer Handschriften. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 143—154. Unter diesem etwas allgemeinen Titel gibt Bick eine sehr willkommene Zusammenstellung der griechischen Hss des Fonds Busbeck, der nach dieser Liste 262 Nummern umfaßt, von denen zwei von der Napoleonischen Entführung her in Paris verblieben sind. Über die Erwerbung bzw. Schenkung der Hss Busbecks an die Hofbibliothek werden interessante Materialien beigebracht; über die Art der Zusammenstellung und die nähere Herkunft der 1555—1562 in Kpel und Amaseia gesammelten Hss aber fehlen leider alle Angaben, und etwa noch vorhanden gewesene Eintragungen von Vorbesitzern sind offenbar der einheitlichen Bindung in Schweinsleder im 18. Jahrh. zum Opfer gefallen. Was an solchen Angaben noch erhalten ist, stellt Bick sorgfältig zusammen, aber es bleibt eben leider durchaus isoliert: cod. jur. gr. 12 kam aus der Athoslaura (wohl Okt. 1515) in den Besitz des Patriarchen Theoleptos I; cod. theol. gr. 3 saec. XII (gegen Vogel-Gardthausen, Schreiber S. 176) stammt aus dem Petrakloster, hist. gr. 6 wohl aus der byzantinischen Kaiserbibliothek, hist. gr. 39 von einem Georgios Raoul; interessant ist die Beobachtung, daß zwei Busbeckiani um 1500 in Italien waren, also anscheinend den Weg von dort in den Orient genommen haben. Die gründliche Studie eröffnet die schönsten Aussichten auf eine methodische Durchforschung der so reichen Wiener griechischen Hsssammlung; vermißt habe ich die den ungenügenden Katalogangaben gegenüber so notwendige Datierung jeder zur Sprache kommenden Hs. P. Mc.

Rudolf Beer, Galenfragmente im codex Pal. Vindobonensis 16. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 97—108. Die scharfsinnige Untersuchung fügt ein neues und festes Glied in die Kette von Beobachtungen und Beweisen, durch die Beer den ältesten Handschriftenbestand von Bobbio, die vorcolumbanischen — d. h. vor der Gründung des Klosters durch Columban 598 geschriebenen — Handschriften auf die Büchersammlung des Cassiodor in Vivarium zurückführt (vgl. B. Z. XXI 359 f.). Die Mehrzahl der alten Bobbienses ist nur mehr in reskribierten Fragmenten erhalten und in verschiedene Bibliotheken zerstreut; was auf die Bibliothek Cassiodors weist oder vielmehr jede andere Büchersammlung als Herkunft ausschließt, ist die ganz ungewöhnliche Vielseitigkeit der in den Bobbienses vertretenen Texte, unter den sich zudem manche, besonders fachwissenschaftliche, finden, für die sich Cassiodor bezeugtermaßen interessiert hatte. Zu den bemerkenswertesten Texten gehören auch griechische Fragmente in Unziale des 5. und 6. Jahrhs., die als untere Schrift in Bobbieser Handschriften erhalten sind und die in

ihrer Gesamtheit kaum irgendwo anders als in dem *armarium 8* gesammelt worden sein konnten, das Cassiodor den griechischen Hss eingeräumt hatte. Zu diesen Bobbieser Handschriften gehört auch der Vindobonensis 16, der in seiner unteren griechischen Schrift neben Bruchstücken aus Dioskorides *Περὶ ὕλης ἰατρικῆς* bisher unleserliche medizinische Fragmente enthält, die Beer dank einem raffinierten photographischen Verfahren als Galenstücke in einer verkürzten Redaktion zu identifizieren und stellenweise zu lesen vermochte. Es ist bezeichnend, daß Cassiodor seinen Mönchen das Studium des Dioskorides, Hippokrates und Galen empfahl. Beer beschreibt und charakterisiert die akzentlose Unziale der neugewonnenen Texte. Die überlieferungsgeschichtliche Bedeutung der alten Bobbieser Fragmente erhellt z. B. auch daraus, daß der Palimpsest des alten Volksbuchs vom hl. Georg, der den Angelpunkt für Krumbachers Georg-Untersuchungen gebildet hat, ebenfalls, wie Beer S. 100 mitteilt, aus dem alten Bobbieser Bestand herrührt. So dürfen wir von den energischen Bemühungen von Beer und Bick um die Palimpseste der Wiener Hofbibliothek noch Großes für unsere Forschungen erwarten. P. Mc.

Karl von Holzinger, Die Aristophaneshandschriften der Wiener Hofbibliothek II. Sitzungsberichte der Wiener Akademie, Phil.-hist. Klasse 169 (1912) Abh. 4, 105 S. (Kommission bei A. Hölder.) — Diese Forts. der B. Z. XXI 278 f. angezeigten Untersuchung wird mit Berücksichtigung der prinzipiellen Vorschläge des Vfs. zu einer erschöpfenden Beschreibung von Hss besprochen werden. P. Mc.

Aristide Calderini, Per la Storia del Codice Greco XI. 4 (= 652) della Marciana di Venezia. Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti 70 (1910/11) II S. 763—773. Separat Venezia, C. Ferrari 1911, 11 S. Identifiziert die im Titel genannte Pergamenths mit einer in einem Brief des Humanisten Jacopo Corbinelli c. a. 1570 (cod. Ambros. B 9 inf.) genau beschriebenen; von der in der Venezianer Hs heute fehlenden *Θεσσαλίας χωρογραφία* des Gemistos Plethon werden mehrere Kopien nachgewiesen. Weiterhin werden die Beziehungen des Hsssammlers Gian Vincenzo Pinelli nach verschiedenen Richtungen verfolgt. P. Mc.

Griechische Handschriften im Handel. Die Buchhandlung **Karl W. Hiersemann**, Leipzig, Königstr. 29, bietet in ihrem Katalog 416 (Klassische Philologie, Februar 1913) folgende griechische Hss zum Verkauf an: Theotokarion, das *Χεὶρ Διονυσίου ἱερομονάχου ἔγραψεν τοῦ ἐν (γ)κόσμο Γεράρδις ~ αφϙη΄* (1598). — Evangelienlektionar in archaisierender Schrift saec. XIV mit Initialen und Zierleisten. — Evangelienlektionar, Fragment von 18 Pergamentblättern saec. XI. — Parakletike saec. XI/XII, Pergament mit goldenen und farbigen Ornamenten, figürlichen Illustrationen am Rand und einem Vollbild auf Goldgrund mit den vier Evangelisten; Eintragung c. saec. XVII *τοῦ ἁγιωτάτου Δορωθέου ἐκ τῶν Θεσσαλονίκης*. — Psalterion, Perg. saec. XII, nach einem beigelegten Zettel 1897 vom Sinai nach Athen gebracht. — Theotokarion, Perg. saec. XII/XIII; am Schluß eine Liste von Personennamen, nach Ortschaften geordnet, darunter *λάρισσο* (= Larissa?). Die Hss sind von erheblichem Interesse und die sorgfältigen Beschreibungen im Katalog sehr dankenswert, da sie auch späterhin die Identifizierung gestatten werden. P. Mc.

L. Castiglioni, Studi Senofontei II: Due codici Ambrosiani e la tradizione manoscritta del Simposio. Rendiconti della R. Accademia dei

Lincei, Classe di scienze morali, stor. e filol. 21 (Rom 1912) 507—524. Lesarten und Stellung der codd. Ambros. A 157 sup. (a. 1426) und E 119 sup. (saec. XV). P. Mc.

Max Heyse, Die handschriftliche Überlieferung der Reden des Aeschines. I. Teil: Die Hss der ersten Rede. Wiss. Beilage zum Jahresbericht des K. Gymnasiums zu Ohlau 1912. Ohlau, A. Hoffmann 1912. 28 S. 4⁰. — Das Resultat der bisherigen Forschung ist die Unterscheidung von drei Rezensionen für die 2. und 3. und von zwei Rezensionen für die 1. Aischines-Rede, das Verhältnis der Rezensionen zu einander aber ist noch umstritten. Heyse beschreitet den methodischen Weg, zunächst die Verhältnisse innerhalb der einzelnen Klassen durch genaue Untersuchung der Hss aufzuklären, und beginnt im vorliegenden Programm mit der in nur zwei Rezensionen überlieferten ersten Rede. Von den 26 bisher bekannten Hss hat er 16 (meist selbst und vollständig) neu kollationiert; außerdem macht er 13 noch unverwertete, aber wohl auch geringwertige Hss namhaft. Über die ins Detail gehende Untersuchung der verschiedenen Gruppen innerhalb der Klassen kann hier nicht referiert werden; H. gewinnt das erfreulich klare Resultat, daß für die Klasse M der cod. *f* = Coislin. gr. 249 saec. X/XI (die weitaus älteste Hs) den Archetypus und den einzig zu berücksichtigenden Textzeugen bildet, wogegen für die in 4 Gruppen gespaltene Klasse B der Archetypus jeweils erschlossen werden muß (die älteste Hs dieser Gruppe, Vatic. gr. 64 a. 1270, wurde bisher auf Grund fehlerhafter Kollationen überschätzt). Die Verschiedenheit der beiden Rezensionen ist eine ausgesprochen stilistische, die Spaltung also wohl nicht auf dem Wege der Schreibertradition, sondern durch absichtliche Umarbeitung erfolgt, wie H. meint, schon in alexandrinischer Zeit. Freilich hat die Überlieferung die Eigentümlichkeiten der beiden alten Rezensionen so sehr abgeschliffen und ausgeglichen, daß sich H. nicht bestimmt für die eine als die ursprüngliche des Aischines entscheiden kann, wenngleich er *f* den Vorzug geben möchte. Schließt so die Untersuchung auch mit einem *non liquet*, so erweckt die Gründlichkeit und der Wille zum Letzten, mit dem sie geführt ist, die besten Erwartungen für ihre Weiterführung und für die in Aussicht gestellte kritische Ausgabe. — Vgl. die Besprechung von **Heinr. Buermann**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 546 f. P. Mc.

Gottfried Behr, Die handschriftliche Grundlage der im Corpus der Plutarchischen Moralia überlieferten Schrift *περὶ παίδων ἀγωγῆς*. Würzburger Diss. 1911, 88 S. Da diese fleißige, aber auf der untersten Stufe wissenschaftlicher Arbeit, nämlich der rein beschreibenden, stehen gebliebene Dissertation bereits den einzigen Leser gefunden hat, dem sie nützen kann (**H. Wegehaupt**, Berl. philol. Woch. 1912, 1599—1617), glaube ich mir hier einen Bericht über Einzelheiten ersparen zu können. P. Ms.

Jean Franel, Un manuel de chancellerie du XIVme siècle. Texte grec publié avec une introduction et des notes. Étude philologique et historique annexée au Rapport du Gymnase de La Chaux-de-Fonds sur l'exercice 1911/12. La Chaux-de-Fonds, Imprimerie du National Suisse 1912. 23 S. 8⁰. Die byzantinische Urkundenforschung erhält hier unerwarteten Sukkurs aus einem Schweizer Gymnasium. Franel gibt eine neue Ausgabe der *Ἔκθεσις νέα*, einer Sammlung von Formeln für Protokoll und Eschatokoll, d. h. für Anrede und Gruß, der Schreiben kirchlicher Würdenträger. Franel kennt nur die Ausgabe bei Migne 107, 404—418, die aber nicht, wie er meint, von Goar her-

gestellt, sondern nur aus dessen Kodinos-Ausgabe im Pariser Corpus (1648) nachgedruckt ist. Eine bessere, wenn auch noch recht unvollkommene Ausgabe aber haben Rhallis-Potlis im *Σύνταγμα τῶν κανόνων* V (1855) 497—508 gegeben, die neben der alten Goar'schen Ausgabe den für die kanonistische Überlieferung wichtigen, heute verschollenen Kodex des Metropoliten Gerasimos herangezogen haben und die Formeln in der Anordnung dieser Hs geben. Franel hat neben den zwei Goar'schen Hss (Paris. gr. 1362 und 1388 saec. XVI) noch zwei weitere Pariser Hss (gr. 2671 saec. XV und suppl. gr. 1090 saec. XVI) benutzt; aber angesichts der starken Abweichungen, die diese auch im Bestand der Formeln bringen, empfindet man die Beschränkung auf Pariser Hss erst recht als Provisorium. Wenn Vf. Goar gegenüber, der 'quod vagum erat et incertum in meliorem ordinem redegit', den Hauptvorzug seiner Ausgabe darin erblickt, daß er in der Anordnung der Formeln sich der hslichen Überlieferung angeschlossen hat, so sind ihm hierin Rhallis-Potlis nicht nur vorangegangen, sondern haben ihn auch übertroffen; denn daß er in einzelnen Punkten es doch hat besser machen wollen als die Hss, ist sein Hauptfehler. Glücklicherweise teilt er in einer Tabelle die hsliche Anordnung mit; aus ihr geht klar hervor, daß die Formeln in erster Linie nicht nach Ausstellern, wie allerdings die Überschrift nahelegt und wie Franel nach einzelnen Umstellungen anzunehmen scheint, sondern nach den Adressaten angeordnet sind. Im übrigen ist das Formelbuch auch nach den spärlichen Bemerkungen von Gelzer, Ungedruckte Texte der Notitiae S. 611f., noch voller Rätsel und sein offizieller Charakter wenigstens in der vorliegenden Gestalt noch gar nicht fixiert: zu seiner Aufklärung ist wohl die Untersuchung des „Ordo thronorum" unerläßlich, der in allen Hss nach den Formeln von Patriarchen an Patriarchen eingeschoben ist; in einem allgemein kirchlichen Handbuch wären ebensowohl die empfindlichen Lücken als einige Spezialformeln auffällig. Ich möchte daher annehmen, daß uns nur halboffizielle Exzerpte eines Handbuchs vorliegen, die für eine bestimmte Diözese gemacht sind, und denke an Thessalonike, dessen Metropolit in einer Note besonders erwähnt wird; vor allem aber werden (bezeichnenderweise nur in 3 Hss) die slavischen Patriarchen und Fürsten ganz unverhältnismäßig mit Formeln bedacht, dafür werden in einer dieser Hss die orientalischen Patriarchen ausgelassen. Zwei Hss weisen durch Adressen an die Gattilusi von Lesbos auf eine andere Spur. Doch dürfte sich eine Untersuchung erst auf Grundlage eines möglichst vollständigen hslichen Materials lohnen, und müßten die Formeln dann auch an den erhaltenen wirklichen Urkunden kontrolliert werden. Sicher steht das in der ältesten Hs angegebene Datum der Ekthesis: September 6895 = 1386 (nicht 1387!), das mit verschiedenen historischen Namen in den Formeln in Einklang steht. Dieselbe Hs, Paris. gr. 2671, von der Franel eine eingehende Beschreibung liefert, gibt in einer Eintragung noch ein zweites Datum: Mittwoch den 22. Dezember 1574 (7083) für die Thronbesteigung des Sultans Murad III (durch die falsche Umrechnung 1575 hat sich Vf. unnötige Schwierigkeiten bereitet). Wir hoffen, daß Franel diese uns so sehr willkommene Forschungsrichtung weiter verfolgt, und stellen ihm uns gerne kollegial zur Verfügung. P. Mc.

F. N(au), Catalogue sommaire des manuscrits du Père Paul A. Sbath. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 280—285. Syrische Hss einer Privatbibliothek zu Aleppo. C. W.

Silvain Grébaut, Les manuscrits éthiopiens de M. E. Delorme.

Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 113—132. Mitteilungen über die von Herrn Delorme, conseiller du commerce extérieur de la France, auf einer Reise erworbenen Texte. 1. Martyrium der hll. Kyriakos, Julitta und Genossen; 2. Gebete für die einzelnen Wochentage. C. W.

Silvain Grébaut, Liste des patriarches d'Alexandrie d'après le ms. éthiopien n° 3 de M. E. Delorme. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 212—216. Aus der nämlichen Hs ebenda S. 217—219 ein Verzeichnis der axumitischen Könige; S. 302—305 eine 'Chronologie der Patriarchen von Alexandria', die in einigen Namen von der 'Liste' abweicht; S. 306—314 eine biblische Chronologie; S. 315—318 die Geschichte von Salomon und der Königin von Saba. C. W.

Heinrich Bruders S. I., Paläographische Literatur. I. Wiedergabe ganzer Handschriften durch Photographie und Lichtdruck. II. Zusammenstellung faksimilierter Blätter aus verschiedenen Handschriften zu einem Tafelwerk. Zeitschrift für katholische Theologie 36 (1912) 801—815. Reichhaltige und nützliche Übersicht. C. W.

Hugo Rabe, Handschriften-Photographie. Berliner Philol. Wochenschrift 1913, Sp. 30—32. Neue ergänzte Liste der Bibliotheksphotographen (vgl. B. Z. XXI 590). P. Mc.

Spicilegium Palimpsestorum arte photographica paratum per S. Benedicti monachos Archiabbatiae Beuronensis. Band I: Codex Sangallensis 193. 153 Tafeln in Lichtdruck kl. 2°. Leipzig, O. Harrassowitz 1913. 80 *M*. Der Prospekt dieses Werkes, das in fortlaufender Serie wichtige Palimpsesthss in Lichtdruckreproduktionen der Wissenschaft zugänglich machen soll, gibt uns die willkommene Gelegenheit auf ein für die Hsskunde sehr bedeutsames Unternehmen hinzuweisen: das unter der Leitung von Pater Kögel stehende Photochemische Laboratorium des Klosters Wessobrunn (Oberbayern) übernimmt gegen sehr mäßiges Honorar die Rekonstruktion verblichener Palimpsestschriften auf photographischem Wege nach einem eigenen Verfahren, das, wie ich aus persönlicher Erfahrung bezeugen kann, überraschende Resultate erzielt. P. Mc.

C. Gelehrtengeschichte.

Karl Dieterich, Die Byzantinische Zeitschrift und die byzantinischen Studien in Deutschland. Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik 7 Nr. 3 (Dez. 1912) S. 345—376. Nach einer Einleitung, in welcher der Gang der byzantinischen Studien seit ihrer Neubegründung durch Krumbacher, die fördernden und hemmenden Momente übersichtlich dargelegt werden, gibt Vf. einen willkommenen Überblick über die selbständigen Aufsätze, die in den letzten zehn Jahrgängen der Byzantinischen Zeitschrift veröffentlicht worden sind. Hervorgehoben zu werden verdiente außerdem die Bibliographie, die als wichtigstes Arbeitsinstrument unter allen Umständen ihren dauernden Wert behält und deshalb auch die außerordentliche Mühe verdient, die auf sie verwendet wird. A. H.

Hans Lietzmann, Gerhard Loeschcke †. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 54 (1912) 256—259 (mit einem Bilde). Nekrolog auf den am 17. Juli 1912 jung verstorbenen, um die Kirchen- und Literaturgeschichte des griechischen Orients verdienten Gelehrten. C. W.

3. Sprache, Metrik und Musik.

J. Schlageter, Der Wortschatz der außerhalb Attikas gefundenen attischen Inschriften. Ein Beitrag zur Entstehung der Koine. [Beilagen zum Jahresbericht des Konstanzer Gymnasiums 1910 und 1911]. Straßburg, Trübner 1912. 104 S. 4°. 3 *M.* Was der Vf. bereits vor vier Jahren für die unselbständigen Sprachelemente versucht hat nachzuweisen (Zur Laut- und Formenlehre der außerhalb Attikas gefundenen attischen Inschriften, Progr. Freiburg i. B. 1908), nämlich die Mittelstellung des sog. Großattisch zwischen dem eigentlichen Attisch und der Koine, das ist ungefähr auch das Ergebnis der vorliegenden Studie. Wenn man von den acht übrigens etwas ungleichartigen Gruppen, die der Vf. unterscheidet, die vier am stärksten vertretenen herausnimmt, nämlich die allgemeinen, die attischen, die jonischen und die hellenistischen Wörter, so beträgt deren resp. Anteil an dem gesamten Wortschatz, in % ausgedrückt (S. 79), für die erste Gruppe 52%, für die zweite 18%, für die dritte 6,25% und für die vierte wieder 18%. Die Zahl der hellenistischen Wörter hält also der der attischen die Wage, ja übertrifft sie sogar, wenn man die 2% der attischen Wörter mit neuer Bedeutung hinzurechnet, ein für den selbständigen Charakter der Koine höchst wichtiges Ergebnis. Für ihre Entstehung ist ferner bedeutsam der geringe Anteil sonstiger Wörter, nämlich der dorischen mit 1,75%, der Fremdwörter mit 1% und der zweifelhaften (xenophonteischen) mit 1%. „Dialektmischung ist damit ausgeschlossen; die Koine ist vielmehr mit Jonismen durchsetztes Attisch, während das Dorische dabei eine verschwindend kleine Rolle spielt." (S. 81.) Natürlich ist die Arbeit rein lexikalisch angelegt, es wäre aber erwünscht, wenn auch die semasiologische, d. h. also die psychologische und kulturhistorische Seite der speziell hellenistischen Wörter ins Auge gefaßt würde. K. D.

P. Maas, Zu den neuen Klassikertexten der Oxyrhynchos Pap. (vol. IX). Berl. Philol. Wochenschr. 32 (1912) Nr. 34 Sp. 1075—1077. M. möchte annehmen, daß das Wort ψοφῶ in Sophokles' Ichneutai VII 2, bereits dieselbe Bedeutung gehabt habe wie im Ngr. (= krepieren). K. D.

St. Witkowski, Bericht über die Literatur zur Koine aus den Jahren 1903—1906. Jahresbericht für die klass. Altertumswiss. 159 (1912 III) 1—279. A. H.

Adam Maidhof, Zur Begriffsbestimmung der Koine besonders auf Grund des Attizisten Moiris. Münchener Diss. Würzburg, Kabitzsch 1912. VIII, 97 S. (Auch in der Festgabe für M. von Schanz zur 70. Geburtstagsfeier S. 277—373.) Wird besprochen. A. H.

Ernst Nachmanson, Syntaktische Beiträge. Eranos 12 (1912) 181—188. Bringt aus Inschriften der Koine Beispiele für den syntaktischen Typus 'A mit B kommen' und für den Genitiv des Sachbetreffs. Die von ihm gebotenen Beispiele reichen vom 3. Jahrh. v. Chr. bis zum 4. Jahrh. n. Chr., ein ältestes Beispiel bringt O. Weinreich aus der Xenokrateia-Inschrift im Journal internat. d'archéol. numismatique 14 (1912) 191. A. H.

Martin Johannessohn, Der Gebrauch der Kasus und Praepositionen in der Septuaginta (vgl. B. Z. XXI 593), besprochen von **R. Helbing**, Berl. Philol. Wochenschr. 1912, 1116f. P. Mc.

Rich. Meister, Das Genus der Substantiva im Sprachgebrauch der LXX. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 77—81. Feminina auf -ος und Besonderheiten der Substantiva der III. Deklination. P. Mc.

Anton Jacob, Septuagintastudien zu Ezra. Breslau, Druck von Fleischmann 1912. 48 S. Inaug.-Diss. d. philos. Fak. Für uns ist die den zweiten Hauptteil bildende sprachliche Untersuchung des griechischen Ezra von Interesse. 'Dem (semitischen) Original zuliebe wird die griechische Sprache in unerhörter Weise mißhandelt und entstellt. Was man in der griechischen Bibel als Wiedergabe des Ezra (unter Ezra β') liest, verdient kaum mehr als ein Konglomerat von griechischen Worten und Sätzchen genannt zu werden, deren regellose Aneinanderreihung den einfachsten Gesetzen der griechischen Sprache Hohn spricht'. C. W.

Adolf Deissmann, Neues Testament. Die Sprache der griechischen Bibel. Theologische Rundschau 15 (1912) 339—364. Die vorliegende Übersicht (vgl. zuletzt B. Z. XVI 339), die sich durch Klarheit und Lebendigkeit auszeichnet, bildet auch neben den Literaturberichten von Thumb und Witkowski ein wertvolles bibliographisches Hilfsmittel. A. H.

L. Radermacher, Neutestamentliche Grammatik, 2. Lieferung (vgl. B. Z. XXI 283) bespr. von **E. Nachmanson**, Berliner Phil. Woch. 1912, Sp. 1275—1280; 1 und 2 von **Julius Kögel**, Theologisches Literaturblatt 33 (1912) 461—463. P. Mc.

Heinrich Ebeling, Griechisch-deutsches Wörterbuch zum Neuen Testamente. Mit Nachweis der Abweichungen des neutest. Sprachgebrauchs vom Attischen und mit Hinweis auf seine Übereinstimmung mit dem hellenistischen Griechisch. Hannover, Hahn 1913. VIII, 428 S. lex. 8°. 8 *M.* — Ist hauptsächlich für Studierende bestimmt. P. Mc.

H. Cremer-J. Kögel, Biblisch-theologisches Wörterbuch (vgl. B. Z. XX 562). Besprochen von **Adolf Deißmann**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 17 Sp. 521—523 (mit spezieller Berücksichtigung des Artikels ἀγάπη). C. W.

Carolus Ludovicus Heiler, De Tatiani apologetae dicendi genere. Marburg, Druck von Koch 1909. 106 S. 8°. Diss. Besprochen von **Lorenzo Dalmasso**, Rivista di filologia 40 (1912) 608—610. C. W.

Ludw. Hahn, Zum Gebrauch der lateinischen Sprache in Konstantinopel. Festgabe für M. v. Schanz zur 70. Gekurtstagsfeier (Würzburg, Kabitzsch 1912) S. 173—183. Der durch seine Arbeiten über den Romanismus im griechischen Osten verdiente Verf. gibt in vorliegender Studie eine Ergänzung zu seinen früheren Arbeiten, indem er inschriftliche und literarische Zeugnisse beibringt für den Gebrauch des Lateinischen von Konstantin bis Justinian sowie über das wissenschaftliche Studium desselben in dieser Zeit an der Universität in Kpel. Es sei bei dieser Gelegenheit der Wunsch geäußert, daß der Verf. etwas tiefer in die byzantinische Zeit hinabgehe und namentlich die Latinismen im griechischen Sprachgebrauch verfolge, wie es bereits Wolf für Malalas (Malalas-Studien II passim) andeutungsweise getan hat und wie es noch für die jüngeren Vulgärschriftsteller wie Theophanes und Konstantinos Porphyrogennetos zu tun bleibt. Man beachte z. B. Konst. Porph. de cer. (ed. Bonn.) II p. 419, 19; 420, 13; 424, 1. Erst dieses latente Nachwirken des Latein im byzantinischen Griechisch wird zeigen, wie tief es in den Organismus des letzteren eingedrungen ist. K. D.

Karl Wolf, Studien zur Sprache des Malalas. I. Teil: Formenlehre. II. Teil: Syntax. Programm d. k. Ludwigs-Gymn. in München 1910/11 und 1911/12. München 1911 und 1912. 80 und 90 SS. Dem ersten Teil

dieser verdienstvollen Arbeit ist der zweite auf dem Fuße gefolgt, so daß sich beide im Zusammenhang betrachten lassen. Was zunächst die Ansicht des Verfassers über die Autorschaft der Malalas-Chronik betrifft, so begründet er diese, die von der Rüger'schen abweicht, auf S. 6 f. Nach ihm ist die individuelle Sprache des M. zu suchen in Buch 15—18, also gerade in den Büchern, die Rüger für unecht erklärt hatte, verführt durch den engen Anschluß des M. an seine Quellen — ein Fehler, den W. treffend vergleicht mit dem eines Physikers, „der das spezifische Gewicht eines bestimmten Metalls aus einem die verschiedenen Metalle enthaltenden Klumpen bestimmen wollte". Trotzdem zieht W. in seiner Untersuchung nicht die Konsequenz aus dieser Erkenntnis, weil es ihm zunächst darauf ankommt, ein Bild zu gewinnen von der Volkssprache, die etwa in der Mitte des ersten Jahrtausends gesprochen wurde.

Von diesem sprachhistorischen Gesichtspunkt aus ist daher auch die ganze Untersuchung durchgeführt, und zwar mit Glück, nicht wegen des äußerlichen Anschlusses an die Einteilung in des Ref. „Untersuchungen", wenigstens in der Formenlehre, sondern wegen des ungemein sensiblen Nachempfindens der sprachlichen Vorgänge und des lebendigen sich Hineinversetzens in sie, was gerade bei einem so musivischen Sprach- und Literaturdenkmal nicht leicht ist, unter reichlicher Heranziehung des Ngr. und des Italienischen, weniger der Papyri. Gerade aus diesem Grunde wäre es aber auch erwünscht gewesen, wenn der Verf. an den Schluß eines jeden Teiles eine zusammenfassende Übersicht gestellt hätte, die, zunächst für die Formenlehre, den Zweck verfolgte, eine Scheidung der verschiedenen Elemente vorzunehmen in solche, die 1. eine bewußte oder unbewußte Anlehnung an den klassischen Sprachgebrauch bezeichnen, 2. eine direkte Fortsetzung der Vulgär-Koine bilden und 3. als zuerst auftretende Ansätze des Ngr. zu betrachten sind. Also, um einige Beispiele zu geben: für 1. die Formen auf ion. *-η* st. *-α* (S. 14 f.), die unkontrahierten ion. Formen auf *-εος* st. *-οῦς* (S. 30), das Festhalten an den kontrahierten Adjektiven auf *-οῦς* (S. 31), denen auf *-ής* (S. 28) und denen zweier Endungen (S. 29), die Bildung der zusammengesetzten Ordinalzahlen (S. 40), die Bewahrung der alten Reflexiva (S. 43), die Vorliebe für *ὅστις* und *ὅσπερ* (S. 47), für *τις* als unbestimmten Artikel (S. 49) usw. 2. die Formen auf *-ις* und *-ιν* st. *-ιος* und *-ιον* (S. 17), adverbialer Gebrauch von *πλείω* (S. 32), die Form *μειζότερος* (S. 35), die Ersetzung der Ordinalia durch Zahlsubstantiva auf *-άς* (S. 40), der Ausdruck des Possessivums durch *ἴδιος* (S. 45 f.), des Reflexivums durch *ἑαυτοῦ* in allen Personen (S. 43), *εἷς* st. *τις* (S. 50), der Zerfall der alten Partizipien (S. 53), die Ausgleichung der alten Verbalsysteme (S. 60 f.) usw. 3. das Auftreten der Form *κυρά* (S. 16), der Pluralendung *-ες* der Mask. der a-Dekl. (S. 20), der Genetivendung *-ης* st. *-εως* (S. 21), der Adjektivendung *-ρη* st. *-ρα* (S. 31), die Umschreibung des Elativus durch *πολύ* (S. 33), des Komparativs durch *πιό* (S. 35 f.), das Auftreten des Personalpronomens *τήν* st. *ἀτήν* (S. 42), des ngr. Possessivums *ἰδικός* (S. 45), von *ὅπου* als Relativum (S. 47 f.), des unbestimmten verstärkten *τίποτε* (S. 40), für das übrigens auch gleichzeitige Papyrusbelege zu Gebote stehen (z. B. in den BGU Nr. 948, 4./5. Jahrh.: *κἂν ἐξ ὀλίγου τίποτε*), endlich des lat. *-ātus* in griech. Adjektiven (S. 57). Letzteres hätte besser in der Wortbildung Platz gefunden, die auf S. 73 ff. behandelt wird.

In der Syntax wird nach einer allgemein orientierenden Einleitung, die eine Charakteristik der aus Malalas zu erschließenden Volkssprache des

6. Jahrhs. enthält (S. 3—8), zunächst die Syntax des Nomens (S. 9—49), dann die des Verbums (S. 50—88) behandelt. Innerhalb jeder Gruppe wird nach den grammatischen Kategorien verfahren, wobei wieder vergleichende Ausblicke in die Sprache der gleichzeitigen und älteren Volksliteratur sowie in das Neugriechische getan werden mit Heranziehung der einschlägigen Arbeiten darüber. Wir sehen aus den in der Einleitung zusammengestellten Zügen (S. 5—8), wie weit die Sprache bereits auf dem Wege zum Ngr. war. Es wäre aber auch lehrreich gewesen, wenn der Verf. ebensolche Zusammenstellungen über die konstitutiven Elemente der Sprache des Malalas gegeben hätte, z. B. über die darin enthaltenen Jonismen (*ὥστε* c. Inf. S. 67; *πρὶν ἤ* S. 76; Artikel als Relativum; s. I 47), Latinismen (Dativ st. Akk. der Beziehung S. 34; Dativus loci S. 48; Wendungen wie die auf S. 12 angeführten und solche wie *πρὸ μικροῦ τῆς πόλεως* S. 47, *ἢ μόνον* S. 76 u. a.; *μή* nach Verben des Fürchtens S. 62, 74; *ἐάν* c. Ind. S. 75) und endlich die jetzt zwar stark verpönten, aber trotzdem gerade für Malalas, den Syrer, nicht ganz zu beseitigenden Hebraïsmen (der adnominale Gen. st. des Adj. S. 10, 36; Häufung der Personalia S. 13; Fehlen des Artikels bei Subst. mit attribut. Gen. S. 16; Umschreibung des Prädikates mit *εἰς* S. 35; Verbindung eines Verbs mit einem Dativ gleichen Stammes S. 43; instrumentale Anwendung von *ἐν* S. 46; Wendungen wie *τίς ἐστι Πέτρος ὅτι ἐποίησε* S. 74 und *ἐγένετο* c. Ind. S. 88). Durch solche Zusammenstellungen würde das kulturhistorisch bunte Kolorit der Sprache des M. noch schärfer heraustreten. Hoffentlich bringt uns ein dritter Teil eine Analyse des Malalas'schen Wortschatzes nebst der Wortbedeutung, ein ganz besonders erwünschtes und durch zahlreiche Vorarbeiten erleichtertes Thema. — Vgl. die Besprechung des I. Teils durch **R. Helbing**, Berliner Philol. Wochenschr. 1913, 297—299. K. D.

Ludwig Merz, Zur Flexion des Verbums bei Malalas. Programm des K. Humanist. Gymn. Pirmasens 1910/11. 42 S. 8°. Diese Untersuchung, die gleichzeitig mit der von Wolf erschienen ist, von der sie einen Ausschnitt bildet, wäre natürlich unterblieben, wenn M. von der Absicht seines „Rivalen" gewußt hätte. Immerhin behält sie ihren Wert als Vergleichsobjekt, und zwar in dem Sinne, daß sie gegen Wolf zurücktritt in der sprachhistorischen Schulung, dagegen rein philologisch ihre Vorzüge darin hat, daß sie die sprachlichen Ergebnisse textkritisch zu verwerten sucht; vgl. z. B. S. 10, 12 ff., 16, 20, 23, 25, 35, 36 f., 41. K. D.

Theodor Hopfner, Thomas Magister, Demetrios Triklinios, Manuel Moschopulos. Eine Studie über ihren Sprachgebrauch in den Scholien zu Aischylos, Sophokles, Euripides, Aristophanes, Hesiod, Pindar und Theokrit. Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wiss. in Wien, Phil.-hist. Klasse 172. Bd., 3. Abh. (Wien, Alfred Hölder 1912). 73 S. — Wird besprochen. P. Mc.

† **Θ. Χέλδραϊχ** (Heldreich), *Τὰ δημώδη ὀνόματα τῶν φυτῶν προσδιοριζόμενα ἐπιστημονικῶς. Ἐκδιδόμενα ὑπὸ* **Σ. Μηλιαράκη**. *Ἐπετηρὶς τοῦ Ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου* 4 (1907/8) 239—486. Dieses umfangreiche Verzeichnis von 2840 Pflanzennamen des bekannten Verfassers der „Nutzpflanzen Griechenlands" (1862) dient sowohl den Bedürfnissen der Botanik wie der Sprachforschung. Es gliedert sich daher in zwei Teile; der erste umfaßt das Verzeichnis der Pflanzen (nebst den Quellen und dem Ort ihres Vorkommens) auf Grund der allgemeinen lateinischen Terminologie (S. 239—344),

der zweite nach ihren neugriechischen Vulgärnamen mit Hinzufügung der lateinischen Namen (S. 345—443). Den Schluß bildet eine Liste der im ersten Teil angeführten Synonymen (S. 444—450) sowie eine Darlegung des Herausgebers über die Art der Gruppierung, Anordnung und Ergänzung des ungeordneten Materials aus neueren Werken[1]) (S. 452—457) nebst einer kritischen Übersicht der von H. benutzten authentischen Quellen (S. 457—462). Endlich weist der Hg. noch hin auf den hohen sprachgeschichtlichen Wert der ngr. Pflanzennamen, wobei er jedoch die auf S. 464 angeführte abenteuerliche Etymologie eines sprachlichen Dilettanten lieber hätte unterdrücken sollen, und teilt als Anregung zu weiterer Forschung auf diesem in Griechenland noch so unbebauten Gebiete ein Pflanzenverzeichnis von Kephallenia mit, das ihm dessen Verfasser, Tsitselis, überlassen hat (S. 467—486). — Bei allem Dank, der dem Herausgeber gebührt, muß jedoch auf zwei störende Versehen hingewiesen werden, die die Benutzung des Verzeichnisses beeinträchtigen. Auf S. 462 bemerkt der Hg., daß er nicht alle der von H. gesammelten volkstümlichen Namen für echt hält, und daß er die seiner Ansicht nach echten durch Fettdruck hervorgehoben habe. Solche fettgedruckten Namen sucht man aber in diesem Verzeichnis vergebens. Sodann heißt es in der Vorbemerkung zum zweiten Teil (S. 345), daß die dort hinzugefügten Zahlen auf diejenigen Seiten des ersten Teiles verweisen, wo der betr. wissenschaftliche Name angeführt ist. Die Zahlen stimmen aber nicht und sind offenbar für eine ganz andere Paginierung bestimmt gewesen. K. D.

V. Lundström, Ett „persiskt"-grekiskt medico-botaniskt lexikonfragment. Eranos 12 (1912) 170—174. L., der schon mehrere botanische Glossare publiziert hat (vgl. B. Z. XX 303), teilt aus einer Berliner Hs (Cod. Berol. Phill. 1570 saec. XVI) ein Verzeichnis von 27 neupersisch-neugriechischen Pflanzennamen mit, die ebenso das Interesse der Orientalisten wie der Gräzisten verdienen. Wenn der Hg. den persischen Teil durch Anführungszeichen gleichsam verdächtig zu machen sucht, so tat er das wegen der fünf Wörter *καρναβία*, *σόγχους*, *πλατύκνμι*, *ἤλεκτρον* und *ἀμαρίντι*, die hier an Stelle persischer Wörter stehen, wahrscheinlich, weil sie früh ins Persische eingedrungen sind. Die übrigen sind durchaus richtig neupersisch, wie mir Orientalisten versicherten, die fast alle diese Wörter identifizieren konnten. Dasselbe gilt von den griechischen Bezeichnungen bis auf wenige, wie *κάχρυον*, *τεμισχόκαρον*, *ἐπατόρι* und *ἀνακάρδι*. K. D.

Petros N. Papageorgiou, *Περὶ τῶν σημασιῶν τοῦ ῥήματος ἀρμενίζω*. *Ἀθηνᾶ* 24 (1912) 459—468. Vf. bringt zahlreiche Stellen für *ἄρμενον* und *ἀρμενίζω*, das intransitiv und transitiv 'segeln, fahren' bedeutet. Die ältesten Belege für *ἀρμενίζω* bietet die Vita Johannes des Barmherzigen von Leontios (7. Jahrh.), denn der *Νόμος ναυτικὸς Ῥοδίων* 'gehört nicht dem 2. oder gar 1. Jahrh. nach Chr. an, sondern, wie wir ihn besitzen, der Zeit der isaurischen Kaiser. Auch in biblischer Bedeutung mit Bezug auf die Lebensführung wird das Wort verwendet. Sehr merkwürdig ist der in Mazedonien von fiebernden Wöchnerinnen gebrauchte Ausdruck '*ἡ λειχῶνα ἀρμενίζει*' oder auch *ἀρμενίζεται*, dessen Zusammenhang mit *ἀρμενίζω* 'segeln' recht fraglich bleibt. Endlich wird das Passiv *ἀρμενίζεται* = *βασκαίνεται* gebraucht. A. H.

1) Nicht mehr benutzt werden konnte das Verzeichnis von Pflanzennamen aus Thera, das P. Wilski in Hiller v. Gärtringens 'Thera' 4, 119—130 publiziert hat.

L. Ronzevalle, Les emprunts turcs dans le Grec vulgaire de Roumélie (vgl. o. S. 162 ff.), bespr. von **R. M. Dawkins**, Journal of hell. studies 32 (1912) 409 f.; von **D. C. Hesseling**, Deutsche Literaturzeitung 1912, 2778 f. P. Mc.

A. Brückner, Wörter und Sachen. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 45 (1912) 101—110. Am Schluß dieser uns sonst nicht interessierenden Studie nimmt der Verf. Stellung zu Vasmer's (Br. schreibt durchgängig „Fasmer") Griechisch-slavischen Studien (s. B. Z. XIX 188 ff.) und sieht sich genötigt, „gar viel" von Vasmers Herleitungen zu streichen; dafür bringt er einen Nachtrag: *radunice* „Totenfest" ist nach Murko, „Wörter und Sachen" II 151 aus gr. *ῥοδονιά* abzuleiten und also ein Gegenstück zu sonstigem slav. *Rusalia*, *Rusalka*. K. D.

Thumb, Handbuch² und **Wied**, Praktisches Lehrbuch der neugriech. Volkssprache⁴ (vgl. B. Z. XXI 285) besprochen von **K. Dieterich**, Berliner Phil. Woch. 1912, 1453—1457. P. Mc.

Alb. Thumb, Handbook of the modern Greek vernacular. Grammar, Texts, Glossary. Translated from the Second German Edition by **S. Angus**. Edinburgh, Clark 1912. Besprochen von **James Hope Moulton**, Review of Theology and Philosophy 8 (1912) 281 f. C. W.

Johannes Kalitsunakis, Neugriechisch-deutsches Gesprächsbuch mit besonderer Berücksichtigung der Umgangssprache. Sammlung Göschen. 1912. 100 S. 16⁰. Das Büchlein bietet die Sprache der guten Gesellschaft von Athen. A. H.

Johannes E. Kalitsunakis, Der neugriechische Thesaurus. Neue Jahrbücher für das klass. Altert. 29 (1912) 702—713. Vf. weist auf die Bedeutung des großen Unternehmens hin und bringt zu den vorgelegten Proben der *Ἀνακοίνωσις πρώτη* von Papageorgiou (vgl. B. Z. XXI 676 f.) einige beachtenswerte Vorschläge. A. H.

Athan. Ch. Mpoutouras, *Τὰ νεοελληνικὰ κύρια ὀνόματα ἱστορικῶς καὶ γλωσσικῶς ἑρμηνευόμενα. Ἐν Ἀθήναις, τυπογρ. Ἀ. Ῥαφτάνη* 1912. 218 S. 8⁰. 4 Drachmen. — Wird besprochen. A. H.

G. N. Chatzidakis, *Νεοελληνικαὶ μελέται. Ἀνατύπωσις ἐκ τοῦ κδ' τόμου τῆς Ἀθηνᾶς.* Athen 1911. 72 S. 8⁰. Unter diesem Titel sind mehrere Arbeiten als Separatausgabe zusammengefaßt, die mit derselben Paginierung in der *Ἀθηνᾶ* 24 (1912) erschienen waren. *Ἐτυμολογικά* (S. 3—14) behandeln den Übergang von *ἀτμός* zu *χνότα*, uud die Entstehung von *χλομός* aus *φλομός*, ferner *ἀθιβολή*, *ἀθιβάλλω*, *ἀναθιβάλλω* und gewisse anomale Präsensbildungen. — *Φωνητικά* (S. 15—47) handeln ausführlich über lautliche und analogische Veränderungen von Vokalen zwischen Konsonanten und die zugrunde liegenden Gesetze und Bedingungen. — Dann folgt (S. 47—63) eine scharf ablehnende Besprechung der *Φωνητικὰ καὶ ὀρθογραφικὰ τῆς νεοελληνικῆς* von Ath. Mpoutouras (vgl. B. Z. XX 563 f.) — ein Nachtrag dazu *Καὶ πάλιν περὶ τῆς λεγομένης ἐξασθενώσεως τοῦ ου εἰς ι* in *Ἀθηνᾶ* 24 (1912) 285—288 — endlich (S. 63—72) *Καὶ πάλιν περὶ τοῦ 'καλύτερος' κττ.* A. H.

G. N. Hatzidakis, Analogiebildungen im pontischen Dialekt. Indogerm. Forschungen 31 (1912) 245—250. Löst in bewährter Sicherheit eine Reihe von Problemen des heutigen pontischen Dialekts durch den Nachweis analogischer Bildung. Der altertümliche Charakter gerade des Pontischen

tritt auch in dieser Studie wieder deutlich zutage, z. B. in der Erhaltung der Medialformen von Verben auf *-έω* und *-άω* mit dem noch nicht kontrahierten Ausgang *-ίουμαι*, wie *ἀρνίουμαι*, *βοηθίουμαι*, *νικίουμαι*, daneben aber sind doch die Neuerungen gerade auch in diesem Dialekt außerordentlich tiefgreifend gewesen. A. H.

H. Pernot, Changement de TS en K̲ à Delphes. Revue de Phonétique 2 (1912) 139—140. Dieser bisher noch nicht beobachtete Lautwandel wird an verschiedenen Wörtern nachgewiesen, die aber ausnahmslos Lehnwörter sind, was der Verf. nicht hervorgehoben hat, und zwar italienische und türkische. Den Lautwandel selbst scheint man aber auf Rechnung des Albanischen setzen zu müssen, und zwar des Toskischen, das ja im Gegensatz zum Gegischen Gutturale statt der Palatale bevorzugt, z. B. alb. K′uk 'töricht' aus it. ciuco; alb. k′ift aus lat. accipiter gegenüber ngr. *τσίφτης*; alb. k′ibrít aus tü. k′ibrit gegenüber skutarin. tšibrít usw. Die Möglichkeit albanesischen Einflusses wäre ja in Mittelgriechenland nicht ausgeschlossen. K. D.

Gustav Soyter, Untersuchungen zu den neugriechischen Sprachkomödien Babylonia von D. K. Byzantios und Korakistika von K. J. Phizos. Diss. München 1912. 64 S. 8°. S. legt in dieser tüchtigen Arbeit zunächst die Tendenzen der beiden Sprachkomödien dar: die *Κορακιστικά* verspotten die Bemühungen der Koraisten einen Ausgleich zwischen Schriftsprache und Vulgärsprache herbeizuführen und empfehlen Rückkehr zur letzteren, die *Βαβυλωνία* dagegen wendet sich nicht mehr gegen die schon überwundenen Koraisten, sondern plädiert gegenüber den siegreichen Anhängern der alten Schriftsprache für eine mittlere Sprachstufe. Die gründliche Untersuchung des Wortschatzes ergibt, daß die Dialektproben der Babylonia als Material zum Studium der Dialekte nicht verwendet werden können. A. H.

Karl Wied, Leichtfaßliche Anleitung zur Erlernung der Türkischen Sprache für den Schul- und Selbstunterricht [Die Kunst der Polyglottie, 15. Teil]. 4. verbesserte Auflage. Wien und Leipzig, Hartleben (1912). VIII, 184 S. 12°. 2 *M.* — Nach der B. Z. XXI 599 f. angezeigten Arabischen Sprachlehre freuen wir uns, unsere Leser auf die neue Auflage des erprobten Lehrbuchs des Türkischen von Karl Wied hinweisen zu können, der in derselben Sammlung auch die Neugriechische Sprache behandelt hat. P. Mc.

A. Thumb, Satzrhythmus und Satzmelodie in der altgriechischen Prosa. Fortschritte der Psychologie und ihrer Anwendungen, herausg. von Karl Marbe, Bd. 1 (Leipzig, Teubner 1912/3) 139—168. Th. stellt nach einigen prinzipiellen Ausführungen über den Wert der sprachlichen Statistik, den er sehr hoch anschlagen möchte, interessante Untersuchungen über den Rhythmus der gesprochenen Rede in der klassischen Gräzität an. Plato, Xenophon und Demosthenes zeigen einen Rhythmus, bei dem die Längen die Kürzen überwiegen, am meisten bei Demosthenes, am wenigsten bei Plato, der auch längere Folgen von Kürzen relativ am wenigsten meidet. Im Neuen Testament haben die Längen etwas abgenommen, die Folge – ◡ – ist gegenüber – – zahlreicher geworden; die Akzente bedeuten einen neuen Rhythmus und zwar ist der alte jambische Rhythmus zu einem neuen jambisch-daktylischen geworden; das Neugriechische zeigt eine weitere Verschiebung zum daktylischen Rhythmus hin. A. H.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschluß von B und C).

P. Doncoeur, Synopsis scriptorum ecclesiasticorum ab a. D. 40 ad a. D. 460 ad usum scholarum descripta. Bruxelles-Louvain, Bibliothèque Choisie (Leipzig, Hinrichs) 1912. 2 frcs. Die Tafel (47 × 177 cm) ist sehr praktisch angelegt, durch verschiedene Farben und Typen wird die Übersicht über die Lebenszeit und die Hauptwerke der Kirchenschriftsteller, die nach Landschaften geordnet sind, erleichtert, außerdem sind die Kaiser und die Päpste wie die Konzilien verzeichnet und das Ganze in ein ungemein geschickt ausgesonnenes Liniennetz gestellt, das sofort die richtige Jahreszahl erkennen läßt. So stellt die Tafel ein praktisches Unterrichtsmittel dar, das in jedem theologischen und philologischen Seminar einen Platz verdient. A. H.

O. Bardenhewer, Geschichte der altkirchlichen Literatur III (vgl. B. Z. XXI 600). Besprochen von **A. Harnack**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 25, Sp. 779—781; von **F. Lauchert**, Historisch-politische Blätter 150 (1912) 868—873; von **A. Baumstark**, Oriens christianus N. S. 2 (1912) 344—348; von **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 232—239. C. W.

G. Rauschen, Manuale di Patrologia e delle sue relazioni con la storia dei dogmi. Versione sulla 3ª ed. tedesca di **G. Bruscoli**. Florenz, Libr. edit. fiorentina 1912. XVI, 426 S. 16°. 3 L. Besprochen von **Anonymus**, La Civiltà cattolica Anno 63 (1912) vol. 3, 699. C. W.

A. Aureli, Crestomazia Ellenico-Patristica. Rom, Desclée 1911. XVI, 154 S. 12°. 2 L. Die Auswahl erstreckt sich 'dai Settanta a S. Matteo, e dalla Didachè sino al Crisostomo'. Nach der Notiz von **Anonymus**, La Civiltà cattolica Anno 63 (1912) vol. 3, 699. C. W.

O. Hoppmann, Die Catene des Vatic. gr. 1802 (vgl. o. S. 176 f.), bespr. von **O. Stählin**, Deutsche Literaturzeitung 1912, 3020 f.; zusammen mit **O. Lang**, Die Catene des Vaticanus gr. 762 (vgl. B. Z. XX 261 ff.) von **v. D⟨obschütz⟩**, Liter. Centralblatt 63 (1912) 1506—1508. P. Mc.

The Philocalia of Origen. Translated by **G. Lewes** (B. Z. XXI 289). Besprochen von **James Drummond**, The Hibbert Journal 11 (1912) 230—232. C. W.

C. Diobouniotis und **N. Beïs**, Hippolyts Schrift über die Segnungen Jakobs. — **C. Diobouniotis**, Hippolyts Danielkommentar (vgl. B. Z. XXI 290). Ausführlich besprochen von **Hugo Koch**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912), Nr. 16, Sp. 492—495, der darauf aufmerksam macht, daß Hippolytos sich ebenso wie der Verfasser der tractatus Origenis Christus als leiblich schön denkt, übereinstimmend mit römischen Katakombenbildern. Bei dem Verf. der tractatus wollte man in dieser Vorstellung ein Argument gegen das dritte Jahrhundert erblicken. C. W.

Karl Bihlmeyer, Das Toleranzedikt des Galerius von 311 (Lactantius, De mort. persec. c. 34). Theologische Quartalschrift 94 (1912) 527—589. 1. Schluß der Textuntersuchung (vgl. B. Z. XXI 602). Für das Präskript des Ediktes bleiben wir auf Eusebios angewiesen, dessen wiederholte redaktionelle Arbeit an der Kirchengeschichte, wie sie besonders durch E. Schwartz aufgehellt worden, hier 'tiefgreifende Spuren hinterlassen' hat. 2. Inhalt (von neuplatonischen Ideen beeinflußt). 3. Veranlassung und Bedeutung (nicht bloß

durch die Krankheit des Galerius veranlaßt, sondern auch durch Erwägungen der Staatsklugheit und politische Rücksichten bes. auf Konstantin; seine Bedeutung 'beruht vor allem darin, daß es die erste, wenn auch einigermaßen beschränkte gesetzliche Anerkennung der christlichen Kirche ist'). C. W.

Friedrich Zimmermann, Die ägyptische Religion nach der Darstellung der Kirchenschriftsteller und die ägyptischen Denkmäler [Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums V 5—6]. Paderborn, Schöningh 1912. XVI, 201 S. Der Gegenstand des Buches liegt außerhalb unseres Kreises, es muß aber wegen der vom Vf. benutzten Quellen z. B. Eusebios, Gregor von Nazianz, Synesios, Theodoret u. a. auch hier genannt werden. A. H.

Ed. Schwartz, Eusebius' Kirchengeschichte III (vgl. B. Z. XIX 598) bespr. von **E. Preuschen**, Berliner Phil. Woch. 1912, 1531—1533. P. Mc.

Jos. Karst, Die Chronik des Eusebius aus dem Armenischen übersetzt (vgl. B. Z. XXI 291), ausführlich besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 336—340, der insbesondere gegenüber der Meinung von K., die Chronik sei aus dem Griechischen ins Armenische übersetzt und bald nachher (7. Jahrh.) nach einer syrischen Übersetzung revidiert worden, die Hypothese aufstellt, sie sei von einem Syrer ins Armenische übersetzt und von einem Armenier revidiert worden, vielleicht mit Hilfe eines griechischen Auszuges. A. E.

J. A. Heikel, Kritische Beiträge zu den Constantin-Schriften des Eusebius (vgl. B. Z. XXI 291) bespr. von **Otto Stählin**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 140 f. P. Mc.

Josef Stiglmayr S. J., Zur Rede Konstantins an 'die Versammlung der Heiligen'. Zeitschrift für katholische Theologie 36 (1912) 865—868. Glaubt aus den Äußerungen des hl. Hieronymus über die Vergil-Behandlung in den Zentonen (epist. 53, 7) den Schluß ziehen zu dürfen, daß entweder die Rede an die Versammlung der Heiligen vor der Abfassung dieses Briefes (um 395) 'als Falsifikat ein weniger bekanntes Dasein hatte, um später als echtes Stück an die sog. vita Constantini angehängt zu werden, oder daß die Rede überhaupt erst nach Hieronymus das Licht der Welt erblickte'. Der Schluß ist nicht zwingend, denn die Stelle des Hieronymus bezieht sich wohl direkt auf den Zento der Proba; vgl. Wochenschr. f. klass. Philol. 1910, Nr. 37, Sp. 1009. C. W.

Georgius Ludwig, Athanasii epistula ad Epictetum. Jena, Druck von Pohle 1911. 1 Bl., 65 S. 8°. Inaug.-Diss. der philos. Fak. Der Brief des Athanasios an Bischof Epiktetos von Korinth über die Irrtümer der Apollinaristen erfreute sich im christlichen Altertum eines hohen Ansehens und hat infolgedessen eine reiche direkte und indirekte Überlieferung. Die Diskrepanzen derselben führen auf zwei noch zu Athanasios' Lebzeiten kursierende Ausgaben zurück. Die eine wird durch cod. Vat. gr. 1431 s. XII, Vindob. theol. gr. 40 s. XIV, Monac. gr. 186 s. XV, Epiphanios, der den ganzen Brief in seine Ketzerbestreitung aufgenommen hat, und eine syrische Übersetzung, die andere durch cod. Basil. gr. A III 4 s. XIV und vier weitere griechische Hss, sowie durch eine lateinische Übersetzung repräsentiert. Die erstere Ausgabe kann als die bessere bezeichnet werden. Auf Grund der in pars 1—4 der Prolegomena ad Athan. epist. Epicteto datam S. 19—62 eingehend untersuchten Textquellen wird S. 3—18 der Brief mit reichem Apparate ediert. Pars 5 der

Prolegomena S. 63 f. handelt über die Beobachtung des rhythmischen Satzschlusses in der Epistel. Vgl. die ausführliche Besprechung von **Otto Stählin**, Berliner philol. Wochenschr. 1912, Sp. 1340—1343. C. W.

Jos. Stiglmayr, Sachliches und Sprachliches bei Makarios von Ägypten (vgl. B. Z. XXI 604) besprochen von **K. Flemming**, Wochenschrift für klass. Philologie 1912, 1402—1405. P. Mc.

Apolinarii Metaphrasis psalmorum recensuit et apparatu critico instruxit **Arthurus Ludwich**. Leipzig, Teubner 1912. XXXVIII, 308 S. 8°. 6 *M*. Diese erste kritische Ausgabe der hexametrischen Psalmenmetaphrase ist ein sehr verdienstliches Werk des unermüdlichen Herausgebers, der nun außer für Homer auch für fast alle bedeutenderen Reste der Epik des 4. und 5. Jahrhs. die Überlieferung zugänglich gemacht hat. Bei Apolinarios war, wie sich jetzt zeigt, die Vulgata besonders unzulänglich; sie hat noch vor kurzem einen scharfsinnigen jungen Textkritiker, R. Keydell (Quaest. metr. de epic. graec. rec., Berlin 1911) oft irregeführt. Ludwich hat neun Hss durchverglichen, von sechs weiteren Proben gegeben. Ob es heute noch mehr Hss gibt, läßt die Bemerkung p. XXII nicht erkennen. Fabricius-Harles VIII 594 nennt außer den bei Ludwich verwerteten noch einen Uffenbachianus (saec. XV fol. 1—133 nach dem Katalog) und einen Sfortianus; beide Hss kann ich heute nicht mehr nachweisen.

Der kritische Apparat ist, wie p. XXXVIII versichert wird, von den meisten orthographischen und orthoepischen Varianten freigehalten; das ist sehr erfreulich, wenn es auch nur aus Raummangel, nicht aus Erkenntnis von der Schädlichkeit dieses Ballastes geschehen ist. Trotzdem stehen noch (S. 45) zu Ps. 21, 5—7 folgende 'Varianten': 5 *δὲ O* (Text *δ'*) — 7 *ἐρύσατο M* (Text *ἐρρύσατο*) — 8 *δ' ἐσάωθεν* DLMQS: *δεσά- O*: *δὲ σά- Ω* — und hunderte dieser Qualität das ganze Buch hindurch; natürlich auch alle Schreibfehler und falschen Konjekturen. Aber über dieses System habe ich nichts Neues zu sagen: mole ruet sua. Von der Zuverlässigkeit der Kollationen habe ich mich durch eine Stichprobe am Monac. 65 überzeugt.

Damit man über die Textgestaltung urteilen könne, lege ich vor, was ich bei der Interpretation des Prooimions, des einzigen lesenswerten Stückes in dem ganzen Buch, zu bemerken gefunden habe.

42 f. (Markianos, ein Gönner des Ap. spricht)
πὰρ γὰρ ἐμοὶ πρώτῳ προμολὼν χθόνα Κωνσταντίνου
ἤθεα καὶ λαὸν ἐδάης καὶ ἐπάσσαο σίτου.

Die Verse sind für die Geschichte des Dichters noch nicht verwertet; leider sind sie nicht klar; zu Grunde liegt Homer *Φ* 76. Die prosodische Freiheit in 43 sucht eine Hs durch die Schreibung *λαόν τ'* zu beseitigen. Es ist kein Grund vorhanden, ihr zu folgen.

59 *ὄφρα κεν ἀλλόγλωσσον ὅλην τ' ἀλλόθροον αὐδήν,*
τὴν πρὶν ὑπερβασίῃ μερόπων συνέχευεν ἀλιτρῶν,
εἰς ἕνα τιμήεντα πάλιν μετὰ θεσμὸν ἐλάσσῃ
εὐδικίης

Subjekt ist der heilige Geist. Statt *ὅλην τ'* schreibt eine Hs *ὅλητ'*, und ihr folgt Ludwich, ohne die harte Elision zu decken; dem Asyndeton in 61 muß er dann durch eine Konjektur abhelfen (*εἰς δ' ἕνα*); *ἐλάσσῃ* verliert sein Objekt. *ὅλην τ'* dagegen ist grammatisch ganz richtig, stilistisch nicht wesentlich

schlechter als das Ganze. — θεσμὸν statt δεσμὸν (δασμὸν) ist eine richtige Emendation Ludwichs.

66 διδάσκον | γλωσσέων ἀφραδέων πυκινὸν θρόον
79 ἀπροφάτως ἀδαήμονες ἴαχον ἄνδρες

beidemal wird auf die Bildungslosigkeit der Apostel angespielt; also ist Ludwich εὐφραδέων (66) und δεδαηκότες (79) falsch.

v. 80 ff. sind in der Ausgabe ganz unverständlich. Zu schreiben ist folgendermaßen (hinter 79 Punkt)

πάσης γὰρ τῶν φθόγγος ἐπέδραμεν ἄντυγα γαίης,
καὶ μύθων ἐπάκουσεν ἑῶν κλυτὰ πείρατ' ἀρούρης,
εἰσόκεν ἐσχατιαὶ ἀψορρόου Ὠκεανοῖο
παρθενικῆς . . . λοχείην, . . . καὶ γόνον, . . . καὶ λόγον . . . (folgen noch weitere Akkusative)

98 κυκλόθεν εἰσαΐουσαι, ὑπερβασίης ἀλεγεινῆς . . .
100 . . . λελάθοιντο.

Ich habe 81 κλυτὰ statt κατὰ geschrieben (2, 16. 94, 8 κλυτὰ πείρατα γαίης), im übrigen die Überlieferung befolgt, von der Ludwich, teils nach alten, teils nach eigenen Konjekturen (81. 82. 98) fünfmal abweicht, ohne doch eine glaubliche Konstruktion zu gewinnen. Nur in v. 100 hat er zwei Wörter richtig umgestellt.

106 ἑνὸς δ' ἐξῶρτο λόχοιο
παντοίη μεροπηῒς ὁμοῦ καὶ γλῶσσα καὶ ἀοιδή.
29 ἡμεῖς δ' ὡς κ' ἐπέοικε, τά περ πρότεροι . . .

In beiden Versen wird, wenn man der Überlieferung folgt, καὶ elidiert; sie decken einander also, wie es scheint. Ludwich druckt 29 ὥς κ', was ich nicht verstehe, und schlägt im Apparat vor, κ' zu streichen; aber wie ist es in den Text gekommen? In 107 setzt Ludwich in den Text παντοίῃ μερ. ὁμ. γλώσσῃ, was ich wieder nicht verstehe.

Beim Durchlesen der ersten Metaphrasen notierte ich als durch Konjektur in den Text gebracht 2, 6 eine Cäsur hinter dem vierten Trochaeus, 4, 2 ein intransitives εὔρυνε (ἐπέκλυε codd.), beides ohne Parallelen, durch welche die Anomalien gestützt würden.

In der Praefatio wird p. XI—XXII gezeigt, daß die Septuaginta-Vorlage des Apolinarios nicht zu einer bestimmten der heute unterscheidbaren Hss-Klassen gehörte. An den Beispielen kann man sich zugleich einen Begriff von der Tätigkeit des Ap. machen; besser wäre es gewesen, einen ganzen Psalm im Original neben die Metaphrase zu stellen. Diese selbst erweist sich als eine der schlimmsten literarischen Verirrungen, deren sich je ein Schriftsteller von Rang schuldig gemacht hat. Schrecklich sind die zahllosen Füllwörter, durch die er es erreicht hat, daß dem Ende jedes originalen στίχος ein Hexameterschluß entspricht, schrecklicher noch, weil dem epischen Sprachgeist im Innersten widersprechend, sind die Asyndeta, die jeden Psalm in mindestens ebensoviel zusammenhanglose Stücke zerreißen, wie das Original στίχοι hat. Aber der Anschluß an die Vorlage ist nicht die wesentliche Ursache des stilistischen Tiefstandes; das Prooimion, das dem Dichter keinerlei Schranken auferlegt, zeigt, daß seine Periodik noch schrecklicher werden kann als seine Asyndeta (oben zu 80 ff.). Völlig fehlgeschlagen ist der Versuch, 'ionisch' zu schreiben; kaum ein Satz unter hundert ist dem Kenner der Sprache er-

träglich. Welcher Byzantiner mag wohl das unselige Machwerk der Vergessenheit entrissen haben? Man möchte auf Johannes Geometres raten, dessen Metaphrase der Cantica in vielen Hss auf Apol. folgt.

Vgl. die Besprechung von **O. Stählin**, Berliner philolog. Wochenschrift 1913, 5 f. P. Ms.

Paul Maas, Zu den Beziehungen zwischen Kirchenvätern und Sophisten I: Drei neue Stücke aus der Korrespondenz des Gregorios von Nyssa. II. Der Briefwechsel zwischen Basileios und Libanios. Sitzungsberichte der Preußischen Akademie 1912 no. XLIII und XLIX, S. 988—999. 1112—1126. Preis je 0,50 *M*. 'In einer patmischen Handschrift (cod. 706) mit Briefen des Gregorios von Nyssa fanden sich drei unbekannte Stücke, darunter ein Brief des Sophisten Stageirios an den Bischof und dessen Antwort. Die Texte werden kritisch ediert und erläutert. — Die publizierten drei Briefe sind die Originale von drei in dem Briefwechsel zwischen Basileios und Libanios überlieferten Texten (1587. 1592. 1593 Wolf). Eine Analyse dieser ganzen Sammlung erweist noch einen Brief als ähnlich fremden Ursprungs (1588), ferner eine Gruppe (1596—1601) als erfunden, den Rest jedoch als teils zweifellos echt, teils völlig einwandfrei. Anhangsweise wird gezeigt, daß die Meinung, Johannes Chrysostomos sei ein Schüler des Libanios gewesen, unbegründet ist'. (Offizielle Inhaltsangabe.) P. Mc.

Joannes Sajdak, De Gregorio Nazianzeno posteriorum rhetorum grammaticorum lexicographorum fonte, pars II. Eos 18 (1912) 1—30. Die Arbeit setzt die B. Z. XXI 293 angezeigte Abhandlung fort. Sie weist Gregor von Nazianz im einzelnen als Quelle nach für gewisse Partien des von Westermann edierten Florilegium Lipsiense, der Scriptores aliquot gnomici ed. Basileae 1521, der von Cramer, Anecdota Oxon. II 339 ff. und Paris. I 245—312 herausgegebene Rhetorica und der Anecdota Paris. IV gedruckten Lexika, ferner im Anschluß an K. Fuhr für die von ihm in den Novae symbolae Joachimicae (vgl. B. Z. XVIII 242) bekannt gemachten rhetorischen Traktate. — Vgl. die Anzeige von **J. Dräseke**, Woch. für klass. Philologie 1912, 1338 f. A. H.

Gustavus Przychocki, De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae. Dissertationes philologicae Class. Acad. Litt. Cracoviensis 50 (Krakau 1912) 246—394. Dies sind umfassende und eindringende Untersuchungen über Sprache und Stil der Briefe des Nazianzeners, um deren Überlieferung sich Verf. schon sehr verdient gemacht hat. Die überreichen Stellensammlungen und Literaturangaben sind für das Verständnis der Briefe und überhaupt jener ganzen Rhetorik sehr nützlich; ihren vollen Wert freilich werden sie erst dann erlangen, wenn sie, auf einen größeren Kreis von Schriften ausgedehnt, uns die versteckten aber zweifellos vorhandenen Unterschiede zwischen den Gattungen und Personen erkennen und verstehen lehren, sodaß sie sich z. B. an den in jener Literatur so häufigen Echtheitsfragen bewähren können. — Daß Verf. die Klauselrhythmik eingehend und sachverständig behandelt, sei ausdrücklich anerkannt, nicht als ob der Gegenstand besondere Schwierigkeiten böte, sondern weil sich heute so wenige darum kümmern. Es paßt ganz zu dem starken Temperament und dem ästhetischen Feingefühl des Nazianzeners, daß er sich den Klauselgesetzen lange nicht so streng fügt wie sein Namensvetter in Nyssa, sie aber auch nicht verachtet wie Libanios. — Hoffentlich dürfen wir in den sich häufenden Arbeiten des Verf.s über die

Briefe des Nazianzeners ein Zeichen dafür sehen, daß die kritische Ausgabe dieser ebenso inhaltreichen wie formvollendeten Dokumente bald erscheint. — Vgl. die Anzeige von **W. Jaeger**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1180—82. P. Ms.

W. Frankenberg, Euagrius Ponticus. Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. Kl. N. F. XIII, 2. Berlin, Weidmann 1912. 635 S. 4⁰. 48 *M.* — Wird besprochen. P. Mc.

A. Palmieri, Il primato di S. Pietro e de' suoi successori in S. Giovanni Crisostomo. Bessarione III 9 (a. XVI, 1912) 235—249. Vgl. B. Z. XXI 606; Forts. folgt. P. Mc.

C. H. Turner, A fragment of an unknown Latin version of the Apostolic Constitutions (Book VIII 41 — end: Lagarde 274, 26—281, 9). From a Ms in the Chapter Library of Verona LI foll. 139^b—146^a. The Journal of Theological Studies 13 (1912) 492—510. Im Gegensatz zum Texte Lagardes enthält der von Turner bekannt gemachte in unmittelbarem Anschluß an die apostolischen Konstitutionen die apostolischen Kanones, und zwar in ihrer Gesamtheit. Den Text des letzten (85.) Kanons veröffentlichen A. Spagnola und Turner im nämlichen Hefte des Journal S. 511—514 u. d. T. 'Latin Lists of the Canonical Books IV. An early Version of the eighty-fifth Apostolic Canon from Ms Veron. LI foll. 155^b, 156^a. C. W.

J. Françon, La Didascalie éthiopienne traduite en français. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 199—203; 286—293. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XXI 296 notierten Publikation. C. W.

S. Cyrilli Alexandrini Commentarii in Lucam ed. **J.-B. Chabot**, [Corpus script. christ. orient., Script. syri, Ser. IV t. 1]. Paris, Poussielgue und Leipzig, Harrassowitz (1912). Uns nicht zugegangen. P. Mc.

Josef Remy, Un nouveau manuscrit d'une lettre de Proclus de Constantinople. Revue de l'instruction publique en Belgique 55 (1912) 161—170. Cod. Bodl. gr. E 4, 18 (misc. 61) saec. X enthält hinter der Kirchengeschichte Theodorets den Anfang des berühmten Briefes des Proklos vom Jahre 436 über die Lehren Theodors von Mopsouestia (Migne Patr. gr. 65 col. 856 ff., I—VII). R. veröffentlicht das Stück mit einem kritischen Apparat, in dem außer den bisherigen Ausgaben auch die um 500 entstandene Übersetzung des Dionysius Exiguus verwendet wird. A. H.

F. Nau, Nestorius: Le livre d'Héraclide de Damas (vgl. B. Z. XXI 298). Besprochen von **J. G⟨uidi⟩**, Rivista degli Studi orientali Anno IV vol. 4 (1911) 758—761. C. W.

Martin Jugie, Nestorius et la controverse nestorienne [Bibliothèque de théologie historique publiée sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris]. Paris, Gabriel Beauchesne 1912. 326 S. 8⁰. 6 *Fr.* — Wird besprochen. P. Mc.

Joh. P. Junglas, Die Irrlehre des Nestorius. Dogmengeschichtliche Untersuchung. Trier, Paulinus-Druckerei 1912. 29 S. gr. 8⁰. 0,75 *M.* Erweiterung einer auf dem 6. internationalen Marianischen Kongreß zu Trier am 5. August 1912 gehaltenen Rede, wegen der der Verfasser ganz mit Unrecht in französischen und italienischen Zeitungen des Nestorianismus und Modernismus bezichtigt wurde. Vgl. die ausführliche und durchaus anerkennende Besprechung von **Gerhard Rauschen** in der Theologischen Revue 11 (1912) Nr. 18 Sp. 545—548. — Wird besprochen. C. W.

L. Fendt, Die Christologie des Nestorius (vgl. B. Z. XXI 298). Besprochen von **E. Vismara**, Didaskaleion 1 (1912) 400—404. C. W.

Joseph Bidez, Philostorgius Kirchengeschichte mit dem Leben des Lucian von Antiochien und den Fragmenten eines arianischen Historiographen [Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, Band 21]. Leipzig, Hinrichs'sche Buchh. 1913. CLXX, 340 S. lex 8⁰. 16 *M*, geb. 18,50. — Besprechung folgt. P. Mc.

G. Schoo, Die Quellen des Kirchenhistorikers Sozomenos (vgl. B. Z. XXI 607). Besprochen von **Gerhard Loeschcke**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 18 Sp. 560—562. C. W.

J. E. Weis-Liebersdorf, Diadochi de perfectione spirituali capita centum (vgl. o. S. 165f.) besprochen von **O. Stählin**, Berliner Philol. Wochenschrift 1912, 1628—1630; von **A. Cosattini**, Rivista di filologia 41 (1913) 146 f. P. Mc.

Eduard Schwartz, Johannes Rufus, ein monophysitischer Schriftsteller. Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie, Phil.-hist. Klasse 1912, 16. Abh. (Heidelberg, Carl Winter 1912). 28 S. 1 *M*. — Schw. stellt fest, daß der Verfasser der anonymen Biographie des monophysitischen Heiligen Petros des Iberers († 489), die in syrischer Übersetzung erhalten ist (ed. R. Raabe, Petrus der Iberer, 1895), identisch ist mit Johannes Rufus, dem Schüler und Nachfolger des Heiligen auf dem Bischofsthron von Maiuma, dessen *Πληροφορίαι* Nau, Patrol. Orient. VIII 1 (1911) gedruckt hat. Der von Schw. sehr scharfsinnig geführte Nachweis bestätigt sich durch eine schon von Nau angedeutete, aber nicht verwertete wörtliche Übereinstimmung (Nau cap. 42 Mitte = Raabe p. 50 unten), die Schw. übersehen hat. Den Rest der Abhandlung bilden eindringende und ertragreiche Exkurse zur Prosopographie und Chronologie und eine schöne Darstellung der religiösen literarischen und politischen Bedeutung der Personen, die sich um den iberischen Prinzen gruppierten. Es ist sehr schade, daß wir alle die diesem Kreis entstammenden Schriften nur in syrischer Übersetzung kennen. Die Biographie des Iberers durch Rufus möchten wir gern mit den seltenen gleichzeitigen reichskirchlichen Heiligenviten (etwa der anonymen des Daniel Stylites) vergleichen, die Plerophorien mit den Mönchsgeschichten des Palladios und besonders mit denen des Johannes Moschos.

Warum Schw. die syrischen Zitate ins Griechische übersetzt und nicht ins Deutsche, und warum er dies Verfahren für das einzig wissenschaftliche erklärt (1^2), ist mir nicht klar. Ein so guter Kenner des Stils kann sich natürlich keine Illusion darüber machen, daß es, spärliche Einzelheiten abgerechnet, unmöglich ist den Wortlaut des Originals zu treffen; ich erinnere nur an die Differenzierung der Klauseltechnik. Das Verfahren hat den Nachteil bei sekundären Zitaten Mißverständnisse hervorzurufen und die Kennzeichnung der wirklich griechisch überlieferten oder sicher rekonstruierbaren Wörter zu erschweren (sie sollten wenigstens gesperrt gedruckt werden); schließlich fordert es von dem Rückübersetzer eine Virtuosität, das frühbyzantinische Griechisch zu schreiben, die wohl nur ganz wenige sich aneignen können. Vor Nachahmung sei also gewarnt. Ein Beispiel möge zeigen, welche Schwierigkeiten sich dem Versuch entgegenstellen, selbst bei termini technici das Wahre zu finden. Der Zuname des Johannes lautet in der Quelle, die ihn am ausführlichsten gibt, nämlich der syrischen Überschrift der Plerophorien, 'dbit Rufina' 'der unter

(vom Haus des) Rufinos'. Schw. stellt damit noch einige entsprechend gebildete Zunamen aus der gleichzeitigen Literatur zusammen (S. 11 f. 28): ein Johannes heißt Pleroph. 7 'dbit Tatina' (*Τατιανός*), ein Jakobos bei Severus ep. 8, 5 p. 469 Brooks 'dbit Komita' (*Κόμης*), ein Eusebios ebda ep. 2, 3 p. 248 'dbit hlh'onos' (*Ἐλαιών*? Schw.; viell. *Αἰλιανός*?). Schw. übersetzt 'dbit' durch *τῶν περὶ*; da ich das Material für die Zunamengebung seit längerer Zeit sammle, kann ich zufällig zeigen, daß das Original *ὁ κατὰ* hatte. Hier die Belege aus der frühbyzantinischen Periode: *Ῥουφῖνος ὁ κατὰ Δημόστρατον* a. 513 Vita Sabae p. 303 Cot., B. Z. XI 340f. (falsch); *Ἰωάννης ὁ κατὰ Δομεντζίολον* a. 561 Theophanes 237, 26 de Boor; *Θεόδωρος ὁ κατὰ Καλλίνικον* Miracula Artemii 7. Jahrh. ed. Papadopoulos-Kerameus (Varia graeca sacra, 1909) 23, 1; *Σέργιος ὁ κατὰ Ἄνθρωπον* ibid. 17, 12; *Νικηφόρος ὁ κατὰ Φωκᾶν* 9. Jahrh. Kedren II 236, 8 (= *Φωκᾶς Νικηφόρος* Zonaras XVI 10 § 14). Belege für die spätere Zeit bei *N. A. Βέης*, Vizant. Vremen. 1913, 60f. Der eigentliche Sinn dieses *ὁ κατὰ* . . . ist mir unklar, doch wird es wohl eine dem alten Signum nah verwandte Bezeichnung sein; daß die Formel *ὁ καὶ* . . . weiterlebte, zeigen ebenfalls die Miracula Artemii (68, 13 *Πολυχρόνιος ὁ καὶ Στέφανος*; 51, 1 *Ἰωαννία ἡ καὶ Μαξίμα*).

Schließlich sei noch die vorbildliche Knappheit von Schwartzens Abhandlung ausdrücklich hervorgehoben. P. Ms.

Eine verlorene Homilie des hl. Anastasius vom Sinai. Herausgeg. von **Louis Scheicho** S. I. (Maschriq, April 1912 p. 264). Theologisch-praktische Quartalschrift 65 (1912) 780—795. Deutsche Übersetzung einer Homilie auf den Karfreitag 'über das Leiden und den leiblichen Tod unseres Herrn und was sonst darauf Bezug hat und Hiebe gegen die gottesmörderischen Juden. Sie ist eine Erklärung des 2. Psalmes, in welchem David wie ein Augenzeuge die Kreuzigung und anderes beschreibt'. Die arabische Übersetzung, in der uns die Homilie erhalten ist, stammt nach Scheicho von Abulfadl aus Antiochia. C. W.

Der hl. Johannes von Damaskus, Bekenner und Kirchenlehrer. Ein kurzer Lebensabriß, verfaßt von einem Mitgliede der Gesellschaft Jesu in Damaskus. Mit mehreren Illustrationen. Aus dem Französischen ins Deutsche übertragen von **Wilh. Frank.** Breslau, Goerlich u. Coch 1911. 49 S. 8°. 1,20 ℳ. Nach der Notiz von A. J. Kleffner, Theologie und Glaube 4 (1912) 598 ein populär gehaltenes Schriftchen. C. W.

Joseph de Guibert, Une source de Saint Jean Damascène De fide orthodoxa. Recherches de science religieuse 3 (1912) 356—368. Diese bei Migne Patr. gr. 77 col. 1119—1174 abgedruckte, unter Kyrills von Alexandreia Namen überlieferte Schrift über die Trinität galt bisher allgemein als ein Exzerpt aus Johannes von Damaskos. Durch eine genaue Vergleichung der Texte weist jetzt G. überzeugend nach, daß umgekehrt Johannes aus dieser wahrscheinlich im 7. Jahrh. entstandenen Kompilation große Abschnitte von *Περὶ πίστεως ὀρθοδόξου*, I 1—9. 11; IV 18; III 4; IV 4, fast ohne Änderung entnommen hat. A. H.

N. Festa, Niceta di Maronea e i suoi dialoghi sulla processione dello Spirito Santo. Bessarione III 9 (a. XVI, 1912) 266—286. Vgl. B. Z. XXI 609f.; Schluß des griechischen Textes und lateinische Übersetzung. P. Mc.

A. Palmieri, Un' opera polemica di Massimo il Greco tradotto

in latino da G. Krijanitch. Bessarione III 9 (a. XVI, 1912) 379—384. Vgl. B. Z. XXI 610. P. Mc.

Das Decretum Gelasianum de libris recipiendis et non recipiendis in kritischem Text herausgegeben und untersucht von **Ernst von Dobschütz.** Leipzig, Hinrichs 1912. VIII, 362 S. 8°. 13,50 *M.* [Texte und Untersuchungen 38 H. 4.] Das sog. Gelasianum (es erscheint in der Überlieferung auch unter den Namen des Damasus und des Hormisdas) ist zwar ein abendländisches Dokument (nach v. Dobschütz eine in Italien, aber nicht in Rom entstandene gelehrte Privatarbeit aus der ersten Hälfte des 6. Jahrh.), aber nichtsdestoweniger von großer Wichtigkeit auch für die Geschichte der griechisch-christlichen Literatur. Vgl. bes. v. Dobschütz S. 219 ff. 'Zur Sacherklärung'. C. W.

Alfred Leonhard Feder S. I., Studien zu Hilarius von Poitiers. III. Überlieferungsgeschichte und Echtheitskritik des sogenannten Liber II ad Constantium, des Tractatus mysteriorum, der Epistula ad Abram filiam, der Hymnen. Kleinere Fragmente und Spuria. Nebst einem Anhang: Varia über die Fassung der Bibelstellen. Sitzungsberichte d. kais. Akad. d. Wissensch. in Wien. Phil.-Hist. Kl. 169. Bd., 5. Abhandl. (Wien, A. Hölder 1912). 142 S. — Für uns kommen die Bemerkungen über die griechischen Fragmente S. 94 ff. und die Nachträge zur Überlieferung der im ersten Teil der Studien (vgl. B. Z. XIX 638) behandelten Collectanea antiariana Parisina (S. 103 ff.), speziell die Ausführungen 'zur athanasianischen Parallelüberlieferung' (S. 109 f.) in Betracht. C. W.

Ausgewählte Schriften der syrischen Dichter Cyrillonas, Baläus, Isaak von Antiochien und Jakob von Sarug. Aus dem Syrischen übersetzt von **Simon Landersdorfer** O. S. B. Kempten und München, Kösel 1912. VIII, 432 (54, 46, 148, 184) S. 8°. 3,50 *M.* [Bibliothek der Kirchenväter. Bd. VI.] Schon die erste Auflage der Kemptener Kirchenväterbibliothek enthielt eine Auswahl aus den vier im Titel genannten syrischen Dichtern, bearbeitet von G. Bickell. Landersdorfer hat es einerseits schon aus Pietät gegen seinen berühmten und verdienten Vorgänger für geboten erachtet, „nicht nur die von ihm ausgewählten Stücke beizubehalten, sondern auch den Wortlaut seiner Übersetzung, soweit nicht neuere, kritische Textausgaben eine Änderung nahelegten, möglichst unangetastet zu lassen“, hat es aber andrerseits für angezeigt gehalten, „die Auswahl mit Rücksicht auf den Umfang des nunmehr zur Verfügung stehenden Materials bedeutend zu erweitern“. Bei dieser Erweiterung, von der besonders Isaak von Antochia und Jakob von Sarug profitierten, waren weniger ästhetische, als sachliche Gesichtspunkte maßgebend, „in erster Linie die Rücksicht auf die Kirchenlehre, als deren Zeugen diese Dichter ja in der Überlieferung fungieren, in zweiter Linie auch der Wunsch, einen Einblick zu gewähren in das Leben und die Disziplin der altsyrischen Kirche“. In der Wiedergabe der Texte war L. bestrebt, „bei möglichst genauem Anschluß an das Original ein lesbares, nicht allzuschwer verständliches Deutsch zu bieten“. Bickells etwas umfangreiche Einleitungen zu den einzelnen Dichtern „sind nach Möglichkeit gekürzt worden, mußten aber der Hauptsache nach beibehalten werden, da die betreffenden Fragen anderweitig eine zusammenfassende Behandlung meist noch nicht gefunden haben“. C. W.

Cumont-Kugener, Recherches sur le Manichéisme I—III (vgl

B. Z. XXI 611) bespr. von **W. Brandt**, Deutsche Literaturzeitung 1912, 2906—2909. P. Mc.

The Commentaries of Isho'dad of Merv by **M. Dunlop Gibson** (vgl. B. Z. XXI 611). Besprochen von **C. Brockelmann**, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft 66 (1912) 329—332. C. W.

F. Nau, Lettre du patriarche Jacobite Jean X (1064—1073) au catholique Arménien Grégoire II (1065—1105). Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 145—198. Das im syrischen Text und in französischer Übersetzung mitgeteilte Schreiben enthält in seinem ersten Teil eine Verteidigung gegen Einwendungen des Katholikos und geht im zweiten zum Angriff auf die Armenier über. C. W.

C. H. Becker, Eine neue christliche Quelle zur Geschichte des Islam. Der Islam 3 (1912) 295—296. In einer Besprechung der Ausgabe des Agapius von Vasiljev (vgl. B. Z. XXI 612) weist B. darauf hin, daß in der Schilderung des Endes der Omajjaden sowohl Agapius wie der Syrer Michael und Theophanes auf Theophilos von Edessa zurückgehen, wie für Theophanes bereits Brooks früher vermutet hatte. A. H.

Oskar von Lemm, Kleine koptische Studien. LVI—LVIII. (Mit drei Tafeln.) Mémoires de l'Ac. Imp. de St.-Pétersbourg VIIIe série, Classe histor.-philol. vol. XI. Nr. 4. Petersburg 1912. 146 S. (vgl. B. Z. XVIII 643). Behandelt koptische Enkomien auf den hl. Claudius und den hl. Athanasios. A. H.

J. Schleifer, Bruchstücke der sahidischen Bibelübersetzung. Sitzungsberichte der Wiener Akademie, Phil.-hist. Klasse 170. Bd., 1. Abh. (Wien, Alfred Hölder 1912). 31 S. Septuaginta-Fragmente aus dem British-Museum und dem Eton-College in London und der Pariser Bibliothek. P. Mc.

M. Rešetar, Zur Übersetzungstätigkeit Methods. Archiv für slav. Philol. 34 (1912) 234—239. Methodios übersetzte die ganze Bibel. A. H.

B. Apokryphen.

A. V. Rystenko, Zur literarischen Geschichte des Apokryphs über die „Ascensio Isaiae" (Къ литературной исторіи апокрифа о „Восхожденіи Исаіи"). S. A. по постановленію Правленія der Histor.-phil. Gesellschaft an der Kais. Neurussischen Universität. Odessa 1912. 20 S. — Kleine Untersuchung über die slavischen Übersetzungen des Apokryphs. R. bringt einige Verbesserungen zu Bonwetschs Übersetzung des slavischen Textes ins Lateinische (R. H. Charles, The Ascension of Isaiah, London 1900), weist dann die Varianten der beiden uns bekannten slavischen Texte (einer in Сборникъ Московскаго Успенск. собора, ein anderer in Moskau in der Kollektion Chludov) nach und betont die Ähnlichkeit der slavischen Texte mit dem lateinischen der venezianischen Ausgabe v. J. 1522. Zum Schluß spricht R. die Vermutung aus, daß die slavische Übersetzung aus demselben griechischen Originale wie die lateinische stammt, wahrscheinlich im 10.—11. Jahrh. gemacht wurde und bei den Bogomilen im Gebrauch war. P. J.

Léon Vouaux, Les actes de Paul et ses lettres apocryphes. Introduction, textes, traduction et commentaire [Les apocryphes du Nouveau Testament, publiés de J. Bousquet et E. Amann]. Paris, Letouzey et Ané 1913. VIII, 384 S. 8^0^. 6 fr. — Wird besprochen werden. P. Mc.

J. Flamion, Les actes apocryphes de l'apôtre André (vgl. B. Z.

XXI 612) besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 466—468: bemängelt u. a., daß die orientalischen Texte nicht herangezogen und die Legenden der Georgier über ihre Missionierung durch den Apostel Andreas nicht gewürdigt wurden. Das Urteil von P. über den Gang der Untersuchung stimmt mit dem meinigen (vgl. B. Z. XXI 516ff.) überein. A. E.

J. Dahlmann, Die Thomas-Legende (vgl. o. S. 172 ff.). Im wesentlichen ablehnend besprochen von **Th. Schermann**, Theologische Revue 11 (1912) Nr. 19 Sp. 579—582. C. W.

Silvain Grébaut, Littérature éthiopienne Pseudo-Clémentine. III. Traduction du Qalêmentos. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 133—144; 244—252. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XXI 612 f. notierten Publikation. C. W.

C. Hagiographie.

Hippolyte Delehaye S. I., Les origines du culte des martyrs. Brüssel, Société des Bollandistes 1912. VIII, 503 S. 8⁰. Wie alle Arbeiten von Delehaye, zeichnet sich auch die vorliegende durch volle Stoffbeherrschung, eindringende Kritik und ruhige Vornehmheit in der Darstellung aus. Der Verf. leistet den modernen Religionshistorikern keine Gefolgschaft, läßt sich aber auch nicht durch apologetische Tendenzen leiten und verleiten. In acht Kapiteln werden 1. la dignité du martyre, 2. l'anniversaire et le tombeau, 3. développements du culte des martyrs, 4. l'invocation des martyrs, 5—8. les principaux centres du culte des martyrs (5. und 6. der Orient; 7. Rom und Italien; 8. Gallien, Spanien und Afrika) behandelt, worauf im Schlußkapitel 'déductions et systèmes' zu den großen prinzipiellen Fragen Stellung genommen wird. Delehaye gibt selbstverständlich zu, daß die Martyrerverehrung ihre ursprüngliche Reinheit und Schlichtheit nicht immer bewahrt hat, daß sich Auswüchse gebildet und Mißbräuche eingeschlichen haben und daß die Legende 'a maladroitement jeté sur quelques saints un reflet de paganisme, en leur appliquant parfois telle histoire brillante qu'elle tenait des poètes'. Aber er weiß 'l'essence de l'institution' von den Zutaten und Umhüllungen zu scheiden und dieses 'Wesen' ist nicht aus dem heidnischen Kultus entlehnt. S. 479 ff. Verzeichnisse der Heiligen- und Ortsnamen. Vgl. auch das Referat von ⟨E⟩v. **D⟨obschütz⟩**, Literarisches Zentralblatt 63 (1912) Nr. 46 Sp. 1466—1468. C. W.

Wilh. Hellmanns, Die Wertschätzung des Martyriums als eines Rechtfertigungsmittels in der altchristlichen Kirche bis zum Anfang des 4. Jahrh. Eine dogm. Studie. Breslau, Müller & Seiffert 1912. VII, 95 S. 1,20 *M.* — Wir bitten um Zusendung. P. Mc.

Guilelmus Link, De vocis „sanctus" usu pagano quaestiones selectae. Königsberg 1910, 90 S. 8⁰. Wegen der Bedeutung dieses Wortes für die Hagiographie (vgl. B. Z. XVIII 643 f.) sei diese Inauguraldissertation nachdrücklich gebucht nach einer Besprechung von **J. Poukens**, Anal. Boll. 31 (1912) 491—493, der die Ableitung desselben von *sancire* (nach einer Stelle von Festus) = 'begrenzen' ablehnt, weil *sanctus* und *sancire* keine einander subordinierte, sondern koordinierte Formen seien, da sie beide auf die gemeinsame Wurzel *sank* zurückgehen. Link habe die Stelle von Festus mißverstanden. Der ursprüngliche Sinn von *sanctus* sei ausschließlich religiös gewesen. A. E.

Hippolyte Delehaye S. I., Les légendes de S. Eustache et de S. Christophe. Le Muséon N. S. 13 (1912) 91—100. Besprechung von Arbeiten von Speyer und Garbe über buddhistische Einflüsse auf das Christentum, die man auch in der Eustachios- und Christophoroslegende wahrnehmen zu können glaubte. Nach Delehaye ist das beigebrachte Material zum Erweis der These nicht ausreichend. C. W.

E. Maaß, Aphrodite und die hl. Pelagia. Neue Jahrb. für das klass. Altertum 27 (1911) 457—468. Besprochen von **H. Delehaye**, Anal. Boll. 31 (1912) 342f., der der Ablehnung der bekannten Hypothese Useners, Pelagia = Aphrodite, zustimmt und bei dieser Gelegenheit gegen H. Lietzmann (Byzant. Legenden) betont, man dürfe aus dem doppelten Umstand, daß Poseidon am 8. eines jeden Monates gefeiert wurde und daß Aphrodite auf einer Inschrift (CIG 4443) zusammen mit Poseidon genannt wird, nicht folgern, daß Aphrodite ebenfalls am 8. des Monates (Pelagias Fest fällt auf den 8. Oktober) gefeiert wurde. A. E.

J. P. Kirsch, Charakterbilder der katholischen Frauenwelt. Die Frauen des kirchlichen Altertums. Paderborn, F. Schöningh 1912. 3 Bl., 114 S. 8⁰. 1 ℳ. Charakterbilder der katholischen Frauenwelt. [Kirchengeschichtliche Studien von Mitgliedern des Vereins katholischer deutscher Lehrerinnen unter Mitarbeit von Fachgelehrten. Gesammelt und herausgegeben von Pauline Herber und Maria Grisar. I. Band. 2. Teil]. Populäre, aber quellenmäßige Skizzen, von denen VI 4—6 die hl. Theodora von Alexandrien, die hl. Euphemia von Chalkedon, die hl. Julitta von Cäsarea in Kappadokien, Martyrerinnen der Diokletianischen Verfolgung und VII 'die Verfolgung des Kaisers Julian des Apostaten; der Freimut der Christin Publia in Antiochia gegenüber dem Kaiser' hier speziell erwähnt werden mögen. In den Textbeilagen S. 88 ff. u. a. Partien aus dem Kommentar des Origenes zum Römerbrief, aus dem Brief des Dionysios von Alexandrien an Bischof Fabius von Antiochien, aus der Schrift des Eusebios über die Martyrer in Palästina und aus seiner Kirchengeschichte in deutscher Übersetzung. C. W.

Pio Franchi de' Cavalieri, Note agiografiche, fascicolo 4⁰. Roma, Tipografia poliglotta Vaticana 1912 [Studi e Testi 24], 194 S. — Wird besprochen werden. A. E.

H. Delehaye, Saints de Thrace et de Mésie. Anal. Boll. 31 (1912) 161—300. Hatte D. in seinem Buche über die griechischen Soldatenmärtyrer die Ausgabe und Untersuchung einer Reihe von hagiographischen Texten einheitlich zusammengeschlossen, so tut er es hier unter einem topographischen Gesichtspunkte. In dieser Abhandlung, welche den Umfang eines Buches hat, untersucht er die hauptsächlichsten Nachrichten und Dokumente (bis zum Beginne des 7. Jahrh.) über Märtyrer in den römischen Provinzen Thrakien und Moesien sowie über die Märtyrer der gothischen Kirche. Da die einschlägigen Märtyrerlegenden noch lange nicht alle ediert sind, so gibt er zunächst 8 ungedruckte Texte und eine neue Ausgabe der bekannten Passio s. Sabae Gothi unter Heranziehung des Codex Marc. gr. 359 s. 10—11, der bei der Editio princeps unberücksichtigt geblieben war. Die 8 unedierten Texte sind folgende: 1. Passio s. Mocii martyris (nach 4 Hss); 2. Laudatio s. Mocii auctore Michaele monacho (1 Hs); 3. Passio s. Lucilliani et sociorum (2 Hss); 4. Passio ss. Severi, Memnonis et aliorum (1 Hs); 5. Passio ss. mulierum quadraginta martyrum (1 Hs); 6. Epitome passionis ss. mulier. quadrag. (1 Hs); 7. Passio s

Nicetae (4 Hss); 8. Passio ss. Iunae, Rimae et Pinae (1 Hs). Die Edition ist sorgfältig gemacht und geschah für die meisten Texte unter der Mitwirkung von E. Kurtz.

Da es nicht angeht, den Gang der Untersuchung hier näher darzustellen und auf Einzelheiten derselben einzugehen, begnüge ich mich mit einer kurzen Zusammenfassung der Resultate, zu denen Delehaye inbezug auf die von ihm edierten bezw. besprochenen Märtyrerakten gelangt.

1. Für Thrakien kommt zunächst Konstantinopel, das alte Byzanz, in Betracht. Die von D. edierten bezw. besprochenen Texte: die Passio s. Mocii (auf deren Vorlage auch das Enkomion des Mönches Michael zurückgeht), die Martyrien von Akakios (Bhg² s. v.), von Manuel, Samuel und Ismael (Bhg² s. v.), sowie die Passio Lucilliani lassen ihre Heroen in Byzanz des Martertodes sterben; sie sind alle ohne historischen Wert. Kallistratos und seine Genossen (Bhg² s. v.) können nicht mit Sicherheit nach Konstantinopel lokalisiert werden.

2. Was die übrigen Städte Thrakiens betrifft, so ist die vorhin erwähnte Passio Severi usw. nur die Epitome eines längeren Textes und kann keinen größeren Wert beanspruchen mit Ausnahme der darin gegebenen Liste von 38 Märtyrern von Philippopolis. Sie selbst spielt in Bizya (dem heutigen Wiza). Unhistorisch ist auch das Martyrium von Maximos, Theodotos und Asklepiodotos (Bhg² s. v.), die bei Philippopolis gemartet werden, ebenso die Passio des Alexandros (Bhg²) in Drisipara (dem heutigen Karištiran) und diejenige von Agathonikos (Bhg²) in Selymbria (h. Silivri), obgleich noch Usener die letztere unter die Acta sincera rechnete. Dasselbe gilt von den Texten über die Märtyrer von Heraklea, die 40 Märtyrinnen (s. oben), die hl. Glykeria (Bhg²) und besonders die hl. Sebastiane (Bhg²). Von sämtlichen untersuchten Martyrien Thrakiens ist nur die Passio von Philippos und Hermes in Adrianopel historischen Charakters (Bhl s. v.); gerade diese ist aber nur in einer lateinischen Übersetzung bekannt, und diese Übersetzung geht auf einen griechischen Text zurück, in dem die historische Quelle bereits rhetorische Amplifikationen erfahren hatte.

3. Mit den Texten über Märtyrer der Provinz Moesien steht es nicht viel besser. Im Vordergrund steht hier Durosturum mit mehreren Texten. Von diesen können aber nur die Passio s. Iulii und diejenige von Markianos und Nikandros, die wahrscheinlich mit der verlorenen Passio der hl. Pasikrates und Balention ein Ganzes bildeten, vollen Anspruch auf historischen Wert erheben. Der ursprünglich griechische Text scheint verloren zu sein; griechisch liegt nur das Martyrium des Markianos und Nikandros gedruckt vor. Diese beiden Namen kehren in der Gruppe der 10 Märtyrer in Ägypten wieder, von denen auch ein griechischer und zwei lateinische Texte vorhanden sind. Das Problem kompliziert sich noch dadurch, daß die beiden Namen auch nach der Stadt Tomi (dem heutigen Konstantza) und nach Atina und Venafro in Italien lokalisiert werden. Delehaye geht S. 269—272 näher auf dasselbe ein, ohne zu einer befriedigenden Lösung zu kommen. Er nimmt auch zu den Acta s. Dasii eine „kritischere“ Stellung ein als ihr Herausgeber Fr. Cumont (Bhg²) mit der Annahme, daß ihr Verfasser kein gleichzeitiges Dokument zur Verfügung hatte. Mit Recht verwirft er vollständig das Martyrium von Aimilianos (Bhg²) und dasjenige von Maximos, Quintillianos und Dadas (Bhg²). Neben Durosturum figuriert von den Städten Moesiens nur noch Singidunum mit drei Texten über die Märtyrer Hermylos und Stratonikos, deren fabelhafter Cha-

rakter nichts zu wünschen übrig läßt, und Halmyris (das heutige Dunawetz) mit den lateinischen Akten der hll. Epiktet und Astion „ejusdem farinae".

4. Für die Märtyrer der gothischen Kirche (S. 274 ff.) gewinnt D. zunächst einige interessante Daten aus dem alten gothischen Kalender. Er untersucht sodann, ob die von ihm edierte Passio s. Nicetae, nicht zu verwechseln mit dem fabelhaften Sohne des Kaisers Maximian gleichen Namens (Bhg[2]), als eine zuverlässige Quelle der Geschichte der gothischen Kirche angesehen werden kann und gelangt zu einem negativen Resultat. Das kurze Resumé der Passio der gothischen Märtyrer Iunas, Rhimas und Pinas läßt kein sicheres Urteil zu über die Qualität ihres ausführlicheren Martyriums, das nicht erhalten zu sein scheint. Die Bezeichnung der Märtyrer als Schüler des Apostels Andreas und die Behauptung, der Bischof Goddas habe ihre Reliquien sieben Jahre nach ihrem Tod auf seine eigenen Schultern genommen (nachdem sie unmittelbar nach dem Tode von einigen Gläubigen bestattet worden waren) und *ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ* beigesetzt, später aber auf ihre Offenbarung hin sie *εἰς χωρίον λεγόμενον Ἅλισκον* gebracht (S. 216), gereichen jenem längeren Texte nicht zur besonderen Empfehlung. Glücklicherweise besitzt die gothische Hagiographie wenigstens ein historisches Dokument ersten Ranges, die oben erwähnte Passio s. Sabae, von dem wir durch Briefe des Basilios wissen, daß seine Reliquien nach Kappadokien kamen. Es ist sehr erfreulich, daß wir nunmehr eine gute Ausgabe dieses guten Textes haben. — Zum Schluß sei noch auf die gelehrte Zugabe des vorzüglichen Kenners der alten Ären, **D. Serruys**, über die synchronistischen Angaben in der Passio s. Nicetae und deren Fehler hingewiesen (S. 292—294). Zwei Indices (S. 295—300) illustrieren die große Zahl von Personen- und Ortsnamen, die in den von D. edierten Texten und seinen Untersuchungen vorkommen. A. E.

Heinrich Baden, Das Polykarpmartyrium. Pastor bonus 24 (1912) 705—713. 'Die Akten über das Polykarpmartyrium, so glauben wir, stammen von Marzion als Verfasser, von Evarestus als Schreiber und wurden über Irenäus, Cajus und Pionius in weitaus den allermeisten Einzelheiten unverkürzt und wortgetreu überliefert'. C. W.

Medea Norsa, Martirio di Santa Cristina nel cod. Messin. 29. Studi italiani di filologia class. 19 (1912) 316—327. Das auf einem Oxyrhynchospapyrus gefundene Fragment einer Vita der hl. Christina, das L. Cammelli herausgegeben hat (vgl. B. Z. XX 582 und o. S. 222), gab der Verfasserin den Anlaß, aus Cod. Messan. 29 eine mittelalterliche Version der Vita vorzulegen. Sie bietet eine Kopie der Hs, keine Ausgabe, auch keinerlei sprachliche und literarhistorische Untersuchung. Das ist sehr schade, denn der in vieler Beziehung außerordentlich interessante Text verdiente beides. Die Hs stammt aus dem Jahre 1308, aber der Text geht in dieser Fassung in eine viel ältere Zeit zurück. Die sprachliche Form wie die einfache Erzählungsweise erinnern auf das lebhafteste an Leontios von Neapolis. Der Verfasser will Schriftsprache schreiben, allein namentlich in der Syntax kommt die vulgäre Ausdrucksweise immer wieder zum Vorschein. Der Text ist nicht fehlerfrei überliefert, einiges hat die Herausgeberin schon korrigiert, aber gelegentlich auch die Überlieferung mißverstanden. So ist 6, 9 *ἡ ἁγία ἐβόησε λέγων* nicht in *λέγουσα* zu ändern, dagegen 7, 3 *ἀπέστειλεν ταῖς θεραπενίδαις* in *τὲς θεραπαινίδες* zu verbessern, nicht in *τὰς θεραπαινίδας*. — 9, 6 darf *οὐκ εὗρεν* nicht in *οὐχ εὗρεν* geändert werden, 13, 6 *κακόγερε* nicht in *κακόγηρε*. — 16, 1

εἶδεν Χριστῖνα καταβέννουσα ἐπ' αὐτὴν στέφανον ist nicht in καταβέννοντα zu ändern, denn διαβέννω in Sophocles' Lex., worauf N. verweist, ist nichts als ein Irrtum, sondern in καταβαίνουσαν. — 19, 6 εὐχαριστῶ σοι, κύριε, ὅτι . . . κατέρραξας εἰς τὸ σκότος Οὐρβανὸν ist richtig, nicht κατέρρηξας, wie die Vf. schreibt; denn die Form ist von καταράσσω 'hinabschleudern' abzuleiten; man dürfte also vielleicht nur κατέραξας (für κατήραξας) emendieren. — 20, 9 ἐκ βασιλικὸν γένος ist richtig, nicht der Genetiv. — Für 22, 2 ἐξηρήστε αὐτῆς τὴν κεφαλὴν ist nicht ξυρήσατε, sondern ἐξυρήσετε zu schreiben.
A. H.

Th. Nissen, Abercii vita (vgl. B. Z. XXI 510 ff.) besprochen von **Van de Vorst**, Anal. Boll. 31 (1912) 471 f. mit einigen Bemerkungen zur Textkonstitution und über die beiden Indices; von **Anatol Semenov**, Berliner philol. Wochenschrift 1913, 167—170, der die Kollation der slavischen Überlieferung bemängelt. A. E.

Joh. Phokylides, Χρυσίππου πρεσβυτέρου Ἱεροσολύμων ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μάρτυρα Θεόδωρον etc. (vgl. B. Z. XXI 615 ff.) besprochen von **H. Delehaye**, Anal. Boll. 31 (1912) 472 f., der Zweifel an der Autorschaft des Chrysippos äußert unter Hinweis darauf, daß die Stelle des Enkomions des Chrysippos auf Theodor, die Photios (cod. 171) in einer Schrift des Presbyters Eustratios von Kpel gelesen zu haben bezeugt, nicht in dem von Phokylides edierten Texte steht. A. E.

E. O. Winstedt, Coptic Texts on Saint Theodore (vgl. o. S. 184 ff.). Besprochen von **J. G⟨uidi⟩**, Rivista degli Studi orientali IV 4 (1911) 745—747; von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 473—475. A. E.

K. Krumbacher, Der heilige Georg (vgl. B. Z. XXI 614) besprochen von **F. Nau**, Revue de l'Orient chrétien N. S. 7 (1912) 333 f.; von **L. Bréhier**, Revue historique 111 (1912) 334 f.; von **R. James**, The English historical Review 28 (1913) 147 f.; von **v. Dobschütz**, Theologische Literaturzeitung 1913, 141 f. P. Mc.

J. B. Aufhauser, Das Drachenwunder des hl. Georg (vgl. B. Z. XXI 615). Besprochen von **Ph. Meyer**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 22 Sp. 685 f. C. W.

A. Rystenko, Die Legende vom hl. Georg (vgl. B. Z. XXI 615) besprochen von **Georg Polívka**, Zeitschrift des Vereins für Volkskunde 22 (1912) 305. P. Mc.

Carl Weyman, Zu den lateinischen Georgslegenden. Münchener Museum für Philologie des Mittelalters 1 (1912) 302—309. Beiträge zur Textkritik und zur Ermitteiung der phraseologischen Vorlagen der von Aufhauser (B. Z. XXI 615) aus cod. lat. Monacensis 14473 s. XII und cod. C 129 s. XIV des Kapitelarchivs von St. Peter im Vatikan edierten Legenden.
C. W.

Wilhelm Weyh, Die syrische Barbara-Legende. Mit einem Anhang: Die syrische Kosmas- und Damian-Legende in deutscher Übersetzung. Programm des k. humanist. Gymnasiums Schweinfurt für das Schuljahr 1911/12. Schweinfurt ⟨1912⟩, 52 S. In Kommissionsverlag bei Gustav Fock in Leipzig. ℳ 1,50. — Dieses Programm bietet mehr als sein Titel besagt; denn neben der deutschen Übersetzung der genannten syrischen Texte (ed. Bedjan, Acta Sanctorum et Martyrum 3, 1892, 345—355 und 6, 1896, 107—119; für die Kosmas- und Damianlegende vgl. B. Z. XIX 615 f.)

enthält es eine längere Untersuchung über die gedruckten griechischen Barbaralegenden in ihren Beziehungen zu einander, sodann über das Verhältnis der syrischen Texte zu den griechischen. Noch mehr! es erörtert auch das Verhältnis der syrischen Bassuslegende (die mit dem in Bhg[2] verzeichneten Bassosmartyrium nichts zu tun hat) zur Barbaralegende. Ja, es sucht sogar die ganze Entwicklungsgeschichte der Barbaralegende genetisch aufzuklären und die Herkunft ihrer Motive festzustellen. Ein reiches Menu!

Bei dem untersuchenden Teile seiner Arbeit schwebte dem Verfasser offenbar das Vorbild vor, das K. Krumbacher mit seinem letzten großen Werke über die griechische Überlieferung des hl. Georg geschaffen hat. Im Unterschiede von Krumbacher, der sich für die Entwicklungsgeschichte der Georgslegende einen sicheren Boden selbst schuf durch die Herausgabe der ältesten Georgstexte, sah sich aber W. genötigt, seiner Untersuchung die von A. Wirth und J. Viteau edierten Texte zugrunde zu legen. Es bedeutet Mut, daß er das tat, obgleich er erkannte, daß diese Ausgaben selbst bescheidenen philologischen Ansprüchen nicht genügen (S. 12), und sich auch durch die Entdeckung nicht zurückschrecken ließ, daß sämtliche Angaben Wirths über die Lesarten des von ihm „benützten" Cod. Vindob. hist. gr. 61 falsch sind, da Wirth die Kollationen von zwei ganz verschiedenen Hss mit einander verwechselte! Zu dieser Erkenntnis führten ihn die Photographien, die er sich von der Wiener Hs machen ließ. An diese Erkenntnis hätten sich wohl noch viele andere angeschlossen, wenn er auf diesem einzig richtigen Wege weitergegangen wäre. Es ist schade, daß W. sich nicht entschloß, wenigstens den Text dieser Hs, die ihn durch viele originelle und singuläre Angaben fesselte und deren grundlegende Bedeutung für die weiteren Untersuchungen über die Barbaralegende er richtig erkannte, einfach abzudrucken, statt seine Photographien für einen künftigen Bearbeiter der gesamten griechischen Überlieferung aufzusparen. Jetzt besäßen wir wenigstens eine sichere Wiedergabe einer und zwar wahrscheinlich einer der ursprünglichsten Textgestalten der Barbaralegende.

Trotz seiner unsicheren Grundlage ist W. dennoch zu einer Reihe von wichtigen Resultaten über das Verhältnis der verschiedenen Fassungen der griechischen Barbaralegende gelangt, insbesondere zu der Folgerung, daß die älteste Form der Legende nichts von der Juliane-Episode weiß, die somit ein Hauptkriterium der jüngeren Gestalt der Legende bilden würde. Mir steht das noch nicht fest; denn es will mir scheinen, daß das Kriterium der zunehmenden Motive für spätere Stadien der Entwicklung, dem man so unbedingt vertraute, sehr erschüttert ist. Für wichtiger und sicherer halte ich die Erkenntnis, daß der ältesten Form das Motiv der Selbsttaufe der hl. Barbara angehört, die später aus kirchlich-theologischen Gründen ausgemerzt wurde. Und wenn er schließlich bei der zusammenfassenden Übersicht über die griechischen Texte die Wahl läßt zwischen zwei Stammbäumen, von denen der eine sich gerade umgekehrt zu dem anderen verhält, so spricht das laut für seine wissenschaftliche Gewissenhaftigkeit. Diese Gewissenhaftigkeit steigert sich zur Ängstlichkeit, wenn er die wesentliche Frage, ob der syrische Text eine Übersetzung aus dem Griechischen ist, nur mit ziemlicher Sicherheit bejahen zu können glaubt (S. 37 f.). Ich glaube, daß die Gründe, die er dafür anführt, eine sichere Entscheidung im bejahenden Sinne durchaus erlauben. Die Stellung des syrischen Textes in der Entwicklung der Legende hat er allerdings mit Recht nicht näher präzisiert. Zu diesem Zwecke muß eben zuerst die griechische

Entwicklungslinie mit Sicherheit gezogen sein. Das kann aber wieder nur auf Grund der Untersuchung der gesamten griechischen Überlieferung geschehen. Wir brauchen daher vor allem Monographien, in denen sämtliche Texte, die der Kult eines bestimmten Heiligen in der griechischen Kirche entstehen ließ, kritisch und genetisch klargelegt werden. W.s Arbeit ist ein neuer Beweis dafür. Und da er zu den Bevorzugten gehört, denen es vergönnt ist, sowohl in morgen- als in abendländischen Sprachen sich heimisch zu wissen, so dürfte seine Aufgabe vielleicht in erster Linie darin bestehen, für die orientalische Überlieferung bestimmter Heiligen das zu leisten, was Krumbacher an einem konkreten Beispiel für die griechische als die Aufgabe der wissenschaftlichen Hagiographie und als Hauptbedingung für ihren Fortschritt aufgewiesen hat. — Vgl. die Anzeige von **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 1912, 1236f. A. E.

S. Minocchi, Il martirio di s. Sebastiano. Nuova Antologia (August 1911) 440—451. Mit Recht weist **H. Delehaye**, Anal. Boll. 31 (1912) 343 —345 die These zurück, daß nicht bloß die Acta Sebastiani unhistorisch seien, sondern auch Sebastian selbst seine Existenz wahrscheinlich dem Umstand verdankt, daß ein Tempel des Augustus Eigentum der Basilika des hl. Sebastian an der Via Appia wurde und daraufhin die Gleichung entstand: Augustus = *σεβαστός* = *Σεβαστιανός*! Difficile est satyram non scribere. A. E.

O. v. Gebhardt - E. v. Dobschütz, Die Akten der edessenischen Bekenner Gurjas usw. (vgl. B. Z. XXI 311 ff.). Besprochen von **G. Anrich**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 25 Sp. 777—779. C. W.

Sophronios (Eustratiades), Metropolit von Leontopolis, *Ἀκολουθία τῶν ἁγίων μαρτύρων Εὐστρατίου, Αὐξεντίου, Εὐγενίου, Μαρδαρίου καὶ Ὀρέστου. Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος* 4 (1909) 343—357. Nach einer Hs des Eustratiosklosters auf Lemnos, deren erster Teil 1590 im Athoskloster Simopetra geschrieben ist. P. Mc.

M. Chaîne S. I., Le texte original des «Apophthegmes des Pères». Mélanges de la Faculté Orientale 5 (Beyrouth 1912) 541—569. Durch gründliche Untersuchung und Abwägung der verschiedensten Momente entscheidet Vf. die umstrittene Frage wohl endgültig zugunsten des Griechischen gegenüber dem Koptischen, für das vor allem Amélineau eingetreten war (die anderssprachigen Texte erweisen sich ohne weiteres als Übersetzungen); so z. B. bewährt sich das Griechische in den Zitaten aus der Historia Lausiaka und aus Euagrios Pontikos, das Koptische verrät sich durch Mißverständnisse und durch die Beibehaltung der griechisch-alphabetischen Reihenfolge; vielleicht hätte auch der Umstand, daß die alphabetische Anordnung der Apophthegmata im Bohairischen und die sachlich-logische im Sahidischen zwei ebenso sich unterscheidenden griechischen Versionen entspricht, für die Untersuchung der Priorität ausgenützt werden können. Für das Griechische hat sich Vf. mit den in alten Drucken und bei Migne und überwiegend nur in lateinischer Übersetzung vorliegenden Texten begnügt: einer alphabetischen Redaktion, einer in zwei Versionen überlieferten logischen, die dem Photios (*Βιβλ.* cod. 198) vorgelegen hatte, und einer ebenfalls gedoppelten ungeordneten Redaktion. Vf. hat wohl Recht, wenn er für alle diese Versionen eine gemeinsame griechische Quelle annimmt; noch näheren Beweises aber bedarf die Vermutung, daß wir in den ungeordneten, kürzeren Versionen noch einige der Vorlagen besitzen, die der alphabetische Redaktor in seinem Prooimion als Quelle erwähnt. Die

trotz ihres beträchtlichen Umfangs und des interessanten Inhalts von der neueren Forschung recht stiefmütterlich behandelten griechischen Apophthegmata bedürfen dringend einer Untersuchung zunächst ihrer hslichen Überlieferung. Die verdienstvolle Arbeit von Chaîne hat den Weg für eine rein gräzistische Behandlung frei gemacht. — Vgl. die Besprechung von **P. Peeters,** Analecta Bollandiana 32 (1913) 82 f. P. Mc.

F. N⟨au⟩, Histoire des solitaires égyptiens. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 204—211; 294—301. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XVIII 267 notierten Veröffentlichung. Mitteilung griechischer Apophthegmata aus cod. Coislin. 126. C. W.

G. F. Hill, The life of Porphyry bishop of Gaza by Mark the deacon, translated with introduction and notes. Oxford, Clarendon Press 1913. XLIII, 151 S. 12⁰. 3/6 sh. — Wird besprochen werden. P. Mc.

V. V. Latyšev, Über die Viten des ehrwürdigen David von Thessalonike (О житіяхъ преподобнаго Давида Солунскаго). S.-A. aus dem 30. Band Записокъ Имп. Одесскаго Общества Исторіи и Древностей. Odessa 1912. 37 S. 4⁰ (russ.). — In der Einleitung zur Ed. pr. des Enkomions von Manuel Palaiologos (1350—1425) auf den Mönch David von Thessalonike, dessen Tod um das Jahr 540 (nicht 535) anzusetzen sei, führt L. den Nachweis, daß neben der bekannten, von V. Rose publizierten Vita desselben (geschrieben um d. J. 720) eine etwas jüngere Lebensbeschreibung anzunehmen sei, die bisher in keiner Hs konstatiert wurde. L. stützt sich für diese Annahme auf biographische Angaben in den Synaxarnotizen, in der Akoluthie des Heiligen und in dem Kanon des Hymnographen Joseph auf sein Fest, deren Quelle die gedruckte Vita nicht sein kann. Dieses Resultat wird bekräftigt durch die Vita des David in dem Cod. s. Sepulcri 17 s. 12, der zu dem kaiserlichen Menologium gehört (vgl. B. Z. XXI 239 ff.) und die Monate Juni, Juli und August enthält. Diese Vita, deren Analyse L. gibt und die er nächstens edieren wird, ist keine Originalarbeit, sondern die verkürzende Bearbeitung einer älteren Vorlage. Diese Vorlage ist aber nicht die gedruckte Vita, sondern, wie die Berührungen mit den erwähnten Synaxarnotizen und dem Kanon auf David beweisen, eben die von L. erschlossene Lebensbeschreibung. — Das Enkomion auf David ist dem cod. Vatic. 1107 saec. 15—16 entnommen, der eine Sammlung von Schriften des Manuel Palaiologos enthält. Es bringt nichts Neues bei zur Biographie des Heiligen gegenüber der gedruckten Vita, ist aber sprachlich und stilistisch interessant als Denkmal der stark antikisierenden kirchlichen Rhetorik des 14.—15. Jahrh. Es ist in der vatikanischen Hs nicht fehlerlos überliefert, und da eine zweite Hs nicht bekannt ist, so empfiehlt sich der Text von selbst den Liebhabern des Konjekturierens. Wie L. in dem Exemplar, das er der B. Z. zur Verfügung stellte, selbst bemerkt, ist S. 23 Z. 12 von oben (leider sind die Zeilen nicht numeriert) *τῇ τε φύσει καὶ λόγοις* zu lesen; S. 34 Z. 15 v. o. ist *ταταριχευμένος* ein Druckfehler für *τεταρ.* Schriftzitate kommen fast nur in dem Gebete vor, das S. 25 f. dem Heiligen in den Mund gelegt wird. Auffallend ist S. 29 Z. 11 f: *οἱ γὰρ τρώγοντές με πεινάσουσι, τοῦ κυρίου φωνή.* Gemeint ist wohl Eccli. 24, 21, das aus dem Gedächtnis zitiert und mit Io. 6, 57 kontaminiert wird. A. E.

P. V. Nikitin, О житіи Стефана Новаго (Über das Leben Stephans des Jüngeren). Bulletin de l'Académie Imp. des Sciences de St.-Pé-

tersbourg 1912, S. 1099—1115. In der von dem Diakon Stephanos verfaßten Vita Stephans des Jüngeren wird der Heilige (Migne, Patr. gr. 100 col. 1081 D) *τοῦ πανευφήμου Τιμοθέου σύσκηνος* genannt. Eine gründliche Untersuchung des Wortes *σύσκηνος* und anderer verwandter Ausdrücke ergibt die Deutung, daß Stephanos als Knabe die Schule bei der Apostelkirche besuchte, wo die Reliquien des Timotheos verehrt wurden. Für die literarische Abhängigkeit der Vita von dem Leben des hl. Euthymios, das Kyrill von Skythopolis verfaßte, bringt N. neue sehr bezeichnende Belege. A. H.

P. Peeters, St. Antoine le néo-martyr. Anal. Boll. 31 (1912) 410—450. Ediert die äthiopische und arabische Legende eines Muselmannes aus dem Stamm Qoraïš, Namens Rawaḥ, der sich zum Christentum bekehrte (bei der Taufe erhielt er den Namen Antonios) und von dem Kalifen Harun ar-Rašid um 798 in Raqqa (Kallinike) zum Martertod verurteilt wurde. Der äthiopische Text (Pariser Nationalbibl., Fonds d'Abbadie 179) ist eine Übersetzung aus dem Arabischen; der von P. aus einer jungen Hs der Jesuiten-Universität in Beirut edierte arabische Text ist aber nicht die Vorlage des äthiopischen, sondern stellt ein Resumé dar, das schlechter ist als der äthiopische Text. Den georgischen Text, der in dem georgischen Cod. 57 des Iwironklosters auf dem Athos und in dem georg. Cod. 52 des Sinaiklosters erhalten ist, konnte P. nicht erreichen. Der historische Ertrag der Legende beschränkt sich auf die obigen Daten über den Märtyrer. „Quant à sa légende, elle porte des traces trop évidentes d'amplification par plagiat et ne doit être crue que sous bénéfice d'un inventaire absolument impossible“ (S. 421). Die zwei Wunder, die Rawaḥ zur Annahme des Christentums bewogen haben sollen, sind nämlich nichts weiter als Adaptationen von zwei Georgswundern (Bhg² n. 691 u. 690). Obgleich die Legende in griech.-melkitischen Kreisen entstanden sein muß, ist P. doch der Meinung, daß sie nicht in griechischer Sprache geschrieben worden sei. Tatsächlich ist Antonios der Neomärtyrer allerdings bisher weder in den Menologien noch in den Synaxarien der griechischen Kirche konstatiert worden. Das beweist aber nichts gegen die Existenz einer griechischen Legende desselben. Für diese scheinen mehrere Indizien zu sprechen: einmal der Ausdruck *νεομάρτυς* in der Überschrift des äthiopischen Textes, die technische Bezeichnung für die späteren Märtyrer in den griechischen Legenden, sodann die von P. selbst S. 430 im Apparat hervorgehobene Parallelstelle zu dem griechischen Martyrium des Neomärtyrers Bakchos, der ebenfalls ein bekehrter Muselmann war, endlich die Benutzung der zwei Georgswunder, deren Original sicher griechisch ist. A. E.

Ch. Van de Vorst, S. Thaddée Studite. Anal. Boll. 31 (1912) 157—160. Gegenüber den Irrtümern in einem Berichte über diesen Studiten, den Doukakis, *Μέγας Συναξαριστής* 12 (Athen 1896) 626 f. ohne Angabe seiner Quelle gibt, stellt der Verfasser auf Grund der Korrespondenz von Theodoros Stoudites und seiner „Kleinen Katechese“ die paar sicheren Daten aus dem Leben dieses Märtyrers aus dem Bilderstreite fest, der einen sehr bescheidenen Platz in dem Heiligenkult der griechischen Kirche erhalten hat. Er starb wohl am 29. (wie Vf. hslich korrigiert, statt 28.) Dez. 815. A. E.

Ch. Van de Vorst, En quelle année mourut s. Théophane le Chronographe? Anal. Boll. 31 (1912) 148—156. Pargoire hatte (vgl. B. Z. XII 399) den 12. März 818 als Todestag des Theophanes angenommen. Dagegen möchte Verf. für den 12. März 817 plädieren. Aber so beachtenswert

auch seine Einwände sind, sie scheitern doch an dem von P. mit Recht in den Vordergrund gestellten, von V. d. V. völlig ignorierten Briefe Theodors von Stoudion, aus dem hervorgeht, daß Theophanes nicht schon im Anfang des Jahres 815 in Haft genommen sein kann. Damit fällt aber auch die Möglichkeit, seinen Tod in den März 817 zu datieren. A. H.

A. J. Wensinck, Legends of Eastern Saints chiefly from Syriac sources. Vol. I. The story of Archelides. Leiden, Brill 1911. Der Verf. gibt 3 syrische (einen ins Englische übersetzt), 3 arabische und einen äthiopischen Text über diesen Heiligen, den die griechische Kirche ganz vergessen hat; die Legende ist fabulosen Charakters und aus volkstümlichen Motiven und verwandten Hll-Erzählungen zusammengesetzt. — Vgl. die Besprechungen von **P. Peeters**, Analecta Bollandiana 31 (1912) 477—478; von **F. Schultheß**, Gött. Gel. Anz. 174 (1912) 369—374 und von **W. Weyh**, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft 66 (1912) 758—767, der ausführlich begründete Zweifel erhebt gegen die (von Schultheß gebilligte) Hypothese Wensinck's, daß die orientalischen Redaktionen auf eine griechische Vorlage zurückgehen. P. Mc.

O. von Lemm, Koptische Miscellen (vgl. B. Z. XVII 600; XVIII 643; XX 316. 579; XXI 612). Vgl. **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 326—328, der eine bequeme Übersicht über die von O. v. L. behandelten hagiographischen Dokumente gibt mit einer Reihe von kritischen Bemerkungen. A. E.

E. O. Winstedt, Coptic Saints and Sinners. Proceedings of the Society of Biblical Archeology 30 (1908) 231—237. 276—283; 32 (1910) 195—202. 246—252. 283—288; 33 (1911) 113—120. Zusammenfassend besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 328f., der sich zu den Akten des Märtyrers Abraham und des hl. Psotius (vgl. auch B. Z. XXI 620) und zur Vita des Archimandriten Matthaios des Armen äußert, und den Wunsch ausspricht, W. möge seinen ursprünglichen Plan einer vollständigen Ausgabe der unedierten koptischen hagiographischen Texte der Bodleiana wieder aufnehmen. A. E.

J. Guidi, The Etiopic Senkessar. Journal of the Royal Asiatic Society 1911, 739—758. Besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 330f., der auf den hohen Wert dieser Studie über die Entstehung und Geschichte des äthiopischen Synaxars, dessen Edition noch nicht vollendet ist, aufmerksam macht. Das äthiopische Synaxar ist eine Übersetzung des alexandrinischen (in koptischer Sprache), die in der 2. Hälfte des 15. Jahrh. von dem ägyptischen Priester und Mönch Symeon gemacht wurde, aber ohne Rücksicht auf die lokale Hagiographie Äthiopiens. Das wurde in einer Revision des Synaxars zu Beginn des 17. Jahrh. nachgeholt unter Hinzufügung einer Salām („salutation rhythmée") zu jeder Synaxarnotiz. Später kamen die regionalen Spezialnotizen hinzu, die aus dem Synaxar ein „redoutable fatras" gemacht haben. A. E.

⟨P. Peeters⟩, De codice hiberico bibliothecae Bodleianae Oxoniensis. Anal. Boll. 31 (1912) 301—318. Ausführliche Beschreibung einer von der Bodleiana jüngst erworbenen iberischen hagiographischen Hs, Pergam. 11. Jahrh., 509 Folien 39 × 25 cm, wohl um 1038—1040 geschrieben und zwar in dem iberischen Kreuzkloster bei Jerusalem, wie sich aus gleichzeitigen Eintragungen ergibt. Die Hs zerfällt inhaltlich in zwei Teile: Fol. 1—425

enthalten ein Halbjahrsmenologium vom 6. März bis zum 26. August mit zwei Texten über das hl. Kreuz (wohl als Nachträge zu dem Texte über das Kreuz, der unter dem 20. Mai figuriert); Fol. 426—509 bieten eine menologisch (vom 11. Sept. an) geordnete Sammlung von Viten von Klosterfrauen und Aszetinnen mit zwei Texten auf Männer am Schlusse (de patre Johanne pusillo und de patre Sarapione). P. stellt fest, daß sämtliche 50 Texte aus dem Griechischen übersetzt und fast alle bereits in der Bibl. hag. graeca² vertreten sind. Die wichtigsten Texte, deren griechische Vorlagen noch unbekannt oder vielleicht überhaupt verloren sind, die Passio ss. Pauli, Beli et sociorum z. 2. Juli, die Passio s. Eliani z. 11. August und die Passio s. Lucii z. 21. August sollen in den Anal. Bolland. gedruckt werden. Auch die zwei Sammlungen als solche gehen auf griechische Vorbilder zurück. Die Auswahl der Texte stimmt aber mit keiner der parallelen griechischen Sammlungen überein, die mir bekannt sind. Sie ist offenbar durch besondere Bedürfnisse des iberischen Kreuzklosters bei Jerusalem bestimmt worden. A. E.

D. Dogmatik. Liturgik usw.

Friedrich Wiegand, Dogmengeschichte der alten Kirche. Leipzig, Quelle und Meyer 1912. VIII, 141 S. 8⁰. 3 *M*. [Evangelisch-theologische Bibliothek herausgeg. von B. Beß.] Ausführlich besprochen von **Otto Scheel**, Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 23 Sp. 713—716. C. W.

Henry Barclay Swete, The holy Spirit in the ancient church. A Study of christian teaching in the age of the fathers. London, Macmillan and Co. 1912. VIII, 430 S. 8⁰. In unser Gebiet fallen besonders die ersten 6 Kapitel des zweiten Teiles: 1. Die Arianer und die Kirche; 2. Eusebios von Kaisareia und Kyrillos von Jerusalem; 3. Athanasios, Didymos, Epiphanios; 4. die Kappadokier; 5. Antiochener und Alexandriner; 6. die Ostkirche vom Konzil zu Chalkedon bis Johannes von Damaskos. C. W.

K. J. Dyobouniotes, *Τὰ μυστήρια τῆς Ἀνατολικῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας ἐξ ἀπόψεως δογματικῆς*. Athen, *τυπογρ. Σ. Κ. Βλαστοῦ* 1913. 200 S. 8⁰. — Wird besprochen werden. P. Mc.

G. Morin, A propos du Quicumque. Extraits d'homélies de S. Césaire d'Arles sous le nom de S. Athanase. Revue Bénédictine 29 (1912) 417—424. Severian von Gabala kommt weder als Quelle, noch gar als Verfasser des Symbolum 'Quicumque' in Betracht (gegen Jugies B. Z. XXI 296 notierten Aufsatz). Auszüge aus den Predigten des Cäsarius unter dem Namen des Athanasios enthält der cod. lat. Mon. 6433. C. W.

F. Nau, Une profession de foi Jacobite. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 324—327. Aus dem jakobitischen Pontifikale (cod. Paris. syr. 112 und 113) ediert und ins Französische übersetzt. Wichtig wegen des jakobitischen Credos und der den Schluß bildenden Eigennamenliste. C. W.

Adrian Fortescue, The Mass. A study of the roman liturgy. New York, Bombay, Calcutta; Longmans, Green and Co 1912. XII, 428 S. 8⁰. Berücksichtigt fortlaufend die Liturgien des Ostens. Vgl. die ausführliche, zahlreiche Nachträge und Berichtigungen bringende Besprechung von **A. Baumstark**, Theologische Revue 11 (1912) Nr. 17 Sp. 505—513. C. W.

A. Baumstark, Festbrevier und Kirchenjahr der syrischen Jacobiten (vgl. B. Z. XXI 325). Besprochen von **J. G⟨uidi⟩**, Rivista degli Studi orientali Anno IV vol. 4 (1911) 755—758. C. W.

Louis Arnaud, Un essai de correction des livres liturgiques grecs. Échos d'Orient 15 (1912) 300—308. Über die verfehlten Versuche des früheren Erzbischofs von Kephalonia, Spyridon, eine Reihe von Stellen in den gebräuchlichen liturgischen Texten nach der Schablone der klassischen Grammatik abzukorrigieren. Spyridon will z. B. den bekannten Gebrauch des nominativus absolutus in einem Kirchenlied des Johannes von Damaskos 'ἐπελθὼν γὰρ ὁ θάνατος ταῦτα πάντα ἐξηφάνισται' durch die Korrektur 'ἐξηφάνισε' beseitigen! C. W.

K. S. Kekelidze, Ein Jerusalemer Kanonarium des 7. Jahrhs. (vgl. B. Z. XXI 623), besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 31 (1912) 349 f., der dieses wichtige liturgische Typikon von Jerusalem nicht mit derselben Sicherheit wie der Verf. dem Patriarchen Sophronios von Jerusalem zuzusprechen wagt, da zum Palmsonntag ein Troparion steht, das Andreas v. Kreta gehört, und es nicht wahrscheinlich ist, daß dies ein Zusatz des georgischen Übersetzers ist (eines der Troparien zu Christi Geburt gehört auch wahrscheinlich Andreas v. K. zu). Auf den darin enthaltenen fast vollständigen Kalender für das Kirchenjahr (mit dem 24. Dezember beginnend) will P. später näher eingehen. A. E.

Julien Puyade O. S. B., Liturgie Jacobite et liturgie Syrienne catholique. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 258—267. Die Änderungen der Unierten an der jakobitischen Liturgie sind nicht sehr zahlreich und nicht 'de nature à faire perdre à la liturgie syrienne son autorité et son cachet d'antiquité'. C. W.

F. N(au), Un calendrier composite. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 319—332. Im cod. Par. suppl. gr. 292 steht die von Ismael Boullian herrührende lateinische Übersetzung eines vielleicht aus Ägypten stammenden Kalenders, in dem sich nebeneinander christliche Heilige, mohammedanische Feste, astronomische und astrologische Angaben, landwirtschaftliche und medizinische Anweisungen finden. C. W.

Theodor Schermann, Ägyptische Abendmahlsliturgien des ersten Jahrtausends in ihrer Überlieferung dargestellt. Paderborn, F. Schöningh. VIII, 258 S. 8°. 8,40 *M*. [Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. Bd. VI. Heft 1 u. 2]. Das vorliegende Buch ist gleich den Aufsätzen im Katholik 1912 über den Aufbau der ägyptischen Abendmahlsliturgien vom 6. Jahrh. an und in der Zeitschrift für kathol. Theologie 1912 über die Abendmahlsliturgie der Neophyten nach ägyptischen Quellen vom 2.—6. Jahrh. (vgl. B. Z. XXI 622) ein Bruchstück eines größeren Werkes, das bedauerlicher Weise nicht als Ganzes veröffentlicht werden konnte. Von seinen sieben Kapiteln (I. Quellen der Liturgie vom 2.—4. Jahrh.; II. Der Wortgottesdienst und seine Bestandteile im 3. Jahrh.; III. Die Abendmahlsliturgie nach einer synoptischen Zusammenstellung der Quellen vom 2.—4. Jahrh.; IV. Die Liturgien vom 4.—6. Jahrh. unter syrischem Einflusse; V. Systematische Übersicht über den Verlauf der Liturgie vom 4.—6. Jahrh.; VI. Die Überlieferung der ägyptischen Abendmahlsliturgien vom 6. Jahrh. an; VII. Die Sprache der griechischen Liturgien, sekundäre Denkmäler) sind nur das 3., 5. und 6. von ausschließlich liturgiegeschichtlichem Interesse, das 1. (vgl. S. 14 ff. über die sog. ägyptische Kirchenordnung, deren liturgische 'Teile . . . durch ägyptische Quellen, die bis in das zweite Jahrhundert [Klemens] hineinreichen, als einheimische Produkte sich erweisen', so daß einerseits kein Grund besteht,

dem Dokument einen andern Namen beizulegen, andrerseits die bekannte These Funks von der Abhängigkeit der ägyptischen Kirchenordnung vom achten Buche der Apost. Konstitutionen als unhaltbar erscheint), das 2. (vgl. S. 39 ff. über die Gebete in den Homilien des Origenes und das 'ein Gegenstück' zu diesen bildende Gebet eines Papyrus von Akhmim), und das 4. (vgl. S. 100 ff. über die Abendmahlsgebete im Euchologion des Serapion, in denen man 'die Bestandteile, welche dem Gewaltakte der redigierenden Persönlichkeit angehören, fast sicher von dem früher und später Gültigen scheiden kann, während die jüngeren Zutaten uns einen Einblick in Zeitverhältnisse und Bedürfnisse gewähren') haben auch dem Literarhistoriker etwas zu bieten, und das 7. bewegt sich auf einem Gebiete, das zur Zeit von den religionsgeschichtlich interessierten Gelehrten eifrig bearbeitet wird und noch reichen Ertrag verspricht. S. 233 ff. ein vierfaches Register (1. Handschriften, Ostraka, Papyri; 2. Bibelstellen und Schriftstellerzitate; 3. griechische Worte; 4. Namen- und Sachregister). C. W.

D. Vinogradov, Ordnungsmäßige Lektüren (Уставныя чтенія), Bogoslov. Vjestnik 1912, Januarheft S. 172—191, Februarh. 297—318, Aprilh. 785—803, Maih. 115—127, Septemberh. 179—211. Die „ordnungsmäßigen Lektüren" sind keine Vorlesung der Synaxarviten und der Predigten von Kirchenvätern in bestimmten Momenten des Gottesdienstes, wie sie die orientalische Kirche auch jetzt kennt. Im modernen Typikon weisen nur die Vermerke „und die Lektüre" (и чтеніе), die am Ende einer Reihe von einzelnen Teilen, hauptsächlich des Orthros, oft vorkommen, auf die „o. L." hin, die kirchliche Praxis aber kennt sie nicht. V. stellt eine Untersuchung über die „o. L." an und kommt zu dem Ergebnisse, daß sie von Theodor Stoudites in den Kirchengebrauch eingeführt wurden, als Lehr- und Erziehungsmittel für die Mönche. Die Russische Kirche hat die „o. L." von Byzanz übernommen und sie auch für die Laien verwendet. In der Kultusgeschichte des alten Rußlands hatten die „o. L." eine sehr große Bedeutung. Auf Grund einer eingehenden Untersuchung der Werke des Theodor St., der *Ὑποτύπωσις τῆς καταστάσεως τῆς μονῆς τῶν Στουδίων* und des slavischen Typikons des Metrop. Alexios stellt V. eine Entwicklungsgeschichte der „o. L." in Byzanz und im alten Rußland auf und zeigt, welches Material für die Vorlesungen benutzt wurde. Die Arbeit wird in den nächsten Heften zum Abschluß kommen. P. J.

M. N. Skabalanovič, Ektenien. (Ектеніи). Trudy der geistl. Akademie von Kiev 1911, Septemberheft S. 1—39; 1912, Juniheft S. 181—202. „Ektenie" heißt in der orientalischen Kirche eine Reihe vom Diakon vorzutragender Bitten, ähnlich den Fürbitten in der römischen Karfreitags-Liturgie sowie den Litanien. S. untersucht Ursprung und Modifikation der einzelnen Arten der Ektenien und zeigt, daß sie in ihrem Hauptbestand schon in den ältesten liturgischen Denkmälern (2.—3. Jahrh.) sich finden. P. J.

Julien Puyade O. S. B., Le tropaire *Ὁ Μονογενής*. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 253—258. Das in griechischer und in syrischer Fassung erhaltene Tropar ist wahrscheinlich Ende des 5. oder Anfang des 6. Jahrhs. entstanden und trägt in der jakobitischen Liturgie wohl nicht mit Unrecht den Namen 'Hymnus des Severus' (von Antiochia). Seine Aufnahme in die byzantinische Liturgie ist nicht auffälliger, als die des Nicaeno-Cplitanum, dessen liturgische Verwendung zuerst bei den Monophysiten stattfand. C. W.

D. H. Peillon, L'Antiphonaire de Pamelius. Revue Bénédictine 29 (1912) 411—437. Handelt S. 431 ff. über die beiden aus dem Griechischen übersetzten Antiphonen 'ave gratia plena' (*χαῖρε κεχαριτωμένη*) und 'adorna thalamum tuum' (*κατακόσμησον τὸν νυμφῶνά σου*), deren bilinguer Text sich schon im codex Bruxell. 10127—10144 findet und nicht, wie man gemeint hat, erst von Pamelius (Jaques de Pamèle) im 16. Jahrh. für sein (im wesentlichen auf dieser Hs beruhendes) Antiphonar fabriziert worden ist. C. W.

M. Chaîne S. J., La consécration et l'épliclèse dans le missel copte. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 225—243. Koptischer Text (nach zahlreichen Hss) und lateinische Übersetzung der Konsekrationsformeln und der Epiklesentexte in den drei unter dem Namen des hl. Basileios, des hl. Gregorios Theologos und des hl. Kyrillos (oder des hl. Markos) gehenden Anaphoren. C. W.

R. H. Connolly, The Book of Life. The Journal of Theological Studies 13 (1912) 580—594. Eine Liste der Verstorbenen, die in der jakobitischen Liturgie vor der Konsekration, unmittelbar nach dem Friedenskuß, vorgelesen wurde. C. W.

H. Usener, Das Weihnachtsfest, 2. Aufl. (vgl. B. Z. XX 584). Besprochen von **Paul Wendland.** Neue Jahrbb. f. d. klass. Altert. 29 (1912) 518—520. C. W.

Schmitt, Gegenwärtiger Stand der Forschung über Buße, Beichte und Beichtsiegel. Pastor bonus 25 (1912) 35—41. Polemik gegen die Abhandlung von **Schwartz** über Bußstufen und Katechumenatsklassen (vgl. B. Z. XXI 623 f.) und zustimmendes Referat über die Schrift von **Kurtscheid** (vgl. B. Z. XXI 624). Zustimmend referiert über Schwartz **Ad. Jülicher,** Theologische Literaturzeitung 37 (1912) Nr. 24, Sp. 747—749. C. W.

Edmund Schopen, Die tägliche Kommunion in der christlichen Antike. a) Die Frequenz in der eucharistischen Opferfeier. Der Katholik 1912 H. 9, 153—168. Nach den 'Zeugnissen aus Kleinasien, Afrika und Rom steht es außer Zweifel, daß im 3. Jahrh. in der ganzen Kirche täglich zelebriert wurde'. C. W.

E. Vacandard, Études de critique et d'histoire religieuse. 3ième Série. Paris, Gabalda et Cie 1912. 3 Bl., 380 S. 3,50 Fr. Enthält die zuerst in der Revue du Clergé français erschienenen Arbeiten über Weihnachten und Epiphanie, die Anfänge des Heiligenkultus und die Entstehung des Dogmas und des Festes der unbefleckten Empfängnis in erweiterter Gestalt. Das Kapitel über die Verehrung der Heiligenbilder ist neu hinzugekommen. Vgl. die Besprechung von **A. Houtin,** Revue de l'histoire des religions 66 (1912) 135—138. C. W.

N. Palmov, Über Omophorion, Sakkos und Mitra (Объ омофорѣ, саккосѣ и митрѣ). Historisch-archäologische Skizze. Trudy der geistl. Akademie von Kiev 1912, Juli-Augustheft S. 375—424. Der Hauptwert der Arbeit liegt in der ausführlichen Beschreibung der älteren russischen und grusinischen im Titel genannten Gewandstücke von griechisch-orthodoxen Bischöfen. Leider sind der Schrift keine Abbildungen beigegeben. Was den Ursprung des Omophorion und der übrigen bischöflichen Tracht und die Zeit ihrer Einführung in den Kirchengebrauch betrifft, schließt sich der V. an Dmitrievskij und Golubinskij an. P. J.

E. Vermischtes. Literaturberichte.

Ferdinand Cavallera, Revue de l'ancienne littérature chrétienne. Bulletin de littérature ecclésiastique 1912, Nr. 8, 357—380. Literaturbericht. 1. Répertoires. 2. Textes. C. W.

J. Tixeront, Revue de Patrologie. L'Université catholique N. S. 70 (1912) 347—356. Literaturbericht. C. W.

William Metcalfe, Survey of recent works in Patristic. Review of Theology and Philosophy 8 (1912) 125—131. Literaturbericht. C. W.

M. Jugie, Bulletin de théologie orientale. Échos d'Orient 15 (1912) 525—541. Bericht über Publikationen von Andrieux, Papamichael, De Meester, Bukowski, Rhallis, Antonios-Chayla, Svietlof, Ponomaref und Kerenskij. C. W.

Oriens christianus N. S. I, H. 1 u. 2. Besprochen von **B. Vandenhoff**, Theologische Revue 11 (1912) Nr. 13/14, Sp. 409—412 (mit Detailbemerkungen zu Baumstarks Arbeit über die griechischen und hebräischen Bibelzitate in der Pentateucherklärung des Išoʿdâd von Merw). C. W.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

Otto Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt. Band IV. (Die Constantinische Dynastie). Berlin, Siemenroth 1911. 530 S. 8⁰. — Soll besprochen werden; vgl. einstweilen die ausführliche Besprechung von **Norman H. Baynes**, The English historical Review 27 (1912) 755—760. A. H.

Edward Foord, The byzantine empire, the rearguard of european civilization. London, A. and C. Black 1911. XII, 432 S. 8⁰. 7,6 sh. Das frisch und gewandt geschriebene Buch wendet sich an das große Publikum, nicht an die gelehrten Kreise, es beruht auf den bekannten wissenschaftlichen Darstellungen der byzantinischen Geschichte. Die Haupt· tatsachen sind richtig wiedergegeben, nur die letzten Zeiten seit 1204 sehr oberflächlich behandelt. Die beigegebenen zahlreichen Illustrationen werden Beifall finden, aber daß mitten unter die Denkmäler byzantinischer Kunst ein paar effektvolle Bilder moderner Künstler gestellt sind, verrät einen seltsamen Mangel an Stilgefühl. A. H.

Alfred Rambaud, Études sur l'histoire byzantine. Paris, Armand Colin 1912. XXIII, 317 S. 8⁰. Alfred Rambaud ist der Wiedererwecker der byzantinischen Studien in Frankreich geworden. Sein klassisches Werk Constantin Porphyrogennète (1870) hat der byzantinischen Forschung in Frankreich die Richtung auf die Geschichtschreibung gewiesen, die sie seitdem mit so glänzendem Erfolge weiter verfolgt hat, auch nachdem der Meister selbst auf anderen Arbeitsgebieten begonnen hatte unvergängliche Lorbeeren sich zu erwerben. Sein Interesse für die byzantinischen Studien erlosch indessen niemals, eine Reihe der glänzendsten Essays, zumeist angeregt durch Schlumbergers große Werke, sind aus seiner Feder hervorgegangen. Hier liegen sie jetzt vereinigt vor, eingeleitet durch eine ausgezeichnete Charakteristik Rambauds von Charles Diehl. Jedes Wort zu ihrer Empfehlung ist überflüssig. Rambauds große Kunst die wesentlichen Linien der Entwicklung zu erkennen, alles Charakteristische und Bedeutsame aus der Fülle des Details herauszuheben, machen ebenso wie die prachtvolle Sprache die Lektüre zu einem Genuß ersten Ranges. An der Spitze steht, als Einleitung, ein Aufsatz La civi-

lisation byzantine (aus der Revue bleue von 1890), dann folgen Le sport et l'hippodrome à Constantinople (Revue des deux mondes 1871), Une épopée byzantine au Xe siècle, Les exploits de Digénis Akritas (ebenda 1875), Michel Psellos philosophe et homme d'état byzantin au XIe siècle (Revue historique 1877), Empereurs et impératrices d'Orient (Revue des deux mondes 1891), Hellènes et Bulgares, la guerre des races au Xe siècle (ebenda 1900). Möge die Sammlung dazu beitragen unseren Studien neuen Impuls zu geben, indem sie uns wieder die großen Ziele zeigt, die man über der Kleinarbeit des Tages zu vergessen nur zu leicht in Gefahr gerät. A. H.

E. Merten, Zum Perserkriege der byzantinischen Kaiser Justinos II und Tiberios II (vgl. B. Z. XXI 527 f.). Besprochen von **E. Gerland,** Berl. phil. Woch. 33 (1913) Nr. 2, Sp. 48 f., der sich jetzt Nöldekes Ansicht anschließt, daß Chosroes' Tod in das Frühjahr 579 zu setzen sei. A. H.

L. Cantarelli, Niceta non fu Augustale di Alessandria. Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie Nr. 14 (1912) 215—221. C. gibt unter Berichtigung moderner Irrtümer eine klare Darstellung der Ereignisse in Ägypten beim Aufstand gegen Phokas und der Tätigkeit, die Niketas während des Aufstandes und unter Herakleios entwickelte. Niketas war aber auch unter Herakleios nicht Augustalis — unter Phokas kann er es unmöglich gewesen sein; in den Quellen heißt er immer nur patricius, auch in dem von Grenfell, Journ. of Philol. 22, 272 veröffentlichten Papyrus v. J. 618; daß hier in der Eidesformel neben den Kaisern Niketas erscheint, ist auf das Außerordentliche, was er in Ägypten geleistet hatte, zurückzuführen. Die Bezeichnung des Niketas als Augustalis beruht auf einem Versehen H. Gelzers, der sich irrtümlich auf eine Stelle des Gregorius Barhebraeus berufen hatte. F. Z.

J. B. Bury, History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (vgl. B. Z. XXI 625) besprochen im Journal of hell. studies 32 (1912) 403 f.; von **L. Bréhier,** Revue historique 111 (1912) 324—326; von **E. W. Brooks,** English historical Review 27 (1912) 762—765. P. Mc.

Iwan Demiańczuk, Der Kaiser Konstantin Porphyrogennetos über die Ros. Wissenschaftl. Beilage zum 'Učytel' 2 (1912) 27—32 (ruthenisch). Stellt aus den Schriften des Kaisers die bekannten Nachrichten über die Russen zusammen. A. H.

Priester **N. Grossu,** Die kirchlich-religiöse Tätigkeit des byzantinischen Kaisers Alexios I Komnenos (1081—1118) (Церковно-религіозная дѣятельность византійскаго императора, Алексѣя I Комнина). Trudy der geistl. Akademie von Kiev 1912 Juli-Augustheft S. 543—561. Eine Darstellung der Regierung des Alexios vom kirchlich-historischen Standpunkte auf Grund der verschiedenen Werke über die Komnenen und Alexios. V. selbst gibt nichts Neues. P. J.

F. Chalandon, Jean II Comnène et Manuel I Comnène (vgl. o. S. 194 ff.), besprochen von **Louis Bréhier,** Revue historique 111 (1912) 326—328. P. Mc.

Francesco Cognasso, Partiri politici e lotte dinastiche in Bisanzio alla morte di Manuele Comneno. Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino II 62 (1911/12) 213—317. Separat: Torino, Vinc. Bona 1912. 105 S. 4^0. — Wird besprochen. P. Mc.

Nikola Radojčić, Die erste Ehe Stephans des Erstgekrönten (Прва женидба Стефана Првовенчаног). SA. aus B. 90 des 'Glas' der Serbischen k. Akademie, Belgrad 1912, S. 268—292. Der V. stellt sich die Aufgabe, den guten Namen Stephans des Erstgekrönten und seiner ersten Frau Eudokia gegen die Angriffe einiger Historiker zu verteidigen. Es handelt sich um Nachrichten bei Niketas Akominatos (ed. Bonn., pp. 703—04) über das Familienleben Stephans, welche einigen ausländischen Gelehrten Veranlassung zur Darstellung gaben, daß Stephan der Erstgekrönte seine Stiefmutter geheiratet und sie später infolge einer Hautkrankheit und ehelicher Zwistigkeiten auf rohe Weise verbannt habe. Was die Verwandtenehe betrifft, so ist längst klar, daß Stephan kein Enkel, sondern ein Sohn von Njemanja war; dadurch wird die erwähnte Anklage gegen Stephan hinfällig und die verwickelte Darstellung des Niketas bekommt einen klaren Sinn; bei den neueren Historikern von Serbien (Jireček, Pogodin u. a.) ist von einer Ehe Stephans mit seiner Stiefmutter keine Rede. Die Krankheit der Eukodia hat Meliarakes (*Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, S. 630—640; vgl. auch B. Z. IV 391) ausführlich behandelt; R. schließt sich ihm an und betont noch, daß für die Ehescheidung zwischen Stephan und Eudokia auch politische Rücksichten maßgebend gewesen sein konnten, weil Stephan zum Bündnis mit Rom neigte, und Eudokia als byzantinische Prinzessin ihm hierbei im Wege stand. R. überblickt die sämtliche Literatur zu der Frage. P. J.

Alice Gardner, The Lascarids of Nicaea. The story of an empire in exile. London, Methuen & Co. 1912. XIV, 321 S. kl. 8⁰ mit 8 Abb. und 1 Karte 7/6 sh. — Wird besprochen; vgl. einstweilen **William Miller**, The English historical Review 28 (1913) 154—156. P. Mc.

Jean Longnon, Livre de la Conqueste de la princée de l'Amorée. Chronique de Morée (1204—1305). Paris, Laurens 1911. LXX, 430 S. 8⁰ [Société de l'Histoire de France]. — Notiert nach dem Referat in Revue historique 111 (1912) 319 und der Besprechung von **William Miller**, English Historical Review 27 (1912) 774—775, der die Ansicht des Herausgebers von einer gemeinsamen italienischen, wahrscheinlich venetianischen Vorlage für alle erhaltenen Versionen ablehnt. — Wir bitten um Zusendung. A. H.

Stephanos N. Dragoumes, *Χρονικῶν Μορέως ἱστορικὰ καὶ τοπωνυμικά. Ἀθηνᾶ* 25 (1912) 3—52. Der Verfasser gibt eine gründliche Untersuchung über die Entwicklung der politischen Verhältnisse im Peloponnes von der Schlacht bei Pelagonia (1259) bis zum Jahre 1264, insbesondere erfährt das Verhalten des in der Schlacht gefangen genommenen, später freigelassenen Wilhelm II Villehardouin eine eingehende Darstellung. Daran schließen sich historisch-topographische Untersuchungen über *Λέβιτσα*, *Κάπελη*, *Σέρβια*, über *Μοῦντ' Ἐσκουβέ*-Mont Escovée, *Λισσαρέα*, *Μόραινα* und *Μουντρά*. Vgl. B. Z. XXI 564. A. H.

A. Vasiljev, Reisen des byzantinischen Kaisers Manuel II des Paläologen nach Westeuropa (1399—1401) (Путешествіе византійскаго императора Мануила II Палеолога по Западной Европѣ). Journ. d. Minist. d. Volksaufkl. N. F. 39 (Juni 1912) S. 260—304. Schluß der B. Z. XXI 626 notierten Arbeit. P. J.

M. Jugie, Le voyage de l'empereur Manuel Paléologue en occident (1399—1403). Échos d'Orient 15 (1912) 322—332. Vortrag, gehalten in der Jahresversammlung des russischen archäologischen Instituts zu Kpel

am 17. März 1912. Die Reise war 'l'une des plus solennelles et des dernières démarches de l'Orient grec auprès de l'Occident latin, en vue de solliciter son fraternel appui contre un ennemi commun'. C. W.

Willy Cohn, Die Basler Konzilsflotte des Jahres 1437. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 12 (1912) 16—52. Der Vf. schildert nach den Akten des Basler Konzils die Fahrt der Konzilsflotte, die am 4. Oktober 1437 in den Hafen von Konstantinopel einfuhr; am nächsten Tage wurden die Gesandten vom Kaiser Johannes VIII empfangen. Fast wäre es vor der Stadt zum Kampfe zwischen den Galeeren des Konzils und den Venetianern gekommen, und es ist sehr bezeichnend für den erbärmlichen Zustand der byzantinischen Marine, daß sie den Fremden gegenüber vollkommen machtlos war. Die Verhandlungen endeten resultatlos, der Kaiser wollte sich lieber Venedig und dem Papste Eugen als den Vätern des Konzils anvertrauen. Auf der Rückkehr, die am 1. November begann, wurden die Galeeren im Hafen von Chios von den Genuesen weggenommen, doch gewährte man den Gesandten selbst die Heimfahrt. — Der Vf. benutzt ausschließlich abendländische Quellen. Es ist ja auch aus den oberflächlichen byzantinischen Berichten über die Ereignisse dieser Jahre nicht viel zu holen, aber die Mitteilungen bei Chalkondyles S. 287 ed. Bonn. hätten wenigstens eine Erwähnung verdient. A. H.

G.-B. Picotti, Sulle navi papali in Oriente al tempo della caduta di Cpoli. Venezia, Istituto di arti grafiche 1911. 43 S. 8⁰. Vgl. das Referat in Revue historique 111 (1912) 328. P. Mc.

William Miller, Balkan exiles in Rome. Paper read before the British and American Archaeological Society of Rome on Tuesday, March 7th, 1911. Rom, Tipogr. G. Bertero e C. 1912. 21 S. gr. 8⁰. Anziehende Schilderung der depossedierten Potentaten und vertriebenen Literaten, die nach den unerhörten Eroberungszügen Muhameds II aus dem vorderen Orient und dem Balkan nach Rom geflohen waren und hier als Gäste des Papstes Pius II lebten: an ihrer Spitze der Despot Thomas Palaiologos mit seinen Kindern, neben ihm slavische Fürsten und die lateinischen Herren und Könige romantischen Angedenkens, von besonderem Reiz die Königin Charlotte von Cypern. P. Mc.

E. E. Ivanov, Der taurische Chersonnesos (Херсонесъ Таврическій). Izvjestija (Nachrichten) der Taurischen gelehrten Archivkommission, Jahrg. XXVI. Simferopol 1912. VI, 375 S. Mit Abbildungen und d. Plan der Ausgrabungen. Das Buch besteht aus zwei Teilen: I. Abriß der Geschichte des Chersones von den ältesten bis auf unsere Zeit, II. Führer durch die Ausgrabungen, wobei V. auch die byzantinischen Altertümer ausführlich berührt. Uns bekannt aus der Notiz im Journal des Ministerium der Volksaufkl. 1912, Augustheft, Abteil. für Kritik und Bibliographie S. 333. P. J.

N. Jorga, Geschichte des Osmanischen Reiches, nach den Quellen dargestellt. V. Band (bis 1912). Gotha, Perthes 1913. XX, 633 S. 8⁰. 13 *M.* — Dieser Schlußband des großen Werkes (vgl. zuletzt B. Z. XX 586) beginnt mit den „Folgen des Vertrags von 1774", mit den „Kriegen um die Teilung des Osmanischen Reiches" und auf der ersten Seite stehen die folgenden, in unsern Tagen sehr aktuellen Worte aus einem Bericht des französischen Gesandten in Kpel: „Herr von Kaunitz betrachtet den Fortbestand des osmanischen Reiches als grundlegend für die Politik und für das Interesse der österreichischen Monarchie als höchst erwünscht, aber die Sinnlosigkeit der türki-

schen Verwaltung läßt keine Hoffnung aufkommen, daß die Osmanen sich noch länger werden halten können". Das Werk schließt mit einer Schilderung der jungtürkischen Reformversuche und ihrer Schwierigkeiten und mit einem Wort der Anerkennung für den guten Kern des türkischen Volkes; abgeschlossen im August 1912, bricht es an einem Wendepunkt der türkischen Geschichte ab. P. Mc.

B. Innere Geschichte.

J. B. Bury, The Constitution of the later Roman Empire (vgl. B. Z. XX 587). Lehrreich besprochen von **E. Gerland**, Literarisches Centralblatt 63 (1912) Nr. 35 Sp. 1118—1120. C. W.

Norman H. Baynes, Valens as a title. The English Historical Review 28 (1913) 106. Der Vf. erblickt für seine Annahme, daß Faustus in der Geschichte Armeniens den Namen Valens als Kaisertitel gebraucht habe, eine Stütze in der Hypothese von Vollers, daß auch der Name des Bulgarentöters Basileios in Vorderasien zum „Byzantinerkaiser" verallgemeinert worden sei. A. H.

Konstantinopel. Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart [Sonderheft der „Zeiten und Völker". Heft 12]. Stuttgart, Franckh 1912. 48 S. 0,80 *M*. Den Inhalt dieses für ein großes Publikum bestimmten, reich illustrierten Heftes bilden zehn Beiträge aus der Geschichte der 'Stadt', von denen fünf dem byzantinischen Kpel gewidmet sind. Darunter ist nur ein Originalartikel: Aus Kpels Schicksalen, von K. A. Junge; die übrigen sind verschiedenen Werken entnommen, es sind: Ein Tag aus dem Leben einer vornehmen Byzantinerin (S. 280—284), nach der bekannten Studie von Schlumberger, eine Schilderung der Hagia Sophia nach dem Reisewerke des Rottenburger Bischofs v. Keppler (S. 287—289), der Eroberung Konstantinopels nach dem Roman von E. Wallace, Der Prinz von Indien oder die Eroberung Kpels (S. 291—297), endlich des Weihnachtsfestes am Hofe von Byzanz (S. 279 f.). Dieses letzte Stück ist mit großer Geschicklichkeit, aber nur zu deutlich erkennbar, aus des Ref. „Hofleben in Byzanz" (vgl. B. Z. XXI 629 f.) zusammengestellt, wobei leider die Grenze der literarischen Schicklichkeit stark überschritten wurde, indem der Kompilator dieses Artikels es nicht für nötig hielt, seine Quelle anzugeben, was sich gehörte, selbst wenn diese auch nur einen sekundären Charakter hat. K. D.

Mariano San Nicolò, Ägyptisches Vereinswesen zur Zeit der Ptolemäer und Römer. 1. Band. München, C. H. Beck 1913. VIII, 225 S. 8°. 7 *M*. — Wird besprochen. P. Mc.

P. Collinet, *Σχολαστικὸς φόρου Θηβαίδος*. Revue de philologie 36 (1912) 132. Dieser in Pap. Lond. III 992 (507P) l. 12/13 vorkommende Ausdruck wird erklärt als scholasticus fori Thebaidis, unter Hinweis auf Beispiele des Gebrauches von forum in griechischer Transkription und mit griechischer Flexion in der Übersetzung des Kodex und in den Basiliken. F. Z.

Henricus F. Soveri, De ludorum memoria praecipue Tertullianea capita selecta. Helsingfors, Druck der Finnischen literarischen Gesellschaft 1912. 4 Bl., 163 S. gr. 8° mit 3 Tafeln. Wird hier erwähnt wegen der tabellarischen Zusammenstellung der Zeugnisse über die Farben der Zirkusfaktionen (Tertullian, Cassiodor, Corippus, Isidor, Lydos, Malalas) S. 94 —103. C. W.

J. P. Kirsch, Das Ende der Gladiatorenspiele in Rom. Römische

Quartalschrift 26 (1912) *207—*211. Die Gladiatorenspiele hörten in Rom zur Zeit des Kaisers Honorius auf, also vor 423. A. H.

Luigi Pareti, Verdi e azzurri ai tempi di Foca e due iscrizioni inedite di Oxyrhynchos. Studi italiani di filologia classica 19 (1912) 305—315. Zwei bei Oxyrhynchos gefundene Inschriften: *Φωκᾶ τοῦ [εὐ]σεβεστάτου ἡμῶν δεσπότου πολλὰ τὰ ἔτη* und *Τόπος διαφέρων τοῖς Βενέτοις* geben dem Verf. die Veranlassung ausführlich über die Zirkusparteien in Konstantinopel zur Zeit des Kaisers Phokas und über ihre Tätigkeit in Ägypten und speziell in Oxyrhynchos zu handeln. A. H.

Hans Gehrig, Das Zunftwesen Konstantinopels im X. Jahrhundert. Hildebrands Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik 38 (1909) 577—596. Nachträglich sei noch auf diese wichtige Erläuterung des *ἐπαρχικὸν βιβλίον* hingewiesen, auf die übrigens Stoeckle in seinem bekannten Buch (vgl. B. Z. XXI 531 ff.) schon Bezug genommen hat. A. H.

Corrado Barbagallo, Lo stato e l'istruzione pubblica nell'impero Romano. Catania, Franc. Battiato 1911. 430 S. 8⁰. Der Verf. behandelt die Geschichte des öffentlichen Unterrichts im römischen Kaiserreiche von der Augusteïschen bis zur Justinianischen Zeit. Er beschränkt sich dabei auf die äußere Organisation, aber auch in dieser Beziehung bietet das Buch wenigstens für die byzantinische Zeit nichts Neues, die ganze reiche Spezialliteratur der letzten Jahre insbesondere über den gelehrten Unterricht im 4.—6. Jahrh. ist unberücksichtigt geblieben. Vgl. B. Z. XX 586 f. A. H.

C. Jireček, Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. Studien zur Kulturgeschichte des 13.—15. Jahrh. Erster Teil. Wien, A. Hölder 1912. VI, 84 S. 4⁰. (Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-hist. Klasse, Band LVI, Abh. II). — Die Abhandlung des Verf. der „Geschichte der Serben" (Band 1, Gotha 1911), welche zum Teil einen Kommentar zu den Berichten der byz. Historiker des 12.—15. Jahrh. über Serbien bietet, wird in drei Teilen erscheinen. Der erste Teil behandelt die inneren Verhältnisse unter Nemanja und seinen Nachfolgern (1171—1371). Kapitel 1 bespricht das Staatsrecht und die Staatsverwaltung, die Landeseinteilung, die Titel des Herrschers und seine Residenzen, die Würdenträger seines Hofes, bei denen frühzeitig byz. Titel gebräuchlich wurden (vor allem die des Protovestiars und des Logotheten), seine Beamten, die Kanzlei, das Gesandtschaftswesen und die Reichstage. Kapitel 2 betrifft die Bevölkerung, wobei auch die Griechen in den Städten Makedoniens besprochen werden, dann die altertümliche südslavische und albanesische Geschlechts- und Familienverfassung (zum Teil nach ungedrucktem archivalischem Material) und die Grundlagen des Grundbesitzes (Erbgüter und Soldgüter). Wenig bekannt ist der Adel (Kap. 3), besser die Kirche (Kap. 4), sowohl die serbische Nationalkirche als das lateinische Erzbistum von Antivari, mit ihren Bistümern und Klöstern. Kap. 5 schildert die Stadt- und Marktgemeinden, die romanischen Küstengemeinden, die ursprünglich byz. Städte (besonders Skopje) und die Märkte der Serben und Sachsen. Kap. 6 betrifft die freieren Hirten, die ziemlich gedrückten Bauern und die noch zahlreichen Sklaven. Das Heft schließt mit dem Kriegswesen und der Heeresverfassung (Kap. 7), mit Nachrichten über die Waffen, die Burgen römischen, byzantinischen und einheimischen Ursprungs, über die fremden Söldner usw.

Außer dem vorstehenden Referat hoffen wir bei Gelegenheit der Be-

sprechung der „Geschichte der Serben“ noch eine eingehendere Würdigung dieser ebenso gründlichen Untersuchung als anregenden Darstellung bringen zu können. P. Mc.

Franz Nopcsa, Haus und Hausrat im katholischen Nordalbanien. (Zur Kunde der Balkanhalbinsel. I. Reisen und Beobachtungen, herausgeg. von Carl Patsch. Heft 16). Sarajevo, Bosnisch-Herz. Institut für Balkanforschung 1912. 90 S. 8⁰. A. H.

Türken und Romäer. Zu diesem noch immer nicht genügend gewürdigten Kapitel der Kulturgeschichte sind seit dem allgemein orientierenden Aufsatze des Ref. (vgl. B. Z. XVIII 655) noch mehrere seitdem erschienene oder ältere, aber übersehene Schriften zu nennen, in denen mehr oder weniger ausführlich davon die Rede ist. — Aus älterer Zeit seien die schon von Reiske in seinem unerschöpflichen Kommentar zum Zeremonienbuche (De cer., ed. Bonn. Bd. 2) beobachteten byzantinischen Kulturentlehnungen der Türken erwähnt, von denen an folgenden Stellen die Rede ist: p. 73 unten zu p. 10, 7 (fremde Gesandte dürfen vor dem Großherrn nicht sitzen); p. 268 zu p. 230, 3 (Sitte des Ausziehens der eigenen Kleider und Anlegung der vom Fürsten gesandten Ehrenkleider); p. 440 zu p. 428, 3 (Übernahme der im Byzantinischen *τουβία* genannten Pluderhosen); p. 638 zu p. 565, 5 (Sitte, die zur Audienz Vorgelassenen unter den Armen gestützt hineinzuführen); p. 831 zu p. 711, 2 (Übersendung von Galakleidern); p. 833 zu p. 712, 22 (Übertragung der Basileopatorwürde an die orientalischen Höfe).

Ausführlich stellt V. Bérard, der als gründlicher Kenner des türkischen Balkans bekannt ist, die verhängnisvolle Durchdringung des jugendlichen Türkentums mit dem alternden Byzantinertum dar in seiner „Question d'Orient“, Paris 1908, p. 4. Nur ist es nicht richtig, wenn er, worauf auch M. Hartmann in der Orient. Litt.-Ztg. 12 (1909) Sp. 387 hinweist, diesen Prozeß, besonders in der Verwaltung, erst mit 1453 beginnen läßt, während er in Wirklichkeit schon hundert Jahre auf dem ja noch ganz byzantinischen Boden Kleinasiens dauerte. Es ist überhaupt das Verdienst M. Hartmanns, diese Beziehungen zwischen Türken und byzantinischen Griechen nachdrücklich betont zu haben, und zwar außer an der oben genannten Stelle noch an zwei anderen: einmal in seinem Nekrolog auf den einstigen Neogräzisten, späteren Turkologen Karl Foy (Mitt. Sem. or. Spr. 10 [1907], Abt. 2, S. 302), sodann in seinen „Unpolitischen Briefen aus der Türkei“, Leipzig 1910, S. 75. Hier schätzt er das Resultat des byzantinischen Einflusses auf die Türken auf 90%, das der Türken auf die Byzantiner auf 10%.

Wertvolle Ausführungen über den Kulturaustausch der beiden Völker im 13. und 14. Jahrh. enthält endlich der erste Band von Jorgas Geschichte des osmanischen Reiches, besonders in Buch I, Kap. 9, S. 125—146. Nur war es ihm als Nichtorientalisten und — so darf man hinzufügen — als Nichttürken unmöglich, die noch unveröffentlichten ältesten Quellen der türkischen Geschichte zu verwerten, eine Aufgabe, die Hartmann als das Hauptproblem der türkischen Geschichtsforschung bezeichnet, deren Durchführung aber bei dem nun erfolgten Zusammenbruch der europäischen Türkei wohl noch lange auf sich warten lassen wird. Jedenfalls läge die Ausführung dieser Aufgabe auch im dringenden Interesse der Byzantinistik, weil damit auf ihre hohe Bedeutung für die Orientalistik ein neues Licht fiele. K. D.

C. Religionsgeschichte. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Friedrich Pfister, Der Reliquienkult im Altertum. II. Halbband. Die Reliquien als Kultobjekt. Geschichte des Reliquienkultes. Gießen, Töpelmann 1912. XI, 401—688 S. 8⁰. 10 *M*. [Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten V. Bd. 2. Halbband.] Über den ersten Halbband dieses gründlichen und ungemein stoffreichen Werkes vgl. B. Z. XIX 201. Der zweite handelt über den Aufbewahrungsort der Reliquien (Heroon und Reliquiar), über die Lage des Grabes, über den den Gräbern gewidmeten Kult, über die Betätigung der Heroen und ihrer Reliquien, über Wesen, Entstehung und älteste Geschichte des Reliquienkultes, über seine Entwicklung bis zum Beginn der alexandrinischen, in dieser und in der römischen Zeit, endlich über den christlichen Reliquienkult. Der Anhang enthält eine Liste der Heroengräber (1. alphabetisch, 2. in geographischer Verteilung), das Register umfaßt 1. Götter, Heroen, Epitheta; 2. Lokalnamen; 3. Namen und Sachen; 4. Christliches. Für uns kommen besonders Kap. 7 § 30 und 31 (Heiligengrab und Reliquiar bei den Christen; Translation und Reliquienhandel in der antiken und christlichen Religion) und das Schlußkapitel über den christlichen Reliquienkult (das Problem; Wesen und Entstehung des christlichen Reliquienkultes; Heroen und Heilige) in Betracht. 'Der dem Kult zugrunde liegende Glaube, wie wir ihn in der antiken Welt fanden' (daß nämlich einige Menschen 'zu Lebzeiten mit besonderer Kraft erfüllt waren' und 'daß diese Kraft auch noch ihre Hinterlassenschaft erfüllt, in erster Linie die leiblichen Reliquien, dann aber auch alles, was mit den Verstorbenen in Berührung gekommen war') ist 'nicht erloschen' und 'auch von den Christen, auf ihre Heroen angewandt, nicht zurückgewiesen' worden. Er ist bereits für die älteste christliche Zeit bezeugt und führt im 4. Jahrh. zur vollen Entfaltung des Heiligenkultus. Der christliche Heilige, dessen Charakteristika Passivität, Verneinung des Willens zum Leben und Jenseitshoffnung sind, hat sich nicht 'ohne Übergang' an den antiken Heros, dem Aktivität, Bejahung des Willens zum Leben und Diesseitsfreude eignen, angeschlossen. Schon gegen Ende der antiken Welt hatte sich das Heroenideal zu wandeln begonnen (Heroisierung des Sophokles und verschiedener Philosophen) und auch die 'Gesamtbilanz der Weltanschauung' hat sich 'schon in vorchristlicher Zeit stark nach jener Richtung hin umgebildet, wo vor allem die Weltanschauung des Christentums einsetzte'. Das neue Buch von Delehaye hat Pfister nicht mehr verwerten können. Vgl. jetzt auch den reichhaltigen Artikel 'Heros' von Eitrem bei Pauly-Wissowa 8 (1912) 1111 ff. C. W.

J. Toutain, Les cultes païens dans l'empire romain. Iᵉʳᵉ partie: Les provinces latines. T. II, Les cultes orientaux. Paris, Leroux 1911. 269 S. 8⁰. Besprochen von **Fr. Cumont**, Revue de l'histoire des religions 66 (1912) 125—129. C. W.

A. Dieterich, Eine Mithrasliturgie. 2. Aufl. (vgl. B. Z. XIX 573). Ablehnend besprochen von **Frank Granger**, The Classical Review 26 (1912) 190—193. C. W.

P. Carolidis, Anubis. Hermes. Michael. Ein Beitrag zur Geschichte des religiös-philosophischen Synkretismus im griech. Orient. Straßburg, C. F. Schmidt 1913. 21 S. 8⁰. C. publiziert aus einer Privatsammlung in Nikomedien ein Medaillon, auf dem eine hundsköpfige Gestalt mit der Umschrift *Γαβριὴλ ὁ ἔνδοξος Μιχαὴλ λαμπαδοῦχε βοήθει* steht; auf der Rückseite sieht man den Tierkreis und in seiner Mitte eine in der Rechten

eine Weltkugel haltende weibliche Person. C. erinnert daran, daß in der griechischen kirchlichen Malerei der hl. Christophoros nicht selten hundsköpfig dargestellt wurde. Dann geht er mit ausgebreiteter Gelehrsamkeit den Beziehungen dieses Heiligen zu Anubis oder Hermanubis und anderen mit derselben Eigenschaft auftretenden asiatischen Gottheiten nach, wie er sie in seinem Vortrag „Über den christlich armenischen Fastennamen Arziwur und die mit ihm verbundenen alten orientalischen und griechischen Mythen in christlichen Legenden" auf dem Internationalen Historiker-Kongreß in Berlin 1908 dargelegt hatte. A. H.

F. J. Dölger, Sphragis (vgl. B. Z. XXI 634). Besprochen von **L. Deubner**, Berliner Phil. Woch. 1912, 1718—1721. P. Mc.

Paul Lejay, L'ascension à travers les cieux dans Eusèbe de Césarée (Hist. eccl. X 4, 15). Revue de philologie 36 (1912) 201 f. Nachtrag zu dem Aufsatz von P. Collomp ebenda S. 196—201. Der von Eusebios in seiner Rede bei der Einweihung der Basilika in Tyros gebrauchte Ausdruck, 'der Engel des großen Rates habe seine Freunde *δόξης ἐπέκεινα παρὰ πᾶσιν, οὐκ ἀνθρώποις μόνον, ἀλλ' ἤδη καὶ δυνάμεσιν οὐρανίοις*' etc. geführt, geht auf die nämliche bei der Aufnahme in die Isismysterien übliche Zeremonie zurück, auf die sich Apuleius met. 11, 23 mit den Worten 'per omnia vectus elementa' bezieht. C. W.

Gustav Krüger, Handbuch der Kirchengeschichte. Band I, Zweiter Teil: Das Mittelalter, bearbeitet von **Gerhard Ficker** und **Heinrich Hermelink**. Tübingen, Mohr (Siebeck) 1912. XI, 278 S. lex. 8⁰. *M* 5. — Wird zusammen mit dem ersten Teil (vgl. B. Z. XXI 333) besprochen. P. Mc.

Claude Delaval Cobham, The Patriarchs of Constantinople. With introductions by **Adrian Fortescue** and **H. T. F. Duckworth**. Cambridge, University Press 1911. 106 S. 12⁰. 2/6 sh. — Der Vf. will nach seiner eigenen Erklärung keine quellenkritische Arbeit liefern, sondern nur eine Art Index zu Gedeons *Πατριαρχικοὶ πίνακες*, und ein solcher ist in der Tat sehr willkommen und praktisch. Cobham gibt die Liste der Patriarchen in alphabetischer Reihenfolge mit Angabe der Regierungszeit und der Art des Abgangs (von den 328 Patriarchen sind nur 137 im Amt eines natürlichen Todes gestorben); daß die Liste einmal englisch und noch einmal griechisch gegeben wird, ist etwas reichlich viel. Ein chronologisches Verzeichnis der Patriarchen mit knappen Angaben und ein Verzeichnis der heilig gesprochenen Patriarchen vervollständigen das Repertorium. Die beiden „introductions", die mehr als die Hälfte des Büchleins füllen, sind ansprechende und wohlfundierte Skizzen von Fortescue über die äußere Geschichte und Weltstellung des Patriarchats, von Duckworth über seine innere Geschichte, seine Organisation und hierarchische Stellung und sein Verhältnis zur weltlichen Regierung; S. 58 ff. über den Titel *οἰκουμενικός*. In beiden Darstellungen tritt klar zu tage, daß unter der Turkokratia die große Zeit des Patriarchats war; erst die moderne Entwicklung der Nationalstaaten am Balkan hat ihm Abbruch getan. Und wenn Fortescue seine Geschichte mit dem Hinweis auf die bedeutende Persönlichkeit Joakeims III schließt und dem inzwischen (1912) Verstorbenen *Εἰς πολλὰ ἔτη* zuruft, so drängt sich der Gedanke an die jüngsten Ereignisse auf, die für den Balkan das Ende des Mittelalters, aber auch für den ökumenischen Patriarchat wohl das Ende der mittelalterlichen Großmachtstellung bedeuten

— Vgl. die Anzeige von **W. Miller**, English historical Review 27 (1912) 184 f. P. Mc.

Eduard Schwartz, Kaiser Constantin und die christliche Kirche. Fünf Vorträge. Leipzig-Berlin, Teubner 1913. VII, 171 S. 8⁰. 3 ℳ, geb. 3,60. — Wird besprochen. P. Mc.

A. P. Lebedev †, Konstantin der Große, der erste christliche Kaiser (Константинъ великій, первый христіанскій императоръ). Christianskoje Čtenie, t. CCXXXVII, T. II, S. 674—697; t. CCXXXVIII, T. I, S. 821—844. V. untersucht und stützt die Nachrichten von Eusebios und macht auf Grund derselben einen Versuch zu beweisen, daß Konstantin seit seiner Bekehrung zum Christentum ein überzeugter und orthodoxer Christ war. P. J.

Joh. B. Aufhauser, Konstantins Kreuzesvision in ausgewählten Texten. Bonn, Marcus und Weber 1912. 26 S. 8⁰. 0,60 ℳ. [Kleine Texte Nr. 108.] Wir finden in dem im Hinblick auf das Konstantinsjubiläum doppelt willkommenen Heftchen zusammengestellt: 1) den Bericht des Lactanz in De mortibus persecutorum; 2) die einschlägigen Kapitel aus Eusebios' Kirchengeschichte (letzte Fassung) mit der lateinischen Übersetzung Rufins, der von G. Breitschaft neu ins Deutsche übertragenen syrischen Übersetzung und den Varianten des Armeniers; 3) die betreffenden Kapitel aus Eusebios' Vita Constantini; 4) die *Ὀπτασία Κωνσταντίνου τοῦ Μεγάλου βασιλέως* nach dem cod. Vat. 2048 s. XI mit den Varianten des Athous Laura Γ 87 s. XI, des Textes bei Gretser-Nestle und (als Nachtrag S. 21) des Escurial Υ-II-9 saec. XI; 5) die Bearbeitung der Legende bei Jacobus de Voragine nach cod. lat. Monac. 13029 vom J. 1282 mit den Varianten einiger anderer Münchener Hss und der Ausgabe von Graesse (S. 24, 14 lies 'suique oblitus'; Z. 17 'set' statt 'et'); 6) die Inschrift des Konstantinsbogens. C. W.

F. Grossi Gondi S. I., La battaglia di Constantino M. a 'Saxa rubra'. La Civiltà cattolica Anno 63 (1912) vol. 4, 385—403. Jubiläumsartikel. C. W.

Erich Seeberg, Die Synode von Antiochien im Jahre 324/25. Ein Beitrag zur Geschichte des Konzils von Nicäa. [Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, herausg. von N. Bonwetsch und R. Seeberg, 16. Stück]. Berlin, Trowitzsch 1913. VII, 224 S. 8⁰. 8,60 ℳ. — Wird besprochen werden. P. Mc.

D. Lebedev, Die Synode von Antiocheia i. J. 324 (vgl. B. Z. XXI 636) besprochen von **N. Bonwetsch**, Theologisches Literaturblatt 33 (1912) Nr. 17 Sp. 396 f. C. W.

Gustave Bardy, Sur un synode de l'Illyricum (375). Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 2 (1912) 259—274. Die bloß von Theodoret hist. eccl. IV 7, 6 ff. erwähnte Synode der illyrischen Bischöfe in Sachen der makedonianischen Häresie (von der Mehrzahl der neueren Kirchenhistoriker nach Tillemonts Vorgang in das Jahr 375 gesetzt) ist wahrscheinlich niemals abgehalten worden. Was Theodoret darüber zu berichten weiß, stammt aus den von ihm mitgeteilten Urkunden (Brief der Kaiser Valentinian, Valens und Gratian an die Bischöfe von Asien, Phrygien, Karophrygien und Pacatiana nebst einem Symbol, Synodalschreiben der illyrischen Bischöfe an die Kirchen und Bischöfe von Asien usw.), die ihrerseits 'n'ont en elles mêmes aucune garantie d'authenticité'. C. W.

Joseph Wittig, Die Friedenspolitik des Papstes Damasus I. Breslau, Aderholz 1912. XXVI, 241 S. 8⁰. [Kirchengeschichtl. Abhandl. herausgeg. von Sdralek, Bd. 10.] 'Der Friedensschluß mit der meletianischen Partei und die damit zusammenhängende Entkräftung des Arianismus ist der größte Erfolg der damasianischen Friedenspolitik geblieben.' Er bedeutet einen 'Sieg der kirchlichen Milde und Weitherzigkeit über den Rigorismus, der zwar nie ausgestorben ist, der aber im dritten und vierten Jahrhundert besonders heftig um den Thron in der Kirche rang'. In der Einleitung wird über das Friedenswerk des Papstes Liberius und des hl. Athanasios, im 1. Abschnitt über die ersten Verhandlungen des Papstes Damasus mit den meletianischen Bischöfen des Orients, im 2. über die Gegenbewegung der abendländischen 'Akribesteroi' (der Ausdruck stammt vom hl. Basileios epist. 138), im 3. über die Gegenbewegung des hl. Hieronymus, im 4. über die Verständigung zwischen dem Papste Damasus und der meletianischen Partei, im 5. über die Gegenbewegung der oberitalienischen Bischöfe und der Luciferianer gehandelt. Das Studium des Buches, das einen wichtigen Beitrag zur Geschichte der kirchlichen Beziehungen zwischen Morgen- und Abendland (auch zur Charakteristik des hl. Basileios) liefert, wird durch vollständige (deutsche) Wiedergabe der einschlägigen Quellenurkunden und durch eine chronologische Übersicht (S. XVII ff.) erleichtert. C. W.

Archimandrit **Anatolios**, Der Hl. Flavianos, Erzbischof von Konstantinopel, Confessor (Св. Флавіанъ, архіепископъ Константинопольскій, исповѣдникъ). Trudy der geistl. Akademie von Kiev 1912, Aprilheft S. 477—492, Maiheft S. 40—64. Außer kleineren Zusätzen zu der Biographie des Flavianos auf Grund von neueren Quellen, wie der Briefe des Theodoret und der Appellation an Papst Leo, will der V. auch einige chronologische Fragen entscheiden: er setzt die Thronbesteigung des Patriarchen ins Ende des Jahres 446 oder an den Anfang von 447, den Tod ins Ende des Jahres 449. P. J.

René Massigli, Primat de Carthage et métropolitain de Byzacène. Un conflit dans l'église africaine au VIe siècle. Mélanges Cagnat (Paris, Leroux 1912) 427—440. Aus Erlassen und Novellen Justinians und Justins II deckt Massigli einen Streit um den Primat in der afrikanischen Kirche auf, über den die afrikanischen Qellen selber schweigen: die Aspirationen der mit gewissen Privilegien ausgestatteten Metropole Carthago, eine faktische Suprematie über die Schwestermetropolen Numidien, Byzacene und Tripolis zu erlangen, wurden nach der Eroberung Afrikas und der Restauration der orthodoxen Kirche i. J. 535 von seiten des Kaisers durch die Novelle 37 (ed. Zachariae I S. 207 ff.) unterstützt, offenbar im Interesse der Zentralisation der neuen Provinz. Diese Politik hat Fiasko gemacht gegenüber dem alten Partikularitätsgeist der afrikanischen Kirchen und im besonderen gegenüber dem Widerstand von Byzacene; die Einzelheiten des Kampfes sind uns verborgen, aber die allgemeine Linie der Entwicklung tritt klar zutage aus den Konstitutionen a. 541 und 542 (Corpus Juris Civilis III 796 f. und 797) und der Novelle 131 a. 545 (ed. Zachariae II S. 268); den Schlußstein bildet das Privileg Justins für Byzacene a. 568 (ed. Zachariae, Jus gr.-rom. III 9—10), dessen vollkommene Unabhängigkeit auch späterhin aus der Korrespondenz Gregors d. Gr. erhellt. Die Interpretation der genannten kaiserlichen Erlasse, die Massigli erstmalig in einen pragmatischen Zusammenhang gebracht hat, ist vollkommen einleuchtend. P. Mc.

Monumenta Germaniae historica. Epistolarum tomi VI partis alterius fasc. I. Karolini aevi IV. Ed. **Ernestus Perels.** Berlin, Weidmann 1912, 257—690 S. gr. 4⁰. 19 *M*. Die erste brauchbare Edition der Briefe des Papstes Nicolaus I (858—867); Epist. 82—102 behandeln die griechischen Beziehungen. C. W.

August Heisenberg, Griechisch-orthodoxe und römisch-katholische Kirche. Die Grenzboten 1912, S. 341—356. Ich suche in dem Aufsatz auf die letzten Ursachen des Schismas hinzuweisen, den Gegensatz zwischen der Staatskirche, wie sie sich im Laufe der Jahrhunderte in Byzanz herausgebildet hat, und der internationalen universalen Kirche von Rom. Dabei wird ausführlicher über die Perioden des Bildersturmes und der Unionsversuche gehandelt. A. H.

Henri Lammens S. I., Fāṭima et les filles de Mahomet. [Scripta pontifici instituti biblici]. Rom, Bretschneider 1912. VIII, 170 S. lex. 8⁰. Ich weise hin auf die Ausführungen S. 74 über die Verehrung byzantinischer Bilder bei den Arabern und die Duldung des Kreuzes auf den ersten arabischen Urkunden nach der Eroberung Ägyptens. A. H.

Carl Güterbock, Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik. Berlin, Guttentag 1912. 72 S. 8⁰. 1,50 *M*. — Wird besprochen. Vgl. einstweilen die Besprechung von **Ign. Goldziher**, Theologische Literaturzeitung 1913, 143. P. Mc.

Tryphon E. Evangelidès, L'Évêché de Skiathos. Échos d'Orient 15 (1912) 506—509. Ergänzungen zu dem Aufsatz von Pargoire, Échos 6 (1903) 386 ff. C. W.

Dem. Chr. Doukakes, *Κατάλογος μητροπολιτῶν Χριστιανουπόλεως. Ἐκκλησ. Φάρος* 4 (1909) 366—373. Bistum und seit 1284 Metropolis in der Eparchie Triphylia (Messenien). P. Mc.

Fritz Zimmermann, Koptisches Christentum und altägyptische Religion. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Christentums in Ägypten. Theologische Quartalschrift 94 (1912) 592—604. Die Meinung Leipoldts, 'das koptische Christentum sei nichts anderes als eine Fortsetzung der altägyptischen Frömmigkeit', ist in dieser Allgemeinheit unrichtig. Man kann aber zugeben, daß 'in den illegitimen, vom Christentum perhorreszierten Gebräuchen der frühchristlichen Niltalbewohner und in den Äußerungen ihres christlichen Volksglaubens Elemente des altägyptischen heidnischen Aberglaubens weiterleben' und daß 'bei andern Kulturelementen die Form heidnischen Charakter aufweist'. C. W.

Günther Roeder, Die christliche Zeit Nubiens und des Sudans (6.—16. Jahrh. n. Chr.). Zeitschrift für Kirchengeschichte 33 (1912) 364—398. Vgl. besonders die Zeittafel S. 367 ff., in der die datierten Ereignisse, bei denen Personen- und Ortsnamen bekannt sind, zusammengefaßt werden. Als Quellen kommen byzantinische und besonders arabische Schriftsteller, griechische Inschriften in nubischen Tempeln usw., auch einige Hss in der Landessprache in Betracht. C. W.

R. Janin, Origines chrétiennes de la Géorgie. Échos d'Orient 15 (1912) 289—299. Das Verdienst, das ganze Land mit seinem Herrscher (Mirian) zum Christentum bekehrt zu haben, gebührt der hl. Nino. Die entscheidenden Vorgänge dürften sich 320—330 abgespielt haben. C. W.

Cyrille Kavalevsky, A propos d'un bullaire Maronite. Échos

d'Orient 15 (1912) 462—473. Zeigt, daß die Publikation von Anaissi (B. Z. XXI 638) hinsichtlich der Quellenausnützung und der Wiedergabe der Texte sehr mangelhaft ist. C. W.

Pedro Batiffol, La Iglesia primitiva y el Catolicismo. Obra traducida de la quinta edición francesa por Lic. **Felipe Robles Dégano.** Freiburg i. B., Herder 1912. XX, 308 S. 8⁰. 5,20 *M*. C. W.

⟨**M. J. Gedeon**⟩, *Χρονογραφία τῆς ἐν Ἄθῳ μονῆς τῶν Ἰβήρων.* Konstantinopel *ἐκ τοῦ Πατριαρχικοῦ τυπογραφείου* 1906 *καὶ* 1912 [S. A. aus *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 1906 und 1912]. 96 S. 12⁰. 2 fr. — Während der zweite Teil Materialien zur Geschichte des Nikolajklosters in Moskau bringt, das Car Alexej Michailovič i. J. 1651 dem Athoskloster Iberon als Metochion verliehen hat, enthält der erste, 1906 erschienene Teil (S. 1—32 und Nachtrag S. 85—90) *Χρονικὰ σημειώματα*, d. h. Regesten des Athosklosters v. J. 984 bis auf unsere Tage. Die Übersicht über die Geschichte des wichtigen Klosters ist sehr willkommen, die Daten aus byzantinischer Zeit beruhen freilich auf bereits registrierten Urkunden; daß Gedeon die Urkunden selbst eingesehen habe, ist nirgends ersichtlich. P. Mc.

F. W. Hasluck, The first English traveller's account of Athos. The Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 103—131. Im Jahre 1677 besuchte John Covel, der später Lehrer am Christ's College in Cambridge war, auf der Reise von Konstantinopel nach England den heiligen Berg. H. veröffentlicht hier zum ersten Male den Reisebericht Covels, der eine Fülle von wertvollen Nachrichten über das Leben der Mönche und die Einrichtungen der Klöster enthält. A. H.

C. A. Garufi, I capitoli della confraternita di Santa Maria di Naupactos (1048, 1060—1068) conservati nella R. Cappella Palatina di Palermo. Bullettino dell' Istituto Storico Italiano 31 (1910) 73—97. Eine griechische Prachturkunde der Cappella Palatina überliefert die Statuten einer 1048 gegründeten und dem Dienste eines Muttergottesbildes gewidmeten Bruderschaft mit Vorschriften über die allmonatliche Prozession mit dem heiligen Bilde, über Totenfeiern usw. Garufi erzählt ausführlich von den älteren Publikationen durch italienische Gelehrte, die sich mehr oder weniger um die unmögliche Aufgabe bemüht haben, die Urkunde mit Palermo in Verbindung zu setzen; sie gehört einfach nach Griechenland. Daß neben dem Patriarchen im Gebet der Metropolit von Theben erwähnt wird, weist sie in diese Diözese, und die weitere Erwähnung des *ἡγουμένου τῶν Στειρίου κῦρ Θεοδώρου τοῦ Λεονάρδου* scheint mir in dieselbe Gegend zu weisen, da damit wohl Hosios Lukas in Stiris gemeint ist (nicht wie Garufi meint, ein kpolitanisches Kloster). Dagegen bleibt noch festzustellen die Michael-Kirche *ἐν τῇ τῶν Ναυπακτιτησσῶν μονῇ κατὰ τὴν τοῦ Γυρίου γειτονίαν*, in der das Marienbild aufgestellt ist; im besonderen ist die Beziehung auf Naupaktos dunkel. Auch sachlich steht diese Urkunde einer aus Geistlichen und Laien zusammengesetzten *ἀδελφότης* vorläufig ganz isoliert da; ich verweise auf die ähnliche Bruderschaft des Maria Romaia-Bildes (v. Dobschütz, B. Z. XII 211 f.). Die Statuten sind nicht in erster Fassung erhalten, aber in einer authentischen Neuausfertigung, die ausdrücklich wegen der drohenden *ἀφάντωσις* der ersteren hergestellt wurde, und zwar, wie Garufi schließt, etwa 1060—68. Zu dieser Datierung scheint mir, wie das schöne Faksimile zeigt, die sehr bemerkens-

werte langstielige Kanzleischrift zu passen; am Kopf der Urkunde zeigt eine Miniatur das Bild einer aufrechtstehenden Theotokos mit erhobenen Händen, ohne Christuskind; wertvoll ist die lange Namenreihe der unterschreibenden Mitglieder. Die Wiedergabe des Textes scheint eine sehr sorgfältige zu sein; die Varianten der früheren Ausgaben hätten freilich wegbleiben können. P. Mc.

D Chronologie. Vermischtes.

L. Bréhier, Histoire byzantine. Publications des années 1910—1912. Revue historique 111 (1912) 318—339. Der umfassende Literaturbericht (vgl. zuletzt B. Z. XX 339) bringt auch eingehende kritische Referate, die wir an ihrem Ort verzeichnet haben. P. Mc.

6. Geographie. Topographie. Ethnographie.

Otto Kern, Nordgriechische Skizzen. Berlin, Weidmann 1912. 128 S. 8°. 3 ℳ. Das hübsche Bändchen vereinigt vier, an meist recht entlegenen Stellen gedruckte Skizzen mit einer neuen „Olymp und Helikon"; es sind Erinnerungen des Epigraphikers an seine Reisen in den Jahren 1890, 1892 und 1899 und führen in die nordgriechischen, vor allem die thessalischen Landschaften, die von Reisenden verhältnismäßig wenig besucht und erforscht worden sind. Aus der lebendigen Schilderung der modernen sozialen und wirtschaftlichen und auch der touristischen Verhältnisse und aus der begeisterten Hingabe an die antiken Reminiszenzen erhebt sich der Sinn eines echten Historikers zu umfassenden Betrachtungen: er sieht die Geschichte Griechenlands, wie sie sich in der „Landschaft Thessalien" spiegelt, er sieht wichtige Phasen der Religionsgeschichte sich abspielen auf dem „Olymp und Helikon", und wenn sein Blick von dem verlassenen Kabirenheiligtum und Wallfahrtsort auf „Samothrake" hinüberschweift nach dem neuen Pilgerziel auf der Chalkidike, so ist das zugleich eine Überleitung zu dem uns speziell interessierenden Artikel „Bei den Mönchen auf dem Athos" (S. 101—128; erstmalig erschienen in der Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge von Rudolf Virchow N. F. No. 293, 1898). Was Kern mit dem Auge des klassischen Philologen und Religionshistorikers am Athos beobachtet hat, ist ganz besonderer Beachtung wert: in den altertümlichen Zeremonien des Kultus, z. B. der eindrucksvollen *δεῖξις τῶν ἱερῶν*, vor allem in dem feierlich-geheimnisvollen Nachtgottesdienst mit seinen Lichteffekten findet er die deutlichsten Anklänge an die eleusinischen Mysterien; Mittel und Wirkungen, also gerade das spezifisch Kultische, zeigen die überraschendste Analogie. An den Historikern der christlichen Religion ist es, die gewiesene Spur aufzunehmen, und Kern hat wohl recht mit der Vermutung, daß die allerdings nur unter Strapazen mitzumachenden Weihnachtsriten am Athos besonders interessante Reste des Mysterienzeremoniells offenbaren dürften, das ja auch schon die Geburt eines göttlichen Knaben kannte und feierte. P. Mc.

F. W. Hasluck, Depopulation in the Aegean islands and the turkish conquest. The Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 151—181. Für sprachliche wie ethnologische Untersuchungen auf den Inseln des Ägäischen Meeres ist die Frage nach der allmählichen Verschiebung der Bevölkerung von hoher Bedeutung (vgl. K. Dieterich, Sprache und Volksüberlieferungen der südlichen Sporaden S. 13 ff. und P. Kretschmer, Glotta 1 [1909] 365). Daher wird man mit Dank die neuen Nachrichten entgegennehmen, die

H. hier aus zwei Inselbeschreibungen von 1587 (resp. 1590 und 1591) und 1638 über die Siedelungsverhältnisse auf den ägäischen Inseln vorlegt. A. H.

J. A. Buchon, Voyage dans l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades en 1841. Avec une notice biographique et bibliographique par **J. Longnon.** Paris 1911. Vgl. die Besprechung von **W. Miller**, English Historical Review 27 (1912) 774—775. P. Mc.

C. F. Lehmann-Haupt, Armenien einst und jetzt. Reisen und Forschungen. 1. Bd. Vom Kaukasus zum Tigris und nach Tigranokerta. Berlin, Behr 1910. XII, 544 S. Das Werk verfolgt nach der Besprechung von **Streck**, ZDMG 66 (1912) 300—313 vorwiegend archäologisch-historische Zwecke und muß daher auch hier notiert werden. Besonders interessiert uns die Berichtigung der irrtümlichen Angabe des Verf., daß die Felsenburg von Hassān-Kēf (*Κίφας*) am oberen Tigris identisch sei mit dem *φρούριον τῆς λήϑης* (Prokop, BP I 5, 12). Dieses, mit seinem wahren Namen Giligerda, der allein von Theophyl. Simok. 3, 5 überliefert ist, liegt vielmehr auf persischem Boden und ist bereits von dem Engländer H. Rawlinson in dem heutigen Gilgerd wiedererkannt worden (Journal of Roy. Geogr. Soc. 1839, p. 84). Diese Feststellung ist wichtig, weil Ritter, Erdkunde 9, 168 f. die Identität von Gilgird mit Giligerda nicht erkannt hatte. K. D.

K. Dieterich, Byzantinische Quellen zur Länder- und Völkerkunde (vgl. B. Z. XXI 338), angezeigt v. **E. Darkó**, Egyet. Philol. Közlöny XXXVI 544—546. R. V.

Kleopas M. Koikylides und **Jo. Phokylides**, *Ἀρχαῖα Λατινικὰ Ἑλληνικὰ Ῥωσσικὰ καὶ Γαλλικά τινα ὁδοιπορικὰ ἢ προσκυνητάρια τῆς Ἁγίας γῆς, συλλεγέντα καὶ μεταφρασϑέντα.* Jerusalem, *τύποις Ἰ. Κ. τοῦ Π. Τάφου* 1912. 611 S. 8⁰. — Wir bitten um Zusendung; vgl. die Anzeige von **Chrys. A. Papadopoulos**, *Ἐκκλ. Φάρος* 10 (1912) 268—271. P. Mc.

Ritter Grünembergs Pilgerfahrt ins Heilige Land 1486. Herausgegeben und übersetzt von **Joh. Goldfriedrich** und **Walter Fränzel.** Mit 24 Nachbildungen der Handzeichnungen Grünembergs. [Voigtländers Quellenbücher, Band 18.] Leipzig, Voigtländer o. J. 140 S. 1,20 *M.* — In diesem Reisebericht, herausgegeben zum ersten Male aus einer Hs der Herzogl. Bibliothek zu Gotha, interessiert uns besonders der Abschnitt über Ragusa, Korfu, Kreta, Rhodos und Cypern (S. 37—62), sowie die Schilderung der verschiedenen christlichen Sekten, der Griechen, der Suriani, der Jakobiten, Nestorianer, Armenier und Georgier (Jorgiter) (S. 102—110). Konstantinopel selbst hat der Pilger nicht berührt. Hingewiesen sei noch auf die Abbildungen einer griechischen Messe (S. 48), von Lesina (S. 56/57), Rhodos (S. 72/73) und der Grabeskirche in Jerusalem (S. 95). K. D.

Albrecht Wirth, Ursprung der Albaner. Orientalisches Archiv 3 (1912) 10—12. A. H.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

O. Wulff, Ein Gang durch die Geschichte der altchristlichen Kunst mit ihren neuen Pfadfindern. Zur Kritik und Ergänzung der Forschungen J. Strzygowskis und L. v. Sybels. Repertorium f. Kunstwiss. 35 (1912) 193—240. Wie im ersten Abschnitte dieser Arbeit (B. Z. XXI 341) die Katakombenmalerei im wesentlichen mit Alexandria, so wird in dem vor-

liegenden, vor allem der Plastik gewidmeten Abschnitte diese mit Antiochia in Verbindung gebracht. Dabei hat Wulff, der sich ja gerade in diesem Abschnitte in erster Linie mit meinen Arbeiten auseinandersetzt, die Hauptfrage dieses Gebietes, die nach der dekorativen Wunderwelt des Ostens mit Mschatta im Vordergrunde, nicht mit einem Worte gestreift. Dadurch bleibt seine Untersuchung farblos. Er benennt dieses 2. Kapitel „Die Fortbildung der altchristlichen Kunst im Syrisch-palästinensischen und in den übrigen Kunstkreisen des Ostens". Wie kann man da nur den alten, den christlichen und klassischen Archäologen verzeihlichen Fehler begehen und die dekorative Plastik völlig beiseite lassen! Wulff bleibt ganz im Rahmen der figürlichen Darstellung.

Er untersucht zunächst den Umschwung von der symbolischen zur erzählenden Auffassung des Gegenständlichen und macht gleich hierfür Antiochia verantwortlich, vor allem dessen starken judenchristlichen Einschlag. Der Zyklus von S. Pietro e Marcellino bildet den Ausgangspunkt. Es folgen die Sarkophage, die er sämtlich, die römischen sowohl wie die gallischen, vom Osten angeregt sein läßt. Ich vermisse öfter die genaue Kenntnis des Aufsatzes über den Sidamara-Typus im Journal of hell. studies von 1907. Die einzonigen, zweizonigen und die Säulensarkophage erfahren eine getrennte Untersuchung. Bei letzteren wäre zur Bestätigung seiner Ansichten gerade noch mein Amida zurechtgekommen. Interessante Detailfragen führen immer wieder auf die Betonung von Antiochia. Die ikonographisch gewonnenen Resultate werden stilkritisch zu stützen gesucht.

Es folgen die Denkmäler der Kleinkunst, die im allgemeinen auch wieder konform meinen Aufstellungen eingeordnet werden. Wie man die Münchener Himmelfahrtstafel (vgl. B. Z. XV 424f.) und die abendländisch, nach kleinasiatischen Vorbildern geschaffenen Londoner Passionstäfelchen (vgl. B. Z. XIV 363) nach Palästina weisen kann, verstehe ich nicht. Ich vermisse da öfter die Kenntnis dieser Literaturberichte. Zur Berliner Pyxis wird nächstens eine interessante Parallele aus Ägypten zu veröffentlichen sein. Bezüglich der Barberini-Tafel im Louvre muß ich auch hier wieder darauf hinweisen, daß ich sie nicht in Konstantinische Zeit datiere, sondern in ihr lediglich eine Konstantinische Schöpfung typisch festgehalten sehe. Ich möchte Wulff danken für die Anerkennung meiner koptischen Arbeiten, die meisten verstehen die ganze koptische Frage nicht (vgl. zuletzt das Österr. Jahrbuch für Altertumskunde VI, 1912, Sp. 5[a]). Nach einem kurzen Blick auf die „jüngere Bastardkunst" Alexandrias schließt Wulff mit einem Blick auf Byzanz; ich kann da nicht immer beistimmen. Doch fehlt zu einer Auseinandersetzung die Hereinziehung der dekorativen Plastik. Wulff verspricht noch einen kürzeren Artikel über die nachkonstantinische Malerei. Seine Zusammenfassung wird allseitig mit Dank begrüßt werden. J. S.

H. Achelis, Altchristliche Kunst. 2. Heidnische und christliche Kunst. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 13 (1912) 212—246. Vgl. B. Z. XXI 341. 'Die älteste christliche Kunst ist Antike — gewiß! —, aber mit Auslassung der heidnischen Elemente. Was die Christen aus religiösen Gründen verwerfen mußten, war ungeheuer viel, was sie aufnehmen konnten, sehr wenig.' C. W.

Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin (vgl. B. Z. XXI 643) besprochen von **E. Darkó**, Történeti Szemle 1 (1912) 253—264. R. V.

O. M. Dalton, Byzantine art and archaeology (vgl. B. Z. XXI 548) besprochen von **L. Bréhier**, Revue historique 111 (1912) 335 f. P. Mc.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

J. E. Quibell, Excavations at Saqqara (1908/9, 1909/10). The monastery of Apa Jeremias. The coptic inscriptions edited by Sir Herbert Thomson. Service des antiquités de l'Égypte, Le Caire 1912. Damit ist der dritte Band über die von Quibell ausgeführten Ausgrabungen von Saqqara erschienen. Auf Grund des reichen vorgeführten Materials kann nun die kunsthistorische Bearbeitung einsetzen. Der Ort ist nicht minder wichtig als das Apollonkloster von Bawit. J. S.

Somers Clarke, Christian Antiquities in the Nile valley. A contribution towards the study of the ancient churches. Oxford, Clarendon Press 1912. 234 S. 4^{0} mit 42 Textill. und 56 Tafeln. Der Titel deckt sich nicht ganz mit dem Inhalt. Nach einer kurzen historischen Einleitung, die schon überrascht, weil sie sich in der Hauptsache auf Nubien richtet, geht Somers Clarke ein auf die Baukonstruktion im allgemeinen und erörtert dann in einzelnen Abschnitten die Denkmäler und zwar 1. von Soba bis Halfa, 2. von Halfa bis Philä und 3. von Philä (Assuan) bis el Madyne (Antinoe). Alles was nördlich von diesem Gebiet liegt, also die Klöster und Kirchen des Fajum mit den in gleicher Höhe liegenden Nilgebieten, dann der Kreis Memphis (Sakara)-Kairo, endlich das ganze Delta fehlen. Wie kann man dann also dem Buche den allgemeinen Titel „Christliche Altertümer des Niltales" geben, überdies, wo doch nur die Architektur behandelt wird? Ähnlich seltsam ist auch die Tatsache, daß S. C. kein Wort über die Vorgeschichte dieses Buches sagt. Er bietet darin freilich jahrelange eigene Studien den Nil entlang. Aber es hat doch eine Zeit gegeben, in der seine Arbeit ein integrierender Bestandteil einer großen offiziellen Publikation des Comité de Conservation werden sollte, an der wir zu dritt arbeiteten: S. C. selbst, Herz-Pascha und ich. Es sind zehn und mehr Jahre über der Sache vergangen. Hätten meine Mitarbeiter, die dauernd bei Ägypten blieben, die Fühlungnahme aufrecht erhalten, dann hätten wir heute ein monumentales Werk. Die äußerliche Organisation der Arbeit durchzuführen war Sache des Comité; das aber hat in dieser Aufgabe vollständig versagt, es ist daher nicht zu verwundern, daß S. C. schließlich seine eigenen Wege ging. S. C. hätte ein Wort über das Vorgehen des Comité sagen sollen. In seiner liebenswürdigen Art bietet er einfach, was ihm zu bieten möglich ist. This book does not pretend to be an exhaustive catalogue. It is, in fact, no more than a first essay. Was hätten wir mit vereinten Kräften durchsetzen können!

S. C. klärt zuerst auf, warum er, entgegen der Entwicklungsrichtung, von Süd nach Nord vorgeht; die Bauten seien im Süden nicht so oft verändert worden. Ob sie auch bis in die Frühzeit des Christentums zurückgehen? S. C. macht sich über Datierungsfragen keine Gedanken. Er beschreibt einen Bau nach dem andern bis herunter nach Assuan und stellt dann nur fest, es gäbe in der Hauptsache im Sudan und in Nubien zwei Typen, Basiliken und Kuppelbauten. Für erstere lasse sich eine Idealbauform herausschälen, tonnengewölbt mit Emporen auf Pfeilern, das Ganze außen als ein prismatischer Baukrystall wirkend. Erst von Assuan an setzen reichere Bauformen ein. Da ist gleich das Simeonskloster. Seine Kirche lasse sich in gewissem Sinne zusammen-

stellen mit denen der beiden Klöster von Sohag, aber ein fester Typus lasse sich da ebenso wenig wie für die Klosteranlage selbst feststellen. Schriftquellen sollen nachhelfen. Somers Clarke stellt dann fest, was zur Einrichtung einer koptischen Kirche gehört. Es folgt die Beschreibung der einzelnen Bauten von Assuan nördlich. Sie sind zeitlich und der Bauform nach so verschieden, oft auch Agglomerationen aus allerhand Bauperioden, daß fürs erste die Beschreibung allein genügen muß. S. C. bietet das überaus reiche Material durchaus anschaulich, der Eindruck des Ganzen entspricht vorzüglich dem tatsächlich Vorhandenen. Unbegreiflich ist nur, daß er die wertvolle altchristliche Kirche von Dendera lediglich mit ein paar Worten abmacht, gerade da wäre eine erschöpfende Darstellung im höchsten Maße erwünscht gewesen. Den Glanzpunkt bilden natürlich die beiden Klöster bei Sohag, das weiße und das rote Kloster. S. C. bietet weitaus genauere Aufnahmen, als seinerzeit de Bock. Mit Antinoe und dem Deir Abu Hennis schließt die Vorführung. Ein Nachwort macht zunächst aufmerksam auf den guten Willen des Comité für die Erhaltung der arabischen Altertümer und den Standpunkt des Service des Antiquités, das die méchants coptes über dem Altägyptischen vernachlässige und in Theben Ungeheuerlichkeiten nach dieser Richtung leistete (unscientific barbarism). S. C. geht dann auf einige Detailfragen ein und schließt mit einem Entwurf für die Erforschung der christlichen Kunst im Sudan. Das Ende des Bandes bringt eine ausführliche Liste der koptischen Kirchen und Klöster Ägyptens und ein Register. Wir möchten wünschen, daß sich nun bald auch das Comité seiner dem Ref. gegenüber übernommenen Verpflichtung erinnerte und die seiner amtlichen Stellung in Ägypten entsprechenden Publikationen brächte. J. S.

Th. Macridy, Antiquités de Notion II. Jahreshefte des Österr. Arch. Instituts 15 (1912) 36—67. Bei den Grabungen im Jahre 1907 wurde u. a. eine byzantinische Kirche gefunden von basilikalem Grundriß mit Apsis und zwei Konchen; die Reste der Ornamente weisen in das 6. Jahrh. A. H.

Sebastian Merkle, Das Wüstenheiligtum des hl. Menas. Hochland 10 (1912/13) H. 1, 19—31. Anziehende Schilderung auf Grund der Entdeckungen Kaufmanns. C. W.

Walter Seaf, The Scamander valley. I (to be continued). The Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 266—283. A. H.

Cornelius Gurlitt, Die islamitischen Bauten von Isnik (Nicaea). Orientalisches Archiv 3 (1912) 49—60. Auch von byzantinischen Denkmälern teilt G. gelegentlich einiges Interessante mit, u. a. über die Koimesiskirche und die Hagia Sophia. A. H.

Alexander van Millingen, Byzantine churches in Constantinople. Their history and architecture by A. van M., assisted by Ramsay Traquair, W. S. George and A. E. Henderson. London, Macmillan and Co. 1912. XXIX, 352 S. gr. 8^0 mit 116 plans and illustrations und 92 plates. 31,6 sh. — Wird besprochen. P. Mc.

The church of Saint Eirene at Constantinople by **Walter S. George**. With an historical notice by **Alex. van Millingen** and an appendix on the monument of Porphyrios by **A. M. Woodward** and **A. J. B. Wace**. Oxford, University Press 1912. XIV, 87 S. und 29 plates 2^0. £ 2, 2 sh. — Auf Veranlassung des rührigen Byzantine Research and Publication Fund ist endlich, nachdem die politischen Verhältnisse es gestatteten, eine

gründliche Untersuchung der Eirenekirche im J. 1910 vorgenommen worden. Das glänzende Resultat liegt in diesem prächtig ausgestatteten Bande vor, im wesentlichen das Werk von W. S. George. Unter Verzicht auf alle kunstgeschichtlichen Erörterungen werden einfach die Tatsachen festgestellt, fachmännisch genau, nach einer Skizze des Aufbaus im allgemeinen, das Atrium beschrieben, der Narthex, das Mittelschiff, die Seitenschiffe und Galerien, die Gewölbekonstruktionen; Mosaikschmuck ist nur über dem Bema erhalten, ein mächtiges Kreuz auf Goldgrund und mehrere Inschriften, und im Narthex. An die Beschreibung schließt sich eine gründliche Untersuchung der Baumaterialien. Ein anderes Kapitel berichtet über die bisherigen Untersuchungen — eine Kleinigkeit ist zu notieren: der verdiente Verfasser der „Altchristlichen Kirchen" hieß Hübsch, nicht Heubsch — um weiter zur Rekonstruktion der ursprünglichen Gestalt der Kirche überzugehen. Als Einleitung ist ein Kapitel von A. van Millingen über die Geschichte von H. Eirene vorausgeschickt, das im wesentlichen sich mit dem entsprechenden Abschnitt in M.'s oben notiertem Buch Byzantine churches in Constantinople deckt; als Anhang haben Woodward und Wace eine Beschreibung des Porphyrios-Denkmals gegeben, das im Vorhof der Kirche seinen Platz hat, und auf den unbyzantinischen Stilcharakter hingewiesen (vgl. u. S. 300 f.). A. H.

J. Keil und **A. von Premerstein**, Vorläufiger Bericht über eine Probegrabung in Elis. Jahreshefte des Österreichischen Archäolog. Instituts in Wien 14 (1911) Beiblatt Sp. 97—116. Bei den im Jahre 1910 unternommenen Grabungen in Elis wurden u. a. eine unedierte Grabinschrift und zahlreiche Münzen aus byzantinischer Zeit gefunden. A. H.

Giuseppe Gerola, Galla Placidia e il così detto suo mausoleo in Ravenna (SA aus den Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per la Romagna 4. ser. vol. II). Bologna 1912, 52 S. Gerola untersucht neuerdings die Überlieferung, die als Mausoleum der Galla Placidia jene kleine kreuzförmige Kapelle bezeichnet, die hinter S. Vitale liegt und durch ihren Mosaikenschmuck berühmt ist. Er geht der lokalen Überlieferung nach und stellt mit Bezug auf Agnellus fest, daß auch dieser schon vom Hörensagen erzähle und diese Tatsache eigentlich entscheidend sei, weil ihm im Falle der Richtigkeit noch glaubwürdige Quellen zur Verfügung gestanden hätten. Gerola kommt, um es kurz zu sagen, zu dem Schluß, daß die Tradition, die das Grab der Kaiserin in Rom, Ravenna und Mailand bezeugt, wohl nur für den ersten Ort glaubwürdig sei. Die ravennatische Kapelle, durch das Apsismosaik mit Laurentius in Beziehung gesetzt, werde dadurch in ihrer Bedeutung nicht herabgedrückt, sondern gewinne vielmehr als eine private Schöpfung, die durch den Vergleich mit den Neon-Mosaiken ihre bisherige Datierung behalte, an Wert, weil sie die Leistungsfähigkeit der rav. Kunst in neuem Lichte zeige. J. S.

P. Orsi, Siberene-S. Severina. Bollettino d'arte 6 (1912) 181—192. 217—230. 263—284. Siberine, das heutige S. Severina in Kalabrien, wird zuerst bei Stephanos von Byzanz erwähnt, im byzantinischen Mittelalter war es Metropolis. O. gibt einen sehr hübschen Überblick über die Geschichte der Stadt unter byzantinischer und normannischer Herrschaft und behandelt ausführlich die Denkmäler. Aus byzantinischer Zeit ist das bemerkenswerteste das Baptisterium, ein Oktogon auf Säulen mit Umgang, das O. dem 8./9. Jahrh. zuweisen möchte, außerdem die alte Kathedrale, eine Basilika mit Kuppel, deren Gründungsinschrift das Jahr 1035/6 nennt. O. teilt daraus die Grab-

schrift eines Staurakios mit, die ich nach der beigegebenen Photographie etwas anders lese: Z. 4 *Ἀνδρέου καὶ τῆς ἁγίας*, Z. 5/6 *Σευιρηνης*, *μνισθητι*, Z. 7 ff. *Σταυρακίου βασιληκοῦ σπαθαροκαν(διδάτου) τοῦ καὶ συνδραμόντ(ος) ἐν ταύτῃ τῇ ἁγίᾳ τοῦ θεοῦ ἐκκλησίᾳ*, ('der zu den Kosten des Kirchenbaus beigetragen hat'). Im Anhang teilt O. ein Kapitell aus Cerenzia Vecchia (*Ἀκερέντια*) mit. A. H.

Hébrard-Zeiller, Spalato, Le Palais de Dioclétien. Relevés et et restaurations par Ernest Hébrard, Texte par Jacques Zeiller, Préface de Charles Diehl, Appendice de Gustave Jéquier. Paris, Ch. Massin 1912. VIII, 234 S. fol. mit XVII Tafeln und 236 Abb. im Text. Dieser stattliche Band ist nun im Laufe weniger Jahre die zweite Monographie, die über den Palast des Diokletian erscheint, ganz abgesehen von den Werken über Dalmatien wie Kowalczyk, die den Palast ebenfalls ausführlich behandeln. Es ist seltsam genug, daß seit der Monographie von Adam, 1764, erst jetzt das Interesse für dieses entwicklungsgeschichtlich ganz einzig wertvolle Denkmal zu umfassenden Neuaufnahmen führt. Der Gesichtskreis der klassischen Archäologie, in deren Domäne das Bauwerk bisher gehörte, war eben zu einseitig auf das Reingriechische eingestellt, als daß Spalato zu seiner verdienten Geltung hätte kommen können. Auch jetzt noch hat es das Archäologische Institut fertig gebracht, die 1910 erschienene Monographie einem Architekten allein, Niemann, anzuvertrauen, so daß in dieser vom österreichischen Staate mit großen Kosten zustande gebrachten Publikation nicht nur jede kunsthistorische Verwertung des Materials fehlt, sondern auch die Möglichkeit stilkritischer Untersuchungen ausgeschlossen ist, weil wir lediglich Zeichnungen von der Hand Niemanns vorgesetzt bekommen. In diese Lücke springt nun das französische Werk ein.

Es ist für Österreich eine recht angenehme Überraschung, daß während sich Niemann mit der Feststellung des état actuel ohne die entsprechende kunsthistorische Vorbildung für eine solche Arbeit abmühte, die beiden Autoren des vorliegenden Werkes die große Entdeckung machten, die Diehl nun als ihr Eigentum gleich im Vorwort betont: das Orientalische in Architektur und Dekoration von Spalato. «C'est cela qui donne au palais de Spalato — et M. Zeiller l'a montré dans une délicate étude — sa véritable importance dans l'histoire de l'art». Das Vorbild Antiochias, die syrischen Elemente, und die Tatsache, daß Spalato das erste erhaltene Denkmal d'un art renouvelé sei, das alles haben die Herren nach dem Vorwort zuerst erkannt. Sie kennen zwar meine Arbeit über „Spalato, ein Markstein der Kunstgeschichte" ganz genau; Diehl schweigt sie nur an der entscheidenden Stelle tot. Im übrigen wird es die Byzantinisten interessieren, daß er eine gemeinsame Arbeit mit Tourneau über die Kirchen von Salonik und von Thiers und Ebersolt über die Kirchen von Kpel verspricht.

Die Herren Hébrard und Zeiller teilen sich so in die Arbeit, daß der Architekt Hébrard die eigentliche Arbeit im Felde lieferte, also alle Aufnahmen und Ausgrabungen in sechs längeren Campagnen in Spalato besorgte, ebenso alle photographischen Aufnahmen und Rekonstruktionsversuche, während Zeiller, Professor an der Universität Freiburg (Schweiz), den ganzen Text verfaßt hat. Die geschichtlichen Kapitel und die Bibliographie sind ganz sein Eigentum. Die Mitteilungen über die beigesteuerten Mittel lesen wir mit Dank für die Förderer.

Die Aufnahmen Hébrards bieten in außerordentlicher Fülle und Güte das, was wir bei Niemann vergebens suchen. Er bringt neben seinen eigenen gra-

phischen Studien, die bis ins kleinste Detail gehen, Photographien in solcher Masse, daß fürs erste nichts zu wünschen übrig bleibt, alles mit der Sauberkeit ausgeführt, die den französischen Architekten eigen ist. Besonderes Gewicht hat H. auf die Rekonstruktion der eigentlichen kaiserlichen Wohnräume gelegt, wobei er von den erhaltenen Souterrainräumen ausgeht. Zeiller hat sich bemüht, seiner Aufgabe ähnlich gerecht zu werden. Doch ist er nicht Kunsthistoriker, und man empfindet immer wieder die Unsicherheit in seinem Urteil. Das tritt besonders hervor in dem Abschnitte, der die Stellung des Palastes in der Kunstgeschichte behandelt. Im allgemeinen ist das Resultat das gleiche, wie ich es seinerzeit festzustellen versuchte, im einzelnen aber sind seine Belege anfechtbar. So insbesondere, wo es sich um Datierungsfragen einzelner zum Vergleich herangezogener Details aus Jerusalem handelt. Doch will ich darauf hier nicht eingehen, weil ja in der Hauptsache Übereinstimmung herrscht. Mit den beiden Werken von Niemann und Hébrard-Zeiller sind nun unsere Forschungen wenigstens bezüglich eines für die christliche Kunst entscheidend wichtigen Denkmals durch Aufnahmen, die das genaueste Detailstudium ermöglichen, sichergestellt. Welcher weite Weg liegt vor uns, bevor wir die bedeutendsten Denkmäler unseres Interessenkreises in ähnlichen Publikationen in Händen haben werden! J. S.

Bericht über die Jahresversamlung des Österreichischen Archäolog. Institutes 1911. Jahreshefte des Österr. Arch. Inst. 14 (1911) Beiblatt Sp. 77—96. Dem Bericht zufolge wurden im Frühjahr 1911 in Salona in der Basilika des hl. Anastasius Grabungen vorgenommen, die ein ältestes vordiokletianisches Kultgebäude mit Apsis erkennen ließen, das in Konstantinischer Zeit durch eine Basilika mit Baptisterium, zu Beginn des 5. Jahrhs. durch einen fünfschiffigen Langbau ersetzt wurde. „Gegen Mitte des 6. Jahrhs. wurde unmittelbar neben dieser Basilika zum Teil auf den Trümmern des erwähnten vorkonstantinischen Kultbaues und der darauf folgenden ersten Basilika ein großer Marmorbau, die Kreuzschiffbasilika, errichtet, deren mit reichem Mosaik geschmückter Fußboden wiedergefunden wurde. Die ganze Doppelanlage fiel mit der Zerstörung Salonas durch die Avaren im ersten Viertel des 7. Jahrhs. der Vernichtung anheim“ (vgl. B. Z. XXI 349). A. H.

A. Gnirs, Forschungen in Istrien. Jahreshefte des Österr. Archäol. Instituts 14 (1911) Beiblatt Sp. 155—196. Es wurden u. a. in Pola Reste eines frühchristlichen Sarkophags (ähnlich Garrucci, Stor. dell' arte crist. IV tav. 303) gefunden, 1911 auch auf der Hafeninsel S. Caterina der Grundriß einer kleinen Kirche nach dem Typus der antiken Memorialkirchen festgestellt. A. H.

Rud. Egger, St. Peter im Holz (Teurnia). Jahreshefte des Österr. Archäol. Instituts 15 (1912) Beiblatt Sp. 17—36. Bei den weiteren Grabungen in der Umgebung der Kirche (vgl. B. Z. XXI 349) wurde festgestellt, daß dort keine zugehörigen Gebäude wie Taufkapelle, Wohnhäuser usw. gestanden haben. A. H.

Luca Jelić, Die kroatischen Denkmäler aus dem Gebiete von Nin aus der Zeit der nationalen kroatischen Regenten, Bd. I. Die Hofkapelle des hl. Kreuzes in Nin. Schriften d. südslavischen Ak. d. Wiss. 19 (Agram 1911) 32 S. 4^0 mit 22 Tf. Das alte Nona (Nin) bei Zara ist oft Gegenstand kunstwissenschaftlicher Forschungen gewesen, vor allem hat J. selbst sich zur Lebensaufgabe gemacht, den Ort zu erforschen. In den letzten Jahren konnten

Ausgrabungen veranstaltet werden, deren Publikation Jelić mit dem vorliegenden Bande in kroatischer Sprache beginnt. Er teilt zunächst das geographisch und historisch Wissenswerte über den Ort mit und geht dann auf die kleine Kreuzkirche ein, in der neben alten Mauerzügen auch ein Grab u. a. mit einem Silberring freigelegt wurde. Unseren Kreis interessieren besonders die architektonischen Fragen. Die ca. 9 m große Kirche hat Kreuzform und scheint ein Grabbau zu sein. Das Interessante ist die Bildung der Kuppel, die kegelförmig zuläuft und auf „sphärischen Nischen" ruht. Jelić weist eine ganze Reihe von Parallelen nach und bringt sie gegen Gurlitt, der sie für byz. hielt, zusammen mit persischen Vorbildern, wie ich sie „Amida" nachgewiesen habe. Ihr Auftreten sei in Dalmatien älter als im byz. Kreise. Eine ähnliche Bauform tritt in der in Dalmatien heimischen „Bunja" der Hirten auf. Infolge dieser Beobachtungen ist Jelić nun endlich auch bereit, die „longobardischen" Ornamente der Kreuzkapelle nicht mehr wie früher aus Italien oder gar Rom herzuleiten, sondern führt auch sie auf vorderasiatischen Ursprung zurück. Als Erbauer nimmt J. einen Kopisten vom Ende des 8. Jahrh. an, der ein altchristlich-iranisches Vorbild vor Augen hatte (Doklea etwa). Auf den dalmatinischen Inseln habe im 4.—6. Jahrh. eine solche vorderasiatische Kunst bestanden, die später Einfluß auf den Kontinent gewonnen habe. Folgt eine Polemik gegen Rivoira, Monneret und Frey. Es geschehen Zeichen und Wunder! Vermittler des iranischen Einflusses sind Jelić die Alanen, mit denen er die Kroaten in Verbindung bringt. J. S.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Victor Schultze, *ΙΧΘΥΣ*. Vortrag, gehalten auf dem 3. Intern. Archäologenkongreß in Rom, 10. Okt. 1912. Greifswald, Bruncken & Co. 1912. 20 S. 8⁰. Betont energisch die Ansicht, daß die Kürzung das Primäre und aus ihr erst das Fischsymbol herausgewachsen sei. A. H.

A. Boudinhon, Sur l'histoire du signe de la croix. Revue du Clergé français 72 (1912) 20—28. Übersetzung eines englischen Aufsatzes von Thurston im Month, Dez. 1911. Das 'große' d. h. über den ganzen Körper gemachte Kreuzzeichen war im Orient seit dem 8. Jahrh. verbreitet. Erster Beleg in der georgischen Biographie der hl. Nino. C. W.

Theodor Dombart, Das Doppelkreuz. Die christliche Kunst 8 (1911/2) 199—204. Handelt über den Ursprung des doppelten Kreuzes, des sog. Patriarchenkreuzes, das bis ins 2. Jahrh. zurückgeht, aber erst seit dem 9. Jahrh. häufiger vorkommt; unter den von D. gebrachten Beispielen sind einige byzantinische Stücke. A. H.

Bela Lazar, Die beiden Wurzeln der Kruzifixdarstellung [Zur Kunstgeschichte des Auslandes, Heft 99]. Straßburg, Heitz 1912. 41 S. gr. 8 mit 8 Abb. auf 3 Tafeln. Das Buch teilt sich im Grunde in zwei Teile, von denen der erste eine prinzipielle Auseinandersetzung über die beiden Richtungen des zur Darstellung drängenden Kunstwollens bringt, worüber ich ausführlicher in den Monatsheften für Kunstwissenschaft berichte. Hier sei nur der zweite, der Hauptteil genauer durchgesprochen. Lazar stellt zwei Arten von Künstlern fest, die bei jedem Volke und zu jeder Zeit nebeneinander vorkommen, den Künstler mit abstrakter Phantasie, der von einer ihn beherrschenden Idee ausgeht, und den Künstler mit konkreter Phantasie, den ein Natureindruck leitet. Diese beiden Richtungen beständen nebeneinander

auch bei der Ausbildung der ältesten Kruzifixdarstellung. Die realistische Auffassung hat man längst erkannt, nicht so die abstrakte. Es ist ein Verdienst Lazars aus dem genauen Studium der Arbeiten unseres Kreises zu Schlußfolgerungen von anregender Tragweite gelangt zu sein. Er kennt aus meiner alexandrinischen Weltchronik die Bedeutung der Oranten für Ägypten, findet Christus in dieser Stellung auf den ältesten Kreuzigungsdarstellungen: den Ampullen von Monza, der Sabinatür, einem Karneol und einem tatsächlich auf Ägypten weisenden Amulett und schließt daraus auf konstantinische ev. vorkonstantinische Kreuzigungsbilder monumentaler Art, die sehr früh auch schon Eingang fänden in die genannten Gegenstände der Kleinkunst. Es sei die alexandrinische Schule, die diesen Christus orans geschaffen habe, den mit dem Kreuzestode Gott gewordenen Geist, die Quelle ihres Glaubens. Diese Schöpfung der abstrakten Phantasie bringt Christus bärtig, langhaarig, bald im Colobium, bald mit Lendenschurz. Daneben setzt die zweite naturalistische Richtung ein, deren Hauptzeuge die syrische Bibel von 586 ist. Auch für sie sind ältere monumentale Denkmäler die Voraussetzung. Eulalios, der die Apostelkirche in Kpel mosaiziert, und die Malereien der Sergioskirche in Gaza wären Belege dafür. Neben der Rabulas-Miniatur kämen als kunstgewerbliche Zeugen noch die Silberschüssel aus Perm und die Londoner Passionstäfelchen in Betracht, letztere nach kleinasiatischem Vorbild schon im Abendland entstanden.

Wir müssen Lazar danken dafür, daß er eine bisher rein ikonographisch behandelte Frage auf systematischen Boden gestellt hat. Sein Arbeitsfeld war bisher wesentlich die moderne Kunst, er trat an die unseren Kreis bewegenden Fragen mit der Art zu denken heran, die ihm geläufig ist, und so kamen Anregungen in Fülle heraus. Ob man nun gerade bei der konkreten und abstrakten Auffassung stehen bleiben darf, ist die Frage. Darüber in den Monatsheften. J. S.

F. Adama van Scheltema, Über die Entwicklung der Abendmahlsdarstellung von der byzantinischen Mosaikkunst bis zur niederländischen Malerei des 17. Jahrhunderts. Diss. München 1911. 65 S. 8⁰. In der Einleitung finden sich einige gute Gedanken über den dekorativen Charakter der byzantinischen Mosaiken, im übrigen beruhen die betreffenden Ausführungen auf den Arbeiten von Dobbert. A. H.

Ludwig von Sybel, Die Magier aus Morgenland. Mitteil. des Kais. Deutsch. Archäol. Instituts. Röm. Abteil. 29 (1912) 311—329. Ausgehend von den kürzlich erschienenen Arbeiten von Bieńkowski (vgl. B. Z. XXI 355) und Fornari (vgl. B. Z. XXI 648) weist v. S. auf ein anderes antikes Vorbild (oder eine Parallele?) des christlichen Typus hin, die Huldigung der von einer Victoria geleiteten Barbaren auf der Elfenbeintafel Barberini im Louvre. Im Anschluß daran wird eine ausführliche Widerlegung der von Kehrer (vgl. B. Z. XVIII 665ff.) aufgestellten Klassifizierung der Denkmäler versucht. Insbesondere lehnt Vf. es ab den südgallischen Typus für orientalisch zu halten, betont dagegen sehr stark die Zugehörigkeit der römischen Kunst der Kaiserzeit zum Kreise des Hellenismus. A. H.

Erich Becker, Die Fluchtszene des Jonassarkophages. Nicht Petri Befreiung, sondern Lots Rettung. Römische Quartalschrift 26 (1912) 165—180. Deutet in ausführlicher Entgegnung gegen de Waal (vgl. B. Z. XXI 654) die Fluchtszene des Jonassarkophags auf Lots Rettung, hält

aber bei den vulgären Bedrängnisszenen an der Deutung auf Petri Verleugnung gegen de Waal und Marruchi fest. A. H.

Nikos Bees, Zur Darstellung der Trimorphion. Römische Quartalschrift 26 (1912) 97 f. Zu der von Prinz Johann Georg von Sachsen (vgl. B. Z. XX 609 f.) mitgeteilten Deesis, in deren Mittelpunkt die gesamte Trinität steht, weist B. eine Parallele aus dem 16./17. Jahrh. nach, die in der Kapelle *Στὸ καναλλάκι* nahe bei den Meteoraklöstern aufbewahrt wird. P. Mc.

Nikos A. Bees, Zum Thema der Darstellung des zweiköpfigen Adlers bei den Byzantinern. Repertorium für Kunstwissenschaft 35 (1912) 321—330. Lampros hat wahrscheinlich gemacht, daß der kaiserliche Doppeladler erst im Reich von Nikaia aufkam (vgl. B. Z. XIX 688 f.). Die Beispiele, die Bees hier für ein höheres Alter und gegen Lampros vorzubringen meint, schwinden bei näherem Zusehen gar sehr zusammen und scheinen mir gerade für Lampros' Hypothese zu sprechen: einige bisher als Nachahmung russischer Vorbilder geltende Denkmäler in Paros und Tenos müssen außer Diskussion bleiben, so lange jegliche näheren Angaben darüber fehlen; dagegen mag ein Stoff aus Vich, auf den sich Bees beruft, sicher vornikänisch sein (ob aber so ohne weiteres byzantinisch?), und auch die Erklärung der *ἀετοὶ διπλοί* auf Stoffen (*βλαττία* in einem Brebion a. 1142) als Doppeladler ist durchaus plausibel. Aber Bees hätte noch viele andere, nicht nur Doppeladler, sondern überhaupt Doppeltiere auf alten Stoffen finden können; es wäre ihm dann wohl zu Bewußtsein gekommen, daß die Doppelung auf Stoffen überhaupt keine heraldische, sondern eine rein textile Bedeutung hat, durch Umklappen des Musters entstanden. So bleibt schließlich als einziger einwandfreier Beleg die Bleibulle eines *στρατηγὸς Ἑλλάδος*, welches Amt nach 1204 und während der Lateinerherrschaft allerdings schwer denkbar ist. Aber Bees übersieht den Kern der Frage: das Problem geht um den kaiserlichen Doppeladler; Vorstufen im außerkaiserlichen Gebrauch sind nur natürlich und auch von Lampros angenommen; für die ikonographische Genesis möchte ich meinerseits nachdrücklich auf die erwähnte Eigentümlichkeit der Textilien hinweisen. Das historisch Entscheidende ist die in Nikäa plötzlich einsetzende und in der Folgezeit nach einigen Rückschlägen sich durchsetzende Verwendung auf offiziellen Denkmälern byzantinischer Kaiser. Bees selber häuft durch sehr willkommene Nachträge zu Lampros die Belege für den Doppeladler seit dem 13. Jahrh., und ich wundere mich, daß er sich vor dieser Fülle der Beispiele der natürlichen Erklärung verschließen kann. Vgl. auch Berchem-Strzygowski, Amida S. 346 u. 366 f. P. Mc.

W. de Grüneisen, La perspective. Esquisse de son évolution des origines jusqu'à la Renaissance. Mélanges d'archéologie et d'histoire 31 (1911) 393—434 mit 25 Abb. Der Verfasser will in aller Kürze über die Entwicklung der Perspektive orientieren, wie sie aus dem Ägyptischen durch den Hellenismus nach dem Mittelalter gegangen und endlich in der Renaissance neue Wege gefunden hat. G. sucht vor allem das von Wulff und Schmit in Angriff genommene Problem der verkehrten Perspektive zu lösen. Er sieht darin die Folge der alten Art, die Figuren des Vordergrundes flächenhaft, die dahinter in fliegender Perspektive, wie in der Luft hängend, zu geben. — In einem zweiten Teil wird für den Unterschied der byzantinischen und italienischen Kunst des 14. Jahrh. geltend gemacht, daß Byzanz immer noch an der

alten primitiven Perspektive festhielt, während die Renaissance die Einheit von Vordergrund und Tiefe anzustreben begann. J. S.

F. W. Hasluck, Genoese heraldry and inscriptions at Amastra. The Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 132—144. — Heraldry of the Rhodian Knights, formerly in Smyrna Castle, ebenda 145—150. A. H.

D. Architektur.

Thomas Graham Jackson, Byzantine and romanesque architecture. Cambridge, University Press 1913. 2 Bände: XX, 274 S. + 285 S. gr. 8° mit 165 Tafeln und 148 Textabb. £ 2,2 sh. — Wird besprochen. P. Mc.

Ugo Monneret de Villard, Inedita byzantina. Il Monitore tecnico (Milano) 1912, N. 22, S. 1—14 d. SA. mit 17 Abbildungen. Mitteilung architektonischer Beobachtungen auf einer griechischen Reise. Es handelt sich ausschließlich um Gewölbebauten. Zunächst H. Soter in Galaxidi, eine breite Längstonne mit höher darüber weggeführter Quertonne: Typus vieler kretischer Kirchen. Dann Skripou, das nun endlich einmal jemand nach meiner ersten Schrittmessung (B. Z. III 4 ff.) im Grundriß genau aufgenommen hat. Diese Kreuzkuppel von 874, noch mehr eine Kuppelbasilika, gibt gut Anlaß, die Weiterentwicklung des Typus auf griechischem Boden zu verfolgen (ich möchte bei dieser Gelegenheit bemerken, daß die vollendete Form schon im 6. Jahrh. in Mesopotamien nachweisbar ist). H. Theodoros in Athen, H. Johannes in Koroni, H. Jason und Sosipater in Corfu, das Katholikon zu Gastouni (Elis, ca. 1075), H. Strategos in Boularioi (Lakonien) zeigen den Übergang durch Ersatz der Mauer an der Eingangsseite durch Säulen. Dann wird auch die Schiffmauer an der Apsisseite aufgelassen und zuerst durch einen Pfeiler (H. Soter in Amphissa), dann durch die Säule ersetzt: H. Soter Asomaton, Kapnikarea u. a. in Athen usw. Das sind ja alles bekannte Sachen, sie gewinnen nur durch die klare, genetische Abfolge, die der Autor vornimmt, nicht unwesentlich an Wirkung, so daß sich neue Gedankenfolgen daran knüpfen lassen. M. de V. hat nur eines weggelassen: er sagt nicht, welchen Eindruck diese geschlossen auftretenden Gewölbebauten, die ja offensichtlich auf ältere Entwicklungsansätze zurückgehen, als wir sie im Westen kennen, auf ihn, den Italiener gemacht haben. J. S.

O. Marucchi, L'antica basilica di S. Crisogono in Trastevere recentemente scoperta sotto la chiesa attuale. Nuovo bulletino di archeol. crist. 17 (1911) 5—21. Unter dem Boden der heutigen Kirche wurde eine altchristliche Basilika mit Fresken etwa aus der ersten Hälfte des 8. Jahrhs. aufgedeckt. A. H.

J. Rosintal, Pendentifs, Trompen und Stalaktiten. Beiträge zur Kenntnis der islamischen Architektur. Leipzig, Hinrichs 1912. VI, 86 S. 8° mit 83 Abb. 7 *M*. Das Heft hat auch für den Byzantinisten Interesse, weil R. von den byz. Voraussetzungen ausgeht und u. a. auch die Frage der Trompe in den Klosterkirchen von Daphni und Hosios Loukas hereinzieht. Er unterscheidet byz. und persische Trompen und versteht unter ersteren die Exedren, mittels deren das Quadrat schon im Grundriß ins Achteck übergeleitet wird. Den Ursprung des byz. Pendentifs sucht er in Syrien. Allerhand Versuche waren vorausgegangen, so die Plattenabdeckung und Vorkragung, bis, zuerst in Gerasa nachweisbar, das Keilsteinpendentif einsetzt. Ich sehe hier ab von den türkischen Vermittlungsformen. Die Voraussetzung der byz. Trompe sei

die persische, obwohl diese mit Kegel- oder Kugelschnitten nichts zu tun habe. Diese Entscheidung auf Grund einer unbefangenen, genauen Untersuchung hat erhöhten Wert, weil die von Herzfeld leichthin gegen mein „Amida" in diesem Punkt vorgebrachten Einwürfe manchen Uneingeweihten verwirrt haben könnten.
J. S.

Ernst Gerland, Burgenkunde. Deutsche Literaturzeitung 33 (1912) Nr. 42, Sp. 2629—2634. In einer Besprechung des Werkes von Bodo Ebhardt, Die Burgen und Burgenreste Italiens, Berlin 1909 ff. lenkt Vf. mit Nachdruck die Aufmerksamkeit auf die Burgbauten der Byzantiner sowohl in Italien wie in Griechenland, die bis jetzt in auffallender Weise von der Forschung vernachlässigt worden sind. Ich möchte im Anschluß daran insbesondere an die riesigen Ruinen im Peloponnes, in Korinth, Glarentza und vor allem in Mistra erinnern. Hoffentlich wird der Gedanke einer Eisenbahn von Tripolitza nach Sparta bald verwirklicht, dann wird Mistra mit seinen wundervollen und im ganzen prachtvoll erhaltenen Resten fränkisch-byzantinischer Architektur bald ebenso eifrig besucht und auch durchforscht sein wie die Ruinen von Pompeji. Millet's Textband über Mistra, der hoffentlich bald erscheint, wird hier die stärksten Anregungen geben. A. H.

E. Plastik.

J. Gottwald, Autour de la colonne de Marcien. Oriens 1 (Constantinople, Otto Keil 1912) Nos. 9—10, S. 136—138. Anschauliche, durch Bilder unterstützte Beschreibung der auf dem Brandfeld von 1908 einsam ragenden Säule, die nun jedem Besucher zugänglich, aber leider auch jeder Beschädigung preisgegeben ist. — Mit Interesse betrachten wir die uns vorliegende Nummer der französisch-deutschen, von Dr. Max Rudolf Kaufmann redigierten Zeitschrift *Oriens*, die in der Art unserer illustrierten Journale ausgestattet, durch archäologische und belletristische Artikel das historische Interesse im Publikum der Türkei zu wecken und zu pflegen sucht. P. Mc.

Louis Bréhier, A propos d'un bas-relief byzantin d'Athènes. Xénia, Hommage int. à l'université nat. de Grèce 1912, S. 161—166 mit einer (verkehrt gedruckten) Abbildung. Das Relief, das ich zuerst auf dem Archäologenkongreß in Athen besprach und „Amida" 371 veröffentlichte, ist nun vielfach Gegenstand der Behandlung. Dabei sollte nicht B. Z. XXI 357 übersehen werden. B. charakterisiert es nochmals als typisch persisch im Motiv, abhängig von Textilmustern und als Hauptvertreter einer seit dem 9. Jahrh. in Byzanz blühenden Profankunst. J. S.

Wladimir de Grüneisen, Un chapiteau et une imposte provenants d'une ville morte. Étude sur l'origine et l'époque des chapiteaux-corbeille. Oriens christianus N. S. 2 (1912) 281—316. Ausgehend von einigen Kapitellen in Tusculum behandelt de G. das gesamte Problem der Zusammenhänge altchristlicher und byzantinischer Skulptur und tritt aufs neue in der Frage nach dem Anteil des Orients nachdrücklich für den überragenden Einfluß von Ägypten ein. A. H.

Albert S. Cook, The date of the Ruthwell and Bewcastle crosses. Transactions of the Connecticut Academy of arts and sciences 17 (1912) 213—361 mit 35 Tafeln. Separat New Haven, Yale University Press 1912. — In den ikonographischen Untersuchungen (S. 258 ff.) über Johannes den Täufer,

Verkündigung und Heimsuchung, Flucht nach Ägypten, Salbung der Füße des Herrn und Kreuzigung streift der Vf. auch die byzantinische Ikonographie. A. H.

F. Malerei.

Julius Kurth, Die Mosaiken von Ravenna. Mit 40 Tafeln, darunter 4 farbigen. Zweite Auflage. München, R. Piper 1912. VIII, 292 S. 4⁰. 12 *M*. Wird besprochen. J. S.

A. de Waal, Konstantinische Gemälde in der lateranensischen Basilika. Römische Quartalschrift 26 (1912) 94—96. Aus den Mitteilungen der päpstlichen Legaten auf dem nikänischen Konzil von 787 ist zu entnehmen, daß in der Tat bereits Konstantin die Basilika auf dem Lateran mit einem biblischen Bilderzyklus ausstatten ließ, wenn auch die von den Gesandten gegebene Deutung zweier Szenen falsch war. A. H.

G. de Jerphanion, Les églises de Cappadoce. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1912, S. 320—326. Im Jahre 1911 hat de J. eine zweite Reise nach Kappadokien unternommen, um die im Jahre 1907 gewonnenen Resultate zu ergänzen. Über die Entdeckungen von Grégoire, Michel und Rott hinaus fand er eine Reihe von neuen Fresken, vor allem ist es ihm gelungen gute Photographien herzustellen. Er legt hier der Akademie einen gedrängten Reisebericht vor, der große Hoffnungen erweckt. P. Mc.

G. Millet, Remarques sur l'iconographie des peintures cappadociennes. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1912, S. 326—334. Millet weist die französische Akademie mit beredten Worten auf die Bedeutung der von de Jerphanion (vgl. die vorstehende Notiz) aufgedeckten Wandmalereien in Kappadokien hin. Er unterscheidet in Toqale die orientalischen Malereien des Längsschiffs saec. IX/X und die byzantinischen des Querschiffs aus der Zeit des Nikephoros Phokas, und gruppiert nach diesem Schema auch die übrigen kappadokischen Malereien; mit der Wiedereroberung der asiatischen Provinzen durch Nikephoros Phokas und ihrer Durchdringung von der Reichszentrale aus ist auch die kpolitanische Kunst in diese altorientalischen Gebiete gedrungen. Weiterausgreifend charakterisiert M. an einzelnen ikonographischen Beispielen die beiden Hauptströme der mittelalterlichen Kunst: den hellenistischen, repräsentativen, symbolischen, hauptsächlich städtischen und den orientalischen, fabulosen, naturalistischen; der letztere ist es, der die Kunst des Abendlandes und z. B. auch Serbiens befruchtet hat. P. Mc.

G. de Jerphanion, La date des peintures de Toquale-Kilissé en Cappadoce. Revue archéologique 1912, II, 236—254. De J. druckt hier den Vortrag, den er auf dem XVI. Orientalistenkongreß in Athen gehalten hat (vgl. B. Z. XXI 671) und der von dem ausgezeichneten Erfolg seiner Bemühungen um die kappadokischen Malereien berichtet, um sofort an die Lösung der Zeitfrage heranzutreten. Er unterscheidet in der Hauptkirche von Toquale-Kilissé drei zeitlich verschiedene Gruppen von Dekorationen und datiert sie, ohne auf die Ikonographie und den Stil näher einzugehen, in die Zeit des Nikephoros Phokas. Zwei Inschriften scheinen dahin zu führen, beide verstümmelt und sehr schwer lesbar. In der ersten *εκαλιωρηϑη το βημ[α τουτο επι Νικη]φορου δηα συντρομις του δουλου του ϑ(εο)υ Λεοντος κτλ.* ist der Name ergänzt. Ob die Ergänzung richtig ist, kann doch zweifelhaft sein, auch bin

ich bei dem Fehlen jedes Titels nicht ganz sicher, ob es sich um den Kaiser handelt. Wenn aber de J. recht hat, dann kann nach dem Stil der Fresken in der Tat nicht Nikephoros I (802—811) gemeint sein, sondern nur Nikephoros Phokas oder Nikephoros Botaneiates. Für den ersteren entscheidet sich de J. deshalb, weil in der benachbarten Kirche von Tchaouch-In, deren Fresken die von Toquale voraussetzen, in einer Inschrift von den *εὐσεβεῖς βασιλεῖς* Nikephoros und Theophano die Rede ist. Auch diese Inschrift gibt übrigens noch Rätsel auf, aber an eine Ergänzung von *τοὺς υἱοὺς* zu *Θαϊφανους* darf man nicht denken, die *βασιλεῖς* sind das kaiserliche Ehepaar. A. H.

Théodore Schmidt, La ʻrenaissanceʼ de la peinture byzantine au XIVe siècle. Revue archéologique IV sér. t. 20 (1912) 127—142. Vf. hält es für unberechtigt, die Malerei des 14. Jahrh. als Renaissanceleistung deshalb zu bezeichnen, weil sie, im wesentlichen die Denkmäler von Kachrie-Dschami, als Genremalerei direkt aus der hellenistischen Tradition hervorgehe. Nicht qualitativ sei sie von den älteren Denkmälern der byzantinischen Kunst verschieden, sondern in der Auffassung; jene seien im wesentlichen Illustrationen einer abstrakten theologischen Gedankenreihe und wurzelten in letzter Linie im Orient, in diesen sei nur der zugrunde liegende leitende Gedanke des Stifters der Mosaiken noch theologisch, die künstlerische Ausführung aber im wesentlichen weltlich, hellenistisch. An einem Detail zeigt Sch. dies näher: der Maler verwende nebeneinander die umgekehrte und die direkte Perspektive, die erstere jedesmal da, wo er älteren ikonographischen Vorlagen folge, die letztere, wo er selbständig schaffe; erstere sei orientalische, letztere hellenistische Tradition. Die sogenannte Renaissance der Palaiologenzeit sei nichts anderes als Decadence, indem sie zwei bis dahin in der byzantinischen Kunst streng geschiedene Prinzipien vermische und auflöse. Die spätantike Kunst sei immer stärker orientalisiert worden, bis im Zeitalter Justinians dieser Einfluß des Orients seinen Höhepunkt erreicht habe. Dann sei eine période de désorientalisation gefolgt, die Periode der eigentlichen byzantinischen Kunst, die am Ende, im Zeitalter der Renaissance, mit dem Sieg der griechischen Ideen geendet habe; denn die Rückkehr zur hellenistischen Tradition in der nachjustinianischen Zeit, vermittelt durch Alexandreia, sei eben nicht nur die Folge des Bilderstreites gewesen, habe sich vielmehr gleichzeitig mit ihm vollzogen; die Malereien des 9. Jahrh. wie z. B. die Miniaturen des Paris. 139 bewiesen deutlich diesen Einfluß des Hellenismus. Die späteren Denkmäler des 10.—12. Jahrh. verrieten zwar eine starke Rückkehr zur orientalischen Tendenz, aber man müsse daneben eine profane Stilrichtung annehmen. Ähnlich wie in der russischen Kunst von heutzutage eine Richtung unmittelbar aus der byzantinischen sich ableite, eine zweite aus dem Hellenismus über die italienische Renaissance und die französische Kunst entstanden sei, so hätten auch in der byzantinischen Kunst nach der Zeit des Bildersturmes zwei Strömungen geherrscht, die eine, die kirchliche, die sich wieder an den Orient angeschlossen (umgekehrte Perspektive), die andere, die weltliche, die den Zusammenhang mit dem Hellenismus festgehalten habe (direkte Perspektive). Nach der lateinischen Eroberung verwischten sich die Grenzen, eine Kontamination trete ein, die in Wahrheit keine Renaissance darstelle, sondern auch nur ein Zeichen des Verfalls sei.

Es schien mir zweckmäßig, die Gedankengänge des verdienten Forschers ausführlicher wiederzugeben, sie werden hoffentlich manches kräftige Echo finden;

ich selbst möchte mich hier zurückhalten, da ich schon in der nächsten Zeit Gelegenheit habe, mich eingehender mit ihnen auseinander zu setzen. A. H.

W. J. Georgievsky, Die Fresken des Therapontes-Klosters. (Фрески Θерапонтовскаго Монастыря). VIII, 121 + 37 S. 8⁰ mit 42 Abb. im Text, 7 farbigen und 40 phototypischen Tafeln. St. Petersburg 1911. Ausgabe des Allerhöchst bestätigten Komité's zur Pflege der russischen Ikonenmalerei (russ.). Das 15. Jahrh. stellt in der Geschichte der russischen Kunst einen wichtigen und bedeutenden Zeitpunkt dar. Es ist die Zeit einer außerordentlich regen Bautätigkeit in Moskau selbst, sowie in der ganzen Umgebung, und ist aufs engste mit den Namen des Aristotele Fioraventi, des Pietro Aloiso und anderer Künstler verknüpft, die den Ausbau des Kreml, der Himmelfahrts- und Verkündigungskathedralen und verschiedener Profanbauten zustande brachten. Von den Adepten der Begründer des nordrussischen Mönchtums (hh. Sergius, Cyrillus vom weißen See, Josef Wolotzky u. A.) werden gleichzeitig im ganzen damaligen Moskowiter-Rußland zahlreiche Klöster begründet, die außer Architekten noch Ikonen- und Freskenmaler um sich versammelten. Die Baudenkmäler dieser Zeit sind, mit wenigen Ausnahmen, erhalten geblieben und dem Studium vollkommen zugänglich. Anders steht es aber mit den Heiligenbildern und Freskenmalereien. Die meisten davon sind entweder gänzlich verloren gegangen oder durch spätere Restaurierungen dermaßen entstellt, daß das Kapitel der Malerei des 15. Jahrh. in der Geschichte der russischen Kunst zu den dunkelsten und unklarsten gehört.

Dem Verfasser ist es geglückt, in einem heute ganz verlassenen und öden Winkel des einst blühenden Novgorodschen Gebietes, im Theraponteskloster, einen ganzen Zyklus von gut erhaltenen Fresken aus dem 15. Jahrh. zu entdecken, die von dem bekannten Mitarbeiter des Fioraventi an den Moskauer Kremlkathedralen, dem Maler Dionisius, und seiner Schule stammen, deren Tätigkeit einen Zeitraum von über 30 Jahren umfaßt.

Die Kirche, in der diese Fresken angebracht sind, ist der Geburt der Mutter Gottes geweiht, und die meisten dort befindlichen Kompositionen beziehen sich auf das Leben Mariae. Ihre äußere Anordnung ist die für diese Zeit im griechischen Osten überall übliche, und inhaltlich wie koloristisch (G. bringt eine ganz genaue Untersuchung der Farbentechnik, im Vergleich zu verschiedenen anderen, gleichzeitigen und früheren, vielfach zerstreuten ähnlichen Denkmälern) stehen sie denjenigen malerischen Erzeugnissen nahe, die Kondakov in seiner „Ikonographie der Mutter Gottes" unter dem Namen einer italisch-kretischen Schule vereinigt hat. Sie weisen eine Reihe von Analogien mit alt-serbischen Malereien auf, und der Weg, den dieser Stil gegangen ist, bevor er nach Novgorod, überhaupt nach Rußland gekommen ist, hat vielleicht von der spätbyzantinischen Kunst über den Athos und die Balkanländer geführt. Die Fresken des Therapontesklosters liefern somit eine Menge kostbarer Beiträge für die Beurteilung vieler wichtiger Fragen der russischen Malerei des 15.—16. Jahrh.: des abendländischen und südslavischen Einflusses, der Entstehung der Ikonenschulen und der Vorläufer der sogenannten Moskauer und Stroganov'schen Schulen. Das Buch ist sehr sorgfältig ausgestattet, die farbigen Tafeln und Photographien sind zum Teil vorzüglich.

J. S. (Halle.)

Wlad. Podlacha, Die Wandmalereien in den griechisch-orientalischen Kirchen der Bukowina (polnisch). Archivum naukowe 1912.

208 S. 8° mit 30 Abb. auf 10 Tafeln. Die Betrachtung der Wandmalereien in den Kirchen der Bukowina, im nördlichen Teil des ehemaligen Fürstentums Moldau, bringt in drei Teilen eine allgemeine Übersicht über die künstlerische Produktion in diesen Gegenden vom 15.—18. Jahrh. Im ersten Teile wird eine Betrachtung über das System der Malereien und ihr Verhältnis zur Architektur gegeben, im zweiten die ikonographische Analyse der Malereien, im dritten die Beurteilung des Stils selbst.

Der Autor, überzeugt von ihrer großen Bedeutung, widmet der ikonographischen Analyse der Malereien einen eigenen Teil. Von den Darstellungen wurde nur eine bestimmte Anzahl der bekanntesten und solcher mit einer gewissen Tradition ausgewählt. Mit den Wandmalereien der Bukowina beschäftigte man sich bis jetzt sehr wenig, denn außer der Inventarisation der Kalenderfresken in Woronec und Suczavica von Prof. Milkowicz und der Beschreibung des einstigen Konservators Romstorfer zeigt die Literatur auf diesem Gebiete kein besonderes wichtigeres und größeres Werk. J. S.

Hermann Hieber, Die Miniaturen des frühen Mittelalters. München, Piper & Co. 1912. 147 S. lex. 8° mit 80 Abb. und 2 Farbentafeln. 6 *M*. Das ganze Buch ist durchsetzt von der warmen Überzeugung, daß nicht Rom und die Germanen, sondern der Orient und die Kelten den Anstoß zur Entwicklung der mittelalterlichen Kunst gegeben haben. Leider fehlt ein Inhaltsverzeichnis; der Text setzt sich zusammen aus drei Abschnitten. I. Die christlich-orientalischen Miniaturen. Der Autor führt nach einer Einleitung, in der er den Forschern im Sinne etwa meiner Alexandrinischen Weltchronik ins Gewissen redet, die Entwicklung der Miniaturenmalerei im Anschluß an die wichtigsten Handschriften durch. Die Wiener Genesis schreibt er drei Händen, einer hellenistischen, einer syrischen und einem Nachahmer zu und schätzt ihre guten Miniaturen sehr hoch ein. Rossanensis, Rabula, Etschmiadsin-Evangeliar, dann Chludov-Psalter leiten über auf die byzantinische Renaissance, für die der Pariser Psalter 139 als charakteristisch angesehen wird. Den Schluß bildet das Menologion. Die Auswahl ist also ganz sprunghaft. II. Die Miniaturenmalerei des Abendlandes unter orientalischem Einfluß. In der Zeit Karls d. Gr. sei der syrische Einfluß überragend. Ravenna biete mehr als das damals durch und durch byzantinisierte Rom. Daneben für Prunkbedürfnisse die hellenistische Antike. Diese staatliche Organisation einer Kultur nach christlich-orientalischem Muster bedurfte langer zäher Arbeit gegen die Urkunst der germanischen Stämme und die der Iren, denen die Angelsachsen als Träger byzantinischer Kunstformen gegenübergestellt werden. Der Ashburnham-Pentateuch und der Utrechtpsalter werden als charakteristische Beispiele der Zeit vorgeführt. Man darf in solchen Fragen keinesfalls schon die „syrischen Athosklöster" hereinziehen. Den Schluß des Abschnittes macht eine Besprechung der karolingischen Hofkunst mit ihren syrisch-griechischen Elementen und die Verluste an national anregenden Momenten durch das Eingreifen Ludwigs des Frommen. Der byzantinische Einfluß sei auch in ottonischer Zeit noch rege. III. Das Werden der deutschen Miniaturkunst im Zeitalter der Ottonen. Die Klosterkunst und die Reichenau werden in den Vordergrund gestellt, der Egbert-Codex mit seiner rein auf Illustration gerichteten Absicht zum Ausgangspunkt gemacht, als Höhe das Evangeliar Otto III (besonders in den Evangelistenbildern) behandelt und dann das Weiterleben im Regensburger Kreis. Es ist eine manirierte Mönchskunst höfischer Art, die da der Blüte auf französischem Boden

vorausgeht. — Das Buch ist freimütig von einem durchaus modernen Standpunkt aus geschrieben und trägt Laienkreisen Gedanken zu, die sich eben erst in Fachkreisen durchsetzen. J. S.

W. R. Lethaby, The painted book of Genesis in the British Museum. The archaeological journal LXIX (1912) No. 273 (2nd Series XIX No. 1) S. 88—111 mit 2 Tafeln und 16 Skizzen im Text. Angeregt durch Daltons Handbuch sucht Lethaby seine Landsleute für eine würdige Publikation der Fragmente der Cottonbibel zu gewinnen. Im Anschluß an Tikkanen zeigt er ihnen die Rekonstruktionsmöglichkeit des Zyklus durch die Mosaiken von S. Marco und zieht auch S. Maria Maggiore heran. Einzelne Eigenbeobachtungen sind interessant. Möge die Anregung, die Fragmente des Baptist College in Bristol mit dem Stock im British Museum zu vereinigen, guten Erfolg haben. Lethaby macht allerhand Merkmale geltend, die auf eine Entstehung der Cottonbibel in Alexandria in der ersten Hälfte des 5. Jahrh. weisen sollen. J. S.

D. K. Treneff, Миніатюры греческаго минологія XI вѣка No. 183 Московской синодальной библіотеки. Описаніе рукописи Н. П. Попова. (Miniatures du ménologe grec du XIme siècle Nr. 183 de la Bibliothèque synodale à Moscou. Édition de D. K. Tréneff. Description du manuscrit par **N. P. Popoff**). Moskau 1911. 9 S. Text und 11 Tafeln 2°. — Die Hs 183 (Vladimir 376, Matthäi 184) der Moskauer Synodalbibliothek ist ein Menologion des 11. Jahrh. für die Monate Februar und März. Sie gehörte nach einer Notiz auf fol. 269 im 16. Jahrh. dem Stephanskloster *τοῦ Κωνσταμονίτου* auf dem Athos und kam wahrscheinlich durch Arsenios Suchanov im Jahre 1635 nach Moskau. Die Hs enthält 57 Miniaturen, die hier in vortrefflichen Lichtdrucken reproduziert sind, davon drei auch in farbigen Phototypien. Eine kunstgeschichtliche Würdigung war nicht beabsichtigt; P. schickt eine kurze Inhaltsangabe voraus. — T. legt eine Rede О русской иконописи (Zur russischen Ikonographie, 40 S. Moskau 1910) bei, in deren erstem Abschnitt über die Entwicklung der byzantinischen Ikonographie gesprochen wird, indessen nicht vom kunsthistorischen, sondern ausschließlich kirchlich-theologischen Standpunkt. Mit dem Menologium Basilii sind die Miniaturen des Mosquensis aufs engste verwandt, eine gründliche Untersuchung der ganzen Handschriftengruppe wäre eine sehr dankbare Aufgabe. A. H.

H. Omont, Peintures d'un évangéliaire syriaque du XIIe ou XIIIe siècle. Monuments Piot XIX (1912) 201—210, Taf. XVI—XX. Die Handschrift (syr. 355) enthält am Anfange 14 Vollminiaturen, darunter zwei Kreuze und die Ostertafeln. Einst hatte der Band 24 von dem Maler Josef, Diakon der Stadt Melitene (Malatia), hergestellte Miniaturen, über die eine Eintragung ausführlich berichtet. Diese wichtige Aufzählung wird ergänzt durch die erhaltenen Bilder von Darbringung, Taufe, Einzug, Fußwaschung, Thomas, Himmelfahrt, Kreuzerhöhung (mit Konstantin und Helena) und Deesis, die O. bis auf die beiden letzten abbildet, die sehr zerstört sind. J. S.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email usw.).

Giambattista Cervellini, L'ordinamento delle tavolette nella cattedra eburnea di Ravenna. Felix Ravenna 1912, S. 278—291. Schlägt eine neue Anordnung der Elfenbeintafeln vor und hält es für möglich, auf

Grund einer gesicherten Reihenfolge zu Resultaten über die Herkunft und die Zeit der Kathedra zu gelangen. Unter diesen Umständen ist es seltsam, daß die Arbeit von Reil über die Bilderzyklen nicht benützt ist. A. H.

O. M. Dalton, Byzantine enamels in Ms Pierpont Morgan's collection. The Burlington Magazine 1912, S. 4—10. 65—73. 107—128. Die berühmte Sammlung Swenigorodskoi ist in den Besitz von Pierpont Morgan übergegangen. D. bietet mit den vorliegenden Aufsätzen eine Würdigung dieser Kostbarkeiten und erläutert an ihnen die Geschichte des byzantinischen Emails. A. H.

R. M. Dawkins und **J. P. Droop**, Byzantine pottery from Sparta. The Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 23—28 (mit 4 Tafeln). Es werden die keramischen Funde beschrieben, die bei den Ausgrabungen von 1906—1910 in Sparta ans Licht kamen und heute im Museum dort aufbewahrt werden. Die Stücke gehören eher dem 13. als dem 14. Jahrh. an. A. H.

Nik. A. Bees, *Μετεώρου πίναξ ἀφιερωθεὶς ὑπὸ τῆς βασιλίσσης Παλαιολογίνης. Ἀρχαιολογικὴ ἐφημερίς* 1911, S. 177—185. In ein Holztäfelchen eingelassenes Wachsbild der Theotokos und der Stifterin zu ihren Füßen, umgeben von 14 Heiligenmedaillons. Das Denkmal scheint interessant, nur müßte neben der ikonographischen Beschreibung, die Bees in großer Breite gibt, auch die Technik beurteilt werden; die beigegebene Abbildung läßt überhaupt gar nichts erkennen. Die Reproduktion der Beischriften der 14 Medaillons in Nachzeichnung ist überflüssig und unbefriedigend, gar wenn man sieht, daß Bees in diesen unbeholfenen und nachlässigen Kritzeleien eine neue Abkürzung entdecken möchte: Z für die Endung -ος! Es handelt sich wohl einfach um den bekannten, viel variierten Abkürzungsschnörkel, eventuell mit darübergesetztem ο. In sein richtiges Fahrwasser dagegen kommt Bees bei der durch eine Fülle von Belegen gestützten Darstellung der Schicksale der Stifterin, der „*βασίλισσα* Maria Angelina Komnene Dukaina Palaiologina" († 1394), der Gemahlin des serbischen Despoten Thomas Preljubović von Epiros (vgl. Jireček, Geschichte der Serben I 420). P. Mc.

Karl Wigand, Thymiateria. Bonner Jahrbücher Heft 122 (1912) 1—97 mit 15 Textabb. und 6 Tafeln.

Guiseppe Gerola, La ricognizione della tomba di S. Giuliano in Rimini. Bollettino d'arte 5 (1911) 106—120. G. publiziert mehrere Seidenstoffe, die sich im Sarkophag des hl. Julianus in Ravenna fanden, und weist auf ihre Beziehungen zu den Stoffen hin, mit denen Vitalis und Antonina auf den Mosaiken in S. Vitale bekleidet sind. Eine ausführlichere Publikation wird in Aussicht gestellt. A. H.

H. Byzantinische Frage.

A. Grünwedel, Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkestan. Berlin, G. Reimer 1912. 379 S. fol. mit 1 Tafel und 678 Figuren. Es sei auch hier auf dieses grundlegende Werk hingewiesen, das uns eine ähnlich reich figürlich schaffende Kunst wie die byzantinische vorführt und zu mannigfachen Vergleichen auf gegenständlich-ikonographischem Gebiet sowohl wie bezüglich des Verhältnisses der Gestalten zur Natur und den älteren Voraussetzungen im Indischen und Chinesischen, wie im Mittelmeergebiete zur Antike anregt. Nicht minder interessant ist der Vergleich in Fragen der künst-

lerischen Form und des Ausdrucks. Es wird unseren Kreis interessieren, daß diese tonnengewölbten Höhlen einmal als Deckenschmuck auch das Motiv der zerstörten Kuppel von S. Costanza bei Rom zeigen, wodurch deren persische Richtung neuerdings bestätigt wird. Näheres in meiner Rezension Ostasiatische Zeitschrift 1913. J. S.

Rudolf Meringer, Beitrag zur Geschichte der Öfen. Wörter und Sachen 3 (1912) 137—186. Diese kulturhistorische Studie ist für unseren Kreis von Interesse, weil sie den Rahmen abgeben kann für das Auftreten der in der altchristlichen Kunst des Ostens, insbesondere in S. Vitale in Ravenna, begegnenden Verwendung von Krügen im Aufbau der Kuppeln. Die Ofenkachel, wie sie jetzt noch bei uns in Bauernhäusern und Jagdhütten vielfach und im Orient fast regelmäßig in Bäderkuppeln zum Auffangen und Festhalten der Wärme angewendet wird, also die kugelige Kachel mit einem zylindrischen Ansatz, bildet den Gegenstand der Untersuchung des vorliegenden Aufsatzes. Interessant ist der Nachweis, daß sie schon im alten Orient (Assur) bekannt war. J. S.

Theodor Schmit (nichtruss. Schmidt), Что такое византійское искусство? (Was ist die byzantinische Kunst?) Вѣстникъ Европы 1912 S. 221—255. In diesem Aufsatz behandelt Sch. ausführlicher das allmähliche Wachsen des orientalischen Einflusses in der hellenistischen Kunst und betont noch lebhafter, was ich am entschiedensten ablehnen möchte, daß gerade Justinians Zeitalter den Höhepunkt der Orientalisierung darstelle. Des weiteren decken sich Sch.s Ausführungen im wesentlichen mit den Gedanken, die er in der Revue archéologique IV sér. 20 (1912) 127—142 vorgetragen hatte; ich verweise daher auf das Referat o. S. 293f. A. H.

Adolf Behne, Der Inkrustationsstil in Toscana. Berliner Dissertation 1912. 189 S. 8°. Der Autor erörtert zuerst die historische Terminologie und gibt dann die begriffliche Definition der Inkrustation d. i. der Wandverkleidung mit Marmor. Hierauf untersucht er in drei Kapiteln den Inkrustationsstil von Pisa, Lucca und Florenz und hält sich länger beim Dom von Pisa auf, dessen Inkrustation im Äußern und Innern er genau beschreibt. Dann geht er auf die einzelnen Motive, die geometrischen, pflanzlichen und figürlichen ein und verfolgt in einem analytischen Teil deren Geschichte. Für ihre Herkunft ergeben sich vier Gruppen, je nachdem sie aus dem arabischen, byzantinischen, syrisch-mesopotamischen Kunstkreis stammen oder pisanisches Eigengut sind. Auch hier wieder kommt die Untersuchung gerade zurecht, um mit Bezug auf die Feststellungen in meinem Amidabuche gegen die saloppen Einwürfe Herzfelds zu zeugen. Das Resultat der Untersuchung lautet ganz bestimmt in meinem Sinne: Pisa hat weder aus dem islamischen, noch wahrscheinlich aus dem byzantinischen Kreise, sondern direkt aus Mesopotamien entlehnt. Man wird sich allmählich an solche der Kunstwissenschaft bisher völlig fernliegende Forschungsresultate gewöhnen müssen. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie usw.

Theodor Schmit, Памятники византійскаго искусства въ Греціи. (Denkmäler byzantinischer Kunst in Griechenland.) Journal des Minist. für Volksaufkl. Neue Serie 40 (1912) 4. Teil Nr. 7 S. 45—59. Die byzantinische Sektion des 16. internationalen Orientalistenkongresses in Athen sprach den Wunsch aus, es möchte in Athen ein Zentralmuseum für mittel-

alterliche christliche Kunst gegründet und den mittelalterlichen Denkmälern von Griechenland besondere Fürsorge zuteil werden (vgl. B. Z. XXI 672). Sch. entwirft nun eine lesenswerte Übersicht über die bisherigen Leistungen, die zum nicht geringen Teil Adamantiou verdankt werden, und legt die Aufgaben dar, deren Lösung in nicht allzu ferner Zeit erwartet werden darf. Ich glaube und hoffe, daß die Erforschung der mittelalterlichen Denkmäler bald einen besonders lebhaften Aufschwung nehmen wird. Die zu erwartenden politischen Veränderungen müssen notwendigerweise vor allem unseren byzantinischen Studien zugute kommen. A. H

Theodor Schmidt, Die archäologische Erforschung Bulgariens. Deutsche Literaturzeit. 34 (1913) Nr. 5 Sp. 261—267. Gibt einen interessanten Überblick über den bewundernswerten Aufschwung, den in Bulgarien seit der Befreiung von der türkischen Herrschaft die wissenschaftlichen Studien im allgemeinen und die archäologische Erforschung des Landes im besonderen in den letzten Jahren genommen haben. Ausführlich berichtet Sch. über das ausgezeichnete Jahrbuch der bulgarischen Archäologischen Gesellschaft, über das auch unsere Leser regelmäßig unterrichtet werden (vgl. zuletzt B. Z. XXI 670). Ein Referat über den 1. Band der bulgarischen Izvjestija (vgl. B. Z. XX 369 f.) gibt auch **E. Gerland**, Deutsche Literaturzeitung 1912, 2079 —2081. A. H.

N. Petrov, Album der Merkwürdigkeiten des kirchlich-archäologischen Museums bei der Kiever Geistlichen Akademie. 1. Heft: Des hochw. Porphyrios Uspenskij Kollektion der Heiligenbilder vom Sinai und vom Athos (russisch). Kiev 1912. 17 S. und 21 Tafeln. 4°. Einige Denkmäler dieser kostbaren Sammlung sind bereits früher von Kondakov, Strzygowski, Ainalov und Lichačev herausgegeben worden (vgl. B. Z. XII 701 und 703; XVI 726). Jetzt, wo eine Gesamtpublikation der Denkmäler des Museums in Angriff genommen ist, wird die Sammlung Uspenskij an den Anfang gestellt. P. gibt zu den guten Tafeln eine ausführliche Beschreibung, in den Bestimmungen von Zeit und Herkunft schließt er sich an Kondakov und Ainalov an. A. H.

F. Grossi-Gondi, Le scoperte archeologiche nel primo decennio del sec. XX. Archeologia cristiana. Palestina. Asia minore. Africa. La Civiltà cattolica Anno 63 (1912) vol. 3, S. 697—714. Archäologisch-epigraphischer Fundbericht. C. W.

Répertoire d'art et d'archéologie. Troisième année 1912, deuxième trimestre p. 117—220 (Paris 1912); vgl. zuletzt B. Z. XXI 663. A. H.

8. Numismatik.

Wilhelm Kubitschek, Zum *ἐπαρχικὸν βιβλίον*. Numismatische Zeitschrift Neue Folge 4 (1911) 185—201. Das 'Buch des Präfekten' ergibt, daß die vorjustinianische Währung 1 *νόμισμα* = 12 *μιλλιαρήσια* = 24 *κεράτια* = 288 *φόλλεις* (*ὀβολοί*) bis in die Zeit dieser Verordnungen fortbestanden hat. Weiter handelt K. über Gold-, Silber- und Kupfergeld auf Grund des *ἐπαρχικὸν βιβλίον* und erörtert das ungemein schwierige Problem des Tetarteron. K. identifiziert mit diesen $^1/_4$ und $^2/_4$-Stücken in Gold die sog. Trienten und Semisse und macht es sehr wahrscheinlich, daß nach der Zeit Basileios' I diese Teilstücke nicht mehr geprägt wurden; die Devaluierung ist wahrscheinlich dem Nikephoros Phokas zuzuschreiben. Darnach würde das *βιβλίον ἐπαρ-*

χικόν in das Ende des 10. Jahrh. zu setzen sein, aber eine definitive Lösung dieser und anderer mit dem Werke verknüpften Fragen, auch sprachlicher und antiquarischer, wie die Ausführungen S. 201 über *κηρουλάριον* beweisen, erwartet K. mit Recht erst von einer erneuten gründlichen Untersuchung der Genfer Handschrift. A. H.

Comte **Jean Tolstoï**, Monnaies byzantines (vgl. B. Z. XXI 663). Livraison III: Les monnaies de Justin I et de Justinien I (St. Petersburg 1913) S. 225—352, Tafel 16—24. — Wird besprochen. P. Mc.

Konst. M. Konstantopoulos, *Τὸ λεγόμενον μολυβδόβουλλον τοῦ Νικηφόρου Φωκᾶ.* Journal international d'archéologie numismatique 14 (Athen 1912) 55—60. Weist eine seit Schlumberger (Un empereur byz. au X[e] siècle S. 311) für Nikephoros Phokas in Anspruch genommene Bleibulle (*θ^{κε} βοηθει Νικηφορω δεσ . . .*) einer späteren Zeit zu, in der die Gegenkaiser Nikephoros Bryennios 1078 und N. Melissenos 1080 zur Auswahl stehen, nachdem N. Botaneiates auf Grund erhaltener Bullen von anderem Typus ausscheidet. Die Argumente von Konstantopoulos sind von allgemeinerer Wichtigkeit: erst mit Konstantinos Doukas in der Mitte des 11. Jahrh. verschwinden die lateinischen Buchstaben aus den Legenden der Bleibullen; die makedonische Dynastie (nachweisbar von Leon VI bis Konstantin Monomachos) führt das Christosbild auf ihren Bullen, erst später erscheint die Theotokos; ebenfalls erst seit Konstantinos Monomachos wird auf den Bullen der Kaisername und -titel durch den Beinamen ergänzt (und auf dem abgeschliffenen Rand rechts vom Kaiserporträt auf Schlumbergers Bulle kann wohl nichts anderes als ein solcher Beiname gestanden haben). P. Mc.

9. Epigraphik.

Fr. Pfister, Zur Grabschrift des Aberkios. Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 29 f. *τὰ Ῥώμης γράμματα πιστά* (wobei *Ῥώμης* aus der slavischen Übersetzung gewonnen ist) sind die Zeichen des von Johannes Lydos berichteten *ὄνομα τελεστικόν* der Stadt Rom, *Eros*. P. Mc.

A. M. Woodward, Some Notes on the Monument of Porphyrios at Constantinople. Annual of the British School at Athens 17 (1910/11) 88—92. Verf. legt die wichtigste der zuerst von Mordtmann, Athen. Mitteil. 5 (1880) 295 publizierten Inschriften des Porphyriosdenkmals zum ersten Mal in einer, modernen epigraphischen Anschauungen entsprechenden Weise vor, d. h. auf Grund von Photographien und Abklatschen. Sie lautet jetzt in der Kolometrie und Orthographie des Originals:

δῆμος Πρασίνων.
ἄγεται, οὐκ ἄγεται· οὐ μέλει μοι· δὸς ἡμῖν Πορφύριν,
ἵν' οὓς Πορφύριν
ἔτερψεν εἰς Βένετον, τέρψει καὶ εἰς Πράσινον·
5 *εἰ δ' αὐτός, λάβι τὸ δημόσιον.*

Auf dem Stein fehlen alle Lesezeichen, abgesehen von einem Kreuz über dem Anfangsbuchstaben von 2 *Πορφ.* und den Apostrophen hinter 3 *ιν* und 5 *ει δ.* Der erste Apostroph war bisher übersehen und hatte zu ganz falschen Lesungen Anlaß gegeben. Leider bleibt der Schlußsatz rätselhaft, und die Notwendigkeit in 3 *Πορφύρι(ο)ς* zu emendieren, wirft auf die Zuverlässigkeit der Tradition ein sehr schlechtes Licht. — In 4 liest Verf. den Anfangsbuchstaben

von *Βένετον* als Stigma und Bury interpretiert ihn S. 93 als Digamma (*Ϝέ-νετον*). Ich halte beides für unmöglich.

In einer angehängten Note S. 92—94 bespricht **J. B. Bury** das Metrum dieser und verwandter Akklamationen. Dies ist ein wichtiger Nachtrag zu meinem Aufsatz B. Z. XXI (1912) 28 (vgl. auch Politis, *Λαογραφία* 3 [1912] 627). Die besten Parallelen für den Gebrauch dieses Metrums liefern die von mir unter IX 2 (S. 37) zusammengestellten Lieder, die Konstantin überliefert; meine Vermutung, daß auch die von Malalas 361, 19 mitgeteilte Akklamation aus der Mitte des 5. Jahrh. metrisch sei (S. 51), bestätigt sich durch das Porphyriosdenkmal. ‒ ◡ ‒ ◡ ‒ ◡ ◡ ist offenbar der älteste und populärste mittelgriechische Vers; er scheint auch in den nicht streng metrischen Akklamationen des Jahres 518 (Mansi VIII 1082 E, bes. 1086 C sqq.) zu dominieren. In *Χελιδόνι ἔρχεται* und zahlreichen ähnlichen Liedern lebt er noch heute fort. — Das Denkmal selbst ist jüngst von Ebersolt (vgl. B. Z. XXI 356) und neuerdings ausführlich von Woodward und Wace in dem Werk über die Irenenkirche (vgl. o. S. 283f.) behandelt wordeu. P. Ms.

M. Schede, Mitteilungen aus Samos. Athenische Mitteilungen 37 (1912) 199—218. Uns geht eine im Museum in Vathy (Samos) aufbewahrte Marmortafel an, die über Ornamenten die folgende in unregelmäßigen Buchstaben ausgeführte Inschrift trägt:

+ ἀνεκηνήσθι ὁ πάσεπτ(ος)
ναὸς τοῦ ἁγίου Συμεὸν κὲ τῖς ἁ
γίας Θ̄κ̄ō̄ῡ ὑπὸ Λουκᾶ μοναχοῦ ἰν̄ δ
βασηλέβοτος Κνστατνου Δκα.

Die Indiktionszahl δ steht etwas unter der Zeile, aber da in die kurze Regierungszeit Konstantins X Doukas tatsächlich eine 4. Indiktion fällt, a. 1065/66, erscheint die Datierung sicher. Leider waren die Fundumstände nicht zu ermitteln, sodaß die Tafel noch keiner der zahlreichen byzantinischen Kirchenruinen von Samos zugewiesen werden kann; aber das interessante Stück weckt doch die Hoffnung, daß die deutschen Arbeiten auch für unsere Studien noch manches aus Samos herausholen werden, dessen Mittelalter noch so gut wie unbekannt ist. P. Mc.

Nik. A. Bees, *Βυζαντιακαὶ ἐπιγραφαὶ Ἀττικῆς.* Römische Quartalschrift 26 (1912) 61—77. Einen einigermaßen vollständigen Text bietet nur no. III: die Grabschrift einer Euphrosyne v. J. 918 (es sollte nicht mehr vorkommen, daß ein Byzantinist a. m. 6427 Dezember in a. 919 umrechnet), aber auch hier ist das vermutlich Interessanteste, der Beiname, unleserlich und es hat wenig Wert, wenn Bees „*παραδείγματος χάριν*“ *Μουζαλώνισσα* oder *μανδατώρισσα* vorschlägt. Vollends unmethodisch ist es, wenn er sich von seiner Ergänzungslust so weit fortreißen läßt, die paar Buchstaben *οσαθανα* eines anderen Steines zu zeilenlangen Anrufungen zu ergänzen und gleich eine Reihe von solchen zur beliebigen Auswahl zu stellen. Es soll gewiß nicht verkannt werden, daß Bees' hervorragende Kennerschaft sich sowohl in diesen stets mit Beispielen belegten Ergänzungen als auch in den Erklärungen zu einzelnen Worten der Inschriftfragmente dokumentiert, so in den statistischen Zusammenstellungen von *ἐτελειώθη* = 'ist gestorben', von *βοήθει* mit Genetiv und *μνήσθητι* (auch *μνήστητι*) mit Dativ; aber die Exkurse gehen über die notwendige Interpretation hinaus und werden neben diesen recht bedeutungslosen Frag-

menten leider vergraben sein; und doch habe ich anderseits auch Belege für singuläre Erscheinungen, wie *κυρία* absolut = Gottesmutter, vermißt. P. Mc.

Nik. A. Bees, *Εἰς τὰ ἐν σελ. 97 κἑ. πὲρὶ Χριστιανικῶν καὶ Βυζαντιακῶν ἐπιγραφῶν. Ἀρχαιολογικὴ ἐφημερίς* 1911, S. 245. — Vgl. B. Z. XXI 370. P. Mc.

P. N. Papageorgiou, *Θεσσαλονίκης ΑΚΠΑ. Μακεδονικὸν Ἡμερολόγιον* 1913. *Ἐν Ἀθήναις* 1913. S. 23—26. Von der byzantinischen Stadtmauer von Thessalonike sind seit 1873 etwa zwei Drittel niedergelegt worden. An dem noch stehenden Drittel, an das sich ein Kastell lehnt, sind mehrere Inschriften erhalten. Die eine deutet P. auf *ἈΚ(ρό)Π(ο)Λ(ις)*(?) und hält darnach das Kastell für die Burg der byzantinischen Stadt. A. H.

A. de Waal, Altchristliche Inschriften im Museum des Campo santo. Römische Quartalschrift 26 (1912) 83—92. Unter Nr. 17 eine griechische Inschrift. C. W.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

J. Bruns, Fontes iuris Romani antiqui. Additamentum. Indicem ad fontium partem priorem per Regiomontanas et Ruperto-Carolenses conficiendum curavit et cum simulacris edidit **Otto Gradenwitz**. I. Index. X, 183 S. gr. 8°. II. Simulacra. 11 S., 36 Tabulae 4°. Tübingen, Mohr (Siebeck) 1912. Durch das Zusammenarbeiten vieler fleißiger Hände und Köpfe ist die bisher so oft vermißte Ergänzung zu den Fontes zustande gekommen, in ihrer wundervollen Ausstattung würdig der liebenswürdigen und tüchtigen Arbeit der Damen, die daran unter G.' bewährter Leitung mitgeschaffen haben. Ich hebe hervor, daß unter den Simulacra sich auch zwei griechische Urkunden befinden, Papyrus BGU 887 und Lond. II 190. A. H.

Pierre Noailles, Les collections de Novelles de l'empereur Justinien. Origine et formation sous Justinien. Paris, Librairie du Recueil Sirey (Larose et Tenin) 1912. XX, 267 S. gr. 8°. 10 Fr. — Wird besprochen. P. Mc.

Paul Collinet, Études historiques sur le droit de Justinien. Tome I: Le caractère oriental de l'œuvre législative de Justinien et les destinées des institutions classiques en Occident. Paris, Librairie du Recueil Sirey (Larose et Tenin) 1912. XXXII, 338 S. 8°. 10 Fr. — Wird besprochen. P. Mc.

Hamilcar S. Alivisatos, Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian I. [Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche, herausg. von N. Bonwetsch und R. Seeberg, 17. Stück]. Berlin, Trowitzsch 1913. VIII, 134 S. 8°. 5,60 *M*. — Wird besprochen. P. Mc.

G. Platon, Les banquiers dans la législation de Justinien. 1re partie. Paris, Larose et Tenin 1912. — Uns nur bekannt aus der Notiz im Bulletin du Musée Belge 1912, 274 und trotz verschiedener Bemühungen bisher leider nicht zugegangen. P. Mc.

Henry Monnier, La Novelle L de Léon le Sage et l'insinuation des donations. Mélanges P. F. Girard (Paris, Rousseau 1912) S. 1—53 des Separatabzugs. Das nach justinianischem Recht bestehende Erfordernis der Insinuation (d. h. der Bekanntmachung vor einer Behörde) bei Schenkungen von über 500 Solidi wird durch die Novelle 50 Leons aufgehoben; die allgemeine, hauptsächlich auf Zachariä (Geschichte[3] 303 ff.) fußende Auffassung

geht dahin, daß die Insinuation schon seit den ikonoklastischen Kaisern abgekommen sei, und daß Leon somit nur einen bestehenden Zustand sanktioniert habe. Monnier entkräftet die Argumente von Zachariä und weist vor allem darauf hin, daß die Basiliken, die nur wenige Jahre vor den Novellen publiziert sein können, an der Insinuation festhalten. Sehr scharfsinnig ist die Interpretation, die Monnier vom Text der Novelle gibt: Leon beruft sich garnicht darauf, daß die Insinuation abgekommen sei, sondern in echt leoninischer Sophistik darauf, daß sie ja nicht für alle Schenkungen gelte, also nicht notwendig sei. Den wahren Grund für die Aufhebung sieht Monnier wohl mit Recht in dem Interesse der großen Besitzer und vor allem der Kirche, denen die öffentliche Kontrolle unbequem und die Gebühren lästig waren, und denen Leon auch sonst nicht genügend Widerstand entgegenzusetzen vermochte — das alles wird für seine starken Vorgänger nur ein Grund gewesen sein, an der Insinuation schon aus fiskalischem Interesse festzuhalten. Das Auffallendste ist, daß die Novelle nur sehr langsam sich durchgesetzt zu haben scheint: noch die Juristen des Konstantin Porphyrogennetos hielten einmütig an der Insinuation fest, die Praxis freilich hat sich das vereinfachte Verfahren nicht entgehen lassen. Die Folge war eine heillose Verwirrung, wie wir sie bei Harmenopoulos sehen, der die beiden einander aufhebenden Rechtsätze nebeneinander stellt.

Die klar und mit subtiler Sorgfalt geführte Untersuchung ist über ihr Thema hinaus lehrreich durch die allgemeinen Bemerkungen zu den vielen byzantinischen Rechtsquellen, in denen der Vf. die Insinuation durch die Jahrhunderte hindurch verfolgt, überall die Kennerschaft eines Meisters beweisend. Der Liebenswürdigkeit des Verfassers verdanke ich es, wenn ich anschließend noch kurz auf zwei ältere Untersuchungen hinweisen kann, die der B. Z. bisher entgangen sind:

H. Monnier, La Novelle XX de Léon le Sage. Mélanges Fitting II (Montpellier 1908) S. 123—160. Eingehende Interpretation der Novelle 20 und der damit im Zusammenhang stehenden Nov. 22 und 85, über das eheliche Güterrecht, im besonderen das *ὑπόβολον* (die alte *Donatio propter nuptias*). Leon versucht ein Kompromiß zu schaffen zwischen dem justinianischen Recht und dem revolutionären der ikonoklastischen Kaiser, das nach seiner eigenen Klage in Praxis und Gewohnheit zu tief Wurzeln gefaßt hatte, um, wie sein Vater Basilios vergeblich versucht habe, ganz ausgerottet werden zu können. Da Leon auf die früheren Gesetze, besonders die ikonoklastische Ekloge, Bezug nimmt, so hat Monnier seine Untersuchung zu einer Skizze der Entwicklung des ehelichen Güterrechts in Byzanz ausgestaltet.

H. Monnier, Du „Casus non existentium liberorum“ dans les Novelles de Justinien. Mélanges Gérardin (Paris, Larose et Tenin 1907) S. 437—465. Behandelt eine besondere Frage des ehelichen Güterrechts in der justinianischen Gesetzgebung, den *κάσος ἐξ ἀπαιδίας*, d. h. die *lucra* des einen Ehegatten beim Tod des andern im Falle der Kinderlosigkeit, wobei *casus-κάσος* (*κάσον*, *κάσσον*) die Bedeutungsentwicklung 'Unglücksfall', 'Todesfall', 'Gewinn aus Todesfall' durchgemacht hat. P. Mc.

Paul Koschaker, Zur Geschichte der arrha sponsalicia. Zeitschr. der Savigny-Stift. für Rechtsgesch. 33 (1912) Rom. Abt., S. 383—416. Tritt für die Herkunft der arrha sponsalicia aus dem Orient ein und verfolgt ihre Geschichte bis in das byzantinische Recht. Nach der Ekloge besteht das Verlöbnis in der datio arrhae, wie es der Auffassung des syrisch-römischen

Rechtsbuches entspricht; in der späteren byzantinischen Gesetzgebung herrscht wieder der Standpunkt des römischen Rechts, daß zum Verlöbnis der nudus consensus genüge. Aber die Praxis hielt noch lange an der früheren Auffassung fest. A. H.

Adolf Berger, Wohnungsmiete und Verwandtes in den gräko-ägypt. Papyri. Zeitschrift für vergleichende Rechtswissensch. 29 (1912/3) 321—415. Unter Heranziehung des gesamten Materials hat B. die rechtsgeschichtlichen Fragen erörtert, die mit der Wohnungsmiete verknüpft sind, hat aber zugleich darauf hingewiesen, wie viel die Wirtschafts- und Kulturgeschichte sowie die Archäologie aus diesem Material gewinnen können, und ist selbst gelegentlich auf Fragen, die diesen Gebieten angehören, eingegangen; seine umfassenden Zusammenstellungen werden eine wertvolle Grundlage für Forschungen in diesen Richtungen sein. Den größten Teil des Materials hat die byzantinische Zeit geliefert, an Mietsverträgen wie an Mietzinsquittungen, s. die Zusammenstellungen S. 328—330 und S. 383 f. Aus den Beobachtungen und Ergebnissen, die die byzantinische Periode betreffen, hebe ich Folgendes heraus: Die Formen der Mietkontrakte weisen „Spielarten und Kombinationen der früher üblichen“ Urkundenformen auf; die chirographarische Form des Mietvertrags kommt früher gar nicht vor. Die Wendung *μετὰ παντὸς αὐτοῦ τοῦ δικαίου*, die vom 5. Jahrh. an auftritt und die für die Pachturkunden bereits früher von anderer Seite richtig erklärt worden ist, bedeutet „mit dem ganzen Hausbestand“, besonders Immobiliarzubehör und Rechten, und deckt sich so ziemlich mit dem Begriff der *χρηστήρια*. Höchst wichtig ist die Feststellung der Entwicklung, die die Festsetzung der Mietfrist genommen hat und die wiederum derjenigen der Pachtfrist analog ist: während bis zur Mitte des 5. Jahrh. die Mietfrist nicht unter einem Jahr, besonders häufig zwei Jahre beträgt, wird seitdem der Vertrag fast durchweg auf die Zeit abgeschlossen, die der Vermieter dem Mieter gewähren wird; in Ergänzung der Erklärung der bedeutsamen Erscheinung, die für die Pachtverträge schon früher gegeben worden ist, hat B. die Frage des Kündigungsrechtes bei dieser Gestaltung des Pacht- und Mietverhältnisses kurz erörtert. — Ich möchte nicht unterlassen auf die Wichtigkeit der terminologischen Auseinandersetzungen (Abschn. V) und der Zusammenstellungen besonders des Abschnitts VIII, über die Mietobjekte, für sprachliche und lexikographische Studien aufmerksam zu machen. F. Z.

Giannino Ferrari, Formulari notarili inediti dell' età bizantina. S.-A. aus Bullettino dell' Istituto Storico Italiano n. 33. Roma 1912. 88 S. 8⁰. Wird besprochen. A. H.

Hans Niese, Die Gesetzgebung der normannischen Dynastie im Regnum Siciliae (vgl. B. Z. XX 526ff.). Besprochen von **Hermann Kantorowicz**, Historische Zeitschrift 109 (1912) 619—622. C. W.

Leopold Karl Goetz, Das russische Recht (Русская правда). III. Bd.: Die dritte Redaktion des russischen Rechtes. Stuttgart, Ferd. Enke 1912. XII, 488 S. 8⁰ [S. A. aus Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft XXVIII]. — Wird besprochen. P. Mc.

Mahmoud Fathy, La doctrine musulmane de l'abus des droits. Introduction par **Edouard Lambert** [Travaux du Séminaire oriental d'études juridiques et sociales (Lyon) publiés sous la direction de Ed. Lambert, fasc. 1]. Lyon, Henri Georg und Paris, Paul Geuthner 1913. LXXX, 276 S. gr. 8⁰. 10 Fr. — Wird besprochen. P. Mc.

F. Martroye, Saint Augustin et le droit d'héritage des églises et des monastères. Étude sur les origines du droit des communautés religieuses à la succession des clercs et des moines. Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France 68 (1908) 97—129. Der (uns erst jetzt bekannt gewordene) Aufsatz interpretiert, wie der unten notierte, einige Entscheidungen Augustins, der sich hier wie in so vielen Dingen als schöpferische Persönlichkeit zeigt: seine juristisch ausgezeichnete Behandlung der schwierigen und verwickelten Fragen aus der im Titel genannten Materie hat die gesamte spätere Gesetzgebung auch im griechischen Orient beeinflußt, sodaß der einschlägige Passus ε′ in Justinians Novelle 5 (ed. Zachariae I S. 64) als Reichsgesetz sanktioniert, was Augustin als Grundsätze deduziert hatte. P. Mc.

F. Martroye, Saint Augustin et la compétence de la jurisdiction ecclésiastique au Ve siècle. Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France 70 (1910) 1—78. Der Verfasser interpretiert eine Reihe von Augustin entschiedener Rechtsfälle und erläutert die Entscheidungen aus den seit Konstantin ergangenen Bestimmungen über die geistliche, im besonderen bischöfliche Gerichtsbarkeit; sie ist einerseits geistliches Disziplinargericht für Kriminalsachen und als solches urchristlichen Ursprungs, und sie geht andererseits als Appellationsgericht in Zivilsachen auf die ersten Zeiten der staatlichen Anerkennung der christlichen Kirche zurück, in denen es unmöglich war, die Christen den noch überwiegend heidnischen Richtern hilflos auszuliefern. Mehr als disziplinare und schiedsrichterliche Funktionen durften sich die Bischöfe nicht auferlegen lassen, ohne zu Staatsbeamten zu werden. Da die afrikanische Kirche hinsichtlich der geistlichen Gerichtsbarkeit keine besonderen Privilegien genoß, haben die sehr interessanten Darlegungen von Martroye in gleicher Weise auch auf die frühbyzantinischen Verhältnisse Bezug. P. Mc.

A. Catoire, Intervention des laïques dans l'élection des évêques. Échos d'Orient 15 (1912) 412—426. Die Prüfung der Historiker, der Kanonisten und der kirchlichen Gesetze ergibt, daß die Mitwirkung der Laien bei der Bichofswahl in den ersten elf Jahrhunderten (im Orient auch in der Folgezeit) sich nicht auf ein 'suffrage testificatif' beschränkte, sondern daß es sich nach Umständen um eine wirkliche Designation oder Approbation handelte. Aber von einem Rechte hierzu im eigentlichen Sinne des Wortes kann nicht die Rede sein. 'C'était plutôt un simple droit de fait ou privilège, une coutume que l'Église dirigeante était libre d'accepter au début et de maintenir ou de supprimer dans la suite, si les circonstances l'exigeaient'. C. W.

B. Mathematik. Astronomie. Naturkunde. Medizin. Kriegswissenschaft usw.

E. Wiedemann und **J. Hell**, Über al Bêrûnî. Mitteil. zur Gesch. der Medizin und Naturwiss. 11 (1912) 313—321. In deutscher Übersetzung wird aus einer Oxforder Hs die Biographie Bêrûnî's von Jâqût mitgeteilt. A. H.

Eduard Gollob, Zu Paulus aus Nicaea. Wiener Studien 34 (1912; Gomperz-Heft) 123—134. Der Verf. stellt uns einen fast ganz unbekannten medizinischen Autor vor, auf den schon Zerbos (vgl. B. Z. XXI 373) hingewiesen hatte, macht einige Hss namhaft und charakterisiert ihn als Kompilator der Verfallzeit der medizinischen Wissenschaft; die Datierung in das Ende des ersten Jahrtausends geschieht nur ganz schätzungsweise. Zum Schluß

teilt Gollob als Probe das Kapitel über Wesen und Heilung des hektischen Fiebers nach der Lainzer Hs und in deutscher Übersetzung mit; es wäre sehr zu begrüßen, wenn er sich auch weiterhin des vernachlässigten Autors annehmen würde. — Einige textkritische Beiträge zu dem edierten Kapitel liefert **L. Radermacher**, ebenda S. 370. P. Mc.

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Νέα Σιών.

Die seit dem letzten Kollektivbericht (B. Z. XIX 252 f.) eingetretene längere Pause war hauptsächlich veranlaßt durch das Ausbleiben einiger Nummern, die von der Redaktion (Jérusalem, Couvent grec) in entgegenkommender Weise nun nachgeliefert wurden. Es liegen vor: *Ἔτος ς'* (1909) *τόμος* VIII (368 S.) und IX (477 S.) in je 3 Doppelheften; *Ἔτος ζ'* (1910) = *τόμος* X (480 + 655 S.) in 6 Doppelheften; *Ἔτος η'* (1911) = *τόμος* XI (920 S.) in 6 Doppelheften; *Ἔτος ϑ'* (1912) = *τόμος* XII, bisher 5 Doppelhefte. Die Leitung scheint also definitiv zurückgekehrt zu sein zu der auch bibliographisch empfehlenswerten Gleichsetzung von Jahrgang und Band; leider ist der Übergang zu der neuen Zählung innerhalb des Jahrgangs 1910 planlos erfolgt und hat eine typographische Kuriosität geschaffen, die allerlei Verwirrung zu stiften geeignet ist: Heft *ζ—η'* dieses Jahrgangs, mit dem eine neue Seitenzählung beginnt, ist auf dem Umschlag als *τόμος ια'* bezeichnet, auf den folgenden Heften aber wird zur Bezeichnung *τόμος ι'* zurückgekehrt; der Jahrgang *ζ'* = *τόμος* X besteht also aus zwei Halbbänden mit separater Paginierung, was typographisch in keiner Weise kenntlich gemacht ist; ich habe die Seiten des zweiten Halbbandes durch einen Stern von denen des ersten unterschieden. Meine römischen Zahlen bezeichnen die Bände.

Aus dem mannigfachen Inhalt dieser Bände berühren unsere Studien die folgenden Artikel:

1. **T. P. Themeles**, *Τὸ Πραιτώριον* (VIII S. 113—143) und *Οἱ μεταξὺ τοῦ Πραιτωρίου καὶ τοῦ Γολγοθᾶ ἅγιοι τόποι* (VIII S. 303—321): vgl. B. Z. XX 340.

2. **Kl. M. Koikylides**, *Ὁ Θεοδόσιος περὶ τῆς Ἁγίας γῆς* (VIII S. 144—158) und *Περὶ τῶν ἁγίων τόπων, οὓς ἐπεσκέψατο Ἀντωνῖνος ὁ μάρτυς* (VIII S. 273—288): vgl. B. Z. XX 340. — *Βέδας ὁ αἰδέσιμος περὶ τῶν ἁγίων τόπων* (IX S. 438—446).

3. **Nikolaos Giakoumakes**, *Ἡ πνευματικὴ κίνησις ἐν Βυζαντίῳ κατὰ τὸν ια' αἰῶνα* (VIII S. 159—181) vgl. B. Z. XX 283. — *Ἡ φιλοσοφικὴ κίνησις ἐν Βυζαντίῳ κατὰ τὸν ια' αἰῶνα: Μιχαὴλ Ψελλὸς καὶ Ἰωάννης Ἰταλός. Ἀριστοτελισμὸς καὶ Πλατωνισμός* (IX S. 371—384; X S. 92—100. 173—188). — *Ἡ ἐν Βυζαντίῳ αὐτοκρατορικὴ Ἀκαδημία ὡς κέντρον τῶν φιλοσοφικῶν σπουδῶν κατὰ τὸν ια' αἰῶνα* (X S. 529*—537*; XI S. 12—16. 318—329).

4. **Jakobos Archatzikakes**, *Αἱ κυριώτεραι ἑορταὶ ἐν τῇ ἀρχαίᾳ Ἀνατολικῇ ἐκκλησίᾳ* (VIII S. 197—213. 241—254; IX S. 391—407; X S. 52—63. 161—172). Vgl. B. Z. XX 326; die letzten Abschnitte handeln vom Weihnachts- und Epiphaniefest.

5. Archimandrit **Kallistos**, *Ἀντίοχος Στρατήγιος. Ἅλωσις τῆς Ἱερουσαλὴμ ὑπὸ τῶν Περσῶν* (IX S. 81—95. 185—202. 355—370; X S. 32—51). Vgl. B. Z. XIX 639.

6. **Georgios Th. Zacharoules,** *Ἡ περὶ ἐνσαρκώσεως τοῦ Λόγου καὶ καθ' ὅλου περὶ θείας οἰκονομίας διδασκαλία τοῦ Ἀπολλιναρίου* (IX S. 96—103. 426—437).

7. **Agesilaos Karampases,** *Τὸ φιλοσοφικὸν σύστημα τοῦ Πλήθωνος* (IX S. 220—228. 408—413; X S. 356—366); vgl. ib. S. 455—457 die Anzeige eines Buches unter demselben Titel (*ἐν Ἡρακλείῳ* 1910).

8. Archim. **Jonstinos,** *Ὅρασις τοῦ ἁγίου Διαδόχου ἐπισκόπου Φωτίκης τῆς Ἠπείρου* (IX S. 247—254) nach dem cod. 58 „*τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἱεροῦ ἡμῶν Κοινοῦ*" (?).

9. **Philemon Photopoulos,** *Ἁγιοταφῖται ἀναδειχθέντες πατριάρχαι Κπόλεως καὶ Ἀντιοχείας* (IX S. 300—306), darunter aus byzantinischer Zeit: Dositheos I a. 1191/2 und Kosmas I a. 1075/81 von Kpel; Georgios I a. 640, Euphrasios a. 521 und Michael III a 1401 von Antiocheia.

10. **Jo. Phokylides,** *Περὶ Στεφάνου τοῦ Σαβαΐτου καὶ θαυματουργοῦ καὶ περὶ τῆς ἐν τῇ λαύρᾳ τοῦ ἁγίου Σάβα σφαγῆς μοναχῶν* (X S. 64—75) im 8. Jahrh.

11. **Georgios Phirippides,** *Διδασκαλία τῶν Παλαιστινῶν πατέρων (306—614) περὶ μοναχικῆς τελειότητος* (X S. 86—92. 445—450).

12. **Jo. Phokylides,** *Κύριλλος ὁ Σκυθοπολίτης καὶ Ἰωάννης ὁ Δαμασκηνός* (X S. 189—204).

13. **T. P. Themeles,** *Ἑρμηνεία τοῦ Ἀκαθίστου ὕμνου* (X S. 205—237. 393—411. 566*—580*; XI S. 36—52). Forts. folgt.

14. **Philemon Photopoulos,** *Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ἐν Παλαιστίνῃ μοναχικοῦ βίου* (X S. 238—244).

15. **Jo. Phokylides,** *Ἐγγαδὶ* (Engaddi) *καὶ Μασάδα* (X S. 321—335. 410*—422*) am Toten Meer.

16. **Stergios Demetriades,** *Περὶ τοῦ σφάξαντος τὸ παιδίον αὐτοῦ διὰ τὸν φίλον αὐτοῦ* (X S. 425—427): Anekdote aus cod. Hieros. Sab. 389 saec. XVII.

17. *Ἑκατονταετηρὶς τοῦ πανιεροῦ ναοῦ τῆς Ἀναστάσεως 1810—1910* (X τεῦχος ζ'—η' [Juli-August] S. 1*—384*); auf dem Umschlag steht fälschlich *τόμ. ΙΑ'*, was nach der Vorbemerkung oben richtig zu stellen ist. — Das Doppelheft ist angezeigt B. Z. XX 344 f.

18. **A. S. Alibizatos,** *Τὸ Πάσχα ὡς ἀκίνητος ἑορτή* (X S. 471*—480*). Vgl. B. Z. XXI 640.

19. **Jo. Phokylides,** *Ἡ πόλις Ἰόππη ὑπὸ τοπογραφικὴν καὶ ἱστορικὴν ἔποψιν* (X S. 557*—565*; XI S. 25—35).

20. **Jo. Phokylides,** *Πέτρος ὁ Ἴβηρ ἐπίσκοπος μονοφυσίτης Μαϊουμᾶς* (X S. 614*—624*; XI S. 81—92) nach der Ausgabe von Raabe (vgl. B. Z. IV 635 f.) und dem Artikel von Chabot (vgl. B. Z. V 630).

21. **Jezekiel Belanidiotes,** *Ἁγιολογικὰ σημειώματα* (XI S. 112—119. 278—279): über den hl. Hieronymus in der griechischen Kirche.

22. **Th. P. Themeles,** *Ἀνασκευὴ πεπλανημένων θεωριῶν ἐν τῇ ἱστορίᾳ τῆς ἐκκλησίας Ἱεροσολύμων* (XI S. 145—225): verficht den hellenischen Charakter der Kirche von Jerusalem.

23. **Jo. Phokylides,** *Ὁ ἅγιος Θεόδωρος Ἐδέσσης ἐπίσκοπος ὁ Σαβαΐτης καὶ ὁ συγγενὴς αὐτοῦ Μιχαὴλ ὁ Μάρτυς* saec. IX (XI S. 226—239): nach der Ausgabe von Pomjalovskij 1892 (BHG^2 no. 1744).

24. **Philemon Photopoulos**, *Σκιαγραφία Θεοδώρου Μοψουεστίας τοῦ Ἀντιοχέως* (XI S. 255—277).

25. **Jo. Phokylides**, *Χρυσίππου πρεσβυτέρου Ἱεροσολύμων ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μάρτυρα Θεόδωρον* (XI S. 330—335. 557—578). Vgl. das Referat B. Z. XXI 615 ff.

26. **Jez. Belanidiotes**, *Ὁ αὐτοκράτωρ Ἰωάννης Παλαιολόγος καὶ ὁ πατριάρχης Ἰωσὴφ ἐν Μεθώνῃ* (XI S. 362—368) a. 1437 und 1439.

27. **Ph. Photopoulos**, *Ἱστορικαὶ εἰδήσεις περὶ Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου* (XI S. 642—652).

28. **Arsenios Kakogiannis**, *Ὀρθόδοξος ἄποψις τῆς περὶ ἀγαμίας τοῦ κλήρου πράξεως τῆς ἡμετέρας ἐκκλησίας* (XI S. 653—664. 805—822; XII S. 89—104. 266—278. 420—432. 498—508. 640—646). Führt bis in die rein byzantinische Zeit herab.

29. **Theodoros S. D. Moschonas**, *Αἱ ἀρχαῖαι μητροπόλεις καὶ ἐκκλησίαι Ἀλεξανδρείας, 63—642 μ. Χ.* (XI S. 689—696).

30. **Jo. Phokylides**, *Ἡ Ἀσκάλων* (XI S. 697—709).

31. **Jo. Phokylides**, *Πληροφορίαι Ἰωάννου ἐπισκόπου Μαϊουμᾶς* (XI S. 738—752. 847—861; XII S. 39—55. 214—231. 677—693; Forts. folgt). Griechische Übersetzung nach der syrisch-französischen Ausgabe von Nau in der Patrologia orientalis VIII. — Vgl. auch oben no. 20.

32. **Phil. Photopoulos**, *Ἀνέκδοτα* (XI S. 862—869; XII S. 279—281. 665—672). Abdruck einiger Stücke des Konstantinos Akropolites aus der für diesen Autor offenbar sehr wichtigen Hs Jerusalem Patr. 40 saec. XIII: *Σύγκρισις ἐλεημοσύνης καὶ νηστείας — Θέσις· εἰ κατ' ἀρετὴν βιωτέον — Ἔκφρασις τῆς κατὰ τὴν Μεγάλην Κυριακὴν (τοῦ Πάσχα) τελετῆς — Λόγος εἰς τὸν ἅγ. Ἀθανάσιον τὸν Ἀτραμυττίου.*

33. Monachos **Augoustinos Jordanites**, *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Εὐθυμίου* (XI S. 878—893; XII S. 120—136. 232—250. 556—572. 647—664; Forts. folgt). Ediert nach dem Sinaiticus 524 saec. X/XI f. 92—134 die berühmte Vita des Kyrill von Skythopolis (BHG[2] no. 647/8), die noch immer in keiner modernen Ausgabe vorliegt. Die Mitteilung des sinaïtischen Textes soll zunächst den Griechen die Schrift überhaupt zugänglich machen, wird aber auch für die so dringende kritische Ausgabe des Kyrill ein wertvolles Hilfsmittel bieten. Wir bitten um Zusendung eines Separatabzugs nach Fertigstellung.

34. **Th. P. Themeles**, *Ἐκδρομὴ εἰς τὴν Λαύραν τοῦ ἁγίου Σάβα* (XII S. 64—88).

35. **Jo. Phokylides**, *Ἡ Ἱεριχὼ ὑπὸ τοπογραφικὴν καὶ ἱστορικὴν ἔποψιν* (XII S. 183—200. 335—349).

36. **A. S. Alibizatos**, *Ἡ ἐκκλησιαστικὴ νομοθεσία τοῦ αὐτοκράτορος Ἰουστινιανοῦ τοῦ Α'* (XII S. 317—334. 531—543; Forts. folgt). Die breit angelegte Monographie beginnt mit einer Bibliographie und einem *βίος* Justinians. Vgl. die deutsche Ausgabe o. S. 302.

37. **Jo. Phokylides**, *Παλλάδιος ἐπίσκοπος Ἑλενουπόλεως καὶ ἡ Λαυσιακὴ ἱστορία* (XII S. 398—419. 509—530). Allgemeine Skizze mit Benutzung der modernen abendländischen Literatur.

38. Monachos **Augoustinos Jordanites**, *Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν ἀββᾶ Ζωσιμᾶ Κεφάλαια πάνυ ὠφέλιμα* (XII S. 694—701; Forts. folgt) nach

den Hss Jerusalem Sab. 180 saec. X und Sinai 449 saec. X; über die Persönlichkeit vgl. Vailhé, Échos d'Orient IV 359 ff. (B. Z. XI 291). P. Mc.

Izvjestija des K. Russischen Archäologischen Instituts in Kpel XIII und XIV (vgl. B. Z. XIX 256 und XXI 670) ist ausführlich referiert von **E. Gerland,** Deutsche Literaturzeitung 1912, 2073—2079. P. Mc.

Échos d'Orient, revue bimestrielle etc. publiée par les professeurs du séminaire oriental, couvent des Augustins de l'Assomption, Cadi-Keuy (Chalcédoine). Table des articles parus dans les volumes I—XIV (1897—1911). 30 S. 8⁰. Constantinople 1912. Das vorliegende, nach Kategorien und innerhalb derselben nach den Autornamen alphabetisch geordnete Verzeichnis aller in den ersten vierzehn Bänden der Échos d'Orient erschienenen selbständigen Aufsätze gibt eine vortreffliche Übersicht über die ausgezeichneten Leistungen der Assumptionisten und bildet ein wertvolles bibliographisches Hilfsmittel. A. H.

12. Mitteilungen und Notizen.

Das Corpus der griechischen Urkunden.

(Vgl. zuletzt B. Z. XXI 376.)

Im Jahre 1912 wurden durch Herrn Dr. Paul Marc die Arbeiten für die Ausgabe der Kaiserurkunden weiter geführt. Ein Repertorium der Aussteller in Form eines chronologischen Verzeichnisses aller erhaltenen Kaiserurkunden wurde fertig gestellt; es verzeichnet bei jedem Stück die maßgebende Ausgabe und gestattet einen raschen Überblick über das für das Corpus vorliegende Material. Ein Repertorium der Empfänger, alphabetisch geordnet, wurde hergestellt; es ist angelegt als ein Index zu dem Aussteller-Repertorium. Ein Repertorium der heutigen Aufbewahrungsorte wurde angelegt und fertig gestellt auf Grund der gedruckten und in München erreichbaren Werke und der bisherigen Archivreisen und Mitteilungen. Es verzeichnet für jede Kaiserurkunde den Aufbewahrungsort und (soweit bekannt) den Erhaltungszustand, dann die in der Literatur gemachten Mitteilungen und die an irgend einer Stelle etwa vorhandenen Photographien und die erschienenen Ausgaben. Vor allem die Repertorien der in den Athosklöstern liegenden Urkunden und die Identifizierung der einzelnen Stücke verursachten bei der Zerstreutheit der Angaben eine erhebliche Arbeit. Das in einer Reihe von Kasten nach örtlichen Gruppen geordnete Repertorium gestattet nun einen raschen und bequemen Überblick und kann als Grundlage für weitere Forschungen in den Archiven selbst und den Bibliotheken dienen.

Ferner wurden 300 Regesten von Kaiserurkunden angefertigt. An Photographien konnten Aufnahmen des Privatdozenten Dr. Jakovenko (aus Dorpat) aus dem Athoskloster Roussikon für das Corpus kopiert worden; ferner wurden einzelne Aufnahmen von Urkunden des Athosklosters Karakallou von der Collection des Hautes Études in Paris (Professor Millet) erworben. Die Bereicherung ist wertvoll, da damit wieder eine Reihe der so schwer zugänglichen Athosurkunden für das Corpus gesichert sind.

Außerdem wurde die Überlieferung der in juristischen Handschriften vorliegenden Kaiser-Konstitutionen und Novellen in Angriff genommen.

Diese Erlasse bilden für die ältere byzantinische Zeit bis zum 10. Jahrh. das hauptsächlich erhaltene urkundliche Material, kommen also gerade für den ersten Band des Corpus in Betracht. Da sie nur in Ausgaben vorliegen, die besonders in überlieferungsgeschichtlicher Beziehung ungenügend sind, ist eine textkritische Behandlung nicht nur für das Corpus unerläßlich, sondern dürfte auch für die rechtshistorische Forschung von Wert sein.

Auf der demnächst in Petersburg stattfindenden Tagung der Association internationale des académies soll der Plan einer Faksimileausgabe byzantinischer Urkunden vorgelegt und erörtert werden. Die Diskussion wird ergeben, ob und in welcher Weise der Plan, von dem eine erhebliche Förderung unserer Kenntnisse von byzantinischer Diplomatik erhofft werden darf, durchgeführt werden kann. Die Akademien von Wien und München haben auch im letzten Jahre dem Urkundencorpus finanzielle Unterstützung zugewendet. A. H.

Preise und Unterstützungen aus dem Thereianosfonds.

Bei der Festsitzung der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften aus Anlaß ihres 154. Stiftungsfestes am 15. März 1913 wurde Folgendes bekannt gegeben: Aus den Zinsen des Thereianosfonds wurde ein Preis von 800 ℳ verliehen an Prof. Dr. Adamantios Adamantiou in Athen für seine in den letzten Jahren erschienenen Arbeiten auf dem Gebiete der byzantinischen Kunst und Literatur. Außerdem wurden bewilligt an Prof. Dr. August Heisenberg in München 1500 ℳ zur Herausgabe von Band XXII der Byzantinischen Zeitschrift; an Dr. Willy Hengstenberg in München 700 ℳ zur Fortführung seiner Arbeit am Generalregister zu Band XIII—XXIV dieser Zeitschrift; 1000 ℳ für das Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neuzeit; an Studienrat Karl Reichhold in München 1000 ℳ zur Fortsetzung seiner Arbeiten an dem Werke „Griechische Vasenmalerei"; an Prof. Dr. J. N. Svoronos in Athen 2400 ℳ zur Herausgabe eines Tafelwerkes über die Münzen von Athen; an Konrektor Dr. J. Haury in Ingolstadt 400 ℳ zur Drucklegung des Index seiner Prokopausgabe; an Dr. Arvanitopoulos in Volo 300 ℳ zur Publikation thessalischer Inschriften; an Dr. Athanasios Mpoutouras in Athen 450 ℳ zu Studien auf dem Gebiete der griechischen Sprachgeschichte; an Dr. Phaidon Koukoules in Athen 450 ℳ zu Studien auf dem Gebiete des griechischen Folklore. A. H.

Preisausschreiben.

„On demande une édition de la Passion d'Artémius, par Jean de Rhodes" im Concours universitaire pour 1912—1914 à l'Université catholique de Louvain (vgl. Bulletin du Musée Belge 16 [1912] 382). P. Mc.

Der Schatz von Poltawa.

Kürzlich ging durch die Tagespresse die Nachricht, daß im Gouvernement Poltawa ein großer byzantinischer Schatz gefunden sei. Ich wendete mich um Auskunft an Herrn **D. N. Ajnalov**, dem ich einige Abbildungen und den Abzug eines am 10. August 1912 in der russischen Zeitschrift „Kunst

und Graphik" erschienenen Artikels verdanke. Daraus sind die folgenden Mitteilungen entnommen. Sie werden ergänzt durch einen Aufsatz, den **F. von Stryk** im Feuilleton der Frankfurter Zeitung vom 30. Juli 1912 (Nr. 209) veröffentlicht hat.

Der Schatz wurde im Sande am Ufer des Flusses Worskla, im Süden des Gouvernements Poltawa, nahe dem Dorfe Malaja Pereschtschepina von einem Hirtenknaben entdeckt. Vermutlich wurden die Kostbarkeiten bei einer plötzlichen Gefahr versteckt oder sie sind mit einem Schiffe im Flusse untergegangen. Darüber kann nur ein authentischer Fundbericht Auskunft geben. Es wurden mehr als zweihundert Gegenstände aus Gold und Silber gefunden: zahlreiche einzelne Metallplatten von verschiedener Form mit Illustrationen, elf goldene Pokale mit Ornamenten aus Steinen oder in Perlmutter, zehn ähnliche silberne Pokale, einige goldene Schließen und Armbänder mit grünen und roten Steinen, eine große Anzahl von Ringen und Löffeln, Halsschmuck aus goldenen Münzen. Dazu kommt ein goldenes Trinkhorn von ungewöhnlicher Form, die massiv goldene Einfassung irgend eines Schmuckes, zwei Schwerter mit goldenem und silbernem Griff und metallenem Schmuck der Scheiden, große goldene Krüge mit prächtigen Henkeln und Deckeln. Ferner fand sich neben anderem Tafelgerät eine große silberne Schüssel mit einem Kreuz in der Mitte des Bodens, eine silberne, leider stark zerstörte sassanidische Schüssel mit dem Bilde des Königs auf der Jagd nach wilden Ziegen. Besonders wichtig ist eine große aus mehreren Stücken zusammengesetzte Schüssel. Auf dem Boden sieht man das Christusmonogramm mit *A* und *Ω*, rings herum läuft eine Inschrift: + ex antiquis renovatum est per Paternum reverentiss. episc. nostrum. amen. +. Diese innere Schüssel wird eingefaßt von einem prächtig getriebenen Weintraubenzweig mit Vögeln. Stil und Ausführung weisen diesen Teil des Gefäßes in ältere Zeit, vielleicht noch das 4. Jahrh. Im übrigen gaben für die Zusammenstelluug des Schatzes und für die Entstehung der Gegenstände einen terminus ante quem die Münzen, auf denen der Kaiser Herakleios mit seinen Söhnen Konstantinos und Herakleonas dargestellt ist. An dieses Datum (641) wird die weitere Untersuchung anzuknüpfen haben, die vielleicht zu dem Resultat führen kann, daß die Gegenstände speziell byzantinischer Herkunft gering an Zahl sind gegenüber den anderen sassanidischen oder barbarischen Ursprungs; auf die mögliche Herkunft aus der Krim hat bereits Ajnalov hingewiesen. Von besonderer Bedeutung müssen dann auch die griechischen Inschriften und die Zollstempel werden, die an nicht wenigen Gegenständen angebracht sind.

Der Schatz ist einstweilen in Petersburg in der Reichsbank untergebracht.

A. H.

Neue Verlags- und Antiquariats-Kataloge.

Joseph Baer, Frankfurt a. M., Hochstraße 6: Kat. 568. 569. 570. 571. 605. 606. 607, Theologia catholica I—VII (Bibel, Dogmatik, Kirchenrecht, Homiletik, Kirchengeschichte; z. T. aus den Bibliotheken Fr. X. Kraus und Prälat Fr. Schneider). — **Basler Buch- und Antiquariatshandlung** (vorm. Ad. Geering), Basel, Bäumleingasse 10: Kat. 358, Klassische Philologie (darunter auch einige „Neugriechen"). — **Ed. Beyer's** Nachf., Wien I, Schottengasse 7: Kat. 68, enthaltend die Bibliotheken Theod. Gomperz und

S. Mekler (außerordentlich reichhaltig, auch an Separatabzügen), 1913. — **Ernst Carlebach**, Heidelberg, Hauptstr. 136: Ant.-Kat. 331, Geschichte I (Allgemeine G. und Hilfswissenschaften) 1912. — **Gust. Fock**, Leipzig, Schloßgasse 7—9: Katalog 421 und 422, Klassische Philologie I. II (Bibliothek Heinr. Nissen); Kat. 426, Geschichte vom Mittelalter bis zur Neuzeit. — **Gilhofer & Ranschburg**, Wien I, Bognergasse 2: Ant.-Anzeiger 103, darin „Balkan", 1913. — **Otto Harrassowitz**, Leipzig, Querstr. 14: Kat. 353, Der christliche Orient, Byzanz, Griechenland, Palästina und die Levante, 1912; Kat. 354, Schrift- und Buchwesen, Bibliothekswesen, Bibliographie, 1913 (beide Kataloge für unsere Studien sehr wichtig und ergiebig); Kat. 356, Arabien usw., 1913. — **Karl W. Hiersemann**, Leipzig, Königstr. 29: Kat. 412, Alte Architekturwerke, Buchornamentik, Kalligraphie, 1912; Kat. 413, Kunstgewerbe und Dekorative Kunst, 1912; Kat. 415, Kunst und Kunstgewerbe des klassischen Altertums (Nachlaß Th. Schreiber), 1913; Kat. 416, Klassische Philologie (vgl. o. S. 231), Februar 1913; Kat. 421, Kunstgewerbe, Orient. Mittelalter. Neuzeit (z. T. aus der Bibliothek v. Lanna-Prag), März 1913. — Librairie **C. Klincksieck**, Paris VIIe, 11 rue de Lille: Antiqu.-Kat. 6, Philologie classique (darunter „Néogrecs") 1912. — **Joannes D. Kollaros**, *Βιβλιοπωλεῖον τῆς Ἑστίας*, Athen, *ὁδ. Σταδίου* 44: *Κατάλογος τῶν ἐν αὐτῷ ὑπαρχόντων βιβλίων*, 1911, 90 S. (bietet speziell auch für unsere Studien manche in Europa wenig bekannte Werke, besonders lokalgeschichtlicher und topographischer Art). — **J. J. Lentner** (E. Stahl), München, Dienerstr. 9: Kat. 11 und 12, Theologie I und II, 1912. — **Alfred Lorentz**, Leipzig, Kurprinzstr. 10: Kat. 213, Theologischer Handkatalog (sehr reichhaltig auch für unser Gebiet) 2 *M.* — **J. C. B. Mohr** (Paul Siebeck) und **H. Laupp**'sche Buchhandlung, Tübingen: Fachkataloge, Herbst 1912, über „Geschichte", „Literaturgeschichte und Sprachwissenschaft", „Religion in Vergangenheit und Gegenwart", „Theologie". — **Émile Nourry**, Paris V^e, 62 rue des Écoles: Catalogue N° 97 de livres d'occasion, 1912. — **Oxford University Press** (Henry Frowde, London E. C., Amen Corner): The Periodical vol. IV no. 68. 69. 70 (October, December 1912, February 1913). — **Speyer & Peters**, Berlin NW 7, Unter den Linden 39: Rundschau über die Neuerscheinungen auf dem Gebiete der Philologie, Philosophie, Pädagogik, Psychologie, Geschichte, Geographie nebst Anhang: Auswahl antiquarischer Bücher. I. Jahrgang, Nr. 1—3 (Sept., Nov. 1912, Febr. 1913). Willkommene bequeme Übersicht. — v. **Zahn & Jaensch**, Dresden, Waisenhausstr. 10: Kat. 251, Kunstgeschichte, 1912; Kat. 252, Literarische Seltenheiten, 1912/13; Kat. 253, Klassische Philologie, 1913; Kat. 254, Periodica (sehr wichtige Angebote, auch von Teilserien), 1913.

Eine besondere Erwähnung verdient die Bibliotheca philologica classica et archaeologica, welche die Buchhandlung **Burgersdijk & Niermans**, Leiden, als 'Catalogue de livres anciens et modernes aux prix marqués' No. 50 herausgegeben hat: Leiden 1912. 548 S. 8°, geb., 2 fl. = 3,40 *M.* Die 16441 Nummern bilden wirklich eine 'Bibliotheca' und bieten auch viel für unsere Interessen. P. Mc.

I. Abteilung.

La date du Pro Templis de Libanius.

La date de ce célèbre discours a été fixée différemment par les savants qui ont cherché à résoudre ce petit problème de chronologie littéraire. Nous n'examinerons pas les opinions qui ont été émises à ce sujet — ce serait là un travail fastidieux et sans grand intérêt[1]) — mais nous nous efforcerons, à notre tour, de déterminer la date du *Pro Templis.* Comme nos devanciers, nous établirons, d'une part, son *terminus post quem,* d'autre part, son *terminus ante quem.*

Nous nous occuperons d'abord du *terminus ante quem.*

* * *

A l'époque où Libanius écrivit le *Pro Templis,* le Sérapéum d'Alexandrie était encore debout.[2]) Or, la destruction de ce temple célèbre eut lieu, comme nous allons le montrer, en 389.

La date de 389 est fournie par la chronique du comte Marcellin. On lit dans cette chronique, sous le consulat de Timasius et Promotus, c'est-à-dire à propos de l'année 389, la notice suivante: *Templum Serapis apud Alexandriam Theodosii imperatoris edicto solutum est.*[3])

Le témoignage de Marcellin est net et précis: un édit de l'empereur Théodose ordonna de détruire le temple de Sérapis[4]) d'Alexandrie en l'année 389.

On peut invoquer, ce semble, en faveur du témoignage de Marcellin, un passage du *De viris inlustribus* de saint Jérôme.

Au chapitre 134 de cet ouvrage, saint Jérôme écrit: *Sophronius*

---

1) Notons toutefois que le dernier savant qui s'est occupé de la question, M. R. Förster, date le *Pro Templis* de 384; cf. *Libanii opera,* t. III (Leipzig, Teubner 1906), p. 80.

2) Cf. *Pro Templis,* § 44, fin.

3) Mommsen, *Chronica minora,* t. II (Berlin 1894), p. 62 (*Mon. Germ. hist. auct. antiquiss.,* t. XI).

4) Sur l'étymologie du mot Sérapis (Sarapis) cf. L. Parmentier, *Recherches sur le traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque* (Bruxelles 1913), p. 25 et suiv

. . . . *nuper De subversione Serapis insignem librum conposuit.*[1]) Or saint Jérôme nous apprend lui-même qu'il composa son *De viris inlustribus* pendant la quatorzième année du règne de Théodose le Grand, c'est-à-dire en 392.[2]) Si l'on songe que saint Jérôme écrivit le *De viris inlustribus* à Bethléem[3]) et qu'en 392 il y connaissait déjà l'écrit de Sophronios, on reconnaîtra que le Sérapéum d'Alexandrie a dû être démoli au moins deux ou trois années plus tôt. La date que le comte Marcellin assigne à ce fait, l'année 389, est donc parfaitement vraisemblable.[4])

La plupart des historiens modernes datent toutefois la destruction du Sérapéum d'Alexandrie de 391.[5]) Ils font valoir en faveur de cette date:

1° qu'elle est fournie par la chronique de Tiro Prosper, qui place la démolition du Sérapéum huit ans après la mort de Gratien[6]), c'est-à-dire entre le 25 août 390 et le 25 août 391; 2° que Sozomène[7]) et aussi, semble-t-il, Eunape[8]), rapportent qu'à l'époque où le Sérapéum fut détruit, Evagrios était *praefectus augustalis* et Romanos *comes Aegypti*, c'est-à-dire l'un le gouverneur civil, l'autre, le gouverneur militaire de l'Égypte; que d'autre part, la constitution du 16 juin 381[9]), qui interdisait l'exercice du culte païen en Égypte, est précisément adressée à ces deux fonctionnaires.

1) Richardson, *Hieronymus de viris inlustribus,* dans les *Texte und Untersuchungen zur Gesch. der altchristlichen Literatur,* t. XIV (1896), p. 55.

2) *Ib.*, chap. 135.

3) Bardenhewer, *Patrologie,* 3e édit. (Fribourg en Brisgau 1910), p. 7.

4) Socrate et Sozomène semblent placer également la destruction du Sérapéum en l'année 389, mais la chronologie de ces deux historiens manque de précision. Socrate raconte la destruction du temple de Sérapis au chap. 16 du livre V de son *Histoire ecclésiastique,* après avoir parlé de l'entrée de Théodose à Rome, qui eut lieu le 13 juin 389. D'autre part, Sozomène raconte la destruction du temple de Sérapis au chap. 15 du livre VII de son *Histoire.* Or, à la fin du chap. 14, il parle également de l'entrée de Théodose et de Valentinien à Rome. Sozomène rapporte qu'à l'époque où le Sérapéum fut détruit, Romanos commandait les troupes d'Égypte et qu'Evagrios était préfet d'Alexandrie. Nous verrons plus loin l'importance de ce détail.

5) Cf. Rauschen, *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Großen* (Fribourg en Brisgau 1897), p. 535, note 1.

6) Cf. Güldenpenning et Ifland, *Der Kaiser Theodosius der Große* (Halle 1878), p. 190, note 21.

7) Cf. Sozomène, *Hist. eccl.,* VII 15.

8) Cf. Eunape, *Vitae sophistarum* (Paris 1849), p. 472. Eunape écrit Euetios au lieu de Euagrios, mais on se trouve sans doute ici en présence d'une faute de copiste.

9) *Cod. Theod.*, XVI 10, 10.

Le premier argument est assez faible. Notons tout d'abord que la chronique de Tiro Prosper — ou plutôt du pseudo-Tiro Prosper[1]) — place la destruction du Sérapéum d'Alexandrie, non pas huit ans mais neuf ans après la mort de Gratien[2]), c'est-à-dire entre le 25 août 391 et le 24 août 392. Le pseudo-Tiro Prosper donne donc plutôt l'année 392, mais la chronologie de cet historien laisse beaucoup à désirer. La chronique du pseudo-Tiro Prosper, écrit Rauschen[3]) *verfährt in ihren chronologischen Ansätzen entsetzlich willkürlich.* C'est ainsi, dit-il, qu'elle place le massacre de Thessalonique en 388 au lieu de 390, la mort de Damase, de Pierre d'Alexandrie et de Cyrille de Jérusalem en 390 au lieu de 384—386.

La chronique du comte Marcellin est loin d'être exempte, il est vrai, d'erreurs chronologiques, mais comme elle a été composée avec plus de soin que celle du pseudo-Tiro Prosper, elle mérite, en général, plus de confiance que cette dernière.[4])

Le second argument a encore moins de force que le premier. Sans doute, la constitution du 16 juin 391 est adressée au *praefectus augustalis* Evagrios et au *comes Aegypti* Romanos, mais cette constitution n'a aucun rapport avec la destruction du Sérapéum; elle se borne à interdire en Égypte la fréquentation des temples et l'accomplissement des sacrifices. D'autre part, nous savons aujourd'hui, grâce à une chronique alexandrine découverte récemment, qu'Evagrios était déjà *praefectus augustalis* en 389.[5]) Romanos était probablement déjà aussi *comes Aegypti* en cette année, les fonctionnaires militaires changeant, en règle générale, beaucoup moins souvent que les fonctionnaires civils.[6]) Nous daterons donc, avec le comte Marcellin, la destruction du Sérapéum de l'an 389[7]), et nous considérerons cette date comme le *terminus ante quem* du *Pro Templis.*[8])

* * *

1) Cette chronique ne peut pas être de Tiro Prosper, cf. Mommsen, *Chronica minora,* t. I (Berlin 1892), p. 617—618 (*Mon. Germ. hist. auct. antiq.*, t. IX), où elle est publiée sous le titre de *Chronica Gallica.* 2) *Ibid.*, p. 650.

3) Rauschen, *op. cit.*, p. 536. Cf. aussi ce que dit Mommsen, *Chronica minora,* t. I, p. 618 et 619.

4) Cf. les *Testimonia veterum* cités par Teuffel-Schwabe, *Geschichte der römischen Literatur,* § 484, note 1, notamment Cassiodore, *div. lect.* 17: *Marcellinus quattuor libros de temporum qualitate et positionibus locorum pulcherrima proprietate conficiens.*

5) A. Bauer et J. Strzygowski, *Eine Alexandrinische Weltchronik*, dans les *Denkschriften der Kais. Akademie in Wien,* phil.-hist. Kl., t. LI (1905), p. 116—117.

6) Rauschen, *op. cit.*, p. 536.

7) C'est la date admise par Rauschen, *op. cit.*, p. 534—536.

8) Théophane (éd. de Boor, p. 71) place la destruction du Sérapéum vers le

Le *terminus post quem* sera plus malaisé à établir. Nous nous trouvons ici sur un sol mouvant où il convient de n'avancer qu'avec une grande prudence.

Aux § 7, 8, 15, 16 et 18 du *Pro Templis*, Libanius fait allusion à une loi défendant tous les sacrifices hormis ceux de l'encens. Godefroy[1]) a cru qu'il s'agissait de la constitution du 23 mai 385[2]), mais tous les autres savants qui se sont occupés de la question, l'ont identifiée avec la constitution du 21 décembre 381.[3])

Ni l'une ni l'autre constitution ne peuvent être visées, car toutes les deux sont dirigées exclusivement contre les sacrifices divinatoires. Deux hypothèses restent possibles à notre avis: ou bien la loi en question est *antérieure* à la constitution de 381 ou bien elle est *postérieure* à celle de 385.

Le *Pro Templis* autorise la première hypothèse. Libanius ne parle dans ce discours que d'une seule loi de Théodose, et cette loi semble avoir été rendue tout au début du règne de cet empereur, donc en 379 ou en 380. S'il en est bien ainsi, les constitutions de 381 et de 385 ne seront que des compléments de cette loi, qui avaient spécialement pour but de mettre un terme aux sacrifices divinatoires que Théodose devait tenir à abolir, et comme empereur et comme chrétien.

La seconde hypothèse a pour elle le témoignage de Zosime. Cet historien rapporte qu'au début du règne de Théodose, les païens possé-

---

milieu ou la fin de 392. Il en parle, en effet, après la mort de Valentinien II qui eut lieu le 15 mai 392. Mais Théophane est une autorité bien médiocre au point de vue chronologique, et le passage de saint Jérôme, que nous avons cité plus haut, rend la date de 392 absolument invraisemblable.

La même date (392) semble aussi être celle de l'*Alexandrinische Weltchronik* publiée par Bauer et Strzygowski. Nous disons «semble» parce que le papyrus qui nous a transmis cette chronique est en bien mauvais état. Il ne reste que quelques lambeaux des deux notices placées sous l'année 392, et dans ces lambeaux on ne relève aucune allusion au Sérapéum. Seules les miniatures qui représentent, ou plutôt qui ont la prétention de représenter le Sérapéum, permettent de supposer qu'il y est question de la destruction de ce temple. Mais en admettant même que la destruction du Sérapéum y soit rapportée, il ne s'ensuit nullement qu'il faille placer ce fait en 392. De l'aveu même de M. Bauer (*op. cit.*, p. 72—73), les dates de l'*Alexandrinische Weltchronik* retardent souvent d'un à trois ans. Cette chronique confirmerait donc plutôt la date de 389 que nous avons admise. Nous devons toutefois faire observer que la notice qui semble être consacrée à la destruction du temple de Sérapis, suit immédiatement la notice racontant la mort de l'usurpateur Eugène. Or, Eugène ne fut mis à mort que le 6 septembre 394. On ne peut donc guère se fier ici à l'*Alexandrinische Weltchronik*.

1) Cf. l'édition du *Pro Templis* de Godefroy dans Ch. H. Trotz *J. Gothofredi opera juridica minora* (Leyde 1733, in-fol.), col. 469, l. 37—41 de la note.

2) *Cod. Th.* XVI 10, 9. 3) *Cod. Th.* XVI 10, 7.

daient encore «la liberté de fréquenter les temples et d'apaiser les dieux selon les rites de leurs ancêtres.»[1]) Il semble résulter de ce passage de Zosime que Théodose n'a pas rendu au début de son règne la loi visée par Libanius, mais seulement quelques années plus tard. Dans ce cas, on peut supposer, avec une vraisemblance voisine de la certitude, que cette loi est postérieure à la constitution de 385. Avant d'interdire tous les sacrifices, Théodose aura commencé par prohiber sévèrement les sacrifices divinatoires, et ce n'est qu'après avoir constaté qu'il était impossible de mettre fin aux sacrifices divinatoires sans supprimer aussi les sacrifices ordinaires, qu'il aura également interdit ces derniers.

L'une et l'autre hypothèse sont vraisemblables. Nous préférons toutefois la première, parce qu'il nous semble qu'une autre constitution du *Codex Theodosianus*, celle du 30 novembre 382[2]), suppose l'existence de la loi visée par Libanius. Il ressort de la constitution de 382 qu'un temple de l'Osrhoène avait été fermé parce qu'ou y avait sacrifié. Or la loi à laquelle Libanius fait allusion devait avoir pour sanction la fermeture des temples où l'on continuait à offrir des sacrifices aux dieux. Quoi qu'il en soit, nous ne demanderons pas à une loi de Théodose le *terminus post quem* du *Pro Templis*. Pour déterminer celui-ci, nous ferons appel à des allusions plus précises de ce discours:

1° Au § 15 (cf. aussi le § 19), Libanius dit que les moines ont porté souvent certaines accusations devant Flavien. Il s'agit ici de Flavien qui monta sur le trône épiscopal d'Antioche en 381.[3]) Le fait que des accusations ont déjà été portées souvent devant Flavien à l'époque où Libanius écrivit le *Pro Templis*, indique que Flavien remplissait depuis assez longtemps les fonctions de patriarche d'Antioche. Le *Pro Templis* sera donc postérieur de quelques années à l'intronisation de Flavien (381).

2° Aux § 44 et 45, Libanius déplore la ruine d'un temple colossal, rempli d'œuvres d'art, qui était situé sur la frontière de la Perse. Ce temple est, selon toute apparence, celui dont la constitution du 30 novembre 382 avait permis la réouverture, mais à condition qu'il n'y fût plus sacrifié.[4]) S'il s'agit bien de ce temple, le *Pro Templis* sera au moins postérieur au 30 novembre 382.

3° Libanius rend responsable de la ruine de ce temple remarquable un «homme pervers, ennemi des dieux, lâche, cupide, ... esclave de

---

1) Zosime, *Histoire,* IV 29. 2) *Cod. Th.* XVI 10, 8.
3) Cf. Bardenhewer, *op. cit.*, p. 274. 4) *Cod. Theod.* XVI 10, 8.

sa femme, ... qui s'est fait une loi d'obéir en tout aux instigateurs de ces mesures.»[1])

On a supposé que les personnes visées par Libanius étaient Cynégius et sa femme Acanthia.[2]) Cette hypothèse est très séduisante et parfaitement admissible. Zosime ne rapporte-t-il pas que Cynégius fut chargé de fermer les temples en Orient et d'y abolir les sacrifices ainsi que les autres cérémonies de l'ancienne religion?[3]) Le témoignage de Zosime ne doit pourtant pas être pris à la lettre. Zosime semble avoir poussé ici les choses au noir. Cynégius n'a pas dû être chargé de fermer *tous* les temples païens de l'Orient, mais seulement ceux où l'on continuait à sacrifier et à se livrer à l'exercice de la divination.[4]) La loi perdue de Théodose, à laquelle Libanius se réfère dans le *Pro Templis,* devait, en effet, comme nous l'avons déjà dit, entraîner la fermeture des temples en cas de contravention. Quoi qu'il en soit, la mission dont Cynégius fut chargé, dut lui valoir la haine de tous ceux qui restaient attachés au culte païen.

Cynégius fut élevé à la dignité de préfet du prétoire d'Orient vers la fin de 382 ou au commencement de 384[5]); et c'est en 384, selon Tillemont[6]), en 386 selon Rauschen[7]), qu'il faut placer la mission dont parle Zosime. Si donc, comme il semble, Libanius fait allusion à Cynégius au § 46 du *Pro Templis,* celui-ci sera postérieur soit à 384 soit à 386.

4° Mais une autre allusion de Libanius est beaucoup plus précise que toutes celles que nous venons de voir. Au § 53, Libanius dit à Théodose: «Mais tout en considérant cette religion comme meilleure que l'autre, tu n'as pas regardé cette autre comme une impiété, comme un délit punissable à juste titre. Bien plus, tu n'as pas exclu des honneurs les adeptes de cette religion, mais tu leur as confié des magistratures, tu en as fait tes convives et cela bien souvent, tu leur as fait passer la coupe, et aujourd'hui, après plusieurs autres, tu t'es adjoint, croyant être utile à l'État, un homme qui jure par les dieux non seulement devant les autres, mais encore devant toi.» Quel est le personnage visé par Libanius? M. Fœrster[8]) estime avec Tillemont que c'est Ricomer, un païen zélé, qui devint consul le 1er janvier 384. Le

1) *Pro Templis,* § 46. Les instigateurs de ces mesures étaient les moines.

2) Cf. notamment Sievers, *Das Leben des Libanius* (Berlin 1868), p. 266 et Rauschen, *op. cit.*, p. 297, note 3.

3) Zosime, *Hist.* IV 27.

4) Cf. Allard, L'*art païen sous les empereurs chrétiens* (Paris 1879), p. 102.

5) Cf. Rauschen, *op. cit.*, p. 173.

6) Lenain de Tillemont, *Histoire des Empereurs,* t. V, 2e édit. (Paris 1720), p. 732, note 15.

7) Rauschen, *op. cit.*, p. 228.

8) Fœrster, *Libanii opera,* t. III, p. 81.

verbe employé à propos du personnage en question est, dit-il, παραζεύγνυμι; or Libanius appelle ὁμόζυξ un personnage, Salluste, qui partagea les honneurs du consulat avec l'empereur Julien. Mais le verbe παραζεύγνυμι indique-t-il nécessairement que le personnage inconnu du § 53 du *Pro Templis,* ait été consul? Nous ne le pensons pas. Si ὁμόζυξ implique pour ainsi dire ce sens, il n'en est pas de même de παραζεύγνυμι. Ce verbe indique simplement que Théodose s'est attaché le personnage inconnu en l'appelant à quelque haute fonction.

S'il n'est pas nécessaire de songer pour l'inconnu en question à un personnage consulaire, il y a un personnage qui se présente en quelque sorte tout naturellement à l'esprit. C'est Tatien qui devint préfet du prétoire d'Orient en 388 après la mort de Cynégius et qui était païen.[1]) Sievers avait déjà supposé que Libanius parlait de Tatien[2]), et il y a quelques années, M. Seeck s'est rallié à l'opinion de ce savant.[3]) Nous nous y rallierons également, et nous considérerons l'année 388 comme le *terminus post quem* du *Pro Templis.*

* * *

Antérieur à la destruction du Sérapéum d'Alexandrie (389), postérieur à l'élévation de Tatien à la préfecture du prétoire en Orient (388), le *Pro Templis* doit avoir été composé vers le milieu de l'année 388. Il a, en effet, été écrit en été[4]), peu de temps après que Théodose se fut attaché le personnage que nous venons d'identifier avec Tatien. Or Tatien reçut la préfecture d'Orient entre la fin du mois de mars et la première moitié du mois de juin de l'an 388.[5])

La date que nous assignons au *Pro Templis* est confirmée par l'allusion qui y est faite aux préparatifs d'une guerre.[6]) Il s'agit, dans notre hypothèse, de la guerre contre Maxime, guerre que Théodose commença à préparer en avril-mai 388.[7]) La date de 388 convient pour toutes les allusions que nous avons relevées au cours de notre exposé. Elle explique notamment que Libanius a osé traiter Cynégius d'«homme pervers, lâche, cupide ....» Cynégius était mort lorsque ces lignes furent écrites ......

Bruxelles. **René Van Loy.**

---

1) Sievers, *op. cit.*, p. 159, note 48 et p. 267, et O. Seeck, *Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet* (Leipzig 1906), p. 285.

2) *Op. cit.*, p. 267. 3) *Op. cit.*, p. 285.

4) Cf. *Pro Templis,* § 14.

5) Cynégius a été enterré le 19 mars 388 et la première constitution adressée au préfet du prétoire d'Orient Tatien est datée du 16 juin 388. Cf. Seeck, *op. cit.*, p. 287. 6) *Pro Templis,* § 14.

7) Cf. Goyau, *Chronologie de l'empire romain* (Paris 1891), p. 598.

Pamprepios, ein byzantinischer Gelehrter und Staatsmann des 5. Jahrhunderts.

„Noch ist es jedem von unseren Zeitgenossen wohl erinnerlich, zu welcher Gattung die Seele des Pamprepios gehörte, und wie sich sein Schicksal gestaltete.“ So sagt der Neuplatoniker Damaskios in seiner Biographie des Philosophen Isidoros. Er schrieb dieses Buch nach 500 zur Zeit Theodorichs d. Gr., und der Byzantiner, den er im Auge hat, starb schon 488 unter Zenon, dem oströmischen Gönner und Lehnsherrn des Gotenkönigs. Das innere und äußere Leben dieses Mannes muß daher sehr eigenartig gewesen sein, wenn es noch eine Generation später auf die Teilnahme eines hellenistisch[1]) gesinnten Leserkreises Anspruch machen konnte. Aber auch für einen modernen Geschichtsfreund ist es nicht ohne Reiz, seinen Spuren nachzugehen. Schon die Vielseitigkeit seiner Veranlagung, noch mehr aber sein merkwürdiger Lebensgang und die unsichere Würdigung, die sein Charakter von seiten der Nachwelt gefunden hat, machen ihn zu einer der interessantesten Erscheinungen seiner an Originalen aller Art so reichen Zeit. Die großen Kulturzentren des Ostens bilden die Stationen dieses in jäher Folge hinauf- und hinabführenden Weges. Wir können ihn nicht verfolgen, ohne einen Einblick zu gewinnen in das vielgestaltige und unharmonische Streben und Treiben der damaligen Gelehrten, Fürsten, Staatsmänner und Kirchenhäupter. Daß sich Pamprepios als Hellenist in der offiziell christlich gewordenen großen Welt zu einer führenden Stellung emporzuschwingen vermochte, gibt einen bedeutsamen Gradmesser für die hohe Wertung ab, deren sich die griechische Bildung auch noch in den Stürmen der Völkerwanderung erfreute. Es ist deshalb nicht zu verwundern, daß kein Geringerer als Tillemont (Histoire des empereurs: L'an de J. C. 484. Art. 19ss. t. VI. Bruxelles 1740 p. 207ss.) zum ersten Mal wieder in einer seiner Bedeutung entsprechenden Weise auf ihn hingewiesen hat. Diese trotz aller Gründlichkeit doch in vielfacher Beziehung sehr mangelhafte Skizze ist im großen und ganzen bis auf den heutigen Tag nicht überholt worden. Gibbon, der doch

1) Ich gebrauche dieses Wort in dem antichristlichen Sinne Julians.

sonst so gern in den Fußstapfen des gelehrten Jansenisten von Port Royal wandelt, widmet ihrem Helden nicht einmal ein einziges Wort. Die Neueren[1]) gedenken seiner zwar wieder, aber ohne die sachliche Berichtigung, die innere Vertiefung und die äußere Abrundung, die sein Lebensbild so dringend erheischt.

Daran ist der Zustand der antiken Zeugnisse[2]) schuld. So mannigfaltig und so reichhaltig sie auch sind, so liegen sie doch fast samt und sonders nur noch derart bruchstückweise und entstellt vor, daß sie uns sehr oft über ihre richtige Deutung im einzelnen und über ihren Zusammenhang untereinander, namentlich in chronologischer Hinsicht, die schwierigsten Rätsel aufgeben. Dies trifft leider auch auf unsere ergiebigste Quelle zu: Denn die Sondervita des Pamprepios, welche der bereits erwähnte Damaskios der Lebensbeschreibung seines Lehrers eingegliedert hatte, ist von Photios für seine Bibliothek (Cod. 242 ed. Westermann: hinter Cobets Ausgabe des Diogenes Laertios. Paris 1878 = DP) nur insoweit ausgeschrieben worden, als ihm ihre Angaben nicht anderswoher bekannt waren. Der Patriarch verrät dies an einer Stelle (§ 110) ganz deutlich mit den Worten: „Auch er (Damaskios) erzählt geradeso wie die übrigen Gewährsmänner usw.“ Was dieser Selbstbeschränkung alles zum Opfer gefallen ist, zeigen die umfangreichen Exzerpte im Lexikon des Suidas, dessen Pamprepiosartikel (p. 34, 1 ss. ed. Bernhardy. Halis et Brunsvigae 1853 = DS*Π*)[3]) jedoch bedauerlicherweise keinen Schluß hat. Erst die systematische Rekonstruktion (Philosoph. Bibliothek Bd. 125. Leipzig 1911 = A) hat die bisher wirr durcheinander liegenden Fragmente verständlicher und verwertbarer gemacht. Sie zeigt, daß die Spezialbiographie des Pamprepios

---

1) S. u. a. Le Beau (-De Saint-Martin), Histoire du Bas-Empire VIII Paris 1827 p. 105; 132 ss. — Clinton, Fasti Romani I Oxford 1845 p. 697 ff. — Bernhardy, Grundriß der griechischen Literatur I⁵ Halle 1892 S. 709 ff. — Sievers, Studien zur Geschichte der römischen Kaiser. Berlin 1870 S. 501 ff. — Hertzberg, Die Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Römer III Halle 1875 S. 510 ff. — Hodgkin, Italy and her Invaders III Oxford 1885 p. 58 ff. — Bury, A History of the Later Roman Empire. London 1889 p. 257 ff. 320. — Gelzer in Krumbachers Geschichte der byzantinischen Literatur 2. Aufl. München 1897 S. 922. — Schemmel, Die Hochschule(n) von Konstantinopel (Athen und Alexandria) im IV. (und V.) Jahrhundert p. Chr. n. Neue Jahrb. für Pädag. 1908 XXII 147; 494; 1909 XXIV 438. — Die Hochschule von Konstantinopel vom V. bis IX. Jahrhundert. Programm Berlin 1912.

2) Diese gebe ich im folgenden jeweils gleich im Texte an. Wo es sich nicht unmittelbar um Pamprepios handelt, verzichte ich auf genauere Quellennachweise.

3) In Dindorfs Ausgabe des Thesaurus Graecae linguae. Paris 1842—47 werden s. v. *Παμπρέπιος* ohne allen Grund aus dem Gegenstand dieser Glosse zwei verschiedene Personen gemacht.

diesen von Anfang bis zu Ende so ausführlich schilderte, daß sie sich in manchen Einzelheiten sogar wiederholte. Das Beste an dem, was uns daraus noch erhalten ist, sind die vorzüglichen Milieubeschreibungen. Sie entschädigen uns wenigstens einigermaßen für die Einbuße des unmittelbaren Tatsachenmaterials. Einen gleichfalls vollständigen Lebensabriß boten wohl auch die zeitgenössischen „Byzantiaka" des palästinensischen Geschichtschreibers Malchos, aus welchen wiederum Suidas (v. *Παμπρέπιος* p. 31, 14 = MS*Π*) und Photios (Bibl. Cod. 78 = MP) einige wertvollen Auszüge mitteilen, die uns aber gerade so wie Damaskios bei dem Lexikographen die Endpartie vorenthalten. Was wir sonst noch über Pamprepios erfahren, sind, abgesehen von der summarischen Hesychiosglosse bei Suidas (v. *Παμπρέπιος* p. 31, 11 = HS*Π*), rein historisch-politische Angaben einiger christlichen Autoren, für welche jedoch weniger seine eigene Person als die Empörung des Illus, an der er teilnahm, den Mittelpunkt des Interesses bildete. Es sind dies die zeitgenössischen Historiker Josua Stylites (Aus dem Syrischen ins Französische übersetzt von Martin, Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes VI Leipzig 1876 = J), Eustathios (bei Müller, Fragmenta historicorum Graecorum IV Paris 1868 p. 140, 4 = E), Kandidos (In Photios Bibl. Cod. 79) und die späteren Chronisten Malalas (Ed. Dindorf. Bonn 1831 = M, bzw. Mommsens Ergänzungen, Hermes VI [1872] = MM), Johannes Antiochenus (bei Müller a. a. O. p. 618 fr. 211 = JA) und der von Malalas abhängige Theophanes Confessor (Ed. de Boor. Leipzig 1883 ff. = Th). Einige bemerkenswerten Notizen steuert schließlich die erst unlängst veröffentlichte Lebensbeschreibung des antiochenischen Patriarchen Severus aus der Feder des Zacharias Scholastikos bei (Syrisch und französisch hsg. von Kugener, Patrologia orientalis II Paris 1907 p. 7 ss. = Z; vgl. die sogenannte Kirchengeschichte desselben Verfassers: Scriptores sacri et profani III, Leipzig 1899, Register u. Pamprepios).

Es wäre auch jetzt noch trotz der vielfach geförderten Einsicht in das gegenseitige Verhältnis unserer ebenso dürftigen wie formlosen Bruchsteine ein allzu kühnes Wagnis, aus ihnen das Lebensbild des Pamprepios wieder aufbauen zu wollen, wenn wir nicht bei ihrer Zusammenfügung durch zwei verdienstvolle Arbeiten über das Zenonische Zeitalter in dankenswerter Weise unterstützt würden: Es sind dies der Aufsatz von Brooks, The Emperor Zenon and the Isaurians (The English Historical Review VIII 1893 p. 209 ff.) und die Dissertation von Barth über den Kaiser Zeno (Basel 1894; s. besonders S. 84 ff.). Diese beiden Untersuchungen, von denen die englische sich vor der deutschen durch umfassendere Ausnützung des Quellenmaterials vorteilhaft auszeichnet, er-

möglichen es uns erst, für den historisch-politischen Teil unserer biographischen Studie den richtigen Hintergrund zu gewinnen, wie er sich dem heutigen Stande der Forschung entsprechend gestaltet.

Pamprepios stammte aus der Stadt Panós oder Panopolis in der oberägyptischen Thebais (HS *II* p. 31, 11; DS *II* p. 34, 9; JA 211, 2. — DS *II* p. 35, 1; DP 110; MS *II* p. 31, 15). Darum nennt ihn Damaskios auch an einer viel mißdeuteten Stelle (S v. *Κατὰ πῆχυν* p. 121, 2) „Das Panische Unheil". Sein Geburtsjahr steht nicht fest. Da aber der Höhepunkt seines Lebens unter die Herrschaft des Kaisers Zenon fällt (HS *II* p. 31, 12), so ergäbe sich, wenn man seine sogenannte Akmé in sein vierzigstes Jahr verlegt, von der Mitte der achtziger Jahre des fünften Jahrhunderts an rückwärts gerechnet, etwa 445, ein Ansatz, der sich auch mit seinen weiteren Lebensumständen sehr wohl verträgt. Von seinen Eltern wissen wir nichts, wohl aber, daß er ein Hellenist war. Über seine ersten Studien ist gleichfalls nichts bekannt. Aller Wahrscheinlichkeit nach machte er sie in Alexandreia. Diese Weltstadt dürfte auch die Stätte seiner ersten Wirksamkeit gewesen sein. Er wählte den Beruf eines Grammatisten (DS *II* p. 34, 8), d. h. eines Schreib- und Elementarlehrers für sechs- bis zwölfjährige Knaben. Nebenher betätigte er sich als epischer Dichter, wofür er die den Ägyptern gemeinhin nachgerühmte und in seiner Vaterstadt im besondern einheimische Begabung besaß (HS *II* p. 31, 11; DS *II* p. 35, 1 ss.). Dabei handelte es sich wahrscheinlich um die gewerbsmäßige Verfertigung von Gelegenheitsgedichten, z. B. von Epitaphien im heroischen Versmaß, wie wir sie u. a. von Damaskios selbst kennen. Als Landsmann des Nonnos gehörte Pamprepios wohl geradeso wie der gleich ihm aus Panopolis gebürtige Kyros der nach jenem benannten Dichterschule an.

Von seinem Vaterlande aus begab er sich nach Athen (MS *II* p. 31, 17; DS *II* p. 35, 2). In dem alten Musensitz am Ilissos war damals — es mag um 465 gewesen sein — die Stille, die dort nach Julians Tod Platz gegriffen und bis zur Zeit des Synesios geherrscht hatte, wieder einem regeren geistigen Leben gewichen, seitdem der große Proklos an die Spitze der Platonischen Akademie getreten war. Sein Vorgänger Syrianos und sein bedeutendster Mitschüler Hermeias stammten aus Alexandreia, von wo auch er selbst athenwärts gezogen war. Für die bestrickende Zugkraft, die sein Name wie überall so besonders auch in Ägypten besaß, spricht die Tatsache, daß die mit Syrianos verwandte Witwe des Hermeias, die fromme Aidesia, ihre beiden Söhne als Pädagogin nach der Stadt der Athene begleitete, damit sie dort den Unterricht des göttlichen Meisters genießen könnten. Auch Pamprepios suchte sich unter seiner Leitung die universitas literarum anzueignen, deren

Vermittlung sich die Neuplatoniker angelegen sein ließen. Er lernte bei ihm aber auch alles das, was Malchos (S*Π* p. 31, 19) als „das tiefere Wissen“ bezeichnet. Hierunter ist die Geheimlehre der Mantik und der Theurgie zu verstehen, deren Adepten sich der Fertigkeit rühmten, den Willen der Götter im voraus zu erkennen, zu beugen und ihren Zwecken dienstbar zu machen. Wie schlecht es mit dieser namentlich von den Pergamenern geübten Kunst bestellt war, zeigt das Beispiel des Panopolitaners selbst. Sonst hätte er geahnt, wie viel Unheil ihm der Ruf des „Wissenden“ einst einbringen sollte. In diesem Sinne möchte man beinahe der nörgelnden Versicherung des Isidorosbiographen recht geben (S*Π* p. 35, 9), er sei nicht imstande gewesen, an jenes Wissen auch nur heranzureichen. Seinen Lebensunterhalt verdiente sich unser Ägypter anfänglich wohl in der gleichen Weise wie schon in seiner Heimat (DS*Π* p. 35, 3). Über seine Studien heißt es bei Damaskios (A S. 103, 25): „Er war ehrgeizig und wollte in den Augen der Leute hinter keinem zurückstehen. Daher wetteiferte er mit allen (Philosophen), nur nicht mit Proklos. In kurzer Zeit galt er für den gelehrtesten und kenntnisreichsten unter den dortigen Gebildeten. Übte er sich doch auch mit dem größten Eifer in den propädeutischen Fächern, und darunter namentlich auf dem Gesamtgebiet der Poetik und der Grammatik.“ Seinen großen Erfolgen hatte er es wohl zu verdanken, daß die Athener ihn zum Grammatiker wählten (MS*Π* p. 31, 17; DS*Π* p. 35, 4; DP 110; JA 211, 2). Als besoldeter Inhaber eines Lehrstuhls für Sprachlehre und Schriftstellererklärung war er der Nahrungssorgen enthoben und instand gesetzt, eine Griechin heimzuführen (DS*Π* p. 34, 10). Er bekleidete sein philologisches Lehramt mehrere Jahre lang mit Auszeichnung (MS*Π* p. 31, 18; DS*Π* p. 35, 16), ohne darüber seine philosophischen Studien zu vernachlässigen (MS*Π* p. 31, 19). Eine Frucht seiner wissenschaftlichen Bemühungen könnten die „etymologischen Erklärungen“ gewesen sein, als deren Verfasser er (HS*Π* p. 31, 12) genannt wird. Denn seit dem Anfang des fünften Jahrhunderts waren gerade bei den alexandrinischen Grammatikern durch Orion, den Lehrer des Proklos, und Oros die etymologischen Studien wieder in Schwung gekommen, und zudem liebte es die Polyhistorie der späten Platoniker, auch die grammatischen Disziplinen in den Dienst ihrer Gnosis zu stellen. Zeuge des sind die sonderbaren Etymologien, die Photios aus lexikalischem Interesse dem Damaskios entnommen hat. Die Jünger des Proklos wandelten hier nur auf dem Wege weiter, den schon ihr Altmeister Platon im „Kratylos“ vorgezeichnet hatte. Daß das Etymologisieren in jener Zeit geradezu eine Modespielerei geworden war, geht daraus hervor, daß auch die Christen sich darauf einließen. So tauften sie in Alexan-

dreia, wo man immer gerne Wortwitze machte, den hellenistischen Grammatiker Horapollon in „Psychapollon“ um, wodurch sein ehrwürdiger theophorer Name aus einer bilinguen Götterbezeichnung zum Schimpfnamen „Seelenverderber“ wurde. Der Schriftsteller Kandidos will gar den Namen seiner isaurischen Heimat wegen der rauhen und haarigen Hautbeschaffenheit ihrer Bewohner von Esau, dem rauhhaarigen Bruder Jakobs, herleiten. Wir werden dieser Liebhaberei noch einmal bei einer Anwendung auf Pamprepios selbst begegnen.

Als er in Athen lehrte, spielte dort der aus einer altattischen Familie stammende Theagenes, der letzte Träger des Archontentitels, wie einst Herodes Attikos den Philosophen und Gelehrten gegenüber die Rolle eines schöngeistigen Mäzenas. Daher zählte wohl auch der Ägypter zu seinen Günstlingen. Er war aber bei seiner Erwählung (D[?]Sv. *Πνεύσας* p. 321, 1; *Γραμματεῖον* p. 1136, 12) noch jung und händelsüchtig und begann sich nun, da er so unverhofft aus der Schulstube und den ihr entsprechenden Verhältnissen emporgehoben worden war, mächtig zu fühlen. So wurde er denn (DS*Π* p. 36, 1) in die größten und schlimmsten Händel verwickelt. Man verleumdete ihn bei Theagenes (MS*Π* p. 31, 20), und dieser ließ ihn seine Rache mit einer der Würde eines städtischen Lehrers so wenig entsprechenden Geringschätzung fühlen, daß er sich zur Auswanderung entschloß. Was hatte den Gegenstand der Verleumdung gebildet, und wo haben wir die Verleumder zu suchen? Hierüber erhalten wir zwar nirgends bestimmten Aufschluß, aber der Athener war gleichfalls ein eitler und wenig friedenliebender Mann und eifersüchtig darauf bedacht, daß man ihm allerseits mit größtmöglicher Ehrerbietung entgegenkam. Weil ihm Marinos aus berechtigtem Philosophenstolz nicht schmeichelte, überwarf er sich mit ihm. Andrerseits verleitete die Ehrsucht den ungetauften Archonten dazu, sich den hochgestellten Vertretern des offiziell christlichen Staates gegenüber in einem solchen Grade ergeben zu zeigen, daß die altgläubigen Hellenen daran Anstoß nahmen (DSv. *Θεαγένης* p. 1116, 1; 1117, 4; 1116, 15). Ist es da nicht wahrscheinlich, daß Pamprepios den stolzen Athener, der bis zum Range eines Senators und Patrikios emporgestiegen war, in ähnlicher Weise gereizt hatte, zumal man ihm später geradezu hochmütige Aufgeblasenheit vorwarf (DSv. *Σαραπίων* p. 678, 10)? Dann brauchte jener nur den Einflüsterungen von Christen, deren Ohren durch den hellenistischen Freimut des Grammatikers (MS*Π* p. 32, 5) beleidigt worden waren, Gehör zu schenken, und er war nicht mehr imstande seinem Jähzorn (DSv. *Θεαγένης* p. 1116, 11) Einhalt zu gebieten. Derartige Vergewaltigungen hellenistischer Philosophen waren im christlich gewordenen Athen nichts so Unerhörtes: selbst Proklos und Marinos

mußten zeitweilig dem neugläubigen Fanatismus weichen. Veranschlagt man den athenischen Aufenthalt des Pamprepios auf zehn Jahre, so würde sein Wegzug etwa um 475 anzusetzen sein.

Er wandte sich nach der Hauptstadt des oströmischen Reichs, nach Konstantinopel, das damals im Beginn einer kräftig einsetzenden Restitutionspolitik Miene machte, sich wieder eine gebietende Weltmachtstellung zu erwerben. Auch hier hatten die Wissenschaften längst ein gastliches Heim gefunden. In der Königshalle bot die von Julian gestiftete Bibliothek den Wissensdurstigen ihre 120 000 Bände dar, und auf dem Kapitol tat ihnen eine altberühmte Hochschule einladend ihre Pforten auf. In ihren Hallen hatten sich seit dem Anfang des fünften Jahrhunderts gerade auch ägyptische Hellenisten auf den verschiedensten Gebieten als Lehrer hervorgetan. Der schon einmal genannte Dichter Kyros aus Panopolis war 441 sogar zu der Würde eines Konsuls und Stadtpräfekten erhoben worden, und der gleichfalls aus dem panopolitanischen Nomos stammende Horapollon[1]), wahrscheinlich der Vater des gleichnamigen Opfers der alexandrinischen Christen, hatte sich hier unter Theodosios als Grammatiker einen Namen gemacht. Auch Ammonios aus Alexandreia, der Sohn des Hermeias, war wohl um 480 in Konstantinopel als Philosoph tätig (A S. 64, 10). Warum sollte also Pamprepios, der zu allen Dingen so wohl veranlagt war (MS*Π* p. 31, 16), nicht ebenso gut einen seinem Wollen und Können entsprechenden Wirkungskreis finden? Er suchte sich anfänglich wohl auch hier wieder damit durchzubringen, daß er sein grammatisches Wissen und seine dichterische Fertigkeit praktisch verwertete. Da er aus seinem Götterglauben kein Hehl machte und dadurch in der ganz von den Mönchen beherrschten Stadt des Konstantinos zu einer auffälligen Erscheinung wurde (MS*Π* p. 32, 4; J p. XVIII; Th. p. 128, 10; 130, 3), war es für ihn trotz des guten Eindrucks, den er sonst zu erwecken verstand, wohl nicht angezeigt, öffentlich als Philosoph aufzutreten. Denn der christliche Hauptstadtpöbel witterte an Leuten von seiner Art nur zu leicht geheime Künste und Zauberei.

Gleichwohl war es merkwürdiger Weise gerade die Philosophie, die ihn emporbrachte. Er hatte sich die Gunst eines gebildeten Offiziers namens Marsos erworben, und dieser führte ihn bei Illus ein (DS*Π* p. 34, 5; MS*Π* p. 32, 9; K. a. a. O.). Illus war ein Mann vom Schlage eines Aspar, Ricimer, Odowakar und Theoderich, einer von jenen bar-

1) Die von Schemmel, Progr. S. 6, 14 angenommene Identität der von Suidas v. Ὡραπόλλων p. 1266, 17 bzw. 1267, 5 genannten Träger dieses Namens halte ich aus chronologischen Gründen für unmöglich. S. A S. 186 zu S. 110, 3: nur der Zeitgenosse Zenons kommt für Zacharias in Betracht.

barischen Kondottieren, die sich mit ihrer Mischung von grundsatz- und rücksichtsloser Ursprünglichkeit und vielseitiger Kulturfähigkeit in jener Epoche der erschlafften Überbildung wie Renaissancemenschen ausnehmen. Er stand damals gerade auf der ersten Sprosse seiner Ruhmesleiter: im Herbst 476 hatte er dem ihm in vieler Hinsicht wesensverwandten Kaiser Zenon durch Niederwerfung des Usurpators Basiliskos die Herrschaft gerettet. Dies Verdienst mußte um so schwerer wiegen, als er selbst vorher ein eifriger und tatkräftiger Förderer jenes gefährlichen Aufstandes gewesen war. Zum Dank dafür wurde er von Zenon in die senatorische Rangklasse erhoben, mit dem Patrikiostitel ausgezeichnet und zum Magister officiorum ernannt. Als solcher war er Oberhofmarschall und Minister der auswärtigen Angelegenheiten in einer Person und dadurch in der Lage, sich nicht nur in den labyrinthischen Irrgängen der Hofpolitik, sondern auch in den gefährlichen Wirrsalen der Reichsregierung und -verteidigung seinem stets bedrängten Herrn unentbehrlich zu machen. Sein Ansehen stieg noch, als dieser ihn für das Jahr 478 zum Konsul designierte.

Obwohl er ebenso wie Zenon und Marsos ein Isaurier war und aus den wilden Bergschluchten am Südabhang des Taurosgebirges nur den kriegerischen Sinn und die zähe Ausdauer seiner räuberischen Volksgenossen mitgebracht hatte, war er doch im Laufe der Zeit ein Freund der griechischen Bildung geworden. Hiervon legte er u. a. dadurch Zeugnis ab, daß er die 478 abgebrannte Königshalle wieder herstellen ließ. Er und Marsos gemahnen in dieser Beziehung an den Isaurier Leonas, den väterlichen Lehrer des Proklos in Alexandreia, und an den ebenfalls aus Isaurien stammenden Superianos, der es als Schüler des hochberühmten Lachares durch seinen unermüdlichen Fleiß sogar zum Sophisten in Athen brachte. Die Neigung des Illus, falls man ihm überhaupt eine solche zutrauen darf, war aber weniger auf die von diesen beiden Männern vertretene Rhetorik als auf die Philosophie gerichtet. So wollte er einmal (DS *II* p. 34, 1) in einem gebildeten Kreise einen ausführlichen Vortrag über die Seele hören. Man braucht sich nur an den eingangs von uns zitierten und noch weiterhin zu erläuternden Satz „Zu welcher Gattung die Seele des Pamprepios gehörte“, zu erinnern, und man erkennt an dem von dem wißbegierigen Magister officiorum gestellten Thema den Charakter des Neuplatonismus, des einzigen Systems, das damals noch nennenswerte Repräsentanten hatte. War doch darin in erster Linie von den Seelen die Rede, die als Seelen der Götter, der Engel, der Dämonen, der Elemente, der Welt, der Menschen und jeweils wieder ihrer verschiedenen Arten den Gegenstand einer scholastisch spitzfindigen Ausführung bil-

deten. Viele von den Anwesenden gaben nun ihre Ansicht zum besten, jedoch mit dem Erfolge, daß sich die verschiedenen Meinungen als unvereinbar erwiesen. Da erklärte Marsos, Pamprepios sei imstande, die vorliegende Frage unfehlbar zu lösen. Er wurde von seinem Gönner dem Illus vorgestellt und hielt nun eine Rede, die den Beifall des allmächtigen Ministers derart gewann, daß er den Panopolitaner für gebildeter erklärte als alle Lehrer in Konstantinopel zusammen. Daher verschaffte er ihm auch eine reiche Zuwendung aus der Staatskasse und gestattete ihm, sich aus den Besuchern der öffentlichen Vorlesungen Schüler zum Unterrichten auszusuchen. Damit war Pamprepios privilegierter Inhaber eines staatlich dotierten Lehrstuhls für Grammatik an der Kapitolschule geworden (DS*Π* p. 34, 17; MS*Π* p. 32, 9), also im großen und ganzen wieder das, was er schon in Athen gewesen war, nur mit dem Unterschied, daß er jetzt nicht mehr in einer rein gelehrt-philosophischen, sondern in einer vorwiegend höfisch-politischen Atmosphäre lebte.

Ein Hauch von diesem Geiste ging auch auf ihn über. Er verstand es offenbar, sich auch durch ganz persönliche Huldigungen bei seinem neuen Protektor in Gunst zu setzen. Denn wenn berichtet wird (MS*Π* p. 32, 9), dieser habe ihn nach der öffentlichen Vorlesung eines Gedichtes mit Ehren überhäuft und ihm eine Privatpension bewilligt, so bezieht sich diese Angabe wohl auf sein Epos „Isaurika (HS*Π* p. 31, 13)“.[1]) Vielleicht hatte er in diesem Werke gleichzeitig auch dem gekrönten Isaurier und seinem Gönner Marsos ein Denkmal gesetzt. Beide hatten sich ja in den von Leon gegen die Vandalen geführten Kriegen Verdienste erworben. Von nun an blieben die Geschicke des Pamprepios unzertrennlich mit denjenigen des Illus verbunden. Wer diesen haßte, haßte auch ihn.

Hierfür haben wir einen sprechenden Beweis: Der Minister war zwar wegen seiner militärischen Tüchtigkeit, seiner Freigebigkeit und seiner Gerechtigkeit beim Volke mit Recht beliebt, aber er hatte viele hochgestellte Gegner. Diese machten nun den Ägypter zum Ziele eines Schlages, den sie vergeblich gegen Illus zu führen versucht hatten. Das hing mit der merkwürdigen Stellung zusammen, die der Kaiser selbst am Hofe einnahm: Leon I hatte ihn nur notgedrungen zum Schwiegersohn erkoren, weil er ihn und seine isaurischen Gardetruppen gegen den alanischen Königsmacher Aspar und dessen Germanen gebrauchen wollte. Die Kaiserin Verina, die aus einer altrömischen Familie stammte und die Schwester des Basiliskos war, konnte den emporgekommenen

1) S. Bernhardys Erklärung, der gegenüber Müllers Vermutung (F. H. G IV p. 132), es handle sich um ein prosaisches Werk, nicht wahrscheinlich ist. „Isaurika“ ist auch der Titel von Epen der Dichter Panolbios und Christodoros.

Barbaren schon als Vertreterin des Legitimitätsprinzips nicht leiden. Sie faßte aber noch einen ganz persönlichen Groll gegen ihn: Ihr Enkel Leon d. J., der seinem Großvater auf dem Thron gefolgt war und seinen Vater zum Mitregenten ernannt hatte, war kurz darauf, wahrscheinlich nicht ohne dessen Schuld, eines plötzlichen Todes gestorben. Ihre Entrüstung hierüber machte sich in dem von ihr angezettelten Aufstand des Basiliskos Luft, und sie artete in einen unauslöschlichen Haß aus, als der Kaiser mit Hilfe ihres wetterwendischen Mitverschworenen den Empörer besiegt und beseitigt hatte. Hieraus ergab sich für Zenon ein unsicheres Schwanken zwischen seinem Minister und seiner Schwiegermutter, zumal diese in ihrer Tochter Ariadne eine unerschütterliche Stütze fand. Aus Angst für seinen Thron ließ er die beiden Frauen ruhig gewähren, als sie, vorläufig nicht imstande, sich gegen ihn selbst zu wenden, einen Anschlag nach dem andern gegen den verhaßten Magister officiorum anzettelten. Nach dem Mißlingen des zweiten ließ sich Illus (MS *II* p. 32, 12) im Sommer 478 in seine Heimat beurlauben, wo er von dem Auftraggeber des ihm ausgelieferten Mörders den wahren Sachverhalt erfuhr. Unterdessen machten sich die Höflinge daran, auch seinen Schutzbefohlenen zu verdrängen. Sie schwärzten ihn bei Zenon und der nicht minder bigotten Kaiserin-Mutter an. Sein offen zur Schau getragener Hellenismus bot ihnen hierzu eine willkommene Handhabe. Sie bezichtigten ihn der Zauberei und behaupteten, er wahrsage seinem Beschützer in einem dem Kaiser feindseligen Sinne. Hierdurch gelang es ihnen leicht, die Ausweisung des Ägypters durchzusetzen. Gleichzeitig drängten sie ihn aber für immer aus der Gelehrtenlaufbahn hinaus.

Er begab sich nach Pergamon. Hier, wo zu Julians Zeiten die berühmte mystisch-theurgische Schule des Neuplatonikers Aidesios blühte, hatten die höheren Studien auch damals noch eine Pflegestätte. Wenigstens wird unter den Schülern des Proklos auch ein Pergamener namens Zenon genannt. Kaum hatte aber Illus erfahren, daß Pamprepios auf Grund eines gegen ihn selbst gerichteten Vorgebens vertrieben worden sei, so berief er ihn zu sich nach Isaurien. Er hatte seine hervorragende staatsmännische Befähigung erkannt. Darum nahm er ihn in sein Haus auf, zog ihn in politischen Fragen zur Beratung bei und überwies ihm sogar solche Geschäfte, zu deren Erledigung es ihm selbst an Zeit gebrach. So wurde der Panopolitaner das Werkzeug seiner persönlichen, gegen Zenon gerichteten Politik. Aber nicht bloß das Werkzeug: Wir werden sehen, daß die ebenso klug berechneten wie großzügigen Maßnahmen, die Illus in diesem Ränkespiel ergriff, in den wichtigsten Punkten dem Kopfe seines Privat-

sekretärs entsprangen. Sagt doch Kandidos, Illus habe, seitdem er durch Vermittlung des Marsos der Freund des gottlosen Pamprepios geworden, in die gesamte Regierung des Zenon Verwirrung gebracht.

Durch die Enthüllungen des geständigen Verschwörers hatte der Isaurier ein moralisches Übergewicht über das schlechte Gewissen Zenons bekommen. Als der Kaiser daher durch das große Erdbeben vom 25. September 478 mitsamt dem Hof nach Chalkedon vertrieben worden war (JA 211, 2. 3), entbot er den Konsul in der demütigsten Weise wieder zu sich. Illus erschien und zugleich mit ihm als lebendiges Zeugnis seiner Überlegenheit über die Hofpartei der Ägypter. Ihr Wiedererscheinen in Konstantinopel kostete den Kaiser einen hohen Preis: er mußte dem Isaurier nun auch Verina ausliefern. Dieser ließ sie auf die sicherste Festung seiner Heimat, auf das Papirioskastell, bringen. Aber auch Pamprepios zog aus der feigen Selbsterniedrigung Zenons nicht geringen Nutzen: er wurde in den senatorischen Rang versetzt und zum Quästor ernannt. Kraft dieses Amtes, das ihn dem innersten Kreis der Illustres zugesellte, hatte er die an den Kaiser gerichteten Petitionen entgegenzunehmen, an die maßgebende Stelle weiterzugeben und die endgültigen Entscheidungen zu redigieren. Ebenso lag ihm auch die Formulierung der Gesetze ob.[1]) Als gewandter Stilist war er hierzu nicht minder geeignet als vor ihm Libanios unter Julian und später Cassiodorus unter Theoderich.

Da brach Ende 479, angeblich zugunsten Verinas, die Verschwörung ihres jüngeren Schwiegersohnes, des Prinzen Markianos, aus. In der großen Not, in die Illus dabei geriet, tröstete ihn Pamprepios (MS *II* p. 33, 5) mit den orakelhaften Worten: „Die Vorsehung wird mit uns sein!“ Dieser Zuspruch erregte bei denjenigen, die ihn mit anhörten, schon an und für sich den Verdacht, es handle sich dabei um eine auf eine geheime Voraussicht gegründete Prophezeiung. Nun endete die Sache auch noch tatsächlich mit der überaus raschen Unterdrückung des Aufstandes. Die Menge brachte daher dieses Ergebnis mit dem Ausspruch des Ägypters in einen ursächlichen Zusammenhang und glaubte, er allein sei an all dem schuld, was ihr ein so unverhofftes Ereignis dünkte. Was die Christen in Konstantinopel zu jener Zeit einem Hellenisten alles zutrauten, zeigt das Beispiel eines gewissen Maximinos, der angeblich wunderbare Visionen hatte und böse Dämonen losließ und wieder bannte, bis er schließlich des Irrglaubens überführt und hingerichtet wurde. Das Merkwürdigste an dieser Erscheinung ist, daß sich dafür in hellenistischen wie in christlichen Berichten zum Teil

1) Vielleicht bezieht sich DP 44 auf in Substitut des Pamprepios.

ganz übereinstimmende Belege finden. Die beiderseitigen Glaubensrichtungen begegneten sich eben nicht bloß auf den Höhen der Spekulation, sondern auch in den Niederungen des Wunderwahns. Der Magister officiorum hielt es für geraten, der Hauptstadt für einige Zeit den Rücken zu kehren, ob aus Scheu vor dem Unwillen des Pöbels oder aus Furcht vor dem durch die greuliche Schlächterei heraufbeschworenen Rachedämon, wagt der vorsichtige Malchos (S *II* p. 33, 18) nicht zu entscheiden. Illus verfügte sich nach Nikaia in das Winterquartier der isaurischen Truppen, aber nicht, ohne auch hierhin den ihm unentbehrlich gewordenen Quästor mitzunehmen. Als sie wieder nach Konstantinopel zurückgekehrt waren, wurde ihr gegenseitiges Verhältnis noch vertrauter. Jetzt war der Panopolitaner stets der erste, den der Isaurier in seine Pläne einweihte. Diese kehrten ihre Spitze gegen die nunmehr zu allem fähige Hofpartei. Daß von ihr kein Friede zu erwarten war, zeigte sich nur zu bald. Um die Wende von 481 auf 482 stellte Ariadne ihren Gatten vor die Wahl, entweder sie selbst und damit seine einzige legitime Stütze zu verlieren oder den auch ihm verdächtigen und verhaßten Isaurier. Denn ihre persönlichen Bitten um Freigabe ihrer Mutter waren von diesem schroff abgewiesen worden. Wenn er dabei schlagfertig erwidert haben soll: „Warum bittest du um sie? Soll man ihr noch einmal die Möglichkeit geben, die Königsmacherin gegen deinen Gatten zu spielen?“, so konnte der schlaue Einfall, das eigene Interesse mit dem Hinweis auf die Staatsräson zu decken, dem politischen Ingenium seines Beraters entstammen. Auch jetzt entschied sich Zenon wieder für sein altgewohntes feiges Laisser faire. Es kam zu einem dritten Mordanschlag auf Illus, welcher diesem aber bloß den Verlust eines Ohres eintrug. Der Kaiser schwor einen feierlichen Eid, daß er von der Sache nichts gewußt habe. Ja, er tat im Vertrauen auf die Goten Theoderichs, die er nötigenfalls gegen die Isaurier auszuspielen hoffte, dem Zwang der Umstände gehorchend, einen sehr gewagten Schritt, um sein schlechtes Gewissen als ein gutes erscheinen zu lassen: er genehmigte den von Illus erbetenen Erholungsurlaub und ernannte ihn sogar zum Magister militum per Orientem mit außerordentlichen Vollmachten. Unter den Männern, die ihn nach Antiocheia, seinem neuen Wohnsitz, begleiten durften, befand sich außer Marsos auch Pamprepios (E p. 140, 4; MM p. 371; Th. p. 128, 10).

Mit diesem letzten Versuch, den offenen Bruch noch möglichst lange hinauszuschieben, hatte Zenon dem Isaurier das Racheschwert selbst in die Hand gedrückt. Denn auf die orientalischen Truppen konnte sich ihr neuer Heermeister felsenfest verlassen. Jetzt war er der bloßen Defensive müde. Er entfaltete vom Jahre 482 an von der Orontes-

stadt aus eine diplomatische Tätigkeit von einem Weitblick, der bei einem Barbaren in Erstaunen setzt. Diese großzügige Politik war aber aller Wahrscheinlichkeit das Werk seines ägyptischen Ratgebers.

Zunächst handelt es sich dabei um den klug berechneten Plan, die für den Bestand von Ostrom unentbehrliche Provinz am Nil zum Abfall zu verleiten. Hier war Pamprepios zu Hause; als kaiserlicher Quästor mußte er zudem über den Stand der ägyptischen Angelegenheiten und über ihren Zusammenhang mit der Reichspolitik gut Bescheid wissen. Ein solcher lag nun damals auf dem Gebiet der kirchlichen Streitigkeiten vor, von deren Beilegung ja seit Konstantin das Wohl und Wehe des Staates unmittelbar abhängig war. Zenon verdankte seine Rettung aus dem von den Monophysiten unterstützten Basiliskosaufstand, abgesehen von der militärischen Tüchtigkeit des Illus, namentlich dem Beistand des staatsklugen Akakios, des Patriarchen von Konstantinopel. Obgleich damals noch chalkedonensisch-orthodox, arbeitete dieser Bischof fortan auf einen religiösen Ausgleich hin. An das Gelingen dieses in erster Linie auf die Nachgiebigkeit der orientalischen Dyophysiten rechnenden Unionsplanes war die Existenz von Zenons Herrschaft gebunden. Mit den Monophysiten glaubte er durch Wiederannäherung an die kyrillische Rechtgläubigkeit fertig zu werden. Es galt also für Illus, den Widerstand gegen die von Konstantinopel aus ins Werk gesetzten Einigungsbestrebungen zu steifen und zu stärken. Hierzu lieferte Alexandreia eine vielversprechende Operationsbasis. Illus brauchte bloß seine guten Beziehungen zu Johannes Talajas rechtzeitig ausnützen. Dieser ehrgeizige Kleriker lag im Streit mit dem Monophysiten Petros Mongos, der bereits um die Jahreswende von 477 auf 478 von seiner Partei zum Erzbischof gewählt, aber von dem Kaiser zugunsten des schon früher verdrängten Timotheos Salophakiolos wieder vertrieben worden war. Der Magister militum hatte Johannes Talajas im Jahr 478, als er im Auftrag des Timotheos in Konstantinopel weilte, für sich gewonnen und durch seine Vermittlung auch den ägyptischen Eparchen Theognostos auf seine Seite gebracht. Die Schaffung dieser alexandrinischen Illuspartei dürfte das Werk des Pamprepios gewesen sein, da wir ihn später mit ihren Schicksalen verbunden sehen. Sie hatte aber kein Glück. Wohl gelang es dem Johannes, nach dem Ableben des Timotheos im Anfang 482 mit Unterstützung des Theognostos das Erzbistum an sich zu reißen. Aber Zenon hatte inzwischen mit Akakios die Einigungsformel, das bekannte Henotikon, festgestellt und Petros zur Unterzeichnung desselben vermocht. Zum Lohn dafür setzte er ihn im Juni 482 auf den umstrittenen Bischofsstuhl. Johannes wurde verjagt und der ungetreue

Statthalter mußte einem loyalen Nachfolger Platz machen. All dies war schon eine vollendete Tatsache, noch ehe der Abgesandte des Dyophysiten seinem politischen Gönner von der Usurpation hatte Nachricht geben können. Als er nämlich in Konstantinopel eintraf, um Illus zu bestimmen, dem Kaiser den Gewaltstreich seines Auftraggebers in einer für diesen günstigen Beleuchtung darzustellen, war der Magister militum bereits nach Antiocheia aufgebrochen, so daß er ihm erst hierhin nachreisen mußte. So lagen die Dinge in Alexandreia, als Pamprepios die undankbare Aufgabe übernahm, ihnen womöglich wieder eine für seinen Herrn günstigere Wendung zu geben.

Daß er sich derselben überhaupt unterzog, ist bisher gar nicht beachtet worden. Es läßt sich jedoch aus Damaskios beweisen. Der Biograph berichtet (P. 103) einerseits, das friedliche Glück der alexandrinischen Hellenisten habe mit der Entzweiung der „Führer" ein jähes Ende gefunden, der „Führer (P. 170)" Petros sei ihr gefährlichster Widersacher gewesen, gleichwohl habe aber (P. 287) die Mehrzahl derselben neue Hoffnung geschöpft. Andrerseits behauptete er (S. v. *Κατὰ πῆχυν* p. 121, 2), die ruhige Weiterentwicklung des Isidoros habe durch das „Panische Unheil" eine plötzliche Hemmung erfahren. Durch diese Angaben werden wir offenbar in die kirchenpolitische Konstellation versetzt, die durch die Einsetzung des Petros geschaffen worden war. Damals suchten wohl die Freunde des entthronten Johannes, der zu Kalandion, dem gleichfalls chalkedonensisch gesinnten Patriarchen von Antiocheia, und zu Illus geflohen war, bei dem Heermeister des Ostens für ihren Kandidaten zu wirken und ihn zu der Entsendung des Quästors nach Alexandrien zu veranlassen, wozu er sich wahrscheinlich von sich aus nicht mehr entschlossen hätte. So ließe sich wenigstens das Fragment (DSv. *'Εκ περιουσίας* p. 149, 4) „Sie ließen überflüssigerweise auch den Pamprepios kommen"[1]) ganz zwanglos erklären. Dann wären als Subjekt dieses ohne allen Zusammenhang überlieferten Satzes im Sinne des Damaskios die alexandrinischen Hellenisten anzunehmen. Diese hielten es nämlich auch mit Johannes; allerdings nicht aus dogmatischen Gründen, ebensowenig wie dies bei Illus vorauszusetzen ist. Sie wurden zu dieser Parteinahme bestimmt durch die Notwehr gegen die fanatische Intoleranz des Petros. Was sie von ihr zu gewärtigen hatten, davon kann man sich aus Zacharias eine Vorstellung machen: die von uns erwähnte Umtaufung des Alexandriners Horapollon hatte in einer

---

1) Pape³, Wörterbuch der griechischen Eigennamen, Braunschweig 1884 s. v. *Παμπρέπιος* will dieses Bruchstück ohne Grund auf einen andern Pamprepios beziehen.

allgemeinen Hellenistenhetze ihre Veranlassung: zwei Jahre nach den uns eben interessierenden Ereignissen wurde der Grammatiker durch einen zum Christentum übergetretenen Schüler bei dem Bischof und dem Präfekten durch eine Denunziation bloßgestellt. Sie betraf einen geheimen Götterkult. Dessen Entdeckung führte zu einer antihellenistischen Demonstration, die durch Petros in der Weise eingeleitet wurde, daß er die von den Angebern herbeigeholten Götterbilder in Anwesenheit des Senats, der Beamten und der Geistlichkeit verbrennen ließ. Bei dem sich daran anschließenden Volksfest feierte man den Kaiser Zenon; für den des Götzendienstes verdächtigten Gelehrten aber war die Lage schon vorher so kritisch geworden, daß er die Flucht ergriff. Derartige Dinge hat man sich vor Augen zu halten, wenn Damaskios sagt, jener Streit der Führer sei für den Staat verderblich geworden, und Pamprepios habe viel Unheil über ihn gebracht (P. 103; S*Π* p. 34, 20). Denn an den beiden Stellen ist jeweils in erster Linie an Alexandreia zu denken.

Nach dem unmittelbaren Zusammenhang zu schließen, in welchen der Biograph (A S. 63, 25; 110, 28) des Panopolitaners und seines Landsmannes Horapollon gedenkt, könnte ihn eben dieser Grammatiker und vielleicht auch der Philosoph Ammonios, den er wohl schon von Konstantinopel her kannte, in die Kreise der alexandrinischen Hellenisten eingeführt und ihm in ihnen einen Stützpunkt geschaffen haben. Überflüssig war sein Erscheinen allerdings. Schon deshalb, weil es nach der von der Minderheit der Hellenisten klar durchschauten Lage der Dinge nichts mehr nützen konnte, dann aber auch, weil der Quästor sich der Gefährlichkeit seines Vorhabens entsprechend vorsichtig benahm und wohl dadurch die ihm von Josua zur Last gelegte Verwirrung der Pläne des Illus (p. XVIII) anbahnte.

In Alexandreia erwartete man Damaskios zufolge damals allem Anschein nach hellenistischerseits den sofortigen Ausbruch des Bürgerkriegs. Als daher vorerst alles noch ruhig blieb, schoben die Illusfreunde diese Zauderpolitik auf die Weissagungen des Pamprepios (P. 171). Zudem machte er aber auch persönlich mit seinen zweideutigen Redensarten auf manche von ihnen gar keinen vertrauenswürdigen Eindruck (D[?]S v. *Ὑπούλως* p. 1380, 22; DP 110). Nach gelegentlichen Äußerungen schöpfte z. B. Isidoros (DP 172) sogar den Argwohn, daß er es mit dem Heermeister gar nicht redlich meine, und dem Hellseher Heraiskos (DP 173; vgl. 254; s. A S. 105, 34; 63, 15) wollte es geradezu so scheinen, als ob er nach der Gunst des Kaisers schiele. Darum ging man sich schließlich mißtrauisch aus dem Wege. Der Quästor blieb nicht einmal von Spott und Hohn verschont. Als er

einmal dem Kyniker Salustios[1]) begegnete, wollte er sich mit diesem über das niedrige Menschentreiben erhabenen Weltweisen einen Scherz erlauben und begrüßte ihn mit der erstaunten Frage: „Was wollen denn die Götter unter den Menschenkindern?“ (DS v. *Σαλούστιος* p. 659, 10). Dafür diente ihm der Philosoph mit der bissigen Gegenfrage: „Wer weiß denn nicht, daß weder ich jemals ein Gott gewesen bin, noch du ein Mensch?“ Ganz abgesehen von dem philosophischen Sinn, den diese Replik des menschensuchenden Diogenesjüngers hatte, enthielt sie wohl auch eine persönliche Spitze gegen das Äußere des Pamprepios (DS *II* p. 34, 7): er hatte nämlich eine ganz schwarze Hautfarbe[2]) und häßliche Augen. Damaskios nennt ihn einmal geradezu ein Tier (S v. *Σαραπίων* p. 678, 10), das noch vielfältiger gewesen sei als Typhon mit seinen hundert Schlangenköpfen (vgl. Plat. Phaedr. p. 230 A). Zu alledem paßt noch der Anklang seines Namens an denjenigen des halb menschlich, halb tierisch gestalteten Hirtengottes Pan. Mit dessen Darstellungen vergleicht Kedrenos den ebenso schwarzen Zenon, um eine deutliche Vorstellung von seiner Häßlichkeit zu erwecken. „Panós“ hieß ja auch die Vaterstadt des Quästors, der nach dieser Beziehung ein würdiger Bürger der Pan-Stadt gewesen wäre. Dabei bedeutet „Pamprepios“ wie zum Hohn auf diese Erklärung den „Mann, der in allen Dingen auf Zierlichkeit und Anstand hält“. Mußte aber nicht jeden, der von seinen etymologischen Studien gehört hatte, angesichts seiner abstoßenden Erscheinung der Reiz anwandeln, sie mit der Grundbedeutung seines anziehenden Namens zu vergleichen? Dazu brauchte man noch kein witziger Syrer und spottlustiger Kyniker zu sein wie Salustios. So viel von der ägyptischen Mission des Pamprepios.

Josua berichtet aber (p. XIX) von einem noch viel weiter greifenden Plane des Ägypters, den dieser wahrscheinlich im Jahre 483 in die Wege leitete. Er schickte nämlich für Illus Gesandte mit einer Menge Gold an den Perserkönig, um mit ihm einen Bündnisvertrag abzuschließen. Dann stand zu hoffen, die Perser würden dem Magister militum im Notfalle ein Hilfsheer gegen Zenon senden. Wenn wir daher anderweitig auch von derartigen Verhandlungen mit den Satrapen von Römisch-Armenien im Osten und mit dem schon damals von Theoderich bedrohten Odowakar im Westen hören, der auch tatsächlich im Jahre 486 gegen Zenon zu rüsten begann, so dürfen wir sie

1) S. Neue Jahrb. f. Pädag. 1910 XXV 504 ff.

2) Hodgkin p. 59 nimmt sonderbarerweise an, Pamprepios sei ein Vollblutneger gewesen. Hiervon hätte ihn schon die Beschreibung Zenons bei Zonaras abhalten müssen, der an diesem Kaiser ebenfalls die dunkle Gesichtsfarbe als Häßlichkeitssymptom hervorhebt.

wohl getrost für Teile der großartigen Konzeption des Pamprepios halten, die alle Feinde des oströmischen Kaisers zu seiner Vernichtung zusammenschließen wollte.

Als der so lange hinausgeschobene Bürgerkrieg im Beginn des Jahres 484 endlich ausbrach, griff Illus auf das Mittel zurück, das ihm schon bei seinem ersten Abfall hatte dienen sollen: als Angehöriger des verhaßten Isauriervolkes hatte er für sich selbst keine Aussicht auf das Diadem. Er befolgte daher das Beispiel des Aspar und des Ricimer und begnügte sich mit der Rolle des Königsmachers. Dabei ließ er sich von dem Legitimitätsprinzip leiten. Die erste Puppe, die er mit Zenons Purpur bekleiden wollte, war der alte Empörer Markianos, der jedoch in unseren Quellen nach dieser Erwähnung spurlos verschwindet. Darauf spielte Illus seinen stärksten Trumpf aus: den alten Haß der kaiserlichen Schwiegermutter. Um den Preis der wiedergewonnenen Freiheit verstand sich die immer noch in dem Papirioskastell verwahrte Verina gern dazu, dem neuen Strohmann des Heermeisters einen gesetzlichen Schimmer zu verleihen. Der Erkorene war der General des thrakischen Heeres Leontios aus Dalisandos, ein gebildeter Mann von senatorischem Rang. Aller Wahrscheinlichkeit nach gehörte er zu den Vertrauten des Illus, die ihm in den Orient gefolgt waren. Was uns an ihm besonders interessiert, ist, daß auch er unter der geistigen Vormundschaft des Pamprepios stand (DP 109). Die Kaiserin-Mutter krönte ihn in der St. Peterskirche von Tarsos, und eine unverkennbar gegen das Zenonische Henotikon polemisierende Proklamation von ihrer Hand empfahl ihn der Bevölkerung Antiocheias, den Statthaltern des Ostens und Ägyptens und deren Untertanen. Am 27. Juni 484 hielt der Usurpator in der syrischen Residenz seinen feierlichen Einzug. Eine seiner ersten Regierungsmaßregeln war die Ernennung des Panopolitaners zum Magister officiorum (MM p. 372; Th. p. 130, 3). Hierdurch wurde er amtlich als Leiter der antizenonischen Politik bestätigt, die er schon zwei Jahre lang für den zenonischen Magister officiorum getrieben hatte. Wie wirksam sie im Orient war, dafür haben wir in einer Angabe des Zacharias ein beredtes Zeugnis: ihm zufolge (p. 40) brachten damals die Hellenisten im karischen Aphrodisias den Göttern ein Opfer ums andere dar, um von ihnen einen Bescheid zu erhalten, ob Leontios, Illus und Pamprepios den Sieg über Zenon erringen würden. Ja, sie erhielten sogar ein Orakel über das andere, der Kaiser werde ihnen nicht standhalten. Diese Parteigänger der Rebellen standen unter dem Einfluß des großen Naturforschers, Arztes und Philosophen Asklepiodotos.[1]) Nun war dieser Schüler

1) Über diesen s. Archiv f. Gesch. d. Medizin 1913 VII 26ff.

des Proklos früher in Alexandreia als Lehrer tätig gewesen, und hier wirkte sein gleichnamiger Schwiegersohn zur Zeit noch. Daher ist die politische Übereinstimmung der karischen und der alexandrinischen Hellenisten nicht zu verwundern. Wenn die besagten Orakel verkündeten, der Augenblick sei gekommen, wo das Christentum zerfallen und dem Hellenismus Platz machen werde, so war diese Verheißung angesichts der kirchlichen Zustände im Orient und namentlich in Ägypten nicht so ungeheuerlich, daß man fanatische Christengegner nicht damit hätte ködern können. Deshalb ist es leicht denkbar, daß diese Götterstimmen nur das Echo der menschlichen des Pamprepios waren. Orakel und Kanzeln haben sich ja für ihre Eingebungen noch niemals auf jenseitige Quellen beschränkt.

Es war dem Panopolitaner aber nicht mehr lange vergönnt, sich auf diesem Gebiete zu betätigen. Fortan lag die Entscheidung bei den Waffen, und diese fiel geradeso wie bereits der diplomatische Feldzug am Nil gegen Illus aus. Schon im Herbst 484 brachten ihm die durch rugische Söldner verstärkten Truppen Theoderichs unter dem Goten Johannes bei Seleukeia in der Nähe des isaurischen Gebirges eine so schwere Niederlage bei, daß er sich auf das feste Papirioskastell zurückziehen mußte. Darauf verließ Pamprepios mit Leontios und Verina die Stadt am Orontes und nahm gleichfalls seine Zuflucht auf der isaurischen Bergfestung (MM p. 372). Hier leisteten die Rebellen den kaiserlichen Belagerungstruppen vier Jahre lang zähen Widerstand. Schon am dreißigsten Tag der Einschließung starb Marsos (DP 290; IA 214, 6), der alte Gönner des Ägypters, infolge einer Krankheit. Um diese Zeit wagte es Trokundos, der Bruder des Illus, sich durch die Feinde zu schleichen, um Hilfe herbeizuholen. Er kam aber nicht mehr zurück. Gleichwohl gelang es dem Ratgeber des Kommandanten, seine Schicksalsgenossen Jahr für Jahr auf das Erscheinen des ersehnten Ersatzheeres zu vertrösten. Wie er sich selbst die lange Zeit vertrieb, können wir aus der Nachricht folgern, daß Illus seine unfreiwillige Muße mit gelehrten Studien würzte. Dabei mag ihm das reiche Wissen seines Günstlings die Consolatio philosophiae gewährt haben, die ihn schon in der Not des Markianosaufstands wieder aufgerichtet hatte. Leontios verlegte sich unterdessen auf fromme Selbstkasteiungen. Im vierten Jahre traf auf einmal die Nachricht ein, Trokundos sei bei seinem gewagten Versuch sofort dem Johannes in die Hände gefallen und hingerichtet worden. Diese Enttäuschung kostete dem Pamprepios das Leben.

Die Art seines Todes stand schon für die alten Schriftsteller nicht mehr fest. Nach Malalas (MM S. 372; M p. 389, 7), der als Zeit-

genosse des Kaisers Anastasios I, als Antiochener und als Benützer von Annalen und Traditionen seiner Vaterstadt den Tatsachen zeitlich, örtlich und quellenmäßig noch sehr nahe stand, wurde er — von wem wird nicht gesagt — des Verrats verdächtigt, totgeschlagen (ἐσφάγη) und sein Leichnam in die Bergschluchten hinabgeworfen. Hiernach könnte man sein jähes Ende für das Ergebnis eines tumultuarischen Racheaktes halten. Nach Theophanes (p. 130, 6) ließen ihn Illus und Leontios als einen Betrüger enthaupten und von der Mauer hinabstürzen. Dies gäbe einem geordneten Gerichtsverfahren Raum. Damaskios (P 110; 172) beschuldigt ihn übereinstimmend mit Josua (p. XIX) der Treulosigkeit gegen Illus. Während uns aber der Stylit bezüglich seines Ausgangs ganz im Stiche läßt, hatte der Biograph, nach P 291 zu schließen, seinen „gewaltsamen Tod" ganz genau geschildert. Nur sind von diesem Bericht bloß noch die Worte „Er schleudert das Haupt in weitem Schwunge von der Höhe des Felsens in das feindliche Lager hinab" übrig geblieben. Sie lassen die Frage offen, wer das getan hat. Der Angabe des Malalas entspräche der Soldat, der den Ägypter umbrachte, dem Wortlaut des Theophanes (ἀποτεμόντες — κατεκρήμνισαν), je nachdem man ihn auf ein mittelbares oder ein unmittelbares Handeln deutet, Illus bzw. Leontios oder der von ihnen beauftragte Henker. Nach allem, was wir von dem Charakter des Gegenkaisers wissen, ist aber dieser bei einem solchen Gewaltakt unbedingt auszuscheiden. Unter den übrigen Möglichkeiten können wir nur im Zusammenhang der Frage, warum Pamprepios sterben mußte, die Wahl treffen.

Leider herrscht auch über den Grund seines Todes in den Quellen keine Übereinstimmung: Damaskios und Josua erklären den Panopolitaner rund heraus für einen Verräter, aber außer ihnen tritt keiner von unseren Gewährsmännern von sich aus für seinen Verrat ein. Zudem geht überhaupt aus keinem einzigen Zeugnisse deutlich hervor, wie er an den Aufständischen zum Verräter wurde, auch nicht aus der vagen Behauptung des Styliten (p. XIX), er habe durch seine Treulosigkeit ihren Untergang herbeigeführt.

Mit der Möglichkeit des Verrats steht und fällt aber der moralische Charakter des Pamprepios. Wir halten sie jedoch für ausgeschlossen. Sieht aber ihre Bestreitung nicht einer sogenannten Rettung gleich, die den schwarzen Ägypter ohne zureichende Gewähr weißwaschen möchte? Um diesem Verdacht erfolgreich zu begegnen, müssen wir in eine gründliche Prüfung der Beurteilung eintreten, die er von seiten unserer Zeugen erfährt.

Es sind mit einer einzigen Ausnahme christliche Autoren. Da der fromme Tillemont sich strikt an sie gehalten hat und Le Beau ihm

getreulich folgt, ist die Pamprepiostradition einseitig von ihnen beeinflußt geblieben. Den Standpunkt, den zwei von den christlichen Gewährsmännern dem hellenistischen Panopolitaner gegenüber einnehmen, zu begreifen, macht uns ebenso wenig Mühe, als sie sich selbst mit seiner Würdigung gegeben haben. Sie verdammen ihn ohne weiteres: Für Josua (p. XVIII) ist er schlechthin ein „Zauberer" und „ein verkommener Mensch". Warum sollte er da nicht auch ein Verräter sein? Theophanes (p. 128, 10; 130, 3), der ihn nicht mit diesem Vorwurf belastet, nennt ihn vorsichtigerweise den Mann, „den man der Zauberei bezichtigte". Diese Bezichtigung ist aber lediglich eine solche, die einen erklärten Hellenisten von seiten kritikloser Christen ganz selbstverständlich treffen mußte. Räumt doch der christliche Malchos diese die Zuverlässigkeit seiner Glaubensgenossen stark einschränkende Tatsache selbst ein (S *Π* p. 32, 4). Ihm eignet allerdings die Objektivität des Historikers, der die ihm vorliegenden Urteile erst auf ihre Glaubwürdigkeit untersucht, ehe er sie nachspricht. Daher versieht er auch die Mitteilung, die Leute hätten den unerwarteten Ausgang des Markianos auf die Rechnung des Pamprepios gesetzt, weil er ihn vorhergesagt habe (S *Π* p. 33, 12), mit dem kritischen Zusatz „wie es eben der Neigung der Menge entspricht". Deshalb hebt er ferner im Gegensatz hierzu die Vermutungen hervor, welche die Einsichtigen über die Grundlage jener Vorhersage hegten (S *Π* p. 33, 14). Darum legt er sich endlich hinsichtlich einer anderen Erklärung (S *Π* p. 33, 15) die größte Zurückhaltung auf. Es ist sehr zu bedauern, daß bei Suidas gerade jene Vermutungen fehlen[1]), und daß seine Auszüge bloß bis 480 reichen. Wir können infolgendessen die Ansicht, die sich dieser vertrauenerweckende Gewährsmann über die angebliche Treulosigkeit des Ägypters gebildet hatte, nicht mehr feststellen. Immerhin liegt die Vermutung nahe, er habe ihn das Opfer seines gefährlichen Renommees werden lassen.

Ganz anders liegt die Sache bei unserem einzigen hellenistischen Zeugen, bei Damaskios. Mit Josua hat er das gemein, daß der Verrat des Pamprepios auch für ihn eine gegebene Tatsache ist. Nur sehen wir bei ihm noch deutlich ein, warum sie von vornherein für ihn feststeht. Dies wird aber erst klar, wenn wir zuvor zeigen, wie er sie behandelt. Als Kenner der rhetorischen Kunstmittel beleuchtet er sie, um ihre Bedeutung zu steigern, von zwei Seiten, wobei er nirgends den philosophischen Systematiker verleugnet. Zunächst ist es ihm um

1) S. Bernhardy zu p. 33, 15. Die jetzige Ungereimtheit, wonach die Einsichtigen ebenso wie die Menge an die Zauberkünste des Pamprepios geglaubt hätten, ist nicht mit Barth S. 85, 2 auf die Rechnung des Malchos zu setzen.

die Darlegung der subjektiven Größe des „Panischen Unheils“ zu tun. Grundsätzlich interessiert ihn ja die Seele des Verräters mehr als sein Schicksal (S v. *Σαραπίων* p. 678, 12).

Der Ägypter hatte ihm zufolge (P 109) den Illus und den Leontios zum Abfall vom Christentum verführt. Damit charakterisiert sich seine politische Treulosigkeit zugleich auch als ein Verrat am Hellenismus. Die wehmütige Klage über dessen Niedergang im Greisenalter der Philosophie klingt aber durch die ganze Biographie des Isidoros hindurch. Es ist daher nur ein Ton aus dieser Nänie, wenn Damaskios den Panopolitaner mit resigniertem Pathos (P 288) „ein taugliches Werkzeug des dem Besseren entgegenwehenden Sturmes der Notwendigkeit“ nennt. Mit dieser vielsagenden Bezeichnung wird ihm eine Mission unterstellt, die dynamisch ebenso hoch über die Kraft eines gewöhnlichen Menschen hinausgeht, wie sie moralisch unter ihr bleibt. Ein solches Wesen kann nur ein Dämon in Menschengestalt sein. Daß dies auf Pamprepios zutrifft, kann man aus der für die Isidorosvita vielfach maßgebenden Proklosbiographie des Marinos erhärten. Denn diese schildert ihren Helden einmal als das Opfer der „Typhonischen Stürme, die dem gesetzestreuen Leben entgegenwehen“, womit das Christentum im Gegensatz zum Hellenismus gemeint ist. Dem entspricht es, wenn Damaskios (S v. *Σαραπίων* p. 678, 9) den Panopolitaner mit einem von uns bereits mitgeteilten Platonischen Vergleich einen „Menschen von Typhonischer Art und ein noch vielfältigeres Tier“ nennt „als Typhon selbst“. Galt doch dieses erdentsprossene, von Zeus gebändigte Ungeheuer den Griechen als der Erreger der Sturmwinde und der vulkanischen Ausbrüche. Für unseren Gewährsmann ist er aber identisch mit dem ägyptischen Dämon (Set-)Typhon, der seinen Bruder Osiris umbrachte, und damit nichts Geringeres als das Prinzip des Bösen. Die Stelle, wo sich diese Gleichstellung findet, ist für unsere Frage sehr bezeichnend. Sie steht in der Einleitung und bildet den einen Eckstein einer dualistischen Lehre von der himmlischen und der irdischen Seelengattung. Eine Osiris-Seele hatte Heraiskos. Kein Wunder, daß gerade er die Typhon-Seele des Ägypters durchschaute. Ganz dasselbe griechisch-ägyptische Parallelschema hatte bereits hundert Jahre vor Damaskios Synesios seiner gleichfalls aktuell-politischen, religionsphilosophischen und ethisch-didaktischen Schrift „Über die Vorsehung“ zugrunde gelegt. Denn hier benennt der ägyptische Neuplatoniker den verworfenen Bruder des Aurelianos, den er Osiris tauft, mit dem Namen seines mythischen Widerspiels Typhos. Diesem gleicht das Charakterbild des Pamprepios bei dem Isidorosbiographen vollständig. Es ist von vornherein auf einen Verräter zugeschnitten und keine objektiv-

historische Abschilderung, sondern ein mit philosophischer Überlegung konzipiertes und mit sophistischer Kunst ausgeführtes subjektives Tendenzbild. Wozu sonst die einschränkende Darstellung seiner Vorzüge als bloßer Einbildung der von ihm getäuschten Umgebung (S *Π* p. 35, 12. 17; 34, 13), wozu die physiognomonische Hervorhebung seines häßlichen Äußeren (S *Π* p. 34, 7), wozu die Betonung seiner zu seinem Namen passenden Vielfältigkeit, die ihn wohl zu der Zweideutigkeit eines Diplomaten, aber nicht zu der nur dem ewig Einen zugewandten Lebensrichtung eines Philosophen tauglich machte (S v. *Σαραπίων* p. 678, 10; v. *Ἀμφίβολοι* p. 299, 3), wozu der Hinweis auf seine Unzugänglichkeit für die tiefere Weisheit des Proklos (S *Π* p. 35, 9), wozu die Brandmarkung als Unheilstifter für den Staat im allgemeinen (S *Π* p. 34, 20; 36, 1) und für Isidoros im besonderen (S v. *Κατὰ πῆχυν* p. 120, 2), wozu endlich die pädagogische Ausnützung seines die mannigfachen Richtungen der Seele ans Licht bringenden Entwicklungsganges (S *Π* p. 36, 3)? Könnte man den künftigen Verräter des Illus geschickter projizieren als durch die dramatische Szene (S *Π* p. 34, 10), wie Pamprepios bei seiner ersten Begegnung mit dem Isaurier diesem mit schlau überlegter Mundfertigkeit seinen schon lange zuvor sauber und sorgfältig ausgearbeiteten Vortrag über die Seele als Improvisation vorträgt?

Daß Damaskios in Pamprepios eine Persönlichkeit mit einer Dämonenseele schildert, ist bei ihm nicht zu verwundern. Denn sein historisches Interesse galt im wesentlichen nur einer besonderen Abart der Historiographie, der sogenannten Paradoxographie: nicht Geschichte, sondern Geschichten zogen ihn an, aber auch diese nur dann, wenn sie recht seltsam waren. Auf diesem Gebiete war er Fachmann. Er verfaßte sogar ein umfangreiches paradoxographisches Werk. Im zweiten Teile handelte es von seltsamen Dämonengeschichten. Beherzigt man, daß auch in der Isidorosvita da und dort von Menschen die Rede ist, die von bösen Dämonen besessen waren, so liegt es nicht fern, in Pamprepios-Typhon nichts anderes als den Helden solch einer Geschichte zu sehen. Trägt doch die Erzählung, wie der hellsehende Heraiskos ihn durchschaute, ganz unverkennbar ein paradoxographisches Gepräge. Zudem gehört auch der mit der Empörung des Illus in Parallele gestellte Attentatsversuch des Lukios gegen Theodosios II unter diese Rubrik. Rein äußerlich betrachtet, berührt sich dieser unwissenschaftliche Hang des Biographen mit seiner früheren, der Poetik und Rhetorik gewidmeten Betätigung, die seinem Werke auch sonst inhaltlich und formell an manchen Stellen den Stempel des sophistischen Romans aufgedrückt hat. Der tiefere Grund liegt aber in der religiösen Mystik seiner Weltanschauung; denn der Jamblichische Neuplatonismus

suchte mit Vorliebe gerade im Seltsamen und Unbegreiflichen dem Weltgeist näher zu kommen.

Zu der hervorragenden persönlichen Bedeutung, die Damaskios dem Pamprepios verliehen hat, paßt es, daß er auch die objektive Größe des Panischen Unheils möglichst eindrucksvoll ins Licht zu stellen bestrebt ist. Zu diesem Behufe wagt er es sogar, die Maske des pragmatischen Historikers aufzusetzen. Er bleibt nicht bei dem Isaurischen Aufstande und der dem Ägypter darin zugefallenen Rolle an und für sich stehen, sondern er macht (P 290) den Versuch, ihn in die Geschichte des Hellenismus einzuordnen. Ihm zufolge (P 109) hat man es bei Illus und dem gleichfalls von Pamprepios verführten Leontios nicht lediglich mit der Bekehrung von zwei einzelnen Männern, sondern mit dem großartigen Plan zu tun, den Hellenismus wieder aufleben zu lassen. Das ist viel mehr als die von Zacharias bezeugte Hoffnung der karischen Hellenisten, der Sieg der Empörer werde zu diesem Ergebnis führen. Der Isidorosbiograph erklärt, schon der weströmische Kaiser Anthemios und sein Konsul Severus hätten sich mit solchen Repristinationsabsichten getragen. Hiermit steht es im Einklang, wenn er (P 290 Anf.) das Unternehmen des Illus und des Marsos, der ja den Panopolitaner mit jenem bekannt gemacht hatte, nebst drei ganz unbekannten früheren hochverräterischen Plänen in ein und dieselbe Linie mit der Reaktion Julians stellt und, zwar widerstrebend, aber dennoch der Wahrheit die Ehre gebend das Gemeinsame in ihrer Erfolglosigkeit findet. Demselben System, nur in bloß defensivem Sinne, begegnen wir bei der Durchmusterung der Philosophen-, Theosophen- und Rhetorenreihen bei Damaskios. Isidoros steht mit seinen Freunden am Ende einer Serie von Glaubenszeugen für den Hellenismus, die mit Olympios, dem Verteidiger des Sarapeions, beginnt. Sogar unter ihren Verfolgern ist noch eine Spur von einer solchen Kontinuität wahrzunehmen, indem der Monophysit Petros ganz dem Kyrillos, dem Mörder der Hypatia, entspricht. Schließlich fehlt es auch dem Pamprepios selbst nicht an gleichartigen Genossen. Die Klasse der Treulosen ist durch Horapollon, durch Ammonios, durch einen gewissen Leontios und schon vor diesen durch Ermanrich, den Verräter des Severianos, vertreten.

Dieser pragmatisch-historischen Konstruktion, die von Tillemont und Le Beau auffallenderweise als bare Münze übernommen worden ist, steht ihre innere Unwahrscheinlichkeit an der Stirne geschrieben. Man vergegenwärtige sich bloß die lächerliche Figur, die der von Verina als wahrhaft orthodoxer Kaiser empfohlene, als frommer Büßer endende und als Märtyrer des chalkedonensischen Bekenntnisses gepriesene Leon-

tios in der Gefolgschaft des Apostaten spielt.[1]) Zudem handelt es sich bei dem ersten Zwischenglied zwischen diesem und Illus lediglich um einen von dem Attentäter selbst wieder aufgegebenen Mordanschlag. Schon Photios, der als Widerleger von Julians Galiläerschrift auf dem Gebiete der hellenistischen Repristinationsbewegungen sicherlich wohl bewandert war, muß die Darstellung des Damaskios absonderlich und auffallend gefunden haben. Er exzerpierte sie offenbar nur deshalb, weil er die von ihm aufgezählten Hochverräter sonst nirgends unter denjenigen verzeichnet gelesen hatte, die, wie er sich fromm ausdrückt, „gegen unseren heiligen und unzerstörbaren Glauben gewütet haben“.

Wie konnte es dem Biographen aber überhaupt einfallen, zu einem so wenig überzeugenden Mittel zu greifen? Weil er als gläubiger Philosoph für gläubige Hellenisten schrieb. Nur solchen konnte er ja auch seine paradoxographische Zukost auftischen. Als letzter Diadochos Platons bekannte sich Damaskios zu einer Religion, die grundsätzlich eine Contrereligion gegen das Christentum war. Sie lehrte ihn den Glauben an die Ewigkeit der Götter und die Unvergänglichkeit des guten Prinzips trotz alles Wechsels der Lebensverfassungen in den verschiedenen Weltperioden. Zur Zeit hatte allerdings das Böse in der Form des Galiläertums die Oberhand und suchte sie um jeden Preis zu behaupten. Aber auch jenes regte sich noch in der Brust einiger Auserwählten und ermutigte sie zur unentwegten Fortsetzung des von dem Götterfreunde Julian so glorreich inaugurierten Kulturkampfes. Ist es da so verwunderlich, daß ein von diesem Glauben beseelter Mann geneigt war, auch Staatsmänner und Feldherrn, die sich aus rein politischen Gründen mit dem christlichen Regime überworfen hatten, deswegen als Streiter für den Hellenismus anzusprechen, weil sie zufällig als Hellenistenfreunde bekannt waren? Wollte er sich doch noch in seinen alten Tagen nach der Aufhebung der Akademie im fernen Persien persönlich für die Verwirklichung des Platonischen Staatsideals einsetzen.

Es ist aber mehr als wahrscheinlich, daß seine Repristinationstheorie zum Teil schon auf Isidoros zurückgeht. Dessen Erzählungen bilden ja seine Hauptquelle. Sein Lehrer war in Alexandreia Mitglied des schöngeistigen Zirkels gewesen, den der bildungsfreundliche Konsul Severus in seinem gastlichen Hause versammelte. Der mitteilsame Hellenist hatte ihm u. a. auch viel von den traurigen Erfahrungen erzählt, die ihm unter dem unglücklichen Anthemios in der christlichen

1) Bury p. 257 hält es auffallenderweise gerade bei Leontios für möglich, daß ihn die Repristinationsidee geleitet habe.

Römerstadt die politische Tätigkeit verleidet hatten. Sein kaiserlicher Gönner hatte sich aus Wissensdrang in der Wahl seines Umgangs eine so weitgehende Toleranz erlaubt, daß er deshalb sogar mit dem Papst Hilarius in Mißhelligkeiten geriet. Schließlich war er das Opfer Ricimers geworden, der sich, wenn auch nur sehr äußerlich, zum Christentum bekannte. Für das Urteil des Damaskios war es vielleicht nicht ohne Belang, daß Anthemios der Vater des Empörers Markianos war, den wir nach seiner ersten Auflehnung gegen Zenon als Werkzeug des Illus gegen denselben Schutzherrn des Staatschristentums kennen gelernt haben. Im Wandalenkrieg des Anthemios, an dem auch Marsos, der Gönner des Pamprepios, teilgenommen hatte, war zudem noch ein anderer Hellenist, der glaubensstarke Selbstherrscher von Dalmatien Markellinos, wahrscheinlich ebenfalls durch Ricimers Tücke, zugrunde gegangen. Über ihn war Isidoros sicherlich durch den hellenistisch gesinnten Kyniker Salustios unterrichtet worden, da dieser an seinem Hofe gelebt hatte. Einen viel nachhaltigeren Eindruck müssen wir aber wohl den Folgen zutrauen, die sich für den alexandrinischen Philosophen wie für seine Glaubensgenossen aus der unmittelbaren Berührung mit Pamprepios ergeben hatten. Der Panopolitaner war ja für sie dadurch zum Panischen Unglück geworden, daß sie wohl gleich nach der Vertreibung des Johannes Talajas von dem Verdacht, und nach der Besiegung des Illus von der Rache des Kaisers getroffen wurden. Mußten doch seine politischen Vertreter, von Petros aufs genaueste informiert, in ihnen allen Mitverschworene des Isauriers, und wie Zacharias von Isidoros sagt, „Unruhestifter" vermuten. Die Störung ihres stillen Götterfriedens, die Unterbrechung ihrer Studien, ihre mehrmalige Verhaftung und schließlich ihre notgedrungene Flucht hatte auch sie mit dem Märtyrernimbus geschmückt, in dessen Glanz Isidoros wahrscheinlich den Anthemios, Markellinos und Severus erblickte. Und doch war ihr Schicksal noch viel leichter als dasjenige seines Lehrers Heraiskos, der, obgleich er dem Pamprepios mißtrauisch ausgewichen war, sogar gefoltert wurde und später auf der Flucht erkrankte und starb.

Die Mitteilungen seines Lehrers erfuhren aber eine nicht unbeträchtliche Ergänzung durch die eigenen Erfahrungen des Damaskios, um in ihm die Erinnerung an die Julianische Repristination stets wach zu halten. Er selbst und sein Bruder Julian, in dessen Namen ja das Gedächtnis des Apostaten verewigt ist, waren in Alexandreia die Schüler desselben Severianos gewesen, den er als den vorletzten Erneuerer seines Reaktionsversuchs namhaft macht. Diesem Manne hatte sein angeblich antichristliches Aufstandsprojekt beinahe das Leben ge-

kostet. Trotz aller Mißhandlungen unter Leon I[1]) und aller Versprechungen von seiten Zenons war er, der einstige Jünger des Proklos, nach dem unglücklichen Ende seiner politischen Laufbahn seinem hellenistischen Glauben treu geblieben und hatte der glänzendsten Karriere das armselige Leben eines Sophisten vorgezogen. Sein Zögling Julianos machte ihm hierin alle Ehre. Unter den Opfern der durch Pamprepios verschuldeten Repressalien zeichnete er sich bei dem Verhör durch große Standhaftigkeit und wahrscheinlich auch bei der Flucht des Isidoros durch entschlossene Tatkraft aus. Damaskios selbst war in diesen Tagen der Not insofern in tätige Mitleidenschaft gezogen worden, als er seinem Meister in Athen ein gastliches Asyl gewährte.

Hiermit haben wir die unhistorische Repristinationstheorie des Biographen psychologisch begreiflich gemacht. Nach alledem, was durch das Erscheinen des Ägypters in Alexandreia über die dortigen Hellenisten hereingebrochen war, versteht man es, wenn er das „Panische Unheil" mit dem denkbar größten Maßstabe bemißt. Wir dürfen aber nicht glauben, daß er den Verrat des Pamprepios ohne jede objektive Grundlage als eine feststehende Tatsache hinnahm, um sie dann rein retrospektiv in seinem Sinne auszudeuten und aufzubauschen. Unter seinen den Ägypter belastenden Angaben findet sich eine, welche uns den Schlüssel zu seiner Voreingenommenheit gegen ihn gibt. Das ist die Geschichte von der Vision des Heraiskos (P 173; S. 105, 34). Sie bildet den Mittelpunkt eines größeren, der Prophetengabe des Hellsehers gewidmeten Abschnittes (A S. 63, 6), und ihre Richtigkeit wird zudem durch die persönlichen Eindrücke des Isidoros bestätigt (A S. 105, 31). Wir haben es hier offenbar mit einer Wundergeschichte zu tun, die einen realen Kern hat. Da die Biographie auf Veranlassung von alexandrinischen Verehrern des Isidoros für alexandrinische Leser geschrieben ist, konnte Damaskios mit Dingen, die der Lokaltradition angehörten, nicht sein freies Spiel treiben. Es ist daher als sicher anzunehmen, daß Heraiskos es war, der dem Panopolitaner bereits vor dem Ausbruch des Krieges nicht traute und vor ihm warnte. Nun hatte aber Heraiskos geradeso wie Isidoros in Athen unter Proklos studiert. Deshalb ist die Vermutung nicht von der Hand zu weisen, daß bei seinem Mißtrauen alte Hochschuleifersüchteleien mitgespielt haben könnten. Bei dieser Lage der Dinge mußte das Gerücht von dem Verrat des Pamprepios bei den Anhängern des mittelbar durch ihn zugrunde gegangenen Propheten nicht nur leicht Glauben finden, sondern sogar

1) S. A S. 107, 26 gegen Brooks p. 215, 33, der den Anschlag der Verschworenen unter Zenons Regierung verlegt.

wegen dessen kluger Voraussicht mit Genugtuung begrüßt werden, umso mehr, als auch sie eine objektive Veranlassung hatten, sich für die Opfer seiner Treulosigkeit zu halten. So geht das Verdikt des Damaskios durch das Medium des Isidoros in letzter Linie auf die göttliche Begnadung des Heraiskos zurück, kraft deren er es in der von jedem Neuplatoniker angestrebten Kunst, in den Seelen seiner Mitmenschen zu lesen, zur Vollendung gebracht hatte. Die frühe Einsicht in den schlechten Charakter des Pamprepios warf zudem für den panegyrischen Zweck des Biographen auch einen apologetischen Vorteil ab. Die Hellenisten konnten ja die Frage aufwerfen, warum Isidoros und seine alexandrinischen Glaubensgenossen die ihnen durch Illus gebotene Gelegenheit nicht benützten, das rein passive Märtyrertum unter Petros mit dem aktiveren unter dem Isaurier zu vertauschen. Gegen diesen Vorwurf bildete die grundsätzliche Ablehnung des von diesem vorgeschickten Mittelsmannes die beste Parade.

Hiermit sind wir am Ende unserer Quellenanalyse angelangt. Sie hat ergeben, daß der angebliche Verrat des Ägypters keine festere Grundlage hat als die subjektive Voreingenommenheit der Gewährsmänner, die ihn desselben bezichtigen. Wie haben wir uns aber nun schließlich den objektiven Sachverhalt vorzustellen? Der ganze Lebenslauf des Panopolitaners spricht gegen seine Untreue. Sollte er, nachdem er an der Seite seines Gönners das Äußerste gewagt, sich plötzlich ohne die geringste Aussicht auf die Rettung seines Lebens von ihm losgesagt haben? Warum spielte denn er den Feinden das Papirioskastell nicht in die Hände, so daß sie vier lange Jahre auf einen anderen warten mußten, der ihnen Zugang verschaffte? Seine Katastrophe erklärt sich unseres Erachtens viel einfacher aus der viel verständlicheren Bezichtigung des Betrugs, die bei Theophanes für sich allein, ohne jede Andeutung des Verrats, auftritt. Nichts nötigt uns aber auch, selbst diese leichtere Anschuldigung gerade dem Illus in den Mund zu legen und ihm bei der ganzen Angelegenheit eine tätige Rolle zuzuweisen. Das Schweigen des Malalas spricht viel mehr für eine leidende. Wie, wenn sich die Sache folgendermaßen abgespielt hätte? Pamprepios verließ sich auch auf der Papiriosfeste geradeso wie vor Zeiten in der Not des Markianosaufstandes auf seine politischen Berechnungen, und dem entsprachen seine zuversichtlichen Voraussagungen. Die Perser und die Armenier hatten ja die erbetene Hilfe versprochen, und andrerseits konnte der Kaiser auf die Loyalität Theoderichs nicht unbedingt vertrauen. Illus lieh den Worten des Ägypters durch seinen guten Glauben ein autoritatives Gewicht. So fanden sie bei der Soldateska schon deswegen williges Gehör. Der bedeutende Eindruck, den sie

machten, gründete sich aber vor allem auf die scheue Achtung, mit welcher der Kroatenglaube dieser ungebildeten Rotten an dem hellenistischen Zauberer emporblickte. Diese hatte jedoch nur so lange Bestand, als man ihm keinen handgreiflichen Irrtum nachweisen konnte. Irrte er, so wurde in ihren Augen aus dem schicksalskundigen Propheten ein Betrüger, und damit war es um ihn geschehen. Jetzt konnte ihn nicht einmal Illus mehr retten. Wollte er Herr seiner Truppen bleiben, so mußte er geschehen lassen, was nicht zu hindern war, und zusehen, wie einer von seinen eigenen Leuten den alten Freund und Berater erschlug und das Haupt des Erschlagenen von der Mauer hinunter warf.

Die Überlieferung hielt sich wohl zunächst an die auffällige Tatsache, daß der Ägypter von der Hand der Seinigen den Tod fand, und suchte dann je nach der grundsätzlichen oder persönlichen Haltung, die ihre Vertreter ihm gegenüber einnahmen, einen zureichenden Grund dafür ausfindig zu machen. Daß seine Seele auf diesem Wege schließlich so schwarz wurde wie seine Hautfarbe und in die dunkelsten Tiefen der dämonischen Gattung sank, ist der deutlichste Beweis für den gewaltigen Eindruck, den ihr Träger und seine Schicksale auf die Zeitgenossen gemacht hatten.

Freiburg i. B **Rudolf Asmus.**

Die Musen des Kaisers Alexios I.

Wichtige Literatur.

Annae Comnenae Alexias ed. Reifferscheid (1884). Ich zitiere nach Buch und Kapitel und füge die Seitenzahl der Pariser Ausgabe in Klammern bei (die Seitenzahlen des Bonner Corpus fehlen bei Reiff.).

Nicolai Calliclis carmina ed. Leo Sternbach, Dissert. philol. class. Acad. Cracov. XXXVI (1903) 315—393.

Ferdinand Chalandon, Les Comnène (Mémoires et documents publ. par la soc. de l'école des chartes IV) I (Alexis I), 1900; II (Jean II et Manuel I), 1912; in II Index auch zu I.

§ 1. Überlieferung.

Im Dezember 1912 fand ich beim Durchblättern von E. Martinis vorzüglichem Katalog der Vallicellana[1]) in der Beschreibung des cod. 68 Titel, Incipit, Desinit und Umfang des im folgenden publizierten Textes verzeichnet. Daß es sich um ein wertvolles Ineditum handelte, zeigte schon der Schlußvers, der ein unbekanntes geschichtliches Ereignis erwähnt. Vier schöne Weiß-Schwarz-Photographien, durch schwesterliche Bemühung vermittelt, lieferten dann die Grundlage, auf der diese Erstausgabe beruht.[2])

In dem cod. Vallicell. 68 (E 22), einer Papierhs des 13. Jahrhs., ist dem Hauptteile, der hauptsächlich das Neue Testament enthält (fol. 10—220, doch gehört fol. 97—220 vor fol. 10), eine Lage aus einer etwa gleichzeitigen andern Papierhs vorn angeheftet (fol. 2—9), die den Schluß von Georgios Pisides' Hexaemeron von v. 246 an (fol. 2—7) und die am Schluß verstümmelten 'Musen' des Kaisers Alexios (fol. 8—9) enthält. Die Jamben sind in drei Kolumnen geschrieben, so daß jede der je 42 Zeilen drei aufeinander folgende Zwölfsilber faßt. Die Wortendungen sind meistens nach dem bekannten eindeutigen System abgekürzt, selten durch ein indifferentes Zeichen; diese Fälle sind in der Ausgabe einigemal durch ( ) gekennzeichnet. *εν* ist von *εν*, *αν* von *αν* meist nur durch den Sinn zu unterscheiden, der jedoch stets Sicherheit gibt. An einer Stelle, am Ende einer Rekto-

1) Catalogo dei manoscritti greci esist. nelle bibliot. ital. II (1902). Catalogus cod. graec. qui in Bibliotheca Vallicellana (*sic*) adservantur.

2) Die Überschrift und die ersten 5 Verse von I stehen von einer jungen Hand nachgetragen im cod. Vat. Urb. 2 fol. 3[r] (vgl. Stornajolo's Catalog).

seite, ist eine Silbe, vermutlich durch Befingern beim Umblättern, unlesbar (I 375); in I 380 ist eine notwendige Silbe ausradiert und nicht neu geschrieben worden. Mehrere geringfügige Änderungen dürften von der ersten Hand herrühren. Die Absätze hat der Kopist dadurch gekennzeichnet, daß er, ohne aus- oder einzurücken, den ersten Buchstaben wegließ, damit ihn der Rubrikator außen nachtrage; dieser aber hat nur in 5 Fällen unter 26 seine Pflicht getan[1]), vermutlich, weil es einige Mühe macht, die Stellen aufzufinden. Der Text ist sorgfältig geschrieben, orthographische Fehler sind vereinzelt; sie sind in der Ausgabe nur ausnahmsweise verzeichnet.

§ 2. Text.

Μοῦσαι Ἀλεξιάδες Κομνηνιάδες.

⟨I.⟩

Ἀλεξίου Κομνηνοῦ φιλομήτ(ο)ρος αὐτοκράτ(ο)ρος Ἰω(άννῃ) πορφυρογεννήτῳ νικητ(ῇ) αὐτοκράτ(ο)ρι φιλοπάτ(ο)ρ(ι) τῷ εὐπάτ(ο)ρ(ι) τῷ τούτου υἱῷ τελευταῖα νουθετήματα ⟨καὶ⟩ διατάγματα.

Ἔμελλες ὦ γῆς Αὐσόνων αὐτοκράτορ
ἐντεῦθεν ἐκστὰς καὶ φυγὼν τὰς συγχύσεις
ἐν τῷ μισῆσ⟨αι⟩ τῶν ῥεόντων τοὺς τύπους
εἶναι μεθ' ἡμῶν αὐτοσώματος πάλιν
5 ἐκ τῶν μακρῶν σου τῶν ἀειμνήστων πόνων,
εἰ τοὺς ἀριστεῖς οὐκ ἐῶσι τεθνάναι
ἐπὶ τροπαίοις δεξιαὶ στρατη(γί)αι,
παρὼν ἐναργὴς καὶ διδάσκων καὶ λέγων
ἃ καὶ στρατὸν σώζουσι καὶ πόλεις ὅλας,
10 ὅσας τὸ Ῥώμης εὐνομώτατον κράτος
νόμοις διοικεῖ κειμένοις καὶ πληθ(ύ)νει
καὶ τοῖς καλοῖς τίθησιν εὐθηνουμένας·
⟨Ἔ⟩μελλες ἡμῖν τοῖς χαμαὶ κινουμένοις
καὶ βὰς ἀφ' ἡμῶν συμπαρεῖναι καὶ μένειν,
15 εἰ καὶ δεδωκὼς τὸ βροτοῖς πᾶσι χρέος
τὴν τοῦ βίου θάλασσαν εὖ πλεύσας ἔβης
εἰς ὅρμον εὐγάληνον ἀκλύστου βίου
φεύγων τὸ κῦμα καὶ τὸν ἄστατον σάλον,
ὃν ἐξεγείρει τῶν παθῶν ἀπαρκτίας·
20 ⟨Ἔ⟩μελλες οὕτως καὶ καλῶς οὕτως ἄρα
μὴ τὸν καθ' ἡμᾶς ἐκλιπεῖν πάντως βίον — *ἐλλιπ.* ante corr. cod.
μνήμην λιπὼν ἄφθαρτον ἀφθάρτων πόνων
υἱοῖς μαχητῶν Αὐσόνων ἀνδροκτόνων

1) Es sind diejenigen, wo in der Ausgabe eingerückt ist, ohne daß der erste Buchstabe die Ergänzungsklammern trägt (1. 200. 210. 216. 340. II 1); außerdem habe ich noch v. 170. 254. 312. 352. 372. 400 eingerückt.

προσθεὶς σεαυτὸν εὐαγοῦς βίου τύπον
25 τῷ παιδὶ τῷ φέροντι τὴν σκηπτουχίαν·
καὶ γὰρ σεαυτὸν τῶν ἐνύλων ἐξάρας
ἐξ ἀρετῆς ἥνωσας, ἣ σέσωκέ σε,
οἷς οὐ μερισμὸς ὡς ἀνόγκοις καὶ πάχος
οὐδὲ φθορὰ πρόσεστιν ὡς ἔξω πάθους,
30 ὡς νοῦς ἑνωθεὶς τοῖς ἀΰλοις ἐννάσιν,
αἳ τῇ μιᾷ μέλπουσι κυριαρχίᾳ,
εἰ καὶ τριάς τίς ἐστι τὰς ὑποστάσεις·
ἧς πλησίον στὰς ἀκροᾷ θεσπισμάτων,
δι' ὧν ὁ σύμπας συμβιβάζεται βίος·
35 ⟨ἔ⟩μελλες ἡμῶν μηδαμῶς πόρρω μένειν
ἐκ τῶν ἱμερτῶν, τῶν ἀειμνήστων λόγων,
δι' ὧν ἀφ' ἡμῶν ἐσχάτως ἀποπνέων
τὸν παῖδα καινῶς εὐφραδῶς ἐνουθέτεις
λέγων πρὸς αὐτόν — ὢ θεοῦ φθόγγων ξένων·
40 τί γάρ, τί μοί τις εἰπάτω καλεῖν δέον,
τί γὰρ καλεῖν χρὴ τοὺς Ἀλεξίου λόγους,
τοὺς ἐκρυέντας μυστ(ικ)ῶς ἀποκρύφως
εἰς ὦτα παιδὸς εὐμενοῦς βασιλέως
τὰ σκῆπτρα λαμβάνοντος ὡς κληρουχίαν;
45 τί δ' ἄλλο τούτους, ὧν ἀεὶ μνήμην ἔχω
ἢ δόγματα χρὴ καὶ θεοῦ λέγειν νόμους,
οὐκ ἐν Σιναίῳ δογματίζοντος πάλιν,
ἀλλ' εἰς καλὸν πύργωμα Ῥωμαίοις ἄκρον
ἐκ τῶν ἀφράστων καὶ καλῶν ὑψωμάτων
50 προσβάντος ἡμῖν τοῖς χαμαὶ κινουμένοις,
οὐκ εἰς πλάκα γράφοντος, ἀλλ' εἰς καρδίαν
ἄνακτος υἱοῦ πατρικῶς τυπουμένου,
λέγοντος οὕτως καὶ διδάσκοντος τάδε·

⟨Ἔ⟩χεις ἀπ' ἀρχῆς, ᾗ τὸ πᾶν κάμπτει γόνυ,
55 ἔχεις ἐκεῖθεν καὶ παρ' ἡμῶν ὦ τέκνον
τὰ σκῆπτρα Ῥώμης καὶ τὸν ὄλβιον θρόνον.
ἔχων δὲ ταῦτα καὶ τὸν ὄγκον τοῦ θρόνου
μηδὲν φρονήσῃς πατρικῶν πόρρω τρόπων,
ὁ φίλτατος παῖς, ὁ φρενῶν πλήρης πίθος,
60 ἀλλ' ὡς ἱκανὸν πανταχοῦ σπεύδων ἕπου·
ἀλλ' ὑπεραίρου τοῦ τεκόντος καὶ κράτει·
ἄρχων δὲ παντὸς τοῦ στρατοῦ καὶ τοῦ γένους
τῶν μὲν δίκην ἄνασσε πατρὸς πραέως,
ὅσοι φρονοῦσιν υἱικῶς αὐθαιρέτως·
65 τῶν δὲ φρονούντων τοῖς νόμοις ἐναντίον

---

59 Diogenes Cyn. fr. 275 Mullach (Fragm. philos. gr. II 326, aus späten Gnomologien) *Ἀλέξανδρος ὁ βασιλεὺς ἰδὼν Διογένην κοιμώμενον ἐν πίθῳ, ἔφη· 'ὦ πίθε μεστὲ φρενῶν'* (cf. Menand. monost. 240 Mein.; Kaibel Epigr. gr. 1112 = IG XIV 699 saec. II^p [cl. CIL VI 31147 b 15, a 5]).

κάταρχε καὶ δάμαζε καὶ χρῶ τοῖς νόμοις
τούτοις συνιστῶν τὴν σοφὴν ἐξουσίαν·
ἄρχων δὲ παντὸς τοῖς νόμοις ἄρχου μόνοις.
μὴ πᾶσι πείθου μηδέ πως ὅλοις ἕπου,
70 πείθου δὲ τοῖς λέγουσιν εἰς σωτηρίαν
σοὶ καὶ τέκνοις σοῖς καὶ στρατῷ καὶ τῇ πόλει.
ἕπου δὲ τοῖς γέρουσι τοῖς βουληφόροις,
οἷς πεῖρα πολλῶν, ὧν διδάσκαλος χρόνος·
καὶ τῶν γερόντων εὐτυχῶν νεωτέρους,
75 οἷς νοῦς πολιός, οἷς φρένες γηραλέαι,
οἷς γραῦς μὲν ἡ φρήν, ἡ δὲ σὰρξ πάντη νέα,
ἀνταξίους νόμιζε τῇ σκηπτουχίᾳ
πολλῶν πολιῶν καὶ γερόντων ἀφρόνων
εἰς καιρὸν αὐτὴν ὠφελήσοντας μέγαν· -σαντας ante corr. cod.
80 ῥώμην γὰρ εὑρεῖν ἐν νεαρῷ σαρκίῳ
ῥᾷον δοκεῖ τι· συντελεῖ γὰρ ἡ φύσις·
εὕρῃς δὲ νοῦν γέροντα σαρκίῳ νέῳ
τεράστιόν τι καὶ θεοῦ δῶρον μέγα.
ἄθροιζε βουλὴν ἐκ γερόντων καὶ νέων,
85 καὶ τὸ κριθὲν σοὶ συντελὲς καὶ τῇ πόλει
καὶ πρακτὸν ἡγοῦ καὶ διὰ μνήμης ἔχε·
καὶ πρὸς τὸν ὄγκον τῶν φρονημάτων βλέπων βλέπε scr.?
μὴ πρὸς τὰ σεμνὰ τῶν γενῶν ἀποβλέπων
αἰδούμενος βούλευμα σαθρὸν προκρίνῃς.
90 ⟨δ⟩έχου μὲν ἄνδρα κομψὸν εἰπεῖν ἐν μέσῳ,
τὸ δ' ἔργον ἡγοῦ τιμιώτερον λόγου·
οὐδὲν γὰρ οὐδὲν ῥᾳδιώτερον λόγου
τοῦ πειθανάγκαις καὶ στροφαῖς ἀμηχάνοις
λέγοντος οὕτως· ὦ παρόντες, ὦ φίλοι,
95 ὡς ταῦτα πρακτὰ καὶ πεπρᾶχθαι συμφ(έ)ρ(ει)·
τὸ δ' ἔργον ἐστὶ πανταχοῦ ζητητέον
τοῖς σωφρόνως ζῆν εἰς τὸ πᾶν αἱρουμένοις. —
⟨ἄ⟩ρχεις μὲν ὦ παῖ καὶ φρονεῖς ἴσως μέγα
ἐν τῷδε τῷ γέμοντι τοῦ τύφου θρόνῳ·
100 καὶ καινὸν οὐδὲν οὐδὲ τῇ φύσει ξένον·
αἱ γὰρ πρὸς ἄκρον εἰς τὸ πᾶν εὐπραγίαι
πληροῦσι τὸν νοῦν σαρκικῶν φρονημάτων·
ἐξίσταται γὰρ καὶ μεταρθεὶς ἀθρόον
ἀμνημονῶν πρόεισι τοῦ πάλαι βίου.
105 κρίνεις δὲ λαούς, πολλὰ δὲ κρινεῖς ἔθνη·
ἴσως γὰρ ἄρξεις τῶν ἐθνῶν τῶν ἐν κύκλῳ

σοὶ συγκροτοῦντος ὡς ἐμοὶ τῷ πατρί σου
τοῦ κυρίου γῆς οὐρανῶν καὶ τῶν ὅλων· τοῦ] τῆς cod.
ἄρχῃ δὲ καὶ σὺ καὶ κριθήσῃ καὶ κρίνῃ
110 θεῷ τὸ πρῶτον καὶ τὸ δεύτερον νόμοις,
εἰ μὴ τὰ πολλὰ τῶν δικῶν ὁσημέραι
ποιεῖς σεαυτὸν ἀγνοεῖν ἀκουσίως
ἀλλοτρίῳ μώλωπι συγκάμνων λάθρᾳ.
καὶ γὰρ δικάζῃ, κἂν δικάζῃς ἐν μέρει,
115 ἐν τῷ τὸ πᾶν βλέποντι παν⟨τ⟩όπτῃ Λόγῳ·
κεῖται δὲ καὶ σοὶ τῶν πεπραγμένων κρίσις·
ὃ ῥᾷον εὑρεῖν συμβαλόντι πατρόθεν·
⟨τ⟩ίς ἱππότης πλήξιππος ἐκ γῆς ἑσπέρας
ἀλκῇ πεποιθὼς καὶ φρονῶν ῥώμῃ μέγα,
120 ἔθνος δὲ ποῖον, κυκλόθεν δὲ μυρία,
οὐκ εἶξεν, οὐκ ἔπτηξεν, οὐχ ὑπεστάλη
ἐμοὶ τροπωθὲν· καὶ φθαρὲν πολυτρόπως;
ἀλλ' ἐσχάτη μένει με τῶν ἔργων δίκη,
ἐτάζομαι δὲ δεῦρο καὶ πρὸ τῆς δίκης
125 ὡς ἐν δικαστῇ τῷ πικρῷ συνειδότι. —
⟨μ⟩ὴ χαῖρε πολλὰ μηδὲ πολλά μοι φρόνει,
ὅτι κρατεῖς γῆς καὶ στρατοῦ τῶν Αὐσόνων·
ἄρχων δὲ σαυτοῦ πανταχοῦ χαῖρε σφόδρα·
οὕτω γὰρ ἄρξεις καὶ κρατήσεις, ὦ τέκνον,
130 τῶν ἐντὸς ὄντων τῆς νέας Ῥώμης ὅρων
καὶ τῶν ἀπ' ἐθνῶν καὶ τυχὸν τῶν ἐν κύκλῳ
ἄρχων σεαυτοῦ καὶ κρατῶν ὑπὸ τρόπου· ἄρχον et κρατοῦν cod.
τὸ μὲν γὰρ ἀρχὴν εὐτυχῆσαι καὶ θρόνον
τάχ' ἄν ποτ' ἔσται καὶ γυναικὸς καὶ βρέφους·
135 ἄρξαι δὲ σεμνῶς καὶ βιῶσαι σωφρόνως
οὐκ ἀνδρὸς ἁπλῶς καὶ γυναικὸς καὶ βρέφους,
ἀλλ' ἀνδρὸς ἄρχειν ἀσφαλῶς ἐγνωκότος,
ᾧ καὶ μέλ(ει) μέλλοντος ὑμνοῦντος λόγου
καὶ πολλὰ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος μέλει.
140 ⟨μ⟩ηδὲ φρονήσῃς τοῦ στέφους τοῖς μαργάροις
ἢ λαμπρὸν αὐγάζουσιν ἐντεῦθεν λίθοις,
ἀλλ' εἰ σεαυτὸν ὡραΐζεις ἐν τρόποις,
εἰ δὴ φρονεῖν δώσει τις ἐν χρηστοῖς τρόποις.
οὕτω γὰρ οὕτω τοῖς μὲν ἐμβαλεῖς πόθον,

---

125 Anna Komn. 14, 4 (437 B) 'ἀξίως πάσχω· εὐλόγως μοι ταῦτα γίνεται διὰ τὴν τῶν ἐμῶν ἁμαρτιῶν πληθύν' sagt Alexios.

145 τοὺς δὲ προάξεις εἰς καλοῦ ζῆλον τρόπου·
οὐκ ἄνδρα γὰρ τίθησι σεμνὸν ὁ θρόνος, — χρόνος cod.
κἂν ἔστι χρυσοῦς, κἂν δυναστείας γέμῃ,
οὐδ' αὐτὸς αὐτὸν ὁ φρονῶν ἐν τῷ θρόνῳ
ἄρχων ἀνάρχως καὶ κρατῶν τυραννίδι·
150 τοὐναντίον δὲ μὴ κρατῶν σὺν τοῖς νόμοις
μισούμενον τίθησι τοῖς ὑπηκόοις,
οἷς καὶ δι' εὐχῆς ἐστιν ἐξολωλέναι·
ἀλλ' εἰ συνέλθῃ τῷ θρόνῳ χρηστὸς τρόπος,
τὸ πᾶν διοικῶν ἐν φρονήσει καὶ κρίσει,
155 τότ' ὀλβίων εἷς ὁ φρονῶν ἐν τῷ θρόνῳ,
τότ' ὄλβιος τότ' ἐστι καὶ τότε πρέπει
τὸν ἄνδρα τὸν φέροντα τὴν ἐξουσίαν
καὶ φθόγγον ἁδρὸν ἐκβαλεῖν τῶν χειλέων
καὶ σεμνὰ πάντα καὶ φρονῆσαι καὶ φράσαι
160 ἐλευθέραν ἄγοντα τὴν παρρησίαν·
ἡ πορφυρὶς δὲ πορφυρωθεῖσα τρόποις
ἄφθαρτα κοσμεῖ καὶ δι' αἰῶνος μένει·
ἡ δ' ἀρετὴ μάλιστα σοὶ θήσει, τέκνον,
τὸ τῶν ποδῶν πέδιλον ἠρυθρωμένον.
165 ⟨τ⟩οιοῖσδε σαυτὸν εἰ καταφράξεις ὅπλοις,
ἔσῃ πεποιθὼς οἷα γενναῖος λέων
ἐχθρῶν κατ' ἀνδρῶν καὶ κρατήσεις τῶν κύκλῳ·
⟨ο⟩ὕτω φρονῶν δάμαζε τοὺς ἐναντίους,
οὕτω φρονῶν ἄνασσε τὸν πάντα χρόνον. —
170 ἡγοῦ φρονῶν εὖ τὸν παρ' ἀνθρώποις βίον
εὔφθαρτον, ὦ παῖ, καὶ βραχὺν κατὰ χρόνον·
καὶ δῆλον ἔνθεν καὶ σαφῶς ἄκουέ μου·
⟨ἕ⟩ως ἐτῶν μὲν πεντάδος τρισσουμένης
ζώων ὀνάγρων καὶ βοῶν ζῶμεν βίον
175 βοσκηματώδη καὶ πρὸς αἴσθησιν μόνον·
ὁ δ' εὐθὺς ἐγγὺς ἄχρι τριπλῆς ἑπτάδος
καὶ μέχρι πάσης τῆς τετραπλῆς ἑπτάδος
πεφυρμένος πᾶς καὶ φιλήδονος βίος·
καὶ μέχρις αὐτῆς τῆς τετραπλῆς ἐννάδος

161 Kaiser Basileios I, Paraenese an seinen Sohn und Mitregenten Leon ed. Migne 107 p. LIII C πορφύρα δέ σε κοσμήσει, ἐὰν ἡ σωφροσύνη ταύτῃ συνεπανθήσει· καὶ τῶν ποδῶν σε τὸ ἐρυθρὸν τιμήσει ὑπόδημα, ἐὰν αὐτοῖς τὴν φλόγα τοῦ τύφου καταπατήσῃς.

173 ff. F. Boll, 'Die Lebensalter', Neue Jahrb. 1913, 89—145, bes. 120 f. Alexios kontaminiert wohl mehrere Traditionen.

180 τὸ πῦρ ἔτι ζῇ τῶν παθῶν ὑποφλέγον·
— ⟨ο⟩ὐ ῥάδιον δὲ καὶ πυθέσθαι καὶ φράσαι — cf. 302 sqq.
τῶν καιρίων τὶ καὶ σαφῶς ὀνησίμων,
εἰ μὴ σχολὴν ἕξει τις ἐκ τῶν πραγμάτων·
ὥστε προσέξεις τοῖς σοφοῖς κατὰ τρόπον —
185 ⟨ἡ⟩ δ' ἰσχὺς ἡμῖν ἐκμαραίνεται χρόνῳ
ὡς ῥοῦς ὑπορρέουσα, λανθάνει δ' ἄρα,
ἕως ἀνάγκης πραγμάτων ἐγκειμένης
σαφῶς ἐλεγχθῇ τῶν μελῶν ἡ χαυνότης·
οὔπω δὲ μικρὸν καὶ πάρεστιν ὀξέως — cf. 225
190 τετρὰς δεκαπλῆ καὶ δυὰς μονουμένη
καὶ θρὶξ πολιὰ καὶ τελευτῆς ἐλπίδες·
εἰ μή τις ἡμῶν (ὢ φρενῶν πλανωμένων)
πλανῶν ἑαυτὸν οὐδὲ βούλεται λέγειν
τὸν λευκὸν ἐγγὺς τοῦ θέρους εἶναι στάχυν·
195 οὕτω γὰρ οὕτως ἀσθενὴς νῦν ἡ φύσις·
βραχεῖς γάρ εἰσιν οἱ δεκέβδομον χρόνον
τρέχοντες ἢ μέλλοντες ἐλθεῖν πλησίον·
δεκὰς δὲ τετρὰς ἡ δι' ἁπλῆς ἑξάδος
τὴν οἰκίαν τίθησιν ἐγγὺς θανάτου·
200 — καὶ τοῦτο δυστύχημα τῆς νῦν ἡμέρας· — cf. 210
μόλις γὰρ εὑρήσει τις ἐκ τοῦ νῦν γένους
ὑπὲρ τὸν ἑξήκοντα ποῦ ζῶντα χρόνον·
δεκέβδομον δὲ καὶ δεκόγδοον χρόνον
σπεύδων ἐφευρεῖν οὐδαμῶς εὕρῃς ἕνα.
205 ὥστ' ἐντὸς ἐλθὼν τετράδος δεκωνύμου
γενοῦ σεαυτοῦ καὶ γενοῦ τῶν ἐλπίδων,
αἳ πανταχοῦ σῴζουσι τὸν κεκτημένον,
δι' ὧν ἑαυτοὺς οἱ λατρευταὶ τοῦ Λόγου
εἰσῆξαν ἐντὸς τῆς Ἐδὲμ τῆς πατρίδος. —
210 καὶ τοῦτο δυσπράγημα καὶ κακουχία
τοῦ νῦν ὑπορρέοντος ἀνθρώποις χρόνου
— τεκμηριοῖ δὲ τὸν τελευταῖον βίον
ὡς δεῖγμα λαμπρὸν ἡμερῶν τῶν ἐσχάτων —
πάντας τελευτᾶν τοὺς βροτοὺς οὐχ ὡρίμους
215 ἢ καὶ πρὸ καιροῦ τῆς τελευτῆς ὡρίμους.
οὕτως ὁ ῥευστὸς τοῖς βροτοῖς ῥέει βίος
καὶ πᾶσι γηρᾷ καὶ μαραίνεται φύσις, — πᾶσα scr.?
218 ὅση λόγῳ ζῇ καὶ δίκας δώσει λόγων — λόγων] λόγῳ scr.? (scil. Χριστῷ)
221 εἰ φθείρεται πάμπολλα τῶν ἀμβλωμάτων, — 219 sq. v. infra
ὁποῖα πολλὰ γίνεται καθ' ἡμέραν

223 καὶ γαστρὸς ἐντὸς φθείρεται τῶν ἐμβρύων,
219 πρὶν ἂν πεπανθῇ καὶ πρὶν ὀφθαλμοῖς ἴδῃ
220 τοῦ φωσφόρου φῶς, τὸν γλυκὺν διφρηλάτην.
224 ὁ τῆς φθορᾶς δὲ μυστικώτ(ε)ρος λόγος·
225 ⟨ο⟩ὔπω δὲ μικρόν, ἡ γραφὴ μάρτυς μέγας,
σάλπιγξ σιδηρόφωνος ἠχήσει μέγα
σύστημα σαλπίζουσα δευτέρου βίου,
καὶ μακρὸς αἰὼν τῆς φθορᾶς ἀποξέων
τὰ γυμνὰ νεκρὰ τῶν θανόντων ὀστέα
230 ὡς φῶς ἐπιστάς, ὡς ἀπὸ ζόφου σέλας
τοῖς ἐντὸς ὑπνώττουσι μακρὰ τῶν τάφων·
καὶ πάντες ἡβήσουσιν εἰς ἀφθαρσίαν,
οἱ μὲν δίκας τίνοντες ἀμπλακημάτων,
οἱ δὲ τρυφῶντες τὴν τρυφὴν τῶν ἀγγέλων·
235 ἐγείρεται γὰρ τῆς φθορᾶς ἐπὶ κρίσιν
ὁ φαῦλα πράξας καὶ βιώσας ἀφρόνως·
ἀνάστασιν γὰρ ἐξανίστανται δίκης
οἱ πολλὰ συζήσαντες ἐν μοχθηρίᾳ.
⟨ἄ⟩κουε Παύλου καὶ διδάσκου καὶ μάθε,
240 ἀφ' οὗ μαθὼν δίδασκε τοὺς ὑπηκόους
ἐκ πράξεων σῶν, ἐκ λόγων, ἐκ τῶν τρόπων
εὖ γνοὺς ἀφ' ἡμῶν τῶν βιωσάντων μάτην
τὸν μακρὸν ἐν γῇ καὶ βασιλείᾳ χρόνον,
ὡς πάντα ῥευστὰ καὶ φθορᾷ συνημμένα·
245 ἀλλ' εἰς σεαυτὸν ἀπερίστροφα στρέφου
καὶ γνῶθι σαυτὸν καὶ πυκνῶς οὕτως λέγε·
ματαιότης ἅπαντα καὶ πολλὴ πλάνη·
ὁ χρυσὸς ἀργόν, ὁ θρόνος ταπεινότης
τύφου πατὴρ μάταιος ὡς ματαιότης,
250 καὶ συκίνη σύναρσις ἡ πανοπλία,
† ἰσόσκια, χνοῦς, γῆς γόνος, φθορᾶς τόκος, — ἴσος σκιᾷ scr.?
ὕλης τιθηνοῦ τῆς ἀκαλλοῦς εἰκόνες, — εἰκόνο(?)ς cod.
νεῶν τρεχουσῶν οὐριοδρόμων ἴχνη. — νοῶν cod.

---

248 ff. Nikolaos Kallikles 24 (εἰς τὴν ἐν τῷ παλατίῳ δευτέραν παρουσίαν ⟨ὡς ἐκ προσώπου Ἀλεξίου τοῦ βασιλέως⟩) 16

ὄντως καπνὸς τὰ σκῆπτρα, χοῦς ἡ πορφύρα,
πᾶς ὄλβος οὐδέν, κόμπος ἐστὶ τὸ στέφος . . .
ὑμῖν τοσαῦτα προσλαλῶ τε καὶ γράφω
Κομνηνὸς Ἀλέξιος, Αὐσόνων ἄναξ.

253 Agapetos, Paraenese an Justinian, ed. Migne 86, 1 p. 1185, § 70 νηὸς ποντοπορούσης μιμεῖται διάβασιν ἡ βραχυτελὴς τοῦ παρόντος βίου κατάστασις.

ἓν ἓν τὸ σῷζον· ἀρετή· ταύτης ἔχου·
255 ⟨ἂ⟩ν τῇδε σαυτὸν ὦ τέκνον καθοπλίσῃς — ὦ] σὺ cod.
καὶ τῇδε φραχθῇς πανταχοῦ καὶ κυκλόθεν,
ἂν μακρὸν ὑπνοῖς, ἡδέως ὑπνῶν ἔσῃ· — ὑπνοῦν cod.
ἂν ἐντὸς ἀνδρῶν δυσμενῶν ἐπεμπέσῃς
ἄνοπλος ὡς ἄφρακτος ἐκ πανοπλίας,
260 οὐδὲν πεπονθὼς ἀβλαβῶς ἀποδράμῃς·
οὐ γὰρ θροηθῇς οὐδὲ μυρίους τρέσῃς
οὐδ' ἐξ ἐνεδρῶν οὐδὲ πυκνῶν ἐκ λόχων
πείσῃ τι δεινόν, ἀμβλυνεῖ δέ σοι βέλος — μέλος cod.
ἀπόπταν ἐχθροῦ πρὸς τὸ πλῆξαι καιρίως·
265 ῥήξεις δὲ πυκνὴν δυσμενῆ συστοιχίαν
ἄνοπλος ἐχθροῖς ἐμπεσὼν ὥσπερ λέων,
οὐδὲν δεηθεὶς ἢ κράνους ῥυσικράνου,
οὐ φροντιεῖς θώρακος οὐδὲ φροντίσῃς
μακρᾷ σεαυτὸν συγκαλύπτειν ἀσπίδι, — συγκ.] ἐγκ. ante corr. cod. -λύψειν [cod.
270 ταύτην ἔχων θώρακα καὶ ταύτην κράνος
καὶ τήνδε μακρὰν σὲ σκέπουσαν ἀσπίδα·
ταύτην ὁ Κελτὸς τὴν πανοπλίαν τρέμει,
ταύτην ὁ Νορμὰν τὴν συνεργίαν βλέπων
ὑπότρομος πλεῖ συσταλεὶς εἰς τοὐπίσω,
275 ταύτην ὁ Πέρσης καὶ Σκυθῶν πανσπερμία,
ταύτην ὑποφρίσσουσιν Ἀρράβων ἔθνη,
ταύτην Ἀβασγὸς καὶ θρασύφρων Κελτίβηρ
καὶ φῦλον Ἰνδῶν καὶ στρατὸς Μαυρουσίων
καὶ πληθὺς ἀντίπλευρος ἀντικειμένη
280 εἰς πνεῦμα βορρᾶ καὶ τὸν ἐν νότῳ πόλον,
Αἰθίοπας δέ φασιν ἀντικειμένους —
⟨τ⟩οῖς μὲν πρὸ πολλοῦ τῶν ἐμῶν σκήπτρων χρό(νοις) — cf. 302
κυκώμενος κύκλωθεν ἐκ τῶν βαρβάρων
τῶν ἐκθλιβόντων καὶ στενοῦν πειρωμένων
285 τὰ τέκνα Ῥώμης καὶ τὰ μήκη καὶ πλάτη,
ἃ γῇ παρεκτείνοντο δυσμῶν ἡλίου,
ἣν ἡ Σκυθῶν ἔβλαπτε μυριαρχία,
καὶ νοῦς Ἰταλὸς ὁ θρασὺς δι' ἀσπίδα,
καὶ γῆ πρὸς αὐγαῖς κειμένη τοῦ φωσφόρου,
290 καὶ πρὸς θαλάσσῃ Περσικῶν ὅπλων βία,
οἷς Μιτυλήνη καὶ Ῥόδος κατεσχέθη,

---

291 ff. Anna Komn. 7, 8 (205 D) ὁ Τζαχᾶς ... ἀπελθὼν ἐξ ἐφόδου τὴν Μιτυλήνην κατέσχεν ... (Methymna widersteht ihm) ... εὐθὺ τῆς Χίου τὸν ἀπόπλουν ποιησάμενος ἐξ ἐφόδου κατέσχε καὶ ταύτην. Wiedereroberung durch die Byzantiner

οἷς Λέσβος ἥλω καὶ Χίος συνεσχέθη, — κατεσχ. ante corr. cod.
καὶ πᾶσα νῆσος ἡ Κυκλὰς καλουμένη,
καὶ Κρῆτες ἀντάραντες ἐν τυραννίδι,
295 καὶ Κύπριοι φεύγοντες ἡγεῖσθαι νόμοις·
ἐῶ δὲ τοὺς ἄραντας ἀνθρώπους ὅπλα
τοὺς ὄντας ἐντός, τοὺς ἀεὶ πειρωμένους
ἀρχῆς κατασπᾶν τῆς δοθείσης ὑψόθεν,
κἂν εἰ συνεργὸς ἡ τριὰς καὶ δεσπότις — κἂν ἡ συν. et καὶ δεσπότης [cod.: corr. Zervos
300 λαμπρῶς ἀνισχύουσα καὶ σώζουσά με
ἔσπευδε ποιεῖν ἀσθενεῖς ἐγνωσμένους —
⟨τ⟩οῖς μὲν κατ' αὐτοὺς καὶ μικρὸν πρόσθεν χρό(νοις) — cf. 282
οὐκ ἔσχον εὐχέρειαν οὐδ' ἐπὶ χρό(νον)
ἰδεῖν ἐμαυτὸν τῷ συνάξαι τὰς φρένας — τῷ] τὸ cod.
305 ἔξω ῥυείσας τῇ φορᾷ τῶν πραγμάτων, — post 305 lacuna?
καὶ γνώσομαι παῖ καὶ σκοπήσω καὶ μάθω,
ἥτίς ποτ' ἐστὶν ἡ βροτῶν αὕτη φύσις, — ἡ] τῶν ante corr. cod.
καὶ πῶς συνέστη καὶ λελυμένη ῥέει
πρὸς τὴν ἀπ' ἀρχῆς συνδραμοῦσαν τετράδα·
310 ἐπεὶ δ' ἐπέγνων συστραφεὶς μόλις ἔσω
σπεύδω διδάσκειν, εὖ δὲ δρῶν ἄκουέ μου. —
πηγὴν δὲ χρυσοῦ τὴν ἄκραν ἡγοῦ πόλιν,
ἕως τὸ θεῖον εὐμενῶς δι' αἰθέρος
ὁρᾷ πρὸς αὐτὴν καὶ τιθεῖ δόξης ὅλην
315 ἐν τοῖς καλοῖς βρίθουσαν ὡς μήλοις ὄχνην,
καὶ τοὺς μὲν ἀρδεύουσαν, ἐκ δ' ἄλλων πάλιν
ῥύακα λαμβάνουσαν ἀδροῦ χρυσίου
καὶ τόνδ' ἀεὶ ῥέοντα σὺν φλοίσβῳ μέγαν·
ὥστ' ἀφθόνως δός, ἀφθόνως δὲ ῥοῦν δέχου·
320 καὶ χαῖρε πολλὰ καὶ διδοὺς καὶ λαμβάνων,
καὶ τοῦτ(ο) † κύκλῳ καὶ μακρὸν ζῆθι χρόνον.
⟨π⟩λὴν πολλὰ τηρήσειας ἐν τοῖς ἀδύτοις — πολλὰ] πολλὴν cod.
καὶ συμφυλά(ξαις) εἰς ἀνάγκης ἡμέραν, — vel sic vel συμφυλά(ξῃς) scr.
ὡς τοῖσδε παύσῃς τὴν ἐθνῶν ἀπληστίαν
325 κύκλωθεν ἴσως ὡς πάλαι κινουμένων
δεινὸν χανόντων καὶ φαγεῖν πειρωμένων
τὰ πολλὰ πλήθη τὴν ἐπίφθονον πόλιν·
⟨ἆ⟩ρ' οὐχ ὑπάρχεις τῶν ἐμῶν μεμνημένος;
ἆρ' οὐ λογίζῃ καὶ κατὰ φρένας στρέφεις

9, 1. — 9, 2 (248 D) μεμαθηκὼς ὁ αὐτοκράτωρ τὴν τοῦ Καρύκη ἀποστασίαν καὶ ὅτι τὴν Κρήτην κατέσχεν, ἐκεῖθεν δὲ ὁ Ῥαψομάτης τὴν Κύπρον . . .

330 τὴν δεῦρο συγκίνησιν ἐκ τῆς ἑσπέρας,
μήπως ἐπιστὰς τῆς ἀνάγκης ὁ χρόνος
Ῥώμης ἐλέγξει καὶ ταπεινώσει νέας
τὸ σεμνὸν ὕψος καὶ τὸν ὄγκον τοῦ θρόνου;
ὥστ' ὦ τέκνον χρὴ φροντίσαι θησαυρίσαι,
335 ἃ τὰς γνάθους φράξουσιν ἠνεῳγμένας
τῶν ἐχθρὸν ἡμῖν συμπνεόντων βαρβάρων,
εἴ πως ἀναστῇ μυρίου στρατοῦ κράτος — κράνος cod.
ἀστράψαν ἡμῖν δυσμενῶς κινουμένων
πολλῶν ἀπ' ἐχθρῶν τῶν κυκλούντων τὴν πόλιν.
340 ἔτι πρὸς οἷς ἔφημεν εἰρῆσθαι κρίνω
καὶ ταῦτα, τέκνον, ὡς ἀναγκαῖα σφόδρα·
αἱ δωρεαὶ γὰρ καὶ τὰ τῶν ἄθλων ἆθλα
δι' ἡδονῆς ἔστωσαν οἷς ἔσται τάδε
τῷ τοὺς ἐνεργοὺς τῶν παρεγγεγραμμένων
345 ῥᾴως ἐνεγκεῖν καὶ μετὰ πρᾴου τρόπου·
ἡ νωθρότης γὰρ καὶ τὸ δάκνον τοῦ λόγου
τῶν σῶν ἐνεργῶν τοῖς λαβοῦσιν ἐν χρόνῳ
βλασφημιῶν θήσουσι πεπληρωμένην
σοὶ τὴν πόλιν παῖ τὴν ἐν ἄκρῳ κειμένην·
350 ἀλλ' οὐδὲ δῶρα συμβαθήσεται λέ(γ)ειν — συμβασθήσεται cod.
351 καὶ τὰς μεγίστας δωρεὰς ἐκ τοῦ χρόνου. — 352—371 v. infra
372 εἰ δ' ἐξελεγχθείη τις ἐν κριτηρίῳ
ἀρχὴν διοικῶν Ἀττικῆς ἢ Κυπρίων
ἢ Θρᾳκικῆς γῆς (καὶ γὰρ ἐν τύπῳ λέγω)
375 βλάπτων σαφῶς ἄνθρωπον, ὃς χάρτην . . . ης — [δίκ]ης scr.? sed obstant vestigia
ἐκ τοῦ κράτους ἤνεγκεν εἰς σωτηρίαν
ἐκ τῶν ἐρυθρῶν γραμμάτων ἐστιγμένον,
ἐπεγκοτῶν δήπουθεν ἀρχαῖον κ(ότ)ον
ἢ δῶρον ἁδρὸν οὐ λαβὼν καταβρίθει,
380 ἀργὴν δὲ ποιεῖ τοῦ [κρα]τοῦντος τὴν χάριν,
μηδ' ἐντὸς ἐμβὰς τῶν δυσεμβάτων τόπων
ὅπου θεῷ θύουσιν ἐν τοῖς πατρίοις
μηδ' ἐντὸς ἐλθὼν τὴν δίκην ἀποδράτω,
ἀλλὰ προώλης ἐξολέσθω τοῦ βίου
385 ὄλεθρος, οὐκ ἄνθρωπος, ἐξ ἀσπλαγχνίας.
352 ὁ τῶν ὅλων δὲ καρτερώτερος λόγος,

330 ff. Anna Komn. 10, 5 (285 C) καὶ γέγονε συγκίνησις (ein seltenes Wort) οἵαν οὐδέπω τις μέμνηται . . . τῶν μὲν ἁπλουστέρων ὡς τὸν τοῦ κυρίου προσκυνῆσαι τάφον . . ., τῶν δέ γε πονηροτέρων . . . ἄλλον ἐνδομυχοῦντα λογισμὸν ἐχόντων, εἴ που ἐν τῷ διέρχεσθαι δυνηθεῖεν καὶ αὐτὴν τὴν βασιλεύουσαν κατασχεῖν.

ὃς ἐν βραχεῖ λείποντι τῷ μεταιχμίῳ
παρῆλθεν ἡμᾶς ἐκφυγὼν λελησμένος, cf. 399
355 εἰ μὴ θεὸς μέγιστος (ἀλλ' οὐκ οἶδ' ὅθεν)
ἀνῆξεν εἰς ἔννοιαν ἐξ ἀγνωσίας,
ὃν χρύσεον σύνδεσμον οὐκ ὀκνῶ λέγειν
ἅπασι πάσης ἀρετῆς ψυχοτρόφου·
ἔχει δὲ δεῦρο καὶ καλῶς ὄντως ἔχει·
360 ἐνάντιόν σου κειμένου καθημένου
ἢ πολλαχοῦ γῆς ἱππότου κινουμένου
ἢ καὶ περὶ τράπεζαν εὐωχουμένου,
μηδεὶς ἀπ' ἀνδρῶν Αὐσόνων τολμησάτω,
μηδεὶς ἀπ' ἐθνῶν τῶν ὑπὸ ζεύγλην βίου
365 σοὶ ῥαδιουργεῖν ἀγκύλον ψευδῶς ἔπος·
εἰ ῥαδιουργήσει δὲ καὶ σχεθῇ λέγων,
ἔργοις ἐλεγχθεὶς εὐθέως δότω δίκας·
ὡς δόντος αὐτοῦ καὶ τετιμωρημένου
ἄλλος πτοηθῇ τῶν τὰ πάντα ῥαδίων·
370 οὕτω γὰρ οὕτως εἰ κολάζεις ἐν κρίσει,
371 εἴρξεις ἀπ' ἔργων τοὺς πλανῶντας ἐκ λόγων.
386 εἰ γὰρ κατορθώσειας ὦ τέκνον τόδε,
καὶ γνώσεται πᾶς σῶν θέλησιν χειλέων, σὴν cod.
οὐδεὶς ὁ τολμῶν ψευδὲς ἐξερεῖν ἔπος cf. 365
ἐναντίον σοῦ καὶ θεοῦ καὶ τῶν νόμων,
390 πολυπλόκους δὲ ῥαδίως τεμεῖς δίκας
περιτρεμόντων φληναφεῖν τῶν ῥητόρων,
ὧν τοὺς πονηροὺς εἰ τιθεῖς ἐκ τοῦ μέσου
οἳ τοὺς νόμους σκύλλουσι ῥαδιουργίαις,
σωτήριόν τι καὶ θεῷ πράξεις φίλον
395 γυμνὴν τεθεικὼς ἀμφίων τὴν διπλόην·
καὶ ζήσεται πᾶς καὶ χαρήσεται σφόδρα
ἐν ἁπλοτῆτι τῶν νόμων νοουμένων· ἁπλότητι cod.
ἃ σοι μελήσει καὶ φυλάξεις εἰς τέλος,
εἰ καὶ διέδρα τοῦ τεκόντος τὰς φρένας.
400 ἡγοῦ δὲ μικρὸν τὸ κρατῆσαι τῶν κύκλῳ,
εἰ μὴ κρατῆσαι καὶ σεαυτοῦ σπουδάσεις
τὸν θυμὸν αἱρῶν καὶ δαμάζων τῷ λόγῳ
καὶ τὰς κεφαλὰς τῆς ἀγρυπνούσης ὕδρας
τῆς εἰς ὀρέξεις ἐκκινούσης μυρίας,

401 ff. Synesios de regno 6 p. 1069 A Migne . . . καὶ ἐσμὲν ὕδρας οἶμαι θηρίον ἀτοπώτερον . . . ὡς ὅστις γε τὰς ἀλόγους τῆς ψυχῆς μοίρας τιθασοὺς καὶ χειροήθεις ποιήσας, κατηκόους τῷ λόγῳ παρέσχετο, οὗτός ἐστιν ὁ θεῖος, καὶ ἰδιώτης καὶ βασιλεύς.

405 αἳ ν⟨ο⟩ῦν ὅλον χραίνουσιν αἰσχροπραγίαις,
λόγου βαλὼν πῦρ πυρπολήσεις ῥιζόθεν
τεμὼν ἀπ' αὐτῶν τῶν ἐχόντων αὐχένων.
εἰ γὰρ τὸν ὄγκον τοῦ θρόνου καὶ τοῦ κράτους
ἡγῇ τι μικρόν, ὡς βραχὺν δὲ τὸν βίον,
410 καὶ τοῖσδε προ⟨σ⟩σχῇς τοῦ πατρὸς ῥησειδίοις
καὶ συγκατάσχῃς καὶ βαλεῖς φρενῶν ἔσω,
σὺν τῷ κρατῆσαι τῶν ἐθνῶν τῶν ἐν κύκλῳ
τῶν ὀλβίων εἷς καὶ θεῷ δόξεις μέγας.
οὐ γάρ ποτε γνώσῃ τι τῶν σοὶ καιρίων,
415 τῶν συντελούντων ὡς μενεῖς σεσωσμένος,
εἰ μὴ σχολὴν σχῇς ἐκ ῥεόντων πραγμάτων,
εἰ μὴ σεαυτοῦ φροντιεῖς ὁλοτρόπως
μεταστραφεὶς δήπουθεν ὡς ἐπιστρέφων
τὸν νοῦν σεαυτοῦ πρὸς τὸ πρῶτον τῶν ὅλων
420 καὶ πρὸς τὸ τέρμα τῶν ὀρεκτῶν ὡς ἄκρον.

Ἀλεξιὰς μοῦσα δευτέρα Κομνηνιάς.
Ἀλεξίου Κομνηνοῦ αὐτοκράτορος τελευταία δευτέρα παραίνεσις.

⟨II.⟩

Ὦ παῖ, φίλη πρόσρησις, εἰ μὲν ᾠόμην,
ὡς σὰρξ ὑπάρχεις σαρκὸς ἐξ ἐμῆς μόνης,
οὐδ' ᾠόμην εἶναι σε τὸν πάντα χρόνον
ψυχῆς ἐραστὴν πατρικῆς τῆς ἡλίκης
5 καὶ τμῆμα ταύτης ἧς ἐρᾷς, ἧς ἐξέχῃ,
ἔδοξεν εὖ μοι σαρκικῶς παραινέσαι
καὶ δεῦρο ποιήσαντι τὰς παραινέσεις
δόξαι τὸν υἱὸν βελτιοῦν ἔνθεν μόνον·
ἐπεὶ δέ, τέκνον καὶ γονὴ πεφιλμένη,
10 ἐμαυτὸν ἄλλον καὶ τοπάζω καὶ λέγω,
καὶ γὰρ πατρώζεις καὶ πατρὸς χαίρεις τρόποις,
δεῖ δὴ κατ' ἄμφω βελτιοῦν ἐκ τῶν λόγων — δὴ] δεῖ cod.
⟦χωροῦν τὸ θεσμῶν ἀντικειμένων μέσον⟧,
ὅπως κατ' ἄμφω δεξιῶς ἄρξαι θέλων — θέλον cod.
15 συνεξενέγκῃς τῶν καλῶν ἔργων ἆθλα.
⟦εὐδαῖμον ὀφθὲν καὶ καλοῦ βίου τύπος
τῷ παιδὶ τῷ μέλλοντι κοσμεῖν τὸν θρόνον·⟧
εἴη δὲ ταῦτα σὺν θεῷ λελεγμένα.
⟨ἀ⟩λλ' οὐδ' ἀκοινώνητον ὑπάρχοντά σε
20 ἐμοὶ κατ' ἄμφω νουθετῶν ἂν ἠξίουν

ἀφέντα μοχθεῖν καὶ πονεῖν ἐν τοῖς ὅπλοις
ἐχθρῶν καθ' υἱῶν Αὐσόνων κινουμένων
μὴ συλλέγειν στράτευμα, χαλκεύειν ὅπλα,
καταρραθυμεῖν τῶν ὅρων συντμωμένων
25 ἐχθρῶν ἀπ' ἀνδρῶν τῶν στενοῦν πειρωμένων,
ἢ μὴ διοικεῖν τὰς πόλεις ἐν τοῖς ὅπλοις
πεσόντα ῥέγχειν τῆς παροιμίας ὕπνον
Ἐπιμενίδου τοῦ μακρὸν κοιμωμένου,
ἢ μὴ πεσόντα καὶ μακρὸν ῥέγχοντά σε
30 δείπνοις ἐν ἁβροῖς κραιπαλᾶν ἀνενδότως
κατατρυφῶντα τοῦ θρόνου καὶ τοῦ κράτους
ποιούμενον δήπουθεν (ἀλλ' οὐκ οἶδ' ὅθεν)
τὴν τοῦ θρόνου σύναρσιν ἐκ τῶν πραγμάτων
θοίνης μακρᾶς ἕρμαιον ὠλεσιφρένου
35 ἐν τῷ νομίζειν τὸν πολύφθονον θρόνον
πατρῷϊον δώρημα καὶ κληρουχίαν,
οὐχ ἱερὸν δὲ καὶ θεοῦ δῶρον μόνου
καὶ χρῆμα πολλῶν καὶ μεγίστων φροντίδων,
ὥσπερ Κοροίβων Μαργιτῶν Λειβηθρίων,
40 ἀλλ' οὐ βροτῶν ἄρχοντα σεμνῶν Αὐσόνων
δόξῃ τραφέντων καὶ σαφῶς ἐλευθέρων,
ὧν ἀρετῆς ὕψωμα καὶ πόνων ἄθλα
ὑπὲρ τὸν εὐρὺν οὐρανὸν μετ' αἰθέρα.
⟨κ⟩αλὸς μὲν οὖν εἶ καὶ πολὺς κατὰ φρένας
45 — καλὸς δοκεῖς, παῖ, καὶ δυναστείας γέμεις·
πολλὴ δέ σοι πρόσεστιν ἰσχὺς ἐκ θρόνου —,
ἐπάξιος δὲ τῶν ἐμῶν παιδευμάτων
καὶ καρπὸς εὐχῶν πατρικῶν τελεσφόρος·
ἁδρὰ δέ σοι δρὰξ καρτεροῖς ἐν δακτύλοις,
50 ὡς καρτεραὶ δὲ τῶν σφυρῶν αἱ συνδέσεις·
αἴρει δέ σοι κράτιστος ἀγκὼν ἀσπίδα
— καὶ ταῦτα Νορμὰν μαρτυρήσει καὶ Σκύθης
καὶ φῦλα Περσῶν καὶ θρασύφρων Κελτίβηρ —·
στέρνων ἔχεις εὖ καὶ καλῶς ὤμων ἔχεις·
55 ὤμων δὲ τῶν σῶν ἡ καλὴ μεταξύτης

II 39 f. Claud. VIII 306 non tibi tradidimus dociles servire Sabaeos,
Armeniae dominum non te praefecimus orae,
nec damus Assyriam, tenuit quam femina, gentem:
Romani, qui cuncta diu rexere, regendi,
qui nec Tarquinii fastus nec iura tulere
Caesaris . . .

κρατύνεται σφίγγουσα καὶ συνειργμένη
οἷα φέρειν θώρακος εὐχάλκου βάρος
ῥᾴως ἀλύπως καὶ δι' ἡμέρας ὅλης, — ὅλας cod.
καί που δεῆσαν καὶ δι' ἑσπέρας ὅλης·
60 ῥώμης ἔχεις εὖ, καὶ δι' ἀλκήν σοι κλέος
καὶ πεῖρα πολλῶν καὶ μαχῶν ἐμπειρία·
καί μοι κινεῖς εὖ καὶ φέρεις τὴν ἀσπίδα
ὤμοιν παρ' ἀμφοῖν οἷον οὐδεὶς Αὐσόνων· — ὤμοις cod.
καί που μεθ' ὅπλων ἐξελαύνων ἱππότης
65 τὸν Κελτὸν εἰς ἔκπληξιν ὠθεῖς εὐθέως·
ὥστ' ἐνδεὴς μὲν οὐδενὸς κατὰ φρένας,
οὐχ ὑστερεῖς δὲ τῶν δοκούντων ἀλκίμων·
δραστήριος δὲ καὶ ταχὺς καὶ γεννάδας
πρὸς τὸ ξένον τὶ καὶ φρονῆσαι καὶ δρᾶσαι·
70 καί σοι πολύθρους ὁ στρατὸς καὶ μυρίος·
ἀλλ' ἐνδεὴς εἶ τῆς ἄνω συνεργίας,
ἀλλ' ἐνδεὴς εἶ τῆς ἐκεῖθεν ἰσχύος,
εἰ καὶ στρατὸν πάμφρακτον ἀρρήτοις ὅπλοις
δώροις ἀθροίσεις καὶ κινήσεις εἰς μάχην — ἀθρήσεις cod.
75 λαμπρῶς ὑπερβάλλοντα πληθὺν ἀστέρων·
οὐ γὰρ δι' ἀλκὴν καὶ στράτευμα μυρίον,
οὐ γὰρ δι' ὅπλα καὶ δι' ἵππειον τάχος
ὕπερθεν ὀφθῆς τῶν ἀδήλων πημάτων,
κρείττων δραθῆς καὶ βελῶν καὶ τραυμάτων,
80 ὡς οὐδ' ἐγώ, παῖ, μαρτυρεῖ γὰρ τὸ κράνος
τρωθὲν δι' αἰχμῆς Κελτικῆς περὶ Φθίαν [. . . — cetera perierunt

---

II 81 Anna Komn. 4, 6 (117 C) *καὶ εὐθὺς τὸν χρῶτα τοῦ σώματος* (des Alexios) *μικρὸν παραξέσασα ἡ τοῦ ξίφους* (eines 'Kelten') *ἀκμὴ περὶ τὴν ἀκωκὴν παραποδισθεῖσα τῆς κόρυθος καὶ τὸν συνέχοντα ταύτην ὑπὸ τὴν γένυν ἱμάντα διασπάσασα ὦσε ταύτην εἰς γῆν.* Dies hat sich also nicht, wie Anna will, bei Dyrrhachion am 18. Okt. 1081, ereignet, sondern *περὶ Φθίαν*, also während des thessalischen Feldzugs 1083 [über diesen eine eindringende Studie von B. Dentzer, Topographie d. Feldzüge Robert Guiscards gegen Byzanz, Festschrift des geograph. Seminars Univ. Breslau 1901, 82—120, bes. S. 114; Gelzers Behauptung bei Krumbacher GBL² 1015, die Schlacht vom Okt. 1081 habe bei Pharsalos stattgefunden, beruht darauf, daß Gibbon hier an Caesar und Pompeius erinnert]; Anna hat die Episode wirkungsvoll an den Schluß der ersten großen Niederlage versetzt.

§ 3. Metrik und Prosodie.

Die Einzelbetrachtung möge von Metrik und Prosodie ausgehen, weil das Gedicht in keiner Hinsicht auch nur annähernd so einheitlich ist wie in dieser.

Das Versmaß ist der „byzantinische Zwölfsilber".[1])

Die ausnahmslose Zwölfsilbigkeit und den Binnenschluß, der stets entweder hinter die 5. oder hinter die 7. Silbe fällt ('B 5' und 'B 7' genannt), hat Alexios mit fast allen Byzantinern seit etwa 650 gemeinsam; mit mehreren seit dem 8. Jahrh. die ausnahmslose Paroxytonese des Versschlusses.

Mit nur wenigen gemeinsam hat er

1. Die ausnahmslose Proparoxytonese von 'B 7' (daher habe ich II 3 akzentuiert *εἶναι σε*). Die Vermeidung der Oxytonese in 'B 7' ist bei fast allen Byzantinern Regel (Hilbergs Gesetz), die der Paroxytonese dagegen ist bisher nur bei Nikolaos von Kerkyra, einem Zeitgenossen des Alexios, beobachtet.[2]) Nikolaos Kallikles, der Leibarzt des Alexios, erstrebt sogar die Paroxytonese.

2. Vermeidung des Volltons auf der 8. Silbe in den Versen mit 'B 7', seit dem 7. Jahrh. öfters nachweisbar, ausnahmslos in längeren Gedichten, wie hier, und noch bei Manuel Philes.[3])

3. Vermeidung der Proparoxytonese in 'B 5' (deshalb habe ich 397 akzentuiert *ἁπλοτῆτι*), nachweisbar seit dem 7. Jahrh., ausnahmslos wie hier durchgeführt noch bei mehreren Jambographen des 12.—14. Jahrhs.[4])

Die antike Prosodie ist nur bei den Vokalen *α, ι, υ*, den sogenannten *δίχρονα*, verletzt (die Vernachlässigung der Doppelkonsonanz 350 *συμβᾰσθήσεται* beruht auf leichter Korruptel). Etwa 20 mal wird *ᾱ, ῑ, ῡ* als kurz, etwa ebenso oft *ᾰ, ῐ, ῠ* als lang verwendet, das letztere jedoch nur dann, wenn das Wort sonst im Zwölfsilber nicht zu verwenden ist, wie *ἀ̄ρετή, πολῑός, κεφᾱλή, ὑ̄πάρχοντά σε* (II 19); um dieser Regel willen habe ich 115 *παν⟨τ⟩όπτῃ* emendiert (255 *σῠ* ist auch grammatisch unhaltbar). Ausnahme ist 310 *μόλῐς ἔσω*, wo ich nicht umzustellen wage, weil sonst keine Korruptel dieser Art nachgewiesen ist.

Diese Zurückhaltung in dem Gebrauch von *ᾰ, ῐ, ῠ* als Länge war

---

1) Vgl. B. Z. 12 (1903) 278—323. 2) l. c. 291. 313. 3) l. c. 294.

4) l. c. 294. Zu den beiden dort Genannten (Nikolaos von Kerkyra und Manuel Philes) sind inzwischen noch Nikolaos Kallikles (Sternbach 318[1]) und Theodoros Balsamon (Horna, Wien. Stud. 25, 165 ff., vgl. 174 ff.) getreten.

bisher nur für die Zeit von ca. 950 bis ca. 1050 nachgewiesen, in dieser aber herrscht sie durchaus.[1])

Elision von Flexionsendungen fehlt durchweg, wie bei den meisten Byzantinern.

Strenger als Alexios ist hinsichtlich der Akzentregulierung nur Manuel Philes (14. Jahrh.), der dafür eine sehr freie Prosodie hat (jedes ᾰ ῐ ῠ kann bei ihm lang sein); hinsichtlich der Quantität nach Georgios Pisides (7. Jahrh.) nur noch der Verfasser des Gedichts auf den hl. Panteleemon[2]), der sich dafür um die Akzente nur wenig kümmert. Somit sind die Zwölfsilber des Alexios die kunstvollsten der gesamten byzantinischen Profanpoesie.[3])

§ 4. Herausgeber und Bearbeiter.

Den merkwürdigsten Kontrast zu dieser einzigartigen Glätte von Metrik und Prosodie, die nur durch einige sicher emendierbare Schreibfehler leicht getrübt ist, bildet der Zustand, in dem sich der Text, seinem Inhalt nach betrachtet, präsentiert. Auch wenn man von den ersten 53 Versen absieht, die sich selbst als besonderer Herkunft bezeichnen, erkennt man bald, daß dies kein organisches Ganze ist. Es fehlt jede Disposition; die verschiedenartigsten Gedanken stehen unvermittelt neben, ja durcheinander, die gleichartigsten voneinander getrennt; dazu kommen Doubletten und Widersprüche. Durch Umstellung ließ sich nur eine Partie evident (351—385), eine andere (218 ff.) wenigstens mit Wahrscheinlichkeit einrenken; der Rest weist auf tiefergreifende Verderbnis.

Zur Erklärung dieses Zustandes ist zunächst v. 1—53 zu beachten, in denen ein Ungenannter mitteilt, Alexios habe das Gedicht kurz vor seinem Tod geschrieben (37 *ἐσχάτως ἀποπνέων*). Damit wird die Vermutung nahegelegt, daß hier ungeordnete Papiere des Kaisers vorliegen, die nach seinem Tod notdürftig zusammengekleistert worden sind, und

1) B. Z. l. c. 322 f.

2) Vgl. l. c. 322[3, 4].

3) Die jambischen Kanones des Johannes Damaskenos und Anastasios Quaestor sind an noch strengere Gesetze gebunden. — In kürzeren Gedichten findet sich jene Strenge natürlich leichter; unter den 35 Versen auf die für Alexios I verfaßte *Πανοπλία* des Euthymios Zigabenos, die bei Migne 130, 19 (*Πρόγραμμα βίβλον*) und C. Neumann, Griech. Geschichtsschreiber im 12. Jahrh. (1888) 34 aus dem Vat. gr. 666 fol. 3[v] veröffentlicht sind, widerstrebt ihr nur einer (17 mit paroxytonischem 'B. 7'). Die Verse scheinen nicht lange nach dem Tod des Alexios geschrieben zu sein (v. 29 ff.). Die übrigen Gedichte des Vat. (Neumann l. c.) sind von andern Verfassern (S. 33 dreimal *τᾰ*, dreimal proparoxytonischer 'B 5' etc.).

zwar eben von dem Verfasser von 1—53, der eine engere Beziehung zu dem eigentlichen Text schon dadurch zeigt, daß er mit 53 τάδε direkt dazu überleitet (die Handschrift unterscheidet überhaupt nicht zwischen der Einleitung und dem was folgt; 52—54 bilden eine Zeile ganz wie 49—51 und 55—57).

Damit ist jedoch nicht alles erklärt. Zunächst ist auffällig, daß die einleitenden 53 Verse genau dieselbe metrische und prosodische Technik haben wie die übrigen. Das kann bei einer verhältnismäßig geringen Verszahl Zufall sein, kann auch auf bewußter Anlehnung an die Technik des Kaisers beruhen; näher liegt der Verdacht, der Bearbeiter habe den Nachlaß des Kaisers metrisch poliert. Daß die neue Form ἐννάς statt ἐννεάς sowohl in der Einleitung (30) wie im Text steht (179), weist ebenfalls auf Beteiligung des Editors an der Textgestaltung. Aber dann bleibt verwunderlich, daß der Editor die inhaltliche Unordnung hat bestehen lassen. Die Frage kompliziert sich durch folgende Einzelbeobachtung: II 16—18 stammen offenbar von demselben Verfasser wie I 24 f., also vom Editor. Dieser aber kann sie unmöglich dahin gestellt haben; sie unterbrechen einen klaren Zusammenhang (κατ' ἄμφω II 12. 14. 20) und stellen selbst nur ein Fragment einer mit I 1—53 verwandten Einleitung dar, von der sonst keine Spur erhalten ist. Also hat der vom Editor hergestellte Text später schwere Schäden erlitten; damit wird wahrscheinlich, daß die ganze Unordnung der Gedanken jünger ist als die Tätigkeit des Editors, die sich somit jeder wirksamen Kontrolle entzieht. Nur an einer Stelle noch glaube ich eine Spur davon zeigen zu können. Die Anrede 59 ὁ φρενῶν πλήρης πίθος, deren ungewöhnliche Geschmacklosigkeit durch die nicht verstandene antike Vorlage erklärt aber nicht entschuldigt wird, streitet nicht nur mit dem Stil des ganzen Gedichts, sondern auch im besonderen mit der Art, in der Alexios zu seinem Sohn spricht selbst da, wo er ihn lobt (wozu hier gar kein Grund vorliegt); ebenso wenig läßt sich die Vorschrift, in allem der Weise des Vaters zu folgen (58. 60), mit der Bescheidenheit des Alexios (z. B. 242 ff.) vereinigen. Dagegen konnte der höfische Herausgeber, der sich vielleicht gezwungen sah, einen verstümmelten Anfang zu ergänzen, wohl ein besonderes Interesse daran haben, daß der Sohn in allem (z. B. in der Wahl seiner Hofbeamten) der Weise des Vaters folge. Der Umfang dieser Interpolation läßt sich nicht genau bestimmen. — Ungewiß bin ich, ob die Überschriften mit den bei den Byzantinern sonst nirgends notierten ptolemäischen Titulaturen vom Kaiser oder vom Editor herrühren; es ist jedenfalls nicht sinnlos, wenn sich Alexios φιλομήτωρ nennt; denn er war es, und Anna sagt es mit dem gleichen Wort (III 7, p. 86 C).

— Der Rest des Textes ist für die Frage nach der Authentizität entweder indifferent oder ausgesprochen günstig.

§ 5. Alexios als Schriftsteller.

Von schriftstellerischen Leistungen des Alexios war bis jetzt nur wenig bekannt. Gedruckt ist eine dogmatische Streitschrift gegen den Eutychianer Neilos[1]), in der außer der Überschrift nur einmal eine Phrase verrät, daß ein Kaiser das Wort führt; doch wissen wir über seine theologischen Interessen genug, um ihm die Verfasserschaft zuzutrauen. Daß Alexios imstande war, Jamben zu schreiben, versteht sich von selbst; diese Kunst bildet mindestens seit dem 10. Jahrh. einen wesentlichen Bestandteil des rhetorischen Unterrichts, den jeder gebildete Byzantiner genossen hat; sie konnte um so leichter obligatorisch werden, als dies Versmaß sozusagen das einzige war, in dem man überhaupt dichtete. Daß Anna Komnene über das Gedicht nichts berichtet, beweist nichts; sie hatte allen Grund, ein Dokument, das so eindeutig für die ihr sehr unsympathische Erbfolge des Johannes sprach, zu verschweigen; es braucht ihr übrigens gar nicht zu Gesicht gekommen zu sein, da Johannes es vielleicht erst spät der Öffentlichkeit übergeben hat. Andererseits macht gerade jene Liebe, mit der Alexios an seinem Sohne hing, wahrscheinlich, daß er gegen Ende seines Lebens zur Feder griff, um etwas wie ein politisches Testament zu verfassen. Dies haben wir in den *Μοῦσαι* vor uns.

Das Gedicht (es sei gestattet, von einem zu reden) enthält natürlich viele von den allgemeinen moralischen Vorschriften, die seit Isokrates die Literatur *περὶ βασιλείας* beherrschen, und die Alexios gewiß wenigstens teilweise dieser Literatur dankt, so sicher er sie sich wirklich zu eigen gemacht hat. Aber daneben treffen wir, und zwar keineswegs vereinzelt, praktische Ratschläge, persönliche Beobachtungen, Bekenntnisse und Empfindungen, die durchaus original anmuten und dies Gedicht zu einem in der byzantinischen Poesie einzigartigen Dokument machen.

Die Mahnung, den Rat eines klugen Jünglings höher zu schätzen als den einer ganzen Menge von *γέροντες ἄφρονες* (74—83), und der bald darauf folgende Hohn über jene, die in schweren Stunden nur schöne Reden, aber keine Taten zustande bringen (92 ff.), das klingt nicht nach Buchweisheit; da brauchte der greise Krieger nur auf sein eigenes Leben zurückzublicken. Aus derselben Wurzel stammt sein Haß gegen Rhetoren- und Advokatengeschwätz (360 ff.), besonders aber der gegen jede Lüge, die aufs strengste zu ahnden Alexios mit fast

1) Ed. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀναλ. Ἱεροσολ.* I (1891) 116.

feierlicher Eindringlichkeit befiehlt (352—399). Von ungewöhnlich feinem Empfinden für das was den Untertan am schwersten kränkt, zeugen die beiden Maßregeln, durch die Alexios die kaiserlichen Gnadenbeweise vor der Beamtenwillkür zu schützen empfiehlt: die Geschenke des Kaisers sollen schnell und freundlich überreicht werden, damit es nicht passiere, daß sie überhaupt nicht als Geschenke empfunden werden (342 ff.); und jeder Gouverneur, der einen Untertan um ein durch kaiserliches Schreiben verliehenes Recht bringt, soll ohne Gnade hingerichtet werden (372 ff.); aus diesen Versen klingt ein tiefer, fast leidenschaftlicher Grimm, der ebenso sehr für das Gerechtigkeitsgefühl des Kaisers wie für seine politische Klugheit spricht.

Die historischen Erinnerungen sind unter dem Text erläutert; ich verweise besonders auf die bedeutungsvollen Worte über den Kreuzzug (329 ff.), in denen die Erregung über die ungeheure Gefahr merklich nachzittert, und auf die Erwähnung seiner Verwundung (II 81), der einzigen, die auch Anna berichtet.

Farbloser sind natürlich die moralischen und religiösen Ermahnungen. Aber auch unter diesen finden sich so seltene und persönliche Bekenntnisse wie die Klage, durch die stets sich drängenden Ereignisse an der Selbstbesinnung gehindert worden zu sein (302 ff.); die Furcht des Kaisers vor dem jüngsten Gericht (123 ff.) bestätigt, daß das Gedicht nicht lange vor seinem Tode entstanden ist. Aber auch die trivialen so oft wiederholten Mahnungen an Johannes, sich der Kaiserwürde wert zu erweisen, erhalten eine besondere Färbung dadurch, daß hier ein Mann, der sich den Thron selber erstritten und der ihn und das Reich 37 Jahre hindurch gegen den Ansturm einer ganzen Welt siegreich verteidigt hat, zu seinem Sohn spricht, der den Thron mühelos erben (dem Namen nach war Johannes seit seinem 4. Jahr Mitregent), und das Reich nahezu gesichert vorfinden wird.

Echter Vaterstolz leuchtet aus den Versen, in denen Alexios die körperlichen und geistigen Vorzüge seines Sohnes aufzählt (II 44 ff.); und das Erfreulichste ist, daß die Geschichte diesem Stolz recht gegeben hat. So sind die 'Musen' des Alexios ein würdiges Denkmal für die beiden großen Komnenenkaiser.

Verzeichnis der Eigennamen und seltenen Wörter.

Anhang. Προσευχὴ Ἀλεξίου βασιλέως.

Der Bodl. gr. misc. 78 s. XII—XIII (vgl. Coxe's Katalog) enthält in einer noch nicht näher beschriebenen Sammlung von Gebeten auf fol. 196r—197v einen Text, der von erster Hand als *Προσευχὴ Ἀλεξίου βασιλέως* bezeichnet wird. Durch freundliche Besorgung von Photographien hat mich G. Przychocki von neuem verpflichtet. Die Schrift ist von der der angrenzenden Texte verschieden, aber

gleichzeitig. Das Stück scheint, nach der Numerierung der Gebete zu schließen, auf zwei ursprünglich leer gelassenen Blättern (es sind, nach Przychocki, die letzten beiden des Quaternio) nachträglich eingefügt.

Der Text besteht aus 100 jambischen Zwölfsilbern, die sich inhaltlich zu 25 Tetrasticha gruppieren. Der Schreiber hat die Verse fortlaufend geschrieben, aber Cäsur und Versschluß durch Punkte, den Anfang der Tetrasticha durch große Initialen gekennzeichnet. Prosodie und Metrik ist nicht kunstlos, aber so viel weniger streng als in den 'Musen' Alexios' I, daß Identität der Verfasser schon dadurch ausgeschlossen wird. Der Inhalt ist ganz farblos. Das Gebet kann von einem Hofgeistlichen Alexios' I (gegen einen späteren spricht das Alter der Hs) für diesen verfaßt worden sein. Einige Tetrasticha seien mitgeteilt, damit niemand Sehnsucht nach dem Ganzen bekommt.

Προσευχὴ Ἀλεξίου βασιλέως.

1. *Ὦ πάτερ, υἱέ, πνεῦμα, τριὰς ἁγία,*
ἀγαθὸν ἀκένωτον εἰς πάντας ῥέον,
κάλλος πολυέραστον οὐκ ἔχον κόρον,
σῶσον παρ' ἀξίαν με καὶ παρ' ἐλπίδα.

2. *Ὦ κύριον τὸ κῦρος, ὦ παντοκράτορ,*
ὦ βασιλεῦον βασιλεύτατον κράτος,
ψυχῆς ἐμῆς κράτυνον ἐνθυμημάτων
νοὸς δὲ βασίλευσον ἐννοημάτων . . .

18. *Πραεῖς προσηνεῖς πέμψον ἀγγέλους τότε,*
πραεῖς φαεινοὺς ἀγαθοὺς σελασφόρους,
ἀποτρέποντας τὰ στίφη τῶν δαιμόνων,
ψυχὴν ἀφαρπάζοντας ἐκ τιμωρίας,

19. *Ἄνω φέροντας προσκυνῆσαι τὸν θρόνον*
τὸν πυρίμορφον καὶ κατηγλαϊσμένον,
ψυχὴν ἑνοῦντας πᾶσι τοῖς σεσωσμένοις,
καταξιοῦντας οὐρανῶν κληρουχίας . . .

24. *Ὡς αἰνέσω σε καὶ πόθῳ μεγαλύνω,*
ὡς ἀγλαῶς ὑμνῶ σε τριάδα τὴν ἁγίαν, — scr. *τριὰς ἁγία*
ὡς εὐχαριστῶ καὶ μελῳδῶ γνησίως
αἰῶνι τῷ μέλλοντι τῷ σωτηρίῳ·

25. *Ὡς εὐλογητὸν εὐλογήσω δεσπότην,*
ὃν εὐλογοῦσιν οὐρανῶν αἱ δυνάμεις,
αἰῶνας εἰς ἅπαντας οὐ μετρουμένους,
αἰῶνας εἰς σύμπαντας οὐ λελεγμένους.

Berlin. **Paul Maas.**

Eine Digenisübersetzung aus dem 13. Jahrhundert?

Ein um 1270 in Flandern verfaßtes Gedicht „Über das Leben unseres Herrn“[1]) fängt an mit folgenden Versen:

> Meneghe rime soe es ghemaect
> Die ter zielen luttel smaect,
> Van battalien ende van minnen
> Van meneghen die wi niet kinnen,
> Van Roelande ende van Oliviere,
> Van Alexandre ende van Ogiere,
> Van Waleweine ende van siere macht,
> Hoe hi jeghen sine viande vacht,
> *Van Digenen, hoe hi sijn lijf,*
> *Tormente omme een scone wijf*
> Van Pyramuse, hoe hi sijn leven
> Omme minne verloes, dats al gescreven.

Das heißt: Manches Gedicht ist verfaßt worden, welches der Seele wenig frommt; sie handeln von Gefechten und Liebesgeschichten mancher uns unbekannter Leute, von Roland und Olivier, von Alexander und Ogier, von Walewein und seiner Macht wie er gegen seine Feinde focht, *von Digenis wie er seinen Leib quälte um ein schönes Weib*, von Pyramus, wie er durch die Liebe das Leben verlor, — all dies ist beschrieben worden.

Es wird hier unter den in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts in Flandern bekannten Romanen eine „Geschichte von Digenis“ angeführt, mit welcher die besten Kenner der mittelniederländischen Literatur nichts anzufangen wissen.[2]) Kann eine verschollene, französische oder vlämische Übersetzung des byzantinischen Digenisepos gemeint sein? Die Annahme scheint kühn, aber bei dem regen Verkehr,

---

1) *Van den Levene ons Heren,* Utrecht 1843. Verdam (*Berichten en Meded. d. Kon. Akad. te Amsterdam,* IV [1901], S. 358 ff.) hat den ursprünglichen Charakter dieses Lebens Jesu sowie das Datum festgestellt.

2) Siehe Kalff, *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde* I, S. 176; Verdam, o. l. S. 372.

der im Zeitalter der Kreuzzüge zwischen Byzanz und Flandern stattfand, ist sie doch nicht von vornherein abzuweisen. Eine solche Übersetzung würde eine Spätgrenze für die Entstehung des byzantinischen Epos bedeuten, wie wir noch keine hatten, denn unsere älteste Handschrift (die von Grotta Ferrata) stammt bekanntlich aus dem 14. Jahrhundert.

Ich will nicht verschweigen, daß die Worte „wie er seinen Leib quälte um ein schönes Weib“ nicht sonderlich gut auf den byzantinischen Digenis passen, es sei denn, daß damit gemeint wäre, wie schwer er einst um den Besitz seiner schönen Gattin zu streiten hatte. Vielleicht auch war der Verfasser, wohl ein Geistlicher, nicht sehr genau bekannt mit dem Inhalt der von ihm als unnütz bezeichneten weltlichen Literatur. Es sollte auch eigentlich „von Digenese“ (Dativ nach „von“, vgl. „von Pyramuse“) heißen; mein Kollege Verdam versichert mich indessen, daß solche Unregelmäßigkeiten (Wechsel von Dativ und Akkusativ nach „von“) in einem derartigen Text nicht schwer wiegen.

Diese Notiz bezweckt nur die rätselhafte Stelle zur Kenntnis der Fachgenossen zu bringen; etwas Bestimmtes zu behaupten wage ich nicht.

Leiden. **D. C. Hesseling.**

Bemerkungen zu Manuel Adramyttenos.

Der Codex Scorialensis 4672 = O. 9 enthält auch einige Schriften des Manuel Adramyttenos.[1]) E. Miller erwähnt (Catal. des manuscr. Grecs de la bibl. de l'Escurial, Paris 1848; S. 359, nº 410) den Kodex nur kurz, beschreibt ihn aber in den Notices et extraits des manuscr. etc. (t. XXXIᵉ fasc. IIᵉ, Paris 1886, S. 63) ausführlicher mit folgenden Worten: «O. 9. In folio, en papier, de 430 feuillets et de plusieurs mains, appartenant au XVIᵉ siècle. Provient du cardinal de Burgos. . . .

12° Hymne sur saint Jean-Baptiste, par Manuel d'Adramyttium.

13° Lettre à Ange Politien.

14° Cantique sur la Vierge Marie.

15° Lettre à Manuel de Cappadoce.

16° Théosophie ou Oracles sibyllins, avec les commentaires du même Manuel. Init.: *Ὅτι εἷς θεός, ἀλλ' οὐ πολλοί. Σίβυλλα ἡ Ἐρυθραία· Εἷς θεὸς ὃς μόνος ἐσθλὸς ὑπερμεγέθης ἀγένητος.* Fin.: *Καὶ δοξολογοῦντες αὐτὸν μετὰ τῶν ἄνω πνευμάτων ὡς θεὸν καὶ ἅγιον ἁγίων καὶ ὡς ζωὴν κατὰ φύσιν, καὶ ζωῆς χωρηγόν* (sic)· *δι' οὗ καὶ μεθ' οὗ δόξα τῷ θεῷ καὶ πατρὶ σὺν ἁγίῳ πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.* La souscription est: *τέλος τῆς θεοσοφίας σχεδιασθείσης ἐν Μοιραδούλῃ*[2]), *αυπγ'*. Ces trois derniers mots sont effacés et répondent à l'année 1483.

17° Notes sur la naissance, la doctrine et les écrits d'Hermès.

18° Fragments sur le déluge universel.

19° Lettre adressée à Caton.

1) Über seinen Namen sagt Manuel selbst f. 196ᵛ: *ἐγὼ δ' ὁ ταῦτα διεξιών, εἰ καὶ Ἀδραμυττηνὸς καλοῦμαι, πλὴν Κρὴς εἶναι ὁμολογῶ. οὐδ' ἂν πατρίδα τὴν ἐμὴν ἄλλης πόλεως ἠλλαξάμην πλὴν μιᾶς καὶ μόνης τῆς πόλεως τοῦ θεοῦ, δι' ἣν οὐδὲ πατρίδα ταύτην ἀλλὰ σκύβαλον ἡγησάμην ἄν. τὸ δὲ Ἀδραμυττηνός, ἔμοιγε οὐχ ἁρμόζει τῷ Κρητί, ἐθνικὸν ὄνομα ὂν ἀπὸ Ἀδραμυττίου πόλεως τῆς κατὰ Κάικον τῆς Μυσίας, ἧς κτίστης Ἀδραμύττης ὁ Ἀλυάττου μὲν παῖς Κροίσου δὲ ἀδελφός, ὡς Ἀριστοτέλης ἐν πολιτείαις φησίν.* Man könnte meinen, diese Worte seien aus Aristoteles, doch sind sie nach Stephanos von Byzanz (sub v. *Ἀδραμύτειον*) zitiert. Vgl. dazu E. Legrand, Cent-dix lettres grecques de François Filelfe etc., Paris 1892, S. 351.

2) Das heißt Mirandola in Italien, wo er lange, als Lehrer des Giov. Pico della Mirandola, verweilt hat.

20° Lettre à François Marianus.

21° Compendium anonyme des sept livres des Institutions théologiques d'Albert le Grand.»

Eine von H. Prof. Wilh. Weber aufgenommene Photographie, die mir Herr Prof. Boll liebenswürdiger Weise zur Verfügung stellt, zeigt, daß die von Miller angegebene Reihenfolge der Schriften nicht ganz richtig ist. Denn «Lettre à Ange Politien», was Miller als n° 13 anführt, folgt erst nach n° 20. Dann entdeckte ich einen anderen Fehler Millers: was Miller als n° 21 anführt, heißt in Wahrheit *ἐπίλογος τοῦ ἑβδόμου βιβλίου τῆς θεολογικῆς στοιχειώσεως τοῦ Μάγνου Ἀλβέρτου.* Dieser Epilogus ist allerdings anonym, scheint aber von Manuel zu sein. Denn in seiner Theosophie verweist er darauf.

f. 190^r—206^r enthalten diese Theosophie des Manuel. Die Ausführungen beginnen mit folgender Widmung *Μανουὴλ ὁ Ἀδραμυττηνὸς Μανουὴλ τῷ Καππαδόκῃ χαίρειν* usw. (s. Legrand, Cent-dix lettres ..., S. 353). Auf die Widmung folgt die Theosophie, *συλλογὴ καὶ ἐπανόρθωσις τῶν σιβυλλίων χρησμῶν*, wie Manuel sie nennt. Nach Manuels eigenen, etwas großtuerischen Worten könnte man eine von ihm aus antiken Schriftstellern zusammengesuchte und selbständig geordnete Reihe von Beispielen aus den Sibyllinischen Orakeln erwarten. Denn er schreibt seinem Freunde Manuel dem Kappadoker: *Νῦν δὲ δέξαι τοὺς σιβυλλείους χρησμοὺς ἐφ' οἷς σὺν παντὶ πιστῷ μεγαλαυχοῦ εἰς δόξαν Χριστοῦ, ὅτι κἀκ τῶν παρ' Ἕλλησι μάντεων τὸ πιστὸν τῆς καθ' ἡμᾶς ἀναδείκνυται δόξης. Εἰσὶ δ' οὐ πάντες ἀλλ' ὅσοι περὶ Χριστοῦ θεολογεῖν ἐκ τοῦ προφανοῦς δοκοῦσιν· οὓς καὶ πάνυ τοι ἐφθορότας εὑρὼν ἐπηνωρθωσάμην, καὶ φύρδην τεθειμένους εἰς τάξιν τὸ κατὰ δύναμιν ἤγαγον, παραθεὶς καὶ τῶν προφητικῶν προρρήσεων αἳ συνᾴδειν δοκοῦσιν αὐτοῖς.*

Vielleicht verraten aber die nächsten Worte sein schlechtes Gewissen. Er fährt fort: *Εἰ μὲν οὖν ἀρέσκει σοι τὸ βιβλίον, κοίνωσαι τοῦτο καὶ τοῖς Κρησίν· εἰ δ' οὔ, μενέτω παρὰ σοὶ καὶ κρυπτέσθω ὡς οἷόν τε, μὴ καὶ γέλωτα ὀφλήσω, τοῦ συγγράμματος εἰς ὄψιν καὶ ἄλλοις ἐλθόντος· ἐπεὶ μέχρις ἂν μόνῳ σοι γνώριμον ᾖ τὸ βιβλίον, οὐ δέδια τὸν ἐκ σοῦ ἔλεγχον· οὐ γὰρ ὡς ἐχθρὸς ἐξετάσεις τὸ δῶρον, οὐδ' ὡς ἔνιοι τῶν εἰς βάθος καὶ κατ' ἀκρίβειαν ἢ καὶ τῶν ἀφειδῶς καὶ περιέργως βασανισόντων τοὺς λόγους. Εὐνοϊκῶς γὰρ ἔχεις περὶ ἡμᾶς κτλ.* Seinem kretischen Landsmann traut er also nicht zu, daß er seinen Quellen auf die Spur komme, aber vor ernstlich prüfenden Leuten hat er Angst. Und dazu hat er allen Grund. Denn er hat seine ganze Sammlung der Sibyllinischen Orakel, ebenso die folgenden Zitate aus Hermetischen Schriften, aus Ennius Sacra historia und alles andere aus

Laktanz abgeschrieben.[1]) Und nicht nur die Zitate hat er der Reihe nach übernommen[2]), sondern bisweilen sogar die Überleitungsworte von einem Zitat zum anderen. So gibt er z. B. die Worte des Laktanz (divin. inst. lib. IV 6, 4—6): «Hermes in eo libro qui *λόγος τέλειος* inscribitur, his usus est verbis: *ὁ κύριος κτλ.* Sibylla Erythraea in carminis sui principio, quod a summo deo exorsa est, filium dei ducem et imperatorem omnium his versibus praedicat: *παντοτρόφον κτλ.* et rursus in fine: *ἄλλον κτλ.* et alia Sibylla praecipit hunc oportere cognosci: *αὐτόν σου κτλ.*» mit den Worten wieder [f. 191 v.]: «*Ἑρμοῦ τοῦ Τρισμεγίστου ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου βιβλίου λόγος τέλειος: ὁ κύριος κτλ. ὅτι ἡ Ἐρυθραία Σίβυλλα τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ βασιλέα δοξάζει: παντοτρόφον κτλ.* [f. 192 v.] *ὅτι ἡ Ἐρυθραία Σίβυλλα ἐπὶ τῷ τέλει τοῦ προεκτεθέντος χρησμοῦ, τοῦ παντοτρόφον κτίστην καὶ τὰ ἑξῆς, καὶ τόδε τὸ ἔπος ἐπάγει περὶ τοῦ θεοῦ τε καὶ λόγου: ἄλλον κτλ. ὅτι καὶ ἄλλη Σίβυλλα περὶ τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ χρησμολογεῖ προτρέπουσα τὸν ἄνθρωπον εἰς τὴν ἐπίγνωσιν αὐτοῦ: αὐτόν σου κτλ.*»[3])

Auf die Theosophie läßt er f. 206 v.—207 v. *ἀποσημειώσεις περὶ τῶν Σιβυλλῶν* folgen, dann f. 207 v.—210 v. *προῤῥήσεις τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐκ τοῦ κατὰ Ματθαῖον*, ferner f. 211 r.—212 r. einiges über den Hermes Trismegistos; dann über Sintflut, Sodoma und Gomorrha f. 212 r.—214 r. als Erklärungen zum Vorangehenden.

1) Ich erwähne hier die von Manuel angeführten Laktanzstellen (Sibyllinische Orakel): divin. inst. lib. I 6, 15; 6, 16; 6, 15; IV 6, 5; I 6, 16; II 12, 19; 10, 4; 11, 18; de ira dei liber 22, 8; 23, 3; 23, 4; 23, 7; 23, 7; 23, 8; divin. inst. lib. I 11, 47; 8, 3; IV 6, 5; 6, 5; I 15, 15; II 16, 1; 12, 20; VII 18, 6; 18, 6; 18, 6; IV 13, 21; 15, 18; 15, 9; 15, 24; 15, 25; 18, 15; 18, 17; 18, 19; 19, 5; 18, 20; 19, 10; 17, 4; 20, 11; VII 19, 9; 19, 9; IV 15, 29; VII 20, 2; 23, 4; 20, 3; 20, 4; 19, 2; 16, 11; 16, 13; de ira dei liber 22, 7; divin. inst. lib. VII 24, 2; 24, 13; 24, 14; IV 15, 15; VII 24, 6; IV 16, 17; V 13, 21; VII 24, 1. (Hermes Trismegistos): divin. inst. lib. IV 6, 4; 7, 3; I 6, 4; II 15, 6; VII 13, 3; 18, 4. (Milesius Apollo): divin. inst. lib. IV 13, 11; VII 13, 6; de ira dei liber 23, 12. (Orpheus): divin. inst. lib. I 13, 11. (Ennius Sacra Historia): divin. inst. lib. I 11, 44—46.

Aus Eusebius Praep. Ev. V 17 zitiert Manuel das ganze 17. Kapitel des Plutarch De defectu oraculorum.

2) Nur in einem Zitat weicht Manuel von Laktanz ab: während es bei Laktanz divin. inst. lib. I 6, 15 (vgl. Oracula Sibyllina, ed. Geffcken, frg. I 7) heißt: *εἷς θεός, ὃς μόνος ἄρχει, ὑπερμεγέθης ἀγένητος*, schreibt Manuel: *εἷς θεός, ὃς μόνος ἐσθλὸς ὑπερμεγέθης ἀγένητος*. Die Variante *ἐσθλός* ist nach Brandt (L. C. F. Lactanti Opera omnia etc. ed. S. Brandt, Vindobonae 1890) und Geffcken in keiner Handschrift zu lesen.

3) Noch ein Beispiel: Laktanz divin. inst. lib. IV 13, 13 hat: «sed veritate pressus (Milesius Apollo) negare non potuit quemadmodum se res haberet»; und Manuel f. 197 v.: „*καὶ ἄκων, ὦ Ἄπολλον, ὁμολογεῖς τὴν ἀλήθειαν βιαζόμενος ὑπὸ τοῦ Χριστοῦ*“.

Aber auch dies ist mit Ausnahme der Zitate aus der Heiligen Schrift aus Laktanz übernommen.[1])

Nun folgen f. 214 r.—216 r. drei Briefe, der erste an einen gewissen Caton, der zweite an Francesco Mariani, der dritte an Angelo Poliziano. Diese Briefe und die Widmung an den Kappadoker Manuel anläßlich der Übersendung der Theosophie sind schon herausgegeben von E. Legrand, Cent-dix Lettres grecques de François Filelfe etc., Paris Leroux 1892, S. 351—359, nach einer Münchner Handschrift (Monacensis graecus 321), die von Manuel Adramyttenos selbst geschrieben ist. Sie stimmt in allem mit unserem Kodex überein, nur fehlt in der spanischen Hs der erste Brief an Angelo Poliziano (Legrand S. 351) und das von Legrand auch veröffentlichte *ἐπίγραμμα οὐκ οἶδ' ὅτου εἰς τὸν μακαρίτην Ἱερώνυμον τὸν ἐκ τοῦ Καστέλλου μεταβληθὲν ἐκ τοῦ λατινικοῦ εἰς τὸ ἑλληνικὸν παρ' ἐμοῦ.*

Auf die Briefe folgt f. 216 v.—217 r. *ἐπίλογος τοῦ ἑβδόμου βιβλίου τῆς θεολογικῆς στοιχειώσεως τοῦ Μάγνου 'Αλβέρτου*, wobei Manuel in gespreizten Worten Bemerkungen beifügt.

Was wir über Manuel Adramyttenos wissen, haben Legrand, Bibliographie hellénique . . . . aux XVe et XVIe siècles, t. II (Paris Leroux 1885) S. 258—259, 423, und im Jahre 1909 Vogel und Gardthausen, Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance, S. 116, gesammelt. Hinzuzufügen wären Legrands Veröffentlichungen, die wir oben genannt haben und die von Vogel und Gardthausen übersehen worden sind.

Mein Nachweis, daß Manuel alles aus Laktanz abgeschrieben hat und dabei so tut, als ob die Sammlung von ihm stamme, läßt ihn nicht in gutem Licht erscheinen. Diese Zeilen sollen zur Warnung dienen, daß niemand glaube, etwas Neues über Hermes Trismegistos, Sibyllinische Orakel und dgl. hier zu finden. Von Wert können die von Legrand veröffentlichten Briefe des Manuel für einen Biographen Polizianos sein. Manuel spricht z. B. mit Enthusiasmus von einem griechischen Brief, den Poliziano an ihn geschrieben habe. Es wäre von Interesse, diesen zu kennen und herauszugeben.[2])

---

1) Vgl. (Sibyllen): divin. inst. lib. I 6, 7—15; IV 15, 26—30; instit. epitome 5; de ira dei liber 22, 5—6; 23, 1—3 und passim; (Hermes Trismegistos): divin. inst. lib. I 6, 2—5; 7, 2; 11, 61; II 15, 7; IV 27, 20; VI 9, 3; 25, 10; VII 13, 4; de ira dei liber 11, 12 und passim; (Sintflut): divin. inst. lib. II 10, 9—12; 10, 23—24; de ira dei liber 23, 4. Über Sodoma und Gomorrha zitiert Manuel aus Collectanea rerum memorabilium des Solinus den Paragraph 35, 7 (ed. Mommsen, S. 155, 9), von ihm ins Griechische übersetzt.

2) Als vorliegende Zeilen schon gedruckt waren, machte mir auf meine Anfrage Herr Senator I. Del Lungo, der bekannte Erforscher der florentinischen

Mit dem Brief Manuels an Poliziano kann man das Todesjahr des Bruders von Poliziano, des Desiderius, feststellen. In dem Stammbaum von Ambrogini und Cini aus Montepulciano nennt Isidoro Del Lungo (Florentia, uomini e cose del '400; Firenze 1897; S. 44—45) den Desiderius als Bruder des Poliziano und teilt in einer Anmerkung (S. 46) mit, daß über sein Leben berichtet sei: in einer Pergamenthandschrift vom 21. November 1474, in einer Urkunde vom 18. Nov. 1488, wo er schon tot zu sein scheint, und im 32.[1]) Brief der Sammlung der italienischen Briefe des Poliziano. Aus diesen drei Belegen kann man nicht ersehen, in welchem Jahre Desiderius gestorben ist. Aber Del Lungo sagt noch (S. 66): «Nell' 82 il Poliziano ospitava (in Firenze) una sua cognata, Camilla Contucci, rimasta vedova di Desiderio . . .»; also Desiderius war im Jahre 1482 schon tot. Wann er gestorben ist, zeigt der oben genannte Brief von Manuel, der am 4. Juli 1483 als Trostbrief geschrieben ist, also doch wohl kurz nach dem Tode. Demnach wird Desiderius im Jahre 1482 gestorben sein.

Heidelberg. **Lorenzo Bianchi.**

Renaissance, liebenswürdigerweise die Mitteilung, daß weder er noch die Verwaltung der Laurentiana dort etwas von diesem Briefe finden konnten.

1) Del Lungo schreibt 30ten; doch ist dort Desiderius nicht genannt.

Σημειώματα περὶ ἰατροσοφίων.

Τὰ ἐν τῇ Ἐθνικῇ Βιβλιοθήκῃ τῶν Ἀθηνῶν ἀποκείμενα χ/φα ἰατροσόφια εἶναι ὀκτώ, ἓν τῆς ΙΕ′ ἑκ. (*ὑπ' ἀριθ.* 1482), *δύο τῆς ΙϚ′ ἑκ.* (*ἀριθ.* 1484, 1489), *ἓν τῆς ΙΖ′* (*ἀριθ.* 1492), *ἓν τῆς ΙΗ′* (*ἀριθ.* 1507) *καὶ τρία τῆς ΙΘ′* (*ἀριθ.* 1479, 1501, 1506). *Συνταγὰς ἰατροσοφικὰς περιλαμβάνουσιν ἐν μέρει καὶ τὰ χ/φα ὑπ' ἀριθ.* 1483, 1490, 1496, 1499, *τὸ δὲ ὑπ' ἀριθ.* 1481 (*τῆς ΙϚ′ ἑκ.*) *τὴν „Διάγνωσιν ὑελίων τοῦ οὔρου" Μαξίμου Πλανούδη. Ἐκ τῆς ἐξετάσεως τῶν ἰατροσοφίων τούτων καὶ ἄλλων ἄλλοτε συνάγω τάδε.*

α) Τὰ συνήθη ἰατροσόφια εἶναι κυρίως διάφορα ἀντίγραφα ὁμοίων λαϊκῶν συνταγολογίων ὑπὸ ἰδιωτῶν ὡς τὸ πλεῖστον καὶ δὴ καλογήρων συντεταγμένων, ὧν κυρία βάσις ὑπόκεινται ἀναμφιβόλως ἀρχαῖα ἰατρικὰ κείμενα τοῦ Διοσκουρίδου, Παύλου τοῦ Αἰγινήτου, τοῦ Γαληνοῦ κλπ. καὶ ἐγχειρίδια θεραπευτικῆς ἰταλικῆς προελεύσεως.

β) Μετὰ τῶν διαφόρων ἰατρικῶν συνταγῶν σπανιώτερον ἀναμειγνύονται καὶ μαγικαὶ τοιαῦται ἢ τεχνικαὶ καὶ ἀλχυμικαί, αἵτινες κυρίως εἶναι τὸ ὑποκείμενον ἰδιαιτέρων ἐγχειριδίων, οἷον ἡμῖν πρότυπον ὑπάρχει ὁ τοῦ Λουγδούνου πάπυρος, ὁ ὑπὸ τοῦ Leemans *ἐκδοθείς. Ὡς δ' αὔτως ἐνίοτε συναπαντῶσι καὶ ἀστρολογικοὶ τύποι καὶ πίνακες, ἀποτελοῦντες οὗτοι πάλιν εἰδικῶς τὸ περιεχόμενον τῶν σεληνοδρομίων καὶ βροντολογίων κττ. Τὰ μαγικώτερα τῆς Ἐθν. Βιβλιοθήκης ἰατροσόφια εἶναι τὰ ὑπ' ἀριθ.* 1501 *καὶ* 1507, *ἐν οἷς ἀναγράφονται γράμματα μαγικῆς δυνάμεως, πίνακες μαντείας ζωῆς ἢ θανάτου τοῦ ἀσθενοῦς, ἡμέραι ἐπιτήδειοι πρὸς φλεβοτομίαν* (1501, *φ.* 16: *„Ἑρμηνεία τοῦ σοφοῦ μελεντήου περὶ ποίαν ἡμέραν τοῦ μηνὸς νὰ πέρνῃς αἷμα"*) *καὶ ἀπαντῶσι συνταγαί, ὡς αἱ ἑπόμεναι* 1507 *φ.* 22ᵇ *καὶ* 1506 *φ.* 44ᵇ: *„Διὰ θέρμην: ν' ἀνοίξῃς τρία ἀμύγδαλα καὶ νὰ γράφῃς μέσα· ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος κτλ." „Ὅταν κοιμᾶται ἄγνωστος μέτρησον τὴν ἡλικίαν* (= *ἀνάστημα*) *ἀπὸ κεφαλῆς ἕως ποδῶν· καὶ ἄπελθε εἰς μνημεῖον νεκροῦ, καὶ εἰπέ· ἐσὺ ἂν ὁ κοιμώμενος ὧδε, εἴτε ἀνήρ, εἴτε γυνὴ οὐκ οἶδα. Ζῶν ἄρτι οὐ λαλεῖς. ὀφθαλμοὺς ἔχων ἄρτι οὐ βλέπεις. πόδας ἔχων ἄρτι οὐ περιπατεῖς. οὕτως νὰ γένῃ καὶ ὁ ὑποχείριός μου ἢ ὁ παῖς μου . . ."*

γ) Αἱ οὐσίαι τῶν συνταγῶν εἶναι κυρίως φαρμακευτικὰ φυτά, καὶ πηγὴ τούτων ὡς τὸ πλεῖστον τὸ Περὶ ὕλης ἰατρικῆς τοῦ Διοσκουρί-

δου. Μεταλλικὰ φάρμακα ἀπαντῶσιν ὀλίγα, ἐν οἷς ὁ ὑδράργυρος, ἅλατά τινα τοῦ θειϊκοῦ χαλκοῦ, τὸ θεῖον, τὸ χλωριοῦχον ἀμμώνιον, ὧν τὰ ὀνόματα ἐν τοῖς μεταγενεστέροις ἰατροσοφίοις εἶναι κυρίως ἰταλικὰ — μαρτυροῦντα τὴν ἀπὸ τῆς Ἰταλίας ἐπίδρασιν ἐπὶ τὴν ἰατρικὴν τῆς Ἀνατολῆς κατὰ τὴν ΙΗ΄ καὶ ἀρχὰς τῆς ΙΘ΄ ἐκ.

δ) Πολλαὶ τῶν συνταγῶν καὶ συμβουλῶν τῶν ἰατροσοφίων εἶναι πρὸς θεραπείαν δηγμάτων ὄφεων, φαλαγγίων, σκορπίων, καμπῶν κττ. — ὅπερ δηλοῖ ἐπὶ τίνων κυρίως ἐξησκεῖτο ἡ ἰατρικὴ αὕτη, δηλαδὴ ἐπὶ γεωργικῶν ἀνθρώπων ἐν μοναῖς καὶ χωρίοις, ἐν οἷς ἄχρι σήμερον εὑρίσκονται πολλάκις ἐν ἐνεργείᾳ τὰ ἰατροσόφια.

ε) Τινὲς τῶν συνταγῶν διὰ νοσήματα σπουδαῖα συνιστῶσι φάρμακα πολὺ γενναιότερα τοῦ δέοντος, αἴφνης τὴν χρῆσιν σπάθης „ὁποῦ νἄχῃ ἄνθρωπον κομμένον" — ἀνακαλοῦντα τὴν μνήμην ἀναλόγων μεσαιωνικῶν ἀλχυμικῶν συνταγῶν τῆς χρυσοποιΐας — ὅτε ἡ ἰσχυρὰ ἐπιθυμία τῆς θεραπείας ἐγέννα τὸ κακούργημα.

ϛ) Πολλάκις συνταγὴ τεχνικὴ εἶναι καθαρὰ ἐφεύρεσις τῆς φαντασίας τοῦ συγγραφέως. Οὕτως ἔν τινι ἰατροσοφίῳ (παρ' ἐμοὶ εὑρισκομένῳ) ἀναγράφεται ἡ κατασκευὴ φανοῦ πανταχόθεν ἑρμητικῶς κεκλεισμένου, χρησιμεύοντος δὲ πρὸς φωτισμὸν ἐν τῷ ὕδατι κατὰ τὴν ἄγραν ἰχθύων ἐν καιρῷ νυκτός.

ζ) Ἐπὶ κεφαλῆς ἑκάστης συνταγῆς φέρεται συνήθως ἡ λέξις ἑρμηνεία, π. χ. „ἑρμηνεία διὰ νὰ φτειάνῃς ἀλειφάδες", καὶ ἀντὶ δάκνειν λέγεται πάντοτε σχεδὸν τρώγειν, π. χ. „Ὅταν φάγῃ ὀχία τὸν ἄνθρωπον" — συνήθης ἔκφρασις ἐν τῇ δημώδει.

Ἐν τῷ ὑπ' ἀριθ. 1506 φ. 33ᵃ φέρεται καλακάνθη καὶ ἐν 1507 φ. 23ᵃ γερανόπετρα (= τὸ χάλκανθον ἢ γαλαξόπετρα ἢ μαβιὰ̤ πέτρα, ὁ θειϊκὸς χαλκός). Αὐτόθι καὶ ἀλλαχοῦ λησαντῆρι ἀντὶ νισαντῆρι (= χλωριοῦχον ἀμμώνιον. Πρβλ. τὸ τῶν ἀρχαίων λίτρον καὶ νίτρον) καὶ (25ᵇ) σιδηροστήα (= σιδηρεστία). Ἐν ἀριθ. 1492 φ. 78ᵇ λέγει ἀκράτον κρασί, ἐν 1501 φ. 116 συμβουλεύει διὰ λεύκανσιν τῶν ὀδόντων ἄνθρακα ἐξ ἰτέας, καὶ ἐν 1506 φ. 45ᵃ ἀναγράφεται ἡ συνταγή: „Περὶ τοῦ γνῶναι εἰ ἔχει ὁ οἶνος μῖγμα ὕδατος — ἄλειψον καλάμην ἔλαιον καὶ βάλε εἰς τὸν οἶνον καὶ βάψον καὶ ἂν φέρῃ ῥανίδας δεδόλωται ὁ οἶνος, εἰ δὲ οὐδὲν φέρει ῥανίδας, οὐ δεδόλωται."

Ἐν τῷ ὑπ' ἀριθ. 1492 φ. 71ᵃ ἀναγράφεται ὄφις Δρυΐνος (φεῖδι εἰς ῥίζαις δένδρων δηλητήριον). Τὸν δρυΐνον ὄφιν ἀπαντῶμεν καὶ ἐν τῇ χυμευτικῇ πραγματείᾳ τοῦ φιλοσόφου Ὀστάνου (Coll. Berthelot σελ. 261) ἔν τινι παρασκευῇ θείου ὕδατος: „Λαβὼν ὠὰ δρυΐνου ὄφεως ἐν αὐγούστου μηνὶ ἐν ὄρεσι διατρίβοντος Ὀλύμπου ἢ Λιβάνου ἢ Ταύρου κτλ." Σημειωτέον δ' ὅτι ἐν τοῖς χυμευτικοῖς χ/φοις ἄνωθεν μὲν ἢ παρὰ τῇ λέξει δρυΐνου ἀναγινώσκεται τὸ σύμβολον τοῦ ὑδραρ-

γύρου, πλησίον δὲ τοῦ: διατρίβοντος τὸ σύμβολον τοῦ κινναβάρεως, δι' ὧν ἀναμφιβόλως δηλοῦται ὅτι ὁ χυμευτὴς λέγων ὄφιν δρύϊνον ἐννοεῖ τὸν δηλητήριον ὑδράργυρον, τὸν διατρίβοντα (= ἐνυπάρχοντα) ἐν τῷ κινναβάρει (θειούχῳ ὑδραργύρῳ). Καὶ ὑπάρχει μὲν ὄφις τις Δρυΐνας (crotalus Dryinas Linn.), ἀλλ' οὐδαμῶς ἀπίθανον ὁ ἰατροσόφος νὰ παρέλαβεν ἀταλαιπώρως (ὡς οὐχὶ σπανίως συνέβαινε) τὸν χυμευτικὸν δρύϊνον νομίζων αὐτὸν ὄφιν πραγματικόν. Ἐν τῷ αὐτῷ ἰατροσοφίῳ, μικρὸν κατωτέρω (φ. 79[a]), προστίθεται τὸ σημείωμα: „Συνεσίου εἰς τὸ ἑαυτοῦ πόνημα: πλείστη θεῷ δοτῆρι τῶν ἐσθλῶν χάρις." Συνέσιον δ' ὡς γνωστὸν ἔχομεν (ψευδώνυμον;) χυμευτὴν διάσημον. Ὁ ἀντιγραφεὺς τοῦ ἰατροσοφίου τούτου ὀνομάζει ἑαυτὸν αὐτόθι Γρηγόριον.

Ἐν Ἀθήναις. **Μιχαὴλ Κ. Στεφανίδης.**

Χυμευτικοὶ ὅροι λειοῦν, λύειν, σκορπίζειν.

Ὁ τῶν ἐπιστημονικῶν ὅρων σαφὴς καθορισμὸς εἶναι ἐκ τῶν σπουδαιοτάτων ὑποκειμένων τῆς Ἱστορίας τῆς Ἐπιστήμης, πολύτιμον οὕτω παρεχομένης ὑπηρεσίαν εἰς τὴν ἐπιστημονικὴν πρόοδον. Ἐν τοῖς ἑξῆς καθορίζομεν τὴν σημασίαν τῶν ὅρων, δι' ὧν παρὰ τοῖς Ἕλλησι χυμευταῖς δηλοῦται ἡ συνήθης ἐν τῇ χυμείᾳ πρᾶξις τῆς ὑγροποιήσεως τῶν στερεῶν οὐσιῶν. Ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἑλληνικῇ ἐπιστήμῃ τὸ διὰ πυρὸς χέειν καὶ ῥέειν ἐλέγετο κυρίως τῆξις, ὃν ὅρον ὑπὸ τὴν αὐτὴν ἀκριβῶς σημασίαν παρέλαβε καὶ ἡ νεωτέρα ἑλληνικὴ φυσική. Διάλυσις δὲ καὶ ἀνάλυσις ἐδήλου παρὰ τοῖς ἀρχαίοις τὴν ἐν γένει ἀποσύνθεσιν τῶν οὐσιῶν, ἐν ᾧ ἐν τῇ νεοελληνικῇ ἐπιστήμῃ διάλυσις μὲν σημαίνει τὴν παρ' Ἀριστοτέλει (Μετεωρλ. Δ. 8) „ὕδατι τῆξιν", ἀνάλυσις δὲ τὴν χυμικὴν ἀποσύνθεσιν. Παρὰ τοῖς Ἕλλησι χυμευταῖς οὐδαμοῦ εὕρομεν ἀπαντῶντα τὸν ὅρον τῆξις. Πρὸς δήλωσιν δὲ τῆς τήξεως (διὰ πυρός) καὶ τῆς διαλύσεως (δι' ὑγρῶν) μεταχειρίζεται ἡ Χυμευτική[1]) τοὺς ὅρους: λειόω καὶ λύω καὶ σκορπίζω.

Ὁ ὅρος λειόω ἔχει τριπλῆν σημασίαν, δηλῶν α) τὴν λειοτρίβησιν, „λειόω τῷ δοίδυκι" (Coll. Berthelot σελ. 386), ἤτοι δὴ τὸ θρύπτειν (Coll. 165): „Λεῖου μετὰ στίμμεως χαλκηδονίου . . . ὥστε αὐτὴν λειουμένην γενέσθαι λευκὴν ὡς ψιμύθιον" (σελ. 45). „Μίγνυε καὶ συλλείου αὐτῷ ἅλατος καππαδοκικοῦ" (75). „Καίεται οὖν πολλάκις καὶ λειοῦται μέχρις οὗ λευκανθῇ καὶ γίνεται στυπτηρία λευκὴ καὶ στε-

1) Διακρίνω Χυμευτικὴν (τῶν Ἑλληνοαιγυπτίων), Ἀλχυμείαν (τῶν Ἀράβων καὶ Δυτικῶν) καὶ Χυμείαν (τὴν νεωτέραν). Ἴδε ἐμὴν πραγματείαν „Ψαμμουργικὴ καὶ Χυμεία" (Μυτιλήνη 1909) καὶ τὴν διατριβήν μου Chymeutische Miscellen ἐν τῷ „Archiv für die Geschichte d. Naturw. u. d. T." 3 (1911) 180.

ρέμνιος" (Coll. σ. 76, προβλ. 147, 165). β) τὴν διάλυσιν (δι' ὕδατος ἢ ἄλλων ὑγρῶν): „Συλλειώσας νιτρελαίῳ" (155, 157, 159). „Εἰ μὲν οὖν ἀναλήψεται, δεῖ μὴ ᾠῶν λευκοῖς καὶ ὑγρῷ κομμίῳ λευκῷ λειοῦσθαι μετὰ τῶν δύο συνθεμάτων . . . Τινὲς δὲ ὕδωρ θεῖον ἐλείωσαν παχύτερον ποιήσαντες" (= διέλυσαν οὐσίαν τινὰ ἐν τῷ θείῳ ὕδατι ποιήσαντες αὐτὸ παχύτερον, 164). „Ἤδη δεῖ σε νοεῖν περὶ ὕδατος ἢ ἐξυδατισμοῦ ἅ τινα ὁ φιλόσοφος καλῶς ἐν ταῖς πλύσεσιν καὶ λειώσεσιν διέλαβεν περὶ τῆς λειώσεως καὶ ἔλεγεν ἵνα γένηται ὡς ὕδωρ" (197). „Σὺν ὀλίγῳ ὕδατι λειώσας" (305, προβλ. 173, 273, 301). γ) τὴν προσθήκην κόνεώς τινος εἰς τὸ πυρούμενον μέταλλον πρὸς μεταλλοίωσιν αὐτοῦ, ἤτοι δὴ χυμευτικήν τινα πρᾶξιν ἐν τῇ χρυσοποιΐᾳ (κατὰ τὴν περσικὴν ἰδίᾳ μέθοδον): „Ἄλλοι δὲ ἑψήσαντες, ὤπτησαν καὶ ἥψησαν ἐκ χώνης, οἷς τὸ πᾶν τῆς λειώσεως ἤρεσεν· οἷς οὖν λείωσις μόνη ἤρεσεν πέταλα ἀργύρου χρίοντες ὤπτησαν καὶ ἥψησαν. Εἰς τοσοῦτον δὲ ἐλείουν ὥστε πάντα μιμεῖσθαι τὸ λειούμενον" (176).

Σπανιώτατον ἐν τῇ χρήσει τοῦ διαλύειν ἀπαντᾶται παρὰ τοῖς χυμευταῖς τὸ λύειν (ἀνάλυσις τῶν σωμάτων, 58, 67, 133), σημαῖνον τοῦτο κυρίως τῆξιν μετάλλων: „Τὸν σίδηρον λύσεις" (50, προβλ. 155 κλπ.).

Τοῖς ἀνωτέρω δ' ἕπεται ὅτι τὸ λειόω, τὸ συχνότατον ἐν τοῖς κειμένοις τῶν Ἑλλήνων χυμευτῶν, εἶναι τὸ νεοελληνικὸν δημῶδες λειώνω (ἀόρ. ἔλειωσα) δηλοῦν τό τε διαλύειν ἐν γένει (προβλ. τὸν ἔλειωσε στὸ ξύλο, τὸ πτῶμα ἔλειωσε, τὸ ζάχαρι λειώνει στὸ νερὸ) καὶ τὸ τήκειν (τὸ μολύβι ἔλειωσε στὴ φωτιά), καὶ ἀπαιτοῦν ἄρα τὴν δι' ΕΙ γραφήν. Τὸ ἐκ τοῦ λύειν δημῶδες νεοελληνικὸν λύνω (ἀόρ. ἔλυσα, προβλ. τὴν χυμευτικὴν φράσιν: „ὅσον νὰ ἴδῃς ὅτι ἔλυσεν" 336) δηλοῖ ἁπλῶς τὸ ἀποδεσμεύειν, ἀπολύειν (λύνω τὸν κόμβον, ἔλυσεν ἡ μύτη του, ξεδιαλύνω).

Ὁ δὲ ὅρος σκορπίζω δηλοῖ παρὰ τοῖς χυμευταῖς εἰδικὴν πρᾶξιν τοῦ ἐργαστηρίου, τὴν ἐν τῇ σκορπιστικῇ καμίνῳ (270) τῆξιν, καθ' ἣν ἡ δυσδιάλυτος οὐσία συντηκομένη μετ' ἄλλων οὐσιῶν ἐπιτηδείων καθίστατο διαλυτὴ ἐν ὕδατι ἢ ἄλλοις ὑγροῖς, τὸ ἐν τῇ νεωτέρᾳ χυμείᾳ désagreger, zersetzen: „Σκόρπισον μολύβδῳ" (177). „Ἡ δὲ σκόρπισις ἐμοὶ λείωσις φαίνεται" (178).

Πρὸς τὸ σκορπίζειν ἀντιτίθεται τὸ μαζώνειν, σημαῖνον τὴν διὰ προτέρας σκορπίσεως ἀνασύνθεσιν τῶν οὐσιῶν, ποιεῖν μάζαν, πρᾶξιν σπουδαιοτάτην τῆς χρυσοποιΐας ἔν τε τῇ χυμευτικῇ καὶ τῇ ἀλχυμείᾳ.[1])

Ἐν Ἀθήναις. **Μιχαὴλ Κ. Στεφανίδης.**

---

1) Ἴδ. ἐμὴν πραγμτ. „Ψαμμουργικὴ καὶ Χυμεία" σελ. 27.

The relations between the empire and Egypt from a new Arabic source.

The Greek writers who lived after the rise of the Arab power had a much narrower outlook than their predecessors, who still maintained some of the classical tradition and for whom the empire was still a world-power, and showed little interest in what went on beyond the Adriatic and the Mediterranean; and, if we depended entirely on them for information, we should not know that any Byzantine expedition to Egypt took place after that of Manuel in 645, and even of this we should have a very confused notion. Moreover our accessible Arabic authors were mostly natives of the far east and tell us little about the affairs of Egypt. A Byzantine attack upon Damietta in 853 is indeed recorded in the *Historia Dynastiarum* of Gregory Barhebraeus, which was published with a Latin translation by Pococke in 1663; and in 1823 Hamaker published an extract from the *Khitat* of Al Maqrizi (d. 1442) with a Latin translation, in which the following six expeditions against Damietta are recorded[1]): 1. in A. H. 90 (20 Nov. 708 —8 Mar. 709, in which the Arab admiral Khalid was captured, being however afterwards given up by the emperor[2]); 2. in A. H. 121 (18 Dec. 738—6 Dec. 739) by 360 ships; 3. in the first 9 years of the 3rd cent.[3]) (30 July 816—23 Apr. 825) during disturbances in Egypt; 4. in 853, as given above, but from another source; 5. in A. H. 239 (12 June 853—1 June 854), in which the Romans came with 200 ships and remained a month; 6. on 10 Rag. 357 (10 June 968), when during the disturbances after Kafur's death the Romans came with between 20

1) Also published in French by Bouriant. *Mém. de la Miss. Arch. Fr. au Caire* XVII 633, 634 (1900).

2) Khalid's capture and release are recorded by Al Tabari (II 1201), but not the expedition to Egypt.

3) Lit. '200 and a unit'. This does not agree with the statement that it was during the war between Al Rashid's sons, for that ended in 813; but, as the Egyptian disturbances only began in 812, and in 812/3 the emperor was too much occupied with the Bulgarians to send such a expedition, the other date must be preferred and the event dated 817—20, after which the rebellion of Thomas made it impossible. The disturbances in fact grew out of the war between the brothers and lasted till 827.

and 30 ships and carried off 150 prisoners. The whole of the *Khitat* was published at Bulaq in 1853, and it contains many more accounts of Roman expeditions to Egypt; but the two long unindexed volumes are almost useless for reference, and of the new critical edition by M. Wiet published by the Institut Français du Caire only one volume out of 10 or more has as yet appeared. The *Annals* of Abu'l Mahasin (d. 1469), which were edited by Juynboll in 1852, also contain several notices parallel to these in Al Maqrizi; but, though this work is well indexed, no translation or analysis has appeared, and the information contained in it has therefore remained almost unnoticed. Weil in his *Geschichte der Chalifen*[1]) (1848) mentions the expedition of 853, citing the then unpublished works of Ibn al Athir and Ibn Khaldun besides Barhebraeus; but, as he says nothing of the other expeditions, he seems to have been unaware of Hamaker's publication. This expedition is also recorded by Al Yaʿqubi (circ. 880) and Al Tabari (d. 923), both published in 1883; and these two passages with the 4th and 5th notices in the *Khitat* and a notice in Abu'l Mahasin of an expedition in A. H. 245 (8 Apr. 859—27 Mar. 860) have been published in a Russian translation by Vasiljev[2]), through which accounts of the expeditions of 853 and 854 have found a place in Bury's *Eastern Roman Empire.*[3]) The Egyptian writers whose works had until recently appeared were however all of late date, and our knowledge of Egyptian history has within the last few months been greatly increased by the publication of two works of Al Kindi (d. 961), the earliest extant Egyptian historian except Ibn ʿAbd al Hakam (d. 871)[4]), edited by Mr R. Guest for the Gibb Trustees.[5]) In the first and more important of these two works, the *History of the Governors,* there are twelve passages bearing upon the relations with the empire, of which the first four relate the Arab conquest of Egypt, the expedition of Manuel in 645, the invasion of Africa in 648, and the naval battle of 655, the 6th seems to refer to the expedition against Constantinople in 674—7, the 7th refers to the great siege of 717—8, and the last two record the Roman attack on Damietta in 853 and that of 859, which was previously known only from Abu'l Mahasin; but the rest are wholly new, except in so far as some or all were buried[6]) in the Bulaq text of Al

1) II 357. 2) *Vizantiya i Araby* I App. 10, 51, 124, 126. 3) Pp. 292, 293.

4) An edition of the work of this author by Professor Torrey has been long announced by the Gibb Trustees and is shortly to be printed.

5) *The Governors and Judges of Egypt* of El Kindi, edited by Rhuvon Guest. Leyden (Brill) and London (Luzac). 1912.

6) Since writing the above I have seen that this portion of Maqr. has been

Maqrizi[1]), and all are contained in a shorter form in Abu'l Mahasin. Unfortunately the accounts of known events can hardly be said to add anything to our knowledge, even the narrative of the conquest containing nothing that is not to be found in Yaqut's *Geographical Dictionary* s. v. الفسطاط[2]), though it is interesting to know how much of Yaqut's narrative comes from Al Kindi or his sources; but from the new records we gain knowledge of at least two hitherto unknown Roman expeditions to Egypt, in 673 and 720, and possibly another in 736, though in this passage the difficulty of determining the original text makes it uncertain whether a Roman or an Arab expedition is recorded, while the extract relating to the year 790 shows us the Roman fleet commanding the sea at that time. The narrative of the expedition of 853 is parallel to that of Al Maqrizi and independent of Al Yaʿqubi and Al Tabari. All these extracts I have translated below; and I am under great obligations to Mr H. F. Amedroz for informing me of their existence and assisting me with the translation, and to Mr Guest for reading through my translation and suggesting corrections.

After consideration of the evidence as to the activity of the Roman fleet supplied by Al Kindi and Al Maqrizi it is not easy to maintain without modification the opinion that from the time of Leo III to that of Michael III the fleet was neglected[3]); for in 739 a great expedition was sent to Egypt, and smaller ones in 720 and during the latter part of the reign of Leo V, in 736 the Romans, whether they reached Egypt or not, certainly captured some Arab warships, in 747 they annihilated the Arab fleet in a Cyprian harbour[4]), and in 790 they commanded the Levant. On the other hand the decadence of the Arab navy is fully borne out. Since Al Maqrizi tells us that an Egyptian fleet was instituted by the caliph Al Mutawakkil after the attack on Damietta in 853[5]), it is clear that the fleet which played a prominent part in the battle of Dhu'l Sawari and at the great siege of Constantinople had ceased to exist, and the last certain allusion to it is in 747, for the conveyance of the mutineers to Syria by sea in

published in French by Casanova *Mém. de l'Inst. Fr. du Caire* III. 154 ff. (1906). The passages are shorter than in K.

1) Guest believes Maqr. to have copied K.. He has pieces of information which are not in our text of K., but only one MS. of K. is known, and the text used by Maqr. may have been very different (cf. p. 386 n. 8).

2) VIII 893 ff. Yaqut's narrative is untranslated, but has been utilised in Butler's *Arab Conquest of Egypt*.

3) Bury, *Eastern Roman Empire*, p. 229 ff.

4) Theoph. A. M. 6238.

5) II p. 191 l. 2 ff. (translated by Rosen, *Imp. Vasiliy Bolgaroboitsa*, p. 274 in *Zapiski Imp. Akad. Nauk*, tom. 44).

790 does not prove the existence of a war-fleet, and the fleet which captured a Roman admiral in that year[1]) probably came from Syria. It is stated that in 747 only 3 out of 1000 ships escaped, and, even allowing for exaggeration, we must assume that a great disaster was sustained, and it seems likely that the fleet was never rebuilt. At that time the Syrian caliphate was entering upon its death-struggle, and the Abbasids, living at a great distance from the sea, were not likely to show the same interest in naval matters as their predecessors.[2]) Even the fleet instituted in 853 seems to have been of small account, for it did not prevent the Romans from attacking Pelusium in 859, though it may have been the presence of war-ships at Damietta which caused them to choose Pelusium as their point of attack, and in 877, when an expedition against the empire was being planned, it was found necessary to build fresh ships both in Egypt and in Syria.[3]) We hear however of no more Roman expeditions till 968, when during a disturbance in Egypt the Romans effected a landing at Damietta with less than 30 ships and carried off prisoners; but it was not till the Fatimid occupation that the Egyptian navy became again really formidable. The Syrian fleet perhaps never wholly disappeared. In 772 we find it acting off the Isaurian coast and capturing a high Roman officer, after which it sailed to Cyprus and captured the governor[4]); a fleet which must be assumed to have come from Syria is mentioned in 774[5]); another appears, as stated above, to have captured an admiral in the bay of Attalia in 790; in 806 an expedition was made to Cyprus[6]), and in 807 Rhodes was pillaged[7]); in 842 a fleet from Syria was shattered by a storm off the Lycian coast[8]); and in 860 Attalia was taken by a naval force.[9]) The *amir* of Tarsus attacked Euboea about 873[10]), and a squadron from Tarsus is again mentioned in 888[11]); but the fleet of Syria proper, if it continued to exist, was reduced to insignificance, for in 877, as stated above, fresh ship-building had to be undertaken. In the early years of the 10[th] century however the Syrian fleet became under Leo of Tripolis the terror of the Aegean.

An interesting question arises as to the reason of these expeditions to Egypt, which seem to have effected so little. For that of 673 the

1) Theoph. A. M. 6282.
2) Bury, *l. c.* 3) Theoph. Cont. V. 68. 4) Theoph. A. M. 6264.
5) Engl. Hist. Rev. XV 735.
6) Ibid. 745, 746; Baladh. p. 154; Theoph. A. M. 6298.
7) Theoph. A. M. 6300. 8) Geo. Mon., ed. De Boor, p. 801.
9) Tab. III 1449 (Vasiljev I App. p. 56).
10) Theoph. Cont. V 59; see Vasiljev II p. 49
11) Tab. III 2114 (Vasiljev II App. p. 10).

reason is not far to seek. In that year an Arab fleet wintered at Smyrna, awaiting reinforcements in order to attack Constantinople. Egyptian ships are not specially mentioned on this occasion either by the Greek writers or in the hitherto accessible Arabic sources; but it must be assumed that the Egyptian fleet was expected to take part in the attack, and, if the 6th extract from our author is rightly interpreted, some ships from Egypt actually did so. It was probably therefore to hinder or prevent this fleet from sailing that the Roman squadron was sent to Egypt, and the number of prominent men killed shows that a considerable victory was gained; but, to what extent the Egyptian fleet was crippled or its operations hampered, the shortness of the notice does not enable us to state. The expedition of 720 had perhaps a similar origin. The siege of Constantinople collapsed in 718; and, though no danger was apprehended from ʿUmar II, on the accession of Yazid the emperor may have feared that preparations would be made to renew the attack. In 709 again, as the Egyptian admiral was captured, there is some presumption that the expedition was directed against an expected movement on the part of the local fleet; and the numbers of the force sent in 739[1]) give ground for a similar inference as to that expedition. After this no danger was to be feared from Egypt, and another reason must therefore be sought for the later expeditions. We do not know where the mutineers were captured in 790; they may have been driven out of their course by winds and fallen in with some Roman ships in the neighbourhood of Cyprus, and no expedition either to Egypt or to Syria is therefore necessarily implied. As to the expedition sent by Leo V, the reason given by the narrator, ‘ad occupandas provincias allecti’, is not likely to the authentic, and it is probable that on this occasion, as in 968, the Romans merely took advantage of local disturbances to make a plundering raid. The object of the expedition of 853 may perhaps be gathered from the statement of Al Tabari that they carried off arms intended for the Cretan Arabs, and this is confirmed by his assertion that two other expeditions were sent out at the same time.[2]) The same may also have been the object of the expeditions of 854 and 859; but it is equally likely that the rich plunder obtained in 853 caused the raid to be repeated. If it be asked why all these expeditions were directed against Egypt rather than Syria, the answer is that Roman naval forces did in fact burn Laodicea in

1) The actual number cannot be relied upon, but we may infer that a large fleet was sent. 2) See Engl. Hist. Rev. XXVIII 437.

716[1]) and sack Seleucia in 839[2]) and Laodicea in 910[3]), and, if we had writers who relate the affairs of Syria as Al Kindi and Al Maqrizi relate those of Egypt, we might know of many more similar expeditions. The destination of the other two squadrons in 853 would also probably be Syria.

Translation of extracts from Al Kindi.

1. P. 7 l. 14. I was told by Abu Salama Usama the Tugibi[4]) he said: "Mahomet the son of David the son of Abu Nagiya[5]) wrote to me about this, and ʿAli the son of Al Hasan the son of Khalaf the son of Qudaid the Azdi[6]) told me on the authority of ʿUbaid Allah the son of Saʿid the Ansari on the authority of his father[7]), he said: ʿIbn Lahiʿa[8]) informed me on the authority of Yazid the son of Abu Habib[9]) that ʿAmr the son of Al ʿAs was in Palestine in command of one of its districts, and he set out with his companions for Egypt, and a letter was written to ʿUmar about him, he having started without permission; and ʿUmar the son of Al Khattab wrote him a letter which reached him before he reached Al ʿArish [Rhinocorura], and he kept the letter close and did not read it till he reached Al ʿArish; and he read it, and the contents were: "From ʿUmar the son of Al Khattab to ʿAmr the son of Al ʿAs. The news has reached me that you and your men have started for Egypt, in which there are multitudes of Romans, while you have few men; and, by my life, if they were bereaving your mother of her children[10]), you would not have set out. And, if, when this letter of mine is delivered to you, you have not reached Egypt, come back". And ʿAmr said, "Praise be to God! what is this country?" They said, "Part of Egypt". And he went to Al Farama [Pelusium], where there were multitudes of Romans, and he fought them and routed them.' "[11])

And Ibn Lahiʿa and Al Laith[12]) and Ibn ʿUfair recorded that ʿAmr went from Farama and the Romans met him at Bulbais[13]) and fought him and he routed them, and he advanced till he reached Umm Dunain[14]), and there they fought a hotly-contested battle against him,

1) Journ. Hell. Stud. XVIII 195; El. Nis. A. H. 98.

2) Mich., p. 539; Baladh. p. 167 (Vasiljev I App. p. 3).

3) Masʿudi, ed. Barbier de Meynard, VIII 281 (Vasiljev II App. p. 32).

4) Ob. 307 = 919 (Guest.). 5) Ob. 250 = 864 (G). 6) Ob. 312 = 924 (G).

7) Known as Ibn ʿUfair; ob. 226 = 841 (G). 8) Ob. 174 = 790 (G).

9) Ob. 128 = 746 (G). 10) Sc. 'if they were your own brothers'.

11) The story quoted from K. by Al Suyuti (Butler, *Arab. Conq. of Egypt*, p. 211) is not in our text. 12) Ob. 175 = 791 (G).

13) 10 parasangs from Cairo on the road to Syria (Yaqut).

14) See Butler, p. 317 note: Yaq. places it between Cairo and the Nile.

and he wrote to ʿUmar to ask for reinforcements, then he came to the fortress[1]) and encamped against it and besieged it, and the *amir* of the fortress at that time was Al Mandaqur[2]) who was called 'the lame'[3]), who commanded in it by commission from Al Muqauqis the son of Qarqub the Greek[4]), and Al Muqauqis was then under allegiance to Heraclius, then Al Zubair the son of Al ʿAwwam joined him with reinforcements.

I was informed by Mahomet the son of Zabban the son of Habib the Hadhrami[5]), he said: "I was informed by Al Harith the son of Miskin[6]), he said: 'I was informed by Ibn Wahb[7]), he said: "I was informed by Ibn Lahiʿa on the authority of Yazid the son of Abu Habib that ʿAmr the son of Al ʿAs entered Egypt with 3,500 men, $^1/_3$ of them Ghafiqis[8]), then he was reinforced by Al Zubair the son of Al ʿAwwam with 12,000."'"

I was told by ʿAbd al Malik the son of Yahya the son of ʿAbd Allah the son of Bukair, he said: "I was told by my father[9]) on the authority of Al Laith the son of Saʿd, he said: 'ʿAmr the son of Al ʿAs continued to besiege the fortress for 7 months till he took it'."

And I was told by Yahya the son of Abu Muʿawiya the Tugibi, he said: "I was told by Khalaf the son of Rabiʿa the Hadhrami on the authority of his father[10]) on the authority of Ibn Lahiʿa on the authority of Yazid the son of Abu Habib, he said: 'Misr [Babylon] was taken on Friday the 1st of Al Muharram in the year 20 [21 Dec. 640][11])'."

And I was told by ʿAli the son of Al Hasan the son of Qudaid and Abu Salama, they said: "We were told by Yahya the son of ʿUthman the son of Salih[12]) on the authority of his father[13]) on the authority of Ibn Lahiʿa on the authority of Yazid the son of Abu Habib, he said: 'The strength of the army under ʿAmr who took Misr was 15,500 men'."

And ʿAbd al Rahman the son of Saʿid the son of Miqlas said: "The Moslems who received their portions in the fortress were 12,300 after those of them who had perished during the siege by death in battle or illness."

1) Sc. Misr or Babylon.

2) A corruption of a Byzantine title; Yaq. 'Mandafur' (III 894).

3) *Al aʿrag*; Yaq. '*al uʿairig*'.

4) This, though he does not use the argument (the words being also in Yaq.), confirms Butler's contention that Al M. was not a Copt, but the Greek patriarch Cyrus.

5) Ob. 317 = 929 (G). 6) Ob. 250 = 864 (G). 7) Ob. 197 = 813 (G).

8) The name of a tribe. 9) Ob. 231 = 846 (G). 10) Living 204 = 819 (G).

11) This was Thursday. 12) Ob. 282 = 895 (G). 13) Ob. 219 = 834 (G).

And Saʿid the son of ʿUfair said on the authority of his teachers: "When the Moslems had made themselves masters of the fortress and all in it, ʿAmr determined to march to Alexandria, and he started for it in Rabiʿ I of the year 20 [18 Feb. — 19 Mar. 641]. And he ordered his tent to be struck; and a dove had laid her eggs on the top of it, and he said, 'She has been made inviolable by our presence: keep the tent where it is till the eggs break and her young fly'. And they kept it where it was, and guards were set to watch it that it should not be disturbed till the dove's young flew alone; and that is why Al Fustat was called Fustat [tent]. And ʿAmr besieged Alexandria 3 months and then took it by storm, and that was its first capture; and some say: 'No, he took it on the 1st day of the year 21 [10 Dec. 641]', Then ʿAmr went to Antabulus [Antipolis], and that is Barca, and took it by capitulation at the end of the year 21 [10 Dec. 641 — 29 Nov. 642]; then he went on thence to Tripolis and took it by storm in the year 22 [30 Nov. 642 — 18 Nov. 643]: and Al Laith the son of Saʿd says in his history: 'He took it in the year 23 [19 Nov. 643—6 Nov. 644]'."

2. P. 11 l. 8. ...when[1]) they saw the weakness of ʿUthman, that ʿAmr the son of Al ʿAs should be re-appointed in order to fight Manuel, and his knowledge of their method of fighting and his long experience of it, and he re-appointed him governor of Alexandria, and he fought the Romans there till he took it. And ʿAbd Allah the son of Saʿd remained at Al Fustat as governor of it till Alexandria was taken the second time by storm in the year 25 [28 Oct. 645 — 16 Oct. 646].

3. P. 12 l. 2. He [ʿAbd Allah ibn Saʿd] made an expedition to Africa in the year 27 [7 Oct. 647 — 24 Sept. 648] and killed their king Gregory; and some say that the man who killed him was Muʿawiya the son of Hudaig, and his spoils fell to him.

And I was told by Ibn Qudaid on the authority of ʿUbaid Allah the son of Saʿid on the authority of his father, he said: "I was told by Ibn Lahiʿa, he said: 'I was told by Abu'l Aswad on the authority of Abu Uwais, their client, he said: "We made an expedition to Africa under ʿAbd Allah the son of Saʿd in the chalifate of ʿUthman in the year 27, and a horseman's share of the spoil came to 3000 *denarii* and a footsoldier's to 1000 *denarii*".'"

4. P. 13 l. 3. And ʿAbd Allah the son of Saʿd also made the expedition of Dhu'l Sawari in the year 34 [22 July 654—10 July 655]; and Constantine the son of Heraclius met them with 1000 ships (some say 700), and the Moslems had 200 ships or thereabouts; and God

1) Words recording Manuel's expedition and the petition of the army for ʿAmr's re-appointment have fallen out (G).

routed the Romans. And it was called the expedition of Dhu'l Sawari on account of the number of masts [*sawari*] of the ships and the crowding of them.[1])

5. P. 38 l. 11. And his[2]) government and his expeditions were carried on by land and by sea; and, while he was *amir*, the Romans landed at Al Burullus[3]) [*Πάραλος*] in the year 53 [27 Dec. 672—15 Dec. 673], and there were martyred at that time Wardan a client of ʿAmr the son of Al ʿAs and ʿAidh the son of Thaʿlaba the Balawi and Abu Ruqayya ʿAmr the son of Qais the Lakhmi with a large number of men.

6. P. 39 l. 5. Then Maslama removed ʿAbis the son of Saʿid from the command of the guard and appointed him admiral; and he made an expedition against 's tad na.[4])

7. P. 69 l. 2. And the men of Constantinople[5]) returned; and over the men of Egypt was Abu ʿUbaida the son of ʿUqba the son of Nafiʿ the Fihri.

8. P. 70 l. 8. And while he [Bishr ibn Safwan] was *amir*[6]), the Romans came to Tinnis under R r y n[7]), and Ibn Ahmar the son of Maslama the Muradi, its *amir*, was killed with a number of clients[8]); and of them the poet says: "Wilt thou not wait and let the men tell thee of what befell the clients at Tinnis?"

9. P. 79 l. 14. And I was told by Ibn Qudaid on the authority of ʿUbaid Allah the son of Saʿid the son of ʿUfair on the authority of his father that Nafiʿ the son of Abu ʿUbaida the son of ʿUqba the

---

1) More probably the place (Phoenix in Lycia: Theoph. A. M. 6146, 6207) was so called from the amount of timber for ship-building which grew there.

2) Maslama ibn Mukhallad is meant.

3) Yaqut, writing the name 'Barallus', says that it was on the Nile near the sea in the neighbourhood of Alexandria in long. 52° 24′ lat. 21° 30′; but in Guest's map and in Sieglin's Atlas it is located 70 miles E. of Alexandria. I know no authority for the name 'Paralus', though Sieglin uses it.

4) Guest thinks this an error for Al Qustantiniyya (Constantinople) and connects the notice with the expedition of A. H. 49 (Journ. Hell. Stud. XVIII 186), which according to Abu'l Mahasin (I 151) was undertaken at Maslama's instigation; but, as ʿAbis was only appointed to the guard in 49, and the year 53 has already been mentioned (p. 38), the reference would rather be to the more important attacks which began in 674.

5) I. e. the army which had been besieging Constantinople in 717/8.

6) He entered Egypt according to K. 17 Ram. 101 (1 Apr. 720) and left in Shaw. 102 (4 Apr.—2 May 721). 7) Perhaps Cyprian (Theoph. A. M. 6165).

8) *Mawali*. For their connexion with the Egyptian fleet see H. I. Bell in Journ. Hell. Stud. XXVIII 113 ff. and *Greek Papyri in the British Museum* IV p. XXXIV.

son of Nafiʿ the Fihri was admiral of the men of Egypt in the year 118 [20 Jan. 736—7 Jan. 737], and they landed at Qryga[1]) and besieged it: then they returned, and some Roman vessels came up and captured Nuʿaim the son of Al ʿAglan and ʿAbd al ʿAziz the son of Marwan; and, when they arrived, they found ʿAbd al Rahman the son of Khalid the son of Musafir ruling in Egypt[2]), and he wrote to Hisham to tell him of their disaster. [There follows a story about the manner in which the news was conveyed to the caliph, who in consequence deposed the governor].

10. P. 133 l. 14. Then David the son of Yazid the Muhallabi became governor of it; and he and Abraham the son of Salih the son of ʿAli reached it together, David having the leading of the prayers of the country by commission from Al Rashid, while Abraham the son of Salih was sent to remove the Qudaidiyya[3]) from Egypt; and they entered it on the 14th of Al Muharram in the year 174 [2 June 790]; and he[4]) made ʿAmmar the son of Muslim the Tai commander of his guard; and Abraham removed the Qudaidiyya from Al Fustat to the west and to the east, and he embarked a large number of them on the sea for Syria, and the Romans came upon them and captured them.[5])

11. P. 201 l. 7. And, while he [ʿAnbasa ibn Ishaq] was governor, the Romans landed at Damietta on the day of ʿArafa [9 Dhu'l Higga] in the year 238 [22 May 853] and made themselves masters of it and

1) The name is uncertain, only the first letter having diacritic marks. Maqr. (I 303) has: "And, while he [ʿAbd al R.] was *amir*, the Romans came against Taruga and besieged it: then they fought and took captives", and with this Abu'l Mahasin (I 206) agrees, exc. that in place of 'Taruga' he has 'districts of Egypt'; and, as the Romans can hardly have sailed into Lake Mareötis, 'Taruga' is probably a guess of M. or his editor. There is some confusion about K.'s narrative (it is not clear who arrived); but it is hard to see how the straightforward story of the later writers could have been corrupted if it had been the original.

2) His predecessor d. Tues. 1 Gum. II 117 = 28 June 735, leaving him as his successor, his term is given as $7^m 5^d$, and his successor's arrival is dated Thurs. 5 Al Muh. 119 = 12 Jan. 737, but, as this was Friday, the day must have been 11 Jan.; from which dates it seems clear that K. reckoned the term and omitted a year. The year 118 can hardly be reconciled with the statement that they found him *amir* on their return, which seems to imply that they started before his governorship began; but, as the story of his deposition shows that the event came near the end of his term, it seems best to retain the date.

3) Troops who had mutinied in the previous year. 4) Sc. David.

5) Theoph. (A. M. 6282) records that in this year an Arab fleet came to Cyprus, and thence to the bay of Attalia, where they captured the Cibyrrhaeot *στρατηγός* Theophilus. Possibly the ships here mentioned were a detachment of the Cibyrrhaeots, and it was their absence which made the Arab success possible.

all that was in it; and they killed a large number of Moslems in it, and the women and children and protected people[1]) were carried into captivity; and ʿAnbasa the son of Isaac set out hastily against them[2]) and arrived with his army; and many men set out against them and they did not catch them; and the Romans came to Tinnis and established themselves at Ushtum adjoining it, and ʿAnbasa did not pursue them.[3]) [Here follow same verses on the subject, and then the account of the building of the fortress of Damietta by Al Mutawakkil, as in Maqr.; but the creation of the Egyptian fleet[4]) and the Roman attack in the year 239, recorded by Maqr., are absent.]

12. P. 203 l. 8. And Yazid the son of ʿAbd Allah started for Damietta to keep watch against the enemy[5]) in Al Muharram of the year 45 [8 Apr.—7 May 859], and he returned to Al Fustat in Rabiʿ I [6 June—5 July]; and, when he was at Binha[6]), the news reached him that the Romans had come to Al Farama [Pelusium][7]); and he returned with his army to Al Farama[7]) and did not meet with them.

London. E. W. Brooks.

1) I. e. Jews and Christians.

2) Maqr. adds 'on the day of the sacrifice' (10 Dhu'l H.).

3) No other writer makes the statement found in Barh. that the Romans went on to Misr (Babylon).

4) Of this more details are given at vol. II p. 191 l. 2 ff. of the Bulaq text of Maqr.. (see p. 383 n. 5).

5) Abu'l Mahasin 'when he heard that the Romans were attacking it'.

6) On the eastern branch of the Nile, about 30 miles due north of Cairo.

7) Abu'l M. 'Damietta'.

An Oath formula of the Arab Period in Egypt.

Under the title *Eidesformeln aus arabischer Zeit* L. Wenger called attention in the *Zeitschrift der Savigny-Stiftung* XXXII, 361 f. to the formula of oath seen in the Coptic documents of the British Museum Aphrodito collection (P. Lond. IV), „swearing by the name of God Almighty *and the health of our lords that bear rule*“. The italicized words take the place of the earlier oath by the *σωτηρία*, etc. of the Emperor, which, as Wenger remarks, naturally disappeared after the Arab conquest. An interesting earlier example of an oath during the Arab period is to be found in a recently acquired papyrus of the British Museum, Inv. No. 2018. This is a sale of house property at Apollonopolis Magna, drawn up at Oxyrhynchus. The first line of the document (probably not more) seems to be missing; at the beginning of the first extant line I read, not certainly but with considerable confidence, the date *ἰνδ(ικτίωνος)] τ̣ρ̣[ί]της (ἔτους) τ̣κ̣α (καὶ) σϙ̣*. These years, 321 and 290, are of the era of Oxyrhynchus, and correspond to the year A. D. 644—645, that is to say very shortly after the surrender of Alexandria and the completion of the Arab conquest of Egypt.[1]) The usual clause of warranty is followed by an oath, a feature in which this document differs from the three earlier contracts of sale from Apollonopolis published by Grenfell in *Journ. of Phil.* XXII 268 ff., where the oath comes at the beginning. This oath is of a curious and, so far as I am aware, unprecedented kind, and indicates clearly the condition of uncertainty as to their future which must have possessed the inhabitants of Egypt at this time. The country was in the hands of the Arabs, and to swear by the health of the Emperor might have entailed unpleasant consequences. On the other hand, it was not so very long since the Persians had conquered Egypt and had subsequently been driven out, so that it may well have seemed

1) The usually assigned date is the autumn of 641 for the capitulation and that of 642 for the evacuation by the Romans; see Butler, *Arab Conqu. of Egypt*, Appendix D, Milne, *Egypt under Rom. Rule*, p. 116, Lane-Poole, *Hist. of Egypt. The Middle Ages*, p. 11, Wilcken, *Grundzüge* p. 89 (see however the Nachträge). *Karabacek*, however, places the fall of Alexandria in 643; *Ergebnisse aus d. Papyr. ER*, 1889, p. 18, *Führer*, p. 136 (the first reference has been verified for me by Mr. Crum, the treatise not being accessible to me).

not impossible that the imperial authority might be again re-established. A formula was therefore chosen which would provide for all contingencies. The clause reads as follows: — *ἐπωμοσάμεναι Θεὸν τὸν παντοκρ(άτορα) καὶ τὴν σωτηρίαν | [πάσ]ης*[1]) *ἀρχῆς καὶ ἐξουσίας κατακυριευούσης ἡμῶν ἐν παντὶ καιρῷ εἴτε ἐν ταύτῃ τῇ Ὀξ(υρυγ)χ(ιτῶν) πόλει ἢ καὶ [ἐν ἄλλοις] τόποις πάντα τὰ προγεγρα(μμένα) ποιῆσαι, πληρῶσαι, φυλάξαι ἀσάλευτα, ἐν μηδένι τρόπῳ παραβῆναι.*

It is curious to find that in a later document a less vague formula is used. This document is B. M. Pap. Inv. No. 2017, a lengthy agreement drawn up at Apollonopolis in the sixth indiction and relating to the same property as Inv. No. 2018. It is described as an *Ἀκυλιανὴ καὶ περιεκτικὴ [καὶ] διαλυτικὴ ἀμεριμνεία* (= *Aquiliana stipulatio*). Since it mentions the sale referred to, it must be later than it, and the internal evidence makes it very improbable that it can have been later than the next sixth indiction after the date of Inv. No. 2018. As it was written on 22 Epeiph, this makes its exact date 16 July, A. D. 647. Yet the oath formula recalls the older style: — *ἐπωμόσατο τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον τριάδα | καὶ τὴν βασιλικὴν σωτηρίαν, οὐ μὴν καὶ κατὰ τοῦ περι|βεβλη⟨μ⟩μένου αὐτῷ ἱερατικοῦ σχήματος.* The use of the formula *τὴν βασιλικὴν σωτηρίαν*, which would naturally suggest a reference to the Byzantine Emperor, is curious. It cannot be explained as owing to the recapture of Alexandria by Manuel, since that occurred, as usually dated, in 645, and the city was retaken by the Arabs in 646; moreover this would not in any way affect the Arab supremacy in Upper Egypt. Perhaps the word *βασιλικός* is used by transference of the Khalif, known in later papyri as *Ἀμιραλμουμνίν*[2]). In any case the passage invalidates Wilcken's remark (*Chrestom.* p. 15, note on l. 12) „*βασιλικὴν* zeigt, daß die byzantinische Herrschaft damals hier noch bestand". An analogy to this use of *βασιλικός* under Arab rule is not to be found, as might be thought from Wenger's remarks, *Zeitschr. der Sav.-Stift.* XXIII 265, in P. Lond. I 77 the will of Abraham, Bishop of Hermonthis, where the phrase *βασιλικοὺς ὅρκους* occurs. The will was indeed originally dated, when the palaeography of Byzantine papyri was more uncertain than at present, in the eighth century; but the growth of palaeographical knowledge makes an earlier date more probable, and the document may with some confidence be dated about the end of the sixth

1) The space is too large for [τ]ῆς; *cf.* too the formula quoted in the note at the end of this article.

2) Theophanes calls him *πρωτοσύμβουλος* (Wellhausen, *Das arabische Reich und sein Sturz*, 1902, p. 86, Anm. 2), as the governors were called *σύμβουλος* (P. Lond. IV, *passim*).

century (see Crum, *Coptic Ostraca*, p. XIV). The will of Bishop Abraham does, however, furnish an analogy to one phrase in the formula quoted above; he also (l. 63) swears by *τοῦ περιβεβλημμένου μοι σχήματος.*[1])

One further point may be noted. Wenger, in the note referred to at the beginning of this article, expresses the opinion, „daß die Christen für ihren privaten Rechtsverkehr sich rein christlicher Formeln bedienten und die ägyptische Christenheit keinen Anlaß mehr hatte, dem seinem Wesen nach heidnischen Kaisereid in einer Mischformel eine Konzession zu machen". The Aphrodito papyri which he quotes were, as he remarks, official documents, and the same is the case with P. Lips. 103 and Crum, *Catalogue of the Coptic MSS. in the B. M.* No. 1079. Both these documents are concerned with taxation. In the former, whose date is uncertain, the oath formula reads *πρός τε τοῦ Θεοῦ τοῦ Παντοκράτορος καὶ τὴν σωτηρίαν τῶν [δε]σποτῶν ἡμῶν τῶν Ἀμιράτων*; in the latter the oath is by „God almighty (*παντοκράτωρ*) and the health of ʿAmr", *i. e.* apparently the conqueror of Egypt; its date will therefore be A. D. 639—644 or 658—664. The two new London papyri belong, however, to the sphere of the „privater Rechtsverkehr", and it is interesting to find that the mixed formula was still used in them. They date, however, from too soon after the conquest to justify the conclusion that these formulae held their ground for very long. Not being a Coptic scholar, I cannot say whether instances of their use are to be found in Coptic private documents of the Arab period.[2])

London. **H. I. Bell.**

1) The person concerned in Inv. No. 2017 is a deacon. A similar expression *τὸ περιβεβλημ⟨μ⟩ένον μοι σχῆμα* in P. Lond. Inv. No. 1787 (a monk).

2) Since writing the above I have met with a similarly vague formula to that quoted, in a small fragment in the British Museum. The words are *ἐνορκῶ πᾶσαν ἐξουσίαν καὶ κριτὴν καὶ δικαστήν.* The hand of the fragment suggests the late 6th or early 7th century, and the vagueness of the formula may indicate a date during the Persian occupation or after the Arab conquest; but an addition by another hand somewhat resembles the hand of Dioscorus, the poet-notary of Aphrodito, who plays so large a part in Maspero's Cairo Catalogue, and if he is really the writer the date must fall in the 6th century.

A Dating Clause under Heraclius.

Along with the two British Museum papyri referred to in the preceding note was acquired a third document (B. M. Inv. No. 2019), also from Apollonopolis Magna, which has a dating clause of a form not hitherto met with. The unfortunate fact that the left half of the document is lost makes the wording of the clause uncertain; but it is at least clear that it differed from all the instances hitherto known. I read it as follows: —

1. [† *Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας ζωοποιοῦ καὶ ὁμοουσίου τρι]ά̣δ̣ο̣ς, π̣α̣τ̣ρ̣[ὸς] καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύμ[α]τος,*

2. [*βασιλείας τῶν θειοτάτων καὶ γαληνοτάτων καὶ θ]εοστεφῶν ἡμῶν δεσποτῶν Φλαυΐων*

3. [*Ἡρακλείου καὶ Ἡρακλείου Νέου Κωνσταντίνου τῶ]ν αἰωνίων Αὐγούστων Αὐτοκρατόρων*

4. [*καὶ μεγίστων εὐεργετῶν ἔτους ?τριακοστοῦ πρώτου, κ]αὶ μ̣ε̣τ[ὰ τ]ὴ̣ν̣ ὑ̣πατείαν τῶν αὐτῶν*

5. [43 letters *?κα]ὶ Φλαυΐων Ἡρακλείου καὶ Δαυεὶδ*

6. [37 letters *θεο]φυλάκτου νοβελλησίμου Μεχεὶρ*

7. [20 letters *?τεσσαρεσκαιδεκάτης ἰ]νδικτίονος ἐν Ἀπόλλωνος ἄνω πόλει †*

The restorations are of course not certain as regards every detail; and to explain them, as well as for comparison with them and the new clauses, I give first a collection of the previously known dating clauses during the reign of Heraclius. This list was drawn up before I had seen that in F. Hohmann, *Zur Chronologie der Papyrusurkunden* p. 21, from which I have taken the reference to the two papyri given in Wessely's *Prolegomena*, which I had overlooked. As, apart from them, my list contained all given by Hohmann I hope it may be taken as complete.[1]) I arrange the passages in order of date.

1) Hohmann includes in his list Lond. 209 (= *Journ. of Phil.* XXII 279 ff.). It may be pointed out that the names of Heraclius and his son in that document are part of the oath formula, not of the dating clause, and it does not necessarily follow that Constantine was associated with his father in the latter.

1. A. D. 610—611. Oxyrhynchus. P. Oxy. 138. [1]*Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρ[ίο]υ κ[αὶ δεσπότου Ἰησοῦ Χριστοῦ ⟨τοῦ?⟩ θεοῦ καὶ σωτῆρος]* [2]*ἡμῶν, βασιλείας τοῦ θειοτάτου καὶ εὐσεβ(εστάτου) ἡμῶν δ[εσπότου μεγίστου]* [3]*εὐεργέτου Φλαουΐου Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου καὶ Α[ὐτοκρ(άτορος) ἔτους α . . .]* [4]*ἰνδ(ικτίωνος) ιδ, (ἔτους) σπζ σνς.*
2. Feb. 25, A. D. 611. Syene. P. Lond. ined. (Inv. No. 1788). . . . . . [1]*βα[σ]ι[λείας τοῦ θειοτάτου] κ(αὶ) γαλη[νοτάτο]υ κ(αὶ) θεοστεφοῦς* [2]*ἡμῶν δ[εσπότ]ου Φλ(αουίου) Ἡρ[α]κλείου τοῦ [αἰ]ωνίου Αὐγούστου* [3]*Αὐτοκράτ[ο]ρ[ος] ἔτους πρώτου, Φ[αμ]ενὼθ ᾱ, ἰνδ(ικτίωνος) ιδ.*
3. Oct. 26, A. D. 612. Oxyrhynchus. P. Oxy. 139.[1]) [1]*[Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δεσπότου Ἰησοῦ* [2]*Χριστοῦ τοῦ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν,* [3]*βασιλείας τοῦ θειοτάτου καὶ εὐφήμου* [4]*δεσπότου μεγίστου εὐεργέτου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου* [5]*τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου] καὶ Αὐτοκρ(άτορος)* [6]*ἔτ[ους γ], Φ[αῶ]φι κθ, ἰνδ(ικτίωνος) α.*
4. Feb. 9, A. D. 613. Syene. P. Lond. ined. (Inv. No. 1789) [1]. . . . . ο]τ(άτου) *καὶ γαλ[η]νοτ(άτου)* [2]*δεσπ[ότου] Φλ(αουίου) [Ἡρ]ακλεί[ου τοῦ αἰωνίου Αὐγ]ούστου καὶ [Αὐ]τοκράτορος* [3]*ἔτους [τ]ρίτου, Μεχεὶρ ιε, ἰνδ(ικτίωνος) πρώ[τ]ης.*
5. Sept. 27, A. D. 613.[2]) Oxyrhynchus. PSI. 62. [1]*Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δεσπότου Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ* [2]*καὶ σωτ[ῆ]ρος ἡμῶν, βασιλείας τοῦ θει[ο]τάτου καὶ εὐσεβ(εστάτου)* [3]*ἡμῶν δεσπότου μεγίστου εὐεργέτου Φλ(αουίου) Ἡρ[α]κλείου τοῦ αἰωνίου* [4]*Αὐγούστου καὶ Αὐτοκρ(άτορος) ἔτους γ̄, Θὼθ λ̄, ἰνδ(ικτίωνος) β̄.*
6. Nov. 18, A. D. 613. This. P. Berlin 2 (*Notices et Extraits* XVIII 256). [1]*[Ἐν ὀνόμα]τι τῆς ἁγίας [καὶ ζωοποιοῦ]* [2]*τριάδος, πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου* [3]*πνεύματος, βασιλείας τοῦ γαληνοτά[του]* [4]*ἡμῶν δεσπότου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου τοῦ* [5]*αἰωνείου Αὐγούστου καὶ Αὐτοκράτορ[ος]* [6]*ἔτους τετάρτου, Ἁθὺρ κβ, ἰνδ[(ικτίωνος) δευτέρας.[3])]*
7. May, A. D. 614. Hermopolis. P. Lond. 1010 ined.[4]) [1]*[Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας] καὶ ζωοπ[οιοῦ τριάδο]ς, πατρὸς κ[αὶ υ]ἱοῦ καὶ ἁγίου πν[εύματος],* [2]*[βασιλείας τοῦ θειοτά]του καὶ γαλ[ηνοτάτου καὶ]*

1) The supplement is taken from Cairo 10090. The division of lines is of course uncertain.

2) Ed. 612, which is a mistake.

3) *Notices et Extraits* 'Ινδ . . . . . .

4) The Emperor's name is of course lost, and the correspondence of regnal and indiction years would equally well suit the reign of Justin, but the style makes Heraclius certain.

θεοστεφοῦς ἡμῶν δεσπότου [3] *[Φλαουίου Ἡρακλείου τοῦ] αἰωνίου Αὐ[γούστου Αὐτο]κράτορος ἔτ[ου]ς [τ]ετάρτου, Παχὼν* [4] *[x, ἀρ]χῇ τρίτης [ἰνδ(ικτίωνος), ἐν] Ἑρμουπόλει τῆ[ς Θη]βαίδος.*

8. June 25, A. D. 615. Arsinoe. BGU. 368. [1] *Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δεσπότο(υ)* [2] *Ἰ[η]σοῦ Χριστοῦ τοῦ θεο(ῦ) καὶ σωτῆρ(ος)* [3] *ἡμῶν, βασιλείας τοῦ ἡμῶν δεσπ(ότου)* [4] *Φλ(αουίου) Ἡρακλείου τοῦ αἰων(ίου)* [5] *Αὐγούστου καὶ Αὐτοκρ(άτορος) ἔτους ε,* [6] *Ἐπεὶφ νεομηνίᾳ, τέλει γ ἰν(δικτίωνος),* [7] *ἐν Ἀρσ(ινόῃ).*

9. Dec. 9, A. D. 615.[1]) Arsinoe. Wessely, *Prolegomena* p. 57, Pap. CXIX. *[Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου τριάδος, πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ* [1] *ἁγίου πνεύματ]ος, καὶ ⟨τῆς⟩ δεσποίνης [ἡμῶν τῆς θεοτόκου* [2] *καὶ] πάντων τῶν ἁγίων, βασιλείας [τοῦ . . . .]* [3] *ἡμῶν δεσπότου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου τοῦ αἰωνί[ου]* [4] *Αὐγούστου ἔτους ς, Χοιὰκ ιγ, τετάρτης* [5] *ἰν(δικτίωνος) ἐπ' Ἀρ(σινόης).*

10. May 30, A. D. 616. This. P. Par. 21. [1] *Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ζωοποιοῦ τριάδος, πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου* [2] *πνεύματος, βασιλείας τοῦ γαληνοτάτου ἡμῶν δεσπότου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου* [3] *τοῦ αἰωνείου Αὐγούστου καὶ Αὐτοκράτορος ἔτους ἕκτου, Παῦνι θ̄, ἰνδ(ικτίωνος) ε̄.*

11. Aug. 5, A. D. 616. Apollonopolis Magna.[2]) P. Lond. 483, II p. 324. [1] *Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ζωοποιοῦ τριάδος, πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος, βασιλείας* [2] *τοῦ γαληνοτάτου*[3]) *καὶ θεοστεφοῦς ἡμῶν δεσπότου Φλαυίου Ἡρ[α]κλείου τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου Αὐτοκράτορος* [3] *ἔτους ἕκτου, καὶ ὑπατείας τοῦ αὐτοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν δεσπότου ἔτους πέμπτου, Μεσορὴ ιβ,* [4] *τῆς πέμπτης ἰνδικτίονος.*

12. Aug. 14, A. D. 616. Arsinoe. BGU. 398. [1] *Ἐ[ν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ]* [2] *δεσπότου Ἰ[ησοῦ Χριστοῦ θε]οῦ (καὶ) σωτῆρος* [3] *ἡμῶν, βα[σιλ(είας) τοῦ εὐσεβ](εστάτου) δεσπότο(υ)* [4] *ἡμῶν Φλ(αουίου)*

---

1) Wessely 616, which is a mistake. The division of the earlier lines is uncertain.

2) The mention in this document of the village of Tanaithis, a name which occurs also, in this or its other form, Tanyaithis, in the nome of Apollonopolis Heptakomia (P. Giss. 43, 6, 13, P. Cairo Byz. 67056, 6, P. Lond. IV 1412, 365, 456 etc.), may suggest that this is the northern Apollonopolis (so Maspero, *Rev. d. Et. grecques* XXV 219); but P. Lond. 483 seems to form part of the same find as the papyri edited by Grenfell in *Journ. of Phil.* XXII 268 ff., which certainly came from Edfu (Apollon. Magna), and I am not aware that any papyri from Heptakomia had been discovered so early as 1895.

3) Ed. *κλεινοτάτου*, but the above seems to be the correct reading; see too the corrections to this volume in P. Lond. III.

Ἡρακλείου τοῦ [5] *αἰων(ίου) Αὐγούστου ἔτους* [6] *ἕκτου, Μεσορὴ κα,* [7] *πέμπτης ἰν(δικτίωνος), ἐπ' Ἀρ(σινόης).*

13. Jan. 3, A. D. 618(?)[1]) Apollonopolis Magna. P. Lond. 210, ed. Grenfell, *Journ. of Phil.* XXII 271 ff. The dating clause is almost entirely lost. The first existing line begins *καὶ μ[*, and Grenfell supplies in the previous line the invocation of the Trinity, and leaves it an open question whether *καὶ μ[* is to be extended *καὶ Μ[αρίας*. It seems much more probable that this is the end of the dating clause, and that the reading should be *καὶ μ[ετὰ τὴν ὑπατείαν τοῦ αὐτοῦ θειοτάτου* (or *τῶν αὐτῶν θειοτάτων*) *καί*, or something similar; since the lines are of a good length *καὶ θεοστεφοῦς* (*-ῶν*) may also have been inserted. The next line, which begins *γαληνοτάτου* [sic: *γαλην[οτάτου*] (*-ῶν*), will then have contained the number of the year after the consulship[2]), and since there is a space between that line and the following one, there was probably, as was usual in papyri of the period, a short line containing the conclusion of the dating clause. That the Trinitarian formula was employed at the beginning seems certain not only from its use in P. Lond. 483 but also from its occurrence at the conclusion of the present document. Since in the oath clause *τῶν γαληνοτάτων καὶ θεοστηρίκτων ἡμῶν δεσποτῶν Φλ(αουίων) Ἡρακλείου καὶ Ἡρακλείου Νέου Κωνσταντίνου τῶν αἰωνίων Αὐγούστων Αὐτοκρατόρων* are mentioned, the younger Heraclius may have been associated with his father in the dating clause; but this does not by any means follow, particularly as Nicetas also appears in the oath formula. It may be doubted whether the epithet *θεοστηρίκτου* rather than the more usual one *θεοστεφοῦς* was used in the dating clause. A peculiarity of this document is the repetition, at the end, of the date in an abbreviated form.

14. March 25, A. D. 618. Arsinoe. BGU. 401. [1] *[Ἐν ὀ]νόματι τοῦ κυρίο(υ) (καὶ) δεσπ(ότου) Ἰησοῦ Χρ(ιστοῦ)* [2] *[τοῦ] θεο(ῦ) (καὶ) σωτῆρος ἡμῶν, βασιλείας τοῦ* [3] *εὐσεβ(εστάτου) ἡμῶν δεσπ(ότου) Φλ(αουίου) Ἡρακλίου* [4] *τοῦ αἰων(ίου) Αὐγούστου ἔτους η, Φαμ(ενὼθ) κθ,* [5] *ς ἰν(δικτίωνος), ἐπ' Ἀρ(σινόης).*

15. June 9, A. D. 618. Arsinoe. Wessely, *Prolegomena* p. 50, Pap. CXX. [1] *[Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρ]ίου καὶ δε[σ]πό(του)* [2] *[Ἰη]σοῦ Χριστοῦ [⟨τοῦ⟩ θεοῦ] (καὶ) σω[τῆ]ρ[ος]* [3] *ἡμῶν, βασιλείας τοῦ εὐσεβεστ[ά]-*

1) For this date see Grenfell's arguments, *l. c.* p. 269 f.

2) Possibly, however, in view of the length of the lines some such reading as *καὶ μ[ετὰ τὴν ὑπατείαν αὐτοῦ ἔτους x καὶ Φλ(αουίου) Ἡρακλείου Νέου Κωνσταντίνου τοῦ] | γαλην[οτάτου κτλ.* (*cf.* BGU. 319 = no. 24) is more probable.

τ[ου] [4](καὶ) φιλανθρώπου ⟨ἡ⟩μῶν δεσπό(του) [5]Φλ(αουίου) Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου Αὐγούσ[6]του (καὶ) Αὐτοκρ(άτορος) ἔτους η, Παῦνι ιε [7]ἕκτης ἰνδ(ικτίωνος), ἐπ' Ἀρ(σινόης).

16. July 21, A. D. 618.[1]) Arsinoe. BGU. 725. [1]Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δεσπ[ότου] [2]Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ καὶ σωτῆρ[ος] [3]ἡμῶν, βασιλείας τοῦ εὐσεβ(εστάτου) ἡμῶν [4]δεσπότου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου [5]Αὐγούστου κ(αὶ) Αὐτοκρ(άτορος) ἔτους η, Ἐπεὶφ κζ, [6]ἀρχῇ ζ ἰνδ(ικτίωνος), ἐν Ἀρ(σινόῃ).

17. A. D. 618—619 or 633—634. Hermopolis. P. Lond. 1011 ined. [1][Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ζωοποιοῦ κ]αὶ ὁμοουσίου τριάδος, πατρὸς [καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος][2]), [2][βασιλείας . . . . . .] Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου Αὐγούσ[του . . . [3]. . . . ἑβ]δόμης ἰνδικτίονος.

18. May 23, A. D. 630. Heracleopolis. BGU. 314. [1][Ἐν ὀνόμ]ατι τοῦ κυρίου καὶ δεσπότου Ἰησοῦ [2][Χριστοῦ τ]οῦ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν, [3][βασιλεία]ς τῶν θειοτάτων καὶ εὐσεβεστάτω(ν) [4][ἡμῶν δε]σποτῶν καὶ μεγίστων εὐεργετῶ(ν) [5][τῶν αἰωνί]ων Αὐγούστων καὶ Αὐτοκρατόρων Φλαυ(ίων) [6][Ἡρακλείου (καὶ)] Ἡρακλειαν[οῦ] (sic) Νέου Κωνσταντίνου [7][τοῦ θεοφυλάκτ(ου)] αὐτ(οῦ) υἱοῦ ἔτους $\bar{κ}$, μη(νὸς) Παχὼν $\overline{κη}$, τῆς [8][σὺν θ(εῷ)(?) τρίτης] ἰν(δικτίωνος), ἐν Ἡρ(ακλέους) π(όλει).

19. Oct.-Nov. A. D. 630. Arsinoe. BGU. 370. [1]Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίο[υ καὶ δεσπότου Ιησοῦ] [2]Χριστοῦ τοῦ θεοῦ [καὶ σωτῆρος ἡμῶν], [3]βασιλείας τῶν θει[οτάτων ἡμῶν δεσποτῶν] [4]Φλ(αουίου) Ἡρακλείου [καὶ Φλ(αουίου) Ἡρακλείου Νέου Κωνσταντίνου] [5]ἔτους κα, Ἀθὺρ [. ., δ ἰν(δικτίωνος), ἐν Ἀρσ(ινόῃ)].

20. Aug. 12. A. D. 633. Arsinoe. P. Lond. 113. 6 b (I 214). [1]Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δεσπ(ότου) [2]Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ καὶ [3]σωτῆρος ἡμῶν, βασιλείας [4]τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλανθρ(ώπου) [5]ἡμῶν δεσπότου Φλ(αουίου) Ἡρακλείου [6]τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου καὶ Αὐτο[7]κράτορος ἔτους κγ, Μεσορὴ ιθ, ζ ἰν(δικτίωνος), ἐν Ἀρ(σινόῃ).

21. Sept. 7, A. D. 633. Hermopolis. P. Lond. 1012 (III 265). [1]Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ζωοποιοῦ [2]καὶ ὁμοουσίου τριάδος, πατρὸς [3]καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος, [4]βασιλείας τῶν θειοτάτων [5]καὶ γαληνοτάτων καὶ θεοσ[6]τεφῶν ἡμῶν δεσποτῶν Φλαυίων . [7]Ἡρακλείου καὶ Ἡρακλείου [8]Νέου Κωνσταντίνου τῶν [9]αἰωνίων Αὐγούστων Αὐτοκρατόρων [10]καὶ μεγίστων εὐεργετῶν [11]ἔτους εἰκοστοῦ τρίτου, Θὼθ [12]δεκάτῃ, ἑβδόμης ἰνδ(ικτίων)ο(ς).

1) Ed. 615 (and so index), by a slip of the pen.

2) The exact division of the lines is doubtful.

22. A. D. 639—640. Arsinoe. P. Lond. 113. 10 (I 222) . . . . . | [1] *τῶν θειοτάτων* [about 60 letters | [2] *τοῦ θεοστεφο*[*ῦς αὐτοῦ υἱοῦ* about 50 letters | [3] . . . . . Probably the formula was somewhat similar to that of BGU. 314 (No. 18) above, but unless there were extensive abbreviations it must have been shorter between *θειοτάτων* and *τοῦ θεοστεφοῦς*.

23. Uncertain. Hermopolis. P. Amh. 151. [1] [*Ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου τριάδο*]*ς, πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγί*[*ου*] *πνεύματος, βασιλεί*[*ας τοῦ*] *θε*[*ι*]*οτάτου* [2] [*καὶ εὐσεβεστάτου*(?)[1]) *ἡμῶν δεσπότου Φλαουίο*]*υ Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου Αὐτοκράτορο*[*ς καὶ*] *μεγίστου* [3] [*εὐεργέτου ἔτους x, τῆς x ἰν*]*δικτ*(*ίωνος*), *ἐν Ἑρμουπόλει τῆς Θηβαΐδος.*

24. Uncertain. Fayum. BGU. 319. [1] [*Ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου καὶ δ*]*εσπότου Ἰησοῦ Χριστ*[*οῦ*] *τοῦ θεοῦ καὶ σωτ*[*ῆρος ἡμῶν, βασιλείας τῶν θειοτάτων καὶ εὐσεβεστ*(*άτων*)] [2] [*ἡμῶν δεσποτῶν Φλ*(*αουίου*) *Ἡρακλείου*] *τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου καὶ Αὐτοκράτορος ἔτο*[*υς x, καὶ μετὰ τὴν ὑπατείαν αὐτοῦ ἔτους*] [3] [*x, καὶ Φλ*(*αουίου*) *Ἡρ*]*ακλείου Νέου Κωνσταντίνο*(*υ*) *τοῦ θεοστεφ*[*οῦς αὐτοῦ υἱοῦ ἔτους* . . .[2])

This collection of dating clauses, which may be taken as a small contribution to a subject deserving more extended treatment, the history of the dating formulae of papyri in various parts of Egypt from Justin II to the Arab conquest, shows that, in spite of minor differences, a certain uniformity of formula is to be seen in documents drawn up in the same city. Thus in Arsinoe, Heracleopolis, and Oxyrhynchus the Christ invocation is throughout used, the only exception being Wessely, *Prolegomena* p. 57 (no. 9), which is quite abnormal in its formulae. In Hermopolis, This, and Apollonopolis, on the other hand, the Trinity formula occurs with equal consistency. The geographical position of these towns makes it a not unlikely conjecture that the former invocation was that generally used in the province of Arcadia, while the latter was used throughout the Thebaid. The instances are of course too few to justify dogmatism, but the suggestion is at least worth making. It cannot, however, be applied to documents of an earlier date than the reign of Heraclius since extant documents from

1) But see below, p. 403[1].

2) Since this was sent to press I have found another document (Lond. Inv. 1714[b]) of the reign of Heraclius, from Hermopolis. It is dated in the 4[th] indiction (615—6 or 630—1). It has the Trinitarian formula *ἁγί*]*ας καὶ ζωοποιοῦ τριάδος* and the place *ἐν Ἑρμουπό*[*λει*. Of the Emperor's style nothing characteristic remains. The consulship was probably not mentioned.

Hermopolis and other places in the Thebaid dated in the reign of Maurice have the Christ formula (*e. g.* P. Grenf. II 86, 87).

As regards the style of the Emperor and other details, the following table will perhaps be of service:

I. Thebaid.

α) Syene.

2. A. D. 611. *τοῦ θειοτάτου] καὶ γαλη[νοτάτο]υ καὶ θεοστεφοῦς ἡμῶν δ[εσπότ]ου. Μεγίστου εὐεργέτου* does not occur. No mention of the consulship. The place not mentioned.

4. A. D. 613. *τοῦ ?θειοτ.] καὶ γαλ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ.* omitted. No mention of the consulship or the place.

β) Apollonopolis Magna.

11. A. D. 616. *τοῦ γαλ. καὶ θεοστ. ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ.* omitted. Consulship *καὶ ὑπ. τοῦ αὐτ. εὐσεβ. ἡμ. δεσπ. ἔτους x.* Place not mentioned.

13. A. D. 618(?). Consulship *μ[ετὰ τὴν ὑπ.?] γαλ. [* Rest lost. Possibly Constantine associated with his father.

γ) This.

6. A. D. 613. *τοῦ γαλ. ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ.* omitted. No mention of the consulship or the place.

10. A. D. 616. Like the preceding.

δ) Hermopolis.

7. A. D. 614. *τοῦ θει.] καὶ γαλ. καὶ θεοστ. ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ.* omitted. No mention of the consulship. Place *ἐν] Ἑρμουπόλει τῆ[ς Θη]βαίδος.*

17. A. D. 618—9 or 633—4. Style uncertain. Consulship apparently not mentioned. Place omitted.

21. A. D. 633. *τῶν θει. καὶ γαλ. καὶ θεοστ. ἡμ. δεσπ.* Heraclius and Constantine *τῶν αἰων. Αὐγ. Αὐτ. καὶ μεγίστων εὐεργετῶν.* No mention of the consulship or the place.

23. Uncertain date. *τοῦ θει. [καὶ εὐσ.(?)*[1]*) ἡμ. δεσπ.]* Heraclius without Constantine *τοῦ αἰων. Αὐγ. Αὐτ. [καὶ] μεγ. εὐεργ.* No mention of the consulship. Place *ἐν Ἑρμουπόλει τῆς Θηβαίδος.*

II. Arcadia.

α) Oxyrhynchus.

1. A. D. 610—11. *τοῦ θει. καὶ εὐσ. ἡμ. δ[εσπ. μεγ.] εὐεργ.* No mention of the consulship or the place. Eras of Oxyrhynchus.

1) See below, p. 403[1].

3. A. D. 612. τοῦ θει. καὶ εὐφήμου δεσπ. μεγ. εὐεργ. No mention of the consulship or the place.

5. A. D. 613. τοῦ θει. καὶ εὐσ. ἡμ. δεσπ. μεγ. εὐεργ. No mention of the consulship or the place.

β) Heracleopolis.

18. A. D. 630. τῶν θει. καὶ εὐσ. [ἡμ. δε]σπ. καὶ μεγ. εὐεργ. Heraclius and Constantine [τοῦ θεοφυλάκτου] αὐτοῦ υἱοῦ. No mention of the consulship. Place ἐν Ἡρ(ακλέους) π(όλει).

γ) Arsinoe.

8. A. D. 615. τοῦ ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐν Ἀρσ(ινόῃ).

9. A. D. 615. τοῦ . . . . ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐπ' [ἐν?] Ἀρσινόης.

12. A. D. 616. τοῦ [εὐσ.] δεσπ. ἡμ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐπ' [ἐν?] Ἀρ(σινόης).

14. A. D. 618. τοῦ εὐσ. ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐπ' [ἐν?] Ἀρ(σινόης).

15. A. D. 618. τοῦ εὐσ. καὶ φιλανθρώπου ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐπ' [ἐν?] Ἀρ(σινόης).

16. A. D. 618. τοῦ εὐσ. ἡμ. δεσπ. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐν Ἀρ(σινόῃ).

19. A. D. 630. τῶν θει. [δεσπ. ἡμ.] Heraclius and Constantine (without epithet). Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place supplied.

20. A. D. 633. τοῦ εὐσ. καὶ φιλανθρ. ἡμ. δεσπ. Heraclius without Constantine. Μεγ. εὐεργ. omitted. No mention of the consulship. Place ἐν Ἀρ(σινόῃ).

22. A. D. 639—40. τῶν θει. [. . . . Heraclius and Constantine] τοῦ θεοστ. [αὐτ. υἱοῦ rest lost. Probably the consulship was not mentioned.

24. Uncertain date. Very imperfect. Wilcken supplies the words τῶν θει. καὶ εὐσ. ἡμ. δεσπ. Then Heraclius κτλ. with the year, [μετὰ τὴν ὑπατ. year], Constantine τοῦ θεοστ. [αὐτ. υἱοῦ year]. Μεγ. εὐεργ. omitted. It is uncertain whether the place was mentioned.

It is not possible here to establish any general difference as between the Thebaid and Arcadia, but there are some interesting variations in the usage of different places. The word θεοστεφής occurs only at Syene, Apollonopolis, and Hermopolis in the earlier part of the reign, being found in one at least out of two documents from the first, in the only document where the clause is extant from the second, and

in the only two where it is complete from the third.[1]) Apart from these places it occurs only at Arsinoe, where it is not met with till late, and then is applied only to Constantine. As documents from Arsinoe are more numerous than from any other place, some weight may be assigned to this fact.

Again, the epithet *γαληνοτάτου* occurs regularly in the documents from the Thebaid[2]), but not in a single one of those from Arcadia, *εὐσεβεστάτου* being found most usually, though not invariably, in the latter.

Some interesting variations are seen in the matter of the words *μεγίστου εὐεργέτου.* They occur rarely in the earlier part of the reign. Thus neither of the Syene documents (A. D. 611, 613) has them, and they are not found in the documents from Apollonopolis (A. D. 616) or from This (A. D. 613, 616). At Hermopolis they were not used in A. D. 614 but occur in A. D. 633 and at an uncertain date (no. 23). They are found in the one document from Heracleopolis (A. D. 630), but never at Arsinoe, even in the latest documents. At Oxyrhynchus, on the contrary, they were used from the very beginning of the reign, and occur in all the documents from that place (A. D. 610—11, 612, 613). There is moreover a variation in their position. At Oxyrhynchus they immediately follow *δεσπότου*, *καί* being omitted in all the three documents. At Heracleopolis (A. D. 630) the position is the same but *καί* is inserted. Finally, at Hermopolis they follow the word *Αὐτοκρατόρων* (or -*ος*) in both the documents where they occur, being preceded by *καί*.

The consulship is rarely referred to in documents of Heraclius's reign. It does not occur in the documents from Syene (A. D. 611, 613), This (A. D. 613, 616), Hermopolis (A. D. 614, 618—9 or 633—4, 633, uncertain), Oxyrhynchus (A. D. 610—11, 612, 613), or Heracleopolis (A. D. 630). At Arsinoe none of the documents whose date can be determined mentions it; the only one where it does seem to occur is 24, where the whole clause referring to the consulship is a restoration, though no doubt a likely one.[3]) At Apollonopolis, on the con-

1) In Amh. 151 (23) it is possible from the above evidence that *θεοστεφοῦς* rather than *εὐσεβεστάτου* should be read in the lacuna. If not, *γαληνοτάτου* seems more likely than *εὐσεβεστάτου*.

2) The only possible exception among the documents where the dating clause is sufficiently well preserved to serve as evidence is 23, where Grenfell and Hunt supply *εὐσεβεστάτου*; but as remarked in the preceding note *θεοστεφοῦς* or *γαληνοτάτου* seems a more probable reading.

3) Compare too what is said below as to this papyrus.

trary, the consulship is referred to certainly in A. D. 616, and probably in 618(?); and as has been seen it occurs in the new London papyrus Inv. 2019.

Finally as to the insertion of the name of the place where the contract was drawn up. The place is not mentioned at Syene, at This, or at Oxyrhynchus. In one document from Apollonopolis (A. D. 616) it is not mentioned, but in the other (A. D. 618?), where little of the dating clause remains, it seems likely that it was inserted, since a short line probably followed the line giving the post-consulate, and moreover it is certainly inserted in the repetition of the date at the end of the document. It occurs in the one document from Heracleopolis and probably in all those from Arsinoe, with the possible exception of 24, which, since neither of the parties comes from Arsinoe, may perhaps have been written in the *χώρα*.

It may be added that the earliest date at which Constantine certainly appears associated with his father in the dating clause is A. D. 630, though it is possible that an earlier instance is to be found in no. 13 (A. D. 618?). His inclusion after 630 was not invariable, since his name is wanting in no. 20 (A. D. 633, Arsinoe).

It is of course obvious that while the documents of the reign of Heraclius are so few in number it would be absurd to lay very much stress on the above data; but with reserve they may be used as affording subsidiary evidence regarding the provenance or date of documents where these are uncertain.

I now return to P. Lond. 2019. The extent of the lacuna is fixed by l. 3, where the necessary supplement amounts to 40 letters.[1]) For this reason I have added *ζωοποιοῦ* to the invocation (*cf.* no. 21) in the first line (40 letters without the cross), as without it the line would be too short. The supplement in the next line amounts to 39 letters, and is almost certain. In l. 4 the suggested supplement gives for the corresponding space 39 letters. The words *καὶ μεγίστων εὐεργετῶν*, as stated above, do not occur in the earlier document from Apollonopolis, but since we have seen that at Hermopolis, where in the early part of the reign they were not used, they came into use later, it seems likely enough that they would occur at Apollonopolis also. That the year was the thirty-first is of course purely conjectural. The whole formula suggests, however, a late date, the insertion of the following names makes an earlier date than 639 impossible, and the evidence of

1) The supplied letters amount to only 39, but as the papyrus is torn irregularly, the *ν* of *των*, which is preserved, has to be counted to the lacuna to make it of the same length as in lines 1 and 2.

P. Lond. 113. 10 (639—40), where these names certainly did not occur, at least suggests a later date than that. *Τριακοστοῦ* would refer to the year 639—640, and would make a somewhat short line. As Heraclius died during his thirty-first regnal year, *τριακοστοῦ πρώτου* is the only other restoration possible and moreover suits the space excellently. If it is correct the date will fall in the period October, 640 — February, 641.

The persons mentioned in l. 5 are Heraclonas and David, the Emperor's sons by Martina. The former had been crowned Augustus on July 4, A. D. 638[1]); the latter, according to Bury[2]), who follows Nicephorus (*Opusc. hist.* ed. de Boor, p. 27), was created Caesar along with Marinus in 639—40; but Constantinus Porphyrogenitus[3]), who is followed by Pernice[4]), states that David was created Caesar at the same time as Heraclonas became Augustus, and he does not mention Marinus. It is unfortunately not clear whether Marinus was mentioned in the present case along with David and Heraclonas. It seems possible, however, that it is to him that the words *θεο]φυλάκτου νοβελλησίμου* refer; and if so, he cannot have been placed on an equality with his brothers.

It is curious, if the consulship referred to is that of A. D. 611, that Constantine is associated in it with his father, and it is possible that the reference is rather to an unrecorded second consulship along with Constantine.

London. **H. I. Bell.**

1) A. Pernice, *L'Imperatore Eraclio*, 1905, p. 294; Bury, *Later Roman Empire* II 282, note. For the date see Constantinus Porphyr. *De Caerimoniis* II 27.

2) *Op. cit.* p. 286, note. 3) *Loc. cit.*

4) *Op. cit.* p. 294.

The Gattilusj of Lesbos (1355—1462).

'Me clara Caesar donat Lesbo ac Mytilene,
Caesar, qui Graio praesidet imperio'.
Corsi *apud* Folieta

The Genoese occupation of Chios, Lesbos, and Phokaia by the families of Zaccaria and Cattaneo was not forgotten in the counting-houses of the Ligurian Republic. In 1346, two years after the capture of Smyrna, Chios once more passed under Genoese control, the two Foglie followed suite, and in 1355 the strife between John Cantacuzene and John V Palaiologos for the throne of Byzantium enabled a daring Genoese, Francesco Gattilusio, to found a dynasty in Lesbos, which gradually extended its branches to the islands of the Thracian sea and to the city of Ainos on the opposite mainland, and which lasted in the original seat for more than a century.

Disappointed in a previous attempt to recover his rights, the young Emperor John V was at this time living in retirement on the island of Tenedos, then a portion of the Greek Empire and from its position at the mouth of the Dardanelles both an excellent post of observation and a good base for a descent upon Constantinople. During his sojourn there, a couple of Genoese galleys arrived, commanded by Francesco Gattilusio, a wealthy freebooter, who had sailed from his native city to carve out for himself, amidst the confusion of the Orient, a petty principality in the Thracian Chersonese, as others of his compatriots had twice done in Chios, as the Venetian nobles had done in the Archipelago 150 years earlier. The Emperor found in this chance visitor an instrument to effect his own restoration; the two men came to terms, and John V promised, that if Gattilusio would help him to recover his throne, he would bestow upon him the hand of his sister Maria — an honour similar to that conferred by Michael VIII upon Benedetto Zaccaria.

The family of Gattilusio, which thus entered the charmed circle of Byzantine royalty, had already for two centuries occupied a prominent position at Genoa. One of the name is mentioned as a member of the Great Council in 1157; a second is found holding civic office in 1212 and 1214; and two others were signatories of the treaty of Nymphaion.

Luchetto, grandfather of the first lord of Lesbos, was both a troubadour and a man of affairs, who went as envoy to Pope Boniface VIII to negotiate peace between his native city and Venice, served as *podestà* of Bologna, Milan, Savona, and Cremona; and founded in 1295 the family church of S. Giacomo at Sestri Ponente in memory of his father — a foundation which remained in the possession of the Gattilusj till 1483, and of which the Lesbian branch continued to be patron. Towards the end of the thirteenth century, the family seems to have turned its attention to the Levant trade, for a Gattilusio was among the Genoese who had sustained damage from the subjects of the Greek Emperor at that period, and by 1341 another member of the clan was a resident at Pera. In that year Oberto Gattilusio was one of the Genoese ambassadors, who concluded the treaty between the Republic and the Regent Anne of Savoy at Constantinople, and ten years later the same personage was sent on an important mission to all the Genoese commercial settlements in the East. The future ruler of Lesbos was this man's nephew.[1])

The Genoese of Galata had good reasons to be dissatisfied with the commercial and naval policy of Cantacuzene, and it was no less their interest than that of their ambitious fellow-countryman to see John V. replaced on the throne of his ancestors. They accordingly entered into negotiations with him at Tenedos, and thus Gattilusio could rely upon the cooperation of his compatriots at the capital. On a dark and windy night in the late autum of 1354 he arrived with the young Emperor off the 'postern of the Pathfinding Virgin', where his Ligurian mother-wit at once suggested a device for obtaining admittance. He had on board a number of oil-jars, which he had brought full from Italy — for he combined business with politics — but which were by this time empty. These he ordered the sailors to hurl against the walls one at a time, until the noise awoke the sleeping sentinels. To the summons of the latter voices shouted from the galleys, that they were merchantmen with a cargo of oil, that one of their ships had been wrecked, and that they were willing to share the remains of the cargo with anyone who would help them in their present distress. At this appeal to their love of gain the guards opened the gate, whereupon some 500 of the conspirators entered, slew the sentries on the adjoining tower, and were speedily reinforced by the rest of the ships' crews and

1) *Atti della Società Ligure di Storia patria,* I 296; II, 1, 396; XI 343; XVII 241—51; XXVIII 522, 543, 545—50, 805—6; XXXIV 157, 253, 268, 322, 326, 345; *Les Registres de Boniface VIII.,* I 222—3; *Giornale Ligustico di Archeologia, Storia e Belle Arti,* I 218; IX 3—13.

marines. Francesco, who was throughout the soul of the undertaking, mounted a tower in which he placed the young Emperor with a strong guard of Italians and Greeks, and then ran along the wall with a body of soldiers, shouting aloud: 'long live the Emperor John Palaiologos!' When dawn broke and the populace realised that their young sovereign was within the walls, their demonstrations convinced Cantacuzene that resistance would be sanguinary, even if successful. He therefore relinquished the diadem which he could not retain, and retired into a monastery, while John V, accompanied by Francesco and the rest of the Italians, marched in triumph into the palace. The restored Emperor was as good as his word; he bestowed the hand of his sister upon his benefactor, and gave to Francesco as her dowry the island of Lesbos. On July 17, 1355, Francesco I began his reign.[1])

Connected by marriage with the Greek Imperial house, the Genoese lord of Lesbos seems to have met with no resistance from his Greek subjects, who would naturally regard him not so much in the light of an alien conqueror as in that of a lawful ruler by the grace of the Emperor. He soon learnt to speak their language[2]), and continued to assist his Greek brother-in-law with advice and personal service. At the moment of his accession, the Greek Empire was menaced by the Turks, who had lately crossed over into Europe, and occupied Gallipoli, and by Matthew Cantacuzene, the eldest son of the deposed Emperor. In the very next year the capture of the Sultan Orkhan's son, Halil, by Greek pirates from Foglia Vecchia, at that time a Byzantine fief, enabled John V to divide these two enemies by promising to obtain the release of the Sultan's son. The promise proved, indeed, to be hard of fulfilment, for John Kalothetos, the Greek governor of Foglia Vecchia, resisted the joint attacks of the Emperor and a Turkish chief, whom John V had summoned to aid him, until he received a large ransom and a high-sounding title. It was during these operations, in the spring of 1357, that the Emperor, on the advice of Francesco Gattilusio, treacherously invited his Turkish ally to visit him on an islet off Foglia and then arrested him.[3]) Such reliance, indeed, did

1) Doukas, 40—3, 46; Nikephoros Gregoras, III 554; Chalkokondyles, 520; Kritoboulos: lib. II c. 13; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI 39; M. Villani, *Istorie,* and G. Stellae, *Annales Genuenses, apud* Muratori, *R. I. S.,* XIV 447; XVII 1094; Pii II., *Commentarii*, 245; Ag. Giustiniano, *Annali della Repubblica di Genova* (ed. 1854) II 95; P. Bizari, *Senatus populique Genuensis . . . historiae*, 134; U. Folietæ, *Historiae Genuensium libri XII* (ed. 1585), 141—2; *Clarorum Ligurum Elogia* (ed. 1573), 97—8.

2) Servion, *Gestez et chroniques de la Mayson de Savoye*, II 138—9.

3) M. Villani, *Istorie, apud* Muratori, *R. I. S.,* XIV 447.

John place in his brother-in-law, whose interests coincided with his own, that, when Matthew Cantacuzene was captured by the Serbs and handed over to the Emperor, the latter sent the children of his rival to Lesbos, and even meditated sending thither Matthew himself, because he knew that they would be in safe keeping.[1]) In 1366, when the Bulgarian Tsar, John Šišman, had treacherously arrested John V, and the Greeks of Byzantium, hard pressed by the Turks, sought the help of the chivalrous *Conte verde*, Amedeo VI of Savoy, Francesco Gattilusio was present with one of his nephews at the siege and capture of Gallipoli from the Ottomans and assisted at the taking of Mesembria from the Bulgarians.[2]) But fear of Murad I made him refuse to see or speak to his wife's nephew, Manuel, when the latter, after plotting against the Sultan, sought refuge in Lesbos.[3])

Meanwhile, as a Genoese, he naturally had difficulties with the Venetians. Thus, we find him capturing[4]) in the Aegean a Venetian colonist from Negroponte, and quite early in his reign he imitated the bad example of his predecessor, Domenico Cattaneo, and coined gold pieces in exact counterfeit of the Venetian ducat, although of different weight. This was so serious an offence, that the Venetian Government made a formal complaint at Genoa, and in 1357 the Doge of his native city wrote to Francesco[5]) bidding him discontinue this dishonest practice, which augured badly for the future of his administration, and would entail severe penalties upon him, if he insisted in its continuance. Francesco felt himself strong enough to go on his way, heedless of the ducal thunders alike of Genoa and of Venice, and coins of himself and of at least four out of his five successors have been preserved. The great war, which broke out between the two Republics in 1377 on account of the cession of Tenedos by the usurper Andronikos to Genoa and its seizure by Venice, must have placed Francesco in a difficult position. He was, it is true, a Genoese but he was also brother-in-law of John V, whom Andronikos had deposed and who had promised the disputed island, which he and Francesco knew so well, to Venice. Accordingly, when the treaty of Turin imposed upon Venice the surrender of Tenedos to Amedeo VI of Savoy, who was to raze the castle to the ground at the cost of Genoa, yet the islanders none the less swore that they would retain their independence, Muazzo,

1) N. Gregoras, III 503—4, 565.

2) Servion, *op. cit.*, II 138—9, 143.

3) Phrantzes, 48.

4) Misti, XXVIII, f. 73. (Doc. of Sept. 20, 1358.)

5) Predelli, *I Libri Commemoriali della Repubblica di Venezia,* II 266; *Giornale Ligustico*, I 84—5.

the Venetian governor, excused his action in refusing to give up the island by pleading Francesco's intrigues. An agent of the Lesbian lord, he wrote, one Raffaele of Quarto, had stirred up the inhabitants, some 4000 in number, to resist the cession, by spreading a rumour that, if Tenedos fell into Genoese hands, the Venetian colonists would all be forced to turn Jews or emigrate.[1]) When, however, Venice found herself reluctantly compelled to force her recalcitrant officer to carry out the provisions of the treaty, Francesco helped to victual the Venetian fleet, and Tenedos was reduced to be the desert that it long remained.

While such were his relations with the Byzantine Empire and the rival Republics of the West, the Papacy regarded Francesco as one of the factors in the Union of the Churches and thereby as a champion of Christendom against the Turks. When Innocent VI in 1356, despatched St. Peter Thomas and another bishop to compass the Union of the Old and the New Rome, he recommended his two envoys to the lord of Lesbos. Thirteen years later, Francesco accompanied his brother-in-law, the Emperor John V, to Rome, and signed as one of the witnesses of that formal confession of the Catholic faith, which the sorely-pressed sovereign made on October 18, 1369 in the palace of the Holy Ghost before Urban V.[2]) He was one of the potentates summoned by Gregory XI in 1372 to attend the Congress[3]) of Thebes on October 1, 1373 to consider the Turkish peril — a peril which at that time specially menaced his island — and in the following year the Pope recommended Smyrna to his care, and sent two theologians to convince him, a strenuous fighter against the Turks, and defender of Christendom beyond the seas, that the Union of the Churches would be a better defence against them than armed force.[4]) The Popes might well have thought that no one could be a better instrument of their favourite plan than this Catholic brother-in-law of the Greek Emperor. But the astute Genoese was too wise to compel his Greek subjects to accept his creed. Throughout his reign, besides a Roman Catholic Archbishop, there was a Greek Metropolitan of Mytilene, and

1) Predelli, *op. cit.*, III 156 (Documents of Jan. 11, 14, 1382).

2) Raynaldi, *Annales ecclesiastici* (ed. 1752), VII 19, 172: Innocentii VI, Epistolae secretae, IV, f. 164. (Reg. Vat. 238.)

3) Raynaldi, *op. cit.*, 224. The invitation to Francesco, otherwise practically identical with that to John V, contains the important variant, that the Turkish race 'tam potenter tamque fortiter *terram tuam . . . obsidet.*' Gregorii XI, Secret. Anno II, ff. 85—6. (Reg. Vat. 268.) Jauna, *Histoire générale des roiaumes de Chypre . . . etc.* II 882.

4) Raynaldi, *op. cit.*, VII 249; Wadding, *Annales Ordinis Minorum*, VIII 289; Gregorii XI, Secret. Anno IV, f. 63. (Reg. Vat. 270.)

under his successor the Metropolitan throne of Methymna was also occupied.[1]) The Armenian colony, settled in Lesbos, preferred, however, to seek shelter in Kos under the Knights of St. John rather than remain as his subjects, without proper protection from a hostile raid.[2])

The success of their kinsman encouraged other members of the Gattilusio clan to seek a comfortable *seigneurie* in the Levant. The barony of Ainos, at the mouth of the Maritza, had been assigned in the partition of the Byzantine Empire to the Crusaders, and, although reconquered by the Greeks, the exiled Latin Emperor Baldwin II had been pleased to consider it as still his to bestow, together with the titular kingdom of Salonika, upon Hugues, Duke of Burgundy, in 1266. Besieged by Bulgarians and Tartars in 1265, and invaded by the Catalans in 1308, it had been governed in the middle of the fourteenth century by Nikephoros II. Angelos, the dethroned Despot of Epeiros, the son-in-law and nominee of John Cantacuzene. When, however, Cantacuzene fell, the Despot thought it more prudent to surrender the city to John V, who thus, in 1356, became its master. We do not know the precise time or manner of its transference to the Gattilusio family. A later Byzantine historian[3]), however, states that the inhabitants, dissatisfied with the Imperial Governor, called in a member of the reigning family of Lesbos, who was able to maintain his position owing to the domestic quarrels in the Imperial family, and by payment of an annual tribute to the Sultan, when the Turks became masters of Thrace and Macedonia. Whether the ancient barony became a Genoese possession by the will of the natives or by grant of the Emperor, one fact is certain, that in June 1384 it was in the possession of Francesco's brother, Nicolò.[4]) Some six weeks later, a great upheaval of nature, prophesied, it was afterwards said, by a Lesbian monk, made the new lord of Ainos regent of his brother's island also.

The violent end of the first Gattilusio who reigned in Lesbos was long remembered in the island. On August 6, 1384 a terrible earthquake buried him beneath the ruins of the castle which he had built, as an inscription proudly informs us[5]), some eleven years before. After a long and painful search, his mutilated body was found and laid to rest in a coffin, which he had already prepared, in the church of St.

1) Miklosich und Müller, *Acta et diplomata Græca Medii Ævi,* I 433, 513, 531; II 129—30, 159, 212, 250, 252—3, 255—6, 264—6.

2) Libri Bullarum, IV (1365—6), f. 270 v.

3) Chalkokondyles, 520—1; Kritoboulos, lib. II c. 13.

4) *Giornale Ligustico*, I 86—7.

5) Hasluck in *B. S. A.*, XV 262; Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, 5; Newton, *Travels and Discoveries in the Levant*, I 115.

John Baptist, which he had founded. By his side were laid the mangled bodies of two of his sons, Andronico and Domenico, who, with his wife, had also perished in the disaster. A third son, named Jacopo, escaped, however, by a miracle. At the time of the shock, he was sleeping by the side of his brothers in a tower of the castle; next day, however, he was discovered by a good woman in a vineyard near the Windmills at the foot of the fortress. The woman hastened to tell the good news to the chief men of the town, who came and fetched the young survivor. The boy took the oath on the Gospels as lord of Lesbos before the people and the nobles, and, as he was still a minor, his uncle, Nicolò Gattilusio, lord of Ainos, who hastened over to Lesbos on the news of the catastrophe, shared authority with him. In order to perpetuate the name of the popular founder of the dynasty, Jacopo on his accession took the name of Francesco II.[1])

The joint government of uncle and nephew lasted for three years, when a dispute arose between them, and Nicolò returned to the direction of his Thracian barony. In November, 1388, Francesco II joined the league of the Knights of Rhodes, Jacques I of Cyprus, the Genoese Chartered Company of Chios, and the Commune of Pera against the designs of the Sultan Murad I. His popularity with his Perote compatriots was such, that, on the occasion of a visit to Constantinople in 1392, they gave him a banquet; but four years later they complained that he had not performed his treaty obligations, made in 1388, against the Turks. In the summer of 1396, Pera was besieged by the forces of Bajazet I, and although Francesco was actually in the port of Constantinople at the time, and his galley was stationed in the Golden Horn near 'the Huntsman's Gate' in the modern district of Aivan Serai the Commune thought it necessary to draw up a formal protest against his inaction and execute it on the stern of his ship. He replied by offering to aid his fellow-Genoese, if they would make a sortie, and his galley subsequently assisted the Venetians in relieving the capital.[2]) After the disastrous defeat of the Christians at the battle of Nikopolis later in the same year, both he and Nicolò of Ainos rendered signal services to the Sultan's noble French prisoners, and Lesbos emerged into prominence throughout the French-speaking world. Thither came the Duke of Burgundy's chamberlain, Guillaume de l'Aigle, on his preiminary mission to mollify the heart of Bajazet, with whom Francesco

1) *Νέος Ἑλληνομνήμων* VI 39—40, VII, 144, 344; *Narrative of the Embassy of Ruy Gonzalez de Clavijo to the Court of Timour, at Samarkand, A. D.* 1403—6 (tr. Markham), 23; Bondelmonti, *Liber Insularum Archipelagi* (ed. de Sinner), 115.

2) *Atti,* XIII 169. 953—67.

had such influence that he was able to obtain leave for his sick cousin, Enguerrand VII de Coucy, to remain behind at Brusa, when the rest of the captives were dragged farther up country by the Sultan.[1] The humane feelings of the lord of Lesbos were doubtless further moved by the fact that de Coucy was, through his mother, an Austrian princess, connected with the reigning family of Constantinople, from which he was himself descended, and by the recent establishment of a French protectorate over Genoa.

Accordingly, he offered bail for his suffering relative, and when Marshal Boucicaut, another of the prisoners, was set free to raise the amount necessary for their ransom, Francesco and other rich merchants of Lesbos advanced him the preliminary sum of 30,000 francs. Nicolò of Ainos willingly lent 2,000 ducats more, and sent the prisoners a present of fish, bread, and sugar, while his wife added a goodly supply of linen, for which they expressed their deep gratitude.[2] Of the total ransom, fixed at 200,000 ducats, Francesco and Nicolò, anxious to please the King of France and the Duke of Burgundy, respectively made themselves liable for 110,000 and 40,000, which the prisoners promised to repay as soon as possible. Half of these two sums was actually paid, and the lord of Ainos further furnished on account of the Comte de Nevers 10,000 ducats to a son of Bajazet and another Turk, who had guarded that nobleman on the day of his capture. Some years later the two Gattilusj of Lesbos and Ainos sent in a claim for what they had advanced and for sundry expenses amounting in all to 108,500 ducats. Another member of the family lent 5,075 ducats, and during his stay in Lesbos the Comte de Nevers negotiated another loan from his host for 2,500 more.[3] These sums show the wealth and credit of these merchant princes.

---

1) Bauyn, *Mémoires du voiage fait en Hongrie*, f. 351—2; Froissart, *Chroniques* (ed. K. de Lettenhove), XV 345, 347. The relationship was as follows: —

Amedeo V. of Savoy
- Catharine = Leopold I of Austria.
  - Catharine of Austria = Enguerrand VI de Coucy.
    - Enguerrand VII de Coucy.
- Anne = Andronikos III
  - MariaPalaiologina = Francesco I Gattilusio
    - Francesco II Gattilusio.

2) *Le Livre des faicts du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaut* (ed. Paris, 1825), Pt. I., ch. 28; Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIVe siècle,* II 33 (Doc. of April 15, 1397).

3) *Ibid.,* II 34—5, 48, 91—3; Froissart, *Chroniques*, XVI 38, 40, 261 (Doc. of June 24, 1397); Doukas, 52—3.

When the ransom had been settled, the three French and Burgundian envoys who had been treating with Bajazet, embarked for Lesbos, escorted by Francesco and Nicolò and accompanied by one of the ransomed prisoners, who took with him to Burgundy a natural son of Francesco, destined to become the grandfather of Giuliano Gattilusio, the terrible corsair of the next century.[1] The rest of the prisoners followed early in July, and remained for six weeks the guests of Francesco and his lady, a noble dame of gentle breeding and European accomplishments, acquired at the court of Marie de Bourbon, titular Empress of Constantinople and Princess of Achaia, in whose society she had been educated. Feeling herself highly honoured at the presence of the Comte de Nevers and his companions in the castle of Lesbos, she clothed them with fine linen and cloth of Damascus, according to the fashion of the Levant, not forgetting to replenish the wardrobe of their retainers, while her husband and his uncle rendered them every honour and assisted them in their necessity. The visit terminated in the middle of August, when two galleys, equipped by the Knights of Rhodes, transported them to that island, their next stage on the homeward voyage. Their generous host stood on the shore till the Rhodian galleys had sunk beneath the horizon.[2] A few hours earlier he had obtained the signature of a treaty which might confer a solid advantage upon his own family and give an illusory hope of future glory to his departing guests. His daughter Eugenia had just married John Palaiologos, Despot of Selymbria, the Emperor Manuel II's nephew and rival. Through the agency of Francesco this potentate ceded his claims to the Empire to King Charles VI of France in return for a French castle and a perpetual annuity of 25,000 gold ducats.[3] Thus in Lesbos, on the morrow of Nikopolis, the French could dream of reestablishing the long extinct Latin Empire of Romania!

Francesco had not seen the last of the French prisoners. In the summer of 1399, Boucicaut, sent by Charles VI to assist Manuel II in defending Constantinople from the Turks, arrived at Lesbos, which he had last visited two years before. Francesco received him with outward signs of joy, but told him that he had already informed the Turks of this new expedition, as he was bound to do by the treaties which he had with them. The position of the Lesbian lord was, indeed, of no small difficulty. It was his interest to stand well with Bajazet,

1) Bauyn, *Mémoires du voiage,* f. 35; Froissart, *Chroniques,* XVI, 41—2.

2) *Le Livre des faicts,* Pt. I, ch. 28; Froissart, *Chroniques,* XVI 46, 48—50. Le Roulx, *op. cit.* II 43—5 (Doc. of Aug. 10, 1397).

3) Archives de la Côte d'Or, B. 11, 936.

while his son-in-law, John Palaiologos, who spent much of his time in the island, had received, as the son of Manuel's elder brother, Turkish assistance in his blockade of the Imperial city. The diplomatic Levantine did not, however, wish to offend his powerful guest; he therefore, offered to accompany him, and ordered a galley to be made ready to join the expedition. But the information, which he had supplied to Bajazet had put the Turks upon their guard. A raid in Asia Minor was Boucicaut's sole military success; but he achieved, probably thanks to the influence of Francesco, the reconciliation of Manuel with his nephew, whom the French Marshal fetched from Selymbria to Constantinople. Manuel then departed with Boucicaut to seek aid at the courts of Europe, while John acted as his viceroy on the Bosporos and received, in the presence of the Marshal, the promise of Salonika as his future residence.[1]) Thus, during the absence of Manuel, Francesco's daughter Eugenia sat upon the Byzantine throne as the consort of the Emperor's representative, while her sister Helene married Stephen Lazarević, Despot of Servia, who had made her acquaintance during a visit to Lesbos on his return from the stricken field of Angora.[2]) Francesco was at that time holding Foglia Vecchia on a lease from the *maona* of Chios, and his tact and presents saved the place in that crisis from the covetous hands of the victorious Timour and his grandson.[3])

When Manuel returned to Constantinople in 1403, he refused to carry out his promised gift of Salonika. Before the battle of Angora had decided the fate of Bajazet, and the issue between the Turks and the Mongols was still uncertain, John Palaiologos had agreed — it was said — to surrender Constantinople and become a tributary of the Sultan, in the event of a Turkish victory. This was Manuel's excuse for refusing to allow his nephew to reside at Salonika and for banishing him to Lemnos. John thereupon appealed to his father-in-law for assistance, and Francesco, early in 1403, sailed with 5 vessels to attack Salonika. Hearing that Boucicaut, then French governor of Genoa, whose interest in Lesbos had just been evinced by the despatch of an embassy thither, was once more in the Levant on a punitive expedition against King Janus of Cyprus, who had besieged the Genoese colony of Famagosta, Francesco despatched a vessel to meet the Marshal, reminding him that he had been a witness of the Emperor's

1) *Le Livre des faicts*, Pt. I, ch. 31; *Narrative*, 24.

2) *Revue de l'Orient latin*, IV 93; Constantine the Philosopher, *Life of Stephen Lazarević* in *Glasnik*, XLII 279; *Archiv für slavische Philologie*, XVIII 429.

3) Doukas, 75—6.

promise and begging him to aid in taking Salonika.[1]) Boucicaut did not accede to this request; on the contrary, two vessels from Lesbos and two from Ainos went to assist him in his operations against the King of Cyprus, and remained with him till shortly before he reached the Venetian colony of Modon on his homeward voyage. Manuel ended by bestowing Salonika upon John Palaiologos, but the attacks made by Boucicaut upon Venetian trade in the Levant and the consequent hostilities cost Nicolò Gattilusio, owing to his Genoese origin, the loss of 3000 ducats in gold, seized by the Venetians at Modon.[2])

In October of this eventful year of Boucicaut's cruise, there arrived at Lesbos a mission, sent by Enrique III of Castile to Timour, the victor of Angora, whose court was then at Samarkand. The narrative of the Castilian Ambassador, Ruy Gonzalez de Clavijo, gives us an interesting account of the island under the second Gattilusio. He found the town 'built on a high hill near the sea', and 'surrounded by a wall with many towers', outside of which was 'a large suburb'. Besides the capital, Lesbos contained 'several villages and castles', while the neighbourhood of the city was well-cultivated and abounded in gardens and vineyards. At one time — probably before the earthquake — 'very large houses and churches' had stood near the town, and at one end of the city were 'the ruins of great palaces, and in the middle of the ruins about 40 blocks of white marble'. The local tradition was, that 'on the top of these blocks there was once a platform, where those of the city met in council'. During the five days of their stay the envoys made the acquaintance of John Palaiologos, who was then residing in his wife's old home, and heard the tragic story of the late lord's death, of his successor's marvellous preservation and of the recent expedition against Salonika.[3]) Thus, in the reign of Francesco II, Lesbos was frequently visited by important personages from the West, and was their last stopping-place in Latin lands on their way to Constantinople or to Asia. Descended from the famous houses of Byzantium and Savoy, and connected with that of Austria, the lord of Mytilene and lessee of Foglia Vecchia was regarded by Western visitors as 'a great baron'; Eastern potentates sought the hands of his daughters in marriage, and when one of them married the heir of the powerful Giovanni de' Grimaldi[4]), governor of Nice and usurper of Monaco, the

1) *Narrative,* 23—4; *Mélanges historiques. Choix de documents,* III 174.

2) *Le Livre des faicts,* Pt. II, chs. 14, 31; Le Roulx, *op. cit.*, I 484n'; II 189.

3) *Narrative*, 22—3.

4) Gioffredo, *Storia delle Alpi Marittime,* in *Monumenta Historiæ Patriæ,* IV 1001—2, 1077.

dowry of 5000 gold ducats which she brought from Lesbos was considered a large sum on the Riviera. Although born in the Levant, he still kept up the family connexion with his paternal city. Both he and his uncle had financial transactions with Genoa[1]), and Francesco was patron of the family church of S. Giacomo at Sestri Ponente[2]). At the same time, while Latin Archbishops held the see of Mytilene, his relations with the dignitaries of the Orthodox church were excellent. The Oecumenical Patriarch addressed him as 'well-beloved nephew of the Emperor', and his uncle Nicolò as the 'Emperor's kinsman by marriage[3]), the most noble, glorious, and prudent *archon* of Ainos', whose consent was sought for the appointment of a Metropolitan to that long vacant see.[4]) With Venice the Gattilusj, as befitted Genoese, at times had difficulties. In 1398 corsairs, sallying forth from their dominions, did much damage to the Cretans who sailed under the Venetian flag; but the Republic none the less allowed the wax of Lesbos to be exported at certain seasons for sale in her dominions.[5])

After an eventful reign of 20 years, Francesco II died, if we may believe an anonymous Greek chronologist[6]), on October 26, 1404. His end was strangely similar to that of his father. On a journey through the island, while passing the night in one of the lofty towers then common in the Archipelago, he was stung by a scorpion. Alarmed at his cries, his attendants and nobles climbed up into his room in such numbers that the floor collapsed and he was killed on the spot leaving three sons, Jacopo, Palamede and Dorino, of whom the eldest Jacopo became his successor.[7]) The heir was, however, still a minor, and accordingly once again Nicolò came and acted as regent. His friendly policy as regent and his support of her subjects in the Levant on more than one occasion called forth the warm praise of Venice; but his fortification of Tenedos provoked an indignant protest.[8]) Moreover the

1) *Giornale Ligustico*, I 89—90, 217. 2) *Ibid.*, I 219.

3) *Bibliotheca Carmelitana*, II 943; Fontana, *Sacrum Theatrum Dominicanum*, 238; Sp. P. Lampros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, II 305. 4) Miklosich und Müller, *Acta*, II 140, 234, 338.

5) Noiret, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485,* pp. 107, 127.

6) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI 40; VII 341. From *Giornale Ligustico*, I 219 it has been assumed that he was still alive on May 25, 1409; but the Greek is confirmed by Noiret, *Documents*, 161, where Nicolò is described as regent on April 4, 1405, and by Libri Bullarum, XXIV (1409—16) f. 194[v], where Jacopo is adressed as 'lord of Mytilene' on April 12, 1409.

7) Bondelmonti, *Liber Insularum*, 115.

8) Noiret, *Documents,* p. 161; Sathas, *Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας*, II 127; *Revue de l'Orient latin*, IV 279—80, 282.

Greeks of Lesbos can scarcely have been edified by the appointment of rival Latin bishops — the result of the schism in the Western Church — which occurred during his regency.[1]) In the spring of 1409 he died[2]), and Jacopo, then of age, assumed the government of Lesbos, while Francesco's younger son, Palamede[3]), succeeded his uncle and guardian at Ainos. Nicolò's fame long lingered in the Levant. Kritoboulos[4]) half a century later ascribed to him the achievements of Francesco I, the founder of the dynasty, whose wisdom, and education, whose courage and physical gifts he extols, whom all Syria and Egypt feared and propitiated with annual blackmail, for his numerous navy ravaged their coasts and even the Libyan littoral.

Jacopo's policy was to favour Genoese interests where they conflicted with Venetian, but to cooperate with the two rival Republics when they showed signs of uniting against his dreaded neighbours, the Turks. Thus, he aided Centurione Zaccaria, the Genoese Prince of Achaia, in his campaign against the Tocchi of Cephalonia and Zantè, who were thereby compelled to invoke the protection of Venice; while the Venetians threatened to sequestrate all Lesbian merchandise in Crete, unless he gave satisfaction for the seizure of a Cretan merchantman.[5]) Venetian and Genoese subjects, however, suffered alike from the reprisals provoked by the attack of two Lesbian galleys upon the Saracens of Damietta; and Jacopo had a counter grievance in the illegal levy of toll upon his people by the Genoese of Chios.[6]) Towards the Turks he was, from his position, obliged to be deferential, except when he saw prospect of common action against them. If the Knights of Rhodes complained that he had sheltered the Turks, and so saved them from destruction at the hands of those zealous champions of Christendom[7]), he was ready, in 1415, to join the latter, the Genoese of Chios, and the Venetian Republic in an anti-Turkish league; while he did homage to Mohammed I and aided first that Sultan and then Murad II in the suppression of Djouneïd of Aïdin, when fortune smiled upon them.[8]) In 1426, the threatened declaration of war by Venice upon Genoa, then under Milanese domination, caused

1) Innocent. VII. Ann. I., Lib. Mist. ff. 53—4. Bened. XIII. Avin. t. XL ff. 157—9.

2) Probably between April 12 and May 25. *Giornale Ligustico*, I 217—9; Libri Bullarum, *l. c.*

3) Inscription at Ainos. *B. S. A.*, XV 251, 254: *Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Εταιρείας Δελτίον*, VIII 16.

4) Lib. IV c. 13.

5) Sathas, *Μνημεῖα*, I 43—4; III 24—5; Noiret, *Documents*, 230—1.

6) *Revue de l'Orient latin*, V 176, 188, 315.

7) Libri Bullarum, XXIV (1409—16).

8) Doukas 106, 108; Sathas, *Μνημεῖα*, III 118—20; *Revue*, IV 574; V 193.

him some embarrassment; but the Genoese Government bade him[1]) not to be afraid of Venetian threats. Not long after this, probably in 1428, Jacopo died.[2]) An anonymous Greek informs us that he had married Bonne, 'the fair daughter of the lord of Nice near Marseilles' but this statement would appear to be due to a confusion with the marriage of his sister with Pietro de' Grimaldi, for Bonne, the offspring of that union espoused Louis Cossa, lord of Berre, unless the Bonne mentioned was the daughter of Amedeo VIII of Savoy, in whose dominions Nice was then included.[3]) In 1421, however, Valentina D'Oria is described as 'lady of Mytilene'.[4]) At any rate, it seems probable that he left no issue, for his successor, Dorino I, is described in a Genoese document and by a traveller of this period as 'brother' of Palamede, lord of Ainos[5]), and therefore of Jacopo. Dorino, whose name was derived from the famous Genoese house of D'Oria, allied by marriage with many Gattilusj, had already had experience of ruling for several years over Foglia Vecchia as his appanage — a fact still commemorated by his coins and an inscription there[6]), which describes him as its 'lord' in 1423—4. This former possession of the Zaccaria is first mentioned as administered by the Gattilusj in 1402, and remained united with the Lesbian branch of the family till 1455.

Meanwhile, Ainos had prospered under the rule of Palamede. Six inscriptions, still extant there, proclaim the activity of the masons during the early years of his long reign — the erection of the churches of the Chrysopege and of St. Nicholas by two private citizens and the completion of three other public works.[7]) But Palamede not only embellished his domain; he also extended it. The neighbouring island of Samothrace, a Greek possession since the reconquest of Constantinople from the Latins, now owned his sway — for in 1433, when

1) *Giornale Ligustico*, I 219—20.

2) Between March 13, 1426 (probably after May 11, 1428) and October 14, 1428. *Giornale Ligustico*, I 219—20; II 86—7. Hopf's assumption that it was Jacopo who was killed in the fall of the tower must be wrong, because Bondelmonti, writing in 1422, speaks of that event as having occurred *meis diebus*. The allusion to the lord of Foglia Vecchia as a distinct person in the document of May 11, 1428 indicates that Jacopo was still alive.

3) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI 40, 492; VII 95; Gioffredo, *op. cit.*, 1077; Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison de France*, IV 501.

4) *Revue de l'Orient latin*, V 114.

5) *Giornale Ligustico*, V 347; Bertrandon de la Broquière. *Le Voyage d'Outremer* in *Recueil de Voyages et de Documents* (ed. Ch. Schefer), XII 173—4.

6) *B. S. A.*, XV 258.

7) *B. S. A.*, XV 254—6; *Χρ. Ἀρχ. Ἑτ. Δελτίον*, VIII 13, 16—7, 19—20, 29—30.

Bertrandon de la Broquière[1]) visited Ainos, he wrote that Samothrace also belonged to its lord. In that island, then known as Mandrachi and celebrated for its honey and its goats, Palamede erected on March 26, 1431 and extended in 1433, a new fortress for the protection of its numerous population, as two inscriptions in its walls, one in Greek, one in Latin[2]) still remind us. The Genoese lord, we are told, was interested in the past history of his dominions; he 'loved greatly to hear learned discussions', and to him a contemporary scholar, John Kanaboutzes, applied the saying of Plato about philosophers and kings. To his desire to know what Dionysios of Halikarnassos had written about Samothrace we owe the brief commentary on that author, compiled at his command by that writer, a native of Foglia[3]), whose family was connected with Ainos[4]) — one of several instances, where Italian rulers of Greece showed a consciousness of that country's great past. Like his brother Jacopo, Palamede was inclined to support the Genoese Prince of Achaia, and the Venetian Admiral was ordered to remonstrate with him, should occasion require.[5])

Although more than seventy years had by this time elapsed since Francesco I had left Genoa for the Levant, the connexion between the distant Republic and his descendants in the East was never closer than now. In 1428, and again in 1444, the Genoese Government, although it forbade the circulation of Lesbian ducats in Genoa and district, and repudiated responsibility for the harm done by the Gattilusj to the subjects of the Sultan of Egypt, specially consulted 'the lords of Mytilene, Ainos and Foglia Vecchia' whether they desired to be included or no in the treaties of peace, which it had just concluded with King Alfonso V of Aragon. 'The many services rendered to us and to the community of Genoa by you and your ancestors' — so runs one of these interesting despatches — 'make us realise that in all treaties involving peace or war we ought to consider your honour and advancement. For your welfare, your misfortunes, are equally ours.' Dorino I replied that he wished to be so included, and his agents accordingly ratified the peace at Genoa on his behalf in 1429. When, two years later, Genoa was drawn into the war between her Milanese

1) *l. c.*

2) Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres* 55—6; pl. II 7, 8; *Athenische Mitteilungen,* XXXIV 26—7; *Atti,* XI 341.

3) Tozzetti, *Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana* (ed. 1773), V 452.

4) *Joannis Canabutzae magistri ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnassensem commentarius,* 2, 14; *B. S. A.,* XV 256.

5) Sathas, *Μνημεῖα*, I 44.

masters and Venice, the Archbishop of Milan, who was at that time the governor of Genoa, notified Dorino of the outbreak of hostilities, following the precedent set in the case of his father and grandfather, warned that 'most distinguished of our citizens' to put his island in a state of defence and begged him to aid any Genoese colony that might require assistance.[1]) So much importance was attached at Milan to his support, that Francesco Sforza, the Duke, accredited Benedetto Folco of Forlì to the Lesbian court, in order to urge Dorino against Venice.[2]) At the same time, the Genoese Government, 'remembering that in all its past victories the galleys of the Gattilusj had borne their part', invited the lord of Lesbos to cooperate with Ceba, the Genoese commander who was to be despatched for the relief of Chios from the Venetians, and requested him to send a galley to that island. Dorino replied in a loyal strain, whereupon the Genoese Government thanked him for this display of fidelity, traditional in his family, and again urged him to equip his galley for the defence of Chios. Two other despatches, following in rapid succession, begged him to inform the Chians of the speedy arrival of the Genoese fleet and to see that his own galley was in Chian waters by the middle of May. Dorino was as good as his word, and gave orders that a Lesbian galley should join the expedition; but before the latter arrived, the Venetians had raised the siege. As a reward for his services, the commander of the Genoese fleet and the governors of Pera and Chios were instructed to provide for the safety of his little state, and the Home Government invited him to rely upon its unshakeable affection in time of need. Influential Genoese marriages stimulated this feeling. Dorino had married a D'Oria; Palamede's daughter Caterina now married another; while her sisters, Ginevra and Costanza respectively espoused Ludovico and Gian Galeazzo de Campo — fregoso, relatives of the then reigning Doge, and the former soon to be Doge himself. Thus Lesbian interests were well represented at Genoa. In return, Genoa frequently requested Dorino to see that justice was done to her subjects in his dominions, even to the detriment of his own family.[3])

Genoa found Dorino no less useful as a diplomatist than as an ally, for the lord of Lesbos and Foglia Vecchia had married his daughter Maria to Alexander, second son of Alexios IV, Emperor of Trebizond,

---

1) *Giornale Ligustico*, I 220—1; II 86—9; III 314—5; *Revue de l'Orient latin* V 371—2; VI 96.

2) *Documenti diplomatici tratti dagli Archivj Milanesi*, III 49n'.

3) *Giornale Ligustico*, II 90—3, 292—6, 313—4, 316; *Atti*, XXIII 265; *Revue de l'Orient latin*, VI 112.

in whose dominions the Genoese, owing to their Black Sea colonies, had important commercial interests, latterly greatly injured by the pro-Venetian policy of that sovereign. According to the Trapezuntine practice, Alexios had raised his eldest son John IV to the Imperial dignity in his own lifetime; but his unfilial heir conspired against him, was driven into exile, and replaced by his next brother Alexander. John IV was, however, as favourable to the Genoese as his father to the Venetians, and was restored with the assistance of a Genoese of Caffa. Alexios IV was murdered in 1429; but John IV was not allowed to reign undisturbed. His brother Alexander fled to Constantinople, where his sister was wife of the Emperor John VI, and contracted a marriage with Dorino's daughter, in order that he might secure his support, and through him, that of Genoa, against the Emperor of Trebizond. When the Spanish traveller, Pero Tafur, visited Lesbos at this time he found Alexander there engaged in levying a fleet for his restoration. This did not, however, suit Genoese policy, and accordingly the Doge of Genoa requested Dorino in 1438 to act as peacemaker between the two brothers and to invite his son-in-law to reside at Constantinople or in Lesbos on an annuity chargeable on the revenues of Trebizond.[1]) Another matrimonial alliance brought Dorino's family into renewed relations with the Palaiologoi. In 1440, an old link between the two families had been snapped by the death of Eugenia Gattilusio, widow of the Emperor John VI's cousin and namesake[2]) — an event which was doubtless the occasion when the castle of Kokkinos on the coast of Lemnos, which had been her widow's portion, passed into the hands of Dorino.[3]) On July 27 of the following year, however, the Emperor's brother, the Despot Constantine, afterwards the last Christian ruler of Byzantium, married Dorino's daughter Caterina, a marriage arranged by the historian Phrantzes. This union did not last long; after a brief honeymoon in Lesbos, Constantine left his bride in her father's care, and set out accompanied by a Lesbian galley, for the Morea, nor did he see her again till his return in the following July. At Lesbos he took her on board his ship; but, when he reached Lemnos on his way to Constantinople, he had to take refuge behind the walls of Kokkinos from the attacks of a Turkish fleet. The Turks in vain besieged the castle of

1) Chalkokondyles, 462; Pero Tafur, *Andanças é viajes* in *Colleccion de libros españoles raros ó curiosos,* VIII 159, 187; *Giornale Ligustico,* II 292—3; Lampros, *Catalogue*, II 305. A Genoese document (*Revue de l'Orient latin* VI 67), proves that Alexios IV died in 1429, not, as usually assumed, c. 1445.

2) Phrantzes, 191.

3) Stefano Magno *apud* Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, 199.

the Gattilusj for 27 days, and the strain and anxiety of the siege caused the death of his wife, which occurred at Palaiokastro in August. There the ill-fated second consort of the last hero of the Byzantine Empire was laid to rest.[1])

Meanwhile, besides the acquisition of Kokkinos, thus courageously saved by his heroic son-in-law, Dorino had received from the Greek Empire the island of Thasos, which more than a century before had belonged to the Genoese family of Zaccaria. Indeed, if we may accept the two allusions to the Gattilusj in the Greek version of Bondelmonti[2]) as the work of that traveller, Thasos, which was Byzantine in September 1414, had been given to Jacopo as a fief before 1420. At any rate, a Thasian inscription of April 1, 1434, now preserved in the wall of the church of St. Athanasios at Kastro, informs us that a tower was built there by Oberto de' Grimaldi[3]) a member of the well-known Ligurian family who is mentioned elsewhere[4]) as a captain in the service of Dorino. Ten years later, the archaeologist, Cyriacus of Ancona, upon visiting Thasos, found that Dorino had recently bestowed the island upon his son, Francesco III, who was still under the control of a preceptor, Francesco Pedemontano.

The indefatigable antiquary may have paid an earlier visit to Lesbos in 1431, but the accounts which he has left of the Gattilusj, their dominions, and the neighbouring islands of the Thracian Sea range from 1444 to 1447. In Lesbos he was well received by Dorino, who promised to aid him in exploring the whole island. He had, indeed, arrived at a fortunate moment, for the rumour of a threatened Turkish invasion had ceased, so that the lord of Lesbos had leisure for archaeology, and his visitor could examine 'the remains of the temple of Diana', and 'the baths of Jove', whose name was carved in the midst of them.[5]) With Dorino's captain, Oberto de' Grimaldi, he sailed to Foglia Vecchia, where the Gattilusj had a factory, as at Lesbos, for the production of alum, and made the acquaintance of 'the Master Kanaboutzes', probably the author of the commentary on Dionysios, who could tell him all about the Foglie, of which he was a native.[6]) In

1) Phrantzes, 193—5; Chalkokondyles, 306; *Revue de l'Orient latin,* VII 75; *Ekthesis Chronica,* 7.

2) *Description des Iles de l'Archipel* (ed. Legrand), 92; Phrantzes, 96; *Ath. Mitt.*, XXII 119 n^3.

3) Conze, *Reise auf den Inseln,* 37, Pl. III 4; Libri Bullarum, XXXIV (1432—3), f. 112. 4) Sathas, *Μνημεῖα*, III 24—5; Tozzetti, *Relazioni.*, V 436.

5) Tozzetti, *Relazioni*, V 449, 451; De Rossi, *Inscriptiones Christianae Urbis Romae,* II., p[t] 1, 372 n^4; *Atti,* XIII 983.

6) Tozzetti, *Relazioni,* V 435—6, 447, 451—2; Pero Tafur, in *op. cit.,* VIII 134, 187.

Thasos, the third domain of the elder branch of the Gattilusj, he spent Christmas day, and composed a long Latin inscription as well as an Italian poem in honour of young Francesco. The enthusiastic guest prayed that the beginning of his host's rule over Thasos might be of as good omen as 'the yule log thrown on the fire in the turreted castle'; that the yoke of the barbarian Turks might be removed from Thrace, that the former dependencies of the island there might return to his sway, and that Francesco's patron saint, St. John the Evangelist, might protect this 'native offspring of the Palaiologoi, this pride of the most noble Gatalusian race. What Thasian nymph', he asks, 'could have deprived Lesbos of her Francesco?' The attraction was the lordship of an island, which had been described by Bondelmonti as well-peopled, very fertile and containing three fair towns. Francesco had, indeed, begun well by restoring the principal city, thus earning a dedicatory inscription by the Thasian citizens and colonists, and by erecting at the entrance of the harbour some fine marble statues, which an ancient inscription showed to have represented the members of the Thasian council. At this time the island could boast of six other towns beside its 'marble city', whose walls attracted the admiration of the traveller. Under the guidance of Carlo de' Grimaldi and 'the learned Giovanni of Novara', he inspected the numerous ancient tombs outside, the large amphitheatre with no less than 20 rows then standing intact, and the acropolis of the city.[1])

The worthy Cyriacus was no less hospitably received by the junior branch of the Gattilusj. At Ainos he met Palamede with his two sons Giorgio and Dorino II, and was delighted to find there an old friend in the person of Cristoforo Dentuto, envoy extraordinary of Genoa in the Levant. Accompanied by 'the prince of Ainos and Samothrace' as he calls Palamede, and by Francesco Calvi, the latter's secretary, he was taken to see 'the great tomb of Polydoros, son of Priam', some five stadia beyond the walls, admired the sculptured figures of fauns and animals there, and copied an ancient Greek inscription from the marble base of a statue that stood before 'the prince's court'. Letters of introduction from Palamede and Francesco of Thasos secured for him a warm reception at the monastery of Hagia Laura on Mt. Athos.[2])

---

1) Colucci, *Delle Antichità Picene,* XV pp. CXXXIII, CXXXVII—CXLI; Codex Vat. lat. 5250, ff. 11—13, 15—17 (mostly published in *Ath. Mitt.* XXII 115—7); Ciriaci Anconitani codex (in Biblioteca Capitolare of Treviso) I 138, f. 152v *et sqq.*

2) *Ibid.* f. 152 *et sqq.*; Colucci, *Delle Antichità,* XV p. CXXXII; Tozzetti, *Relazioni*, V 459; *Νέος Ἑλληνομνήμων* VII 341—2; De Rossi, *Inscriptiones,* II pt 1, 370*n'*; *Revue de l'Orient latin,* VII 53, 384.

At Samothrace, Joannes Laskaris Rhyndakenos, Palamede's prefect of the island, personally conducted the antiquary to the old city, where he saw 'ancient walls and the remains of a marble temple of Neptune' (known to modern archaeologists as 'the Dorian marble temple'), 'fragments of huge columns, epistylia and bases, and doorposts, adorned with the crowned heads of bulls and other figures' — now identified with the remains of a round building built by Arsinöe, daughter of Ptolemy Soter. Thence he went to 'the new castle, founded by Palamede' some thirteen years before, and built to protect his new town of 'Capsulum'. Close to the tower he saw to his delight 'several ancient marbles, with dances of Nymphs sculptured and inscriptions in Latin and Greek' — the two reliefs of dancing Nymphs now in the Louvre.[1]) From his accounts of the neighbouring islands, we learn that Imbros, where his guide was a noble and learned Imbriote, Hermodoros Michael Kritoboulos, the historian, in 1444 was still Byzantine, and 'governed for the Emperor John Palaiologos' by that same noble, Manuel Asan, of whom inscriptions have been found there, and who had lately restored two thirds of the acropolis.[2]) We find, too, that in 1447 Theodore Branas was Byzantine governor of Lemnos, where the Gattilusj as yet held only the castle of Kokkinos.[3])

The visit of the antiquary of Ancona to the Gattilusj was the calm before the storm, which was so soon to burst upon them. Even while Cyriacus was their guest, the fatal battle of Varna made Murad II master of the Near East. For a few years, indeed, the Gattilusj went on marrying and giving in marriage, as if the end of their rule were not at hand. In 1444, Dorino's daughter Ginevra married Jacopo II Crispo, Duke of the Archipelago[4]); five years later the lord of Lesbos sent the Archbishop of Mytilene, at that time the celebrated Leonardo of Chios, to Rome to obtain from the Pope a dispensation for the marriage of his eldest surviving son, Domenico, and a daughter of Palamede. As the two young people were first-cousins, Ludovico de Campo-fregoso, Palamede's son-in-law and at that time Doge of Genoa,

1) Conze, Hauser und Niemann, *Archaeologische Untersuchungen auf Samothrake*, I 1 *n*′, 2, 16, pl. IV—VIII, LXII; vol. II, pl. IX; Conze, *Reise auf den Inseln*, 62, pl. XII; Cod. Vat. lat. 5250, f. 14; *Annali dell'Instituto* (1842), XIV 141 and *tav. d'agg.* P. 3, where the date should be, ͵Sϡξγ′ = 1454/5; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII 94; *Ath. Mitt.*, XXXIV 28.

2) Cod. Vat. lat. 5250, f. 11, published by Ziebarth, *Eine Inschriftenhandschrift der Hamburger Stadtbibliothek*, 15; *Ath. Mitt.*, XVIII 361; XXXI 405—8; Conze, *Reise auf den Inseln* 82, pl. III 5, 9, 13.

3) Tozzetti, *Relazioni,* V 435; Moschides, *Ἡ Λῆμνος*, I 168.

4) Leonardi Chiensis, *De vera nobilitate*, 55; *Revue de l'Orient latin*, VII 427.

begged the Pope not to grant the dispensation, and as an example of the iniquity of such an alliance he instanced the case of Dorino's first-born (presumably Francesco III of Thasos), who had married another daughter of Palamede and had died less than six months afterwards. The Pope refused his consent, and the marriage did not take place.[1])

Hitherto the Gattilusj, partly by tribute paid ever since the reign of Murad I[2]), partly by tact, had managed to keep the Turks at a distance. On one occasion, when Constantinople had been threatened, the Pope had offered to pay the expenses of the Lesbian galley, if Dorino would agree to send it thither; but the Genoese Government, while transmitting his Holiness' offer and praising the services of the Gattilusj to Christendom, recognised their natural unwillingness to offend the Sultan and advised Dorino, if he did send aid, to pretend that he was merely protecting Genoese interests at Pera. The Greek Emperor was able to raise a loan, if he received no actual assistance, at Ainos;[3]) but in 1450, at last, Lesbos was attacked. Murad despatched a large fleet under Baltaoghli, the first in the list of Turkish Admirals, against the island, and his men carried off more than 3000 souls, slaughtered many cattle, destroyed the flourishing city of Kallone, and inflicted damage to the amount of more than 150,000 ducats. It was probably on this occasion that the lady of Lesbos, Orietta d'Oria, performed the prodigy of valour that won her a niche in the literary Pantheon of her native city besides the men of her father's house. At the time of the invasion, she seems to have been in the town of Molivos, the ancient Methymna, whose inhabitants, exhausted from lack of food, were on the point of surrendering, when she appeared among them in full armour, and led them to victory against the astonished Turks. Thereupon Dorino was able to secure by a timely present and the increase of his tribute to 2000 gold pieces a renewal of the peace which he protested that he had never broken. He was, however, under no illusions as to the durability of this truce. He wrote to Genoa, asking for assistance, reminding the Republic that he was of Genoese origin and that he had often aided her to the best of his power with men, ships, and money. Unless, therefore, she could protect him, he would be reluctantly compelled to look elsewhere for help. At the same time, after the fashion of the Christian princes of the Levant on the eve of the Turkish conquest, he announced his intention of sending an expedition to obtain his rights

1) *Ibid.*, VIII 54; *Giornale Ligustico,* V 347—9.

2) Chalkokondyles, 519. But Ainos was described in 1457 as *semper in servitute Teucrorum* (*Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII 366).

3) *Giornale Ligustico*, II 295—6; *Revue,* VIII 43.

from the Emperor John IV of Trebizond, who had also maltreated the Genoese of Caffa, and begged the Republic to receive and revictual his galleys in her Black Sea ports. This last request was granted.[1])

The Turkish conquest of Constantinople, although it sounded the deathknell of the Latin states in the Levant, was of momentary benefit to the Gattilusj. They had been close relatives and good friends of the Greek Imperial family, and one of them, a certain Laudisio, had distinguished himself in the defence of the city[2]); but, when all was over, they hastened to profit by its fall. The two islands of Lemnos and Imbros, from their position near the mouth of the Dardanelles, have always possessed great strategic importance. Under the Latin Empire, Lemnos had been the fief of the Lord High Admiral, who bore the title of Grand-duke; under the Palaiologoi it had been either the appanage of an Imperial prince, or had been entrusted to the government of some great noble. So greatly was it coveted, that Alfonso V of Aragon had made it the price of his aid for the relief of Constantinople[3]), while during the siege Constantine had promised it to Giustiniani, if the Turks were repulsed.[4]) When the news of the disaster reached these islands, the Byzantine authorities fled on board Italian ships, while many of the inhabitants sought refuge in Chios or in the Venetian colonies. There was, however, one leading personage in Imbros, who was resolved to remain and make terms with the victors This was Kritoboulos, the future historian of Mohammed II, who bribed the Turkish Admiral, Hamza, not to attack the islands and through his mediation managed to send representatives of the Greek church and the local nobility with a present to the Sultan's court at Adrianople, begging him to allow them to be administered as before. It chanced that at this moment envoys of the Gattilusj were at Adrianople, for on the fall of Constantinople both Dorino and Palamede had hastened to placate and congratulate the terrible Sultan, and to crave the grant of Lemnos and Imbros. Dorino, although he still was lord of Lesbos in name and continued to sign state documents, had been bed-ridden since 1449, and his eldest surviving son, Domenico, governed as regent. Domenico and one of Palamede's councillors were supported by the two

1) *Giornale Ligustico*, V 350; *Revue,* VIII 29, 65; Chalkokondyles, 519. Folietae, *Clarorum Ligurum Elogia* (ed. 1573) 97—8; B. Campofulgosi, *Exemplorum, hoc est, dictorum factorumque memorabilium . . . lib. IX* (ed. Bâle), 328 (who makes her the wife of Luchino); Aeneae Sylvii, *Opera . . . omnia,* 355—6 (who calls the heroine a virgin, and who heard the story told in 1455 by the bishop of Caffa. who had heard it in Lesbos). *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII 317—8.

2) *Atti,* XIII 247. 3) Phrantzes, 327. 4) Doukas, 266

emissaries of Kritóboulos, and the Sultan was pleased to confer Lemnos upon the lord of Lesbos, Imbros upon him of Ainos. At the same time Mohammed ordered the former to pay an annual tribute of 3000 gold pieces for Lesbos and 2325 for Lemnos; that of Imbros was assessed at 1200 gold pieces. Thus, by the irony of fate, only nine years before its annihilation, the dominion of the Gattilusj reached its greatest extent. Indeed, there was a party in Skyros also which advocated annexation to Lesbos, but there the majority wisely preferred the nearer and more powerful lion of St. Mark, which wavedover Euboea.[1])

The Gattilusj were now well aware, that they only existed on sufferance, and they were more careful than ever not to offend their master. Domenico paid more than one visit of obeisance to the Turkish court; and when, in June 1455, the Turkish Admiral, on his way to Rhodes, anchored off Lesbos, the historian Doukas[2]), the prince's secretary, was sent on board with a handsome present of garments of silk and of woven wool six in number, 6,000 pieces of silver, 20 oxen, 50 sheep, more than 800 measures of wine, 2 bushels of biscuit and one of bread, more than 1000 lbs. of cheese, and fruit without measure, as well as gifts in proportion to their rank for the members of the Admiral's staff. Under these circumstances, it was no wonder that Hamza treated the lord of Lesbos 'like a brother', and refrained from entering the harbour, for fear of alarming the islanders.

Scarcely had the Turkish fleet left, when, on June 30, 1455, Dorino I died, leaving his dominion of Lesbos, Foglia Vecchia, Thasos, and Lemnos to his eldest surviving son, Domenico, for whom the younger, Nicolò, acted as governor in the last-named island. Before a month had passed, the fleet hove in sight of Mytilene on its homeward voyage, and was invited to anchor in the harbour, where the serviceable Doukas again visited the Admiral, whom he kept in good humour by a sumptuous banquet and sped on his way with a sigh of relief on the morrow. But the historian had before him a more delicate mission — that of paying the annual tribute for Lesbos and Lemnos to Mohammed II. Starting from Lesbos on August 1, he found the Sultan at Adrianople, kissed hands in token of homage and remained seated in his presence, till His Majesty's morning meal was over. When, however, he went to hand the money to the Sultan's Ministers next day, they ingeniously asked him after the health of his master. The historian replied that he was well and sent his greeting, whereupon the Ottomans answered, that they meant the old prince. Doukas

1) Kritoboulos, lib. I cpp. 74—5; Doukas, 314, 328; Magno *apud* Hopf, *Chroniques*, 198—9. 2) Pp. 321—2.

explained that Dorino had been dead 40 days, and that his successor had already been practically prince for six years, during which time he had once or twice come in person to do homage and congratulate the Great Turk. The Ministers thereupon cut short the conversation with the remark that no one had the right te assume the title of lord of Lesbos (borne till his death by Dorino), until he had come and received his principality from the hands of his Most Mighty suzerain. 'Go therefore' they said, 'and return with thy master; for if he come not, he knows what the future has in store for him.' The terrified envoy hastened back to Lesbos, and set out with Domenico and several leading men of both the races in the island to do homage to Mohammed. The Sultan had, however, meanwhile changed his headquarters, for the plague was then ravaging Thrace, and it was not till the Lesbian deputation reached the Bulgarian village of Zlatica that they came up with him. After the usual *bakshîsh* to the influential Pashas, Mahmûd and Said Achmet, they were admitted to the presence, and Domenico humbly kissed the hand of his suzerain. But on the morrow a message was conveyed to Domenico, that the Sultan wished to have the island of Thasos. Argument was useless, and the island, which had belonged for some 20, or perhaps even 35, years to the Gattilusj, was ceded to Mohammed. This sacrifice only whetted the appetite of the Sultan; on the morrow a second message announced that the tribute for Lesbos would be doubled. At this Domenico plucked up courage to reply, that, if the Sultan wished to take the whole of Lesbos, it was in his power to do so; but that to pay twice the previous tribute was beyond its present ruler's resources. At the same time, he begged the Sultan's Ministers to intervene on his behalf. They represented the facts to their master, and the latter agreed to a compromise, by which Lesbos should thenceforth pay 4000 gold pieces, instead of 3000. Then, at last they decked Domenico with a gold-embroidered robe and his companious with silken garments; the Lesbians signed the oath of allegiance and set out on their homeward journey, 'thanking God, who had delivered them out of the hands of the monster.'

But the year was not destined to close without further losses to the Gattilusj. While the deputation was still at Philippopolis, a second Turkish fleet, under Junis, set out to attack the Genoese colony of Chios. Off the Troad a storm arose, in which several of the Turkish vessels perished, while the rest of the fleet, except the flagship, took refuge in the harbour of Mytilene, where Nicolò was then representing his absent brother. It had been one of the treaty obligations of the lords of Lesbos, ever since they had been vassals of the Sultan, to warn the

Turks who inhabited the opposite mainland between the mouth of the Kaïkos and the town of Assos, of the approach of Catalan corsairs, and the Gattilusj were bound to pay compensation for any loss caused by negligence in performing this service. Now it chanced that the scout, employed on this business, sailed into the harbour while the Turks were there, followed by the missing Turkish flagship. The Admiral, a very different man from his predecessor, requited Nicolò Gattilusio's generous hospitality by demanding that this vessel with all on board should be given up to him as a prize, including the wife of a very distinguished member of the Chian Chartered Company, Paride Giustiniani Longo, with all her jewelry. The lady in question was none other than Domenico's mother-in-law, whom he had invited to Lesbos to keep his wife company while he was away — for Domenico's love for his wife was proverbial, and it is narrated of him that he could never bear to be out of her sight and even shared her bed when she was afflicted with leprosy. Nicolò protested that the vessel was his brother's and that the wealthy Chian dame had not been on board but had already been long in the island. At this, the Turkish commander complained to the Sultan, and sailed for Foglia Nuova, of which Paride Longo was then governor for the Chian Company. Arrived there, he summoned the governor and the chief men of the place to appear before him. Such was their alarm, that even before his summons arrived they had started to meet him, only to hear the Sultan's written orders that they should all be imprisoned and their city levelled with the ground, unless they surrendered the fort. The citizens, without attempting to argue or reply, at once admitted the Turks; the Genoese merchants were plundered and led on board; the names of all the citizens were taken down, about a hundred of their children carried off, and a Turkish guard placed in the fort. Thus on October 31, 1455 fell the Genoese colony of Foglia Nuova, the old possession of the Zaccaria and of the Cattaneo families, and then for a century a dependency of the *Maona* of Chios.

When Domenico returned home and learnt from his brother what had occurred, he sent Doukas to plead the case at Constantinople. The Lesbian envoy's arguments and appeals to justice were, however, all in vain; Mohammed gave Domenico the alternative of paying 10,000 gold pieces or of war; and, when Doukas resisted this monstrous ultimatum, secretly despatched one of his servants to take Foglia Vecchia, which had been held by the Gattilusj of Lesbos ever since 1402 at least. This, their sole possession on the Asian main, was seized on December 24, 1455. As soon as the Sultan received the news of its

capture, he ordered Doukas to be sent away free and declared the question settled. Well might Domenico, after this experience, write urgently to Genoa for succour.[1])

It was now the turn of the younger branch of the Gattilusj. Palamede of Ainos had died in 1455; and, as his elder son Giorgio had predeceased him[2]) in 1449, he had bequeathed his dominions to his second son, Dorino II, and to Giorgio's widow and her children. While Giorgio was still alive, his father had given him all his estates, except his Lesbian property, which was the share of Dorino II, and even after Giorgio's death, his widow and family had a preference in the old lord's will, as representing the first-born. No sooner, however, was Palamede dead than Dorino, defying the dictates alike of justice and prudence, seized the whole of the estate. In vain Giorgio's widow and his own advisers implored him not to drive her to appeal to the judgment-seat of the Sultan, his suzerain. Finding her arguments useless, she begged her uncle to lay her case before Mohammed, and that undiplomatic envoy, anxious to punish Dorino even at the price of annexation to Turkey, depicted the usurper as a faithless vassal, who was conspiring with the Italians, collecting arms, hiring soldiers, and preparing to increase the garrisons of Ainos and the two islands with the object of proclaiming his complete independence. His advocacy found a willing hearer, for Mohammed coveted Ainos because of its favourable situation, on the estuary of the Maritza, then navigable for a considerable distance, opposite the islands, of which it was the natural mart, and in close proximity to the lake of Jala Göl. Thanks to these natural advantages, to the river and lake fisheries, and above all to its valuable salt-beds, which supplied all Thrace and Macedonia, Ainos was then a very rich city, from which Palamede had received 300,000 pieces of silver. It was true, that two-thirds of the proceeds of the salt-beds and of the other revenues were already handed over to the Sultan; but it was suggested by the people of the neighbouring towns of Ipsala and Feredchik that the Gattilusj did not administer the salt-works honestly, while they gave refuge at Ainos to fugitive Turkish slaves.

Mohammed resolved to act at once. Despite the terrible Balkan winter, which made havoc with his troops, he left Constantinople on January 24, 1456, and marched against Ainos, while Junis with the fleet menaced it from the sea. Dorino was absent in Samothrace,

1) Doukas, 326, 328—35; Kritoboulos, lib. II c. 5; Campofulgosi, *Exemplorum*, 526; *Ἱστορία πολιτικὴ Κωνσταντινουπόλεως*, 26; Ag. Giustiniani, *Annali*, II 384; *Giornale Ligustico*, V 354.

2) *Ibid.*, V 349—50.

whither he had gone to spend the winter in Palamede's castle; and his subjects, thus left to themselves, made no attempt at resistance. They sent a deputation of leading-citizens to the Sultan's head-quarters at Ipsala, and surrendered the city on condition that no harm was done to its inhabitants. Mohammed received them kindly, granted some of their requests, and sent Mahmûd Pasha back with them to take over the town. On the next day he came in person, carried off all the silver, gold and other valuables, which he found in Dorino's palace and plundered the houses of that prince's absent suite. Then, after a three days' stay, during which he organised the future administration of the place and appointed a certain Murad as its governor, he marched away, taking 150 children, the flower of the youth of Ainos, with him, and entrusting Junis with the annexation of Samothrace and Imbros, the maritime dependencies of that city.

The Turkish Admiral, on his arrival at Imbros, summoned Kritoboulos the historian, whose personality and opinions were already well-known at the Turkish court, and made him governor in the room of Dorino's representative, at that time apparently Joannes Laskaris Rhyndakenos, whom he carried off on board. Meanwhile, a vessel had been despatched to Samothrace to fetch Dorino. But the latter, mistrusting the Admiral, as he well might, preferred to throw himself upon the mercy of the Sultan. He therefore manned his yacht, crossed over to Ainos, and thence proceeded to Adrianople. Mohammed received him, and promised to restore to him his islands; but the malicious Admiral, indignant at what he considered a slight upon himself, persuaded his sovereign to give Dorino instead some place on the mainland, on the ground that the islanders would not tolerate him and that he would be less able to plot at a distance from the sea. The Sultan thereupon changed his mind, and granted to the dethroned prince the district of Zichna in Macedonia. Dorino did not, however, long remain there; after slaying the Turkish officials, who were his guard of honour, he fled to Lesbos, and thence to Naxos, where he married his cousin, Elisabetta Crispo, daughter of the late Duke, Jacopo II, and settled down at the ducal court.[1])

The Turkish annexation of Samothrace and Imbros and the appointment of a native governor had an immediate effect upon the neigh-

1) Kritoboulos, lib. II, cc. 11—16; III 24; Doukas, 335; Chalkokondyles, 469; *Ἱστορία πολιτική*, 25; *Ekthesis Chronica*, 17—18. Sa'd al-Din (tr. Bratutti), *Chronica dell' origine e progressi di casa Ottomana*, II 168; Hadji Khalfa, *Cronologia historica* (tr. Carli), 130; Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches* (ed. 1828), II 20*n*ᵃ; Conze, *Reise auf den Inseln*, 82, pl. III 11.

bouring island of Lemnos. The Lemnians had had little more than two years of Gattilusian Government, and the experience had been unfortunate, for Domenico had entrusted their island to his brother Nicolò, against whose tyrannical conduct they made secret complaint to the Sultan, begging him to send one of his servants to rule over them. Mohammed gladly consented, and ordered Junis' successor, Ismael, to sail for Lemnos and install the amiable Hamza as governor. Before the Turks arrived, Domenico despatched a small force under Giovanni Fontana and Spineta Colomboto with orders to induce the Lemnians by promises to return to their allegiance, and failing that to escort his brother, then encamped behind the walls of Palaiokastro, back to Lesbos. His emissaries, however, disobeying his orders, resorted to force, with the result that the islanders routed them with considerable loss, and those who escaped had to content themselves with conveying Nicolò home. When the Turkish Admiral arrived, he commended the Lemnians, landed the new governor and returned, in May 1456, with the Lesbian prisoners on board, to the Dardanelles. The news of what had occurred so infuriated Mohammed against Domenico, that when in August Doukas came with the annual tribute and begged for their release, he commanded their heads to be cut off, and only repented when they had actually mounted the scaffold, ordering that they should be sold, instead of being beheaded.[1])

Of the seven possessions of the Gattilusj Lesbos now alone remained; and Genoa, which a few months earlier had been mainly concerned lest rebellious citizens of the friendly Republic of Ancona should find shelter in Domenico's ports, now sent a ship with arms and 200 men to his aid, purchased cannon and powder on his behalf, and appealed to Pope Calixtus III and to Kings Alfonso V of Portugal and Henry VI of England to join in a crusade against the enemy which threatened him. Meanwhile, the Pope organised a fund for the redemption of the captives of the two Foglie[2]), plans were laid for the reconquest of the places lost, and a certain George Dromokaïtes, a noble Greek of Lemnos, offered to deliver that island and Imbros to Venice.[3]) In the autumn of 1456 a papal fleet under the command of Cardinal Scarampi, the Patriarch of Aquileia, appeared in the Aegean; and, after vain attempts to make Domenico refuse to pay his tribute and fight, annexed Lemnos without opposition, thanks to the influence of George Diplo-

1) Doukas, 335—7; Chalkokondyles, 469.

2) *Giornale Ligustico*, V 353—5; Raynaldi, *Annales*, X 56, 59, 61—2; Reg. Vat. 443, f. 140.

3) Sathas, *Μνημεῖα*, I 231.

batatzes[1]), the Greek archon of Kastro, occupied Samothrace, and took Thasos after an assault upon the harbour fort. Imbros was, however, saved by the diplomacy of Kritoboulos, its governor, who bribed and flattered the Cardinal's lieutenant, a certain 'Count', whom we may identify with the Count of Anguillara. Garrisons were left in the three conquered islands, and the papal commander appointed governors in the name of the Holy Father — for these former possessions of the Gattilusj were not restored to their lawful owners, but retained by the Holy See. Both the Venetians and the Catalans in vain begged the Pope to give them the three islands; but, in 1459, Pius II offered to consign them to the Bank of St. George, which then managed the Genoese colonies, on condition that it would hold them as his vicar. The papal offer was, however, unanimously declined, from fear of offending the Sultan, who might then attack the Black Sea colonies, and from considerations of expence. Besides, Genoa could scarcely have accepted Lemnos, Thasos, and Samothrace without a breach of good faith towards her own children.[2])

The indignation, which Mohammed felt at the capture of the Thracian islands, he vented upon Domenico. Although Doukas, the person most likely to know, expressly tells us that the lord of Lesbos had continued to pay his tribute, and he had certainly not profited by the losses of his suzerain, nevertheless the Sultan accused him of being entirely responsible for what had occurred and the Turcophil Kritoboulos insinuates that he and his brother Nicolò, now resident in Lesbos, refused to send the usual tribute and harboured corsairs who preyed upon the opposite coast and plundered Turkish merchantmen. Domenico was, however, himself a sufferer from these raids, and had begged the Pope to excommunicate the pirates who had injured his subjects. But Mohammed was doubtless glad of an excuse for attacking Lesbos, and in August 1457 sent Ismael, his Admiral, with a large fleet against it. Ismael landed at Molivos, the scene of a former Turkish defeat; and, after ravaging all the countryside, besieged the castle. Such was the terror, inspired by the Turks, that a detachment of the papal fleet, which had been sent under a certain 'Sergius', perhaps Raymond de

1) Guglielmotti, *Storia della Marina Pontificia*, 260*n*; Aeneae Sylvii, *Opera .. omnia* (ed. Bâle), 370.

2) Kritoboulos, lib. II. c. 23; Doukas, 338; Chalkokondyles, 469; the two last say that Imbros was also captured in 1456 — a statement contradicted not only by Kritoboulos, but by the omission of Imbros from the list of papal islands in *Atti*, VI 937—8 and in Raynaldi, *Annales*, X 88, which shows that the capture of the other three took place before Dec. 31, 1456. Pius II's letter (*Νέος Ἑλληνομνήμων*, X 113) shows that Imbros was 'still under the rule of the infidels' in 1459.

Siscar, to the relief of Lesbos, at once weighed anchor for Chios. But the garrison of Molivos resisted with such courage, that the Turkish commander was forced to retire on August 9 with much loss, after venting his rage on the defenceless portions of the island. As soon as he had gone, the papal lieutenant returned, only to be greeted with reproaches by the justly indignant Gattilusj. The Pope, indeed, described Lesbos as 'Our island' and calmly stated that he had only allowed its lord to retain it on condition that he recognised the authority of the Holy See. But Domenico wrote to the "Office of Mytilene" — a body which then existed in Genoa for the promotion of trade with Lesbos — stating frankly that he could hold out no longer unless Genoa helped him, and threatening, that, in case of her refusal, he must perforce submit to some other rule. Meanwhile, he sent envoys to the Sultan to pay his tribute and obtain peace. The Bank of St. George assured him that it would not desert him, and decided to appoint a Committee of four shareholders in the Chian Chartered Company and two other Chians, who should raise 300 soldiers for the defence of Lesbos at the Bank's expense. A new duty on merchandise exported to Chios was to defray the equipment of these men; their pay was to be provided by Domenico, if possible; or, if he could not find the ready money, he was to mortgage his property as security. Genoa was none too generous to her outpost in the Levant; she calculated her Lesbian policy by the maxims of the counting-house.[1])

Domenico did not, however, live to fall by the hands of the Turks. He had a more sinister enemy in his own household. So long as Nicolò had been able to gratify his love of power at the expense of the unhappy Lemnians, he was harmless to his brother; but, when his intractable disposition had estranged the sympathies of the governed and caused the loss of that island, the two brothers were both restricted to Lesbos, the sole fragment of the Gattilusian dominions that remained. Nicolò was quarrelsome and ambitious; he chafed at the inferior position which he occupied, and resolved to usurp Domenico's place. Accordingly, with the assistance of his cousin, Luchino, and a Genoese named Baptista (possibly the Baptista Gattilusio, who is described as a very influential person at Lesbos 14 years earlier)[2]), he deposed his elder brother towards the end of 1458, and threw him into prison, on the pretext that he was plotting to surrender the island to the Turks.

1) Doukas, 338; Kritoboulos, lib. III, c. 10; *Atti*, VI 800; Raynaldi, *Annales*, X 111; Chalkokondyles, 519; Letter of Scarampi to Gaetani of Sept. 15, 1457 *apud* Guglielmotti, *Storia della Marina Pontificia*, II 280; Reg. Vat. 443, f. 113.

2) *Giornale Ligustico,* III 313—4.

Soon afterwards the usurper strangled his prisoner, having, according to one account, first cut off his arms so that be could no longer embrace the faithful wife who still clung to him.[1] Her father demanded from the murderer repayment of the sums which Domenico had received as her dowry and of those which he had subsequently borrowed; and the Doge of Genoa threatened the lord of Lesbos with the forcible intervention of the Republic unless he liquidated these debts.[2] The fate of the widow is unknown; more fortunate, however, in one respect than other ill-fated heroines of Frankish Greece, she has given her name to the only modern poem, based upon the mediaeval history of Sappho's island.[3]

The fratricide's position was, indeed, unenviable. The papal fleet had returned to Italy upon the death of Calixtus III in the summer of 1458, leaving the Grand-Master of the Knights of Rhodes as vicar of the three Thracian islands, and the new Pope, Pius II, was too busy with the internal politics of that country to provide for their defence, which the Bank of St. George did not think it prudent to undertake, but contented himself with founding a new Order of the Knights of St. Mary of Bethlehem with its seat at Lemnos.[4]. Thus inadequately defended by the Italians and terrified at the possible advent of the Turkish fleet, the islanders had no option but to submit to the Sultan. Lemnos set the example. In the winter of 1458—9, Kritoboulos, ever ready to do the work of the Turk, entered into secret negotiations with the Lemnian leaders for the surrender of their island. The Greeks were nothing loth, for they found the papal yoke irksome, as it must naturally have been to 'schismatics', and above all they feared the vengeance of Mohammed. The Imbriote diplomatist thereupon wrote to Demetrios Palaiologos, the Despot of Mistra, suggesting that this was the moment to crave Lemnos and Imbros from the Sultan, which the Despot had already coveted as a peaceful retreat, and offering to drive the Italians out of the former island. Demetrios at once sent Matthew Asan, his brother-in-law, whose family was, as we saw, connected with Imbros, to ask Mohammed for the two islands. The Sultan consented, on condition that Demetrios paid 3000 gold pieces as tribute for them, and it then devolved upon Kritoboulos to carry out his mission. Evading

---

1) Doukas, 346; Chalkokondyles, 520, 528; Kritoboulos, lib. IV, c. 11; Aeneae Sylvii, *Opera . . . omnia* (ed. Bâle), 355; Ag. Giustiniani, *Annali,* II 384; Magno, *apud* Hopf, *Chroniques*, 201.

2) *Giornale Ligustico,* V 363—4.

3) J. Paulides, *Μαρία Γατελούζη* in *Ἡ Ἑλλὰς τὴν βάρβιτον.*

4) Raynaldi, *Annales,* X 179—80.

the Italian guard-ships, he landed in Lemnos; his confederates at Kastro opened the gates of that fortress; the townsfolk of Kokkinos shut up the small Italian garrison in the public offices, till it surrendered unconditionally, whereupon Kritoboulos told them that they could go or stay as they pleased, and sent their Calabrian commander with presents to Euboea. The fort of Palaiokastro, the strongest in the island, alike by its natural position and its triple wall of huge stones, contained provisions for a year and was commanded by a young and resolute soldier, named Michele. When Michele received a summons to surrender, his sole reply was a sword, drawn in blood, and an invitation to Kritoboulos to come and take the castle by force, if he were a man. He could not, however, trust the Greeks in the town below, whose vines and fields Kritoboulos was careful to respect; and, when he saw the superior forces drawn up against him, he begged for three months' grace, till he had time to communicate with the Grand-Master at Rhodes, the papal vicar of the islands. Later on, he surrendered Palaiokastro for 1000 gold pieces, and in 1460, after the Turkish conquest of the Morea, Lemnos and Imbros were bestowed by the Sultan upon the dispossessed Despot, Demetrios.

The other two islands shared the fate of Lemnos. In the autumn of 1459, Zaganos, Ismael's successor in the command of the Turkish fleet, captured both Thasos and Samothrace, cutting to pieces the Catalan garrison placed by Scarampi in the former, and removing Thasians and Samothracians alike to recolonise Constantinople. In the following year the Sultan bestowed these two islands also, together with Ainos, upon Demetrios Palaiologos, who thus became the heir of the Gattilusj in Thrace and the four maritime dependencies.[1]) In vain, Pius II urged Rhyndakenos, the former prefect of the Gattilusj, to release Samothrace from its captivity. In vain, he gave Turkish Imbros to Alexander Asan.[2])

About the time that Lemnos fell, the learned Leonardo of Chios, who had held the Archiepiscopal see of Lesbos since 1444 and was on very intimate terms with the reigning family, was sent to ask the aid of Christendom for that sole remaining island. The Genoese Government early in 1459 appealed to the Christian Powers and more especially to Charles VII of France, whose viceroy, the Duke of Calabria, was then administering Genoa, reminding them of the recent attack of the Turks upon Lesbos, of the exiguous resources of its lord, and

1) Kritoboulos, lib. III, cc. 14, 15, 17, 18, 24; Chalkokondyles, 469—70, 483, 494; Aeneae Sylvii, *Opera*, 370; Magno, *apud* Hopf, *Chroniques*, 200 (confused); Phrantzes, 413—4.

2) Raynaldi, *Annales*, X 285—6; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, X 113—5.

of the impossibility in which the exhausted Genoese now found themselves of supporting him without external assistance, as they had done before, against another and more serious invasion. The fall of Lesbos, it was added, might encourage the Sultan to direct his arms against Italy. Unfortunately this appeal met with no response. Indeed, one of the Christian Powers, England, was at that moment greatly incensed with the Gattilusj, owing to the piracies of Giuliano, a celebrated corsair of that family, whose depredations on the merchants of Bristol had caused the arrest of all the Genoese in the country and the confiscation of their goods. Accordingly, the Genoese Government, which had been glad to make use of him as a cousin, when it seemed convenient, now repudiated him as a Greek and an alien. The proceedings of this illegitimate descendant of Francesco II formed the subject of letters to Henry VI, to the Chancellor and the Privy Seal, to the Archbishops of Canterbury and York, to John Viscount Beaumount, the Great Chamberlain, and Humphry Duke of Buckingham. Indeed, it was owing to Giuliano Gattilusio, that 'the office of English affairs' was founded at Genoa.[1])

The new lord of Lesbos, as one Christian state after another fell, became more urgent in his requests for help, for he knew that even the payment of tribute would not save him. In 1460 he begged that the former practice might be revived of having a board of four commissioners in Chios, who could send 300 men to the relief of Lesbos, whenever the Sultan was preparing to attack it. It was decided to reconstitute this board, but not to impose any new duty for defraying the expense, and a certain number of men from Camogli on the Riviera di Levante were hired for the defence of Lesbos. Towards the close of 1461, he wrote imploring the Republic not to forget him in his distress. But, although the French had then been expelled from Genoa, and Lodovico de Campo-fregoso, husband of Nicolò's first-cousin, Ginevra Gattilusio, was once more Doge, all the reply that he received was fair words, a futile assertion that in the season of 1462 the Turk would be occupied by land rather than at sea, and a promise to promote a good understanding between Lesbos and the Chartered Company of Chios, which was apt to forget the common danger in the private quarrels of its members — an allusion to the still outstanding dispute between Nicolò and Paride Longo. Weakened by faction at home, divided by rival interests abroad, the Genoese allowed Lesbos to succumb.[2])

1) *Giornale Ligustico*, III 180—1 *n*; V 352—3, 355—61, 363; *Atti*, V 429; Rymer, *Fœdera*, XI 418, 441.

2) *Atti*, VII p[t] I 77—8, 108; *Giornale Ligustico*, V 364—6; Doukas 341.

Mohammed's conquest of Servia, Greece, and Trebizond and his campaign in Wallachia had given Nicolò a brief respite, which he had wisely employed in strengthening the fortifications of his island-capital by deepening the moats and heightening the ramparts. To this may be referred his Latin inscription[1]) in the castle, dated 1460. But on September 1, 1462 the long-threatened Turkish fleet hove in sight under the command of Mahmûd Pasha, himself a Greek, while the Sultan at the head of the land forces advanced across the plain of Troy, the sight of which is said to have inspired him with the belief that he was the chosen avenger of the Trojans upon the descendants of their conquerors. Mohammed had no difficulty in finding plausible excuses for his invasion of Lesbos. The island had become a receptacle of Catalan pirates, who issued thence to ravage the Turkish coast and returned thither to divide their prisoners, assigning a goodly proportion to their patron. A reluctance to pay his tribute and a secret understanding with the Italians formed forther accusations against him, and Mohammed chose to regard himself as the instrument of the Almighty for the punishment of the Lesbian fratricide.

The great Turkish fleet, variously estimated at 67, 110, 125, 150, and even 200 sail, cast anchor in the old harbour of St. George, whither Nicolò's envoys went to enquire the justification of this attack upon an island, whose lords had paid, ever since the death of Dorino I seven years before, an annual tribute of 7000 gold ducats of Venice. Mahmûd replied, that his master wanted the castle and island of Mytilene — a demanded repeated by the Sultan himself, when he crossed over from the mainland, with the addition that he would grant Nicolò a sufficient estate elsewhere. Nicolò replied, that he could not yield, except to force, whereupon Mohammed allowed himself to be persuaded by Mahmûd to return to the opposite coast, lest the Venetian fleet, then at Chios, to which Nicolò had appealed for help, should arrive and shut him up in the island. Thereupon the Greek renegade began the siege of the capital, whose walls contained more than 20,000 noncombatants, men, women and children, and were garrisoned by over 5000 soldiers, including 70 knights of Rhodes and 110 Catalan mercenaries from Chios.

After four days' skirmishing, which resulted in a number of the Latins being cut off from the city and cut up by the Turks, the besiegers landed six large cannon, whose shot weighed more than 700 lbs. apiece, and planted them in favourable positions for bombarding the

1) *Βυζαντίς*, II 266; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII 342—3; VIII 94—5, 361.

city — three at the Soapworks only a stone's throw from the walls, one at St. Nicholas', another at St. Bonne's[1]) near the place of public execution, and the sixth in the suburbs opposite a barbican tower, defended by a monk and a knight of Rhodes. Protected by a barrier of large stones from the fire of the besieged, the Turkish batteries did great execution. The tower of the Virgin and the adjacent walls were pounded till they were nothing but a mass of ruins; the cannon of St. Nicholas' riddled the tower of the harbour, built long before by a Gallego named Pedro de Laranda, so that no one durst defend it, and it fell on the eighth day into the hands of the Turks, whose red flags floated from its riven battlements. The besiegers then concentrated their efforts on the lower castle, called Melanoudion, and commanded by Luchino Gattilusio, who had helped Nicolò to the throne, and whose neglect caused the loss of this important position. It was proposed by the wiser members of his staff to set fire to the lower castle, as they had already burnt to the water's edge their ships in the harbour, rather than that it should be taken by the Turks and used as a base for attacking the upper citadel. But Luchino boasted that he could hold the fort, and actually held it for five days, although the Turks once climbed the walls and carried off in triumph an Aragonese flag which had been planted there by the Catalan corsairs. At last a force of 20,000 men carried Melanoudion by storm, drove the defenders "like locusts" into the upper castle, and destroyed all that they found. Terrified and breathless, with his naked sword in his hand, Luchino rushed into the midst of the Italians, who had taken refuge in the upper castle, and his narrative struck them with such terror that they resolved to surrender. According to one account, Luchino and the commander of the city had intentionally made further resistance impossible by betraying to Mahmûd the weak points of the defences, and by then urging Nicolò to yield and to save their heads and property. The panic was increased by one huge mortar, whose heavy projectiles destroyed houses and the women inside and drove the terrified defenders from the walls to take shelter from a similar fate. Heavy sums had to be offered, to induce men to repair the breaches; while many, in their despair, flew to drink, and broke into the vast stores of wine and provisions, which, if the garrison had been properly led, would have enabled Mytilene to resist a whole year's siege. But, though well provided with food and engines of war, the place lacked a brave and experienced soldier, who would have inspired the garrison with enthusiasm. Another council was held,

1) S. Cali (Καλή, the Greek equivalent of 'Bonne').

and two envoys were sent to inform Mahmûd, that the inhabitants were ready to become his master's vassals, if their heads and remaining property were guaranteed. The Turkish commander drew up a memorandum of the terms in writing, and swore by his girded sword and his sovereign's head that no harm should befall them. The Sultan, on hearing the news, recrossed to Lesbos, and a janissary was ordered to conduct Nicolò to his presence. Thither the last Latin lord of Lesbos proceeded with two horsemen, kissed the feet of his new master and tearfully handed to Mohammed the keys of the city, which the Gattilusj had held for well-nigh eleven decades. At the same time he pleaded that he had never violated his oaths, never harboured Turkish slaves, but had at once restored them to their owners; and, if he had perforce received pirates to save his own land from their ravages, he had never furnished them with the means of injuring that of the Turks. It was, he added, the fault of his subjects that he had not accepted the Sultan's generous offer at once, and "I now", he concluded with tears, "surrender the city and island, begging that my lord may reward me for my good disposition in the past towards him". Mohammed censured him for his past ingratitude, but promised that it should not be remembered against him. Forthwith a *subassi* and two men took possession of the upper castle, whence the Frankish garrison was removed but no one else was allowed to issue. The conquerors celebrated their success by a Bacchanalian orgie and by burning the still standing houses of Melanoudion, while the Sultan, setting on one side the chief men among the Franks, bade saw asunder with exquisite cruelty some 300 of the others as pirates in one of the suburbs. Thus, it was said, he had literally carried out their conditions, that their heads should be spared.

The other fortresses in the island — Molivos (or Augerinos), the castle of the two SS. Theodores, and Eresos — now surrendered; for the wretched Nicolò, by the Sultan's commands, sent a notary with instructions under his own seal, ordering his officers to open their gates. The countyfolk were left undisturbed, but any suspects found there were removed; and later on, one or two of these places were destroyed, and their inhabitants transported, like those of the Foglie, to Constantinople. On the second day after the occupation of the capital, a herald summoned all the citizens to file past the Sultan's pavilion one by one. On September 17 the sorrowful procession took place; three clerks noted down the names of each, of the most pleasing maidens and the children several hundreds were picked out, and the rest of the population was divided into three classes — the worthless were left behind in the city, others were sold by public auction on the beach, and others again driven

on board ship like so many sheep, to await slavery and fill the gaps at Constantinople. But of the 10,000 and more who were shipped from Lesbos a part perished on the overcrowded ships; and with brutal, if businesslike precision, all disputes as to the ownership of these human cattle were obviated by cutting off the right ear of each corpse, before it was flung into the deep, and removing the victim's name from the list. Some 200 janissaries and 300 infantry were left to garrison the city under Ali Bestami, a man of great courage and learning.

The fleet, bearing Nicolò, Luchino, the Archbishop Leonardo, and the rest of the captives, reached Constantinople on October 16, where some of them received houses, or sites in one quarter of the city. The two Gattilusj, however, were soon afterwards imprisoned in the 'tower of the French'. Mohammed disliked Nicolò for what he had done in the past, and the *chronique scandaleuse* of the capital attributed his feelings to the fact that a lad attached to the Turkish court had fled to Lesbos, abandoned Islâm, and become the favourite of Nicolò. After the fall of Lesbos, this youth was sent as a present to the Sultan, and recognised by his comrades, who told their master and thus rekindled his indignation. The two prisoners, to save their lives and regain their freedom, offered to abjure Christianity, and were duly circumcised, gorgeously apparelled by the Sultan, and set free. But their liberty did not last long; they were again imprisoned, and executed, Nicolò being strangled with a bow-string, as he had strangled his own brother. His lovely sister Maria, widow of the Emperor Alexander of Trebizond, whom Mohammed had previously captured in Kolchis, entered the seraglio; her only son become one of the Conqueror's favourite pages.

Thus ended the rule of the Gattilusj in Lesbos. Had Nicolò been bolder, bad Genoa given more help, had Venice not played the part of a spectator, the island might have been saved, or at least its capture postponed. At the time of the siege, Vettor Capello was at Chios, and, in answer to Nicolò's appeal, actually set out with 29 galleys towards Lesbos; but, although he could have burnt the Turkish fleet in the absence of its crews, he durst not disobey his instructions, which were to avoid giving any offence to the Sultan. Even after the capture of Mytilene, when the people of the castle of the two SS. Theodores begged him to accept them as Venetian subjects, he refused. Later on, when war broke out with Turkey, Venice repented her inaction, and tried in vain to make reparation for it. Even Genoa took the 'calamity of Mytilene' with philosophy.[1])

1) Leonardi Chiensis, *De Lesbo a Turcis capta*, apud Hopf, *Chroniques*, 359—66 (an eye-witness); Magno, *ibid.*, 201—2; Doukas, 345—6, 512; Chalkokondyles, 518

Christendom did not, however, abandon all hope of recovering what the Gattilusj had lost. The learned Archbishop of Lesbos, a second time the prisoner of the Turks, wrote to Pius II, as he had written to Nicholas V after the capture of Constantinople, a letter describing the sufferings of his flock and begging the Pope to make peace in Italy and war upon "the Cerberus" of the East. Pius responded by planning a new crusade, and the Genoese suggested that its first stage should be the recapture of Lesbos.[1]) The Pope's death ended his plans; but early in 1464 a Venetian fleet under Luigi Loredano occupied Lemnos with the assistance of a Moreote pirate, who bore the great name of Komnenos. This man had descended upon the island some time before with two galleys, had captured it from the officials who were governing it for Demetrios Palaiologos, and had established his authority over the citadel and the old city of Lemnos. But the pirate saw that he was not strong enough to hold his conquest singlehanded, and therefore transferred it to the maritime Republic, which thence easily extended her sway over the rest of the island. Venice retained Lemnos for 15 years, and five Venetian nobles successively administered, with the title of "Rector", this distant outpost.[2]) In April of the same year Orsato Giustiniano, Loredano's successor, laid siege to Mytilene, but, after six weeks spent before the walls and two battles, in which the Venetians sustained heavy losses, on the approach of the Turkish fleet withdrew to Euboea with all the Christian islanders whom he could convey, only returning to SS. Theodores to remove a second cargo. Giustiniano died of grief at his failure, and the Turkish sway over Lesbos, despite three subsequent attempts, had never been broken till the Greek fleet took the island on November 22, 1912.[3])

Two years later Vettor Capello obtained Imbros, Thasos, and Samo-

—21, 523—9, 553; Kritoboulos, lib. IV, cc. 11—14; Phrantzes, 94; Malipiero, *Annali Veneti,* in *Archivio Storico Italiano*, VII 11; Pii II, *Commentarii,* 244; *Atti,* VII p[t] I, 159—60, 190; *Giornale Ligustico,* V 366—7; Sabellici, *Historiae Rerum Venetarum* (ed. 1556), 867, 873; Cambini and Spandugino apud Sansovino, *Historia Universale dell'Origine et Imperio de'Turchi* (ed. 1573), ff. 156, 191; *Ἱστορία πολιτική*, 26; Bosio, *Dell'Historia della sacra religione di San Giovanni,* I 196; *The Chronicles of Rabbi Joseph ben Joshua* (tr. Biạlloblotzky), 289.

1) *Atti*, VII, p[t]. I, 227, 242, 244.

2) Sabellici, *op. cit.*, 883; Malipiero in *Arch. Stor. It.*, VII 28; Sathas, *Μνημεῖα*, VI 93, 97; Magno *apud* Hopf, *Chroniques*, 204; Chalkokondyles, 565; Phrantzes, 415.

3) Sabellici, *op. cit.* 885—6; Malipiero, *l. c.*; Sathas, *Μνημεῖα*, I 244, VI 98; Phrantzes, *l. c.*; Sanudo and Navagiero *apud* Muratori, *RIS.*, XXII 1170; XXIII 1123, 1132; Kritoboulos, lib. V, c. 7; Sa'd al-Dīn, II 223; Cepio, *De P. Mocenigi rebus gestis*, 30.

thrace for Venice[1]), and Bernardo Natale was sent as Rector to the last-named island. Imbros was however, retaken by the Turks in 1470, ownig to the unpopularity and incapacity of that official.[2]) Lemnos resisted more than one Turkish attack; in view of its importance as a station for the fleet, Venice sent 200 *stradioti* to settle there, restored the walls of Kokkinos, and strengthened the fortifications of Palaio-kastro, while Mohammed made its cession a condition of peace. At last this island, then inhabited by 6000 souls, or twice the population of Imbros, after having won romantic fame by the exploits of its heroic defender, the virgin Marulla, was ceded to Turkey by the peace[3]) of 1479. At the same time, Samothrace with its 200 islanders, and Thasos, neither of them mentioned since their capture in 1466, were probably surrendered, and the whole of the Gattilusj's former realm was thus irrevocably Turkish till 1912, with the exception of the Venetian occupation of Lemnos in 1656/7, and of the Russian occupation of part of that island in 1770, — for Ainos, although laid in ashes by Nicolò da Canale in 1468, had not been occupied by the Venetians, and Foglia Vecchia had repulsed his attack.[4])

Even after this apparently final Turkish conquest, one member of the family continued to cherish the remote hope that one day his ancestral dominions might be reconquered. Dorino II of Ainos was still alive at Genoa, and in 1488, as the sole representative of both branches of the Gattilusj — for Nicolò II had left no children — granted to his brother-in-law, Marco d'Oria, all his rights to their possessions in the Levant. It was agreed, that, should Lesbos be recovered — as was hoped, by the aid of the King of France — Dorino should nevertheless have his father's former estates in that island, unless Ainos, Foglia Vecchia, Thasos and Samothrace were also recovered, in which case he should be entitled to Ainos, Thasos and Samothrace alone and have no claim to the Lesbian property.[5]) Dorino II died childless, the last legitimate male of his race; but the pirate Giuliano, whose depredations continued to vex the Genoese Government[6]), had progeny. Among his

1) Sathas, *op. cit.*, VI 99; Malipiero, 37; Sabellicus, 890; Navagiero, 1125; Secreta, XXII f. 186; Magno, 204.

2) Malipiero, 50; Sanudo and Navagiero in *RIS.*, XXII 1190, XXIII 1128; Magno, 206; Phrantzes, 448.

3) Magno, 205, 208; Sathas, *Μνημεῖα*, V 48; Malipiero, 50, 59, 67, 107, 121; Sanudo, 1190, 1210; Kritoboulos, lib. V, c. 15; Miklosich et Müller, *Acta*, III 297; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI 299—318.

4) Malipiero, 44; Sabellicus, 895; Cambini *apud* Sansovino, f. 158; Phrantzes, 447; Saʿd al-Dīn II 244; Hammer, II 98 n*; Piacenza, *L'Egeo Redivivo*, 439.

5) *Giornale Ligustico*, V 370—2. 6) *Ibid.*, V 367—70.

descendants were perhaps the Hector Gattilusio[1]) whom we find receiving a small pension from Pope Innocent VIII, and the Stefano Gattilusio[2]), who was bishop of Melos in 1563. Other Gattilusj occur at Naxos in the seventeenth century, and the name is reported to exist still not only there but at Smyrna and Athens[3]), although the family is extinct at Genoa. Last year a London lady claimed the Byzantine Empire as a descendant of the Palaiologoi threngh the Gattilusj. The family church at Sestri Ponente[4]) was ceded by Dorino II to two other persons in 1483.

The rule of the Gattilusj has been described by a modern Greek writer as more favourable to his fellow-countrymen than that of other Frankish rulers. Chalkokondyles[5]) praises the excellence of their administration, and one alone of them, the fratricide Nicolò, seems to have been unpopular. Hellenised by intermarriage with the Imperial houses of Byzantium and Trebizond, and proud to quarter the arms of the Palaiologoi with their own, they spoke Greek in the first generation, and thus early came to understand the feelings of their subjects, who scarcely regarded them as foreigners, certainly not as foreign conquerors. Two extant Greek letters of Dorino I and Domenico attest their familiarity with the language of their people. Moreover, they were not so much feudal lords as prosperous merchant princes, whose wealth is attested not only by the sums lent by Francesco II and Nicolò I, but by the extensive coinage of the Lesbian line. Coins of at least five of the lords of Mytilene are extant, while Dorino I, whose appanage was Foglia Vecchia before be succeeded to Lesbos, struck money for that emporium also.[6]) Yet these Genoese nobles took an interest alike in history, literature, and archaeology. Kanaboutzes wrote his commentary on Dionysios for Palamede; in 1446, the year of Cyriacus' visit, Leonardo of Chios, the most famous of Lesbian divines, who owed his appointment to the patronage of Maria Gattilusio and was selected to accompany the papal legate, Cardinal Isidore, to Constantinople[7]), wrote at

1) Gottlob, *Aus der Camera Apostolica,* 293.

2) *Revue de l'Orient latin*, I 537—9.

3) Anonymus, *Οἱ Γατελοῦζοι ἐν Λέσβῳ*, 70 *n'*.

4) *Atti*, XXXIV 322, 326, 345. 5) P. 521.

6) Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, 436—43; *Supplément*, 18—19; Pl. XVI, XVII, XXI; Lampros, *Catalogue,* II 305; *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI 41, 491—2; VII 87—8.

7) Fontana, *Sacrum Theatrum Dominicanum*, 81; *Scriptores Ordinis Praedicatorum* (ed. Echard), I 816—7; Rovetta, *Bibliotheca Provinciae Lombardiae Sacri Ordinis Praedicatorum*, 76; *Bullarium Ordinis Fr. Praedicatorum* (ed. Bremond). III 210—11, 236, 336.

the bidding of Dorino I's brother, Luchino, his "Treatise concerning true nobility against Poggio". This quaint tract took the form of a Platonic dialogue with Luchino in the presence of the Duke of the Archipelago, and gives us a pretty picture of Lesbian society at the time. "The prince", we read, "protects religion; his senate is wise, his soldiers distinguished, and he lives in splendid state among his lovely halls, his gardens, his fishponds, and his groves". The drama, if we may argue from the presence of an actor named Theodoricus, was patronised by Dorino.[1]) Life in Lesbos must therefore have been pleasant, if it had not been lived on the edge of the Turkish volcano. But even in the last years of the Gattilusj the numbers of the Latins cannot have been large, for Calixtus III united the Archiepiscopal see of Methymna with that of Mytilene, and in 1456 the revenues which Leonardo derived from both together did not exceed 150 gold florins.[2])

The Genoese sway over Lesbos and the Thracian islands has gone the way of all Latin rule in the Levant, of which it was so favourable a specimen. A few inscriptions, a few coats of arms, here and there a ruined fortress, still remind the now emancipated Greeks of their last Italian rulers.

Gattilusj.

I. Lesbos (1355—1462).
Francesco I 1355, July 17.
„ II 1384, August 6.
[Nicolò I of Ainos regent 1384—7.]
Jacopo 1404, October 26.
[Nicolò of Ainos regent 1404—9.]
Dorino I $\frac{1426}{1428}$.
[Domenico regent 1449.]
Domenico 1455, June 30.
Nicolò II 1458—62.
[Turkish: 1462—1912; Greek: 1912, November 22.]

II. Thasos (c. 1434 or? c. 1419—55)? Jacopo c. 1419.
Dorino I c. 1434.
[Oberto de' Grimaldi governor 1434.]
Francesco III. 1444—c. 1449.]
Dorino I c. 1449.
[Domenico regent 1449.]
Domenico 1455, June 30—October.
[Turkish: 1455—6; 1459—60; 1479—1912; Papal: 1456—9; Demetrios Palaiologos: 1460—6; Venetian: 1466—79; Greek: 1912, October 30.]

III. Lemnos (1453—6).
Dorino I 1453 (castle of Kokkinos from 1440).
[Domenico regent 1453.]
Domenico 1455—6.
[Nicolò II governor 1455—6.]
[Turkish: 1456; 1459—60; 1479—1656; 1657—1912; Papal: (autumn) 1456—8; Demetrios Palaiologos: 1460—4; Komnenos 1464; Venetian: 1464—79; 1656—7; Russian (except Palaiokastro): 1770; Greek: 1912, October 22.]

IV. Foglia Vecchia (c. 1402—55).
With Lesbos: c. 1402—1455, December 24. (For several years c. 1423—8 appanage of Dorino I) [Turkish: 1455.]

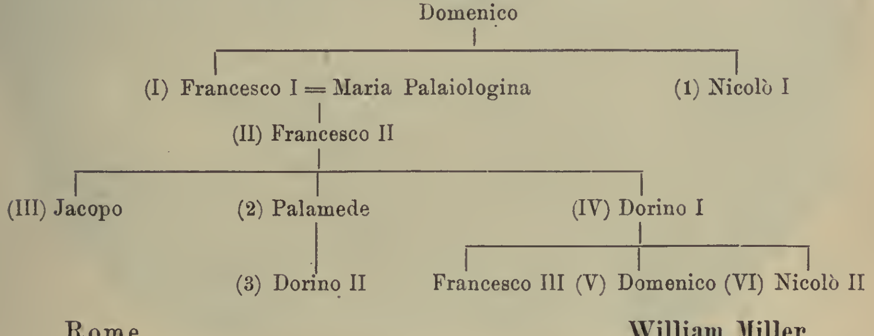
1) *De vera nobilitate*, 53, 55, 82—3.
2) Reg. Vat. 443, ff. 111—2.

V. Ainos (*c.* 1384—1456).
Nicolò I *c.* 1384.
Palamede 1409.
Dorino II 1455—6.
[Turkish: 1456—60; 1468—1912; 1913, July 15; Demetrios Palaiologos: 1460—8; Bulgarian: 1912, Nov. 29—1913, July 15.]

VI. Samothrace (*c.* 1431—56).
Palamede *c.* 1431.
[Joannes Laskaris Rhyndakenos governor 1444—55.]
Dorino II 1455—6.
[Turkish: 1456; 1459—60; 1479—1912; Papal: (autumn) 1456—9; Demetrios Palaiologos: 1460—6; Venetian: 1466—79; Greek: 1912, November 1.]

VII. Imbros (1453—6).
Palamede 1453.
Dorino II 1455—6.
[Joannes Laskaris Rhyndakenos governor.]
[Turkish: 1456—60; 1470—1912; Demetrios Palaiologos: 1460—6; Venetian: 1466—70; Greek: 1912, October 30.]

Genealogical Tree: —
(The rulers of Lesbos are denoted by Roman, those of Ainos by Arabic numerals.)



Rome. William Miller.



Abb. 1.

Zwei auf Holz gemalte Köpfe aus Deir-Abu-Makarios.

(Mit 2 Abbildungen.)

Bei meinem Besuche in Deir-Abu-Makarios am 23. Oktober 1912 ist es mir gelungen, zwei hochinteressante, auf Holz gemalte Köpfe für meine Sammlung zu erwerben. Sie sind ziemlich unbeschädigt in Dresden angekommen. Wenn ich diese beiden hier zur Veröffentlichung bringe, so geschieht es, um die Aufmerksamkeit auf Werke dieser Art zu lenken. Denn es ist hohe Gefahr, daß die übrigen, noch in der Hauptkirche befindlichen, vollständig zugrunde gehen. Die Mönche hatten die Absicht, die Kirche weiß zu tünchen, da der Besuch des koptischen Patriarchen in nächster Zeit erwartet wurde. Vielleicht werden die Köpfe auch heruntergeschlagen und verschwinden dann in einer Ecke.

Ehe ich die beiden beschreibe, schicke ich ein paar Worte über die Technik voraus. Professor Prell, dem ich sie, ebenso wie die vier



Abb. 2.

Freskoköpfe aus dem Kreuzkloster bei Jerusalem, zur Begutachtung vorlegte, äußerte sich darüber etwa folgendermaßen: Ein sehr ungleich starker Kreidegrund, vermutlich Kreide und Leim, eventuell auch Gips und Leim, das alte Verfahren. Die Malerei scheint Tempera, Ei mit Honig oder Feigenmilch, die Behandlung genau die gleiche, wie die der Fresken.

Der eine Kopf (siehe Abbildung 1) ist anscheinend derjenige eines Apostels oder eines anderen Heiligen. Von dem Gesichte sind das linke Auge, das sehr charakteristisch blickt, die Nase und der halbe Mund ganz erhalten. Außerdem sieht man die linke Backe und die gleiche Hälfte des Kinns. Vom dunklen, fast schwarzen Haare ist auch ein Teil erhalten. Von dem rechten Auge ist noch der Anfang zu erkennen. Ein breiter Nimbus, an dem sich noch Spuren der Vergoldung befinden, umrahmt den Kopf.

Der andere Kopf (siehe Abbildung 2) dürfte wohl der eines Engels sein, der sich ein wenig nach links neigt. Hier ist das rechte Auge

erhalten, ebenso die Nase mit eigentümlich starkem Schatten. Der Mund und das Kinn sind viel zerstörter, als bei dem anderen. Dagegen kann man noch etwas von dem Ohre erkennen. Das linke Auge ist bis auf die letzte Spur zerstört. Von dem Haare ist so wenig mehr zu sehen, daß man nicht einmal die Farbe mehr bestimmen kann. Der Nimbus, der auch hier den Kopf umgibt, hat sich nur in den äußeren Umrissen erhalten. Auch die Vergoldung ist eigentlich nur mehr zu vermuten.

Die beiden Köpfe stammen, wie schon gesagt, aus der Hauptkirche des Makariosklosters. Sie war und ist auch noch zum großen Teile mit Fresken bedeckt. Dem Anscheine nach stammen sie aus dem 1. Jahrtausend und sind zum Teile ziemlich zerstört. Namentlich ist dieses bei den Köpfen eingetreten. Wenn diese kaum mehr erkennbar waren, hat man nicht etwa den Versuch gemacht, sie wieder herzustellen, was ja sonst oft in den Kirchen des Ostens geschehen ist. Nein, man hat den Kopf in der gleichen Technik auf Holz gemalt und diesen dann mit Nägeln auf den zerstörten Freskokopf befestigt. Bei dem in Abbildung 2 wiedergegebenen, kann man deutlich die Löcher für die Nägel sehen. Nach meinem Dafürhalten ist diese eigentümliche Prozedur etwa im 12. oder 13. Jahrhundert geschehen. Und dieses Alter möchte ich auch meinen beiden Köpfen zuweisen. Der Fall einer solchen Arbeit steht in Ägypten nicht ganz vereinzelt da. In Deir-Abu-Sefein in Alt-Kairo hat man auch, aber in später Zeit bemalte Holztafeln über den Fresken im Haikal befestigt. Sie stellen annähernd dasselbe wie die letzteren dar. Jetzt hat man sie tiefer angemacht, so daß man die Fresken wieder sehen kann. Sie sind künstlerisch so unbedeutend, daß ein näheres Studium kaum lohnt. Ob sich außerhalb Ägyptens noch etwas Ähnliches findet, weiß ich nicht. Vorgekommen ist es mir sonst im Orient nie. Jedenfalls aber erscheinen mir diese beiden Köpfe der Beachtung wert.

Dresden. **Johann Georg**, Herzog zu Sachsen.

Περὶ Παντειχίου.

Περὶ τοῦ ἐν τῇ βιθυνικῇ ἐπὶ τῆς Προποντίδος παραλίᾳ προαστείου Παντειχίου (τοῦ φαινομενικῶς μὲν καθ' ἑκάστην ἐξωραϊζομένου, ἐν τῇ ἐκπαιδεύσει ὅμως τῆς νεολαίας οὐδαμῶς σχεδὸν ἀναπτυσσομένου, τῶν δὲ κατοίκων στερουμένων οὕτω τοῦ πρὸς τὰ πάτρια ζήλου κατὰ τὴν ἀρχαίαν παροιμίαν „καλὴ μὲν ὄψις ἐν δὲ δειλαῖαι φρένες") δυστυχῶς πολὺ ὀλίγοι ἐκ τῶν μεταγενεστέρων ἔγραψαν, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ὡς πυθίαι ἐκ τρίποδος, διότι ἐκ τῶν γραφομένων των κάλλιστα δείκνυται ὅτι οὐδεὶς ἐξ αὐτῶν μετέβη ἐκεῖσε ὅπως ἐπὶ τόπου κάμῃ μελέτας καὶ ἐρεύνας. Ἐκ δὲ τῶν ἀρχαίων συγγραφέων ἔγραψαν τινὰ μὲν ὁ ποικιλοϊστοριογράφος Προκόπιος — καὶ ταῦτα ὅμως ὡς παρακατιὸν θέλομεν ἰδεῖ οὐδὲν ἄξιον λόγου ἱστορικὸν ἐγκλείουσι καὶ οὔτε δύνανται νὰ χρησιμεύσωσιν ὡς μίτος τῆς Ἀριάδνης τῷ ἀρχαιολογοῦντι — πρὸς τούτοις δὲ καί τινες ἐκκλησιαστικοὶ ἱστοριογράφοι, ἁπλῶς μνείαν ποιούμενοι τοῦ ὀνόματος τοῦ προαστείου· οὕτω, φέρ' εἰπεῖν, Ἑρμείας μὲν ὁ Σωζόμενος[1]) ἐν τῇ ἀφηγήσει αὐτοῦ περὶ τῆς πρώτης εὑρέσεως τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου γράφει ὅτι „αἱ σύρουσαι τὴν ἅμαξαν ἡμίονοι ἐν ᾗ τὸ πολυτίμητον λείψανον, ἀπὸ Κυζίκου χωροῦσαι ἐστάθησαν ἐν τῇ πρὸ τοῦ Παντειχίου κώμῃ Κοσιλάῳ". Φιλοστόργιος[2]) δὲ λόγον ποιούμενος περὶ Εὐτροπίου τοῦ περιωνύμου πατρικίου καὶ ὑπάτου γράφει ὅτι: „καὶ συνεδρίου κατὰ τὸ καλούμενον Παντύχιον καθεσθέντος, Αὐρηλιανὸς δ' ὁ ὕπαρχος καὶ ἕτεροι τῶν ἐν ταῖς ἀρχαῖς ἐπιφανῶν ἀρχόντων διεσκόπουν τὰ κατηγορούμενα· αἰτίαις ὁ Εὐτρόπιος ἁλοὺς τὴν κεφαλὴν ἀφαιρεῖται".

Ἐκ δὲ τῶν ἁγιογράφων[3]) μανθάνομεν ὅτι ἐπὶ Θεοφίλου τοῦ εἰκονομάχου βασιλεύσαντος ἐν ἔτει 829 *κατέφυγεν εἰς Παντείχιον Νικήτας ὁ πατρίκιος καὶ ὁμολογητής, οὗ τὴν μνήμην γεραίρει ἡ ἡμετέρα ἐκκλησία τῇ* 13 *Ὀκτωβρίου.*

Παρὰ δὲ τῷ Προκοπίῳ[4]) ἀναγινώσκομεν ὅτι: „. . . ἦν τις Βελι-

---

1) Migne Patr tom. 67, p. 1481—1483. — *Χρονικὸν Πασχάλιον, σελ.* 564.

2) *Φιλοστοργίου ἐκκλ. ἱστορία, ἐπιτομή· Βιβλ. ΙΑ'*, § 6.

3) *Βίοι ἁγίων ὑπὸ Κ. Χ. Δουκάκη, τόμ. Ι', σελ.* 167—168.

4) *Τόμ. Β', σελ.* 453 *καὶ ἑ., ἔκδοσις τοῦ* Haury.

σαρίῳ κλῆρος ἐν Βυζαντίων τῷ προαστείῳ, ὃ δὴ Παντείχιον μὲν ὀνομάζεται, κεῖται δὲ ἐν τῇ ἀντιπέρας ἠπείρῳ· ἐνταῦθα ὀλίγῳ ἔμπροσθεν ἢ ἔμελλε Βελισάριος ἐπί τε Γελίμερα καὶ Λιβύην ἐξηγήσασθαι τῷ Ῥωμαίων στρατῷ, ἐνδελεχέστατα πλήθειν οἵ τὰς ἀμπέλους ξυνέβη. οἴνου τε ὃς ἐνθένδε γεγονὼς ἔτυχε πίθων οἱ θεράποντες ἐμπλησάμενοι μέγα τι χρῆμα καὶ αὐτῶν τὰ μὲν ἔνερθεν κατορύξαντες, τὰ δὲ ὕπερθεν πηλῷ ἐς τὸ ἀκριβὲς ἐπιβύσαντες, ἐν τῷ οἰνῶνι κατέθεντο. μησὶ δὲ ὀκτὼ ὕστερον ἐν πίθοις τισὶν ἀναβράσσων ὁ οἶνος διεσπάσατο μὲν τὸν πηλὸν ᾧπερ ἐπέφρακτο αὐτῶν ἕκαστος, ὑπερβλύσας δὲ καὶ ῥεύσας πολὺς ἐς τοσόνδε γῆν τὴν ἐχομένην ἐπέκλυσεν ὥστε καὶ τέλμα ἐν τούτῳ τῷ ἐδάφει ἐργάσασθαι μέγα. ὅπερ ἐπεὶ οἱ θεράποντες εἶδον, ἐν θάμβει μεγάλῳ γενόμενοι πολλοὺς μὲν ἐνθένδε ἀμφορέας ἐμπλήσασθαι ἔσχον, αὖθις δὲ τούτους δὴ τοὺς πίθους τῷ πηλῷ ἀποφράξαντες τὰ παρόντα ἐν σιωπῇ εἶχον. ἐπεὶ δὲ τοῦτο πολλάκις ὑπὸ τὸν αὐτὸν χρόνον γεγονὸς εἶδον, αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τὸν κεκτημένον τὸ πρᾶγμα ἦγον, ὁ δὲ τῶν ἐπιτηδείων πολλοὺς ἐνταῦθα ἀγείρας ἐπέδειξε τὰ ποιούμενα· οἵπερ τῷ ξυμβόλῳ τεκμηριούμενοι ἐς ταύτην δὴ τὴν οἰκίαν μεγάλα προὔλεγον ἀγαθὰ ἔσεσθαι . . .“.

Ἐκ τῶν ὑπὸ τοῦ Προκοπίου γραφομένων συνάγομεν μόνον ὅτι τὸ Παντείχιον ἦτο κτῆμα καὶ προάστειον — ἔπαυλις, ὡς σήμερον λέγομεν — πολυάνθρωπόν τε καὶ ἀμπελόφυτον, ἀνῆκον πάλαι ποτὲ τῷ ἐνδόξῳ στρατηγῷ Βελισαρίῳ, ὅπου ὡς ἄνωθι φαίνεται καὶ τὰ περὶ τῆς τοῦ οἴνου πλημμύρας μυθολογούμενα συνέβησαν, οὐδὲν ὅμως ἄξιον λόγου ἱστορικόν.

Ἔγγραφόν τι πατριαρχικὸν ἀπολελυμένον τῷ 1140[1]) *ἀναφέρει κατοίκους Παντυχείου.*

Ἐκ τῶν νεωτέρων ὁ μὲν Γύλλιος[2]) *γράφει:* „. . . quod nunc frequentem vicum habet etiam nunc à vulgo Graecorum Pantichion nominatum, in quo antiqui muri visuntur valde crassi, indicantes olim ibi castrum permunitum, recteque *παντείχιον* appellatum fuisse . . . .“· *ὁ ἀοίδιμος Πασπάτης ἐν μεταφράσει*[3]): „. . . *ἐπὶ Γυλλίου ἤτοι κατὰ τὸν ΙΣΤ′ αἰῶνα, ἦτο κώμη πολυάνθρωπος, ἔχουσα καὶ ὀχυρὰ τείχη παχύτατα, λείψανα ἐρυμνοτάτου φρουρίου· ὅθεν πιθανὸν καὶ ἡ ἐπωνυμία αὐτῆς*“.

Ὁ κ. Μ. Γεδεὼν ἐν τῇ πραγματείᾳ αὐτοῦ Ἀκρίτας καὶ Τοῦζλα[4]) *ἀναγράφει ὅσα μόνον ἔχουσιν οἱ ῥηθέντες συγγραφεῖς καὶ οὐδὲν πλέον, ὁ δὲ* père Bouvy *τὰ αὐτὰ τοῖς αὐτοῖς*[5]) „*Pendik,* à l'est de Kartal, ne rappelle pas seulement la villa de *Panteichion,* où Bélisaire

---

1) *Ῥάλλη καὶ Ποτλῆ, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν Κανόνων, τόμ. Ε′, σελ.* 90.
2) Gyllii de Bosporo Thracio, Bib. III, p. 285.
3) *Ἑλλην. Φιλ. Σύλλογος, τόμ. ΙΒ′, σελ.* 51.
4) *Εἰκονογραφημένον ἡμερολόγιον τοῦ* 1896 *ἐν Κ/πόλει ὑπὸ Ἰ. Ἰωαννίδου, σελ.* 194—195.
5) Souvenirs Chrétiens de Constantinople et des environs, p. 114.

termina paisiblement ses jours (565); ceux qui s'intéressent à saint Jean Chrysostome y cherchent aussi les traces du trop fameux Eutrope que le grand orateur faillit arracher à la vengeance d'Arcadius. Le ministre disgracié croyait lui-même, en s'embarquant, partir pour un tranquille exil dans l'île de Chypre, mais son bateau cingla vers Pendik où les magistrats, réunis sous la présidence d'Aurelien, préfet du prétoire, le condamnèrent à mort. L'exécution de la sentence fut aussi rapide que le jugement avait été sommaire". *Ἡμερολόγιον δέ τι „Ἀκτῖνες", τοῦ* 1908 *ἐν σελ.* 171, *γράφει: „τὸ Παντείχιον προάστειον λαβὸν τὸ ὄνομα ἔκ τινος βυζαντινοῦ τείχους, οὗτινος ἐρείπια σῴζονται καὶ τὸ ὁποῖον περιέβαλεν αὐτὸ" χωρὶς ὅμως νὰ ὁρίζῃ οὔτε ὁποῖα ἐρείπια ἐννοεῖ καὶ ὁποία ἡ διεύθυνσίς των καὶ οὔτε πρὸ τῆς ἀνεγέρσεως ἐκεῖ τοῦ βυζαντινοῦ φρουρίου πῶς ἐκαλεῖτο ἡ περιφέρεια ἐκείνη ἀφοῦ μετὰ τὴν ἀνέγερσιν τοῦ φρουρίου ἔλαβε καὶ τὸ ὄνομα Παντείχιον.*

Ἡμεῖς ὅμως θέλομεν ἐξετάσει κατὰ τὸ καθδύναμιν ἔρδειν ὑπὸ πᾶσαν ἔποψιν τήν τε κωμόπολιν καὶ τὴν περιφέρειαν αὐτῆς ὅπως οὕτω δώσωμεν μίαν τελείαν σκιαγραφίαν.

Α' Ὑπὸ γεωλογικὴν ἔποψιν περὶ τοῦ ἐν Παντειχίῳ Δεβονείου στρώματος τῆς φαύνιδος, τῆς Σουββιλσωνίας ῥυγχοφόρου καὶ τῆς περιφεροῦς ὄρθιος, κλπ., συμφωνῶ μὲν μετὰ τοῦ Dr. Abdullah *ὡς πρὸς τὴν διάκρισιν αὐτῶν ἐκ τοῦ χρωματισμοῦ ἀπὸ τῶν τοῦ Ῥούμελη-Χησάρ, Μεγάλου-Ρεύματος καὶ ὄρους Γίγαντος, οὐχὶ ὅμως καὶ ὡς πρὸς τὴν προέλευσιν ὅτι*[1]) *„. . . . ἐκ μετατοπίσεως ἢ ἐκυλίσθησαν ἐκ στρωμάτων ἀνωτέρων ἢ ἐκ τῶν πλαγίων τῶν ὀρέων τὰ ὁποῖα ἐγειτνίαζον πρὸς τὴν θάλασσαν . . .", κατ' ἐμὴν ταπεινὴν γνώμην ὡς ἐκ τοῦ ἐδάφους ἐν ᾧ εὕρηνται ταῦτα μᾶλλον φαίνεται ὅτι λόγοι ἡφαιστειώδεις ἐπέφερον τὴν ἀνύψωσιν αὐτῶν, τοῦτο δ' ἐπιμαρτυρεῖ καὶ ἡ λάβα ἥτις συνεκόλλησε πάντα τὰ διάφορα εἴδη τῶν κογχυλίων σχηματίσασα ὁλοκλήρους βράχους ἐξ αὐτῶν, ὧν αἱ κορυφαὶ φαίνονται ἐν τῇ πρὸς δυσμὰς παραλίᾳ τοῦ Παντειχίου, κυρίως δὲ ἀρχομένων ἀπὸ τῆς πρὸς τὴν Χαρταλιμὴν παραλίας τοῦ περιπτέρου Σανιγὲ Σουλτάνας.*

Β' περὶ τοῦ ὀνόματος Παντείχιον οὐδὲν ὁριστικὸν δυνάμεθα ν' ἀποφανθῶμεν, διότι κατ' ἄλλους μὲν γράφεται μὲ ει ὡς ἐγκλειόμενον ἐν τείχεσι (κάστρα), κατ' ἄλλους μὲ υ ὡς πανόλβιον (οὕτω γράφεται καὶ τὸ ἕτερον Παντύχιον τὸ κείμενον ἐν τῇ ἀσιατικῇ παραλίᾳ τοῦ Βοσπόρου, νῦν Κετσελὶ-λιμάν, μεταξὺ τοῦ Κορακίου ἀκρωτηρίου (Φὶλ-μπουρνοῦ) καὶ τοῦ Ἱεροῦ[2])), *κατὰ δὲ τὸν ΙΓ' αἰῶνα μὲ οι ὡς περιτετοιχισμένον μὲ τοίχους (δουβάρια).*

---

1) *Ἑλλην. Φιλ. Συλλ. τὰ Περισωθέντα* 1865—1870, *σελ.* 109—113.

2) *Κωνσταντινιάς, σελ.* 147. — *Κωνσταντινούπολις Σκαρλάτου Δ. τοῦ Βυζαντίου, τόμ. Β', σελ.* 195.

Γ′ Ἐὰν ἡ κωμόπολις αὕτη σὺν τῇ περιφερείᾳ της ἔφερε καὶ πρὶν τὸ αὐτὸ ὄνομα, περὶ τούτου οὐδεμίαν μαρτυρίαν ἔχομεν εἰ μὴ ὅτι οὐχὶ μόνον ἐπὶ τῆς ἐποχῆς τοῦ Βελισαρίου κατῳκεῖτο καὶ ἦτο πολυάνθρωπος, ἀλλὰ κάλλιστα δύναταί τις ν' ἀποδείξῃ διὰ τῶν ἐνίοτε ἀνακαλυπτομένων λιθίνων ἀντικειμένων, ἤτοι πελέκεων, τεμαχίων βελονῶν, μαχαιρῶν καὶ πριόνων ὅτι κατῳκεῖτο καὶ εἰς τοὺς προγενεστέρους χρόνους καὶ μέχρις αὐτῆς τῆς λιθίνου ἐποχῆς, ἤτοι τῆς πρώτης σχεδὸν κατὰ τοὺς ἐπιστήμονας ἐποχῆς, καθ' ἣν ὁ ἄνθρωπος ἤρχισε νὰ ἐργάζηται ἐπὶ τῆς γῆς. Ἰδίᾳ ἐν τῇ περιφερείᾳ τῆς κώμης ταύτης, ὡς φέρ' εἰπεῖν εἰς τὸν πεντεκαιδεκάλεπτον πρὸς ἀνατολὰς ἀπέχοντα ἅγιον Ἰωάννην καὶ εἰς τὸν ἡμίσειαν ὥραν πρὸς δυσμὰς ἀπέχοντα ἅγιον Στέφανον, εὑρέθησαν καὶ κόκκοι περιδεραίων καὶ ἄλλα κοσμήματα τῆς νεολιθίνου ἐποχῆς, πασιφανεῖς ἀποδείξεις τῶν ἀρχαίων οἰκισμῶν. Ὀρθῶς λέγει καὶ ὁ Baron J. de Bay[1]): „. . . les ornements personnels se rencontrent toujours dans les lieux longtemps habités par l'homme . . .".

Δ′ Καὶ ἐπὶ τῆς ἑλληνικῆς καὶ ῥωμαϊκῆς ἐποχῆς ὅτι κατῳκεῖτο τὸ Παντείχιον καταφαίνεται ἐκ τοῦ τῶν τότε ἐποχῶν νεκροταφείου ὅπερ ἔκειτο ὄπισθεν τῆς σημερινῆς ἐκκλησίας τοῦ ἁγίου Γεωργίου. Μετὰ τὴν τελευταίαν πυρκαϊάν, — λέγω δὲ τελευταίαν ἐπειδὴ ὡς ἐκ παραδόσεως σῴζεται, συνέβη καὶ μία ἄλλη τῷ 1798 *ὅτε καὶ ἐγένετο παρανάλωμα τοῦ πυρὸς ὁλόκληρος ἡ κώμη τοῦ Παντειχίου, ἐκτὸς μιᾶς μόνον οἰκίας παρὰ τὸ τότε τεῖχος διασωθείσης, — ἀνασκαφέντος τοῦ ἐδάφους πρὸς οἰκοδόμησιν οἰκιῶν ἐκεῖ, ἀνεκαλύφθησαν τάφοι κείμενοι ὁ εἷς ἐπὶ τοῦ ἄλλου εἰς τρεῖς σειράς, δακρυρρόαι ὑέλινοί τε καὶ πήλινοι, λήκυθοι ἑλληνικῆς τε καὶ ῥωμαϊκῆς ἐπεξεργασίας καὶ θεμέλια τειχῶν ῥωμαϊκῆς ἐποχῆς· τὰ τελευταῖα οὐ μόνον παρὰ τὴν πρὸς Α. τῆς κωμοπόλεως κειμένην οἰκίαν Ἀζαριάν, διευθυνόμενα πρὸς Δ., ἀλλὰ καὶ εἰς τὸ ὄπισθεν τοῦ σιδηροδρομικοῦ σταθμοῦ γήπεδον, ἀνορυττομένου φρέατος. Τὸ δὲ βυζαντινὸν νεκροταφεῖον ὅτι ἔκειτο ἔνθα καὶ τὸ νῦν μαρτυρεῖται ἐκ τῶν τριῶν τάφων τῶν μέχρι τοῦδε σῳζομένων πρὸς τὴν παράλιον πλευράν, καὶ τῶν ἐπιταφίων κεράμων ἃς ἀνακαλύπτει ὁ κατὰ καιρὸν νεκροθάπτης ἀνορύττων νέους τάφους.*

Ε′ Πρὸ δύο ἐτῶν παρὰ τὴν οἰκίαν Ι. Νῶε, ἐν ταῖς κατὰ Μάϊον ἀνασκαφαῖς, ἀνεκαλύφθη τεμάχιον κίονος φέροντος τὰ γράμματα XIωF, *κιονόκρανον ἰωνικοῦ ῥυθμοῦ καὶ κατεστραμμένον δάπεδον ἐκ μωσαϊκῶν.*

ΣΤ′ Ἀρχαῖόν τι ἄξιον λόγου ἐν τῇ κώμῃ οὐδὲν μέχρι τοῦδε σῴζεται ἐκτὸς δύο κινστερνῶν, ὧν ἡ μία ἐν μέρει κάλλιστα ὁρᾶται, τῆς δ' ἄλλης μόνον ἡ περιφέρεια, διότι εἶναι ὅλως πεπληρωμένη χώματος. Καὶ ἡ μὲν πρώτη ἡ καὶ μεγαλειτέρα κεῖται πρὸς Α. τῆς κωμοπόλεως

---

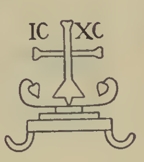
1) L'Archéologie préhistorique, p. 289.

καὶ πρὸς Β. τοῦ 27 χιλιομέτρου, ἡ δὲ διάμετρος αὐτῆς εἶναι 36 μέτρα, τὸ βάθος ἀπροσδιόριστον ἐπειδὴ μέρος αὐτοῦ εἶναι πλῆρες χώματος, ἡ δ' ἄλλη ἡ καὶ μικροτέρα κεῖται ἐν μέσῳ τῆς ὁδοῦ τῆς κειμένης μεταξὺ τῶν ἔξω τοίχων τῶν οἰκιῶν Σαμαρίπα καὶ Μ. Δουλπενκιὰν καὶ ἔχει διάμετρον 5 μέτρων. Ἐκ τῶν ῥηθεισῶν δύο κινστερνῶν τὴν μὲν μεγαλειτέραν[1]) καλοῦσιν οἱ κάτοικοι μεγάλη παλαίστρα, τὴν δὲ μικροτέραν μικρὰ παλαίστρα, φαίνεται δέ μοι ὅτι καὶ αἱ δύο αὗται ὀνομασίαι εἰσὶ παραφθοραὶ τῶν καθομιλουμένων μεγάλη στέρνα καὶ μικρὰ στέρνα.

Ζ' Τὰ ἐναπομείναντα μέχρι τῆς τελευταίας πυρκαϊᾶς (1890) ἐρείπια τοῦ ἐρυμνοῦ φρουρίου ἅπερ ἔκειντο πρὸς Δ. τῆς κωμοπόλεως κατεῖχον ὡς ἔγγιστα περιφέρειαν 4,000 μέτρων, καὶ ταῦτα ὅμως κατεστράφησαν χάριν, ὡς λέγεται, τοῦ ἐξωραϊσμοῦ τῆς κωμοπόλεως.

Η' Ἐν τῷ σημερινῷ νεκροταφείῳ οὐδεμία σπουδαία καὶ ἀρχαία ἐπιγραφὴ σῴζεται ἐκτὸς τῆς πρὸς τὴν Δ. παράλιον πλευρὰν πλακὸς ἐχούσης μῆκος μὲν 0m.90, πλάτος δὲ 0m.60 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου καὶ τὰς ἔναντι λέξεις· ἀλλὰ καὶ περὶ ταύτης δὲν δυνάμεθα ν' ἀποφανθῶμεν ὁριστικῶς, ἂν ἀνέκαθεν εὑρίσκετο ἐκεῖ ἢ μετεφέρθη ἀλλαχόθεν, διότι καὶ ἡ ὑπ' ἐμοῦ δοθεῖσα καὶ δημοσιευθεῖσα ἐν τούτῳ τῷ περιοδικῷ[2]) ἐπιγραφή, ἐξ ἧς δῆλον ἐγίνετο ὅτι καὶ κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα κατῴκουν ἐν Παντειχίῳ οἰκογένειαι Ἑλλήνων ἐκ Μικρᾶς Ἀσίας, καὶ αὕτη δὲν ὑφίσταται. Ἐκ δὲ τῶν ὑφισταμένων τοῦ ΙΗ' αἰῶνος μίαν μόνον δημοσιεύομεν καὶ ταύτην ἕνεκα τῆς γραφῆς αὐτῆς, ἔχουσαν δ' ὧδε:

ΠΡΟCΔΗΙζΟCΔΙ
Α·ΧΟΡΙΖΟΜCΝ
ΔΡ4C



Θ' Ἐν Παντειχίῳ ὑπάρχουν: ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ ἁγίου Γεωργίου εἰς τὴν ἄνω ἄκραν τοῦ κίονος ἐφ' οὗ στηρίζεται ἡ ἁγία Τράπεζα ἡ καὶ ἐν τῷ περιοδικῷ τοῦ Ἑλλην. Φιλ. Συλλόγου[3]) δημοσιευθεῖσα ἐπιγραφή, κυκλοειδῶς φέρουσα τὴν λέξιν

(Μῆτερ) Θ(εοῦ) βοήθη τὴν δούλην σ(ου) Μαρία(ν)

IC XC
NI KA
ΕΝΘΑΔΕΚΟΝΤΑΙ
ΚΑCΑΝΤΡΑ
ΚΑΙΖΑΦΗΡΙC

καὶ μία ἄλλη δυσανάγνωστος, ἐντετειχισμένη ἐν τῇ ἐξωτερικῇ δεξιᾷ πλευρᾷ τοῦ τοίχου τῆς ἐκκλησίας, μεταφερθεῖσα δὲ ἐκ τῆς περιφερείας

1) Τοιαύτη κινστέρνα καὶ τοῦ αὐτοῦ σχεδὸν μεγέθους εὕρηται καὶ εἰς δεκάλεπτον πρὸς Β. ἀπόστασιν τοῦ ἁγιάσματος τοῦ ἁγίου Στεφάνου.

2) Byzantinische Zeitschrift XIX, p. 117: (†Ἐνθάδε (κα)τάκιτε Κυρίλλα πιστὴ πόλεως Δοκιμίου ἐτῶν τριῶν †.

3) Ἑλλην. Φιλ. Συλλ. ἀρχαιολογικὸν παράρτημα, τόμ. ΙΘ', σελ. 26.

τοῦ ἁγιάσματος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου. Ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ Γεωργίου Ζαχαρία ὡσαύτως ἐπὶ πλακὸς μόλις φαίνονται τὰ γράμματα:

ИБΛΥΤ. 6. Ο. ΥΙΟ

ἐν δὲ τῇ οἰκίᾳ Ἰ. Καμπούρη σῴζεται μαρμαρίνη πλὰξ φέρουσα τὰ γράμματα ΙΩ *ὅμοια ὡς πρός τε τὸ μέγεθος καὶ τὴν γραφὴν πρὸς τὰ ἐν τῇ οἰκίᾳ Ν. Ἀραπατζοπούλου*[1]) *ἐν Μικρῷ Βακάλ-κιοϊ καὶ πρὸς τὰ ἐν τῷ ἁγιάσματι τῷ μεταξὺ Τούζλων (ἐμπορίου Ἀκρίτᾳ) καὶ Λευκάτῃ ἐπ' ὀνόματι τοῦ Χριστοῦ Σωτῆρος ἐν Φιλοκρήνῃ.*

Πρὸς Α. τοῦ Παντειχίου ἐν τῇ θέσει τῆς νεοδμήτου οἰκίας Ἰ. Μιμηκοπούλου ἀνορυττομένων τῶν θεμελίων αὐτῆς ἀνεκαλύφθησαν οὐκ ὀλίγοι τάφοι, μία ἐνεπίγραφος ἐπιτάφιος κέραμος φέρουσα τὰ γράμματα † ΙΑΛΛΕ, *τεμάχιον λαβίδος ἀμφορέως φερούσης τὰ γράμματα* ΑΜΑ . . . *καὶ τρεῖς ἐνεπίγραφοι πλίνθοι σῶαι, ὧν ἡ μὲν μία ἔφερε τὴν λέξιν* ΜΑΚΑ ΡΗΟΥ, *ἡ ἄλλη* † ΔΙΩΜ ΗΔΟΥ *καὶ ἡ τρίτη τῆς νή(έ)ας* ƎΛΗИƎT† *ἀντιστρόφως ὅμως ἡ γραφή, ἥτις καὶ μᾶς δίδει ἀφορμὴν ἵνα εἰκάσωμεν ὅτι οἱ ἐν τῇ κώμῃ ἐπὶ τῇ ἀνεγέρσει τῆς ἐκεῖ ἐκκλησίας των ἐξήτησαν τὴν συνδρομὴν καὶ ἄλλων ἐκκλησιῶν, μεταξὺ δ' αὐτῶν ἡ τῆς Νέας προσέφερε πλίνθους φερούσας τὴν σφραγῖδα αὐτῆς, καθότι ἄλλως δὲν ἐξηγεῖται ἡ ἐνταῦθα εὕρεσις. Τοῦτ' αὐτὸ θὰ συνέβη μὲ ἐπιγραφήν, φέρουσαν τὴν αὐτὴν μὲν λέξιν εἰς δύο ὅμως στίχους καὶ μὴ ἀντιστρόφως,* ΤΗϹ ΝΕΑ, *εὑρεθεῖσαν δὲ μεταξὺ ἄλλων εἰς τὸν μεταξὺ Κιούπλιδζε καὶ ἄνω Βεϊλέρ-βεη χῶρον παρὰ τὸ ἁγίασμα τῆς νῦν ἐκεῖ Ζωοδόχου πηγῆς*[2]), *ἐκτὸς ἐὰν πρέπει νὰ εἰκάσωμεν ὅτι ἦσαν μετόχια ἢ τῆς παρὰ τῇ Ἁγίᾳ Σοφίᾳ ἢ τῆς ἐν Χίῳ Νέας Μονῆς, καίτοι οὐχὶ μόνον παρ' οὐδενὶ τῶν ὑπ' ὄψει μου βυζαντινῶν ἱστορικῶν περὶ τῆς παρὰ τῇ Ἁγίᾳ Σοφίᾳ Νέας Μονῆς εἶδον τοιοῦτό τι ἀλλ' οὔτε καὶ ἐν τῇ περιγραφῇ τῶν κτημάτων καὶ μετοχίων τῆς ἐν Χίῳ Νέας Μονῆς*[3]) *φαίνεται ὅτι εἶχε τοιαῦτα καὶ ἐν ταῖς περιφερείαις ταύταις, καὶ ἡ ἑξῆς ἐνεπίγραφος ἐπιτύμβιος πλὰξ τοῦ Ε' αἰῶνος:*

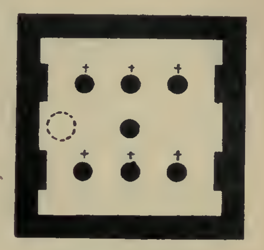
† ΕΝΘΑΔΕΚΑΤΑΚΙ	† *Ἐνθάδε κατάκι(ει)*
ΤΕΑΡΕΤΗΠΙϹΤΗΘΥ	*τε(αι) Ἀρετὴ πιστὴ θυ-*
ΓΑΤΗΡΓΕΝΑΜΕΝΗ	*γάτηρ γεναμένη*
ΓΕΟΡΓΙΟΥΔΙΑΚΟ	*Γεο(ω)ργίου διακό-*
ΝΟΥΚΑΙΠΑΝΑΡΕ	*νου καὶ Παναρέ-*
ΤΗϹ †	*της* †

1) *Ἑλλην. Φιλ. Σύλλογος, τόμ. ΙΘ', σελ.* 216.

2) *Ἑλλην. Φιλ. Σύλλογος, τόμ. ΚΘ', σελ.* 229.

3) *Τὰ Νεαμονήσια,* 1864, *ἐν Χίῳ, ὑπὸ Γρ. Φωτεινοῦ.*

Πρὸς Β. τῆς κωμοπόλεως, εἰς ἀπόστασιν δὲ τετάρτου τῆς ὥρας καὶ ὑπὸ τοὺς πρόποδας τοῦ βουνοῦ Κορφάλη, ὑφίσταται ὑπὸ τοὔνομα Τσοπανῆ κινστέρνα θολωτή, ἧς ὁ θόλος στηρίζεται ἐπὶ ἓξ μαρμαρίνων κιόνων φερόντων σταυροὺς (ἴδ. εἰκόνα) ἐπὶ τῶν κιονοκράνων καὶ εἷς λίθινος κίων ἀπερίττου τέχνης, ὅστις φαίνεται ὅτι προσετέθη κατόπιν. Ἡ ἐν λόγῳ κινστέρνα θὰ ἔκειτο ὑπὸ εὐκτήριον οἶκον, ὡς φαίνεται ἔκ τε τῆς τοποθεσίας καὶ τῶν ἐρειπίων παρ' οἷς καὶ μωσαϊκά. Τὸ βάθος αὐτῆς ἀδύνατον νὰ ἐξακριβώσῃ τις ἕνεκα τῆς συσσωρεύσεως λίθων τε καὶ χώματος· τὸ μῆκος εἶναι 4m.80 τὸ δὲ πλάτος 4m.70 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου. Ἴσως εἰσὶν ἐρείπια τοῦ ὑπὸ τοῦ κ. Μ. Γεδεὼν μνημονευομένου ἁγίου Ἐλευθερίου[1]), μετοχίου τῆς ἐν Πιλοπυθίοις (Κουρί) μονῆς Ζυγρίτσας ἐὰν ἔκειτο ἐνταῦθά που.


Κλῖμαξ 1 : 100.

Μέχρι τῆς τελευταίας πυρκαϊᾶς (1890) ἐσῴζετο παρὰ τὴν παραλίαν καὶ παρὰ τὴν οἰκίαν τῆς Σμ. Παπούδωφ ἡ πύλη τοῦ φρουρίου καὶ παρ' αὐτὴν ἡμιξύλινος ἐκκλησία ἐπ' ὀνόματι τῆς Ὑπεραγίας ἡμῶν Θεοτόκου τῆς Ὁδηγητρίας, παρανάλωμα γινομένη τοῦ πυρός, παρ' αὐτὴν δὲ σῴζεται φρέαρ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Παντελεήμονος[2])·

Ἁγιάσματα δ' ἐν Παντειχίῳ καὶ τῇ περιφερείᾳ αὐτοῦ, ἐκτὸς τοῦ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Παντελεήμονος ῥηθέντος φρέατος ὑπάρχουσι τὸ ἐν τῷ κήπῳ τοῦ Μ. Δουλπενκιὰν ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας Φωτεινῆς θολοειδές, ἔνθα ἔπαυσαν νὰ συνέρχωνται εἰς πανήγυριν οἱ κάτοικοι πρὸ 40 ὡς ἔγγιστα ἐτῶν, τὸ ὑπὸ τὴν κλίμακα τῆς οἰκίας Ἀζαριὰν ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Θεράποντος, καὶ ἐνταῦθα ἔπαυσαν νὰ συνέρχωνται πρὸ 25 ἐτῶν. τὸ πρὸς Β. καὶ εἰς δεκάλεπτον ἀπόστασιν τῆς κωμοπόλεως τῆς ἁγίας Παρασκευῆς· τὸ πρὸς Ἀ. εἰς πεντεκαιδεκάλεπτον ἀπόστασιν παρὰ τὴν παραλίαν τῆς γυναικείας μονῆς[3]) τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαήλ· τὸ ὀλίγον ἐκεῖθεν παραπλεύρως τῆς λεωφόρου Βαγδάτης τοῦ ἁγίου Ἰωάννου[4]), ἔνθα καὶ πανήγυρις τελεῖται τῇ 29ῃ Αὐγούστου· τὸ ὀλίγον ἐκεῖθεν

1) Εἰκονογραφημένον Ἡμερολόγιον τοῦ 1896, ἐν Κωνστ/πόλει, ὑπὸ Ι. Ἰωαννίδου, σελ. 198.

2) Περὶ τοῦ φρέατος τούτου ὅπερ ἔκειτο ἐν τῷ προαυλίῳ τοῦ ναοῦ λέγεται ὅτι ὅτε ἐκαθαρίζετο ἀνελκύσθη ἐκ τοῦ βυθοῦ εἰκὼν παριστάνουσα τὸν ἅγιον Παντελεήμονα, ἐξ ἧς καὶ ἐθεωρήθη ὡς ἁγίασμα. Ἡ παράδοσις αὕτη κάλλιστα ἐπικυροῖ τὴν ὑφ' ὑμῶν ἐκφρασθεῖσαν γνώμην ἐν τῇ ΣΚΔ' συνεδρίᾳ τῆς ἑταιρείας τῶν Μεσαιωνικῶν Ἐρευνῶν, ἐν ᾗ μεταξὺ ἄλλων ἐλέγομεν ὅτι: „. . . πολλὰ τῶν νῦν ἐν εἴδει φρεάτων ἁγιασμάτων ἔχουσι τὴν ἀρχὴν αὐτῶν ἐκ τοῦ ὅτι ἀνευρέθησαν ἐν τοῖς φρέασι τούτοις εἰκόνες, ἃς οἱ θεοσεβεῖς ἔρριψαν εἰς αὐτά . . .“ Ἑβδομ. Ἐπιθ. Νεολόγου τόμ. Β', σελ. 224.

3) Byzantinische Zeitschrift, t. XVI, p. 556. 4) Αὐτόθι, σελ. 557.

ἀπέχον παρὰ τὴν παραλίαν τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς[1]· *τὸ τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου*[2]) *εἰς δεκάλεπτον ἀπόστασιν πρὸς Β. τοῦ ἁγίου Ἰωάννου, ἔνθα ἀπὸ 60 ἐτῶν ἔπαυσε νὰ μεταβαίνῃ τὴν ἡμέραν τῆς ἑορτῆς ἱερεύς, ἐξ οὗ καὶ σὺν τῷ χρόνῳ ἔπαυσε καὶ ὁ τῶν πέριξ οἰκούντων ζῆλος καὶ σήμερον οὐδεὶς μεταβαίνει ἐκεῖ· τὸ τοῦ ἁγίου Γεωργίου (Κιομουρτζάλη) εἰς ἡμίωρον ἀπόστασιν καὶ ΒΑ. τοῦ ἁγίου Ἰωάννου, σχεδὸν καταστὰν ἄγνωστον. Μία δὲ λιτανεία τελεῖται κατ' ἔτος εἰς τὴν κορυφὴν τοῦ ἄνωθι τοῦ νεκροταφείου κειμένου βουνοῦ τῇ ἡμέρᾳ τοῦ προφήτου Ἡλιοῦ, 20 Ἰουλίου, ἔνθα ὅμως οὐδὲν ἴχνος ἀρχαίας οἰκοδομῆς φαίνεται, ἐπικρατήσαντος δὲ τοῦ ἐθίμου τούτου ἐκ συνηθείας ὡς γίνεται καὶ εἰς ἄλλας κορυφὰς βουνῶν.*

Περὶ δὲ τῆς ὑπὸ τῶν ἁγιογράφων μνημονευομένης ἐν τῇ περιφεφερείᾳ ταύτῃ μονῆς Παυλοπετρίου οὐδὲν λέγομεν ἐπειδὴ ἄλλοτε ἐν ἐκτάσει ἐγράψαμεν περὶ ταύτης τὰ εἰκότα.[3])

Ἔγραφον ἐν Παντειχίῳ. Ἰωάννης Μηλιόπουλος.

1) *Αὐτόθι, σελ.* 558. 2) *Αὐτόθι, σελ.* 561. 3) *Αὐτόθι, σελ.* 559—561.

Die Steinmetzzeichen der Bin-bir-direk.

Bin-bir-direk, 1001 Säule, ist unter den bis jetzt bekannten der dem Flächeninhalt nach zweitgrößte byzantinische Hallenbehälter Konstantinopels. In seiner Länge von 62,65 m bei einer Breite von 56,00 m[1]) wird er nur noch durch den, in seiner Ausdehnung bloß schätzungsweise bestimmten, Jere-batan-serai übertroffen. Was jedoch die Bin-bir-direk-Zisterne vor all den zahlreichen ähnlichen Bauten Konstantinopels auszeichnet, ist ihre gewaltige Höhe — 14 m bis zum Scheitel der Gewölbe — und die hierdurch bedingte eigenartige Zusammensetzung der Stützen.

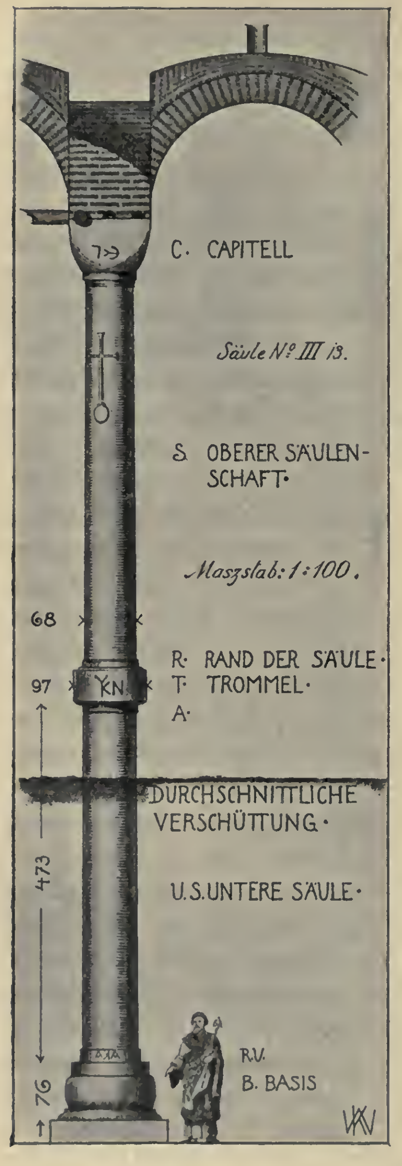
Durch S. Exzellenz Museumsdirektor Halil Edhem Bej wurde im Jahre 1911 die Genehmigung zur Nachgrabung an einer der Säulen erteilt, die beigefügte Abbildung (S. 460) zeigt eine Stütze in ihrer vollen Höhe. Auf wuchtiger Basis erheben sich zwei, durch eine etwas überkragende Steintrommel sinnreich verbundene Säulen. Ein Kämpferkapitell bildet die Bekrönung. Fast jedes dieser fünf Werkstücke trägt ein oder mehrere eingemeißelte Marken, Monogramme und Buchstabengruppen und auch auf dem Fuß der ausgegrabenen unteren Säule (XVI 8 RUw, siehe Nr. 39) fand sich ein solches vor.

Zum erstenmal wurde eines dieser Zeichen von Jos. v. Hammer angegeben[2]); Andreossy, A. D. Mordtmann, Curtis, Choisy und zuletzt J. Strzygowski haben sich seither mit den Zeichen beschäftigt und z. T. auch die hauptsächlichsten Typen im Bild veröffentlicht.[3]) Unter freundschaftlicher und arbeitsfreudiger Mithilfe des Konservators am K. Ottom. Museum Dr. E. Unger hat der Verfasser es nun versucht eine möglichst vollständige Liste der nicht unter der Verschüttung befindlichen Zeichen

1) Nach Strzygowski (s. u. Anm. 3): 64,0 × 56,4 m; nach Andreossy: 69,23 × 51,97 m.

2) Jos. v. Hammer, Constantinopolis und der Bosporos (Pesth 1822) I S. 555.

3) M. Andreossy, Constantinople et le Bosphore (Paris 1828) S. 446; A. D. Mordtmann, Revue de l'art chrét. 1891, S. 475; C. Curtis, Broken bits of Byzantium, lithographed with some additions by Mary A. Walker. Querfolio. Part II, 1891; A. Choisy, Marques d'ouvriers byzantins (Revue Archéologique, Paris 1876) S. 245 und L'art de bâtir chez les Byzantins (Paris 1883) S. 169; J. Strzygowski, Byzantinische Denkmäler II (Wien 1893) S. 245, 249 ff.



herzustellen. Da an eine Wegschaffung des den Hallenbau zu einem Drittel anfüllenden Schuttes von durchschnittlich $3\frac{1}{2}$ m Tiefe (12250 cbm ohne den Einbau im SW-eck) allein schon wegen der hohen Kosten nicht gedacht werden kann, wird eine Liste aller an den Werksteinen des Baues angebrachten Zeichen niemals herzustellen sein.

Die Ostwand des Hallenbehälters (siehe den Plan bei Strzygowski, Byzant. Denkmäler II S. 56) nimmt durch acht nischenartige Vertiefungen eine besondere Stellung ein. Längs dieser Wand scheint die Aufstellung der Säulen ihren Anfang genommen zu haben, und so möge auch unsere Zählung der Reihen in der Nordostecke des Raumes beginnen, indem die kürzeren 14-säuligen Reihen römische, die längeren 16-säuligen arabische Ziffern erhalten. In den ersten Reihen neben der Ostwand kann man auch eine besonders starke Unregelmäßigkeit in Höhe und Ausführung der Werkstücke erkennen. Die Trommeln sind bald hoch, bald niedrig, bald sind sie etwas geschrägt, bald senkrecht; von den Säulen zeigen mehrere ein reicheres Abschlußglied, Stab und Plättchen. Zwei obere Schäfte (II 8 und III 13), beide mit ähnlichen Marken versehen (Nr. 41 und 44), sind durch hohe, auf Kugeln stehende lateinische Kreuze geschmückt. Während dieselben sorgfältig in flachem Relief ausgeführt sind, haben wir es bei einem dritten Kreuzzeichen auf Säule IX 12 nur mit einer flüchtigen Einritzung, vielleicht erst später Entstehung zu tun.

Zur Erklärung der nun folgenden nach den einzelnen Zeichen und Zeichengruppen geordneten Liste sollen noch einige Bemerkungen dienen. Der große Buchstabe nach der Nummer der Stütze bedeutet das

Werkstück (C = Kapitell, T = Trommel usw. siehe Abb.) an dem die Marke angebracht ist; zur Erleichterung einer Wiederauffindung dienen die kleinen Buchstaben (z. B. n = Nordwand der Halle, nicht also die geographische Nordrichtung!). Irgend welches System ließ sich aus der Richtung der einzelnen Marken nicht erkennen. Sie sind jedenfalls schon vor dem Versetzen den Werkstücken aufgemeißelt worden und nur in einzelnen Fällen (Nr. 30 VI 6 R, Nr. 23 VIII 12 R), wenn dieses Zeichen durch Nacharbeiten beschädigt wurde, nebenan wiederholt. Sind Werkstücke mehrfach signiert, so wurde für die am Ende der Liste angereihten Übersichten nur ein Zeichen gezählt, die anderen Zeichen aber sind schon in den Tabellen eingeklammert.

(Die Originaltabellen, in welchen die Marken nach ihrem Vorkommen angeordnet sind, stehen jederzeit zur Verfügung.)

Liste über 615 Zeichen.

(90 verschiedene Arten in 16 Gruppen eingeteilt.)

1 a. KN
b. KN
c. KN

Meist groß und deutlich.
C = 69 R = 20 (21) T = 97 (98).

I 1 Tw	I 3 Co	I 4 Co	I 10 Co	I 11 Ts
I 12 Tnw	I 13 Tn	II 1 Co	II 2 Cw	II 3 Co
II 4 Co	II 4 R[1])	II 5 Tn	II 9 Tn	II 10 Ts
II 12 Tno	II 13 Cw	III 4 Tsw	III 5 Cs	III 6 Tnw
III 9 Cn	III 9 To	III 10 Cs	III 10 Ro	III 10 Tn
III 11 T...	III 12 Cn	III 12 Ro	III 12 To	III 13 To
IV 2 Cn	IV 2 Rn	IV 3 Tw	IV 4 Rs	IV 5 Cs
IV 5 Tso	IV 7 Tw	IV 8 Tsw	IV 12 Tnw	IV 13 Tno
IV 14 Tnw	V 3 To	V 6 Tw	V 7 To	V 8 Cw
V 9 Cs	V 10 Rsw	V 12 Tn	V 14 Ts	VI 1 Tnw
VI 2 Ts	VI 3 Rsw	VI 3 Tso	VI 4 Ts	VI 6 Cs
VI 7 Tsw	VI 9 Tnw	VI 10 Cw	VI 11 Tw	VI 12 Tsw
VI 13 Ro	VI 13 Tno	VI 14 Tw	VII 1 Co	VII 1 Tnw
VII 3 Tn	VII 6 Cs	VII 6 Tno	VII 9 Ts	VII 10 Rno
VII 10 Tw	VII 11 Cs	VII 11 To	VII 12 Rn	VII 12 Tnw
VII 14 Cn	VII 14 Tnw	VIII 2 Tso	VIII 5 Cs	VIII 6 Cn
VIII 6 Tsw	VIII 7 Tso	VIII 9 Cn	VIII 9 Ts	VIII 10 Rsw
VIII 10 Ts	VIII 11 Tn	VIII 13 Cs	VIII 14 Cn	VIII 14 Tsw
IX 1 Rw	IX 3 To	IX 4 Cn	IX 4 Tn	IX 5 Cs
IX 6 Rnw	IX 7 Cs	IX 8 Ro	(IX 8 Rso)[2])	IX 9 Cs

1) N weggesplittert. 2) Vgl. das vorhergehende Zeichen.

IX 9 Tno	IX 10 Tw	IX 12 Tsw	IX 14 Tnw	X 1 Cw
X 3 Tn	X 5 Co	X 7 Tno	X 8 Tw	X 10 Cs
X 10 Ts	X 12 Tsw	X 13 Rw	X 13 Tw	X 14 Co
X 14 Ro	XI 1 Cs	XI 2 Tsw	XI 4 Tn	XI 5 Cs
XI 6 Cn	XI 6 Tnw	XI 7 Tso	XI 8 Tso	XI 10 Cn
XI 11 Tn	XI 13 Cw	XII 1 T ...	XII 4 To	(XII 5 Tw)[1]
XII 5 Tno	XII 9 Cn	XII 10 Co	XII 12 To	XII 13 Tso
XIII 2 Cn	XIII 2 Tsw	XIII 3 Cs	XIII 3 Tn	XIII 5 Co
XIII 6 Tw	XIII 7 Rw	XIII 8 Tn	XIII 9 Cn	XIII 9 Tn
XIII 11 Cs	XIII 12 Co	XIII 12 Tso	XIV 1 Cs	XIV 1 Tn
XIV 2 Cs	XIV 2 Tsw	XIV 4 Cn	XIV 4 Tn	XIV 5 Cn
XIV 6 To	XIV 7 Cn	XIV 7 Ts	XIV 8 Cs	XIV 9 Cw
XIV 10 Rn	XIV 11 Cw	XIV 12 Cn	XV 1 Co	XV 2 Ts
XV 3 Cs	XV 3 Tw	XV 4 Cs	XV 5 Cn	XV 5 Tsw
XV 6 Cw	XV 7 Cs	XV 8 Cs	XV 8 Rn	XV 8 Tn
XV 9 Cn	XV 9 Tn	XV 10 To	XV 12 Rn	XV 12 Tnw
XVI 1 Cn	XVI 3 Cw	XVI 4 Co	XVI 4 Tsw	XVI 5 Cs
XVI 7 Tw	XVI 9 Tsw	XVI 10 Tnw		

2. NY Meist groß und deutlich.

C = 47 R = 1(2) T = 12 A = 1

II 6 Co	II 9 Cs	III 5 Tno	IV 1 Cw	IV 1 Tw
IV 2 Tw	IV 6 Tso	IV 7 Co	IV 9 Cs	IV 10 Tw
V 7 Cn	V 9 Rw	V 10 Cw	VI 2 Cn	VI 9 Co
VII 3 Co	VII 4 Co	VII 5 To	VII 9 Cs	VII 10 Cw
VII 12 Cn	VIII 2 Cs	VIII 3 Cs	VIII 3 Tnw	VIII 7 Co
VIII 10 Cs	VIII 12 Cn	IX 2 Co	IX 2 Tno	IX 3 Cw
IX 8 Cn	IX 10 Cw	IX 11 Cn	IX 12 Cn	IX 13 Tno
X 2 Cw	X 3 Cn	X 4 Tn	X 5 Ts	X 8 Cs
X 11 Cn	X 12 Cn	X 13 Cw	(X 13 Rso)[2]	XI 3 Cw
XI 7 Cn	XI 11 Cn	XI 12 Cw	XI 14 Co	XII 1 Co
XII 4 Cw	XII 5 Cn	XII 8 Cn	XII 13 Co	XIII 1 Co
XIII 10 Co	XIV 6 A	XIV 10 Co	XV 2 Cn	XVI 6 Tso
XVI 9 Cn	XVI 11 Cw			

3. NY = Nr. 1 verkehrt.

C = 1 T = 13

I 6 T (St.)[3]	II 6 Tn	II 11 Ts	V 11 Co	VIII 8 Tno
IX 1 To	IX 6 Tno	X 6 To	X 14 Tw	XI 9 Tnw
XI 10 Tw	XIII 4 Tn	XIV 11 Tw	XV 6 Tno	

1) Vgl. das nachfolgende Zeichen. 2) Vgl. Nr. 1. 3) St = nach Strzygowski ergänzt, war 1911 schon verschüttet.

4. ИY = Nr. 1 Spiegelbild.
T = 2 — II 13 Ts — IV 11 Ts

5. YKИ = Nr. 2 Spiegelbild.
C = 1 — XIII 6 Cs

6. KYNO
R = 2 — I 1 Rn — XII 1 Ro

7. KYN
R = (1) — (X 12 Rn)[1]

8. NK
R = 1 — VIII 14 Rso

9. NK
R = 1 — X 12 Ro

---

10. ꓶ≻∍ Meist groß und deutlich. Buchstaben an den Enden teilweise geschwungen.
C = 44 (46) R = 2 T = 26 (28)

I 1 Cn	I 6 Co	I 8 Cn	I 9 Co	I 11 Cw
I 12 Co	I 13 Co	I 14 Cw	(II 1 Cs)[2]	II 1 Tn
II 3 Tno	II 4 T (St)	II 10 Cs	II 11 Cn	III 1 Cs
III 2 Co	III 3 Cs	III 8 Co	III 13 Cw	IV 4 To
IV 9 Tnw	IV 10 Cw	IV 11 Cw	IV 13 Cw	V 1 Tw
V 2 To	V 3 Rn	V 5 To	V 9 To	V 10 Tso
V 11 Ts	V 12 Cs	V 13 Co	V 14 Cn	VI 8 Cw
VI 10 Tn	VI 11 Cw	VII 2 Co	VII 4 Ts	VII 5 Cs
VII 7 Cn	VII 7 Tno	VII 8 Co	(VII 10 Cs)[3]	VII 13 Tsw
VIII 4 Cw	VIII 8 Cn	VIII 11 Cn	VIII 12 Tno	IX 6 Co
IX 8 Tnw	IX 11 Tn	IX 13 Cs	IX 14 Cs	X 1 Tsw
X 6 Cw	X 7 Cn	X 9 Cs	X 9 Ts	(X 10 Ts)[4]
XI 1 Tno	XI 2 Cn	XI 8 Cw	XI 9 Cw	XI 10 Ro
XI 13 Tn	XII 6 Cs	XII 12 Cs	XII 14 Cs	XIII 4 Cw
XIII 5 Tnw	XIII 8 Cs	XIII 10 Tnw	XIV 5 Tw	XV 11 Tn
(XV 12 To)[5]				

11. ∈≺ꓩ Meist groß und deutlich = Nr. 10 Spiegelbild.
C = 8 R = 4 T = 19

I 2 Cn	II 8 Tsw	III 8 Rw	III 8 Tno	IV 12 Cs
V 8 Tnw	VI 5 Ts	VI 7 Cw	VI 8 Tno	VII 2 Tn

---

1) Vgl. Nr. 9. 2) Vgl. Nr. 1. 3) Vgl. Nr. 2. 4) Vgl. Nr. 1.
5) Vgl. Nr. 1 u. 78.

VII 13 Co VIII 5 Tw VIII 8 Rw VIII 9 Rso VIII 13 Ts
IX 1 Cn IX 5 Tno IX 7 Tno X 2 To XI 3 To
XI 5 Tso XI 8 Rno XI 12 Tn XII 2 Cs XII 3 Tnw
XII 7 Cw XII 9 Tw XII 10 To XII 11 Tw XIII 7 Cs
XIV 9 Tno

12. = Nr. 11 verkehrt. Groß und deutlich.
C = 12 T = 14.

II 7 Tn II 14 Cw VI 13 Cs VIII 1 Tno X 11 To
XII 2 To XII 6 Tn XII 7 To XII 8 Tw XII 11 Cn
XIII 1 Tno XIII 11 To XIV 3 Cn XIV 3 Tn XIV 10 Tw
XV 4 To XV 7 Tnw XV 10 Co XV 11 Cw XV 12 Cn
XVI 2 Co XVI 6 Cw XVI 7 Cw XVI 8 Cs XVI 8 Tso
XVI 10 Cw

13. = Nr. 10 verkehrt.
T = 4.

II 2 Tn VII 8 To XIII 7 Tso XVI 5 To

14.
C = 1 X 4 Co

15.
T = 1 V 4 To

16.
R = (1) (VIII 8 Ro)[1]

17.
C = 1 XIV 6 Co

---

18. Meist klein und scharf gemeißelt.
R = 22 (25)

II 3 R (St) IV 1 Rw IV 5 Rso (IV 5 Rs)[2] V 1 Ro
VI 2 Ro VI 4 Rno VII 9 Rso (VII 9 Rn)[3] VII 13 Rso
VIII 3 Rno IX 2 Rw IX 4 Rso IX 10 Ro X 5 Rw
XI 5 Rno XII 7 Ro XIII 2 Rnw XIV 3 Rsw XIV 6 Rso
XV 4 Ro XV 7 Ro (XV 8 Ro)[4] XV 10 Ro XVI 9 Rnw

19. = Nr. 18 Spiegelbild.
R = 3 (4)

II 1 R (St) (VI 4 Rw)[5] VII 7 Rs VIII 11 Ro

---

1) Vgl. Nr. 11. 2) Vgl. das vorhergehende Zeichen. 3) Vgl. das vorhergehende Zeichen. 4) Vgl. Nr. 1. 5) Vgl. Nr. 18.

20. [illegible] = Nr. 18 verkehrt.
R = 1 (2) A = 1
VII 5 Rw (IX 2 Rn)[1] X 9 As

21. PE R = 1 VII 3 Rw

22. ⊟EEP⊟ Zeichen vor und nach den Buchstaben nur schwach angedeutet.
R = 1 IV 6 Rn

---

23. ·ΦI R = 30.

III 5 Rso	V 2 Rno	VI 1 Rno	VII 1 Rnw	VII 4 Rsw
VII 6 Ro	VII 14 Ro	VIII 2 Rs	VIII 4 Rw	VIII 7 Ro
VIII 12 Rsw	IX 7 Ro	IX 12 Rs	IX 13 Rs	X 1 Rn
X 2 Ro	X 6 Rsw	XI 1 Ro[2]	XI 6 Rn	XI 7 Rw
XI 12 Rs	XII 2 Ro	XII 9 Rno	XII 10 Ro	XII 12 Ro
XIII 8 Rn	XIV 2 Rnw	XIV 7 Rn	XV 9 Rso	XVI 10 Rs

24. IΦ = Nr. 23 Spiegelbild.
R = 2 (3) (VIII 12 Ro)[3] IX 3 Ro XII 13 Rn

25. [illegible] R = 1 XI 2 Rno

---

26. TE Stets klein und exakt ausgeführt.
R = 15

I 12 Ro	I 13 Ro	II 9 Rn	III 14 Rs	IV 9 Rsw
IV 14 Rno	V 6 Rn	V 8 Rn	V 11 Rs	V 14 Rw
VI 7 Rso	VI 9 Rn	VI 10 Rs	VI 11 Rnw	VI 12 Rw

---

27. TTÀ Wie Nr. 26 klein und sorgfältig ausgeführt.
R = 3
I 14 Rn II 13 Rso IV 12 Rno

---

28. AKAKI
R = 5
VII 2 Rs VIII 1 Rs X 7 Rno X 9 Rn X 11 Ro

29. ıAKA
C = 1 II 12 Cw

1) Vgl. Nr. 18. 2) I fehlt. 3) Vgl. Nr. 23.

30. ΑΥΑ ΑΚΑ
R = 1 VI 6 Rno

31. ΑΚΑ
R = 2 T = 1
I 10 Tnw V 4 Rno XIII 1 Ro

32. ΑꓘΑ = Nr. 31 Spiegelbild.
R = 1 III 9 R . . .

33. ΑΚΑ
R = 1 V 5 Rsw

34. ΑΚΑ = Nr. 33 Spiegelbild.
A = 1 IV 6 Aso

35. ΑΚΑ C = 1 R = 1
III 6 Cw[1]) XII 8 Rno

36. ΑΚΡ C = 1 VI 4 Cw

37. ΑΚ C = 5
II 7 Co IV 4 Co IV 6 Cs V 4 Cn V 5 Cs

38. ΚΑ
R = 2 XII 3 Rw XV 5 Rw

39. ΑΚ
C = 1 R = 1 RU = 1
I 5 Cn I 9 Rs XVI 8 RUw[2])

40. ꓘΑ = Nr. 39 Spiegelbild.
C = 1 III 7 Cw.

ЄΥΡ
41. ЄΥΡ
ЄVΡ C = 4 R = 11

I 6 R (St) I 7 Co II 5 Rso II 8 Ro[3]) IV 7 Rw[4])
IV 14 Cw V 13 Rs VI 5 Cw VI 8 Rs VI 12 Cn
XI 9 Rso XIII 6 Rnw XIII 9 Rw XIII 11 Rsw XIV 8 Rso

42. ΡΥЭ = Nr. 41 verkehrt.
ΡΛЭ R = 2 VII 11 Ro XIII 10 Rno

---

1) Undeutlich. 2) Ausgegrabene Säule. 3) Lateinisches Kreuz auf einer Kugel in Relief gearbeitet. 4) Querstrich des Є fehlt: C.

43. R = 1 A = 1 XIII 9 Ao XVI 7 Rw

44. R = 4 (5) T = 1

II 14 Rs III 13 Rso[1]) III 14 Tnw (IX 5 Rn)[2]) IX 5 Rw XII 4 Rn

---

45. C = 2 R = 13

II 6 Rw II 7 Ro II 8 Cn III 11 Cw VII 8 Rsw
IX 11 Rno X 3 Rs X 8 Rw X 10 Rn XI 3 Rw
XI 4 Rnw XI 11 Rsw XIII 12 Ro XVI 5 Rs XVI 8 Rsw

46. = Nr. 45 Spiegelbild.
C = 2 R = 1
IV 8 Cw V 6 Cn V 7 Ro

47. R = 1 III 6 Rn

48. R = 1 XIII 5 Ro

---

49. a. b. R = 4 T = 1

II 10 Ro II 14 Tnw VI 14 Rnw XIV 1 Rn XVI 6 Rsw

---

50. R = 1 III 7 Rso

---

51. R = 2 II 2 R (St) X 4 Rno

52. Nr. 51 Spiegelbild.
R = 3

IX 9 Rs XIV 9 Rno VIII 13 Rs (2. Buchstabe sehr undeutlich)

53. R = 2 XII 6 Rw XIV 4 Rnw

---

54. R = 1 XIII 3 Ro

55. = Nr. 54 unvollendet?
R = 1 XII 5 Rso

56. = Nr. 54 verkehrt.
R = 3
VI 5 Rnw XV 2 Rnw XV 3 Ro

---

1) Latein. Kreuz wie bei II 8 S. 2) Vgl. das nachfolgende Zeichen.

57. APL möglicherweise auch = Nr. 65.
R = 2 IV 3 Rn XVI 4 Rsw

58. ΛYƐ R = (1) ——— (XVI 4 Rno)[1]

59. R = (1) (VI 6 Rnw)[2]

60. R A = 1 VI 6 As

61. a.
b. C = 1 (2) (IV 3 Cw)[3] IV 3 Co

62. C = 2 II 5 Co III 4 Cs[4]

63. R = 4
I 10 Rnw IV 8 Rn IV 10 Ro IV 13 Rw

64. R = 4
I 11 Rn II 11 Rs II 12 Rso IV 11 Rs

———

65. ABI R = 2
VIII 6 Rw XV 11 Rnw

Zusatzzeichen.

66. ΛA V 10 Rso
67. VW VIII 10 Rn
68. AΛ VI 3 Rn
(66–68:) Alles auf Werkstücken mit dem Zeichen Nr. 1.

69. KOCA X 7 Rnw
70. KOC X 9 Rno
(69–70:) Auf Werkstücken mit dem Zeichen Nr. 28.

71. KON XI 13 Ro

72. V IV 4 Rsw VIII 5 Qs VIII 5 Rsw

73. Λ XIII 4 Rsw XIII 4 Ro

74. A XII 11 Rw XV 8 Rw

75. W IV 1 Tw

1) Vgl. Nr. 57. 2) Vgl. Nr. 30. 3) Vgl. das nachfolgende Zeichen.
4) Undeutlich.

Nr.	Zeichen	Fundorte		
76.	B	XVI 8 Ro		
77.	ΓB	XIV 11 Ro		
78.	Γ	V 10 Tn	XIV 6 Tno	XV 12 Tn
79.	Є	VII 12 Rnw	VII 12 Rw	XVI 6 Rn
80.	Э	V 3 Ts		
81.		XV 10 Rw		
82.	Z	XVI 9 Tn		
83.	Y	IX 1 Tw		
84.	Φ	XVI 10 Rs		
85.		XVI 9 Rsw		
86 a.	∫	XVI 11 Rn		
b.		XV 3 Tnw		
87.		XIV 11 Rsw[1]) [Zur Gruppe 45—48 gehörig?]		
88.	+L	XIV 1 Anw		
89 a.	+	XIV 1 Ano		
b.	+ ▨ +	III 11 Rw		
90.		VII 11 Rnw [Zur Gruppe 26 gehörig?]		

Die Gewölbe des Hallenbehälters werden von $14 \times 16 = 224$ Stützen getragen. Es sind demnach:

	224	Kapitelle
	448	Säulenschäfte
	224	sie verbindende Trommeln
	224	Basen (wahrscheinlich aus mehreren Steinen bestehend)
Zusammen	1120	Werkstücke aus prokonnesischem Marmor.

Gänzlich unsichtbar sind:
XIII 13, 14; XIV 13, 14; XV 13, 14; XVI 12, 13, 14 = 9 Stützen

Zum Teil in Einbauten vermauert sind:
I 14; IX 14; X 14; XI 14; XII 13, 14; XIII 12; XIV 12; XV 12; XVI 12 = 10 Stützen

Bis über die Trommel waren im Jahre 1911 verschüttet:
I 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9; II 1, 2, 3, 4; III 1, 2, 3, 4; IV 2, 3; XV 1; XVI 1, 2, 3 = 22 Stützen

1) Sehr undeutlich, zusammen mit Nr. 77.

Trommelumfangsmessungen:

von 59 Trommeln der II. bis inkl. VI. Reihe:

	kleinster Umfang	durchschnittlicher Umfang	größter Umfang
	254 cm	273,8 cm	307 cm
Durchm.:	80,4 cm	97,2 cm	87,2 cm

Eine Beziehung zwischen der Trommelgröße, der Trommelbearbeitung, sowie der Ausführung der Säulen und den Steinmetzzeichen ließ sich nicht feststellen.

Der Untersuchung waren zugänglich:

Der untere Rand von 197 oberen Säulenschäften,
215 Kapitelle
und 196 verbindende Trommeln.

Die oberen Säulenschäfte gehören folgenden Gruppen an:

Nr.	Buchstaben	Deutungsversuch	Anzahl
1—9	KYN	*Κυνήγιος*	25
10—17	ЄΥΓ	*Εὐγένιος*	6
18—22	(Є)ЄΡ	. . . . . .	28
23—25	ΦΙ(ΡΥ)	*Φι*	33
26	ΠЄ	*Πέτρος*	15
27	ΠΑ	*Πάκιος*	3
28—40	ΑΚΑΚΙ(Ρ)	*Ἀκάκιος*	14
41—44	ЄΥΤΡ	*Εὐτρόπιος*	18
45—48	ЄΥΤC	*Εὐτύχιος*	16
49	ЄΥC	*Εὐσέβιος*	4
50	ЄVΑ . . .	*Εὐστάχιος*	1
51—53	ΜΑ	*Μαρκιανός*	7
54—57	ΑΡΙ }	. . . . . .	7
58	ΑΥΣ } (1)		
59—64	ΚΥΡΙΑ	*Κυριακός*	8
65	ΑΒΙ	. . . . . .	2
		Unbestimmt blieben	10
			197

Die Trommeln gehören folgenden Gruppen an:

1—9	KYN	124
10—17	ЄΥΓ	64
28—40	ΑΚΑΚ	1
41—44	ЄVΤΡ	1
49	ЄVC	1
Unbestimmt blieben		5
		196

Die Kapitelle gehören folgenden Gruppen an:

1—9	KYN	118
10—17	ЄΥΓ	66
28—40	ΑΚΑΚ	10
41—44	ЄVΤΡ	4
45—48	ЄVΤC	4
59—64	ΚΥΡΙΑ	3
Unbestimmt blieben		10
		215

Von den prüfbaren Werkstücken blieb bei der Gruppeneinteilung eine Anzahl unbestimmt, weil daran kein Zeichen aufgefunden wurde, das die Zuteilung gestattet hätte. Durch die oft starke Sinter- und Schmutzschicht können besonders bei den Kapitellen noch mehrfach Marken der Nachforschung entgangen sein, in den anderen Fällen ist anzunehmen, daß sich die Zeichen an den jetzt unsichtbaren Fugenflächen befinden oder durch Nacharbeiten beim Versetzen verschwunden sind.

Bei der geringen Sorgfalt, mit der die Zeichen angebracht sind, selbst auf den Kapitellen nehmen sie nicht immer die Mitte einer Seite ein, kommt jeder andere Zweck außer dem, einem praktischen Bedürfnis zu dienen, nicht in Betracht. Sie boten offenbar die Grundlage für eine Abrechnung mit der Bauleitung. Da aber mehrfach (II, 1 C 1 und 10; VI, 6 R 30 und 59; VII, 10 C 2 und 10; XV, 8 R 1 und 18; XV, 12 T 1 und 10; XVI, 4 57 und 58) Zeichen der verschiedensten Art auf ein und dem nämlichen Werkstück vorkommen, lassen sie sich auch nicht als Lieferantenmarken auffassen, wie solche in der Antike allgemein üblich und verbreitet waren.[1]) Die Marken, welche sich hier überdies auf Architekturstücken und nicht auf einfachen Wandquadern befinden, wie dies im Altertum der Fall war, müssen deshalb als wirkliche Steinmetzzeichen angesehen werden. Nimmt man jedoch an, die mit den gleichen Monogrammen versehenen Werkstücke seien aus der Hand eines Meisters hervorgegangen, so würde sich bei der Häufigkeit mancher Zeichen eine außerdentlich lange Erbauungszeit berechnen. Bei der Zisterne jedoch, welche wahrscheinlich in einer Zeit regster Bautätigkeit, in den Tagen Kaiser Justinians, sicher aber nicht wesentlich später errichtet wurde, ist Grund vorhanden, ein rasches Vorwärtsschreiten des Werkes anzunehmen. Diese Vermutung findet durch die Funde von gestempelten Ziegeln eine eigenartige Bestätigung. Ein Ziegel, welcher unter Trommelhöhe an der Nordwand „in situ" gefunden wurde, weist in seiner Inschrift, auf die hier nicht näher eingegangen werden soll, die Indiktion B, ein zweiter jedoch von der Südwand (zwischen Reihe VIII und IX) aus halber Höhe der oberen Säule die Indiktion Γ auf. Hiernach wäre der Bau binnen eines Jahres um mehr als ein Drittel seiner Höhe gefördert worden.

Wir sehen deshalb in den gleich signierten Steinen die Arbeit von Steinmetzvereinigungen vor uns, deren Führer (πρωτομαΐστωρ) den Gruppen ihren Namen gaben.[2]) Die Monogramme haben noch keinen

1) O. Richter, Antike Steinmetzzeichen (45. Programm zum Winckelmannfeste d. Arch. Ges. Berlin 1885).

2) Curtis und Aristarchis haben zuerst Eigennamen als Deutung der Marken in Vorschlag gebracht.

ganz persönlichen Charakter, wie dies im Mittelalter gang und gäbe war.[1]) Auf anderem Wege, durch Heranziehung zweier Zeichen aus Ravenna, Pomposa und Parenzo, die mit solchen der Bin-bir-direk-Zisterne (Nr. 46 und Nr. 59) übereinstimmen, gelangt auch Strzygowski zu dem Schluß, daß es sich hier nicht um Lieferantenmarken, sondern um Steinmetzzeichen, um die Signatur von Arbeitsführern handelt. Auf den Werkplätzen bei den Steinbrüchen der prokonnesischen Inseln scheinen Steinmetzvereinigungen gleichzeitig für eine große Zahl von Orten der Mittelmeerküste gearbeitet zu haben. Trefflich stimmen damit auch die nach Quellen und nach dem modernen griechischen Genossenschaftswesen von Choisy erläuterte Auflösung des Kollegienzwanges und die in Byzanz an die Stelle tretenden freien Vereinigungen überein.[2])

Farbige graphische Darstellungen, die leider hier nicht gebracht werden können, geben für die Verteilung der Zeichen eine bessere Übersicht als die Listen. Die Bauhandwerker stellten die einzelnen Säulenstücke auf, wie sie geliefert wurden; 2, 3 Schäfte oder 4, 5 der kleineren Stücke gleicher Herkunft werden meist benachbart versetzt. Eine streng eingehaltene Ordnung ist nicht vorhanden. Zwei der Arbeitergruppen fertigen im Anfang für den östlichen Teil der Halle zahlreiche Säulen (Nr. 26 und Nr. 59—64), stellen aber in den mittleren Reihen ihre Tätigkeit für diesen Bau ein. Ihre Arbeit wird von einem anderen Arbeiterführer übernommen (Doppelsignaturen an den oberen Säulen VI, 6 und VII, 11).

Der Vorwurf, den Choisy gerade im Anschluß an die Steinmetzzeichen der Bin-bir-direk erhebt, daß die feine Spezialisierung und geistvolle Arbeitsteilung des Altertums in Byzanz ganz außer Gebrauch gekommen sei, trifft nicht in vollem Umfange zu. Dies hängt vor allem damit zusammen, daß er alle mit den nämlichen Buchstaben markierten Werkstücke für die Arbeitsleistung eines einzigen Steinmetzen hält, während wir oben gesehen haben, daß die Arbeitergruppen signierten. Einige dieser Arbeitergruppen (ЄΡ 18—22; ΦΙ 23—25; ΠΕ 26; ΠΑ 27; ΜΑ 51—53; ΑΒΙ 65) haben sich zudem ausschließlich mit einer Gattung von Werkstücken befaßt, und wenn auch gerade die meist vertretenen Signaturen über den ganzen Bau verstreut vorkommen, so können wir doch auch hier bei genauem Zusehen die Spuren einer Arbeitsteilung gewahren.

---

1) s. F. Ržiha, Studien über Steinmetzzeichen (Mitt. d. k. k. Zentralkommission 1883).

2) A. Choisy, L'art de bâtir chez les Byzantins (Paris 1883) S. 159.

Innerhalb der Gruppen, z. B. der des Akakios, finden sich von den zahlreichen Varianten der Signaturen einige nur auf Werkstücken einer Gattung (Nr. 28, 37, 38). Auch bei gleicher Buchstabenzusammenstellung lassen sich die einzelnen Arbeiter an der „Handschrift" — der Ausführung der Monogramme unterscheiden. Hierauf, sowie auf die Beifügung von Punkten zu den Signaturen konnte in den Listen nicht Rücksicht genommen werden; hingegen wurde eine Anzahl deutlicherer Zusatzzeichen hierin aufgenommen. Ein Teil derselben diente offenbar als Numerierung, in den anderen jedoch haben wir vielleicht die ersten schüchternen Anfänge einer persönlichen Signierung des Arbeiters vor uns.

München. **K. Wulzinger.**

II. Abteilung.

J. Bidez, Vie de Porphyre le philosophe néo-platonicien avec les fragments des traités *Περὶ ἀγαλμάτων* et *De regressu animae* [Université de Gand. Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres. 43[me] fascicule]. VIII, 170 + 73* S. 8⁰. Gand, E. van Goethem-Leipzig, Teubner. 1913.

Wer mit der neueren Forschung über die Geschichte des Neuplatonismus vertraut ist, der kennt die Schwierigkeit der Aufgabe, an die Bidez in dem vorliegenden Bande herangetreten ist; er kennt aber zugleich auch die ausgezeichneten Eigenschaften, die gerade diesen Gelehrten zu ihrer Lösung befähigen: seine staunenswerte Handschriftenkenntnis, seine philologische Akribie, seine philosophische Denkart, seine gleich große Begabung für die analytische wie für die synthetische Arbeit, seine umfassende Beherrschung der Literatur- und Kulturgeschichte, sein ästhetisches Feingefühl, seine durch maßvolle Selbstkritik gezügelte Kombinationsgabe und seine Gewandtheit in der künstlerischen Übermittelung antiker Texte und in eigener Darstellung. Alle diese Vorzüge vereinigen sich in diesem Werke, um die stummen Steine der Überlieferung zum eindrucksvollen Reden zu bringen und die unbestimmten und unbestimmbaren Allgemeinheiten, die bisher unser Wissen vom Leben des Porphyrios ausmachten, durch genau festgelegte Nachweise der Einzelheiten, die sich überhaupt noch festlegen lassen, zu ersetzen. Da der Verfasser bei der Aufhellung der einzelnen Teile mit intuitivem Blick stets gleichzeitig auch das Ganze im Auge hat, ist es ihm gelungen, die innere Entwicklung des Philosophen aufzuzeigen und seine vielfältige literarische Hinterlassenschaft aus der Totalität seiner Persönlichkeit verständlich zu machen, so daß jene gerade so wie diese selbst nunmehr ihres disparaten Charakters entkleidet als eine aus ihren historischen Bedingungen folgerichtig hervorgegangene Erscheinung vor uns steht und sich klar umrissen gegen diejenigen Phänomene abhebt, die vor ihr, neben ihr und nach ihr in irgend eine Beziehung mit ihr zu setzen sind. Die beiden im Titel genannten Rekonstruktionen, die mit ihrer neuen Fundamentierung in ihrer Einrichtung und Anordnung von der bewährten Editionstechnik ihres Schöpfers ein rühmliches Zeugnis ablegen, bedeuten gegenüber der „Philosophie der Orakel" die wichtigsten Marksteine der allmählich fortschreitenden philosophischen Läuterung des Tyriers. Eine kritische Zusammenstellung der Zeugnisse über das Leben und die Werke des Porphyrios auf neuer handschriftlicher Grundlage und ein nicht minder sorgfältig gearbeiteter Katalog seiner Werke bieten eine dankenswerte Bereicherung des biographischen Materials. Wer sich, ohne auf die philologische Kleinarbeit einzugehen, rasch einen Überblick über die

inhaltsschweren Ergebnisse derselben verschaffen will, dem gibt die vorzüglich geschriebene „Conclusion“ hierzu ein ebenso praktisches wie künstlerisch vollendetes Mittel an die Hand. Der in nahe Aussicht gestellten vollständigen Sammlung der Porphyriosfragmente kann man nach Maßgabe der Biographie, die ihr gewissermaßen als Einführung vorausgeschickt ist, mit den besten Hoffnungen entgegensehen.

Im einzelnen gibt das Buch nach allen Seiten Anregungen in Hülle und Fülle. Es sei mir gestattet, einige Anmerkungen beizufügen, zu denen mir vorwiegend meine Spezialstudien über Julian und Damaskios Veranlassung gegeben haben: P. 22, 4 Doppelcharakter des Sarapis] Vgl. Julian Or. IV S. 176, 1 ff. ed. Hertlein.

P. 27 Julian Or. V S. 209, 15: „j'entends dire que Porphyre a fait du sujet qui m'occupe la matière de dissertations philosophiques.“] Was meint Julian mit diesem „sujet“? Hier im Text bringt es Bidez in Zusammenhang mit dem Problem vom Wesen der Götterbilder, bezüglich deren der Kaiser unmittelbar vorher der mystischen Theorie des Jamblichos folgt; in der Anmerkung zu *Περὶ ἀγαλμάτων* S. 10*, 2—6 dagegen vermutet er zweifelnd, „la légende d'Attis“ sei damit gemeint. Gegen die erstere Annahme spricht der Umstand, daß die Geschichte von dem Idol der Göttermutter Or. V S. 207, 5 ausdrücklich als ein bloßes Einschiebsel (*προσθεῖναι*) bezeichnet und S. 209, 15 der Anschluß an die Einleitung mit *ὑπὲρ δὲ ὧν κτλ.* bewerkstelligt wird. Die zweite Auslegung erscheint mir bloß das Mittel und den Weg zu dem Zweck der fünften Rede, statt diesen selbst zu treffen und zudem auch zu der von Julian offen gelassenen Möglichkeit einer Übereinstimmung mit dem Traktat des Porphyrios nicht zu passen. Denn hätte sich Jamblichos, dem er den Hinweis doch wohl verdankt, auf die genannte Stelle aus *Περὶ ἀγαλμάτων* berufen, so hätte eine derartige Anspielung wohl schwerlich eines Protestes gegen die rationalistische Physiologie entbehrt, und ein solcher mußte den Kaiser von seiner Einräumung abhalten. Worüber er *παρ' αὐτὸν ἄρτι τὸν τῆς ἁγνείας καιρόν* schreiben will, ist wohl der Hauptsache nach durch die Worte S. 206, 6 *ὁ τῆς ἁγνείας ταυτησὶ τρόπος . . . τοῦ χάριν οὑτωσὶ τοιοῦτος ἡμῖν . . . κατεδείχθη*, S. 226, 15 *τί (φαμεν) βούλεσθαι τὴν ἁγνείαν*, S. 226, 24 *αὐτῆς δὲ τῆς ἁγνείας φαμὲν τὸν σκοπὸν ἄνοδον τῶν ψυχῶν* und durch das Schlußgebet um die Aussicht auf den Emporstieg zu den Götterrn (vgl. Or. IV S. 205, 10 *ἄνοδον*) ausgedrückt, zumal da es sich ja um eine Mysterienrede (vgl. den Schluß des Gastmahls und des Mustermythus in Or. VII) handelt. Dies bildete aber gerade das Thema von Porphyrios' Schrift „De regressu animae“, die aller Wahrscheinlichkeit nach den Titel *Περὶ ψυχῆς ἐπανόδου* führte (s. S. 161). Diese Abhandlung war es daher wohl, auf die sich bei Julian der Hinweis auf den Tyrier bezieht, und als Quelle dafür dürfte Jamblichs Traktat *Περὶ καθόδου ψυχῆς* anzunehmen sein (s. S. 160 ff). Auch die Stelle Julian. Or. VII S. 288, 4 spricht hierfür; denn hier preist der Kaiser die allegorische Mythendeutung des Porphyrios in unmittelbarem Zusammenhang mit derjenigen Platos, Plotins und des göttlichen Jamblichos.

P. 28; 86, 3 Theophrastische Frömmigkeit] Vgl. Julian. Or. VII S. 277, 4 ff.; 309, 24 ff.; VI S. 257, 18 ff.; II S. 101, 12 ff.; Fragm. Epist. 77, 13. — S. 41 Der Senator Rogatianus] Vgl. die packende Schilderung des zum Kynismus übergetretenen Iphikles Julian. Or. VI S. 256, 15. — P. 48 Benutzung der eschatologischen Mythen des platonischen Staats] Vgl. Julian. Or. VII S. 281, 2

und die Nutzanwendung der dahingehenden mythographischen Vorschrift im Mustermythus und im „Gastmahl" — P. 79 Christliche Zeugnisse für die Bedeutung von Porphyrios' Schrift gegen die Christen] Vgl. die schwierige Stelle bei Gregorios Naz. Or. V c. 41 und meine Erörterung Zeitschrift für Kirchengesch. XXXI S. 357. — P. 83 Nahrung der Götter] Vgl. die Satire über den stoischen Materialismus Julian. „Gastmahl" S. 428, 16. — P. 100 „on offre en sacrifice les premiers des biens de l'âme"] Vgl. Julian. Or. V S. 219, 6 *χρὴ . . . ἀρετὴν μετὰ εὐσεβείας ἀπενεγκεῖν τῷ θεῷ.* — Ebenda: „les mauvais démons . . . viennent se repaître des sacrifices sanglants"] Vgl. Julian. Or. IV S. 202, 28 und Or. V S. 224, 6, wo die Notwendigkeit, die Mächte der Finsternis zu versöhnen, betont wird. — P. 101 Beschränkung auf die Verehrung des höchsten Gottes] Vgl. Julian. Or. VII S. 309, 3 von dem ganz neuplatonisch aufgefaßten Diogenes: *ταῖς ὅλαις τῶν θεῶν οὐσίαις . . . ἀξιῶν συμπολιτεύεσθαι* — P. 101, 3 *ἐγὼ . . . τά . . . νόμιμα λύσων οὐκ ἔρχομαι*] Vgl. Julians konservatives Eifern gegen jede *καινοτομία* und außerdem Matth. 5, 17 *Μὴ νομίσητε ὅτι ἦλθον καταλῦσαι τὸν νόμον.* — P. 110 Tadel Homers wegen mangelnder Anpreisung der Apathie] Vgl. Julian. Or. VIII S. 323, 22 über die Klagen des Odysseus bei Kalypso. — P. 3*, 9 *ὃς τὰ ἐν αὐτῷ ἐδημιούργησεν ἔχων τὸν κόσμον*] Vielleicht ist statt ΤΑΕΝΑΥΤΩ zu schreiben ΠΑΡΕΑΥΤΩ und mit Bidez das Verbum finitum hinter das letzte Wort zu setzen. *Παρ' ἑαυτῷ* kommt nicht nur der überlieferten Schreibung näher als das von dem Herausgeber vorgeschlagene *ὃς ἐν αὐτῷ*, sondern es hat auch bei Julian Or. IV 187, 7 *ἔχει . . . παρ' ἑαυτῷ* und Or. V S. 222, 11 *ἔχει παρ' ἑαυτῇ* (vgl. Or. VII S. 287, 3 *τὴν . . . παρὰ τῷ πατρὶ κύησιν*) seine Entsprechung. — P. 7*, 2 *δημιουργικὸς νοῦς*] Zur Stütze vgl. Julian. Or. V S. 209, 21 *δημιουργικοῦ νοῦ.* — P. 10*, 2 *Ἄττις: ἀνθέων*] Zu diesem etymologischen Wortspiel vgl. Julian. V S. 214, 5 *Ἄττιν: ἀνθῆσαι*; Or. IV S. 173, 14 *ὥσπερ ἄνθος ἀκτῖνες.* — P. 11*, 9 Adn. *διὰ πάντων* ⟨*διηκούσης*⟩] Wird gestützt durch S. 17*, 18 *διήκοντα διὰ πάντ ων.* — P. 14*, 17 *Ἀθηνᾶ ἐν σελήνῃ = τῆς φρονήσεως σύμβολον*] Vgl. Julian. Or. IV S. 194, 15 *ἣν* (sc. *Σελήνην*) *ἡ θεὸς ἥδε* (sc. *Ἀθηνᾶ*) . . . *ἐπλήρωσε . . . τῆς φρονήσεως.* — P. 28*, 17 sua] Zur Stütze vgl. Julian. Or. II S. 88, 6 *πρός . . . τὴν ἐν οὐρανῷ συγγένειαν*; Or. IV S. 197, 14 *ἐπὶ τάς . . . συγγενεῖς οὐσίας* (vgl. S. 176, 3; Or. V S. 222, 27). — P. 38*, 4 Omne corpus esse fugiendum] Vgl. Julian. Or. V S. 215, 26 *φεύγουσαν τὸ πρὸς τὴν ὕλην νεῦσαν*; S. 227, 1 *φεύγειν ἐντεῦθεν*; S. 220, 3 *διαφυγούσης.*

In der Vita Isidori des Damaskios (s. meine Wiederherstellung Philos. Bibl. 125, Leipzig 1911 = D) erinnert manches an das Leben des Porphyrios: das Verhältnis des Damaskios, der erst ein Rhetor war, ehe er sich zur Philosophie bekehrte, gleicht demjenigen des Tyriers, der aus der Schule des Longinos zu Plotin überging. Beide Biographen sind zugleich auch selbstgefällige Autobiographen, die aber von sich wie von ihren Lehrern weniger unmittelbar Persönliches als abgeleitet Typisches mitteilen. Wie Plotin in seinem Unterricht mehr dem intuitiven Seher gleicht und zur dialektischen Präzisierung und zur schriftlichen Fixierung seiner Eingebungen weder Talent noch Lust bezeigt, so daß diese Aufgabe dem Porphyrios übrig bleibt, so ist dies auch bei Isidoros und Damaskios der Fall. Man wird dabei auch an Epiktet-Arrian erinnert, wenngleich bei diesem Paar das Eigentum des Lehrers die Produktion des Schülers weit überragt. Mit der Apotheose Plotins (B S. 126) und seiner Gleichsetzung mit Pythagoras und Plato ist diejenige der Pythagoreer und

der Platoniker durch Isidoros (D S. 24, 19 ff.) zu vergleichen. Ebenso ist die antichristliche Tendenz beiden Lebensbeschreibungen gemeinsam. — Der Grundgedanke von „De regressu animae" kehrt, wahrscheinlich durch Jamblichs Vermittelung, in der der Vita Isidori als Einleitung dienenden Seelenlehre wieder: Vgl. § 5 ed. Westerm. ἐπάνοδος τῶν ἡμετέρων ψυχῶν (D S. 5, 33). — Bei der Schrift περὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν (B 59, 5) muß man schon dem Titel nach an Epiktet denken, dem Damaskios wie schon der Hieroklesschüler Theosebios und zuletzt noch der Jünger des Damaskios, Simplikios, so viel Aufmerksamkeit geschenkt haben. An die von Simplikios Comment. in Epict. ench. c. 46 S. 272 berichtete Anekdote: Ἐπίκτητος μόνος τὸν πολὺν χρόνον διατελέσας ὀψέ ποτε γυναῖκα προσεβάλετο παιδίον τροφόν, ὅπερ . . . αὐτὸς λαβὼν ἀνετρέψατο gemahnt Porphyrios' eigene Angabe über seine späte Verheiratung mit Marcella und die Adoption ihrer Kinder. — Die bei dem von Jamblichos abhängigen Julian nebeneinander (Or. V; Misop. bzw. Fragm. Epist.; Epist. 62) vorkommenden Ansichten, die Götterbilder seien etwas Göttliches bzw., wie Porphyrios meint, sie seien bloße Stein- oder Holzbilder, lassen sich vielleicht durch die Theorie des gleichfalls auf dem Chalkidier fußenden Damaskios vereinigen, wonach manche von den Götterbildern beseelt, manche aber unbeseelt sind und die Fähigkeit, die einen von den andern zu unterscheiden, den Beweis einer besonderen Gottbegnadung darstellt, wie sie z. B. dem Heraiskos eigen war (D S. 64, 17). — P. 41 Unterbrechung des philosophischen Vortrags durch Einwürfe] Vgl. die Angabe über Odainathos D S. 55, 11. — P. 49, 1 Ärzte aus der Schule des Proklos] s. hierüber D S. 209 u. „Ärzte". — P. 58 Interesse an Vogelstimmen] Vgl. D S. 76, 15 ff. — P. 67, 2 Castricius Firmus] Vgl. auch D S. 90, 5a. — P. 96, 2 Philosophie bzw. Hieratik] Vgl. D S. 4, 12 ff u. 208 I u. „Götterverehrung". — P. 98 Enthaltung vom Fleischessen] Vgl. D S. 80, 16 ff. — P. 105 „les progrès rapides qu'il (sc. Theodore d'Asiné) fit en ascétisme"] Da das Gebiet, auf welchem Isidoros keine so raschen Fortschritte machen konnte wie der zum Vergleich herbeigezogene Theodoros bei Damaskios, nicht genauer bestimmt ist, so bleibt es auch bei dem Schüler des Porphyrios im ungewissen. Nach Maßgabe des durch Sarapion repräsentierten Ideals des Isidoros könnte es sich allerdings um die Askese handeln.

Freiburg i. B. Rudolf Asmus.

M.-A. Kugener et **Franz Cumont**, Recherches sur le Manichéisme II: Extrait de la CXXIII[e] homélie de Sévère d'Antioche. — III: L'inscription de Salone. Brüssel, Lamertin 1912. S. 81—177. 8⁰.

Das erste Heft dieser wichtigen Studien ist in unserer Zeitschrift nur notiert (XVII (1908) 615), nicht besprochen worden. Damals hatte Cumont aus den von Pognon 1898 veröffentlichten Scholien des Theodor bar Khôni, Bischofs von Kaskar (6. oder 7. Jahrh.), zur Patriarchengeschichte, die sich auf die manichäische Kosmogonie beziehenden Mitteilungen herausgezogen und mit lehrreichen Erläuterungen begleitet, die die wertvolle Quelle nutzbar machten (vgl. dazu W. Boussets Besprechung in der Theol. Lit.-Ztg. 36 (1911) 44—46). Jetzt handelt es sich um Mitteilungen aus einer etwas anders gearteten Kosmogonie, die sich in der 123. Homilie des Severus von Antiochien finden. Diese Homilie ist in der Übersetzung, die man mit gutem Grund auf Paul von Kallinikos (um 528) zurückführt, von Mgr. Rahmani im 4. Bande seiner

Studia syriaca (Beyrut 1909; vgl. diese Zeitschrift XIX (1910) 606 f.) syrisch und lateinisch veröffentlicht worden. Die Übersetzung Jakobs von Edessa († 708), die durchsichtiger und genauer ist, war noch nicht gedruckt. Kugener hat sie nunmehr aus Cod. Add. Mus. Brit. 12159 herausgegeben und mit einer sich an die syrische Vorlage möglichst getreu anschließenden französischen Übersetzung versehen. Cumont hat dazu, in Fortsetzung seiner früheren Arbeit, einen eingehenden Kommentar geschrieben.

Er zeigt darin zunächst, daß die von Severus dargebotenen und bekämpften Bruchstücke eine andere Kosmogonie enthalten als die aus Theodor bar Khôni bekannte. Gleicht diese hier einer epischen Dichtung, in der der dreifache Kampf der himmlischen Geister mit den höllischen Mächten zur Darstellung gelangt, so wird uns dort eine symbolische Erzählung vom Kampfe zwischen den Bäumen des Guten und des Bösen vorgetragen. Die Kosmogonie bei Theodor stammte, wie Cumont 1908 dargelegt hat, aus der Epistula Fundamenti Manis, die auch Augustin bekannt war. Die von Severus benutzte Quelle geht anscheinend in letzter Linie auf das „Buch von den Riesen" zurück, das bei den Griechen mehrfach (Timotheos, Photios, in Anspielung auch Alexander von Lykopolis) genannt wird, den Lateinern aber unbekannt geblieben zu sein scheint. Jedenfalls haben Titos von Bostra, Theodoret (haer. fab. comp. 1, 26) und Severus die gleiche Quelle benutzt. Beausobres, noch von Keßler geteilte Meinung, daß Titos von Bostra das „Buch der Mysterien" Manis vorlag, glaubt Cumont bestimmt zurückweisen zu sollen, da sie auf falscher Auslegung einer Notiz des Epiphanios (haer. 66, 13) beruht, der sich übrigens auch hier als flüchtig und mangelhaft unterrichtet zeigt. Die bei Severus überlieferten Exzerpte sind nun darum besonders wertvoll, weil sie uns die Rolle, welche die unerschaffenen und schöpferischen Bäume in der manichäischen Kosmogonie spielten, klarer als die bisher bekannten Quellen vor Augen führen. Wertvoll auch deshalb, weil sich die enge Verbindung des Manichäismus mit dem „chaldäisierenden" Mazdaismus des damaligen Babyloniens an ihnen besonders deutlich aufzeigen läßt. Endlich schreibt Cumont (S. 163) mit Recht: „Les transpositions philosophiques de la théologie manichéenne l'ont aussi singulièrement affadie. Les extraits conservés par Sévère gardent davantage de la verdeur, j'allais dire de la brutalité, de l'original." Severus hat sich große Mühe gegeben, sie zu widerlegen. Er ist dem Schicksal doch nicht entgangen, 536 zu Konstantinopel selbst als Manichäer verdammt zu werden (Cumont S. 172).

So bedeutet auch dieses Heft der Recherches, wie das erste, eine wesentliche Bereicherung unserer Kenntnis des ursprünglichen Manichäismus. Die Inschrift von Salona, über die Cumont auf den letzten Seiten des Heftes berichtet, nennt eine manichäische Jungfrau aus Lydien, namens Bassa. Cumont möchte diese Inschrift nicht, wie ihr Entdecker Bulič anfänglich wollte, ins 5. Jahrhundert verlegen, sondern setzt sie unter Julian, Konstantin oder gar vor Diokletians Edikt(?) und darf sich dafür jetzt auf Bulič' epigraphische Autorität berufen. Auf alle Fälle kann die Inschrift als älteste ihrer Art im Römerreich Interesse beanspruchen.

Gießen. G. Krüger.

Huschardzan, Festschrift aus Anlaß des 100jährigen Bestandes der Mechitharisten-Kongregation in Wien (1811—1911) und des

25. Jahrganges der philologischen Monatsschrift „Handes Amsorya“ (1887—1911) herausgegeben von der Mechitharisten-Kongregation unter Mitwirkung der Mitarbeiter der Monatsschrift und zahlreicher Armenisten. Mit 67 Abbildungen im Texte und 3 Tafeln. Wien. Druck und Verlag der Mechitharisten-Kongregation 1911. XIV, 435 S. 4⁰. *40 Kr.*

Der stattliche Band, der dem hochwürdigsten Herrn Dr. Gregor von Govrik, dem gegenwärtigen Generalabt und Erzbischof der Wiener Mechitharisten-Kongregation als Festgabe zum goldenen Priesterjubiläum gewidmet ist, soll nach der Absicht der Herausgeber einen doppelten Zweck verfolgen. Einmal galt es, dem 100jährigen Bestand und Wirken der Kongregation zu Wien und der 25jährigen Arbeit ihrer Zeitschrift ein Gedenkblatt zu widmen, an zweiter Stelle sollte die armenische Philologie aus dem Doppeljubiläum Anregung und Förderung erfahren. Dem ersten Zweck dient der Rückblick auf die Entwicklung der Kongregation und ihrer wissenschaftlichen Leistungen seit Beginn bis auf unsere Tage, S. 1—64. Dem zweiten entsprang die Einladung an zahlreiche Armenisten, zur Errichtung des Huschardzan (Denkmal) einen Baustein beizutragen. Nicht weniger als 40 Gelehrte haben dem Rufe Folge geleistet. Folgende Liste gibt die Namen sämtlicher Verfasser und ihrer Beiträge. Die mit einem Sternchen bezeichneten Nummern sind armenisch abgefaßt.

*1. P. Gr. Kalemkiar: Agathangelos-Text nach dem Wiener Palimpsest. S. 67.

*2. Neandre de Byzance: Textkritische Untersuchungen der Malkhasschen Ausgaben des Agathangelos und Lazar Pharpeci. S. 161.

3. Prof. Dr. S. Weber: Über die Versuche, den Verfasser der Invektiven gegen die Armenier (Migne, Patrologia graeca 132, S. 1154ff.) zu bestimmen. S. 175.

*4. Prof. Gr. Khalathian: Aus den Inedita des Joachim Schröder. S. 181.

5. P. Peeters: La passion arménienne de S. Serge Stratélate. S. 186.

6. F. C. Conybeare: The age of the old armenian version of Irenaeus. S. 193.

*7. Fr. Murad: Sechs[1]) neuentdeckte Hymnen des hl. Efrem über die Stadt Nikomedia. S. 203.

8. A. Meillet: Remarques sur les L de l'arménien classique. S. 209.

9. Dr. W. Lüdtke: Zum armenischen und lateinischen Physiologus. S. 212.

*10. S. Malkhasian: Ein Rätsel im Narek. S. 223.

11. Dr. med. E. Seidel: Ein neues Exemplar des alten Ayt'ark' und Allgemeines zu seinem medizinischen Abschnitte. S. 225.

*12. Gr. Ter-Połosian: Aus den Animismus-Perioden der alten Armenier. S. 233.

*13. P. H. Hambarian: Die Armenier unter der arabischen Herrschaft. S. 244.

14. Fr. Tournebize: Schah Abbas I, roi de Perse et l'émigration forcée des Arméniens de l'Ararat. S. 247.

15. Prof. C. F. Lehmann-Haupt: Die chaldäische Keilinschrift von Kaissaran. S. 253.

*16. P. G. Menevišian: Die Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft des Neuarmenischen. S. 258.

---

1) Druckfehler statt „sechzehn“, wie die armenische Überschrift richtig angibt.

17. Prof. Almo Zanolli: Qualche osservazione sulla formazione del plurale nell' antico armeno. S. 275.

*18. Dr. S. Gabrielian: Die armenische Sprache vom ästhetischen Gesichtspunkte aus. S. 279.

19. Prof. Dr. H. Pedersen: Armen. „կորիւն“. S. 287.

*20. H. Adjarian: Unartikulierte Wörter. S. 289.

21. Prof. Dr. J. Marquart: Armenische Streifen: I. Historische Data zur Chronologie der Vokalgesetze. II. Nachträge zu Eranšahr. S. 291.

*22. Dr. V. Thorgomian: Biographie des Arztes Šehrimanian. S. 303.

*23. P. A. Vardanian: Das Suffix -uhi im Klassisch-Armenischen. S. 309.

24. Dr. Fr. v. Kraelitz-Greifenhorst: Ein Brief an den armenischen Hofkaplan Wardapet Nerses in Wien aus dem Jahre 1697. S. 315.

*25. M. V. Maxudian: Die phonetische Stellung des Zeytoun-Dialektes. S. 319.

*26. Dr. L. Patrubány: Armen. „imanam“. S. 324.

*27. J. Gazandjian: Aus dem Armenischen entlehnte Wörter im Türkischen. S. 325.

28. Prof. Dr. P. Jensen: Hittitisch-armenisches. S. 331.

*29. P. N. Akinian: Eine neuentdeckte Schrift des Katholikos Johannes Odznetzi de Incarnatione Verbi. S. 336.

30. Prof. Dr. J. Strzygowski: Ein zweites Etschmiadsin-Evangeliar. S. 345.

*31. K. J. Basmadjian: Das Geschichtswerk des Diakons Zacharia. S. 353.

32. Prof. Dr. M. Bittner: Einige Kuriosa aus dem armenischen Dialekte der Walachei und der Moldau. S. 361.

*33. B. Kiulesserian: Eine Bemerkung zu den altarmenischen Übersetzungen. S. 369.

*34. P. P. Ferhatian: Markus XVI, 9—20 bei den Armeniern. S. 372.

*35. P. J. Srabian: Die Armenier in Karasubazar. S. 379.

36. Prof. Dr. E. Lidén: Ein Beitrag zur armenischen Lautgeschichte. S. 381.

*37. N. Adonz: Tork̓, ein altarmenischer Gott. S. 389.

*38. M. S. David-Beg: Die Beziehungen des Armenischen zu den keltischen Dialekten. S. 395.

39. Prof. Dr. J. Karst: Zur ethnischen Stellung der Armenier. S. 399.

*40. P. A. Matikian: Sararad oder Ararad? S. 432.

Die große Mehrzahl der Beiträge kommt, wie die Aufzählung erkennen läßt, dem Armenischen und Armenentum zugute, manche sind von allgemeinerem und von speziell byzantinischem Interesse. Vielleicht darf hierzu schon die erste Nummer wegen der hervorragenden Bedeutung der veröffentlichten Hs gezählt werden. Der Agathangelos-Palimpsest, Cod. 56 der Wiener Mechitharisten-Bibliothek, ist von Dashian (Katalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien. Wien 1895, S. 40—41 und 261—266) ausführlich beschrieben worden. Unter den armenischen Palimpsesten darf er wohl als ältester bis heute bekannter bezeichnet werden, er darf sich sogar den ältesten armenischen Hss an die Seite stellen, da die angenommene Datierung (9./10. Jahrhundert) kaum anzufechten ist. Als Profan-Hs unter einer größeren Zahl von Bibel-Hss derselben Zeit besitzt sie eine um so höhere Autorität für die alte armenische Paläographie. In der knappen Einführung berichtet Kalemkiar über armenische Palimpseste und teilt seine Beobachtungen

über Orthographie und Interpunktion mit (S. 68 f.), für die nähere Beschreibung der Hs ist auf Dashian verwiesen. S. 70—160 enthält den genauen Abdruck des Textes unter Beibehaltung von Spalten, Zeilen, Orthographie und Interpunktion des Kodex. Wer sich einmal an der schwer zu entziffernden, durch Reagenzien verderbten Hs versucht hat, vermag die Hingabe und Ausdauer des opfermutigen Gelehrten zu würdigen und versteht, daß er die Vollendung des Werkes mit der Schädigung seines Augenlichtes bezahlen mußte.

Weber unterzieht die vier Abhandlungen gegen die Armenier, die einem Katholikos Isaak von Großarmenien (12. Jahrhundert) zugeschrieben worden sind, einer erneuten Prüfung und kommt zu dem Urteil: Es fehlt nicht an Spuren, die vor das 9. Jahrhundert hinaufweisen, wie andererseits schon im 8. Jahrhundert Verhältnisse vorliegen, welche die Angaben der Invektiven verstehen lassen. Die Einheitlichkeit der Schriften kann auch bei dieser Annahme einer früheren Entstehung festgehalten werden. Die aus Oratio I, 14, 6 (Migne 1201) sich erhebende Schwierigkeit (800 Jahre seit der Taufe Konstantins) ließe sich unter Voraussetzung einer späteren Übersetzungszeit oder erweiternden Übersetzungstätigkeit beseitigen. Die Frage nach der Ursprache ist freilich noch nicht gelöst. Zwingende Gründe für das Armenische scheinen mir nicht vorzuliegen. Der Verfasser der Schriften ist keinesfalls Katholikos, sondern einfacher Priester, der seine Priesterweihe, vielleicht wegen der Loslösung der armenischen Kirche vom Metropolitanverband mit Caesarea, als ungültig betrachtet und von äußerster Feindseligkeit und tiefster Verachtung gegen die Armenier beseelt ist.

In der ersten Rede polemisiert der Verfasser in heftiger Weise gegen die *σατανικὴ νηστεία τοῦ Ἀρτζηβουρίου* (I, 14 M 1197 ff.). Dieses Fasten soll nach armenischer Erklärung einem armenischen Märtyrer Sergios gelten, der von den griechischen Märtyrern Sergios und Bakchos zu unterscheiden ist (der Verf. nennt letztere „unsere römischen Märtyrer“ 1197) und durch Enthauptung zur Krone gelangt sein soll (14, 2 ff. 1197 B—C, 1200 A—B, 1201 D). Der Polemiker urteilt freilich anders über diesen „Heiligen“ (14, 8. 1204 A—B).

Ob dieser armenische Sergios mit einem der vier Heiligen dieses Namens, die Peeters im übernächsten Aufsatz namhaft macht, identifiziert werden kann, bleibt fraglich. Ausgeschlossen ist der erste, schon oben genannte griechische Sergios, ebenso der an letzter Stelle angeführte mit seinem Sohn Martiros, der unter Julian zu Sapor überging und durch Enthauptung das Martyrium gewann. Über den dritten, einen Sergios von Dara, herrscht völliges Dunkel. Der zweite, Sergios von Amida, in der griechischen Kirche unbekannt, lebte zu Beginn des 6. Jahrhunderts als Archimandrit von Qaluphiata bei Amida. Als eifriger Monophysit könnte er durch das Wort *διδάσκαλος τῆς Ἀρμενικῆς αἱρέσεως* (1204 A) richtig gekennzeichnet sein, allein von seinem Martertod ist nichts bekannt.

Conybeare hat zwischen der armenischen Übersetzung des Philo und Irenaeus zahlreiche Übereinstimmungen entdeckt, auf Grund deren er die Identität der Übersetzer für beide Schriftgruppen annimmt. Da der armenische Philo schon bei Eliše und dem Übersetzer des Aphthonios zitiert wird, scheint der Schluß unvermeidlich: der armenische Irenaeus entstammt dem 5. Jahrhundert, d. h. er gehört dem goldenen Zeitalter der armenischen Literatur an. Eine eingehende Nachprüfung dieser überraschenden These erscheint unerläßlich. Die Mechitharisten zu Wien und Venedig nehmen, wie ich aus persönlichen Mitteilungen weiß, eine ablehnende Haltung ein, sind aber ge-

neigt, die Übersetzung dem 6. Jahrhundert zuzuweisen, betrachten sie demnach doch als erheblich älter als die Herausgeber von Etschmiadzin.

Murad ist in der Lage, genauere Angaben über die Hymnen Efrems auf den Untergang der Stadt Nikomedeia (Erdbeben vom 24. August 358) zu machen. Aus einer gelegentlichen Bemerkung bei Gennadius 'De viris inlustribus' 66 wußten wir, daß der syrische Dichterfürst wie mancher seiner Zeitgenossen dem unglücklichen Nikomedeia seine Teilnahme bezeugt hatte (*Isaac . . . ruinam Antiochiae elegiaco carmine planxit eo auditores imbuens sono quo Ephrem diaconus Nicomediae lapsum*). Das syrische Original wird uns ersetzt durch die armenische Übertragung. Im Jahre 1889 hat Zarbhanalian (Katalog alter armenischer Übersetzungen, Venedig, S. Lazzaro) auf Cod. 326 des armenischen Jakobsklosters zu Jerusalem aufmerksam gemacht. Die Hs ist in der Tat ganz eigenartig, neben einigen selten überlieferten Werken hat sie den 1905 zum erstenmal veröffentlichten Text der altarmenischen Übersetzung der Apokalypse und die Klagelieder auf 'Nikomidea' aufbewahrt. Die Lieder stehen fol. 278a—369a. Leider ist dieser Teil der Hs verstümmelt, das erste und zweite Lied sowie der Beginn des dritten sind verloren; der Verlust beläuft sich auf 6 Blätter.

Die Hs ist von zwei Schülern des 1198 verstorbenen Erzbischofs von Taron, Nerses von Lambron, geschrieben. Eine eingehende Beschreibung des Kodex hat Murad S. 204f. gegeben, auch einige Ungenauigkeiten in den Mitteilungen Zarbhanalians sind berichtigt.

Die einzelnen Lieder sind gezählt und tragen die Aufschrift 'auf Nikomidea'. Drei größere Proben sind drei verschiedenen Liedern entnommen. Die erste bringt den Anfang des unvollständigen dritten Liedes (Hs fol. 278a), die zweite das ganze 14. Lied, eines der kleineren (fol. 356a—359a), die dritte den Schluß des letzten Liedes (fol. 367b—369a). Die Merkmale der Dichtungen Efrems treten auch in diesen Klageliedern stark zu Tage; gewaltige Großartigkeit und wahrhaft ergreifende Kraft, daneben ermüdende Wiederholung und lähmende Breite. Die Übersetzung darf nach den mitgeteilten Proben glücklich genannt werden, sie scheint das Original getreu wiederzugeben und ist doch gut armenisch. Von Murad wird sie dem goldenen Zeitalter der armenischen Literatur zugeschrieben.

Einer Aufklärung bedürfte noch das Lied fol. 369b, das nach dem 16. Liede auf Nikomedeia zu lesen ist. Zarbhanalian hatte es als erstes Klagelied aufgefaßt. Murad hält diese Vermutung mit Recht für unmöglich, es müßte denn sein, daß schon in der Vorlage ein Irrtum oder Verwirrung geherrscht habe. Das Lied dürfte Efrem zum Verfasser haben, es ist wie die vorhergehenden auf die Zerstörung einer Stadt gedichtet. Ließe sich aus dem Inhalt nichts Näheres ausmachen? Eine vollständige Veröffentlichung sämtlicher Lieder wird hoffentlich nicht mehr lange auf sich warten lassen.

Lüdtkes Arbeit hat sich die Entwirrung der schwierigen Textverhältnisse des Physiologos zum Ziel gesetzt. Besondere Berücksichtigung ist den beiden lateinischen Hss der Münchener Hof- und Staatsbibliothek zu Teil geworden (cod. lat. 19417 s. IX und 14388 s. IX—X). In der Textgestalt stehen MN (Münchener Hss) der griechischen Hs der Moskauer Synodal-Bibliothek und dem Armenier nahe. Zweifel erheben sich über die Herkunft der Kapitel XX bis XXVII in MN, die in Mosk.-Arm. fehlen. Gehören sie zu dem gemeinsamen Archetypus von MN-Mosk.-Arm. oder sind sie in MN als Zutat aus der

Rezension Paris.-Ambros.-Aeth. zu erkennen? Lüdtke läßt das unentschieden. Die Beziehungen der lateinischen Texte zueinander stellt ein nicht weniger verwickeltes Problem. Zur Untersuchung gelangen außer MN cod. Vat. Pal. lat. 1074, Bern 233, Bern 318, Brüssel 10074. Cod. Bern 318 hat einen sehr unvollständigen Text, folgt jedoch in Ordnung und Textform dem Typus Paris. gr.-Aeth. Wesentlich denselben Text vertreten Vatic. und Bern 233; mit beiden stimmt der Brüsseler cod. für den ersten Teil in der Übersetzung überein, in seinem zweiten Teil folgt er der Übersetzung von MN und in der Kapitelzahl nähert er sich MN am stärksten, so daß sich die Vermutung nahelegt, daß seine Zutaten aus MN stammen. Die entsprechende Reihenfolge der Kapitel in den beiden Textgestalten darf zugunsten dieser Voraussetzung betont werden und der offenbar sekundäre Charakter des Brüsseler cod., der das Kapitel über den Onager wiederholt hat, ist geeignet, die Annahme zu stützen. Im Streite zwischen MN und Vat.-Bern 233 tritt Lüdtke für die Ursprünglichkeit der zweiten Gruppe ein, während Lauchert MN den Vorrang zuerkennt. Über das Alter der lateinischen Übersetzungen läßt sich keine bestimmtere Aussage machen. Die Tatsache, daß die Schriftzitate zumeist noch nicht mit der Vulgata in Einklang gebracht sind, gestattet noch einen ziemlich weiten Spielraum. Die armenische Übertragung wird von Marr auf $\pm$ 600 angesetzt.

Über Strzygowski's Aufsatz vgl. die Selbstanzeige des Verf., B. Z. XXI 658f. Über die Miniaturen eines verwandten Evangeliars gedenke ich an anderer Stelle zu berichten.

Karst hat in seiner Abhandlung über die ethnische Stellung der Armenier ein Problem aufgegriffen, das bisher als wesentlich gelöst betrachtet wurde. Ausgehend von der 'Unmöglichkeit, das Armenische auch nur annähernd adäquat aus dem arischen Sprachkomplex zu erklären', geht Karst über die Erklärungsversuche durch Entlehnung hinaus und sucht die Lösung in der Annahme von Urverwandtschaft. Neben einem sumero-akkadischen Element, das als hamitisch gilt und demgemäß das Armenische geradezu als hamitoides Idiom bezeichnet wird (413), zeigt sich ein ural-altaiisches, das nicht allein auf Entlehnungen weist, sondern urverwandtschaftliche Beziehungen fordert (414—426). Dementsprechend formuliert Karst zwei seiner Schlußthesen:

Das Armenische schließt in sich ein hetito-alarodisches Element, das ihm zugleich mit den hamitischen Sprachen einerseits, den ugro-finnischen und den tatar- altaiischen andererseits gemeinsam ist.

Die armenische Sprache stellt einen Übergangstyp zwischen uraloidem Indogermanisch und Hamitisch dar (430f.).

Aufgabe der vergleichenden Sprachforschung wird es sein, der gegebenen Anregung zu folgen, die genauere Fassung und Begründung der vorgetragenen Hypothesen wird weiterer Prüfung vorbehalten sein.

Legen die wissenschaftlichen Beiträge dieses Monumentum beredtes Zeugnis ab von dem regen Eifer auf dem Gebiete der armenischen Studien, so erinnert die Geschichte des vergangenen Jahrhunderts an die vielfältige Anregung, welche in diesen hundert Jahren von der Wiener Gründung ausgegangen ist; mit Dank wird auch mancher Gelehrte der ganz persönlichen Förderung gedenken, die ihm durch die immer hilfsbereite Liebenswürdigkeit der Wiener Mechitharisten auf Anfragen, im persönlichen Verkehr oder durch Zulassung zu der Bibliothek mit ihren Handschriften zuteil geworden ist.

Valkenburg (Holland). A. Merk S. J.

1. **A. T. Robertson**, Kurzgefaßte Grammatik des neutestamentlichen Griechisch. Mit Berücksichtigung der Ergebnisse der vergleichenden Sprachwissenschaft und der *Κοινή*-Forschung. Deutsche Ausgabe von **H. Stocks**. Leipzig, Hinrichs 1911. XVI, 312 S. 8⁰. 5 *M.*

2. **J. A. Moulton**, Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments. Auf Grund der vom Verfasser neubearbeiteten 3. engl. Auflage übersetzte deutsche Ausgabe [Indogermanische Bibliothek I. Abt. 1. Reihe: Grammatiken 9]. Heidelberg, Winter 1911. XX, 416 S. 8⁰. 8 *M.*

3. **L. Radermacher**, Neutestamentliche Grammatik. Das Griechisch des Neuen Testaments im Zusammenhang mit der Volkssprache [Handbuch zum N. T., hrsg. von H. Lietzmann I, 1]. Tübingen, Mohr-Siebeck 1911. IV, 207 S. 8⁰. 4 *M.*

4. **Franc. Zorell**, Novi Testamenti Lexicon graecum [Cursus Scripturae sacrae auctoribus Soc. Jesu presbyteris I 7]. Paris, P. Lethielleux 1911. XV, 646 S. lex. 8⁰. *21 Fr.*

5. **Jean Rouffiac**, Recherches sur les caractères du Grec dans le Nouveau Testament d'après les inscriptions de Priène [= Bibl. de l'École des Hautes Études, Sciences relig., XXIV, fasc. 2]. Paris, Leroux 1911. 2 Bl., 106 S. 8⁰.

Von den beiden englischen Werken, die durch eine Übersetzung einem größeren deutschen Leserkreis zugänglich gemacht worden sind, kann dasjenige von Robertson (1) kaum dieser Ehre für würdig erachtet werden. Zwar bietet es den neutestamentlichen Sprachstoff ganz praktisch dar, aber der Untertitel erweckt Hoffnungen, die ganz ungenügend erfüllt werden. Gegenüber der ersten Auflage des englischen Werkes bedeutet allerdings die deutsche Ausgabe eine Verbesserung der ärgsten Zeichen von Unkenntnis in Sprachwissenschaft und griechischer Sprachgeschichte. Wie weit das Verdienst hierfür dem amerikanischen Verfasser oder dem Übersetzer zuzuerkennen ist, kann ich nicht beurteilen, da mir die 3. englische Ausgabe (die der Übersetzung zugrunde liegt) nicht zur Hand ist. Nach dem Vorwort dürfen wir es dem Übersetzer zugute schreiben, daß das Buch nicht mehr so viele verfehlte Dinge enthält. Aber es steht immer noch genug Verkehrtes darin. Die von dem Amerikaner beliebte sprachwissenschaftliche Belehrung ist für den Zweck des Buches nicht nur unnötig, sondern geradezu schädlich, weil sie ein ganz schiefes Bild vom heutigen Stand der Sprachwissenschaft gibt und den Lernenden irreführt. Die Bibliographie (S. 271 ff.), die der Übersetzer systematisch anordnete, ist einerseits in wichtigen Dingen unvollständig und ungenau und enthält andererseits Überflüssiges, ja sie verzeichnet z. B. ganz ernsthaft ein so lächerlich dilletantisches Elaborat wie H. C. Mullers Historische Grammatik der hellenischen Sprache. Beliebig zusammengeraffte Büchertitel werden wahllos geboten, und man hat den Eindruck, daß viele der Bücher dem Verfasser und Übersetzer nur dem Titel nach bekannt sind: sie schöpfen eben aus zweiter oder dritter Hand. Die Aufgabe, das NTliche Griechisch im richtigen, durch die ernste Forschung erkannten sprachgeschichtlichen Zusammenhang darzustellen, ist durch das Buch nicht gelöst. Diese Übersetzung wäre auch dann nicht gerechtfertigt, wenn wir nicht ein Werk wie dasjenige von Moulton (2) hätten, das in vorbildlicher Weise, entsprechend dem heutigen Stand der Forschung, in das Verständnis der sprachlichen Tatsachen und sprachgeschichtlichen Probleme des NTlichen Griechisch einführt. Die Übersetzung ist von mir selbst an-

geregt worden, weil ein gleiches Werk in der deutschen Literatur fehlt, so daß Moultons Buch einem wirklichen Bedürfnis abhilft. Ich müßte wiederholen, was ich schon in meiner Besprechung der 1. engl. Auflage (Indog. Forsch. Anz. 19, 21 ff.) und in einer Vorbemerkung des Buches (S. XI f.) gesagt habe. Die deutsche Übersetzung stellt zugleich gegenüber der dritten englischen Ausgabe eine Neubearbeitung dar, der der unermüdliche Verfasser die jüngsten Ergebnisse seiner Studien zukommen ließ. Um irrtümlichen Meinungen entgegenzutreten, bemerke ich, daß nicht Moulton selbst sein Werk übersetzt hat (wie ein Kritiker annahm), sondern ein Deutscher, dessen Namen ich lieber nicht nenne, weil die von ihm gelieferte (von W. Havers im Manuskript und von mir in der letzten Revision durchkorrigierte) Übersetzung unter aller Kritik war. Daß daraus schließlich noch eine ganz leidliche und korrekte Übersetzung geworden ist, stelle ich aus den bisherigen Kritiken gerne fest.

Das Buch von Moulton ist in ausgezeichneter Weise geeignet, nicht nur den Lernenden zu führen, sondern auch *Κοινή*- und Bibelforschung in engste Fühlung zu bringen und kräftig zu fördern.

Ein gleiches hohes Lob kann ich dem Buche von Radermacher (3) nicht zuerkennen. So anregend es für den Kenner ist, so hat es doch nicht geringe Mängel. Zunächst ist der Titel irreführend. Entsprechend dem Charakter des Gesamtunternehmens, dem das Werk angehört, erwartet man, daß die neutestamentliche Sprache im Mittelpunkt der Darstellung steht; was aber Radermacher gibt, ist ein Abriß der hellenistischen Grammatik unter Berücksichtigung des biblischen Griechisch. Gewiß ist auch ein solches Werk verdienstlich, und jedermann würde den Plan billigen, wenn ihm nicht mit Rücksicht auf das „Handbuch zum Neuen Testament“ eine falsche Etikette beigegeben wäre. Doch prüfen wir das Buch ganz abgesehen von dieser Frage der Organisation. Die Laut- und Flexionslehre ist der schwächste Teil, wie bereits Nachmanson in seiner vielleicht zu stark ablehnenden Kritik (Berl. phil. Wschr. 1911, 1180—1194) betont hat. Mit den beiden ersten Kapiteln der Einleitung ('Zur Charakteristik der *Κοινή*' und 'Einflüsse fremder Sprachen') kann ich mich einverstanden erklären. Daß der Verf. erst in den Zusätzen (S. 184) so ganz beiläufig meint, 'der Gedanke, daß die Koine zur Zeit des ersten attischen Seebundes entstanden sei, ist zuerst von Thumb publice (!) vertreten worden', hat Nachmanson schon gerügt. Denn jene Hypothese lag 1900 so wenig in der Luft, daß ein Kritiker meines Buches sie in vorsichtiger Weise 'bestechend' nannte. Übrigens hat Wackernagel, der in der 'Kultur der Gegenwart' I, 8, 303 meine Hypothese ebenfalls übernahm, an der genannten Stelle nicht einmal einen Hinweis auf mich als Urheber für nötig gehalten. Mir kann es ja recht sein, daß meine Hypothese jetzt für selbstverständlich gehalten wird; aber es geziemt sich nicht, nun so zu tun, wie wenn das vor zwölf Jahren schon jedermann gewußt hätte. Nebenbei sei bemerkt, daß die bibliographischen Angaben überhaupt etwas ungleich sind (auch ungenau, z. B. G. Meyers Griech. Gramm.[3] ist 1896, nicht 1898 erschienen) und manchmal nur durch zufällige Erinnerung bestimmt zu sein scheinen. Sonst hätte der Verf. doch wohl z. B. S. 61 und S. 154 meine Bemerkungen über das Possessivpronomen und über den Infinitiv Theol. Lit.-Ztg. 1903, 421 und N. Jahrb. 17, 259 berücksichtigt.

Im ganzen drückt sich R. über die Frage nach der Entstehung der *Κοινή* vorsichtig aus. Daß aber *ἴσημι* im Martyrium des Justin unter Anpassung von dor. *ἴσαμι* an den hellenistischen (attischen) Vokalismus ausgerechnet aus Theo-

krit stammen soll (S. 4), beruht auf einer etwas sonderbaren sprachgeschichtlichen Anschauung, die allerdings zu der kurz vorher sich findenden Bemerkung über poetische Elemente der *Κοινή* stimmt: R. scheidet nicht scharf genug lebende Sprachentwicklung und individuellen Schriftstellergebrauch. In der Frage nach fremdem Einfluß, besonders in der Ablehnung von Hebraismen steht R. auf einem Standpunkt, der sich mit dem meinigen deckt. So erörtert er vorsichtig und entsprechend seinen prinzipiellen Anschauungen an verschiedenen Orten der Syntax (S. 89, 94, 100, 106) einzelne Gebrauchsweisen, die im Verdacht des Hebraismus stehen. Er geht etwas weiter als ich, denn einen Ausdruck wie *ἔσονται εἰς σάρκα μίαν* wage ich noch nicht für echt griechisch zu halten, wenn er auch durch einige ähnliche (aber immerhin nicht gleiche!) Fälle seines fremdartigen ungriechischen Charakters entkleidet wird. Für den angeblich aramäisch zugestutzten Typus *κατήγωρ*, über den ich Hellenismus S. 126 gehandelt habe, bringt R. (S. 16) weitere willkommene Belege, die zeigen, daß es sich um eine echtgriechische Bildung handelt. Woher er aber 'neugriechisch *ἐπίμων* für *ἐπίμονος*, *ἔγγων* für *ἔγγονος*' hat, ist mir rätselhaft, da der neugriechischen Volkssprache (um die es sich allein handeln kann) jene Deklinationsweise fehlt. Vermutlich hat sich der Verf. (oder sein Gewährsmann) *ἔγγων* aus einem neugr. *ἔγγονας* zurechtgemacht, das aber kein agr. *ἔγγων* voraussetzt (vgl. Thumb, Handb. [2] § 66). Die Erörterung der lateinischen Elemente der *Κοινή* ist nach den Vorarbeiten von L. Hahn, Wessely u. a. (von denen nur der erste genannt wird) etwas summarisch und gibt keine richtige Vorstellung von der Stärke dieses lexikalischen Einflusses.

Die sprachwissenschaftliche Auffassung und Behandlung der grammatischen Tatsachen läßt manches zu wünschen übrig: schiefe und wenig sagende Ausdrucksweise, Unklarheiten und Ungenauigkeiten verraten, daß dem Verfasser sprachwissenschaftliches Denken nicht vertraut ist. Sonst wäre schon das Kapitel 'Wirkende Kräfte der Sprachentwicklung' (S. 23 ff.) etwas anders ausgefallen. Was soll ferner eine Redensart wie S. 44: 'die Wege, welche die Sprache geht, und das Ziel, dem sie zustrebt, bleiben im Lauf von Jahrhunderten unverrückbar', oder S. 84: 'die Konjugation wird bei einer Anzahl von Verben dadurch erleichtert (!), daß man sie entweder ganz oder in einzelnen Tempora zu den Kontrakta übertreten läßt'? Was meint weiter der Verf. S. 107, wo er über den fortschreitenden Synkretismus der Kasus handelt, mit den Worten: 'es ist ein noch ziemlich freies Walten der Analogie, das wir verspüren'? Und wann hatte das Griechische acht Kasus (S. 107)? Der Satz über *πηχῶν* (S. 49) ist mir ein Geheimnis geblieben. Ich bin öfters auf Sätze gestoßen, unter denen ich mir zwar etwas denken kann, aber nicht das Richtige denken muß, so über das *η* statt *ᾱ* in *οὐσίη* (S. 45), über *ἴδον* = *εἶδον* (S. 69), über *δῶναι* (S. 81), über das Wesen des Infinitivs (S. 145), über den konsekutiven Gebrauch des Infinitivs (S. 154). Solche Orakel zu verstehen, dazu scheint mir der Leser, an den sich das Buch wendet, erst recht nicht vorbereitet. Die unklare Ausdrucksweise des Verf. erschwert öfters die Entscheidung darüber, ob er Recht hat. So sagt er von Formen wie *ῥέει*, *δέεται*, *ἔθεε*, die Kontraktion werde 'vielfach ... auch da vernachlässigt, wo sie früher Regel war'. Wie denkt sich R. den Vorgang? Etwa so, daß die ursprünglichen unkontrahierten Formen irgendwo noch fortgelebt hätten? Das wäre schwerlich richtig. Die Sache liegt doch offenbar so, daß zu den unkontrahiert gebliebenen Formen *ῥέουσι*, *δέομαι*, *θέω* die genannten Formen anstelle von *ῥεῖ* usw. auf dem Wege der Analogie neu-

gebildet worden sind, wodurch die Ungleichmäßigkeit des Paradigmas (θέω θεῖς usw.) ausgeglichen wurde. Der Vorgang erinnert einigermaßen an die 'aufgelösten' Kontrakta des Neugriechischen, die man einst, in den Tagen der Archäomanie, für die ursprünglichen unkontrahierten Formen gehalten hatte. Daß der Verf. in den angeführten Fällen das Richtige meint, ist möglich; in manchen Fällen aber sind seine Erklärungen ungenau oder unrichtig. Ich glaube z. B. nicht, daß der Infinitiv λαλήσεν (in einer Fluchinschrift) 'Kompromißbildung zwischen σαι (gesprochen σε) und σειν' sei (S. 76) — es handelt sich einfach um die bekannte Verwechslung von *e* und *i*. Ferner lehrt R. (S. 122) über den Gebrauch der Tempora: 'die Zeit mußte zu einer Vereinfachung des komplizierten Systems drängen' — aber die alten Tempus- und Aktionsunterschiede sind bis zum Neugriechischen nicht nur nicht vermindert, sondern vielmehr durch die Schaffung zweier Futura noch verfeinert worden; zu R.s Darlegung über die Vermischung der Funktion von Aorist- und Präsensstamm vgl. jetzt auch meine abweichende Auffassung bei Brugmann-Thumb, Griech. Gramm. [4], 547 f. Ich weiß auch nicht, wie der Verf. zu der Anschauung gekommen ist, daß die Entwickelung des Griechischen 'im Laufe der Jahrhunderte zu einer vollständigen Erstarrung der Deklination führt, zu einem Zustand, wie ihn das Englische erreicht hat' (S. 87) — das Neugriechische widerlegt diese Behauptung; denn die besonderen Verhältnisse des kappadokischen Dialekts waren dem Verf. schwerlich bekannt. Daß ferner die (spätere) *Κοινή* im Partizipialgebrauch den Zustand verwirklichte, 'den das Latein bereits erreicht hatte, als es zum erstenmal literarisch in die Erscheinung trat' (S. 168), ist ebenfalls falsch, da die späte *Κοινή* den Partizipialgebrauch mehr als das klassische Latein beschränkte; sind doch noch die romanischen Sprachen in dieser Beziehung dem Neugriechischen überlegen. Daß endlich 'älteres στήκω vielleicht mit ἵστημι überhaupt nichts zu tun hat' (S. 80), daß der Synkretismus und Präpositionsersatz 'nichts weiter als Alterserscheinungen sind' (S. 108), daß πον in μέχρι πον eine ähnliche Rolle wie ἄν zu spielen scheint (S. 165) — ich sehe in ποῦ das neugriechische Relativum —, sind Behauptungen, für die ein Beweis fehlt.

Wir haben einigemal das Neugriechische herangezogen, um Anschauungen des Verfassers zu berichtigen oder zu modifizieren. Der Verf. scheint kein engeres Verhältnis zum Neugriechischen oder zur neugriechischen Sprachforschung zu haben. Der *Κοινή*-Forscher darf aber heute nicht mehr das Neugriechische so ignorieren, wie das früher selbstverständlich war, auch in einem Lehrbuch nicht, mag es auch sonst außerhalb des klassisch-philologischen Interesses liegen, wie Gercke vor kurzem den Jüngern der klassischen Philologie verkündet hat. Natürlich wird niemand verlangen, daß man ständig auf das Neugriechische Bezug nehme. Eine Beachtung des Neugriechischen bringt jedoch immer Nutzen, denn der Blick nach vorwärts schärft und sichert das Urteil über die Natur mancher *Κοινή*-Erscheinung. So wäre z. B. bei der Beobachtung, daß transitive Verba im hellenistischen Griechisch gerne intransitiv werden (S. 18 f.), ein Hinweis auf die weitgehende Vermischung transitiver und intransitiver Bedeutung im Neugriechischen (s. Thumb Handb. [2] § 176) nicht ohne Nutzen. Gleiches gilt ferner z. B. vom verschwenderischen Gebrauch des Artikels (S. 93), vom Konjunktivgebrauch (S. 134 ff.), von der Verwendung von καί (S. 181 f.), und die Bemerkungen über den hellenistischen Satzbau ('In die Uranfänge aller menschlichen Rede glaubt man sich versetzt . . . .',

S. 179) wären doch wohl anders ausgefallen, wenn der Verf. echt volkstümliche neugriechische Texte gelesen oder doch wenigstens S. 172 ff. meines Handbuches der neugriechischen Volkssprache berücksichtigt hätte. Denn schließlich besitzt der *Κοινή*-Forscher in diesem meinem Buch ein Mittel, sich über die wichtigsten Tatsachen des Neugriechischen zu orientieren.

Wenn ich nun auch an dem Buche R.s manches auszusetzen habe, so muß es doch im ganzen, besonders in der Syntax, als eine wertvolle Bereicherung unserer *Κοινή*-Forschung bezeichnet werden. Es enthält eine Menge anregender Bemerkungen und treffender Beobachtungen und trägt dazu bei, unsere Kenntnis über die *Κοινή* in wichtigen Punkten zu fördern, wobei freilich das Thema selbst, die neutestamentliche Grammatik, die bescheidenere Rolle spielt.

Dem Wortschatz des Neuen Testaments sind die beiden letzten der zu besprechenden Werke ganz oder vorwiegend gewidmet. In dem Buche Zorells (4) erhalten wir ein der modernen Forschung entsprechendes, gut orientierendes Hilfsmittel. Ein praktisches Zeichensystem (* × † usw.) gibt jeweils unmittelbar darüber Auskunft, ob ein Wort oder eine Bedeutung zuerst in der LXX oder bei hellenistischen Schriftstellern, zuerst oder nur im NT bzw. in LXX und NT erscheint, endlich ob es ein *ἅπαξ λεγόμενον* ist und ob alle Belege mitgeteilt sind. Die Stellung jedes Wortes im Kreise der hellenistischen Sprachüberlieferung ist damit zunächst im allgemeinen charakterisiert; aber außerdem gestatten uns Hinweise auf das sonstige Vorkommen eines Wortes, diese Stellung noch genauer zu erkennen, und hierbei sind nicht nur die älteren und die hellenistischen Schriftsteller (oder Dichter), sondern, wie es heute selbstverständlich ist, Papyri und Inschriften berücksichtigt. Ich führe als Beispiele an etwa die Stichwörter *ἀπέχω*, *ἱκανός* (wegen *τὸ ἱκανὸν ποιῆσαί τινι*), *κράβαττος*, *ὄρνιξ*, *πιάζω*, *συγγενίς*, *συγγενής* (wegen *συγγενεῦσιν*). Wenn für *περπερεύομαι* Belege dieser Art fehlen, so dürfen wir natürlich nicht die Hoffnung aufgeben, daß sie einmal noch zutage gefördert werden: ein Generalindex aller Papyruswörter ist auch für das Studium der biblischen Gräzität ein dringendes Bedürfnis — hoffen wir, daß diesem Bedürfnis bald abgeholfen wird! Aber schon das, was wir heute feststellen können, hat der NTlichen Forschung reichlichen Gewinn gebracht. So treten denn auch in diesem Lexikon schon manche spezifisch christlichen Wörter aus ihrer Isolierung heraus; ich nenne *πρεσβύτερος*, *λειτουργία*, *σωτήρ*, wo die Arbeiten Deißmanns berücksichtigt sind. Die wissenschaftliche Literatur hätte noch besser ausgenützt werden können. So hätte der Verf. z. B. aus meinem 'Hellenismus' über *ἀγάπη*, *κράβαττος*, *ὄρνιξ* immerhin einige nützliche Angaben gewinnen können, aber noch mehr wundere ich mich, daß weder Thackerays treffliche LXX-Grammatik, noch Moultons Prolegomena sowie Moultons und Milligans lexikalische Beiträge im Expositor Erwähnung fanden. Daß hier und da entlegenere Literaturangaben vermißt werden, kommt weniger in Betracht und ist begreiflich. Ich notiere beispielsweise zu *ἀμφότεροι* 'alle zusammen' Bury Byz. Zeitschr. XI 111, zu *παρέρχομαι* Wellhausen über Matth. 14, 15 bzw. meine Bemerkung N. Jahrb. 17, 248 f. Für *ἐπιούσιος* kommt jetzt die wie mir scheint endgültige Erklärung von Debrunner Glotta 4, 249 in Betracht.

Daß zu einer richtigen Charakterisierung der NTlichen Sprache Hinweise auf das Fortleben der Wörter im Neugriechischen förderlich sind, beweist der Verf. durch wiederholte Angaben dieser Art; so akzeptiert er bei *βρῶμα*

Mark. 7, 19 die neugriechische Bedeutung 'Schmutz' und hält bei ἡμέρα εὔκαιρος Mark. 6, 21 die Deutung von 'Festtag' im Sinne von neugriechisch εὔκαιρος für möglich, ohne den Griechen Pallis zu nennen, dem wir meines Wissens die beiden Erklärungen verdanken (vgl. Thumb N. Jahrb. 17, 248). Nach welchen Grundsätzen das Neugriechische herangezogen wurde, ist mir nicht klar; denn wenn z. B. bei νύμφη, ὀψάριον, ψιχίον solche Hinweise sich finden, so erwartet man sie mit demselben und z. T. mit größerem Nutzen etwa bei ἀλέκτωρ, βαστάζω, ξεστός, ὀψώνιον, προκόπτω 'Fortschritte machen', σκορπίζω, ψωμίον. Eine systematische Vergleichung des NTlichen und neugriechischen Wortschatzes hat der Verf. offenbar nicht vorgenommen; jedes neugriechische Wörterbuch, das die Volkssprache berücksichtigt, hätte für eine eingehendere Vergleichung Dienste geleistet. Freilich, erst wenn einmal der neugriechische Thesaurus vorliegen wird, wird es möglich sein festzustellen, in welchem Umfang und mit welchen Bedeutungen der hellenistische Wortschatz des NT noch heute lebendig ist. Nehmen wir gleich einmal die Probeartikel des Thesaurus, die vor kurzem in einer Mitteilung des Thesauruskomitees[1]) gegeben worden sind. Von den neun Artikeln haben zwei auch für den Wortschatz des NT Interesse, αἷμα und ἐκλύω. Zur NTlichen Bedeutung von αἷμα 'Mord, Blutschuld' vgl. man τρία γαίματα ἐποῖκεν und γαῖμαν θὰ γίνται, beide Wendungen bemerkenswerter Weise aus dem Pontos, d. h. dem östlichen Sprachgebiet; zu αἱμορροέω vgl. man αἱματορροῦσα 'Blutfluß' (Rhodos); zu ἐκλύω 'enervo, lassum torpidumque reddo' vgl. neugriechisch γλύνω 'durch Prügeln schwächen, (von einer Sache) abnützen' in Trapezunt. Wenn also schon eine so zufällige kleine Probe Nutzen verspricht, so mag man danach ermessen, was uns einmal der ganze Thesaurus schon für einen Ausschnitt der Κοινή wie das NT bieten wird. Ein Problem, das mit Hilfe der Grammatik nur unvollkommen zu lösen ist[2]), wird mit Hilfe des Wortschatzes besser zu behandeln sein: die Frage, ob etwa das NT sprachliche, im besonderen Falle lexikalische Kennzeichen einer östlichen Κοινή zeige; es wäre also einmal zu untersuchen, wie groß der Prozentsatz derjenigen NTlichen Wörter ist, die heute nur im Osten (Pontos, Kappadokien, Cypern) fortleben.

Doch kehren wir zu dem Buche von Zorell zurück. Wir haben an ihm zu loben, daß es der modernen Forschung gerecht zu werden sucht — auch in äußerlichen Dingen, so in der Orthographie, deren Grundsätze in der Vorrede S. VIII ff. erörtert werden: der Verfasser stellt sich mit Recht auf den Standpunkt, daß die Orthographie des 1. Jahrh. nach Chr. (wie sie in Papyri und Inschriften vorliegt) maßgebend sein muß; daß natürlich eine starre Konsequenz in der Anwendung dieses Grundsatzes unpraktisch wäre, verhehlt sich jedoch der Verf. nicht und handelt danach, was zu billigen ist. Auch in der zentralen Hebraismenfrage nimmt der Verf. eine unbefangene Stellung ein; man vgl. z. B. die besonnene Formulierung der Artikel καί und υἱός, den Hinweis auf die Papyri bei der instrumentalen Verwendung von ἐν, auf den attischen Gebrauch bei der Verwendung des Vokativs mit Artikel (wo inzwischen Wackernagel, Anredeformen, Göttingen 1913, hebräische Mitwirkung wahrscheinlich gemacht hat). Man stellt mit Vergnügen fest, daß die Forschung der letzten 15 Jahre nicht vergeblich gewesen ist, und so dürfen wir hoffen,

1) Ἐπιτροπὴ τοῦ λεξικοῦ τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. Ἀνακοίνωσις πρώτη, Athen 1912.
2) Vgl. Thumb, Hellenismus 174 ff.

das Wörterbuch von Zorell werde dazu beitragen, daß die Ergebnisse dieser Studien allmählich zum Gemeingut aller am Bibelstudium Beteiligten werden.

Die Forschung selbst ist noch lange nicht abgeschlossen. Daß das täglich neu zuströmende Material an Inschriften und Papyri unsere Einsicht in den Sprachcharakter des NT immer mehr vertieft, das zeigt uns die an letzter Stelle genannte Spezialarbeit von Rouffiac (5). R. arbeitet in der Weise Deißmanns, indem er zu G. Thieme, Die Inschriften von Magnesia und das NT, Göttingen 1906, eine Paralleluntersuchung auf grund der Inschriften von Priene liefert.

Nach der Einleitung, die über die Forschung der letzten Jahre orientiert, behandelt der Verf. 1. Orthographie und Grammatik, 2. Vokabular und Syntax, 3. 'Langue religieuse et morale'. Über die Lautlehre der Inschriften wissen wir jetzt freilich besser Bescheid durch die Dissertation von Dienstbach, De titulorum Prienensium sonis, Diss. Marburg 1910, die dem Verf. noch nicht bekannt war. Hinsichtlich des Gebrauchs von *πρό* (*πρὸ ἐννέα καλανδῶν Ὀκτοβρίων* u. dgl.) ist ihm die Erörterung von W. Schulze, Graeco-Latina (Göttingen 1906) 15 f. entgangen. Im 2. Teil interessieren uns besonders die angeblichen Hebraismen; es ist freilich nur wenig, aber immerhin ist der neue Beleg für *κατὰ πρόσωπον* (S. 33) bemerkenswert. Von den sonstigen *Κοινή*-Wörtern und -Bedeutungen, die den Inschriften von Priene und dem biblischen Griechisch gemeinsam sind, sind die meisten so geläufig, daß ihre Feststellung unsere Erkenntnis nicht weiter zu fördern vermag. Von Interesse sind etwa *ἀπέναντι* (Vertrag von Rhodos, der wichtige Hinweis auf Wackernagel, Hellenistica 3 f., fehlt), *ἄτερ*, *βουνός*, *περίστασις* 'vicissitudo', *διαθήκη* (wo der Verf. zu keiner sicheren Entscheidung kommt), *τὰς ἐπαγγελίας βεβαιοῦν* 'sein Versprechen erfüllen', *καρπὸν ἀποδιδόναι*, *πᾶσιν σπουδὴν ποιεῖσθαι*. Einige Spezialwörter des Lukas werden S. 55 ff. in besonderem Abschnitt behandelt; hervorgehoben sei *προσδαπανᾶν*. Von den religiösen Begriffen bieten *θυσίαν παρίστημι*, *ἱερωσύνη*, *εὐαγγέλιον* am meisten Interesse.

Im 1. Anhang wird aus Anlaß von Röm. 16 die Mischung griechischer und römischer Personennamen über das römische Reich hin illustriert, in einem 2. Anhang werden die (sehr geringen) Spuren des Christentums in Priene untersucht.

Man kann nicht sagen, daß die Ergebnisse des Verf. ganz der aufgewandten Mühe entsprechen; sie sind etwas mager, was man von vornherein erwarten konnte; denn 'Priene' und 'Neues Testament' haben an sich nichts mit einander zu tun. Ich halte Untersuchungen dieser Art nicht gerade für eines der nächsten Bedürfnisse der *Κοινή*-Forschung; zu einem künftigen Lexikon des NT bilden sie natürlich eine nützliche Vorarbeit, aber was hierbei gewonnen wird, erlangt doch nur in größerem Rahmen seine Bedeutung. Die Fragestellung muß m. E. eine andere sein, damit nicht nur für ein paar Einzelheiten, sondern für die gesamte Auffassung des biblischen Griechisch etwas gewonnen wird: es handelt sich darum, zu untersuchen, ob der NTliche Wortschatz eine größere Zahl von Worten und Wortbedeutungen hat, die sich vorwiegend oder ausschließlich etwa nur in der asiatischen *Κοινή* finden. Man wird also gut tun, die Einzeluntersuchung nicht auf die gewöhnlichsten *Κοινή*-Wörter auszudehnen, sondern auf die Verbreitung seltenerer Wörter zu beschränken. Denn es verstärkt sich mir immer mehr der Eindruck, daß es einmal gelingen wird, dem NTlichen Griechisch eine bestimmte Stelle im weiten Kreis der helle-

nistischen Sprachform anzuweisen. Wie uns der neugriechische Thesaurus hierbei nützen kann, habe ich schon oben angedeutet. Haben wir einmal einen Wortindex aller hellenistischen Papyri und Inschriften, dann sind die Vorbedingungen erfüllt, daß wir an die Lösung der oben gestellten Aufgabe herantreten können. Einstweilen müssen wir freilich über jede Vorarbeit froh sein, die uns den Wortschatz des Hellenismus genauer kennen lehrt. Aber man möchte doch wünschen, daß das Wichtigere vor dem weniger Wichtigen an die Reihe kommt: das ist ja auch für den wissenschaftlichen Arbeiter dankbarer. An Themata fehlt es nicht. Mich wundert es z. B., daß noch niemand unter den philologisch interessierten Theologen auf den Gedanken kam, den Wortschatz der speziell christlichen Inschriften (etwa Kleinasiens) auf seine Beziehungen zum NT und eventuelle Abweichungen von der heidnischen Umwelt zu untersuchen.

Straßburg i. E. Albert Thumb.

Ἀθανασίου Χ. Μπούτουρα (Buturas), *Τὰ Νεοελληνικὰ κύρια ὀνόματα ἱστορικῶς καὶ γλωσσικῶς ἑρμηνευόμενα. Ἐν Ἀθήναις, τυπογρ. Ἀ. Ῥαφτάνη* 1912. 218 σ. 8⁰. *4 Drachmen.*

Ὁ συγγραφεὺς ἐν τῷ βιβλίῳ του, ὅπερ διῄρεσεν εἰς μέρη δύο καὶ κεφάλαια πέντε, προσπαθεῖ νὰ δώσῃ εἰκόνα τῆς ἐξελίξεως καὶ τῆς σημασίας τῶν Νεοελληνικῶν ὀνομάτων, τὰ ὁποῖα, εἰς παλαιοτέρας ὑποδιαιρέσεις ἑπόμενος, διαιρεῖ εἰς τρεῖς μεγάλας κατηγορίας, α΄) εἰς τὰ ἐκ τῆς ἱστορικῆς παραδόσεως προελθόντα (ἀρχαῖα Ἑλληνικὰ ὀνόματα, ὀνόματα ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς παραδόσεως, ἐκ τῆς Μεσαιωνικῆς καὶ νεωτέρας Ἑλληνικῆς τοιαύτης), β΄) εἰς τὰ ἐξ ἀντικειμένου σχηματισθέντα, ἐκ παρομοιώσεως δῆλα δὴ τοῦ ἀνθρώπου πρὸς ζῷα, φυτά, μέταλλα, τὴν περιβάλλουσαν φύσιν, ἀντικείμενα τοῦ συνήθους βίου κ. τ. λ. καὶ γ΄) εἰς τὰ ἐξ ὑποκειμένου, τὰ σχηματισθέντα δῆλα δὴ ἐκ σωματικῶν ἢ ἠθικῶν προτερημάτων τοῦ ἀτόμου ἢ ἐξ εὐχῶν. Εἰς τὸ ἔργον ἔχει παρεμβάλει δύο παραρτήματα, α΄) περὶ τῶν γεωγραφικῶν καὶ β΄) περὶ τῶν ἀβεβαίας προελεύσεως ὀνομάτων, καὶ δύο παρεκβάσεις. Ἐν τῇ πρώτῃ τούτων καταλέγει τὰς καταλήξεις τῶν ὀνομάτων, ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ συζητεῖ περὶ τῆς ὀρθογραφίας τῶν εἰς -ης κυρίων ὀνομάτων καὶ ἐπιθέτων καὶ δὴ καὶ περὶ τοῦ ἐπωνύμου Χατζιδάκις. Ἐν τέλει τοῦ βιβλίου ἀπὸ σελ. 187—218 *εὕρηται καλὸς ἀλφαβητικὸς κατάλογος τῶν περιεχομένων.*

Εἶναι λίαν εὐχάριστον ὅτι τέλος γίνεται ἀπόπειρα ὑπὸ γενικωτέραν πως ἔποψιν πραγματείας θέματος στενώτατα μετὰ τῆς ἱστορίας καὶ τοῦ βίου ἡμῶν συνδεομένου. Ἡ πίστις, ἡ πρόληψις, ἡ περὶ τοῦ βίου ἀντίληψις, στρατιωτικοὶ ἢ πολιτικοὶ θεσμοὶ ἐκλιπόντες, ἡ πολιτικὴ ἱστορία, τὰ ἰδεώδη πρὸς ἃ ἔτεινεν ὁ ἡμέτερος λαὸς ἔχουσιν ἀφήσει βαθέα ἴχνη ἐπὶ τῆς ὀνοματολογίας τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, οὕτως ὥστε ὁ μέλλων ἀπὸ περιωπῆς νὰ ἐξετάσῃ τὰ Νεοελληνικὰ ὀνόματα νὰ εἶναι εἰς θέσιν νὰ δώσῃ διὰ τῆς ἐργασίας του ἀκριβῆ, ὅσον ἔνεστιν, εἰκόνα τοῦ πνεύματος καὶ τοῦ βίου τοῦ λαοῦ μας, οὗτινος καὶ αἱ μερικαὶ ἢ γενικαὶ μεταναστεύσεις ἢ πρὸς ξένους λαοὺς ἐπικοινωνίαι τῇ βοηθείᾳ πάλιν τῶν ὀνομάτων δύνανται νὰ διασαφηθῶσιν. Ἐὰν δὲ δὲν λησμονηθῇ ὅτι τὰ κύρια ὀνόματα εἶναι τῶν λέξεων ἐκείνων, αἵτινες ὀλιγώτερον τῶν ἄλλων ὑφίστανται ἐξομαλισμούς, τότε θὰ κατανοηθῇ ὁποίαν σημασίαν καὶ διὰ τὴν ἱστορίαν τῆς ἡμετέρας γλώσσης ἔχει ἡ περὶ αὐτὰ ἐνασχόλησις.

Ὁ Μπούτουρας, πάντα ταῦτα ὀφείλων νὰ ἐξάρῃ ἐν τῷ ἔργῳ του, ἔδει νὰ ἐπιστήσῃ τὴν προσοχήν του εἰς ὡρισμένας μεθοδολογικὰς ἀρχάς, εἰς ἃς δυστυχῶς

δὲν ἀπέδωκε τὴν δέουσαν σημασίαν. Ἡ ἐν σελ. 23 κἑξ. τοῦ βιβλίου του διδομένη βιβλιογραφία εἶναι καλή, ἀπὸ ταύτης ὅμως ἐλλείπει ἡ ἀρίστη πηγὴ καὶ τὸ ἄριστον συγχρόνως βοήθημα, οἱ ἐκλογικοὶ κατάλογοι, ἡ ἀνάγνωσις τῶν ὁποίων καὶ ἄλλως χρήσιμος θὰ ἦτο καὶ τὸν κατάλογον τῶν Βυζαντινῶν καὶ μάλιστα τῶν ἀρχαίων Ἑλληνικῶν ὀνομάτων τοῦ ἔργου σημαντικῶς θὰ ηὔξανε. Πρὸς ὄφελος ἐπ' ἴσης τοῦ ἔργου θὰ ἀπέβαινεν ἡ μετ' ἐπιστασίας ἀνάγνωσις τῶν τόμων τῆς BZ., τῆς Ἀθηνᾶς καὶ ἐν μέρει τῆς Λαογραφίας ὡς καὶ τῶν ἐκκλησιαστικῶν προθέσεων τῶν περιεχουσῶν ὑλικὸν χρησιμώτατον. Μία μόνον ἡ ἐν BZ. VII 68—69 δημοσιευθεῖσα πολλὰ θὰ ἠδύνατο νὰ διδάξῃ τὸν συγγραφέα. Ἀναγκαία δὲ ἦτο καὶ ἡ ἀνάγνωσις τοῦ ἐκτεταμένου καταλόγου κυρίων ὀνομάτων τοῦ δημοσιευθέντος ἐν τῷ περιοδικῷ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου τόμ. ΚΕ' σ. 163 κἑξ.

Ὅτι μεταξὺ τῶν βιβλίων, ἅτινα κατ' ἀνάγκην ἔπρεπε νὰ ληφθῶσιν ὑπ' ὄψιν, ἦσαν καὶ τὰ περὶ Νεοελληνικοῦ βίου ἔργα τοῦ Ν. Πολίτου καὶ B. Schmidt, εἶναι αὐτονόητον, οὐδὲ θὰ ἦτο μικροτέρα ἡ ὠφέλεια, ἄν, δι' ὡρισμένην τάξιν ὀνομάτων, ἐχρησιμοποιεῖτο τὸ ἔργον τοῦ H. Moritz: Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten.

Οὕτω π. χ. ἐκ τῆς γνώσεως τοῦ Νεοελληνικοῦ βίου θὰ ἡρμήνευεν ὀρθῶς ὁ συγγραφεὺς τὰ ὀνόματα Ποῦλος, Ἀγοραστὸς καὶ Βρετός. Ποῦλος, οὗ γνωστὸς καὶ ὁ πληρέστερος τύπος Πουλημένος (Πουλημένη) εἶναι ὁ τυπικῶς ὑπὸ τῶν γονέων πωληθείς, ἵνα οὕτω, κατὰ τὴν ἐπικρατοῦσαν πρόληψιν, ζήσῃ. Ἀντίστοιχον τούτου εἶναι τὸ Ἀγοραστὸς = ἀγορασθείς. Ὅτι τὸ μὲν πρῶτον πρὸς τὸ πούλεια ἔχει σχέσιν, τὸ δὲ δεύτερον σημαίνει τὸν ἀντὶ πολλῶν χρημάτων ἄξιον νὰ ἀγορασθῇ, εἶναι ἀνακριβές. Βρετὸς ἀφ' ἑτέρου εἶναι ὁ ὑπὸ τῶν θετῶν γονέων του εὑρεθείς, ὁ ἔκθετος. (Πβ. Ἑβδομάδος τόμ β'. 392 καὶ Ν. Πολίτου, Παραδόσεις σ. 454.)

Τὸ ὄνομα Μαγκαφοῦ, Μαγκαφούλλα, Μαγκαφώ, περὶ οὗ ἀμφιβάλλει ὁ συγγραφεύς, ἀνακτέον εἰς τὸ Βυζαντινὸν Μαγκαφᾶς, δι' ὃ ὅρα Moritz ἔνθ' ἀν. II 30, οὗτινος ὅμως ἡ ἐτυμολογία δέν με πείθει. Τὸ ὄνομα οὐχὶ πρὸς τὸ μάγκηψ, ἀλλὰ πρὸς τὸ μαγκούφης συνδετέον, ἀνθ' οὗ καὶ λέγεται σήμερον πολλαχοῦ.

Περὶ Βυζαντινοῦ δ' ὀνόματος ὄντος τοῦ λόγου, προσθέτω ὅτι εἰς τὰ περὶ τοῦ Κομνηνὸς σημειωθέντα καλὸν θὰ ἦτο νὰ ἐμνημονεύετο καὶ ὁ σημερινὸς δημώδης τύπος Κομηνός, ὅστις εἶναι καὶ Μεσαιωνικός.

Ὡς γνωστόν, ἡ ἐξέλιξις τῶν λέξεων διέπεται ὑπὸ ὡρισμένων φωνητικῶν ἢ ψυχολογικῶν νόμων, ὧν ἡ παρακολούθησις εἶναι ἐπ' ἴσης ἀντικείμενον τῆς ἐρεύνης. Ὑφίστανται καὶ τὰ κύρια ὀνόματα οἵας καὶ ὅσας αἱ λοιπαὶ λέξεις μεταβολάς, ὁποῖαι εἶναι αὗται καὶ εἶναι αἱ αὐταὶ εἰς τὰ διάφορα μέρη τῆς Ἑλλάδος; Εἶναι ἐρωτήματα εἰς ἃ δύναται μία ἐργασία, ὡς ἡ τοῦ Μπούτουρα, συστηματικῶς γινομένη, νὰ δώσῃ ἀπάντησιν. Δυστυχῶς ὁ συγγραφεὺς συνέφυρε τοῦτο μὲν τὰ βόρεια Ἑλληνικὰ πρὸς τὰ νότια, τοῦτο δὲ συμπεριέλαβεν εἰς τὴν ἐργασίαν του, ὡς Ἑλληνικὰ θεωρήσας, καὶ πολλὰ ξένα ὀνόματα, τὰ ὁποῖα ἐζήτησεν ἐκ τῶν Ἑλληνικῶν νὰ ἑρμηνεύσῃ, οὕτω δὲ παρέστησε πολλαχοῦ τὰ Ἑλληνικὰ ὀνόματα μέχρις ἀπιστεύτου βαθμοῦ παραμορφωθέντα, ἐμβαλὼν οὕτως εἰς τὸν ἀναγνώστην τὴν ἰδέαν ὅτι δὲν ὑπάγονται πλέον ταῦτα ὑπὸ νόμους.

Οὕτως ἔδει ν' ἀποχωρισθῶσι τῶν λοιπῶν Ἑλληνικῶν ὀνομάτων καὶ νὰ μὴ παραχθῶσιν ἐξ αὐτῶν, ἐκτὸς ἄλλων, καὶ τὰ Μποξιούδα, Μάσιγκα, Πετκάνα, Πέτος, ὡς Σλαυϊκά, τὰ Γκίκας, Ζῶτος, Μπίλιω, Πέμας, ὡς Ἀλβανικὰ καὶ τὰ Τούσιας, Τόλιος ὡς Βλαχικά. Πόσον δ' ἡ κατὰ τόπους χωριστὴ ἐξέτασις τῶν ὀνο-

μάτων εἶναι χρήσιμος καὶ ποῖα ἐθνολογικὰ πορίσματα δύναταί τις νὰ ἐξαγάγῃ ἐκ τοῦ ἀκριβοῦς καθορισμοῦ τῶν ὁρίων, ἔνθα ἡ ἀνάμιξις ἢ ἡ ἐπικράτησις τῶν ξένων στοιχείων ἄρχεται, εἶναι περιττὸν καὶ νὰ ὑπομνήσωμεν ἐνταῦθα. Ἡ τῆς τοιαύτης ἀρχῆς ἐκ μέρους ξένων αὐστηρὰ τήρησις ἂς χρησιμεύσῃ ὡς ὁδηγὸς τοῦ συγγραφέως εἰς μελλούσας ἐργασίας του.

Δοθέντος ὅτι πολλὰ ἐπίθετα γίνονται κύρια ὀνόματα, ἀναγκαῖον ἦτο νὰ ἐξετασθῇ καὶ πόθεν ὁρμώμενοι οἱ νεώτεροι Ἕλληνες πλάττουσιν ἐπίθετα, νὰ ἐκτιμηθῇ δὲ δεόντως ὁ ἐκ παρωνυμίων σχηματισμὸς οἰκογενειακῶν ἐπιθέτων. Οὕτως ὁ συγγραφεὺς ἑρμηνεύων πολλὰ ὀνόματα δὲν θὰ εἶχεν ἢ εἰς τὰ σχετικὰ σκώμματα τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ νὰ καταφύγῃ, θ' ἀπετρέπετο δὲ ἀπὸ εἰκασιῶν ἀφισταμένων ἐνίοτε πολὺ τοῦ πιθανοῦ. Ἵνα δ' ὀλίγα ἀπὸ πολλῶν ἀναφέρωμεν, λέγομεν ὅτι τὰ ὀνόματα Πιπέρω, Καραβίδας, Κρυώνης εἶναι καθαρὰ παρωνύμια. Τὸ πρῶτον ἀπεδόθη εἰς γυναῖκα ὀξύχολον καὶ δριμὺν χαρακτῆρα ἔχουσαν, τὸ δεύτερον εἰς τὸν ἔχοντα ἐρυθρὸν τὸ χρῶμα τοῦ προσώπου ὡς τὸ τῆς καραβίδας καὶ τὸ τρίτον, τὸ ὀρθῶς ὑπὸ τοῦ Ψάλτη πρὸς τὸ Παγώνης παραβληθέν, εἰς τὸν λέγοντα ὅτι πάντοτε κρυώνει.

Ἐκ τῶν λέξεων ἐκείνων, αἵτινες ὑφίστανται πολλὰς συντμήσεις, ἕνεκα διαφόρων λόγων, εἶναι καὶ τὰ κύρια ὀνόματα, ἅτινα φθάνουσι μέχρι τύπων σημαντικῶς τοῦ ἀρχικοῦ ἀπεχόντων. Μὴ λαμβάνων ὁ Μπούτουρας ὑπ' ὄψιν τὴν τοιαύτην συγκοπήν, παρενόησε καὶ παρηρμήνευσε πολλὰ ὀνόματα, ὧν εὐχερὴς ἄλλως θὰ ἦτο ἡ ἑρμηνεία, ἂν κατωρθοῦτο νὰ ἐξευρεθῇ ὁ πληρέστερος αὐτῶν τύπος. Ὡς πρὸς τὴν ὀρθὴν ἐκτίμησιν τῆς συντμήσεως τῶν ὀνομάτων πολλὰ θὰ εἶχε νὰ διδαχθῇ ὁ συγγραφεύς, ἂν ἐπεξήρχετο τὸ βιβλίον τῶν Bechtel καὶ Fick, Die griechischen Personennamen. Τὸ Πανάγω ἐπὶ παραδείγματι συνδέει ἀπ' εὐθείας πρὸς τὸ Παναγία, δέον πρὸς τὸ Παναγιώτα, τὸ Σταῦρος πρὸς τὸ σταυρός, δέον πρὸς τὸ Σταυριανός, Σταυράκιος, τὸ Καμάρης πρὸς τὸ καμάρι, δέον πρὸς τὸ καμαρωμένος, τὸ Φρύδω πρὸς τὸ φρύδι ἢ Ἀφροδίτη, δέον πρὸς τὸ καμαροφρύδω κ. τ. λ. Οὐδ' ἔχει σχέσιν τινὰ τὸ Πολύτη, Πολύτω οὔτε πρὸς τὸ Ἱππολύτη οὔτε πρὸς τὴν Πόλιν = Κωνσταντινούπολιν· τὸ ὄνομα εἶναι συγκοπὴ τοῦ Πολύτιμη, ὡς πάλιν τὸ Πάτρα εἶναι παντελῶς ἄσχετον πρὸς τὴν πόλιν Πάτρας, ὂν συγκοπὴ τοῦ Κλεοπάτρα. Καὶ τὰ ὀνόματα δὲ Δικαῖος, Μέτω καὶ Τρίσω εἶναι ὁμοίως συντμήσεις· τὸ πρῶτον τοῦ Δικαιοφύλαξ, τὸ δεύτερον τοῦ Μεταξούλλα καὶ τὸ τρίτον τοῦ Τρισεύγενη. Νομίζω δ' ὅτι εἰς τὰ συγκεκομμένα ὁμοίως ὀνόματα πρέπει νὰ καταταχθῇ τὸ ἐν σ. 90 Γκόλφω, ὅπερ μὲ τὸ ἐγκόλπιον, ὡς δέχεται ὁ Μπούτουρας, οὐδόλως σχετίζεται· τὸ Γκόλφω εἶναι σύντμησις τοῦ Ἐγκολφερὴ (πβ. τὸ παρὰ Μπούτ. σ. 156 Κουλφερὴ) καὶ σημαίνει ὅ,τι καὶ τὸ καλλίκολπος. Καὶ τὸ Μύρω δὲ οὐχὶ πρὸς τὸ μυρωδιὰ συνδετέον· εἶναι σύντμησις τοῦ γνωστοῦ ἐν Πόντῳ ὀνόματος Μυροφόρα, ταὐτὸ δὲ πρὸς τὸ σημειωθὲν Μύρου.

Ἐπειδὴ δ' ἡ ἐν τοῖς κυρίοις ὀνόμασιν ἐξαλλοίωσις οὐ μόνον εἰς τὸ τυπικόν, ἀλλὰ καὶ εἰς τὸ φωνητικὸν μέρος ἀνάγεται, διὰ τοῦτο ἔδει κατὰ τὴν ἑρμηνείαν καὶ αἱ φωνητικαὶ ἐξαλλοιώσεις νὰ ληφθῶσιν αὐστηρῶς ὑπ' ὄψιν. Ἐν τῇ τοιαύτῃ ἐργασίᾳ καλὸν βοήθημα θὰ ἦτο εἰς τὸν συγγραφέα ὁ ὀνοματικὸς κατάλογος αὐτοῦ τούτου τοῦ βιβλίου του. Τούτου δὲν ἔγινε, δυστυχῶς, ἡ προσήκουσα χρῆσις. Τὰ ἀνωτέρω ἔχων πρὸ ὀφθαλμῶν ὁ Μπούτ. θὰ ἀπέφευγε καὶ ἄλλα νὰ εἴπῃ καὶ ὅτι τὸ Ἀργινοῦσα σχετίζεται πρὸς τὰς Ἀργινούσας νήσους· ἐκ τοῦ Ρεγῖνα, ἀλλαχοῦ ἐκ τοῦ Βιργινία, ἔχομεν τὸν τύπον Ἐργῖνα, ἐξ οὗ διὰ τῆς συνήθους καὶ ἀλλαχοῦ καὶ μάλιστα ἐν Κρήτῃ καὶ τισι τῶν Κυκλάδων καταλήξεως -ουσα (πβ. Ἀννοῦσα, Ἀρετοῦσα, Ἀργεντοῦσα) προκύπτει τὸ Ἐργινοῦσα, ἐξ οὗ τέλος τὸ Θηραϊκὸν Ἀργινοῦσα.

Ἐν σελ. 47 τοῦ ἔργου του θέλει ὁ Μπούτουρας τὸ Ἀριλάκης — Ἀραλιὼ προελθὸν ἐκ τοῦ Χαρίλαος, κατ' ἀποβολὴν τοῦ χ. Ἀραλιὼ ἐν τούτοις καὶ Ἀριλιὰ λέγεται ἐν Θράκῃ ἡ Ραλοῦ, πρέπει λοιπὸν ἐκ τοῦ Ραλοῦ — Ραλιά — Ραλάκης νὰ ὁρμηθῶμεν, ἵνα ἑρμηνεύσωμεν τὰ ὀνόματα.

Ἀποδεικνυομένου ἐκ τοῦ ὑλικοῦ τοῦ Μπούτ. ὅτι τὸ Χρυσόγονος λέγεται καὶ Ξόγνους, ἡ Χρυσόμαλλη, Ξόμαλλη καὶ ἡ Χρυσούλλα, Ξούλλα, ἔπρεπε καὶ τὸ Ξουμπηγὴ οὐχὶ πρὸς τὸ Ἐξωπηγή, ἀλλὰ πρὸς τὸ Χρυσοπηγὴ νὰ συνδεθῇ.

Εἰς τὸν συγγραφέα θὰ ἦτο εὐχάριστον, ἂν ὑπεδεικνύοντο καὶ τύποι ὀνομάτων διάφοροι ἐκείνων, οὓς ἐσημείωσεν ἐν τῷ ἔργῳ του. Δυστυχῶς ὁ ἀριθμὸς αὐτῶν εἶναι τόσον μέγας, ὥστε ἡ ἀπαρίθμησίς των θὰ ὑπερέβαινε τὰ ὅρια μιᾶς βιβλιοκρισίας. Ἂν ἀλλαχοῦ δοθῇ εὐκαιρία, εὐχαρίστως θὰ τοὺς ἀνακοινώσω.

Ἐν σελ. 176 κἑξ. τοῦ βιβλίου του δίδει ὁ Μπούτουρας ἁπλοῦν κατάλογον τῶν καταλήξεων τῶν ὀνομάτων μετὰ συντόμου ὑποδηλώσεως τῆς παραγωγῆς ἑκάστης, ὑπισχνεῖται δ' ἀλλαχοῦ νὰ κάμῃ εὐρὺν περὶ αὐτῶν λόγον. Περὶ τοῦ ὀρθοῦ τῆς παραγωγῆς πολλῶν καταλήξεων ἀμφιβάλλω πολύ, ἀναβάλλων δὲ τὸν προσήκοντα περὶ αὐτῶν νὰ κάμω λόγον, ὅταν θὰ ἔχω πρὸ ἐμοῦ in extenso τὴν γνώμην τοῦ συγγραφέως, παρατηρῶ μόνον προκαταβολικῶς ὅτι καλὸν θὰ ἦτο νὰ ὑποδηλωθῇ οὐ μόνον πόθεν ἑκάστη κατάληξις προέρχεται, ἀλλὰ καὶ διατί ἐνταῦθα μὲν αὕτη, ἐκεῖ δὲ ἡ ἄλλη ἐπεκράτησε, νὰ ἐξευρεθῶσι δῆλα δὴ οἱ τύποι, καθ' οὓς αἱ μεταβολαὶ γίνονται. Διατί π. χ. ἐν Σύρῳ, ὡς καὶ ἐν Χίῳ, συνήθης εἶναι ἡ κατάληξις τῶν θηλυκῶν -ουκα Μαρούκα, Μπατούκα (Ὑπατία), Ἀγγερούκα (Ἀγγελική), Βγερούκα (Εὐγενία), ἀλλαχοῦ δ' οὐχί;

Πρέπει νὰ ὁμολογηθῇ ὅτι ἡ ἐξέτασις τῶν Ἑλληνικῶν κυρίων ὀνομάτων δὲν εἶναι ὅσον φαίνεται εὔκολος, εἰς δὲ τὸν ἐρευνητὴν ἀνὰ πᾶν βῆμα παρουσιάζονται προβλήματα πρὸς λύσιν· οὐδόλως λοιπὸν ἄπορον, ἂν καὶ ὁ συγγραφεὺς εἰς 4 σελίδας κατέλεξε τὰ ἀβεβαίας προελεύσεως ὀνόματα, περὶ ὧν καὶ ἄλλων τὴν γνώμην ἐζήτησεν. Ἡ ἐφαρμογὴ τῶν ἀρχῶν, ἃς ἀνωτέρω ὑπέδειξα, θὰ λύσῃ πολλὰ τῶν ἀπορημάτων τοῦ συγγραφέως· ἐνταῦθα μόνον παρατηρῶ ὅτι τὸ Συμαϊκὸν Βαΐταινα δέον ν' ἀναχθῇ εἰς τὸ Δαβίδαινα, ἀφ' οὗ ἐν τῇ Ἀστυπαλαίᾳ Βαΐτης = Δαβίδ[ης], τὸ Βαλκιὼ σχετιστέον πρὸς τὸ Βασιλικιώ, τὸ Λαρυγγώ, κατάλληλον διὰ γυναῖκα παρωνύμιον, πρὸς τὸ λάρυγξ πβ. τὸ ἐν Κύθνῳ Λαρούγγα· ἡ ἀδηφάγος καὶ τὸ τοῦ Ἡσυχίου λαρυγγός· ὁ ματαιολόγος, τὸ Λεύτου πρὸς τὸ Ἐλευθερία καὶ τὸ Πλουστάνα πρὸς τὸ Πλουσιάνα ἢ Πλουτάνα. Πβ. τὸ κύριον ὄνομα Πλουσία καὶ σημείωσον ὅτι νῦν ἐν Κεφαλληνίᾳ πλουτᾶνος λέγεται ὁ πλούσιος.

Καὶ ταῦτα μὲν ὡς πρὸς τὸ μεθοδολογικὸν τοῦ βιβλίου μέρος· ἅς μοι ἐπιτραπῇ, πρὶν περατώσω τὴν κρίσιν μου, νὰ προσθέσω τινὰ ἀφορῶντα καὶ τὸ πραγματικόν.

Κατὰ τὴν γνώμην μας, τὸ Γραμμένος — Γραμμένη οὐχὶ ὀρθῶς συνδέει ὁ συγγραφεὺς πρὸς τὰ γράμματα. Τὸ ὄνομα, ἐκ τοῦ γράφω = ζωγραφίζω παραγόμενον, ἐδόθη οὐχὶ διὰ τὴν ἐπιθυμίαν νὰ μάθῃ πολλὰ γράμματα ὁ λαμβάνων αὐτό, ἀλλὰ διὰ τὸ τούτου κάλλος. Ὅρα ὅτι παρὰ Βυζαντίνοις ὑπάρχει ὄνομα Γραπτός, νῦν δ' ἐν Σάμῳ μὲν Ἀγγελογραμμένη, ἐν Σκύρῳ δὲ ἄγγελος γραμμένος λέγεται ὁ εὐειδέστατος ποιμήν. Πολυμέρης, λέγει πάλιν ἀλλαχοῦ ὁ Μπούτουρας, θὰ ὠνομάσθη τις, ὡς πολλὰ μέρη ἰδὼν ἢ μέλλων νὰ ἴδῃ ἐν τοῖς ταξειδίοις του. Τὸ Πολυμέρης ὅμως προέρχεται ἐκ τῆς εὐχῆς 'πολλαὶ αἱ ἡμέραι του', ὡς δ' ἔχομεν ἐκ τῆς εὐχῆς 'πολλὰ τὰ χρόνια του' Πολύχρονος καὶ Πολυχρόνης, ἐν Ἠπείρῳ καὶ Πολυχρονιά (ἡ), οὕτως ἔχομεν καὶ Πολύμερος καὶ Πολυμέρης. Πβ. τὰ ἀρχαῖα Εὐήμερος, Καλήμερος, Πολύβιος ὡς καὶ τὸ σημερινὸν Πολυζώης.

Γλαρῖνα δὲν ὠνομάσθη βεβαίως, ὡς ὁ Μπούτ. δέχεται, γυνή τις διὰ τὴν

μεγαλοπρεπῆ πτῆσιν τοῦ γλάρου, ἀλλ' ὡς ἔχουσα γλαροὺς ὀφθαλμούς. Οὐδ' ἐκλήθη πάλιν γυνή τις Περιστέρω διὰ τὴν ταχεῖαν πτῆσιν τῆς περιστερᾶς. Τὸ ὄνομα τοῦ πτηνοῦ, τοῦ συμβόλου τούτου τοῦ ἁγίου πνεύματος καὶ τῆς συζυγικῆς ὁμονοίας, συχνότατα μετεχειρίζοντο οἱ Χριστιανοὶ τοῦ ἁπαλοῦ καὶ ἀκάκου χάριν. Ἔπιθι Moritz *ἔνθ' ἀν.* II 16.

Περὶ τοῦ Ρουδάμα καὶ τοῦ συγκεκομμένου αὐτοῦ τύπου Ρούδα προκειμένου, δὲν συμφωνῶ πρὸς τὸν συγγραφέα σχετίζοντα αὐτὰ πρὸς τὸ ῥοδιά. Τὸ Ρουδάμα καὶ ὁ ἕτερος τύπος Ρυδαμιὰ σχετίζονται ἀπ' εὐθείας πρὸς τὸ ἀρχαῖον ῥόδαμνος καὶ δηλοῦσι γυναῖκα εὐειδῆ καὶ εὐλύγιστον. Οὕτω π. χ. ἐν Κυθήροις.

Πόθεν τὸ Ποντικὸν ὄνομα Κλωστοῦ δὲν εἶναι εὔκολον νὰ εἴπῃ τις, πάντως ὅμως ἀπ' εὐθείας πρὸς τὸ κλωστή, διὰ τὸ λεπτὸν καὶ εὐθυτενές, δὲν σχετίζεται. Ἐὰν μὴ εἶναι τὸ ὄνομα συγκοπὴ τοῦ Βυζαντινοῦ Κλωστομαλλοῦ (κλωστὸν λέγεται τὸ καὶ ἄλλως τσουλούφι· ὅρα Τσουλουφιά), τότε δέον νὰ συνδεθῇ πρὸς τὸ Ποντικὸν ἐπίθετον κλωστὸς = εὐμετάβολος τὴν γνώμην, ἀσταθής. Κλωστοὶ μάλιστα λέγονται νῦν ἐν Πόντῳ οἱ ἐκμωαμεθανισθέντες διὰ φόβον Χριστιανοί, ἐπ' ἐσχάτων ὅμως ἐπανελθόντες εἰς τοὺς κόλπους τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας, εἰς τὰ δόγματα τῆς ὁποίας ἐν τῷ κρυπτῷ ἔμενον πάντοτε πιστοί. Τέλος πολὺ τοῦ ὀρθοῦ ἀπέχουσιν ὅσα ἐν σελ. 164 *λέγονται περὶ τοῦ Πρῖμος. Πρῖμος νομίζει ὁ συγγραφεὺς ὅτι ὠνομάσθη ὁ παῖς ὡς μέλλων νὰ γίνῃ ἀνὴρ πρώτης τάξεως. Πρῖμος εἶναι ἁπλούστατα ὁ πρωτότοκος, ὁ καὶ πρῶτος σήμερον λεγόμενος· πβ. τὰ ἀρχαῖα Ἑλλην. Πρωτογένης — Πρωτογένεια, Δευτέριος — Δευτέρα ὡς καὶ τὰ Λατινικὰ* Primus, Secundus, Quintus.

Τὸ ἐν τῷ βιβλίῳ τοῦ Μπούτουρα ἐπιμελῶς συλλεχθὲν ὑλικὸν θὰ εἶναι πολὺ χρήσιμον εἰς τοὺς μέλλοντας νὰ ἀσχοληθῶσι μὲ σχετικὰς μελέτας, εἶναι δὲ λυπηρὸν ὅτι δὲν ἐφρόντισεν αὐτὸς οὗτος, σπεύδων φαίνεται περὶ τὴν ἔκδοσιν τοῦ ἔργου του, καὶ καταλλήλως καὶ μεθοδικῶς αὐτὸ νὰ ἐπεξεργασθῇ. Ἂς ἐλπίσωμεν ὅτι αἱ μέλλουσαι ἐργασίαι τοῦ συγγραφέως θὰ εἶναι ἀπηλλαγμέναι οὐ μόνον τῶν παρατηρηθέντων μειονεκτημάτων, ἀλλὰ καὶ τῶν προσωπικῶν ἐπιθέσεων, αἵτινες οὐδὲν κοινὸν πρὸς τὴν ἐπιστήμην ἔχουσι.

Athen. *Φαίδων Ι. Κουκουλές.*

Joseph Deconinck, Essai sur la chaine de l'Octateuque avec une édition des Commentaires de Diodore de Tarse qui s'y trouvent contenus. [Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philol., 195ème fascicule.] Paris, H. Champion 1912. VIII, 175 S. 8°. *6 Fr.*

Eine ausgezeichnete Arbeit aus der Schule von Daniel Serruys. Sie hebt an mit Ausführungen über die Bibelkatenen im allgemeinen, ihre Entstehung, ihre verschiedenen Gestalten, ihren Wert für die Geschichte des griechischen Bibeltextes und der altchristlichen Literatur und stellt sodann die allgemeinsten Grundsätze auf, die bei der Hebung der darin enthaltenen patristischen Fragmente zu befolgen sind, um kritisch gesicherte Resultate zu erreichen. Der Verf. führt sie auf drei zurück: 1. Unterscheidung der verschiedenen Katenen über ein und dasselbe biblische Buch; 2. Feststellung der inneren Entwickelung einer jeden dieser Katenen durch die Vergleichung der Hss, die sie bieten; 3. inhaltliche Untersuchung der patristischen Fragmente selbst als unentbehrliches Mittel, um die verschiedenen Katenen und innerhalb einer bestimmten Katene deren innere Entwicklung mit Sicherheit zu erkennen. Diese Grund-

sätze wendet er dann auf die Oktateuchkatene an. Hier stellt er sich zunächst zur Aufgabe, die Aufstellung von drei Typen derselben in dem Katenenkatalog von Karo und Lietzmann nachzuprüfen und ihr gegenseitiges Verhältnis festzustellen. Die naturgemäß sehr komplizierte, aber durchaus zweckmäßig geführte Untersuchung führt ihn zu drei Hauptresultaten: 1. daß alle drei Typen in einem inneren Verhältnis zu einander stehen; 2. daß fünf verschiedene Entwicklungsstadien der als Einheit gefaßten Oktateuchkatene zu unterscheiden seien, von denen die ersten zwei vor den erhaltenen Überlieferungszeugen liegen und die drei letzten durch die besagten drei Typen repräsentiert sind und zwar in der Ordnung III, I, II (nach dem Katalog von Karo und Lietzmann) = X, Y, Z; 3. daß keiner dieser drei Typen mit den Ἐκλογαί Prokops sicher identifiziert werden kann. Nun ist bekanntlich die Katene X durch eine ganze Reihe von Hss vertreten, während Y und Z (die übrigens nur die Genesis bzw. Genesis und Exodus enthalten) nur in zwei bzw. drei Hss überliefert wird. Eine zweite Aufgabe besteht also darin, die innere Entwicklung dieses Typus zu vermitteln. Gelöst könnte sie aber nur werden auf Grund der Vergleichung sämtlicher Hss, die ihn enthalten. Diesen Vergleich konnte der Verfasser nicht durchführen, da ihm nur drei wenn auch wichtige Zeugen dieses Typus zur Verfügung standen. Das Resultat ihrer Vergleichung war negativ, d. h. der Verfasser konnte keine klar von einander sich abhebenden Stadien innerhalb X herausstellen; die Abweichungen der drei Zeugen untereinander sind durchaus akzidenteller Natur; sie erwiesen sich aber als wichtig für die kritische Konstituierung des Textes der gebotenen Fragmente.

Mit diesem Unternehmen hatte sich der Verf. den Weg gebahnt zur Hebung und kritischen Sichtung eines der in der Oktateuchkatene vertretenen Autors, des Diodor von Tarsos († um 392), eines der Hauptvertreter der antiochenischen Schule. Der wesentliche Fortschritt dieser Verwertung der Oktateuchkatene zugunsten eines bestimmten Autors über die früheren 'utilisations' hinaus besteht nun darin, daß der Verf. drei Gruppen von Fragmenten Diodors gewinnen konnte, a) eine Gruppe echter, b) eine Gruppe zweifelhaft echter, c) eine Gruppe sicher unechter Fragmente. Der jeweilige Umfang dieser drei Gruppen stellt die Zuverlässigkeit der (indirekten) Überlieferung Diodors in der Oktateuchkatene in ein sehr günstiges Licht; denn die erste umfaßt 78 Fragmente, die zweite 13 und die dritte 19. Nur bei sechs zusammenhängenden Fragmenten dieser Gruppe (zu Gen. 32, 1, 24—27, 29) erwies sich die Überlieferung als trügerisch, da sie in allen Hss (mit Ausnahme der durch die Ausgabe von Nikephoros repräsentierten zwei unbekannten Hss) Diodor zugeschrieben sind, aus inneren Gründen ihm aber abgesprochen werden müssen. Der Verf. hat sich bemüht, die echten Fragmente (und die meisten zweifelhaften) in einer kritischen Textkonstitution vorzulegen und hat zu diesem Zwecke eine genügende Anzahl von Hss (aufgezählt S. 84) heranziehen können. Es ist sehr zu bedauern, daß die Verwaltung der Synodalbibliothek von Moskau es abgelehnt hat, den Mosq. 28 (Vlad.), den Hauptrepräsentanten des Typus Y, nach Paris zu senden. Wie lange wird es noch dauern, bis die Überzeugung der Internationalität der wissenschaftlichen Forschung sich praktisch durchgesetzt haben wird! Ich füge noch hinzu, daß dem Verf. ein willkommenes Kontrollmittel für die griechischen Diodorfragmente zur Verfügung stand in der lateinischen Katene des Paris. lat. 12. 309, die durch Kardinal Pitra bekannt gemacht wurde. Von den 23 Diodorfragmenten dieser Katene sind allerdings

nur 6 in der griechischen vorhanden; die 17 anderen figurieren aber überhaupt nicht in derselben. Das bedeutet eine wichtige Bestätigung ihrer Zuverlässigkeit.

Möge Deconinck sich dazu entschließen, die weiteren exegetischen Fragmente Diodors unter Anwendung derselben vorzüglichen Methode aus anderen Katenen zu edieren und sein Werk zu krönen mit einer „étude détaillée de la méthode exégétique de Diodore", die er S. 89 in Aussicht stellt.

Straßburg. A. Ehrhard.

Pio Franchi de' Cavalieri, Note agiografiche. Fascicolo 4°. [Studi e Testi 24.] Rom, Tipografia poliglotta Vaticana 1912. 194 S. gr. 8°.

Von den acht Aufsätzen, die in diesem jüngsten Faszikel der gelehrten 'Note' des unermüdlichen Forschers vereinigt sind, beziehen sich fünf auf die lateinische Hagiographie, zwei auf die griechische und einer auf die italogriechische. Da die erste Serie nicht in den Rahmen der B. Z. fällt, so genüge die Angabe ihres Inhalts, der aus ihren Überschriften klar zu ersehen ist: I. Recenti studi intorno a s. Cecilia (S. 1—38); II. Dei ss. Felice ed Adauto (S. 39—53); III. I Santi Quattro (S. 54—66); IV. Del sepolcro di s. Zefirino (S. 67—76); VI. Intorno al testo della vita e degli atti di s. Cipriano (S. 115 bis 138).

Von den zwei Aufsätzen der zweiten Serie behandelt der erste (VII. I ss. Marciano e Nicandro d'Egitto e gli omonimi di Mesia S. 139—157) die Frage nach dem Verhältnis zwischen den zwei Gruppen von Märtyrern, von denen die eine in Mösien (Tomi in dem syrischen Martyrolog z. 5. Juni und 10. Juli, Durostorum in dem Hieronymianum z. 26. Dez. und wahrscheinlich auch z. 8. Juni), die andere in Ägypten (nach dem Hieron. z. 5. Juni) lokalisiert wird, deren Hauptpersonen aber denselben Namen Markianos und Nikandros tragen. Hätten wir nur die erwähnten kalendarischen Notizen, so wäre man nicht bloß sehr geneigt, sondern auch sehr berechtigt, die beiden Gruppen einfach zu identifizieren. Nun besitzen wir aber Texte über die beiden, griechische und lateinische, und durch diese kompliziert sich die Frage noch dadurch, daß in lateinischen Texten Märtyrer namens Nicander und Marcianus in Atina bzw. in Venafro in Kampanien lokalisiert erscheinen. Es leuchtet ein, daß der Versuch, das Verhältnis zwischen den zur Dreizahl angewachsenen Märtyrergruppen festzustellen, von den Texten über sie ausgehen muß. Franchi hat daher den richtigen Weg eingeschlagen, wenn er mit der Untersuchung der Texte einsetzt.

1. Über die ägyptische Gruppe, die im ganzen aus zehn Märtyrern besteht, gibt es zwei griechische Texte, einen älteren (= BHG[2] n. 1194) und einen jüngeren, zu dem Kaiserlichen Menologion gehörigen, erhalten in dem Cod. Hieros. s. Sepulcri 17, von dessen Herausgabe Franchi mit Rücksicht auf die Gesamtausgabe von B. Latyšev abgesehen hat. Er ist eine Paraphrase der älteren, besitzt somit keinen selbständigen Wert. Der ältere ist sehr kurz, nennt weder einen Kaiser noch einen römischen Beamten noch eine bestimmte Stadt Ägyptens, in der bzw. unter denen sie gelitten haben, und erwähnt als Spezialität ihre Tortur durch Insolation, an der sie sterben. Franchi hält ihn nicht für die ursprüngliche Fassung des Martyriums, ohne jedoch nähere Beweise dafür zu erbringen, erkennt aber seinen historischen Charakter an. Lateinische Texte über diese Gruppe sind zwei bekannt, der eine (BHL n. 5260) ist noch unediert, aber nach Delehaye (Anal. Boll. 31, 270) eine einfache Übersetzung

des älteren griechischen Textes. Der zweite ist von Poncelet ediert worden (Anal. Boll. 28, 473—475) und stellt ein späteres Stadium in der Entwickelung des Martyriums dar, wozu manche Parallelen vorhanden sind. Als solcher erweist er sich durch Zusätze meist mirakelhaften Charakters. Ich kann nun Franchi nicht zustimmen, wenn er die Eigenart dieses lateinischen Textes, insbesondere die näheren Angaben über den Kaiser (Decius), den Richter (Maximus) und die Stadt (Alexandrien), auf die lateinische Passio s. Polyeucti als Vorbild zurückführt (S. 143—146). Delehaye (a. a. O. S. 270) hat richtiger gesehen, wenn er für den lateinischen Text ein verwandtes griechisches Martyrium postuliert auf grund der Synaxarnotiz in Cod. N (vgl. Syn. Eccl. Cpl. 732), die an Motiven reicher ist als die Notiz des Cod. S. In jener fehlen allerdings die erwähnten näheren Angaben über Ort und Zeit, und es muß daher die Möglichkeit offen gelassen werden, daß sie in der lateinischen Bearbeitung hinzukamen.

2. Die Untersuchung der Texte über die mösische Gruppe führt nun zum Resultat, daß ihr Inhalt ganz verschieden ist von dem der Texte über die ägyptische. Auch hier kommen griechische und lateinische Texte in Betracht. Den älteren griechischen Text (BHG n. 1330) hält Franchi mit Recht für ursprünglich. Der jüngere gehört ebenfalls zum kaiserlichen Menologion und ist (jetzt ediert von B. Latyšev) nichts anderes als eine Verkürzung des älteren. Von den zwei lateinischen ist der ältere (BHL n. 6070—6072) eine Übersetzung des älteren griechischen Textes, auf den somit unsere Kenntnis von dieser Gruppe zurückgeht. Nun gehört dieser bekanntlich zu einer Gruppe von Martyrien, deren historischer Charakter allgemein anerkannt ist (vgl. oben S. 254) und die sich auf fünf Märtyrer bezieht, Julius, Nikandros und Markianos (in dieser Reihenfolge), Pasikrates und Valention.

3. Von der dritten Gruppe, der kampanischen, gibt es nur lateinische Texte (BHL 6070—6074) und da die ältesten nur in Zusätzen zu der älteren lateinischen Passio der mösischen Gruppe bestehen, so kann an der Identität der mösischen und der kampanischen Gruppe kein Zweifel sein. Es kann sich nur um die Frage handeln, wie der Kult der mösischen Märtyrer nach Italien kam. Franchi hält es für möglich, daß ursprünglich ein Märtyrer namens Nikandros in Capua verehrt wurde (S. 150—151) auf grund der Erwähnung eines alleinstehenden Nicander in dem Liber Pontif., dem Cod. Epternac. des Hieronymianums (VI Cal. Dec.) und des Kalenders von Neapel (z. 17. Juni), und daß dieser Nicander durch die mösische Gruppe verdrängt wurde. Wahrscheinlicher sei aber die Translation von Reliquien dieser Gruppe selbst von Durostorum nach Italien, da die Parallele mit Dasius dafür spreche (S. 151 bis 153).

Auf grund dieser Untersuchungen kommt Franchi zu dem Resultat, daß wie die Texte so auch die Märtyrergruppen selbst unabhängig von einander sind, da die Berührungen in den Namen Markianos und Nikandros, in dem Namen des römischen Beamten Maximos und in dem Monate ihrer Feiern nicht genügen, um sie zu identifizieren. Die zuletzt von Achelis vertretene Identifizierung der beiden Gruppen auf grund der Gleichung in dem syrischen Martyrolog: ἐν Τόμει = ἐν Θμοῦι lehnt er S. 148 ab (S. 140 scheint damit in Widerspruch zu stehen).

Gleichzeitig mit Franchi hat sich auch Delehaye mit demselben Problem beschäftigt (Anal. Boll. 31, 268—272; vgl. oben S. 254). Er glaubt den An-

stoß, den man daran nehmen müsse, daß zwei Märtyrer namens Markianos und Nikandros zweimal zusammen gelitten haben sollen, am besten durch die Hypothese beseitigen zu können, daß der Name Nikandros schon sehr frühe in das Martyrium der ägyptischen Märtyrer hineingeraten sei, entweder an Stelle eines anderen oder als Interpolation, die vielleicht gerade durch die bekannte Verbindung von Markianos und Nikandros in der mösischen Gruppe veranlaßt sein kann. Delehaye beeilt sich hinzuzufügen, daß er den Wert dieser Erklärung nicht überschätze, er finde aber keine bessere und ziehe es vor, das Problem als ungelöst zu betrachten eher als geschraubten Erklärungen (wie Tomi = Thmuis, oder in Aegypto = Aegisso oder Aegipso, wie Mazochi vorschlug) zuzustimmen.

Mir will es scheinen, daß das Problem primär nicht in der Verbindung der beiden Namen Markianos und Nikandros bzw. Nikandros und Markianos liegt, sondern in der Frage nach dem Wert der Texte, in denen diese Verbindung steht oder mit denen sie zusammenhängt. Sind nun die beiden griechischen Texte, auf die es zuletzt ankommt, historischen Charakters, worüber Delehaye und Franchi nicht im Zweifel sind, so kann die durch die beiden Homonymenpaare geschaffene Schwierigkeit nur untergeordneter Natur sein. Ich halte diese Schwierigkeit sogar für sehr gering; denn warum soll die Annahme, daß zwei Märtyrer desselben Namens zweimal miteinander gelitten haben, so schwierig sein? Die Namen selbst gehören zu den gewöhnlichen Personennamen; die Personen sind uns nicht näher bekannt. Keine von ihnen ragt in die höhere Schicht der 'historischen' Persönlichkeiten der Verfolgungszeit hinauf. Da nun auf der einen Seite das Hieronymianum bezeugt, daß ein Markianos und ein Nikandros schon im 5. oder 6. Jahrhundert an der Spitze der zehn ägyptischen Märtyrer standen, auf der anderen ein Nikandros und ein Markianos als zur Gruppe der fünf mösischen Märtyrer gehörig erkannt sind auf grund eines historischen Berichtes, so sehe ich keinen Grund ein, warum man sich mit der Konstatierung dieses Tatbestandes nicht beruhigen kann. Das Leben ist mannigfaltiger als alle Theorie; es ist so reich an Überraschungen, daß man nicht a priori behaupten kann, es habe sich die Wiederholung von zwei Homonymenpaaren unter den Opfern der Verfolgungszeit nicht gestatten dürfen. Die von Delehaye (Anal. Boll. 31, 270) mit Recht erhobene Forderung, das müsse 'en due forme' bewiesen werden, scheint mir durchaus erfüllt, und Franchi gebührt das Verdienst, diesen Beweis geführt zu haben, soweit dieser Beweis auf grund des vorhandenen Quellenmaterials geführt werden kann. Freilich gibt es Fälle genug, in denen man ein geschichtliches Problem über den vorhandenen Quellenbestand hinaus verfolgen muß; ich glaube aber nicht, daß ein solcher Fall hier vorliegt; es müßte denn die Kritik Franchis, die Delehaye in Aussicht stellt (Anal. Boll. 32, 298), uns eine erfreuliche Überraschung bringen.

Der zweite Aufsatz (S. 159—185) bezieht sich auf das Martyrium des Theagenes, das Franchi früher (vgl. Byz. Zschr. XIX 540) als eine der Quellen des Martyriums des Theodoros Teron nachgewiesen hat. War er damals auf die lateinischen Übersetzungen angewiesen, so bietet er nun den griechischen Text nach den Codd. Patmiac. 273 saec. 11 und Taurin. gr. 116 saec. 16. Das Martyrium des Theagenes erfreute sich keiner besonderen Beachtung seitens der Verfasser von Januarmenologien; denn es ist in den übrigen Exemplaren desselben nicht vertreten. Es ist daher nicht wahrscheinlich, daß noch andere

und bessere Texteszeugen vorhanden sind. Die Hs von Patmos ist nach Franchi weniger gut, als ihr Alter es vermuten ließ; ich stimme dem nicht ganz zu. Sie hat eine Lücke durch den Ausfall eines Foliums zwischen Fol. 36/37 und gerade in diese Lücke fällt ein wichtiger Passus, dessen Fassung in dem Taurin. Franchi in die Lage versetzt, die Notiz des Hieronym. z. 3. Januar zu sanieren und damit zugleich eine prächtige Illustration zu den Verderbnissen desselben zu geben. Diese Notiz lautet: in Ellesponto civitate Parethia (Pharetia) Cirici (Cyrici) Primi Theugenis (Theoginis). Vor Theagenes figurieren also zwei Genossen Cyricus und Primus, die in den lateinischen Rezensionen fehlen. Sie fehlen auch in dem griechischen Text. Hier steht aber zu lesen: *ἤχθη* (Theagenes) *εἰς λεγεῶνα . . . ἥτις λεγεὼν ἐκαθέζετο ἐν Πάρῳ* (l. *Παρίῳ*) *τῆς Ἑλλησπόντου, ἥ ἐστιν Κυζίκου πρώτη*. In der lateinischen Rezension, auf der die Notiz des Hieronym. beruht, hat es also wohl geheißen: quae legio considebat in Pario Hellesponti, quae est Cyzici prima, und die Notiz des Hieron. selbst muß ursprünglich gelautet haben: in Hellesponto civitate Pario, quae Cyzici prima, Theogenis. Die sonderbare Stadt Parethia verdankt also ihre Entstehung dem Verderbnis von Pario, quae est, und aus Cyzici prima wurden zwei Märtyrer! Die Ausgabe ist sehr sorgfältig hergestellt unter Benutzung der lateinischen Rezensionen. In der Einleitung zu derselben (S. 162—176) hat Franchi eine Fülle von Einzelbemerkungen niedergelegt, die einmal mehr seine bekannte Belesenheit und seinen kritischen Scharfsinn in das schönste Licht stellen. Man kann ihm auch zustimmen, wenn er das Martyrium noch im 4. Jahrhundert entstehen läßt, freilich ohne die mirakelhaften Zusätze, die aus einem späterem Stadium der Entwicklung stammen und mit denen die griechischen Hagiographen so manchen ursprünglich guten Text bis zur vollständigen Verwischung seines historischen Charakters verunstaltet haben. Sie haben es mit einem so großen Erfolg getan, daß die Zeugen der Originaltexte total verschwunden sind und diese meist nur noch auf dem dornenvollen Wege der inneren Kritik rekonstruiert werden können.

Franchi bereichert endlich die italo-griechische Hagiographie durch die Ausgabe des griechischen Martyriums des Bischofs Januarius von Benevent (S. 105—114) nach zwei Vatikanischen Hss (codd. gr. 1608 saec. 11 und 2072 saec. 11). Die Einleitung dazu (79—101) gibt eine ausgezeichnete Untersuchung über die ältesten Akten des Januarius, die zu folgenden Resultaten führt. An die Spitze sind die sog. Acta Bononiensia (BHL n. 4132) zu stellen; diese sind aber nicht aus dem Griechischen übersetzt, wie ihr erster Herausgeber Mazochi glaubte nachweisen zu können, sondern ein lateinischer Originaltext. Diese Acta sind entstanden durch die Verbindung von zwei ursprünglich selbständigen Texten, der Passio s. Sossii, Diakons von Misenum, und den eigentlichen Acta s. Januarii, die Franchi in das 6. Jahrhundert datiert, während die Passio des Diakons von Misenum später entstanden sein muß. Die sog. Acta Vaticana des Januarius (BHL 4115—19) sind nicht, wie Stilting in den Acta SS (z. 19. Sept.) annahm, älter als die Acta Bonon., sondern vielmehr von diesen abhängig und wohl erst im 9. Jahrh. entstanden. Sie erfreuten sich aber einer viel größeren Beliebtheit als die Acta Bonon., von denen nur eine Hs bekannt ist, während die Acta Vatic. in zahlreichen Hss überliefert sind. Sie bildeten auch die Vorlage des oben erwähnten griechischen Textes, der in einem griechischen Kloster Italiens etwa im 10. Jahrh. (das 11. Jahrh., das Franchi noch zuläßt, ist zu spät) verfaßt wurde. Daß er auch im byzan-

tinischen Reiche bekannt wurde, beweist nicht bloß die Notiz des Synaxars (z. 19. Sept.), sondern auch eine dritte Hs des griechischen Textes selbst, die Franchi nicht erwähnt, die sich aber im Museum Meermanno-Westreenen im Haag befindet und das ausführlichste Fragment des alten Septembermenologions darstellt. Ich habe das Incipit und Desinit dieses Textes abgeschrieben. Sie ergeben nur zwei Varianten zur Ausgabe von Franchi: S. 106, 6 *ἐν τῇ καμπανῶν χώρᾳ*] *ἐν τῇ καμπανικῇ χώρᾳ* und S. 114, 18 *γενομένων*] *γινομένων*. Ein weiterer Beweis für das Bekanntsein des Januarius im Osten ist das Enkomion auf ihn, das in dem Cod. Patmiac. 254 m. saec. 11—12 zum 21. April steht (Inc. *Μαρτύρων ἄθλησις μέγα τῷ βίῳ*). Franchi macht zum Schluß darauf aufmerksam, daß das in der BHG[2] erwähnte Martyrium Januarii eine Fälschung aus dem 17.—18. Jahrhundert sei. Wie in der Ausgabe des Martyriums Theagenis, so bucht Franchi auch in der Ausgabe der Passio Januarii alle Abweichungen der Hss in seinem Apparat, auch die rein orthographischen und die falschen Akzentsetzungen. Das läßt sich durchführen, wenn man es mit einer oder zwei Hss zu tun hat; welchen Umfang würde aber der kritische Apparat annehmen, wenn etwa 10 Hss in Betracht kämen? Solche Dinge gehören in die Beschreibung der benutzten Hss, in den Apparat nur die wirklichen Textvarianten. Wer sich für Orthographica usw. interessiert, muß ja doch nochmals zu den Hss (bzw. zu Photos) greifen.

Ich scheide von dem inhaltreichen Faszikel mit dem Wunsche, es möge Franchi uns noch mit manchen 'Note agiografiche' erfreuen und noch lange Jahre hindurch die griechische und lateinische Hagiographie fördern.

Straßburg. A. Ehrhard.

J. B. Bury, A History of the Eastern Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basil I (*A. D. 802—867*). London, Macmillan and Co. 1912. XVI, 530 S. 8^0. *12 sh.*

Im Jahre 1889 veröffentlichte J. B. Bury seine bekannte, zweibändige „History of the Later Roman Empire from Arcadius to Irene", in der er das Schicksal des byzantinischen Reiches bis 802 schilderte. Im Jahre 1912 erst bereicherte er die Fachliteratur durch einen neuen Band, der die Fortsetzung seines Werkes bildet. Diese Arbeit ist in einem weiteren Umfange angelegt und behandelt die Ereignisse von 802 bis 867, d. h. die zweite Periode des Bilderstreites und die Zeit der amorischen Dynastie.

Diese Periode erfreute sich seitens der Historiker keiner besonderen Beachtung. Wie der Autor richtig bemerkt, herrschte in der Wissenschaft die Tendenz vor, diesen zwischen der Renaissance unter den isaurischen und der territorialen Ausbreitung des Reichs unter den makedonischen Kaisern gelegenen Zeitraum als einen Übergang von einer Periode zur anderen zu betrachten; doch das bekundet, meint Bury, einen gewissen Mangel an Verständnis für die Bedeutung der amorischen Dynastie, weil diese Periode kein bloßer Epilog und auch weit mehr als ein Prolog ist. Diese Periode nimmt ihren besonderen, an Bedeutung gleichwertigen Platz im Gange der Ereignisse ein und Bury stellt sich im neuen Bande seines Werkes die Aufgabe, zu beweisen, daß die amorische Epoche eine neue Phase der byzantinischen Kultur bedeute (Preface, p. VII—VIII).

Wie alle Schriften Burys, die kleinen Untersuchungen sowohl als auch

die großen Arbeiten, verrät auch das Buch, dem wir jetzt unser Augenmerk widmen, eine ausgezeichnete Kenntnis des Autors mit den verschiedensten Geschichtsquellen und mit der Fachliteratur. Der Autor versteht es vorzüglich, den Stoff in klarer Weise darzulegen und das Wichtige und Wesentliche nicht in der Menge der Details untergehen zu lassen. Bury beherrscht die slavischen Sprachen und ist daher in der Lage, für seine Studien auch die slavische Literatur heranzuziehen.

Der Plan der Arbeit Burys ist folgender: in den 5 ersten Kapiteln wird uns das Leben und der Hof der Kaiser Nikephoros I, Staurakios, Michael I, Leo V, Michael II, Theophilos und Michael III geschildert; hierbei wird besonders auf die Geschichte des Bilderstreites, der im Jahre 843 durch die Wiederherstellung des Bilderdienstes seinen Abschluß fand, Gewicht gelegt. Das 6. Kapitel behandelt die Angelegenheit des Photios und des Ignatios und vervollständigt gleichsam die religiöse Geschichte jener Zeit. Sehr ausführlich und klar wird im 3. Kapitel der Aufstand des Thomas unter Michael II dargelegt (S. 84—110; cf. ebenso S. 252). Interessant ist der Hinweis auf die Schwierigkeiten, die durch die Krönung des Thomas in Antiochien durch Hiob, den Patriarchen von Antiochien, erwachsen waren (S. 88—89). Freilich hätte ich gern gesehen, wenn die allgemeine Bedeutung des Aufstandes und besonders die politische und religiöse Seite desselben mehr betont und ausgeführt wären. Dafür hebt Bury die sozialen Folgen des Aufstandes für Kleinasien, den Ruin der Kleingrundbesitzer und die Bildung großer Landgüter, denen im folgenden X. Jahrhundert eine so wesentliche Rolle zufallen sollte, deutlich hervor (S. 109—110). Das 7. Kapitel ist der militärischen und der Finanzverwaltung gewidmet; hier bietet sich Bury eine Gelegenheit, viel Interessantes über die Themenverfassung im IX. Jahrhundert zu sagen. Kapitel 8—13 behandeln die Geschichte der auswärtigen Beziehungen von Byzanz zu den anderen Staaten im IX. Jahrhundert. In erster Reihe kommen hier natürlich die Beziehungen zu den westlichen und östlichen Arabern und zu den Bulgaren in Betracht. Für die ersteren benutzt Bury alle orientalischen Quellen, soweit sie ihm in der Übersetzung zugänglich sind. In bezug auf die Bulgaren zieht er alle modernen Untersuchungen der slavischen Gelehrten heran, so z. B. die Ergebnisse der vom Russischen Archäologischen Institut in Konstantinopel ausgeführten Ausgrabungen in Aboba-Pliska. Beschrieben sind ferner die Beziehungen von Byzanz zum westlichen Kaiserreich, zu Venedig, zu den Chazaren, zu den Russen und zu den Magyaren. Das letzte 14. Kapitel hat die byzantinische Kunst und das geistige Leben im IX. Jahrhundert zum Gegenstande. Es folgen zwölf sehr wertvolle Anmerkungen: über die Briefe des Theodoros Studites, über die Chroniken des Georgios, des Symeon Magistros und Logothetes, des Genesios, über die Fortsetzung des Theophanes, über die Chronologie des Krieges Michaels II mit Thomas, über einige Quellen für die Geschichte des Konstantin (Kyrill) und des Methodios usw. Beigefügt sind dem Werke eine sehr reichhaltige, ausgezeichnet gruppierte Bibliographie der Quellen und der Literatur (S. 493—510) und zwei Register.

Mein besonderes Interesse erweckten die Kapitel, welche die wechselseitigen Beziehungen von Byzanz und den Arabern behandeln. Einst habe ich selbst eine Arbeit über die politischen Beziehungen von Byzanz zu den Arabern zur Zeit der amorischen Dynastie veröffentlicht. Mit Freude nehme ich wahr, daß B. mein Buch durchstudiert und einige Berichtigungen gemacht hat, mit

denen ich mich vollständig einverstanden erkläre, z. B. in bezug auf die Frage über die Dauer der Belagerung von Amorion (S. 267, Anm. 1), worauf bereits P. V. Nikitin in den schätzenswerten erläuternden Anmerkungen zu seinen „Legenden über die 42 Märtyrer von Amorion" (St. Petersburg, 1905, S. 243 bis 244) hingewiesen hat. Erwähnt zu werden verdient in diesem Kapitel eine interessante und neue Auslegung der Inschrift über die Wiederherstellung der Mauern von Ankyra (S. 266, Anm. 3). Gar sonderbar erscheint der Vergleich des arabischen Postdirektors, zu dessen Obliegenheiten auch das Einsammeln von Berichten aus den Provinzen mit Hilfe einer ganzen Armee von Beamten gehörte, mit dem Chef der Dritten Abteilung der russischen Polizei (S. 236, Anm. 2). Der arabische Historiker, der uns über die Eroberung Kretas berichtet, heißt Humaidi und nicht Humandi (S. 288, Anm. 3 u. S. 289, Anm. 1). In der 4. Anmerkung auf Seite 411 bemerkt Bury fälschlicherweise, daß „den Slaven die Petschenegen unter dem Namen der Polovtsi bekannt waren — ein Name, den sie in der Chronik des Pseudo-Nestor tragen." Die Petschenegen und die Polovtsi (Kumanen) sind zwei verschiedene, wenn auch miteinander verwandte Völkerschaften, und die russische Chronik läßt ein Volk nach dem anderen auftreten. In der 1. Anmerkung auf Seite 412 bemerkt Bury anläßlich der Frage über den Ursprung der Russen: „Die von Vasiljevskij, schon im vorgeschrittenen Alter, vorgeschlagene Theorie, die Russen seien die Krimschen Goten gewesen und das Wort „*Ῥώς*" sei infolge einer Verstümmelung aus „*ταυ-ροσ-κύθαι*" entstanden, kann als Kuriosum erwähnt werden." Auf welche Stelle sich Bury beruft, erfahren wir nicht. Sollte der englische Historiker die Betrachtungen Vasiljevskijs aus seiner „Einleitung in die Vita des Stephanos, Bischofs von Surož" im Auge haben, so sei hier mitgeteilt, daß in jener Schrift von keiner wirklichen Theorie die Rede ist: es handelt sich dort bloß um eine beiläufige, auf Leo Diakonos fußende Bemerkung, daß „in den Lauten des Wortes „Tauroskythen" es Elemente gäbe, aus denen in der griechischen Volkssprache, die zu Verkürzungen so geneigt ist, sich der Name „Ros" hat bilden können."[1])

Im großen Ganzen berühren die interessanten und inhaltsreichen Anmerkungen eine ganze Reihe von Fragen, die zum Thema Burys bezug haben, und enthalten öfters eine sehr scharfsinnige Lösung derselben.

Im Werke Burys besitzen wir nun eine mustergültige Monographie über eine bestimmte Epoche; solcher bedürfen wir aber heutzutage ganz besonders, um einen tieferen Einblick in die Geschichte des byzantinischen Reiches gewinnen zu können. Mit Recht sagt der Autor am Anfang seiner Einleitung: „Die Geschichte der byzantinischen Zivilisation, die in so eigentümlicher Art und Weise die sozialen Elemente des Orients und Occidents zu einer einzigen Kultur vermengt hat, kann zunächst noch nicht geschrieben werden. Sie wird erst dann abgefaßt werden können, wenn jede einzelne Epoche in erschöpfender Weise erforscht und ihre charakteristischen Merkmale klar festgestellt sein werden." In dieser Hinsicht hat Bury durch seine neue, hervorragende Schrift, die *„umbrae Karoli Krumbacher"* gewidmet ist, der byzantinischen Forschung einen großen Dienst geleistet.

St.-Petersburg. A. Vasiljev.

1) V. Vasiljevskij, Russisch-byzantinische Forschungen. II. St.-Petersburg, 1893. S. CCC. Der in Frage kommende Text des Leo Diakonos: *ἐς τοὺς Ταυροσκύθας ἐξέπεμψεν, οὓς ἡ κοινὴ διάλεκτος Ῥῶς εἴωθεν ὀνομάζειν* (*Leonis Diaconi* Hist. IV 6, p. 63).

Francesco Cognasso, Partiti politici e lotte dinastiche in Bisanzio alla morte di Manuele Comneno. Torino, Vinc. Bona 1912. 105 pp. 4°. [Estr. dalle Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino, serie II, t. LXII, pp. 213—317.]

M. Cognasso vient de consacrer un intéressant mémoire aux deux règnes d'Alexis II Comnène (1180—1183) et d'Andronic Comnène (1183—1185); l'ouvrage comprend quatre chapitres intitulés: I. La Reggenza. II. La caduta della Reggenza. III. Il governo di Andronico Comneno. IV. Dall' invasione normanna all' insurrezione popolare.

Le titre du premier chapitre ne donne pas une idée exacte de son contenu; l'auteur consacre seulement quelques lignes à l'avènement de la régente Marie d'Antioche, mère du jeune Alexis II, tandis qu'il fait un long exposé de la situation de l'empire grec sous Manuel Comnène et retrace lá carrière d'un certain nombre de personnages de la cour, notamment celle d'Andronic Comnène, le futur empereur. J'avoue ne point partager toutes les opinions émises par M. C. Je pense en particulier que l'on ne saurait parler de la haine portée par Manuel à Andronic (p. 231); tous les faits connus montrent que pendant longtemps Manuel témoigna à son cousin, malgré tous les écarts de conduite, de celui-ci, une singulière bienveillance; ce fut seulement lorsque Andronic eut par ses trahisons et ses tentatives d'assassinat lassé la patience impériale que Manuel se décida à sévir; encore faut-il remarquer que jamais la disgrâce d'Andronic ne fut durable; toujours, après un temps plus ou moins long, Manuel pardonna et n'hésita pas à confier à celui qui l'avait trahi les postes les plus importants.

M. C. me paraît également dans l'erreur quand il parle de l'impopularité du jeune Alexis II, impopularité due, selon lui, à l'origine latine de sa mère (quell' odio, quel disprezzo si rivolgeva contro il basileus Alessio colpevole di essere stato portato da viscere latine, p. 227). Que Marie d'Antioche, en s'appuyant sur les Latins, ait heurté le sentiment national des Byzantins, c'est un fait certain; mais Alexis II n'a pas été englobé dans la haine portée à sa mère. L'idée que M. C. prête ici aux Byzantins leur a été, à mon avis, tout à fait étrangère. Quelle que fût son origine, une impératrice par le seul fait de son entrée au gynécée impérial perdait sa nationalité et jamais le peuple de Byzance ne songea à reprocher à un Porphyrogénète le sang étranger qui par sa mère pouvait couler dans ses veines. Dans le cas particulier qui nous occupe, la meilleure preuve que l'impopularité de l'impératrice ne s'étendait pas à son fils c'est que pour soulever le peuple, lors de l'émeute du 2 mai 1181, on invoquera les dangers que font courir au petit empereur les ambitions du protosébaste Alexis et qu'Andronic lui-même se posera d'abord en défenseur du fils de Manuel. De même, si Alexis avait été tellement odieux à son peuple, on ne comprendrait pas que Guillaume II, le roi de Sicile, ait accueilli un pseudo-Alexis pensant que la présence de celui-ci dans les rangs des Normands créerait dans la population de l'empire un mouvement favorable au succès de ses armes.

A propos du protosébaste Alexis Comnène, M. C. me paraît avoir fait erreur en disant (p. 226, sans citer de texte) qu'il succéda à Alexis Axouch dans la charge de protostrator; d'après Guillaume de Tyr, XXII, 5, le protostrator Alexis Comnène est non pas le protosébaste Alexis, mais Alexis Comnène, bâtard de l'empereur Manuel.

Le chapitre II raconte les événements qui amenèrent Andronic au pouvoir (conspiration de Maria Comnène, émeute du 2 mai 1191, révolte d'Andronic, sa marche victorieuse à travers l'Asie mineure, massacre des Latins à Constantinople). Il y a lieu de relever ici plusieurs erreurs de chronologie: M. C. fixe au 7 février le jour où les conjurés devaient tenter de se défaire du protosébaste; or Nikétas Choniatès (éd. de Bonn, p. 301, l. 18—20), nous dit que cette tentative avait été fixée au jour où le cortège impérial se rendait à Bathys Ryaka: „Ἐπὶ τῷ τελεσθῆναι τὰ ὅσια Θεοδώρῳ τῷ χριστομάρτυρι κατὰ τὴν ἑβδόμην τῆς πρώτης τῶν νηστειῶν.“ Il s'agit donc d'une fête de Saint Théodore célébrée le samedi de la première semaine de carême, ce que M. C. interprète en identifiant cette fête avec la fête de saint Théodore Stratélatès célébrée par l'église grecque le 7 février. La date adoptée ne répond pas aux données du texte; il s'agit ici non d'une fête à date fixe, mais d'une fête mobile de saint Théodore ὁ τήρων, fête que l'église grecque célébrait le samedi de la première semaine de carême: „Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ (Θεοδώρου) σύναξις τῷ σαββάτῳ τῆς πρώτης ἑβδομάδος τῶν νηστειῶν“ (Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae, ed. Delehaye, Bruxelles 1902, f⁰, p. 469.) Par suite en 1181, Pâques tombant le 5 avril, le samedi de la première semaine de carême est le 21 février. A propos de Pâques, je ne sais pourquoi M. C. (p. 239) choisit le 14 avril pour la date de Pâques, alors qu'en 1181 cette fête tombait le 5 avril.

A propos des négociations qui furent engagées par l'impératrice avec sa belle fille, lorsque celle-ci vint chercher un refuge à Ste-Sophie, M. C. écrit qu'on ne sait pas quand les premiers pourparlers furent entamés (p. 240). Un passage d'Eustathios ne laisse aucun doute à cet égard et nous apprend que, dès que l'on connut au palais la fuite nocturne de Maria et de ses complices, on tenta de négocier avec eux: „Οὐ διῆλθε τῆς ἡμέρας πολύ, καὶ οἱ τῆς δεσποίνης ἔτρεχον εἰς τὴν .... μεγάλην ἐκκλησίαν“ (éd. de Bonn, p. 384, l. 13—15). En écrivant (p. 242) que pour réprimer la révolte de Maria Comnène, l'impératrice et le protosébaste eurent recours aux troupes d'Asie, M. C. interprète mal le témoignage de Nikétas; celui-ci mentionne expressément la venue à Constantinople des troupes d'Europe: Συλλεγέντος τοίνυν οὐκ ὀλίγου στρατεύματος ἐκ τῶν ἑῴων τε καὶ ἑσπερίων ταγμάτων“ (ed. de Bonn, p. 306—307). M. C. a été induit en erreur par la traduction latine qui ne parle que des troupes orientales.

Dans le chapitre III M. C. raconte l'entrée d'Andronic à Constantinople, son usurpation, sa lutte contre l'aristocratie et ses tentatives de réformes. Dans le portrait qu'il a tracé de l'assassin d'Alexis II, l'auteur me paraît s'être montré trop favorable à son héros; après avoir à diverses reprises parlé de la cruauté du basileus, il en arrive à dire que les accusations portées contre celui-ci sont fort exagérées et en quelque sorte à l'excuser (p. 290). Cette manière de voir ne me paraît pas juste et, à mon avis, le véritable caractère d'Andronic a été mieux compris et mieux mis en lumière par M. Diehl dans ses Figures byzantines (2ᵉ série, Paris 1908, p. 123 et sq.); on ne saurait je crois réussir à laver Andronic de l'accusation de cruauté et souscrire au jugement final que porte M. C.

La politique extérieure d' Andronic est exposée dans le chapitre IV. L'auteur a tiré des archives vénitiennes un certain nombre de documents nouveaux qui établissent que les relations entre Venise et Byzance demeurèrent rompues

jusque vers 1185. M. C. a montré justement le changement apporté à la politique byzantine en Orient par Andronic qui renonçant à l'alliance des Latins d'Orient chercha dans une entente avec Salah-ed-dîn le moyen de recouvrer Antioche. La plus grande partie du chapitre est consacrée au récit de l'invasion normande durant laquelle Andronic fit preuve d'une étrange incapacité. L'ouvrage se termine par le récit de la révolte d'Isaac l'Ange. Au sujet de la captivité d'Andronic M. C. dit qu'il fut enfermé au château Anémas sur le Bosphore; il s'agit ici de la tour des Anémas située non sur le Bosphore mais un peu avant l'endroit où les Murailles terrestres viennent rejoindre la Corne d'Or.

M. Cognasso annonce la publication prochaine d'une étude sur Isaac l'Ange, nous espérons qu'elle ne se fera point trop attendre.

Paris. F. Chalandon.

Rudolf Lüttich, Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert [Historische Studien, veröffentlicht von E. Ebering, Heft 84] Berlin, E. Ebering 1910. 174 S. 8⁰. *4.50 M* (Teilweise auch als Dissertation erschienen, Berlin, Sommersemester 1910).

Es muß als ein sehr glücklicher Gedanke bezeichnet werden, die Ungarnzüge einmal nicht als Episode zu fassen, sondern von dem magyarischen Volke ausgehend, sie in den Rahmen der ungarischen Geschichte selbst zu stellen. Nun ergibt sich dabei freilich sofort eine große Schwierigkeit. Alle die kleineren Völker Europas besitzen heutzutage, zumal auf dem Gebiet der vaterländischen Geschichte, eine reiche Literatur in ihrer eigenen Sprache. Da nun der Verf. das Magyarische nicht beherrscht, so mußte ihm diese Literatur unzugänglich bleiben. Darüber muß man bei dem Buche hinwegsehen, und man kann das wohl umso eher, als wenigstens die Quellen für den zu behandelnden Stoff fast ausnahmslos in lateinischer oder griechischer Sprache abgefaßt sind[1]), so daß also wenigstens die Grundlage unseres Wissens über diese Dinge dem Verf. uneingeschränkt offenstand. Was nun den Inhalt des Buches betrifft, so hat der Verf. ganz folgerichtig, nachdem er in einer Einleitung die Bedeutung der Ungarnzüge für Westeuropa, speziell für die weitere Lockerung des karolingischen Weltreiches skizziert hat, mit einer Schilderung der Geschichte der Magyaren bis zur sog. Landnahme, d. h. bis zur Niederlassung im heutigen Ungarn (896) begonnen. Es folgt dann eine Charakteristik des Volkes, wie sie sich aus den byzantinischen Schriftstellern und den vereinzelten Nachrichten der Westeuropäer gewinnen läßt. Mit dem 4. Kapitel geht der Verf. zu seinem Hauptthema, den sog. Ungarnzügen selbst, über und behandelt zunächst die Züge durch Deutschland und Frankreich in den Jahren 900—954, sodann die äußere und innere Politik des von diesen Zügen am stärksten mitgenommenen deutschen Landesteiles, nämlich Bayerns, während dieser Periode, um

1) Auch die slavischen und orientalischen Quellen liegen ja in Übersetzung vor; sehr bequem hätte es der Verf. gehabt, wenn er die zur Millenniumfeier von der Ungarischen Akademie herausgegebenen „Quellen der ungarischen Landnahme“ sich zugänglich gemacht hätte. In diesem Werke hätte er seine Quellen z. T. auch in besseren Texten kennen gelernt, als sie ihm die alten Ausgaben zu bieten vermochten. Leider ist er aber an allem, was magyarisches Gewand trägt — auch wenn nur das äußere Gewand magyarisch ist — vorübergegangen. Man vgl. für die Publikation Byz. Zs. X 693—695.

sich mit dem 6. Kapitel den Zügen der Ungarn nach Italien, im 7. den Beziehungen dieses Volkes zum byzantinischen Reich während des 10. Jahrhunderts zuzuwenden. Eine eingehende Behandlung der Ungarnschlacht von 955 sowie der sich darin knüpfenden Streitfragen, endlich ein kurzer Hinweis auf das nun eintretende Seßhaftwerden des Volkes, auf seine Christianisierung und mannigfache Blutmischung bilden den Beschluß.

Es muß dem Verf. zugegeben werden, daß er sich in den byzantinischen und westeuropäischen Quellen fleißig umgesehen hat, und es ist auch seinen Resultaten bereits mannigfache Anerkennung zuteil geworden (s. R. F. Kaindl in der Deutschen Literaturzeitung, 1911 Nr. 46 Sp. 2924—2925, sowie in den Jahresberichten der Geschichtswissenschaft 1910, II 217 Nr. 872; K. Uhlirz in der Historischen Vierteljahrschrift XV 1912 S. 79—86; F. W. Taube in den Mitteilungen aus der Historischen Literatur, Bd. 39, 1911, S. 268—269). Im folgenden sei versucht, von der Seite des Byzantinisten her zu dem Buche Stellung zu nehmen. Dabei interessieren uns vor allem zwei Abschnitte: das 2. Kapitel: „Die Ungarn im Orient bis 896“ und das 7. Kapitel: „Das byzantinische Reich und die Ungarn-Einfälle“.

Beginnen wir mit dem 2. Kapitel. Hier handelt es sich, wie schon oben gesagt wurde, darum, die Geschichte der Ungarn bis zur Landnahme, also ihre Abstammung und ethnographische Zugehörigkeit, ihren Aufenthalt zwischen Don und Dnjepr, später zwischen Dnjepr, Pruth und Sereth zu schildern. Der Verf. schließt sich für seine Darstellung neben ausgiebiger Benutzung der Quellen in der Hauptsache an E. Dümmler, Geschichte des ostfränkischen Reiches, III² (1888) S. 438 ff., sowie J. Marquart, Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge, Leipzig, 1903, an. Namentlich eine genaue Durcharbeitung Marquarts ist ihm zustatten gekommen. Allein diese Führer genügen nicht. Zwar hat die Beschäftigung mit Marquart den Verf. (S. 14) davor bewahrt, die bekannte und bereits populär gewordene Theorie Vámbérys von dem turko-tatarischen Ursprung des Magyarischen (an Stelle des finnisch-ugrischen) zu adoptieren. Aber wäre es nicht praktisch gewesen, wenn auch eine genauere Kenntnis des Magyarischen nicht zu erwerben war, sich mit dem Werke von Siegmund Simonyi, Die ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik. Straßburg, Trübner, 1907, bekannt zu machen? Für das Weitere waren dann neben Marquart zwei Arbeiten von Fr. Westberg — davon die ältere und kürzere in deutscher Sprache — unter allen Umständen zu benützen: 1. Beiträge zur Klärung orientalischer Quellen über Osteuropa, Bulletin de l'académie impériale de St. Pétersbourg, Nov. und Dez. 1899 (cf. Byz. Zs. IX 706), 2. Zur Analyse orientalischer Quellen über Osteuropa (russ.), Journal des Ministeriums für Volksaufklärung, N. S., Bd. XIII und XIV, Februar und März 1908 (cf. Byz. Zs. XVII 627—628). Daneben war eine Beschäftigung mit den mannigfachen Studien J. B. Burys für diesen Gegenstand gar nicht zu umgehen. Nun konnte zwar die neueste und ausführlichste Darstellung, die Bury von der altmagyarischen Geschichte gegeben hat, noch nicht eingesehen werden; ich meine die Abschnitte in: A History of the easter Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basil I (A. D. 802—867) London 1912, S. 410, 423 bis 426, 489—492. Allein die Appendix 13 zum 6. Bde der Ausgabe Gibbons, S. 551—553 (London 1902), sowie der Artikel über die Schrift Konstantinos' VII Porphyrogennetos „De administrando imperio“ — also eine der Hauptquellen — in der Byz. Zs. XV (1906) 517—577, waren doch längst zugäng-

lich.[1]) Vor allem hätte auch eine Beschäftigung mit Bury, der ja das Magyarische beherrscht, das notgedrungene Übergehen der magyarischen Literatur wenigstens teilweise ausgeglichen.

Im einzelnen möchte ich Folgendes bemerken. Was die ältesten uns bekannten Wohnsitze der Magyaren betrifft, so ist Lüttich (S. 16—17), ohne sich bestimmt zu entscheiden, geneigt, sie mit Marquart (S. 30 ff.) zwischen Don und Kuban, also im Osten des Azowschen Meeres, anzusetzen. Westberg und Bury (cf. A History S. 410; Ausgabe Gibbons VI 552) haben sich für das Gebiet zwischen Don und Dnjepr entschieden. Zur Erklärung des Namens dieses Gebietes (Lebedia) sowie für die Chronologie — Ankunft in Lebedia c. 822—826, Dauer des Aufenthaltes 33 Jahre (nach Westberg, Zur Analyse, S. 51) — ist ebenfalls Bury (A History S. 490—91) zu vergleichen. An derselben Stelle (S. 492, s. auch Gibbon VI 553) wird man sehr beachtenswerte Angaben über die Herkunft und den Gebrauch der Namen Magyaren, Ungarn, *Τοῦρκοι* (so meist bei den Byzantinern) finden, wodurch die allzu kurzen Notizen Lüttichs S. 15 eine Ergänzung gewinnen (vgl. hierzu auch J. Darkó, Byz. Zs. XXI 472—487).

Die Missionsreise des hl. Konstantinos (Kyrillos) von Cherson zu den Chazaren setzt Lüttich (S. 13 und 14) in die Jahre 851—863; Bury (S. 396 nota 3, s. auch S. 490) will sie mit gutem Grunde nach der Priesterweihe des Konstantin, also frühestens nach 857, vielleicht um 860, ansetzen.

Über die Niederlassung in „Atelkuzu", d. h. in dem Lande zwischen Dnjepr, Pruth und Sereth, handelt Lüttich S. 20 ff. Hinsichtlich der Erklärung des Namens (Atel oder Etel = Fluß, kuzu = zwischen) schließt er sich, ohne diese Frage und ihre Geschichte genauer zu erörtern, Marquart an; daß Westberg eine andere Erklärung gegeben hat (Kuzu = Kocho = Dnjepr in dem fälschlich Moses von Choren zugeschriebenen geographischen Werk, cf. Bury, A History, S. 424 nota 4), bleibt unerwähnt.

Ich wende mich zu der zweiten Stelle, an der Lüttich von den magyarisch-byzantinischen Beziehungen spricht, nämlich zu dem 7. Kapitel: „Das byzantinische Reich und die Ungarn-Einfälle". Hier wäre der Verf., auch bei völliger Beherrschung der vorhandenen Literatur, nicht in so günstiger Lage wie beim 2. Kapitel gewesen. Denn die zusammenfassende Darstellung, die hier in Betracht kommt, G. Schlumberger, Un empereur byzantin au X[e] siècle, Nicéphore Phocas, Paris 1890, hat die betreffenden Ereignisse sehr kurz abgehandelt (S. 343—344; S. 344 ist die Jahreszahl 965 für die Lechfeldschlacht natürlich in 955 zu ändern). Eine Monographie aber ist mir nicht bekannt.[2]) Umso dankbarer werden wir dem Verf. für seine Zusammenstellung sein. Leider muß ich nur auch hier einige Ausstellungen machen, die mit nicht zu großer Mühe hätten vermieden werden können. Daß C. Jireček neuerdings (Geschichte der

1) Auch einige andere vorbereitende Artikel: 1. The coming of the Hungarians, their origin and early homes (Scottish Review, Nr. 39, Juli 1892), 2. Besprechung des Buches von Géza Kuun, Relationum Hungarorum cum Oriente gentibusque orientalis originis historia antiquissima (The English Historical Review XIII 1898 S. 747—750). Auf diese und andere Dinge wäre der Verf. aufmerksam geworden, wenn er die Byz. Zs. Bd. I—XII auf Grund des Index von P. Marc noch gründlicher, als es z. B. Anm. 57 auf S. 27 oder Anm. 2 auf S. 32 verrät, durchgesehen hätte.

2) Für den Ungarnzug 933/4 gegen Konstantinopel gibt es eine — allerdings rumänisch geschriebene — Abhandlung von J. Gherghel (vgl. Vizantiskij Vremennik II 1895 S. 299—301; Byz. Zs. V 235); diese müßte eigentlich neben Marquart S. 60 ff. benutzt werden.

Serben, Bd. I, Gotha 1911, S. 199; dagegen Geschichte der Bulgaren, Prag 1876, S. 167) den Namen *Acheloos* der Quellen (Niederlage der Byzantiner am 20. August 917) als *Anchialos* erklären will, konnte der Verf. S. 143—144 allerdings seiner Zeit noch nicht wissen. Dagegen muß ich zu S. 145 bemerken, daß mir der Zusammenhang zwischen dem Balkan und der — gesperrt gedruckten — *augusta via* der Quelle (Liudprandi legatio c. 45; an der betreffenden Stelle in MGH, SS, III 357 steht natürlich *per angustam . . . viam*) unklar geblieben ist. Sollte hier mehr als ein Druckfehler vorliegen? Damit komme ich auf einen sehr wunden Punkt der Arbeit zu sprechen. Das ist eine große Sorglosigkeit in sprachlichen und anderen Dingen, die auf philologische Akribie Anspruch erheben. Die griechischen Zitate sind im allgemeinen sauber gedruckt; S. 145 Anm. 11 findet sich aber doch ein Spiritus- und ein Akzentfehler. Schlimmer sind folgende Versehen: S. 145 Theophanos statt Theophanes (zweimal), S. 143 Lekapenes statt Lekapenos, S. 28 Eustatius statt Eustathius, S. 143 richtig Acheloos, aber S. 144 Archeloos (s. auch S. 24 Gardizi statt Gurdēzi). Schrecklich sind mir Mischformen wie Nikephorus statt Nicephorus oder Nikephoros (S. 28—29); ebenso Maurikius (S. 32); Patrizius (S. 145, 146, 148) würde ich nicht schreiben, sondern Patrikios, Patricius oder der Patrizier (letzteres könnte allerdings zu Mißverständnissen Anlaß bieten). Damit nähern wir uns den Fragen der deutschen Rechtschreibung; auch da ist manches Versehen unterlaufen (S. 123 Anm. 39; S. 145 Zeile 1: welcher Casus soll Romanos sein?; S. 143 ein arger Druckfehler: binden statt finden). Ähnlich auf dem Gebiet der französischen Sprache: S. 16 Anm. 13: essay statt essai, oder auf dem der italienischen: S. 122 Cavarcere statt Cavarzere (S. 123 Anm. 40 ist mir *canale del Morti* unverständlich). Schlimm geht es auch den Eigennamen: S. 62 Anm. 77 wird Meyer von Knonau (ebenso S. 32 Anm. 2 Gyomlay) mit i, S. 14 Anm. 8 Darvai mit y, ebenda Vámbéry ohne das Zeichen der Vokallänge auf dem a geschrieben. Leipzig als Druckort wird immer Lps. — bei deutschen Titeln — abgekürzt (S. 23 Anm. 39; S. 52, Anm. 49). Ins Gebiet des Sachlichen gehört es schon, wenn Gelzers Abriß der Kaisergeschichte, weil er hinter Krumbachers Byzantinischer Literaturgeschichte abgedruckt ist, Krumbacher selbst zugeschrieben wird (S. 26 Anm. 55). Solche Fehler haben bei Krumbacher selbst immer als grobe Sünden gegolten, und so möchte ich denn auch mit einer anderen Forderung Krumbachers schließen: ein sauberes und wohlgeordnetes Verzeichnis der benutzten Literatur sollte, zumal unser Verf. häufige Abkürzungen bei seinen Zitaten liebt, in einem derartigen Werke nie fehlen. Ich hoffe, man wird aus meiner Besprechung den Eindruck gewonnen haben, daß die Arbeit trotz der gerügten Versehen auch auf byzantinischem Gebiet nicht als unbrauchbar oder überflüssig zu gelten hat. Schließlich aber liegt ja der Hauptnachdruck gar nicht auf diesem Felde. Was nun das Gebiet der westeuropäischen Geschichte betrifft, so besitzt das Schlußkapitel: „Die Ungarnschlacht 955 und ihre Folgen" noch besondere Bedeutung. Auf diese Fragen darf ich natürlich hier nicht eingehen; ich erwähne nur, daß eine gute Orientierung über die in letzter Zeit vielfach ventilierten Streitfragen und die gesamte Literatur an folgender Stelle zu finden ist: A. Schröder, Die Ungarnschlacht von 955, Archiv für die Geschichte des Hochstifts Augsburg, Bd. I (1909—1911) S. 453—492; dazu Uhlirz a. a. O. S. 80—86.

Bad Homburg v. d. Höhe. E. Gerland.

D. Russo, Elenizmul în România. Epoca bizantină si fanariotă (Hellenismus in Rumänien. Die byzantinische und phanariotische Zeit). Bucuresti, Göbl 1912. 8°. 70 S. (rumänisch). Nach mehreren allgemeinen Bemerkungen über den Einfluß der byzantinischen Kultur weist der Verf. auf die besondere Bedeutung dieser Kultur für die Rumänen hin, die früher und später in so reicher Weise in ihrer Kunst, Literatur, Gesetzgebung, in ihren Sitten usw. von den Griechen beeinflußt worden sind.

Die Broschüre ist ein überzeugendes Plaidoyer zu gunsten der mittel- und neugriechischen Studien in Rumänien; der Verf. glaubt, daß diesen Charakter der vor kurzem errichtete Lehrstuhl für „byzantinische Studien" an der Universität zu Bukarest haben muß.

G. Murnu, Istoria Românilor din Pind. Vlahia-mare (Die Geschichte der Rumänen im Pindos. Die „große Walachei"). Bucuresti, Minerva 1913. 8°. 230 S. (rumänisch). Der Verf., von makedonischer Herkunft, faßt in diesem Werk seine Studien inbezug auf die Rumänen des Balkans zusammen, die er schon früher in Zeitschriften veröffentlicht hatte. Er ergänzt sie noch durch eine Abhandlung über dieselbe Frage. M. sammelt alle Nachrichten, die uns die byzantinischen Geschichtschreiber über die Rumänen des Pindos und des Haemos gegeben haben, und auf dieser Grundlage versucht er, uns das politische und soziale Leben dieser Rumänen darzulegen.

C. Litzica, Studii si schite greco-romăne (Griechisch-rumänische Studien und Skizzen). I. Bucuresti, Tip. Cooperativă 1912. 104 S. 8°. (rumänisch). Der Verf. gibt in dieser Broschüre zwei früher erschienene Studien von rein geschichtlichem Charakter wieder; sie beziehen sich auf die Geschichte der Rumänen im XIV. und XV. Jahrhundert. Er fügt drei griechische Urkunden aus dem XVII. Jahrhundert hinzu, die einen Sohn (Petrascu) des Petru-Vodă Cercel betreffen, und 17 Briefe des Nikolaos Maurokordatos (XVIII. Jahrhundert). Am Ende gibt L. einen Anhang zu seinem schon durch die rumänische Akademie veröffentlichten Katalog (100 Briefe).

Was die Technik der Arbeit betrifft, so bemerkt man eine große Inkonsequenz in der Anwendung des kritischen Apparates. Zuweilen gebraucht L. ihn, zuweilen nicht, und wo er ihn gibt, könnte er fehlen. Was für eine Bedeutung kann es z. B. für eine Hs aus dem XVII. Jahrhundert haben, Formen wie *δηλαδεῖ*, *ἀπεφήνατον*, *χορίον* (S. 40), *ὅλλους* (S. 41) u. a. anzugeben? Die Form *ταπείνωσιν* (S. 41) sagt durchaus nichts. Dieselbe Inkonsequenz veranlaßt den Verf. zu schreiben einmal *ἤθελε θελήσει* (42, 12), und weiter *ἤθελε θελήση* (42, 28), oder einmal *ἔβγαλα* (44, 2) und ein anderes Mal *εὔγαλα* (44, 23).

Es sind auch Nachlässigkeiten vorhanden. L. schreibt die Zahl *τιθ* (41) und übersetzt 318, aber im Original steht richtig *τιη*; *ὑποκάθωθες* (44, 17), im Original *ὑποκάθωθεν*; *ἑκατῶ* (ebenda, 18) statt *ἑκατὸ*, das *ο̧* ist in der Schnelligkeit wie ein *ο* mit Haken gemacht. In demselben Stück, das er richtig wiedergeben will, schreibt L. das ganze Original so wie es ist ab; einige Beispiele: *ἀπὸ φάσισαν* (44, 20); *μαρτυρο* (ebenda 32); *μαρτυρω* (ebenda 34) u. a.

N. Jorga, Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Balcani (Bemerkungen eines Historikers über die Ereignisse auf dem Balkan). SA aus den Annalen der Rumänischen Akademie, Denkschrift der historischen Abteilung, II. Reihe, XXXV. Bd.; Bukarest 1913. — Auch

französisch erschienen: Notes d'un historien relatives aux événements des Balcans. SA aus Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine 1912/13, Janvier 1913, 45 S. 8^{0}. — Diese Broschüre ist eine Darlegung des gelehrten Historikers in einer Sitzung der rumänischen Akademie, gelegentlich der Ereignisse, die sich auf dem Balkan abgespielt haben.

Der Verf. gibt eine Zusammenfassung des politischen Lebens, das sich unter den Byzantinern auf dem Balkan entwickelt hat. Er stellt im Lichte der Geschichte alle die ethnographischen Umwälzungen in einer Gegend dar, die immer stürmisch bewegt war. J. erklärt die Vergangenheit der Nationen, erfüllt mit Träumen von dem christlichen Imperialismus, und stellt die Rechte der einzelnen Nationen fest (Bulgaren, Serben, Rumänen, Albanesen) auf der Grundlage jener Vergangenheit, welche man nicht leugnen kann.

Vier Anhänge, welche die Abhandlung abschließen, zeigen die kulturelle Oberherrschaft der Rumänen auf der Balkanhalbinsel in den Jahrhunderten des Glanzes der türkischen Macht.

Bukarest. N. Bănescu.

Mariano San Nicolò, Ägyptisches Vereinswesen zur Zeit der Ptolemäer und Römer. Bd. I. München, Beck 1913. VIII, 225 S. 8^{0}. 7 *M.*

Zu den zahlreichen Werken der letzten Jahre, die sich mit der Verarbeitung des ungeheuren Papyrusmaterials befaßt haben, ist nun noch eine Darstellung des ägyptischen Vereinswesens in ptolemäischer und römischer Zeit getreten, die der Papyrologe mit der gleichen Freude begrüßen wird wie der Wirtschaftshistoriker. Wie berechtigt das Verlangen nach einer solchen Arbeit ist, hat San Nicolò S. 10 selbst dargetan. Der zunächst allein vorliegende erste Band bietet eine umfassende Darstellung des vorhandenen Materials, die, wo es die Quellen erlauben, auch die byzantinische Zeit behandelt. Das Material ist mit großem Fleiß und, soviel ich sehe, erschöpfend gesammelt und scharfsinnig verwertet worden.

Mit Recht sind dabei von der Behandlung der Staat, die Städte und Gemeinden, die ethnischen Verbände und Familiengenossenschaften, die Priester- und Beamtenkollegien, die Steuer- und Bergwerksgesellschaften ausgeschlossen und nur die privaten Verbände dargestellt worden. Bei der Einteilung innerhalb dieser Vereine ist der Verfasser nicht Poland in seiner „Geschichte des griechischen Vereinswesens" gefolgt, der auf jegliche begriffliche Einteilung verzichtet hat, er hat vielmehr nach der verschiedenen Vereinstätigkeit unterschieden. Damit hat er auf alle Fälle den Vorteil der Übersichtlichkeit für sich. Bei dem einheitlicheren Charakter der ägyptischen Verhältnisse im Gegensatz zu den allgemeingriechischen braucht er dabei auf die lokalen Unterscheidungen weniger Wert zu legen.

Bei der Gründlichkeit und Sachlichkeit, mit der der Verfasser gearbeitet hat, habe ich nur weniges hinzuzufügen und hebe vor allem die bedeutsamen Resultate San Nicolòs hervor.

Im 1. Kapitel sind die Kultvereine behandelt, ihre Zahl ist in Ägypten gering, die *ὀργεῶνες* sind nach San Nicolò gar nicht, die *θίασοι* nur spärlich vertreten, über die *ἐρανισταί* ist in einem besonderen Abschnitt am Schluß des Buches gehandelt. Die übrigen Kultvereine führen meist den Namen eines ägyptischen, griechischen oder sonstigen ausländischen Gottes. Zu ihnen kommen

dann noch die Vereine zur Verehrung der göttliche Ehren genießenden ptolemäischen Könige und römischen Kaiser. Bei den Vereinen von Altersgenossen fällt auf, daß die Fortsetzung der in der Ephebenzeit geschlossenen Vereinigungen, die Vereine der *νέοι*, die sich sonst überall finden, wo *ἔφηβοι* sind, in Ägypten fehlt.

Bei den dionysischen Künstlern nimmt San Nicolò (S. 48 ff.) vor allem Stellung gegen die von Poland aufgestellte und von Ziebarth bekämpfte Ansicht, wonach ähnlich wie in Griechenland und Kleinasien auch in Ägypten ein das ganze Land umspannender Verein von Techniten und daneben ein in Ptolemaïs ansässiger Zweigverein, *σύνοδος*, bestanden haben soll. San Nicolò sieht in den Angehörigen der *σύνοδος* eine gesonderte Vereinigung, welche *συναγωνισταί*, verschiedene thymelische Priester, auswärtige und Ehrenmitglieder umfaßte, doch muß er bei dieser Erklärung zugeben, daß die Mitglieder dieser *σύνοδος* nicht ganz unabhängig gewesen sind von den eigentlichen dionysischen Künstlern. Die Inschriften aus Nysa und Hierapolis (BCH VII, 1883, S. 272 Nr. 15 und IGR IV 818 und 827) als Parallele dafür anzuführen, scheint mir nicht angängig, da hier die *σύνοδος* den Altersvereinen (*γερουσία* und *νέοι*) gegenübergestellt ist. Im folgenden (S. 53—61) handelt der Verfasser dann über Entstehung und Geschichte des mit dem Kaiserkult in Beziehung stehenden Reichsverbands dionysischer Künstler, über den für Ägypten besonders BGU 1073 und 1074 Aufschluß geben. Er sieht Kleinasien, nicht Ägypten als Ursprungsland dafür an; die ägyptischen Vereine waren nur ein Teil des Verbandes des imperium Romanum.

Den gewerblichen Zünften hat der Verfasser mit Recht den breitesten Raum zugewiesen (S. 66 ff.), denn sie sind ja für die Wirtschaftsgeschichte Ägyptens von außerordentlicher Wichtigkeit. Für sie sind die Papyrusfunde am ergiebigsten gewesen und sie hatten bis jetzt noch keine zusammenfassende Bearbeitung erfahren. Ganz einverstanden bin ich mit der Zurückhaltung San Nicolòs S. 68, der nicht ohne weiteres jedesmal, wenn ein Gewerbetreibender erwähnt wird, auf seine Zugehörigkeit zu einer Zunft schließt. Ebenso schließt er aus dem Vorkommen von Straßennamen, die nach Gewerben benannt sind, mit Recht noch nicht auf Vereinigungen der dort wohnenden Gewerbetreibenden in Zünften (S. 71 f.). Die Berufe, die eine Organisation besessen haben, sind sehr zahlreich, im einzelnen darauf einzugehen, verbietet der Raum. Bei den Transportinnungen treffen wir, was ihr Verhältnis zum Staat betrifft, — ihr Geschäft ist eine *λειτουργία*, — überall Parallelen mit der staatlichen Getreideversorgung Roms. Bei der Erwähnung der Bettlerzunft in Alexandria (S. 127) konnte San Nicolò als Parallele auch auf die mittelalterliche Bettlerzunft in Basel aufmerksam machen. Ausführlich behandelt San Nicolò die Kaufleute, unter denen besonders die *ναύκληροι* hervorragen. S. 138 erscheint es ihm fraglich, ob ihr Transportdienst schon in römischer Zeit eine Liturgie wurde. Ich meine, man kann den Zeitpunkt, wo dies eintrat, nicht früh genug ansetzen, da man ja gerade auf geordnete, zuverlässige Getreidelieferung aus Ägypten angewiesen war.

Der nächste Abschnitt ist den Genossenschaften von Landwirten und Viehzüchtern gewidmet (S. 143 ff.), die bei der hohen Bedeutung, die die Landwirtschaft für Ägypten zu allen Zeiten gehabt hat, eine große Rolle gespielt und die sich dorfweise zu Verbänden zusammengeschlossen haben. Hier hat San Nicolò vor allem die grundlegende Arbeit von Rostowzew benutzen können.

In der strittigen Frage, inwieweit diesen Korporationen die juristische Persönlichkeit zukommt, ergreift er gegen Rostowzew die Partei Preisigkes, der den Korporationen der Staatsbauern die juristische Persönlichkeit zuspricht. Als Hauptstütze dafür dient ihm die Haftung der Korporation für die Verpflichtungen der Mitglieder dem Staat gegenüber.

Den Beschluß machen die gelehrten Berufe und Beamtenvereine, die Militär- und Privatvereine; zuletzt sind alle die Fälle aufgezählt, bei denen es zweifelhaft ist, ob wir Vereine vor uns haben (S. 195 ff.). In einem Anhang beschäftigt sich San Nicolò mit dem in der modernen Literatur viel behandelten ἔρανος-Begriff, der einerseits einen Kultverein darstellt, andererseits das Darlehen bezeichnet, das verschiedene zu einer societas vereinigte Personen einem Freunde leihen. San Nicolò unterstützt den schon mehrfach gemachten Versuch, einen engeren Zusammenhang zwischen den beiden Bedeutungen herbeizuführen: die seither meist als Kultvereine betrachteten ἔρανοι als Kreditvereine aufzufassen, die ihre Mitglieder durch Darlehen unterstützten. Als Beweis dienen ihm einige alexandrinische Urkunden aus dem ersten Jahrzehnt der Regierung des Augustus, bei denen es sich um Rückzahlungen von ἔρανος-Darlehen an einen ἔρανος-Verein handelt. Die Verbindung der beiden Bedeutungen hat zweifellos etwas Bestechendes, ich möchte sie aber zunächst doch nur für ägyptische Verhältnisse gelten lassen und die Anwendung auf allgemein griechische Verhältnisse nicht mitmachen trotz der Inschrift aus Amorgos (IG XII 7, 58), über deren Inhalt ja auch noch keineswegs Übereinstimmung herrscht.

Die Sprache des Buches ist flüssig und leicht verständlich, von einigen Unebenheiten abgesehen, wie S. 43, wo San Nicolò von dem Siege in den griechischen Wettspielen als der „höchsterstrebenswerten" Ehre des Griechen und S. 181, wo er von einer „gewillkürten" Organisation redet. Auch vermeidet man besser das nur in Dialekten gebrauchte „schier" an Stelle von „fast" S. 133. Einige Versehen im Druck stören nicht, nur S. 49 gibt *οἱ τὴν σύνοδον νέμουσιν* keinen Sinn; es muß *νέμοντες* heißen.

Dem zweiten Band, der das innere Leben, die Mitgliederaufnahme, das Vereinsrecht, die Vereinsorgane sowie das Verhältnis der Vereine zum Staat bringen wird, sehen wir mit Spannung entgegen und werden sein Erscheinen mit Freude begrüßen, wenn er hält, was der erste verspricht.

Heilbronn. Albert Stöckle.

Jean Maspero, Organisation militaire de l'Égypte byzantine [Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences historiques et philologiques, 201. fascicule]. Paris, Honoré Champion 1912. 159 S. 8⁰. *4 fr.*

Jean Maspero, der sich bisher durch seine treffliche Publikation der byzantinischen Papyrusurkunden im Cairener Museum und durch zahlreiche kleinere Abhandlungen, von denen einige in dieser Zeitschrift erschienen sind, einen Namen gemacht hat, tritt nun mit einer Monographie über ein wichtiges Thema aus seinem Spezialgebiet an die Öffentlichkeit. Kapitel I behandelt die Stellung Ägyptens im byzantinischen Reich, II das Verteidigungssystem der Diözese, III die Elemente des ägyptischen Heers, IV die Verteilung und Organisation der Streitkräfte, V die Organisation des *numerus*, VI den tatsächlichen Wert des Systems. Die Arbeit bietet vor allem viel Neues in ihren sorgfältigen topographischen Untersuchungen über das Bestehen und die Lage

befestigter Plätze und durch die kritische Ausbeutung der orientalischen, besonders arabischen Quellen. Sie zieht mit großem Gewinn die durch Diehl ins Licht gesetzten analogen Einrichtungen Afrikas heran und kommt zum Schluß, daß die ägyptischen Grenzen, wo sie nicht wegen der Wüste unzugänglich waren, in ähnlicher Weise durch eine Linie von Festungswerken (*limes*) gedeckt waren.

Maspero (S. 1 ff.) schränkt seine Untersuchungen im wesentlichen ein auf das letzte Jahrhundert der Rhomäerherrschaft in Ägypten, auf den Zeitraum, der mit Justinian beginnt und mit der arabischen Eroberung endigt. Ich habe selbst seiner Zeit (Studien z. byz. Verwltg. Ägs. S. 1. 35. 99. Archiv f. Papyrusforsch. 5, 372) den Unterschied zwischen den Zuständen des 4. und denen des 6. Jahrhunderts stark unterstrichen, ich glaube insbesondere nachgewiesen zu haben, daß die Gliederung der Gesellschaft zu dieser Zeit erhebliche Änderungen erfuhr. Aber daneben darf die Bedeutung der umwälzenden Ereignisse des 3. Jahrhunderts für Ägypten ebensowenig verkannt werden, wie beim ganzen Reich. Gerade das römische Militärwesen hat durch die großen Soldatenkaiser des 3. Jahrhunderts seine neue Gestalt bekommen. Maspero hätte darum wohl besser getan, sein Thema nicht so eng zu begrenzen, zumal für das 4. Jahrhundert ein reiches Papyrusmaterial zu Gebote steht. Ich werde mir im folgenden erlauben, wenigstens durch Hinweis auf diese allgemeinen Gesichtspunkte, Masperos Ausführungen in einigen Punkten zu ergänzen.

Um zu erkennen, was für Truppenklassen in Ägypten vorhanden sein konnten, geht er (S. 43) aus von der Stelle Nov. Iust. 103, 3, welche die Kompetenzen des *dux Palaestinae* behandelt: *καὶ ὁ μὲν ἡγήσεται στρατιωτῶν τε καὶ λιμιτανέων καὶ φοιδεράτων καὶ εἴ τι κατὰ τὴν χώραν ὁπλιτικὸν ὅλως ἐστίν.* Die *στρατιῶται* setzt er den *comitatenses*, die *λιμιτάνεοι* (S. 60) den *καστρησιανοί* (Grenzkastellsoldaten) gleich; die *foederati* hat er in dieser Zeitschrift (21, 97 ff.) als ausländische Söldner erwiesen, unter dem sonstigen *ὁπλιτικόν* schließlich versteht er barbarische Hilfsvölker (*σύμμαχοι*) und private Haustruppen (*bucellarii*). Seine Ansicht über die *limitanei* gründet sich auf die Interpretation der inschriftlich erhaltenen Verorduungen des Kaisers Anastasios an den *dux Libyarum* (ed. Zachariae v. Lingenthal, Monatsberichte der Berl. Akad. 1879 S. 137 ff.). Da werden „*στρατιῶται τῶν πέντε ἀριθμῶν*" geschieden von den „*καστρησιανοί*". Maspero erblickt in ihnen *comitatenses* und *limitanei* und sucht dieselben Klassen auch in Ägypten zu unterscheiden. In Wirklichkeit aber bestehen die Besatzungen der Grenzprovinzen, die Truppen unter den *duces* oder *comites limitum* (Not. dign. occ. 5, 126. 133), nur aus *limitanei* (Procop. hist. arc. 24, 12. Nov. Theod. 4 Überschrift: *duciani vel limitanei*). Das Hauptargument dafür, daß Prokop Recht hat, liegt darin, daß sämtliche Soldaten des *dux Libyarum* ein Zwölftel ihrer Annonabezüge abgeben müssen. Diese *duodecima* aber wird 443 als eine Spezialleistung der *limitanei* bezeichnet (Nov. Theod. 24, 2). Die *limitanei* werden in Gegensatz gestellt zu den *comitatenses* C. Th. 8, 4, 17, von *militia limitanea* ist die Rede C. Th. 12, 1, 56. Nach Not. dign. occ. 25, 20 und 26, 12 heißen die Truppen des *comes Africae* und des *comes Tingitanae limitanei.* Während als Untergebene des *comes Africae* nur *praepositi limitis* aufgeführt werden, sind die des *comes Tingitanae* Tribunen von Kohorten. Mit Mommsen (Ges. Schr. VI 209) sind also die *limitanei* gleichzusetzen den *milites ripenses* oder *riparienses*, die in C. Th. und Not. dign. den *milites Palatini* und *comitatenses,* der kaiserlichen Feldarmee, als Besatzungen

der Grenzprovinzen gegenüberstehen. Vermutlich bildeten die *riparienses castriciani* (C. Th. 7, 1, 18) oder *castellani* (C. Th. 7, 15, 2) unter ihnen eine besondere Gattung (Mommsen l. c. 210, 6). Nun lehrt uns freilich die Not. dign. occ. 7, daß eine Anzahl *numeri* der Feldarmee auch in Grenzprovinzen garnisonierten und dann den betreffenden *comites* unterstellt waren. Die Not. dign. in partibus Orientis kennt diese Verteilung der Truppen nicht, sondern da führen die *magistri militum per orientem*, *per Thracias*, *per Illyricum* das Kommando über die Truppen der Feldarmee, die nicht von den beiden *magistri militum praesentales* befehligt werden (Mommsen l. c. VI 270). Dagegen zeigt die von Maspero angeführte justinianische Novelle 103, daß in späterer Zeit auch im Osten Detachierungen von Feldtruppen in die Grenzprovinzen stattfinden konnten, und daß diese Soldaten für diesen Fall dem dort kommandierenden *dux* unterstellt wurden. Wenn solche Verhältnisse in Palästina bestanden, so ist damit nicht gesagt, daß für Ägypten dasselbe gilt. Maspero zieht öfters eine Stelle aus dem Organisationsgesetz für die neueroberte Diözese Afrika heran (C. I. 1, 27, 2, 8): *ut extra comitatenses milites per castra milites limitanei constituantur, qui possint et castra et civitates limitis defendere et terras colere.* Hier sind aber die *comitatenses* keine andern als die Soldaten der Operationsarmee (οἱ ἐν ἐξπεδίτῳ ὄντες Nov. Iust. 117, 11; *qui in expeditionibus occupati sunt* C. I. 2, 48, 8), die unter Belisar die Vandalen besiegte. Justinian gibt nun 534 den Befehl, auch eine Provinzialarmee, *limitanei*, aufzustellen. Da der Krieg aber keineswegs beendigt war, blieb bekanntlich die Feldarmee auch weiter in Afrika und der *praefectus praetorio Africae* Salomon wurde 535 zunächst Belisars Nachfolger (Procop. b. Vand. 2, 10, 1. Nov. Iust. 36. 66, 1, 2). Sofern nicht bestimmte Zeugnisse anders aussagen, werden wir demnach sämtliche in Ägypten stehende Truppen als *limitanei* anzusehen haben. Masperos Buch zeigt, daß bisher solche Zeugnisse fehlen. Neue Dislokationen der Truppen in den Provinzen kamen natürlich immer wieder vor. Das beweisen die Unterschiede gegenüber der Notitia dign. und die ἐπείσακτοι στρατιῶται von Alexandrien (C. I. 10, 27, 2, 14).

Eine weitere Frage ist nun, ob sich in Ägypten wie auf der Cyrenaica die Sondergattung der *limitanei*, die *castellani*, nachweisen lassen. Da Maspero in seinem zweiten Kapitel in scharfsinniger Weise gezeigt hat, daß sowohl die nubische Grenze als auch die gegen die Sinaihalbinsel durch Kastelle gesichert war, wie die libysche, werden wir geneigt sein, dies anzunehmen, aber bezeugt sind sie uns nicht. Maspero (S. 60) ist geneigt, die Besatzung von Philae für καστρησιανοί zu halten. Aber das, was wir aus den anastasischen Verfügungen über diese Soldaten wissen, berechtigt uns gerade, das zu leugnen. Nach § 7 und § 14 Zeile 21 des Erlasses ist für die καστρησιανοί das κάστρον der Begriff der Truppeneinheit, für die anderen Soldaten dagegen der ἀριθμός, der *numerus*. Während die καστρησιανοί Bauern sind, die das Land um die kleinen Forts bewirtschaften mit der Verpflichtung, die Grenze zu überwachen und im Falle eines feindlichen Angriffs das Fort zu verteidigen, könnten die Soldaten der *numeri* als reguläre Truppen bezeichnet werden. Wir sehen aus dem Erlaß, daß diese Bataillone auch nicht zusammengehalten wurden. In § 7 ist die Rede von Abteilungen zu 200, 100 oder weniger Mann. Ihr Dienst wird § 8 Zeile 9 bezeichnet als προσκαρτερεῖν τοῖς φοσσάτοις, also Wachdienst in den Befestigungen. Nun werden aber die Besatzungen von Syene, Elephantine, Philae (die Stellen bei Maspero S. 147) immer als ἀριθμοί bezeichnet. Nach

Not. dign. or. 31, 64. 65. P. Leid. Z (Wilcken Chrestom. 6) 9 standen an diesen drei Orten im 4. und 5. Jahrhundert reguläre Truppen. Bis auf weiteres sind daher die Garnisonen der südlichen Thebais als gewöhnliche *limitanei* anzusehen. Demgemäß können wir auch dem Unterschied der Garnisonsorte in *πόλεις* und *κάστρα* nicht dieses Gewicht beilegen, das Maspero (S. 19. 32. 90. 100) ihm gibt; denn es ist nicht danach von vornherein ausgemacht, ob Reguläre oder *καστρησιανοί* in einem Festungswerk standen.

S. 147 führt Maspero aus einem unedierten Londoner Papyrus nach Mitteilung Bells an: *ἀγουστάλ(ιος) λεγ(ιῶνος) Συήνης*, ebenso macht Wenger in seinem Vorbericht über die Münchner byzantinischen Papyri (Sitzber. bayer. Ak. 1911, 8. Abh.) S. 22 einen *στρατιώτης τείρων λεγιῶνος* bekannt. Maspero erklärt S. 69, 1 den Ausdruck *λεγιών* für gleichbedeutend mit *ἀριθμός* und bezeichnet S. 44 den *ἀριθμός* als „dernière métamorphose des anciennes légions" oder er sagt S. 1: „C'est durant le Ve siècle qu'à la place de l'ancienne légion et de ses articulations compliquées, constatées pour la dernière fois dans la Notitia Dignitatum, s'élabore la nouvelle unité, si simple, qui formera les effectifs des armées de Justinien: l' *ἀριθμός* ou *τάγμα*." Das ist nicht ganz richtig. Wie Mommsen (Ges. Schr. VI 103 ff.) ausführt, ist *numerus* seit dem 1. Jahrhundert Bezeichnung für die Truppeneinheit. Solange das römische Heer nur Legionen und Auxilien enthielt, wurde der einzelne Truppenkörper nicht so benannt. Erst im 3. Jahrhundert wird *numerus* zur Bezeichnung der aus Barbaren bestehenden Neuformationen, die weder Bürgertruppen noch Auxilien waren. Seit diesem Jahrhundert vollzieht sich die Umwandlung des römischen Heeres nach dem Vorbild dieser *numeri*. Die Not. dign. zeigt, daß die Truppenkörper zwar noch Spezialbezeichnungen führen als *legio, cohors, auxilium, schola, cuneus equitum, vexillatio, ala* — allerdings kommt auf einem Papyrus von 359 (BGU 316, Mitteis Chrestom. 271, 8) bereits der *νούμερος αὐσιλ(ιαρίων)* vor —, aber die Organisation ist bei allen Waffengattungen und bei verschiedener Geltung der *comitatenses* und Grenztruppen dieselbe. Sie werden kommandiert von *tribuni, praepositi, praefecti* (Mommsen, Ges. Schr. VI 275) und zählen meist etwa 500 Mann, die Legion zerfällt in 6 Detachements von ursprünglich 1000 Mann unter Tribunen (Mommsen l. l. 263). Von der *legio quinta Macedonica* standen vier Detachements in vier verschiedenen dakischen Garnisonen (Not. dign. or. 42, 31—33. 39), eines in Memphis in Ägypten (or. 28, 14) und eines gehörte zum Reichsheer des *magister militum per Orientem* (or. 7, 39). Im 6. Jahrhundert sind diese historisch gewordenen Spezialbezeichnungen im allgemeinen dem Begriff *numerus ἀριθμός* gewichen. Doch sehen wir, wie damals in Ägypten auch der alte Name *legio* noch lebte.

Die Kontinuität der militärischen Institutionen bezeugen auch die Beinamen der *numeri*, die sämtlich schon in der Not. dign. vorkommen. In Hermoupolis finden wir (Maspero S. 142) Mauren, solche gab es nach Not. dign. or. 31, 23 in Lykopolis: *cuneus equitum Maurorum scutariorum Lico,* darauf folgt: *cuneus equitum scutariorum Hermupoli.* Maspero bemerkt dazu mit Recht, daß hier *Maurorum* wohl ausgefallen sei. Die *legio quinta Macedonica* von Memphis (Not. or. 28, 14) lebte offenbar fort in den *Μακεδόνες* von Antaiou (Maspero S. 143). Auch *numeri* von *Isauri, Scythae, Transtigritani, Daci, Numidae,* die Maspero sonst noch namhaft macht, begegnen schon in der Notitia, nur in andern Provinzen. Für die *Βισίλεκτ(οι)* (P. Cairo Cat. 67057 I 6) hat Maspero bereits in seiner Edition treffend an die *Visi* der Armee des *ma-*

gister militum praesentalis (Not. or. 5, 61) erinnert. Die *Λεοντοκλιβανάριοι* von Arsinoe (Maspero S. 141) sind eine Art Kürassiere, ursprünglich persischer Bewaffnung, wie sie in der Not. öfter erwähnt werden.

Ebenso ist die Organisation des *numerus* gleich geblieben. Hieronymus führt uns einmal (Contra Ioann. Hierosolym. 19 in der Ausgabe von Venedig 1767 Band II S. 424) einen Tribunen eines *numerus equitum* vor Augen, der zur niedrigsten Stufe degradiert werden soll und sagt: „*Numquid ex tribuno statim fit tiro? Non sed ante primicerius, deinde senator, ducenarius, centenarius, biarchus, circitor, eques, dein tiro et quamquam tribunus quondam miles gregarius sit, tamen ex tribuno non tiro; sed primicerius factus est.* Wie die *numeri* sind auch die Abteilungen der unter dem *magister officiorum* stehenden Hoftruppen organisiert, die *scholae*, bloß, daß der Kommandant einer *schola* 441 nicht mehr *tribunus* heißt, sondern *v. sp. comes* (Mommsen Ges. Schr. VI 233, 2). Nov. Theod. 21, 1 bestimmt, daß der *comes scholarum* zu seinem *domesticus*, d. h. dem höchsten ihm zur Seite stehenden Offizier, nicht ernennen dürfe die *senatores, ducenarii, centenarii,* deren Rang dazu nicht ausreicht. Entsprechend dem *primicerius* des Hieronymus befand sich also auch in der *schola* mindestens noch eine Charge über dem *senator.* Im Gesetz C. Th. 1, 9, 1 von 359 scheint der *principatus* der *ducena, centena, biarchia* vorgesetzt zu sein und als sehr bedeutende Charge figuriert der *adiutor, in quo totius scholae status et magistri securitas constituta est.* In der schon angeführten Urkunde von 359 (BGU 316) kauft ein *biarchus vexillationis* von einem *senator numeri auxiliarium* einen Sklaven. Die *auxilia* sind Infanterie, demnach gilt dieselbe oder eine ganz ähnliche Rangordnung auch für diese. Hierher zu ziehen ist auch das Normalschema, das in dem justinianischen Organisationsgesetz für die *officia* (die Stäbe) der *duces limitum* der Diözese Afrika mitgeteilt wird (C. I. 1, 27, 2, 20ff.): darin gibt es einen *adsessor,* einen *primicerius*, einen *numerarius*, 4 *ducenarii,* 6 *centenarii,* 8 *biarchi*, 9 *circitores*, 11 *semissales*. Die Zusammenstellung der Papyrusbeispiele aus dem 6. und 7. Jahrhundert bei Maspero (S. 104ff.) gibt im großen und ganzen noch dasselbe Bild. Die Chargen unter dem *tribunus* heißen miteinander *priores* oder *πρωτεύοντες*, von denen eine Kategorie, wahrscheinlich die höchsten, als *ordinarii* bezeichnet werden (Maspero S. 106, 6. C. I. 12, 47, 3 deutet auf einen Einschnitt über dem *biarchus*). Es begegnen *domesticus, centenarius, biarchus, circitor, adiutor.* Statt *κεντηνάριος* findet sich auch die alte Form *κεντυρίων*. Wie der *ducenarius* vom Kommando über 200 Mann, so hat der *centenarius* seinen Namen von dem über 100. Das hat er mit dem *centurio* der alten Legion gemein. Aber seine Stellung unter den *priores* ist eine ganz andere als die des Legionscenturionen. Sonst macht Maspero noch einen *draconarius* (Standartenträger) und einen *campiductor* (Exerziermeister), dann die Zahlmeister, *actuarii* (C. I. 12, 37, 19 bezeichnet als *ὑπομνηματοφύλακες*) oder *optiones*, namhaft, die keine taktischen Chargen waren und daher von Hieronymus nicht erwähnt werden. Diese Rechnungsführer hatten die vom Kommandanten alle vier Monate einzureichende Rechnungslegung auszuarbeiten: C. I. 1, 42, 2 *Μόνος ὁ τριβοῦνος ἢ ὁ τὴν τάξιν αὐτοῦ πληρῶν βικάριος μετὰ τοῦ δομεστίκου καὶ τοῦ ἀκτουαρίου καὶ τῶν ὀπτιώνων καὶ τοῦ νουμεραρίου ἤτοι τοῦ βοηθοῦ τὰ τετραμηνιαῖα βρέβια ὑπογράφων καὶ ὅρκον ἔγγραφον ὑποτελῶν, ὡς ἀληθῆ ἐμήνυσαν, ἐκπεμπέτω.* Die Benennung einiger Soldaten als *Augustales* und *Flaviales* (Maspero 106) kann vorläufig noch nicht befriedigend erklärt werden. Nach Veg. de re mil. 2, 7 scheinen es

Titulaturen der ordinarii zu sein. S. 107, 1 weiß Maspero auch den *σιμισάλιος* aus P. Amh. II 148 nicht zu deuten. Diese Charge unter den *circitores* (C. I. 1, 27, 2, 22ff.) hat wohl ihren Namen davon, daß sie, wie aus der angeführten Kodexstelle ersichtlich ist, eine halbe Annona mehr erhält als die Gemeinen, deren Besoldung in einer *annona* und einem *capitum* besteht (vgl. Seeck R. E. Pauly-Wissowa s. v. *capitum*). Auch die Art der Truppenbesoldung datiert aus Diocletians Zeit. Bei dem Zusammenbruch der Geldwirtschaft am Ende des 3. Jahrhunderts wurde die Besoldung der Truppen in Naturalien angesetzt. Der Jahressold des gemeinen Soldaten bildete die Einheiten der *annona* und des *capitum* (Futter für die Tiere). Schon im 4. Jahrhundert trat dafür in bestimmten Fällen Adäration ein und in der justinianischen Zeit wurden die Besoldungen größtenteils wieder in Geld ausgerichtet. Aber die Besoldungseinheiten von *annona* und *capitum* blieben (vgl. C. I. 1, 27, 2, 19ff. Iust. ed. 13, 18. Seeck l. c. Arch. f. Papyrusf. 5, 352). Darnach sind Masperos Bemerkungen S. 107 zu modifizieren. Auch ist *solacium* = *παραμυθία* nicht das Wort für Besoldung in Geld, sondern der allgemeine Begriff (C. I. 12, 47, 3. 12, 49, 13).

Besonders bemerkenswert ist bei Maspero die Behandlung der Kommandoverhältnisse (S. 72ff.). Bei der Reorganisation Ägyptens durch das 13. Edikt zerlegte Justinian die alte Diözese in 5 Dukate: Aegyptus, Augustamnica, Arcadia, Thebais, Libya. Die *duces*, von denen der von Aegyptus und der der Thebais den Augustalistitel führten, waren Militärkommandanten und Zivilgouverneure.[1]) Auf einer Inschrift wird dem *dux et augustalis Thebaidis* auch der Titel eines *πανευφήμου δεκουρίωνος* beigelegt (Maspero S. 81). Maspero möchte das auffassen als „Kommandant von 10 *numeri*".[2]) Da aber

1) In dem Addendum zu S. 120, 3 auf S. 158 wendet sich Maspero gegen Cantarelli, der erklärte, Niketas, der bekannte Politiker und Militär unter Herakleios sei nicht Augustalis von Alexandrien gewesen. Mein Oheim H. Gelzer hatte in der Anmerkung zu S. 23, 5 seines Leontios von Neapolis ihm kurzweg diesen Titel gegeben und ich bin ihm darin gefolgt (Stud. z. byz. Verw. Äg. 31). Aber die wiederholte Lektüre der *Ἱστορία σύντομος* des Patriarchen Nikephoros stellt mich jetzt auf Cantarellis Seite. Niketas war der Vetter des Kaisers und wäre laut Vereinbarung selbst Kaiser geworden, wenn nicht Herakleios früher Konstantinopel erreicht hätte (Niceph. p. 1, 15 de Boor). In Konstantinopel empfing ihn Herakleios dann als seinen *ὁμότιμος* (Nic. 6, 3), verlobte seine Tochter Gregoria mit dem Kronprinzen Herakleios (Nic. 9, 6. 21, 22), und da sollte nachher Niketas den verhältnismäßig niedrigen Posten des justinianischen Augustalis von Alexandrien übernommen haben? Er wird nie Augustalis, sondern immer *πατρίκιος* genannt, und seine Stellung in Ägypten ist so, daß er in einer auf Papyrus erhaltenen Eidesformel aus der Thebais vom 3. Januar 618 neben dem Kaiser und dem Kronprinzen erwähnt wird (Journal of philology 22, 272). Nun bietet Nikephoros 23, 11 etwa für das Jahr 635, als Niketas schon längst tot war, folgenden Passus: *στρατηγόν τε ἀνατολῆς ἐκπέμπει* (sc.. *Ἡράκλειος*) *Θεόδωρον, τῶν βασιλικῶν χρημάτων ταμίαν, τὸν ἐπίκλην Τριθύριον, Σέργιος γὰρ ὁ κατὰ Νικήταν τελευτᾷ τρόπῳ τοιῷδε*, und es wird erzählt, wie ihn die Araber in eine Kamelshaut einnähten. Theodor war also nach der früheren Terminologie als *magister militum per Orientem* Nachfolger des Sergios, Sergios aber — das muß der Sinn der Stelle sein — war auf Niketas gefolgt. Mit Immanuel Bekker ist das sinnlose *κατὰ* in *μετὰ* zu emendieren. Niketas hatte demnach das militärische Kommando über den ganzen Osten mit Einschluß Ägyptens. Die Wichtigkeit Ägyptens für die Getreideversorgung der Hauptstadt (Nic. 12, 4) erklärt zur Genüge, warum Niketas während mehrerer Jahre in Alexandrien residierte.

2) Maspero erinnert auch an das Wort *δέκαρ* bei Theophylaktos Simakottes 7, 6, 6. Die Stelle heißt handschriftlich *Γεννάδιος τὸ τηνικαῦτα δέκαρ οὐ στρα-*

andere duces Titel wie *ῥεφερενδάριος* oder *κόμης τῶν δομεστίκων* führen (Maspero 83), so liegt näher, an das Hofamt eines *decurio sacri palatii* zu denken. Seeck (R. E. Pauly-Wissowa IV 2353) erklärt die drei Decurionen für Vorsteher der 3 Decurien der *silentiarii*, die die nächste Umgebung des Kaisers bilden. Ein solcher *decurio* verließ seinen Dienst unter Justinian mit dem Rang eines *ex magistro officiorum* oder eines *comes domesticorum* (C. I. 12, 16, 1 verglichen mit C. Th. 6, 23, 1). So gut wie ein *comes domesticorum* konnte also auch ein *decurio* zum Augustalis der Thebais ernannt werden. Möglicherweise waren diese Hofämter rein titular. Für die Zivilverwaltung und Jurisdiktion fungierten unter den *duces* noch *praesides*, in Aegyptus, Augustamnica, Thebais je zwei (das hatte schon Wilcken, Grundzüge der Papyruskunde 76, 1, richtig gegen mich bemerkt), in Arcadia und Libya je einer. Diese *praesides* führen an verschiedenen Stellen den Titel *μεγαλοπρεπέστατος κόμης καὶ ἄρχων*. Denselben erkannte Maspero auch in höchst scharfsinniger Weise in dem Präskript von BGU 836 (Wilcken, Chrestom. 471), wo bisher gelesen wurde *Μηνᾷ τῷ λαμπρ(οτάτῳ) κομε(τικῷ?) βαρῶντι τῆς Ἀρκάδων ἐπαρχίας*. Eine Nachprüfung durch G. Plaumann, der sie mir auch aufs freundlichste als völlig sicher noch einmal bestätigte, ergab die Richtigkeit von Masperos Vermutung *κόμε(τι) κ(αὶ) ἄρχοντι* (Maspero S. 75 und Addendum S. 158). Der von mir (Stud. z. byz. Verw. Äg. 33) behandelte *baro* muß daher aus der Reihe der urkundlich belegten Titulaturen verschwinden.

Unter den *duces* stehen als Kommandanten der einzelnen *ἀριθμοί* die Tribunen (Maspero 88 ff.). Es steht das so im 13. Edikt und ist die Ordnung allenthalben sonst im Reich. Der lateinische Titel *tribunus* begegnet so, wie ihn Justinian braucht, auch in einigen Papyrusurkunden. P. Cairo Cat. 67057 col. II 7 finden wir einen *τριβοῦνος Βισιλέκτων*, die in Antaiou standen, ebenda 67054 II 1. 67040, 2 (Wilcken, Chrestom. 283) einen *τριβοῦνος Ἀνταίου*. Vielfach werden die *numeri* auch nach den Garnisonsorten benannt (Maspero S. 96). Auf Papyrus findet sich häufiger als *tribunus* in analogen Stellungen der griechische Ausdruck *στρατηλάτης*. Da *στρατηλάτης* dem *dux Thebaidis* als Titel beigegeben wird (P. Cairo Cat. 67002, 1. 67003, 1. 67004, 1. 67005, 1. 67007, 1) und auch C. I. 12, 37, 19, 4 den dux bezeichnet, nannte ich diese *στρατηλάται* von *numeri* oder Städten *duces* zweiter Klasse (Arch. f. Papyrusf. 5, 356) und konnte darauf hinweisen, daß *dux* von Prokop einmal für einen niedrigeren Posten oder bei Leontios von Neapolis titular erwähnt wird. Diesen Stellen ist der dux des offenbar mit Gaudos identischen Inselchens Gaudomelete südlich Kreta beizufügen (Nicephor. p. 25, 24 ed. de Boor). Maspero (88, 4) geht auf meine Gründe nicht ein und erklärt (89) die Identität von *tribunus* und *στρατηλάτης* für evident. Auch ich möchte auf der Gleichung *στρατηλάτης* = *dux* nicht unbedingt bestehen. Literarisch wird bisweilen *magister militum* mit *στρατηλάτης* wiedergegeben und *dux* mit *στρατηγός* (Zosim. 2, 33, 3). Auch von Justinian werden (Nov. 38 praef. 3) *στρατηγία* und *στρατηλασία* gleichbedeutend gebraucht. Da auf den offiziellen Charakter der Titulaturen in den Papyrusurkunden kein Verlaß ist, so sind augenscheinlich in verschiedenen Fällen die *στρατηλάται* mit Maspero als Tribunen anzusehen.

τηγὸς ἐτύγχανεν ὢν τῆς Λιβύης. Das sinnlose *δέκαρ οὐ* hat de Boor trefflich in *δὴ καιροῦ* verbessert. Mit *Λιβύη* ist natürlich Afrika gemeint, wie auch bei Prokop oft.

Aber es sei auch hervorgehoben, daß Maspero sich genötigt sieht, seinerseits zwei Arten von Tribunen anzunehmen: 1. solche, die Kommandanten eines oder mehrerer Stadtbezirke und mehrerer *numeri* sind, 2. solche, die nur über einen *numerus* gesetzt sind, und daß aus arabischer Zeit (695) ein *δούξ* bekannt ist (U. K. F. 1314), der in andern Urkunden (bloß im Führer) als Pagarch bezeichnet wird. Im Zusammenhang damit behandelt Maspero die öfters begegnenden Kommandanten mit dem Titel eines *vicarius* und erklärt sie in einer Reihe von Fällen richtig für Stellvertreter des *dux*, die höher stehen als ein *tribunus numeri*. Man darf dabei nur nicht übersehen, daß auch *vicarii* der Tribunen vorkommen, so C. I. 1, 42, 2. 3, 13, 5. 12, 37, 19. 12, 42, 1. Die vita Aureliani aus dem 4. Jahrhundert erwähnt die beiden Arten: *habuit ergo multos ducatus, plurimos tribunatus, vicarias ducum et tribunorum diversis temporibus prope quadraginta* (Mommsen, Ges. Schr. VI 276, 1).

Die Stelle eines *tribunus civitatis* findet sich in Arsinoe und anderwärts vereinigt mit der des Pagarchen (Maspero S. 91). Ohne Berücksichtigung meiner Ausführungen (Arch. f. Papyrusf. 5, 359. 369) trägt Maspero wieder die Theorie vor, seit Kaiser Leo (457—474) sei Ägypten, wie früher in Gaue, in Pagarchien eingeteilt gewesen mit Pagarchen an der Spitze (S. 1. 77). Das gilt für die arabische Zeit (Wilcken, Grundzüge 232). Aber unter Justinian stehen neben den Pagarchen noch die Curialen der Städte (Ed. 13, 12 und 25). Der Pagarch kann, wie Wilcken (Grundzüge 83) bemerkt, nur derjenige Beamte sein, dem nach Verfall der munizipalen Steuererhebung das Landgebiet der *civitates*, die alten *pagi*, unterstellt wurden. Hier war er für die Steuererhebung verantwortlich. Genannt wird er nach der Stadt, in deren Territorium er fungiert. Auch im Gebiet der *pagi* ist seine Kompetenz beschränkt, indem das Privileg der Autopragie von der Erhebung der Staatssteuern durch den Pagarchen eximierte. Diese Ansicht vertreten außer mir Wilcken (Grundzüge l. l.) und H. J. Bell (P. Lond. IV S. XII. XXII), von dem Maspero irrtümlicherweise sagt, er stehe auf seiner Seite (77, 3). Ebenda liest man bei Maspero den falschen Ausdruck: das autoprakte Dorf Aphrodito „fut exempte de la juridiction du pagarque". Mit der Rechtsprechung haben die Pagarchen, so viel wir wissen, nichts zu tun, wohl aber mit der Polizei (Arch. f. Papyrusf. 5, 361).

Das letzte Kapitel bringt sorgfältige Erwägungen über die Stärke der in Ägypten stehenden Truppen und beziffert sie auf etwa 30000 Mann (S. 117), was wohl sehr reichlich bemessen ist. Den Schluß bildet der Bericht über die — meist unrühmlichen — Leistungen dieser Armee und ihrer Führer und ein sehr dankenswerter Anhang, der in geographischer Ordnung alle bekannten Garnisonen und Befestigungen aufzählt. Alles in allem bedeutet das Buch Masperos eine hochwillkommene Belebung unserer Vorstellungen über das frühbyzantinische Heerwesen. Der Papyrusforscher wird ihm Dank wissen, weil es ihm für zahlreiche Einzelheiten den Rahmen liefert, der Historiker nimmt es gern in Empfang als einen Beitrag über die Gründe des furchtbaren Zusammenbruchs, den das byzantinische Reich im 7. Jahrhundert erlebte.

Freiburg i. Br. Matthias Gelzer.

***Φιλάρετος Βαφείδης*, *Δ. Φ.*,** *Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἀπὸ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. Τόμος πρῶ-*

τος, Ἀρχαία ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία. Ἐν Κωνσταντινουπόλει 1884, ιδ', 380 S. — *Τόμος δεύτερος, Μέση Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία. Ἐν Κπόλει* 1886. ια', 459 S. — *Τόμος τρίτος 1453/1700. Νέα ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, μέρος Α'. Ἐν Κπόλει,* Gérard frères (Galata) 1912. ια', 384 S. 8⁰. Preis *γρόσια ἀργυρᾶ* 30.

Dr. phil. Philaretos Bapheides, der Verfasser dieser Kirchengeschichte, war 1875 Professor an der Theol. Schule zu Chalki, dann Metropolit von Kastoria, jetzt von Didymoteichos. Er gab 1884 einen Abriß der Kirchengeschichte heraus, der 1902 noch einmal gedruckt zu sein scheint (Byz. Zschr. XII S. 412). Damals erschien auch der erste Band des vorliegenden Werkes, der zweite 1886. In diesem Umfange, der den Stoff bis 1453 umfaßt, kennt Krumbacher das Buch (Gesch. der Byz. Lit.[2] S. 1088). Jetzt ist also der dritte Band in seinem ersten Teil erschienen. Die lange Verzögerung liegt wohl darin begründet, daß unter der alten Regierung kein türkischer Untertan, wenigstens kein in der Türkei ansässiger, die Geschichte nach 1453 eingehend schreiben durfte.

Wie schon angedeutet, enthält der erste Band die alte Kirchengeschichte (bis 700), der zweite das Mittelalter (bis 1453), der dritte macht sich an die neuere und neueste Geschichte. Die erste Abteilung reicht bis 1700. Wird unsere Besprechung sich namentlich mit dem dritten Bande beschäftigen, so darf sie doch an den beiden ersten nicht vorübergehen, zumal sie Krumbacher in der Gesch. der Byz. Lit. nicht charakterisieren konnte, da sie ihm nicht zugänglich waren.

Wie der Verfasser namentlich im Vorwort zum ersten und dritten Bande betont, soll sein Werk in erster Linie *τοῖς περὶ τὴν θεολογίαν ἀσχολουμένοις* ein Handbuch sein. Im weiteren richtet es sich aber an alle Theologen und Freunde der Geschichte der orthodoxen Kirche. Seine Hauptratgeber sind die deutschen Kirchenhistoriker, wenigstens was Form, Quellenkenntnis und Geschichte des Abendlands anlangt; doch ist er namentlich im dritten Teil in der Beschaffung des Quellenmaterials sehr selbständig und bringt manches im Abendlande Unbekanntes. Namentlich beruft er sich als allgemeinen Führer auf das Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte von H. Kurtz. Es schien daher notwendig, zunächst den Grad der Abhängigkeit von den abendländischen Geschichtschreibern festzustellen. Ich habe dazu einige Stichproben gemacht. Die Abhängigkeit von Kurtz bezieht sich jedenfalls nicht auf die Einteilung des Stoffes und die Anordnung des Textes. Gerade die Besonderheit von Kurtz, den Haupttext von den Anmerkungen zu scheiden, findet sich bei Bapheides nicht, auch nicht die Gruppierung des Stoffes nach den Kulturzuständen der griechisch-römischen und griechisch-byzantinischen, der germanisch-romanischen und der modernen europäischen Epoche. Aber auch im einzelnen scheint er, wo er überhaupt abhängig ist, ebenso dem Lehrbuch der Kirchengeschichte von Karl Hase und dem Lehrbuch der Kirchengeschichte von Karl Gieseler zu folgen. Wo er gegen den Protestantismus Partei nimmt, und das tut er ebenso konsequent wie gegen die römische Kirche, ist ihm Döllinger ein willkommener Bundesgenosse. Er benutzt alle die Genannten nur, so weit es mit seinen kirchengeschichtlichen Interessen zu vereinigen ist. Meistens macht er mit Zusätzen und Änderungen aus dem, was andere gesagt haben, etwas Neues, in dem der Standpunkt der orthodoxen Kirche herrscht. Im dritten Teil kann vollends von einer eigentlichen Abhängigkeit nicht die Rede sein. Hier überwiegt auch völlig die Schilderung der orthodoxen Kirche.

Der Standpunkt des Verfassers sei aus einigen konkreten Beispielen er-

läutert. Band 1 S. 2 heißt es über den Begriff der Kirchengeschichte, daß sie als Teil der allgemeinen Geschichte sich *κατὰ τοὺς κανόνας καὶ νόμους τῆς ἱστορικῆς ἐρεύνης* richten muß. Dieser *κανόνες* gibt es sechs. Die Kirchengeschichte muß sein 1. *ἀντικειμενική*, d. h. sie muß sich auf die *κριτικὴ μελέτη τῶν πηγῶν* stützen, 2. *φιλοσοφικὴ ἢ πραγματική*, 3. *ἀμερόληπτος*, sie soll stets und überall *τὴν ἀλήθειαν λέγειν*, 4. *θρησκευτική*, d. h. es muß sie ein *ἀνὴρ ἔργῳ καὶ καρδίᾳ Χριστιανός* schreiben, da nur dieser die richtige Schätzung für die Entwickelung der Kirchengeschichte hat, 5. *πρακτική*, was ungefähr auf die Forderung einer psychologischen Befähigung des Schriftstellers hinauskommt, 6. *ἐπιστημονικὴ καὶ καλῶς γεγραμμένη*. Von diesen meist bekannten Schematen ist Nr. 4 ja das schwierigste. Bis auf einen gewissen Grad muß man ihm zustimmen. Es kann sich mit ihr aber auch eine grenzenlos dogmatische Voreingenommenheit decken. Die folgenden Beispiele zeigen, wie der Verfasser die Nr. 4 für sich gelten läßt. Band I S. 33 berichtet Verfasser über den Apostel Petrus. Er gibt hier zuerst die Aussagen des Neuen Testaments, dann die Überlieferung, die darin gipfelt, daß Petrus von 42—67 Bischof in Rom gewesen sei. Er bestreitet dann auf Grund der Väter die Meinung *τῶν νεωτέρων*, daß Petrus überhaupt nicht in Rom gewesen sei, aber auch die Überlieferung und zwar darum, weil Paulus, als er den Römerbrief 58 schrieb und um 60—62 von Rom aus schrieb, den Petrus dort nicht kennt, und endlich, weil nach den Vätern Linus der erste Bischof von Rom gewesen sei. So gruppiert Verfasser den Stoff nicht übel, aber zugleich so, wie ihn die orthodoxe Kirche braucht. Ein anderer heikler Punkt für den orthodoxen Historiker ist das Leben Konstantins des Großen. Hier galt es nicht, eine fremde Größe in den richtigen Gesichtswinkel zu bringen, sondern einen eigenen Zeugen zu retten. Verfasser erzählt hier einfach bei dem Feldzug gegen Maxentius die berühmte Theophanie (I, 68), ohne sich auf eine Deutung einzulassen. Sie soll also Geschichte sein. Die Person Konstantins nimmt er aber dann keineswegs in Schutz, bestreitet nicht politische Motive als mitbestimmend für den Übertritt zum Christentum und nimmt an, daß der christliche Charakter Konstantins sich erst langsam entwickelt habe (I, 173). Hagiographische Vergoldung ist nach keiner Seite dem Bilde des großen Mannes zuteil geworden. Bei der Darstellung der Entstehung des Mönchtums, um ein anderes Beispiel zu wählen, bringt der Verfasser die moderne Theorie Weingartens u. a. in der Literaturangabe (I, 277 ff.), erzählt dann nach der Überlieferung, hält sich aber auch hier von hagiographischer Übertreibung frei. Aus dem II. Bande bietet ein gutes Beispiel, um den Grad der Unbefangenheit des Verfassers kennen zu lernen, die Schilderung des Florentiner Konzils (II, 216). Man wird es einem orthodoxen Historiker nicht verargen, wenn er hier als Hauptquelle den stimmungsvollen Bericht des Syropoulos benutzt. Dadurch ist natürlich über seinen Standpunkt entschieden. Übrigens ist die Schilderung des Mittelalters und namentlich auch solcher Szenen, wie sie sich in Ferrara-Florenz abgespielt haben, am besten gelungen. Man merkt, hier ist die Glanzzeit der orthodoxen Kirche, auch noch, als mehr und mehr die Hagarener die Heiligtümer in der Stadt des großen Konstantin bedrohten. Zu den Helden der Zeit gehört ihm Markos Eugenikos, der *ἀδάμας κατὰ τὴν καρτερίαν καὶ σταθερότητα* (II, 227), während der feine Humanist Bessarion, der aber unionsfreundlich war, nicht ganz gut wegkommt. Übrigens darf man dem Metropoliten von Ephesos auch ein gewisses Heldentum nicht bestreiten. Seinen Standpunkt gegenüber dem

Protestantismus hatte der Verfasser namentlich bei der Schilderung der Reformation zu wahren. Auch hier kann das letzte Urteil des orthodoxen Historikers nur ablehnend sein. Obwohl die lebhafte Darstellung sein Verständnis für die Bewegung erkennen läßt, muß er doch sagen *ὅμως νὰ ὁμολογήσωμεν, ὅτι προσβαλοῦσα* (sc. *ἡ μεταρρύθμησις*) *αὐτὰς τὰς ἀρχὰς καὶ τὰ θεμέλια, ἐφ' ὧν ἐπὶ* 15 *αἰῶνας ἡδράζετο ἡ ἐκκλησία τῆς Δύσεως, ἔμελλεν νὰ πλανηθῇ ὡς καὶ ἐπλανήθη* (III, 228). Aus diesen Beispielen, die sich leicht vermehren ließen, läßt sich erkennen, wie der Verfasser bei allem Halten am Standpunkt seiner Kirche dennoch das Maßvolle, das ich bei wirklich gebildeten Griechen, auch z. B. unter den Athosmönchen, immer wieder bemerkt habe und das doch ein Erbteil der großen Vorfahren ist, in schöner Fülle besitzt. Und wo sein Urteil über abendländische Ereignisse und Zustände wirklich einmal gänzlich schief ist, da muß man auch bedenken, daß ein Metropolit von Didymoteichos weder die Bibliothek in Berlin noch die in München zur Verfügung hat.

Wenden wir uns nun zum dritten Teil. Wie schon oben bemerkt, hat die Schilderung der orthodoxen Kirche hier den größten Raum inne, nämlich im ganzen 225 Seiten, davon 150 der griechische Orient, den Rest Rußland und die kleineren, im Lauf der Geschichte abgesplitterten Sekten oder kleineren Kirchen, wie der Nestorianer, Abessinier u. a.

Die Abgrenzung des Stoffs nach vorne verdient vom Standpunkt der orthodoxen Kirche Billigung. Mit dem Ende des 17. Jahrhunderts hat diese die Propaganda der Protestanten und Katholiken gerade überwunden. Die Orthodoxie ist fester gegründet. In Rußland hat Peter der Große der Kirche zur Bedeutung verholfen.

Im Inhalt des dritten Teils interessiert besonders das über die griechische Kirche Gesagte. Das Abendland ist kurz abgefunden, der Protestantismus mit 100, der Katholizismus mit 50 Seiten. Da kann man nicht viel erwarten über die ereignisreichen Zeiten von 1453—1700. Doch sei der Inhalt wenigstens kurz skizziert. Im ersten Abschnitt über den '*Προτεσταντισμός*' hören wir von den Ursachen der Reformation, von Leben und Taten Luthers, seinem Kampf mit religiösen und politischen Gegnern bis zum Bauernkrieg (*ἀγροτικὸς πόλεμος*), das Folgende führt bis zum Reichstage zu Augsburg (1530), das dritte bis zu Luthers Tod. Die Entwicklung vom Schmalkaldischen Kriege bis zum Ende des Dreißigjährigen Krieges erhält nur einen Überblick. Die Reformation in den nichtdeutschen Ländern kommt dann zur Darstellung. Das Kapitel über die Sekten und Irrlehren auf dem Gebiete des Protestantismus ist das schwächste. Hier werden Leute genannt, die nie etwas mit dem Protestantismus zu tun gehabt haben. Hier hat es wohl an der '*κριτικὴ μελέτη τῶν πηγῶν*' gefehlt. Auch das ethische Leben in der evangelischen Kirche kann Verfasser nicht ganz würdigen, ebenso wenig die protestantische Wissenschaft, obwohl sie ihm eigentlich das Rüstzeug für seine Darstellung geliefert hat. Die Wissenschaft fügt sich eben nicht der *παράδοσις*. Da kann der Verfasser nicht mittun. Die katholische Kirche wird, wie gesagt, noch kürzer abgefunden. Doch ist die Geschichte des Jesuitenordens und die Ausbreitung der katholischen Kirche reicher bedacht. Auch hier versucht Verfasser dem ethischen Leben in seinem Urteil gerecht zu werden. Aber auch hier kommt er nicht auf die rechte Höhe. Er denkt nicht relativistisch genug, um fremden Kirchen völlig Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Doch soll ausdrücklich anerkannt werden, daß die Geschichte des Bapheides einen großen Fortschritt gegen

früher bedeutet. Die Darstellung der fremden Kirchen ist auch im Überblick ein Ganzes, das Urteil relativ maßvoll.

Wenden wir uns zur anatolischen Kirche, so erfahren wir zuerst von den Beziehungen der griechischen Kirche nach außen. Daß die Beziehungen zum türkischen Reich mit denen zum Katholizismus und Protestantismus als Parallelen erscheinen, ist nicht gerade schmeichelhaft für die beiden Kirchen. Freilich sind es hier ja auch Beziehungen nach außen. Interessant ist es, wie hier wohl zum erstenmal von einem türkischen Untertan die grauenhafte Behandlung der griechischen Kirche durch die Sultane und ihre Helfer zur Sprache gebracht wird. Dabei findet die Verleihung der Selbständigkeit an die griechische Kirche durch Mohamed II volle Würdigung. Wohl keine Kirche hat in neuerer Zeit so viel Märtyrer gehabt wie die griechische. Beim Verhältnis zum Katholizismus ist namentlich wichtig das Verhältnis der Kirchen im heiligen Lande. Die protestantischen Beziehungen unter Jeremias II verdienen dahin eine Ergänzung, daß die viel gerühmten Antworten dieses ökumenischen Patriarchen zum großen Teil Auszüge aus Kirchenvätern und Bearbeitungen älterer Schriften sind, wie ich in meiner 'Theologischen Literatur der griechischen Kirche im 16. Jahrhundert' nachgewiesen habe. Interessant ist der Schluß, daß die Lehre der Protestanten und die der griechischen Kirche als auf denselben Grundlagen beruhend durch die Verhandlungen anerkannt sei, aber auch, daß die griechische Kirche sich nicht von den Bestimmungen der ökumenischen Konzilien entfernt habe (III, 51). Die Tragödie des Kyrillos Loukaris erfährt auch gerechtere Würdigung. Bapheides gehört nicht zu den Verblendeten, die um jeden Preis die Orthodoxie dieses Mannes retten wollen. Er gibt wenigstens zu, daß Kyrillos *ἐν ταῖς πρὸς τοὺς Προτεστάντας σχέσεσιν αὐτοῦ ὑπέκρυπτε καὶ ἐξέφραζε φρονήματα καλβινικά*. Es finden dann auch zum ersten Male die Heterodoxen in der Kirche, wie Kartanos, Korydalleus und Johannes ὁ *Καρυοφύλλης*, eine Stelle in einer zusammenhängenden Darstellung. Auch das Kapitel über die Kirchenverfassung ist gut, den Abendländern, die hierüber schreiben, auch sehr zum Studium zu empfehlen. Dagegen ist die Darstellung des gottesdienstlichen und sittlichen Lebens nicht sehr ausführlich. Hier merkt man den Mangel an Vorarbeiten. Dagegen zeigt sich die Fülle derselben in ihrer Wirkung auf die Schilderung der wissenschaftlichen und theologischen Leistungen der griechischen Kirche in dieser Zeit. Verfasser tadelt mich dabei sehr, weil ich in dem oben genannten Buch gesagt habe, daß die griechische Kirche eigentlich kein Organ habe, das den Fortschritt fördern könne, während der Protestantismus den Fortschritt einschließt, der Katholizismus im unfehlbaren Papsttum ein solches Organ habe. Der Verfasser hat mich auch jetzt nicht vom Gegenteil überzeugt. Aber in der Tat entwickelt sich doch jede Kirche, sie mag wollen oder nicht, durch die Anforderungen der Kultur, oder sie stirbt ab. In diesem Sinne habe ich den Fortschritt in der griechischen Kirche stets betont, gerade im Gegensatz zu der landläufigen Meinung von der 'Stagnation' in der griechischen Kirche. Den Schluß macht die Darstellung der russischen Kirche und der kleineren schismatischen Abzweigungen. Auch diese Abschnitte sind lesenswert.

Zusammenfassend sage ich, daß Bapheides der erste Grieche ist, der eine allgemeine Kirchengeschichte geschrieben hat, die den Anforderungen der Wissenschaft entsprechen will und im ganzen auch entspricht, soweit die Dogmatik nicht gerade die Sehweite einschränkt. Möge der Schluß des dritten Teiles bald erscheinen.

Hannover. Ph. Meyer.

Comte **Jean Tolstoi**, Monnaies byzantines. Lieferung III und IV: Les monnaies de Justin I et de Justinien I und Les monnaies de Justinien I et de Justin II. St. Petersburg 1913. 4⁰. S. 225—352 und S. 353—464, Tafel 16—24 und 25—32, viele Textabb. (Text russisch).

Den von mir im XXI. Bande dieser Zeitschrift S. 546/7 angezeigten ersten beiden Heften dieser Veröffentlichung sind nach kurzer Frist das 3. und 4. gefolgt, die Iustinus I, Iustinianus I (nebst den ostgotischen Prägungen) und Iustinus II umfassen. Eine Änderung in Plan und Anlage ist nicht erfolgt, und nach wie vor umfaßt das doch eigentlich als Corpus gedachte Werk nur die Sammlung des Verfassers unter Einarbeitung der bekannten Werke von Sabatier und Wroth nebst diesmal nur gelegentlichen Beiträgen aus der Ermitage, aus ein paar Auktionskatalogen und vereinzelt aus der übrigen Literatur. Dabei is es denn wieder geschehen, daß der Verfasser sich das Hauptstück der Prägung des Iustinus I, das Pariser Goldmedaillon ($1\frac{1}{2}$ fachen Solidus), publiziert zuletzt bei Sambon, Repertorio delle monete coniate in Italia (I 1912) Taf. I 41, hat entgehen lassen. Auch sonst hätte eine Benutzung dieses nützlichen Werkes manches jetzt Fehlende geliefert (z. B. Sambon nr. 46 a), und für Iustinianus I hätte auch die noch heute wertvolle Arbeit von Pinder und Friedlaender verarbeitet werden sollen. Unzulänglich ist die Behandlung der abendländischen Nachahmungen nach den Prägungen des Iustinianus (S. 378 ff.), die entweder ganz beiseite bleiben sollten oder mit viel umfassenderer Einarbeitung der Literatur über die Völkerwanderungsmünzen hätten behandelt werden müssen.

Bei der Anordnung der ungemein reichen Prägung des Iustinianus (für die viel geringeren Münzmengen der Vorgänger kommt diese Frage kaum in Betracht) nimmt T. die Münzsorte als obersten Einteilungsgrund, während Wroth die Münzstätte nahm; beides läßt sich wissenschaftlich rechtfertigen; aber eine deutliche äußere Hervorhebung der Einteilungsgrundsätze überhaupt, wie sie Wroth in Weiterbildung der beim griechischen Münzkatalog des British Museum gewonnenen Erfahrungen so vorzüglich durchführt, wäre unbedingt nötig, dies zumal hier, wo auch die Seitenüberschriften nicht spezifiziert sind, die Münzstättenbezeichnung nicht zu jedem Exemplar wiederholt wird und kein Conspectus der Gruppen vorangeschickt ist. Kurz, es sind inhaltlich und im Äußerlichen allerlei Ausstellungen zu machen, denen gegenüber ich indessen die Vermehrung unseres Materials durch diese wohl illustrierte Katalogisierung der reichen Sammlung Tolstoi gern wiederholt willkommen heiße.

Charlottenburg. K. Regling.

Gustave Lefebvre, Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte. Préface de M. **Gabriel Millet**. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale 1907. XL, 175 S. 4⁰. [Service des antiquités de l'Égypte].

Dem Corpus inscriptionum Graecarum Christianarum soll nach den Absichten von Th. Homolle, dem diese Sammlung gewidmet ist und mit dessen Namen Millet seine über das Gesamtunternehmen orientierende Vorrede beginnt, ein „Recueil" vorausgeschickt werden, der sich von der endgültigen Veröffentlichung hauptsächlich durch den Verzicht auf Faksimiles unterscheiden soll; nur eine Auswahl von solchen, dazu einige Bemerkungen über die Ent-

wicklung der Schrift sollen (vgl. Millet S. IV. V) in der Einleitung beigefügt werden. Lefebvre hat nun den vorliegenden Recueil so eingerichtet, daß er eine volle Probe auf die für das CIGChr. in Aussicht genommene Art der Publikationsmethode darstellt, die ja auf dem Athenischen Archäologenkongreß von 1905 gutgeheißen worden ist (vgl. diese Zeitschrift Bd. XV 496ff.); nur in zwei Punkten hält sich Lefebvre nicht ganz strenge an die aufgestellten Regeln; zunächst: er gibt gar keine Faksimiles, gar keine Angaben über die Schriftentwicklung. Millet begründet das S. V mit den Worten: „En Égypte, l'extrême irrégularité du caractère a fait écarter toute description, tout classement". Wenn er hinzufügt: „Les autres Recueils seront plus complets à cet égard", so wird man diese Zusage dankbar annehmen, aber über das Bedauern, daß wir hier nur Kursivumschriften zu sehen bekommen, tröstet sie nicht hinweg. Für den Herausgeber selbst ist der äußere Habitus der Steine neben der Typik der Formeln ein Mittel gewesen, nicht weniger als zweihundert und etliche verschleppte Stücke (unter 808 Nummern) ihren Ursprungsorten, wenigstens Ursprungsprovinzen, zurückzugeben. Man wäre dankbar, zum mindesten durch einige Proben die Typen vorgeführt zu erhalten; nicht so sehr auf die Schriftformen als auf die Anordnung der Schrift und die Ornamentierung der Steine käme es dabei an. Jetzt geben die Nachträge in den „Annales du service" (IX (1908) 172ff. X (1909) 50ff.) auch Abbildungen, stellen uns also besser als der Recueil selbst. Diejenigen seiner Benützer freilich, die schon einiges von dem Material kennen, werden der Faksimiles im allgemeinen entraten und sich aus den knappen Beschreibungen (in denen auch Farbspuren, ferner Beschädigungen, diese, wie mir scheint, etwas zu sparsam, erwähnt werden) das Nötige entnehmen können; aber der Recueil, von dem ja niemand weiß, wann ihm das Corpus folgen wird, ist doch auch für Benützer bestimmt, die weiter keine Vertrautheit mit dem Material besitzen. Wie aber bei der Behandlung von literarischen Texten oder Papyrusurkunden eine gewisse Vertrautheit mit „Anschauungsmaterial" vor manchem Irrweg behütet, auf dem wir im akademischen Unterricht den Anfänger immer wieder sich verlieren sehen, so, ja in noch höherem Grade, gilt das von epigraphischen Texten. Und nun vollends diese Texte! Aus unmittelbarer Erfahrung kann ich sagen, daß der Philologe, der von hellenistischer Epigraphik herkommt, sich die Inschriften des Recueil unwillkürlich sehr viel „ordentlicher" vorstellt, als sie im Original aussehen. Die grotesken Verschreibungen versteht man kaum, solange man von der Barbarei dieser Schriftzüge keine Vorstellung hat. Aber auch die z. T. tiefgehenden Differenzen in der Lesung bleiben rätselhaft ohne alle Anschauung. Hierfür nur ein Beispiel: n. 666, 9. 10 liest man bei L. *εν τω|τυφω παραδ*, was im Apparat als *ἐν τόπῳ φω(τεινῷ) παραδ(είσου)* gedeutet wird; die Abbildung aber, die W. Weißbrodt (Vorl.-Verz. Braunsberg WS 1905/06) nach scharfer Photographie gibt, läßt das durch keine Parallele gestützte Wort *παραδ(είσου)* mehr als zweifelhaft erscheinen; es läuft ein Bruch hindurch, so daß nur zweifelhafte Reste der zwei letzten Buchstaben erkennbar sind. Weißbrodt selbst korrigiert die von ihm S. 4 gegebene Lesung *τυφω παραδ* auf S. 11 A. dahin, daß er nun *τοφω τινον* erkennt (mir scheint auch *τοφω ṭịṿον* möglich); jedenfalls ist von *παραδ(είσου)* keine Rede, sondern *ἐν τόπῳ φωτεινῷ* ohne Zusatz zu verstehen, womit Übereinstimmung mit allen Parallelen erreicht ist. Wie rätselhaft muß die Interpolation eines ganzen Wortes dem Leser erscheinen, der die Sauberkeit hellenistischer Inschriften gewohnt ist! — Dann noch

eines: den erfahrenen Kennern Lefebvre und Millet sei gerne zugegeben, daß im späten Ägypten aus diesen verwilderten Schriftformen chronologische Schlüsse nicht zu ziehen sind (obwohl sich die Dokumente über ein Jahrtausend erstrecken); aber in ihrer Bedingtheit durch Material und Werkzeug, in ihrem Verhältnis zur epigraphischen Tradition und zur Buchschrift, in der Verschiedenheit, je nachdem offizielle Bauinschriften oder ärmliche Grabsteine oder Graffiti oder gemalte Buchstaben vorliegen, müßte doch die Masse charakterisiert, ja auch gegliedert werden können. Und mir scheint, es handelt sich hier um Fragen, die, im großen genommen, gar nicht ohne Interesse sind.

Nachdem ich so mit einem Spezialmangel (den ich dem gelehrten Herausgeber gar nicht eigentlich zum Vorwurf machen möchte) begonnen habe, ist es nicht mehr als billig, auch den Spezialvorzug dieses Recueil, die andere Abweichung vom Generalplan, hervorzuheben: die Einleitung, die über das für die anderen Corpusbände gedachte Maß offenbar hinausgeht. Das Hauptstück davon ist die Darstellung der Geschichte des Christentums in Ägypten; zwar kontrastiert der geringe Gehalt des inschriftlichen Materials aufs stärkste mit der überragenden Bedeutung Ägyptens, besonders Alexandriens, für die christliche Theologie und für die gesamte innere Entwicklung des Christentums in den ersten Jahrhunderten der Kirche; aber gerade dieser Gegensatz hat es verdient, ins Licht gesetzt zu werden. Es kommt hinzu, daß in einer nicht ganz kleinen Anzahl von Fällen (zusammengestellt S. XXVI) die Inschriften einen Widerschein der Dogmenentwicklung zeigen und diese daher mitunter einen *terminus post quem* (ein hartnäckiger Lapsus calami läßt S. XXVI und XXIX 2 *ante quem* erscheinen) abgibt. Wir haben damit schon den Abschnitt über das Alter der Inschriften berührt; es zeigt sich, daß die früheste Inschrift, die sicher christlich ist, dem Jahr 374 angehört; nur drei, 54. 34. 35, sind älter, und zwar gleich um etwa 200 Jahre — Zeit der Antonine —; aber eben diese Vereinsamung berechtigt neben dem Mangel jedes Charakteristikum den Herausgeber zum Zweifel, ob wir da wirklich christliche Inschriften vor uns haben, wie die ersten Bearbeiter (Neroutsos, Botti) wollten. Chronologische Einzelfragen, die meist zu den einzelnen Nummern knapp erörtert sind, haben z. T. die Forschung in den Jahren seit Erscheinen des Recueil[1]) weiter beschäftigt (vgl. Grégoire, Rev. de l'inst. publ. en Belgique 51 (1908) 197ff.; zu n. 596. 597 Serruys, Rev. de phil. 33 (1909) 71ff.). In dem Abschnitt über die geographische Verteilung der Inschriften erfahren wir, was soeben schon erwähnt wurde, wieviele Stücke erst vom Herausgeber lokalisiert worden sind. Das ist ein Punkt, an dem der Nutzen des Sammelns an sich in die Augen springt. Man wird hier dem erfahrenen Führer durchweg ohne Bedenken folgen. In Kürze werden dann die liturgischen und sonstigen Formeln zusammengestellt; ohne Zweifel hat hier der Herausgeber vieles zuerst gesehen, wie er auch mit meist gutem Erfolg bemüht war, die biblischen Quellen der Gebetsformeln nachzuweisen. Aber ebenso gewiß ist, daß hier die Forschung in ihren Anfängen steht; die Übereinstimmung mit literarisch oder auch im lebendigen Gebrauch erhaltenen liturgischen Formularen ist handgreiflich, aber die literarische Überlieferung ist noch lange nicht so bekannt gemacht, wie es sein müßte, wenn die Vergleichung (deren Interesse hauptsächlich ein

1) Die Besprechung an dieser Stelle erscheint ohne Schuld der Redaktion verspätet.

chronologisches ist) mit abschließender Gewißheit sollte durchgeführt werden können. Das ist sehr klar geworden durch den II. Teil von Weißbrodts Untersuchung über den Braunsberger Grabstein (Vorlesungsverz. SS. 1909), der nachher noch zu berühren sein wird; in die nämliche Sphäre der Forschung schlägt die Untersuchung über die Symbole und z. T. die über die Titulaturen ein. Den Beschluß bildet eine sehr knappe (nicht ganz drei Seiten füllende) Zusammenstellung von Beobachtungen, welche die Grammatik und die Sprache betreffen. Mir scheint, daß hier noch mehr zu holen wäre, d. h. daß die barbarischen Formen etwas öfter, als der Herausgeber annimmt, die durch orthographische Fehler oder auch durch Schreibfehler verunstaltete Hülle lebendigen Sprachgutes sind.

Indem ich mich von der Einleitung den Inschriften selbst zuwende, möchte ich über die augenfälligste Eigenart — den Abdruck der Texte ohne Korrektur der Schreibfehler und ohne andere Akzente, als auf dem Stein selbst stehen, — vom Standpunkte des anders gewöhnten griechischen Epigraphikers aus mein Urteil dahin abgeben, daß sich die Einrichtung für den vorliegenden Zweck durchaus empfiehlt. Mit Korrektur der orthographischen und sprachlichen Abweichungen vom „normalen" Griechisch im Text ist schlechterdings nicht durchzukommen. Man hat nur die Wahl, die ganzen Inschriften, ins Korrekte zurückübersetzt, zu wiederholen, oder zu vertrauen, der Benützer werde in der Hauptsache den unkorrigierten Text verstehen und sich mit Hilfen unter dem Text in komplizierteren Fällen behelfen können. Das letztere System, für welches auch Krumbacher eingetreten ist, hat sich bewährt; man wird im Einzelfall streiten können, ob hier zu wenig, dort zu viel geboten sei[1]), aber im ganzen kann versichert werden, daß auch derjenige, dem diese Texte anfänglich recht fremd sind, sich ohne Schwierigkeit einliest. Als Schullektüre sind sie ja nicht gemeint. Am allerwenigsten vermißt man die Akzente. Eine Zutat des Herausgebers bleibt übrigens doch bestehen; ich wundere mich, daß von ihr, wie es scheint, in den Vorverhandlungen nicht weiter die Rede war: die Scheidung der Wörter durch Spatien. Das ist ja nicht immer Zutat; ein Teil der Inschriften hat sie, ein anderer hat sie nicht, und die sie haben, weisen große Unterschiede in der Korrektheit auf. Ich glaube, darüber sollte zu den einzelnen Objekten etwas bemerkt sein; denn Wortverschmelzung bei sonst trennender Schreibung gestattet mitunter Schlüsse auf die Art zu sprechen (wie es Schwund oder Angleichung von Endkonsonanten — *δουλη σου* statt *δουλης σου*, *δουλοσσου* statt *δουλον σου*, vgl. S. XXXIX — noch etwas deutlicher tut).

Inhaltlich bietet die Sammlung nicht allzu viel des Merkwürdigen; die Grabschriften, denen die Einleitung des Herausgebers ausschließlich gilt, wiegen weitaus vor; Graffiti von heiligen Stätten sind ihnen in dem, was sie uns bieten, wesensverwandt. Für Benützer, denen es um Kenntnis der Hauptstücke zu tun ist, hat Millet diese S. V zusammengestellt; gerade die Dokumente allerersten Ranges aber (n. 380 Brief des Athanasios an die *μονάζοντες*, n. 628 Inschrift des Königs Silko), die ja schon länger bekannt sind, wird man nach

---

1) Eine gewisse Ungleichmäßigkeit zeigt der Apparat zu den liturgischen Formeln in n. 636—667. Zu *οδηγισασ* n. 636, in dem *ὀδύνη* stecken muß, ist nichts bemerkt; n. 664 *προχϑον* statt *πραχϑέν*, *συχρησοσ* statt *συγχώρησον* scheinen mir eine Note mindestens ebensosehr zu verdienen wie in n. 666 *ολυβη* statt *λύπη* (nicht statt *ἡ λύπη*, *ο* ist nur aus *οδυνη* wiederholt) oder *δικαιοσυνησσου*.

wie vor lieber in Ausgaben mit sachlichem Kommentar lesen; hier beruht der Vorzug des neuen Abdrucks nur auf der „corpusmäßigen“ urkundlichen Treue. Sonst sind Bauinschriften die respektabelsten Stücke; gewaltig ist der Abstand an Sorgfalt gegenüber den Grabschriften, und unter diesen wieder sind am ärgsten diejenigen, welche die längsten liturgischen Einlagen enthalten. Ich möchte annehmen, diese unzählige Male wiederholten Gebete seien von den Steinschreibern nicht nach Vorlagen, sondern aus dem Kopf niedergeschrieben, und zwar wesentlich so, wie sie mit dem Gehör festgehalten waren; daher die sinnlosen Unformen, daher auch das Vorkommen gleicher Entstellungen auf verschiedenen Steinen (so die Auslassung von *προνοίᾳ* n. 621. 626. 804); da wird manches dem praktischen Gebrauch der Ungebildeten entstammen (*αμαρτιασ* statt *αμαρτησει* n. 664, 14 und 667, 18 u. a. m.).

Noch seien Bemerkungen zu einzelnen Inschriften beigefügt: n. 3, 3. 4 *αρτοκοπαδιου* — gemeint *ἀρτοκοπαρίου*? (Analogiebildung nach Lehnwörtern auf *-αριος*, über die Boll, Sphaera 36 ff. zu vergleichen ist; vgl. auch den *βουρδωνάριος*, den Grégoire S. 209 in n. 58 sicher richtig herstellt). n. 10, 4 *ὁ τῆς Περιστερᾶς*, Name der Mutter, wie Mutter und Sohn n. 15 zusammen begraben sind (vgl. auch n. 363). In n. 30 steckt ein Distichon, nichtchristlich, vielmehr obszönen Inhalts: *Πυγίζω μάλα πάντας ἴῃι μάχηι, ἢ τὸν ἄταρβον* (statt *ἀταρβῆ* mit bekannter Heteroklisie, vgl. Thumb, Handb.[2] § 115) *Θεόδωρον νικᾷ τίς ποτε; οὐδέποτε* (vgl. Grégoire S. 208, der auch Beziehung zu einer obszönen Darstellung eben des Ortes nachweist, Bull. soc. arch. d'Alexandrie IV (1902) 24). n. 43, 2. 3 warum nicht *Ἐπιφανίου* als Eigenname? n. 52 drei tadellose Hexameter, die schon Seymour de Ricci, Arch. f. Pap.-Kunde II 568 richtig hergestellt hat:

Εἰμὶ μὲν ἀλκήεντο[ς] | Ἀλεξάνδρου γέρας ἔργω[ν,]
μαρτυρίη ποταμοῖο, | [τ]ὸν ἐξεκάθηρε μογήσα[ς,]
[ῥ]ηϊδίως ἵνα νῆες | [ἀ]πήμονα φόρτον ἄγι[εν].

Der Lorbeerkranz ist das *γέρας*. Im dritten Vers muß man das fehlende *α* sicherlich vor *πημονα* suchen, da auch in den zwei vorangehenden Versen konsequent *μετὰ τρίτον τροχαῖον* Zeilenteilung stattfindet (vgl. Elter, Rh. Mus. LXVI (1911) 219). „Christlich“ ist an der Inschrift natürlich nichts. n. 69, 3 *μεγαλιοτητοσ* = *μεγαλειότητος*, kein Schreibfehler. n. 70 (vielleicht nicht christlich) vieles von Grégoire hergestellt, z. T. mit meinen Notaten übereinstimmend: Z. 15 *[πλε]ονακ|ισ μιμνησκομενοσ* (statt Grégoires *ε[γω ανα] . . μιμνησκομενοσ*). n. 87, 2. 3 *τη κεκυμημενη Ν|ουννα*. n. 92, 1—3 die Mischung von Genetiv und Dativ hätte S. XL Erwähnung verdient. n. 94, 2 und n. 106, 4 *ρασισ*, n. 670, 6 *υρασισ* = *Ἡραΐς* wie n. 105, 12. n. 113 *Τάτιος* (s. den Index). n. 116, 4 *Μώδιος* im Index nachzutragen. n. 120 *κρου|στισ* = *κρουσθείς* (so auch Grégoire S. 210). n. 152, 1 *Τάρη* (vgl. n. 145. 153) *(ἡ) καὶ Λα(μ)πέτις*, also nur eine Tote (so auch Jalabert, Rev. arch. XIII (1909) 264 ff.); in anderen ähnlichen Fällen (s. zu n. 786) kann man daran denken, daß vielleicht die Inschrift nach dem Tode des ersten Grabinhabers gesetzt und später nicht vervollständigt worden ist. n. 161 *[εν] ηρηνη*? n. 188, 5. 6 *μη λυπηθησ ο θανατοσ* = *μὴ λυπήσηι σ' ὁ θάνατος* (vgl. umgekehrt *Σίδυμος* statt *Δίδυμος*); ist so etwa auch n. 482 aus *μη λυπισ αθανατον* herzustellen? In n. 566 dagegen wird, mit *σ* statt *θ*, *μη ληπισε* gleich *μὴ λυπηθῆις* sein. n. 195 *ἑκκαιδεκάτη* bedurfte keiner Note in den Addenda; diese Ordinalform (wie *πεντεκαιδεκάτη* n. 561, 18) ist völlig normal und reicht in den Inschriften bis tief

ins 2. Jahrhundert v. Chr. zurück (s. Meisterhans-Schwyzer S. 163), in der literarischen Überlieferung aber noch viel weiter (s. Kühner-Blaß I 1, 626). n. 227 für die Chronologie sind Grégoires Bemerkungen S. 200 sehr wesentlich. n. 239, 2 πρω″ = πρε″ = πρεσβυτέρου? n. 287, 5 ητων η zu verbessern in ητων ρι nach Ann. du serv. IX (1908) 172 ff. (oder ist es ϙι?). n. 289, 2 'Α]γαθεας, vgl. ebenda. n. 353 Z. 1 'Αμμώνιον ⟨ἐν⟩ Χριστῶι μεμελημένον ε(ἴ)σιδον ἄνδρα scheint nach Ann. du serv. IX (1908) wohl möglich. Die Pointe in den sicherlich christlichen zwei Zeilen liegt in dem Spiel mit Χριστός, χρηστός, χρύσεος. n. 354. 355. 357 vgl. die Nachträge in den Ann. du serv. a. a. O. n. 413, 4 ἐγκρατῶν nach Einl. S. XXXVII ἐγκρα(τῶν) (Grégoire S. 212 ἐγκρατευσάμενος). n. 605, 2. 3 Κύριε ὁ θεός, φύλαξ τοῦ δεσπότου μου τοῦ οἴκου (des Hauses meines Herrn) καὶ τῶν ἐνοικούντων ἐν αὐτῶι, ῥῦσαι ἡμᾶς usw. Man braucht so wenig γενοῦ wie vor ῥῦσαι ein καὶ hinzuzudenken. n. 636 ff. zu ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός vgl. jetzt Weißbrodt, Vorlesungsverz. Braunsberg (SS. 1909) 15—17, dessen Ausführungen zu dieser ganzen Gruppe höchst beachtenswert sind. n. 650, 14 in ναιευε (λ über υ) „la racine ναίω“ zu erkennen, scheint mir kühn; näher liegt Weißbrodts Vermutung (S. 19), es stecke darin der Stamm ελε- (nach Analogie von πολυέλεε n. 665, 23 könnte man an ναί, εὐέλεε denken); aber bei der Qualität dieser Texte trage ich kein Bedenken, die Zeichen für Verschreibung statt ναί, κύριε zu nehmen, was wir n. 661, 13 lesen. n. 659 ist die Stelle Z. 8 διαληγον το πλασμα σου von L. und, was viel sonderbarer, auch noch von Weißbrodt a. a. O. S. 21 mißdeutet worden; es soll διαλήγων oder διαλέγων sein, beides völlig unverständlich, während doch Weißbrodt selbst die genaue literarische Parallele διαλύων τὸ πλάσμα σου beibringt. n. 663, 23 αποθανο|ν την αυτησ, gemeint ἀποθανούσης. n. 664 ist von Weißbrodt a. a. O. S. 5 in der Sammlung Fröhner nachgewiesen. n. 670, 7 βο . . ωσ = βο[ηθ]ός?

München. A. Rehm.

Mahmoud Fathi, La doctrine musulmane de l'abus des droits. Introduction par **Edouard Lambert** [Travaux du Séminaire oriental d'études juridiques et sociales (Lyon) publiés sous la direction de Ed. Lambert, fasc. 1]. Lyon, Henri Georg und Paris, Paul Geuthner 1913. LXXX, 276 S. gr. 8⁰. *10 Fr.*

Die Arbeit Mahmud Fathis, eines Advokaten am Gerichte der Beni Suèf zu Kairo, liefert eine sehr achtbare Darstellung der muhammedanischen Theorien der Rechtsmißbräuche, ihrer ursprünglichen Gestalt zu Zeiten Muhámmeds, ihrer Gabelung nach den Rechtsschulen der Mālikiten, Schāfiiten und Hanafiten (zwischen 730 und 820 nach Christus), der Ausgleichung der Gegensätze um das Jahr 1100 durch die Tätigkeit Ghazālīs, des genialen Friedensstifters auf dem Gebiete der religiösen Polemik der Muhammedaner, bis ins 14. Jahrhundert herab, da al-Dschauzijja (gest. 1350) durch Hervorkehrung des Dolus beim Rechtsmißbrauch sich auf einen viel höheren moralischen Standpunkt der Beurteilung emporgeschwungen hat, der seitdem im Falle der Rechtsmißbräuche — in der Theorie wenigstens — zur ausschlaggebenden Bedeutung gelangt ist.

Ed. Lambert, jetzt Leiter des Lyoner Orientalischen Seminars und ehedem Direktor der ägyptischen Rechtsschule zu Kairo, welcher Fathis Buch mit

einer ausführlichen Einleitung versehen hat, rügt, daß der Verfasser die wichtigen Äußerungen der von der europäischen Gesetzgebung nachhaltig beeinflußten modernen ägyptischen Rechtsprechung so wenig berücksichtigt habe. Mit nicht minderem Rechte könnte man darauf hinweisen, daß Fathi auch dem Anfange der muhammedanischen Auffassung von den Rechtsmißbräuchen nicht gebührend nachspürt, indem er den Koran als früheste Quelle alles islamischen Rechtes hinnimmt. Hätte er nicht im syrischen und byzantinischen Rechte Analogien und Beispiele orientalischer Rechtsauffassung finden können, welche auf die Entstehung auch des muhammedanischen Rechtes interessante Streiflichter werfen würden?

Spezialuntersuchungen wie die Fathis von der Hand geschulter, sprachkundiger Juristen werden die Erforschung der Geschichte des islamischen Rechtes ohne Zweifel bedeutend fördern.

München. Karl Süßheim.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Karl Dieterich in Leipzig (K. D.), Albert Ehrhard in Straßburg (A. E.), Aug. Heisenberg in München (A. H.), P. Jakovenko in Dorpat (P. J.), P. Maas in Berlin (P. Ms.), P. Marc in München (P. Mc.), J. Strzygowski in Wien (J. S.), R. Vári in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und Friedrich Zucker in München (F. Z.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitten wir dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für uns bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet uns stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerken wir, daß die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes angeordnet sind. Der Bericht ist bis zum 1. August 1913 geführt. Die Redaktion.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

Hermann Usener, Kleine Schriften. IV. Bd. Arbeiten zur Religionsgeschichte. Leipzig u. Berlin, Teubner 1913. VIII, 516 S. 8⁰. *15 M.* Vgl. B. Z. XXI 554. Von den 22 Aufsätzen dieses Bandes seien als für die Leser der B. Z. besonders in Betracht kommend genannt Nr. 3 Das Verhältnis des römischen Senats zur Kirche in der Ostgothenzeit; Nr. 5 Weihnachtspredigt des Sophronios; Nr. 8 Übersehenes (Mitteilungen aus der damals noch nicht ordentlich edierten Vita Hypatii des Kallinikos usw.); Nr. 12 Aus Julian von Halikarnass; Nr. 16 Divus Alexander (Erklärung einer Stelle des Johannes Chrysostomos); Nr. 17 Milch und Honig (wichtig für die Geschichte der christlichen Liturgie); Nr. 18 Eine Spur des Petrusevangeliums (in dem 'Roman' im cod. hist. gr. n. 3 s. XI der Wiener Hofbibliothek). C. W.

H. Peter, Wahrheit und Kunst (vgl. o. S. 206). Besprochen von **W. A. Heidel**, Classical Philology 8 (1913) 382—384. C. W.

Giorgio La Piana, Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina dalle origini al sec. IX con rapporti al teatro sacro d'Occidente. Grottaferrata, Tipografia italo-orientale 'S. Nilo' 1912. XV, 345 S. gr. 8⁰. *10 L.* — Wird besprochen werden. P. Mc.

Rhetores graeci (Bibliotheca Teubneriana). Vol. VI: Hermogenis

opera ed. **Hugo Rabe.** XXVIII, 467 S. mit 2 Tafeln. *10 M.* — Vol. XI: Nicolai Progymnasmata ed. **Joseph Felten.** XXXIV, 81 S. *2,40 M.* Leipzig, B. G. Teubner 1913. — Seine Ansicht über die Überlieferung der Hermogenes-Schriften, von den Progymnasmata abgesehen, hatte Rabe schon früher entwickelt, vgl. B. Z. XXI 556. R. bezeichnet seine Ausgabe als Editio minor; seine Absicht war, zunächst einmal auf Grund von 5 (7) Hss des 10. bis 11. Jahrh. eine verläßliche Textgrundlage zu schaffen, auf der die Bearbeitung der an Hermogenes anschließenden Literatur des ausgehenden Altertums und der byzantinischen Zeit bauen könne. Wenn dann die Kommentare gesichtet und, soweit sie wichtig sind, herausgegeben sind, soll eine große Ausgabe in Angriff genommen werden, welche über das Fortleben des Textes der kanonischen Schriften im einzelnen Rechenschaft gibt. — Die Vorrede behandelt Echtheitsfragen (Progymnasmata und *Π. εὑρέσεως* unecht; *Π. μεθόδου δεινότητος* vermutlich dem Inhalt nach echt) und Überlieferung. Aufgezählt werden p. XIX sq. die z. T. ungedruckten Kommentare, für deren Herausgabe R. und Glöckner das Material zumeist schon in Weißschwarzphotographien besitzen; in der Mitteilung von Textabweichungen der Kommentatoren mußte sich R. mit Rücksicht auf den nächsten Zweck Beschränkung auferlegen.

Die Ausgabe des Nikolaos (5. Jahrh.) ist die erste, welche mit voller Verwertung jener Materialien gearbeitet ist. Grundlage für die größere Hälfte ist cod. Mus. Brit. addit. 11889 (15. Jahrh.); dazu 2 Palimpsestblätter (12. oder 11. Jahrh.) im Monac. gr. 478, etwas auch im Ambr. 221. Die Schrift des Nikolaos wurde im 9. oder 10. Jahrh. abschnittweise dem Texte der Progymnasmata des Aphthonios soz. zur Erklärung zwischen den eigentlichen Scholien beigeschrieben; so ist es im sog. P-Corpus und kürzer im Ambr. 523 (11. Jahrh.), aus diesen wird daher der Londoner Text vielfach berichtigt, der fehlende Schlußteil (von der *σύγκρισις* an) rekonstruiert. Aus dem Anlaß wird die Geschichte der Überlieferung bei den byzantinischen Kommentatoren bis auf Maximos Planoudes dargelegt; p. XVIII bringt das nach Rabes Ansichten aufgestellte Stemma. 'De vita et scriptis Nicolai' wird p. XXI—XXVII gehandelt, p. XXVII—XXXIII 'De indole atque fontibus'. Über den Aphthonios-Kommentar des sonst noch wenig bekannten Metropoliten Johannes von Sardes (10. Jahrh.) werden p. XIV—XVI Mitteilungen gemacht.

Die 1892/93 erschienene Ausgabe Syriani in Hermogenem commentaria ed. **Rabe** ist als vol. XVI in die Sammlung einbezogen. P. Mc.

M. Kraseninnikov, Varia. Žurnal des Minist. der Volksaufklär. 1913, Maiheft, Abteil. für klass. Philol. S. 183—208. Es sind textkritische Beiträge und Erläuterungen zu folgenden Stellen byzantinischer Autoren: Johannes Epiphan. I 2 p. 377, 7 Dind.; Theoph. cont. VI 32 p. 377, 11 Bonn; Constantin. Porphyrogenn. De cerem. I 91 p. 413, 5 Bonn; Theophanes p. 184, 20. 21. 25 de Boor; Petrus patric. ES. fr. 163 p. 265, 19 s. Boiss.; Priscus ELR p. 151, 4 de Boor; Petrus Patric. apud Constant. Porphyrogenn. De cerem. I 89 p. 401, 2 Bonn; Eusebius, De martyr. Palaest. 4, 3 p. 912, 19—21 und p. 912, 8 Schw.; Theophanes p. 428, 23 de Boor; Theophanes p. 145, 2 de Boor; Joannes Mosch. Prat. cap. 186 col. 3064 B (Migne P. gr. 87, 3); Antonius, Vita s. Symeonis (senioris) stylitae cap. 7 p. 27, 17 Lietzm.; Joannes Antioch. EL. fr. 75 p. 115, 29 de Boor; Malalas EJ. fr. 47 p. 172, 33 s. und 173, 1 de Boor; Petrus patric. apud Constant. Porphyrogenn. De cerem. I 87 p. 396, 8. 9. 12 Bonn; Diodorus, ES. fr. 95 p. 297, 10 Boiss. A. H.

J. Marouzeau, Revue des comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'antiquité classique. 1re année 1910 (vgl. B. Z. XXI 553f.) und 2e année 1911 (Paris, C. Klincksieck 1912, 96 S.) besprochen von **W. Schonack**, Wochenschrift für klass. Phil. 1913, 773—776, der mit Recht die Vernachlässigung der nicht reinphilogischen Zeitschriften bemängelt. P. Mc.

W. C. Wright, The Works of the Emperor Julian [Loeb Classical Library]. London, Heinemann 1913. 526 S. 12°. *5 sh.* P. Mc.

Bruno Keil, Ein *λόγος συστατικός*. Nachrichten der k. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse 1913, 1—41. Diese Arbeit versucht den im Vossianus 77, der Haupthandschrift der Julianbriefe, überlieferten, als ep. 35 Hertl. gedruckten Text ins 1. Jahrh. n. Chr. zu datieren.

K. geht davon aus, daß Hertlein die Echtheit des Briefes bezweifelt habe; aber die Überschrift *ἀνεπίγραφος* (so, nicht *-γράφου* wie bei K. 1²) bezieht sich nur auf die fehlende Adresse. Angesichts dieses Zweifels, so fährt K. fort, müsse das Schriftstück zunächst als zeitlos gelten, da die Sammlung mit Briefen nichtjulianischer Provenienz reichlich durchsetzt sei; aber von den bisher als fremd nachgewiesenen Stücken ist keines älter als die Zeit Julians, und alle stehen mit ihm oder gleichzeitigen Sophisten des gleichen Namens irgendwie in tatsächlicher oder scheinbarer Verbindung. Mit der Möglichkeit, daß ein ganz heterogenes Schriftstück des 1. Jahrh. in die Sammlung gekommen sei, ist also zunächst nicht zu rechnen. K. versucht auch gar nicht, zu erklären, wie sich ein literarisch wie historisch so ganz bedeutungsloses Elaborat vom 1. bis ins 4. Jahrh. habe erhalten können.

Natürlich kann die Interpretation des Textes uns zwingen, alle überlieferungsgeschichtlichen Bedenken fallen zu lassen. Der Brief ist ein Begleitschreiben, verfaßt von einem gebildeten, aber nicht eingebürgerten Freund der Stadt Argos (keinem Staatsbeamten, wie der unverhüllt parteiische Gesichtspunkt zeigt), mitgegeben dem Gesandten der Argiver, adressiert an den Prokonsul von Hellas. Der Zweck der Gesandtschaft ist Befreiung der Argiver von dem ihnen jüngst von Rom aus auferlegten Zwang, für die Isthmien der Korinther Steuern zu zahlen. Für seine Datierung verwendet K. hauptsächlich folgende zwei Argumente. Erstens: Der Ton sei unmonarchisch, fast republikanisch; der regierende Kaiser werde nicht genannt, die früheren nur mit *οἱ κρατοῦντες* bezeichnet. — Das paßt alles ins 4. Jahrh. gerade so gut wie ins 1. Die Schulrhetorik, deren Spuren man dem Schriftstück deutlich anmerkt, ist stets auf den republikanischen Ton gestimmt (vgl. Deutsche Literaturz. 1913 S. 610); den Kaiser zu nennen lag kein Grund vor, da die Verhandlung in Hellas vor dem Prokonsul stattfindet und der von den Argivern angefochtene Beschluß von einem römischen Verwaltungsgericht, nicht vom Kaiser ausging.

Zweitens: die Stelle 528, 20ff. könne nicht lange nach 46 v. Chr. geschrieben sein. Ich muß die Stelle ausschreiben. *Καίτοι πρὸς τοὺς Κορινθίους εἰκότως ἄν τις καὶ τοῦτο προσθείη, πότερον αὐτοῖς δοκεῖ καλῶς ἔχειν τοῖς τῆς παλαιᾶς Ἑλλάδος ἕπεσθαι νομίμοις, ἢ μᾶλλον οἷς ἔναγχος δοκοῦσι παρὰ τῆς βασιλευούσης προσειληφέναι πόλεως; εἰ μὲν γὰρ τὴν τῶν παλαιῶν νομίμων ἀγαπῶσι σεμνότητα, οὐκ Ἀργείοις μᾶλλον εἰς Κόρινθον, ἢ Κορινθίοις εἰς Ἄργος συντελεῖν προσήκει· εἰ δὲ τοῖς νῦν ὑπάρξασι* (*ὑπάξασι*? vgl. 527, 15. 24) *τὴν πόλιν, ἐπειδὴ τὴν Ῥωμαϊκὴν ἀποικίαν ἐδέξαντο, ἰσχυριζόμενοι, πλέον ἔχειν ἀξιοῦσι* . . . K. meint, die Begründung der korinthischen Privilegien mit der Aufnahme

der römischen Kolonisten in die Stadt habe nur so lange Sinn und Verstand, wie die Erinnerung an die Deduzierung der Kolonie noch lebendig war (S. 15). Damit ist der Hohn, der in der Stelle liegt, verkannt. 'Was, dies Volk, das uns im Altertum nur gleichberechtigt war, will jetzt, wo es seine ganze Existenz einer römischen Kolonie dankt, mehr sein als wir, weil es vor ein paar Jahren in Rom ein günstiges Urteil erstritten hat?' Das beschämendste Faktum der korinthischen Geschichte konnte im 4. Jahrh. geradesogut (wenn nicht besser) wie im 1. von einem Gegner Korinths angeführt werden. Der hellenische Lokalpatriot vergißt in seinem Eifer einen Augenblick, daß er an einen römischen Beamten schreibt; den wird der verächtliche Ton, mit dem hier über die *Ῥωμαϊκὴ ἀποικία* und die *βασιλεύουσα πόλις* gesprochen wird, gewiß nicht günstig gestimmt haben.

Und nun lesen wir bei Julian. ep. 3* (ed. Papadopoulos-Kerameus, Rhein. Mus. 1887 S. 24) *Θεοδώρῳ ἀρχιερεῖ: ....τὴν παροινίαν, ἣν εἰς ὑμᾶς* (*ἡμᾶς* codd.; aber der Schreiber ist ganz unbeteiligt) *ὁ τῆς Ἑλλάδος ἡγεμὼν πεπαρῴνηκεν, οὔτι* (*οὕτω* codd.) *βαρέως ἤνεγκας, οὐδὲν ἡγούμενος τούτων εἰς σὲ γεγονέναι· τό γε μὴν τῇ πόλει βοηθεῖν ἐκείνῃ βούλεσθαι καὶ προθυμεῖσθαι, περὶ ἣν ἐποιήσω τὰς διατριβάς, φιλοσόφου ψυχῆς ἐστι τεκμήριον* (folgt ein Vergleich mit dem, was unter Nero der verbannte Musonius für Gyara getan habe). Also war Theodoros für eine Stadt, in der er wohnte ohne ihr Bürger zu sein, vor dem Prokonsul von Hellas eingetreten und war abgewiesen worden. Das ist offenbar der Fall von ep. 35[1]), und dieser Brief ist das Empfehlungsschreiben, das Theodoros den Argivern mitgab. Julian hat eine Abschrift davon, die ihm Theodoros geschickt hatte, zu dem Konzept des Briefes gelegt, in dem er den Theodoros über seinen Mißerfolg tröstete; so ist das Stück in die Sammlung gekommen, wo es denn auch unmittelbar vor dem einzigen in dieser Sammlung erhaltenen Brief an jenen Theodoros (63) überliefert ist. P. Ms.

Rudolf Asmus, Zur Kritik und Erklärung von Julian. Ep. 59 ed. Hertl. Philologus 71 (1912) 376—389. — Ep. 3* und 35. Philologus 72 (1913) 115—124. In der ersten Abhandlung vertritt A. die These, daß in Ep. 59 zwei verschiedene Briefe Julians zu einem einzigen verschmolzen worden wären, und gibt Beiträge zur Textkritik. Die zweite Arbeit gelangt zu dem Resultat, daß ep. 3* wahrscheinlich aus dem Jahre 359 stamme und an Salustius gerichtet sei; ep. 35 stehe zu ep. 3* in keiner Beziehung. A. H.

Karl Praechter, Zu Julian or. 4 p. 135 C. Rhein. Museum 68 (1913) 153—154. Emendation. A. H.

Paul Shorey, Emendation of Julian Oratio v. 179 C. Classical Philology 8 (1913) 229—230. A. H.

1) Diese Beziehung hat Fr. Cumont angedeutet in seiner (von K. übersehenen) Abhandlung Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien, Gand 1889 S. 21[1]. Seltsamerweise hat er dann beide Briefe für 'apokryph' erklärt. Aber ep. 3* ist schon an und für sich echtester Julian, wie z. B. die rare Musoniusanekdote beweist (vgl. Musonius ed. Hense, XXVIII—XXXI), und der Zusammenhang der Briefe 35 und 3* erhebt beide über jeden Verdacht. Auch der wörtliche Anklang ep. 35 p. 530, 4 *φιλοσοφοῦσι μὲν εἴπερ τις ἄλλος τῶν καθ' ἡμᾶς* und 3*, 26 *φιλοσοφίας ἐρᾷς εἴπερ τις ἄλλος τῶν πώποτε* wird nicht zufällig sein. Daß auch die Adresse von ep. 3* heil ist, zeigt ep. 63, wo derselbe Theodoros als Philosoph erscheint: der mit *οὐ μικρά* (scr. '*οὐ μικρός*') umschriebene Lehrer ist Maximus. *ἀρχιερεῖ* im Titel ist zwar in 3* verfrüht, denn das wurde Theodoros erst durch ep. 63; aber solche Ungenauigkeiten sind Schreibersitte, ergeben sich auch aus der notwendigen Auflösung eines richtigen *τῷ αὐτῷ*.

R. E. Prothero, Greek Prose Romances. The Edinburgh Review vol. 218 Nr. 445 (Juli 1913) 115—136. Im Anschluß an das Buch 'An Aethiopian History, written in Greek by Heliodorus'. Englished by Thomas Underdowne, Anno 1587. With an Introduction by Charles Whibley. Tudor Translations 1895. C. W.

Börje Knös, Codex gr. XV Upsaliensis (vgl. B. Z. XVIII 617) besprochen von **Sp. P. Lampros,** *Νέος Ἑλληνομνήμων* 9 (1912) 481—482. P. Mc.

Victor Fridericus Büchner, Merovingica. Amsterdam, Meulenhoff 1913. XII, 112 S. 8⁰. Inauguraldiss. Die der Arbeit beiliegenden Thesen enthalten u. a. Verbesserungsvorschläge zu Libanios, Euagrios, Priskos, Leon Diakonos, zur Osterchronik und zur Anthologia Palatina. C. W.

Libanii opera recensuit **R. Foerster.** Vol. VII: Declamationes XXXI —LI. Accedit Gregorii Cyprii adversus avari declamationem Libanianam antilogia. Leipzig, Teubner, 1913. XVI, 739 S. 8⁰. *15 M.* [Bibliotheca script. Graec. et Rom. Teubneriana]; vgl. B. Z. XXI 557. — 31. Avari mortis petitio (weil er einen Schatz von 500 Drachmen gefunden hat und dafür nach dem Gesetz 1000 Drachmen zahlen soll). 32. Avari scortum amantis querela (ersucht den Rat um den Giftbecher, weil die Dirne, in die er verliebt ist, Geld von ihm fordert). 33. Oleaginae coronae petitoris abdicatio (ein Geizhals enterbt seinen Sohn, 'quia coronam oleaginam virtutis praemium petiverat'). 34. Avari ⟨filii⟩ ob talentum Aesculapio votum abdicatio (das Gelübde war von dem Sohne anläßlich einer schweren Krankheit des Vaters gemacht worden), nach Foersters Ansicht dem Libanios abzuerkennen. Gegen diese Deklamation richtet sich die Antilogia des Gregorios von Cypern, in der der Sohn verteidigt wird. 35. Pauperis pro patria mori cupientis oratio (um die Vaterstadt von der Hungersnot zu befreien, deren Stillung ein reicher Feind des Armen versprochen hatte, wenn ihm sein Gegner ausgeliefert würde). 36. Pauperis rhetoris lingua privati defensio (von seinem reichen Gegner der Zunge beraubt hatte er durch seine Tränen das Volk zur Steinigung des Reichen veranlaßt und war dann wegen Aufruhrerregung belangt worden). 37. Iuvenis fortis divitis apologia (er hatte sich für dreimalige kriegerische Auszeichnung Belohnungen ausgebeten, die ihn in den Verdacht brachten, nach der Tyrannis zu streben). 38. Divitis adulteri accusatio (durch einen Armen, mit dessen Frau sich der Reiche vergangen; zuvor hatte der erstere ein Gesetz beantragt 'adulteros causa indicta interfici iubentem', war aber durch den Reichen an dessen Durchbringung verhindert worden). 39. Legis contra adulteros suasio (durch einen Sohn, der ehebrecherischen Verkehr zwischen seiner Gattin und seinem Vater zu vermuten Grund hatte; der letztere hatte beantragt, 'ut filios causa indicta interficere liceret'). 40. Patris caedis filiae generique defensio (er hatte seine Tochter als Ehebrecherin getötet und seinen Schwiegersohn, 'utpote qui illam ad adulterium pellexisset, ut dos ad ipsum rediret'). Aller Wahrscheinlichkeit nach nicht von Libanios. 41. Magi repulsa (er hatte versprochen, die Stadt von der Pest zu befreien, wenn man seines durch das Los zum Opfer bestimmten Sohnes schonte). 42. Patris infanticidae defensio (er hatte, als ein 'Tyrann' die Stadt belagerte, seinen von diesem geliebten Sohn von der Mauer herabgestürzt und dadurch den Feind zum Abzug veranlaßt). 43. Pro muliere tyrannicida petitio (sie hatte ihren Gatten, den 'Tyrannen', getötet und gebeten, daß man mit Umgehung eines bestehenden Gesetzes ihren

Kindern das Leben schenke). 44. Strategi apologia (er hatte nach dem Gesetze einen Fremden, den er in der Volksversammlung angetroffen hatte, getötet, obgleich derselbe erklärt hatte, er habe wichtige Enthüllungen zu machen). 45. Damnati exilii petitio (er war mit zwei Stimmen zum Tode, mit zwei zur Atimie, mit drei zur Verbannung verurteilt worden). 46. Filii abdicati defensio (er hatte im Andenken an seine Gattin, die, um ihn aus der Gefangenschaft zu befreien, Geld und Leben geopfert hatte, das Eingehen einer zweiten Ehe abgelehnt). 47. Philadelphi abdicationis reiectio (ein junger Mann setzt während der Krankheit des Vaters neben sich selbst auch seinen dem Vater verhaßten Bruder in das väterliche Testament ein und soll deshalb enterbt werden). 48. Philadelphi abdicationis petitio (ein junger Mann verlangt als Lohn für seine Tapferkeit die Rückkehr des von seinem Vater verstoßenen Bruders, und, da er nicht durchdringt, seine eigene Enterbung). 49. Caeci filii apologia (ein Sohn, der bei einer Feuersbrunst seinen Vater gerettet und bei dem Versuch, auch die Mutter zu retten, das Augenlicht verloren hatte, wird des Vatermordes angeklagt und bezichtigt die Stiefmutter dieser Untat). Das gleiche Thema wird in der 2. der unter Quintilians Namen gehenden größeren Deklamationen behandelt. 50. Filii insidiarum rei mortis petitio (ein Sohn, vom Vater wegen diesem bereiteter Nachstellungen vor Gericht gezogen, will ohne Urteil dem Vater zur Tötung überliefert werden). 51. Avari thesauro privati lamentatio, nicht von Libanios. In der Vorrede weist der Herausgeber die von P. Maas an den bisher erschienenen Bänden geübte Kritik (Deutsche Literaturz. 1912 Nr. 30) als unberechtigt zurück; vgl. dazu jetzt **P. Maas** ebenda 1913 Nr. 10 Sp. 608—611. — S. 737ff. etliche Addenda et Corrigenda zum vorliegenden und zum fünften Bande. C. W.

Jules Misson, La foi en l'apothéose chez un lettré paien du quatrième siècle après Jésus-Christ. Recherches de science religieuse 4 (1913) 157—163. Gemeint ist Libanios, dessen Äußerungen über die Erhebungen von Menschen seiner Zeit zu Göttern nur als ein 'sacrifice à l'étiquette' zu betrachten sind und keineswegs seinen wirklichen Glauben an solche Apotheosen beweiseu. C. W.

J. Misson, L'autorité des poètes en matière religieuse d'après Libanios. Le Musée belge 17 (1913) 5—16. — Les dieux solaires chez Libanios ibid. S. 157—170. P. Mc.

Max Heitmann, De clausulis Libanianis. Diss. Münster 1912. 96 S. 8°. Als wertlos bezeichnet von **P. Maas**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 576f. P. Mc.

Georg Grützmacher, Synesios von Kyrene, ein Charakterbild aus dem Untergang des Hellenentums. Leipzig, A. Deichert 1913. VIII, 180 S. 8°. 6 *M*. — Notiz folgt. P. Mc.

Giorgio Pasquali, Sinesio, Enc. calv. 186, 2. Didaskaleion 1 (1912) 519—521. Zur Interpretation der Stelle gegen Terzaghi. A. H.

Arth. Ludwich, Epimetrum Nonnianum II. Königsberger Universitätsschrift [Acad. Alb. Regim. 1913. II], Hartungsche Buchdruckerei 1913. 8 S. 8°. — Notiz folgt. P. Mc.

Arthur Ludwich, Nonniana. Rheinisches Museum 68 (1913) 91—96. Textkritisches zu den Dionysiaka. P. Mc.

A. Ludwich, Musaios, Hero und Leandros (vgl. o. S. 207f.). Besprochen von **C. Cessi**, Rivista di filologia 41 (1913) 336—343. P. Mc.

A. Ritzenfeld, Procli Diadochi Institutio physica (vgl. B. Z. XXI 498ff.). Besprochen von **K. Tittel,** Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 999f.
P. Mc.

Rud. Asmus, Das Leben des Isidoros von Damaskios (vgl. o. S. 147ff.). Besprochen von **Karl Rasche,** Berl. Philol. Wochenschrift 1913, 103—105.
P. Mc.

H. Meyer, De Anthologiae Palatinae epigrammatis Cyzicenis Dissert. Königsberg 1911. 87 S. 8⁰. Nach der Besprechung von **J. Sitzler,** Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 134—136, sucht Verf. die sicher nicht vor dem 4. Jahrh. entstandenen Epigramme bis ins 6. Jahrh. herabzudrücken, was der Referent allerdings nicht als bewiesen ansieht, und untersucht das Verhältnis der Epigramme zu den Überschriften und archäologischen Vorlagen.
P. Mc.

Arthur Ludwich, Textkritische Noten zu Paulus Silentiarius. Verzeichnis der zu Königsberg im Sommerhalbjahr 1913 zu haltenden Vorlesungen. Königsberg, Hartungsche Buchdruckerei 1913. 32 S. 8⁰. — Notiz folgt.
P. Mc.

Procopii Caesariensis opera omnia, recogn. **Jacobus Haury** [Bibliotheca Teubneriana]. Vol. III 2: VI libri *Περὶ κτισμάτων* sive De aedificiis cum duobus indicibus et appendice. Leipzig, Teubner 1913. X, 395 S. 12⁰. *7,50 M.* — Wird besprochen.
P. Mc.

G. Preobraženskij, Chronographie des Theophanes (vgl. o. S. 154f.). Besprochen von **Chrys. A. Papadopoulos,** *Ἐκκλ. Φάρος* 11 (1913) 337—340; von **C. Wessely,** Wochenschrift für Klass. Philologie 1913, 830f. P. Mc.

Edg. Martini, Textgeschichte der Bibliotheke des Photios (vgl. o. S. 208f.). Besprochen von **Sp. Lampros,** *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8 (1911) 104—107; von **P. Heseler,** Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 585—598.
P. Mc.

J. Compernass, Aus dem literarischen Nachlasse des Erzbischofs Arethas aus Kaisareia. II. III. Didaskaleion 2 (1913) 95—100; 182—206 (vgl. o. S. 209f.). C. veröffentlicht als zweite Schrift des Arethas die Kritik, die er an einer Stelle in dem von Gregorios von Nyssa verfaßten Leben des Wundertäters Gregorios geübt hat. Dann folgt eine sehr interessante kleine Schrift mit dem Titel *Πρὸς τοὺς εἰς ἀσάφειαν ἡμᾶς ἐπισκώψαντας, ἐν ᾧ καὶ τίς ἡ ἰδέα οὗ μέτιμεν λόγου.* C. hebt mit Recht hervor, daß Arethas garnicht auf die Vorwürfe der Gegner eingeht, denn den starken Gebrauch rhetorischer Kunstmittel werden sie allerdings nicht gerügt haben; aber ich glaube, daß Arethas gerade auf diejenigen Stilelemente stolz war, die seine Gegner werden getadelt haben und die auch uns die Lektüre so schwer machen. Die vorliegende Verteidigung ist wieder ein neuer Beweis. C. hat dankenswerterweise einen umfangreichen Kommentar zu einzelnen Stellen beigegeben, aber es bleibt noch manches unklar und der Text ist auch nicht immer in Ordnung. So liest man Z. 11ff.: *ἐμοὶ δὲ οὐκ ἄν τις ὀνόσαιτο ἀνὴρ οὐδ' ἔργον ἀτιμήσειε λόγων, ᾧ μούσαις † ἐμέλησε καὶ πλέον οἴνου τὸ ἐπιλύχνιον ἔλαιον ἀνασεσίμωται. εἰ δέ τις ἐκείνων, οἳ περὶ τὰ σέλγη μεμορήκασι τῶν λόγων, ῥυπῶντες καὶ λόγον καὶ γνώμην, οὐ φροντίς, τὸ παροιμιαζόμενον, Ἱπποκλείδῃ.* C. läßt die erste Stelle unerklärt und verweist für *σέλγη* auf ein Scholion zu Lukian. Lexiph. 3, wonach unter *σέλγη* ein Gebäck von der kleinsten und wohlfeilsten Sorte zu verstehen wäre. Allein in unserem Texte ist nur die Überlieferung

schlecht. Man muß lesen ᾧ μούσης ἐμέλησε, d. h. 'niemand wird meine Schriftstellerei tadeln, der sich um Musenwerk kümmert (vgl. Z. 7 τῆς παλαιᾶς μούσης) und seine Nase mehr in Lampenöl als in Wein gesteckt hat', also wer ein fleißiger gelehrter Arbeiter und kein Schlemmer ist. Und weiter muß man lesen περὶ τὰ ἀσελγῆ und erklären: 'wenn aber einer von denen (mich tadelt), die sich mit verwerflichen Gedanken abgeben, schmutzig an Geist und Seele, um die kümmert sich Hippokleides nicht'. Aus dem Kommentar wäre manches entbehrlich; wenn C. sich entschließen könnte eine Übersetzung des Textes beizufügen, wäre dem Verständnis am besten gedient. A. H.

Gavro Manojlović, Studije o spisu „De administrando imperio" cara Konstantina VII. Porfirogenita. I. II. III. IV. Studie. „Rad" der Südslavischen Akademie der Künste und Wiss. (Agram) Bd. 182, S. 1—65; Bd. 186, S. 35—103. 104—184; Bd. 187, S. 1—132. Auch separat; Zagreb, Tisak Dioničke Tiskare 1910 und 1911; 65, 69, 81, 132 S. 8⁰. — Wird nach Erscheinen der 5. (Schluß-)Lieferung besprochen werden. P. Mc.

Armin Pavić, Postanje Gundulićeva Osmana i glávâ 29—36 u Porfirogenitovoj De adm. imp. U Zagrebu (Agram), Tisak kr. zemaljske tiskare 1913. 68 S. 8⁰ (kroat.). Der erste Teil betrifft das Epos *Osman* des berühmten dalmatinischen Dichters Iwan Gundulić saec. XVI/VII; im zweiten Teil (S. 56—68), der allein uns angeht, setzt sich Pavić mit seinen Kritikern (vgl. B. Z. XIX 566) auseinander und stellt eine größere Abhandlung über die Entstehung der Schrift des Konstantin Porphyrogennetos und eine Ausgabe der betreffenden Kapitel in Aussicht. P. Mc.

Wilh. Ludw. Friedrich, Zu Cassius Dio 61, 10 und Seneca de const. 9, 2. Darmstadt (im Selbstverlag; *1,60 M*) 1913. 40 S. 8⁰. — Berührt unsere Studien mit einigen Bemerkungen über die Dio-Überlieferung in den Exzerpten des cod. Peirescianus und bei Xiphilinos, die sich gegenseitig ergänzen; Fr. bespricht gelegentlich (S. 28) das Verfahren der Exzerptoren und betont den realen Wert dieser Exzerpte für die Geschichtswissenschaft. P. Mc.

A. G. Roos, Studia Arrianea. Leipzig, Teubner 1912. 79 S. 8⁰. Nach der Besprechung von **Fr. Pfister**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 222f., gewinnt Roos mit glücklichem Erfolg eine Reihe bei Souidas anonym umlaufender oder mangelhaft bezeichneter Fragmente für die Parther- und die Diadochengeschichte Arrians; für die Bithynika wird eine besondere Untersuchung in Aussicht gestellt. Vgl. auch die Besprechung von **Karl Hartmann**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 418—425. P. Mc.

Aug. Mayer, Zu Psellos. Βυζαντίς 2 (1911/12) 396. Zu den B. Z. XXI 271 notierten Verbesserungsvorschlägen von **S. Bases**, der auf derselben Seite repliziert. P. Mc.

B. Prokić, Johannes Skylitzes als Quelle für die Geschichte des Slavenstaates in Makedonien. Glas der Serbischen Akademie der Wissenschaften 84 (1910) 61—156 (serb.). Gemeint ist das sog. Westbulgarische Reich des 10. und 11. Jahrh.; nach der Besprechung von **D. N. Anastasijewić**, Βυζαντίς 2 (1911/12) 518f. reproduziert Pr. lediglich bereits früher (vgl. z. B. B. Z. XV 683) publizierte Darlegungen. P. Mc.

† **S. Bases**, Ἀναγνώστου παρασημειώματα. Βυζαντίς 2 (1911/12) 449—456. Zu **Treu**, Demetrios Chrysoloras, B. Z. XX 115f.; zu Prinz **Johann Georg**, Ein Athosbild, B. Z. XX 198; zu **Aufhauser**, Vision des

hl. Georg (vgl. B. Z. XXI 320); *Εἰς Ζωναρᾶν*, die Kasiaerzählung betreffend (vgl. B. Z. XX 552); *Τῶν εἰς Γεώργιον τὸν Ἀκροπολίτην διορθωτικῶν ἐπίμετρον* (vgl. B. Z. XVI 676). P. Mc.

J. Dräseke, Eustathios und Michael Akominatos. Neue kirchliche Zeitschrift 24 (1913) 485—502. Aus dem Briefwechsel des Eustathios und des Michael Akominatos teilt D. umfangreiche Proben in Übersetzung mit. Sie zeigen alle das nahe freundschaftliche Verhältnis der beiden Männer, D. glaubt aber auch einige Anspielungen auf historische Ereignisse so deuten zu können, daß das Jahr 1175 für die Übernahme des Erzbistums Athen durch Akominatos nicht mehr haltbar wäre, sondern der Erzbischof noch im Mai 1182 sich in Byzanz aufgehalten hätte. Andere Briefstellen beziehen sich auf die Plünderung von Thessalonike durch die Normannen im Jahre 1185. A. H.

B. J. Barvinok, Nikephoros Blemmydes und seine Schriften (russisch). Kiew 1911. XXXIII, 366 S. Seitdem ich im Jahre 1896 die Autobiographie des Blemmydes veröffentlichte und eine Übersicht über seine Schriftstellerei zu geben versuchte, ist mancherlei neues Material hinzugekommen, unbekannte Schriften des Autors sind bekannt geworden, seine persönlichen Beziehungen zu den Zeitgenossen schärfer ins Licht getreten. Es war daher ein glücklicher Gedanke von B., einmal den Versuch einer ausführlichen Monographie über Blemmydes zu wagen. Dabei hat sich B. aber viel zu sehr mit veralteter Literatur abgemüht, aus der nichts Neues zu gewinnen war, und so seufzt der Leser wohl oft über unnötige Breite. Auch habe ich nicht den Eindruck, als ob das Bild des Blemmydes sich nach dieser eingehenden Charakteristik wesentlich anders darstellte, als es sich mir früher zeigte; denn ich stimme mit B. darin überein, daß Krumbachers Beurteilung in der Literaturgeschichte[2] S. 445 ff. viel zu scharf ausgefallen ist. Das Verhältnis des Blemmydes zu seinen Schülern, insbesondere Georgios Akropolites und dem Kaiser Theodoros II Laskaris, hat B. zutreffend geschildert; in kirchenpolitischer Hinsicht war sein Standpunkt doch romfreundlicher als B. anzunehmen geneigt ist, nicht bloß unionsfreundlich. — Schwächer als der biographische Teil scheint mir der zweite Abschnitt des Buches zu sein, der eine Charakteristik der Werke versucht. Ich fühlte mich seinerzeit nicht berufen sie zu geben und begnügte mich deshalb damit, die handschriftliche Grundlage für eine neue Ausgabe zu legen. B. wagt das schwierige Unternehmen, oft mit Glück; aber um nur eines herauszuheben, den philosophischen Werken des Blemmydes kann man nicht gerecht werden, ehe man nicht im einzelnen die Abhängigkeit von den Vorgängern untersucht, und die Wirkung seiner Schriften auf das Abendland läßt sich nicht ermessen ohne eine Durchforschung der philosophischen Literatur des 16. Jahrhunderts. So kommt B. hier und anderswo über eine ausführliche Inhaltsangabe nicht recht hinaus. Aber trotzdem bezeichnet sein Buch einen bedeutenden Fortschritt, es gibt bisher wenige byzantinische Autoren, deren Lebenswerk eine so eingehende Würdigung erfahren hätte. Hoffentlich erhalten wir nun auch noch eine Gesamtausgabe. Es ist bisher noch bei weitem nicht alles veröffentlicht, ich selbst besitze seit langem mehrere Inedita, B. veröffentlicht im Anhang einen *Ὕμνος εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ ὄρθρου* nach einer Moskauer und einer Athos-Hs. Er ist mir aus abendländischen Hss bekannt; Z. 9 ist *σὺ μόνον ὄντως ὢν ζωὴ καὶ τοῦ εἶναι πηγή* zu lesen, Z. 26 *ἀνένδοτον* st. *ἀνέκδοτον*. — Das Buch von B. ist besprochen in Revue d'hist. ecclés. 13 (1913) 465, ferner ausführlich von **J. Sokolov**, Christ. Čtenie 1912, S. 1160—73. 1303

—18. 1428—37 (auch separat: И. И. Соколовъ, Никифоръ Влеммидъ, St. Petersburg 1912, 40 S. 8⁰) und von **P. Kudrjavzev**, Žurnal d. Minist. d. Volksaufkl. 1912 Oktoberh., Abt. f. Kritik und Bibliogr. S. 326—359. Beide Referenten, besonders der letztere, machen viele Einwände gegen die Methode der Untersuchung geltend und weisen auf manche Irrtümer hin. A. H.

B. J. Barvinok, Объ обязанностяхъ государей по воззрѣнію Никифора Влеммида. (Über die Pflichten des Kaisers nach Ansicht des Nikephoros Blemmydes) (russisch). Kiew 1911. 80 S. 8⁰. Ist von S. 11 an ein wörtlicher Separatabdruck von S. 231—299 des gleichzeitig erschienenen umfangreichen Buches über Blemmydes (s. vorige Notiz). A. H.

Stephanos N. Dragoumes, *Θεοδώρου Δούκα Λασκάρεως ἐπιτάφιος εἰς Φρεδερίκον Β′ βασιλέα τῶν Ἀλαμανῶν. Βυζαντίς* 2 (1911/12) 404—413. Neuausgabe des von Jean B. Pappadopoulos (vgl. B. Z. XVIII 213f.) früher edierten Textes mit zahlreichen Verbesserungen, aber ohne Beiziehung der Hss. Ich benütze die Gelegenheit um mitzuteilen, daß ich bereits im Jahre 1898 diese und die anderen rhetorischen Schriften des Theodoros II Laskaris aus mehreren Hss abgeschrieben und kollationiert habe; meine Abschrift stelle ich den Mitforschern, die sich dafür interessieren, zur Verfügung. A. H.

Theodor Hopfner, Thomas Magister, Demetrios Triklinios, Manuel Moschopulos. Eine Studie über ihren Sprachgebrauch in den Scholien zu Aischylos, Sophokles, Euripides, Aristophanes, Hesiod, Pindar und Theokrit. Sitzungsberichte der K. Akad. der Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl. 172, Abh. 3. Wien, Hölder 1912. 73 S. Sehr minutiöse, aber wie es scheint treffende und nützliche Beobachtungen, durch die die Scheidung anonymer Scholienmassen teils erleichtert, teils erst ermöglicht wird. Diese Studien sollten weiter geführt werden im Zusammenhang mit der Hauptfrage, nämlich der nach dem wissenschaftlichen Wert jener Scholien. Eine Zusammenstellung aller guten Emendationen dieser Byzantiner, aller ihrer selbständigen treffenden Erläuterungen schwieriger Stellen, wäre nicht nur ein wertvoller Beitrag zur Geschichte der klassischen Philologie, sondern auch nützlich zur Entscheidung darüber, ob gewisse gute Lesungen junger Handschriften als byzantinische Interpolationen oder als Zeugnisse alter Überlieferung zu betrachten seien. Selbst für die Textkritik des Pindar kann diese Betrachtungsweise noch fruchtbar werden. P. Ms.

Theodor Hopfner, Die 'triklinischen' Scholien zu Sophokles' Elektra. Separatabdruck a. d. Jahresbericht des k. k. Deutschen Staatsgymnasiums in Prag-Neustadt (Graben) 1912/13. 28 S. 8⁰. In einer früheren Studie (vgl. die vorige Notiz) hatte H. den Sprachgebrauch des Thomas Magister, Manuel Moschopoulos und Demetrios Triklinios untersucht, um Kriterien zu finden, nach denen das Eigentumsrecht an den byzantinischen Scholien zu den Tragikern festgestellt werden könnte. In der vorliegenden Arbeit druckt H. nach der Dindorfschen Ausgabe die 'angeblich nur triklinischen' Scholien zu Sophokles' Elektra und bezeichnet bei jedem einzelnen, ob es von Thomas oder von Triklinios oder vielleicht von Moschopoulos herrühre. Dabei treten Interesse und Arbeitsweise der byzantinischen Gelehrten in deutliches Licht. A. H.

H. Wagenvoort H. F., Demetrii Triclinii scholia metrica e codice Angelico aucta et emendata. Mnemosyne N. S. 41 (1913) 313—332. Aus dem von W. Dindorf nicht genügend gewürdigten cod. Angel. C. 5, 1 s. XIV in. C. W.

Franz Boll, Eine arabisch-byzantinische Quelle des Dialogs Hermippos. Mit einem Beitrag von **Carl Bezold**. Sitz.-Ber. der Heidelberger Akad. d. Wiss. 1912. 18. Abhandl. 28 S. Heidelberg 1912. Nachdem Ruelle festgestellt hatte, daß das von Hieronymus Wolf 1559 unter dem Titel Hermetis philosophi de revolutionibus nativitatum veröffentlichte Werk die Übersetzung einer uns noch erhaltenen griechischen Vorlage ist, einer Übersetzung aus der arabischen Schrift 'Über den Umlauf der Geburtsjahre' von Abū Maʿšar al Balḫī († 886), den die Byzantiner Apomasar nannten, führt B. jetzt den Nachweis, daß im Dialog Hermippos der Abschnitt I 15 die uns erhaltene Übersetzung des Abū Maʿšar in beträchtlichem Umfange wörtlich wiedergibt. Damit ist der zeitlich bisher noch nicht sicher bestimmte Dialog der Periode nach dem 10. Jahrh. zugewiesen und weiter Johannes Katrarios, dessen Verhältnis zum Texte bisher nicht klar war, als sein Verfasser festgestellt. Auf grund eindringender Analyse der Quellenbenutzung gibt B. eine lehrreiche Charakteristik der Arbeitsweise des Katrarios, der als bedingter Verteidiger der Astrologie sehr gut in das 14. Jahrh. paßt, wohin ihn die schlechten Verse des Vaticanus gr. 175 weisen. Außer dem Texte der griechischen Übersetzung des Abū Maʿšar, den B. gibt, hat Bezold den arabischen Urtext mit einer deutschen Übersetzung hinzugefügt. A. H.

Franz Boll, Die Lebensalter. Ein Beitrag zur antiken Ethologie und zur Geschichte der Zahlen mit einem Anhang über die Schrift von der Siebenzahl. Mit zwei Tafeln. Neue Jahrbücher für das klass. Altertum 31 (1913) 89—146. Auch separat: Berlin-Leipzig, B. G. Teubner 1913. 58 S. In seiner geistvollen Behandlung des großen Themas hat B. natürlich auch die byzantinische Welt nicht übersehen, Photios und Psellos, Tzetzes und Moschopoulos sowie das Malbuch vom Athos treten in den Kreis der Betrachtung. Über Johannes Katrarios (nicht Kotrones), den Verfasser des Dialogs Hermippos sive de astrologia, vgl. die vorhergehende Notiz.
A. H.

N. Bănescu, Quelques morceaux inédits d'Andréas Libadénus. *Βυζαντίς* 2 (1912) 358—395. Aus Cod. gr. Monac. 525, aus dem Paranikas die *Περιηγητικὴ ἱστορία* des Andreas Libadenos herausgegeben hatte, veröffentlicht B. jetzt mehrere andere Stücke des gleichen Autors. Es sind eine *Ὁμολογία πίστεως*, ein Gebet aus Anlaß von Pest und Hungersnot in Trapezunt, mehrere Briefe an einen Gerasimos in Kerasunt und einige jambische Gedichte. Ebenso wie die Reisebeschreibung enthalten auch diese Stücke wichtige Beiträge zur Geschichte von Trapezunt in der Zeit von 1341—1361, die Fallmerayer noch nicht kannte. In der knappen aber inhaltreichen Einleitung bestimmt B. die Abfassungszeit der einzelnen Werke und macht auch schon einen Anfang damit, den historischen Gewinn festzustellen. Leider ist dieser Versuch noch nicht zu Ende geführt, auch fehlt zur Vollständigkeit noch das Enkomion auf den Wundertäter Phokas und die Beschreibung von Armenien, die neben einigen ebenfalls noch nicht edierten jambischen Stücken die gleiche Handschrift aufbewahrt. Hoffentlich legt B. bald die Gesamtausgabe des Andreas Libadenos vor, die man früher von Papadopoulos-Kerameus erwartete.
A. H.

S. Lindstam, Georgii Lacapeni epistolae X priores (vgl. B. Z. XXI 562). Besprochen von **Concetto Marchesi**, Rivista di filologia 41 (1913) 476f.
P. Mc.

Darkó J., Laonikos Chalkondyles ujabb kéziratairól (Über neue Hss des L. Ch.). Akadémiai Értesitő 1913 S. 101—109. — Zu den 15 Hss des L. Ch., über die D. im Jahre 1907 referiert hat (vgl. B. Z. XVI 677 f.), fand D. noch 11 dazu und meint, dies sei eine so respektable Zahl, daß sie selbst im Hss-Kontingente der klassischen Literatur kaum ihres Gleichen habe (?). Hierdurch erlitt auch seine Hss-Klassifikation manche Korrektur, deren Ergebnisse wir aber erst dann einer Untersuchung unterziehen werden, wenn der hier notierte Vortrag vollständig erschienen sein wird. R. V.

Eugen Darkó, Die letzten Geschichtschreiber von Byzanz. Ung. Rundschau 2 (1913) 384—396. — Kurze Charakteristik der vier letzten Geschichtschreiber von Byzanz. In einer früheren Abhandlung (vgl. B. Z. XVII 221 f.) behandelte D. so ziemlich denselben Gegenstand, jedoch vom geschichtswissenschaftlichen Standpunkt und mit hauptsächlicher Rücksicht auf Laon. Chalkondyles beleuchtet, während hier die vier Individualitäten maßvoller abgeschätzt und abgewogen werden. Wenn aber Vf. konstatiert, daß Phrantzes' stärkste Seite die Chronologie ist, so möchte ich ihn doch nicht mit D. zu einem Historiker stempeln, der in seinen Schilderungen der entscheidenden Weltereignisse den Eindruck macht, als ob er ein fern von der Schmiede der Geschichte lebender Laie gewesen wäre. Das dünkt mir zu hart. R. V.

Miskolczi Gyula, Adatok Laonikos Chalkondyles életrajzához (Daten zur Biographie des Laonikos Chalkondyles, von Jul. Miskolczi). Történeti Szemle 2 (1913) 198—214 und im S. A. — P. 8 ed. Bonn. lesen wir bei Ch.: *παραγενόμενος μὲν οὖν αὐτὸς ἔγωγε ἐπὶ τόνδε τὸν βίον κατέλαβον Ἕλληνάς τε καὶ Ἑλλήνων βασιλέα . . . . ἀρχὴν τήνδε βραχεῖάν τινα περιέπειν, Βυζάντιον καὶ Βυζαντίου τὴν κάτω παραλίαν ἄχρις Ἡρακλείας πόλεως, κατὰ δὲ Εὔξεινον πόντον τὴν ἄνω παραλίαν ἄχρι Μεσημβρίας πόλεως, Πελοπόννησόν τε αὖ ξύμπασαν πλὴν ἢ τριῶν ἢ τεττάρων πόλεων τῶν Ἐνετῶν, ὡσαύτως Λῆμνον, Ἴμβρον καὶ νήσους . . . . ἐν τῷ Αἰγαίῳ ᾠκημένας.* Da nun Ch. des 1430 an Murad gekommenen Thessalonike keine Erwähnung tut, der Peloponnes aber 1432 den Franken entrissen ist, so folgert Miskolczi, daß Ch. um 1430 geboren ist. Das kann aber immerhin um 10 Jahre später auch geschehen sein, denn unter *Ἡράκλεια* ist hier keinesfalls das pontische Herakleia zu verstehen (sonst stünde nicht im Gegensatze: *κατὰ δὲ Εὔξεινον πόντον*), wie es der Index historicus der ed. Bonn. angibt, sondern Herakleia-Perinthos in Thrakien (vgl. Prokopios de aedif. 4, 9), das schon im *Συνέκδημος* einfach als *Ἡράκλεια* bezeichnet wird im Gegensatz zu den übrigen *Ἡράκλειαι*. Da kann denn der p. 343 (ed. B.) erwähnte *πρέσβυς* eher der infolge seiner politischen Verbindungen mit Murad bekannte Vater unseres Geschichtschreibers gewesen sein und nicht, wie M. meint, ein dritter Ch. Auch das sehe ich nicht ein, warum man Kalosynas' Angabe, daß *Δημήτριος* der Bruder des Laonikos gewesen, für unwahrscheinlich halten soll, nur weil die Existenz dieses Werkes im Briefwechsel des Demetrios keinen Widerhall gefunden hat. Wenn Laonikos (p. 72) schreibt, daß die Ungarn ihre Könige unter anderem auch böhmischen Königshäusern entnehmen, so mag diese Behauptung auf Wentzel (1301—1304) Bezug haben, aber schwerlich auf Vladislaus II, der erst 1490 den ungarischen Thron bestiegen hat. Wir wissen also über die Lebensumstände unseres Historikers so wenig wie vorher; höchstens, daß wir einigermaßen berechtigt sind, anzunehmen, daß er Griechenland nach 1436 nicht verlassen hat; M. schließt dies aus S. 86, 7 und 470, 22. R. V.

W. S. Teuffels Geschichte der römischen Literatur. Sechste Auflage unter Mitwirkung von Erich Klostermann, Rudolf Leonhard und Paul Weßner, neu bearbeitet von Wilhelm Kroll und Franz Skutsch. III. Band. Die Literatur von 96 n. Chr. bis zum Ausgange des Altertums. Leipzig-Berlin, Teubner 1913. VIII, 580 S. 8⁰. *10 M.* Von dieser Neubearbeitung des altbewährten Buches müssen auch die Byzantinisten Notiz nehmen, die ja die Entwicklung der spätlateinischen Literatur ebensowenig ignorieren können als die Latinisten die der spätgriechischen. Außer den Übersichten über das 4., 5. und 6. Jahrh. seien z. B. die Paragraphen über die Rechtsbücher (461. 488), über Eutropius (415), über die griechischen Gedichte des Claudianus (439, 8) und über Corippus (492) der Beachtung empfohlen. C. W.

W. Kopp, Geschichte der römischen Literatur. Neunte Auflage von **Max Niemeyer**. Berlin, Julius Springer 1913. VIII, 159 S. 12⁰. Führt bis *476* und skizziert auch die bedeutendsten christlich-theologischen Schriftsteller. P. Mc.

Paul Monceaux, Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion Arabe. T. IV. Le Donatisme. Paris, Leroux 1912. 2 Bl., 518 S. 8⁰. Bespricht im 5. Abschnitt des 1. Kapitels S. 97 ff. die Entwicklung des Donatismus in der Zeit der vandalischen Okkupation und der byzantinischen Herrschaft, und im 6. Abschnitt des 2. Kapitels S. 309 ff. die auf den Donatismus bezüglichen Aktenstücke aus dieser Zeit. C. W.

Clemens Baeumker, Das pseudohermetische „Buch der vierundzwanzig Meister" (Liber XXIV philosophorum). Ein Beitrag zur Geschichte des Neupythagoreismus und Neuplatonismus im Mittelalter. Abhandlungen aus dem Gebiete der Philosophie und ihrer Geschichte. Eine Festgabe zum 70. Geburtstage Georg Freiherrn v. Hertling gewidmet von seinen Schülern und Verehrern. Freiburg i. B., Herder 1913, S. 17—40. Die nach der wahrscheinlichsten Annahme 'ungefähr um 1200 oder nicht lange nachher, in der Zeit nicht allzuweit entfernt von den „Maximae theologiae" des Alanus', entstandene lateinische Schrift, 'ein kompendiöses Manual des christianisierten Neuplatonismus', wird von Baeumker nach drei Hss ediert und in ihren philosophiegeschichtlichen Zusammenhang eingeordnet. C. W.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

P. Carolidis, Bemerkungen zu den alten kleinasiatischen Sprachen und Mythen. Straßburg, C. F. Schmidt 1913. 215 S. 8⁰. *6 M.* Aus diesem Buche gehört unserem Studiengebiet der Abschnitt S. 139—185 an, der auch separat unter dem Titel „Vartuvar-Purim-Rosalien" (Straßburg, Schmidt 1913. *1 M.*) erschienen ist. K. behandelt darin das in Kappadokien schon seit dem 11. Jahrh. unter dem Namen *Ἀνθισμός* oder *Ῥοδισμός* nachweisbare und heute in ganz Kleinasien und auf den ägäischen Inseln gefeierte Frühlingsfest, im Osten *Βαρτουβάρια*, im Westen *Κλήδονας* (auch *Ῥιζικά*) genannt. Jenes wird mit der Verehrung des hl. Theodoros Tiro, dieses mit dem Täufer verbunden. Vartuvar ist nach C. armenischer Herkunft, vart = *ῥόδον* (vgl. den byzantinischen Eigennamen *Βάρδας*). Das Gedächtnis des hl. Theodoros wird am Samstag der ersten Fastenwoche mit Darbringung von *κόλλυβα* gefeiert, die aus gekochtem Weizen bestehen. C.s Versuch, diese *κόλλυβα* sprachlich vom echtgriechischen Worte *κόλλυβον* 'Stückchen' zu trennen und

als kappadokisch-pontisch vom armenischen kol-anam = 'wärmen, kochen' abzuleiten, scheint mir wenig geglückt; er scheitert schon daran, daß die Armenier selbst die kirchlichen *κόλλυβα* als 'hadik' d. h. 'Stückchen' bezeichnen. Ausführlich behandelt C. das Fest der Rosalien, der byzantinischen *Ῥουσάλια*, heute *Ῥοσαλιοῦ* genannt, lehnt aber eine Beziehung zu dem kleinasiatischen Feste *Ῥοδισμός* =Vartuvarien ab. Wichtige folkoristische Beiträge aus byzantinischen Quellen bringt C. nebenbei, die hier im einzelnen nicht aufgeführt werden können; schade, daß C. die neueren Arbeiten von Krumbacher, Hengstenberg, Starck u. a. über die hl. Georgios und Theodoros noch nicht gekannt hat. Der Verlag hätte Sorge tragen müssen, daß dem inhaltreichen Buche in sprachlicher und orthographischer Hinsicht noch eine letzte Feile zuteil geworden wäre. A. H.

Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo, untersucht und herausgegeben von **Friedrich Pfister**. Heidelberg, Winter 1913. X, 141 S. 12⁰. *3 M.* [Sammlung mittellateinischer Texte herausgegeben von Alfons Hilka 6.] Die Ausgabe, deren Einleitung zum größten Teile (S. 1—40) schon 1912 als Habilitationsschrift erschienen ist, schließt sich eng an den maßgebenden codex Bambergensis an. Sie ist mit möglichst knapp gehaltenen Anmerkungen ausgestattet, die 'das Material geben, das zur Textkritik, dann zum Verständnis des Textes selbst, schließlich zur Kennzeichnung der Stellung, welche die griechische Vorlage unter den übrigen Rezensionen des Romans einnahm, nötig ist' und mit einem gleichfalls möglichst kurz gefaßten Glossar (S. 132 ff.), das zur Ergänzung der Anmerkungen und zur Entlastung der (S. VII) angekündigten Untersuchung über die Sprache des Leo dienen soll. Eine Tafel auf S. 41 (Leo als Quelle im Mittelalter) 'stellt das Wichtigste der auf Alexander bezüglichen abendländischen Traditionsmasse des Mittelalters in schematischer Weise zusammen, soweit Leos Übersetzung in Betracht kommt'. C. W.

Franc. Stabile, De codice Cavensi inedito 'Vitae Alexandri Magni' Leonis Archipresbyteri. Accedunt animadversiones criticae in editionem Landgraf. Rivista di filologia 41 (1913) 281—290. P. Mc.

J. Schick, Corpus Hamleticum, Hamlet in Sage und Dichtung, Kunst und Musik. 1. Abteilung: Sagengeschichtliche Untersuchungen. 1. Band: Das Glückskind mit dem Todesbrief, Orientalische Fassungen. Berlin, Emil Felber 1912. XVI, 418 S. 8⁰. — **O. v. Lemm**, Die Thalassion-Legende bei den Kopten. Separatabdruck aus dem Corpus Hamleticum (Privatabdruck), 9 S. — Den orientalischen Fassungen des uralten Motivs vom „Glückskind mit dem Todesbrief“ ist der erste Band dieses Corpus gewidmet, in dem alles gesammelt werden soll, „was in der Weltliteratur mit Hamlet im Zusammenhang steht“. Die christliche Fassung der Legende, in welcher der Erzengel Michael eine entscheidende Rolle spielt, ist uns nur erhalten in einem von O. v. Lemm entdeckten und in diesem Bande herausgegebenen koptisch-saidischen Fragment, einer ziemlich getreuen vollständig erhaltenen ägyptisch-arabischen Übersetzung und drei äthiopischen Weiterbildungen. Wohl zweifellos mit Recht darf man aber auf ein griechisches Original zurückschließen und tatsächlich kann auch Schick auf eine Anweisung des Malbuches vom Berg Athos hinweisen, nach welcher die Erzengel Michael und Gabriel einen Knaben aus dem Meer erretten: statt des Fischers scheinen dann Mönche das Kind bei sich aufzunehmen. Dagegen ist die griechische Fassung selbst bis jetzt nicht

gefunden und das schon von E. Kuhn und O. v. Lemm in der B. Z. IV 241 ff. und IX 382 ff. angeschnittene Problem ist in dieser Richtung noch nicht weiter gefördert worden. Bis jetzt wird aber auch der Überblick von allen Seiten behindert. Vor allem wird es gut sein, die von Michael erzählte Geschichte vom Glückskind nicht mehr losgelöst zu betrachten: aus den Katalogen können wir aber nichts erfahren über die übrigen Michaelswunder, welche in den beiden arabischen Hss diese Geschichte umschließen. Auch von koptischen Wundern des Erzengels, welche in der unteren Schrift einiger Palimpsestblätter erhalten zu sein scheinen, haben wir bis jetzt nur eine schwache Ahnung (vgl. BHO S. 167—8). Wenn es auch nicht gelingen sollte, die ägyptische Serie von Michaelswundern in griechischer Sprache wieder zu finden, so wäre doch eine genauere Untersuchung der unter dem Namen des Pantoleon gehenden Wunder des Erzengels (vgl. BHG² 1285—88) ziemlich aussichtsreich. Denn diese Wunder werden zwar in den Katalogen immer als einheitlicher Text aufgeführt, aber in den Hss ist ihr Umfang so stark verschieden, daß sich leicht in einer von ihnen wenigstens eine Paraphrase der älteren ägyptischen Geschichte versteckt halten könnte. — Jedenfalls würden durch eine weitausgreifende Untersuchung der von dem Erzengel Michael in den verschiedenen Sprachen erzählten Wundergeschichten die bisher gewonnenen Ergebnisse vervollständigt werden können; damit würde auch dem Herausgeber des Corpus Hamleticum am besten der Dank erstattet werden dafür, daß er durch sein bewundernswert kühnes Unternehmen auch die hagiographische Forschung nicht nur um neue Texte, sondern auch um die Erkenntnis neuer Zusammenhänge und Perspektiven bereichert hat. W. Hengstenberg.

C. E. Gleye, Die Moskauer Sammlung (vgl. o. S. 214). Besprochen von **P. N. Papageorgiu**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 2083 f., der verschiedene neue Erklärungen bringt und auf seine eigene Besprechung (1901) der Krumbacherschen Ausgabe hinweist, die mehrere Bemerkungen Gleyes vorweggenommen hat und andere erledigt. — Gleyes Schrift ist zusammen mit der von **Kasumović** (vgl. B. Z. XXI 567 f.) besprochen von **V. Jagić**, Archiv für slavische Philologie 35 (1913) 280—284, der wertvolle Beiträge liefert und gelegentlich Gleyes Ton gegenüber Krumbacher bedauert. P. Mc.

Steph. A. Xanthoudides, *Συμβολὴ εἴς τινας παροιμίας. Χριστιανικὴ Κρήτη* 2 (1913) 121—128. Gibt neue Erklärungen zu einer Reihe von neugriechischen Sprichwörtern in der Sammlung von Polites. A. H.

S. B. Kougeas, *Ἔρευναι περὶ τῆς ἑλληνικῆς λαογραφίας κατὰ τοὺς μέσους χρόνους. α΄. Αἱ ἐν τοῖς σχολίοις τοῦ Ἀρέθα λαογραφικαὶ εἰδήσεις. Λαογραφία* 4 (1913) 236—267. Arethas hat in seinen Scholien nicht selten aus den volkstümlichen Anschauungen seiner Zeitgenossen und aus der Umgangssprache Material zur Erläuterung beigebracht. Gegen hundert solcher Stellen versieht K. mit einem wertvollen Kommentar. A. H.

Franz Hanna, Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas nach dem Cod. Vindob. theol. gr. 244 und dem Codex Marcianus XI 24. Vgl. einstweilen die mit zahlreichen Beiträgen ausgestattete Besprechung von **G. N. Chatzidakis**, *Βυζαντίς* 2 (1912) 511—518. A. H.

A. N. Skias, *Εἰς τὰ δημώδη βυζαντινὰ ᾄσματα καὶ εἰς τὸν Ἀκρίταν τοῦ Ἐσκωριάλ. Λαογραφία* 4 (1913) 315. Beitrag zur Textkritik. A. H.

Phaidon Koukoules, *Εἰς τὸν Διγενῆ Ἀκρίτην τοῦ Ἐσκωριάλ. Λαογραφία* 4 (1913) 316—317. Beiträge zur Textkritik. A. H.

D. C. Hesseling, Euripides' Alcestis en de Volkspoëzie. Verslagen en Mededeelingen der K. Akademie von Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, 4^e Reeks, Deel XII, S. 1—32. Amsterdam 1912. Die neugriechischen Volkslieder aus dem Pontos von der Gattin, die für den Gatten die Jahre ihres Lebens dahin gibt, sind bekannt, auch auf die Verwandtschaft mit der Alkestissage und die Beziehungen zum Digeniskreis war gelegentlich schon hingewiesen worden. H. prüft jetzt eingehend den Unterschied und gibt den Volksliedern den Vorzug, eine direkte Abhängigkeit von der Alkestissage, die ausführlich behandelt wird, lehnt er ab. A. H.

D. C. Hesseling et **Hubert Pernot**, *Ἐρωτοπαίγνια* (Chansons d'amour) publiés d'après un ms du XVe siècle avec une traduction, une étude critique sur les *ἑκατόλογα* (chansons des cent mots), des observations grammaticales et un index [Bibliothèque grecque vulgaire, tome X]. Paris, Welter und Athen, Éleftheroudakis-Barth 1913. XXXVI, 189 S. 8⁰. *Fr. 7,50.* — Wird besprochen werden. P. Mc.

Steph. A. Xanthoudides, *Ἀντιπαρατηρήσεις εἰς τὰ τοῦ* Wagner Carmina graeca medii aevi. *Λαογραφία* 3 (1912) 614—621. P. Mc.

Lionello Levi, Una curiosa leggenda Veneziana in un carme neogreco. L'Ateneo Veneto, anno 34, vol. II fasc. 2—3 (Sett.-Dic. 1911); uns nur bekannt in der griechischen Übersetzung von **Sp. Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8 (1911) 193—205. Fortführung seiner eigenen (vgl. B. Z. XI 589) und der von Lampros, *N. Ἑλλ.* VI 369 (vgl. B. Z. XIX 688) unternommenen Interpretation der *Διήγησις τῆς φουμιστῆς Βενετίας* (ed. Wagner, Carmina S. 221 ff.). P. Mc.

Styl. Deinakis, *Πηγαὶ τοῦ Ἐρωτοκρίτου. Χριστιανικὴ Κρήτη* 1 (1912) 448—466. D. bringt aus Vergil und Statius angebliche Parallelen zu Gleichnissen im Erotokritos, möchte als direkte Vorbilder aber lieber italische als lateinische Dichtung annehmen. Daß der Dichter des Epos nicht in allem original ist, wird man dem Verf. leicht zugeben; die von ihm angegebenen Parallelen scheinen mir aber zum Beweise einer direkten Abhängigkeit nicht auszureichen. A. H.

Styl. Deinakis, *Αἱ πηγαὶ τῆς Ἐρωφίλης. Χριστιανικὴ Κρήτη* 1 (1912) 435—447. Bursian hatte nachgewiesen, daß Chortatzes in der Abfassung der Erophile aus der Orbecche von Giraldi schöpfte, außerdem aber Sophokles' Antigone vor Augen hatte. Diese letztere Ansicht, die bisher nie bestritten war, greift jetzt D. an, indem er auf eine Reihe von Parallelen zwischen der Erophile und Stellen aus verschiedenen Dramen von Seneca hinweist. Seine Bemerkungen haben etwas Bestechendes, doch hätte meines Erachtens der Wortlaut noch schärfer im einzelnen geprüft werden müssen. Vor allem aber hat D. das eine übersehen, daß so manche Gedanken aus der Erophile insgesamt sich in der einen Antigone wiederfinden, während die von ihm bezeichneten Stellen bei Seneca sich auf eine Reihe verschiedener Dramen verteilen. Von diesem Gesichtspunkt aus muß die Frage nochmals geprüft werden, wobei dann schließlich wohl das Resultat herauskommen mag, das D. schon andeutet, es habe Chortatzes außer der Orbecche noch ein anderes italienisches Werk als unmittelbare Vorlage benutzt. Der Weg von der Erophile zur Antigone geht vielleicht durch die italienische und die lateinische Literatur. A. H.

N. G. Polites, *Τὰ δημώδη ἑλληνικὰ ᾄσματα περὶ τῆς δρακοντοκτονίας τοῦ ἁγίου Γεωργίου. Λαογραφία* 4 (1913) 185—235. Weist zu

den von Aufhauser publizierten neugriechischen Texten des Drachenwunders auf eine Reihe von Parallelen hin und zeigt, daß in das Lied vom Drachenkampf zahlreiche echt volkstümliche Überlieferungen eingedrungen sind. P. geht dem Wesen und Ursprung derselben nach und gibt endlich aus dem bisher nicht benutzten Cod. 39 der Ἱστορικὴ καὶ ἐθνολογικὴ Ἑταιρεία die Varianten zu Aufhausers Text. A. H.

N. Bănescu, Un poème grec vulgaire relatif à Pierre le boiteux de Valachie (vgl. o. S. 214 f.). Besprochen von **N. G. Polites,** Λαογραφία 4 (1913) 343—346. A. H.

Hugo Hepding, Hessische Hausinschriften und byzantinische Rätsel. Hessische Blätter für Volkskunde 12 (Gießen 1913) 161—182. Der Verf. weist auf das Interesse der schönen deutschen Inschriften hin, die sich noch zahlreich genug auf den Balken der Fachwerkbauten gerade in Hessen finden; hier lebt manches alte Sprachgut fort und im besonderen auch die mittelalterliche Vorliebe für das geistliche Rätsel. Die Parallele, die im Titel angekündigt ist, methodisch zu verfolgen, lag nicht in der Absicht des Verf.s, aber seine Beobachtung, daß einige der verbreitetsten Rätsel (vom Durchzug durchs Rote Meer, von Jonas im Walfisch, von den ersten Menschen) bereits in den kürzlich von Heinrici herausgegebenen 'Gesprächsbüchern' (vgl. B. Z. XXI 503 ff.) vorkommen, ist fesselnd und durch die beigebrachten Parallelen sehr lehrreich; es ist wohl auch in diesen wie in so vielen Fällen weniger eine rein volkstümliche als eine kirchlich-klösterliche Tradition anzunehmen. Besonders interessant ist die Zusammenstellung des Rätsels, das König Antiochos im Apolloniosroman den Freiern seiner Tochter aufgibt und das sein verbrecherisches Verhältnis zum eigenen Kinde umschreibt, mit den Rätseln, die mit den absonderlichen Verwandtschaftsverhältnissen spielen, die sich aus der Entstehung der Eva aus Adams Rippe ergeben; das Antiochosrätsel sowohl wie das Rätsel von der Arche Noah (Heinrici S. 37 Nr. 19 und S. 66 Nr. 88) entdeckt Hepding mit glücklichem Blick auf pergamenischen Graffiti (Athenische Mitteilungen 35, 488 f.). P. Mc.

Sylvain Grébaut, I. Les jours fastes et néfastes d'après le ms. éthiopien n° 3 de M. E. Delorme. — II. La saison des pluies d'après le même ms. (Berechnung der Regenzeit). — III. A propos de l'anaphore de Saint Athanase d'après le même ms. Revue de l'Orient chrétien 18 (1913) 97—101. Äthiopische Texte mit französischer Übersetzung. Zu Nr. I vgl. das dem Esdras zugeschriebene griechische Machwerk, über das F. Nau in der nämlichen Zeitschrift 12 (1907) 14 f. gehandelt hat. Nr. III wird mit den Worten 'Athanasios sagt in seiner Anaphora' eingeführt. C. W.

C. Schönliterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Philipp Langmann, Die Prinzessin von Trapezunt. Drama in drei Akten. München und Leipzig, Georg Müller 1909. 152 S. 8°. Der Vollständigkeit halber sei auch dieses Drama hier erwähnt, das eine Episode aus der Geschichte des Kaisertums Trapezunt im Jahre 1370 behandelt. Daß das Stück irgendwo zur Aufführung gebracht worden wäre, ist mir nicht bekannt geworden. A. H.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Papyruskunde.

Friedrich Preisigke, Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten. Herausgegeben im Auftrage der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Straßburg. Heft 1 (Nr. 1—1511) und 2 (Nr. 1512—3823). Straßburg, Trübner 1913. S. 1—128. 129—256. lex. 8°. je *10 M.* Dieses auf etwa 52 Bogen berechnete Sammelwerk ist dazu bestimmt, die zerstreut publizierten Urkunden — und zwar Urkunden jeder Art — und auch kleinere ohne Wörterlisten erschienene Urkundensammlungen zu vereinigen. Zu voller Geltung wird der Wert dieser Sammlung, in der eine Ordnung nach bestimmten Gesichtspunkten durchzuführen sich als nicht möglich erwies, erst dann kommen, wenn der Schlußband erschienen ist, der die Wörterlisten und inhaltlich, zeitlich und örtlich gegliederte Übersichten enthalten wird. Dann wird man ein Hilfsmittel ersten Ranges zur Verfügung haben, das vor allem auch für die Erforschung der Vulgärsprache in den zahllosen Mumienschildern, Grabsteinen, *προσκυνήματα*, Graffiti und Dipinti jeder Art massenhaftes Material bietet; und die ungeheuren Namenreihen von Gräkoägyptern und Ägyptern werden einerseits für die Namenforschung, andrerseits für die Aufklärung der Vokalisation des Ägyptischen von größter Wichtigkeit sein. F. Z.

Friedrich Preisigke, Berichtigungsliste der griechischen Papyrusurkunden aus Ägypten. Heft 1. Straßburg, Trübner 1913. 100 S. 8°. *7 M.* Jedermann wird es mit freudigem Dank begrüßen, daß Pr. die große Mühe auf sich genommen hat, die überall verstreuten und vielfach versteckten Berichtigungen und Ergänzungen zu den griechischen Papyrusurkunden zusammenzustellen; man braucht keine Worte darüber zu verlieren, welche Erleichterung und welche Erhöhung der Zuverlässigkeit des Arbeitens diese Liste bedeutet. Außer den bereits veröffentlichten Berichtigungen und Ergänzungen enthält sie auch eine große Menge noch unveröffentlichter, die dem Herausgeber von verschiedenen Seiten zur Verfügung gestellt worden sind. Das 1. Heft umfaßt die Amherst-Papyri, die im Arch. f. Papyrusforschung edierten Stücke und die Berliner griechischen Urkunden, Band I—IV (auf S. 100 beginnen Pap. Cairo ed. Maspero). Hinsichtlich der äußeren Einrichtung ist zu bemerken, daß bei Stücken, die in der Chrestomathie von Mitteis und Wilcken neu gedruckt sind, die Berichtigungen und Ergänzungen nicht mitgeteilt werden, sondern nur auf diesen Neudruck verwiesen wird. F. Z.

Jean Maspero, Papyrus grecs d'époque byzantine. Tome II, fasc. 3 [Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire. Nos. 67187—67278]. Le Caire, Institut français d'arch. orientale 1913. S. 169—263, Tafel VIII—XXVIII. 2°. *38 Fr.* (vgl. über die bisher erschienenen Teile B. Z. XX 361f.; XXI 576; o. S. 217ff.). Nr. 67188 enthält ein gnostisches Gebet und einen Entwurf zu einem „Gedicht" über die vier großen hellenischen Agone, „franchement absurde"; damit schließen die Produktionen des Dioskoros. Den übrigen Inhalt des Heftes bilden Fragmente und die Indices zum 2. Band. Unter den mannigfachen Schrifttypen, die die Tafeln veranschaulichen, ist wohl am bemerkenswertesten die weitläufige, große, die Buchstaben außerordentlich breit und flach stilisierende und stark ausrundende Unziale, in der ein Teil der Quittung des Bischofs Theodoros geschrieben ist (Taf. 14; vgl. oben S. 219). Außerdem mache ich auf die Faksimiles von Protokollen aufmerk-

sam, besonders das auf Taf. 8: es ist das Protokoll vom Testament des Fl. Phoibammon, über das ich oben S. 217 berichtet habe. M. bezeichnet es als das schönste aller erhaltenen Protokolle und glaubt Namen und Titel eines comes und mit Sicherheit eine Datierung erkennen zu können; vgl. meine Bemerkungen a. a. O. F. Z.

H. J. Bell, Syene Papyri in the British Museum. Klio 13 (1913) 160—174. Die K. Hof- und Staatsbibliothek in München besitzt unter ihren Papyrusschätzen eine Gruppe von byzantinischen Papyri aus dem Ende des 6. Jahrhunderts. Es sind Privaturkunden aus Syene, äußerlich hervorragend dadurch, daß sich unter ihnen eine Anzahl prachtvoll erhaltener vollständiger Papyrusrollen von anderthalb Meter Länge befinden. Ihre Ausgabe wird von L. Wenger und mir vorbereitet, einzelnes ist bereits veröffentlicht worden (vgl. Mitteis-Wilcken, Grundzüge I 2 S. 555; B. Z. XX 616; XXI 371). Die Münchener Papyri bilden die Hälfte eines großen Fundes, dessen andere Hälfte auf einigen Umwegen in das British Museum gekommen ist. Da eine Ausgabe der Londoner Hälfte in der nächsten Zeit noch nicht erfolgen kann, wird man B. lebhaften Dank dafür wissen, daß er jetzt wenigstens einen vorläufigen Bericht über den Inhalt dieser Gruppe gegeben hat. Die Urkunden erstrecken sich über einen etwas größeren Zeitraum als die Münchener Stücke, die älteste datiert vom Jahre 549, die jüngste vom Jahre 613; alle stammen sie wie die Münchener aus dem Nachlaß des Schiffers Patermouthis in Syene. Es sind vor allem Schuldverschreibungen, Erbschaftsverträge, Kaufurkunden, der Kreis der Personen ist der gleiche wie bei den Münchener Papyri, Soldaten und Schiffer, Geistliche und Beamte aus Syene und Umgebung; auf dem Verso von Inv. 1793 steht auch eine koptische Bürgschaftserklärung. Man wird aufrichtig bedauern, daß durch die Gewinnsucht der Händler auch dieser große Fund byzantinischer Papyri auseinandergerissen ist, wobei einzelne Urkunden zerstückelt, mehrere auch zerstört worden sind, um so mehr aber B. dafür Dank wissen, daß er so schnell über die Londoner Papyri berichtet hat. Auch möchte ich jetzt schon dankbar hervorheben, daß uns B. bei der Herausgabe der Münchener Papyri jede erwünschte Auskunft über die Londoner Hälfte in freundlichster Weise erteilt hat. A. H.

Paul M. Meyer, Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek. Bd. I, Heft 2 (Nr. 24—56, S. 101—209), mit 7 Lichtdrucktafeln. Leipzig-Berlin, B. G. Teubner 1913 (vgl. über Heft 1 B. Z. XX 362; XXI 580). Meyers neueste Papyruspublikation ist wieder ein Muster größter Sorgfalt und vollkommenster Stoffbeherrschung und eine Fundgrube vielfacher Belehrung. Der byzantinischen Zeit gehört nur Nr. 56 an; unter den Stücken aus vorbyzantinischer Zeit, von denen mehrere sehr interessant und wichtig sind, muß ich wenigstens auf das Amtsquittungsbuch des *summus curator* der *ala veterana Gallica* aus dem Jahre 179 aufmerksam machen, eine Prachtrolle von 4,33 m Länge mit 62 Quittungen von *equites* über den Empfang des Heugeldes samt 4 Einzelblättern mit 5 weiteren zugehörigen Quittungen. Die schöne Doppeltafel 11/12 gibt eine Vorstellung von dem Aussehen des Dokumentes. — Nr. 56, vom Ende des 6. oder Anfang des 7. Jahrh., aus Achmim, enthält in 7 Kolumnen, augenscheinlich vollständig abgesehen von der Anfangsrubrik, eine für den Vorsteher der Provinzialkasse bestimmte Jahresabrechnung über die Geldsteuern eines Dorfes. Von Interesse, wenn auch nichts eigentlich Neues bietend, ist die Klassifizierung der Steuern und die

Aufzählung der als Kontribuenten erscheinenden Zwangsverbände. Als Steuerarten stehen nebeneinander: die *συνήθεια*, die „üblichen Geschenke", die die *extraordinaria* vertreten, entrichtet von den *κτήτορες* und *οἰκήτορες*; die *δημόσια*, hier im weiteren Sinne die ordentlichen Geldsteuern, die wieder zerfallen in die *δημόσια* im engeren Sinne, die Grundsteuer, und in die Gewerbesteuer der Zwangsverbände; die *πρόσγραφα τῶν συντεχνιτῶν*, die Nachtragszahlungen der Mitglieder der Zwangsverbände; endlich die Kopfsteuer, das *διάγραφον*. Aus der Zahl der *συντεχνῖται* — es handelt sich nicht nur, wenn auch größtenteils, um Handwerkerzünfte — hebe ich die *ἐξωπυλῖται* heraus, die für die Versorgung des Dorfes mit bestimmten Lebensmitteln als Liturgen verantwortlich sind (vgl. M.s Bemerkungen S. 204). Eine bemerkenswerte Einzelheit: *σαλάριον* wird im Sinne von „Ratenzahlung" verwendet. F. Z.

Papyri Iandanae, cum discipulis ed. **C. Kalbfleisch.** Fasc. III (Nr. 26—51; S. 75—123) mit 4 Tafeln: Instrumenta Graeca publica et privata, pars prima, ed. **Lud. Spohr.** Leipzig, B. G. Teubner 1913. *2,80 M* (vgl. über Heft I und II o. S. 223 f.). Wie die beiden ersten Hefte ist auch das vorliegende mit sorgfältigem Fleiß gearbeitet, nur merkt man deutlich, daß es von einem Anfänger herrührt; denn wiederholt ist gerade das Wesentliche oder die eigentliche Schwierigkeit in den neuen Texten nicht erkannt oder jedenfalls nicht hervorgehoben, während manchmal Alltägliches und Geläufiges etwas breit behandelt ist. Obwohl meist recht kleinen Umfangs, sind die Urkunden, die aus römischer wie die aus byzantinischer Zeit, sehr interessant und könnten zu einer Fülle von Bemerkungen Anlaß geben; wir müssen uns auf einige Worte über die Stücke aus byzantinischer Zeit (Nr. 37—51), die übrigens den größeren Teil ausmachen, beschränken. Bei der Gegenüberstellung von *δημόσια* und *ἐμβολή* in der Steuerquittung Nr. 38 (5. oder 6. Jahrh.) wäre hervorzuheben gewesen, daß der t. t. *δημόσιος* in byzantinischer und arabischer Zeit je nach den Kategorien, die der so bezeichneten gegenübergestellt sind, für verschiedene Steuerkategorien verwendet wird; die Gegenüberstellung der *δημόσια* im Sinne der *χρυσικὰ δημόσια*, Geldsteuern, und der in natura zu leistenden *ἐμβολή* begegnet besonders häufig in arabischer Zeit — vgl. Wilcken, Grundzüge 235 f., und neuestens P. M. Meyer, P. Hamb., Heft 2, S. 199 ff. Der Herausg. druckt übrigens im Text Z. 9: *δημοσίου δωδε[κάτης]*, im Index gibt er als Inhaltsangabe *apocha ὑπὲρ δημοσίων et ἐμβολῆς*. Was ich im Faksimile auf Taf. 8 erkennen kann, ist ΔΗ̱ΜΟCΙ.ΝⲰΔЄ[, von einem Δ vermag ich vor Ⲱ nichts zu entdecken, auch nichts von einem Horizontalstrich, der, wenn *δημοσίου δωδε[* zu lesen ist, über dem zerstörten O sichtbar sein müßte; für Ⲱ scheint freilich der Raum zwischen I und N zu klein. — Bei der Quittung der Tuchwalkerin über ihren Jahreslohn (Nr. 43 a. d. J. 525) ist zu fragen, in welchem Arbeitsverhältnis die Ausstellerin gestanden hat. — Nr. 48—51 liefern einigen Zuwachs zu den zahlreichen Papyri, die die bekannte Großgrundbesitzerfamilie der Apiones betreffen. Vollständig erhalten ist die Quittung eines *γεωργὸς ἐναπόγραφος*, colonus adscripticius, der Familie (v. J. 582) über ein ihm gewährtes unverzinsliches Gelddarlehen. Das Wichtige an der Urkunde ist das Versprechen des Kolonen: . . . *ἅπερ ἀκίνδυνα ὄντα ἀπὸ παντὸς κινδύνου ἐπάναγκες ἀποδώσω . . . ὁπόταν βουληθείης ἀνυπερθέτως κινδύνῳ τῶν ἐμοὶ ὑπαρχόντων ὑποκειμένων εἰς τοῦτο.* Dies Versprechen des Schuldners, das Darlehen zurückzuerstatten, wann es dem Gläubiger beliebt, hat seine vollkommene Analogie in den Pacht- und Mietverträgen seit dem 5., resp.

6. Jahrh., die auf jeweilige Exmission des Pächters und Mieters durch den Verpächter und Vermieter lauten; vgl. Mitteis, Grundzüge 197 und Berger, Zeitschr. f. vergl. Rechtsw. 29, 370 f. Zu berücksichtigen ist in unserem Falle, daß es sich um ein zinsloses Darlehen handelt. F. Z.

P. Jouguet, Supplément aux papyrus de Théadelphie. Mélanges Cagnat (Paris, Leroux 1912) S. 407—418. Die dem Cairener Museum gehörige Sammlung von Urkunden aus Theadelpheia enthält außer den von J. in den P. de Théadelphie (vgl. B. Z. XXI 580) publizierten Stücken fast nur noch Fragmente. Drei vollständige, aber schwer zu entziffernde Papyri legt J. hier nachträglich vor. Das interessanteste ist das erste, zusammengesetzt aus den in den Pap. de Théad. als Nr. 58 veröffentlichten Zeilenanfängen und einem später als zugehörig erkannten Bruchstück. Es ist eine aus dem Jahre 324 stammende Quittung, die der . . . . ῆς ἀρτοκο[πί]ων Μέμφεως, den beiden Komarchen von Theadelpheia, deren einer der in der Sammlung immer wiederkehrende Σακάων ist, ausstellt für den Empfang des vom Dorfe zu leistenden Lohnes für einen ἐργάτης in den ἀρτοκοπεῖα von Memphis. Wie P. Théad. 36 col. IV, eine Quittung der ἐπιμ(εληταὶ) ἐργατῶν ἀρτοκοπίων Ἀλεξ(ανδρείας), gezeigt hat, daß die Dörfer der χώρα für die Bäckereien von Alexandreia Arbeiter zu stellen, bzw. die entsprechenden Arbeitslöhne zu zahlen verpflichtet sind, so sehen wir hier das Fajûmdorf für die ἀρτοκοπεῖα in Memphis — der Titel des leitenden liturgischen Beamten ist vorläufig ungewiß — Arbeitslöhne entrichten. Hier ist die Stellung des Arbeiters sicher durch die Leistung des Lohnes abgelöst. Von Wichtigkeit ist aber, daß es sich, wie J. für wahrscheinlich hält, um Militärbäckereien handelt wie in P. Théad. 31 col. II. Im übrigen gehört die Quittung in die Reihe derjenigen, die den Komarchen über vom Dorfe aufzubringende Arbeitsleistungen ausgestellt werden. — Nr. 60 (zwischen 305/6 und 350/1) ist eine Zahlungsanweisung für eine Leistung in Getreide an die Sitologen, Nr. 61 eine Beschwerde des Sakaon an den praepositus pagi gegen Leute, die sich einen Teil eines ihm gehörigen Grundstücks aneignen wollen. — Die Papyrus de Théadelphie (vgl. B. Z. XXI 580) sind besprochen von **P. Viereck**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 450—453. F. Z.

Pubblicazioni della Soc. It. per la ricerca dei Papiri I (vgl. o. S. 222 f.) besprochen von **P. M. Meyer**, Berliner Phil. Woch. 1913, 865—875. — Vol. II (no. 113—156) der Pubblicazioni, Firenze 1913, X + 101 S. 2° con 5 tavole fotocollografiche, wird im nächsten Heft besprochen. P. Mc.

W. Gerhäußer und **A. Rahlfs**, Münchener Septuaginta-Fragmente. Mitteilungen des Septuaginta-Unternehmens der K. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen, Heft 4. Berlin, Weidmann 1913. S. 103—118 mit 1 Tafel [Nachrichten der Ges. der Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. Kl. 1913, S. 72—87]. Drei kleine Septuaginta-Fragmente aus Pergamentkodizes, cod. Mon. gr. 610 Nr. 1, 2, 3, werden hier unter eingehender Behandlung aller buchtechnischen Eigentümlichkeiten und sorgfältiger paläographischer Bestimmung veröffentlicht; Nr. 1 (Gen. 37, 35. 38; 1, 5, 9), dessen Schrift der des Vat. 1209 ganz ähnlich ist, ist dem 4., Nr. 2 (Lev. 1, 14 f. und 2, 10—12) dem 5., Nr. 3 (Jud. 5, 8—12) dem 7. Jahrh. zuzuweisen. Die Stellung des Textes kann nur bei dem dritten gut erhaltenen Fragment bestimmt werden, und zwar wird nachgewiesen, daß es einer Gruppe des A-Typus der Überlieferung des Richter-

buches angehört, in der der A-Typus, hauptsächlich wohl unter dem Einfluß des B-Typus, Veränderungen erfahren hat. F. Z.

H. J. Bell, Translations of the Greek Aphrodito Papyri in the British Museum, in C. C. Beckers Zeitschrift „Der Islam" sind fortgesetzt: Bd. III 369—373; IV 87—96 (vgl. B. Z. XXI 578). F. Z.

H. Leclercq, Devoirs d'Écoliers, d'après une Table et des Ostraka. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 209—213. Der Hauptteil der Abhandlung beschäftigt sich mit der zuerst von Parthey (Berlin 1865) veröffentlichten Holztafel aus Athribis, auf der man lange Zeit mit Unrecht eine Anrufung des hl. Georg erkennen wollte, während es sich um ein poetisches Exerzitium über die Leistungen des Landmanns handelt. S. 212f. Text einiger Ostraka mit Schulübungen für die 'mittleren' und 'unteren' Klassen. C. W.

D. Bassi, Schema di un trattato di papirologia greca di testi letterari a proposito di una recente pubblicazione. Rivista di filologia 41 (1913) 294—303. B. benutzt eine kurze Besprechung der Grundzüge und Chrestomathie von Mitteis-Wilcken, um Vorschläge für eine den „Grundzügen" entsprechende Behandlung der griechischen literarischen Papyri zu machen; die christlichen Texte — außer gelegentlichen Erwähnungen — nicht hereinzuziehen, wie B. meint, würde ich für einen schweren Fehler halten. B. denkt sich den trattato in 4 Kapiteln: Geschichte der Entdeckungen und Ausgrabungen, mit vollständigem Katalog aller literarischen Papyri; Paläographie der ptolemäischen und der römischen Zeit. Besonderen Nachdruck will er auf Vollständigkeit der Bibliographie und überhaupt erschöpfende Behandlung gelegt wissen. F. Z.

L. Wenger, Ergebnisse der Papyruskunde für Rechtsvergleichung und Rechtsgeschichte. Archiv für Kulturgeschichte 10 (1912) 385—398. Im ersten Teil dieses auf dem 3. internationalen archäologischen Kongreß in Rom gehaltenen Vortrags erörtert W., wie sich vorsichtige Forschung gegenüber den verschiedenen Möglichkeiten zu verhalten hat, aus denen Rechtsgleichheit hervorgehen kann, und von denen er als die wesentlichsten bezeichnet: gemeinsame Wurzel, parallele Entwicklung auf Grund analoger Bedingungen, Rezeption. Im zweiten Teil behandelt er die Bedeutung der Papyrusurkunden für die Wertung der justinianischen Quellen, für das Verhältnis zwischen römischem und hellenistischem Recht und für die Veranschaulichung der Rechtsbücher durch die Praxis des Lebens. F. Z.

Phaidon Koukoules, *Ἐκ τῶν ἑλληνικῶν παπύρων. Βυζαντίς* 2 (1912) 474—503. Bringt als Fortsetzung seiner früheren Papyrusstudien (vgl. B. Z. XXI 282 f.) auch diesmal wieder zahlreiche wertvolle Emendationen und Erläuterungen zu den verschiedensten Papyri, korrigiert dazu nicht wenige Irrtümer in van Herwerdens Lexikon. K.s Arbeit ist ein neuer Beweis dafür, wie unerläßlich die Kenntnis der jüngeren vulgären Gräzität für die Interpretation vieler Papyri ist. A. H.

B. Handschriften- und Bücherkunde.

Edward Maunde Thompson, An Introduction to Greek and Latin Palaeography. Oxford, Clarendon Press 1912. XVI, 600 S. 8⁰ mit 250 Facsimiles. *36 sh.* — Vgl. die Besprechung von **A. S. Hunt**, English

Hist. Review 28 (1913) 547—549; vgl. auch Journal of Hellenic studies 33 (1913) 127—129. P. Mc.

V. Gardthausen, Griechische Palaeographie, 2. Auflage. II. Band: Die Schrift, Unterschriften und Chronologie im Altertum und im byzantinischen Mittelalter. Leipzig, Veit & Co. 1913. VIII, 516 S. 8° mit 35 Fig. und 12 Tafeln. *16 M.* — Wird besprochen. P. Mc.

K. K. Hofbibliothek in Wien. Monumenta palaeographica Vindobonensia. Denkmäler der Schreibkunst aus der Handschriftensammlung des habsburg-lothringischen Erzhauses. Unter Leitung des Direktors der K. K. Hofbibliothek **Josef Ritter von Karabacek** herausgegeben von **Rudolf Beer.** Lieferung 2. Leipzig, K. W. Hiersemann 1913. Tafel 27—46 und 73 S. Text 2°. — Diese Lieferung des Monumentalwerkes bringt neben dem Sakramentar des Papstes Gregor des Großen die Sammelhs aus Bobbio, Vind. cod. 16, von der 71 Folien aus reskribierten Fragmenten alter, darunter auch griechischer Hss bestehen. Die 'Erläuterungen' von R. Beer (S. 1—54) geben eine peinlich sorgfältige und erschöpfende Beschreibung der Hs mit der Identifizierung ihrer 10 reskribierten und nahezu 40 sekundären Texte und der paläographischen Charakterisierung der verschiedenen Stücke und Hände; darüber hinaus bringt Beer die der Provenienz dieser Hs gewidmeten Untersuchungen (vgl. zuletzt o. S. 230f.) durch nochmalige zusammenfassende Behandlung der Bobbieser Überlieferung zu einem vorläufigen Abschluß. Seine Hypothese, daß der vorcolumbanische Bestand der Bobbieser Bibliothek mit seinen z. T. ganz singulären Texten auf die Bibliothek Cassiodors in Vivarium zurückgeht, bestätigt sich durchaus; damit ist einer der wichtigsten Angelpunkte für die mittelalterliche Paläographie und Überlieferungsgeschichte gewonnen. Das gilt erfreulicherweise auch für das Griechische: die Dioskurides- und Galenstücke und medizinischen Rezepte des Vind. 16 stellt Beer mit anderen aus Bobbio stammenden medizinischen und mathematischen Texten, mit einem Parmenideskommentar und griechischen Frontobriefen, mit Evangelienhss und dem alten Georgsbuch zu einem Kreis von Schriften zusammen, für die Cassiodors Interesse bezeugt ist und die paläographische Verwandtschaft mit alten unteritalischen Hss, wie dem vatikanischen Cassius Dio zeigen. Das hohe Interesse für die an Provenienzdaten so arme griechische Paläographie leuchtet ohne weiteres ein. Hervorgehoben darf endlich werden, daß an dem schönen Erfolge der Wiener Paläographen die Reproduktionstechnik nicht unbeteiligt ist: sie erst hat aus vielen Folien die untere Schrift herausgeholt, die im Original unkenntlich ist. Daher zeigen auch die Lichtdrucktafeln der „Monumenta" im allgemeinen nur die obere Schrift; die in den Text eingefügten Klischeedrucke dagegen gehen über das „Faksimile" hinaus und geben die photomechanische Rekonstruktion der unteren Schrift vorzüglich wieder. So fügen sich die Abb. 5—8, unterstützt durch Beers sorgfältige Charakterisierung der verschiedenen Hände, als wertvolle neue Zeugen ein in die Reihe der wenigen örtlich und zeitlich feststehenden Beispiele griechischer Unciale. P. Mc.

Franchi de'Cavalieri-Lietzmann, Specimina codicum graec. Vat. (vgl. B. Z. XXI 583) besprochen von **Sp. P. Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8 (1911) 243—245. P. Mc.

Fr. Steffens, Proben aus griechischen Hss und Urkunden (vgl. o. S. 226f.) besprochen von **Sp. P. Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 9 (1912) 483—486, der recht zahlreiche Lesefehler nachweist. P. Mc.

Car. Welz, Katalog der Kais. Universitäts- und Landesbibliothek in Straßburg, Descriptio codicum graecorum. Straßburg, Trübner 1913. 62 S. 8°. *3 M.* Bei der Beschießung von Straßburg im Jahre 1870 ging die Bibliothek in Flammen auf, wie viele und wie kostbare Handschriften dabei zugrunde gegangen sind, läßt sich heute nicht mehr feststellen. Seitdem hat die Verwaltung einen kleinen neuen Schatz gesammelt, der vorliegende Katalog beschreibt die heute vorhandenen 23 griechischen Handschriften. Zum Teil sind sie modern, die meisten gehören dem 15. und 16. Jahrh. an, über das 13. scheint keine hinaufzugehen. Auch cod. 11 nicht, bei dem die Zeitangabe fehlt, denn die Jahreszahl 1162 auf fol. 48v kann nichts beweisen, da die Handschrift u. a. Gebete von Nikephoros Blemmydes enthält. Die byzantinische Literatur ist stärker vertreten als die altgriechische. Von den Historikern trifft man Georgios (im Index falsch Gregorius) Monachos, Konstantinos Manasses, Joannes Zonaras, Grammatica z. B. von Manuel Moschopoulos, ferner Agapet und zahlreiche theologische und einige hagiographische Schriften. W. durfte die Hss in ungewöhnlicher Breite beschreiben. Das wird man beneidenswert finden und ich glaube, daß der Katalog auch weitgehenden Ansprüchen gerecht wird; aber nicht nur überflüssig, sondern störend ist es, daß alle orthographischen Schnitzer der Schreiber unverbessert wiedergegeben sind. In dieser Beziehung sollte, von Ausnahmen in besonderen Fällen abgesehen, der Beschreiber alles korrigieren, was nicht zweifelhaft ist, also nicht (Cod. 5 fol. 128v) χ
εὐ ἐπὶ τὸν βρώμασὺν σκανδαλισθεντὸν schreiben, sondern *εὐχὴ ἐπὶ τῶν βρώμασιν σκανδαλισθέντων.* Dies wird freilich jeder Leser selbst richtigstellen, aber daß (fol. 126v) *εὐχὴ ἐπιδη γαμούντων* heißen soll *εὐχὴ ἐπὶ διγαμούντων*, liegt nicht so nahe, und (fol. 133r) *εὐχὴ [μὴ αρὰ] φαγησάντων* scheint, wie die Klammern verraten, der Verf. selbst mißverstanden zu haben, es heißt *εὐχὴ μιαρὰ φαγησάντων.* Das in Cod. 5 fol. 85 ff. oft wiederkehrende *ὀπισθάμβωνος* ist ein Adjektiv (vgl. Du Cange, Glossar s. v. *ἄμβων*), also ist im Index *εὐχαὶ ὀπισθάμβωνοι*, nicht *-βωνος* zu schreiben. Das sind Kleinigkeiten, allein zur Beschreibung griechischer Handschriften, die im Mittelalter geschrieben worden sind, gehört nun einmal eine gewisse Vertrautheit mit der mittelalterlichen Gräzität. Verf. fragt S. 39: quid est (Cod. 12 fol. 124) *ση ὡρ' καὶ Φο̄ρ`*? Antwort: *σημείωσαι ὡραῖον καὶ φορὸν*, d. h. „Merke, (die Stelle ist) schön und nützlich". — Vgl. die Besprechung von **H. Rabe**, Berliner Philol. Wochenschr. 1913 S. 882 f. A. H.

D. Kallimachos, *Πατμιακῆς βιβλιοθήκης συμπλήρωμα.* *Ἐκκλησ. Φάρος* 11 (ἔτος ϛ', 1913) 148—160. 244—253. Fortsetzung; vgl. o. S. 229. P. Mc.

Jakob Schäfer, Die fünfzig Bibelhandschriften des Eusebius für den Kaiser Konstantin. Der Katholik 1913, H. 2, 90—104. Schließt sich der Ansicht derjenigen Gelehrten an, welche in den berühmten Bibelhss Sinaiticus und Vaticanus zwei der im kaiserlichen Auftrag hergestellten Exemplare erblicken, und weist darauf hin, daß 'diese liebevolle Sorge des Kaisers für das Gotteswort und dessen Lesung beim Gottesdienst in der Kirche für seine wahrhaft christliche Gesinnung und für sein feines christliches Verständnis nicht minder beredtes Zeugnis ablege als seine herrlichen Kirchenbauten'. C. W.

Edgar J. Goodspeed, The Toronto Gospels. Chicago, Stauffer 1911. 22 S. gr. 8° mit Tafel. The University of Chicago: Historical and Linguistic

Studies in Literature related to the New Testament. First Series, vol. II part. 2. Kollation eines Tetraevangeliums s. XI—XII im Besitz der Universitätsbibliothek von Toronto, der ersten nach Canada gelangten griechischen Evangelienhs. Sie ist auch in liturgiegeschichtlicher Hinsicht von Interesse und enthält u. a. ein Menologion für das ganze Kirchenjahr. Vgl. die kurze Besprechung von **Michael Heer**, Literarische Rundschau 39 (1913) Nr. 8 Sp. 364. C. W.

E. A. Loew, The codex Bezae. The Journal of theological studies 14 (1912/3) 385—388. Einige Thesen mit summarischer Begründung: der bekannte Bilinguis ist in der Provinz d. h. außerhalb Italiens geschrieben, die Schreibertradition ist eine griechische, die Vorlage war interlinear geschrieben, die Hs lag bis etwa 800 im Bereich griechischer Sprache und Liturgie, erst von da ab in einem abendländischen Zentrum. Diese auf rein paläographischem Wege gewonnenen Resultate würden eine Umwälzung in der Beurteilung der berühmten und wichtigen Hs bedeuten, und man wird daher mit großem Interesse der mit diesem Vorbericht angekündigten eingehenden Untersuchung entgegensehen. P. Mc.

W. Lüdtke, Die Stichometrie der Bibel nach Ananias von Širak. Zentralblatt für Bibliothekswesen 30 (1913) 216—220. Stellt die Zahlenangaben des Armeniers Ananias „des Rechners" (saec. VII) zusammen mit denen der griechischen codd. Sinaiticus und Barber. III 36 (saec. X/XI aus Rossano) und mehrerer lateinischer Hss; es ergeben sich Beziehungen zur Hexapla und zur Bibliothek des Pamphilos in Kaisareia. P. Mc.

Nikos A. Bees, Un manuscrit des Météores de l'an 861/2 (avec une étude sur les manuscrits grecs datés du IXe siècle). Revue des études grecques 26 (1913) 53—74. Beschreibt Cod. graec. 591 des Meteorouklosters nach den Äußerlichkeiten — die Transskription der Randnotizen ist nicht genau — und behält sich ein näheres Eingehen auf den Inhalt, Homilien des Johannes Chrysostomos zum Matthäusevangelium, für einen neuen Aufsatz vor. Die Hs ist 861/2 geschrieben und gehört so zu den ältesten datierten Codices, an die Beschreibung schließt B. eine Liste der anderen datierten Hss des 9. Jahrhs. A. H.

Sigfrid Lindstam, De codice Monacensi graeco 529. *Βυζαντίς* 2 (1912) 420—437. Gibt eine ausführliche, viele Irrtümer im Kataloge Hardts berichtigende Beschreibung der Hs, eines Miscellankodex des 14. Jahrhs. mit grammatischen und rhetorischen Texten. A. H.

Emidio Martini, Chi era il copista Camillo Veneto. Atti della R. Accademia di Napoli. Nuova Serie 2 (1910) 269—277. Auch separat Napoli 1913. M. zeigt, daß der Grundstock der Handschriftensammlung von Pinelli, der sich heute in der Ambrosiana befindet, von der Hand eines Schreibers stammt, den er Camillus Bartolomeus Zanetti (*Γιάνετος*) aus Castrezzato oder Casterzago, einem Dorf in der Nähe von Brescia (daher Brescianus), nennt. Andere Hss von derselben Hand befinden sich in Berlin, Paris und Madrid. Die Tätigkeit des Mannes als Kopist gehört der zweiten Hälfte des 16. Jahrhs. an, vorher war er, jedenfalls bis 1541, in Venedig als Drucker und Herausgeber tätig; M. weist eine Reihe von Werken aus seiner Presse nach. Ich möchte hinzufügen, daß auch in den Hss der Münchener Hof- und Staatsbibliothek von der Hand jenes Schreibers sich mehrere Stücke befinden, über die wir demnächst eine Untersuchung erhalten werden; dabei wird auch die

Frage nach der Identität des Schreibers der von M. behandelten Hss noch einmal zu prüfen sein. 'A. H.

Fridericus Focke, Quaestiones Plutarcheae de vitarum parallelarum textus historia. Dissert. Münster 1911. 72 S. 8°. Die in letzter Zeit mehrfach erörterte Frage der Priorität der zwei- oder der dreibändigen Rezension der plutarchischen Biographien wird zugunsten der zweibändigen entschieden, vor allem dadurch, daß F. den wichtigen cod. Matrit. *N* 55 dieser Ausgabe zuweist; sie ist im Ausgang des Altertums entstanden und aus ihr ist etwa im 9. Jahrh. die dreibändige abgeleitet. **Konrat Ziegler** gibt demgegenüber seinen entgegengesetzten Standpunkt auf und anerkennt die Folgerungen Fockes in einer Besprechung, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 772—774; dagegen protestiert er gegen die textkritische Diskreditierung des Matritensis, die Focke unternimmt, und begründet die Güte dieser Hs und ihre wichtige überlieferungsgeschichtliche Stellung in einem besonderen Aufsatz: Plutarchstudien III. Seitenstettensis und Matritensis, Rheinisches Museum 68 (1913) 97—109.

Die Dissertation von Focke hat zwei Appendices: in der ersten wird versucht, die vielbemerkte Diskrepanz zwischen dem Schriftcharakter des cod. Laur. 69, 6 und seiner Subskription durch die Annahme aus der Welt zu schaffen, daß der junge Schreiber der Ersatzblätter, der allein uns die Subskription überliefert, versehentlich ͵ϛφε´ statt ͵ϛψε´ geschrieben haben soll. Aber ein bloßes Versehen ist ausgeschlossen, weil der Schreiber gleichzeitig auch die Indiktionszahl zur Anpassung an ͵ϛφε´ geändert haben müßte, und ich sehe hier überhaupt nur eingebildete Schwierigkeiten: die Datierung ins J. 996/7 ist wohl etwas überraschend, aber wer kennt genügend datierte Profanhss ähnlichen Formats, um aus dieser Subskription nicht lieber lernen zu wollen, statt sie zu verwerfen? Der Vergleich mit den freilich häufiger datierten kirchlichen Hss ist leicht irreführend. — Appendix II weist die *Ἐκλογαὶ διάφοροι ἐν βιβλίοις ιβ´ Σωπάτρου σοφιστοῦ* (Photios Bibl. cod. 161) dem Sopatros von Apameia, einem Vertrauten Konstantins des Gr., zu. P. Mc.

Stephan Glöckner, Die handschriftliche Überlieferung der *Διαίρεσις ζητημάτων* des Sopatros. Wiss. Beilage zum Jahresbericht des Gymnasiums zu Bunzlau, Ostern 1913 [Progr.-Nr. 267]. 20 S. 8°. Die sorgfältige Untersuchung soll die Praefatio der bevorstehenden neuen Ausgabe entlasten: von den 13 überhaupt bekannten Hss werden 8 um das Jahr 1500 geschriebene ausgeschieden durch den Nachweis, daß sie alle und mit ihnen unsere Ausgaben auf den von Janos Laskaris aus Griechenland mitgebrachten cod. Laur. LVIII 21 saec. XIII/XIV zurückgehen; innerhalb dieser Gruppe ist der Text im Laufe weniger Jahre mehr degeneriert als in dem ganzen vorausgegangenen Jahrtausend. Der Stammbaum der älteren Hss führt auf ein aus den „dunkeln" Jahrhunderten gerettetes Exemplar, dem der Vat. gr. 901 saec. XIII/IV mit seinen aus Mißverständnis der scriptio continua entstandenen Fehlern am nächsten steht, während Oxon. Corp. Chr. Coll. 90 und Vat. gr. 207 mit Paris. gr. 2983 A und dem erwähnten Laur. fortschreitende Überarbeitungen darstellen. — Im Anhang teilt Glöckner nach Borb. III A 6 das Gedicht des Thomas Gorianites auf Manuel Holobolos (GBL² 773⁴) mit, das sachlich leider nichts ausgibt; hierzu ersucht Gl. brieflich, im Titel *ἐν τῇ ἀποκρέᾳ* (vgl. Ducange s. v.) statt *ἀπόκρεῳ*, Z. 12 *σαρκίον* st. *σαρκικόν* und Z. 15 *θεανθρώπου* st. *θεανικοῦ* zu lesen. P. Mc.

Alfred Rahlfs, Zur Frage nach der Herkunft des glagolitischen Alphabets. Zeitschr. für vergl. Sprachforschung. Neue Folge 45 (1913) 285—287. Leskien erklärte die Herkunft der glagolitischen Schrift aus der byzantinischen Minuskel des 9. und 10. Jahrhs. für zweifellos. Gegen die von ihm als Beweisstücke angeführten Schrifttafeln von Taylor und Jagić macht R. geltend, daß Taylors Alphabet im wesentlichen die Kursive des 6. und 7. Jahrhs. biete, aber im übrigen willkürlich aus Schrift verschiedener Zeiten zusammengesetzt sei. Die besseren, wenn auch nicht fehlerlosen Tafeln von Jagić zeigten aber, daß so gut wie gar keine Ähnlichkeit zwischen der glagolitischen Schrift und der Minuskel des 9./10. Jahrhs. bestehe. Daher hält R. die Herkunft der ersteren aus dieser für völlig ausgeschlossen. A. H.

H. Hyvernat, Pourquoi les anciennes collections de manuscrits coptes sont si pauvres. Revue biblique N. S. 10 (1913) 422—428. Zur Zeit, als die europäischen Sammlungen koptischer Hss entstanden, gab es in den Kirchen und Klöstern nicht mehr koptische, sondern nur koptisch-arabische Bibliotheken. Eine nennenswerte Ausbeute ist nicht von noch bestehenden, sondern nur von längst zerstörten Klöstern zu erwarten. C. W.

L. Delaporte, Catalogue sommaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 390—394; 8 (1913) 84—91. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XXI 590 erwähnten Publikation. C. W.

Sylvain Grébaut, Chronologie des patriarches d'Alexandrie d'après le ms. éthiopien n° 3 de M. E. Delorme. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 8 (1913) 92—96. Schluß der o. S. 234 notierten Publikation. C. W.

Karl Brandi, Urkunden und Akten. Für akademische Übungen zusammengestellt. Leipzig, Veit & Comp. 1913. VIII, 112 S. 8°. 5 *M.* — Brandi, der der byzantinischen Diplomatik durch seine grundlegende Arbeit über den Kaiserbrief von St.-Denis (vgl. B. Z. XVII 230f.) ein tätiges Interesse bewiesen hat, hat in diese neue, in ihrer anregenden Vielseitigkeit weit vom Hergebrachten abweichende Sammlung auch eine byzantinische Kaiserurkunde aufgenommen (Nr. 53, S. 84f.): die griechisch-lateinische Privilegienbestätigung Johannes' V Palaiologos für die Kaufleute aus Narbonne. Der Neudruck von Brandi beruht auf dem Faksimile und dem Text im 'Musée des Archives départementales' (Paris 1878) S. 282 und Tafel 44 Nr. 111 und wiederholt leider verschiedene Lesefehler dieser Ausgabe; lies daher bei Brandi Z. 7 *ἐξκουσείας* (byz. Terminus für 'Immunität') st. *ἐξουσείας*; Z. 23 *ἐπηγγείλαντο* st. *ἐπεγγ.*; Z. 37 *βούλλῃ* st. *βουλλῇ*. Kleinere Versehen sind Z. 4 und 36 *ῶς* für *ὡς*; Z. 11 *σεπτῶ* und Z. 40 *θεῶ* ohne das sonst gesetzte jota subscr.; Z. 33 *οὗ* für *οὗ*; Z. 34 *τε κὰ* für *τε καὶ*; eine Diskrepanz ist in der Subskription $\overline{X\Omega}$ neben *θεῶ*. Diese Fehler sind vermieden in der alten nach einer Abschrift von Baluze gelieferten Ausgabe in den Familiae Byzantinae des Ducange (1680) S. 239f. (wiederholt im Jus graecoromanum ed. Zachariae von Lingenthal III [1857] 712f. und in den Acta et diplomata graeca medii aevi edd. Miklosich-Müller III [1865] 120f.); dafür finden sich hier reichlich andere Fehler.

Die Stilisierung der Urkunde zeigt Absonderlichkeiten, die Verdacht erregen müssen. Verschiedentlich macht es den Eindruck, als ob der griechische

Text nicht die Vorlage, sondern eine Übersetzung des nebenstehenden lateinischen sei; von sprachlichen Härten abgesehen, ist auffallend, daß der Kaiser seinen verstorbenen Vater im Lat. *divae memoriae* nennt, im Griech. dagegen einfach *ἐκεῖνος* (der übliche Terminus ist *ἀοίδιμος καὶ μακαρίτης*), vor allem aber ist das Eschatokoll *bulla aurea iussimus roborari* typisch westeuropäisch, während im Griech. (*βούλλῃ χρυσῇ κραταιωθῆναι προσέταξα*) die ausdrückliche Betonung des Siegelbefehls ebenso ungewöhnlich ist wie die erste Person für Äußerungen des Kaisers, der sonst regelmäßig von sich als *ἡ βασιλεία μου* oder *τὸ ἡμέτερον κράτος* spricht; das Auffälligste in unserer Urkunde aber ist das Fehlen jeglicher Datierung. Diese Umstände zusammengehalten mit der Beobachtung, daß der Inhalt der Urkunde ein recht vager ist, bringen mich auf die Vermutung, daß vielleicht der lateinische Text von Narbonne aus oder *per consulem Narbonensium* in Vorlage gebracht und von der byzantinischen Kanzlei einfach rezipiert und übersetzt, vom Kaiser endlich unterschrieben worden sei; denn die griechische Textschrift und die kaiserliche Unterschrift machen beim Vergleich mit Urkunden desselben Kaisers einen vertrauenswürdigen Eindruck. Dieser Weg bot auch Veranlassung, die Datierung auszulassen, die natürlich von den Antragstellern noch nicht eingesetzt werden konnte: in Chrysobullen (und chrysobulliert mußte die Urkunde werden aus Gründen der Feierlichkeit und wegen der Ankündigung im Text) hat nämlich die Datierung ihren festen Platz im Eschatokoll und hier war eben kein Platz vorgesehen worden; gerade das Fehlen der Datierung scheint mir übrigens gegen die Annahme einer einfachen Fälschung zu sprechen, die wohl kaum auf eine Datierung verzichtet hätte, die nicht schwerer als irgendein anderer Urkundenteil zu fälschen war.

Ein derartiges Zustandekommen der Urkunde setzt freilich einen bedenklichen Verfall der Kaiserkanzlei voraus; aber gerade unter Joannes V ist ein solcher auch anderweitig zu beobachten, und die Verträge der Palaiologen mit abendländischen Staaten zeigen in demselben Maße eine Beeinflussung durch abendländische Kanzleigewohnheiten, als die byzantinische Politik zu einer auf auswärtige Anstöße lediglich reagierenden Defensive wurde. Die vermutete Anregung unserer Urkunde von Narbonne aus kann vielleicht mit der für April 1346 bezeugten Transsumierung der Vorurkunde des Andronikos III. in Zusammenhang gebracht werden, die nur in diesem lateinischen Transsumpt erhalten ist (ed. Zachariae a. a. O. S. 695—697); das würde eine Ansetzung der Joannes-Urkunde kurz nach April 1346 gestatten. In dieser Zeit war allerdings Joannes Kantakouzenos Mitkaiser des Joannes Palaiologos; aber es gibt genügend Beispiele, daß der junge Palaiologe auch allein geurkundet hat; im J. 1346 befehdeten sich die Parteien der beiden Kaiser besonders heftig und aus dieser Anomalie der Regentschaftsverhältnisse erklären sich vielleicht auch die Anomalien in der Beurkundung für Narbonne.

Das sind freilich alles nur Vermutungen, aber vielleicht wecken auch sie das Interesse an dem byzantinischen Stück, das in Brandis dankbar begrüßter Ausgabe nun in alle historischen Seminare Eingang finden wird. P. Mc.

C. Gelehrtengeschichte.

E. Legrand - H. Pernot, Bibliographie Ionienne (vgl. B. Z. XX 297 f.) besprochen von **Sp. P. Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8 (1911) 107—111. P. Mc

Chr. A. Papadopoulos, *Ὑπῆρξεν ὁ Ἰωάννης Ζυγομαλᾶς ἱερεύς; Ἔλεγχος γνώμης τοῦ* E. Legrand. *Βυζαντίς* 2 (1912) 414—419. Verneint die im Titel gestellte Frage. A. H.

B. A. Mystakides, *Οἱ ἐν Ἀθήναις καὶ οἱ ἐν Κωνσταντινουπόλει λόγιοι. Ἐργασίαι αὐτῶν, ἐπιστημονικὸς βίος, γεωγραφία, ἱστορία, παλαιογραφία, ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία καὶ οἱ τῶν κλάδων τούτων ἀντιπρόσωποι ἐν Ἀθήναις. Ἐν Κπόλει ἐκ τοῦ Πατριαρχικοῦ τυπογρ.* 1907. *η'*, 173 S. 16⁰ [S. A. aus '*Ἐκκλησ. Ἀλήθεια*' 1906—1907]. — Wir weisen nachträglich gerne auf diese Apologie der in Kpel tätigen griechischen Gelehrten hin, von denen manche auch für unsere Studien wirklich Wertvolles geleistet haben; M. verteidigt seine Genossen gegen absprechende Urteile, welche die mißlichen Arbeitsverhältnisse in Kpel nicht genügend in Betracht ziehen. P. Mc.

Athanasios Papadopoulos-Kerameus †. *Νεκρολογία ὑπὸ Γρηγορίου Παπαμιχαήλ, Ἐκκλησ. Φάρος* 11 (*ἔτος ς'* 1913) 430—466, der neben einer Würdigung der gelehrten Persönlichkeit eine Liste von 239 Publikationen gibt, in der auch die in kleineren griechischen Organen erschienenen verzeichnet sind, die im Abendland kaum bekannt und zugänglich sind; auch separat erschienen *Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐκ τοῦ Πατριαρχ. τυπογρ.* 1913, 41 S. — Weitere Nekrologe von **A. Palmieri**, Revue d'histoire ecclésiastique 1913, 470f.; von **Sp. P. Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 9 (1912) 287—289. P. Mc.

3. Sprache, Metrik und Musik.

J. Knuenz, De enuntiatis Graecorum finalibus (Commentationes Aenipontanae ed. E. Kalinka, VII). Innsbruck, Wagner 1913. 44 S. 8⁰. Behandelt die vorbyzantinische Zeit. A. H.

Adam Maidhof, Zur Begriffsbestimmung der Koine besonders auf Grund des Attizisten Moiris. Münchner Diss. Würzburg, Kabitzsch 1912. VIII, 97 S. 8⁰ [auch in der 'Festgabe für M. v. Schanz zur 70. Geburtstagsfeier' S. 277—372 und als Heft 20 der Beiträge zur historischen Syntax der griech. Sprache, herausg. von M. Schanz (beide Würzburg, Kabitzsch 1912)]. Man würde dieser dankenswerten Arbeit besser gerecht werden können, wenn sie einen zutreffenderen Titel trüge; denn der Hauptinhalt besteht nicht in der Begriffsbestimmung des Terminus *Κοινή* selbst, sondern in der als Mittel dazu dienenden Beibringung des fast ausschließlich im Wortschatz bestehenden Materials aus den hellenistischen und byzantinischen Grammatikern und Lexikographen. Daß dabei Moiris als Hauptquelle die größte Rolle spielt, brauchte nicht erst gesagt zu werden. Bezeichnen wir also die Untersuchung als das, was sie ist, als eine Sammlung wortgeschichtlicher Studien zur Begriffsbestimmung der *κοινή*, und lassen wir das eigentliche Thema erst bei der Vorführung des Materials auf S. 18 beginnen, während alles Vorhergehende (S. 6—14 über die Auffassung der Alten von der Koine als Ursprache und als Universalsprache) der Einleitung zuzuweisen ist, so erhalten wir erst ein wirkliches Bild von dem Inhalt, das in der vorausgeschickten Inhaltsangabe nur zu sehr verdeckt ist und durch das Fehlen eines Wörterverzeichnisses noch mehr verdeckt wird. Dieser Inhalt ist nämlich der Feststellung der Tatsache gewidmet, daß 1. der Begriff Koine bei Moiris und seinen Nachfolgern im Sinne von 'Vulgärsprache' („niedrige Umgangssprache" sagt Maidhof) gebraucht wird und daß er 2. eine Nuancierung enthält gegenüber der Bezeichnung *ἑλληνικός*, womit die Schriftsprache der hellenistischen Zeit gemeint ist.

Dieser doppelte Nachweis wird im ersteren Falle geführt auf Grund sorgfältiger und reicher Stellensammlungen und Gegenüberstellung folgender Worte und Formen aus Moiris: 1. ἀκρατέστερον — ἀκρατώτερον (S. 18 f.). 2. εἰ — εἴθε (S. 19). 3. φειδωλός — σκνιφός (S. 19—22). 4. ποῖ — ποῦ (S. 22—24). 5. κάθησο — κάθου (S. 24—26). 6. ἀλυκόν — ἁλικόν (S. 26—27). 7. βιβλία — βυβλία (S. 27—29). 8. βλάβος — βλάβη (S. 29—31). 9. ἴσασιν — οἴδασιν (S. 31—32). 10. ἄρριχος — κόφινος (S. 32—34). 11. ἴτρια — λάγ(γ)ανα (S. 34—35). 12. σκίας — ἀναδενδράς (S. 35—37). 13. γλαμῶσα — λημῶσα (S. 37—39). 14. ἤρεσέ με — ἤρεσέ μοι (S. 39—40). 15. ἥττω — ἥσσονα (S. 40—42).

Hieran schließen sich am besten die bei Maidhof erst auf S. 62—70 gegebenen Wortstudien der von Moiris abhängigen byzantin. Attizisten Thomas Magistros und Moschopoulos, zumal die von ihnen behandelten Wortpaare z. T. schon bei Moiris auftreten. Es sind folgende (wir zählen weiter): 16. κράββατος — σκίμπους (S. 62—64). 17. αὐτοδικεῖν — αὐθεντεῖν (S. 64). 18. ἑάλωκε — ἥλωκε (S. 64 f.). 19. ὁ φθείρ — ἡ φθείρ (S. 65). 20. ζεύγνυμι — ζευγνύω (S. 65). 21. κάτοπτρον — καθρέπτης (S. 67—68). 22. λαγωός — λαγώς (S. 68). 23. λειμών — λιβάδιον (S. 68). 24. οὐδείς — οὐθείς (S. 69). 25. λύγξ — λυγμός — κλοξός (S. 69 f.) 26. σκυτοτόμος — τζαγγάριος (S. 70 f.).

Hierauf folgen noch einige Belege aus Photios und Souidas (S. 71 f.), besonders aber aus Eustathios (S. 73—75), sowie aus den Scholiasten zu Aristophanes, Theokrit and Lukian (S. 75—84), nämlich: 27. κηκίς — κηκίδιον (S. 73). 28. ζύγαστρον — σίγιστρον (S. 73). 29. ἀμφορεύς — βιτίνα (S. 74). 30. ὑπήνη — γένειον (ebd.). 31. γραῦς — γραῖα (ebd.). 32. μύσταξ — μάσταξ (S. 74 f.). 33. λεκάνη — λακάνη (S. 75 f.). 34. κναφεύω — γναφεύω (S. 76). 35. φιλόπολις — φιλόπατρις (S. 76). 36. πύξ — γρόνθος (S. 77). 37. ὁδός — μονοπάτιον (S 78). 38. ψαιστόν — λαλάγκιον (S. 78). 39. ῥυτίς — ζάρωμα (S. 78). 40. οἰνοῦττα — μουστόπιττα (S. 88). 41. λίθος — ζατρίκιον (S. 79). 42. βράβυλα — κοκκύμηλα (S. 80). 43. ἄμυλον — καταστατόν (S. 80). 44. τρύχνος — ἀγριομελιντζάνα (S. 80 f.). 45. σκαφίον — τζαπίον (S. 81). 46. χλαῖνα — ἐφάπλωμα (S. 81 f.). 47. μύες — ποντικοί (S. 82). 48. φυτοσκάφος — δραγάτης (S. 82 f.). 49. πίονα τυρόν — τυροβόλιον (S. 83). 50. κορώνη — κόκκα (S. 83).

Zwischen diese beiden hier vereinigten Teile schiebt sich nun der zweite, der den Unterschied zwischen ἑλληνικός und κοινός feststellt (S. 43—62). Verf. ordnet hier das Material nach grammatischen Gesichtspunkten (Laute, Formen, Syntax: S. 46—52), wobei die S. 54—61 angeführten Proben aus dem Wortschatz als vierter Abschnitt hätten eingefügt werden können, anstatt unvermittelt angefügt zu werden. Diese Proben betreffen folgende Wortpaare: 1. σπάδων — εὐνοῦχος (S. 54 f.). 2. Οἰδίπουν — Οἰδίποδα (S. 55 f.). 3. λέμμα — λέπισμα. 4. ῥιγῶν — ῥιγοῦν — ῥιγοῖν (S. 57—60). 5. ἐξίλλειν — ἐξείργειν — ἐκβάλλειν (S. 60 f.).

Wir haben die von dem Verf. behandelten 55 Wortpaare aufgeführt, nicht nur, weil ein Glossar fehlt, sondern auch, weil sich aus ihren Belegen die eigentliche Arbeit zusammensetzt, die dadurch einen wichtigen Beitrag zur griech. Wortgeschichte bildet, was in der Formulierung des Themas leider nicht genügend zum Ausdruck kommt. Und zwar beruht der Wert dieses Beitrages in erster Linie auf der ausgiebigen und systematischen Heranziehung der antiken und mittelalterlichen Grammatiker und Scholiasten. — Von Ein-

zelheiten fiel mir folgendes auf, womit ich nicht einverstanden sein kann: S. 69 wird gesagt, *οὔριος* sei im Ngr. volkstümlich; ich habe es nie gehört noch in volkstümlichen Texten gelesen, vielmehr stets nur das von *πρύμνη* Abzuleitende, z. B. *πάει πρύμα*. — S. 73 sucht der Verf. *σέγιστρον* lautlich aus *ζύγαστρον* abzuleiten, was aber unmöglich ist. Eine andere Etymologie weiß ich allerdings auch nicht zu geben. — S. 74. Ngr. heißt es weder *γένειον* noch *γένει*, sondern *γένεια*. — S. 82. Man kann nicht sagen, daß ngr. *πάπλωμα* aus *ἐφάπλωμα* 'hervorgegangen' ist, ebensowenig wie man sagen kann, ngr. *ἐφέτος* sei aus *ἐπ' ἔτος* hervorgegangen. Es handelt sich hier um alte vulgäre Nebenformen. — S. 67. Die Ableitung Kretschmers von *καθρέφτης* aus *κάτοπτρον* zugunsten der höchst zweifelhaften und künstlichen von P. Cassel zu verwerfen, sehe ich keinen Grund. — S. 65. Im Ngr. sagt man nicht *ἡ φθεῖρα*, sondern *ἡ ψεῖρα* (nach *ψύλλος*). — In mehreren Fällen vermißt man den für den Nachweis des vulgären Charakters eines Wortes endgültig entscheidenden Hinweis auf das Ngr., z. B. bei *λεκάνη* — *λακάνη* (S. 75), *γρόνθος* (S. 77), *μονοπάτι* (S. 78), *πομπή* (S. 71), *ποντικός* (S. 82), *τυροβόλι* (S. 83), besonders aber für *εὐνοῦχος* (S. 55), dessen Fortleben im ngr. Vb. *μουνουχίζω*, *-σμένος* ein deutlicher Beweis dafür ist, daß dieses Wort und nicht *σπάδων* in der *κοινή* schließlich durchgedrungen ist, trotz seines attischen Ursprungs. — Vgl. die Besprechungen von **A. Thumb**, Monatschrift für höhere Schulen 12 (Berlin 1913) 392—395 und **E. Schwyzer**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 898 f. K. D.

H. Stocks, Das neutestamentliche Griechisch im Lichte der modernen Sprachforschung. Neue kirchliche Zeitschrift 24 (1913) 633 —653. I. Geschichte der griechischen Sprache vor der Koine. II. Die 'Koine' (Geschichte, Wesen, Quellen). C. W.

H. Ebeling, Wörterbuch zum Neuen Testamente (vgl. o. S. 236) mit schwer wiegenden Ausstellungen besprochen von **A. Deißmann**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1246—49. P. Mc.

Eduard Norden, Agnostos Theos. Untersuchungen zur Formengeschichte religiöser Rede. Leipzig und Berlin, Teubner 1913. XII, 410 S. 8⁰. *12 M.* Wird hier erwähnt besonders wegen der zahlreichen und wertvollen Beiträge zur Kenntnis des neutestamentlichen Griechisch, die in den Anhängen gespendet werden (II. *Λέξεις Ἀττικαί* in dem athenischen Kapitel der Acta; V. semitischer und hellenischer Satzparallelismus; VI. Stellung des Verbums im neutestamentlichen Griechisch; VII. *λέξις εἰρομένη*; VIII. formelhafter Partizipial- und Relativstil in den Schriften des N. T.). C. W.

M. Lambertz, Zur Ausbreitung des Supernomen oder Signum im römischen Reiche II. Glotta 5 (1913) 99—170. Diese Fortsetzung der zuerst B. Z. XXI 591 f. notierten gründlichen Studie behandelt die Doppelnamen in Ägypten und in Syrien und Kleinasien. Es ergibt sich, daß die griechisch-römische Sitte der Doppelnamen in uraltem ägyptischen Brauche begründet ist, der bedeutungsvoll wurde seit der griechischen Eroberung. Von Ägypten verbreitete sich die Sitte nach Syrien und Kleinasien und dann, zur Mode geworden, zu Beginn der Kaiserzeit über die ganze griechisch-römische Welt. A. H.

Friedrich Rostalski, Die Sprache der griechischen Paulusakten mit Berücksichtigung ihrer lateinischen Übersetzungen. Wiss. Beil. zum Jahresber. des K. Gymnasiums in Myslowitz 1912/13. Progr. Nr. 286.

16 S. 4°. Myslowitz 1913. Schließt sich an die früheren Arbeiten des Vf.s (vgl. B. Z. XXI 594) als weiterer beschreibender Beitrag zur Kenntnis des volkstümlichen Griechisch an. A. H.

A. Brinckmann, Nachträge. Rheinisches Museum 68 (1913) 157—160. Textkritische Beobachtungen sprachlicher Natur zu christlichen Texten; bemerkenswert der Gebrauch von *εἰς ὑπήκοόν* (*ἐπήκοόν*) *τινος*; *ὁ κατ' ἐμοῦ δράκων*; *μιερεῖς* = heidnische Priester; *μάλη*; *Φιλιστίων* in Heiligengeschichten. P. Mc.

A. d'Alès, *ΕΠΙΤΡΙΒΗ*. Note lexicographique. Recherches de science religieuse 2 (1911) 397—400. *Ἐπιτριβή* steht bei den christlich-griechischen Autoren wiederholt im Sinne von (moralischer) Verhärtung oder Verderbung. C. W.

C. E. Gleye, Woher kommt das Wort 'Katakombe'? Der Pionier 4 (1912) 80. Weist hin auf Reiske, der im Kommentar zum Zeremonienbuch (II 457 ed. Bonn) die Erklärung gab: 'Catacumba, proprie *κατακοιμαία*, quod veteres ut *κατακυμέα* pronuntiabant'. A. H.

Léon Parmentier, Recherches sur le traité d'Isis et d'Osiris et Plutarque. Bruxelles 1913. 129 S. 8°. Die Arbeit liegt nicht auf byzantinischem Gebiet. Ich weise aber auf S. 121 ff. hin, wo P. die Geschichte des vulgärgriechischen Wortes *ποντίκι* = 'Maus' berührt. So recht sicher läßt es sich freilich nicht beweisen, daß bei Klemens Alexandrinus, Protreptikos 33, 5 (ed. Stählin): *ἄλλοι δέ φασιν ποντικὸν εἶναι βρέτας τὸν Σάραπιν* in *ποντικὸν βρέτας* eine Anspielung auf die spätere vulgäre Bedeutung des Wortes *ποντικός* vorliege. A. H.

Jakob Scham, Der Optativgebrauch bei Klemens von Alexandrien in seiner sprach- und stilgeschichtlichen Bedeutung. Ein Beitrag zur Geschichte des Attizismus in der altchristlichen Literatur (= Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte XI 4). Paderborn, Schöningh 1913. XIV, 182 S. 8°. *5.80 M.* Schon hat die Forschung begonnen Sprache und Stil der großen altchristlichen Klassiker des 4. Jahrhs. zu behandeln, andererseits mehren sich die Arbeiten, welche die altchristlichen Vertreter der Koine nach ihrer sprachlichen Besonderheit charakterisieren. So ist es dankenswert, daß S. seine Aufmerksamkeit auf Klemens richtete, der von vornherein als Vorläufer der großen Renaissance anzusehen war; zudem machte die ausgezeichnete Ausgabe von Stählin jede feinste Untersuchung möglich. Nach dem Muster älterer Arbeiten stellt S. den Gebrauch des Optativs bei Klemens in den Mittelpunkt, bringt aber dabei die gesamte Modusbehandlung zur Sprache und wahrt den Zusammenhang mit der allgemeinen Sprachentwickelung. Das Resultat, daß Klemens durchaus Attizist war, kommt ja nicht überraschend, ebenso wertvoll aber sind die zahlreichen Einzelbeobachtungen, die dem Gesamtbilde wichtige Nuancen verleihen. A. H.

A. Rahlfs, Griechische Wörter im Koptischen. Sitzungsberichte der Kgl. Preußischen Akademie der Wiss. 1912, Nr XLV, S. 1036—46. Aus der Art der Transkription griechischer Wörter und Namen in dem jüngst von Budge edierten Londoner Papyrusbuch saec. IV (vgl. o. S. 171 f.) stellt R. folgende für die griechische Lautgeschichte wichtige Beobachtungen zusammen: die modern-griechische palatale Aussprache des *κ* vor *ι* wird durch die Transkription mit dem koptischen Tschima (ϭ) belegt; dabei ist bemer-

kenswert, daß $\varkappa$ vor η, υ, $o\iota$, ε und $\alpha\iota$ noch unverändert bleibt, ähnlich wie in den demotischen Zauberpapyri ϑ und δ nur vor *i* als Spirans wiedergegeben wird. — Die im Griechischen selbst nur ganz vereinzelt belegte Aussprache der Spiranten $\varphi\vartheta$ als $\pi\vartheta$ wird durch die koptische wie auch durch die alte lateinische Orthographie (*pth*) bezeugt. — Für exspiratorischen Akzent im Griechischen sprechen die Formen *ϑάλλασα* und *Jákkobos* (neben dem hebräischen Typus *Jakôb*). — Ausländisches *d* wird in hieroglyphischer wie demotischer Schrift durch *nt* (ganz wie im Neugriech.) ausgedrückt, das später freilich als wirklicher Doppelkonsonant ausgesprochen und dann durch einen Murmelvokal *ĕ* ergänzt wird; koptische Schreibungen wie (ⲉ)ⲛⲧⲟⲕⲓ und (ⲉ)ⲛϫⲱⲛⲏ sind daher = griech. *δοκεῖ* und *ζώνη* und gestatten nicht den in Ausgaben koptischer Texte wiederholt gemachten Rückschluß auf ein *ἐνδοκεῖ* und *ἐνζώνη*. W. Hengstenberg.

Stamatios B. Psaltes, Grammatik der byzantinischen Chroniken [Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik, herausg. von P. Kretschmer und Jacob Wackernagel, 2. Heft]. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1913. XVI, 394 S. 8°. *12 M.* — Wird besprochen. P. Mc.

J. Compernass, Denkmäler der griechischen Volkssprache I. (vgl. B. Z. XXI 594 f.) mit textkritischen Beiträgen besprochen von **Joh. E. Kalitsunakis**, Berliner Philol. Woch. 1913, 982—984. P. Mc.

Hubert Pernot, Leçon d'ouverture du cours de langue et littérature grecques modernes. Paris, H. Welter 1913. 32 S. 12°. In diesem schönen Vortrag, mit dem P. seine Vorlesungen über neugriechische Sprache und Literatur an der Faculté des lettres eröffnet hat, gibt er in großen Linien eine Übersicht über die Entwicklung der neugriechischen Sprache und Literatur; die letztere gliedert er in die kretische, jonische und athenische Periode. A. H.

Ath. Buturas, Über den irrationalen Nasal im Griechischen. Glotta 5 (1913) 170—190. Zu dieser von vielen Forschern bereits beobachteten Erscheinung bringt B. ein reiches Material aus den verschiedensten heutigen Dialekten. Gegenüber älteren Erklärungsversuchen möchte er in erster Linie spontane Entwickelung annehmen. Er stellt die These auf, daß die Nasalierung in der Aussprache einst in Kleinasien sehr verbreitet war und besonders hier in das Neugriechische überging, woher sich die ungleichmäßige Verteilung in anderen heutigen Dialekten erkläre. Den Anlaß zur Nasalierung gaben vielleicht Nichtgriechen, dann aber setzte sich im Griechischen selbst die Bewegung fort. — Es ist zu hoffen, daß aus den reichen Schätzen des neugriechischen Thesaurus einmal eine noch breitere Unterlage für das hier behandelte Problem geboten werden wird, denn die in Betracht kommenden sehr komplizierten Erscheinungen lassen sich, was übrigens auch B. nicht entgangen ist, keineswegs alle durch die gleiche Formel lösen. A. H.

Johannes Kalitsunakis, Neugriechisch-deutsches Gesprächsbuch mit besonderer Berücksichtigung der Umgangssprache. Sammlung Göschen. Berlin-Leipzig 1912. 100 S. 8°. Ein praktisches Büchlein, das durch die Mitteilung zahlreicher Idiotismen besonders wertvoll ist. A. H.

R. M. Dawkins, Modern Greek in Asia Minor. Journal of hellenic studies 30 (1910) 267—291. Schluß des B. Z. XIX 591 notierten Aufsatzes. P. Mc.

L. Ronzevalle, Les emprunts turcs (vgl. o. S. 240) besprochen von **Nikos Bees**, Berliner Philol. Woch. 1913, 886—888. P. Mc.

P. N. Papageorgiou, *Ἀνακοίνωσις πρώτη* (vgl. B. Z. XXI 676 f.) besprochen von **M. Lambertz**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 1011—1016. P. Mc.

B. A. Mystakides, *Σεβαστοπούλειος ἀγὼν Κωνσταντινουπόλεως. Ἔκθεσις τῆς ἀγωνοδίκου ἐπιτροπείας ἀναγνωσθεῖσα τῇ 1 Σεπτεμβρίου 1912 ἐν τῇ Μ. τοῦ Γένους σχολῇ.* Konstantinopel, Gérard frères 1912. 34 S. 8°. Der Vortrag behandelt in erster Linie die Sprachfrage, gibt aber auch eine Übersicht über den Gebrauch des Wortes *Ἕλλην* in der byzantinischen Zeit und ergänzt so zum Teil die bekannte Rede von Polites *Ἕλληνες ἢ Ῥωμιοί;* (vgl. B. Z. XI 604). A. H.

G. Pascu, Relaţiunĭ între Romînĭ şi Dalmaţĭ. Jassy 1912. 8 S. Handelt auch über dalmatische Elemente im Vulgärgriechischen, die mir durch das Venetianische vermittelt zu sein scheinen. A. H.

Leopold Cohn, Griechische Lexikographie. Handbuch d. klass. Altertumswiss. Band II. 1[4] (München 1913, C. H. Beck) S. 681—730. Die neue Bearbeitung ist den Fortschritten der letzten dreizehn Jahre auf dem Gebiete der Lexikographie in ausgezeichneter Weise gerecht geworden, die Leistungen der Byzantiner sind wieder mit eindringender Klarheit und umfassender Kenntnis charakterisiert. Im dritten Abschnitt, wo C. S. 724 ff. über die verschiedenen Projekte eines Thesaurus linguae graecae handelt, bedürfen die Ausführungen über das athenische Unternehmen einer Revision. Bereits seit drei Jahren hat Griechenland angefangen seine ganze Arbeit auf ein historisches Wörterbuch der neugriechischen Sprache zu beschränken ohne utopischen Zielen nachzujagen, und die bisher vorgelegten Proben lassen erkennen, daß die von C. S. 729 f. vorgeschlagenen Prinzipien für die Einteilung und Anordnung des Stoffes in einem griechischen Wörterbuch eben auch von der griechischen Kommission zugrunde gelegt worden sind. Daß der Plan eines Thesaurus der gesamten alten Gräzität noch nicht überall völlig aufgegeben ist, zeigten die letzten Verhandlungen der Association internationale des académies, die im Frühjahr 1913 in St. Petersburg stattfanden. A. H.

Arthur Ungnad, Syrische Grammatik mit Übungsbuch [Clavis linguarum semiticarum ed. Herm. L. Strack, Pars VII]. München, C. H. Beck 1913. IX, 123 + 100* S. 12°. *5,50 M.* Diese Grammatik, obwohl auf wissenschaftlicher Grundlage aufgebaut, behandelt die syrische Sprache nicht als Selbstzweck vom linguistischen Standpunkt aus, sondern als Schlüssel zum Verständnis der Texte; sie charakterisiert sich als Hilfsbuch für Theologen und Historiker, bei denen sie nur einige Kenntnisse des Hebräischen voraussetzt, und kommt somit den Bedürfnissen gerade auch unserer Disziplin entgegen. P. Mc.

Max Lambertz und **Georg Pekmezi**, Lehr- und Lesebuch des Albanischen [Die Bibliothek der Sprachenkunde, 107. Teil]. Wien und Leipzig, A. Hartleben (1913). VIII, 182 S. 12°. *2 M.* — Diese Einführung darf unter den gegenwärtigen politischen Verhältnissen auf ein ganz besonderes Interesse rechnen und ist bei den engen sprachlichen und kulturellen Beziehungen auch für die neugriechischen Studien als Hilfsbuch sehr willkommen. Nach den ersten grammatischen Unterweisungen, denen der gegische (nordalbanische, skutarinische) Dialekt zugrunde gelegt ist, wird der Unterricht an der Hand

von Stefan Zurani's Skanderbegbiographie weitergeführt; den zweiten Teil des Buches bildet eine ziemlich reichhaltige Chrestomathie von gegischen und toskischen (südalbanischen) Texten mit Kommentar. Für die gute linguistische Fundierung des praktischen Büchleins bürgt der Name des Gräzisten Lambertz. P. Mc.

Thomas Fitzhugh, Indoeuropean rhythm [University of Virginia. Bulletin of the School of Latin No. 7]. Charlottesville V. A., Anderson brothers 1912. 202 S. 8°. *3 Dollars.* P. Mc.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschluß von B und C).

Patrologiae cursus completus accurante J.-P. Migne. Series Graeca. Indices digessit **Ferdinandus Cavallera.** Paris, Garnier frères 1912. IV S., 218 Sp., 1 Bl. gr. 8°. *20 Fr.* Die Indizes umfassen I. einen 'brevis conspectus auctorum ex ordine tomorum' (Sp. 9 f. ein Anhang über den Inhalt des vor der Drucklegung verbrannten 162. Bandes); II. einen 'index alphabeticus auctorum', III. einen 'index methodicus', angeordnet nach den Rubriken 1. Dogmatik, 2. Apologetik, 3. Polemik gegen die Häretiker, 4. Hl. Schrift, 5. Homilien und Bücher über Jesus, die Jungfrau Maria und die Heiligen (mit index hagiographicus), 6. Liturgik, 7. Moral und Asketik, 8. Kirchenrecht und Disziplin, 9. Geschichte, 10. Literatur und Einzelwissenschaften, 11. Poesie, 12. Verschiedenes (Syrische Texte, Hssproben, Illustrationen). Dazu ein Anhang mit den indices analytici, sacrae scripturae, graecitatis und scriptorum zu einzelnen Bänden und den 'recentiorum dissertationes quaedam maioris momenti, quae ad unum scriptorem tantum non spectant' (Leo Allatius de Psellis, Lequien, diss. Damascenicae etc.). C. W.

P. de L⟨abriolle⟩, Quelques documents sur J.-P. Migne, l'éditeur des deux Patrologies. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 203—209. Eine Reihe interessanter Aufschlüsse über Migne (geboren 25. Okt. 1800, † 25. Juli 1874) und sein großes patrologisches Quellenwerk enthält die Zeitschrift 'Annales de Philosophie chrétienne', deren Leiter, Bonnetty, den Unternehmungen Mignes die lebhafteste Sympathie entgegenbrachte. Vgl. auch S. 315 f. C. W.

O. Bardenhewer, Geschichte der altkirchlichen Literatur Bd. III (Vgl. o. S. 242). Ausführlich besprochen von **J. Wittig**, Theologische Revue 12 (1913) 6, 161—166. C. W.

Adolf Jülicher, Zu H. Jordans Geschichte der altchristlichen Literatur. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 55 (1913) 56–60. Verteidigung der in der nämlichen Zeitschrift 54 (1912) 278 f. abgedruckten Besprechung des Jordanschen Buches von G. Loeschcke †. C. W.

Aimé Puech, Les Apologistes grecs du II[e] siècle (vgl. B. Z. XXI 601) besprochen von **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 177—182. P. Mc.

Clemens Baeumker, Die patristische Philosophie. Allgemeine Geschichte der Philosophie von Wilhelm Wundt usw. 2. verm. und verb. Aufl. (Leipzig und Berlin, Teubner 1913) S. 264—300 [Die Kultur der Gegenwart Teil I, Abteilung V]. In dieser erst anläßlich der zweiten Auflage verselbständigten und ausführlicher gestalteten Darstellung wird die patristische Philosophie 'als Seitenbewegung zur außerchristlichen griechisch-römischen Philo-

sophie' betrachtet und alles prinzipiell ausgeschieden, 'was nicht Philosophie an sich ist, sondern Verwendung der philosophischen Begriffe zum spekulativen Ausbau der Glaubensdogmen'. C. W.

Hans Meyer, Jüdisch-alexandrinische Religionsphilosophie und christliche Väterspekulation. Zwei analoge Erscheinungen. Festgabe für G. von Hertling (s. oben S. 544 die Notiz über Baeumker, Das pseudohermetische Buch der 24 Meister) S. 211—235. 'Sowohl die alexandrinisch-jüdische Religionsphilosophie wie die christliche Väterwissenschaft ist von Männern geschaffen worden, die von Jugend auf in der Atmosphäre griechischer Kultur und griechischen Geisteslebens aufgewachsen waren und denen ihre Hochschätzung des Wahrheitsgehaltes so vieler griechisch-philosophischer Elemente das Bedürfnis einer harmonischen Vereinigung des profanen Wissens mit ihrer religiösen Weltanschauung unmittelbar aufdrängen mußte'. Sowohl Philo als die Vertreter der kirchlichen Wissenschaft hatten gegen Verächter der Wissenschaft anzukämpfen: C. W.

Georg Graf, Christlich-arabisches. Theologische Quartalschrift 95 (1913) 161—192. Ergänzungen und Berichtigungen zu des Verfassers 1905 erschienener Schrift über die christlich-arabische Literatur (vgl. B. Z. XV 366 f.), die den Benutzern der letzteren als vorläufiger Ersatz für eine — zur Zeit nicht mögliche — Neubearbeitung dienen sollen. C. W.

O. Lang, Die Catene des Vaticanus gr. 762 zum ersten Korintherbrief. — **O. Hoppmann**, Die Catene des Vaticanus gr. 1802 zu den Proverbien (vgl. o. S. 242). Besprochen von **Joseph Sickenberger**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 2, Sp. 39—41. C. W.

A. Rahlfs, Mitteilungen 25. Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 15, Sp. 476 f. Berichtet, daß ihm die Auffindung der verloren geglaubten Hs geglückt ist, auf welcher die beste Katenenausgabe d. h. die Catena Nicephori oder Catena Lipsiensis (Leipz. 1772 f.) beruht. Es ist die Hs 43 der Nationalbibliothek zu Athen. C. W.

Frank Egleston Robbins, The Hexaemeral Literature. A study of the Greek and Latin Commentaries on Genesis. Chicago, University of Chicago Press 1912. V, 104 S. 8°. Besprochen von **Achille Cosattini**, Rivista di filologia 41 (1913) 141 f. Der B. Z. XXI 601 notierte Aufsatz ist wohl ein Ausschnitt aus dieser Schrift. C. W.

A. Rahlfs, Septuagintastudien III (vgl. B. Z. XX 566) bespr. von **Eb. Nestle**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 102 f. P. Mc.

Anton Prešeren, Die Beziehungen der Sonntagsfeier zum 3. Gebot des Dekalogs. Zeitschrift für katholische Theologie 37 (1913) 563—603. Handelt S. 592 ff. über die allegorische Sabbaterklärung bei Eusebios, Makarios, Ps.-Athanasios, Gregorios von Nazianz, Epiphanios, Chrysostomos und in der syrischen Didaskalia. C. W.

Patres Apostolici. Editionem Funkianam novis curis in lucem emisit **Franciscus Diekamp**. Tübingen, Laupp 1913. 4 Bl., XCII, 490 S. 8°. *8 M.* Als F. X. Funk im Jahre 1901 die zweite Auflage seiner Patres apostolici veröffentlichte (vgl. B. Z. XI 608 f.), legte er den ersten Band in völliger Neubearbeitung vor, während er den zweiten abgesehen von der Revision eines Viertels der Texte und einer Reihe von Zusätzen zu den Prolegomena in der Gestalt beließ, die er ihm bei der ersten Ausgabe von 1881 gegeben hatte. Diekamp, der Bearbeiter der dritten Auflage, hatte daher am

zweiten Bande so viel zu ändern und zu ergänzen, daß sich der Umfang um c. 10 Bogen vermehrte und es untunlich war, in den Prolegomena und den erklärenden Anmerkungen den Anteil Funks und den des neuen Bearbeiters fortlaufend durch Zeichen zu scheiden. Um nur von den für unser Gebiet in Betracht kommenden Texten zu sprechen, so wurden der lateinischen Übersetzung der syrischen Clemensbriefe de virginitate die inzwischen entdeckten griechischen Fragmente und dem Martyrium Clementis die alte lateinische Übersetzung an die Seite gestellt und für eben dieses Martyrium sowie für die Martyrien des Ignatios bisher noch nicht benutzte Hss herangezogen. Den Interpolator der Ignatiosbriefe hält jetzt auch Diekamp für einen Apollinaristen, nicht für einen Arianer oder Semiarianer. C. W.

Origenes Werke V. Bd. De principiis. *Περὶ ἀρχῶν.* Herausgegeben von **Paul Koetschau.** Leipzig, Hinrichs 1913. CLX, 424 S. gr. 8⁰. *20 M.* [Die griechischen-christlichen Schriftsteller Bd. 22] Diese treffliche, auf methodischer Ausnutzung aller in Betracht kommender Quellen beruhende Rekonstruktion und Edition des dogmatischen Hauptwerkes des Origenes darf auch von den Byzantinisten nicht unbeachtet gelassen werden. Von besonderem Interesse sind für sie die Ausführungen in den Prolegomena über die Fragmente des Urtextes a) in der Philokalia (sie lassen uns, 'zwar nicht allein und an und für sich, aber doch in Verbindung mit der Übersetzung Rufins und den Fragmenten der Hieronymus-Übersetzung das Original in erwünschter Vollständigkeit rekonstruieren'), b) im Briefe des Kaisers Justinian an den Patriarchen Menas von Kpel (Text nach Mansi und dem codex Athous Iviron 381 s. XV; dazu S. CIX f. die Abweichungen des cod. Monac. 186 vom J. 1446); c) bei Leontios von Byzanz und andern. Übersicht sämtlicher griechischer Fragmente nach der Reihenfolge der Einordnung mit Bezeichnung des Ursprungsortes, des Umfangs und des Verhältnisses zu den Übersetzungen des Rufinus und Hieronymus S. CXXV ff. Über den Wortschatz der griechischen Fragmente orientiert ein eigenes Register. C. W.

H. Achelis, Das Christentum in den ersten drei Jahrhunderten. 2. Band. Leipzig, Quelle und Meyer 1912. VIII, 469 S. gr. 8⁰. *15 M.* Wird hier erwähnt wegen der Charakteristik des Origenes (S. 175—188) und der Ausführungen über die Heiligenverehrung (S. 334—365). C. W.

Joseph Borst, Beiträge zur sprachlich-stilistischen und rhetorischen Würdigung des Origenes. Freising, Druck von Datterer u. Cie. 1913. 3 Bl., 93 S. 8⁰. Münchener Inauguraldiss. (philos. Fak.). Die Arbeit 'baut sich vor allem auf den Jeremiahomilien und dem Johanneskommentar des Origenes auf' d. h. auf zwei Werken, die uns zwei der von Origenes für seine Schriftauslegung verwendeten literarischen Formen repräsentieren. Daneben werden alle Fragmente der Jeremiahomilien, die Überreste des Klageliederkommentars, die Reste der Erklärung der Samuel- und Königsbücher und die Katenenbruchstücke des Johanneskommentars berücksichtigt. Nach Zusammenstellung einiger häufiger wiederkehrender Gedanken des Origenes wird in die sprachlich-stilistische Würdigung der genannten Schriften eingetreten (Formenlehre und Syntax S. 14—76; Tropen und Figuren S. 79—90) und zum Schluß ein zusammenfassendes Urteil abgegeben. Trotz der 'verschiedenartigen Bestandteile, aus denen sich des Origenes Sprache zusammensetzt' (Attisches, Nachattisches, Vulgarismen, einige Ionismen, Poetisches, Biblisches, rhetorische Mittel), erhält der Leser keinen störenden, unangenehmen Ein-

druck. 'Der Grund kann nur in der Persönlichkeit des Schriftstellers liegen, dessen Geist, wie ein geheimes Feuer aus der Rede leuchtend, jeden Leser erfaßt und unwillkürlich über die Form hinwegtäuscht'. C. W.

Alexis Vanbeck, La pénitence dans Origène. Revue d'histoire et de littérature religieuses N. S. 3 (1912) 544—547; 4 (1913) 115—129. Abgesehen von der öffentlichen Buße überläßt es Origenes dem Sünder, 'de régler lui-même, sans aucun intermédiaire, ses comptes avec Dieu'. 'Der Gewissensleiter' (den 'Beichtvater' kennt er nicht) hat nur die Aufgabe, die Vorteile und Nachteile der öffentlichen Buße gegen einander abzuwiegen. Der Bischof, der eine Exkommunikation aufhebt, stellt nur fest, daß der Sünder durch seine Buße Verzeihung von Gott erhalten hat. C. W.

Richard Ganschinietz, Hippolytos' Capitel gegen die Magier. Refutatio haeresium IV 18—42. Leipzig, Hinrichs 1913. 77 S. 8. *2,50 M.* [Texte und Untersuchungen Bd. 39 H. 2]. Verbesserung des Textes mit Hilfe einer Photographie der Hs und ausführliche Kommentierung aus Literatur und Papyri: G. erblickt in den zitierten Kapiteln die 6, 39 erwähnte Abhandlung *Κατὰ μάγων*, die nicht, wie Harnack meinte, ein selbständiges Werk war, sondern das verloren geglaubte dritte Buch der Philosophoumena bildete, und betrachtet als ihre (von Hippolytos nur mit unbedeutenden Zusätzen ausgestattete) Quelle einen populärwissenschaftlichen Kursus der Physik (vielleicht identisch mit der 6, 7 erwähnten, wohl bald nach 200 entstandenen *Θρασυμήδους τέχνη*). S. 54ff. und 65ff. neue Ausgabe und Erläuterung der Hymnen an Asklepios und Hekate. Vgl. die Besprechung von **G. Kr<üger>**, Literarisches Zentralblatt 64 (1913) Nr. 27 Sp. 873—875. C. W.

Joannes Maria Pfättisch O. S. B., Die vierte Ekloge Vergils in der Rede Konstantins an die Versammlung der Heiligen. München, Druck von Seitz (1913). 91 S. 8°. Programm des Kgl. Gymnasiums im Benediktinerkloster Ettal für 1912/13. Der Kommentar zur vierten Ekloge schließt sich an das lateinische Original, nicht an die (eigens und abschnittweise für die Rede angefertigte) griechische Übersetzung an. Es muß daher dieser Teil der Rede als Übersetzung aus dem Lateinischen betrachtet werden, und da er sich 'aufs allerbeste in den Gedankengang einfügt', so werden wir dem Eusebios glauben, daß die ganze Rede aus dem Lateinischen übersetzt worden ist und wirklich von Konstantin herrührt. 'Mag der Übersetzer immerhin manches unrichtig gegeben, vielleicht hie und da Gedanken mehr ausgeführt und, wie sich nicht leugnen läßt, selbst manches aus Plato Entnommene hineingearbeitet haben, die Rede ist trotzdem im ganzen die Rede Konstantins des Großen geblieben und uns darum ein ehrwürdiges Zeugnis der Gesinnung des großen Kaisers gegen die christliche Religion'. Die Abhandlung bildet eine Ergänzung zu der (von der Partie mit der Übersetzung und Erklärung der Ekloge absehenden) Untersuchung des Gedankenganges der Rede, die Pfättisch in der von Dölger redigierten Festgabe (s. u. S. 604f.) veröffentlicht hat und ist gleich dieser hauptsächlich gegen die letzten Ausführungen Heikels (vgl. B. Z. XXI 291) gerichtet. Vgl. auch die Notiz über A. Kurtess (B. Z. XXI 602). C. W.

Philostratus: The Life of Apollonius of Tyana. The Epistles of Apollonius and the Treatise of Eusebius. With an English Translation by **F. C. Conybeare**. 2 vols. London, Heinemann — New York, Macmillan 1912. XV, 592 und VI, 624 S. 8°. *10 sh.* The Loeb Classical Library.

Edited by F. E. Page and W. H. D. Rouse. Kurz besprochen von G. Krüger, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 8 Sp. 253. C. W.

J. Karst, Die Chronik des Eusebius, aus dem Armenischen (vgl. o. S. 243). Besprochen von **Erw. Preuschen**, Berliner Philol. Woch. 1913, 963—966. P. Mc.

Des Eusebios von Cäsarea ausgewählte Schriften aus dem Griechischen übersetzt. I. Bd. Einleitung von **Andreas Bigelmair.** Des Eusebius Pamphili vier Bücher über das Leben des Kaisers Konstantin und des Kaisers Konstantin Rede an die Versammlung der Heiligen. Aus dem Griechischen übersetzt von **P. J. M. Pfättisch.** — Des Eusebius Pamphili Schrift über die Märtyrer in Palästina. Aus dem Griechischen übersetzt von **A. Bigelmair.** Kempten und München, Kösel. 1913. LXI, XX, VIII, 316 S. 8⁰. *3,50 M.* [Bibliothek der Kirchenväter. Bd. IX.] Bigelmairs allgemeine Einleitung, die durch die folgenden Spezialeinleitungen ergänzt wird, zerfällt in drei Abschnitte. Die beiden ersten orientieren über des Schriftstellers Leben und Werke (1. bibeltextkritische, 2. apologetische, 3. historische, 4. dogmatische Schriften, 5. Enkomion auf Konstantin, 6. Reden, 7. Briefe), der dritte enthält eine Würdigung des Eusebios als Menschen, Theologen, Stilisten und Gelehrten, bei der Licht und Schatten in gerechter Weise verteilt werden. Pfättisch, der für seine Übersetzung der Konstantin-Schriften neben der in der ersten Auflage der Kirchenväterbibliothek erschienenen Übertragung von J. Molzberger auch die diesem Gelehrten nicht erreichbare ältere von F. A. Stroth, Quedlinburg 1777, verwerten konnte, hat die Rede Konstantins, über die er 1908 eine umfangreiche Untersuchung veröffentlicht hat, mit reichlicheren Anmerkungen ausgestattet als das Leben Konstantins, 'weil eine bloße Übersetzung' der ersteren 'dieselben und vielleicht noch mehr Schwierigkeiten zu lösen aufgibt als der Urtext', und außerdem durch Skizzen des Gedankenganges vor den einzelnen Kapiteln ihr Verständnis zu erleichtern gesucht. Die Rede ist, wenn auch der ursprüngliche Entwurf des Kaisers 'nicht bloß (aus dem Lateinischen) übersetzt, sondern auch weiter ausgearbeitet wurde, . . . immer die Rede Konstantins, in dessen Namen sie auch ausgegeben wurde'. Das Leben Konstantins ist, obgleich dem literarischen γένος nach ein rhetorischer Panegyrikus, 'durchaus nicht des Charakters eines Geschichtswerkes völlig entkleidet, nur muß es mit aller nötigen Vorsicht als Geschichtsquelle benützt werden'. Bigelmairs Übersetzung des Buches von den Märtyrern in Palästina gibt die kürzere und wohl auch ursprünglichere Rezension dieser ergreifenden Schrift wieder. 'Wo die spätere Rezension sachlich wertvolle Ergänzungen bietet, sind sie, wenigstens dem Inhalte nach, nach der Übersetzung von Violet (vgl. B. Z. VI 193) in Anmerkungen angefügt'. Gegenüber der tüchtigen Leistung des Vorgängers, des verdienten M. Stigloher, bedeutet die neue Übersetzung durch Verbesserung des Stiles und eine Reihe von Korrekturen einen Fortschritt.

C. W.

Leon Hardy Canfield, The early persecutions of the christians. New York, Columbia University. 1913. 215 S. 8⁰. [Studies in history, economics and public law edited by the Faculty of political science of Columbia University vol. 55 Nr. 2 (Whole number 136)]. Enthält in dem die zweite Hälfte des Buches bildenden Textteile eine Reihe von Abschnitten aus der Kirchengeschichte und der (armenischen) Chronik des Eusebios in englischer Über-

setzung. S. 193 ff. über den Text des Reskriptes des Hadrian an Minucius Fundanus bei Euseb. hist. eccl. IV 8, 9. C. W.

P. de L⟨abriolle⟩, Le style de la Lettre des chrétiens de Lyon, dans Eusèbe, H. E., V 1—4. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 198 f. Der Brief ist nicht in einem so gesucht metaphorischen Stil geschrieben, wie Heinichen meinte. Die Mehrzahl der angewendeten Metaphern stammt aus der hl. Schrift und der urchristlichen Literatur. Über die Verlässigkeit der Märtyrerakten von Lugdunum s. jetzt **Ulrich Kahrstedt**, Rhein. Mus. 68 (1913) 395—412. C. W.

Karl Hubík, Die Apologie des hl. Justinus des Philosophen und Märtyrers. Literarhistorische Untersuchungen. Wien, Mayer u. Co. 1912. VIII, 384 S. 8⁰. *7 M.* [Theologische Studien der Leogesellschaft 19]. Berührt unser Gebiet mit dem Abschnitt S. 292—318 'Eusebius und die Chronologie Justins' (die Angaben des Eusebios sind vertrauenswürdiger, als gewöhnlich angenommen wird) und mit dem ersten Exkurs S. 321—338 'Die Bezeichnung der Apologien Justins in der Kirchengeschichte des Eusebius' (Eusebios ist beim Zitieren aus den Apologien korrekt verfahren). C. W.

Epistola S. Athanasii episcopi ad Marcellinum in interpretationem psalmorum. In psallentium usum e 'Bibl. asceticae' tomo VI separatim edita a **Fr. Brehm**. Regensburg und Rom, Pustet 1913. 44 S. 32⁰. *0,50 L.* Notiert von **Anonymus**, La Civiltà cattolica Anno 64 (1913) vol. 1, 467. C. W.

K. J. Dyobouniotes, *Ἀθανασίου ἐπισκόπου Ἀλεξανδρείας Πρὸς τοὺς ἀποταξαμένους. Ἱερὸς Σύνδεσμος* (Athen) 1912, *ἀρ.* 180 *σελ.* 3—4. *Ἀνέκδοτον* aus einer Hs des Chozobiotissa-Klosters auf Amorgos; notiert nach *Ἐκκλ. Φάρος* 10 (1912) 522. P. Mc.

Theophyl. N. Papakonstantinou, *Ὁ Μ. Ἀθανάσιος καὶ ἡ δογματικὴ αὐτοῦ κατὰ τοῦ Ἀρείου καὶ Σαβελλίου διδασκαλία.* Athen 1911. 60 S. — Notiert nach *Ἐκκλησ. Φάρος* 11 (1913) 303. P. Mc.

Traugott Kehrhahn, De Sancti Athanasii quae fertur contra gentes oratione. Berliner Diss. 1913. 72 S. gr. 8⁰. Nach der Besprechung von **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 1913, 768—773, der im einzelnen manche Einwände gegen die Beweisführung erhebt, stellt sich der Verf. in der Echtheitsfrage auf den ablehnenden Standpunkt von V. Schultze und Dräseke. P. Mc.

Bruno Beck, Die griechischen Lebensbeschreibungen des Athanasius auf ihr gegenseitiges Verhältnis und ihre Quellen untersucht. Diss. Jena. Weida in Th., Druck von Thomas & Hubert 1912. 83 S. 8⁰. — Notiz folgt. Vgl. einstweilen die Besprechungen von **L. P⟨armentier⟩**, Revue de l'instruction publique en Belgique 56 (1913) 111—114; von **Ch. Van de Vorst**, Analecta Boll. 32 (1913) 307—308, der die in den Vitae figurierenden Dokumente ausnahmslos auf Sokrates zurückführt. P. Mc.

Chrysost. A. Papadopoulos, *Ἀλεξανδρινὰ σημειώματα ΙΘʹ: Σεραπίων Θμουέως. Ἐκκλησ. Φάρος* 11 (*ἔτος ϛʹ*, 1913) 177—187. P. Mc.

Wilh. Spiegelberg, Koptische Miscellen. Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes 34 (Paris, H. Champion 1912). S.-A. 12 S. Uns interessieren die Bemerkungen von **A. Ehrhard** zu „Ein neues Bruchstück eines koptischen Bücherverzeichnisses" (Ostrakon saec. VI—VIII): einen *λόγος* des Bischofs Sarapion (sc. von

Thmuis) 'über die Leidensfeige' bezieht er auf die Verfluchung des Feigenbaumes und weist auf die Möglichkeit hin, daß der bisher nicht bezeugte λόγος identisch ist mit Pseudo-Chrysostomos *Εἰς τὴν ξηρανθεῖσαν συκῆν* (Migne patr. gr. 59, 585 ff.); das Zeugnis ist auch liturgiegeschichtlich wichtig, da die Homilie wohl für den Montag der Karwoche bestimmt war. P. Mc.

Oskar von Lemm, Koptische Miszellen CXXI—CXXV. Bulletin de l'Acad. Imp. des Sciences de St. Pétersbourg 1912 S. 517—529 (vgl. B. Z. XXI 612). A. H.

Theophyl. N. Papakonstantinou, *Ὁ Μ. Βασίλειος, Ἡ δογματικὴ αὐτοῦ διδασκαλία, ἡ ἠθικὴ καὶ τὸ πρακτικὸν μέρος τῶν παραινετικῶν αὐτοῦ λόγων.* Athen 1912. 252 S. — Notiert nach *Ἐκκλησ. Φάρος* 11 (1913) 303. P. Mc.

Franz Nager, Die Trinitätslehre des hl. Basilius des Großen. Eine dogmengeschichtliche Studie. Paderborn, Schöningh 1912. IV, 123 S. gr. 8⁰. *2,50 M.* Ablehnend besprochen von **Hugo Koch**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 15 Sp. 474f. C. W.

Georg Büttner, Beiträge zur Ethik Basileios' des Großen. Landshut a. d. J., Druck von Thomann 1913. 25 S. 8⁰. [Programm des Gymnasiums für 1912/13]. Büttner, dessen Quellenuntersuchung über Basileios' Mahnworte an die Jugend über den nützlichen Gebrauch der heidnischen Literatur B. Z. XVIII 637 notiert wurde, hat sich für 'die vorliegende, in ganz bescheidenen Grenzen gehaltene Untersuchung als Ziel gesetzt, aus den Schriften Basileios' des Großen einige weitere Beziehungen und Zusammenhänge zwischen hellenischer Philosophie und christlicher Lehre darzulegen bzw. auf Verwandtes zwischen den beiden Weltanschauungen hinzuweisen'. Er erreicht dieses Ziel durch Untersuchung der von Basileios für das sittlich Gute gewählten Bezeichnungen (*ἀγαθόν, καλόν, ἀρετή*) und seiner Anschauungen über die Aneignung der Tugend (a. Die sittliche Anlage; b. der sittliche Fortschritt), ihre Einheit und Unverlierbarkeit und über einzelne Tugenden. 'So verkehrt es wäre', heißt es im Schlußwort, die aufgezeigten Berührungen mit griechischer Philosophie 'einzig und allein aus literarischen Einflüssen erklären zu wollen, ebenso verfehlt wäre es, jegliche Herübernahme und Verwertung griechischer Weisheit bei der wissenschaftlichen Ausgestaltung des Christentums in Abrede zu stellen'. S. 23 f. Literaturverzeichnis. C. W.

E. F. Morison, St. Basil and his Rule. A Study in Early Monasticism. [The S. Deiniol's series III]. Oxford University Press 1912. XII, 150 S. 8⁰. *3/6 sh.* — Wird besprochen. P. Mc.

Karl Gronau, Posidonius eine Quelle für Basilius' Hexaemeros. Braunschweig, Programm des Gymnasium Martino-Katharineum 1912. 82 S. 8⁰. — Nach der Besprechung von **O. Stählin**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 259 f., macht es Vf. durch sorgfältige Vergleichung der von Basileios vorgetragenen naturwissenschaftlichen Lehren sehr wahrscheinlich, daß die Hauptvorlage des Basileios vor allem aus dem Timaios-Kommentar des Poseidonios schöpfte. Vgl. die weiteren Besprechungen von **M. Pohlenz**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) 331—333, und von **J. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philologie 30 (1913) 797—800. P. Mc.

Carl Weyman, Die Wissenschaft der Wissenschaften. Festgabe für G. v. Hertling (s. o. S. 544 die Notiz über Baeumker, Das pseudohermetische Buch der 24 Meister) S. 371—378. Die Worte Gregors von Nazianz (or. 2 *Περὶ φυγῆς* 16; Migne XXXV, 426 A) über die Seelsorge '*τῷ ὄντι γὰρ*

αὕτη μοι φαίνεται τέχνη τις εἶναι τεχνῶν καὶ ἐπιστήμη ἐπιστημῶν, ἄνθρωπον ἄγειν etc.' enthalten eine polemische Spitze gegen eine zu seiner Zeit verbreitete Definition der Philosophie als der Kunst der Künste und der Wissenschaft der Wissenschaften. C. W.

M. Chaîne, Une homélie de saint Grégoire de Nysse traduite en copte, attribuée à saint Grégoire de Nazianze. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 395—409; 8 (1913) 36—41. Die Predigt ist der koptischen Hs 61 s. X der Vaticana entnommen und vom Herausgeber mit einer französischen Übersetzung versehen worden. Abgesehen vom Eingang und der Ermahnung am Schluß ist sie bloß die Adaptierung der Rede Gregors von Nyssa (nicht von Nazianz; diese Zuteilung beruht auf einem Irrtum des Schreibers oder auf der großen Verehrung des 'Theologen' bei den Kopten) über die Gottheit des Sohnes und des hl. Geistes und über den Glauben Abrahams, in der als Mittel zum Zweck das Opfer Isaaks geschildert wird (Migne P. Gr. 46, 553 ff.). C. W.

Hieronymus Markowski, Zum Briefwechsel zwischen Basileios und Libanios. Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 1150—52; dagegen **Paul Maas**, Die Echtheit der neuen Briefe Gregors von Nyssa, ebenda 1470—72. Polemik über die o. S. 246 notierte Publikation von Maas. P. Mc.

Ferdinand Cavallera, Amphilochiana. Recherches de science religieuse 3 (1912) 68—74. 1. Partielle Rekonstruktion der Homilie über *Pater me maior est* auf Grund des cod. Paris. gr. 1234 s. XIII und der bereits bekannten Textquellen. 2. Mitteilung eines neuen Fragmentes des dogmatischen Briefes an Seleukos aus der nämlichen Pariser Hs. C. W.

Gustave Bardy, Les objections d'un philosophe paien d'après l'Apocriticus de Macaire de Magnésie. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 95—111. Makarios hat die Ausführungen des Philosophen getreu reproduziert, so daß wir uns auf Grund seiner Mitteilungen eine zutreffende Vorstellung von den Angriffen bilden können, die die heidnische Philosophie des dritten oder vierten Jahrhunderts gegen das Christentum richtete. Porphyrios interessiert uns nur insoweit, als er der gewichtigste Wortführer der Christengegner ist, 'et c'est en tout cas sa voix, dont nous entendons l'écho, si même nous n'en retrouvons pas le son original, à travers les pages de l'Apocriticus.' Vgl. B. Z. XXI 290 f. C. W.

Mich. Bauer, Asterios von Amaseia (vgl. B. Z. XXI 294) besprochen von **Adolf Bretz**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 900—904, der gegen die Methode und die Resultate dieser Asterios-Dissertation, noch mehr aber gegen die von Schmid (vgl. B. Z. XX 569) Bedenken erhebt und eine eigene Monographie in Aussicht stellt. — Vgl. auch die Besprechung Bauers von **Joh. Dräseke**, Wochenschrift für klass. Philol. 1913, 323—328. P. Mc.

Macarius (Des Hl.) des Ägypters fünfzig geistliche Homilien. Aus dem Griechischen übersetzt von **Dionys Stiefenhofer**. Kempten u. München, Kösel 1913. XXXII, 396 S. 8°. *3,50 M.* [Bibliothek der Kirchenväter Bd. X.] Nach den eindringenden Forschungen J. Stiglmayrs (vgl. B. Z. XXI 604) ist das unter dem Namen des Makarios überlieferte Homiliencorpus 1. als Ganzes nicht in der sketischen Wüste in Ägypten entstanden, 2. kein Werk des Abtes Makarios von Ägypten, wenn sich auch manches, was sein Eigengut ist, in den Homilien findet, 3. chronologisch über das vierte Jahr-

hundert herab in spätere, byzantinische Zeit zu verlegen, 4. eine lose Zusammenstellung. Diese Resultate werden von dem an M. Jochams Stelle tretenden Verfasser der vorliegenden Übersetzung, die 'bei aller Berücksichtigung des deutschen Sprachgebrauchs eine möglichst getreue Wiedergabe des Originals' erstrebt, vollständig akzeptiert. Außer den Homilien wurden auch die zwei ersten der unter des Makarios Namen gehenden Briefe (der erste, nur in lateinischer Übersetzung erhalten, nach C. Flemming sicher identisch mit dem von Gennadius erwähnten Lehrschreiben des Makarios an jüngere Mönche, der zweite nach dem nämlichen Gelehrten vom gleichen Verfasser, wie die Homilien) übersetzt. In den Anmerkungen werden außer den Bibelstellen 'auch die von Stiglmayr aufgedeckten Parallelen zwischen den Homilien und der altchristlichen Literatur angeführt, damit der Leser ein anschauliches Bild von der Komposition des Homilienwerkes gewinnt'. Die von Stoffels angenommene Beeinflussung des 'Makarios' durch die stoische Philosophie lehnt Stiefenhofer mit Stiglmayr ab. C. W.

P. Chérubin A. Tcherakian, Le Commentaire sur le livre de Job, par Isychius, prêtre de Jérusalem, texte arménien publié pour la première fois. Venedig, S. Lazzaro 1913. 316 S. 8⁰. — Vgl. die Besprechung von **P. G. D. Sahaghian**, Revue biblique N. S. 10 (1913) 449 f. C. W.

Erwin Preuschen, Untersuchungen zur Apostelgeschichte. I. Ein Parallelbericht zu Act. 15. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 14 (1913) 1—22. Untersuchung der Übersicht über die Apostelgeschichte, die den größten Teil der 17. Katechese des Kyrillos von Jerusalem füllt. Die Gliederung des Inhaltes ist so eigentümlich und sachgemäß, daß sich die Annahme aufdrängt, Kyrillos habe zwar einen offiziellen Text der Acta gekannt und liturgisch benutzt, daneben aber noch eine ihm zugängliche verschollene Form des Buches für sich gebraucht. C. W.

O. Viedebantt, Quaestiones Epiphanianae metrologicae et criticae. Leipzig, Teubner 1911. X, 140 S. 8⁰. *6 M.* Zur Orientierung über die von uns seinerzeit übersehene Schrift begnügen wir uns auf die Besprechung von **K. Tittel**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 966—968 hinzuweisen. P. Mc.

Martin Jugie, Nestorius et la controverse nestorienne (vgl. o. S. 247). Ausführlich besprochen von **F. Nau**, Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 432—437; von **J. Labourt**, Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 143—147 (zugleich mit der Schrift von **Junglas**; vgl. o. S. 247); von **J. P. Junglas**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 8, Sp. 225—229. C. W.

J. P. Junglas, Die Irrlehre des Nestorius (vgl. o. S. 247). Besprochen von **Hugo Koch**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 15, Sp. 459—461. C. W.

Reginalt M. Schultes O. P., Die Bewährungslehre des Nestorius. Der Katholik 1913, 4. Heft, 233—247. Polemik gegen Junglas (vgl. o. S. 247): 'Die nestorianische Bewährungslehre (daß Christus die volle Anteilnahme an der Macht, Ehre und Herrlichkeit Gottes sich erst verdienen mußte und wirklich verdient hat) ist materiell der katholischen Tradition entlehnt, wird aber in der ihr von Nestorios gegebenen Form häretisch, weil sie seiner eigentlichen Häresie von der Leugnung der wahren Gottheit Christi und der bloß fiktiven Verbindung der beiden Naturen eingegliedert wird und die-

selbe verschleiern soll'. Dagegen **Junglas** im nämlichen Band des Katholik, 6. Heft, 437—447: Die Irrlehre des Nestorius. C. W.

Hugo, Nestorius und seine Irrlehre. Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie 27 (1913) 460—469. Polemik gegen Junglas. C. W.

Maurice Brière, Une homélie inédite de Théophile d'Alexandrie. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 8 (1913) 79—83. Syrischer Text (nach cod. Vat. syr. 142 mit den Varianten des cod. Mus. Brit. add. 14612) und französische Übersetzung einer Homilie über das besondere Gericht. C. W.

Niccolò Marini, Il Primato di S. Pietro e de' suoi successori in S. Giovanni Crisostomo. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 27—37. Vgl. oben S. 247 (wo N. Marini statt A. Palmieri zu lesen ist); Forts. folgt. P. Mc.

Juzek, Die Lehre des Hl. Johannes Chrysostomus über den Hl. Geist. Der Katholik 1913 H. 5, 309—320. Lehnt sich eng an die hl. Schrift und an die Bestimmungen des Konzils von 381 an und kann 'als Kronzeuge für die gesunde anatolische Lehre vom Ausgang des hl. Geistes vom Vater und vom Sohne' angeführt werden. C. W.

Paul Galtier, Saint Jean Chrysostome et la confession. Recherches de science religieuse 1 (1910) 209—240; 313—350. 'Nous disons aujourd'hui: se confesser au prêtre sous le regard de Dieu; s'il était vrai qu'on eût dit jadis: se confesser à Dieu sous le regard et le contrôle du prêtre, c'est volontiers dans le passage de l'une à l'autre de ces formules que nous chercherions l'explication dernière du contraste entre notre langage et celui de saint Jean Chrysostome'. C. W.

S. Colombo, Sull' origine del concetto di ἀπάτη in un passo di S. Giovanni Crisostomo. Didaskaleion 1 (1912) 437—454. A. H.

Franz Aengenvoort, Der Dialog des Palladius über das Leben des h. Johannes Chrysostomus. Beilage zu dem Jahresbericht 1912/13 des Coll. Augustinianum zu Gaesdonck. 16 S. 4°. Tritt dafür ein, daß der Dialog wirklich in Rom bald nach dem Tode des Heiligen verfaßt worden sei, und identifiziert das σύγγραμμα des Theophilos von Antiocheia, gegen das er sich richtet, mit dem durch Facundus von Hermiane Pro defens. trium capit. VI 5 bezeugten Pamphlete des Theophilos gegen Chrysostomos. Vgl. **F(ranz) D(iekamp)**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 9, Sp. 278 f. C. W.

Theodoret, Kirchengeschichte. Herausgeg. von **L. Parmentier** (vgl. B. Z. XXI 606). Ausführlich besprochen von **Paul Koetschau**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 2, Sp. 40—44. C. W.

Karl Günther, Theodoret von Cyrus und die Kämpfe in der orientalischen Kirche vom Tode Cyrills bis zur Einberufung des sogen. Räuberkonzils. Aschaffenburg, Druck von Götz Werbrun 1913. 49 S. 8°. Programm des Gymnasiums für 1912/13. Die Arbeit ist aus der Beschäftigung des Verfassers mit der Datierung, Ordnung und sachlichen Erläuterung der Briefe Theodorets hervorgegangen und behandelt 1. das Ordinationsjahr Theodorets (423), 2. die Geschichte des Athanasios von Perrha im Norden von Euphratesia (auf der Partikularsynode von Antiocheia, die vor dem 27. Juni 444, dem Todestage Kyrills von Alexandreia, oder unmittelbar nach demselben stattfand, seines bischöflichen Amtes entsetzt), 3. und 4. den Kampf gegen Ibas von Edessa und gegen Irenäus von Tyros, 5. Theodorets Internierung in Cyrus, 6. seine Verfolgung durch Dioskouros von Alexandreia

(3—6 hauptsächlich auf Grund der erst in neuerer Zeit bekannt gewordenen syrischen Akten des Räuberkonzils). C. W.

Philostorgius Kirchengeschichte mit dem Leben des Lucian von Antiochien und den Fragmenten eines arianischen Historiographen. Herausgeg. von **J. Bidez**. Leipzig, Hinrichs 1913. CLXX, 340 S. gr. 8⁰. *16 M.* [Die griech. christl. Schriftsteller Bd. XXI.] Philostorgios, geboren wahrscheinlich um 368 in dem kappadokischen Dorfe Borissos, kam im Alter von zwanzig Jahren nach Kpel und schrieb seine (nicht vor 425, aber sicher 433 vollendete) Kirchengeschichte als begeisterter Verehrer des Eunomios. 'Eine Geschichte der wahren Kirche, d. h. der eunomianischen (nicht der arianischen!) Kirche, in ihrem Gegensatz zum Heidentum ebenso wie in ihren Kämpfen gegen die falsche Orthodoxie: das ist das literarische Thema, das sich unser Verfasser gewählt hat, um sich dabei all seinen Kummer, all seine Liebe und Bewunderung, seinen Unwillen und seinen Haß vom Herzen schreiben zu können. Er gibt uns so von der Verfolgung seines eigenen Glaubens eine lyrische Schilderung, die seine parallellaufende Erzählung vom Verfall des Kaiserreiches verständlich machen soll'. Philostorgios war ein vielgereister und gebildeter Mann, er zeigt Interesse für alle möglichen Disziplinen und besitzt Schönheitssinn, teilt aber mit seinen Zeitgenossen einen 'überschwenglichen Glauben an Wunder und alle Arten des Wunderbaren' und ist 'apokalyptischen Inspirationen' stark zugänglich (S. CXV ff. über die nahen Berührungen zwischen Philostorgios und der syrischen Apokalypse bei Arendzen, Journal of Theol. Stud. II [1901] 401 ff.). Trotz seines ausgeprägten eunomianischen Standpunktes ist er nicht der einseitige und parteiische Darsteller, als den man ihn gewöhnlich erscheinen läßt. 'Wenn ich von seinen Lehrern Aëtius (Lehrer des Eunomius), Eunomius und dem greisen Missionar Theophilus (Indus) absehe, über die Philostorgius nur Gutes zu sagen wußte, so frage ich mich, wo es bei ihm noch e i n e Persönlichkeit gibt, deren Schwächen er systematisch in dem Maße verborgen hätte, wie die homousianischen Kirchenhistoriker es bei Leuten (!) wie Athanasius, Cyrillus, Eustathius, Meletius und den andern Verfechtern ihrer Orthodoxie getan haben'. Zwar besaß er nicht 'die Feinheit des Sozomenus, aber wir finden doch bei ihm Wahrheit, Leben und Anschaulichkeit, und es gelingt ihm oft, die Helden seines Geschichtswerkes vor uns in ihrer komplizierten Eigenart wieder erscheinen zu lassen'. Die reiche Bibliothek, die er für die (vermutlich in Kpel erfolgte) Ausarbeitung seiner Kirchengeschichte zur Verfügung hatte, läßt sich nicht mehr rekonstruieren, doch können wir — abgesehen von der hl. Schrift und einigen Apokryphen — Josephos, Phlegon, Dion, Eusebios, Gregor von Nazianz, Basileios, Apollinaris von Laodikeia, Briefe von Athanasios, Konstantin usw., Konzilsakten, arianische Schriften (bes. einen arianischen Fortsetzer des Eusebios für die Regierung Julians; s. Anhang VII in Einleitung und Text), einige hagiographische Texte (z. B. das Martyrium des Lukian von Antiochien; s. Anhang VI), chronikalische Aufzeichnungen, einen auch von Gregor von Nazianz für seine Invektiven gegen Julian verwerteten Bericht, Eunapios nebst seinem Fortsetzer Olympiodor und Claudian teils mit Sicherheit teils mit Wahrscheinlichkeit als von Philostorgios (direkt oder indirekt) benutzte Quellen bezeichnen. 'Gerade wegen der Art der Quellen . . . ist der Verlust seiner (vollständigen) Kirchengeschichte vielleicht viel bedauerlicher, als es derjenige eines der Geschichtswerke des Sokrates, Sozomenus oder Theodoret gewesen wäre.

Denn während letztere aus einer orthodoxen Literatur geschöpft haben, die uns zum Teil erhalten ist, hat sich Philostorgius seine Informationen aus Schriften geholt, die die Intoleranz des 5. Jahrhs. und der nachfolgenden Generationen hat verschwinden lassen'. Als Stilist macht er 'den Eindruck eines wohl durchgebildeten Schriftstellers, der sich auf alle Feinheiten versteht und oft recht geschickt ist in der Handhabung seiner Kunstmittel'. Als Apologie des Eunomianismus, also einer der unter Theodosios II am meisten verfolgten Häresien war die Kirchengeschichte des Philostorgios von Anfang an in ihrer Existenz bedroht und alle die Autoren, denen wir die erhaltenen Auszüge und Bruchstücke verdanken, scheinen aus einem und demselben (wohl in einer Bibliothek zu Kpel verwahrten) Exemplar des Werkes geschöpft zu haben. Es sind dies 1. der Patriarch Photios, dessen Exzerpte 'gleichsam das Gerüst' für die Rekonstruktion des Werkes abgeben (Haupths Baroccianus 142 s. XIV, bereits von Nikephoros Kallistos benutzt); 2. Johannes von Rhodos, der Verfasser der Passion des Martyrers Artemios (Quellen: Philostorgios, ein altes im Textanhang III ediertes Martyrium des Artemios, eine apologetische Schrift [s. Textanhang II] und eine kirchenhistorische Kompilation; für die Textherstellung außer mehreren Hss die Bearbeitung des Metaphrasten wichtig); 3. der Lexikograph Souidas, dessen Philostorgiosauszüge sicher auf einen Exzerptor zurückgehen, der einen vollständigen Text der Kirchengeschichte vor sich hatte. Ob das letztere auch von Konstantinos Porphyrogennetos und seinen Mitarbeitern gesagt werden kann, bleibt bis auf weiteres zweifelhaft; 4. der Verfasser der von Franchi de' Cavalieri auszugsweise bekannt gemachten kompilatorischen Vita Constantini im cod. Angelicus gr. 22 (D. 3. 10) s. XI, der seine Philostorgiosauszüge wieder einem älteren Kompilator verdankt (der Bericht über Licinius' Niederlage und Tod im Textanhang V); 5. Niketas Akominatos, der Kompilator des Thesaurus orthodoxae fidei; 6. Symeon Metaphrastes, der vielleicht im Martyrium Arethae direkt aus Philostorgios schöpft. Johannes von Antiocheia und der Verfasser der von Zonaras und Kedrenos benutzten 'Zwillingsquelle' (die Benennung stammt von E. Patzig her) sind nicht in diese Reihe einzustellen, doch bieten die Auszüge der Zwillingsquelle 'oft — weil sie teilweise aus derselben Quelle herrühren wie Philostorgios — die Ausdrücke unserer Fragmente selbst' und sind in diesen Fällen von Bidez in seiner Ausgabe unten in kleinem Druck mitgeteilt worden. Näheres über die irgendwie philostorgioshaltigen Quellen im zweiten Teile der (von O. Loofs ins Deutsche übersetzten) Einleitung. Über die außerordentlich zweckmäßige Einrichtung der Ausgabe selbst (z. B. werden durch Steildruck 'die den parallelen Philostorgiosauszügen gemeinsamen Elemente, die auf unseren Historiker selbst zurückgehen müssen', hervorgehoben), durch die die bisherigen (von J. Gothofredus, Genf 1643 mit verdienstlichem, in Bidez' Quellenapparat dankbar verwertetem Kommentar; H. Valois, Paris 1673; Nachdruck von Reading, Cambridge 1720, Turin 1748; vermehrter und berichtigter Nachdruck bei Migne, P. Gr. LXV) vollständig in den Schatten gestellt werden, und die sorgfältige Ausarbeitung der Register (I. Stellenregister der Fragmente von Philostorgios; II. biblischer Index; III. Parallelschriftsteller; IV. Namenregister; V. Wortregister) wird man sich am besten durch eigenen Gebrauch des Buches belehren. C. W.

W. Lüdtke, (Zu Euagrius Pontikos). Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 11, Sp. 348. Mitteilungen über die von Frankenberg, dem

Herausgeber des syrischen Euagrios nicht berücksichtigte, vom Syrer unabhängige armenische Übersetzung (ed. Sargisean, S. Lazzaro 1907). C. W.

Th. S. Vladimirskij, Anthropologie und Kosmologie des Nemesios Bischofs von Emesa in ihren Beziehungen zur alten Philosophie und patristischen Literatur (Антропологія и космологія Немезія епископа Емесскаго въ ихъ отношеніяхъ къ древней философіи и патристической литературѣ). Žitomir 1912. X + 451 + 111 S. Preis *2 Rbl. 50 Kop.* — Uns unzugänglich. P. J.

Palladius, Histoire Lausiaque. Texte grec, introduction et traduction française par **A. Lucot.** Paris 1912. LIII, 425 S. 8⁰. A. H.

Antonio Amante, I frammenti ascetici inediti del codice Bolognese 2702 (già 579). Didaskaleion 1 (1912) 523—547. Veröffentlicht die in nächster Verwandtschaft mit dem Pratum spirituale stehenden Fragmente und teilt zu den schon edierten die abweichenden Lesarten mit. Zur Textgestaltung vgl. die folgende Notiz. A. H.

O. Stählin, Zu den asketischen Stücken aus Cod. Bonon. 2702. Didaskaleion 2 (1913) 171—174. Gibt zahlreiche Emendationen zu dem von Amante (s. die vorstehende Notiz) veröffentlichten Text. A. H.

Chrys. A. Papadopoulos, *Φίλων ἐπίσκοπος Καρπασίας. Ἐκκλησ. Κῆρυξ* 2 (1912) 362—365. Studie über diesen kyprischen Kirchenschriftsteller aus dem Anfang des 5. Jahrh.; notiert nach *Ἐκκλ. Φάρος* 10 (1912) 522. P. Mc.

Fridericus Fenner, De Basilio Seleuciensi quaestiones selectae. Marburg 1912. 98 S. 8⁰. Inaug.-Diss. der philos. Fak. Handelt 1. de Basilii veterum studiis, 2. de arte dicendi Basilii. Vgl. die ausführliche Besprechung von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift f. klass. Philol. 30 (1913) Nr. 14, Sp. 373—377. C. W.

M. Jugie, Les homélies de Saint Germain de Constantinople sur la dormition de la Sainte vierge. Échos d'Orient 16 (1912) 219—221. Die Echtheit dieser drei Homilien wird durch Zitate bei Michael Glykas bezeugt. C. W.

Jos. Leonissa O. M. Cap., Zur Frage der Areopagitica. Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie 27 (1913) 437—451. Auch die ernsten Mahnungen der Innsbrucker Zeitschrift für katholische Theologie (vgl. B. Z. XXI 300) haben auf den Verfasser und auf den Herausgeber des Jahrbuchs keinen Eindruck gemacht. Beide fahren ruhig fort, die katholische Gelehrsamkeit nach Kräften zu blamieren. Ref. ist der letzte, der nach der kirchlichen Polizei schreit, aber wenn sie hier eingriffe, würde sie wahrhaftig ein gutes Werk tun. C. W.

Heinrich Weertz, Die Gotteslehre des sog. Dionysius Areopagita. Theologie und Glaube 4 (1912) 637—659. 749—760. Um die Leser die Gotteslehre des Areopagiten (1. von der Erkennbarkeit Gottes; 2. von Einheit und Trinität) 'möglichst unmittelbar' kennen lernen zu lassen, hat der Verfasser 'die Dionysischen Gedanken über Gott nicht in ein anderswo hergenommenes Schema gezwängt, sondern möglichst in der Reihenfolge des Buches von den göttlichen Namen vorgetragen'. Die einschlägigen Äußerungen des Aeropagiten in anderen Schriften werden suo loco eingeschoben. C. W.

K. J. Dyobouniotes, *Ἰωάννου Κασσιανοῦ Διαλέξεις πατέρων. Ἐκκλ. Φάρος* 11 (ἔτος ϛ΄, 1913) 51—65. 161—176. 225—243. Die unschätzbare

Hs Meteoron 573 saec. X, der wir die neuen Origenes- und Hippolytos-Texte (vgl. B. Z. XXI 289. 290) verdanken, enthält auch die griechische Epitome der Werke des Cassianus; D. ediert die bisher unbekannte Übersetzung der *Collationes patrum* in drei Kapiteln: *Τοῦ αὐτοῦ (Κασσιανοῦ) Πρὸς Λεόντιον ἡγούμενον περὶ τῶν κατὰ τὴν σκήτην ἁγίων πατέρων. Συνεισφορὰ τοῦ ἀββᾶ Σερήνου πρώτη. Συνεισφορὰ τοῦ ἀββᾶ Σερήνου περὶ τῆς παναρέτου* (f. 56ᵛ—118ᵛ der Meteoron-Hs). P. Mc.

W. Schonack, Evangelistenviten aus Kosmas Indikopleustes (vgl. B. Z. XXI 607). Bespr. von **J. Dräseke**, Woch. für klass. Phil. 1913, 412—415. P. Mc.

Michael Krascheninnikov, Sancti Abramii archiepiscopi Ephesii Sermones duo. I. In Annuntiationem SS. Deiparae. II. In Occursum Domini N. Jesu Christi, adjecta interpretatione Slavica, nunc primum edidit. Praemissa est De S. Abramii vita et scriptis commentatio. Jurjev (Dorpat) 1911 [S. A. ex „Actis et commentationibus Imp. Universitatis Jurjevensis a. 1911“]. CXCIV, 63 S. 8⁰ (ausgedruckt und ausgegeben 1913). — Besprechung folgt (vgl. o. S. 59 Anm.). P. Mc.

F. Nau, Didascalie de Jacob (vgl. B. Z. XXI 608) besprochen von **A. Ehrhard**, Oriens christianus N. S. 3 (1913) 152—154. P. Mc.

Sylvain Grébaut, Histoire de l'apostasie du diacre Léonce et de la mort du juif Isaac. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 8 (1913) 101—104. Äthiopischer Text einer von dem neubekehrten Juden Justus zum Erweis der Gottheit Christi erzählten Geschichte mit französischer Übersetzung. Im Gegensatz zu dem fast ganz aus Bibelzitaten bestehenden Sargis von Aberga, der äthiopischen Bearbeitung der griechischen Doctrina Jacobi nuper baptizati, bietet der von Grébaut edierte Bericht mehr Tatsachen. C. W.

K. Kekelidze, Die Nachrichten der grusinischen Quellen über den ehrwürdigen Maximos Confessor (Свѣдѣнія грузинскихъ источниковъ о препод. Максимѣ Исповѣдникѣ). Trudy der K. geistl. Akademie zu Kiev 1912 Septemberh. S. 1—41, Novemberh. S. 451—486. Nachdem Montmasson die griechischen Nachrichten über das Leben des Maximos einer genaueren Kritik unterzogen hat (vgl. B. Z. XIX 605), legt jetzt K. die wenig beachteten aus dem Griechischen übersetzten grusinischen Quellen vor. Zwei altgrusinische Viten sind überliefert, eine ausführlichere von Euphemios, dem Sohne des Gründers des iberischen Athosklosters, Johannes († 988), und eine kurze Synaxarvita, die um 1038—42 der Vorsteher des gleichen Klosters Georgios angefertigt hat. K. gibt eine russische Übersetzung der ausführlicheren Vita und der Synaxarvita und schickt eine historisch-kritische Einleitung voraus. P. J.

E. Hocedez, Les trois premières traductions du De orthodoxa fide. Musée Belge 17 (1913) 109—123. Zeigt, anknüpfend an den Aufsatz von Ghellinck B. Z. XXI 448 ff., daß Burgundio und R. Grosseteste es auf eine möglichst getreue Wiedergabe des griechischen Originals abgesehen haben, wobei indes Grosseteste nur die Übersetzung des Burgundio verbessert hat, daß dagegen der Verfasser der anonymen Übersetzung in den Hss von Reun und Admont (nur die ersten acht Kapitel des dritten Buches umfassend) viel freier zu Werk gegangen ist. Die letztere Übersetzung ist infolge dessen für die Textkritik des Originals lange nicht so wichtig, wie die beiden andern, aber sie bedeutet einen Fortschritt 'vers une conception moins étroite et moins servile du rôle du traducteur'. Über Grosseteste vgl. jetzt das grundlegende

Werk von Ludwig Baur (Tübingen), Des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln, philosophische Werke. Zum erstenmal vollständig in kritischer Ausgabe besorgt von L. B. Münster 1912 [Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters Bd. 9]. C. W.

E. Hocedez S. J., La diffusion de la 'Translatio Lincolniensis' du 'De orthodoxa fide' de saint Jean Damascène. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 189—198. Die Übersetzung Grossetestes war sogar in England außerhalb der franziskanischen Kreise wenig im Gebrauch. Im Gegensatz zu ihr wird in einer Erfurter Hs die Übersetzung des Burgundio als die 'translatio communis' bezeichnet. C. W.

Ferdinand Cavallera, La notice de Photius sur saint Justin. Recherches de science religieuse 1 (1910) 487—493. Im zweiten Teile im wesentlichen aus der griechischen Übersetzung von Hieronymus De viris illustribus entlehnt. Die Worte des ersten Teiles '*ἀνεγνώσθη Ἰουστίνου . . . ἀπολογία ὑπὲρ χριστιανῶν καὶ κατὰ Ἑλλήνων καὶ κατὰ Ἰουδαίων*' gehen wahrscheinlich auf die erhaltene erste Apologie, nicht auf die pseudojustinische Expositio fidei. C. W.

Niketas D. Chabiaras, *Ὁ πατριάρχης Φώτιος καὶ ὁ Ἀκάθιστος ὕμνος*. Samos, *τυπογραφεῖον τοῦ „Μικρασιατικοῦ" Ἑλένης Σ. Σβορώνου* 1912. 20 S. 8⁰. — Will neue Argumente für die These von Papadopoulos-Kerameus (vgl. zuletzt B. Z. XX 312) beibringen und Photios selbst als Dichter des Akathistos erweisen, kommt aber über irrelevante Einzelbeobachtungen nicht hinaus. P. Mc.

N. Festa, Niceta di Maronea e i suoi dialoghi sulla Processione dello Spirito Santo. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 104—113. Vgl. o. S. 249; Forts. der lateinischen Übersetzung. P. Mc.

Gr. Papamichael, *Γρηγόριος Παλαμᾶς* (vgl. o. S. 166). Besprochen von **A. Ehrhard**, Oriens christianus N. S. 3 (1913) 146—148. P. Mc.

M. Jugie, Un théologien grec du XVIᵉ siècle. Gabriel Sévère et les divergences entre les deux églises. Échos d'Orient 16 (1913) 97—108. Gabriel Severos, geboren 1541 in Monembasia, seit 1577 Titulatur-Metropolit von Philadelpheia, gestorben 1616 zu Lesina in Dalmatien, hat mehrere theologische Werke verfaßt, in denen er zu einer Reihe von Lehrpunkten, in denen die griechische und die lateinische Kirche auseinandergehen, eine ganz andere (lateinerfreundlichere) Stellung einnimmt als die orthodoxen Theologen der Gegenwart. C. W.

F. Nau, La Didascalie des douze apôtres. Traduite du syriaque pour la première fois. Deuxième édition, revue et augmentée de la traduction de la Didaché des douze apôtres, de la Didascalie de l'apôtre Addai et des empêchements de mariage (pseudo)apostoliques. Paris, Lethielleux 1912. XXXII, 264 S. 8⁰. *8 Fr.* [Ancienne littérature canonique syriaque fasc. 2.] Besprochen von **Th. Schermann**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 7 Sp. 205f.; von **A. Baumstark**, Literarische Rundschau 39 (1913) Nr. 8 Sp. 365f. C. W.

Patrologia orientalis t. 6 und 7. Paris 1911. 4⁰. Ausführlich besprochen von **Henri De Vis**, Revue d'histoire ecclésiastique 14 (1913) 117—129. C. W.

Jacques Rabakhan, Essai de vulgarisation des homélies métriques de Jacques de Saroug, évêque de Batran en Mésopotamie

(451—521). Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 410—426; 8 (1913) 42—52. Übertragung der Predigt des Jakob von Sarug 'Über die Herabkunft des Höchsten auf den Berg Sinai und über das Symbol der Kirche' (in Bedjans Ausgabe 1, 3 ff.) in französische Reime. C. W.

F. Nau, La version syriaque de l'histoire de Jean le Petit. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 347—389; 8 (1913) 53—68. 124—133. 283—307. Syrischer Text nach cod. Syr. Paris. 235 und cod. Mus. Brit. add. 14732 mit französischer Übersetzung. Der Held der Biographie ist ein Mönch der sketischen Wüste, von dem wir griechische Apophthegmen besitzen, geboren 328, gestorben am 17. Oktober 398. Die syrische Biographie ist im J. 936 aus einer arabischen Vorlage (s. IX), diese aus dem koptischen Panegyrikus des Bischofs Zacharias von Sakha (Ende des achten oder Anfang des neunten Jahrhunderts) übersetzt worden. C. W.

M. Dunlop Gibson, The Commentaries of Ishoʿdad of Merv in Syriac and English, with an introduction by **J. Rendel Harris**. Vol. IV: Acts of the Apostles and three Catholic Epistles [Horae Semiticae X]. Cambridge, University Press 1913. XV, 41, 55 S. (vgl. o. S. 251). — Die Besprechung von **H. Greßmann**, Berl. Philol. Wochenschr. 1913, 936—939, weist auf Zitate aus Arat und den Kallimachos-Hymnen hin. P. Mc.

Die im Äthiopischen, Arabischen und Koptischen erhaltenen Visionen Apa Schenutes von Atripe. Text und Übersetzung von **Adolf Grohmann**. I. Die im Äthiopischen erhaltenen Visionen. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft 67 (1913) 187—267. 'Am wahrscheinlichsten ist es wohl, daß das Werk in seiner ursprünglichen Gestalt nach dem Koptischen — vielleicht unter Mitwirkung der Mönchstradition — arabisch konzipiert und dann ins Geʿez (d. h. in das Äthiopische) übertragen wurde'. Für die Ausgabe des Textes wurden alle erreichbaren Hss herangezogen. C. W.

B. Apokryphen.

St. Székely, Bibliotheca apocrypha. Introductio historico-critica in libros apocryphos utriusque testamenti cum explicatione argumenti et doctrinae. I. Introductio generalis. Sibyllae et Apocrypha Veteris Testamenti antiqua. Freiburg i. B., Herder 1913. VIII, 512 S. gr. 8°. *11 M.* Literaturgeschichte der Apokryphen mit ausführlichen Auszügen, kurzer Erklärung der schwierigen Stellen und systematischer Darstellung der apokryphischen Lehren (nach der buchhändlerischen Ankündigung). C. W.

Carlo Pascal, Le credenze d'oltretomba nelle opere letterarie dell' antichità classica. Vol. I und II. Catania, Battiato 1912. XII, 263; 262 S. 8°. *8 L.* [Biblioteca di filologia classica. Vol. IV und V]. Handelt im zweiten Bande, wenn auch nur in Kürze, über die christliche Visions- und Apokalypsenliteratur. Nach dem Bericht von **Fr. Pfister**, Literarisches Centralblatt 64 (1913) Nr. 4 Sp. 117 f. C. W.

Felix Haase, Literarkritische Untersuchungen zur orientalisch-apokryphen Evangelienliteratur. Leipzig, Hinrichs 1913. IV, 92 S. 8°. *3 M.* Prüfung des koptischen Ägypter- oder Ebionitenevangeliums, des Evangeliums des Gamaliel, des koptischen Evangeliums des Bartholomäus, des Evangeliums der zwölf Apostel, des koptischen Petrusevangeliums, des Thomasevangeliums, des arabischen Kindheitsevangeliums, des Protevangeliums des Jakobos, der arabischen Geschichte des Zimmermanns Josef, der Pilatusakten und

des Transitus Mariae unter dem literarkritischen Gesichtspunkt. Die Arbeit ist die erste Probe eines gewaltigen Unternehmens, nämlich einer kritischen Untersuchung sämtlicher in orientalischen Sprachen erhaltener Quellen der orientalisch-christlichen Kirchengeschichte. Vgl. die Besprechung von **G. Kr⟨üger⟩**, Literarisches Centralblatt 64 (1913) Nr. 28 Sp. 905—907. C. W.

André Wilmart O. S. B. und **Eugène Tisserant**, Fragments grecs et latins de l'évangile de Barthélemy. Revue biblique N. S. 10 (1913) 161—190. 321—368. Die uns erhaltenen Texte über den hl. Apostel Bartholomäus (abgesehen von seinem Martyrium) gehen auf eine Grundschrift d. h. ein Evangelium (nicht eine Apokalypse) des Bartholomäus zurück, 'représenté par une redaction normale dont d'importants fragments subsistent en grec, en slave et en latin, et par une recension métaphrastique, et notablement divergente, en copte'. Das griechische Original wird um das 4. Jahrh. im Schoß einer christlichen Sekte 'en marge de l'Église d'Alexandrie' entstanden sein. C. W.

J. Flamion, Les actes apocryphes de l'apôtre André (vgl. oben S. 251f.). Besprochen von **Albert Dufourcq**, Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 61—63. C. W.

J. Dahlmann, Die Thomas-Legende (vgl. o. S. 252). Ablehnend besprochen von **Moritz Winternitz**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1750—1755 und von **P. Peeters**, Analecta Bollandiana 32 (1913) 75—77. P. Mc.

Hugo Duensing, Ein Stücke der urchristlichen Petrusapokalypse enthaltender Traktat der äthiopischen Pseudo-klementinischen Literatur. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 14 (1913) 65—78. Deutsche Übersetzung des von **Grébaut** (vgl. B. Z. XVII 256) ins Französische übertragenen Traktates. Eine auf mehreren Hss beruhende Ausgabe der äthiopischen Klementinen und vor allem eine Ausgabe der zugrundeliegenden arabischen Klemensschriften wird als wissenschaftliches Bedürfnis bezeichnet. C. W.

E. A. Wallis-Budge, Coptic apocrypha in the dialect of Upper Egypt edited with english translations. London, British Museum 1913 LXXVI, 404 S. 8⁰ mit 58 Lichtdrucktafeln. — Wird besprochen; vgl. einstweilen die Anzeige von **M. Maas**, Neue koptische Apokryphen. Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 18 Sp. 573f. P. Mc.

Sylvain Grébaut, Un miracle de Notre-Seigneur. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 427—431. Aus einer äthiopischen Schrift über die Wunder unseres Herrn, die er demnächst vollständig edieren wird, teilt Grébaut im Originaltext und in französischer Übersetzung ein Stück mit, das sich mit einer Erzählung in den Akten des Andreas und Matthias in der Stadt der Menschenfresser nahe berührt. Vgl. B. Z. XXI 304. C. W.

Sylvain Grébaut, Littérature Éthiopienne Pseudo-Clémentine. III. Traduction du Qalêmentos. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 7 (1912) 337—346; 8 (1913) 69—78. Fortsetzung der zuletzt o. S. 252 erwähnten Publikation. C. W.

C. Hagiographie.

H. Delehaye, Les origines du culte des martyrs (vgl. o. S. 252). Ausführlich besprochen von **J. Labourt**, Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 63—68; von **Paul Allard**, Revue des

questions historiques 93 (1913) 521—527; von **Adhémar d'Alès**, Héros chrétiens, Études... de la Compagnie de Jésus 134 (1913) 145—163; von **Carl Weyman**, Historisches Jahrbuch 34 (1913) 354—357; von **Karl Holl**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 17 Sp. 519—521; von **J. P. Kirsch**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 13 Sp. 385—389. C. W.

A. J. Wensinck, Legends of Eastern Saints (vgl. o. S. 261). Besprochen von **E. v. Dobschütz**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 9 Sp. 265f. C. W.

Basilius Latyšev, Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt. Fasciculus alter, menses Iunium, Iulium, Augustum continens. Sumptibus Caesareae Academiae scientiarum e codice Hierosolymitano S. Sepulcri 17 ed. B. L. Accedit tabula phototypica. Petropoli 1912. XIV, 428 S. 8⁰. 7 *M*. Wird besprochen. A. H.

V. V. Latyšev, Четьи-минеи Іоанна Ксифилина (Menologien des Joannes Xiphilinos). Bulletin (Извѣстія) de l'Acad. impér. des sciences de St. Pétersbourg 1913, S. 231—240. Nimmt Stellung zu der neuesten Entdeckung des gelehrten Protopresbyters K. S. Kekelidze (vgl. o. S. 263 und u. S 612), die für die Überlieferungsgeschichte der griechischen Märtyrer- und Heiligenkalender von sehr großer Wichtigkeit ist. In dem Georgischen Kloster Gelathi bei der Stadt Kutais im Kaukasus fand dieser eine alle Monate des Jahres, mit Ausnahme von November und Januar, umfassende hagiographische Sammlung in fünf Hss, die aus der Hss-Serie stammen, die der Katholikos von Abkhazien, Eudemon I Čkhetidze (1543—1578) für das Kloster Gelathi geschrieben hat. Der besondere Wert dieser Entdeckung liegt nun darin, daß in einer dieser Hss eine Art Widmungsschrift an den Kaiser Alexios I Komnenos steht, aus der sich ergibt, daß Joannes Xiphilinos, ein Neffe des Patriarchen Joannes Xiphilinos (1064 — 1075), von dem man bisher wußte, daß er einen Auszug der römischen Geschichte des Dio Cassius veranstaltete, als Fortsetzung der die fünf Wintermonate umfassenden Sammlung des Symeon Logothetes eine solche für die Monate Februar bis August zu Ende geführt habe und diese nunmehr dem Kaiser Alexios zur Durchsicht und Bestätigung unterbreite, damit er sie an die Kirchen zur Lesung verschicke. Die leider unvollendete Widmungsschrift behauptet, Symeon Logothetes habe die Metaphrasierung und Ausdehnung der '*κείμενα*' (= textus recepti) über die Heiligen der Frühlings- und Sommerzeit unterlassen, „weil die Morgengottesdienste zu dieser Zeit wegen der Kürze der Nacht und der Schlafsucht der Menschen kürzer seien und daher die Lesungen als überflüssig erscheinen ließen". Er selbst habe es auf Veranlassung seines Oheims unternommen, das Werk Symeons zu vollenden und zu diesem Zwecke nicht nur die *κείμενα* kunstvoll ausgeschmückt und ihren Sätzen den erforderlichen Wohllaut gegeben, sondern auch ganz verschollene alte Erzählungen gesucht und gefunden und aus denselben die richtigen und wahrhaftigen ausgewählt, da viele alte Schriften durch lasterhafte Leute absichtlich mit Irrtümern zum Schaden des Glaubens verunstaltet worden seien.

Im Anschluß an das von ihm edierte und ins Russische übersetzte Fragment der Widmungsschrift des Joannes Xiphilinos verbreitete sich Kekelidze des näheren über die Metaphrasen sowohl des Symeon Logothetes als des Joannes Xiphilinos. Letztere zogen die Aufmerksamkeit von V. V. Latyšev auf sich mit Rücksicht auf das von ihm edierte Menologium anonymi byzantini

(vgl. B.Z.XXI 239 ff.). Er nahm eine überraschende Übereinstimmung zwischen der Liste der Metaphrasen des Joannes Xiphilinos bei Kekelidze und dem Bestand an Texten des erwähnten Menologiums wahr und konstatierte insbesondere, daß das Incipit des Martyriums des Theodoros Teron in der Bearbeitung des Joannes Xiphilinos wortwörtlich übereinstimmt mit dem desselben Martyriums in dem anonymen Menologium. Um noch sicherer zu gehen in der Bestimmung des Verhältnisses zwischen den zwei Menologien ersuchte er Kekelidze um eine Übersetzung der Vita der Chersonnesischen Bischöfe, die beiderseits vertreten ist, und um die Anfangsworte einiger weiteren Texte. Die besagte Übersetzung besaß er noch nicht, als er seinen Aufsatz schrieb; aber die Anfangsworte von zehn georgischen Texten, die Kekelidze ihm mitteilte, waren mit denen der entsprechenden Texte des griechischen Menologiums wortwörtlich identisch. Latyšev kommt daher zum Schlusse, daß das von ihm edierte Menologium nicht mehr als ein anonymes zu bezeichnen sei, sondern den Titel führen sollte: Johannis Xiphilini menologii quae supersunt.

Gegen die einfache Identifizierung beider Menologien erheben sich indes Bedenken, die ich in der Hoffnung vorbringe, daß weitere Mitteilungen von Kekelidze sie zerstreuen werden:

1. Zunächst stimmt die Zahl der Texte beider Menologien für die Monate Februar bis August nicht überein. In dem griechischen Menologium beträgt sie 152, in dem georgischen nur 118. Von diesen 118 Texten beziehen sich wohl 84 auf dieselben Heiligenfeste wie in dem griechischen; aber nicht weniger als 34 haben andere Heilige zum Gegenstand.

2. In seiner Widmungsschrift bezeichnet Joannes Xiphilinos sein Werk als die Fortsetzung des Menologiums des Symeon Logothetes, der die *κείμενα* über die Heiligen der Wintermonate metaphrasiert und „ausgedehnt“ habe. Nun besteht aber das griechische Menologium aus lauter verkürzten Texten, während in den Angaben des Joannes Xiphilinos über die von ihm befolgte Methode nichts darauf schließen läßt, daß er die *κείμενα* verkürzt habe. Er sagt allerdings, daß er später Eingetragenes und Fremdes ausgeschieden habe; die Texte des griechischen Menologiums Latyševs, die sich mit älteren Texten vergleichen lassen, weisen aber rein literarische Verkürzungen auf. Es muß somit erst eine genügende Anzahl von Texten des georgischen Menologiums im Wortlaute publiziert werden, bevor man die Identität derselben mit den griechischen mit voller Sicherheit behaupten kann.

3. Das wichtigste Bedenken ist aber das dritte. Joannes Xiphilinos sagt in seiner Widmung an Kaiser Alexios wiederholt, Symeon Metaphrastes habe nur die Texte für die Heiligenfeste der Wintermonate metaphrasiert, er selbst habe „die Metaphrasierung der Lesungen über die Heiligen, die im Verlaufe der sieben Frühlings- und Sommermonate gefeiert werden“, zu Ende geführt. Er kannte somit die zwei letzten Bände des Menologiums des Symeon Logothetes nicht, die sich auf einzelne Feste der Monate Februar bis August beziehen und von denen wir Hss besitzen, die aus der Zeit des Joannes Xiphilinos stammen, ja sogar älter sind als er. Der Verf. des von Latyšev publizierten griechischen Menologiums kannte sie aber sehr gut; denn seine Texte für den 1., 7., 8., 11., 13 und 17. Februar sowie für den 6. und 9. März sind, wie ich schon früher (vgl. B. Z. XXI 242) angedeutet habe, nichts anderes als Abkürzungen der betreffenden Texte des Menologiums des Symeon Logothetes! Und dasselbe ist der Fall für die paar Juni-, Juli- und August-Texte, die beim

Metaphrasten vertreten sind, wie sich jetzt nach dem Erscheinen des 2. Faszikels der Ausgabe von Latyšev konstatieren läßt, mit Ausnahme des Textes für den 16. August. Bei einem byzantinischen Rhetor ist nun freilich vieles möglich; Joannes Xiphilinos, den die Überschrift seiner Widmung als „weisen Philosophen und bedeutendsten Hoflogotheten" preist, müssen aber ganz andere Epitheta beigelegt werden, wenn er in der Tat der Verf. des georgisch überlieferten Menologiums ist. Man wird sich aber nur dann entschließen können, das zu tun, wenn die Identität des georgischen Menologiums (bzw. der 84 Texte derselben, von denen vorhin die Rede war) mit dem Menologium Latyševs nachgewiesen sein wird.

P. Peeters, Anal. Boll. 32 (1913) 323—325 äußert zum Schluß seiner Anzeige der beiden Aufsätze von Kekelidze und Latyšev auch Bedenken gegen die Identifizierung des anonymen Menologiums mit dem von Xiphilinos. Seine Frage, ob nicht etwa das Menologium Latyševs eher zu den Vorlagen des Xiphilinos gehöre, ist aber durch das Abhängigkeitsverhältnis des ersteren von dem Metaphrasten widerlegt. Seine Texte gehören sicher nicht zu den alten *κείμενα*, die Xiphilinos metaphrasiert hat. A. E.

P. Franchi de'Cavalieri, Note agiografiche (vgl. oben S. 497 ff.). Besprochen von **H. Delehaye**, Anal. Boll. 32 (1913) 296—298. A. E.

Heinrich Baden, Das Polykarpmartyrium. Pastor bonus 25 (1912) 71—81; 136—151. Fortsetzung und Schluß des oben S. 255 notierten Aufsatzes. Alle Momente sprechen dafür, daß wir 'in unserem P. M. den ursprünglichen, wesentlich ungefälschten Text noch heute in Händen' haben. C. W.

W. Lüdtke-Th. Nissen, S. Abercii Vita und Grabschrift des Aberkios (vgl. o. S. 256). Besprochen von **W. Crönert**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 924 f. P. Mc.

Albert Poncelet, La vie latine de Saint Grégoire le Thaumaturge. Recherches de science religieuse 1 (1910) 132—160. 567—569. Die lateinische Vita (ediert 1877 im 3. Bande der Bibliotheca Casinensis), älter als Rufin, ist aller Wahrscheinlichkeit nach eine Bearbeitung des griechischen, von Gregor von Nyssa verfaßten Enkomion. Auf letzteres geht auch die (viel freiere) syrische Bearbeitung der Vita sowie (abgesehen von etlichen Änderungen und Zusätzen) die armenische zurück. C. W.

E. Ch. Babut, Saint Martin de Tours. Paris, Honoré Champion (1912). VIII, 320 S. 8°. *6 Fr.* Das Buch, in dem zehn zuerst in der Revue d'histoire et de littérature religieuses erschienene Artikel vereinigt sind, wird an dieser Stelle erwähnt, weil der Verf. den Nachweis versucht, daß in der Vita Martini des Sulpicius Severus die Vita Antonii des Athanasios benutzt und nachgeahmt worden sei. C. W.

Joseph Weber, De actis S. Acacii. Borna-Leipzig, Druck von Noske 1913. 3 Bl., 57 S. 8°. Straßburger Dissertation (philos. Fak.). Der Verf. handelt 1. de libris et editionibus actorum, 2. de emendandis locis, 3. de indole actorum. S. 46 ff. der Text 1. der lateinischen Acta disputationis S. Acacii, der wahrscheinlich Ende des 4. Jahrh. entstandenen Übersetzung der verlorenen griechischen Grundschrift, 2. der *Ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Ἀκακίου ἐπισκόπου Μελιτηνῆς* aus dem Menologion des cod. Mosquensis synod. R 376 (ed. Latyšev, Petersb. 1911), 3. des kurzen *βίος* im cod. Baroccianus gr. 148 s. XV. Was der lateinische Text und die griechischen Texte gemeinsam haben, geht auf die (beim Lateiner treuer bewahrte) Urschrift zurück, die sukzessiv ver-

dorben und systematisch interpoliert d. h. infolge von Verkennung ihres ursprünglichen Zweckes und Mißverständnis einer Stelle erst zu einem Martyrium umgearbeitet wurde. C. W.

F. C. Burkitt, Euphemia and the Goth, with the acts of martyrdom of the confessors of Edessa edited and examined. Published for the „Text and Translation Society" by Williams and Norgate, London 1913. XIII, 187 + 81 S. 8°. *21 sh.* — Wird besprochen. P. Mc.

Karl Krumbacher, Der heilige Georg in der griechischen Überlieferung; **A. Rystenko**, Die Legende vom hl. Georg und Neugriechische Bearbeitung der Legende vom hl. Georg; **Joh. B. Aufhauser**, Das Drachenwunder des hl. Georg (vgl. o. S. 256) und **C. St. Hulst**, St. George of Cappadocia (vgl. B. Z. XXI 615). Besprochen von **Chr. Loparev**, Vizant. Vrem. 20 (1913) 25—50. P. J.

W. Hengstenberg, Nachtrag zu dem Aufsatz „Der Drachenkampf des heiligen Theodor". Oriens christianus N. S. 3 (1913) 135—137 (vgl. o. S. 179 ff.). Korrigiert einige Druckfehler und weist berichtigend darauf hin, daß Bonitus um die Mitte des 10. Jahrh. seine Passio S. Theodori verfaßt hat. Die Tätigkeit dieses und anderer gleichzeitiger neapolitanischer Metaphrasten kann auch für die griechisch-orientalische hagiographische Forschung bedeutungsvoll werden. A. H.

W. Weyh, Die syrische Barbara-Legende (vgl. o. S. 256 ff.). Besprochen von **v. Dobschütz**, Berliner Philol. Woch. 1913, 974—6. P. Mc.

Gustav Anrich, Hagios Nikolaos. Der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche. Texte und Untersuchungen. Band I: Die Texte (mit Unterstützung der Cunitz-Stiftung in Straßburg). Leipzig, B. G. Teubner 1913. XVI, 464 S. 8°. *18 M.* — Wird besprochen. P. Mc.

J. Toutain, La légende chrétienne de Saint Siméon Stylite et ses origines païennes. Revue de l'Histoire des religions 65 (1912) 171—177. Zeigt sehr hübsch, daß der Aufenthalt auf der Säule, den der hl. Symeon einführt, sein Vorbild in einem ganz ähnlichen heidnischen Ritus seiner syrischen Heimat hat. Nach Lucian, De dea Syria, cap. 28. 29 besteigt im Heiligtum der Atargatis in Hierapolis alljährlich ein Priester eine der phallischen Säulen des Tempelhofes und verweilt dort oben eine Woche im Gebet. A. H.

Joh. Dräseke, Zu Marcus Diaconus. Wochenschrift für klass. Phiologie 30 (1913) 196—198. Textkritische Beiträge zur Ausgabe der Sodales Bonnenses (1895). P. Mc.

H. Delehaye, Vita S. Danielis Stylitae. Anal. Boll. 32 (1913) 121—216; De fontibus Vitae S. Danielis Stylitae, ibid. S. 217—229. Da der Zeitpunkt der Drucklegung des Dezemberbandes der Acta Sanctorum, der die Heiligen des 11. Dezember behandeln wird, nicht nahe bevorsteht, hat der unermüdliche Bollandist Recht daran getan, uns jetzt schon mit der Editio princeps der umfangreichen und mannigfach interessanten Vita des Styliten Daniel († 11. Dez. 493) zu beschenken. Die Ausgabe, an der Ed. Kurtz mitgearbeitet hat, beruht auf den vier Hss, die bislang bekannt wurden, dem Cod. Lips. bibl. urb. 187 saec. 11, Vindob. hist. gr. 31 saec. 12, Bodl. Laud. gr. 69 saec. 11 und Paris. gr. 1541 saec. 11. Das scheinen in der Tat die Hss zu sein, die uns diesen wertvollen Text erhalten haben. Das älteste Dezembermenologium, der Cod. τῆς ἁγίας τριάδος 88 saec. 9—10 der Theologischen Schule von Chalki, hat zwischen dem 6.—12. Dezember leider eine große Lücke. Wohl

aber habe ich nunmehr die Gewißheit erlangt, daß Fragmente der Vita Danielis in dem griechischen Palimpsestcodex 134 der Kapitularbibliothek von Verona vorliegen. Die meisten Folien dieser Hs stammen aus einer Hs des 10. Jahrh., die sehr wahrscheinlich ein Dezembermenologium war. Fol. 47^v ist = ed. Delehaye S. 159, 5—161, 9; Fol. 69^r = ed. Delehaye S. 182, 8—183, 12; Fol. 72^r = ed. Delehaye S. 189, 3 ff. Von einem weiteren Stücke = ed. Delehaye S. 199, 28—200, 6 kann ich das Folium, auf dem es steht, nicht angeben. Die sicheren Varianten zu dem Texte, wie Delehaye ihn konstituiert hat, sind folgende:

S. 159, 7 *τοῦτο* om. ‖ 10—11 *τοῦ δὲ πλήθους*] *τοῦ πλήθους* ‖ 11—12 *θεασάμενος ὁ ἐπ.*] *θεασάμενος δὲ ὁ ἐπ.*

S. 160, 2 *καὶ ἔλεγεν*] *καὶ λέγει* ‖ 5 *κραζόντων*] *κράζαντος* ‖ 6—7 *κέλευσον ... ἐγένου*] *ὅπερ ἔφυγες ἐγένου· λοιπὸν κέλευσον τὴν κλίμακα τεθῆναι.*

S. 161, 3—4 *Λέων ὁ μακάριος* ‖ 4 *καὶ μετ' οὐ πολὺ*] *μετ' οὐ πολλὰ δὲ* ‖ 4—5 *τόπον*] *ὁ αὐτὸς βασιλεύς* add.

S. 182, 8 *ἀνατρέπεται*] (*τὸ αὐτὸ καὶ ἐπὶ τοῦ σώμα*)*τός ἐστι νοῆσαι* add.; 11 *ἐν γωνίᾳ μιᾷ* ‖ 12 *ἐπὶ γῆς* ‖ 20 *ἐκεῖνον* om. ‖ 22 *αὐτὸν εὔχεσθαι* ‖ 24 *οὕτως* om. ‖ 25 *αὐτὸν* om. | *ἐδόκουν αὐτὸν συνήθως προσεύχεσθαι.*

S. 183, 1 *κατελθόντες*] *ἀπελθόντες* ‖ 2 *οἱ καὶ*] *οἱ* ‖ 5 *σφονδύλῳ.*

S. 189, 6—7 *πορευθέντες ἔμπροσθεν τοῦ κίονος αὐτοῦ* (die Fortsetzung fehlt mir).

S. 199, 28—200, 1 *μεγάλης* om.

S. 200, 1—2 *ποιησαμένου ... πάντας*] *ἐποιήσατο ... πάντας* = Z. 34—40 mit P, aber Z. 38 *ὁ λαὸς*] *ὁ δῆμος* und 39 *ὑπὸ τοῦ κίονος*] *ἐπὶ τοῦ κίονος* (vgl. Z. 37 *ἐπὶ τὴν κλίμακα*); 2 *πρὸς τὸν θεὸν*] *πρὸς κύριον* ‖ 3—4 *καὶ τῷ λαῷ*] *καὶ λαοῖς* | *ὁ λυμεὼν οὗτος.*

Vergleicht man diese Varianten mit dem Apparat Delehayes, so stellt sich heraus, daß das Veroneser Fragment in bezug auf den wichtigsten Unterschied zwischen den zwei Rezensionen der Vita (S. 189, 3—5; vgl. S. 222) mit der älteren Rezension übereinstimmt, wie sie in der Leipziger Hs vorliegt, mit der auch das Bruchstück auf Fol. 47^v geht gegen die drei anderen Hss. Ebenso charakteristisch ist aber auch die Übereinstimmung mit der Pariser Hs in der Stelle S. 200, 34—40, die nur in dieser Hs vertreten ist. Das Veroneser Fragment hat endlich sein Sondergut, das nicht schlecht zu sein scheint. Eine nähere Untersuchung derselben, die wohl noch manche andere Bruchstücke der Vita Danielis konstatieren wird, scheint daher durchaus am Platze zu sein. Wie soeben angedeutet wurde, hat Delehaye auf Grund der vier bekannten Hss zwei Rezensionen unterschieden, die aber so nahe miteinander verwandt sind, daß er die Annahme zuläßt, die zweite Rezension (in der Pariser, Wiener und Oxforder Hs) stamme von dem Verf. der Vita selbst (S. 222). Der Textkonstitution hat er mit Recht die Leipziger Hs als den Repräsentanten der älteren Rezension zugrunde gelegt und die am stärksten abweichenden Stellen der zweiten Rezension im Wortlaute parallel mitgeteilt. Er verbreitet sich auch über den *Βίος ἐν συντόμῳ* Daniels in dem Cod. Paris. gr. 1458, der auf einem Exemplar der älteren Rezension beruht und diesem durchweg folgt (S. 223 f.). Mit der Möglichkeit, daß der Verf. der verkürzten Vita identisch sein könne mit dem Verf. des kaiserlichen Menologiums (ed. B. Latyšev; vgl. B. Z. XXI 239 ff.), ist aber nicht zu rechnen. Die dritte, metaphrastische Fassung der Vita Danielis beruht auf der ersten Rezension (S. 224 f.). Delehaye weist auch nach, daß die Ausgabe des metaphrastischen Textes so schlecht ist, daß sie als

„infecta“ bezeichnet werden muß (S. 220). Sodann stellt er fest, daß die alte Vita von einem Schüler Daniels herrührt und durchaus glaubwürdig, wenn auch ‘monachico calamo’ geschrieben sei (S. 225—227). Den Schluß bilden die Testimonia de Daniele in der Vita Anatolii von Kpel, in der Vita s. Domnicae und bei Theodor Lector. A. E.

Ch. Van De Vorst, La translation de S. Théodore Studite et de S. Joseph de Thessalonique. Anal. Boll. 32 (1913) 27—62. Ediert den Bericht über die gleichzeitige Translation der Reliquien der beiden berühmten Brüder, Theodors von der Insel Prinkipo, Josephs von Thessalonike, am 26. Januar 844, der in dem Cod. Paris. gr. 1456 steht (Inc. *Εἰκότως ἄν τις ἡμῖν ἐγκαλέσειεν*) und darin gut überliefert ist. In der Einleitung (S. 27—49) sucht der Verf. nachzuweisen, daß dieser Bericht kurze Zeit nach dem Vorgang verfaßt wurde und sicher älter sei als die Vita Theodors von dem Mönche Michael; sodann verbreitet er sich des längeren über die Lebensverhältnisse Josephs von Thessalonike, der keinen Biographen fand und über den fast nur der genannte Bericht etwas ausführlicher handelt. S. 44 (Anm.) kommt der Verf. auf seinen Artikel über den Studiten Thaddäus zurück (vgl. oben S. 260), dessen Tod er jetzt am 22. Nov. oder 29. Dez. 816 (statt 815) ansetzt. A. E.

P. Franchi de' Cavalieri, Un'antica rappresentazione della traslazione di S. Teodoro Studita. Anal. Boll. 32 (1913) 230—235. Beschreibt des näheren eine Miniatur des Cod. Vatic. gr. 1613 des „Menologium Basilii“ z. 11 Nov., in der er auf Grund des von Van de Vorst publizierten Berichtes (vgl. die vorstehende Notiz) eine Darstellung der Translation der Reliquien Theodors nach Kpel sieht. Er glaubt sogar, daß die Miniatur nach diesem Bericht, oder besser einem Résumé desselben konzipiert wurde. A. E.

Ch. Van de Vorst, Note sur S. Macaire le Pélécète. Anal. Boll. 32 (1913) 270—273. Macht aufmerksam auf fünf Briefe Theodors v. Stoudion an einen Hegumenos Makarios (Ep. 87, 151, 271, 262 ed. Mai u. Ep. II, 20 bei Migne Patr. gr. 99, 1177 f.), der kein anderer ist als Makarios Peleketes, und die ein günstiges Licht auf die Glaubwürdigkeit der Vita desselben werfen. Bei dieser Gelegenheit korrigiert er einen nicht ganz ordinären Druckfehler in der Ausgabe dieser Vita, Anal. Boll. 16 (1897) 149, 15, wo nicht *τοῦ διαβόλου χειροτονίαν* zu lesen sei, sondern *τοῦ διακόνου χειροτονίαν*! A. E.

P. Peeters, S. Hilarion d'Ibérie. Anal. Boll. 32 (1913) 236—269. Gibt die Vita des Iberers Hilarion nach einer georgischen Hs des Athos in lateinischer Übersetzung unter Heranziehung der Metaphrase desselben Textes, die Sabinin in seinem Leben der Heiligen der georgischen Kirche (Petersburg 1882) publiziert hat. Sie will von einem Mönche Basilius primus a secretis et philosophus auf Grund von Berichten der Schüler Hilarions geschrieben sein (§ 45 S. 269) und zwar soll das Original nach anderweitigen Angaben griechisch gewesen und auf Befehl des Kaisers Basileios I verfaßt worden sein. P. hält die Vita für ein georgisches Originalwerk, das Ende des 10. Jahrh. entstanden sei. Aus den mageren historischen Daten der Biographie, die auf die Verherrlichung des Ideals des asketischen Pilgertums hinausläuft, läßt sich erschließen, daß Hilarion im Jahre 822 geboren wurde und nach einem Wanderleben, das ihn nach Palästina, Kpel, dem Berge Olympos in Bithynien, Rom und Thessalonike geführt hatte, in letzterer Stadt starb im Jahre 875. Das Jahr nachher wurden seine Reliquien nach Kpel in das iberische Kloster Romana gebracht, in dem P. auch seine Vita geschrieben sein läßt. Es scheint

mir nicht ausgemacht, daß das Original nicht griechisch war. Der Umstand, daß das Synaxar ihn nicht erwähnt, ist nicht ausschlaggebend; denn es gibt auch andere Beispiele von Heiligen, von denen griechische Lebensbeschreibungen sogar erhalten sind, ohne daß ihr Name im Synaxar figuriert. Die inneren Momente, die S. 239 hervorhebt, sprechen für einen Georgier als Verfasser und erklären wohl auch das Schweigen des Synaxars; sie schließen aber nicht aus, daß dieser Georgier, der in Kpel schrieb, griechisch geschrieben hat. A. E.

F. Nau, Un martyrologe et douze ménologes syriaques edités et traduits = Martyrologes et ménologes orientaux I—XIII [Patrologia orientalis tome X, fasc. 1]. Paris, Firmin-Didot (1912). 163 S. 4⁰. *9,75 fr.* — Beginn einer neuen Abteilung der P. O., in der alle orientalischen Heiligenkalender (mit Einschluß der griechischen) publiziert werden sollen, welche die Herausgeber finden und des Druckes würdig halten werden. An der Spitze dieser ersten Gruppe steht das bekannte syrische Martyrologium auf Grund einer neuen Kollation des Cod. Add. 12. 150 des Brit. Mus. aus dem Jahre 411/12. Es folgen vier jakobitische „ménologes“, die mit dem 1. Dezember beginnen. Der älteste derselben stammt aus dem Cod. Brit. Mus. Add. 17. 134 saec. 7; er ist daher auch der wichtigste und berührt sich vielfach mit den griechischen Heiligenkalendern. Viel jünger ist der jakobitische Heiligenkalender von Aleppo, der nach zwei Hss aus dem 16. und 17. Jahrh. geboten wird. Er beginnt mit dem 1. Oktober, gleichwie sieben andere, die erst nach demselben stehen, obgleich sie älteren Hss (vom 12.—15. Jahrh.) entnommen sind, mit Ausnahme des letzten, eines kurzen Fragments aus dem Borgiano siro 124 saec. 18 des Vatikans. — Die Bezeichnung „ménologes“ für alle diese Heiligenkalender ist nicht glücklich, da man jetzt daran gewöhnt ist nach dem Vorgang von H. Delehaye darunter Sammlungen ausführlicher hagiographischer Texte zu verstehen. Nau lehnt die Bezeichnung „calendrier“ ab, „parce que le mot calendrier évoque une idée de comput“ (S. 3), sowie auch das Wort „synaxaire“, das schon für eine andere Art von liturgischen Büchern gebraucht ist. Dieser Grund gilt aber auch für den Ausdruck „ménologes“. Es wäre daher der Ausdruck „petits synaxaires“ oder „calendriers de saints“ wohl am entsprechendsten gewesen.

Die Erläuterung von alten Heiligenkalendern ist ein hartes Stück Arbeit, wenn sie ihren Zweck vollkommen erreichen will. Nau hat sich auf das Allernotwendigste beschränkt und läßt daher manche Frage ohne Antwort. Sehr dankenswert ist sein alphabetisches Verzeichnis der in den Kalendern vertretenen Heiligen (S. 135—151). Hier hätten aber die Tage, an denen sie gefeiert werden, alle angegeben werden müssen und nicht bloß „en général“. So fehlt denn auch für Petros und Paulos die Angabe des 28. Dezember, an dem sie in dem syrischen Martyrologium stehen. Der Name des Märtyrers Georg wird auf zwei Personen verteilt, obgleich der Georg vom 3. Nov. bekanntlich identisch ist mit dem Georg vom 23. April. Man fragt sich, ob in dem Kalender aus dem 7. Jahrh. z. 23. April in Wirklichkeit „Saint Grégoire“ zu lesen ist (S. 32) oder nicht vielmehr „Saint Georges“. Es ist auch schwer zu glauben, daß in dem Kalender von Aleppo „Nicolas, au 6 décembre, est l'équivalent de Zachée“ (S. 61). In dem Kalender selbst wird er doch ausdrücklich als „Mar Nicolas, évêque de Myre qui est Zéka“ gelesen (S. 66) und in der Anmerkung bemerkt Nau, daß Zéka die Übersetzung von νικῶ sei. — Die Herausgeber der P. O. — diese Bemerkung muß ich noch hinzufügen — lassen noch immer

das Druckjahr auf dem Umschlag und dem Schmutztitel über einzelnen Faszikeln weg. Möchten sie sich doch endlich entschließen die bibliographische Forderung der Angabe des Druckjahres zu erfüllen! Den ungefähren Erscheinungstermin dieses Faszikels kann man nur erschließen aus dem „Permis d'imprimer" eines Herrn Odelin, das vom 2. August 1912 datiert ist (S. 2). A. E.

Agnes Smith Lewis, The forty martyrs of the Sinai desert and the story of Eulogios (vgl. B. Z. XXI 619). Besprochen von **J. G<uidi>**, La Nuova Cultura 1 (1913) 53f., der den griechischen Text vergleicht. P. Mc.

H. Stocks, Ein Alexanderbrief in den Acta Cyriaci et Julittae (vgl. B. Z. XIX 620) besprochen von **P. Peeters**, Anal. Boll. 32 (1913) 299—301. Der Brief Alexanders an Olympias kann zu den Quellen dieser Acta gehören; die Datierung derselben in die Zeit erst unmittelbar vor 500 widerspricht aber sicheren Tatsachen ihrer Überlieferungsgeschichte und dem „Decretum Gelasianum", in dem sie schon abgelehnt werden. A. E.

Die Passio des hl. Januarius von Benevent und seiner Genossen. Aus dem Armenischen übersetzt von **Sebastian Euringer.** Theologie und Glaube 5 (1913) 369—374. Der nach etlichen Indizien auf eine griechische Vorlage zurückgehende armenische Text ist in dem nämlichen zweiten Bande der von den Mechitharisten, Venedig 1874 herausgegebenen Ausgewählten Biographien von Martyrologien der Heiligen (sic!) gedruckt, in dem sich die kürzlich von Bigelmair, Sepp und anderen Gelehrten besprochene Passio der hl. Afra findet (vgl. B. Z. XXI 308). Wie Euringer, der eine möglichst wörtliche Übersetzung vorlegt, richtig erkannt hat, müssen diese armenischen Passionen abendländischer Heiligen zusammen auf ihren historischen Wert oder Unwert geprüft werden. C. W.

O. Riedner, Der geschichtliche Wert der Afralegende. Kempten und München, Kösel 1913. VIII, 86 S. 8⁰. *1,50 M.* Betrachtet nach dem Referat von G. Ficker, Zeitschrift f. Kirchengesch. 34 (1913) 310 die armenische Legende als wertlos. C. W.

Fr. Wilhelm und **K. Dyroff**, Die lateinischen Akten des hl. Psotius (vgl. B. Z. XXI 620) besprochen von **H. Delehaye**, Anal. Boll. 32 (1913) 305—307, der den historischen Charakter dieser Akten anerkennt, einige textkritische Bemerkungen macht und auf den hohen Wert des alten Passionars in dem cod. Monac. 4454 saec. 8—9 (nicht 4554) aufmerksam macht, den W. benutzt hat. A. E.

D. Dogmatik. Liturgik usw.

H. Denzinger, Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum. Editio duodecima quam paravit **Cl. Bannwart** S. J. Freiburg i. B., Herder 1913. XXVIII, 656 S. 8⁰. *5 M.* Gegenüber der elften Auflage (von 1911; vgl. B. Z. XXI 322) im Umfang nicht vermehrt. C. W.

William A. Curtis, A History of Creeds and Confessions of Faith in Christendom and beyond. With historical Tables. Edinburgh, T. and T. Clark 1911. XIX, 502 S. gr. 8⁰. *10,6 S.* Besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 16 Sp. 488—490. C. W.

J. Tixeront, Dogmengeschichte. Ins Deutsche übersetzt v. **K. Ziesché.** I. Bd. Breslau, Goerlich 1913. VIII, 549 S. 8⁰. Die Rücksicht auf die deutschen Verhältnisse hat Veränderungen in den Literaturangaben nötig gemacht,

doch mußte dabei sehr schonend vorgegangen werden, 'um den wahren Zusammenhang zwischen Text und Anmerkungen nicht zu gefährden'. Über das französische Original vgl. zuletzt B. Z. XXI 621. Daß man übrigens zur Übersetzung dieses Buches schreiten mußte, ist ein charakteristisches Symptom für den Stand der dogmengeschichtlichen Forschung im katholischen Deutschland.
C. W.

J. Tixeront, Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne t. 3 (vgl. B. Z. XXI 621). Besprochen von **Karl Adam.** Theologische Revue 12 (1913) Nr. 13 Sp. 393—395. Adam spricht sich gegen 'die in nicht wenigen Dogmengeschichten fortgeschleppte Anschauung' aus, 'als seien die Christus- und die Gnadenfrage ganz verschiedene Dinge gewesen und erstere aus dem spekulierenden griechischen, letztere aus dem praktischen römischen Geist primär abzuleiten'. Nach seiner Ansicht meldeten sich 'in den christologischen Kämpfen . . . bereits die kommenden Gnadenkämpfe an, sie sind nur die konkrete Durchführung des später prinzipiell ausgetragenen Gnadenproblems'.
C. W.

R. Seeberg, Lehrbuch der Dogmengeschichte. II. Bd. 2. Aufl. (vgl. B. Z. XIX 224). Besprochen von **Ad. Jülicher**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 4 Sp. 106—108. C. W.

Paul Stiegele, Der Agennesiebegriff in der griechischen Theologie des vierten Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte der trinitarischen Terminologie. Freiburg, Herder 1913. XIV, 144 S. 8⁰. *3 M.* [Freiburger theologische Studien, herausgeg. von G. Hoberg und G. Pfeilschifter. 12. Heft.] — Notiz folgt. C. W.

Gustave Bardy, Le symbole de Lucien d'Antioche et les formules du synode In Encaeniis (341). Recherches de science religieuse 3 (1912) 139—155. 230—244. Das Symbol kann nicht auf das Zeugnis des Sozomenos hin für das echte Glaubensbekenntnis des Märtyrers Lukian gelten. Es ist antiochenischen Ursprungs, wahrscheinlich vornizänisch und wahrscheinlich von Gedanken Lukians und seiner Schüler inspiriert. C. W.

Johann Stufler S. I., Öffentliche und geheime Buße bei Origenes. Zeitschrift für katholische Theologie 37 (1913) 193—201. Vertritt mit Rauschen gegen Poschmann (vgl. B. Z. XXI 602 u. Zeitschr. f. kath. Theol. a. a. O. 149—152) die Ansicht, daß man Origenes nicht als Zeugen für die Forderung öffentlicher Beichte und Buße geheim gebliebener Kapitalsünden anrufen dürfe. C. W.

Adhémar d'Alès, Tertullien et Calliste. Revue d'histoire ecclésiastique 13 (1912) 5—33. 221—256. 441—449. 621—639. Behandelt im dritten Teile des Aufsatzes das Zeugnis des hl. Hippolytos in den Philosophoumena. Die Aussagen Hippolyts und Tertullians über die Tätigkeit des Papstes Callistus auf dem Gebiet der Bußdisziplin sind voneinander unabhängig und trotz ihrer offenkundigen Feindseligkeit gegen diesen Kirchenfürsten (für Tertullian ist er 'le représentant attardé d'une regrettable faiblesse', für Hippolytos 'l'initiateur d'un laxisme plein de dangers pour les moeurs chrétiennes') nicht völlig zu verwerfen. C. W.

Valentin Thalhofer, Handbuch der katholischen Liturgik. 2., völlig umgearbeitete und vervollständigte Auflage von **Ludwig Eisenhofer.** Freiburg i. B., Herder 1912. 2 Bde. XII, 716; X, 676 S. 8⁰. *20 M.* [Theolo-

gische Bibliothek.] Der Neubearbeiter war durch Raummangel verhindert, die orientalischen Liturgien in dem Maße zu berücksichtigen, als es im Interesse der historischen Auffassung der ganzen Entwicklung wünschenswert gewesen wäre, hat aber offenbar die Absicht, bei einer neuen Auflage dies nachzuholen, wenn er im Vorwort bemerkt: (ich) 'mußte mich einstweilen (vom Ref. gesperrt) begnügen, lediglich zum besseren Verständnis des römischen Ritus zuweilen gelegentlich auf dieselben hinzuweisen'. Immerhin ist dem 'Verlauf der heutigen griechischen Meßliturgie' ein eigener Paragraph gewidmet (II 19—26) und auch andere Abschnitte des Buches (z. B. I 100—102 über die liturgischen Bücher der Griechen und Orientalen, II 13—19 'Der Ritus der hl. Messe im 4. Jahrh.', II 514—524 'Übersicht über die Entwicklung des Stundengebetes. Das Stundengebet im christlichen Altertum') können gegebenenfalls den Byzantinisten Belehrung spenden. C. W.

K. S. Kekelidze, Ein Jerusalemer Kanonarium des VII. Jahrh (vgl. o. S. 263) besprochen von **Dmitrievskij**, Soobščenija der kaiserl. russisch. Palästinagesellschaft 24 (1913) 34—48. P. J.

M. Lisicyn, Das ursprüngliche slavisch-russische Typikon (Первоначальный славяно-русскій Тиникон). Eine historisch-archäologische Untersuchung. St. Petersburg 1911. XV, 386 S. gr. 8⁰. *3 Rbl.* Dazu Beilage: Album 4⁰ von 45 phototypischen Tafeln aus den älteren liturgischen hslichen Denkmälern. *2 Rbl.* — Die Arbeit besteht aus zwei Teilen. Im ersten gibt der Verf. eine kurze Skizze der Entwicklung der gottesdienstlichen Ordnung der Großen Kirche von Kpel und verfolgt ihr Schicksal im Orient und im alten Rußland (S. 3—33); dann beschreibt er auf Grund vieler älteren liturgischen Hss die kirchliche Praxis im alten Rußland (S. 33—160). Im zweiten Teile (S. 163—366) handelt L. über die Gottesdienstordnung des Patriarchen Alexios Stoudites (1025—1043) für das von ihm gestiftete Kloster und vergleicht sie mit den Gottesdienstordnungen der Gr. Kirche von Kpel, des Stoudion-Klosters, soweit diese aus der ὑποτύπωσις bekannt ist, und mit anderen ktitorischen Typika. Zum Schluß kommt L. zu dem Ergebnis, daß die alte russische Kirche des 10.—14. Jahrhs. zwei Kirchenordnungen kannte: die erste war der Gottesdienstordnung der Gr. Kirche von Kpel entnommen, dann erscheint seit Theodosios, Hegumenos der Kievschen Laura, auch die Gottesdienstordnung des Patriarchen Alexios; die erste wurde in kathedral-bischöflichen und parochialen Kirchen angewandt, die zweite in Klöstern, so daß beide gleichzeitig gültig sein konnten. Später hat durch verschiedene geschichtliche Umstände die Gottesdienstordnung der Gr. Kirche auf die kirchliche Praxis Rußlands ihren Einfluß verloren und wurde durch die Jerusalemer ersetzt.

L. hat den Versuch gemacht, durch seine Untersuchung die unter den russischen Liturgisten herrschende Meinung, daß es im alten Rußland zwei Gottesdienstordnungen, die Jerusalemer und die des Stoudion-Klosters, gab, zu widerlegen. Das ist ihm nur teilweise gelungen, denn **M. N. Skaballanovič** bestreitet in einer Besprechung des Buches von L. (Trudy der Geistl. Akademie von Kiev 1912, Februarheft S. 333—340; darauf Replik von Lisicyn ibid. 1913, Januarheft S. 103—125) die alleinige Herrschaft der Gottesdienstordnung der Gr. Kirche; die Unterschiede zwischen der Ordnung von Stoudion und der des Patriarchen Alexios stehen auch nicht so fest, weil wir mit Ausnahme der kurzen ὑποτύπωσις keine Nachschrift der Stoudion-Ordnung besitzen. Skaballanovič korrigiert auch manche kleineren Fehler bei L.; ich trage nach.

daß die δῆμοι, obgleich sie eigene Gesangchöre hatten, keine 'Gesangvereine' waren, wie sie L. nennt. P. J.

Konrad Lübeck, Das Kultusgebäude der Griechen. Pastor bonus 25 (1912/13) 65—70. Die Hauptdifferenz gegenüber dem abendländischen Kirchengebäude liegt in der Verhüllung des Altars durch die Ikonostasis. C. W.

August Merk S. J., Das älteste Perikopensystem des Rabbulakodex. Zeitschrift für katholische Theologie 37 (1913) 202—214. Ergänzungen und Berichtigungen zu den Angaben J. Lamis, De eruditione Apostolorum, Florenz 1766². C. W.

Dom J. Jeannin, Le chant liturgique Syrien. Journal Asiatique 10. S. t. 20 (1912) 295—363. 389—448. Transkription der Melodien in das moderne Notensystem. C. W.

Theodor Schermann, Der ägyptische Festkalender vom 2.—7. Jahrhundert. Theologie und Glaube 5 (1913) 89—102. Ausgehend von den Festkalendern der vor- und außerchristlichen Kulte zeigt der Aufsatz, daß das älteste Christentum, besonders jenes Ägyptens, an dieser überall verbreiteten Institution in seiner Art teilnahm. Zwar soll nach Klemens Alexandrinus das Leben des Christen ein großes Fest sein, immerhin finden wir schon in der frühesten Zeit Sonntag, Mittwoch und Freitag, Ostern und Pfingsten als bestimmte, mit besondern Feiern bedachte Zeiten. Allmählich kommt in Ägypten auch die Feier des Sabbats, der vierzigtägigen Fastenzeit, von Weihnachten, des Rosenfestes, der Todestage der Märtyrer bis zum ausgebildeten Heiligenkalender hinzu. All dieser Feste Geschichte und Quellen wird in dem Aufsatze nachgespürt. C. W.

G. Allmang, Weihnachten. Anfänge des Festes und liturgische Entwicklung. Pastor bonus 25 (1912/13) 129—136. 257—264. Zusammenfassung der neueren Forschungsresultate. C. W.

Arn. Meyer, Entstehung und Entwicklung des Weihnachtsfestes. Zürich, Leemann u. Co. 1911. 2. Aufl. 1913. 39 S. gr. 8⁰. *1 M.* Besprochen von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 12 Sp. 364f. Vgl. dazu Meyers Erklärung ebenda Nr. 15 Sp. 477. C. W.

J. Tixeront, Le rite du matal. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 81—94. *Matal* heißt in den alten armenischen Ritualien das Gott geopferte Tier, dessen Fleisch hauptsächlich für die Priester und für die Armen bestimmt ist. Das Wort *Pataraq* bezeichnet sowohl das Opfer dieses Tieres als das eucharistische Opfer, so daß sich einerseits Beziehungen zu den Opfern des alten Bundes, andrerseits zu den christlichen Agapen ergeben. Es fehlt nicht an abendländischen Analogien hierzu, aber der Gedanke, 'que cette immolation et cette offrande constituent un vrai sacrifice à côté du sacrifice eucharistique, c'est à dire l'idée même qui faisait du matal arménien une pratique en opposition avec la foi chrétienne', ist in der lateinischen Kirche niemals deutlich hervorgetreten. C. W.

Anton Baumstark, Zur Urgeschichte der Chrysostomosliturgie. Theologie und Glaube 5 (1913) 299—313. Verteidigung gegen die Polemik Schermanns in der Einleitung zu der Übersetzung der Liturgien von Storf (vgl. B. Z. XXI 621f.). Baumstark hält daran fest, 1. 'daß die Anaphora der byzantinischen Chrysostomosliturgie die gekürzte Bearbeitung eines durch das Medium der syrischen Nestoriosliturgie uns noch greifbar werdenden ungleich umfangreicheren mit der Anaphora der byzantinischen Basileiosliturgie nächst-

verwandten Formulars darstellt und 2. daß jenes Formular höchst wahrscheinlich eine persönliche Schöpfung des Nestorios d. h. ein Produkt des ersten Viertels des 5. Jahrhs. war, die Anaphora der Chrysostomosliturgie also jünger d. h. keinesfalls wirklich ihrerseits eine persönliche Schöpfung des großen Goldmundes ist'. Antwort Schermanns und abermalige Äußerung Baumstarks im nämlichen Bande der Zeitschrift S. 392—395. C. W.

Dom Paul Cagin, L'Eucharistie, canon primitif de la messe ou formulaire essentiel et premier de toutes les liturgies. Paris, Picard 1912. 334 S. 4°. Ausführlich besprochen von **Pierre Batiffol**, Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3 (1913) 228—233. C. W.

Die äthiopische Anaphora des hl. Johannes Chrysostomus. Übersetzt von **Sebastian Euringer**. Der Katholik 1913, 6. Heft, 406—414. Möglichst wörtliche Übersetzung des in Dillmanns Chrestomathia Aethiopica, Leipz. 1866, S. 51 ff. edierten Textes mit Angabe der wichtigeren Abweichungen von der älteren deutschen Übertragung durch A. Schulte, Katholik 1888. C. W.

Th. Schermann, Ägyptische Abendmahlsliturgien (vgl. o. S. 263f.). Besprochen von **Gerhard Rauschen**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 10 Sp. 298—300. C. W.

Theodor Schermann, Agapen in Ägypten und die Liturgie der vorgeheiligten Elemente. Theologie und Glaube 5 (1913) 177—192. Agapen, die ihrem Namen wenig Ehre machten, waren zu Klemens' Zeiten da und dort in Übung; eigentliche Vorschriften und Ritualien zu diesen einfachen religiösen Mahlen finden sich in der sog. ägyptischen Kirchenordnung, in den arabischen Canones Hippolyti, im sog. Testament unseres Herrn, und besonders ausführlich in einer äthiopischen Kirchenordnung, auf die Ed. v. d. Goltz aufmerksam machte (wohl aus dem 3. Jahrh.), und in deren Überarbeitung durch Zar'a-Jakob, dessen Rechtsbuch heute noch in Abessinien Geltung hat. In der Eigenart der letzteren Art von Agapen, bei der die Hallelpsalmen wie beim Passahabend rezitiert wurden, und an deren Schluß die Teilnehmer an der inzwischen herbeigebrachten Eucharistie partizipierten, liegt der Anfang der Messe der vorgeheiligten Elemente. Nach Berichten des Kirchenhistorikers Sokrates hatten die Christen in der Nähe von Alexandreia diesen Brauch an den Mittwochen und Freitagen der Fastenzeit eingehalten, und es war bekannt, daß schon zu Origenes' Zeit diese Feier stattfand, wobei er seine berühmten Homilien hielt. Insbesondere ist eine Stelle im Testament unseres Herrn nur von der Liturgie der vorgeheiligten Elemente zu verstehen. C. W.

Theodor Schermann, Rubrizistische Vorschriften für die Kirche und Messe nach ägyptischen Quellen vom 3.—6. Jahrh. Theologie und Glaube 4 (1912) 817—830. Zusammenstellung der Notizen über Kirchenbau und -Einrichtung, die Liturgen, Altar und Gefäße, Gewänder, Opfergaben, Haltung von Klerus und Volk während der Messe und des Gebets aus den ägyptischen Schriftstellern und Kirchenordnungen des 2.—3. und des 5.—6. Jahrhunderts. C. W.

A. Baumstark, Übersetzungen aus dem Griechischen in den Responsorien der Metten des Triduum Sacrum. Stimmen von Maria-Laach 1913, 209—220. Verf. weist auf einige interessante Übereinstimmungen griechischer und lateinischer Liturgie des Mittelalters, die er mit Recht auf die Übertragung griechischer Texte ins Lateinische zurückführt (ähnliche Fest-

stellungen meine ich vor etwa zehn Jahren in den Échos d'Orient gelesen zu haben, die mir in Berlin nicht zugänglich sind). Man möchte wissen, wann die Übertragung stattgefunden hat; aber das zu beantworten, erlaubt der Stand der Forschung auf diesem Gebiet noch nicht; auf beiden Seiten fehlt noch die Feststellung der ältesten Überlieferung. Unter den griechischen Texten ist der wichtigste eine Strophe von Romanos, die jedoch nicht aus einem Kontakarion, sondern aus einer Charfreitagsliturgie übernommen sein wird, in der die drei ersten Strophen des Liedes gesungen wurden; das weist auf die Zeit, als die Anfänge der Kontakien in die Liturgie eindrangen, etwa das 9. Jahrh. Vorher hatten die Kontakien nur literarische, keine liturgische Verwendung gefunden; es waren ja poetische Predigten. — Die übrigen Originale, die Baumstark feststellt, sind anonym und undatierbar. Er hätte vielleicht auch auf die von P. v. Winterfeld, Zeitschr. f. deutsch. Altertum 1903, 73 (vgl. B. Z. XIII 620) gefundene lateinische Übersetzung des Anfangs des Akathistos hinweisen können. P. Ms.

Franciszek Lisowski, Slowa Ustanowienia Najśċw. Sakramentu a Epikleza. Studyum Historyczno-Dogmatyczne o Momencie Przeistoczenia. (Die Worte der Einsetzung des allerheil. Sakramentes und die Epiklese. Historisch-dogmatische Studie über den Moment der Transsubstantiation). Lemberg, Ziemkowicz und Chęciński 1912. XXXII, 338 S. gr. 8⁰. *4 M.* — Ausführlich besprochen von **X. J. Müller**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 1 Sp. 18—20. C. W.

Schmitt, Neueste Beantwortung der geschichtlichen Frage: Hat es in der römischen und überhaupt abendländischen Meßliturgie eine Epiklese gegeben? Pastor bonus 25 (1912/13) 321—329. Referat über das Buch von F. Varaine, L'épiclèse eucharistique, Lyon 1910, der die Frage mit einem entschiedenen Nein beantwortet. C. W.

Josef Höller C. SS. R., Die Stellung der Päpste zur Epiklese der griechisch-orientalischen Liturgien. Theologisch-praktische Quartalschrift 66 (1913) 315—323. Die Päpste wachten 'einerseits ... über die Reinheit der katholischen Lehre von der ausschließlichen Konsekrationskraft der verba Domini', gestatteten aber 'anderseits in ihrer bekannten Weitherzigkeit' keine 'abermalige Veränderung des einmal wesentlich veränderten Epiklesentextes der griechisch-orientalischen Liturgien'. Vgl. B. Z. XXI 622 f. C. W.

S. Salaville, Consécration et Épiclèse dans l'église Arménienne au XII[e] siècle. Témoignage de saint Nersès de Lampron. Échos d'Orient 16 (1913) 28—31. Das Zeugnis des Nerses steht in dessen Traktat über das Mysterium der Messe und bezeugt 'la parfaite conformité de la véritable tradition ecclésiastique arménienne sur ce point avec la doctrine catholique'. C. W.

Theodor Schermann, Ein Weiherituale der römischen Kirche am Schlusse des ersten Jahrhunderts. München-Leipzig, Walhalla-Verlag 1913. V, 79 S. 8⁰. *4 M.* Sucht aus der lateinischen und koptischen (bzw. äthiopischen) Übersetzung der Ägyptischen Kirchenordnung ein (über die Bischofs-, Priester- und Diakonenweihe, über die Weihe von Öl, Käse und Oliven, endlich über Bekenner und Laien handelndes) Weiherituale herauszuschälen, das er als Werk des Bischofs Clemens von Rom betrachtet und mit den nämlichen Unruhen zu Korinth in Verbindung bringt, die diesen Papst zur Abfassung seines bekannten Briefes an die Korinther veranlaßt haben. — Vgl. die Bespre-

chung von **Gerhard Rauschen**, Theologische Revue 12 (1913) Nr. 11 Sp. 328 —330. C. W.

Louis Arnaud, L'exorcisme gnostique par le 'grand nom' dans l'euchologe grec. Échos d'Orient 16 (1913) 123—133. Im byzantinischen Mittelalter hat ein Mönch an den unter den Namen des Märtyrers Tryphon gestellten Exorzismus über die schädlichen Insekten (vgl. Échos XII 201) noch eine weitere Beschwörung *κατὰ τοῦ Μεγάλου Ὀνόματος, τοῦ ἐπὶ τῆς πέτρας ἐπιγραφέντος* etc. gefügt, d. h. einen gnostischen Exorzismus und eine Reminiszenz an den Lobgesang der Judith. So ist die seltsame Formel im großen Euchologion zustande gekommen. C. W.

Konrad Lübeck, Die liturgischen Gewänder der Griechen. Theologie und Glaube 4 (1912) 793—805. Handelt über die liturgischen Gewänder des Diakons und der niederen Kleriker, des Priesters und des Bischofs, sowie über die Farbe und die mystische Deutung der Gewänder. C. W.

K. Lübeck, Die liturgischen Geräte der Griechen. Theologie und Glaube 5 (1913) 441—454. Aufzählung und kurze Besprechung. C. W.

Heinrich Bruders S. J., Werke über die Erklärung des Meßritus; ihre Schwierigkeiten bei geschichtlichen Darlegungen. Zeitschrift für katholische Theologie 37 (1913) 319—332. Literaturbericht. C. W.

Sztripszky Hiador, Jegyzetek a görög kultura árpádkori nyomairól (Notizen über Spuren griechischer Kultur in der Arpadenzeit von H. Sztripszky). Budapest 1913, 176 S. Im Selbstverlage. — Von diesem mir unzugänglichen Werke gibt **L. Erdélyi** in der Zeitschrift Irodalomtörténet 2 (1913) S. 383—385 eine Besprechung, befaßt sich aber nur mit jenen „Bemerkungen", die Sztr. an das s. g. Halotti Beszéd (= Leichenrede), das älteste Denkmal der ung. Sprache, knüpft. Sztr. meint, daß diese Leichenrede gelegentlich der Bestattung griechischer Ordensbrüder hergesagt worden ist, und insofern sie Anklänge von Latinisation zeigt, dies davon herrührt, daß die griechischen geistlichen Brüder mit lateinischen gemeinsam gewohnt haben. Demgegenüber hebt E. hervor, daß Sztr. die hierher bezügliche Literatur schwerlich kennt, denn der wissenschaftliche Standpunkt in dieser Frage ist heute der, daß das H. B. eine Rede formalen Charakters ist, die in dem Meßbuche, welches im Benediktiner-Kloster der Martinsabtei für die Deáker Kirche (im Preßburger Komitat) verfaßt wurde, sich vorfand, um als funeräre Geleitrede zu dienen nicht nur bei Bestattung von Ordensgeistlichen, sondern gelegentlich der Beisetzung katholischer Gläubigen überhaupt trotz den Anklängen an ein griechisch-katholisches Typikon. R. V.

E. Vermischtes. Literaturberichte.

Adhémar d'Alès, Bulletin d'ancienne littérature chrétienne. Études de la Compagnie de Jésus 134 (1913) 664—682. Literaturbericht. Vgl. B. Z. XXI 624. C. W.

Fernand Cabrol, Chronique d'archéologie chrétienne et de liturgie. I. Archéologie. Revue des questions historiques 93 (1913) 543—571. Literaturbericht. Vgl. B. Z. XX 585. C. W.

Theologischer Jahresbericht, herausgegeben von **G. Krüger** und **M. Schian**. 31. Bd. 1911 (vgl. B. Z. XXI 624). IV. Abteilung. Kirchengeschichte. Erste Lieferung. Leipzig, Heinsius 1913. S. 401—832. Für unsere Studien kommen besonders in Betracht **Erwin Preuschen** und **Gustav Krüger**,

Kirchengeschichte der alten Zeit (S. 401—473); **Gerhard Ficker** und **Heinrich Hermelink**, Kirchengeschichte des Mittelalters (S. 474—564).
A. H.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

J. B. Bury, The Cambridge Medieval history (vgl. B. Z. XXI 624) anregend besprochen von **E. Gerland**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 2117 —2123. P. Mc.

Otto Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt. Band V (Valentinian und seine Familie. Die Auflösung des Reiches) mit Anhang. Berlin, Franz Siemenroth 1913. 619 S. 8°. *9,40 M.* — Wird zusammen mit dem IV. Band (vgl. o. S. 266) besprochen werden. P. Mc.

Jul. Kulakovskij, Исторія Византіи (Geschichte von Byzanz). Band I (395—518). 2., revidierte Ausgabe. Kiev, Typographie Kulženko 1913. XVI, 552 S. lex. 8°. *3 Rubel.* — Verbesserte und unwesentlich vermehrte Auflage (vgl. B. Z. XXI 248 ff.). P. Mc.

J. A. Kulakovskij, Geschichte von Byzanz. Bd. II (B. Z. XXI 327). Ausführlich und anerkennend besprochen von **S. Šestakov**, Žurnal d. Minist. d. Volksaufkl. 1913, Januarh., Abt. f. Krit. u. Bibliogr. S. 130—145. P. J.

Luigi Cantarelli, La Serie dei Prefetti di Egitto III. Dalla morte di Teodosio 1° alla conquista araba (A. D. 395—642). Memorie della R. Accademia dei Lincei, Anno CCCIX 1912, Serie 5ª, Classe di scienze morali, stor. e filol., Vol. 14 (Rom 1913) S. 385—441. Auch separat: Roma 1913, 57 S. 4° (über Teil II vgl. den Hinweis B. Z. XXI 629). — Die Bearbeitung der Reihe der Statthalter Ägyptens in römischer und byzantinischer Zeit liegt mit diesem Faszikel abgeschlossen vor; C. hat damit ein in erster Linie für die Papyrusforschung wertvolles, sehr zuverlässiges Hilfsmittel geschaffen. Der dritte Teil wird eröffnet mit nützlichen Übersichten über die Hauptquellen — man beachte S. 2 die Bemerkungen über die inscriptio des 13. Edikts Justinians im cod. Marc. gr. 179 — und über die Wandlungen in der Einteilung Ägyptens und in der Rangstellung und Kompetenz der Statthalter der bis 538 bestehenden Diözese Ägypten und der ihr untergeordneten Teilprovinzen, sodann der seit 538 selbständigen Teildiözesen. Die Neuordnung Justinians v. J. 538 ergibt für die Aufstellung der Statthalterreihe selbst die Einteilung in praefecti Augustales, Statthalter der ganz Ägypten umfassenden Diözese, und Augustales et duces, Statthalter von Alexandria und den beiden Teildiözesen Aegyptus I und II. Die Statthalter der übrigen Teildiözesen, wie für den vorausgehenden Zeitraum die der Teilprovinzen, sind von der Liste ausgeschlossen. F. Z.

Luigi Cantarelli, Il patrizio Liberio e l'imperatore Giustiniano. Studio storico-epigrafico. Ausonia 6 (Rom 1911) 12—21. — Fesselndes Lebensbild eines der großen Verwaltungsbeamten Justinians; in seiner langen Karriere kam Liberius als Gouverneur auch nach Ägypten, wo er in schwerer Zeit a. 539 als erster Zivil- und Militärgewalt vereinigt zu haben scheint.
P. Mc.

Otto Rossbach, Zwei Gotenfürsten als Persönlichkeiten und in ihrer äußeren Erscheinung. Neue Jahrbücher für das klass. Altertum 31 (1913) 269—283. Handelt über Theodorich den Großen und den Westgoten

Theodorich II, auch mit Benutzung byzantinischer Quellen. Merkwürdig ist die Behauptung, daß Theodorich trotz seiner in Konstantinopel verlebten Jugend kein 'ränkeschmiedender, nur auf Trug sinnender Byzantiner' geworden sei. Sie beweist aufs neue, wie schwer es ist, sich von alten Schlagwörtern frei zu machen, verkennt aber auch durchaus die Einheit der geistigen Kultur, die das 5. und 6. Jahrhundert beherrscht, wenigstens die Welt, in der Theodorich sowohl wie die Byzantiner lebten. A. H.

E. W. Brooks, The arab occupation of Crete. The English Historical Review 28 (1913) 431—443. Datiert die Eroberung von Kreta durch die Araber in das Jahr 828 und ordnet darnach die Chronologie der folgenden politischen Ereignisse. A. H.

A. A. Vasiljev, Karl der Große und Harun-ar-Raschid (Карлъ Великій и Харун-ар-Рашидъ). Vizant. Vrem. 20 (1913) 63—116. Der interessante Artikel ist gegen Bartolds Arbeit (vgl. B. Z. XXI 641) gerichtet, der meinte, daß zwischen dem fränkischen Herrscher und dem berühmten Kalifen keine diplomatischen Beziehungen bestanden hätten. In unser Gebiet fallen die Ausführungen über die Pilgerfahrten der Franken nach Palästina und über die dortige Lage der Christen und Mönche. P. J.

O. Tafrali, Thessalonique au quatorzième siècle. Préface de Ch. Diehl. Paris, Paul Geuthner 1913. G, XXVI, 312 S. 8°. *15 fr.* — Wird besprochen. P. Mc.

A. Rubió y Lluch, Collection de documents relatifs à l'histoire de la ville d'Athènes pendant la domination catalane. *Βυζαντίς* 2 (1912) 297—328. Veröffentlicht aus den Staatsarchiven von Venedig und Palermo 13 lateinische Aktenstücke, die sich auf die Geschichte des Herzogtums Athen in der Zeit von 1318—1372 beziehen. Die meisten waren von Lampros in seiner Bearbeitung der Geschichte Athens von Gregorovius bereits benützt worden. A. H.

O. F. Tencajoli, Sofia di Monferrato imperatrice di Constantinopoli (1396—1437). La Donna 9 (Turin 1913) Nr. 195 S. 18—19. Unsere Studien dürfen sich Glück wünschen, sie finden auch in Italien Eingang in die elegante Damenwelt. Der Verfasser des vorliegenden Aufsatzes entwirft eine sehr anmutige Skizze von den Schicksalen der Kaiserin Sophie, die ja schon öfter das Interesse der Historiker und Novellisten wachgerufen hat. A. H.

Antonios Mompherratos, *Διπλωματικαὶ ἐνέργειαι Μανουὴλ Β' τοῦ Παλαιολόγου ἐν Εὐρώπῃ καὶ Ἀσίᾳ. Ἐν Ἀθήναις* 1913. 66 S. 8°. Vf. behandelt in anschaulicher Weise zuerst die Ereignisse, die zur Schlacht von Nikopolis führten, und schildert eingehend die diplomatischen Bemühungen des Kaisers Manuel. Die Vermutung, daß Boucicaut seine Reise nach Ungarn im Jahre 1396 im Auftrage des Kaisers unternommen habe, um Verhandlungen mit Sigismund anzuknüpfen, hat viel für sich, läßt sich aber nicht beweisen. Über die Reise Manuels nach Paris und London berichtet M. teilweise nach neuen abendländischen Quellen und verteidigt den Kaiser geschickt gegen den Vorwurf, jahrelang untätig am französischen Hofe gelebt zu haben. — Vgl. über die denselben Gegenstand behandelnde Arbeit von A. Vasiljev B. Z. XXI 626 und o. S. 268. A. H.

Sp. Lampros, *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος, Τόμος ἕκτος* (1908). Sehr eingehend und mit tüchtiger Fachkenntnis besprochen von **Moriz Dercsényi** in der Történeti Szemle II (1913) 425—439. R. V.

P. Girolamo Golubovich O. F. M., Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Francescano. Tomo II (Addenda al sec. XIII e fonti pel sec. XIV). Quaracchi presso Firenze, Collegio di S. Bonaventura 1913. VIII, 641 S. gr. 8⁰ mit 2 Tafeln und 3 Karten. *15 fr.* — Wird besprochen; vgl. über den 1. Band B. Z. XVI 624—6. P. Mc.

L. Dressaire, Saint Louis en Palestine (1250—1254). Échos d'Orient 16 (1913) 155—162. 221—231. Eine an der École biblique zu Jerusalem am 15. Januar 1913 gehaltene 'Conférence'. C. W.

L. M. Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter III 2 (vgl. B. Z. XXI 253ff.). Besprochen von **L. Van der Essen**, Revue d'histoire ecclésiastique 14 (1913) 150—156. C. W.

B. Innere Geschichte.

Fritz Baumgarten, Franz Poland, Richard Wagner, Die hellenistisch-römische Kultur. Leipzig und Berlin, Teubner 1913. XIV, 674 S. 8⁰. *6 M.* Mit 440 Abbildungen im Text, 5 bunten, 6 einfarbigen Tafeln, 4 Karten und Plänen. Enthält S. 510—526 aus der Feder des inzwischen leider verstorbenen Baumgarten einen reich illustrierten Abschnitt über die christliche Antike. Vgl. auch die Ausführungen von Wagner über geistige Entwicklung und Schrifttum in der späteren Kaiserzeit 597—652. C. W.

Ludwig Hahn, Das Kaisertum [Das Erbe der Alten, herausgeg. von O. Crusius, O. Immisch, Th. Zielinski, Heft VI]. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchh. 1913. 114 S. 8⁰. *2,50 M.* Das VIII. Kapitel dieser ausgezeichneten Schrift, 'Die Erben der römischen Kaiser', handelt sehr anschaulich über das byzantinische Kaisertum, seine Ansprüche und seine Stellung gegenüber der Kirche und den abendländischen Fürsten; sehr zutreffend ist das Fortleben des byzantinischen Kaisertums im heutigen Rußland charakterisiert. A. H.

Joseph Lezius, Nachwirkungen des römischen Kaiserreichs. Deutsche Monatsschrift für Rußland 1 (1912) 7—18. L. skizziert u. a. die Geschichte des kaiserlichen Wappens vom ein- und zweiköpfigen Adler und nimmt dabei ohne weiteres an, daß die byzantinischen Kaiser von jeher den zweiköpfigen Adler im Wappen geführt hätten als Symbol der östlichen und westlichen Weltherrschaft. Leider ist die Frage viel komplizierter, vgl. o. S. 289. Die Anschauungen des Vf.'s über den orientalischen Charakter der byzantinischen Kultur treffen mit denen Dieterichs zusammen, vgl. u. S. 613, ich halte sie für verfehlt. A. H.

L. M. Hartmann, Ein Kapitel vom spätantiken und frühmittelalterlichen Staate. Stuttgart, Kohlhammer 1913. 24 S. 4⁰. *2 M.* H. legt in großen Linien die Unterschiede des östlichen, d. h. byzantinischen, und des westlichen mittelalterlichen Staates dar, dieser regressiv und bloß okkasionell, jener präventiv und kontinuierlich wirksam. Ihre letzte Wurzel hat dieser Unterschied in der Verschiedenheit der wirtschaftlichen Grundlagen, im Osten Geldwirtschaft, die eine geschlossene Beamtenschaft, stehendes Heer und Flotte mit ständiger Besatzung ermöglichte, im Westen Naturalwirtschaft, daher geschlossene Grundherrschaft, und Macht des Staates, d. h. des Königs, nur so weit, wie er selbst Inhaber der Grundherrschaft ist. Die Überlegenheit des byzantinischen Staates dauert, bis auch die Staaten des Westens, zuerst die italischen Seestaaten, zur Geldwirtschaft übergehen, die eigentümliche Entwicke-

lung Mittel- und Süditaliens erklärt sich daraus, daß hier beide Staatssysteme einander schneiden und einen Ausgleich finden. A. H.

Victor Schultze, Altchristliche Städte und Landschaften I. Konstantinopel (324—450). Leipzig, A. Deichert 1913. X, 292 S. 8⁰ mit 1 Karte. *15 M.* — Wird besprochen. A. H.

Nicolas Hohlwein, L'Égypte Romaine. Recueil des termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte Romaine, suivi d'un choix de textes papyrologiques. (Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique.) Bruxelles, Hayez 1912. XVII, 623 S. gr. 8⁰. *10 fr.* — Hohlwein hat den Anhang auch separat erscheinen lassen unter dem Titel: Recueil de papyrus choisis, avec des notes (Louvain, Ch. Peeters 1912. 156 S. 8⁰. *3 fr.*) und hat im Musée Belge 1913, S. 17—64. 171—236 eine Übersetzung dieser Texte nebst knappem Kommentar gegeben.

Der Vf. bemerkt, daß seine Arbeit mehr als drei Jahre vor der Veröffentlichung der Akademie zugegangen ist und infolgedessen die inzwischen erschienene Literatur nachträglich hat eingearbeitet werden müssen, auch nicht in vollem Umfang hat berücksichtigt werden können. Die Einleitung bringt eine kurz zusammenfassende Darstellung der Verwaltungsorganisation im ganzen, der Finanzverwaltung im besonderen, des Heerwesens und der Polizei, endlich der Rechtsprechung. Im Hauptteil des Buches werden die termini technici dieser verschiedenen Zweige der Institutionen des römischen Ägyptens in Form eines alphabetischen Lexikons vorgeführt, dessen Einzelartikel eine Darlegung der betreffenden Institutionen geben. Ein solches Handbuch könnte sehr wertvoll sein; nach den Stichproben aber, die ich gemacht habe, müßte die vorliegende Arbeit erheblich verändert werden, um allen Anforderungen an ein derartiges Werk zu genügen. An Schärfe und Präzision läßt die Fassung der Erläuterung mehrfach zu wünschen übrig; wo nur irgend möglich, müßte die Geschichte der einzelnen Institutionen in größere Zusammenhänge hineingestellt, die Bedeutung der Umgestaltungen herausgehoben werden — natürlich mit der durch den Zweck gebotenen Kürze; mit Aufzählung der äußeren Veränderungen kann man sich nicht begnügen. Um nur ein Beispiel herauszugreifen: in den Artikeln πράκτωρ und τελώνης bezw. ὠνή mußte notwendig das Zurückdrängen der Steuerpacht durch die direkte Erhebung in der Kaiserzeit als grundlegendes Moment betont werden — die Forschungen Wilckens hatten darüber schon längst wichtige Ergebnisse zutage gefördert. — In besonderen Registern erscheinen die militärischen termini technici, lateinisch und griechisch, und die lateinischen termini technici mit den griechischen Äquivalenten. Es folgt ein Register der französischen Ausdrücke, und dann sind noch einmal die griechischen mit den Verweisungen auf das vorausgehende Lexikon zusammengestellt. Ob es wirklich von Nutzen war, die Auswahl der Texte, die mit kurzer Inhaltsangabe und mit den wichtigsten Literaturangaben versehen, der Illustrierung des Lexikons dienen sollen, auch nach dem Erscheinen der Chrestomathie von Wilcken und Mitteis zu veröffentlichen, scheint mir doch zweifelhaft. F. Z.

Al. Zehetmair, De appellationibus honorificis in papyris Graecis obviis. Dissert. Marburg 1912. 63 S. 8⁰. Eine fleißige und nützliche Sammlung der Rang- und Ehrentitel in den Papyri der römischen und byzantinischen Zeit, deren Träger sind: die staatlichen und städtischen Beamten, die Militärpersonen und Heeresabteilungen, die Inhaber kirchlicher Ämter, die

Angehörigen verschiedener Berufsstände, Privatpersonen, darunter auch Frauen, endlich die Kurien und die Städte. Die Veränderungen der Titulaturen sind in chronologischer Ordnung behandelt und jeder Beleg ist mit dem genauen oder annähernden Datum gegeben. Die in Privatbriefen begegnenden Titel sind, soweit sie nicht offiziell sind, nur gegebenenfalls beigezogen. F. Z.

Jean Maspero, Graeco-Arabica. 1⁰. — Les titres de gusṭâl, qusṭâl et gâîstâr. Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale 11 (Caire 1913) 155—161. Alle drei Wörter wurden bisher gewöhnlich mit *κυαίστωρ* zusammengestellt; M. führt mit besseren sachlichen und sprachlichen Argumenten die beiden ersten auf *α(ὐ)γουστάλιος*, den dritten Titel auf *λογιστάριος* zurück. P. Mc.

Pierre Batiffol, Les premiers chrétiens et la guerre d'après le septième canon du concile de Chalcédoine de 451. Bulletin de la Société Nat. des Antiquaires de France 1911, S. 226—232. Interpretiert *στρατεία* in den kirchlichen Kanones als *ῥωμαϊκὴ ἀρχή* = *officium* = kaiserlichen Verwaltungsdienst, der den Geistlichen verboten wird, wie die *δημόσιαι διοικήσεις*, der Munizipaldienst; an Kriegsdienst ist nicht zu denken. P. Mc.

P. B. Struve, Studien über historische Phänomenologie des Preises (Этюды по исторической феноменологіи цѣны). Žurnal des Minist. d. Volksaufkl. 1913 Aprilh. S. 296—322. Die Arbeit berührt unser Interessengebiet mit den Ausführungen (S. 303—322) über das Edictum Diocletiani de pretiis rerum venalium v. J. 301 und über die Regulierung der Preise durch Julian den Apostaten. Der Vf., Nationalökonom von Beruf, gibt uns beachtenswerte Aufschlüsse über den Maximaltarif des Diocletian. P. J.

A. Stöckle, Spätrömische und byz. Zünfte (vgl. B. Z. XXI 531 ff.). Besprochen von **K. D. Triantaphyllopoulos**, *Βυζαντίς* 2 (1911/12) 539 f.; von **E. Gerland**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 535 f. P. Mc.

Chr. Loparev, Къ чину царскаго коронованія въ Византіи (Über die Zeremonie der Kaiserkrönung in Byzanz). Festschrift zu Ehren von Dem. Thom. Kobeko (St. Petersburg 1913) S. 1—11. Die Kaiserkrönung in Byzanz verdiente einmal eine ausführliche Darstellung. Denn so konservativ im ganzen das Zeremoniell des Kaiserhofes geblieben ist, so ging doch auch an ihm der Wechsel der Zeiten nicht spurlos vorüber. Viel Material liegt in den bekannten Handbüchern der Byzantiner bereits gedruckt vor, anderes steckt in den Bibliotheken, ich selbst habe seit vielen Jahren derartige Nachrichten gesammelt. L. gibt in seiner sehr erwünschten Studie eine Schilderung der Zeremonie im wesentlichen nach Kodinos und veröffentlicht dann aus Cod. Laur. gr. VIII 17 fol. 417ʳ—419ʳ ein interessantes Fragment, das ausführlich die Krönung des Kaisers Manuel II im Jahre 1391 beschreibt. Da ich selbst im Jahre 1898 mir den Text in Florenz abgeschrieben hatte, kann ich, von Orthographica abgesehen, ein paar Irrtümer berichtigen: S. 9 Z. 6 *φορένει αὐτὸν κουκούλιον* ist richtig, die Emendation *αὐτό* falsch, vgl. S. 10 Z. 11 *φορένουσι τὸν βασιλέα μανδύαν*, wo L. mit Unrecht *τοῦ βασιλέως* vorschlägt; *φορένω* heißt 'bekleiden'. — Z. 8: *εἰ δ' ἔστιν υἱὸς βασιλεὺς ἔχων πατέρα βασιλέα ἢ βασιλέα πρὸς τόπον ἐπέχοντα·* l. *πατρός*. — Z. 9: *καὶ πᾶς ὁ λαὸς πολυφωνεῖ αὐτόν* verbessert L. ein angebliches *τολυχονεῖ* der Hs, die aber richtig *πολυχρονεῖ* hat, d. h. das Volk wünscht dem Kaiser *πολλὰ χρόνια*. — Z. 15: *ἐν τῷ ἐνθρόνῳ*, l. *συνθρόνῳ*. — Z. 23: *καὶ* (vor dem ein Punkt stehen muß) *ὁ πρωτοκανονάρχος ἵστανται*, l. *πρωτοκανονάρχης ἵσταται*. — Z. 24:

οἱ μαΐστορες ἐν ἑνὶ ἑκάστῳ στίχῳ ψάλλουσιν ἤχοις πολλοῖς, l. *ἦχον πλ(άγιον) δ'*. — S. 10 Z. 13: *καὶ πάλιν στρέφεσας ὁ βασιλεύς*, l. *στρέφεται*. — Z. 16: *κοινωνεῖ αὐτοχειρί*, l. *αὐτοχείρως*. — Z. 29: *ἀναβὰς ἐν τῷ τόπῳ ὑψηλῷ*, l. *ἐν τόπῳ*. — S. 11 Z. 1: *ἔστι δὲ ἐν τοῖς τοῦ δεδεμένου πανίου*, l. *ἐντός*. A. H.

E. A. Černousov, Страница изъ культурной исторіи Византіи (Eine Seite aus der Kulturgeschichte von Byzanz). S. A. aus den Zapiski der Kais. Universität zu Charkov 1913. 16 S. Stellt der Geringschätzung, die seit Gibbon und Fischer der byzantinischen Kultur des 11. Jahrhunderts entgegengebracht wird, eine Schilderung des Aufschwungs der Wissenschaften in jenen Zeiten gegenüber. Insbesondere betont Č. die Bestrebungen des Kaisers Konstantinos Monomachos zur Hebung der Wissenschaften und würdigt ausführlich die von Johannes Mauropous verfaßte Novelle vom Jahre 1045 (ed. Lagarde, Abh. der Ges. der Wiss. zu Gött. 28 S. 195ff.), das Statut der damals gegründeten Rechtsschule. A. H.

D. K. Tsopotos, *Γῆ καὶ γεωργοὶ τῆς Θεσσαλίας κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν ἐπὶ τῇ βάσει ἱστορικῶν πηγῶν.* Volo, Druckerei der Zeitung „*Θεσσαλία*" 1912. IV, 273 S. 8^0. *4 Drachmen.* — Soll besprochen werden; vgl. einstweilen die Besprechung von **N. A. Bees**, Mitteilungen aus der historischen Literatur 41 (1913) 309—311. P. Mc.

Andreas P. Bourdoumakis, *Κρητικὰ συμβόλαια ἐκ τῆς Τουρκοκρατίας. Χριστιανικὴ Κρήτη* 1 (1912) 467—506. Nach einer knappen Einleitung über das Notariat auf Kreta in nachvenetianischer Zeit publiziert Vf. 26 Kaufurkunden aus den Jahren 1713—1733; sie stammen aus dem Besitz der sphakiotischen Familie Zampettakis. Den Texten sind knappe sprachliche und sachliche Erklärungen beigefügt. A. H.

Ludwig Ruland, Das Findelhaus. Seine geschichtliche Entwickelung und sittliche Bewertung. Berlin, Heymann 1913. 2 Bl., 110 S. 8^0 [Veröffentlichungen des Vereins für Säuglingsfürsorge im Regierungsbezirk Düsseldorf, herausgeg. von A. Schloßmann und Marie Baum, Heft 9/10]. Stellt S. 9—16 einiges Material über die ersten Anfänge des Kinderschutzes zusammen, wobei die wichtige Stelle aus der Vita des hl. Johannes des Barmherzigen, die uns das 'erste Beispiel eines Wöchnerinnenheims' liefert, nicht nach Surius und Baronius, sondern nach Gelzer hätte zitiert werden sollen. C. W.

Michael Goudas, *Μεσαιωνικὰ χαράγματα πλοίων ἐπὶ τοῦ Θησείου. Βυζαντίς* 2 (1912) 329—357. Einen sehr interessanten Fund macht G., einer der besten Kenner der byzantinischen Marine, hier der Forschung zugänglich. An den Wänden des Theseion in Athen stehen nicht weniger als 22 Zeichnungen von Schiffstypen, einige beigefügte Zahlen gestatten, sie mit leidlicher Sicherheit in das 16. oder den Anfang des 17. Jahrhunderts zu datieren. H. reproduziert die Zeichnungen, ordnet das Material nach den Schiffstypen und gibt eine gründliche Erläuterung aus den byzantinischen Quellen. Er glaubt, die Zeichnungen seien aus Spielerei entstanden. Das ist möglich, obwohl die z. T. sehr sorgfältige Ausführung dagegen spricht. Aber vielleicht läßt sich aus der Geschichte des Theseion Näheres gewinnen; denn es müssen dort im 16. und 17. Jahrhundert Leute gewohnt haben, bei denen man ein ganz spezielles Interesse für die Seefahrt voraussetzen darf. A. H.

X. A. Siderides, *Γαβριὴλ Σεβήρου ἱστορικὴ ἐπιστολή. Ἐκκλ. Φάρος*

11 (ἔτος ϛ', 1913) 5—34. Uns interessieren die Ausführungen über die Familie Ursini im byzantinischen Reich, zu denen eine Anspielung im Brief des Gabriel Seberou, Metropoliten von Philadelpheia und 1577—1614 Vorstehers von S. Giorgio in Venedig, den Anlaß gibt. P. Mc.

N. Jorga, I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen âge. II. La survivance byzantine dans les pays roumains. Bucarest 1913. 49 S. 8⁰. Der zweite dieser auf dem Internationalen Historiker-Kongreß in London 1913 gehaltenen Vorträge schildert in großen Zügen die Bemühungen des byzantinischen Patriarchats, seinen Einfluß auf die Kirche nördlich der Donau im heutigen Rumänien zu behaupten, und des Kaiserhofes, die Despoten der Walachei an sich zu fesseln. Nach dem Untergang des Reiches dauert in kirchlicher, politischer und sozialer Beziehung dieser Einfluß in Rumänien fort, erst das letzte Jahrhundert sah ihn verschwinden zur selben Zeit, als er im neuen Griechenland seine Auferstehung feierte. A. H.

Constantin Jireček, Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. Studien zur Kulturgeschichte des 13.—15. Jahrhunderts. Zweiter Teil. Wien, A. Hölder 1912. 75 S. 4⁰. (Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Klasse Bd. LVI, Abh. III). Über den ersten Teil dieser grundlegenden Darstellung vgl. o. S. 271; diese Fortsetzung, an die sich noch ein dritter Teil anschließen wird, handelt mit gründlichem Eindringen in alle Einzelheiten über Recht und Gericht, Besiedelung, Landwirtschaft und Gewerbe, Handel und Geldwesen und über die Finanzen des serbischen Reiches. Das ältere serbische Recht war erheblich verschieden vom byzantinischen, das erst seit dem 14. Jahrhundert allmählich zu größerer Wirkung kam infolge der Besetzung byzantinischer Provinzen; damals bürgerten sich auch im Ackerbau selbst die byzantinischen Methoden ein. In den Beziehungen der Grundherren zu den Bauern bestanden die mannigfaltigsten Rechtsverhältnisse. Der Handel nahm besonders lebhaften Aufschwung, seitdem 1186 den Ragusanern Handelsfreiheit gewährt worden war, denen sich Venetianer, Juden und Armenier anschlossen. Beschränkungen des Handels, Monopole, Handelsartikel, Maße und Gewichte, Tauschhandel und Münzwesen werden im einzelnen dargestellt, ebenso ausführlich der Fiskus und seine Beamten, Kataster, Fronen und Naturalleistungen, Steuern und Zölle, Salzmonopol und Tribute behandelt. J. leistet hier für die serbische Geschichte, was für das Gebiet des byzantinischen Reiches, wenn wir die Arbeiten der russischen Fachgenossen, insbesondere die von Pančenko über das Agrarwesen ausnehmen, noch ein weit entferntes Ziel bleibt. Aber auch die byzantinischen Verhältnisse erfahren durch J. auf jeder Seite bereits wertvolle Beleuchtung. — Vgl. die ausführliche Besprechung von Teil I und II durch **V. Jagić**, Archiv für slavische Philol. 35 (1913) 252—262. A. H.

C. Religionsgeschichte. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Otto Wecker, Zur allgemeinen Religionsgeschichte. Theologische Revue 12 (1913) Nr. 12 Sp. 353—360. Referat 1. über Salomon Reinachs 'Orpheus' und einige Gegenschriften (Bricout, Lagrange, Batiffol), 2. über ein Gegenstück zum 'Orpheus' (Bricout, Où en est l'Histoire des religions?). C. W.

R. Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt (vgl. B. Z. XXI 315).

Besprochen von **J. Toutain**, Revue de l'histoire des religions 67 (1913) 55—58. C. W.

J. Cuthbert Lawson, Modern Greek Folklore and ancient Greek Religion (vgl. B. Z. XXI 571). Besprochen von **H. Hubert**, Revue de l'histoire des religions 66 (1912) 373—377. C. W.

Fr. Pfister, Der Reliquienkult im Altertum II (vgl. o. S. 273). Besprochen von **G. Anrich**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1298—1301, der Pfister gegenüber betont, daß der christliche Heiligenkult nicht von der Verehrung der pneumatophoren Persönlichkeiten (= Heroen), sondern von der der Märtyrer ausgehe. — Vgl. auch die Besprechung von **P. de Puniet**, Revue de l'histoire ecclésiastique 14 (1913) 339—340. P. Mc.

W. Staerk, Neutestamentliche Zeitgeschichte I. II [Sammlung Göschen 325. 326]. Zweite Auflage. Berlin-Leipzig, Göschen 1912. 177 S. mit 3 Karten und 151 S. je *0,80 M.* Auf Grund der modernen Forschung wird ein instruktiver Überblick gegeben über „Die weltgeschichtlichen Voraussetzungen der neutest. Zeitgeschichte" (Hellenismus, römische Verwaltung, griechische Sprache) und „Die politische Geschichte" sowie „Die Religion des Judentums im neutest. Zeitalter". P. Mc.

J. L. Heiberg, Den hellige Porphyrios, biskop af Gaza. Et tidsbillede fra hedenskabets sidste dage. [Religionshistoriske smaaskrifter. T. IX.] Kopenhagen, Gyldendal 1912. 64 S. 12°. *1,25 Kr.* — Notiz folgt. P. Mc.

Gustav Krüger, Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende. Register, nach Anleitung und unter Beihilfe des Herausgebers bearbeitet von **August Dell.** Nachträge und Berichtigungen. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1913. III, 137 S. 8°. *3 M.* — Wird zusammen mit dem Werke selbst (vgl. o. S. 274) besprochen. P. Mc.

Phil. Bapheides, *Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία* III *Α'* a. 1453—1700 (vgl. o. S. 520f.). Ausführlich besprochen von **Chrys. A. Papadopoulos**, *Ἐκκλ. Φάρος* 10 (*ἔτος ε'* 1912) 503—515. P. Mc.

Charles L. Wells, Manual of early ecclesiastical history to 476 a. d. University of the South, University Press, Sewanee, Tennessee (1912) XXXVI, 259 S. 8°. *1,50 Sh.* Besprochen von **William Metcalfe**, Review of Theology and Philosophy 8 (1913) 475. C. W.

Gerhard Loeschcke, Zwei kirchengeschichtliche Entwürfe. Tübingen, Mohr (Siebeck) 1913. VIII, 78 S. 8°. *2 M.* H. Lietzmann hat aus Loeschckes Nachlaß zwei Stücke herausgegeben, 'von denen' er 'eine Wirkung auf die wissenschaftliche Arbeit der Gegenwart auch in ihrer unvollendeten Form' erwartet. Das erste, ein aus einer Rezension von Wendlands Hellenistisch-römischer Kultur erwachsener Aufsatz 'Die alte Kirche und das Evangelium' sucht die als Motto vorausgeschickte Promotionsthese 'Der Einfluß des Evangeliums auf die alte Kirche ist sehr gering. Er hat im Laufe der Kirchengeschichte zu-, nicht abgenommen' aus der Geschichte der alten Kirche als richtig zu erweisen; das zweite ist ein Entwurf der für G. Krügers Handbuch der Kirchengeschichte übernommenen 'Quellenkunde und Geschichte der Kirchengeschichte' und enthält sehr lesenswerte Ausführungen über die Quellen des 4., 5. und 6. Jahrhunderts. C. W.

Konstantin der Große und seine Zeit. Gesammelte Studien. Festgabe zum Konstantins-Jubiläum 1913 und zum goldenen Prie-

sterjubiläum von Mgr. Dr. A. de Waal. In Verbindung mit Freunden des deutschen Campo Santo in Rom herausgegeben von **Franz Joseph Dölger.** Mit 22 Tafeln und 7 Abb. im Text. [XIX. Supplementheft der Römischen Quartalschrift]. Freiburg i. Br., Herder 1913. XII, 448 S. 8°. *20 M.* Unter den zahlreichen Publikationen des Jubiläumsjahres nimmt diese Festschrift wohl den ersten Platz ein. Hat sich auch der ursprüngliche Gedanke nicht verwirklichen lassen, ein einheitliches Buch zu geben, dessen Kapitel von verschiedenen Autoren geschrieben wären, so ist doch die innere Einheit dieser Sammlung von Aufsätzen immer noch größer als bei mancher anderen Festschrift. Das rechtfertigt auch ein gemeinsames Referat. **E. Krebs** skizziert einleitungsweise knapp und gut ohne Neues zu bieten Die Religionen im Römerreich zu Beginn des vierten Jahrhunderts (S. 1—39). — **J. Wittig,** Das Toleranzreskript von Mailand 313 (S. 40—65) gibt in ausführlicher Polemik gegen Seeck zu, daß man nicht von einem Mailänder Edikt sprechen dürfe, verteidigt dafür um so lebhafter das Reskript, das noch im gleichen Jahre 313 durch die Veröffentlichung der Präfekten zum Edikt geworden sei. So berühren sich seine Ausführungen mehrfach mit dem, was Şesan, Kirche und Staat im byzantinischen Reiche I 128—237, ausführlich dargelegt hat. — Mit der literarischen Bedeutung der Schrift des Lactantius, welche für uns neben Eusebios Quelle für das Reskript ist, beschäftigt sich **A. Müller,** Lactantius' de mortibus persecutorum oder die Beurteilung der Christenverfolgungen im Lichte des Mailänder Toleranzreskriptes vom Jahre 313 (S. 66—88). — **Fr. Bulić,** S. Felice Martire di Salona sotto Diocleziano (S. 89—95), verteidigt die Ansicht, daß die Reliquien des Heiligen nicht nach Rom gebracht worden wären, sondern noch heute sich in Spalato befänden. — **J. M. Pfaettisch,** Die Rede Konstantins an die Versammlung der Heiligen (S. 96—121), legt abermals den Gedankengang der Rede ausführlich dar, um damit Heikels letzte Einwände gegen die Echtheit zu widerlegen. — **Alfred Wittenhauser,** Zur Frage nach der Existenz von nizänischen Synodalprotokollen (S. 122—142), gibt zu, daß ein direkter Beweis weder für noch gegen die Existenz erbracht werden kann, zeigt aber, daß auf zahlreichen vor- und nachnizänischen Synoden Protokoll geführt wurde. Damit wächst die Möglichkeit, daß das auch in Nikaia geschah. — **Karl von Landmann** bietet eine Skizze Konstantin der Große als Feldherr (S. 143—154) mit Polemik gegen Seeck über die Beweggründe zur Schlacht am Pons Milvius und ihren Verlauf. — **Erich Becker,** Protest gegen den Kaiserkult und Verherrlichung des Sieges am Pons Milvius in der christlichen Kunst der konstantinischen Zeit (S. 155—190). Deutet das Bild der drei Männer vor Nebukadnezar bzw. der drei Magier vor Herodes als Protest gegen den Kaiserkult, ferner den Durchzug der Kinder Israel durchs Rote Meer, dessen Darstellungen auf Sarkophagen zusammengestellt werden, als Verherrlichung des Sieges über Maxentius. — **Josef Leufkens,** Der Triumphbogen Konstantins (S. 191—216). — **Anton Baumstark,** Konstantiniana aus syrischer Kunst und Liturgie (S. 217—254). Ausgehend von einer syrischen Miniatur des 8./9. Jahrhunderts sucht B. das Urbild der bekannten Darstellung von Konstantin und Helena unter dem Kreuze im altchristlichen Jerusalem und möchte annehmen, daß ein Mosaikbild in der Apsis der großen Basilika am hl. Grabe das Prototyp gewesen wäre. Daran schließt B. die Be-

trachtung eines anderen syrischen, Konstantin darstellenden Bilderzyklus und stellt endlich die Frage, ob Konstantins Beiname ἰσαπόστολος etwa nicht „den Aposteln“, sondern „dem Apostel, d. h. Paulus gleich“ zu deuten wäre. — **Johann Georg, Herzog zu Sachsen**, behandelt in dem Aufsatz Konstantin der Große und die hl. Helena in der Kunst des christlichen Orients (S. 255—258) ebenfalls die Herkunft des Konstantin-Helenabildes und entscheidet sich auch für Jerusalem. — **Fritz Witte**, Die Kolossalstatue Konstantins des Großen in der Vorhalle von S. Giovanni in Laterano (S. 259—268). — **Heinrich Swoboda**, Bronzemonogramm Christi aus Aquileja (S. 269—275). — **Joseph Wilpert**, Die Malereien der Grabkammer des Trebius Justus aus dem Ende der konstantinischen Zeit (S. 276—296). — **Orazio Marucchi**, Il singolare cubicolo di Trebio Giusto spiegato nelle sue pitture e nelle sue iscrizioni come appartenente ad una setta cristiana eretica di derivazione egiziana (S. 297—314). — **J. P. Kirsch**, Die römischen Titelkirchen zur Zeit Konstantins des Großen (S. 315—339). — **Max Schwarz**, Das Stilprinzip der altchristlichen Architekten (S. 340—362). Sieht in der Befreiung der selbständig gegliederten Mauer vom Säulensystem und vom Gewölbe und in ihrer Erhebung zum Stilprinzip die künstlerische Tat der ausgehenden Antike. Die Arbeit leidet daran, daß nur die römischen Monumente berücksichtigt sind, und die Schlußfolgerungen müssen z. T. schon deshalb hinfällig sein, weil S. in den Bauten auf dem Lateransarkophag Nr. 174 v. Sybel folgend vorkonstantinische Bauten der Stadt Rom sieht. Es sind aber, wie früher schon Ainalov und kürzlich Stegenšek prinzipiell richtig erkannt haben, Bauten aus dem christlichen Jerusalem; ich werde demnächst zeigen, daß die Reliefs nicht vor dem Ende des 4. Jahrhunderts entstanden sind. — **Josef Strzygowski**, Die Bedeutung der Gründung Konstantinopels für die Entwicklung der christlichen Kunst (S. 363—376). Vgl. u. S. 625. — **Franz Josef Dölger**, Die Taufe Konstantins und ihre Probleme (S. 377—447), behandelt u. a. die älteste Tradition über die Taufe des Kaisers und die Entstehung der Silvesterlegende und erörtert Einzelheiten aus den letzten Tagen des Getauften mit besonderer Hervorhebung des liturgischen Moments. A. H.

Carlo Santucci, L'editto di Milano nei riguardi del diritto. Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 19 (1913) 71—75. A. H.

Fedele Savio S. J., La conversione di Costantino Magno e la Chiesa all'inizio del secolo IV. La Civiltà cattolica Anno 64 (1913 vol. 1), 385—397. 660—671. Im ersten Dezennium des vierten Jahrhunderts waren die abendländischen Christen noch so in der Minorität, daß für die Hypothese, Konstantin habe aus politischen Rücksichten sich zum Christentum bekehrt, die Unterlage mangelt. Vgl. die Ausführungen des nämlichen Gelehrten 'Le innovazioni radicali legislative di Costantino confermano la verità delle apparizioni' in der Civiltà 64 (1913 vol. 2) 385—402; 'La guerra di Costantino contro Massenzio e le apparizioni miracolose della croce e del Salvatore' ebenda 11—32; 'Le spiegazioni naturalistiche dell'apparizione della croce a Costantino' ebenda vol. 3, 3—27; außerdem die anonymen Aufsätze 'Costantino Magno e l'unità cristiana' ebenda vol. 2, 257—276; 'La realtà delle apparizioni confermata dalle dichiarazioni solenni di Costantino' ebenda 556—573;

'Costantino Magno e la libertà cristiana' ebenda 662—673; vol. 3, 129—143. C. W.

Alfred Feder S. J., Konstantins des Großen Verdienste um das Christentum. Stimmen aus Maria-Laach 84 (1913) 28—43. Betrachtung und Würdigung der Verdienste, die sich Konstantin als Befreier und als weltlicher Schirmherr der christlichen Kirche erworben hat. C. W.

Krebs, Die missionsgeschichtliche Bedeutung Konstantins des Großen. Gedanken zum 1600jährigen Jubiläum des Mailänder Toleranzreskripts. Zeitschrift für Missionswissenschaft 3 (1913) 177—186. 'Verbindung von Staat und Kirche. Die Hineinsenkung dieses Samenkorns in das europäische Völkerleben macht, wie die Verhältnisse sich tatsächlich gestaltet haben, die missionsgeschichtliche Bedeutung des großen Kaisers aus'. C. W.

T. De Bacci Venuti, Dalla grande persecuzione alla vittoria del cristianesimo. Mailand, Hoepli 1913. XXXI, 339 S. *4,50 L.* — Vgl. die Besprechung von **Luigi Salvatorelli**, La Nuova Cultura 1 (1913) 457—462. P. Mc.

Hugo Koch, Konstantin der Große und das Christentum. Ein Vortrag. München, M. Mörike 1913. 49 S. 8°. *1,20 M.* Aus der Entwicklung, die der entnationalisierte und direktionslos gewordene römische Staat zur Kirche hin, und aus der parallelen Entwicklung, die das im Pakt mit der Welt paganisierte Christentum zum Staate hin genommen hatten, weiß Koch in prägnanter und lichtvoller Darstellung die durch Konstantin vollzogene Ehe zwischen Kirche und Staat zu erklären, in der das Imperium Romanum im Caesaropapismus des Ostens wie im Papacaesarismus des Westens siegreich geblieben ist. Das konstantinische Kirchentum, das die gesamte mittelalterliche Entwicklung bestimmt und vor allem die Einheit der Kultur gerettet hat, liege heute in den letzten Zügen; der nächsten Zukunft sei es vorbehalten, „den konstantinischen Knoten vollends zu entwirren". P. Mc.

Pio Franchi de' Cavalieri, Il labaro descritto da Eusebio. Studi Romani. Rivista di archeologia e storia 1 (1913) 161—188. Der bekannte Bericht des Eusebios in der Vita Constantini hat trotz des Stillschweigens des Autors in der Kirchengeschichte und trotz der abweichenden Darstellung des Lactantius in De mortibus persecutorum als historisch glaubwürdig zu gelten. C. W.

E. Seeberg, Die Synode von Antiochien im Jahre 324/25 (vgl. o. S. 275). Besprochen von **Th. Schermann**, Historisches Jahrbuch 34 (1913) 572—574. C. W.

D. Lebedev, Aus der Epoche der arianischen Streitigkeiten. Paulinos und Zenon, Bischöfe von Tyros (Павлинъ и Зинонъ, епископы тирскіе). Vizant. Vrem. 20 (1913) 1—56. Die Biographie des Paulinos, Bischofs von Tyros und arianischen Parteigängers, ist noch sehr dunkel: nach einigen ist er schon vor dem Jahre 325 gestorben, während andere glauben, daß er auf der Synode v. Antiocheia c. 330 eine der einflußreichsten Persönlichkeiten war und erster Nachfolger des abgesetzten Bischofs Eustathios von Antiocheia wurde. L. will gegen Schwartz und Duchesne eine andere Erklärung geben. Auf Grund der Untersuchung der Quellen kommt er zu den Ergebnissen, daß 1. Paulinos kein Vicar Zenons, des Bischofs v. Tyros bis zum J. 325, sondern in den Jahren 316—323/4 vollberechtigter Bischof v. Tyros war; 2. Paulinos wurde nicht zum Nachfolger des Eustathios v. Antiocheia

nach der Ablehnung des Eusebios von Kaisareia gewählt. Die älteren Kirchenhistoriker (Valesius, Tillemont, Boschius) haben von zwei Bischöfen Paulinos von Antiocheia gesprochen. Einer ist bei Hieronymus genannt; woher die Nachrichten über den anderen stammen, hat L. untersucht und will nachweisen, daß in dem Briefe der Synode von Sardica (342 oder 343) Paulinos von Adana statt *Paulinus Daciae* (= *τῆς Ἀντιοχέων* bei Sozomenos) zu lesen sei. Der Artikel wird fortgesetzt. P. J.

N. Th. Černjavskij, Kaiser Theodosios der Große und seine Regierung in kirchenhistorischer Hinsicht (Императоръ Θеодосій Великій и его царствованіе въ церковно-историческомъ отношеніи). Ein Versuch kirchenhistorischer Untersuchung. Sergiev Posad 1913. VIII + 692 + 4 S. Preis *3 Rbl.* — Uns nicht zugänglich. P. J.

M. Th. Oxijuk, Theopaschitische Streitigkeiten (Теопасхитскіе споры). Trudy der Geistl. Akademie in Kiev 1913, Aprilh. S. 529—559. Sorgfältige Untersuchung der Rolle, welche die scythischen Mönche im Streite des 6. Jahrhs. über die Worte *unum e Trinitate crucifixum esse* gespielt haben. P. J.

Gregorios Papamichael, *Ὁμολογία Γρηγορᾶ. Ἐκκλ. Φάρος* 11 (ἔτος ϛʹ, 1913) 66—75. Die aus der Hs Patmos 428 saec. XV fol. 40ᵛ—41ᵛ mitgeteilten *ὁμολογίαι* des Gregoras und Neilos Kabasilas sind wertvolle Dokumente aus den kirchlichen Kämpfen des 14. Jahrhs., die des Gregoras charakterisiert sich als Versuch, einem offenen Bekenntnis auszuweichen. P. Mc.

Agostino Pellegrini, La raccolta degli atti del Concilio di Firenze di Angelo Maria Bandini. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 72—103. Aus der von dem gelehrten Präfekten der Laurenziana vorbereiteten, nie veröffentlichten Sammlung der Akten werden hier die 1794 datierten *Prolegomena* mitgeteilt; die Dokumente selbst finden sich fast alle in den bekannten Aktenpublikationen von Giustiniani und Mancini. P. Mc.

N. G. Polites, *Περὶ τῆς τοπογραφικῆς σημασίας τῶν ἐκκλησιῶν ἐν Ἑλλάδι πρὸς ἀναγνώρισιν ἀρχαίων ἱερῶν. Λαογραφία* 4 (1913) 12—21. P. warnt davor, die Namen christlicher Kirchen zu verwerten, um auf die Lage und den Titel antiker Heiligtümer Schlüsse zu ziehen, und zeigt an Beispielen, daß die Kirche keinen Wert darauf legte, in den Namen ihrer Gotteshäuser heidnische Tradition fortzusetzen. Die tatsächlich vorhandenen Beziehungen zwischen christlichen und antiken Kulten seien durch völkische Überlieferung, nicht durch den Willen der offiziellen Kirche entstanden. A. H.

A. Palmieri, Un' opera inedita di Fantino Valaresso arcivescovo di Creta sul Concilio di Firenze. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 1—26. Der bisher wenig bekannte Theolog war nach dem Konzil von Florenz als päpstlicher Legat zur Durchführung der Union nach Kreta geschickt worden. P. Mc.

A. Palmieri, Le divergenze dommatiche, disciplinari e liturgiche tra le due Chiese al Concilio ecumenico di Firenze. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 145—153. — Vgl. B. Z. XXI 322. P. Mc.

Cirillo Karalevskij, La Missione greco-cattolica della Cimarra nell' Epiro nei secoli XVI—XVII. Bessarione 29 (a. XVII, 1913) 170—197. Schluß der B. Z. XXI 637 notierten Serie von Dokumenten. P. Mc.

V. Jagić, Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache. Neue berichtigte und erweiterte Ausgabe. Berlin, Weidmann 1913. XII, 540 S.

8⁰. *20 M.* Wir können auf die Neubearbeitung dieses grundlegenden und berühmten Werkes (vgl. über die 1. Auflage B. Z. X 642—644) nur kurz hinweisen, zumal der unsere Studien zunächst angehende historische Abschnitt (S. 1—119) über die ersten slavischen Übersetzungen und die Tätigkeit der Slavenapostel Cyrill und Method im wesentlichen (auch in der prinzipiellen Ablehnung der Brücknerschen „Thesen") unverändert geblieben ist; vgl. die gut orientierenden Besprechungen von **Fr. Pastrnek**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1564—1568 und Archiv für slavische Philologie 35 (1913) 202—226. — Vgl. außerdem das Referat von **W. Vondrák**, Mitteilungen des Instituts für Österr. Geschichtsforschung 34 (1913) 153—157 über die Publikationen von **Fr. Snopek** (vgl. B. Z. XXI 337) und **G. Wilpert** (vgl. B. Z. XVI 371). Auch **Al. Brückner** hat neuerdings seinen Standpunkt wieder vertreten in einer Broschüre: Die Wahrheit über die Slavenapostel. Tübingen, Mohr 1913. III, 127 S. 8⁰. P. Mc.

N. Dobrescu, Istoria Bisericii Române [Din Publicaţiile administraţiei cassei şcoalelor]. Vălenii-de-Munte, Tipografia Societăţii „Neamul Românesc" 1913. 272 S. 8⁰. *2,50 Lei.* Das kleine Handbuch ist bestimmt für den Gebrauch der Schüler an den höheren Lehranstalten in Rumänien, ist aber auch wissenschaftlich willkommen und brauchbar zur Orientierung über die Kirchengeschichte Rumäniens. N. Bănescu.

Siméon Vailhé, Formation de l'église Arménienne. I. Les origines de l'Arménie et l'introduction du christianisme. II. L'organisation autonome de l'église d'Arménie. Échos d'Orient 16 (1913) 109—122. 193—211. Schon in den ersten Jahren des vierten Jahrhunderts war die armenische Nation offiziell christlich, die Unabhängigkeit der armenischen Kirche, aber zugleich auch ihre Trennung von der übrigen Christenheit, war nach den Synoden von Tovin (524 oder 527 und 552) entschieden. C. W.

Stephan Schiwietz, Das morgenländische Mönchtum. 2. Band: Das Mönchtum auf Sinai und in Palästina im vierten Jahrhundert. Mainz, Kirchheim und Co 1913. VIII, 192 S. 8⁰. *5 M.* Über den ersten Band dieses Werkes wurde in der B. Z. XIII 653 referiert. Der zweite, dessen spätes Erscheinen im Vorwort mit der amtlichen Tätigkeit des Verfassers und seiner Entfernung von Bibliotheken motiviert wird, behandelt den reichen Stoff in durchaus quellenmäßiger Weise in der durch den Titel angegebenen Zweiteilung. Schiwietz erkennt die 'verbreitete Ansicht, das orientalische Mönchtum sei im Gegensatz zu dem okzidentalischen weltfremd gewesen', nur insofern als berechtigt an, 'als das abendländische Mönchtum sich kulturellen Aufgaben zuwandte. Aber Einfluß auf die Menschheit erlangte auch das morgenländische Mönchtum' (Gründung der ersten christlichen Sarazenengemeinde zu Elusa durch Hilarion, Vernichtung des Heidentums in Gaza durch den Mönch-Bischof Porphyrios). Die lateinischen Klöster 'blieben als Fremdkörper ohne besonderen Einfluß auf die einheimische Bevölkerung', erwarben sich aber große Verdienste durch die 'Förderung der Wallfahrten der Abendländer nach dem hl. Lande' und durch eifrige Pflege der kirchlichen Wissenschaft (Übersetzungen des Hieronymus und Rufinus). S. 6 ff. kritische Würdigung des Berichtes des Ammonios über die sinaitischen Einsiedler (keine Erfindung des Autors). S. 15 ff. über die Pilgerschrift der Aetheria (gehört ins vierte Jahrhundert). S. 37 ff. über den hl. Neilos und seine literarische Tätigkeit

(seine Schrift über die acht Geister der Bosheit wird S. 60 ff. ins Deutsche übersetzt). S. 72 ff. Ablehnung der Herleitung des christlichen Hauptsündenschemas aus der astrologischen Planetenlehre. S. 95 ff. über die Vita Hilarionis des Hieronymus und deren griechische Übersetzungen (der lateinische Text das Original). S. 131 ff. kritische Bemerkungen zu der Vita des hl. Chariton, des Gründers der Eremitenkolonien oder Lauren in der Wüste Juda (Migne P. Gr. 115, 900 ff.). Der dritte Band wird die Entwickelung des Mönchtums in Syrien, Kleinasien und Mesopotamien behandeln und das Namen- und Sachregister zum ganzen Werke bringen. C. W.

Lambert Ehrlich, Die schismatische Mönchsrepublik auf dem Berge Athos I. Die Kultur 14 (1913) 139—152. Wiedergabe der während eines Aufenthaltes auf dem Athos im Jahre 1907 empfangenen Eindrücke nach sachlichen Gesichtspunkten: 1. die Menschen auf dem Athos; 2. Landschaftliches; 3. Entstehung, Lage und Bau der Klöster; 4. Herkunft der Mönche; 5. Askese auf dem Athos. C. W.

L. Petit, Actes de Chilandar (vgl. B. Z. XXI 590) besprochen von **N. Bonwetsch**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 795—797. P. Mc.

Vlad. Ćorović, Herzegowinische Klöster (Херцеговачки манастири). Glasnik des Landesmuseums von Bosnien und Herzegowina 24 (Sarajewo 1912) S. 545—553 (serb.). Der V. stellt die Geschichte des Klosters von Duži dar und beschreibt dessen modernen Zustand. Das Kloster ist sehr verarmt und hat keine in kunsthistorischer Hinsicht bedeutenden Gebäude, keine Altertümer und eine sehr kleine Bibliothek ohne Hss. In der Beilage sind eine serbische Urkunde des Patriarchen Moses v. J. 1719 und eine italienische v. J. 1795 veröffentlicht. P. J.

R. Janin, Les Géorgiens à Jérusalem. Échos d'Orient 16 (1913) 32—38. 211—219. I. Sanctuaires et couvents. II. Les pèlerins occidentaux et les Géorgiens. III. Le monastère de Sainte-Croix. IV. Disparition des Géorgiens de Jérusalem. Früher sehr einflußreich im heiligen Lande, verloren die Georgier allmählich infolge ihrer Streitigkeiten mit den Christen der anderen Nationen und ihres finanziellen und disziplinären Niederganges eine klösterliche Niederlassung um die andere, zuletzt das Kloster vom hl. Kreuze. Gegen Ende des 18. Jahrhs. verschwinden sie vollständig. C. W.

S. Troickij, Diakonissen in der orthodoxen Kirche (Діакониссы въ православной церкви). St. Petersburg 1912. VII, 352 S. Preis *1 Rbl. 50 Kop.* Die Diakonissen erscheinen im Kirchendienste als Stellvertreterinnen der „Witwen", welche uns aus älterer Periode bekannt sind. Im frühen Byzanz spielten die Diakonissen eine große Rolle: sie mußten den Kirchendienern Hilfe leisten, die Häuser der Gläubigen dienstlich besuchen und sogar manche liturgischen Obliegenheiten ausführen. Ihre Hauptpflicht aber war die Leitung des Ordo der Witwen und Jungfrauen, welcher nach Nonnenmuster eingerichtet war. Tr. beschreibt ausführlich die Weihe zur Diakonissin, welche erfolgte, nachdem die Jungfrau im Ordo das 25. Jahr erreicht hatte, und die darin bestand, daß der Bischof der Diakonissin ein Orarium um den Hals legte, dessen beide Spitzen (im Unterschied von dem des Diakons) vorne herabhingen. Weiter beschreibt und analysiert Tr. einige Darstellungen der Diakonissen auf Kunstdenkmälern. — So nach der Besprechung von **N. Kondakov**, Žurnal des Minist. der Volksaufkl. 1913 Januarh., Abt. f. Kritik und Bibliogr. S. 162—7. P. J.

J. J. Sokolov, Die rechtliche Organisation der Bruderschaft des H. Grabes in Jerusalem (Правовая организація Святогробскаго братства въ Іерусалимѣ). Soobščenija der kaiserl. russisch. Palästinagesellschaft 23 (1912) 145—175. 465—502. Geschichte und Darlegung der Bruderschaftsordnung. P. J.

D. Chronologie. Vermischtes.

Giovanni Costa, I fasti consolari romani dalle origini alla morte di G. Giulio Cesare. Vol. I: Le fonti. Parte I: Studio delle fonti. Parte II: Materiali per lo studio delle fonti. Mailand, Libreria editrice Milanese 1910. X, 547; VI, 150 S. 8°. *20 L.* Untersucht im 2. Abschnitt des ersten Teiles u. a. auch die Fasten des Chronicon paschale. Vgl. die ausführliche Besprechung von **O. Leuze**, Deutsche Literaturzeitung 34 (1913) Nr. 4, Sp. 234—241. C. W.

V. N. Zlatarskij, Bulgarische Zeitrechnung (Болгарское лѣтосчисленіе). Izvjestija otdjelenija russkago jazyka i slovesnosti der kaiserl. Akad. der Wissenschaften 17 (St. Petersburg 1912) Heft 2, S. 28—59. Zl. erkennt an, daß Bury, B. Z. XIX 127—144, die Bedeutung der altbulgarischen Zahlwörter im Imennik richtig erkannt und die Prinzipien der bulgarischen Zeitrechnung festgestellt hat, aber er kann Burys Methode in der Berechnung der einzelnen Daten nicht zustimmen. Zlatarskijs Meinung ist: 1. der Verfasser des ersten Teiles des Imennik rechnete nicht nach Mondjahren, sondern nach Sonnenjahren und leitete seine Daten von Christi Geburt her; 2. die Bulgaren rechneten ursprünglich nach Mondjahren, deshalb mußten sie diese auch nach byzantinischen, d. h. Jahren v. Chr. Geburt regulieren; 3. die bulgarischen Daten im Imennik geben nicht genau das Jahr der Thronbesteigung der einzelnen Fürsten an, sondern nur die Zahl der vollen Jahre v. Chr. Geburt bis zur betreffenden Thronbesteigung; 4. im zweiten Teile des Imennik dagegen geben die bulgarischen sowie die slavischen Zahlen nicht Sonnen-, sondern Mondjahre an. Bury gegenüber kam Zl. außerdem zu dem Ergebnis, daß die neue bulgarische Ära mit dem Ausgange des Mondjahres 680 p. Chr. anfängt, was vollkommen mit dem Ausgange des Sonnenjahres 660 p. Chr. stimmt; mit anderen Worten: der Anfang der neuen bulgarischen Ära fällt mit dem Anfang des byzantinischen Septemberjahres 661 p. Chr. zusammen. Zl. beweist die Richtigkeit seiner Methode durch mehrere Beispiele und stellt damit einige Daten aus der älteren bulgarischen Geschichte fest. P. J.

Herr Professor Dr. **Gavro Manojlović**, Sekretär der südslavischen Akademie der Wiss. und Künste in Agram, stellt uns gütigst außer dem o. S. 539 angezeigten Werk über Konstantin Porphyrogennetos die folgenden früher erschienenen, aber der B. Z. leider unbekannt gebliebenen Publikationen zu Verfügung, über die wir gerne nachtragsweise kurz referieren:

1. Carigradski Narod („Demos") od god. 400.—800. po Is. S osobitim obzirom na njegove vojne sile, elemente njegove i njegova ustavna prava u ovoj periodi. SA. aus „Nastavni Vjestnik" XII. Agram 1904, 91 S. 8° (kroatisch). Diese Abhandlung über den „byzantinischen Demos v. J. 400—800 n. Chr. mit besonderer Berücksichtigung seiner militärischen Kraft, seiner Elemente und seiner Verfassungsrechte in dieser Periode" ist durchaus nach den Quellen gearbeitet und die gründlichste Untersuchung über die für

die politische Organisation von Byzanz so wichtigen Demen seit Rambaud und Uspenskij; es wäre sehr zu wünschen, daß die Abhandlung durch eine deutsche Übersetzung allgemein zugänglich gemacht würde.

2. Jadransko pomorje IX. stoljeća u svjetlu istočno-rimske (bizantinske) povijesti (Das Adriatische Littorale im 9. Jahrh. im Lichte der byzantinischen Geschichte). Teil I. Rad der Südslavischen Akademie 150 (Agram 1902) S. 1—102 (kroat.). Behandelt in fünf Kapiteln: den Konflikt der Byzantiner mit den Franken wegen des verloren gegangenen italienischen Exarchats (a. 750—803); Venedig und Dalmatien bis zum Aachener Frieden; die byzantinische Thalassokratie und Venedig als autonome Provinz des oströmischen Reiches; neue Mächte und neue Konflikte: die Sarazenen an der Adria, Gespanntheit zwischen den beiden Kaiserreichen; die diplomatischen Missionen von Byzanz im Westen a. 839—842. — Auch in dieser Abhandlung sind die byzantinischen Originalquellen reichlich herangezogen.

3. O Mletačkim prefektima u Dalmaciji za Petra II Orseola (Über die venezianischen Präfekten zur Zeit des Pietro II Orseolo). SA. aus Vjestnik Kr. Hrv.-Slav.-Dalm. Zemaljskog Arkiva III 1. Agram 1901, 11 S. 4° (kroat.).

4. O godini prijenosa Sv. Anastasije u Zadar (Über die Translation der hl. Anastasia nach Zara). SA. aus Vjestnik Kr. Hrv.-Slav.-Dalm. Zemaljskog Arkiva III 2. Agram 1901, 12 S. 4° (kroat.). Nach lateinischen Texten; die Translation aus Kpel erfolgte in den ersten Jahren des 9. Jahrh.

P. Mc.

Christianskij Vostok (vgl. B. Z. XXI 640 f.). Bd. I (1912) Liefer. II und III (russisch):

J. Kračkovskij, Aus der äthiopischen Literatur. S. 127—145.

D. Lebedev, Zur Frage über die koptischen Akten der dritten ökumenischen Synode zu Ephesos und über deren Helden Victor, den Archimandriten der Tabenissioten. S. 146—202.

B. Turaev, Ein koptisches Pergamentamulet. S. 203—206.

G. Struve, Koptischer Papyrus aus der Kollektion von Prof. B. A. Turaev. S. 207—211.

N. Syčev, Die Kirche von Ani ausgegraben im Jahre 1892. S. 212—219.

V. Grüneisen, Ägyptisch-hellenistisches Ritualportrait und mittelalterliche Porträts mit *tabula circa verticem*. S. 220—236.

M. Rostovzev, Russische Archäologie in Palästina. S. 247—266.

† **V. Bolotov**, Über das armenische Kirchenjahr. S. 267—276.

J. Džavachov, Zur Frage über die Zeit des Baues des grusinischen Tempels in Ateni nach den neu untersuchten epigraphischen Denkmälern. S. 277—297.

B. Turaev, „Die Wunder der H. Trinität." Eine äthiopische apokryphe Sammlung. S. 298—324.

K. Kekelidze, Johannes Xiphilinos Fortsetzer des Symeon Metaphrastes. S. 325—347 (vgl. o. S. 583 s. v. Latyšev).

Verschiedene Nachrichten und Notizen. Kritiken. Tabellen. S. 237—245. 348—363. I—XXII.

P. J.

F. Hirsch, Byzantinisches Reich. (Berliner) Jahresberichte der Geschichtswissenschaft 34 (Jahrgang 1911) III 98—106. Die bewährte kritische Bibliographie (vgl. zuletzt B. Z. XXI 640) gewährt einen Rückblick auf das in historiographischer Hinsicht ziemlich ertragreiche Jahr 1911. P. Mc.

S. Salaville, Bulletin d'histoire et d'archéologie byzantines. Échos d'Orient 16 (1913) 243—255. Literaturbericht. Vgl. B. Z. XXI 327. C. W.

August Heisenberg, Der Philhellenismus einst und jetzt. München, C. H. Beck 1913. 40 S. 8⁰. Die kleine Schrift darf auch hier genannt werden, weil darin nicht nur die philhellenistische Stimmung Europas am Anfang des 19. Jahrhs. geschildert wird, sondern auch die politischen Verhältnisse der griechischen Welt nach der Eroberung von Konstantinopel durch die Türken behandelt sind. Vgl. die Anzeige von **A. Thumb** 'Pro Graecia', Deutsche Rundschau 39 (1913) 473—475. A. H.

August Heisenberg, Über das Gedicht „Hellas" von Johannes Wülfer. Blätter für das Gymnasialschulwesen 49 (1913) 316—323. In der Geschichte des Philhellenismus in Deutschland behauptet das Gedicht „Hellas" seinen Platz, das der Nürnberger Johannes Wülfer am 7. Dezember 1669 öffentlich an der Universität in Altdorf vortrug. Der Aufsatz erläutert die Veranlassung der Dichtung sowie die persönlichen Verhältnisse des Verfassers und legt dar, daß die „Hellas" auf das stärkste unter dem Einfluß der gleichnamigen Dichtung von Leo Allatius steht. A. H.

Karl Dieterich, Das mittelalterliche und moderne Griechentum in kulturpolitischer Betrachtung. SA. aus Hochland 10 (1912/13) 2. Bd. 13 S. Die Grundanschauung des Vf.s geht etwa dahin, daß das mittelalterliche Griechentum dem Orient verfallen gewesen, Byzanz Träger und Verbreiter vorderasiatischer Kultur auf der Balkanhalbinsel geworden sei, Hellenismus und Byzanz dem Griechentum die innere Freiheit geraubt und es der Unfreiheit des Orients ausgeliefert hätten. Ich muß diese Grundanschauung, welche das Urteil des 18. Jahrhs. erneuert, ebenso wie fast alle Konsequenzen, die sich in bezug auf das moderne Griechentum für D. daraus ergeben, für verfehlt erachten, darf mich aber jetzt mit dieser Feststellung begnügen, da eine Widerlegung hier nicht am Platze wäre und meine abweichenden Anschauungen in einer ausführlichen Arbeit ausgesprochen sind, die sich bereits im Druck befindet. A. H.

6. Geographie. Topographie. Ethnographie.

Karl Dieterich, Byzantinische Quellen zur Länder- und Völkerkunde (vgl. o. S. 280) besprochen von **Westberg**, Vizant. Vrem. 20 (1913) 21—23 und von **Ed. Kurtz**, der viele Berichtigungen zu D.s Übersetzung bringt, ibid. S. 69—89. P. J.

P. B. Bezobrazov, Eine alte Pilgerin (Древняя паломница). Soobščenija der kaiserl. russischen Palästinagesellschaft 23 (1912) 361—377. 502—520. Kritische Übersicht der wichtigsten Literatur über die Peregrinatio Aetheriae. P. J.

G. Morin, Un passage énigmatique de S. Jérôme contre la pèlerine Espagnole Eucheria? Revue Bénédictine 30 (1913) 174—186. Deutet eine Stelle im Briefe des hl. Hieronymus an Furia (54, 13, 3 'vidimus nuper ignominiosum per totum orientem volitasse rumorem etc.') auf die Pilgerfahrt der Eucheria. Bewährt sich diese Deutung, so ist damit ein neues

Zeugnis für die Abfassung der Peregrinatio am Ende des vierten Jahrhunderts gewonnen. C. W.

O. Tafrali, Topographie de Thessalonique. Préface de Ch. Diehl. Paris, Paul Geuthner 1913. F + XII + 220 S. 8⁰ mit 32 Tafeln, 2 Plänen und 14 Textabb. *20 Fr.* — Wird besprochen werden; vgl. einstweilen (zugleich über das o. S. 598 notierte Parallelwerk von Tafrali) die Besprechung von **H. Delehaye**, Analecta Bollandiana 32 (1913) 358—360 mit einigen Bemerkungen über die Klöster von Saloniki. P. Mc.

Edward Bogusławski, Dowody Autochtonizmu Słowian na przestrzeni zajmowanej przez nich w wiekach średnich (Beweise des Autochthonismus der Slaven in dem von ihnen im Mittelalter besetzten Gebiete). Prace (Arbeiten) der Warschauer Gesellschaft der Wiss. II. Anthropol.-soz.-phil.-hist. Klasse No. 7. Warschau 1912. IX, 233 S. 8⁰. Preis *1,50 Rbl.* (poln.). — Die These des Verf. ist im Titel deutlich genug ausgesprochen, und ein eingehendes deutsches Résumé (S. 139—172) orientiert sogar über die Einzelheiten der Gedanken- und Beweisführung. Da unser Gebiet vom Verf. nur insoweit berührt wird, als er neben Deutschland und den Alpenländern auch den Balkan für urslavisch erklärt, so ist eine fachkundige Prüfung nicht Sache der B. Z.; aber schon das deutsche Résumé gewährt einen genügenden Einblick in die Phantastik der Argumentation, um uns davor zu bewahren, dem Verf. in seiner prinzipiellen Ablehnung der modernen Slavistik, die er als „berliner-österreichische Schule" verpönt, auch nur einen Schritt weit zu folgen. P. Mc.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

L. von Sybel, Christliche Antike II (vgl. B. Z. XXI 643) und Das Christentum der Katakomben und Basiliken (S. A. aus Historische Zeitschrift 106; München, Oldenbourg 1911, 38 S.) besprochen von **J. Sauer**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 2023—2037. P. Mc.

Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin (vgl. o. S. 281). Besprochen von **Sauer**, Literarische Rundschau 39 (1913) Nr. 7, Sp. 336—340. C. W.

O. M. Dalton, Byzantine art and archaeology (vgl. o. S. 282) besprochen von **Th. Schmit**, Vizant. Vrem. XX 1—21; von **A. Baumstark**, Oriens christianus N. F. 3 (1913) 161. 165—171. P. Mc.

Oskar Wulff, Die altchristliche Kunst von ihren Anfängen bis zur Mitte des ersten Jahrtausends. (Handbuch der Kunstwissenschaft herausg. von Fritz Burger III. Band, 1. Teil). Berlin-Neubabelsberg Akadem. Verlagsgesellschaft 1913. 4⁰. Das Werk erscheint in Lieferungen (zu *2 M.*), auf die altchristliche Kunst wird W. die Darstellung der byzantinischen Kunst folgen lassen, bisher liegen vom ersten Teil fünf Lieferungen (160 S.) vor. Wir werden nach Abschluß jedes Teiles eine ausführliche Anzeige bringen. A. H.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

A. van Millingen, Byzantine churches in Constantinople (vgl. o. S. 283). Besprochen von **O. M. Dalton**, The English Historical Review 28 (1913) 352—355; von **P. F.**, Journal of Hellenic studies 33 (1913) 133f. A. H.

Ernst Herzfeld, Erster vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen von Samarra. Mit einem Vorwort von **Fr. Sarre.** Herausg. von der Generalverwaltung der kgl. Museen. Berlin, Reimer 1912. XI, 49 S. gr. 8° mit 10 Textabb. und 15 Tafeln. *3 M.* — Vgl. die Besprechung von **G. Strzygowski**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 488—490. P. Mc.

S. Guyer, Surp Hagop (Djinn deirmene), eine Klosterruine der Kommagene. Ein Beitrag zur Bewertung und Datierung der nordmesopotamischen Kunst. Repertorium für Kunstwissenschaft 35 (1912) 483—508. Notiz folgt. P. Mc.

Walter Bachmann, Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan [25. Wissensch. Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft]. Leipzig, Hinrichs 1913. IV, 80 S. 4° mit 31 Abb. und 71 Tafeln. *40 M.* — Wird besprochen. P. Mc.

Königliche Museen zu Berlin. Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899, herausgegeben von Theodor Wiegand. Band III, Heft 1: Der Latmos. Von **Theodor Wiegand** unter Mitwirkung von **Konrad Boese, Hippolyte Delehaye** S. J., **Hubert Knackfuß, Friedrich Krischen, Karl Lyncker, Walther von Marées, Oskar Wulff.** Mit 10 Tafeln, 6 Beilagen und 127 Abbildungen im Text. Berlin, G. Reimer 1913. X, 230 S. 2°. *25 M.* — Wird besprochen. A. H.

J. Gottwald, Die Erdburg an der Amanuspforte. Osmanischer Lloyd, VI. Jahrg. Nr. 58 (Kpel 5. März 1913). Der zuletzt erreichte Knotenpunkt der Bagdadbahn, Toprak-Kale (= „Erdburg"), von der die Linie nach Alexandrette abzweigen wird, ist seit dem Altertum (Zug des Dareios Kodomanos vor der Schlacht bei Issos) als Schlüssel zu den *Πύλαι Ἀμανικαί* ein strategisch wichtiger Punkt. Auch hier (vgl. B. Z. XXI 647) haben die kleinarmenischen Könige eine feste Burg errichtet, die das Tal des Pyramos und die kilikische Ebene bis Anazarba beherrschte; Gottwald gibt eine anschauliche, historisch fundierte Beschreibung der Ruinen und der Situation der Burg. P. Mc.

J. Ebersolt et **Ad. Thiers**, Les ruines et les substructions du Grand palais des empereurs byzantins. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, Paris 1913, S. 31—38. Bericht über die französische „Mission" im Sommer 1912: Untersuchungen und Aufnahmen der durch den Brand im Juni 1912 freigelegten Partien des Großen Kaiserpalastes; vor allem bemerkenswert ein „pavillon d'escalier". Anschließend S. 38f. berichtet **Ad. Thiers** über seine im J. 1908 gemachte Aufnahme der Reste des Hippodrome de Cple. P. Mc.

J. Gottwald, Die Kaisergruft in der Budrum-Dschami. Osmanischer Lloyd, VI. Jahrg. Nr. 122 (Kpel 23. Mai 1913). Die durch die letzten großen Brände in Stambul freigelegte, aber leider auch schwer beschädigte und durch Einquartierung und Verwahrlosung weiter gefährdete Moschee ist die einstige byzantinische Kirche des Myrelaion, des von Romanos Lakapenos eingerichteten Frauenklosters, das seine und seiner Familie Grabstätte wurde. Diese letztere vermutet Gottwald in der noch leidlich erhaltenen, säulengeschmückten Krypta, die der Moschee den Namen (budrum = Gewölbe) gegeben hat, und erhebt einen eindringlichen Appell zur Konservierung des historischen Denkmals. P. Mc.

G. Balș, Notiţa despre arhitectura sfântului Munte. (Über die

Architektur des hl. Berges). Buletinul comisiunii monumentelor istorice a. VI. fasc. 21 (1913) 1—49. Die Arbeit enthält eine überaus große Zahl der vorzüglichsten Aufnahmen und Grundrisse von Denkmälern des Athos mit einem anschaulichen kunsthistorischen Kommentar. A. H.

K. G. N. Maurakes, *Περὶ τῶν Καταλανικῶν φρουρίων τῆς Ἠπειρωτικῆς Ἑλλάδος.* Athen, Ἑστία 1912. Reichillustrierte Übersetzung des Buches von A. Rubió y Lluch (vgl. B. Z. XX 346). — Nach einer Notiz in The English Hist. Review 28 (1913) 607. P. Mc.

Leonidas Ch. Zoes, *Θεοτόκος ἡ Σκοπιώτισσα, μεσαιωνικὸς ναὸς ἐν Ζακύνθῳ. Βυζαντίς* 2 (1912) 504—510. Beschreibt kurz die im 15. Jahrh. errichtete Kreuzkuppelkirche und ihren Bilderschmuck. A. H.

Erich Becker, Malta sotteranea. Studien zur altchristlichen und jüdischen Sepulkralkunst [Studien zur Kunstgeschichte des Auslandes, Heft 101]. Straßburg, J. H. Ed. Heitz 1913. XII, 201 S. lex.-8⁰ mit 30 Tafeln. *20 M.* — Vgl. die gut orientierende Besprechung von **O. Wulff**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1830—33. P. Mc.

W. de Grüneisen, Ste-Marie-Antique (vgl. B. Z. XXI 648). Ausführlich besprochen von **Ch. Diehl**, Journal des Savants 11 (1913) 2, 49—56; 3, 97—105. C. W.

Arthur Bonus, Ravenna. Preußische Jahrbücher 153 (1913) 253—273. Im Anschluß an die Publikationen von Gregorovius, J. Kurth, A. Haupt u. a. C. W.

Hébrard-Zeiller, Spalato (vgl. o. S. 285 f.). Besprochen von **J. P. Kirsch**, Röm. Quartalschrift 27 (1913) *50—*52. A. H.

Ch. Errard, L'art byzantin d'après les monuments de l'Italie, de l'Istrie et de la Dalmatie. Texte par **Al. Gayet**. IV. Torcello et la Dalmatie, l'église du Dome et Zara Nona. Paris, Émile Gaillard (1911). VI, 104 S. 2⁰ mit 26 Tafeln. — Damit ist das B. Z. X 701 angekündigte Werk abgeschlossen; seit der Lieferung 'Venise' (1901) ist 1903 'Parenzo' und 1907 'Ravenne et Pompose' in gleicher Ausstattung erschienen. Der Wert der Publikation beruht in der Hauptsache auf den schönen Tafeln. P. Mc.

Führer durch das k. k. Staatsmuseum in S. Donato in Zara. Herausg. vom Österr. archäolog. Institut. Wien, Hölder 1912. VI, 150 S. 8⁰. — Registriert wie der parallele Führer für Aquileja (1910) auch viele Denkmäler des frühen Mittelalters und interessiert uns schon durch den Aufbewahrungsort der Sammlung, den Rundbau S. Donato. Vgl. das Referat von **E. Brenner**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 947 f. P. Mc.

W. Hornsby and **R. Stanton**, The Roman fort at Huntcliff near Saltburn. Journal of Roman studies 2 (1912) 215—232 mit Abb. Das Fort stammt ungefähr aus der Zeit um 360; die jüngste dort gefundene Münze gehört etwa in die Jahre 388—9. — Die als Schwester des Journal of Hellenic studies neugegründete Zeitschrift hat sich in Nachahmung dieses vorzüglichen Organs schön eingeführt und verdient die Beachtung auch von Seite unserer Fachgenossen. P. Mc.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

F. J. Dölger, Das Fischsymbol (vgl. B. Z. XXI 634). Besprochen von **Sauer**, Literarische Rundschau 39 (1913) 3, 140—143. C. W.

J. P. Kirsch, L'aigle sur les monuments figurés de l'antiquité chrétienne. Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes 3

(1913) 112—126. Der Adler als Symbol ist der christlichen Kunst der drei ersten Jahrhunderte fremd, vom 4. Jahrh. an aber erscheint er nicht selten und zwar sowohl im Abendland (auf gallischen Sarkophagen) als im Morgenland (auf koptischen Grabstelen usw.). C. W.

J. Reil, Die altchristlichen Bildzyklen des Lebens Jesu (vgl. B. Z. XX 349). Besprochen von **G. Stuhlfauth**, Theologische Literaturzeitung 38 (1913) Nr. 6 Sp. 169—171. C. W.

Fundgruben der Kunst und Ikonographie in den Elfenbein-Arbeiten des christlichen Altertums und Mittelalters in 35 Tafeln. Prof. Dr. **Aus'm Weerths** nachgelassenes Werk, herausg. von **Fritz Witte.** Bonn, Peter Hanstein 1912. 4 S. und XXXV Tafeln gr. 2⁰. — Die in Professor Aus'm Weerths Nachlaß vorgefundenen Zeichnungen, die hier ohne Text und lediglich mit den nötigen Provenienz- und Literaturangaben vorgelegt werden, bieten in ihrer klaren Übersichtlichkeit ein reiches Vergleichsmaterial für ikonographische Studien, während sie der für Stilkritik erforderlichen Präzision doch entbehren. P. Mc.

Anton Baumstark, Spätbyzantinisches und frühchristlich-syrisches Weihnachtsbild. Oriens christianus N. S. 3 (1913) 115–127. Aus Cod. syr. (Sachau) 229 der Kgl. Bibliothek in Berlin publiziert B. vier Miniaturen, welche die Geburt Christi, das Bad des Kindes, die berittenen Magier auf der Wanderung und die Verkündigung an die Hirten darstellen. Sehr hübsch zeigt B., daß die vier getrennten Miniaturen ursprünglich nicht vereinzelt waren, sondern die bekannte einheitliche Komposition bildeten, die hier für die Zwecke der Einzelillustration in ihre Teile auseinandergelegt ist. Die Gesamtkomposition ist bisher nur in Denkmälern der mittleren byzantinischen Malerei nachgewiesen, begegnet dann in zahllosen Wiederholungen; als einen der ältesten Belege führt B. das Evangelienbuch Paris. gr. 74 an, das der ersten Hälfte des 11. Jahrhs. angehört. Die syrische Hs stammt aus dem 8. oder 9. Jahrh., B. bringt aber gute Gründe für die Annahme einer Vorlage, die nach dem textlichen Inhalt um die Wende des 7./8. Jahrhs. entstanden wäre. Der Eingang des berühmten Weihnachtskontakion von Romanos *Ἡ παρθένος σήμερον* usw. scheint, wie B. sehr gut bemerkt, die Gesamtkomposition vorauszusetzen; da Romanos Syrer war, in Kpel aber nach Ausweis der Mosaiken der Apostelkirche im 6. Jahrh. die Magier noch nicht mit dem Geburtsbild verbunden gewesen, habe er sein Lied nach einem Bilde gedichtet, das er in seiner syrischen Heimat kennen gelernt. In dem allen erblickt B. einen Protest gegen die von mir vertretene Anschauung, daß seit dem Zeitalter Justinians in ikonographischer Beziehung Byzanz die Führung übernehme und der Orient zu einer Dependance von Byzanz werde; hier sei der Beweis erbracht, daß ein Bildtyp des altchristlichen Syrien erst um die Jahrtausendwende von der eigentlich byzantinischen Kunst übernommen werde.

B.s Ausführungen haben mich nicht überzeugt. Gerade sein Nachweis, daß die vier getrennten Bilder ursprünglich die einheitliche Komposition ausmachten, beweist die byzantinische Priorität; denn nicht in syrischen, sondern in byzantinischen Denkmälern findet sich die Gesamtkomposition. Daß wir sie erst im 11. Jahrh. nachweisen können, bedeutet nicht viel, es ist von Denkmälern der früheren Periode im Bildersturm unendlich viel verloren gegangen. Das Lied des Romanos kann in der Tat vielleicht die Existenz der Komposition für das 6. Jahrh. beweisen, nebenbei bemerkt aber nicht die berittenen Magier; denn

wenn Romanos schreibt *μάγοι δὲ μετὰ ἀστέρος ὁδοιποροῦσιν*, so wird nicht leicht jemand B.s Interpretation zustimmen, daß die *ὁδοιπορία*, „ihr eines weiten Weges Herkommen, am treffendsten durch ihre berittene Darstellung vergegenwärtigt" werde. Die Magier als Reiter gehören vorläufig der späteren Epoche an. Aber das Lied beweist nicht, daß Romanos, der in Byzanz dichtet, ein syrisches Bild vor Augen gehabt habe. Ganz falsch ist der Schluß aus den Mosaiken in der Apostelkirche auf das Fehlen der Gesamtkomposition in der byzantinischen Malerei des 6. Jahrhs. Ich habe bei anderer Gelegenheit schon hervorgehoben, daß die Mannigfaltigkeit der Typen im 6. Jahrh. viel größer gewesen sein muß, als es jetzt auf den ersten Blick erscheint. Die kunstgeschichtliche Forschung begeht hier noch denselben Fehler, den die sprachgeschichtliche nun überwunden hat, aus dem Fehlen der Denkmäler übereilte Schlüsse zu ziehen; jeder Tag kann einen neuen Fund bringen, der solche Folgerungen umstößt. Es bleibt meine Überzeugung, daß einerseits in der altsyrischen Malerei eine reiche Quelle für die byzantinische Ikonographie des justinianischen Zeitalters liegt, daß aber seit Justinian Byzanz die Führung hat, auch für die mittelalterliche Malerei in Vordersyrien; das sehe ich auch durch diese Miniaturen des syrischen Homiliars aufs neue wieder bestätigt.

A. H.

Mary Phillips Perry, On the Psychostasis in Christian Art. The Burlington Magazine 22 (1912/3) 94—105. 208—218 mit zahlreichen Abb. Behandelt vorwiegend abendländische Darstellungen, besonders in Tympana, streift aber auch die byzantinische Frage. P. Mc.

Paul Styger, Neue Untersuchungen über die altchristlichen Petrusdarstellungen. Römische Quartalschrift 27 (1913) 17—74. Es ist richtig, daß Becker in seinem übrigens trefflichen Buche „Das Quellwunder des Moses in der altchristlichen Kunst" das Problem Petrus-Moses nicht gelöst hat. Allein St. wird wenig Beifall finden, wenn er jetzt den Versuch macht, das so oft auf den Denkmälern dargestellte Quellwunder des Petrus von jedem Zusammenhang mit Moses zu lösen und als Illustration zu einem wirklichen, d. h. von der Legende überlieferten Quellwunder des Apostels zu erklären. Denn keine alte Legende weiß davon etwas, und was in der jüngeren literarischen Überlieferung sich an ähnlichen Erlebnissen findet, ist eben, wie auch St. nicht widerlegt hat, nur Reflex der Kunstdenkmäler. Aber völlig recht hat St., wenn er davor warnt, in jedem Moses vor dem wassersprudelnden Felsen eine Anspielung auf Petrus zu erblicken. In der ältesten Exegese ist die Parallele Moses-Christus viel häufiger durchgeführt, und ich hoffe bald zu zeigen, daß auch auf den ältesten Kunstdenkmälern diese Parallele sich gelegentlich findet. A. H.

Johann Georg, Herzog zu Sachsen, Der heilige Spyridon. Leipzig-Berlin, B. G. Teubner 1913. 28 S. 8°. In dieser prächtig ausgestatteten Schrift wird der Inhalt der früheren Arbeiten des Prinzen über den hl. Spyridon (B. Z. XIX 107—110; XX 199; XXI 491—495) mit einer Reihe von wertvollen Zusätzen wiederholt, so daß wir jetzt ein wohlabgerundetes Bild der Verehrung und der Ikonographie des Heiligen besitzen. Ein Anhang zeigt, daß außer dem hl. Spyridon auch der hl. Gerasimos, Patron von Kephalonia, und der hl. Dionysios, Patron von Zante, im stehenden Sarge verehrt werden, mit Recht vermutet aber der Prinz, daß hier Nachahmung der Verehrung des hl. Spyridon vorliege. A. H.

Salomon Reinach, Les obsèques de la Vierge. Peinture catalane de la Collection Sulzbach (Paris). Revue archéologique IV 20 (1912) 334—339. Weist auf die Möglichkeit hin, daß byzantinische Vorbilder der Palaiologenzeit die katalanische Kunst um das Jahr 1400 beeinflußt haben. — In einem Brief ib. S. 339f. gibt **G. Millet** byz. Beispiele des in die Koimesis-Darstellung eingedrungenen Engels, der dem Jephonias die Hände abhackt. P. Mc.

D. Architektur.

François Benoit, L'architecture I. Antiquité. VIII, 575 S. 8⁰ mit 148 Zinkdrucken, 13 Karten und 997 Zeichn. II. L'Orient médiéval et moderne. IV, 543 S. mit 145 Zinkdr., 37 Karten und 819 Zeichn. Paris, H. Laurens 1911 und 1912. Der Professor der Kunstgeschichte an der Universität Lille beginnt in diesen beiden Bänden eine Geschichte der Architektur in den Manuels d'histoire de l'art, die Henry Marcel herausgibt und wovon die Bände über Malerei, Gravure, Stoffe (Migeon) und Keramik bereits erschienen sind. Der nächste Band wird B.s Architektur des Abendlandes bringen. Uns geht der zweite Band über die Architektur des Orients an. B. nimmt den Begriff Orient im weitesten Sinne d. h. er behandelt nicht nur die christliche und islamische Kunst des Westens, sondern sehr ausführlich auch die indische und ostasiatische, mehr noch auch die bodenständige von Amerika, Ozeanien und Afrika. Es handelt sich also eigentlich um den Abschnitt Orient einer Weltgeschichte der Kunst, wie wir solche Darstellungen seltsamerweise nennen, statt von Erdgeschichte zu sprechen. B. hat sich ein ganz festes System für seine Besprechung der einzelnen Kunstkreise zurechtgelegt, indem er immer trennt zwischen I. La commande, II. Les conditions naturelles et humaines, III. Les programmes et leurs réalisations, IV. La construction, V. L'effet. Was das heißen soll, mag an den Abschnitten, die uns näher interessieren, gezeigt werden.

Das erste Buch behandelt parthische und sassanidische Kunst, das zweite die christliche, das dritte die islamische, das vierte Rußland und den Balkan, die weiteren den fernen Osten. Im zweiten Buche wird zuerst Mesopotamien besprochen, dann Syrien, Kleinasien und Armenien, ferner die vorislamischen Denkmäler der Araber, dann die christliche Kunst Ägyptens und Nordafrikas, endlich die byzantinische Architektur. Es ist dieses Kapitel allein, S. 125—170, auf das hier etwas näher eingegangen werden soll. B. führt die Dinge nicht als Katalog oder wie sonst üblich vor. Zunächst spricht er — la commande — von den Bestellern, dem Hof, der Kirche usf., dann von der Chronologie und Topographie der Denkmäler, die er in zwei durch den Bildersturm getrennte Gruppen teilt. Dann kommen die physischen und kulturellen Voraussetzungen der byz. Kunst zur Sprache sowie die Einflüsse, die sie trafen. Unter Programmen versteht B. die Aufgaben nach dem Zweck d. h. profaner, kirchlicher u. a. Natur und spricht sie durch. Das Kapitel „Construction" behandelt Material und Technik nach den einzelnen Baugliedern und unter „Effet" versteht B. die künstlerische Wirkung. Es ist interessant sein Buch zu lesen, weil es den Dingen gegenüber seinen eigenen klaren Standpunkt hat. J. S.

Thomas Graham Jackson, Byzantine and romanesque Architecture. Cambridge, University press 1913. Bd. I: XX, 274 S. Bd. II: 285 S. gr. 8⁰. mit CLXV Tafeln und 148 Textabbildungen. *£ 2,2.* J. ist dem Kunsthistoriker wohl bekannt als Verfasser des dreibändigen wertvollen Reisewerkes über Dal-

matien und Istrien. In den vorliegenden beiden Bänden verwertet er Material, das er selbst in fünfzig Jahren zusammengetragen und zu Lehrzwecken in Cambridge wiederholt verwendet hat. Er hofft, daß es auch in Buchform nützlich sein werde. Es sind altgewohnte Anschauungen, die da in sympathischer Form von einem Architekten vorgebracht werden, der sich jedes Bauwerk, über das er handelt, sehr genau im Original angesehen hat. Der Kreis ist der, den auch Rivoira zog: Rom als Zentrum, dann Ravenna, der Balkan und das Abendland, von Asien nur Spuren aus zweiter Hand, im übrigen eben das Abendland. Zu diesem Gesichtskreis paßt dann auch die Entschuldigung im Vorwort, die Photographie hätte nicht ganz umgangen werden können, doch sei sie so wenig als möglich verwendet. So etwa hat man vor dreißig Jahren gedacht. Wenn das Buch trotzdem empfohlen wird, so geschieht es um der warmen und eindringlichen Art willen, mit der J. seine Denkmäler reden läßt. Wir kommen auf die Arbeit zurück. — Vgl. die Besprechung von **G. McN. Rushforth**, English Hist. Review 28 (1913) 551—554. J. S.

P. Odilo Wolff, Ist die konstantinische Basilika des hl. Petrus im Vatikan nach einem Proportionskanon erbaut? Römische Quartalschrift 27 (1913) 5—16. In seiner Studie „Tempelmaße" (Wien 1912; vgl. Berliner Philol. Woch. 1913, 849—852) glaubt Vf. ein bisher unbekanntes Gesetz der Proportion in den antiken und altchristlichen Sakralbauten nachgewiesen zu haben. Auch in der alten Petrusbasilika sei dieser Proportionskanon, wie er jetzt im einzelnen darlegt, angewendet worden. A. H.

E. Weigand, Die Geburtskirche von Bethlehem (vgl. B. Z. XXI 645). Besprochen von **E. v. Dobschütz**, Berliner Phil. Wochenschr. 1913, 500 f. P. Mc.

L. Fiocca, L'Architettura romano-ravennate e bizantino-ravennate (Ricerche di L. Archinti e T. Rivoira). Rivista Abruzzese di scienze, lettere ed arti, Agosto-Settembre 1911, S. 464 ff. — Notiert in Felix Ravenna fasc. 10 (Aprile 1913) 436. P. Mc.

Max Händel, Untersuchungen über den Ursprung des Zangenfrieses am Grabmale des Theoderich zu Ravenna, im Anschlusse an Studien über religiöse Symbolik und deren Einfluß auf die geometrische und vegetabilische Ornamentik. Dissertation der Technischen Hochschule zu Darmstadt 1913. XVII, 78 S. 8° mit 443 Figuren auf XI Tafeln. Eine Arbeit, die nach langer Forschungspause wieder einmal auf die Bedeutungsgrundlagen des Ornaments zurückgreift und nicht einfach deren Erscheinung als geometrisch oder natürlich gegeben ansieht. Für den Nachweis dieser Bedeutungsvorstellungen muß H. natürlich weiter ausgreifen als es der Kunsthistoriker verläßlich zu leisten imstande ist; es kann ihm daher jeder am Zeuge flicken. Der Wert der Arbeit darf also nicht in Einzelheiten und dem Resultat gesucht werden, er liegt in der Problemstellung selbst und darin, daß wieder einmal an eine wichtige Aufgabe der Kunstforschung erinnert wird. J. S.

E. Plastik.

Musées impériaux Ottomans t. I: **Gustave Mendel**, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines. Konstantinopel, Musée Impérial 1912. XXIV, 596 S. gr. 8°. Besprochen von **René Dussaud**, Revue de l'histoire des religions 67 (1913) 234—238. C. W.

Otto Weinreich, Lykische Zwölfgötter-Reliefs, Untersuchungen

zur Geschichte des dreizehnten Gottes. Sitz.-Berichte der Heidelberger Ak. d. Wiss. Phil.-hist. Kl. 1913, 5. Abh. Heidelberg, C. Winter 1913. 42 S. 8° mit 3 Tafeln und 1 Textabb. Zusammenstellung einer Reihe roher lykischer Flachreliefs, die unten das gleiche Schema von stehend aneinandergereihten Männern, getrennt durch eine 13. Gestalt in der Mitte, zeigen. Darunter diese nochmals zwischen 12 sitzenden Hunden. W. sieht dargestellt die *ἄγριοι ϑεοί* mit dem „Überschüssigen", im gegebenen Fall dem göttlichen Kaiser. Epigraphische Gründe führen ihn auf 3./4. Jahrh. und diese Datierung sucht er auch formal mit einem „Konstantinischen Reliefstil" zu stützen. Für die schematische Rechnung empfehle ich einen Blick in den Text meiner „Alexandrinischen Weltchronik". Dagegen hätte ich die Dogmen Riegls beiseite gelassen. Die lykischen Reliefs sind volkstümlich primitiv, haben mit Rom und Konstantin künstlerisch garnichts zu tun. Die Verwandtschaft liegt vielmehr darin, daß auch die Reliefs des Konstantinsbogens ins Primitive zurückfallen. Man kann also aus dem Stil der lykischen Reliefs nicht auf konstantinische Zeit schließen, daher auch nicht, wie W. tut, in ihnen eine Rückwirkung des Heidentums auf das Überhandnehmen des Christentums, das die Zwölf mit dem Überschüssigen in Christus mit den Aposteln darzustellen liebte. Auch die Wiederholung der Zwölf durch Tiere mit dem Überschüssigen in Menschengestalt ist gemeinorientalisch, wie W. bei einem Vergleich seiner Reliefs mit Darstellungen von der Art des Mosaiks in S. Apollinare in Classe selbst schließen dürfte. J. S.

Joseph Wittig, Der cinctus Gabinus an der Bronzestatue des Apostelfürsten im Vatikan. Römische Quartalschrift 26 (1912) 181—191 mit 6 Textabb. Wickhoff hatte sein Urteil, daß die bekannte Petrusstatue aus dem 13. Jahrh. stamme u. a. auch auf die ihm völlig unantik erscheinende Gewandung gestützt. W. kommt nun darauf, daß gerade diese für das hohe vorkonstantinische Alter spreche. Sie gebe weder die Toga, noch das Pallium, sondern jenen vor dem Aufkommen der Contabulatio der Toga üblichen cinctus Gabinus, der auch auf Vertretern der kleinasiatischen Sarkophage wie auf dem des Aurelius Theodorus erscheine. W. meint, es werde daraufhin vielleicht möglich sein, die Schule, in welcher die Statue verfertigt wurde, zu bestimmen, „aber nur dann, wenn die Kunstgeschichte in Strzygowskis Geiste jene Fortschritte macht, die ihr wirklich zu wünschen sind". Ich wäre an W.s Stelle gleich näher auf die Philosophengestalt Christi in dem Relief aus Sulu Monastir und den Petrus in dem Relief aus Sinope, beide in Berlin, eingegangen. J. S.

Martin Conway, A porphyry statue and a head in Venice. Burlington Magazine 22 (1912/3) 147—153. C. veröffentlicht eine kopflose Porphyrstatue im Museum zu Ravenna und bringt damit den s. g. Carmagnola-Kopf in San Marco in Verbindung. Er denkt an die Darstellung eines spätrömischen Kaisers. A. H.

F. Malerei.

W. de Grüneisen, Études comparatives: Le portrait, traditions hellénistiques et influences orientales (vgl. B. Z. XXI 350), und **O. M. Dalton**, Byzantine art and archaeology (vgl. o. S. 282). Ausführlich besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus N. S. 3 (1913) 161—171. A. H.

G. de Jerphanion, Le nimbe rectangulaire en orient et en occident. Études 50e année, tome 134 (1913) 85—93. Bestreitet gegenüber

Grüneisen den Zusammenhang des rechteckigen Nimbus in Rom und in Ägypten. Hier sei er aus einer heidnischen Gewohnheit entstanden, in Rom sei es Übertragung eines selbständig gemalten Porträts in rechteckiger Form auf die Wand. Gegen die Abhängigkeit des römischen Nimbus vom ägyptischen spreche auch, daß sich der Typus in der byzantinischen Kunst trotz ihrer nahen Beziehung zu Ägypten nicht nachweisen lasse. Vgl. die Antwort Grüneisens in der römischen „Italie“ vom 5. März 1913. A. H.

Rudolf Michel, Die Mosaiken von Santa Costanza in Rom [Studien über christliche Denkmäler, herausgegeben von Joh. Ficker, 12. Heft]. Leipzig, Dieterich (Th. Weicher) 1912. 51 S. 8°. Mit 4 Tafeln. *M 2,40.* — Vgl. die Besprechung von **Erich Becker**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 556—558. P. Mc.

Julius Kurth, Die Wandmosaiken von Ravenna. 2. Aufl. München, Piper & Co. 1912. VIII, 292 S. 4° mit 4 farbigen und 40 schwarzen Tafeln. *12 M.* Der Autor hat sich in dem Dezennium, das seit dem Erscheinen der ersten Auflage verflossen ist, einen sehr geachteten Namen im Gebiete der japanischen Kunstforschung gemacht. Man wundert sich eigentlich, daß er nun doch wieder auf den ersten Band seines damals beabsichtigten Corpus der Mosaiken der christlichen Ära zurückgreift. Die Verwunderung legt sich allerdings bald, wenn man sieht, daß es sich um einen genauen Abdruck der ersten Auflage handelt, nicht einmal der in meiner Rezension (B. Z. XII 339f.) gerügte Unsinn ist abgeändert worden. Kurth setzt sich in einem neuen Vorwort zu dieser Auflage mit seinen Kritikern auseinander und gibt einzelne Nachträge. Die B. Z. scheint für ihn nicht zu existieren. Ferner sind 14 Abbildungen anderer Mosaiken, die Parallelen zu den ravennatischen enthalten, hinzugefügt. Das ist alles. Bei dieser Gelegenheit muß wieder aufmerksam gemacht werden auf die bedauerliche Tatsache, daß die ravennatische Kunst, abgesehen von den Aufnahmen Riccis, noch immer nicht in würdiger Weise veröffentlicht ist. J. S.

E. Bottini Massa, I musaici di Galla Placidia a Ravenna. Saggio di una nuova interpretazione. Forlì, 1911. 21 S. Uns nur bekannt aus der Anzeige in Felix Ravenna 1, fasc. 6 (1912) S. 260—264. A. H.

Johann Georg, Herzog zu Sachsen, Fresken bei Assiut. Römische Quartalschrift 27 (1913) 76—78. In der Nähe von Assiut sind zwei ägyptische Grabkammern etwa im 5./6. Jahrh. in christliche Kapellen umgewandelt worden. Der Verf. beschreibt die darin erhaltenen Fresken, das Bildnis eines Heiligen, ein ägyptisches Kreuz im Kreise, die Gestalt eines Engels, auf dessen Haupt ein Medaillon mit dem Brustbild des bartlosen Christus ruht. Die koptischen Inschriften der Kapellen sind bereits von G. Lefebvre in den Annales du service des antiquités 1909 publiziert. A. H.

Johann Georg, Herzog zu Sachsen, Die Fresken in Deir-es-Surjânî. Oriens christianus N. S. 3 (1913) 111—114 mit einer Tafel. Der Prinz behandelt nochmals ausführlich die Fresken im syrischen Kloster der nitrischen Wüste, deren kunsthistorische Bedeutung früher bereits Strzygowski hervorgehoben hatte (vgl. B. Z. XI. 660). Unter den Fresken des 10. Jahrh. liegen andere, die aus dem Anfang des 8. Jahrh. stammen mögen. A. H.

Ch. Diehl et **M. Le Tourneau**, Les mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique. Monuments Piot 18 (1911) 225—247 mit Tafel XVI—XXI (dreifarbig). Vgl. B. Z. XX 605. P. Mc.

N. Bees, *Βυζαντηνοὶ ζωγράφοι πρὸ τῆς ἁλώσεως, συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς βυζαντηνῆς γραφικῆς. Βυζαντίς* 2 (1911/12) 457—473 und 618. Bringt aus den verschiedensten Quellen zu den von Lampros bereits festgestellten etwa 70 byzantinischen Malern die sehr willkommene Liste von weiteren 22. Die chronologische Bestimmung läßt sich nicht immer sicher geben, für falsch halte ich es, wenn B. den berühmten Maler Eulalios, auf den Theodoros Prodromos mehrere Gedichte schrieb, dem 12. Jahrh. zuweist und ihn nur als Erneuerer oder Ergänzer der alten Mosaiken der Apostelkirche gelten lassen will. A. H.

Homer Eaton Keyes, The Princeton Madonna and some related paintings. American Journal of Archaeology 17 (1913) 210—222. Die Princeton-Universität erwarb kürzlich ein zweites Exemplar jener bekannten byzantinischen Madonna in den Uffizien, die als Werk des Malers Andrea Rico von Kandia signiert ist. Es ist Maria mit dem Kinde auf dem Arme, das ängstlich nach den Werkzeugen der Passion sich umsieht, die ihm Engel überbringen. K. bringt aus der wundervollen Ikonensammlung des Fürsten Lichačev noch mehrere Beispiele desselben und zweier ganz nahe verwandten Typen und erläutert die geringen Unterschiede. Der Maler Andrea Rico gehört dem Ende des 13. oder Anfang des 14. Jahrh. an. A. H.

D. B. Ainalov, Geschichte der russischen Malerei vom 16.—19. Jahrhundert. Heft I. St. Petersburg 1913. 100 S. 8° (russisch). Wird hier notiert, weil im Anfang auch die Beziehungen zur byzantinischen Ikonenmalerei gestreift werden. Besonders beachtenswert sind die Verhandlungen der Kirchenversammlung vom Jahre 1551, die entschieden für Beibehaltung der überlieferten Tradition gegenüber der Kunst des Abendlandes eintrat. A. H.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email usw.).

Carl Maria Kaufmann, Ägyptische Terrakotten der griechisch-römischen und koptischen Epoche, vorzugsweise aus der Oase El Faijum. Cairo, F. Diemer 1913. 138 S. 4° mit 700 Abb. im Text und auf 19 Tafeln. *12 ℳ.* P. Mc.

J. Ebersolt, Catalogue des poteries byz. et anatoliennes du Musée de Cple (vgl. B. Z. XXI 364f.). Besprochen von **G. B⟨allardini⟩**, „Faenza" (Bollettino del Museo internazionale delle ceramiche in Faenza) fasc. 3, Luglio-Settembre 1913, S. 94f. Wir benutzen die Gelegenheit, um auf die neugegründete Fachzeitschrift hinzuweisen, die unter der Redaktion von Gaetano Ballardini, dem Direktor des Museums, und in hübscher Ausstattung erscheinend, auch die Denkmäler des byzantinischen Kreises zu berücksichtigen verspricht. P. Mc.

O. M. Dalton, Byzantine enamels in Mr. Pierpont-Morgans collection. The Burlington Magazine 21 (1912) 219—224. Fortsetzung der oben S. 297 erwähnten Aufsätze. A. H.

Walter Dennison, A byzantine gold treasure from Egypt recently acquired by Mr. J. Pierpont Morgan. Nach einer Notiz im American Journal of Archaeology 17 (1913) 93 hielt über diesen Goldschatz aus Ägypten D. im Dezember 1912 im Amerikanischen Archäologischen Institut einen Vortrag. Die Schmuckstücke stammen aus dem 6. Jahrh., eine ausführliche Publikation wird vorbereitet. A. H.

A. van Gennep, Un fragment de poterie byzantine à décor hu-

main et végétal. Revue archéologique IV 18 (1911) 450—451. Gefunden bei Bougie an der algerischen Küste, dem antiken Bischofsitz *Saldae* in Mauretanien. P. Mc.

O. M. Dalton, Catalogue of the Finger rings Early christian, Byzantine, Teutonic, Mediaeval and later, bequeathed by Sir Augustus Wollaston Franks, in which are included the other rings of the same periods in the Museum. London, British Museum 1912. LX, 366 S. 4° mit 30 Tafeln. — Die byzantinischen Stücke sind identisch mit den im „Catalogue of Early Christian and Byz. Antiquities" (vgl. B. Z. XI 670f.) publizierten. P. Mc.

Otto v. Falke, Kunstgeschichte der Seidenweberei [Textwerk zu Julius Lessing, Gewebesammlung des K. Kunstgewerbemuseums zu Berlin]. Berlin, Ernst Wasmuth A. G. 1913. 2 Bde. 2°. XLII, 128 S. mit 212 Abb. + 147 S. mit 400 Abb. *100 M.* — Das monumentale Werk wird baldigst besprochen werden. P. Mc.

W. R. Lethaby hielt in der Society of Antiquaries in London einen Vortrag über einige Textilien aus Ägypten in englischen Museen, der in den Proceedings dieser Gesellschaft 24 (1913) 286—298 publiziert und mit 5 Abbildungen im Texte ausgestattet ist. Zuerst werden in ergänzten Kopien Batikstoffe mit Verkündigungen und Geburt durchgesprochen, dann ein Stück mit der Heilung des Wassersüchtigen, Moses, der Hämorrhoissa und Lazarus. Fragmente einer weiteren Szene könnten zu einem Tempelgang der Maria gehören, falls die Inschrift ΙЄΟΙΔΑC, die L. *Jehoida?* liest, in den Buchstaben verstellt ЄΙCΟΔΙΑ zu interpretieren wäre; Figuren und Architektur könnten stimmen. Leider ist keine Abbildung gegeben. Dafür ist ein Seidenmedaillon mit Verkündigung und Begegnung photographisch reproduziert und ebenso ein Siegeskreuz mit Tauben. Im weiteren Verlaufe seines Vortrages gibt sich L. als überzeugten Parteigänger für den bedeutenden Einfluß der hellenistischen Kunst Alexandriens und der koptischen des Hinterlandes auf die Entwicklung der altchristlichen Kunst. Unter seinen Beobachtungen ist neben Bekanntem manches Neue. So führt er die Vorliebe für das Rautenmuster auf die Lagerung der Mumienbinden zurück (vgl. Jahrb. d. preuß. Kunstsamml. 1904 S. 173), bespricht die überall verbreiteten Nillandschaften (Orient oder Rom S. 6 und B. Z. XIV 718), leitet Christus in der Majestas aus Ägypten her (Der Dom zu Aachen S. 87), vergleicht dann den Schrein der Projekta mit den Silberschalen des Morganschatzes und bemerkt ebenfalls auf letzterem das Ornament von Theben (B. Z. XVI 735). Bezüglich der Elfenbeinreliefs bringt er neue Beiträge zur Gruppe der Aachener Domkanzel und versucht die Tafeln Symmachorum-Nicomachorum auf ein Ereignis von ca. 386 zu deuten usw. Dann deutet er Mosaiken mit trinkenden Tieren oder Vögeln als zu Baptisterien gehörig (wobei ihm Salona gute Dienste geleistet hätte). Erfreulich ist dann auch, daß er wie ich (Koptische Kunst 78/9) erkennt, gewisse byz. Kapitellformen dürften vom Nil stammen. L. tritt zum Schluß für die Schaffung einer eigenen altchristlichen Abteilung im British Museum ein und die anschließende Diskussion zeigt, wie viel mehr Teilnahme solche Dinge in England finden als bei uns. J. S.

Josef Strzygowski, Ein Werk der Volkskunst im Lichte der Kunstforschung. Werke der Volkskunst 1 (1913) 12—26 mit 1 Lichtdrucktafel und 5 Textabbildungen. Es handelt sich um eine Seidenstickerei auf leichtem Gazestoff aus armenischem Privatbesitz in der Bukowina stam-

mend, jetzt im Museum für Österreichische Volkskunde in Wien. Dargestellt ist zwischen Rankenbäumen eine Jagd und darüber ein Häuschen. Der Typus stimmt so sehr zu den erweisbaren Spuren der ältesten christlichen Kirchenmalerei in Syrien, Mesopotamien und Ägypten, daß wir in dieser Stickerei ähnlich einen spätarmenischen Niederschlag dieser frühen Zeit sehen können, wie etwa für die Nillandschaft derselben altchristlichen Kirchen in dem Mlke-Evangeliar von 912. Der Nachweis baut auf dem Vergleich der bekannten Neilosstelle mit den erhaltenen Mosaiken der Bethlehemskirche, dann den Reliefs des Tak-i-Bostan, armenischen Kanonesarkaden und der Machattafassade. Wie die Flußlandschaften in den altchristlichen Kirchen ägyptischen Ursprunges waren, so die Jagddarstellungen persischen, die Rankenkandelaber, die die einzelnen Szenen trennten, und die Arkaden waren in Mesopotamien und Syrien selbst dazu gekommen. Das vorgelegte Material dürfte christliche Archäologen und Byzantinisten interessieren. J. S.

H. Byzantinische Frage.

Josef Strzygowski, Ostasien im Rahmen vergleichender Kunstforschung. Ostasiatische Zeitschrift 3 (1913) 1—15. Ich nötiere diesen aus dem engeren Rahmen dieser Zeitschrift herausfallenden Aufsatz hier, weil es vielleicht gut sein wird, wenn der Byzantinist beachtet, wie ungeheuer groß die künstlerische Welt ist, mit der wir jenseits der Ostgrenzen des byzantinischen Reiches zu rechnen haben, so daß der Zustrom künstlerischer Elemente jedenfalls von dieser Seite her öfter leicht stärker gewesen sein könnte als aus dem Westen. Aber abgesehen von solchen direkten Beziehungen ist es wichtig, sich die Parallelbewegung der buddhistischen Kunst im fernen Süden beim Studium der altchristlichen Kunst ebenso vor Augen zu halten, wie die Gegenströmung des Islam. Erst wenn man den Hellenismus auf der einen Seite, diese asiatischen Kunstströme auf der andern sieht, zu denen sich noch die buddhistischen Formkräfte Chinas und die vorislamischen Persiens als starke Kunstfaktoren gesellen, kann man von der Bedeutung der Gründung Konstantinopels und den Bedingungen der Entwicklung der byzantinischen Kunst ein richtiges Bild bekommen. Nachdem in den letzten Jahren Kleinasien, Syrien, Mesopotamien und Ägypten im Vordergrunde der Forschungen des Unterzeichneten gestanden haben, gilt es ihm jetzt, diesen Tatsachen Rechnung zu tragen. J. S.

Josef Strzygowski, Die Bedeutung der Gründung Konstantinopels für die Entwicklung der christlichen Kunst. Doelger, Konstantin d. Gr. und seine Zeit, 1913, S. 363—376 mit drei Tafeln (vgl. o. S. 606). Die Einladung Doelgers, mitzuwirken an einer Festschrift für Mons. de Waal, traf den Unterzeichneten mitten in Arbeiten über asiatische Kunst mit dem Islam im Vordergrunde. Aus diesem Kreise heraus wendet sich der Verf. nun nach Rom und besieht sich von dort aus die Gründung Kpels. Was bedeutet die damals schon versinkende Mittelmeerkultur gegen die mächtig sich emporringenden asiatischen Kulturkreise von Persien, Indien und China? Sollte davon nichts nach dem Mittelmeer durchgesickert, bei der Entstehung der byzantinischen Kunst mitgewirkt haben? In dieser Richtung will der Aufsatz Fingerzeige geben. Zunächst wird aufmerksam gemacht auf die Beziehungen der Berliner aus Ägypten stammenden Holzskulptur, die ich „Vertreibung der Barbaren von der Feste des Glaubens“ genannt habe, zu persischen Darstellungen ähnlicher Art, dann bezüglich Indiens auf den der Hetoimasia verwandten Geist in der

Anbetung des Rades auf den frühesten erhaltenen Steinreliefs von Amrawati, Santschi usf. Endlich auf die im Wege des Seidenhandels möglichen Wechselwirkungen des Westens mit China. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie usw.

O. M. Dalton, Fitzwilliam Museum. Catalogue of the mediaeval ivories, enamels, jewellery, gems, and miscellaneous objects bequeathed to the Museum by Frank Mc Lean. Cambridge, University Press 1912. 137 S. 8⁰ mit 27 Tafeln. — In der Masse der abendländischen Denkmäler befinden sich nur zwei byzantinische Elfenbeinsachen von untergeordneter Bedeutung. P. Mc.

J. B. van Stolk, Catalogue des Sculptures, Tableaux, Tapis etc. formant la collection d'objets d'art du Musée van Stolk, Jansstraat 50-Harlem. La Haye, Martinus Nijhoff 1912. 136 S. 12⁰ mit 302 Abb. und 5 farbigen Tafeln. *1 fl.* — Wir weisen gerne auf diese in der B. Z. bisher nicht genannte, hervorragende Sammlung mittelalterlicher Denkmäler hin; als „byzantinisch saec. XIII" sind lediglich sechs zu einer Kreuzabnahme gehörige lebensgroße, polychrome Holzfiguren bezeichnet (S. 60), doch ist die Beziehung dieser prachtvollen Skulpturen auf Byzanz wohl nur stilkritisch gemeint. Wichtig für uns ist außerdem S. 29 ein farbig reproduziertes Holzkruzifix saec. VI und ein in byzantinischer Manier segnender Christus, eine ebenfalls farbige Holzskulptur aus Apulien saec. XI oder XII (S. 35). Die Mehrzahl der Denkmäler ist französischer und flandrischer Herkunft. P. Mc.

Δελτίον τῆς ἐν Ἁλμυρῷ φιλαρχαίου ἑταιρείας Ὄθρυος. Τεῦχος ἕβδομον 1908—1911. Athen, *τύποις Σπυρ. Κουσουλίνου* 1913. 84 S. 8⁰ mit 2 Tafeln. *2 Drachmen.* — Das von dem Sekretär der Gesellschaft, unserm Mitarbeiter **N. J. Giannopoulos** redigierte neueste Heft (vgl. zuletzt B. Z. XIII 687) legt wieder Zeugnis ab von dem verdienstvollen Wirken der Gesellschaft für die thessalische Archäologie und erwähnt S. 80 f. auch ein paar byzantinische Stücke. P. Mc.

N. Petrov, Album der Merkwürdigkeiten des kirchlich-archäologischen Museums bei der Kiever Geistlichen Akademie. 2. Heft. Die Sammlung Sorokin-Philaret russischer Ikonen verschiedener Schulen oder Stile (russisch). Kiev 1913. 37 S. 4⁰. Mit 20 Tafeln. Über das 1. Heft dieser auch für die byzantinischen Studien höchst wertvollen Publikation ist o. S. 299 berichtet worden. Aus der Kollektion Sorokin-Philaret, die 222 Stücke umfaßt, waren 22 in dem Prachtwerk der „Materialien" von Lichačev, einige andere an verschiedenen Orten bereits bekannt gemacht. P. beschreibt nicht alle Ikonen im einzelnen, sondern wählt aus den verschiedenen Stilarten einige besonders charakteristische Beispiele heraus. Aus der griechischen Schule stammen nur wenige Ikonen, die Mehrzahl gehört anderen Stilarten der russischen Ikonenmalerei des 16. und 17. Jahrhs. an. A. H.

J. A. Brodovič, Über die Arbeiten von Th. J. Schmit zur Geschichte der byzantinischen Kunst. Moskau 1913. 37 S. 8⁰ (russisch). Ausführliches Referat über mehrere auch in unserer Zeitschrift besprochene Untersuchungen. A. H.

Répertoire d'art et d'archéologie. Deuxième année 1911, Index alphabétique S. 339—452 (Paris 1912); Troisième année 1912, troisième trimestre S. 221—316 (Paris 1912); vgl. zuletzt o. S. 299. A. H.

8. Numismatik.

J. **Maurice**, Numismatique constantinienne. Tome II. Paris, Leroux 1911. 8⁰. CXXXVI, 612 S. 17 Tafeln. — Vgl. einstweilen die Besprechung von **Paul Bordeaux**, Revue des études grecques 26 (1913) 88—91. A. H.

Comte **Jean Tolstoï**, Monnaies byzantines (vgl. o. S. 525). Livraison IV: Les monnaies de Iustinien I et de Iustin II. Livraison V: Les monnaies de Tibère, Constantin et de Maurice Tibère (St. Petersburg 1913) S. 353—464. 465—592 und Tafel 25—32. 33—42. — Wird besprochen. P. Mc.

Anton Eitel, Über Blei- und Goldbullen im Mittelalter, ihre Herleitung und ihre erste Verbreitung. Habilitationsschrift von Freiburg i. Br., C. A. Wagners Buchdruckerei 1912. XV, 89 S. 8⁰ mit 2 Tafeln. — Soll besprochen werden. P. Mc.

Paul Monceaux-Louis Delattre, Plombs byzantins découverts à Carthage. Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France **1911**, S. 107f. 164f. 187. 237f. 244f. 311f.; **1912**, S. 197f. 208f. 218f. 267f. 331—333. 353—355. 394f. 410f. 429—431 (vgl. zuletzt B. Z. XXI 664). Interessante Stücke mit Namen und Titeln, darunter auch lateinischen; daneben einige ähnliche Kleindenkmäler, wie Glasgewichte und 1911 S. 249f. eine Kamee mit einer hübschen amoureusen Inschrift, welche die Herausgeber folgendermaßen entziffern: *Λέγουσιν | ἃ θέλουσιν, | λεγέτωσαν. | Οὐ μέλει μοι. | Σύ, φίλει με, | συμφέρει σοι.* — 1912 S. 305f. publizieren **P. Monceaux-P. Bordeaux**: Sceaux byzantins découverts à Cple. P. Mc.

Jules Roman, Sceau du prieuré de la Charité-sur-Loire. Bulletin de la Société des Antiquaires de France 1911, S. 139—141. Das französische Kloster hat seit 1270 mit einem Intaglio (Douët d'Arcq no. 9392) gesiegelt, das eine sitzende Theotokos mit dem Christuskind, eine kniende Figur, einen Engel und einen Vogel und die Inschrift ΕΜΜΑΝΟΥΗΛ zeigt und das R. für byzantinisch saec. VI—VII erklärt. P. Mc.

K. M. Konstantopoulos, *Ὁ κατεπάνω Ἰταλίας Πόθος Ἀργυρός. Βυζαντίς* 2 (1912) 397—403. Die bei Schlumberger, Sigillographie S. 261, veröffentlichte Bleibulle gehört nicht dem berühmten Feldherrn Pothos Argyros des 10., sondern, wie K. aus Parallelen und aus Urkunden, die bei Trinchera stehen, sehr hübsch zeigt, dem gleichnamigen *κατεπάνω* von Unteritalien, der dort 1032—1034 amtierte. A. H.

9. Epigraphik.

René Aigrain, Manuel d'Épigraphie chrétienne (Choix de Textes). Première partie: Inscriptions latines. — Deuxième partie: Inscriptions grecques. Paris, Bloud 1912—13, je 126 S. 16⁰. je *1,20 Fr.* Der uns interessierende zweite Teil enthält 144 griechische Inschriften mit französischer Übersetzung und kurzen Anmerkungen. Vgl. die Besprechung in der Civiltà cattolica Anno 64 (1913) vol. 2, 354. C. W.

F. Nau, Les pierres tombales nestoriennes du musée Guimet. Revue de l'Orient chrétien 2. Série t. 8 (1913) 3—35. Publikation und Erläuterung von 13 syrischen Grabschriften, die aus den um 1885 von russischen Gelehrten in Turkestan entdeckten nestorianischen Friedhöfen des 13.—15. Jahrhs. stammen. Nr. 1—7 befinden sich jetzt in Paris, Nr. 8—13 in Lyon. C. W.

G. Seure, Antiquités thraces de la Propontide. Collection Stamoulis. Bulletin de correspondance hellénique 36 (1912) 534—641. In dieser Arbeit werden S. 632—640 auch einige Grabinschriften aus byzantinischer Zeit mitgeteilt. A. H.

J. G. C. Anderson, F. Cumont, H. Grégoire, Studia Pontica III (vgl. B. Z. XXI 369) besprochen von D. Šestakov, Žurnal d. Minist. d. Volksaufkl. 1913 Aprilh., Abt. f. Kritik und Bibliogr. S. 349—355. P. J.

B. Latyšev, Къ исторіи христіанства на Кавказѣ. Греческія надписи изъ Ново-Аѳонскаго Монастыря (Zur Geschichte des Christentums im Kaukasus. Griechische Inschriften aus dem Neu-Athoskloster). St. Petersburg 1911. 30 S. 8°. In der Nähe des am Ostufer des Schwarzen Meeres im Jahre 1876 von Mönchen des Athosklosters Panteleimon errichteten Klosters des hl. Symeon Kananites befinden sich die Ruinen einer byzantinischen Kirche und Festung; letztere identifiziert L. mit dem bei Prokop u. a. genannten Kastell Trachea. Nach einer anschaulichen Skizze der Geschichte dieser Gegenden in byzantinischer Zeit veröffentlicht L. mehrere dort gefundene Inschriften, die in der Zeit des Konstantinos Monomachos (1042—1054) verfaßt wurden, als nach der Einnahme von Ani die byzantinische Herrschaft in Armenien ihre letzte Verwirklichung erfuhr. A. H.

N. J. Giannopoulos, *Χριστιανικὴ ἐπιγραφὴ ἐν τοῖς ἐρειπίοις Πυράσου, εἶτα Βορείου μεσαιων. Ἁλμυροῦ. Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας Δελτίον ι'* (Athen 1911) 53—60. Glaubt den Namen *Λουλιανέ* auf einen Schüler des Apostels Thomas (etwa Lollianos) beziehen zu dürfen. P. Mc.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

Gregor Semeka, Ptolemäisches Prozeßrecht. Studien zur ptolemäischen Gerichtsverfassung und zum Gerichtsverfahren. Heft I. München, C. H. Beck 1913. V, 311 S. 8°. *8 M.* — Das vorzügliche Werk behandelt in dem vorliegenden ersten Band die „Gerichtsverfassung" und vom „Gerichtsverfahren" die Grundsätze und die Einleitung des Verfahrens, im besonderen die Klage; der zweite Band wird mit einem Ausblick auf die späteren Zeiten schließen und hier vielleicht Beziehungen behandeln, die eine eingehendere Besprechung in unserer B. Z. gestatten. P. Mc.

D. P. Pappulias, Griechisches Recht und griechische Rechtsgeschichte. Vortrag gehalten auf dem XVI. internationalen Orientalistencongreß zu Athen. Athen 1912. 10 S. 8°. Entwirft eine höchst interessante Skizze der Entwickelung, wonach auch in der byzantinischen und der späteren Rechtsgeschichte Griechenlands der gleiche Gegensatz zwischen Reichsrecht und Volksrecht bestanden hätte wie in der Antike und im Zeitalter des Hellenismus. A. H.

D. P. Pappulias, *Τὸ ἑλληνικὸν ἀστικὸν δίκαιον ἐν τῇ ἱστορικῇ αὐτοῦ ἐξελίξει. Ἐν Ἀθήναις* 1912. 69 S. 8°. Der Vf. zeichnet in großen Linien sehr anschaulich die Entwickelung des griechischen bürgerlichen Rechts und legt dar, daß auch das Recht der byzantinischen Zeit immer wieder ein Kompromiß zwischen römischem und volkstümlichem griechischen Recht gewesen sei. Sehr richtig aber betont P. (S. 37), daß die Erforschung des byzantinischen Rechts noch in den Anfängen steckt. Insbesondere, meine ich, müßte man fragen, ob es methodisch richtig ist, alles das volkstümlich grie-

chische Anschauung zu nennen, was in der jüngeren byzantinischen Gesetzgebung als Abweichung vom römischen und justinianischen Rechte anzusehen ist. Denn möglicherweise sind auf einzelnen Gebieten, wie es für das Güterrecht z. B. schon ausgesprochen worden ist, auch noch andere als echt griechische Anschauungen zur Geltung gekommen und wirksam geworden. A. H.

K. D. Triantaphyllopoulos, *Ὁ Φαλκίδιος νόμος* (vgl. B. Z. XXI 666) angezeigt von **G. Beseler**, Berliner Philol. Woch. 1913, 567. P. Mc.

Pierre Noailles, Les collections de Novelles de l'empereur Justinien (vgl. o. S. 302) besprochen von **Th. Reinach**, Revue des études gr. 26 (1913) 91—93; von **R. v. Mayr**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 2292—94. P. Mc.

P. Collinet, Études historiques sur le droit de Justinien. I (vgl. o. S. 302) besprochen von **R. v. Mayr**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 886—888. P. Mc.

Paul Collinet, La tradition des servitudes dans le droit de Justinien. Mélanges P. F. Girard (Paris, Arthur Rousseau 1912) I S. 185—198. — Diese weitere Ausführung der entsprechenden Partie in den Études historiques desselben Verfassers (vgl. die vorstehende Notiz) soll zusammen mit diesem Buch besprochen werden. P. Mc.

H. S. Alivisatos, Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian (vgl. o. S. 302). Besprochen von **G. Krüger**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 1806 f. P. Mc.

Wilhelm Bannier, Die römischen Rechtsquellen und die sogenannten Cyrillglossen. Philologus 71 (1912) 238—266. Ein großer Teil der s. g. Cyrillglossen (Goetz CGL II 213—483) geht auf griechisch-lateinische Rechtsquellen, die Novellen Justinians, die Institutionen und ihre Übersetzung durch Theophilos und die Basiliken zurück. A. H.

Fr. Martroye, Le Testament de Genséric et le droit romain. Bulletin de la Société Nat. des Antiquaires de France 1911, S. 232—236. Die ungermanische Successionsordnung Genserichs, die den jeweils ältesten der männlichen Nachkommen auf den Thron beruft, bedeutet in Wesen und Form eine Anwendung römisch-rechtlicher Prinzipien. P. Mc.

Thales Antoniades, *Ὁ περιορισμὸς τῶν κωλυμάτων τοῦ γάμου.* Konstantinopel *ἐκ τοῦ Πατριαρχ. τυπογραφείου* 1913. 35 S. 12⁰ [S. A. aus *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 33 (1913) Nr. 17—23]. Uns interessiert vor allem der historische Teil: *Χρονολογικὴ ἀναγραφὴ τῶν περὶ γάμου ἐκκλησιαστικῶν καὶ πολιτικῶν διατάξεων.* P. Mc.

Antonios Mompherratos, *Ἡ ἑλληνικὴ νεαρὰ τοῦ βασιλέως τῶν Νορμάννων Ῥογήρου τοῦ δευτέρου ἐν ἔτει 1150. Ἐπετηρὶς τοῦ πανεπιστημίου* (*Ἐν Ἀθήναις* 1912) 99—114. Führt in einleuchtender Untersuchung den Nachweis, daß auf die griechische Novelle König Rogers vom Jahre 1150 über das Erbrecht der Kinder neben dem römisch-byzantinischen Recht auch das langobardische Recht seinen Einfluß ausgeübt habe. A. H.

Giannino Ferrari, Formulari notarili inediti dell' età bizantina. Bullettino dell' Istituto storico italiano n. 33 (Roma 1913) 41—128. Aus Cod. Vatic. gr. 867 veröffentlicht F. hier eine stattliche Anzahl außerordentlich interessanter Notariatsformulare. Er zählt 40 Nummern, es sind aber ein paar mehr, denn unter Nr. 26. 29. 31. 35 sind mehrere Formulare zusammengefaßt. Bekannt geworden war bisher nur ein Stück, Nr. 8, das Th. Us-

penskij in den Trudy Archaeol. Sjzda VI vol. II 334—335 (Odessa 1888) veröffentlicht hatte. Die Handschrift gehört dem 13. Jahrh. an, also waren vermutlich damals diese Formulare noch in Geltung. Für welchen Teil des Reiches sie galten, läßt sich nicht bestimmt ausmachen, jedenfalls weisen alle Anzeichen auf den Osten. Es sind Formulare für Eheverträge, Ehescheidungs- und Verkaufsurkunden, Prozeßprotokolle, Anweisung von Soldatengütern, Testamente, Privatbriefe, Anstellungsurkunden u. a. mehr, eine bunte Fülle. Der außerordentlich hohe Wert dieser Formulare für die Rechtsgeschichte, insbesondere für das Urkundenwesen, bedarf keiner Hervorhebung. Der Herausgeber, dem wir bereits vortreffliche Untersuchungen über die byzantinischen Privaturkunden von Unteritalien verdanken, hat auch diesmal den Formularen einen inhaltreichen Kommentar beigegeben, der alle Rechtsverhältnisse übersichtlich darlegt und in den zutreffenden historischen Zusammenhang stellt.

Voraussetzung für jede gedeihliche Interpretation ist selbstverständlich möglichste Korrektheit der Texte. In dieser Beziehung erscheint es notwendig, daß wir allmählich zu bestimmten Editionsgrundsätzen gelangen, denn die Ausgaben von byzantinischen Urkunden fangen an sich zu mehren und das Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters befindet sich in Vorbereitung. Die Frage liegt theoretisch sehr einfach: Herstellung der Urschrift muß das Ziel sein wie bei der Rekonstruktion eines literarischen Textes. In der Praxis ist die Frage sehr viel komplizierter. Drucken wir die Urkunden genau so, wie sie aus der Hand des Schreibers oder des Notars hervorgingen, dann ist ihre Verwertung für die historische Forschung, namentlich wenn es sich um vulgärsprachliche Dokumente handelt, mit den größten Schwierigkeiten verbunden; denn nur ein sehr geübter Kenner der mittelalterlichen Vulgärsprache kann diese unorthographischen Monstra, die da oft begegnen, verstehen. Erlauben es also die äußeren Verhältnisse, so sollte zwar das Original ohne jede Änderung, daneben aber auch eine Transkription in historischer Orthographie gegeben werden; kann aber solcher Aufwand nicht getrieben werden, so möchte ich vorschlagen, daß wir die Kühnheit haben die Schreibweise der Originale zu ignorieren und bei der behutsamsten Behandlung sprachlicher Eigentümlichkeiten im übrigen die historische Orthographie durchführen, dabei dem kritischen Apparat einen möglichst breiten Raum gönnen. Bei den Urkunden in der Schriftsprache liegt die Sache viel einfacher, aber es sollte der gleiche Grundsatz gelten. Es ist zwecklos z. B. *δηλεῖ* st. *δηλοῖ* oder auch *πεδίον* st. *παιδίον* im Text zu drucken, von *γητόνων* st. *γειτόνων*, *ἐγεγόνη* st. *ἐγεγόνει*, *ὅσα* st. *ὅσα* gar nicht zu reden. Hier ist auch, selbst bei *πεδίον-παιδίον*, jede Notiz im Apparat eine überflüssige Belastung. Wenn es sich vollends nicht um Originale, sondern um Kopien, oder wie in unserem Falle um Abschriften von Formularen handelt, dann sollten alle derartigen Fehler einfach verbessert werden. — Einige Vorschläge zum Texte der von F. edierten Formulare habe ich bereits privatim dem Herausgeber mitgeteilt, er hat sie inzwischen als 'Giunte e correzioni al testo greco' auf einem besonderen Blatt drucken lassen, das den meisten Exemplaren beigegeben ist. Ich verweise darauf und bemerke nur noch, daß der reichhaltige Kommentar auch diesmal die Vorzüge zeigt, die wir in F.s Arbeiten anzutreffen gewohnt sind. A. H.

L. K. Goetz, Das Russische Recht I—II (vgl. B. Z. XX 618) besprochen von **A. Prjesnjakov**, Žurnal d. Minist. d. Volksaufkl. 1912 Novemberh., Abt. f. Kritik und Bibliogr. S. 153—167. P. J.

B. Mathematik. Astronomie. Naturkunde. Medizin. Kriegswissenschaft usw.

W. J. Beckers, Kosmologische Kuriosa der altchristlichen Gelehrtenwelt. Klio 13 (1913) 105—118. Allgemein gehaltene Skizze. P. Mc.

Sk. Zerbos, *Ἀετίου Ἀμιδηνοῦ λόγος ἔνατος* (vgl. B. Z. XXI 669) mit textkritischen Beiträgen besprochen von **E. A. Pezopoulos**, *Βυζαντίς* 2 (1911/12) 523—539. P. Mc.

J. L. Heiberg, Pauli Aeginetae libri tertii interpretatio latina (vgl. B. Z. XXI 669). Besprochen von **F. E. Kind**, Berliner Philol. Wochenschrift 1913, 906 f. P. Mc.

Axel Anthon Björnbo und **Seb. Vogl**, Alkindi, Tideus und Pseudo-Euklid. Drei optische Werke. Mit einem Gedächtniswort auf A. A. Björnbo von G. H. Zeuthen, einem Verzeichnis seiner Schriften und seinem Bildnis [Abhandlungen zur Geschichte der Mathematischen Wissenschaften, Heft XXVI, 3]. Leipzig, B. G. Teubner 1912 (1911). 6, VIII, 176 S. 8⁰ mit 43 Abb. *10 M.* — Die drei in der Ursprache verschollenen mathematischen Werke werden hier erstmalig in der lateinischen Übersetzung des Gerhard von Cremona (1114—1187), die nach arabischen Vorlagen gefertigt ist, herausgegeben und erläutert: die Optik des „Philosophen" Ja'qûb al Kindî saec. IX und die kompilatorische Spiegellehre des Pseudo-Euklid sind originalarabische Werke, für die griechische Quellen lediglich benutzt sind. Die kleine Spiegellehre dagegen, „die der Arzt Tideus, der Sohn des Theodoros *a Regoui*, aus den Schriften der Alten gesammelt hat", gehört höchstwahrscheinlich in die byzantinische Literatur; der Autor ist sonst freilich ganz unbekannt, für seine Lebenszeit kann Björnbo nur die weiten Grenzen vom 4.—11. Jahrh. abstecken und die Ortsangabe *a Regoui* (Variante *Regoiu*) nur vermutungsweise auf Reggio beziehen. Vgl. auch die Besprechung von **K. Bopp**, Deutsche Literaturzeitung 1913, 827—829. — Der warm empfundene Nachruf auf den jung verstorbenen A. A. Björnbo gilt einem trefflichen Menschen und Forscher, dessen Arbeit an der arabischen und lateinischen Überlieferung der antiken Mathematiker auch unsern Studien Förderung gebracht hat (vgl. B. Z. XI 678) und weitere versprach. P. Mc.

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Νέος Ἑλληνομνήμων.

Τριμηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα, ἐκδιδ. ὑπὸ Σπυρ. Π. Λάμπρου. Τόμος VIII (Athen 1911) S. 1—516 (z. T. erst 1912 und 1913 ausgegeben); *τόμος* IX (1912) S. 1—514 (*τεῦχος δ'* 1913 ausgegeben). Vgl. zuletzt B. Z. XXI 373 f.

1. *Ὁ Μαρκιανὸς κῶδιξ* 524 (VIII S. 3—59. 123—192). Die Hs saec. XIII oder XIV enthält u. a. eine Sammlung von Gedichten des 12. und 13. Jahrhunderts, hauptsächlich höfischen Gelegenheitsdichtungen; die detaillierte Beschreibung und Ausgabe zahlreicher Texte der Hs, die Lampros vorlegt, läßt erkennen, welch reiches Material für die Prosopographie und Genealogie der byzantinischen Hofgesellschaft vor allem aus der Zeit des Manuel Komnenos, aber auch für das Leben in Byzanz und für die Kunstgeschichte (auf Grund der Bildgedichte) hier der Erschließung harrt. Bei dem schlechten Erhaltungszustand der Hs und bei der Anonymität der meisten Gedichte wird

die literarkritische Arbeit des Herausgebers allerdings keine leichte sein und so scheint leider auch K. Horna, der die Hs mehrfach verwertet hat (vgl. B. Z. XIII 313. 584f.), von dieser Aufgabe zurückgetreten zu sein, die nun L. in Aussicht stellt.

2. *Τὰ ἑλληνικὰ ἐκθέματα ἐν τῇ ἀρχαιολογικῇ καὶ ἱστορικῇ ἐκθέσει τῆς Ῥώμης* (VIII S. 60—69); vgl. B. Z. XX 612.

3. *Ἡ βιβλιοθήκη τῆς Ἑλληνικῆς κοινότητος Βουδαπέστης καὶ οἱ ἐν τῇ πόλει ταύτῃ σωζόμενοι ἑλληνικοὶ κώδικες* (VIII S. 70—79); hauptsächlich aus der Bibliothek des Makedonen Georgios Zabiras saec. XVIII; nichts Byzantinisches.

4. *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκης τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας* (VIII S. 80—90. 229—232. 353—358. 489—494; IX 290—298. 453—465); vgl. zuletzt B. Z. XXI 374, Forts. folgt. Als byzantinische Hss kommen neben einigen jungen Nomokanones für uns nur in Betracht: cod. 200, Altes Testament, mit Eintragungen saec. XIII; cod. 201 Evangelienpalimpsest saec. VIII; cod. 212 Tetraevangelon saec. XIV.

5. *Περίεργος βενετικὸς θρῦλος ἐν ποιήματι νεοελληνικῷ* (VIII S. 193—205); vgl. o. S. 547 s. v. L. Levi.

6. *Τὸ ἐν Θεσσαλονίκῃ βενετικὸν προξενεῖον καὶ τὸ μετὰ τῆς Μακεδονίας ἐμπόριον τῶν Βενετῶν* (VIII S. 206—228). Die Anfänge in der byzantinischen Zeit sind nach den von Tafel-Thomas herausgegebenen venezianischen Urkunden kurz registriert; die Blütezeit des venez. Konsulats und der Schwerpunkt der vorliegenden Untersuchung fallen ins 18. Jahrh.

7. *Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρίᾳ καὶ Αὐστρίᾳ μακεδονικοῦ ἑλληνισμοῦ* (VIII S. 257—300).

8. *Ἀνώνυμος ἐπιστολὴ Νικήτα τοῦ Παφλαγόνος πρὸς Ἀρέθαν τὸν Καισαρείας* (VIII S. 301—314). Ediert aus der Briefsammlung des cod. Vindob. phil. gr. 342 saec. XII einen Brief *Ἀρέθᾳ πρωτοθρόνῳ* und weist ihn auf Grund von Berührungen mit der Vita Euthymii dem Niketas Paphlagon, dem Parteigänger des Arethas gegen den Patriarchen Nikolaos, zu; anhangsweise datiert S. Kougeas den Brief in den Anfang des J. 907 und erläutert seine kirchengeschichtliche Bedeutung.

9. *Ὁ Ἰωάννης Βηλαρᾶς καὶ ὁ Ἰωάννης Κρασσᾶς ἐν Βενετίᾳ* (S. 315—352) am Ende des 18. Jahrh.

10. *Μετανάστευσις Ἑλλήνων ἰδίως Πελοποννησίων ἀποίκων εἰς τὸ βασίλειον τῆς Νεαπόλεως* (VIII S. 377—461) in der zweiten Hälfte des 15. und im 16. Jahrh.; lateinische Urkunden aus den Neapolitaner Archiven.

11. *Ἐπιτύμβια Ἑλλήνων ἰδίως Μακεδόνων ἐν Πέστῃ* (VIII S. 462—481) aus dem 18. und 19. Jahrh.

12. *Κώδικες ἑλληνικῶν ἱστορημάτων ἐν τῇ κατὰ τὴν Βενετίαν Fondazione Quirini Stampalia* (VIII S. 482—488) und *Ἑλληνικὰ ἱστορήματα ἐν χειρογράφοις τοῦ ἐν Βενετίᾳ Πατριαρχικοῦ Ἱεροσπουδαστηρίου* [*Seminario Patriarcale*] (IX S. 271—279): lateinische und italienische Dokumente und Schriftwerke über den griechischen Orient aus nachbyzantinischer Zeit. — Endlich *Ἑλληνικὸς κῶδιξ τοῦ ἐν Βενετίᾳ Πατρ. Ἱεροσπουδαστηρίου* (IX S. 194f.): hagiographische Sammlung saec. XVI.

13. *Παιανίου μετάφρασις εἰς τὴν τοῦ Εὐτροπίου Ῥωμαϊκὴν ἱστο-*

ρίαν (IX S. 1—115. 471). Die Ausgabe benützt erstmalig alle bisher bekannten Hss: den Laur. LXX 5 saec. XIV ex., den Monac. gr. 101 saec. XVI und den cod. Pithoei (diesen nur nach der Ausgabe von Sylburg, nachdem Lampros von dem Marquis de Rosanbo, der die Hs des Pithou besitzen soll, eine negative Auskunft erhalten hat), vor allem aber den von L. entdeckten Athous τῶν Ἰβήρων 812 saec. XIV als ältesten Textzeugen; aus dieser wertvollen Hs hat L. schon neue Fragmente des Joannes von Antiocheia u. ä. zutage gefördert (vgl. B. Z. XIII 682; XIV 375).

14. *Τὰ Πάτρια τοῦ Ἁγίου ὄρους* (IX S. 116—161. 209—244). Aus zwei Hss des 19. Jahrh. (Athoi Pantel. 281 und 282, *Βίβλος ἡ καλουμένη Ἀθωνιάς*) teilt L. eine Reihe alter Urkunden und historischer Berichte mit, die bei aller Untermischung mit Legendärem eine gute Tradition aufweisen und irgendwie auf das alte Athosbuch, den oftgenannten *Τράγος* (Bockshaut), zurückgehen; diese Überlieferung ist außerordentlich wertvoll für die Geschichte des Athos und wird aus zahlreichen Athoshss, die leichter zugänglich sind als die Originalurkunden, noch ergänzt werden können.

15. *Τρία κείμενα συμβάλλοντα εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ναυτικοῦ παρὰ τοῖς Βυζαντίνοις* (IX S. 162—177. 480). Der erste Text über die Ausmaße der Schiffe wird mitgeteilt aus dem cod. Vat. Palat. gr. 367 saec. XIII, noch wichtiger sind die beiden Texte des Marc. 335 saec. XV (nicht 135 saec. XIII, wie L. angibt) über astronomisch-nautische Erfahrungen *τῶν Μαρδαΐτῶν* und eines *στρατηγοῦ τῶν Κιβυρραιωτῶν*, speziell den Sarazenen gegenüber, also aus dem 10. bis 11. Jahrh.; der letztere Text ist mit einigen kleinen Verschiedenheiten in der Lesung übrigens schon von A. Olivieri im Catalogus codd. astrol. graec. II. Codices Venet., S. 214—216 herausgegeben. Bemerkenswert sind die vielen technischen Termini.

16. *Συνοδικὸν γράμμα τοῦ πατριάρχου Κπόλεως Καλλινίκου* (IX 178—181) a. 1698.

17. *Τὸ ιϛ' διεθνὲς Συνέδριον τῶν Ἀνατολιστῶν* (IX S. 182—193) zu Ostern 1912 in Athen.

18. *Νέος κῶδιξ τοῦ Χρονικοῦ Μονεμβασίας* (IX S. 245—251): Fragment auf einem dem cod. 12 des Collegio greco in Rom vorgehefteten Blatt.

19. *Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ δύο ἀνέκδοτα στιχουργήματα εἰς Μιχαὴλ καὶ Ἀνδρόνικον τοὺς Καντακουζηνούς* (IX S. 252—264) saec. XVI.

20. *Συμπληρωματικαὶ εἰδήσεις περὶ τοῦ ζωγράφου Παναγιώτου Δοξαρᾶ* (IX S. 265—270. 312) auf den Jonischen Inseln im Anfang des 18. Jahrh.

21. *Δύο συνέδρια ἐν Ῥώμῃ* (S. 280—286): der Archäologische und der Kunsthistorische Kongreß im Herbst 1912, an denen beiden sich Lampros durch Vorträge beteiligt hat.

22. *Ἁγιορειτικὰ ἀποσπάσματα Ῥωμαϊκῆς ἱστορίας* (IX S. 321—342) auf einigen dem cod. Athous Karakallou 64 eingefügten Pergamentblättern saec. XI; die Exzerpte werden mit den parallelen Abschnitten aus Kedrenos, Leon Grammatikos und den Chroniken des Paris. 1712 und Vatic. 163 abgedruckt und erweisen sich als selbständige Vertreter der sog. Leosippe.

23. *Ἰσιδώρου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ὀκτὼ ἐπιστολαὶ ἀνέκδοτοι* (IX S. 343—414). Der Theologe und Homiletiker Isidoros Glabas, Metropolit von Thessalonike c. 1379—1397, harrt noch seines Herausgebers,

für den L. hier reiche hsliche und literarische Nachweise zusammengestellt hat. Er ediert hierauf nach mehreren Hss acht lange Briefe des Glabas, teils an Kirchenmänner, teils an seine eigene Gemeinde aus Kpel gerichtet, und zwei Briefe des Demetrios Kydones an ihn; trotz der unsachlichen Stilisierung dieser Briefe gelingt es L. mit Benützung der zeitgenössischen Quellen allerlei chronologische, prosopographische und kirchengeschichtliche Feststellungen zu machen.

24. *Ἡ σημερινὴ ἀρχαιολογικὴ κίνησις ἐν ταῖς ἑλληνικαῖς χώραις* (S. 415—436). Der zu Anfang dieses Jahres in Rom und Florenz italienisch gehaltene und in der Zeitschrift 'Atene e Roma' 1913, no. 171—172 erschienene Vortrag schließt mit einem Ausblick auf die der griechischen Forschung in den neu eroberten Gebieten erstehenden schönen Aufgaben; über einzelne Funde ist berichtet in den *Εἰδήσεις* ib. S. 487—489.

25. † *Γεώργιος Α'* (IX S. 437—448) und *Κωνσταντῖνος ΙΒ' ἢ ΙΓ';* (IX S. 449—452). In diese aktuellen Artikel spielt die Byzantinistik insofern herein, als L. die etwas verwirrte Zählung der Kaiser Konstantinoi untersucht und auf Grund dieser Untersuchung die Bezeichnung Konstantin XII für den jetzigen König fordert.

26. *Σύμμικτα: Ζίρια σλαβικὸν ὄνομα τῆς Κυλλήνης* (VIII 91f.): Berg in Arkadien. — *Ἐπιστολαὶ τοῦ βασιλέως Ὄθωνος* (VIII 92). — *Νικόλαος καὶ Ἰωάννης Συγκλητικός* (VIII 92f.) in Kypros saec. XV. — *Καὶ ἄλλαι μονῳδίαι εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς Κπόλεως* (VIII 93; IX 471); vgl. B. Z. XVIII 698. — *Ὁ νάρθηξ τῶν ἐκκλησιῶν* (VIII 93f.); vgl. B. Z. XIX 688. — *Τὸ ἐν Κύπρῳ Κυλάνιν* (VIII 94); vgl. B. Z. XIX 689. — *Ἡ Γατελούζειος ἐπιγραφή* (VIII 94f. 361); vgl. zuletzt B. Z. XX 623. — *Τοπωνυμίαι Καλαμῶν* (VIII 96—98); vgl. B. Z. XX 623. — *Ὁ Μένανδρος ἐν Ἁγίῳ Ὄρει* (VIII 98): Notiz saec. XVII. — *Ἁρμόνιος ὁ Ἀθηναῖος* (VIII 98—100): Büchersammler aus dem Ende des 15. Jahrh. — *Τὸ μεσαιωνικὸν ὄνομα τῆς μακεδονικῆς Πέλλης* (VIII 100): *Σλάνιτζα.* — *Βυζαντιακὰ ἐπιγράμματα* (VIII 100—101): *Ἐπὶ κήπῳ* aus cod. Vindob. philos. gr. 110 f. 532^v. — *Διορθώσεις* und *Παρατηρήσεις εἰς τὰς ἐνθυμήσεις* (VIII 101f. 238—242. 360f. 368—372; IX 198—202); vgl. B. Z. XX 622. — *Σημείωμα τοῦ Σκιάθου καὶ Σκοπέλου Ματθαίου* (VIII 102f.) a. *1777.* — *Ὁ Μέγας Ἀλέξανδρος τοῦ Ῥήγα* (VIII 233—235). — *Καὶ ἄλλοι δικέφαλοι ἀετοί* (VIII 235; IX 472f.); vgl. zuletzt B. Z. XX 623. — *Δύο Βυζαντῖνοι ζωγράφοι* (VIII 235f.); vgl. zuletzt B. Z. XXI 374. — *Τὸ ὄνομα τῶν μονῶν Καρακάλλου ἢ Καρακαλᾶ* (VIII 236f.). L. möchte den in der Mönchstradition auf den Kaiser Caracalla zurückgeführten Namen von dem des Patriarchen Kyrillos V *Καράκαλος* (1748—51) herleiten; aber gar so niedrig darf man die Klostertraditionen denn doch nicht ansetzen, und tatsächlich zeigt ein Blick in irgend eine Publikation von Athosurkunden, daß der Klostername *Καρακάλλου* und seine Variante *Καρακαλᾶ* schon im 14. Jahrh. hinreichend bezeugt ist. — *Ἡ παρισιακὴ συλλογὴ σιγιλλίων* (VIII 237f.); vgl. zuletzt B. Z. XX 623. — *Διαγράμματα ἑλληνικῶν πόλεων* (VIII 359f.) im Staatsarchiv von Venedig. — *Πανταλέων Μάμουκας* (VIII 360): Schreiber von cod. Paris. gr. 949 *a. 1581.* — *Σγουρομαλλαῖοι* (VIII 360) saec. XVIII. — *Τοπωνυμίαι ἀλαγονιακαί* (VIII 361f.): aus Alagonia am Messenischen Golf. — *Τουρκικὸν ἔγγραφον περὶ δύο ἁγιορειτικῶν μονῶν* (VIII 362—364) über einen

Streit der Ragusaner mit den Klöstern Chilandar und Paulou a. *1501.* — *Ἐπιστολαὶ Λιγαρείδου* (VIII 364) saec. XVII. — *Γυναικεῖα ὀνόματα* (VIII 364f.). — *Μετοίκησις τῶν μοναχῶν Φανερωμένης εἰς Αἴγιναν* (VIII 365) a. *1827.* — *Ἰεζεκιὴλ Εὐρίπου* (VIII 366): Metropolit. — *Στιχούργημα κατὰ Λουκιανόν* (VIII 366f.) in einer Hs der Athoslaura, stammt aus dem Weiberspiegel des Kaisarios Daponte. — *Διόρθωσις εἰς Κεδρηνόν* (VIII 367f.): *Παρυπανῖται* statt *Παραπανῖται* ed. Bonn. I 266. — *Ἐπίγραμμα Ἰωάννου Δοκειανοῦ* (VIII 368); vgl. B. Z. XIV 378. — *Ἀβάστακτος ἐπώνυμον Ῥωμανοῦ τοῦ Λακαπηνοῦ* (VIII 495): *υἱὸς Ἀβαστάκτου* im Kaiserkatalog des Vatic. gr. 975 und *ὁ Ἀβάστακτος* in dem (übrigens gefälschten) Chrysobull für das Kloster Xeropotamou. — *Παράδοσις περὶ τοῦ φρουρίου Θερμησίας* (VIII 495) aus dem Türkenkrieg.

Ἀμοιβαὶ διδασκάλων καὶ ῥητόρων ἐπὶ τουρκοκρατίας (IX 195—198). — *Ὁ αὐτοκράτωρ Ἰωάννης ὁ Παλαιολόγος ἐν Μεθώνῃ* (IX 199—202). — *Ὁ κῶδιξ* Histor. gr. 129 *τῆς ἐν Βιέννῃ Αὐτοκρατορικῆς βιβλιοθήκης* (IX 202f.) saec. XVI, enthält den Text über die Sophienkirche. — *Μινυθικῶς, Μινυθογραφία* (IX 299f.) und verwandte Termini für 'Miniatur'. — *Ὁ Μαλωταρᾶς τοῦ Χρονικοῦ Μονεμβασίας* (IX 300f.); zu B. Z. XVII 94[4]. — *Ἦτο ὁ Ῥωμανὸς Βοΐλας γελωτοποιός;* (IX 301—304). B. unter Konstantin Monomachos gehört nicht zu der B. Z. XXI 374 erwähnten Gruppe. — *Τὸ ὄνομα τοῦ χωρίου Περιστέρη* (IX 304) bei Athen ist von dem byz. Familiennamen *Π.* hergeleitet. — *Παροχεὺς καὶ πάροχος ἐκ τοῦ πάροικος;* (IX 304. 473) = ital. *parocco.* — *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Ἰωαννίνοις Ζωσιμαίας σχολῆς* (IX 304—311): 17 Hss, darunter ein Barlaam und Joasaph und zwei Evangelienhss aus dem 12. Jahrh. — *Φέγγος = φεγγίον* (IX 312) für 'Nimbus'. — *Οἱ τρεῖς ἑλληνικοὶ κώδικες τῆς ἐν Ταυρίνῳ Βασιλικῆς βιβλιοθήκης* (IX 466—469); die Biblioteca Reale enthält außer einer neugriechischen Hs zwei bisher unbekannte byzantinische: cod. 377 saec. XIV, Joannes Klimax mit unterer Schrift in Unciale, und cod. 378 saec. XIII, Kirchenlieder. — *Ἐπιτύμβιον Ἄννης Σινωπίτου* (IX 469f.) in St. Peter in Rom; die Anna war eine Gefährtin der Königin Charlotte von Cypern (vgl. o. S. 269 s. v. Miller). — *Εἰσφυγεῖν ἀντὶ τοῦ εἰς φυγήν* (IX 470f.) in einem Gedicht auf die Eroberung Kpels durch die Lateiner ed. Jos. Müller, Wiener Sitzungsberichte IX 336. 369. — *Μιχαὴλ Καντακουζηνὸς Σεϊτάνογλους καὶ Μιχαὴλ ὁ Γενναῖος* (IX 471f.): Türkenkämpfer saec. XVI. — *Ἐπὶ τοῦ καλουμένου χρονικοῦ „Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας"* (IX 312. 473—480). **S. Kougeas** hat im cod. Dresd. Da 12 ein Scholion des Arethas entdeckt, das sich mit einem Überlieferungszweig der sog. Chronik von Monembasia eng berührt und ein altes *Χρονικὸν τῆς ἐπισκοπῆς Λακεδαιμονίας* als gemeinsame Quelle voraussetzt.

Die Bände enthalten außerdem *Βιβλιοκρισίαι* und *Εἰδήσεις.* P. Mc.

Bessarione, pubblicazione periodica di studi orientali, direttore Mons. Niccolò Marini. Indice generale delle prime quindici annate (1896—1912) per cura di **Amedeo Facchini.** Roma, Max Bretschneider 1912. VII, 88 S. 8°. *3 L.* — Einmal nach Materien und dann nochmals nach Autoren verzeichnet dieser alphabetische Index die in den 28 Bänden der 16 bisherigen Jahrgänge erschienenen Artikel und Rezensionen, Korrespondenzen und Nekro-

loge und wird bei der großen Entwicklung und Ausdehnung, die das Organ genommen hat, die Benutzung in willkommener und wirksamer Weise unterstützen, zumal die inkohärente Zählung nach Serien, Bänden, Jahrgängen und Kalenderjahren bibliographisch viel Verwirrung angerichtet hat. Im Anschluß an den 'Indice' ist erfreulicherweise von nun ab Band (29) mit Jahrgang (XVII) und Kalenderjahr (1913) gleichgesetzt; zugleich ist die Zeitschrift in den bewährten und leistungsfähigen Verlag von Max Bretschneider, Rom, übergegangen. P. Mc.

12. Mitteilungen und Notizen.

Überreste der Apostelkirche?

Nach einem Berichte der 'Nation' vom 17. Oktober 1912 p. 368 (vgl. American Journal of Archaeology 17 [1913] 132) fanden türkische Arbeiter bei Kanalbauten in der Nähe der Moschee des Eroberers eine Anzahl von gut erhaltenen Kapitellen mit Kreuzen in Relief, einige Säulen und Teile von den Wänden einer byzantinischen Kirche. Als nach einigen Tagen der Direktor des K. Museums benachrichtigt wurde, waren bereits mehrere wertvolle Stücke verschwunden. Die Sache ist von um so größerer Bedeutung, als es sich hier möglicherweise um Überreste der Apostelkirche handelt, die bekanntlich 1463 abgebrochen wurde, um der Moschee des Eroberers Platz zu machen. A. H.

Βόλοι· βολβοί.

(Nachtrag zu B. Z. XXI 283.)

Zu der Notiz B. Z. XXI 283 über die Hesychglosse *βόλοι· βολβοί*, die zuletzt Phaidon Koukoules behandelt hat, werde ich freundlichst hingewiesen auf die Ausführungen von H. Diels, Beiträge zur Zuckungsliteratur I S. 11, wo mehrere Belege für die Bedeutung 'Augapfel' geboten werden.

A. H.

Καὶ ἄλλη μνεία τοῦ Ἄστρους κατὰ τοὺς Μέσους Αἰῶνας.

Εἰς τὰς ὑπ' ἐμοῦ ἐν B. Z. *τόμ.* XVII (1908) *σελ.* 92 *κ. ἑ. καταλεχθείσας μνείας τοῦ Θυρεατικοῦ τούτου πολίσματος προσθετέα καὶ ἡ ἐν τῇ Ἐκφράσει τῆς Λακωνικῆς κώμης Πετρίνης, τῇ ὑπὸ τοῦ Ἰωάννου Εὐγενικοῦ γεγραμμένῃ, ἐν ᾗ Ἐκφράσει ἀναγινώσκομεν: „ἀπαντικρὺ δ' αὖθις ὥρᾳ χειμῶνος συστέλλει μένος βορέαο ὁ διὰ τῶν ἐκβολῶν τοῦ Εὐρώτα καὶ τῆς Σπάρτης καὶ τῶν Λακώνων μέχρις Ἄστρους παρατείνων καὶ αὐτῆς Ἐπιδαύρου ζυγός". Ἐκδέδοται ἡ περὶ ἧς ὁ λόγος Ἔκφρασις ὑπὸ Κ. Νεστορίδου ἐν τῷ Δελτίῳ τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος τόμ. Δ' σελ.* 627—634 (*ἡ ἀνωτέρω περικοπὴ κεῖται ἐν σελ.* 631) *πλὴν λίαν ἐσφαλμένως· ἐπειδὴ δὲ τὸ κείμενον τοῦτο οὐ μόνον διὰ τὴν μεσαιωνικὴν χωρογραφίαν τῆς Λακεδαίμονος, ἀλλὰ καὶ ἄλλως εἶναι ἐνδιαφέρον, διὰ τοῦτο ἐπιβάλλεται νέα ἐπιμεμελημένη ἔκδοσις αὐτοῦ κατόπιν νέων ἀντιβολῶν πρὸς τὰ χειρόγραφα.*

Ἐν Βερολίνῳ. *Νῖκος Α. Βέης.*

Das Mittel- und neugriechische Seminar an der Universität München.

Von ehemaligen Schülern und Freunden des Seminars, insbesondere Herrn Dr. M. Reil, sind im letzten Jahre der Sammlung mehrere wertvolle Schen-

kungen gemacht worden. Ebenso hat die Bibliothek erfreulichen Zuwachs erfahren, der K. Akademie der Wissenschaften in Wien und der rumänischen Kommission für historische Denkmäler in Bukarest sei auch an dieser Stelle für ihre Zuwendungen bestens gedankt. Im Wintersemester 1912/13 beteiligten sich an den Arbeiten des Seminars 22 Mitglieder (16 Deutsche, 1 Österreicher, 3 Griechen, 1 Russe, 1 Rumäne), im Sommersemester 1913 waren es 23 Mitglieder (17 Deutsche, 2 Griechen, 2 Rumänen, 2 Serben). A. H.

Der neugriechische Thesaurus.

(Vgl. zuletzt B. Z. XXI 676f.)

Im *Παράρτημα τῆς Ἐφημερίδος τῆς Κυβερνήσεως τοῦ βασιλείου τῆς Ἑλλάδος, τεῦχος β΄ ἀριθμ. φύλλον* 55 vom 3. April 1913 wird mit dem Datum vom 29. Jan. 1913 ein neuer Bericht über den Fortschritt der Arbeiten im Jahre 1912 gegeben. Darnach war die Arbeit in erster Linie darauf gerichtet, die Mängel der ersten Verzettelung auszugleichen, ferner das Archiv der Thesauruskommission mit dem ihr überwiesenen Archiv von Michael Deffner zu vereinigen. Im einzelnen werden ferner die inzwischen verzettelten Werke aufgezählt und die schon in meinem letzten Referat mitgeteilten Beschlüsse des Orientalistenkongresses erwähnt. Die Redaktion führte wie vorher P. N. Papageorgiou, die Schar der Mitarbeiter erlitt einen schweren Verlust durch den Tod von J. Tsikopoulos, dessen hervorragende Kenntnisse besonders der Bearbeitung der türkischen Lehnwörter zugute kamen. Die Verteilung der *Ἀνακοίνωσις* hat bereits ein lebhaftes Echo wachgerufen und manche wertvollen Beiträge der Kommission zugeführt. — In der Nationalbibliothek sind der Kommission stattliche Räume zur Verfügung gestellt worden. A. H.

Das Corpus der griechischen Urkunden.

(Vgl. zuletzt B. Z. o. S. 309 f.)

Über den Fortgang der Arbeiten (vgl. o. S. 309) berichtete auf der Versammlung der Association internationale der académies, die am 11.—17. Mai 1913 in St. Petersburg stattfand, der Unterzeichnete; der Bericht wurde avec reconnaissance accueilli. Gleichzeitig wurde der Plan einer Facsimileausgabe byzantinischer Urkunden erörtert und ein Probeblatt vorgelegt. Es ist beabsichtigt, ein Heft von etwa 20 Tafeln herauszugeben, auf denen die verschidenen Typen von Kaiserurkunden in chronologischer Reihenfolge vertreten sein sollen. An der Spitze steht ein Chrysobull von Kaiser Nikephoros Botaneiates vom Jahre 1079, das jüngste Stück stammt aus dem Jahre 1447; zu den Chrysobullen kommen Mandate und Abbildungen von einzelnen Siegeln. Die Absicht und der Plan dieser Publikation fanden allgemein Billigung, die finanziellen Schwierigkeiten werden sich, wie zu hoffen steht, durch Subskription überwinden lassen.

Dankenswerte Referate über die Arbeiten und den Faksimile-Plan geben **Louis Bréhier** in der Revue historique 114. (1913) 224 und im Journal des Savants 1913, S. 511 f. und **J. Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 1913, 845—847. A. H.

Nachträgliches aus dem Nachlaß von John Schmitt.

Außer den in B. Z. XVII 316 f. und XVIII 298 f. verzeichneten Manuskripten aus dem Nachlaß des noch immer aufrichtig betrauerten Fachgenossen und Freundes erhielt der Unterzeichnete noch eine größere Partie von Heften, über deren Inhalt bisher noch kein Bericht erstattet wurde. Es sei dies hiermit nachgeholt zugleich mit dem Bemerken, daß die betreffenden Hefte ebenfalls, dem Wunsche der Erben entsprechend, der Handschriftenabteilung der Münchner Hof- und Staatsbibliothek einverleibt worden sind. Es sind im ganzen 36 Hefte, enthaltend Exzerpte und Kollationen aus folgenden Hss:

1. Cod. Vindobon. suppl. gr. 77 f. 1—5 und Cod. Vindobon. theol. gr. 193 f. 221ᵛ—223ʳ: Spaneastexte (1 Heft).

2. Cod. Marc. XI 24: Spaneaskollationen (2 Hefte).

3. Cod. Marc. VII 51, f. 136ᵛ—137ᵛ: Spaneastext (1 Heft).

4. Cod. Vallicell. C 46, f. 411—424: Mahngedicht des Marino Falieri (1 Heft). — f. 387—409: Spaneastext (2 Hefte). Darin 3 lose Blätter mit einem Spaneastext aus dem Cod. Vat. gr. 1276.

5. Cod. Vallicell. F 68, f. 145ʳ—146ʳ: Physiologosprobe (*περὶ λέοντος*) (1 Heft).

6. Cod. Vallicell. C 81, f. 76ʳ—91ᵛ: *Περὶ τῶν πετεινῶν ἤτοι τῶν χερσαίων ζώων* (3 Hefte).

7. Cod. Vat. gr. 1130, f. 30ᵛ—36ʳ: *Διδασκαλία.* — f. 21ʳ—24ᵛ: *τὰ χαρίσματα τοῦ φοίνικος καὶ τῆς ἐλαίας.* — f. 45ᵛ—48ᵛ: über verschiedene Tiere (Pelikan, Nachtrabe, Adler, Schildkröte, Rebhuhn, Einhorn) (1 Heft). — f. 17ʳ—21ʳ: Nachtrag zu f. 21ʳ—24ᵛ (1 Heft). — f. 44ʳ: *περὶ ἐλέφαντος.* — Inhaltsangabe des Cod. (1 Heft).

8. Cod. Vat. gr. 1139, f. 45ʳ—53ᵛ: *ποντικομαχία.* — f. 55—57ʳ; 102ʳ—135ʳ: verschiedene Frgm. (1 Heft).

9. Cod. Palat. gr. 367, f. 122ʳ—126ᵛ: aus dem Spaneas (1 Heft). — f. 50ᵛ—56ʳ: Physiologos (1 Heft). — f. 127ʳ—134ᵛ: Forts. des Spaneas (½ Heft).

10. Cod. Palat. gr. 426, f. 65ʳ—93ᵛ: Imberios und Margarona (²⁄₂ Heft).

11. Cod. Palat. gr. 579, f. 366ʳ—371ᵛ: aus den Gedichten des Ptochoprodromos (½ Heft).

12. Cod. Barb. II 99, f. 4ᵛ—6ᵛ: Spaneasfragm. (1 Heft).

13. Cod. Barb. II 49, f. 293ᵛ—295ʳ: Auszüge aus Fl. Josephos' Archaeol. — f. 3ᵛ: Leben des Fl. Jos. (½ Heft).

14. Cod. Barb. II 50, f. 293ᵛ—295ʳ: Leben des Titus. — f. 304ʳ: Stück einer Biographie Konstantins d. Gr. (½ Heft).

15. Cod. 1651 der Bibl. Vitt. Emanuele (Rom), f. 1—37ʳ: *Προσκυνητάριον* (2 Hefte). — f. 37ʳ—39ʳ: Alphabet. Charoslied (1 Heft).

16. Cod. Cryptoferr. Z. α. 44, f. 73ᵛ—79ʳ: Spaneas (2 Hefte). Mit den abweichenden Lesarten des Cod. Vat. gr. 1276.

17. Cod. Casanatensis G. V. 11 (1700), f. 1—10ʳ: Stücke aus dem Physiologos (1 Heft).

18. Cod. Neapol. gr. 212 = III A. a. 9, fol. 34—41ᵛ: Spaneastext (1 Heft).

19. Cod. Neapol. gr. 251 = III B. 27, fol. 76ʳ—99ʳ: Imberios und Margarona (2 Hefte). — f. 118ʳ—124ᵛ: Marino Falieri, Traumgedichte und kleinere

Stücke (2 Hefte). — f. 101^r—106^r: desgl. (1 Heft). — f. 125^r—128^v; 166^v—167^r: Apollonios (gereimte Version) (1 Heft). — f. 1—5^r: Charoslied (1 Heft).

20. Bibl. Angelica, vol. 00, 4. 76: verschiedene vulgärgriech. Texte in Ausgaben von A. Pinelli, Venedig (1 Heft).

Leipzig. Karl Dieterich.

Die byzantinischen Studien auf dem Internat. Historikerkongreß in London.

The International Congress of Historical Studies was held in London from Thursday april 3 to Wednesday april 9 1913, under the Presidency of the Rt. Hon. James Bryce. In his absence Dr. A. W. Ward, Master of Peterhouse (Cambridge), took his place as Acting President. The General Secretary was Professor Gollancz of the British Academy. Those enrolled as Members, Associates and Associates of the Congress numbered between eleven and twelve hundred. The Congress was divided into nine sections, and some of these were again subdivided. Of these Section II dealt with Greek and Roman History and Byzantine History [President, Prof. Bury (Cambridge), Secretary, M. O. Caspari (University College, London)] while Section VIII dealt with Archaeology including Prehistoric Studies and Ancient Art. Though a large number of Continental scholars attended the Congress, Byzantine research was very poorly represented. Prof. Seeck took for his subject „Der letzte Waffengang des römischen Heidentums“, and gave a brilliant picture of the struggle between Arbogast and the Emperor Theodosius. It seems that the substance of this account is shortly to appear in 'Klio'. Prof. Jorga spoke on "La Survivance byzantine dans les pays roumains". After analysing the meaning of 'Byzantinismus' (the survival of the Roman legal governmental tradition: the Hellenistic influence in the sphere of thought and literature: the orthodoxy of the Church of the East Roman Empire) he dealt at length with the part respectively played by these elements in early Roumanian history. Prof. Jorga has already published this paper (see B. Z. above p. 603). Prof. Haverfield discussed "The Coast Defence and Fleet of Roman Britain" especially in the fourth century (see now "Notes on the Roman Coast Defences of Britain, especially in Yorkshire". The Journal of Roman Studies, II. pp. 201—214). Count A. Bobrinskoy read a paper (at which the writer unfortunately was unable to be present) on "Le Trésor trouvé en Juin 1912, près de Poltawa (Russie)". The find includes Byzantine coins etc. dating from Phocas (602—610) to Anastasius II (713—716) (cf. B. Z. XXII pp. 310—311). Prof. Rostowzew in his (French) paper on "Iranism and Ionism in South Russia" treated incidentally of the Iranian influences which contributed to form the conception of the divine kingship as elaborated in the Roman Empire by Diocletian and his successors; while N. H. Baynes in a "Note on a Christian Legend: the Slaying of the Emperor Julian the Apostate" endeavoured with the help of the history of Faustus of Byzantium Bk. IV. c. 10 to trace the development of a fourth century legend from Antioch, through Caesarea to Armenia. It was decided to hold the next International Historical Congress five years hence at St. Petersburg. Norman H. Baynes.

Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft.

Wir werden um Aufnahme folgender Notiz gebeten:

'Von der Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft (Pauly-Wissowa) befindet sich ein 3. Supplementheft in Vorbereitung. Die Herren Fachgenossen werden freundlichst gebeten, den Herausgeber, Prof. Kroll in Breslau 16, Hobrechtufer 12, auf Lücken in den bisher erschienenen Bänden nach Möglichkeit aufmerksam zu machen. Bloße Verbesserungen von Druckfehlern und Nachträge inzwischen erschienener Literatur sollen in dem Supplementheft nicht berücksichtigt werden.' A. H.

Joseph Hampel †.

(1849—1913.)

Eine der meistbekannten und beliebtesten Gestalten jener internationalen Elitegesellschaft, die sich jahraus jahrein bei wissenschaftlichen Versammlungen zu treffen pflegt, ist mit Joseph Hampel im März dieses Jahres zu Grabe getragen worden.

Unbezwingbarer Fleiß, stählerne Willenskraft begleiteten ihn bei seiner Arbeit, ebenso wie eine ängstliche Selbstkritik, die ihn manchmal vor dem Verkünden selbst der naheliegendsten wissenschaftlichen Ergebnisse als Endurteile zurückhielt. Und doch waren seine Forschungen so recht geeignet, Licht in die verschiedensten wissenschaftlichen Probleme zu bringen. Durch eine strenge analytische Methode gelang es ihm, die verschiedenen archäologischen Epochen des heutigen Ungarn in ein System zu bringen, das noch für lange Zeiten den Ausgangspunkt jeder ernsten Forschung hierzulande darstellen wird. In etwa vierhundert Büchern und Aufsätzen behandelte er die Realien der Vergangenheit des Landes von der prähistorischen Zeit bis tief herab ins späte Mittelalter. Sein ureigenstes Territorium waren jedoch die „saecula obscura" dieses Erdstriches, der stets die Schwelle der vom Osten heranstürmenden Barbaren war, wo diese für einen Moment stolperten, um hierbei das Beste ihrer Schätze fallen zu lassen, woraus sich der große Schätzereichtum des Landes erklärt.

Gleich die erste seiner größeren Arbeiten, mit der er sich in einer auch ausländischen Archäologen zugänglichen Sprache einem größeren Publikum zuwendete, war die Bearbeitung des Goldfundes von Nagy-Szent-Miklós. Diese den Fachleuten wohlbekannte Arbeit mag heute füglich als veraltet betrachtet werden; hat doch Hampel selbst seither seine Anschauungen über diesen Fund geändert. Das Werk selbst, als der erste methodische Beitrag zu einer Stilkritik der Völkerwanderungskunst, wird stets ein ehrwürdiges Denkmal jener wissenschaftlichen Periode gelten, wo man sich zuerst getraute, den suchenden Blick von Rom weg gegen Osten zu richten. Heute ist natürlich statt des Tastens vielfach ein energisches und wissenschaftlich wohlbegründetes Bejahen getreten; wir haben doch heute mindestens eine Ahnung von dem Einflusse, den Zentral- und Vorderasien samt dem sassanidischen Persien für das frühmittelalterliche Europa bedeuten. Doch Hampel traute sich nicht mehr die Kraft zu, in seinen letzten Lebensjahren den entscheidenden Schritt zu tun, um auf Grund seiner Erkenntnisse das autoritative Wort über den entscheidenden sassanidischen Einfluß auszusprechen.

Es liegt eben im Wesen der Wissenschaft, sich durch den Irrgarten irrtümlicher Urteile zur Wahrheit emporzuringen. Hampel mußte die Wahrheit dieses Satzes an manchen seiner Werke erkennen. Dies war z. B. der Fall bei seinem Aufsatz über einen silbernen Helm des Ung. Nationalmuseums, den er für byzantinische Arbeit hielt und der sich im weiteren Laufe der Untersuchungen als ein gutes Renaissancewerk herausstellte. Als bekannt dürfte ich voraussetzen das Oliphant von Jászberény, das von Hampel ebenfalls als Werk eines byzantinischen Meisters angesehen wurde, heute aber — wohl mit Recht — als Arbeit des nord-mesopotamischen Kreises betrachtet wird.

Was haben aber diese spärlichen Irrtümer bei der Flut wichtiger wissenschaftlicher Erkenntnisse zu bedeuten, die sowohl in seinen Hauptwerken, den „Altertümern des frühen Mittelalters in Ungarn", den Bänden über die „Denkmäler der Landnahmezeit in Ungarn"[1]) — um nur im Kreise des dieser Zeitschrift näherliegenden Materiales zu verbleiben — als auch in einer großen Anzahl von Einzeluntersuchungen niedergelegt sind. Von den letzteren möchte ich nur einige, dem fremdsprachigen Forscher schwerer zugängliche, dem Titel nach anführen, sie erschienen zumeist in der von ihm redigierten Zeitschrift „Archaeologiai Értesitö" (Arch. Anzeiger). So behandelte er im J. 1891 einen altbulgarischen Silberbecher, zu dem sich neuestens eine gutdatierte Analogie mit dem Familiennamen Stamati fand. Eine Reihe von meist ostchristlichen Denkmälern des frühen Mittelalters, darunter besonders den Sarkophag mit Seelenpuppen-Darstellung, veröffentlichte er im J. 1894. Zwei Jahre später schrieb er über die ungarische Stephanskrone, und im nächsten Jahre, freilich nur kurz, über die ungarischen Reichsinsignien. Unter dem Titel: „Neue Beiträge zur Geschichte der Goldschmiedekunst" erschienen recht wichtige Untersuchungen zur Geschichte insbesondere des slavischen Schmuckes, wobei besonders die Kontinuität des byzantinischen Goldschmiedehandwerks sowie die Kontamination mit dem Einfluß der italienischen Renaissance auf ungarischem Boden zu Worte kommt. Der Fund von Silberschüsselchen in Niš und einige Monate darauf, durch eine eigentümliche Iteration der Geschehnisse, von solchen aus Esztergom (Gran) gaben ihm willkommene Gelegenheit, sich über frühbyzantinische Toreutik auszusprechen. Im J. 1909 bespricht er noch ausführlich ein Werk über die serbischen Klosterkirchen und die Denkmäler dieser Art im Süden Ungarns.

Als Professor der klassischen Archäologie — der Lehrstuhl für christliche und byzantinische Archäologie an der Budapester Universität wurde leider durch einen allzu kurzsichtigen Beschluß vor einigen Jahren vorläufig aufgehoben — kam er wohl selten in die Lage sein ihm zunächstliegendes Fach vom Katheder aus zu vertreten; um so mehr Gelegenheit bot sich ihm aber hierzu in seiner Stellung als Direktor der antiquarischen Sammlung des Ung. Nationalmuseums, wobei er sich besonders eine festfundierte Denkmäler- und Materialkenntnis erwarb, die ihm über manche Klippen der „dunklen Jahrhunderte" hinweghalf. Die Herren vom letzten Archäologenkongreß in Rom werden sich noch lebhaft der Szene erinnern, als der neueste große russische Fund demonstriert wurde und man sich schwer über die Datierung desselben einigen konnte, bis Hampel mit Hinweis auf den avarischen Steigbügel, der sich bei den Objekten befand, die Frage kurz und einleuchtend beantwortete,

1) Vgl. das ausführliche Referat B. Z. XVII 645—654.

wodurch sich auch einige Widersprüche im Funde selbst auf die leichteste Art lösten.

Geschichtliche Rekonstruktionen, weltenverbindendes Gefühl der latenten Zusammenhänge und der künstlerischen Unterströmungen waren Hampel nicht eigen; und die tiefe Tragik seines Lebenswerkes besteht eben darin, daß seine analytischen Zergliederungen ohne eine synthetische Beantwortung blieben. Wenn wir nun werden daran gehen müssen, die von ihm nicht gezogenen Schlüsse, die nicht zum Spruche gereiften Werturteile zu vervollständigen, so hoffen wir dies in seinem Sinne leisten zu können, und ihm hierdurch ein Denkmal — aere perennius — zu setzen.

Budapest. G. Supka.

A. W. Sijthoff, Leiden: Codices graeci et latini photographice depicti duce Scatone de Vries, 1913. Die Broschüre bringt eine mit wissenschaftlichen Erläuterungen versehene Übersicht über die bisher ausgegebenen Bände, zugleich aber auch die sehr betrübliche Mitteilung des Verlags, daß er sich zur Weiterführung des Unternehmens außerstande sehen müßte, sofern er nicht durch vermehrte Bestellungen genügend unterstützt würde; auch wir legen unsererseits gerne Zeugnis ab von der geradezu unschätzbaren Bedeutung dieser Handschriftenserie im Faksimile und von der großen Opferwilligkeit des Verlags und bitten die Bibliotheken und die Freunde unserer Wissenschaft durch die Bestellung wenigstens einzelner Bände das Unternehmen, auf das wir alle stolz waren, vor einem unrühmlichen Ende zu bewahren. P. Mc.

Neue Verlags- und Antiquariats-Kataloge.

Joseph Baer, Frankfurt a. M., Hochstraße 6: Kat. 611, Die Balkanhalbinsel und der Archipel von dem Verfall des Römischen Reiches bis auf die Gegenwart. I. Linguistik: Albanesisch, Neugriechisch, Südslavische Sprachen, Türkisch (z. T. aus der Bibliothek Ant. Miliarakis) — für unsere Studien außerordentlich wichtiger Katalog mit einer Menge neugriechischer Publikationen auch literargeschichtlicher Natur; wir sehen dem 2. Teil des Katalogs mit Spannung entgegen. — **Otto Harrassowitz**, Leipzig, Querstr. 14: Kat. 358, Kunst und Archäologie (darunter kirchliche und byzantinische Kunst) 1913. — **Karl W Hiersemann**, Leipzig, Königstr. 29: Kat. 422 und 423, Architektur und Kunstgewerbe, März und April 1913. — **Joseph Jolowicz**, Posen: Kat. 182, Klassische Philologie, 1913. — Librairie **J.-B. Mulot** (G. Lechevalier, successeur), Paris V^{e}, 71 rue Saint-Jacques: Cat. No 54, Catalogue de Thèses de Lettres 1913 (wichtig, da gerade diese Thèses bei uns oft schwer zugänglich sind). — **Oxford University Press** (Humphrey Milford, London E. C., Amen Corner): The Periodical vol. IV no. 71 (April 1913). — **Süddeutsches Antiquariat**, München, Galeriestr. 20: Kat. 152, Klassische Philologie, 1913. — **J. Ricker**'sche Universitätsbuchhandlung (E. Legler), Gießen: Kat. 12, Rossica-Slavica, 1913. P. Mc.



